

12

n 2848



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

LA

FILLE DES CAMELOTS

PARIS. — P. MOUILLOT, IMPRIMEUR, 13, QUAI VOLTAIRE. — 36906

LA

FILLE DES CAMELOTS

PAR

Pierre ZACCONE



PARIS

JULES ROUFF ET C^{ie}, ÉDITEURS

14, CLOITRE-SAINT-HONORÉ, 14

24

2L

.

.

.

.

.

PIERRE ZACCONE

LA FILLE DES CAMELOTS



JULES ROUFF et C^o, édateurs, 14, Cloître-Saint-Honore, à Paris.

LA FILLE DES CAMELOTS

PROLOGUE

I

Le village s'appelle Langrune.

Il est situé à dix kilomètres de Caen, sur la mer même, exposé aux vents du nord et de l'est, et les rafales qui y règnent fréquemment y ont rendu toute végétation souffreteuse et malingre.

Mais, à quelque distance, un pli de terrain se creuse, sorte de coulée artificielle, où l'aspect du sol semble changer brusquement; on n'y entend que le bruit lointain de la mer qui déferle sur la falaise; le vent du nord n'y arrive qu'affaibli et vaincu par les obstacles contre lesquels il s'est acharné en route, et la végétation y prend des tons luxuriants qui affirment d'une manière éclatante la fécondité légendaire de cette plantureuse province.

À l'époque où commence ce récit, on remarquait, dans cette coulée ombreuse, une habitation qui affectait dans ses proportions l'allure d'un château. Elle s'élevait sur le versant qui faisait face au midi. Elle était close de tous côtés par un mur de quatre mètres de hauteur, qui abritait suffisamment les plantations du parc dont l'habitation était entourée, et, à la voir ainsi de loin percer de ses toits à pans coupés et du fût de ses élégantes cheminées le voile du feuillage dont elle s'enveloppait, on l'eût prise volontiers pour le nid gigantesque de quelque oiseau antédiluvien!

L'habitation avait été longtemps abandonnée et silencieuse.

Mais un matin du mois de mai, les passants virent tout à coup les volets du premier étage s'ouvrir, et l'on apprit en même temps que le château était loué à M. Brémont, de Paris, qui devait y venir passer l'été avec M^{me} Brémont, sa femme, et M^{lle} Christiane, fille d'un premier lit: une enfant de quinze ans.

Jusqu'à l'âge de cinquante ans, M. Brémont avait été le plus heureux des hommes; mais, à cette époque, il avait perdu sa première femme, et ç'avait été un coup cruel pour le malheureux.

Vainement il tenta de réagir contre sa propre défaillance. Deux années s'écoulèrent pour lui dans l'isolement et la tristesse, et, enfin, un jour, à bout de courage, il comprit qu'il fallait prendre un parti énergique, sous peine de succomber lui-même à son tour.

Il s'était remarié.

Et nul, peut-être, n'eût rien trouvé à reprendre à cette résolution inattendue, s'il n'avait arrêté son choix sur une enfant de dix-huit ans à peine, dont la jeunesse et la beauté pouvaient devenir un danger redoutable pour un homme de son âge.

Mais il ne voulut pas même réfléchir.

M^{lle} Juliette Horden, une jeune Brésilienne, était exceptionnellement belle; elle avait fait à ses premiers aveux un accueil ému et réservé à la fois, qui eût troublé un cœur moins épris que le sien, et vaincu dès lors dans ses dernières hésitations, il l'avait demandée à ses parents, qui s'étaient empressés de la lui accorder.

À l'issue du mariage, les deux époux voyagèrent, comme c'est de mode, et quand M. Brémont rentra à Paris, ses amis remarquèrent qu'il avait bien vieilli. Beaucoup en rirent, quelques-uns s'en inquiétèrent.

C'est qu'il n'y avait pas que le visage de changé chez le précoce vieillard ! Le cœur n'était pas moins las, et l'altération qui l'avait atteint était plus caractéristique encore que celle qui s'affirmait sur ses traits.

Depuis quelque temps surtout, il éprouvait des troubles singuliers : à de certaines heures, son cœur se prenait brusquement à battre avec des violences sourdes dont le caractère lui échappait.

Était-ce l'affaiblissement sénile qui l'envahissait ? Y avait-il à cet état une raison pathologique qu'il n'eût pas voulu admettre ?

Il interrogea son médecin, qui se contenta de sourire, et il n'osa pas insister.

Alors, et comme pour se dérober aux pensées tristes qui le menaçaient, il se tourna vers sa fille.

Celle-ci l'attendait, sans le désirer trop. Elle s'était fait une habitude de la solitude dans laquelle elle vivait depuis deux ans : vaguement, elle comprenait qu'une autre affection avait remplacé dans le cœur de son père celle qu'il lui portait naguère, et, quand elle le revit, elle ne sut pas assez lui cacher que la nouvelle mère qu'il lui avait donnée ne pourrait jamais lui faire oublier celle qu'elle avait perdue.

Le malheureux Brémont en reçut une impression pénible; à partir de ce jour, il se produisit dans son état une aggravation rapide et significative.

Une pâleur morbide envahit ses joues : son regard devint atone : le docteur qui lui donnait ses soins commença à s'inquiéter de ces symptômes.

Il était peut-être déjà bien tard !

Toutefois, il conseilla le séjour de la campagne, l'air réconfortant de la mer, et c'est ainsi que M. Brémont devint locataire de la propriété dont nous avons parlé.

Ce fut par une belle après-midi du mois de mai qu'il en prit possession, en compagnie de sa femme, de sa fille et d'un nombreux domestique.

Tout avait été aménagé d'avance pour rendre l'habitation confortable : le petit parc était entretenu avec soin, le jardin resplendissait de fleurs aux couleurs éclatantes, et on avait installé une serre dont les stores de jonc tamisaient doucement les rayons ardents du soleil, et où une cascade d'eau vive, tombant en pluie fine sur des plantes vivaces, entretenait la fraîcheur.

C'était un coin charmant ; pendant les premiers jours, M. Brémont sembla renaitre.

Ses joues se colorèrent, son œil devint plus vif : on put croire vraiment qu'il allait revenir à la santé et à la vie !

Mais bien des événements se préparaient qui devaient fatalement changer cet état de choses rassurant.

Huit jours à peine s'étaient écoulés depuis l'installation ; une après-midi, M. Brémont venait de quitter la serre, et, appuyé sur le bras de sa femme, il était allé s'asseoir sur une terrasse ombragée de platanes, d'où l'on découvrait la route de Caen à Langrune.

A cette époque de l'année, il y avait encore peu de voyageurs et le spectacle était bien monotone.

Cependant, la jeune femme semblait interroger la route avec plus d'intérêt qu'elle n'en méritait ; il était facile de voir, à certains mouvements nerveux qui lui échappaient de temps à autre, que quelque chose d'anormal se passait en elle.

Il y eut alors entre les deux époux un long silence au bout duquel la jeune femme, sortant tout à coup de sa rêverie, releva brusquement la tête et se tourna vers l'horizon.

Un bruit lointain venait de se faire entendre, un tourbillon de poussière s'était élevé à l'extrémité de la route.

Un cavalier accourait de Caen, au galop de son cheval.

Une grande distance le séparait encore de l'habitation ; mais, à la rapidité avec laquelle il dévorait l'espace, il était évident qu'il ne tarderait pas à l'atteindre.

M. Brémont haussa les épaules.

— Voilà un fou qui fait un métier à se rompre les os, dit-il subitement intéressé.

La jeune femme ne répondit pas.

Le cavalier avançait toujours, seulement, à mesure qu'il approchait, il rallen-

tissait l'allure de sa monture, et quand il se trouva au pied de la terrasse, il tourna bride brusquement et disparut peu après dans un sentier qui descendait vers la coulée et aboutissait au village de Sainte-Claire.

Ce fut l'affaire de quelques minutes, au bout desquelles il s'arrêta à la porte d'une auberge des plus modestes, d'où il héla un valet de ferme, qui s'empressa d'accourir.

— Monsieur désire-t-il que je prenne soin de son cheval? demanda ce dernier, en avançant la main pour atteindre la bride de la bête.

Le cavalier protesta du geste.

— Non, mon ami, répondit-il; je désire seulement obtenir de vous un renseignement.

— Lequel?

— Vous connaissez le propriétaire de l'habitation qui est là, au haut de la côte?

— Oh! parfaitement, monsieur; quoiqu'il ne soit arrivé que depuis peu, nous savons qu'il est de Paris et qu'il s'appelle M. Brémont.

— Il est marié?

— Oui, monsieur.

— Et il n'a pas d'enfant?

— Une fille seulement, de sa première femme.

— Cette fille n'est pas au pays?

— Faites excuse, monsieur; elle est arrivée ici avec son père et sa marâtre.

Le cavalier remercia.

— C'est tout ce que je voulais, dit-il; merci, et voici pour vous.

Puis, ayant jeté une pièce de monnaie au valet, il releva les guides, pressa les flancs de sa monture et repartit au galop.

Un quart d'heure plus tard, il arrivait à Langrune, et, cette fois, il sautait à bas de son cheval. Le recommandait aux bons soins d'un palefrenier et pénétrait dans l'hôtel Saint-Pierre.

— Monsieur vient pour coucher? demanda la mère François, la maîtresse de l'hôtel.

— Je viens pour demeurer quelque temps, répondit le jeune cavalier, et je vous serai obligé de me donner une chambre et de me faire préparer à diner.

— Monsieur va être servi, dit l'hôtesse.

Et elle ajouta, en indiquant un registre ouvert:

— Si monsieur veut bien écrire son nom; c'est le règlement, vous savez, nous devons l'observer.

— C'est juste, c'est juste, fit le jeune homme en souriant.

Il prit aussitôt une plume et écrivit :

CONRAD WORMSER
Docteur-médecin de Vienne.

II

C'était un jeune homme de vingt-cinq ans au plus, grand, bien pris dans sa taille élégante et dont le visage, d'une pâleur mate, s'éclairait de deux yeux noirs aux regards intenses et profonds.

La physionomie était étrange; elle éveillait la curiosité plutôt que l'intérêt, et l'expression qui s'en dégageait provoquait bien moins la sympathie que l'étonnement.

Il avait surtout au coin de la lèvre un certain pli railleur et sceptique qui vous mettait tout de suite en défiance, et bien que l'on se sentit à première vue en présence d'une nature d'exception évidemment supérieure, on ne parvenait que difficilement à en démêler le caractère dominant.

Pendant la première semaine de son séjour à Langrune, Conrad Wormser ne fit rien qui ne fût parfaitement correct : il vivait sans mystère comme sans tapage. Levé avec l'aube, il montait immédiatement à cheval et s'en allait explorer les environs, prenant tantôt la direction de Lion-sur-Mer, tantôt celle de Saint-Aubin; quand il revenait, trois heures plus tard, c'était presque invariablement par la route de Caen.

Dans l'après-midi, il frétait une petite barque de pêcheur et gagnait le large avec deux marins expérimentés, qui, au retour, ne tarissaient pas d'éloges sur leur compagnon.

Enfin, le soir, vers sept heures, il partait à pied, et, le cigare aux lèvres, disparaissait pour ne revenir le plus souvent que fort avant dans la nuit.

Cependant, le mois de juin était venu.

Les villas des environs commençaient à se peupler; une animation relative s'établissait peu à peu sur la côte, et les voitures publiques n'arrivaient plus à vide à l'hôtel Saint-Pierre.

C'était vraiment l'été!

Conrad Wormser, lui, semblait rester insensible ou indifférent à ce spectacle des transformations de la nature, et il continuait la vie qu'il menait depuis son arrivée.

Mais un matin, comme il descendait dans la cour, il vit la mère François en conversation animée avec un paysan des environs.

Dès qu'elle l'eut aperçu, elle alla à lui, le visage bouleversé.

— Ah! c'est vous, monsieur Conrad, dit-elle... est-ce que vous n'avez rien entendu, cette nuit?

— Cette nuit? répéta le jeune homme, en ébauchant un geste d'étonnement; ma foi, je m'étais couché un peu tard et je ne me suis réveillé que ce matin : que s'est-il donc passé?

— Oh! peu de chose en réalité... mais, tout de même, quand on est surpris comme ça, dans son sommeil... Figurez-vous que, vers une heure, j'ai entendu la cloche de la grille faire un tintamarre de tous les diables, si bien que j'ai sauté à bas de mon lit, croyant que le feu était à la maison.

— Qu'était-ce?...

— Quand je suis descendue, Jean, le palefrenier, et Guillaume, le chef de cuisine, m'avaient devancée, et je les trouvai parlant et gesticulant à travers la grille avec un valet du château de Sainte-Claire. On l'avait envoyé chercher un médecin à la hâte, et comme il ne connaissait pas Langrune, il avait cru devoir s'informer au premier hôtel qu'il avait rencontré.

— Il y a donc quelqu'un de malade à Sainte-Claire?

La mère François prit un air mystérieux.

— M. Brémont, répondit-elle à voix basse.

— On m'a dit, en effet, qu'il était souffrant, fit le jeune homme; depuis que je suis à Langrune, j'ai quelquefois passé près de son habitation, et de loin je l'ai aperçu, sur sa terrasse, avec sa femme.

— Oui, une jeune et jolie femme, n'est-ce pas? compléta la mère François en clignant de l'œil.

Il y eut un instant de silence.

La mère François avait mis un doigt sur ses lèvres pendant qu'un soupir soulevait sa poitrine opulente.

— Hum! continua-t-elle, d'un ton quelque peu sentencieux, vous qui êtes docteur, monsieur Conrad, vous devez en savoir long là-dessus; mais moi, qui ne suis pas instruite, j'ai toujours entendu dire qu'il y a temps pour tout, et qu'à un trop vieux coq, il ne faut pas de trop jeunes poules.

Le jeune homme ne releva pas le propos. Il réfléchissait. Quelques secondes après, il releva le front.

— N'a-t-on pas songé, au moins, à faire venir un médecin de Caen? demanda-t-il.

— C'est probable, répondit la mère François, mais, si j'étais à la place de M^{me} Brémont...

— Que feriez-vous?

— Ma foi! je ne l'ai pas maché au valet à qui j'ai parlé. Je lui ai dit qu'il y avait à Phôtel un médecin célèbre, de l'étranger; que je n'étais pas autorisée à le proposer; que j'ignorais si ça lui conviendrait d'être appelé auprès du



— Enfin enfin baibutia-t-elle, éperdue et folle. (Page 11.)

malade, mais que si M^{me} Brémont le désirait, je vous en parlerais, et que j'étais bien sûre d'avance que vous ne refuseriez pas de vous rendre près d'elle ! Est-ce que j'ai mal fait de dire ça ?

— Je vous approuve absolument, au contraire, madame François, répondit le jeune docteur en souriant, mais il m'est interdit de faire une démarche dont on pourrait prendre ombrage... et j'attendrai que M^{me} Brémont manifeste elle-même le désir de me voir.

Le jeune homme achevait à peine de parler quand une voiture de maître déboucha à l'angle de la route et vint s'arrêter au seuil même de la grille.

Sur le siège, il y avait un cocher et un valet de pied. Ce dernier sauta lestement à terre et salua la mère François.

— Pardon, madame, dit-il; ce matin, quand je suis venu, vous m'avez parlé, je crois, d'un médecin qui se trouvait en ce moment à l'hôtel Saint-Pierre?

— Sans doute, mon garçon, sans doute, répondit l'hôtesse en jetant rapidement un coup d'œil au docteur, et c'est justement monsieur, qui est là.

Le valet fit un nouveau salut plus obséquieux encore que le premier.

— En ce cas, reprit-il, je suis chargé de dire à monsieur de la part de madame, qu'elle lui serait profondément reconnaissante s'il voulait bien se rendre au plus tôt au château de Sainte-Claire.

— Est-ce que votre maître est plus mal? fit la mère François.

Le valet remua tristement la tête.

— Nous avons cru cette nuit, répondit-il, que monsieur n'irait pas jusqu'au jour; mais une crise favorable s'est produite; après une syncope dans laquelle il a failli passer, il est revenu à lui, et, depuis une heure, il paraît être entré dans une phase d'apaisement; c'est, du moins, ce que madame m'a prié de répéter à M. le docteur.

— Mais alors?

— Seulement, madame craint de nouvelles complications; elle ne vit plus depuis hier, et elle a pensé que vous seriez assez bon pour venir la rassurer.

Ces dernières paroles parurent arracher le jeune homme à ses dernières hésitations.

— Soit, dit-il, soit! je ne puis me dérober à une semblable invitation sans manquer au devoir professionnel. Vous retournez au château?

— Oui, monsieur le docteur.

— Eh bien! j'irai avec vous; ne perdons pas de temps. Partons!

Il monta dans la voiture. Le valet en ferma la portière, et, dès qu'il eut repris sa place à côté du cocher, ils partirent dans la direction de Sainte-Claire.

Le trajet fut franchi en moins d'un quart d'heure.

Quand ils pénétrèrent par la grille d'entrée, et que la voiture, suivant la voie sablée, alla s'arrêter au pied de la marquise qui précédait le vestibule du rez-de-chaussée, M^{me} Brémont, impatiente et émue, attendait sur le seuil de la porte.

Elle ne cherchait pas à dissimuler le trouble dont elle était agitée; à peine le jeune docteur eut-il gravi les marches du perron, qu'elle se précipita à sa rencontre, les mains tendues.

— Oh! monsieur, monsieur, dit-elle, la voix oppressée, combien je vous remercie de vous être rendu à mon appel.

— M. Brémont est-il donc plus mal ? interrogea Conrad Wormser.

— Non. L'état de M. Brémont ne s'est pas aggravé, répondit la jeune femme. Mais je suis seule ici, et je ne puis dire à quelles terreurs je suis en proie. Ah ! promettez-moi de ne plus me quitter.

— Je ferai tout ce qu'il me sera possible pour vous rassurer.

— Venez donc, monsieur, venez. M. Brémont repose en ce moment. Mais dès qu'il reviendra à lui...

Elle n'acheva pas.

Elle avait pris les devants. Le jeune docteur suivait sans parler. Lorsqu'ils atteignirent le palier du premier étage, au lieu d'entrer dans l'appartement où reposait le malade, M^{me} Brémont passa brusquement dans une pièce contiguë, qui lui servait de chambre à coucher.

Puis, quand elle en eut fermé la porte derrière elle, et qu'elle se fut assurée qu'elle s'y trouvait bien seule avec le docteur, elle poussa un cri farouche, se précipita dans les bras de ce dernier, et oubliant toute réserve dans une étreinte passionnée :

— Enfin ! enfin ! balbutia-t-elle, éperdue et folle. Vous ! c'est bien vous ! ah ! j'ai cru un instant que je ne vous reverrais plus jamais !...

III

Cependant, M. Brémont, revenu à un calme relatif, sommeillait dans une chambre voisine.

Le lit où il était couché occupait une alcôve où le jour pénétrait légèrement tamisé par les grands rideaux de mousseline qui voilaient la fenêtre ; près du lit, une sœur, sœur Véronique, appartenant à une communauté voisine, priait, le front baissé, les mains jointes, et, à côté d'elle, Christiane, la fille de M. Brémont, se tenait debout, attentive au moindre geste de son père, prête à satisfaire à tous ses caprices de malade.

Christiane était une bien singulière enfant !

Ce n'était pas encore une femme, mais elle avait une de ces beautés qui s'imposent au regard ; elle était élancée et grande ; sa taille avait la gracilité des jeunes arbustes vigoureux et sains, et ce qui était surtout remarquable dans cette jeune fille, c'étaient ses deux yeux profonds et noirs qui s'ouvraient sous un arc d'ébène, et où passaient alternativement, avec une égale intensité, des éclairs d'acier qui donnaient le frisson ou les ardents effluves d'une tendresse avide et curieuse.

Quand Conrad Wormser entra dans la chambre, Christiane se retourna brusquement : on lui avait dit que c'était un médecin étranger que M^{me} Brémont

avait fait appeler, en attendant l'arrivée de M. Dupré, docteur de Caen, ami de la famille.

Elle l'enveloppa un moment d'un regard profond et lui céda lentement la place qu'elle occupait près du lit.

M^{me} Brémont avait passé dans la ruelle et se disposait à suivre l'examen du docteur, qui venait de s'approcher de l'alcôve.

M. Brémont était calme ; mais, sur ses traits émaciés et pâles, on remarquait la trace des souffrances qu'il avait subies pendant la crise de la nuit précédente.

L'œil était encore sillonné de temps à autre de lueurs vagues ; les ailes du nez battaient par instants de frémissements nerveux et ses mains longues et décharnées avaient, par intermittences, de rapides crispations pendant lesquelles elles froissaient énergiquement ses draps blancs.

A la vue du docteur, son regard sembla interroger Christiane, comme pour lui demander quel était cet homme qu'il ne connaissait pas et ce qu'il venait faire.

Mais déjà le jeune homme lui avait pris le bras et consultait son pouls.

Cela ne dura pas même une minute, au bout de laquelle il releva le front.

— Eh bien ? interrogea des yeux M^{me} Brémont.

Le docteur remua lentement la tête.

— La crise est finie, répondit-il en s'éloignant du lit, et M. Brémont est, en ce moment, dans un état relatif de calme et d'apaisement.

— Mais la crise peut revenir ? demanda Christiane, quand le docteur se fut assez éloigné du malade pour que celui-ci ne pût l'entendre.

— Sans doute, fit le docteur.

— Et, dans ce cas, qu'y aurait-il à faire pour la conjurer ?

M^{me} Brémont venait de les rejoindre.

— Dans la prévision d'une nouvelle syncope qui pourrait survenir, répondit le docteur, vous ferez préparer une potion d'après l'ordonnance que je vais rédiger, et M. Brémont prendra une cuillerée de cette potion d'heure en heure, jusqu'à l'arrivée de M. Dupré.

Et, conduit par M^{me} Brémont, il passa dans une chambre contiguë, où il trouva tout ce qu'il fallait pour écrire.

En un instant l'ordonnance fut prête et il la remit à Christiane, qui l'avait suivi.

— Je ne veux rien préjuger du traitement que M. Dupré croira utile de prescrire, dit-il alors, je me borne, pour le moment, à cette potion, qui laissera les choses en l'état, jusqu'à ce que le médecin que vous attendez soit arrivé. Si cependant il devait tarder et que vous eussiez besoin de mon concours, je m'empresserai de me rendre à votre appel.

Et ayant salué les deux femmes, il fit mine de se retirer.

Mais, à ce moment même, le roulement d'une voiture s'entendit au dehors, et il s'arrêta.

— Écoutez! fit M^{me} Brémont.

— C'est M. Dupré, dit Christiane; je cours à sa rencontre.

Et déjà elle gagnait la porte, quand M. Dupré parut sur le seuil.

— Ah! venez! venez! monsieur, s'écria Christiane, si vous saviez comme j'avais hâte de vous voir!

Le vieux docteur baisa tendrement la jeune fille au front et tendit la main à M^{me} Brémont, pendant que son regard étonné s'arrêtait sur le jeune homme.

— Le docteur Conrad Wormser, dit M^{me} Brémont, qui a bien voulu se mettre à notre disposition, en attendant que vous nous veniez en aide.

Le vieux docteur salua.

— Monsieur est de Paris? demanda-t-il aussitôt.

— Non, monsieur, répondit Conrad Wormser; je suis de Vienne. Je me trouvais à Langrune, M^{me} Brémont m'a fait appeler ce matin, et je n'ai pas cru pouvoir refuser.

— Aviez-vous déjà vu le malade, avant cette nuit?

— Jamais.

— Étiez-vous présent, pendant la crise?

— Je suis arrivé quand elle avait pris fin.

— Ce que je désire, c'est que vous me fassiez connaître le résultat de vos observations.

Conrad Wormser s'inclina.

— Si vous le voulez bien, monsieur, répondit-il d'un ton modeste, j'attendrai que vous ayez constaté par vous-même l'état de M. Brémont; car alors seulement je pourrai utilement vous faire part de mes propres appréciations; n'est-ce pas votre avis?

— Cela vaudra mieux, en effet, approuva M. Dupré; veuillez donc, je vous prie, ne pas vous éloigner encore et m'accorder quelques minutes qui nous suffiront, je l'espère, pour nous mettre d'accord.

Conrad Wormser fit un geste d'assentiment, et M. Dupré se dirigea aussitôt vers le malade, suivi de Christiane et de M^{me} Brémont.

Il y eut alors un moment de silence anxieux, pendant lequel le vieux praticien examina M. Brémont avec un soin et un intérêt qui témoignaient d'un dévouement sincèrement affectueux.

A son tour, il compta les pulsations du pouls, interrogea les battements du cœur, et quand, après quelques minutes, il eut achevé son examen, il adressa un grave et doux sourire au patient et lui serra énergiquement la main.

Christiane ne l'avait pas quitté des yeux

— Monsieur Dupré? supplia-t-elle, à voix basse et les mains jointes

— Tout à l'heure, chère enfant, répondit le vieux médecin. M. Wormser m'attend, il faut que je m'entende avec lui; ensuite, je serai à vous.

Christiane étouffait; elle avait toutes les peines du monde à ne pas éclater en sanglots. Mais son père pouvait entendre: il fallait se garder de lui inspirer le soupçon de la gravité de son état.

Toutefois, elle montra à M. Dupré l'ordonnance que lui avait remise Conrad Wormser.

— Qu'est cela? demanda M. Dupré.

— Une potion, qu'avant votre arrivée, le docteur avait ordonné; faut-il toujours la faire préparer?

M. Dupré jeta sur le papier qu'on lui présentait un regard rapide, et le rendit immédiatement à la jeune fille.

— Oui, mon enfant, répondit-il; cette potion, prise selon les prescriptions indiquées, ne peut produire que d'excellents effets, et je n'aurais pas, moi-même, ordonné autre chose.

— Alors, vous croyez que mon père s'en trouvera bien?

— Je le crois.

— Et qu'il n'aura plus d'épouvantable syncope comme celle de cette nuit?

— Je l'espère.

— Mon Dieu!...

— Qu'avez-vous?

— Comme j'ai peur!

— Silence! plus bas! il pourrait vous entendre.

— Oui, vous avez raison. Je serai forte, courageuse. Allez, allez, moi je retourne auprès de lui, car, voyez-vous, maintenant, je ne veux plus le quitter.

— Pauvre enfant! balbutia le vieux médecin.

Et tournant brusquement sur lui-même, pour échapper à son propre attendrissement, il ne tarda pas à disparaître dans la chambre voisine, où Conrad Wormser l'avait déjà précédé.

— Eh bien, dit ce dernier, dès qu'il se vit seul avec M. Dupré, vous venez d'examiner M. Brémont?

— Oui, répondit le docteur.

— Et comme moi, vous avez constaté qu'il est très mal!

— Très mal, très mal.

— Le malheureux est atteint d'une affection du cœur manifeste.

— En effet.

— Il s'est remarié trop vieux avec une femme trop jeune.

— Je le crois.

— Et depuis un an, peut-être plus, pendant qu'il voyageait, dans toutes les villes où il s'est arrêté, sur le conseil des médecins qu'il a consultés, il a usé,

abusé même, de certaines potions arsenicales qui avaient pour effet de lui rendre momentanément une force et une énergie factices. Seulement, ce que l'on n'a pas prévu, l'arsenic ainsi absorbé s'est emmagasiné dans l'économie générale, et aujourd'hui ce malheureux est à la merci de la première syncope un peu violente; demain, cette nuit, à l'heure même où nous causons ici, les valvules du cœur se lèveront pour ne plus se refermer!

— C'est horrible, balbutia M. Dupré.

— Il est perdu!

M. Dupré baissa le front, et garda un moment le silence.

— Tout ce que vous venez de dire, reprit-il enfin, est l'expression de la plus exacte vérité, et vous avez évidemment bien observé et résumé la situation. Elle est grave, ainsi que vous le dites; toutefois, est-ce l'effet de l'amitié qui m'unit à ce pauvre Brémont. suis-je le jouet d'une illusion obstinée, ou me trompé-je sur les symptômes que je viens de relever? je ne sais; mais il me semble que le danger n'est pas aussi imminent que vous le supposez, et peut-être qu'avec des soins attentifs, une surveillance de tous les instants, on parviendrait, sinon à conjurer tout à fait le danger, du moins à éloigner la crise fatale.

— Vous le croyez? fit le docteur Conrad.

— Ne le croyez-vous pas vous-même?

— J'ai bien peur que vous ne vous trompiez... Au surplus, je ne suis qu'un étranger dans le pays...

M. Dupré regarda le jeune docteur avec une sorte d'inquiétude.

— Devez-vous donc quitter Langrune? demanda-t-il vivement.

— Dans huit jours, je serai parti.

— Mais d'ici là, ne pourriez-vous continuer vos soins à mon pauvre ami?

— Eh quoi! vous voulez?...

— Je désire que vous ne le quittiez pas, tout au moins pendant la durée de votre séjour ici. Moi, je suis très occupé, je pourrais être empêché de revenir en temps utile, et je serais heureux, en m'éloignant, de savoir mon ami Brémont en des mains aussi habiles que les vôtres.

— S'il en est ainsi, répondit Conrad Wormser, j'aurais mauvaise grâce à vous refuser.

— Vous acceptez donc?

— J'accepte.

— Merci; je partirai, de la sorte, tout à fait rassuré, et si quelque événement survenait, il vous suffira de m'adresser une dépêche pour que j'accoure, toute affaire cessante.

Les deux médecins rentrèrent alors dans la chambre à coucher.

M^{me} Brémont et Christiane s'y trouvaient encore, l'une et l'autre paraissaient fort animées.

Christiane accourut au-devant de M. Dupré.

— Ah! monsieur, monsieur! dit-elle en lui prenant les mains.

— Qu'y a-t-il? demanda M. Dupré.

— Il y a, interrompit M^{me} Brémont, que cette enfant n'est pas raisonnable.

— A quel propos?

— Elle a passé la nuit dernière, et elle prétend veiller encore la nuit prochaine. Cependant, elle a besoin de repos; de pareilles fatigues, à son âge, ne sont pas sans danger pour sa santé.

— M^{me} Brémont a raison, dit M. Dupré à Christiane, pendant que le docteur Conrad approuvait du geste; il y a, d'ailleurs, une garde qui veillera avec sollicitude et il est inutile...

— Non, non, fit Christiane, je vous en prie!

— Calmez-vous.

— Me calmer! Vous voulez que je me calme, monsieur, mais c'est mon père! comprenez-vous. Je n'ai plus que lui au monde, et si, par malheur...

— Chère enfant, ne vous effrayez pas outre mesure, M. Brémont n'est pas à ce point malade.

— Ah! ne dites pas cela!... Moi, on ne me trompe pas comme lui! Tout à l'heure, je l'ai bien regardé, c'est effrayant. Pauvre père! en si peu de temps...

— Taisez-vous, interrompit M. Dupré; s'il vous entendait...

— Je ne veux plus le quitter. Je ne veux plus le quitter! Je vous en prie. Voyez!...

Et, les yeux pleins de larmes, elle alla s'agenouiller auprès de M. Dupré dont elle baisa longuement les mains glacées.

M. Dupré tourna alors vers M^{me} Brémont un regard attendri :

— Sa douleur est respectable, dit-il avec une extrême douceur; il ne faut pas trop contrarier la pauvre enfant... D'ailleurs, il y a un moyen de tout concilier.

— Lequel?

— Qu'elle couche dans la chambre contiguë; elle sera là près de son père et pourra s'endormir sans crainte, puisque, au moindre événement, elle serait immédiatement prévenue. Y consentez-vous?

— Je ferai ce que vous ordonnerez.

— A la bonne heure. Au surplus, elle est très fatiguée, ainsi que vous le disiez, et je ne doute pas qu'elle ne s'endorme ce soir pour ne se réveiller que demain matin.

— Vous nous quittez donc, monsieur?

— Je le regrette.

— Nous vous reverrons demain ?



M^{me} Bremont venait de tirer un flacon de son sein. (P. 20.)

— Je l'espère. Mais, en mon absence, M. Wormser m'a promis de ne pas vous abandonner, et vous pouvez vous confier à lui.

Sur ces mots, le vieux docteur donna un dernier regard au malade, et il s'éloigna avec Conrad Wormser, qui l'accompagna jusqu'à son coupé.

Au moment où M. Dupré remontait en voiture, le jeune docteur montra le ciel, où de lourds nuages s'amoncelaient.

— Voilà des nuages qui ne promettent rien de bon, dit-il en remuant la tête.

— C'est un orage pour cette nuit, répartit M. Dupré.

— Dieu veuille qu'il n'en résulte pas quelques nouveaux troubles chez notre malade.

M. Dupré fronça les sourcils.

— Oui, peut-être, dit-il d'un air sombre.

Et il allait ajouter quelques mots encore; mais le cocher avait touché le cheval du bout de son fouet, et la voiture était partie au grand trot.

IV

La nuit était venue, nuit sombre et sans étoiles; une pluie chaude avait commencé à tomber peu après le départ de M. Dupré; puis, le vent s'était mis à souffler avec violence, et l'on entendait au loin le bruit imposant de la mer, dont les lames venaient déferler sur les brisants de la côte.

C'était sinistre.

Au château, on avait fermé tous les volets, en prévision de la tourmente, et chacun s'était retiré dans sa chambre, anxieux et préoccupé.

A dix heures, tout dormait ou paraissait dormir.

Dans la chambre de M. Brémont, sœur Véronique veillait, assise non loin du lit. La jeune femme s'était retirée de bonne heure, après s'être assurée que M. Brémont s'était assoupi. Quant à Christiane, elle avait fini par se mettre au lit, se promettant bien de ne pas se laisser surprendre par le sommeil.

Elle avait peur!

De quoi? Elle n'eût pu le dire.

Mais elle comprenait vaguement que la mort planait sur cette demeure; elle n'avait pu voir sans frisson la pâleur livide répandue sur les traits de son père; son regard, où passaient parfois les affres de la mort; ses doigts, qui semblaient s'accrocher à ses draps fripés, comme pour s'y retenir. Par un don de seconde vue, d'étranges pensées lui venaient, et elle en arrivait à se dire qu'il y avait là quelque chose comme une énigme mystérieuse et fatale dont elle ne pouvait deviner le mot terrible!

Et son cœur, par instants, se prenait à battre jusqu'à faire éclater sa poitrine, et des éclairs sillonnaient son regard, menaçant de l'aveugler.

Elle l'avait dit au vieux docteur : elle était seule au monde, sans ami, sans appui, seule, entre les mains d'une marâtre, dont elle sentait la haine rôder incessamment autour d'elle!

Et son père allait mourir ! Et le malheureux vieillard partirait avec l'affreuse pensée qu'il laisserait son enfant à la merci de cette femme qui ne l'avait jamais aimé lui-même !

La tête dans la main, le coude appuyé sur son oreiller, elle regardait dans la nuit, écoutant le déchainement des éléments dont le désordre répondait si bien à la tourmente qui était dans son propre cœur.

Cela dura ainsi une heure au moins, au bout de laquelle la pauvre enfant se sentit comme vaincue par la fatigue. Elle se laissa enfin gagner par le sommeil ; sa tête roula doucement sur l'oreiller, ses yeux se fermèrent d'eux-mêmes, et elle s'endormit.

De longues heures s'écoulèrent alors...

Puis, brusquement, elle se dressa, effarée et droite, écarta par un geste rapide ses cheveux qui s'étaient embrouillés sur son front, et prêta l'oreille.

Le vent avait redoublé d'intensité ; on l'entendait maintenant s'acharner sur la toiture, avec des sifflements de serpents monstrueux ; les volets grinçaient dans leurs gonds ; les cloisons craquaient comme à bord d'un navire emporté par la tempête, et l'habitation elle-même avait, par moments, des trépidations menaçantes.

L'enfant, affolée, prit sa tête dans ses mains.

Quelle heure était-il ?

Elle ne le savait pas.

La veilleuse qui brûlait dans la chambre de M. Brémont envoyait quelques douteux rayons à travers la porte vitrée.

Cela la rassura un peu.

Et alors, s'étant penchée, elle se laissa glisser hors de son lit, et, pieds nus, elle marcha vers la porte, dont elle souleva un coin du rideau.

Tout était calme de l'autre côté.

Sœur Véronique dormait, insouciante du danger et de l'ouragan.

Christiane ne s'y arrêta pas.

C'est vers l'alcôve que son regard s'était dirigé, et il y restait comme retenu par un intérêt poignant et supérieur.

Que se passait-il là ?

Son père reposait sans doute.

Elle se sentit prise d'un impérieux désir de le voir, de l'embrasser pendant son sommeil.

Machinalement, sa main se posa sur la serrure de la porte ; mais, au moment d'en tourner le bouton de cristal, elle colla ses deux mains à ses lèvres pour étouffer un cri.

Ce qu'elle venait de voir l'avait pour ainsi dire pétrifiée.

Au fond de l'alcôve, dans la pénombre vacillante, une porte s'était ouverte, et la blanche silhouette d'un fantôme lui était apparue.

Elle comprima sa poitrine de ses deux mains.

Ce fantôme, c'était M^{me} Brémont!

Que venait-elle faire, à cette heure, par cette effroyable tempête? Pourquoi pénétrait-elle par cette porte dans la chambre de M. Brémont?

Elle retint son souffle, son regard devint ardent : elle attendit.

Le fantôme avait fait quelques pas, avec mille précautions cauteleuses, et marchait vers le lit, les sourcils contractés, l'œil brouillé de lueurs troubles.

Enfin, il s'arrêta.

Christiane continuait de regarder, en proie au plus violent désordre, se demandant avec épouvante si elle n'était pas le jouet de quelque horrible cauchemar.

Bientôt, pourtant, elle n'y tint plus. M^{me} Brémont venait de tirer un flacon de son sein, et elle l'approchait des lèvres de son époux.

Alors, Christiane oublia toute prudence, et, se dressant avec une énergie farouche, elle allait se précipiter dans la chambre, quand le ciel parut venir à son aide!

Un craquement effroyable se fit entendre, sous la violence suprême du cyclone; le tonnerre éclata au-dessus de l'habitation même, l'ébranlant jusque dans sa base. A cette secousse inattendue, le flacon s'échappa des mains de M^{me} Brémont.

En même temps, la sœur s'éveillait en sursaut, la veilleuse s'éteignit et Christiane, prise d'un tremblement nerveux, se laissa tomber à genoux.

Presque aussitôt, du reste, il se produisit une sorte d'accalmie.

C'avait été le dernier effort de l'ouragan, et pendant quelques minutes Christiane n'entendit plus rien si ce n'est le bruit monotone et lent des prières marmottées par la sœur.

Elle releva la tête et, peu à peu, appelant à elle tout son courage, elle se dressa le long de la porte vitrée, et plongea son regard frémissant dans la chambre.

Sœur Véronique avait rallumé la veilleuse. Il n'y avait plus personne dans l'alcôve, M. Brémont ne s'était pas réveillé.

Christiane put croire un instant que c'était une hallucination.

Mais le flacon! elle avait vu le flacon.

Qu'était-il devenu?

Elle se mordit les lèvres jusqu'au sang.

— Ah! je saurai! balbutia-t-elle; il faudra que je sache.

Et lentement, le front courbé, les bras en croix sur la poitrine, elle voulut regagner son lit.

Mais elle avait trop présumé de ses forces, ses jambes falotaient, un voile s'étendit sur ses yeux, et elle s'affaissa inanimée sur le parquet.

Deux heures sonnaient.

Quand elle revint à elle, les premiers rayons du soleil incendiaient sa fenêtre.

Elle se releva, glacée et frissonnante.

Elle avait presque oublié les événements de la nuit; mais, peu à peu, la mémoire lui revint, et elle finit par se rappeler.

Et parmi tous ces souvenirs qu'elle évoquait, il y en avait un devant lequel tous les autres s'effaçaient.

Le flacon!

Elle ne pouvait l'oublier; elle le voyait encore s'échapper des mains de M^{me} Brémont.

Il avait dû rouler dans l'alcôve.

Son parti fut vite pris.

Elle s'habilla à la hâte, fiévreusement, et, peu après, elle passait dans la chambre à coucher.

Tout d'abord, elle alla à M. Brémont, dont elle baisa pieusement les mains; la sœur essaya de la rassurer et lui raconta la tempête de la nuit.

En réalité, elle n'avait rien vu; seulement, M. Brémont avait été fort agité à partir de deux heures, et Christiane remarqua que le lit était défait; elle en profita pour s'insinuer dans l'alcôve, sous prétexte de remettre les couvertures en état, mais, au vrai, pour se livrer à une première recherche du flacon.

Dès les premiers pas qu'elle fit, un frisson mordit ses chairs.

Elle venait de remarquer la porte par laquelle M^{me} Brémont s'était introduite la nuit précédente.

Ce n'était donc pas un rêve.

Elle chercha, courbée, ardente, l'œil plein d'une âpre curiosité, fouillant tous les coins obscurs et ne rencontrant nulle part l'objet désiré.

Rien! — M^{me} Brémont avait dû l'emporter!

Elle en était là et se disposait à se retirer, quand la porte de la chambre s'ouvrit.

C'était M^{me} Brémont, M^{me} Brémont pâle, les traits tirés par l'insomnie, le front anxieux et sombre.

Son premier regard alla droit à l'enfant interdite, comme si elle l'eût visée avec la balle d'un revolver.

— Christiane, dit-elle d'un accent mordant, que faites-vous là?

Christiane baissa les yeux.

— Mais, vous le voyez, madame, répondit-elle, d'une voix contenue; mon

père, a eu, paraît-il une nuit fort agitée; il s'était découvert, j'ai voulu remettre toutes choses en état.

— Eh bien! c'est fait, maintenant! répliqua M^{me} Brémont; sortez de là et venez vous asseoir de ce côté.

Christiane ne crut pas devoir résister davantage et vint docilement prendre place auprès de la sœur.

Depuis quelques secondes une nouvelle pensée lui était venue, qui s'emparait de son esprit avec une souveraine autorité.

En voyant M^{me} Brémont se présenter, l'attitude anxieuse, les sourcils contractés par l'inquiétude et l'impatience, elle s'était dit que quelque chose d'anormal se passait en elle et que la cause de son trouble venait peut-être de ce qu'elle n'avait pas retrouvé le flacon égaré?

Qu'y avait-il donc dans ce flacon, pour qu'elle tint tant à le reprendre? et pourquoi paraissait-elle craindre qu'il ne tombât en des mains autres que les siennes?

Mille idées lui passèrent à la fois par le cerveau, lui inspirant des résolutions bizarres dont elle s'effraya presque elle-même.

Mais que pouvait-elle faire?

A qui se confier dans son isolement?

Quoique M. Dupré eût paru témoigner beaucoup d'estime au docteur Conrad, elle ne se sentait disposée à avoir en ce dernier qu'une confiance limitée, et, dans l'état d'abandon où elle se trouvait, elle se demandait amèrement ce qui allait advenir.

Heureusement, à ce moment, une femme de chambre vint prévenir M^{me} Brémont que le docteur venait d'arriver.

— C'est bien! fit la jeune femme; je vais au-devant de lui; il est certaines choses qu'il n'est pas bon de dire devant M. Brémont.

Et elle sortit.

Mais elle avait à peine passé le seuil de la chambre, que Christiane se rapprochait de la sœur et lui prenait vivement les deux mains.

— Qu'avez-vous, ma chère enfant? dit sœur Véronique, surprise de ce mouvement.

— Écoutez, écoutez-moi, répondit Christiane à voix basse en l'entraînant à l'écart: mon père est bien mal, n'est-ce pas?

— Ne vous effrayez pas ainsi.

— Non, non, je le sens! et on me refuse de rester près de lui et de lui donner mes soins.

— C'est par intérêt pour vous.

— Tout à l'heure encore, le médecin va venir, et on ne me permettra pas de rester.

— N'est-ce pas convenable?

— Soit! soit! Mais, je vous en conjure, ne repoussez pas ma prière et promettez-moi...

— Quoi?

— Je veux tout savoir... ne me cachez rien! Par grâce, écoutez tout ce qui se dira, retenez tout ce qu'ils feront... tout! vous entendez bien, les moindres paroles, les moindres gestes, afin que vous puissiez me les répéter, et que je sache ainsi toute la vérité : dites que vous le ferez!

La sœur remua doucement la tête.

— Vous êtes une enfant courageuse, répondit-elle, et, pour vous calmer, je vous le promets...

— Ah! merci! merci!

Pendant ce rapide colloque, M^{me} Brémont était allée au-devant du docteur, et ce dernier fut frappé de l'altération de ses traits.

— Juliette, fit-il, tout à coup inquiet, que se passe-t-il?

— Une chose effrayante!

— Parle, parle!

— Cette nuit, je suis entrée là; j'avais le flacon entre les mains, et au moment de l'approcher de ses lèvres...

— Eh bien!

— Il m'a échappé et a probablement roulé dans l'alcôve.

— Mais il est retrouvé?

— Non! je l'ai cherché... et rien! rien! comprends-tu?

— Ce serait grave.

— Ah! je suis maudite!

— Silence!

— Mais le flacon?

— Laisse-moi faire! il faut éloigner Christiane; moi-même, je chercherai.

Hâtons-nous!

Et ils entrèrent aussitôt dans la chambre.

La sœur et Christiane avaient disparu.

Ils étaient seuls.

Le docteur ne perdit pas de temps, et immédiatement il passa dans l'alcôve, suivi de M^{me} Brémont.

Le flacon! à tout prix, il ne fallait pas qu'il tombât en des mains étrangères.

Ils se mirent à chercher.

Cela dura quelques minutes, pendant lesquelles ils n'eurent plus d'autre pensée.

La respiration du malade était devenue plus oppressée; sa gorge s'obstruait

d'une façon sinistre : par moments, on entendait des sifflements de râle.

Mais ils s'occupaient bien de cela ! et poursuivaient leur recherche obstinée, profitant de ce que nul ne pouvait les voir.

C'était effrayant.

Tout à coup, cependant, ils se prirent à tressaillir et se levèrent d'un même mouvement, l'œil hagard, les joues livides.

M. Brémont venait de se dresser sur son séant et les observait le regard terrifié :

— Que faites-vous là ? balbutia-t-il, la lèvre torve, et avec un geste menaçant. Les deux criminels se turent, effarés et la sueur au front.

V

Le silence fut de courte durée.

Presque aussitôt, ils sortirent de l'alcôve et rentrèrent dans la chambre, au moment où Christiane, attirée par la voix de son père, revenait elle-même avec sœur Véronique.

M^{me} Brémont était à bout de forces ; elle se laissa tomber sur une chaise, accablée et défaillante.

Le docteur alla à elle avec intérêt.

— Du courage, dit-il d'un ton plein de sollicitude, ne vous abandonnez pas de la sorte.

— Mais ce flacon ? répliqua-t-elle d'une voix sourde, presque à son oreille.

— Nous le retrouverons.

— Ah !... jamais... maintenant, j'en suis sûre.

— Que croyez-vous donc ?

— C'est elle !

— Qui cela ?

— Christiane.

— Quelle idée !

— C'est elle ! c'est elle ! vous dis-je.

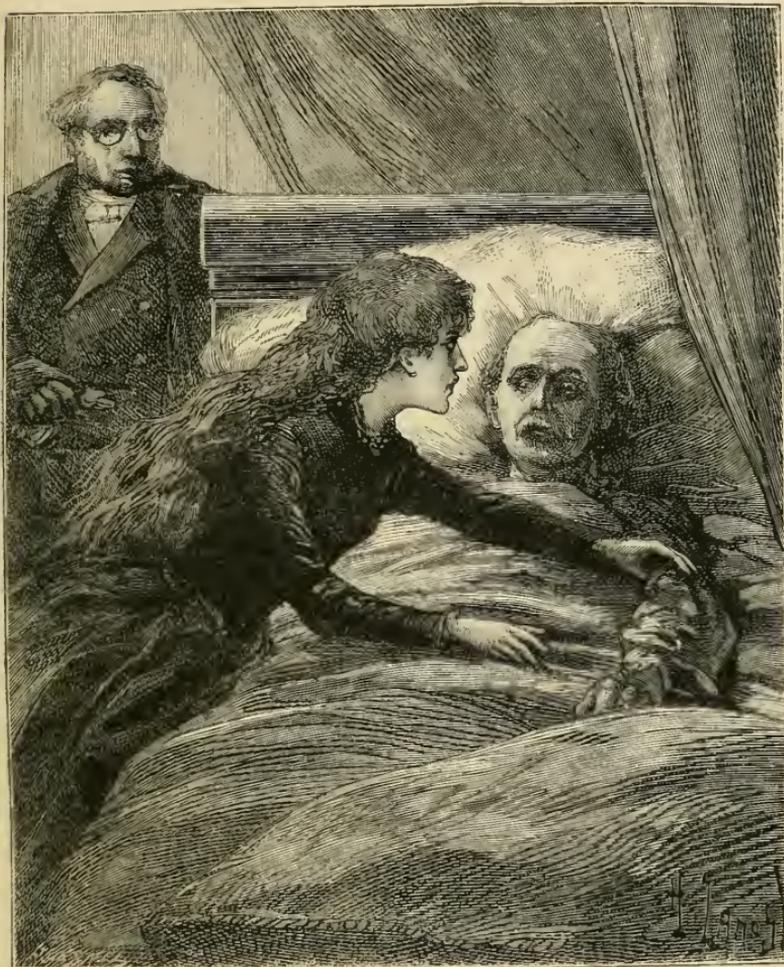
— Plus bas.

— Et si elle se doute... nous sommes perdus.

— Non ! non ! Regardez !

M. Brémont venait de proférer une plainte douloureuse ; ses mains décharnées s'étaient mises à battre follement le vide, et sa poitrine se soulevait avec violence comme si l'air lui eût manqué tout à coup.

— Qu'est-ce donc ? interrogea M^{me} Brémont.



Christiane se précipita sur lui, éperdue, affolée. (P. 23.)

— Le râle! répondit le docteur; silence!

Mais déjà Christiane s'était précipitée vers sœur Véronique.

— Vite! à l'instant! dit-elle, une dépêche à M. Duprè... qu'il vienne! Mon Dieu... pourvu qu'il arrive à temps!

La sœur s'empressa d'obéir.

Aucun des témoins de cette scène ne s'était trompé sur la gravité de la

situation ni sur l'imminence du danger... la malheureuse Christiane ne voulut plus quitter son père et s'établit à son chevet...

Toutefois, au bout d'un quart d'heure, un nouveau calme parut se produire encore... la respiration du moribond redevint presque régulière; quelques lueurs de raison éclairèrent par instants son œil grand ouvert.

Le malheureux avait bien de la peine à mourir.

Christiane étouffa un sanglot d'espoir.

Qui sait! — Elle croyait en la miséricorde divine; et elle avait tant prié Dieu depuis quelques jours!

Le docteur lui-même s'était éloigné, croyant sa présence inutile, au moins pour le moment, et M^{me} Brémont l'avait accompagné sous prétexte de s'assurer que, selon l'ordre de Christiane, on avait bien télégraphié à M. Dupré.

Christiane restait donc seule, livrée à ses réflexions, convaincue désormais que M^{me} Brémont était rentrée en possession du flacon, puisqu'elle ne faisait plus aucune tentative pour le retrouver.

Mais le souvenir de la nuit précédente hantait son esprit.

Et en même temps une foule de pensées amères traversaient son cerveau.

Quoi qu'elle fit, elle sentait bien que l'on approchait de la crise finale.

M. Brémont était perdu. Demain, dans quelques jours, peut-être dans quelques heures, il allait mourir!

Alors, que deviendrait-elle?

La veille, elle avait écrit quelques lignes à M. Ménager, un magistrat de Caen, ami de M. Brémont, le seul qu'elle connût bien, et dont elle savait être aimée. Il ne manquerait pas de venir, et elle le prierait de la recueillir chez lui, auprès de sa femme, en attendant qu'elle prit elle-même un parti.

Mais quel triste avenir allait s'ouvrir pour elle! Elle ne pouvait y penser qu'en frissonnant.

A aucun prix, elle ne se sentait disposée à vivre avec M^{me} Brémont. Si M. Ménager ne pouvait la recevoir, elle était bien résolue à se retirer dans un couvent.

Quelques heures se passèrent de la sorte.

Sœur Véronique continuait de prier; Christiane écoutait la respiration de M. Brémont, qui ne bougeait plus, les yeux fermés, un de ses bras pendant le long du lit.

Il faisait grand jour.

L'orage de la nuit s'était dissipé; on n'entendait plus le vent au dehors; le soleil éclairait à pleins rayons la chambre du moribond, pénétrant jusqu'au fond de l'alcôve.

Malgré elle, en dépit des terribles symptômes de la nuit, Christiane se repre-

nait à espérer, et son regard s'attachait avec fixité au visage du malheureux vieillard.

Espoir bien troublé cependant, car par instants une brusque trépidation secouait encore les membres de ce dernier, et ses traits convulsés annonçaient une crise imminente.

Christiane avait trop observé jusqu'alors les phases de la maladie pour se tromper à ces manifestations, et alors toutes ses appréhensions, toutes ses terreurs lui revenaient.

A un moment surtout, son être tout entier se glaça d'effroi.

M. Brémont s'était dressé sur son séant, et son œil démesurément ouvert s'était mis à parcourir la chambre.

Christiane se leva épouvantée, les bras sur sa poitrine, pour en comprimer les battements.

— Mon Dieu! balbutia-t-elle faiblement.

Mais M. Brémont ne la voyait même pas; ses traits étaient hideusement contractés, son souffle passait entre ses lèvres serrées avec un sifflement strident; il semblait chercher quelqu'un qu'il ne voyait pas.

— Christiane! prononça-t-il enfin.

— Mon père, répondit l'enfant en accourant près de lui.

— C'est toi! bien! approche. Tu es seule?

— Oui, père.

— Je vois quelqu'un là, cependant.

— C'est sœur Véronique.

— Mais *elle!* elle!

— De qui voulez-vous parler?

— Juliette.

— Ma mère.

Un sourire d'une ironie sanglante crispa la lèvre du vieillard.

— Oui, oui... ta mère! répondit-il d'une voix ardente; où est-elle?

Et un éclair fauve sillonna son regard.

— Elle est allée s'assurer que l'on avait bien télégraphié à M. Dupré, dit Christiane.

— Il va donc venir?

— Bientôt.

— Nous avons le temps... écoute... approche encore... j'ai un secret terrible à te confier.

— A moi!

— Oui, à toi, chère et pure enfant! à toi que j'aime tant... et que je vais laisser toute seule, sans amis, sans protection.

— Ne parlez pas ainsi.

— Je vais mourir.

— Non ! non ! ce n'est pas vrai.

— Je vais mourir, te dis-je ! mais auparavant... je veux te dire...

— Quoi ?

Le malheureux prit, dans ses deux mains, le front de l'enfant, et le baisa à plusieurs reprises avec des sanglots et des larmes.

Puis, tout d'un coup, il secoua violemment la tête, repoussa la pauvre Christiane interdite et plongea une main fébrile sous les couvertures de son lit, pour la retirer aussitôt, crispée et comme tordue, sur un objet qu'il cachait entre ses doigts.

Christiane eut un pressentiment de la réalité, tout son sang se figea dans ses veines.

Qu'allait-elle apprendre !... Quel secret son père allait-il lui confier.

Elle attendit, oppressée, palpitante, comme s'il se fût agi de sa vie même.

Malheureusement, il se passa alors quelque chose d'inattendu et de fatal !

Au lieu de poursuivre, le vieillard se pencha vivement en avant, et son regard plein de fièvre s'arrêta sur un point de la chambre.

M^{me} Brémont venait d'entrer.

Une sorte de grondement farouche souleva la poitrine du moribond, et sa main s'enfonça vivement sous l'édredon.

— Qu'y a-t-il donc ? interrogea M^{me} Brémont. Voyez, docteur.

Et ce dernier s'avança vers le lit.

Mais, dès qu'il l'eut aperçu, le vieillard le renvoya d'un geste énergique, et appela à l'aide.

— Christiane ! c'est Christiane que je veux !

Un désordre inouï se trahissait maintenant sur ses traits ; le râle déchirait la poitrine ; son œil irrité s'injectait de sang et de fureur.

Un moment même, il eut une syncope, pendant laquelle il cessa tout à coup de respirer, et Christiane se précipita sur lui, éperdue et affolée.

— Ah ! laissez-moi ! laissez-moi, dit-elle pendant que l'on tentait de la retenir. Mon père ! dites-leur donc que c'est moi que votre cœur appelle !

En partant de la sorte, elle baisait son front et lui prenait les mains.

M. Brémont restait insensible à ses caresses.

Et, bien qu'elle fût alors tout entière au sentiment d'angoisse et d'amour qui la dominait, une autre pensée plus puissante encore se dégageait de son trouble, et de ses doigts avides elle cherchait à ouvrir sa main qu'une convulsion suprême avait fermée.

Mais le moribond n'était déjà plus de ce monde.

Il venait de retomber lourdement sur son lit.

Et maintenant, il restait étendu, sans mouvement, avec la sinistre rigidité de la mort.

Un frémissement passa alors dans la chambre, qui devint tout à coup silencieuse et morne.

M^{me} Brémont avait pâli affreusement sous le pressentiment de la réalité, et elle s'était tournée vers le docteur, qui se tenait debout derrière elle.

Mais celui-ci, ayant mis un doigt sur ses lèvres, baissa le front et se tut.

— Père! père! supplia Christiane, terrifiée de ce long silence et de l'attitude nouvelle de ceux qui l'entouraient.

Et elle allait s'adresser au docteur, lorsque M. Dupré entra.

Ce dernier, sans autrement prendre garde à l'enfant, marcha lentement vers l'alcôve.

M. Brémont n'avait pas bougé, il lui prit la main, et aussitôt la laissa retomber.

— Docteur! docteur! fit Christiane qui suivait tous ses mouvements.

— Pauvre enfant! balbutia le vieux praticien.

— Ah! c'est donc fini?

— Il faut faire appel à tout votre courage

Christiane éclata en sanglots.

— O cher père! dit-elle accablée et défaillante, il voulait me parler tout à l'heure... et il ne m'a rien dit, rien!... rien!... et maintenant... Ah! c'est horrible!

Et elle tomba inanimée dans les bras du vieux docteur.

M. Brémont était mort sans avoir achevé sa confidence.

Le malheureux emportait son secret dans la tombe!!! et c'est à cette tombe qu'il fallait désormais le demander.

PREMIÈRE PARTIE

I

Caminade était, à l'époque où nous reprenons notre récit, un jeune homme de vingt-deux ans environ, grand, élancé, l'œil vif, le geste prompt, et présentant dans toute sa personne cet air *bon enfant* qui, à première vue, attire la sympathie.

Il était né en plein faubourg Saint-Antoine, de père et mère pauvres, et il avait connu la misère et les privations, pour ainsi dire dès le berceau. Mais c'était un cœur vaillant, et dès qu'il avait senti que ses petits bras d'enfant pouvaient manier un outil, il s'était mis à l'ouvrage et avait appris à travailler.

C'est ainsi qu'il courut les ateliers du faubourg, touchant un peu à tous les métiers, n'ambitionnant qu'une chose, qui était de venir, un jour, en aide à ses parents. Mais ceux-ci étaient déjà vieux et bien usés par une longue vie de durs labeurs, et ils les avaient vus mourir à la peine l'un après l'autre, sans avoir eu la satisfaction d'adoucir leurs derniers moments.

Alors, il s'était trouvé désorienté, seul, ne sachant quel chemin il allait prendre. Heureusement, quelques âmes charitables s'intéressèrent à lui; il était intelligent, plein de bonne volonté et de droiture: il eût été regrettable de laisser un enfant si bien doué, se perdre comme tant d'autres pour aller finir quelque jour sur les bancs de la correctionnelle.

Ce qu'il fit et qu'elle vie fut la sienne, depuis le moment où il resta seul au monde jusqu'à celui où nous le présentons au lecteur, point n'est besoin de le dire, car nous aurons tout loisir de le raconter plus loin.

Donc, le 25 avril 1860, Caminade venait d'arriver de Paris, par le train de Bordeaux, vers 9 heures du soir.

Dès que le train s'était arrêté en gare, il avait sauté sur le quai et s'était secoué avec énergie, en poussant un soupir de satisfaction.

— Paris! Paris! dit-il alors d'un ton joyeux, en se tournant vers un couple descendu après lui du même compartiment et qui le suivait à quelques pas. Lenglumé! nous voici à Paris, mon vieux! Est-ce que ça ne te renne pas de respirer l'air de la grande ville?

— Moi! répondit d'une voix de basse profonde le personnage interpellé, qu'est-ce que ça peut me faire, je te le demande? Si nous avions pu rester à Bordeaux, Séraphita et moi, nous n'aurions pas demandé autre chose! Mais voilà le cheveu! ils n'ont pas voulu renouveler l'engagement de Séraphita, parce que la première danseuse est jalouse d'elle; et alors j'ai refusé de rester seul.

— Et qu'allez-vous faire ?

Lenglumé remua mélancoliquement la tête.

— Nous allons voir les agences, parbleu, répliqua-t-il. Séraphita est jeune, elle a du talent : elle trouvera facilement ; et quant à moi, on me prendra par-dessus le marché, pour chanter dans les chœurs ; notre plan est arrêté. Comme ça, nous ne nous quitterons pas.

Et, en parlant de la sorte, l'humble cabotin adressa un regard attendri à la femme qui s'appuyait sur son bras. Une grande femme maigre, dont la tête était enveloppée d'une capeline de laine brune, et qui serrait son long corps osseux dans les plis d'un ample tartan à carreaux bleus et verts.

— Soit, soit, approuva Caminade. D'ailleurs, si je puis vous être bon à quelque chose, tu sais...

— Oh ! nous savons que tu as le cœur sur la main. Ce n'est pas comme tant d'autres.

— Nous nous reverrons.

— Est-ce que tu ne viens pas avec nous ?

— Pas pour le moment. Où allez-vous descendre ?

— Hôtel de Brest.

— Rue Geoffroy-Lasnier, je connais ça.

— Veux-tu que je t'y retienne un chambre ?

— C'est d'autant plus en situation, que j'ai donné cette adresse à un de mes bons amis de Bordeaux.

— Alors, c'est entendu ?

— Parfaitement, et même, comme je ne sais ce que je vais faire, donne des ordres pour que je trouve de quoi souper en rentrant.

— Tu aurais mieux fait de t'en venir avec nous.

— Non ! J'ai besoin de revoir mon Paris à mon aise ; à pied, tout seul, comme autrefois... songe donc ! voilà deux ans que je l'ai quitté ! deux ans !

Et il se mit à fredonner d'une belle voix ronde et pleine :

Triste exilé sur la terre étrangère,

Ah ! que de fois, que de fois j'ai soupiré !

Lenglumé se prit à sourire et promena ironiquement son regard dans tous les coins de la salle d'attente.

— Tu sais, dit-il d'un ton guoguenard, il n'est pas là.

— Qui ça ? demanda Caminade étonné.

— Le directeur de l'Opéra, parbleu.

Caminade haussa les épaules et jeta un franc éclat de rire.

— Bon ! il y a temps pour tout, répliqua-t-il ; avant deux ans, il viendra m'entendre à Bordeaux.

Puis saluant avec belle humeur, il gagna la porte de sortie et disparut dans la cour de l'arrivée.

— C'est un bon garçon, tout de même, dit Lenglumé, en le voyant s'éloigner.

— Il est si jeune, murmura Séraphita.

— Je ne dis pas, mais il y en a tant, des autres, qui, après le succès bœuf qu'il vient d'avoir à Bordeaux, ne songeraient qu'à faire leur tête et à épater les populations.

— Bah! faudra voir! dit encore la danseuse avec un faux sourire.

Cependant Caminade était sorti de la gare; ouvrant ses longues jambes, il gagnait du terrain, dans la direction de la Bastille. Le jeune artiste ne se possédait pas de joie; c'est le cœur serré par l'émotion qu'il entendait de loin ce bruit sourd et continu des boulevards, qui rappelle le grondement de l'Océan.

Caminade adorait Paris: il l'avait quitté, deux ans auparavant, au sortir du Conservatoire, pour aller débiter à Marseille comme second baryton, *des premiers au besoin*, et, sa saison terminée, il était allé à Bordeaux, où, tout récemment, il obtenait dans la *Favorite* et la *Reine de Chypre* un de ces succès qui font époque dans la vie d'un artiste.

Il n'en avait pas fallu davantage pour le lancer tout à fait; on l'avait retenu par des propositions superbes et il devait, l'année suivante, tenir l'emploi en chef et sans partage dans la capitale de la Guyenne.

Un tel avenir était bien fait pour tourner la tête d'un jeune homme, qui jusqu'alors n'avait guère connu de la vie que ses misères et ses luttes. Mais Caminade ne s'était point laissé entamer; il ne songeait qu'à son art, aux études qu'il lui restait à faire, et il était bien résolu à marcher droit et ferme vers le but qu'il voulait atteindre. Si même il éprouvait maintenant une joie si vive à se trouver sur l'asphalte parisien, c'est qu'il se rappelait avec un légitime orgueil, les épreuves qu'il avait traversées et tous les abîmes qu'il avait côtoyés!

Arrivé à la Bastille, il monta sur l'impériale de l'omnibus de la Madeleine, et du haut de cette terrasse ambulante, il vit défiler à ses pieds la longue ligne équatoriale du boulevard. Le théâtre Beaumarchais, le Cirque d'Hiiver, Déjazet, l'Ambigu Comique, la Porte Saint-Martin.

Tout cela, incendié et flamboyant sous le double cordon des becs de gaz, avec leurs affiches polychromes, leurs transparents lumineux et les camelots assourdissants, offrant aux passants leurs billets plus ou moins chers qu'au bureau.

C'était un véritable éblouissement! Caminade se retrempait dans cette atmosphère capiteuse qui lui manquait depuis longtemps, et sa poitrine se dilatait comme si l'air qu'il respirait dût donner à ses poumons une nouvelle force et une nouvelle vigueur. Cependant, il ne poussa pas jusqu'à la Madeleine. Dès qu'il aperçut la Porte Saint-Denis, il descendit lestement de son siège, et traversant le



En quelques enjambées, il eut franchit la distance et il sautait à la gorge d'un homme. (P. 36.)

trottoir de droite, il gagna le café de la *Chartreuse*. Le café de la *Chartreuse* a, dans Paris, une physionomie à part, qui est toute spéciale, et que connaissent bien tous ceux qui ont quelque notion des mœurs du théâtre.

C'est là que tous les ans, quand ferment les théâtres de province, viennent prendre langue les acteurs en congé ou en quête d'engagements nouveaux.

L'établissement est des plus curieux : on en chercherait vainement l'équi-

valent autre part, et, en une journée, on y peut voir passer les types les plus singuliers de la gent dramatique.

Braves gens au fond, mais bruyants, vantards, racontant chaque année les mêmes succès obtenus, les mêmes triomphes remportés et recommençant toujours invariablement, en dépit de ces triomphes et de ces succès, la triste vie nomade où ils se débattent, jusqu'à ce qu'ils succombent, à la fin, usés, fourbus, exténués sous l'horrible dèche dont ils n'ont jamais pu se délivrer!

Autrefois, quand il commençait à rêver d'avenir dramatique, Caminade allait souvent à la *Chartreuse*. Il s'attablait modestement dans un coin du café et passait sa soirée, ému, troublé, timide, à écouter, la poitrine gonflée d'aspirations idéales, les récits où ces pauvres diables se grisait de leurs vantardises, auxquelles nul des autres auditeurs ne prenait garde.

Caminade étudiait déjà; il était humble et patient, n'espérant le succès que par l'étude et le travail obstinés; des récits qu'il recueillait, il ne retenait que le sentiment d'une existence exceptionnelle où se confondaient le rêve et la réalité, donnant à la fois les satisfactions les plus aiguës à l'esprit et aux sens.

— Dis donc, Dubourquoy, criait l'un, d'un bout de la petite salle, **m'as-tu vu** à Montpellier dans les *Mousquetaires de la Reine*?

— Et toi, répliquait l'autre, à Pézenas, **m'as-tu vu** dans la *Tour de Nesle*?

— Et à Béziers, il y a deux ans, ajoutait un troisième, **m'as-tu vu** dans le *Gendre de M. Poirier*? Ah! mes amis, ils ne voulaient pas me laisser partir.

Et tous, à l'envi, employant la même formule, si bien que, depuis longtemps, on ne désignait les clients ordinaires de l'établissement que sous l'appellation des *m'as-tu vu*?

En fréquentant la *Chartreuse* pendant plusieurs années, Caminade s'était initié de bonne heure à tous les petits mystères de la vie d'artiste en province.

Mais, depuis, il avait fait du chemin: le bruit de ses débuts à Marseille, l'éclat de son engagement à Bordeaux, avaient retenti dans les journaux et l'avaient mis hors de pair; déjà il était connu; on croyait à son avenir, on n'était pas éloigné de penser qu'un jour prochain on irait l'applaudir à l'Opéra ou à l'Opéra-Comique.

Aussi, quand on vit sa silhouette se dessiner dans le cadre de la porte et qu'on eut reconnu sa figure sympathique qui semblait souhaiter de son sourire bon enfant la bienvenue à tous, un hurrah enthousiaste s'éleva de toutes les tables, des mains amies d'hommes et de femmes se tendirent spontanément vers lui et un feu roulant d'interpellations commença.

— Eh! c'est Caminade! d'rent vingt voix à la fois. Ce bon Caminade! Ce cher Caminade! Cet amour de Caminade! Garçon, un bock pour Caminade! Célibataire! une fine pour le même!

Caminade avait fort à faire pour répondre à tous ; il serrait la main des uns, saluait les autres du geste et ne savait auquel entendre.

Mais il était bien heureux !

C'était donc vrai ! il était connu, aimé, acclamé même par ses camarades ; un doux sentiment d'amour-propre soulevait sa poitrine.

— Merci, mes amis ; merci, dit-il enfin avec émotion. Ça fait plaisir de se revoir, mais je n'ai que quelques minutes à moi. Je descends du train ! Nous nous retrouverons !

— Il paraît que tu as eu un rude succès à Bordeaux ? interrogea un vieux baryton, qui venait de tomber à Narbonne.

— Mais oui, pas mal, répondit Caminade.

— Et tu ne veux rien prendre ?

— Si ! je prendrai quelque chose ; mais à la condition que vous me permettez de vous l'offrir.

On le lui permit.

Et aussitôt les garçons de l'établissement s'empressèrent autour des tables et se mirent à servir chacun selon son goût, jusque sur la terrasse.

Ce fut une véritable fête : jamais Caminade n'entendit un pareil concert d'éloges et de vœux pour sa gloire future.

Et cela dura ainsi jusqu'à ce que le nègre du boulevard Saint-Denis se mit à sonner minuit :

Il est minuit : à pareille heure,
Il faut regagner sa demeure,

dit tout à coup une basse, parodiant les vers de la *Dame blanche*.

— Tu as raison, approuva Caminade ; c'est l'heure des honnêtes gens... Il faut se séparer... mais on se reverra.

— Je te crois !

— A bientôt alors...

— Oui, à bientôt ! Tu seras toujours sûr de nous retrouver ici.

Caminade paya la consommation, serra encore une fois la main de ses nombreux amis, et peu après il descendait sur le boulevard.

Les magasins étaient fermés, les cafés seuls continuaient encore de prêter leur concours à l'éclairage municipal.

Caminade prit la direction de la rue Geoffroy-Lasnier où, Lenglumé avait dû lui retenir une chambre.

Seulement, comme il avait bu un peu plus que de coutume, il s'engagea, sans bien se rendre compte du chemin qu'il prenait, dans le fouillis des rues étroites et tortueuses qui serpentent autour du quartier du Temple. A mesure qu'il avançait, l'obscurité augmentait, et bientôt il se trouva aux environs des

Blancs-Manteaux, dans un labyrinthe de ruelles désertes et sombres, où il faillit se perdre. Il s'arrêta.

Caminade était brave et ne craignait aucun danger. Mais il lui parut souverainement ridicule de s'être perdu dans ce coin de Paris, qu'il connaissait comme sa poche.

Il secoua la tête avec mauvaise humeur, tout en faisant quelques pas pour s'orienter.

Les dernières fumées de la fine champagne s'étaient dissipées, et bientôt il reconnut avec satisfaction qu'il venait d'aboutir rue des Juifs.

Il n'en demandait pas davantage ; le reste était facile.

Mais, au moment de reprendre son chemin d'un pas désormais assuré, il s'arrêta de nouveau et prêta l'oreille.

Le bruit d'une altercation venait d'arriver à lui et il avait cru démêler le cri d'un enfant qui appelait à l'aide.

En quelques enjambées, il eut franchi la distance qui le séparait du lieu de la lutte présumée, et il sautait à la gorge d'un homme qui cherchait à entraîner une toute jeune fille, malgré la résistance qu'elle lui opposait.

— Misérable ! fit Caminade, en lui envoyant un coup de poing énergique et savant.

Le misérable ne s'attendait pas à pareille intervention et n'était probablement pas disposé à entrer en conversation. Car aussitôt il s'empressa de détalier de toute la vigueur de ses jarrets, sans plus se soucier de l'enfant.

Celle-ci était restée interdite et regardait curieusement Caminade à travers la nuit.

Puis, tout à coup, elle jeta un éclat de rire.

— Tout de même, dit-elle en se rapprochant de son sauveur, c'est pas pour dire, mais vous lui avez joliment envoyé ça !

A son tour Caminade se mit à la regarder attentivement.

II

C'était une singulière fille, du moins autant qu'il pût en juger, à la voir sous la lumière oblique du bec de gaz.

Elle était petite, mais droite dans sa taille : sous ses cheveux mal peignés, qui s'embrouillaient sur son front, ses deux yeux noirs piquaient l'ombre comme deux escarboucles de feu, et un fin sourire narquois relevait légèrement le coin de sa lèvre un peu forte.

Elle était misérablement vêtue. Un mauvais tartan rayé lui couvrait imparfaitement les épaules, et sa jupe de laine brune lui descendait jusqu'à la cheville.

Mais elle portait ses guenilles d'un air qui n'avait rien d'humilié, et on

sentait sous ces haillons une nature vaillante, qui avait vaincu les cruelles épreuves de la misère.

Caminade demeura un instant intrigué.

Toutefois, son hésitation fut de courte durée ; il avait trop vécu dans les bas-fonds de Paris pour s'étonner de rien, et il revint presque aussitôt à la réalité de la situation.

— Ah ça ! dit-il en secouant le front, que diable fais-tu ici, seule, exposée à toutes les aventures ? A cette heure, il y a longtemps que les enfants sont couchés.

— Je ne suis plus une enfant, répondit l'étrange fille.

— Quel âge as-tu ?

— Seize ans.

— Tu as un père, une mère ?

— Oui.

— Pourquoi te ballades-tu ainsi, au lieu de rentrer chez toi ?

— Je ne veux plus rentrer.

— Pourquoi ?

— Parce que...

Caminade haussa les épaules.

— Ça, répliqua-t-il, c'est peut-être une raison, mais elle n'est pas suffisante. Voyons, où demeures-tu ?

— Ruc de la Cerisaie.

— Si tu veux, je te reconduirai.

— Je vous ai dit que je ne remettrais plus les pieds au chenil.

— Enfin, tu as un motif ?

— Il y en a un.

— Lequel ?

— C'est que, depuis deux mois, ma mère me bat tous les soirs.

— Pourquoi ?

— Parce que...

— Bon ! fit Caminade. Tu y es abonnée ? N'insistons pas. Cependant, ce n'est pas une vie, ça. Que fais-tu ?

— Je chante dans les caboulots.

— Tu sais donc chanter ?

— Un peu.

— Et ta mère, qu'est-ce qu'elle fait ?

L'enfant garda le silence. Caminade approuva d'un geste significatif.

— Je comprends ! murmura-t-il. Tu ne veux pas dire !...

— J'ai honte !

— Soit ! mais tout ça, c'est bel et bon. Que vas-tu faire ?

— Je ne sais pas.

— Si tu restes là, tu te feras ramasser.

— J'aime mieux aller au poste! Ça sera encore meilleur que ce que veut maman!

Caminade regarda l'enfant avec un redoublement d'intérêt. Il ne s'attendait à rien de pareil. Malgré lui, il se sentait pris d'une sincère sympathie.

Toutefois, il se contint et poursuivit :

— J'admets! dit-il, au bout de quelques secondes; seulement, on ne pense pas à tout, et ce qui vient de t'arriver tout à l'heure...

— Quoi donc?

— Cet homme qui t'a insultée!

— Lambert?

— Tu le connais?

— Il y a longtemps qu'il me bassine!

— Enfin, la nuit, seule, dans une rue déserte...

— Oh! pour ce qui est de celui-là, interrompit l'enfant, sur un ton emprunté au plus pur dialecte du faubourg, il est rien dangereux! J'ai ce qu'il me faut pour me défendre.

— Quoi?

— Ceci.

Et elle tira de sa poche un revolver qu'elle montra à Caminade.

— Bigre! fit ce dernier; qui t'a donné ce bijou-là?

— On ne me l'a pas donné. Je l'ai pris.

— A qui?

— A p'pa.

Caminade fit un mouvement. Tout ce qu'il entendait et voyait l'étonnait; il ne savait que penser, et pourtant un suprême attendrissement le prenait.

— Voyons, voyons, dit-il d'une voix mal assurée, je ne puis t'abandonner ainsi, sans asile, à la grâce de Dieu! Écoute, réponds : Veux-tu venir chez moi?

— Oh! non, fit la petite fille, en mettant, avec pudeur, son bras gauche devant ses yeux.

Caminade lui saisit les deux mains.

— Tout ça, c'est des bêtises! poursuivit-il, avec une sorte de brusquerie émue; regarde-moi bien en face! tu vas venir chez moi, à mon hôtel. Je te ferai un lit dans mon cabinet de toilette, et après avoir bu et mangé tu pourras dormir en toute sécurité. Ça te va-t-il?

L'enfant l'enveloppa un moment de son doux regard.

Chez elle aussi il se passait des choses singulières; un sentiment inconnu se faisait jour dans son cœur, et elle y sentait sourdre des pensées qui ne lui étaient pas venues encore.

Ce n'était, il est vrai, qu'à l'état latent; mais il se dégagait de ce qu'elle éprouvait un état si nouveau qu'elle en était toute surprise.

Enfin, après avoir bien regardé Caminade, elle baissa lentement les yeux, et comprima sa poitrine de ses deux mains.

— Vous avez l'air d'un brave et honnête jeune homme, dit-elle avec un reste d'embarras.

— Ça, tu peux le croire, repartit Caminade.

— J'ai confiance en vous.

— Tu as raison.

— Et demain, si je vous suis aujourd'hui, je serai libre de m'en aller?

— Demain, tu feras ce que tu voudras.

— Alors, j'accepte.

— Comment t'appelle-t-on?

— Nicette.

— Eh bien, viens, Nicette... et sois tranquille, à partir de ce moment, si tu le veux, c'est moi qui me chargerai de toi.

Nicette ne répondit pas... mais lentement, presque pieusement, elle prit la main de Caminade, la porta à ses lèvres, et pendant qu'elle la baisait Caminade y sentit tomber la douce chaleur d'une larme.

— Partons, partons! dit le jeune homme vivement. Tu dois avoir faim. La maison est à deux pas... ne perdons pas de temps, et, quand tu seras réconfortée, tu iras te réchauffer dans ton petit lit, où tu pourras dormir jusqu'à demain.

Sur ces mots, ils s'éloignèrent.

Ainsi que l'avait dit Caminade, la rue Geoffroy-Lasnier est à deux pas, et, en quelques minutes, ils l'eurent atteinte.

On l'attendait quoiqu'il fût tard.

Lenglumé avait prévenu l'hôtelier qui ne s'était pas couché. En apercevant Nicette, qui était restée, un peu confuse, dans le corridor d'entrée, il n'éleva aucune objection, et remit au jeune baryton une bougie allumée et la clé de sa chambre.

L'hôtel était plein : c'était la dernière mansarde disponible avec cabinet.

— Bon! qu'importe cela? fit Caminade avec insouciance; une mauvaise nuit est bientôt passée, et demain il fera jour.

Puis, se tournant vers Nicette :

— C'est au cinquième, tu sais, dit-il en riant; prépare donc tes petites jambes, et, si tu es fatiguée, tu prendras mon bras.

Ils étaient jeunes tous deux... l'ascension se fit lestement et bientôt ils pénétrèrent dans la mansarde.

Une pauvre petite mansarde délabrée et nue, qui devait être bien froide par les nuits d'hiver.

Un lit sans rideaux dans une alcôve sombre, une table de bois blanc, deux chaises et quelques champignons pour pendre les vêtements.

Caminade se contenta d'une inspection sommaire et son regard fut vite attiré par la table qui occupait le milieu de la chambre.

Lenglumé avait exécuté de point en point les instructions qu'il avait reçues, et rien ne manquait au souper commandé.

Poulet froid, jambon frais, beurre, radis et artichauts crus, tout cela rangé autour d'une fiole de saint-émilion qui dominait la table de son long col.

Nicette joignit les mains à ce spectacle inattendu.

— Oh! des radis! fit-elle avec un cri de naïve convoitise.

Caminade l'obligea à s'asseoir.

— Eh bien! mange et bois, chère petite, dit-il avec douceur; et pendant que tu te restaureras, moi, je te ferai un lit dans le cabinet. Voyons, n'aie pas honte, au moins, car tu peux être assurée que tout cela est offert de bon cœur.

Nicette obéit.

La pauvre enfant mourait de faim, et cette victuaille appétissante exerçait sur elle une véritable fascination.

Elle alla timidement s'asseoir à la table et n'osa d'abord toucher à rien. Mais Caminade avait déjà fait sauter la capsule de la bouteille de bordeaux; il découpait hardiment le poulet et le jambon, et la pauvre affamée, gagnée par tant de bonté, finit par céder aux instances de son hôte.

— A la bonne heure! fit Caminade ravi, ne te gêne pas. Fais comme chez toi; pendant ce temps-là, tu vas voir comment je vais préparer ton installation.

Ce disant, sans plus s'occuper de l'enfant, il alla à son lit, en tira un matelas et le porta dans le cabinet. Il revint prendre une couverture, un oreiller et quelques autres menus objets.

Tout en allant et venant, il échangeait de temps à autre de bonnes paroles avec Nicette, pendant que celle-ci le suivait d'un regard attendri et enjôlé.

Cela l'égayait de voir ce grand bon garçon procéder aux soins du ménage, d'un air affairé et gauche, dépensant plus de force qu'il n'en eût fallu pour opérer le déménagement d'une maison entière, et elle souriait doucement, s'abandonnant à des sensations inconnues, qui la trouvaient sans défense ou, pour mieux dire, sans défiance.

Elle était heureuse comme elle ne l'avait jamais été; c'était une jouissance exquise comme on en éprouve parfois sous les pures caresses d'un rêve, et elle eût voulu continuer à vivre ainsi!

La pensée que cela pouvait finir ne lui venait même pas; une tendre chaleur lui avait monté au cœur et l'enveloppait maintenant tout entière; elle ne voyait plus les objets que comme à travers un voile transparent, et c'est presque machinalement qu'elle répondait aux questions de Caminade.



Je vous ai fait attendre, dit-elle d'une voix entrecoupée. (P. 43.)



Il se rapproche de la table.

— Voyons, dit-il d'un accent d'intérêt sincère, cela va-t-il mieux, à présent?

— Jamais je n'ai fait un pareil festin! répondit l'enfant. Mais vous, est-ce que vous allez vous coucher sans souper?

— Oh! moi, reprit Caminade, je n'ai pas faim.

— Au moins, un peu de bordeaux. Il est vrai qu'il n'y a qu'un verre. Mais vous n'êtes pas dégoûté de moi.

Le grand garçon remplit le verre de Nicette et le vida d'un trait.

— Voilà ce que c'est, dit-il, et maintenant, à dodo, il n'est que temps.

— Quelle heure est-il donc? demanda Nicette.

En ce moment, deux heures tintèrent à l'horloge de l'église Saint-Paul.

— Déjà! fit l'enfant.

Elle s'était levée et avait fait quelques pas, Caminade venait d'ouvrir la porte du cabinet, et l'attendait sur le seuil.

— Tu vois, dit-il, en indiquant un verrou qui se trouvait à l'intérieur; tu n'as qu'à pousser ça pour être tout à fait chez toi!

Une fugitive rougeur colora un moment les joues de l'enfant, qui leva ses beaux yeux candides sur Caminade.

— Oh! il n'y a pas besoin de ça, dit-elle, d'un accent pénétré et presque grave... le verrou qui me protégera le mieux, c'est votre bon cœur et votre loyauté!

Et, présentant le front à son hôte, qui le baisa chastement, elle gagna lentement le cabinet.

Mais, au moment où elle allait en franchir le seuil, elle s'arrêta interdite, pendant qu'un frisson secouait ses épaules.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Caminade, étonné.

— N'avez-vous pas entendu? fit Nicette.

— Quoi donc?

— Ecoutez!

Ils se turent, et aussitôt un bruit de voix avinées arriva jusqu'à eux.

Nicette était tout à coup devenue pâle comme un suaire.

— Qu'as-tu donc? interrogea Caminade, subitement intrigué.

— Cette voix! balbutia l'enfant.

— Il y en a plusieurs.

— Oh! il n'y en a qu'une, pour moi! Comment expliquer ça?... Qui donc demeure là?

— Personne. Nous sommes seuls sur le palier du cinquième.

— D'où vient ce bruit, alors?

— Probablement de la maison voisine. Veux-tu que j'aille voir? :

Nicette se cramponna de ses petites mains à son bras.

— Non ! non ! je vous en conjure, supplia-t-elle. Tenez ! encore ! toujours ! Cette voix ! Mon Dieu !

— Tu la connais donc ?

— Oui.

— Et elle t'épouvante ?

Nicette ne répondit pas. Le bruit s'était apaisé. On entendit des pas lourds descendre l'escalier de la maison voisine, plusieurs portes se fermer avec force, et bientôt tout retomba dans le silence.

Nicette poussa un soupir de soulagement.

— C'est fini ! dit-elle, en passant ses deux mains sur son front moite.

— Ah ça ! tu vas m'expliquer...

— Non, pas maintenant, plus tard ! Je vous dirai tout, je vous le promets. Vous voulez bien ?

— Soit ! consentit Caminade, remettons la partie à demain. Mais tu me diras tout ?

— Je le jure.

Et, sur ces mots, elle passa dans le cabinet et ferma la porte, dont elle négligea de tirer le verrou.

Un instant après, ils dormaient profondément, chacun de son côté.

III

Le lendemain, Caminade se réveilla en sursaut et sauta brusquement à bas de son lit.

Il avait dormi d'un sommeil de plomb, comme on dort généralement à cet âge heureux, et il ne se rappelait rien de la veille.

Mais à la vue de la table, au désordre qu'il constata dans la chambre, la mémoire ne tarda pas à lui revenir, et, tout en s'habillant à la hâte, il se rappela.

Nicette ! Qu'était-elle devenue, et qu'allait-elle faire ?

Mille pensées lui traversèrent le cerveau à la fois, sans qu'il pût s'arrêter à aucune.

Il alla au plus court et se dirigea vers le cabinet. Comme il se disposait à frapper, la porte s'ouvrit, et la petite Nicette parut.

Il fit un mouvement à sa vue.

L'enfant s'était débarbouillée avec soin : elle avait peigné ses cheveux tant bien que mal, et sa peau hâlée, ses yeux noirs, ses dents blanches, ajoutaient à l'effet de sa physionomie originale et bizarre.

Caminade ne put retenir un geste de surprise, et l'enfant lui sut gré de l'étonnement qu'elle éveillait en lui.

Seulement, le costume laissait toujours à désirer : la pauvre petite s'en sentait maintenant un peu humiliée, et Caminade ne se trompa pas longtemps sur la cause de la gêne qu'elle éprouvait.

Son parti fut vite pris. Il avait commencé une bonne action, il devait l'achever sans hésiter. Il attira Nicette à lui.

— Tu as bien dormi, j'espère? dit-il de sa bonne voix enjouée.

— Oh! oui, toute la nuit.

— C'est à merveille. Mais, à présent, il va falloir causer sérieusement. Tu as bien des choses à me conter, et, si tu veux que je m'intéresse à toi, il faudra me dire tout.

— Je vous l'ai promis.

— A la bonne heure. Seulement, comme ce matin j'ai une course à faire, nous remettons l'entretien après déjeuner. Ça te va-t-il?

— Je veux bien, et pendant que vous serez absent je mettrai un peu d'ordre dans la mansarde.

— Tu feras mieux que ça. J'ai mon idée.

— Quelle est-elle?

Caminade tira son porte-monnaie de sa poche et y prit trois louis qu'il déposa dans la main de l'enfant.

— Toi, ma chère petite, dit-il, tu vas aller au Temple. Je ne veux pas que tu reviennes ici dans ce costume fripé et qui montre la corde. Quand on est gentille comme toi, il n'est pas honnête de se ballader avec des nippes pareilles. Tu entends? Tu iras au Temple et tu t'arrangeras de façon à dépenser l'argent, que je te donne.

L'enfant ne répondit pas tout de suite.

Sa poitrine se gonflait doucement; sa main tremblait; elle avait rougi jusqu'aux oreilles, n'osant plus lever les yeux. Deux larmes perlaient au bout de ses cils.

— Oh! c'est trop! mon Dieu! c'est trop! balbutiait-elle, partagée entre l'émotion qui l'étouffait et la joie qui inondait son cœur; vous êtes trop bon, je ne veux pas.

— Et moi, je le veux! insista Caminade. Car, si tu refusais, ce serait me faire un gros chagrin.

— Ne dites pas cela.

— Alors, tu acceptes?

— Il le faut bien!

— C'est entendu. Eh bien! ne perds pas de temps, et, quand je reviendrai, je te trouverai ici.

— Vous allez donc loin ?

— Non, au Père-Lachaise.

Nicette tressaillit.

— Au Père-Lachaise ! répéta-t-elle : vous avez quelqu'un par là ?

— Oui, répondit Caminade, d'un ton grave ; et ça, c'est sacré, vois-tu ! Moi, je ne suis pas comme toi : j'ai été élevé par un père et une mère qui m'ont entouré de bons soins et d'affection, et qui ne m'ont quitté que lorsqu'ils n'en pouvaient plus. Maintenant, les pauvres vieux sont là-bas, dans leur petit coin, l'un à côté de l'autre, et c'est bien le moins, pas vrai, que je soigne leur tombe, comme ils ont soigné mon berceau. Aussi, chaque fois que je reviens à Paris, c'est pour eux ma première visite !

— Ah ! c'est bien, cela, c'est bien, dit Nicette. Vous êtes un bon fils ! et ça ne m'étonne pas, moi, qui sais déjà que vous êtes un honnête homme.

Caminade l'attira contre sa poitrine, et ses lèvres qui cherchaient son front rencontrèrent celles de la jolie enfant.

A la sensation aiguë qui, à ce contact, sillonna son être, il se dégagea vivement et recula de quelques pas.

— Allons, allons, dit-il brusquement, c'est assez s'attendrir ; songeons aux choses sérieuses : tu vas partir.

— Oui, oui, tout de suite, fit Nicette, non moins troublée.

— Et tu suivras bien mes instructions !

— Je n'y manquerai pas. A tout à l'heure, et merci, merci du plus profond de mon cœur.

Elle partit sur ces mots sans se retourner, et Caminade l'entendit un instant après dégringoler l'escalier de son pas léger et rapide.

Pendant quelques minutes, il resta encore un peu soucieux et ému ; puis, reprenant tout à fait possession de lui-même, il fit plusieurs tours à travers l'étroite mansarde, et commença à procéder à sa toilette.

Ce n'était pas une petite affaire.

Le jeune artiste avait sa coquetterie : bien qu'il n'eût rien de gommeux, cependant il était particulièrement soigneux de sa personne, et avait horreur du débraillé et du sans-gêne de quelques-uns de ses camarades.

Sa toilette prit donc quelque temps, et ce ne fut guère qu'une demi-heure après le départ de Nicette qu'il descendit à son tour, rasé de près, la moustache bien cirée, la cravate noire artistement nouée, vêtu d'un paletot léger et étroitement ganté de gants noirs, comme il convenait pour la circonstance.

Il gagna ainsi le quai où il y avait une station, y prit une voiture et se fit conduire au Père-Lachaise.

La visite qu'il y fit dura bien une heure. La tombe des pauvres vieux, comme il disait, avait été un peu abandonnée depuis deux ans, et il eut fort à faire pour

remettre tout en ordre; il n'y épargna pas sa peine, mais, dès que la besogne fut achevée et qu'il eut remis les choses en bon état, il en éprouva un grand soulagement.

Un doux sourire éclaira son visage.

— Maintenant, se dit-il avec satisfaction, je pourrai déjeuner sans remords.

Et, de fait, il avait faim.

La nuit un peu agitée qu'il avait passée, cette course matinale qu'il venait de faire, et le travail accompli, avaient singulièrement aiguisé son appétit, d'ordinaire très robuste, et, dès qu'il eut achevé sa tâche, il regagna sa voiture qui l'attendait et donna l'ordre de le reconduire rue Geoffroy-Lasnier.

Chemin faisant, d'autres pensées lui vinrent.

En premier lieu, il se dit qu'il ne pouvait rester dans ce bouge, maintenant qu'il venait d'être élevé au rang de premier sujet : il chercherait un logis plus convenable, ses moyens le lui permettaient, et avant la fin de la journée il était bien résolu à se transporter dans un hôtel dont il n'aurait point à rougir.

Puis, une fois sur cette pente, il songea à Nicette.

Qu'allait-il faire de cette enfant? Il avait obéi à un bon mouvement, en la recueillant au milieu de la nuit et en lui offrant l'hospitalité dans son garni.

Mais après?

Certes, il ne regrettait pas ce qu'il avait fait, puisqu'il eût été prêt à recommencer; mais quelle suite devait-il donner à cette aventure? Comment allait-il se conduire avec l'enfant?

Après tout, il ne la connaissait pas. L'intérêt qu'elle lui inspirait ne suffisait pas à expliquer ce qu'il y avait d'étrange dans cette rencontre, et sa bienveillance pouvait, à bon droit, passer pour un peu bien suspecte.

Elle était toute jeune, et lui, d'ailleurs, n'était guère plus âgé. Elle avait un père et une mère, et, pour si indignes qu'on les supposât, leur protection valait bien celle d'un jeune baryton de vingt-deux ans!

Il y avait là une ample matière à réflexion, et lorsque la voiture s'arrêta rue Geoffroy-Lasnier, Caminade n'avait encore rien résolu.

Il grimpa lestement à sa mansarde; mais, à sa grande surprise, il n'y trouva pas Nicette.

Elle n'était pas rentrée.

Il consulta sa montre : il était onze heures, il y avait deux grandes heures qu'elle était partie.

Un odieux soupçon lui pinça le cœur.

Tout était possible! Il avait remis trois louis à Nicette, et devant une pareille aubaine l'enfant avait bien pu disparaître pour n'avoir pas de compte à rendre.

Caminade eut un mouvement de dépit : au trouble qu'il ressentit à cette seule supposition, il comprit à quel point déjà il s'était attaché à la jolie fille, et

malgré le désarroi que cette pensée jetait dans son esprit, il se refusait encore à la croire capable d'une pareille indignité.

Il se rappelait toujours ses beaux yeux bien ouverts et bien francs, son sourire si doux, son front si pur, et il se révoltait contre lui-même des soupçons qui lui étaient venus.

En qui avoir confiance désormais, s'il fallait admettre que Nicette pût être infâme? Et pourtant, il y avait deux heures qu'elle était partie, et elle ne revenait pas.

Tout à coup, Caminade poussa un cri, où tremblait un dernier frisson d'angoisse, et il se précipita vers la porte, qu'il ouvrit d'un geste violent.

On montait l'escalier : il avait reconnu le pas de Nicette.

C'était bien elle, en effet, et quelques secondes s'étaient à peine écoulées que l'enfant apparut sur les dernières marches, rouge, essoufflée, les yeux brillants.

Elle s'arrêta pour respirer.

— Je vous ai fait attendre, dit-elle d'une voix entrecoupée, mais ce n'est pas ma faute et il ne faut pas me gronder.

Caminade la regardait, il ne pouvait en croire ses yeux. C'était une autre Nicette. Elle était transformée.

Plus de nippes trouées, plus de cheveux embrouillés sur son front : un col bien blanc dégagéait son cou plus blanc encore ; une robe d'indienne dessinait sa taille élégante et souple, et son corsage, quoiqu'un peu flottant, laissait deviner les formes gracieuses de sa gorge naissante. Son pied droit et bien cambré était maintenant chaussé de fines bottes mordorées qui tranchaient sur son bas bien tiré et, chose digne de remarque, ses petites mains étaient gantées de suède, couleur havane.

Vue ainsi, elle apparaissait si fraîche, si gentille, si appétissante, que c'était un vrai régal des yeux.

Caminade n'en revenait pas.

— Eh quoi! c'est donc toi, dit-il, s'abandonnant au plaisir de la contempler; mais c'est comme un truc de féerie!

— Alors, vous ne m'en voulez pas? dit l'enfant, heureuse de l'admiration qu'elle lisait dans les yeux de Caminade.

— Moi, t'en vouloir! et de quoi donc? répartit ce dernier; d'où viens-tu comme cela?

— Du Temple, comme c'était convenu. Mais ce n'est pas là que j'ai passé le plus de temps,

— Et où donc?

— Chez le *merlant*.

— Ah! ah! tu es allée te faire coiffer?



Oh! Oh! dit-il, t^u voilà ici, toi? (P. 54.)

— Est-ce que j'ai eu tort?

— Au contraire.

— Ah! c'est que j'en avais bon besoin. Il y avait quelques années qu'on n'y avait passé le peigne, et ça a pris un temps... c'est rien de le dire!

— D'autant plus que tu en as à revendre, des beaux cheveux.

— C'est ce que l'on m'a dit.

— Enfin, c'est fini. Nous allons déjeuner; moi, je meurs de faim.

— Et moi donc!

— A table, alors, à table!

Caminade se dirigeait vers la table, mais Nicette ne bougeait pas.

— Eh bien! qu'attends-tu? interrogea-t-il étonné.

Nicette fouillait sa poche : elle en tira quelques pièces de cent sous et de la monnaie qu'elle alla déposer sur la cheminée.

— Que fais-tu? qu'est-ce que cela? dit encore Caminade.

— Ça, répondit Nicette, c'est ce qui me reste.

— Tu n'as donc pas tout dépensé?

— Ah bien! ça ne serait pas à faire. J'ai dépensé trente-sept francs soixante-quinze centimes; comptez et voyez si c'est bien ça!

Caminade eut un remords en se rappelant les soupçons imbéciles qui l'avaient un moment troublé; il voulait refuser.

L'enfant insista.

— Non, non, je l'exige, dit-elle, d'autant plus que j'ai quelque chose à vous demander.

— A quel propos?

— Vous allez voir; vous m'aviez remis soixante francs, n'est-ce pas?

— En effet.

— Or, comme j'ai dépensé trente-sept francs soixante-quinze centimes, je dois vous rapporter vingt-deux francs vingt-cinq centimes.

— Oui, il me semble.

— Vous les trouverez là; seulement...

— Seulement?

— Si vous le voulez bien, je garderai quarante sous.

— Eh! garde tout; tu me feras plaisir.

— Non : deux francs, c'est assez.

— Et que pourras-tu faire avec si peu?

La jolie enfant leva vers Caminade son regard où brillait une singulière expression.

— Tantôt, dit-elle avec un tremblement dans la voix, vous m'avez parlé de la tombe où sont vos vieux parents; je ne les ai pas connus, mais ça ne fait rien. Vous me direz où ils sont, et demain, avec ces deux francs, j'irai leur porter une couronne!

Caminade ne put se contenir, et, cédant cette fois à l'émotion qui l'étreignait à la gorge, il prit l'enfant dans ses bras, il la baisa à plusieurs reprises sur le front et dans les cheveux.

Toutefois, cet incident ne dura qu'un éclair. Ils avaient tous les deux une

hâte égale de se dégager de cette étreinte, et ils gagnèrent vivement la table, la poitrine un peu oppressée.

— Moi, d'abord, dit Caminade, je l'ai dit et je le répète, je meurs de faim.

Nicette s'était assise; mais, au lieu de manger, elle regardait Caminade comme si elle n'eût pu en détacher les yeux.

Un sentiment nouveau s'était fait jour, mêlé de curiosité et d'étonnement.

— Ah ça, qu'as-tu à me dévisager de la sorte, dit Caminade; est-ce que tu prends mon signalement?

— Ce n'est pas cela, répondit Nicette.

— Qu'est-ce donc?

— C'est que je ne vous avais pas bien regardé, ni hier, ni ce matin.

— Eh bien! ne te gêne pas. Faut-il que je me lève?

— Vous dites des bêtises!

— Tu as raison, et je pensais déjà tout à l'heure que le moment était venu de parler sérieusement!

— De qui?

— De toi! Car enfin, ça ne peut pas durer toujours comme ça, tu comprends bien, et il faut prendre un parti. Moi, je ne resterai pas éternellement à Paris et, en partant, je veux te tirer d'un milieu où toi-même tu ne veux pas rester.

— Mais qui êtes-vous, vous-même, répliqua Nicette, pour vous charger d'une fille comme moi?

— Qui je suis? fit Caminade d'un ton où perçait une pointe d'orgueil naïf. Eh! mais, il y en a plus d'un qui voudrait être à ma place! Caminade! mon enfant, Caminade! second prix du Conservatoire impérial de Paris: pour le moment, premier sujet au théâtre de Bordeaux.

Nicette étouffa un cri de surprise et joignit les mains.

— Artiste! Quoi! vous êtes artiste! balbutia-t-elle.

— Est-ce que cela te déplaît?

— Vous jouez la comédie?

— Je chante l'opéra, et avec quelque succès, j'ose le dire.

Il y eut un silence, et il se produisit un redoublement d'admiration chez Nicette qui, comme toutes les filles du peuple de Paris, raffolait des acteurs.

— Alors, vous jouez sur un grand théâtre? dit-elle après un moment et en le dévorant des yeux: comme vous devez être bien sur la scène!

— Mais pas mal... pas mal! répondit modestement Caminade.

— Moi, ç'aurait été mon rêve!

— Il n'y en a pas de plus beau, quand on a du talent.

— Ah! vous devez en avoir.

— On le dit. Je te ferai lire tous les articles que l'on m'a faits à Bordeaux. J'en ai une malle pleine, tu verras.

Tout en parlant ainsi, ils continuaient de déjeuner, et, en dépit de l'intention qu'ils avaient manifestée, il ne fut plus question du sort de Nicette. Caminade racontant ses débuts, se grisant au souvenir de ses derniers succès, qui lui avaient valu, de la part des abonnés du Grand-Théâtre, une grosse épingle, dont sa cravate était ornée à ce moment même, et Nicette, l'œil en feu, sans songer à autre chose qu'à ces récits qui la transportaient dans un monde de sensations nouvelles.

Ce fut Caminade qui, le premier, essaya de reprendre le sujet un moment abandonné.

Mais comme il recommençait à questionner l'enfant, plusieurs coups discrets furent frappés à la porte et vinrent les détourner.

— Qui cela peut-il être? fit Caminade. Bah! voyons toujours.

Et de sa belle voix sonore de baryton, il ajouta :

— Entrez!

La porte s'ouvrit. Un homme entra.

Un étrange personnage.

IV

C'était un petit homme fluet et mince, au museau de fouine, aux vêtements notablement râpés et dont le regard perçant lançait de vifs rayons à travers le verre de ses lunettes à branches d'argent.

Nicette s'était réfugiée dans le cabinet ; Caminade restait seul à table.

Il regarda l'inconnu de travers.

— Je crois que vous vous trompez, mon brave homme, dit-il d'un ton où perçait un commencement de mauvaise humeur.

L'inconnu avait fait quelques pas.

— Je ne pense pas, répondit-il d'une petite voix aigrelette, en continuant de fouiller de son regard obstiné tous les recoins de la mansarde.

— Cependant... fit Caminade.

— Cependant, vous êtes bien M. Caminade?

— En effet.

— Artiste lyrique, attaché au théâtre de Bordeaux en qualité de baryton! Caminade se leva.

— Enfin, que me voulez-vous? interrogea-t-il, intrigué.

— Je vais vous le dire, répondit l'inconnu.

Et sa lèvre se plissa d'un sourire énigmatique.

— Cette nuit, poursuivit-il peu après, un vol considérable a été commis chez M. le comte de Savenay.

— Le comte de Savenay! répéta Caminade.

— Lui-même; vous le connaissez, je crois?

— Parbleu, c'est à lui que je dois le peu que je suis; c'est lui qui a bien voulu s'intéresser à ma position, et qui, d'un vagabond que j'étais, a fait un artiste.

— On me l'avait dit.

— Et il a été volé?

— On a pénétré cette nuit même dans son hôtel, on a forcé la caisse où il renferme ses valeurs, et on a tout enlevé.

— Mais quel rapport...?

— Vous allez l'apprendre. C'est par une circonstance toute fortuite que le comte avait chez lui une somme aussi importante, quelque chose comme un million.

— Diable!

— Il avait retiré cette somme depuis deux jours seulement de chez son notaire, et la comtesse seule connaissait cette particularité.

— Eh bien?

— Eh bien! cela n'a pas empêché que d'audacieux malfaiteurs se sont introduits dans l'hôtel du comte, et ont accompli leur criminelle tentative.

— Mais ces voleurs?

— On est sur leurs traces... Seulement les indices sont encore bien vagues; la police est arrivée un peu tard; il a suffi d'un moment pour perdre leur pistes et on en est présentement réduit à des conjectures... Mais l'agent qui les a suivis, de plus près croit pouvoir affirmer qu'ils ont dû se réfugier dans cette maison.

— Ici? fit Caminade.

— Ou dans les maisons voisines.

— Ah! ah!

— Et comme vous êtes rentré à peu près à l'heure où les malfaiteurs ont dû se réfugier de ce côté, j'ai pensé que, peut-être, vous pourriez me donner quelques renseignements.

Caminade approuva du geste.

— Au fait, c'est possible, répondit-il, comme frappé d'un souvenir un moment oublié. Cette nuit, en effet, j'ai cru entendre un bruit singulier qui venait évidemment de la maison voisine.

— Vous voyez!

— Et même!...

— Quoi donc?

— Quelqu'un qui se trouvait là a cru reconnaître...

Caminade n'acheva pas; la mémoire lui était bien revenue; mais il s'agissait

d'impliquer Nicette dans l'affaire, et il jugea qu'il n'était pas prudent d'aller plus avant dans ses confidences.

— Eh bien! fit l'inconnu, vous vous taisez?

— C'est que, répliqua l'artiste, il ne s'agit pas seulement de moi.

L'inconnu se tourna vers la table et indiquant les deux couverts :

— Parbleu! dit-il avec une pointe d'enjouement, je suis un maladroit et un importun... je n'avais pas remarqué! Vous n'êtes pas seul!

— Monsieur!

— Il n'y a pas de mal à cela. C'est de votre âge, et je n'ai rien à y reprendre. Toutefois, comme il s'agit ici de l'intérêt de la justice, vous voudrez bien, j'espère, me permettre d'adresser quelques questions à la personne qui est là?

Et, sans attendre de réponse, il se dirigea résolument vers le cabinet.

Caminade eut comme une envie folle de le prendre à la gorge et d'aller le jeter dans l'escalier; et peut-être se fût-il abandonné à ce premier mouvement, si la porte du cabinet ne se fût tout à coup spontanément ouverte.

Nicette était sur le seuil, pâle, tremblante, les yeux baissés, et, à sa vue, l'inconnu ne put réprimer un geste de profonde surprise.

— Oh! oh! dit-il, sans dissimuler son étonnement, te voilà ici, toi?

Et se tournant vers Caminade confondu :

— Ah çà! où diable avez-vous ramassé cette enfant? poursuivit-il, d'un accent presque sévère; savez-vous qu'elle a à peine seize ans? Et la seule excuse que vous puissiez invoquer, c'est que vous ignorez d'où elle sort.

Le rouge de l'indignation monta aux joues de Caminade, et cette fois il eut toutes les peines du monde à se contenir.

Il saisit le bras du petit homme, et le secoua à le briser.

— Ah! permettez! dit-il avec force; les meilleures plaisanteries ont leurs limites, et vous allez me dire de quel droit!...

Et comme on voyait bien qu'il était sur le point de s'abandonner à toute sa colère, Nicette se précipita vivement vers lui, et lui mit sa petite main sur la bouche.

— Monsieur Caminade, supplia-t-elle, prenez garde, taisez-vous! je vous en conjure.

Et se tournant vers l'inconnu :

— Ah! monsieur, ajouta-t-elle, c'est le meilleur et le plus honnête des hommes. Hier, il m'a ramassée dans la rue; sans lui je serais allée au poste... et pis que cela, peut-être.

— Est-ce vrai? demanda l'inconnu à Caminade.

— Tiens! puisqu'elle le dit! répliqua brusquement ce dernier.

— Ce n'est pas une raison!

— Encore! Ah ça, vous savez! ça commence à m'agacer singulièrement les nerfs, et si vous ne me dites pas qui vous êtes...

— Qui je suis?

— A l'instant!

— Eh bien. lisez!

Et il lui tendit une carte sur laquelle Caminade jeta un regard rapide.

— Bigre! dit-il aussitôt en reculant instinctivement de deux pas, comme s'il avait marché sur la queue d'une vipère.

Il y avait sur la carte ces simples mots :

LAMBLIN

Agent de la sûreté.

Cela disait tout.

— Et maintenant, ajouta le nommé Lamblin; puisque nous nous connaissons bien tous, nous allons pouvoir nous entendre... D'ailleurs, je n'ai pas de temps, à perdre... En recevant le premier rapport de police, j'ai voulu me rendre compte tout d'abord de la topographie des lieux où les voleurs paraissaient s'être réfugiés une fois le coup fait. Immédiatement après, je me rendrai chez le comte de Savenay, qui m'attend; mais auparavant je veux épuiser la première source d'informations. Voyons donc, cher monsieur Caminade, et reprenons notre entretien à l'endroit intéressant où nous l'avons laissé. Faites-moi connaître ce qui s'est passé ici cette nuit. Vous disiez, n'est-ce pas, que vers deux heures du matin...

— Vers deux heures du matin, dit Caminade, au moment où Nicette gagnait le cabinet où je lui avais improvisé un petit lit, nous fûmes surpris, elle et moi, par le bruit d'une altercation qui s'était subitement élevée si près de nous, qu'on aurait cru que c'était dans la mansarde d'à côté.

— C'était la maison voisine, dont le mur est mitoyen avec celle-ci.

— Probablement.

— Et vous n'avez saisi aucune parole, rien qui vous ait frappé?

— Ma foi, non! Seulement...

— Seulement?

— C'est Nicette.

— Ah! ah!

— Il y avait une voix qui dominait toutes les autres.

— Et elle l'a reconnue?

— Tout au moins elle a cru la reconnaître, car elle est devenue toute pâle.

— Vraiment! Et quelle était cette voix?

Nicette ne répondit pas, la même pâleur couvrait ses traits; on eût dit qu'elle allait défaillir.

Caminade lui prit les mains qu'il se mit à tapoter doucement.

— Eh bien! eh bien! dit-il de sa bonne voix affectueuse et forte, ne vas-tu pas te trouver mal à c'te heure! On ne te mangera pas, pardieu! Monsieur fait son métier; chacun le sien, après tout; il n'y a pas d'offense... il ne s'agit pas de toi, que diable! et il n'y a jamais d'inconvénient à dire toute la vérité!... Vas-y donc de ta petite déposition, ma fille, dis-lui, à cet homme, tout ce que tu sais.

Pendant que Caminade s'exprimait de la sorte, Lamblin continuait d'observer l'enfant avec son même sourire ironique, et, quand ce fut fini, il approuva d'un signe de tête et se rapprocha de Nicette.

— M. Caminade a raison, dit-il d'un ton insinuant et presque paternel, tu n'as rien à craindre, toi, je te jure qu'il ne te sera fait aucun mal, et même je prends l'engagement de ne dire à personne de qui je tiens le renseignement.

— Ça, c'est bien, fit Caminade.

— Ainsi, poursuivit l'agent, cette nuit, il y a une voix qui t'a frappée?

— Oui! balbutia Nicette.

— Et tu l'as reconnue?

— Je l'ai cru, du moins.

— C'est entendu; et cette voix? N'était-ce pas celle de Bricole?

— Non! non! pas celle-là, répondit vivement l'enfant.

— Alors, c'est la voix de l'autre?

— Peut-être.

— Celle du *Docteur*?

— Mon Dieu!... j'ai peut-être mal entendu, je n'affirme rien; j'ai pu me tromper.

Un éclair traversa le regard de Lamblin, qui secoua la tête avec force.

— Je m'en doutais! dit-il comme s'il se fût parlé à lui-même; ce doit être lui... Ah! si cela est... si cela est, il y aura encore de beaux jours pour la rue de Jérusalem.

Il se frotta énergiquement les mains en lançant un vif regard à Caminade.

Ce dernier haussa les épaules en s'écriant :

— Tout ça, c'est des énigmes pour moi.

— Vous ne comprenez pas? fit Lamblin.

— Qu'est-ce que ce *Docteur*?

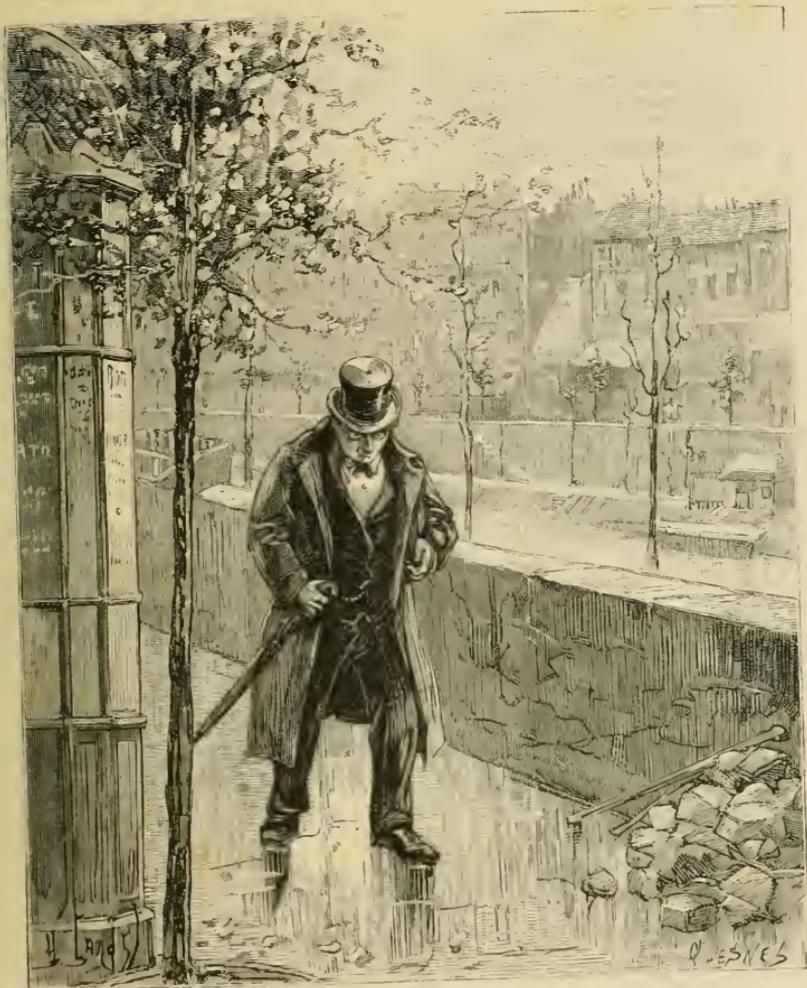
L'agent devint sérieux.

— Oh! celui-là, répondit-il, c'est un malin, et il faut en parler avec respect.

— Vous le connaissez?

— Pas encore; j'ai été plus de vingt fois sur le point de le pincer et, va te promener, il m'a glissé entre les doigts comme une anguille.

— Pourquoi l'appeliez-vous le *Docteur*?



Tout en marchant, Lamblin songea't. (P. 61.)

— C'est une histoire.

— Dites-la-moi...

— Figurez-vous qu'un jour nous poursuivions trois ou quatre gredins; nous les avons pris au piège, et ils ne pouvaient nous échapper; il y en avait un surtout, qui avait reçu quelques jours auparavant une blessure des plus graves à la jambe, et celui-là, nous savions bien que nous en aurions bon marché, parce qu'il n'avait pas pu se faire soigner.

— Et vous l'avez pincé?

— Précisément. Seulement, quand on le transporta à la préfecture, on s'aperçut avec stupéfaction que sa blessure était presque guérie.

— Qui l'avait soigné?

— Celui qu'on appelle le *Docteur*.

— Quelque rebouteur de bas étage.

— Détrompez-vous!... Et c'est là le point important et mystérieux. L'opération avait été faite, au contraire, avec une sûreté de main qui trahissait manifestement la main d'un praticien des plus habiles.

— Voilà qui est grave.

— N'est-ce pas?

— Et vous croyez que le *Docteur* est de ceux qui ont, cette nuit, volé le comte de Savenay.

— C'est ce que nous allons essayer de tirer au clair!... Toutefois, avant de nous séparer, sous réserve de nous revoir ultérieurement, voulez-vous me permettre de vous adresser quelques observations complémentaires?

— Si ça peut vous soulager..., répondit Caminade, ne vous gênez pas; je vous y autorise.

— Vous me paraissez être un brave garçon.

— Celui qui me dirait qu'il en doute passerait un mauvais quart d'heure.

— En ce cas, qu'allez-vous faire de cette enfant? Vous ne pouvez la garder ainsi chez vous, si vous avez des vues honnêtes.

— Je pourrais vous répondre que cela ne vous regarde pas, et vous mettre à la porte, maintenant que vous avez rempli votre fonction, mais je n'ai rien à cacher de mes intentions, et je n'ai nullement le désir de me dérober... Or, vous ne supposez pas que je vais rendre Nicette à ses parents qui la maltraitent et n'ont d'autre idée que de la vendre.

— Vous avez raison... Mais qu'allez-vous faire?

— Dame...

— Connaissez-vous quelqu'un qui pourrait s'intéresser à elle?

— Peut-être!

— Qui cela?

— Vous êtes bien curieux! Mais je suis en veine de bonne humeur et je vais vous dire à quoi je pensais...

— Dites.

— J'ai un ami, amonreux des arts et des artistes, un de mes plus chauds admirateurs; il a dû arriver ce matin à Paris. C'est un garçon très débrouillard... il est fort lancé et me trouvera quelque chose... Son père est, je crois, juge d'instruction à Caen.

— M. Ménager! fit Lamblin.

— Vous le connaissez?

— Parbleu.

— Eh bien! Gaston, son fils, est mon meilleur ami, et je m'étonne qu'il ne soit pas encore ici, car il connaît mon adresse, et m'avait bien promis...

Caminade n'acheva pas.

Des pas précipités montaient l'escalier. Ce ne pouvait être que Gaston. Il courut, empressé, à sa rencontre.

Or, pendant qu'il disparaissait sur le palier, Lamblin se penchait rapidement vers Nicette.

— Tu sais, toi! lui dit-il, nous nous connaissons!... et si tu ne marches pas droit, tu auras de mes nouvelles.

Nicette leva ses mains jointes.

— Oh! par grâce, supplia-t-elle, les yeux pleins de larmes, ne lui dites rien, à lui!

— Ça dépendra de toi, veille au grain, ou sinon, je mange le morceau.

Il n'en dit pas davantage. Les deux amis entraient, et Gaston, un grand garçon, à figure ouverte et sympathique, venait de s'arrêter sur le seuil.

Du premier coup d'œil, il avait remarqué Nicette, pâle, confuse, ne sachant quelle contenance garder.

— Diable! fit-il en se tournant vers Caminade avec un fin sourire; déjà!... Mes compliments!

Caminade allait répliquer; mais Gaston avait aperçu Lamblin et était allé à lui.

— Ah! ah! pardon, dit-il, papa Lamblin! je ne vous remettais pas! Parbleu, je suis enchanté de vous voir? Savez-vous d'où je sors! De chez le comte de Savenay — la maison est sens dessus dessous, — il y a eu un vol considérable, cette nuit.

— Je le sais.

— Parfait! Et les voleurs?

— Je m'en occupe.

-- Vous faites bien; le comte vous attend.

- Je m'y rends de ce pas.

— A la bonne heure; du moment où l'affaire est en si bonnes mains, ça ne me regarde plus!

Et se retournant vers Caminade :

— Quant à toi, ajouta-t-il, je t'emmène.

— Où cela?

-- Où tu voudras. J'entends que nous passions la journée ensemble...

— C'est que...

— Quoi?

Caminade jeta un regard à Nicette. Celle-ci comprit.

— Oh! ne vous embarrassez pas de moi, dit-elle; je resterai ici, à moins que ça ne vous déplaie.

— Me déplaie! allons donc, fit Caminade. D'ailleurs, nous allons nous occuper de toi, et, quand je reviendrai, j'espère que j'aurai du nouveau à t'apprendre. Seulement, tu vas bien t'ennuyer toute seule, dans ce trou... Mais, au fait, j'y pense!... Attends, j'ai là de quoi te distraire.

Il alla à sa malle, qu'il ouvrit, et d'où il tira une grande quantité de journaux.

— Tiens, dit-il, avec un vif regard dans les yeux, lis-moi tout cela, mon enfant... et tu verras comment on y traite l'amî Caminade.

Sur ces mots, il serra les mains de l'enfant qui lui souriait, et sortit en compagnie de Gaston.

— Où as-tu trouvé cette petite? demanda ce dernier, dès qu'ils eurent descendu un étage.

— Je l'ai trouvée hier dans la rue, entre minuit et une heure, répondit Caminade.

— Et tu vas en faire ta maitresse?

— Je ne sais pas du tout ce que j'en ferai?

— Enfin!... je veux dire...

— Tu veux dire des bêtises, et ce n'est pas le cas... car si elle pouvait, hier encore, concourir pour un prix de vertu, je jure qu'elle n'a, depuis, perdu aucun de ses titres à cette distinction.

— Diable! C'est différent... Cependant, une pareille situation ne peut pas se prolonger sans danger.

— A qui le dis-tu!

— L'enfant est charmante.

— Je le sais bien.

— Elle paraît t'aimer beaucoup.

— J'en ai peur.

— Et le dénouement n'est pas difficile à prévoir, à moins que...

Caminade serra la main de son ami.

— Eh bien, c'est cela, dit-il vivement, à moins que tu ne m'aides à sortir de ce pas difficile.

— Q'attends-tu donc de moi?

— Je vais te l'expliquer

Ils étaient arrivés dans la rue; ils montèrent dans une voiture qui attendait Gaston à la porte de l'hôtel, et, peu après, ils disparaissaient dans la direction de la rue de Rivoli.

V

En quittant la rue Geoffroy-Lasnier, Lamblin s'était dirigé vers le quai et avait gagné l'île Saint-Louis.

C'est là que demeurait le comte de Savenay.

Tout en marchant à pas lents et comme mesurés, Lamblin songeait. Il n'ignorait rien de l'histoire du comte; mais il jugeait opportun, avant de le voir, de récapituler ce qu'il savait sur lui de longue date, ainsi que certains faits singuliers qui étaient venus plus récemment à sa connaissance.

Le comte de Savenay était à cette époque un homme d'apparence encore robuste, mais qui, depuis quelques années, semblait avoir été comme prématurément frappé d'impuissance sénile.

Il avait eu une jeunesse fort dissipée, même dissolue.

Maître d'une grande fortune à l'âge de vingt-cinq ans, on l'avait vu aux courses, aux théâtres, dans le monde des cercles, avide de tous les plaisirs, dépensant ses forces, compromettant sa santé dans une vie continuellement agitée comme s'il eût eu hâte d'en finir avec cette existence factice qui l'usait sans le satisfaire ni le rassasier.

Il avait été du reste presque continuellement heureux, en ce sens que s'il s'était trouvé un beau jour un peu fatigué, ennuyé surtout, il demeurait toujours possesseur d'une fortune qui se chiffrait encore par une dizaine de millions.

Il avait alors un peu plus de cinquante ans.

L'âge dangereux pour les viveurs légèrement fourbus.

Vers cette époque, il avait rencontré en Bretagne, dans un humble village situé à deux pas d'un vieux manoir qu'il avait acheté dans un jour de fantaisie, une jolie enfant dont il s'était fait aimer et qui l'avait rendu père.

Le comte ne s'attendait pas à pareille aventure et cela l'avait désagréablement troublé.

Toutefois, il fit bien les choses; tout au moins selon les usages adoptés dans son monde.

Il constitua une rente à la mère, assura une fortune à ce fils qu'elle lui avait donné; puis, bien convaincu qu'il avait ainsi rempli tous ses devoirs de gentilhomme, il se mit à voyager.

C'est ainsi qu'au bout d'un certain temps il avait débarqué au Brésil, où il devait rencontrer une jeune veuve, M^{me} Brémont, qui, après la mort de son mari, était retournée à Rio-Janeiro, où elle avait retrouvé sa famille et les nombreux amis de son enfance.

M^{me} Brémont était fort belle, et le comte de Savenay ne put la voir sans en devenir éperdument amoureux.

Il n'avait pas encore aimé, et à l'âge qu'il atteignait, les passions ont d'ordinaire plus d'intensité et de force qu'à l'époque de la première jeunesse.

La jolie veuve avait vingt ans au plus, passait pour fort coquette, et une année s'était à peine écoulée depuis qu'elle avait perdu son mari.

Aucune considération n'arrêta le comte; il était encore assez bien de sa personne pour croire qu'il pouvait facilement éveiller l'amour dans le cœur d'une femme, et, sans réfléchir, repoussant énergiquement les objections qui lui furent faites sur la grave résolution qu'il allait prendre, il présenta sa demande, qui fut agréée.

Pendant plusieurs mois, ce furent des fêtes sans fin, où toute la noblesse du pays fut conviée, et que la nouvelle comtesse releva de son luxe, de sa beauté et de l'épanouissement de son bonheur.

Puis, au bout de deux années, les nouveaux époux étaient venus s'établir à Paris.

Un enfant, né dans les premiers temps du mariage, était resté au Brésil, aux soins de parents dévoués, de sorte que le comte et la comtesse habitaient seuls leur hôtel dans l'île Saint-Louis. Toutefois, bien que la fortune du comte leur permit de mener grand état, ils vivaient fort retirés et ne recevaient plus que fort rarement.

Le comte était devenu morose, triste, presque sombre.

A peine voyait-il de loin en loin quelques amis; il laissait la comtesse absolument libre de ses actions et paraissait la traiter avec une indifférence au fond de laquelle un observateur attentif eût pu démêler un certain sentiment mêlé de mépris et de haine.

Depuis longtemps ils ne se rencontraient plus que devant le monde. Ils occupaient au premier étage deux appartements distincts où ils étaient servis chacun par des serviteurs particuliers, et que séparaient deux grands salons dont les fenêtres donnaient sur un parc qui n'était jamais fréquenté que par le jardinier.

L'aspect de l'hôtel était d'ordinaire silencieux, presque lugubre; on eût dit qu'un mystère planait sur cette habitation, et ceux qui avaient aperçu le comte sortir quelquefois, allongé au fond d'un landau, le front soucieux, le visage pâle, n'avaient pu se défendre d'une impression bizarre.

Évidemment cet homme n'était pas heureux. Mais quel secret terrible cachait-il en son cœur et quel poignant chagrin courbait ainsi avant l'âge son front encore jeune?...

Lambin connaissait tous ces détails, et, familier de longue date avec tous les mystères parisiens, il avait pénétré une partie de l'énigme qui s'offrait à sa sagacité.

D'ailleurs, par nature, il aimait les énigmes ! et celle-ci avait singulièrement éveillé sa curiosité.

Quand il arriva à l'hôtel, il constata que le désordre qui lui avait été signalé par Gaston durait encore, et, dès qu'il eut fait connaître son nom et sa qualité, toute la domesticité s'empressa de se mettre à sa disposition.

Il voulait voir le comte de Savenay : c'est la comtesse qui le reçut.

Le comte achevait sa toilette, il le fit prier de procéder aux premières constatations et de venir le trouver dès qu'il aurait accompli cette première partie de ses fonctions.

Lamblin ne fit aucune objection — la comtesse était là — pour le moment, cela lui suffisait.

Et même pour tout dire, il préférerait avoir affaire à la jeune femme, espérant bien tirer de ses déclarations un meilleur parti que de celles du comte.

La comtesse était toujours exceptionnellement belle. Ces quelques années écoulées ne l'avaient pas changée, et il se dégageait toujours de sa personne un charme attirant, une fascination étrange auxquels on eût cherché vainement à se dérober.

Elle était enveloppée d'une robe de chambre de cachemire blanc qui, sous de larges plis flottants, laissait deviner les formes exquisés de son corps, et une sorte de mantille couvrait à moitié son beau front et encadrait son visage.

— Vous êtes M. Lamblin, dit-elle, dès que l'agent eût été introduit, et vous venez pour commencer une enquête sur le vol de cette nuit ?

Lamblin s'inclina.

— Oui, madame la comtesse, répondit-il, et si vous voulez bien me le permettre...

— Non seulement je vous le permets, mais si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vous accompagnerai moi-même : cela m'intéressera.

— Comme madame la comtesse voudra!...

— Eh bien ! commencez ! Quelle est la pièce que vous désirez visiter la première ?

— Mais, celle où le vol a eu lieu !

— C'est dans le cabinet du comte. Venez !

Ils pénétrèrent aussitôt dans une pièce qui servait de cabinet de travail et qui était située au bout des deux salons, près de l'appartement particulier du comte.

Comme, pour y arriver, ils traversaient l'un de ces deux salons, Lamblin s'arrêta tout à coup et se pencha vers le parquet.

— Qu'avez-vous ? fit la comtesse étonnée ?

— Oh ! presque rien. Voyez, il y a là des empreintes de pas.

— En effet.

— Le voleur a dû passer par ici.

— C'est bien difficile à admettre. D'où serait-il venu! Par où serait-il entré?...

— Ça, dit Lamblin, c'est ce que je me propose de lui demander dès que je le verrai. Mais nous y reviendrons, car pour le moment...

Sans attendre d'autre objection, il poursuivit sa route et entra dans le cabinet de travail.

On avait laissé cette pièce dans le désordre où elle se trouvait lors de la découverte du vol.

La caisse était fracturée; quelques chaises gisaient à terre; sur le tapis, il y avait encore plusieurs taches de bougie.

Lamblin se livra à un examen sommaire de la serrure et haussa les épaules.

— Un enfant ouvrirait de pareils joujoux, dit-il en faisant jouer la porte à diverses reprises. Toutefois, cela a dû prendre du temps, et je m'étonne...

— De quoi?

— Est-ce que M. le comte ne couche pas dans la chambre contiguë?

— Sans doute!

— Il est bien invraisemblable qu'il n'ait pas entendu quelque bruit!...

La comtesse remua la tête.

— Oh! cela s'explique facilement, répliqua-t-elle, depuis longtemps le comte dort fort mal, et il a l'habitude de prendre chaque soir quelques gouttes d'opium.

— Le voleur connaissait donc cette particularité? dit Lamblin, sur un ton un peu nerveux.

— Je l'ignore, répondit la comtesse.

Il y eut un silence.

Lamblin examinait le cabinet, il observait avec soin les empreintes dont le tapis était souillé!...

— Les mêmes, ce sont les mêmes, marmotta-t-il entre les dents.

Puis il quitta le cabinet, reprit le chemin par le salon, et suivant les empreintes, arriva ainsi jusqu'à la porte de l'appartement de la comtesse où elles s'arrêtaient.

— Il est venu jusqu'ici, dit-il avec un frisson involontaire; regardez, madame, le voleur s'est arrêté là!...

— Vous avez raison.

— Et vous n'avez rien entendu?

— Rien.

— Eh bien! c'est fort heureux pour vous.

— Comment ça?

— Eh! sans doute!... car si vous aviez fait mine d'appeler au secours, le



Chose bizarre, voyez!... ces empreintes partent de votre appartement. (P. 66.)

misérable n'aurait pas hésité et le vol se serait bel et bien doublé d'un assassinat.

— Ah! c'est effrayant! dit la comtesse en frémissant.

— Remettez-vous, madame, le danger est passé maintenant, et j'espère que le malfaiteur finira bien par se faire prendre.

La comtesse regarda Lamblin avec surprise.

— Le malfaiteur! répliqua-t-elle; vous supposez donc qu'il n'y avait qu'un voleur?

— J'en suis à peu près sûr; je n'ai jusqu'à présent relevé qu'un seul genre d'empreintes, toujours les mêmes, et, chose bizarre, voyez!... ces empreintes partent de votre appartement et y reviennent; ce serait à faire croire que le voleur a passé par votre chambre à coucher pour s'introduire dans le salon. Mais vous auriez entendu; ma supposition est inadmissible!... Il faudra donc chercher autre chose, et je n'ai plus qu'à me retirer en vous priant de m'excuser pour le dérangement que je vous ai causé.

— Alors votre enquête est terminée!...

— Oui, madame la comtesse, et je vais me rendre auprès de M. le comte, qui m'attend...

— Eh bien!... allez, monsieur, et Dieu veuille que vos recherches soient couronnées de succès.

Lamblin salua profondément et gagna l'appartement du comte de Savenay.

Comme il s'en approchait, il aperçut le valet de chambre qui venait à sa rencontre envoyé par son maître.

— M. le comte vous attend, dit le valet de chambre.

— Je me rendais chez lui, répondit Lamblin; on ne sait rien de nouveau sur le vol de cette nuit?

— Non, rien de plus, monsieur.

— Ah çà! vous dormiez donc tous comme des sourds, que vous n'avez rien entendu?...

— Dame, ce n'est pas étonnant... Ils étaient rentrés fort tard.

— Comment! fort tard?... Mais on m'a dit, au contraire, que le comte se couchait de bonne heure?

— Oh! ce n'est pas M. le comte, c'est M^{me} la comtesse!

— Elle est sortie, cette nuit?

— Oui, monsieur, et Jean, le cocher, m'a dit qu'il n'était rentré qu'à trois heures!

— Trois heures! fit Lamblin en tressaillant; vous êtes sûr de cela?

— Oh! parfaitement, monsieur, et si vous voulez parler à Jean!...

— C'est inutile, interrompit l'agent d'un ton sec.

— Cependant, il vous dirait...

Lamblin appuya son regard sur les yeux du valet qui en resta tout interdit...

— Écoute, dit-il alors à voix rapide et nerveuse, tu ne m'as rien dit, entends-tu? J'ignore à quelle heure la comtesse est rentrée, et si, par hasard, Jean le cocher demandait à me parler, tu lui diras que j'en sais assez long et que je ne veux pas fourrer mon nez dans tous les cancanes de valets curieux et bavards. Sur ce, n'en parlons plus, et bien des choses chez toi!...

Puis il continua d'avancer.

— Ainsi, elle m'a menti, se dit-il... Pourquoi? Dans quel intérêt? Que

se passe-t-il donc ici? Lamblin, mon ami, il n'est que temps d'ouvrir l'œil.

C'est sur cette impression nouvelle qu'il fut introduit chez le comte.

Ce dernier l'attendait, assis près de la fenêtre ouverte, le coude appuyé sur le bras du fauteuil, la tête dans la main.

Il paraissait abattu, énervé; son regard était comme éteint.

Il revint à lui en entendant annoncer Lamblin.

— C'est vous, monsieur? dit-il avec un geste qui l'invitait à avancer; j'avais hâte de vous voir; on vous a dit, n'est-ce pas, ce qui s'est passé ici cette nuit!

— Oui, monsieur le comte.

— Un vol accompli avec une audace sans exemple, dans un hôtel où six domestiques nous entourent!

— En effet!

— Vous êtes-vous rendu compte de la façon dont les choses ont pu se passer? — Quel est le résultat de vos investigations?

Lamblin remua lentement le front.

— Mon Dieu, dit-il à voix presque timide, jusqu'à présent, je ne me suis encore livré qu'à une enquête sommaire!...

— Et vous n'avez relevé aucun indice de nature à vous éclairer?

— Je n'ai rien vu qui m'ait particulièrement frappé.

— Est-ce possible?

— Mais je ne désespère pas de faire bientôt la lumière sur toutes les obscurités, et à ma première visite...

Le comte fit un geste de vive contrariété, qui, si rapide qu'il fût, n'échappa point à l'agent.

Il ne s'en émut pas.

— Je sais, monsieur le comte, poursuivit-il, que vous vous attendiez à une solution plus prompte.

— Vous avez raison, monsieur; on m'avait assuré que j'avais affaire à un agent habile.

— On m'a dit quelquefois que je l'étais.

— Et cependant, c'est là tout ce que vous avez découvert, dit le comte en contenant mal son impatience.

Lamblin s'inclina humblement.

— Pardon, monsieur le comte, répondit-il, je ne vous ai pas encore tout dit.

— Ah!

— Et si vous voulez bien me permettre de vous adresser quelques questions!...

— A quel propos?

— Vous allez voir!

— Eh bien!... faites, monsieur, interrogez-moi, et je vous promets de vous répondre comme il convient.

En même temps, il lui indiqua un siège sur lequel l'agent prit place; il poursuivit aussitôt :

— Vous recevez quelquefois, monsieur le comte, dit-il.

— Rarement, répondit M. de Savenay.

— Enfin, vous recevez; et je désirerais savoir si, parmi les jeunes gens qui viennent à vos fêtes, il en est que, par hasard, vous ne connaissiez pas: vous savez, à Paris, cela arrive; et un maître de maison accueille souvent des personnes qui se présentent, sous des références banales.

— Soupçonnez-vous donc quelqu'un? dit le comte avec un éclair dans les yeux.

— Nous n'en sommes pas encore là? répondit Lamblin.

— Autant qu'il m'est possible d'affirmer, il me semble que tous les jeunes gens qui viennent ici sont des plus honorables!

— Et parmi eux pas de joueurs, que vous sachiez... pas de fous ruinés, ou sur le point de l'être?...

— Non.

— Enfin, personne sur le compte de qui vous seriez porté à formuler un soupçon?

Le comte fit un geste négatif.

— Personne, répondit-il.

Lamblin s'inclina.

— Soit, dit-il, passons à un autre ordre d'idées. Il s'agit d'une question plus délicate, que mon devoir m'oblige à vous adresser, et que, si elle vous déplaît, vous arrêterez d'un signe sur mes lèvres.

— De quoi s'agit-il? interrogea le comte.

— Je vais vous le dire, répondit l'agent.

VI

Et, après un court silence, il reprit :

— La profession que j'exerce, monsieur le comte, a des périls sans nombre que le vulgaire ne soupçonne pas et dont il ne nous sait pas toujours un gré suffisant. Affronter la haine d'un criminel ou le poignard d'un assassin, c'est chose ordinaire et qui n'a que son danger classé et prévu; il n'est pas un de nous qui n'ait, dans le cours de sa carrière, joué ainsi cent fois sa vie, et cela n'empêche aucun de nous de continuer. Mais il est d'autres périls bien plus à redouter et contre lesquels nous restons la plupart du temps sans défense et sans appui.

— De quels périls entendez-vous parler? dit le comte, surpris de ces paroles.

— Ce sont ceux-là mêmes auxquels nous sommes exposés quand nous opérons dans un monde élevé où nous nous heurtons à des susceptibilités qui, pour si respectables qu'on les trouve, n'en constituent pas moins un obstacle quelquefois insurmontable à l'action de la police, et, par conséquent, à la découverte du coupable.

— Je ne comprends pas bien.

— Vous allez me comprendre. Puis-je poursuivre?

— Mais je l'exige!

— Du reste, ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de le déclarer, si quelque chose vous déplaisait dans mes paroles ou dans mon attitude, un simple signe de votre part suffirait et je m'arrêteraï immédiatement.

— Parlez, parlez!...

— Je poursuis donc. Vous êtes marié, monsieur le comte, marié à une jeune femme charmante qui, naturellement, est entourée d'hommages. Elle aime le luxe, les fêtes, le plaisir, et il n'est pas malséant de penser que, parmi les jeunes gens qui lui font la cour, il s'en soit trouvé un qu'elle ait plus particulièrement remarqué, et dont, dans ce cas, les assiduités vous aient quelquefois frappé.

— Mais, monsieur...

— Faut-il que je m'arrête?

— Non, continuez.

— Vous n'avez pas répondu?

— Eh! qu'ai-je à répondre, sinon que la comtesse n'a jamais donné prise aux soupçons de la malveillance; et qu'aucun des jeunes gens que nous recevons ne m'a paru être, de sa part, l'objet d'une faveur spéciale. La comtesse est jeune et fort belle, elle peut être coquette, mais...

— Et vous n'avez jamais remarqué qu'elle fût parfois soucieuse, préoccupée, inquiète?...

— Mais que supposez-vous donc? interrompit vivement le comte...

En parlant de la sorte, une lueur fulgurante avait traversé son regard, pendant qu'un nuage assombrissait son front.

— Je ne suppose rien encore, répondit Lamblin; seulement, je cherche à m'éclairer. Nos fonctions nous mettent à même de bien observer souvent ce qui se passe dans les ménages en apparence les plus unis, et j'ai constaté plus d'une fois, dans ces derniers temps, qu'une jeune femme prise de la folie du luxe s'était volée elle-même pour satisfaire des fantaisies de luxe qu'elle n'osait avouer à son mari.

— Ce n'est pas ici le cas, répliqua le comte de Savenay avec un accent presque sévère.

— J'en suis convaincu, répondit l'agent.

— Je n'ai jamais rien refusé à M^{me} la comtesse, elle ne m'a rien demandé encore, que je n'aie été heureux de lui donner.

Lamblin approuva d'un signe de tête.

— Cela suffit, dit-il, et maintenant je suis fixé; c'est une autre piste qu'il faudra chercher!

Il se leva, et, comme il se disposait à s'éloigner, il fut étonné du regard dont l'enveloppait le comte.

Quelque chose d'extraordinaire se passait évidemment dans l'esprit de ce dernier; son œil était ardent et fixe, sa lèvre pâle avait des contractions fébriles, ses ongles se crispaient sur le velours du fauteuil.

— Alors, dit-il d'un ton saccadé et nerveux comme s'il eût parlé malgré lui, vous allez vous retirer?

— Oui, monsieur le comte.

— Sans avoir rien découvert?

— Ou fort peu de chose.

— Vraiment!

— Et à moins que M. le comte n'ait, de son côté, quelque communication à me faire qui soit de nature à nous signaler une nouvelle voie à suivre, j'avoue...

Le comte saisit brusquement le bras de l'agent.

— Eh bien!... oui, dit-il avec un sourire amer!... oui, monsieur!... Car moi aussi j'ai fait une enquête, moi aussi j'ai relevé tout ce qui me semblait devoir aider à vos recherches, et j'ai vu une chose effrayante, monsieur, une chose qui vous a échappé et qu'il faut bien cependant que vous sachiez.

— Qu'est-ce donc? fit Lamblin, au comble de la surprise.

— Venez, venez, monsieur, suivez-moi et vous verrez.

Et, entraînant Lamblin, il arriva ainsi à la pièce qui précédait la chambre à coucher de la comtesse.

Puis, se baissant sur le parquet, la lèvre torve, la pâleur au front, il indiqua d'un geste violent les empreintes que Lamblin avait déjà remarquées lui-même.

— Regardez, dit-il en même temps, d'une voix qui s'étranglait dans la gorge.

Lamblin frissonna.

Quelle pensée était donc venue au comte, et quelle impression terrible avait-il reçue de l'examen de ces empreintes?

— Sur votre honneur, reprit aussitôt le comte, d'un accent presque solennel, sur votre vie même, monsieur, vous me jurez de ne jamais répéter ce que je vais vous dire?...

— Ah! je vous le promets!...

— Eh bien! regardez, monsieur! et dites-moi ce qui vous frappe dans ces empreintes.

Lamblin avait déjà vu ce que lui montrait le comte; mais il entraînait dans son plan de ne rien dévoiler encore de ce qu'il croyait savoir.

— Ces empreintes, répondit-il simplement, je les avais déjà observées!...

— Sans y rien trouver d'extraordinaire?

— Dame!

Le comte eut un rire sec qui sonna faux.

— Ah! il faut être aveugle cependant, poursuivit-il, aveugle ou fou! Mais voyez donc!... Toutes ces empreintes partent de cette porte et y reviennent... et le voleur a dû, pour pénétrer dans cet appartement, passer par la chambre de la comtesse... aussi manifestement qu'il a dû prendre le même chemin pour en sortir... N'est-ce pas clair? Nierez-vous l'évidence?

— Je m'en garderais bien, monsieur le comte, et j'avais déjà fait moi-même cette observation!...

— Et vous ne m'en avez rien dit?

— C'est que je l'ai cru inutile!...

— Cette chambre est cependant celle de la comtesse, monsieur!

— Sans doute!...

— Et il faudrait admettre...?

Lamblin ébaucha un mouvement de protestation.

— Il ne faut admettre rien autre chose que la vérité, monsieur le comte; or, il est acquis que le vol s'est accompli entre une heure et deux, et à ce moment-là la chambre était inhabitée, puisque M^{me} de Savenay n'est rentrée à l'hôtel que vers trois heures du matin. Le voleur a donc pu passer par cette chambre sans danger pour lui; surtout sans danger pour M^{me} la comtesse.

— Mais comment s'est-il introduit dans cette chambre, par quelle issue a-t-il pu se retirer?

— N'approfondissons pas cette partie de l'enquête, monsieur le comte, du moins pour le moment!... Je n'ai rien dit à M^{me} la comtesse. Gardons pour nous les remarques que nous avons faites et laissez-moi le soin de faire la lumière sur tout cela!...

— Oh! je vous reverrai!

— Demain, monsieur le comte; j'espère que M^{me} la comtesse sera absente. J'épieraï le moment où elle sortira, et alors nous pourrons nous livrer à une recherche plus utile en examinant la chambre par laquelle notre homme paraît avoir passé.

— Et vous voulez que la comtesse ignore...

— J'y tiens absolument, à moins que vous n'y voyiez quelque inconvénient.

— Je n'en vois aucun.

— Tant mieux!... Les femmes, voyez-vous, monsieur le comte, sont naturellement curieuses et par conséquent indiscrettes. Les secrets le plus sûrement gardés sont ceux que l'on ne confie à personne.

Il allait saluer sur ces mots et gagner la porte, quand une belle jeune fille traversa l'un des salons.

— C'est M^{lle} Christiane, sans doute? dit-il, en la regardant avec intérêt.

— Oui; monsieur, répondit le comte, la fille de M. Brémont, le premier mari de la comtesse.

— Ne m'a-t-on pas dit qu'elle devait épouser le fils de M. Ménager?...

— En effet.

Lamblin se prit à sourire.

— Je n'ai pas besoin d'ajouter, dit-il, que la recommandation de discrétion s'applique également à M^{lle} Christiane!... Elle est si jeune!... Il est inutile qu'elle soit initiée à nos mystères de police.

— Mais je vous verrai demain?

— Oui, monsieur le comte; et d'ici là soyez assuré que je ne perdrai pas mon temps.

Et il s'éloigna.

L'habile policier n'était pas mécontent de lui; l'affaire commençait à s'éclaircir, et, comme il l'eût dit lui-même, l'enfant se présentait bien. Les points de repère ne manquaient pas; les documents abondaient. Il fallait maintenant les mettre en ordre et les coordonner.

Il lui était venu d'ailleurs, depuis quelques moments, une idée qui le tourmentait. C'était un document important à ajouter à ceux qu'il possédait déjà, et il ne voulut pas remettre à se le procurer.

Dès qu'il eut mis le pied sur le quai, il fit donc quelques tours le long de l'hôtel, en en prenant pour ainsi dire la topographie exacte.

Mais, ce qui attira surtout son attention, ce fut la maison située immédiatement contre l'hôtel du comte, une maison de belle apparence, avec une porte cochère de chêne massif, avec doubles fenêtres au premier étage, et qui, selon toute vraisemblance, devait être habitée bourgeoisement.

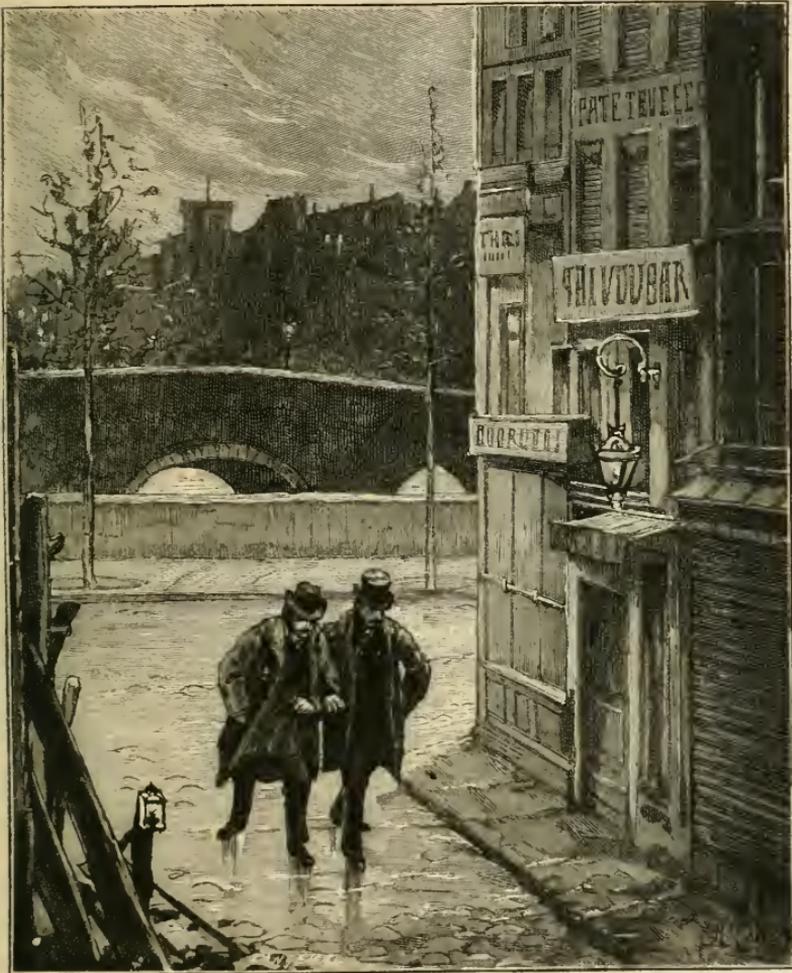
Lamblin s'orienta en faisant appel à ses souvenirs sur la disposition intérieure de l'hôtel de Savenay, et, après s'être bien fixé sur ce qu'il allait faire, il sonna à la porte de la maison bourgeoise, en franchit le seuil et se dirigea vers la loge.

La concierge était assise dans un bon fauteuil en velours d'Utrecht; elle lisait un journal et paraissait absorbée dans la lecture du feuilleton.

Cependant, elle daigna interrompre sa lecture et leva les yeux sur Lamblin.

— Que demandez-vous? fit-elle d'un ton peu invitant.

— Personne, répondit Lamblin en souriant; seulement on m'avait dit



A ce moment, il pouvait être minuit et demi. (P. 80.)

qu'il y avait peut-être ici quelque appartement à louer... et je suis venu...

— Est-ce pour vous? interrogea encore la concierge.

— Ça, ça ne serait pas à faire! Non! c'est pour M. le marquis de Haute-feuille.

— Et qu'est-ce qu'il lui fa udrat?...

— Dame!... votre premier probablement!

- A-t-il des enfants?
- Non.
- Est-il marié?
- Pas davantage.
- Nous n'avons rien de vacant.
- Je le regrette.
- Seulement le premier va le devenir.
- Bientôt?
- Probablement.
- Et pourrait-on le voir?

La concierge fit un mouvement de dignité offensée.

— Pour ce qui est de ça, dit-elle, faudra repasser. D'abord, je n'ai pas les clés. Mais dans quelques jours j'aurai vu le locataire, et s'il m'y autorise...

- Cela me suffit, je reviendrai. Votre locataire n'habite donc pas Paris?
- Quelquefois!
- Qu'est-ce qu'il fait?
- Il ne me l'a pas dit.
- Enfin, comment s'appelle-t-il?

Lamblin allait trop loin. La concierge lui jeta un regard soupçonneux.

— Eh bien! répliqua-t-elle, qu'est-ce que ça vous fait qu'il s'appelle Joseph ou Antoine? Si c'est pour me tirer les vers du nez que vous êtes venu, vous ne vous êtes pas levé assez matin! Je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire.

Lamblin n'insista pas; il vit bien qu'il n'obtiendrait rien de plus, et, ayant salué fort civilement, il gagna le quai et prit la direction de la préfecture.

Mais il n'eut pas fait vingt pas, qu'il s'arrêta et tressaillit.

Un homme qui se tenait blotti contre une porte cochère voisine avait détalé avec vivacité et venait de disparaître au tournant de la première rue.

Cela s'était fait si rapidement qu'il n'avait pas eu le temps de le voir.

— Oh! oh! dit-il, il paraît que l'on m'a *filé*. Je ne suis pas fâché de le savoir. C'est donc que je brûle, si l'on s'inquiète de la sorte. Allons! allons! faudra soigner ça!

En ce moment, un coup de sifflet retentit à une faible distance, et quelques secondes après un même sifflet répondit au premier signal.

— C'est bon, c'est bon!... fit Lamblin; on n'est pas sourd, que diable! et l'on sait ce que siffler veut dire. Nous nous reverrons, les petits agneaux, et pas plus tard que ce soir on reviendra rôder par ici.

Puis, il prit l'allure accélérée et continua sa route d'un pas résolu.

VII

Caminade avait passé la journée en compagnie de Gaston, et ils avaient causé de tout un peu; mais Caminade, qui était plus préoccupé de Nicette qu'il ne le croyait lui-même, Caminade parla surtout de la jolie enfant, sur le compte de laquelle il n'eut pas de peine, d'ailleurs, à éveiller les sympathies de son ami.

Et après que Caminade eut raconté à Gaston son aventure dans tous ses détails :

— Tout cela est fort bien, conclut le jeune homme, et je veux admettre qu'elle est digne de l'intérêt que tu lui portes, mais quel est ton projet et que comptes-tu faire?

— Je n'en sais rien, répondit Caminade.

— Elle est jolie ! trop jolie... pour passer une seconde nuit près de toi sans danger.

— Eh ! c'est bien pour cela que je demande que tu viennes à mon aide.

— Comment?

— Tu connais bien du monde, et dans tes relations...

— Je ne dis pas non... seulement on voudra des références, et celles que peut offrir M^{lle} Nicette ne sont pas faites pour inspirer la confiance. Sais-tu d'où elle sort, ce qu'elle a fait, ce dont elle est capable?

— Je ne sais absolument rien; mais ce n'est pas une raison pour refuser de tenter quelque chose... Nous pouvons la sauver peut-être; tandis que, si nous l'abandonnons, elle sera infailliblement perdue.

— C'est vrai!

— Moi, vois-tu, continua Caminade, sur un ton presque mélancolique, je connais ça, et quoique jeune j'en ai vu bien d'autres qui ont dégringolé pour les mêmes causes. Je ne suis pas né sur les marches d'un trône! J'ai crevé la misère moi aussi. Cette vie-là, ça vieillit vite, et je me suis demandé ce que je serais devenu, et dans quelle sentine je me débattrais aujourd'hui, si je n'avais pas un jour rencontré sur ma route le comte de Savenay, qui s'est intéressé à moi, et m'a retiré de la boue où je commençais à patauger. Aussi je me suis juré d'être bon, à mon tour, pour les autres comme on l'a été pour moi, et c'est pourquoi je suis résolu à sauver la pauvre Nicette, si je le puis, sans avoir à me reprocher de lui avoir rien demandé pour cela!

Gaston serra la main du jeune artiste avec une certaine pointe d'émotion.

— C'est très bien, dit-il, et tu peux être assuré que je t'aiderai de toutes mes forces; mais auparavant il me semble nécessaire que nous obtenions quelques renseignements sur elle.

— Comme tu voudras, pourvu que ça ne traîne pas.

— Je te promets que demain ce sera fait.

— Demain!... Enfin, soit, je compte sur toi.

— Je serai exact.

Le soir venait; les deux amis se quittèrent, et Caminade reprit à pied le chemin de la rue Geoffroy-Lasnier...

Il était fort perplexe.

Gaston ne devant revenir que le lendemain, il avait encore une nuit à passer dans la mansarde, en tête à tête avec Nicette!

Et, il trouvait l'enfant bien jolie!

Il voyait toujours ses beaux yeux profonds et doux, son sourire invitant sous ses lèvres humides et sensuelles.

Il n'aurait eu qu'à dire un mot!... il le sentait, toute sa chair frissonnait à cette pensée.

Le matin, par hasard, il avait, dans un baiser qui voulait être chaste, rencontré les lèvres de l'enfant, et celle-ci était devenue toute pâle.

Le souvenir de ce baiser le brûlait encore!

Il avait le feu dans les veines, un voile devant les yeux. Comment allait-il passer cette nuit qui approchait?

Tout en récapitulant ses impressions multiples, il était arrivé à l'hôtel.

Machinalement, il monta l'escalier et arriva de la sorte au palier du cinquième.

Il allait frapper; mais Nicette l'attendait; elle avait reconnu son pas; elle vint ouvrir.

— Ah! c'est vous! Je ne me trompais pas, dit-elle avec un franc et gai sourire; votre ami vous a donc lâché.

— C'est, en effet, lui qui m'a retenu, répondit Caminade; est-ce que tu es restée seule ici toute la journée?

— Sans doute.

— Tu n'es pas sortie?

— Et où voulez-vous que j'aie?

— Je ne sais pas. Tu as dû t'ennuyer.

— Mais non.

— Qu'as-tu fait?

Nicette indiqua de la main la malle ouverte toute pleine de journaux.

— J'ai lu tout ça, dit-elle, tout, depuis le premier jusqu'au dernier; et si vous saviez avec quel plaisir je voyais votre nom imprimé et les éloges dont on l'accompagnait! Ah! il paraît que vous avez bien du talent!

— Du moins, ils le disent! répartit modestement Caminade.

— Ce doit être vrai.

— Probablement.

— Et savez-vous le désir qui me prenait en lisant tout ça ?

— Lequel ?

— Comme je voudrais vous voir !

Caminade se prit à rire.

— Ça !... répliqua-t-il, ce ne sera pas de sitôt.

— Pourquoi ?

— Eh ! parce que je suis engagé à Bordeaux pour la prochaine saison, et qu'avant que je sois appelé à Paris, à l'Opéra ou à l'Opéra-Comique, tu boiras pas mal d'eau de la Dhuy ou de la Vanne.

L'enfant enveloppa Caminade d'un regard troublé.

— Quoi ! vous allez partir ? dit-elle vivement.

— Parbleu !

— Bientôt ?

— Dans un mois, six semaines, je ne sais pas encore au juste.

— Je n'y pensais pas.

— Dame... c'est la vie, ça, pour tous les débutants.

— Quel âge avez-vous donc ?

— Vingt-deux ans.

— Vous êtes fort, grand, enfin vous avez l'air d'un homme. Je vous aurais donné vingt-huit ans.

— A vingt-huit ans, je serai arrivé, ou il faudra en rabattre.

— Et d'ici là ?

— D'ici là, mon enfant, je me balladerai de Marseille à Toulouse, de Bordeaux à Lyon, et je ne viendrai plus que de loin en loin à Paris pour me retremper.

Nicette ne répondit pas ; elle avait baissé les yeux ; son sein se gonflait avec effort ; à un moment même, Caminade vit une larme qui tremblait au bord de ses paupières.

— Eh bien ! eh bien ! dit-il, d'une voix un peu brusque, comme s'il eût voulu échapper à sa propre émotion. Qu'est-ce que c'est ? Voilà que nous pleurons ; qu'as-tu donc ?

— Je n'ai rien.

— Cependant.

— Je pensais à votre départ, et je sens bien que cela me fera beaucoup de chagrin de ne plus vous voir.

— Et à moi donc ! chère petite ; mais tu comprends, il n'y a pas moyen d'y échapper ; seulement, sois tranquille, j'ai pensé à toi.

— Vraiment !

— Oui, Gaston a beaucoup de relations, il est très débrouillard, il n'est pas possible qu'il ne te trouve pas quelque chose.

— Quoi donc?

— Je ne sais pas! mais ça vaudra toujours mieux que ce que nous faisons; voyons! tu n'as pas envie, n'est-ce pas, de retourner chez tes parents?

— Oh! non! non! Jamais.

— D'un autre côté, nous ne pouvons pas vivre comme ça tout le temps.

— Sans doute.

— Alors, il n'y a qu'un parti à prendre.

— Je ferai ce que vous voudrez.

— Et si tu continues d'être comme maintenant douce et soumise, ne demandant qu'à gagner ta vie honnêtement, je ne t'abandonnerai jamais, foi de Caminade!

L'enfant ne répondit pas; mais elle alla cacher sa tête sur la poitrine du jeune artiste.

— Ah! vous êtes bon, dit-elle d'un accent pénétré, et si vous saviez comme je vous aime!...

Caminade se prit à frissonner dans tout son être. C'était la seconde fois que ce corps charmant et jeune s'abandonnait à lui, et une sensation aiguë lui monta à la tête.

Il avait vingt-deux ans, après tout, et Nicette était bien la plus ravissante grisette dont on pût désirer la possession.

Et puis!...

Cette enfant qu'il voulait respecter, savait-il d'où elle venait, par quelles promiscuités indignes elle avait peut-être passé? Un instinct secret lui disait qu'il avait rencontré là une exception. Tout est possible! Mais qui le lui garantissait? Et si ce n'était pas vrai, quel rôle absurde ne prenait-il pas : même aux yeux de la nouvelle *Goualeuse*?

D'ailleurs, elle était dans ses bras, soumise et rougissante, et il sentait son cœur battre follement contre sa poitrine... Est-ce qu'elle réfléchissait, elle; est-ce qu'elle ne s'abandonnait pas corps et âme à ce grand garçon qu'elle aimait?

Pourtant, à travers le trouble intense qu'éprouvait Caminade, un remords se fit jour, et il se dégagea presque violemment de l'étreinte de la jeune fille.

Il était trop jeune encore pour ne pas être honnête.

Dans la vie qu'il avait menée jusqu'alors, il n'avait jamais eu que des amours de rencontre, relations passagères où le cœur est rarement de la partie, où l'on se donne et se reprend avec une liberté pour ainsi dire convenue d'avance.

Mais ici, c'était bien différent.

Il comprenait qu'il s'engageait sur une pente dangereuse; que ferait-il après

de cette enfant? Il fallait partir, commencer une vie nomade, sans savoir où il s'arrêterait... Que deviendrait Nicette quand il ne serait plus là? Quels embarras cette liaison ne mettrait-elle pas dans sa vie?

Dans l'intérêt de son avenir, il lui était commandé d'être prudent

Il secoua donc la tête avec force et recula de deux pas.

— Chère enfant, dit-il d'une voix où vibraient un reste d'émotion, moi aussi je t'aime bien et je veux que tu n'aies pas à te repentir de m'avoir un jour rencontré sur ton chemin. Aussi, avant de quitter Paris, sois tranquille, j'aurai assuré ton sort.

Et comme, en disant ces mots, il faisait mine de se retirer, l'enfant le regarda avec un profond étonnement.

— Est-ce que vous sortez? interrogea-t-elle.

— Oui, je sors, répondit Caminade : il faut que je voie Lenglumé.

— Mais vous ne rentrerez pas tard?

— Je ne pense pas. Cependant, on ne peut pas savoir... Couche-toi toujours; et si tu as peur, eh bien! ferme la porte à clef.

Nicette ne répondit pas; un voile de tristesse se répandit sur son front et elle s'assit, soucieuse et résignée, pendant que Caminade s'éloignait.

Le jeune baryton avait parlé de Lenglumé pour la forme, il n'avait aucun rendez-vous avec l'humble choriste, et ne pensait guère à l'aller trouver.

Mais le hasard voulut que, justement, comme il mettait le pied dans la rue, il l'entendit à quelque distance, fredonnant de sa voix de basse un vieil air d'opéra comique :

Du courage!
A l'ouvrage,
Les amis sont toujours là.

Caminade l'eut bientôt rejoint.

C'était une distraction; autant celle-là qu'une autre.

D'ailleurs, il avait un faible pour Lenglumé; il savait qu'il en était adoré; et s'il ne s'était pas aperçu que Séraphita avait un fort bêguin pour lui-même, il eût plus volontiers fréquenté le choriste.

— Ah! ah! dit-il, dès qu'il l'eut rejoint, c'est le *Maçon* que tu nous chantes là?

— Comme tu dis, répondit Lenglumé; et c'est joliment en situation, je ne te dis que ça.

— Au fait! c'est vrai, tu as été maçon, à ce qu'on m'a assuré.

— On ne t'a pas trompé.

— Et où vas-tu de ce pas?

— Ça, c'est toute une affaire, un drame plutôt! Vois-tu, mon petit, il y en a qui prétendent que les poèmes d'opéra comique sont des inventions plus ou moins vraisemblables qui poussent dans l'esprit des faiseurs de paroles et dans lesquelles il n'y a pas un mot de vérité... Eh bien, ceux-là se fourrent le doigt dans l'œil... j'en suis une preuve vivante; car celui qui te parle à cette heure, ce n'est plus le chef d'attaque des chœurs au Grand-Théâtre de Bordeaux : c'est tout simplement l'ex-maçon de la rue des Trois-Frères, à Montmartre.

— Quelle plaisanterie?

— Je n'ai jamais parlé plus sérieusement.

— Alors, c'est un mystère?

— C'en est un!

— Eh bien, je les adore, moi; tu vas me raconter celui-là! Ça va-t-il?

— Ça va! Offre-moi un cigare; allons jusqu'à la rue Saint-Antoine, et, une fois là, je te confierai le singulier secret que je porte depuis pas mal de temps!...

Caminade était disposé à rire un peu aux dépens de son ami; mais, en entendant l'accent sincère avec lequel il lui parlait, il devint tout à coup attentif, s'apprêtant à écouter avec intérêt la confidence qui allait lui être faite.

Mais un fait inattendu qui se produisit alors vint retarder, pour quelques instants du moins, la confidence première.

A ce moment, il pouvait être minuit et demi.

Les deux amis s'étaient engagés sur le quai des Célestins et avaient gagné le pont Marie qui relie la rue des Nonnains-d'Hyères à l'île Saint-Louis.

Lenglumé était devenu tout à fait sérieux et semblait attendre quelque chose.

Caminade voulut échanger quelques mots; mais il lui imposa silence.

— Non! tais-toi! interrompit Lenglumé, voici le moment, plus un mot, plus un geste... Attends et écoute.

La nuit était sombre, les quais déserts, la physionomie du quartier à cette heure n'avait vraiment rien de rassurant.

Tout à coup, une heure sonna à l'église la plus voisine, et Lenglumé se prit à tressaillir, en poussant un cri de satisfaction.

— Qu'as-tu donc? interrompit Caminade.

— N'as-tu pas entendu? répondit le choriste, une heure!... Et le même timbre!... Voilà le pont Marie; maintenant je suis sûr de mon affaire, en faisant une cinquantaine de pas à gauche, nous n'en serons pas loin.

Ils tournèrent donc à gauche par le quai d'Anjou, et quelques minutes plus tard ils s'arrêtèrent devant un hôtel qui, au premier aspect, attira leurs regards par une singulière fascination.

C'était le même hôtel, dont, le matin, Lamblin avait pendant quelques secondes entretenu la concierge.



Nous sommes trois!... Nous avons chacun un *aboyeur*. (P. 83.)

Lenglumé en longea les murs, sonda de l'œil les hautes fenêtres du premier étage, et resta quelque temps muet et absorbé.

— Eh bien, dit Caminade en lui frappant sur l'épaule, est-ce que tu es sorti?

— Non, non, seulement je vais te dire.

— Quoi? Est-ce de ton histoire qu'il s'agit?

— Oui.

— Eh bien! m'est avis que l'endroit ne me semble guère favorable; retirons-nous, c'est plus prudent, d'autant plus... tiens, regarde.

Et il indiqua d'un geste rapide une ombre qui venait de se dégager de l'obscurité d'une porte voisine et passait rapide à quelques pas d'eux.

Caminade demeura comme pétrifié.

Un coup d'œil lui avait suffi.

Cette ombre qui sortait de l'hôtel par une petite porte ouvrant sur le jardin, il l'avait reconnue tout de suite. C'était Nicette!...

Nicette, à cette heure, dans ces parages, était-ce possible?

Il secoua énergiquement le front pour rappeler ses esprits... et il se disposait à se précipiter en avant, quand une main s'appuya sur son épaule et le retint.

Il se retourna avec un frisson.

— Qui êtes-vous? Que voulez-vous? interrogea-t-il en faisant un écart pour se mettre sur la défensive.

— Ami! répondit l'inconnu, car, si je ne m'abuse, c'est bien maître Caminade, l'orgueil de Bordeaux, que j'ai l'honneur de saluer!

Caminade eut un geste étonné.

— M. Lamblin! s'écria-t-il.

— Lui-même, répondit l'agent, et je suis arrivé au beau moment pour jouir de votre surprise.

— Que voulez-vous dire?

— Eh bien!... et la petite, qui s'est sauvée comme si elle avait le feu à ses jupes?

— Nicette? C'était bien elle, n'est-ce pas?

— Parbleu! Mais vous la filiez donc?...

— Moi!...

— Dame!... je ne suppose pas que vous vous balladiez sur les quais, à cette heure, pour rendre visite à M. le comte de Savenay?

— Sommes-nous près de son hôtel?...

— Il est devant vous.

Caminade fit un mouvement.

— Au fait! vous avez raison, dit-il. Maintenant, je me reconnais. C'est cet animal de Lenglumé qui m'a troublé avec ses histoires!

— Quelles histoires? fit Lamblin en adressant un vif regard au choriste. Ce dernier remua la tête.

— Eh! ce serait trop long, répondit-il, et puis... on ne peut pas comme ça... dans la rue...

— Qu'à cela ne tienne, repartit l'agent, je vous conduirai dans un caboulot des environs, où nous pourrions causer à notre aise et prendre quelques boissons agréables que je me ferai un plaisir de vous offrir.

A cette proposition, Lenglumé fut pris d'une toux involontaire.

— Au fait! dit-il en s'adressant à Caminade, tu n'es pas pressé, n'est-ce pas?

— Je ferai ce que tu voudras.

— Eh bien, acceptons l'offre de monsieur, et je crois qu'il y a peut-être quelque intérêt à lui conter mon aventure.

Lamblin prit donc les devants, et peu après, suivi de ses deux compagnons, il s'arrêta au seuil d'un caboulot borgne, situé sur les confins de l'île Saint-Louis.

La porte était solidement fermée; Lamblin y frappa, pour la forme, plusieurs coups méthodiquement espacés à la manière d'un signal; puis, voyant qu'on n'ouvrait pas tout de suite, il fit le tour de la maison, gagna une porte bâtarde donnant sur une ruelle infecte, et introduisit dans la serrure une clef qu'il venait de tirer de son pardessus.

— Suivez-moi, dit-il alors.

Et il entra dans une cour, au fond de laquelle s'élevait un bâtiment d'aspect sinistre.

Caminade et Lenglumé firent un même geste d'instinctive horreur.

VIII

C'était lugubre.

Un quinet fumeux jetait une clarté douteuse dans cette cour, et de rouges rayons, falotants et incertains, en laissaient les coins dans l'ombre la plus profonde.

A droite et à gauche, on distinguait vaguement la silhouette de quelques apprentis, qui s'étaient presque effondrés sous la double action de la pluie et de l'humidité visqueuse... Le sol en était éternellement détrempé; le pied y glissait dans une boue infecte, et les deux fenêtres basses de l'habitation du fond, voilées de cotonnade, avaient l'air de deux yeux rouges qui vous regardaient silencieux et farouches.

Et ce qui ajoutait encore à l'horreur d'un pareil tableau, c'était le bruit sourd et continu de la Seine, qui coulait à deux pas, et où l'on eût cru parfois percevoir, confusément, la plainte dolente de quelque noyé.

Cela donnait le frisson.

Caminade essaya de regarder Lenglumé, histoire de se relever le moral en se sentant les coudes; mais, pour parler comme celui-ci, le choriste n'en menait pas large, en ce moment.

Lamblin, qui avait déjà pris de l'avance, revint sur ses pas.

— Ah! ah! dit-il avec une pointe d'ironie, ça vous fait de l'effet?

— Dame! fit Caminade, qui n'était pas poltron.

— Avançons toujours.

— Quel coupe-gorge, mes enfants!

— Oui, la nuit, repartit Lamblin, ça a un peu cet air-là. Si vous y venez seul, je ne dis pas; mais avec moi...

— Vous croyez donc que les clients d'un pareil établissement se généraient pour vous refroidir?

— Je ne pense pas...

— Eh bien?

— Mais nous sommes trois!... Nous avons chacun un *aboyeur* — il montra son revolver — et avec ces petits engins nous n'avons rien à craindre.

— Alors, nous allons entrer...

— Entrons.

Lamblin avait poussé la porte sans bruit; ils pénétrèrent aussitôt dans un cabinet de dimension exigüe, dont une porte vitrée donnait accès sur une seconde salle beaucoup plus vaste, ouvrant sur la rue, et où il y avait à cette heure avancée une société peu nombreuse, mais, en apparence du moins, fort mal choisie.

Caminade s'étonnait que Lamblin entrât aussi facilement dans un bouge qui ne devait être hanté que par les pires ennemis de la police.

— Tout s'explique, répondit l'agent; le maître de cet établissement est un de nos *indicateurs* les plus dévoués, et il nous a rendu déjà pas mal de services; quant à nous, nous fermons les yeux sur les infractions dont il se rend coupable, soit en veillant toute la nuit, soit en recevant des clients de la dernière catégorie. — Voyez plutôt...

Lamblin souleva légèrement un coin du rideau de la porte vitrée, et Caminade plongea son regard dans la salle.

On apercevait dans cette salle, mal éclairée par deux becs de gaz, sept ou huit tables dont trois seulement étaient occupées: ici quelques pâles voyous éreintés de débauches, l'œil atone, le front déprimé, à peine vêtus de mauvaises blouses lamentablement déchirées; là quelques hommes mûrs, râpés, chaussés de souliers éculés, jouant au bonneteau; enfin, plus loin, dans l'ombre d'un coin,

trois personnages plus sérieux, gardant un silence inquiet ou échangeant de temps à autre quelques paroles rapides à voix basse et avec des regards troublés.

Puis, çà et là, des femmes, les unes attachées à l'établissement, les autres y venant chercher *fortune*, quand elles n'avaient pu la rencontrer ailleurs.

— Vous avez vu? dit Lamblin... quand Caminade eut bien observé.

— Ça n'est pas beau, répondit le jeune baryton.

— Il ne faut pas se montrer si dédaigneux envers les membres de sa famille, répliqua l'agent

— Que voulez-vous dire? De quelle famille entendez-vous parler?...

— Eh! parbleu, de la vôtre.

— Quelle est cette plaisanterie?...

— Regardez un peu à droite, dans le coin...

— Eh bien?

— Il y a trois hommes?

— Sans doute.

— Voyez-vous bien celui du milieu?

— Un gros, trapu, déjà chauve.

— Parfait!... C'est le *dab*

— Le père de qui?

— De Nicette.

— Vous en êtes sûr?...

— Tiens! il y a beau temps que je le connais: mais c'est un malin! et je n'ai pas encore pu le *pincer*.

— Pauvre Nicette! balbutia Caminade.

Lamblin lui serra le bras.

— Vous vous intéressez à cette fille? interrogea-t-il sur un ton singulier.

— Oui, répondit Caminade avec force, je m'intéresse à elle; pourquoi le cacherai-je? C'est une bonne fille... et je la crois honnête.

— Hum!

— Avez-vous quelque raison sérieuse d'en douter?

— N'a-t-elle pas passé la dernière nuit chez vous?...

— C'est vrai, mais j'aurais eu honte d'abuser de la rencontre.

— Oh! oh!... A votre âge, c'est très beau, savez-vous?

— Il y en a qui trouveront ça ridicule; mais au moins on a la conscience tranquille.

Lenghémé eut un geste d'impatience.

— Voyons! voyons! dit-il d'un ton mal contenu, il y a temps pour tout, et nous aurons plus d'une occasion de parler de Nicette et des autres; moi, je me rappelle que nous sommes venus pour quelque chose; et j'attends que monsieur nous fasse servir.

— M. Lenglumé est pratique, et il a raison, approuva Lamblin; vous m'avez promis une histoire : je vous ai offert une consommation à votre choix; il faut tenir les promesses du programme!

En parlant de la sorte, il sortit quelques secondes, alla faire plusieurs appels maçonniques au dehors, et presque aussitôt il rentra, suivi par une maritorne débraillée, portant un plateau sur lequel étaient rangés des verres, des fioles et une chandelle au lumignon fumeux.

La maritorne jeta un regard provocant à chacun de ses clients, mais elle comprit bien vite qu'ils étaient invulnérables, et s'empressa de se retirer.

Les trois hommes s'installèrent.

— Avant d'écouter l'histoire de M. Lenglumé, dit alors Lamblin, il est bon que je vous fasse connaître pourquoi je vous ai amenés ici. Voyez-vous, j'ai la superstition du hasard et, depuis longtemps, j'ai contracté l'habitude de ne faire à d'aucun fait, si insignifiant qu'il paraisse, — c'est ma manière, chacun la sienne; — or, quand je vous ai rencontrés tout à l'heure, aux alentours de l'hôtel de Savenay, où je me trouvais moi-même en observation, je me suis dit qu'il y avait là une coïncidence dont il fallait tenir compte, et quand vous m'avez parlé d'*histoire*, j'ai saisi avec empressement l'occasion qui s'offrait d'elle-même, sans que ni vous ni moi eussions cherché à la faire naître. D'autre part, cependant, j'avais intérêt à venir passer quelques instants dans ce caboulot, où nous sommes, et je vous ai priés de m'y accompagner, afin de mener ainsi les deux affaires de front; maintenant, vous avez l'explication et M. Lenglumé peut commencer.

Lenglumé ne se fit pas prier, et quand, après avoir trinqué, il eut ingurgité un premier grog américain, il entama le récit de son aventure.

— Et d'abord, dit-il en manière de précaution oratoire, l'histoire que j'ai à raconter n'a peut-être pas pour monsieur tout l'intérêt que je lui attribue; mais tout de même j'imagine depuis un moment qu'il est un point sur lequel son attention n'aura pas été inutilement éveillée.

— A quel propos? fit Lamblin.

— A propos de l'hôtel de Savenay.

— Votre histoire s'y rapporte donc?

— J'ai quelque raison de le croire.

— Parlez alors, parlez, dit Lamblin subitement intéressé... Vous voyez si j'avais raison : les coïncidences! il n'y a que ça.

Et Lenglumé commença :

— Il y a de cela trois années, dit-il; on était au commencement de décembre; le bâtiment ne donnait pas fort, et je n'en menais pas large; j'avais, du reste, toujours eu du goût pour le théâtre, quoique maçon, et quand l'ouvrage n'allait pas, je figurais dans quelque féerie, à raison de soixante-quinze centimes par soirée. Ce n'était pas le Pérou, mais on bouloftait, en attendant. On m'avait

souvent dit que j'avais de la voix, que je pourrais entrer dans les chœurs, mais jusqu'alors ça ne s'était pas encore dessiné.

Un soir donc, je sortais de la Porte-Saint-Martin, et j'avais fait déjà quelques pas dans la rue de Bondy, quand un homme vint à moi et me demanda si je serais disposé à faire un travail de maçon qui me serait bien payé. En même temps, il me montra un billet de cent francs, et me dit que le billet serait à moi si je consentais à le suivre. Ça me faisait déjà loucher fortement, quand il ajouta que nous prendrions une voiture et qu'on me banderait les yeux, pour que je ne puisse pas reconnaître la maison où l'on m'introduirait.

— Mais c'est le *Maçon*, opéra comique en trois actes, que tu nous racontes ! dit Caminade.

— N'est-ce pas ? fit Lenglumé.

— Continue... continue !

— Pour lors, après quelques objections que je crus encore devoir faire pour la forme, je dis que j'étais prêt, et, comme il y avait à deux pas une voiture qui stationnait, j'y montai ; on me banda les yeux, et touette, cocher ! Nous voilà partis !

— Et tu n'as pas cherché à te rendre compte du trajet que l'on t'a fait faire ?

— Attends un peu, pour voir. Nous voilà donc partis : mon homme ne disait rien ; moi, j'étais muet comme un sourd de naissance, mais je réfléchissais, et je me disais que, si je pouvais parvenir à deviner le mystère auquel je me trouvais mêlé, ça pourrait rapporter quelque bonne aubaine à bibi.

— Eh bien ?

— Eh bien, j'en fus pour mes traits, ou à peu près.

— A peu près ? Voyons.

— En premier lieu, je ne tardai pas à comprendre que, pour dépister toute observation de ma part, le cocher avait reçu l'ordre de se ballader sans direction convenue, à l'aventure, et qu'il allait et venait, enfilant un tas de petites rues étroites, où nous étions atrocement cahotés ; si bien qu'à la fin nous avons failli chavirer tout à fait, à tel point que j'entendis une voix lâcher un juron énergique et invectiver le cocher : *Tu ne peux donc pas faire attention, imbécile !* Ces mots me sont restés dans la mémoire, et je conclus de l'incident que nous venions de donner contre l'échafaudage d'une maison en construction, dont nous avions manqué d'écraser le gardien de nuit. Mais je ne m'y arrêtai pas ; la voiture venait de reprendre son train, et dix minutes après nous étions arrivés...

— C'est palpitant ! Et qu'advint-il alors ?

— Une main prit la mienne, pendant qu'une voix m'invitait à descendre...

J'obéis... puis, immédiatement, on me fit monter un escalier, et, arrivé



Lambert, profitant de l'hésitation de Caminade, tirait vivement son couteau de sa poche... (P. 96.)

au premier étage, la même voix qui m'avait déjà parlé me dit : Maintenant, vous pouvez ôter votre bandeau, ce que je fis tout de suite.

— Et que vis-tu?

— Peu de chose : je me trouvais dans un cabinet de toilette, qu'éclairaient fort mal deux candélabres à trois bougies, et l'homme qui m'avait conduit m'indiqua un panneau de boiserie que l'on avait enlevé et derrière lequel on apercevait le mur.

— Mur mitoyen avec la maison voisine, fit Lamblin, comme malgré lui.

— Quoi donc? répartit Lenglumé. C'était une ouverture qu'il s'agissait de pratiquer, quelque chose comme deux mètres carrés, afin d'établir une communication entre les deux maisons.

— C'est clair.

— Je me mis à l'ouvrage.

— Mais l'homme, celui qui vous avait amené?...

— Il n'a pas bougé.

— Alors, vous l'avez vu? bien vu, et si vous le retrouviez?...

Lenglumé haussa les épaules.

— Des bêtises! répliqua-t-il; on ne confie pas des coups pareils à une oie, et le gremlin avait pris ses précautions : barbe noire, forte perruque, il était grimé, quoi! et je le rencontrerais que j'aurais le regret de passer près de lui sans le saluer.

— Enfin, combien cela a-t-il duré?

— Deux bonnes heures.

— Et c'est tout ce que vous avez observé et dont vous avez gardé le souvenir? insista Lamblin.

Lenglumé cligna de l'œil.

— Pas tout à fait, répondit-il.

— Ah! ah! encore un incident?

— Comme vous dites.

— Qu'est-ce donc?

— Voici. Pendant que je pratiquais la communication, de temps en temps je me baissais sans en avoir l'air, et je tâchais de plonger un regard dans la pièce qui était à côté.

— Ça n'était pas bête, observa Caminade.

— Mais il régnait de ce côté une obscurité profonde, et c'était comme si j'avais été aveugle; seulement, à un moment, je laissai, par maladresse, tomber mon outil dans la chambre voisine, et, sous prétexte de le chercher, j'y pénétraï avec une bougie.

— Et tu as vu?

— Tiens!

— Quoi?

— Un boudoir, orné avec le plus grand luxe, tentures de soie, baguettes dorées, et dont le plafond peint, fond d'azur, était orné de petits anges nus comme un ver, qui levaient leurs jolis membres arrondis de la façon la plus rigolo qui soit possible!

— Et vous vous rappelez tous ces détails, intervint Lamblin d'un ton âpre, presque violent.

— On a l'œil américain ; et quoique ça ait duré le temps de le dire, je reconnaitrais le plafond entre mille.

— C'est toujours bon à retenir.

— Du reste, il n'était que temps, l'ouvrage était terminé, et peu après la cérémonie recommença, mais en sens inverse : on me rebanda les yeux : je remontai dans la même voiture, et on me retribala comme ça pendant une bonne heure, au bout de laquelle je me suis retrouvé à deux pas de Montmartre, où nous nous sommes quittés!...

— Et c'est tout ? dit Caminade.

— C'est tout, répondit Lenglumé.

Lamblin, lui, ne dit rien. Il réfléchissait, et tout un monde de suppositions nouvelles envahissait son esprit.

— Et depuis?... reprit Caminade peu après ; tu n'as jamais cherché à tirer parti de cette aventure ?

— Me prends-tu pour une moule ? répliqua Lenglumé.

— Qu'as-tu donc fait ?

— Et pourquoi me trouves-tu ici, à cette heure, quand je devrais être auprès de Séraphita ?

— Explique-toi, alors.

Lenglumé prit une attitude plus grave.

Lamblin gardait toujours le silence, mais il continuait d'écouter, l'œil ardent, la poitrine oppressée.

— Malheureusement, poursuivit Lenglumé, ça n'a pas été comme sur des roulettes, car je n'avais pas un point de repère, et, à part l'incident du gardien de nuit, je ne trouvais rien qui pût me guider dans mes recherches. Mais, le bâtiment, ça me connaît, et je me mis dès le lendemain en campagne... Seulement, la guigne s'en mêlait, car deux jours ne s'étaient pas écoulés que l'agence me faisait proposer d'aller chanter dans les chœurs, à Toulouse, moyennant cent francs par mois. C'était maigre ; mais ce pouvait être un commencement, et j'acceptai.

Du reste, ajouta Lenglumé, sur un ton de douce mélancolie, je me félicite, chaque jour, d'avoir pris cette détermination, puisque c'est à Toulouse que je devais rencontrer Séraphita.

— Le fait est que ç'a été une chance, approuva Caminade.

— N'est-ce pas ?...

— Mais... le *maçon!*... *maçon!*... tu n'y as pas renoncé ?

— Voilà deux ans, à chaque vacance, que je m'en occupe avec acharnement.

— Ton point de repère, la maison en construction, ne devait plus exister, quand tu t'es remis à l'œuvre ?

— C'est ce que je me suis dit aussi, répondit Lenglumé ; à Paris, il ne faut pas un an pour construire une maison, et celle auprès de laquelle j'avais manqué de chavirer devait être depuis longtemps habitée.

— Parbleu !

— Eh bien, pas du tout !

— Comment ?

— La première année, cela me dérouta, mais j'y mettais de l'obstination ; je reprenais avec acharnement mon itinéraire ; je partais de la Porte-Saint-Martin, m'orientant, cherchant à me rappeler, suivant successivement vingt directions différentes, jamais las ni découragé... si bien que l'année dernière...

— L'année dernière ?

— J'avais resserré peu à peu mes investigations, et j'en étais arrivé à la conviction que j'étais décidément dans la bonne voie, quand un soir je m'engageai dans la rue du Petit-Musc. Pour mieux me rappeler et concentrer mes souvenirs, je marchais devant moi, les yeux fermés, et, après avoir ainsi descendu la rue, sais-tu contre quel obstacle j'allai me heurter ?

— C'était ?...

— Un échafaudage.

— Qu'est-ce que cela prouvait ?

— Cela levait mes derniers doutes.

— Cependant, ce ne pouvait être celui contre lequel tu avais donné, trois ans auparavant.

— C'était le même ! repartit Lenglumé d'un air de triomphe ; car il y a là, c'est un fait bien connu dans le bâtiment, au coin de la rue du Petit-Musc et du quai des Célestins, l'hôtel de la Valette, je crois, qui est en reconstruction depuis au moins dix ans, et qui n'est pas près d'être fini, s'il l'est jamais.

— En effet, je me rappelle.

— Or, l'hôtel est situé près du quai, à deux pas de la Seine, et ces deux points essentiels concordaient parfaitement avec mes observations antérieures.

— Et quand as-tu fait cette importante découverte ?

— L'année dernière, la veille de mon départ.

— De sorte que tu as repris aujourd'hui tes investigations au point où tu les avais laissées.

Lenglumé allait répondre ; mais Lamblin venait de se lever, avec les signes manifestes de la plus vive émotion. C'était invraisemblable, tant cela venait à point ! Il avait toutes les peines du monde à contenir sa joie.

— Ainsi ! dit-il, la gorge serrée, le résultat de vos recherches, c'est que l'hôtel où vous avez opéré, c'est l'hôtel de Savenay ?

— Ou celui qui lui est contigu.

— Vous en êtes sûr ?

— Dame, à peu près; pour en avoir la preuve, il faudrait pénétrer à l'intérieur.

— Et si je vous en offrais le moyen?

— Vous!

— Voyons! vous ne comptez pas en rester aux constatations de cette nuit?

— Eh! sans doute.

— Quel est votre projet?

— Je verrai... je chercherai...

— J'ai mieux à vous proposer.

— Quoi donc?

Lamblin mit un doigt sur ses lèvres.

— Tout ceci est grave, dit-il; nous en recauserons demain, à la première heure, et je puis vous assurer que vous n'aurez pas perdu pour attendre.

— Vous ne voulez pas nous dire...?

— Non.

— Ah! j'ai bien envie de faire l'affaire tout seul, dit Lenglumé en avalant un second grog.

— A votre aise! fit Lamblin; mais vous allez manquer là une belle chance de gagner un billet de mille.

Une lueur diamantée passa, à ces mots, dans les yeux de l'amant de Séraphita.

— Un billet de mille! répéta-t-il, comme s'il eût reçu un violent coup dans l'estomac.

— Je vous le promets, affirma l'agent.

— Alors, c'est différent.

— Vous consentez donc à remettre la partie entre mes mains, à vous tenir demain, dans la matinée, à ma disposition et à m'accompagner partout où j'irai?

— J'irai jusqu'au bout du monde, s'il le faut.

— Ce ne sera pas si loin.

— Tant mieux.

— Alors, c'est dit?

— C'est dit!

Caminade et Lenglumé se disposaient à se retirer, quand, tout à coup, Lamblin fit un geste impérieux qui les retint à leur place.

— Qu'y a-t-il? dit Caminade.

— Silence, quelque chose vient de se passer à côté... J'ai entendu remuer... attention... et la main au revolver!...

— Ah çà! vous croyez donc qu'ils oseraient?

— Écoutons... et observons...

Lamblin alla en même temps coller son œil à la porte vitrée...

— Je le disais bien ! murmura-t-il aussitôt.

— Que voyez-vous ? interrogea Caminade.

— Voyez vous-même.

Caminade regarda, et à son tour il fit un mouvement.

La salle était presque vide ; deux des tables s'étaient dégarnies ; il ne restait plus que les consommateurs de la troisième, dont le nombre s'était augmenté de deux nouveaux clients.

L'un, jeune, imberbe, la casquette à trois ponts sur le front, le regard fuyant, et les deux coudes sur la table. Il avait dix-huit ans au plus, et portait sur ses traits les signes de la dégradation la plus précoce.

Caminade eut comme un vague souvenir de l'avoir déjà vu quelque part.

Mais quand ? et en quel endroit ?

Il ne se le rappelait pas !...

Quant à l'autre, c'était un homme fait, grand, fort, robuste, avec des cheveux abondants et noirs, et une barbe épaisse qui lui faisait un collier d'ébène.

Il était penché vers celui que Lamblin avait désigné comme étant le père de Nicette, et il lui parlait avec animation.

Caminade observait tout d'un regard attentif et curieux, et, au moment où il allait céder la place à Lamblin, un tressaillement involontaire secoua ses épaules, et il retint un cri près de lui échapper.

— Qu'est-ce qu'il y a ?... fit Lamblin vivement.

— Une chose inouïe ! répondit Caminade.

— Quoi ?

— Une femme vient d'entrer.

— Et cela vous étonne.

— C'est que cette femme, c'est elle !

— Qui, elle ?

— Nicette ! Nicette que j'ai cru voir tout à l'heure près de l'hôtel de Savenay.

— Eh bien, quoi d'étonnant ? répliqua Lamblin ; voilà bientôt deux jours que l'enfant n'a pas vu son père ; le temps lui paraissait long ; elle est venue le retrouver.

Caminade ne répondit pas, et, après avoir jeté un dernier coup d'œil dans la salle, il alla s'asseoir à deux pas.

L'agent, lui, avait repris son poste d'observation, et ce n'est pas Nicette qu'il regardait.

C'était l'homme aux cheveux noirs et à la barbe d'ébène.

Il ne le connaissait pas, quoiqu'il eût dans la mémoire le souvenir comme photographié de tous les gredins qui lui avaient passé par les mains.

Quel était donc celui-ci, et d'où venait-il ?

Dès le premier moment, il avait deviné que ce personnage suspect portait une fausse barbe et une perruque d'emprunt ; mais Lamblin n'était pas né de la veille, et de simples postiches ne suffisaient pas pour le dérouter.

Il s'obstinait donc... pendant que Caminade, plongé dans ses réflexions, semblait absorbé dans un rêve sombre.

Nicette dans cet ignoble caboulot !

A peine vingt-quatre heures s'étaient écoulées, qu'elle avait été prise de la nostalgie de la bone... Et lui, qui avait songé un moment à la relever, à la retirer de ce bas-fond où elle devait irrémisiblement se perdre !...

Comme elle avait dû rire de lui !...

Et pourtant, malgré tout, une sympathie faite d'éléments bizarres persistait dans son cœur pour cette créature ; il ne pouvait croire à tant de duplicité, ou plutôt à une aussi profonde perversité.

Il voyait toujours son regard si doux, son abandon si tendre, et les témoignages d'admiration qu'elle lui avait prodigués.

Pourquoi lui aurait-elle menti ? Quel intérêt eût été le sien ?

Il s'y perdait.

Comme il en était là, Lenghumé lui poussa le coude.

Les consommations étaient épuisées ; la nuit avançait ; il voulait rentrer.

— T'en viens-tu ? dit-il à Caminade ; Séraphita doit s'ennuyer, et pour ce que nous faisons ici...

Caminade se leva.

— Partons ! dit-il comme à regret, tu as raison, et, pour mon compte, je donnerais beaucoup pour ne pas être venu.

— A cause ?

— Je te le dirai.

— En ce cas, filons... Quant à Lamblin, il sait notre adresse et il fera jour demain.

Lenghumé n'acheva pas.

Un cri de détresse s'était élevé de la grande salle, et Caminade sentit une sueur froide perler à son front.

Dans ce cri, il avait reconnu la voix de Nicette.

Lamblin venait de se retourner.

— Que se passe-t-il ? interrogea avidement Caminade.

— Rien de bien intéressant, répondit l'agent ; les autres sont partis et il ne reste plus que le jeune voyou et la petite.

— Nicette ?

Caminade se précipita vers la porte vitrée et, d'un geste violent, en souleva le rideau rouge.

Et alors une idée subite lui vint.

— Ah! je le reconnais! je le reconnais! s'écria-t-il; c'est Lambert, le misérable dont j'ai délivré Nicette la nuit de mon arrivée.

Et comme il mettait la main sur la serrure de la porte, Lamblin le retint.

— Qu'allez-vous faire? dit-il brusquement.

— Je vais la défendre! répliqua Caminade.

— Y songez-vous?

— Mais elle appelle à l'aide!

— Bah! les femmes, ça commence toujours par crier.

— Ah! n'importe, il ne sera pas dit que, moi présent, cette enfant sera restée sans protection.

Et, se dégageant de l'étreinte de l'agent, il ouvrit la porte avec fracas, et se rua dans la salle.

Son intervention arriva à propos.

Nicette était seule avec Lambert, qui l'avait déjà prise dans ses bras, et avec une vigueur qu'on n'aurait jamais soupçonnée chez un être à ce point malingre et débilité, il la soulevait du sol pour l'emporter vers l'escalier.

— A moi, à moi! criait Nicette défaillante.

— Ah! il te faut des gommeux, à présent, ricana Lambert, malheur! Eh bien, on va t'en servir, et si tu piailles... tu sais... je...

Sa voix s'étrangla dans sa gorge, et il ne put articuler une parole de plus.

Caminade venait de le saisir à la cravate, et l'eût étouffé, s'il n'eût immédiatement lâché sa proie.

Nicette retomba inerte sur une chaise, pendant que Lambert, profitant de l'hésitation de Caminade, tirait vivement son couteau de sa poche et se précipitait sur lui.

— Ah! c'est comme ça que ça se joue, dit-il, les yeux injectés de fureur; ah! tu viens te jeter dans mes jambes sans crier gare, mauvais gommeux que tu es! Eh bien, nous allons rire!...

Et son arme alla chercher la poitrine de Caminade.

Heureusement Lamblin arrivait derrière lui, et il put à temps lui saisir le bras entre ses doigts qui le serrèrent comme des tenailles.

Lambert se retourna avec un effroyable juron.

— Mille millions de...

Mais il n'alla pas plus loin, car il venait de reconnaître Lamblin.

Il haussa les épaules.

— Bon! mon reste! dit-il, sur un ton intraduisible, v'là la *rousse* à c'te heure... Ous'qu'est mon fusil!...

— Si tu bouges, je te conduis au dépôt.

Lambert se redressa.



Le coupé de la comtesse sortit de la voûte. (P. 104.)

— De quoi! de quoi! dit-il avec arrogance, on n'est donc plus libre de circuler maintenant?... Est-ce que je vous dois quelque chose, à vous? Si vous voulez mon passeport... faut le dire.

Lamblin lui indiqua la porte.

— C'est bon! on y va, ajouta Lambert; bien sûr, c'est pas pour votre truffe que je resterais ici...

Il se dirigeait vers la porte; en passant près de Nicette, il s'arrêta...

Deux secondes!

— Quant à toi, dit-il avec un mauvais regard, je ne te dis pas adieu! Quand on s'aime tant que ça, ce serait dommage de ne pas se revoir.

Et cette fois, il s'éloigna.

Mais chose inexplicable, quand Caminade, qui était sorti de la bagarre, voulut interroger Nicette, il s'aperçut avec stupeur qu'elle n'était plus là.

Elle aussi avait profité du désordre pour disparaître.

IX

Pendant quelques minutes, Caminade resta interdit sous l'impression de cette disparition, et, quoi qu'il fit, il comprit vaguement que quelque chose d'insolite se passait en lui.

Mais il eut à peine le temps d'analyser les sensations qu'il éprouvait; Lenglumé, qui en avait assez, ne demandait qu'à aller retrouver Séraphita, et Lamblin avait hâte lui-même de réintégrer son domicile.

Ils quittèrent donc le bouge; Lamblin s'éloigna, après avoir rappelé à Lenglumé qu'ils devaient se revoir le lendemain, et ce dernier reprit le chemin de la rue Geoffroy-Lasnier, suivi à quelques pas par Caminade.

Le trajet s'accomplit sans qu'ils eussent échangé un mot; arrivé à l'hôtel, Lenglumé s'empressa d'aller rejoindre Séraphita, et Caminade se mit à gravir ses six étages.

Il avait le cœur gros.

Ce qu'il venait de voir bouleversait toutes les idées qu'il s'était faites sur le compte de Nicette.

Si, à la rigueur, il parvenait à expliquer sa rencontre au caboulot, comment justifier sa présence dans l'hôtel de Savenay, d'où il l'avait vue sortir!

Que faisait-elle à cette heure, dans cette demeure, où, la veille, un vol des plus audacieux avait été commis? Pourquoi, en quittant l'hôtel, s'était-elle rendue au caboulot, où elle savait qu'elle devait rencontrer les misérables qu'il y avait vus?

Était-elle donc leur complice?

A cette pensée, un amer dégoût lui montait aux lèvres.

Il se sentait comme dévoyé lui-même et se révoltait à l'idée qu'un moment il avait pu aimer cette enfant!

Mais c'était fini, bien fini!

Le soin qu'elle avait pris de se dérober lui assurait qu'elle n'oserait plus se représenter devant lui... Il ne la reverrait plus! Il ne voulait plus la revoir...

Et pourtant, à mesure qu'il montait, son cœur battait plus vite ; malgré lui, il pressait le pas.

Qui sait ! peut-être avait-elle pris les devants, pour l'attendre et lui tout expliquer !

Aussi fut-ce d'une main tremblante qu'il poussa la porte et se précipita dans la mansarde.

Mais il n'y avait personne.

Toutes ses bonnes dispositions s'évanouirent alors, et il eut un geste de colère.

Elle n'avait même pas tenté de se justifier !

Il ferma la porte d'un mouvement violent et se mit à faire quelques tours à travers la chambre.

Son parti fut, dès lors, pris énergiquement.

Il couperait court, brusquement, à cette aventure qu'il était maintenant bien près de trouver ridicule, et dès le lendemain, pour se prémunir lui-même contre tout retour, il quitterait l'hôtel de Brest et transporterait ses pénates dans un autre quartier.

Dès qu'il eut adopté cette résolution, il se sentit plus calme.

D'ailleurs, il était fatigué, deux heures avaient sonné depuis quelque temps déjà, et il avait besoin de repos, après une journée aussi laborieuse.

Il se jeta sur son lit.

Toutefois, ce ne fut que vers le matin, quand les premières lueurs du jour commencèrent à blanchir son étroite fenêtre, que ses yeux se fermèrent lourdement et que le sommeil le prit enfin tout entier.

Quand il se réveilla, le lendemain, vers dix heures, on frappait à sa porte, il se dressa effaré, sauta au bas du lit, et courut ouvrir.

C'était Gaston !

Un moment encore, il avait cru que ce pouvait être Nicette...

— Diable ! fit Gaston d'un ton enjoué, il paraît que nous faisons la grasse matinée.

— C'est que je suis rentré fort tard, répondit Caminade en se secouant.

— Seul ? interrogea Gaston.

— Oui, seul.

— Et qu'as-tu fait de Nicette ?

Caminade eut un geste mélancolique.

— Bah !... répliqua-t-il, à quoi bon !... Un moment je m'étais intéressé à cette enfant... mais depuis j'ai compris que j'avais tort.

— Que s'est-il donc passé ?

— Des choses bizarres.

— Raconte-moi cela.

— Tu y tiens ?

— J'y tiens d'autant plus que je venais te parler d'elle.

— A quel propos?

— Dis-moi d'abord ce que tu sais, je te dirai ensuite ce que j'ai appris.

Caminade ne demandait pas mieux et aussitôt il raconta dans quelles circonstances il avait revu Nicette et quelles tristes réflexions lui avaient suggérées les deux rencontres de la nuit.

Gaston reçut cette confidence d'un air sérieux qui ne lui était pas habituel, et quand le jeune baryton eut fini, il demeura quelques secondes silencieux.

— Tu penses, comme moi, que tout cela est bien étrange, poursuivit Caminade, et j'espère que tu vas m'aider à faire la lumière sur toutes ces obscurités. Ce que Nicette allait faire au caboulot, cela s'explique encore, puisqu'elle devait y retrouver les membres de son honorable famille... mais à l'hôtel de Savenay! après le vol d'hier, c'est ce qui ne s'explique pas aussi facilement.

— Qui sait? fit Gaston.

— Elle est complice?

— Tout est possible... et je ne me dissimule pas que les agissements de cette enfant sont plus que suspects... Toutefois...

— Quoi?

— Il m'a été fait, hier, certaine confidence qui éclaircirait bien des choses.

— Quelle confidence?

— J'ai vu Christiane.

— M^{lle} Brémont?

— Oui... Et sais-tu de qui elle m'a parlé? De Nicette!

— Elle la connaît donc?

— Beaucoup et depuis longtemps... Le père et la mère de Nicette étaient naguère concierges dans l'hôtel de M. Brémont, Nicette avait alors douze ans, Christiane, dix-sept... C'est toute une histoire... Christiane, qui est la bonté même, l'avait prise en grande affection; mais des circonstances les séparèrent, et elles ne se revirent plus que de loin en loin, lorsque, dans ces derniers temps, leurs relations sont devenues tout à coup plus fréquentes.

— Pourquoi? Tu ne l'as pas demandé à M^{lle} Christiane?

— Je lui ai demandé, mais elle a érudé de répondre.

— Voilà qui est singulier.

— Ce n'est pas cela seulement qui est singulier! Moi, il y avait bien près de deux années que je n'avais revu Christiane, et j'avais conservé d'elle le souvenir de la plus charmante jeune fille dont on pût rêver de faire sa femme: vive, le regard bien ouvert, la lèvre toujours souriante.

— Eh bien?

— Eh bien... quand je l'ai revue, elle n'était plus la même! Le changement qui s'était opéré en elle m'a profondément frappé, et il m'a suffi du premier

regard pour comprendre que quelque chose de sombre avait passé dans son existence.

— Qu'est-ce que cela peut être?

— Je l'ignore.

— Tu ne l'as pas interrogée?

— Je n'ai pas osé.

— Mais elle! elle?... n'a-t-elle rien laissé surprendre?... Cependant, vous êtes fiancés l'un à l'autre, et cette situation autorise bien des confidences...

Gaston remua lentement la tête.

— Il faut tout dire, reprit-il après quelques secondes : hier, au moment où nous allions nous quitter, elle était violemment émue et troublée; il y avait évidemment sur ses lèvres un secret près de lui échapper; et il était manifeste qu'elle hésitait... Moi, je la regardais, curieux, subitement intéressé, espérant qu'enfin j'allais apprendre...

— Et alors?

— Alors, la pâleur au front, la poitrine oppressée, comme si elle obéissait à quelque sentiment supérieur à sa volonté même : Gaston, me dit-elle, vous êtes médecin, et l'on m'a assuré que vous étiez fort savant... Eh bien, avant qu'il soit longtemps, peut-être aurai-je un grand service à vous demander. Pourrai-je, quand le moment sera venu, compter sur votre dévouement et votre discrétion? — J'ai répondu que j'étais tout à elle, toujours... et elle m'a remercié avec effusion, en me serrant les mains à les briser.

— Et, quand doit-elle réclamer de toi ce service important?

— Quand elle voudra, je serai prêt...

Les deux amis gardèrent le silence, diversement impressionnés l'un et l'autre, et poursuivant, chacun de son côté, les pensées multiples qui troublaient leur esprit.

Tout à coup, Caminade releva le front, comme touché d'une idée nouvelle.

— Mais M^{me} de Savenay? interrogea-t-il vivement, comment traite-t-elle sa belle-fille?

— Oh! de ce côté, répondit Gaston, c'est un mystère encore plus impénétrable; ces deux femmes se haïssent!... et s'il fallait dire dans le cœur de laquelle la haine a poussé plus intense et plus forte, je crois que je serais fort embarrassé; mais, à coup sûr, cette haine éclatera quelque jour, implacable et farouche.

— Et M. de Savenay?...

— Ah! lui! on le dit bien triste.

— Pauvre et cher comte... Que ne donnerais-je pas pour le savoir heureux... lui, à qui je dois tout!

— Tu ne l'as pas vu encore?

— Non... mais aujourd'hui même j'irai le voir.

— Eh bien, achève de t'habiller ; nous irons déjeuner, et ensuite tu auras toute liberté de te rendre chez le comte.

Caminade s'empressa de procéder à sa toilette, et, dès qu'il eut fini, ce ne fut pas long, il marcha d'un pas délibéré vers la porte.

Gaston en avait déjà franchi le seuil.

— Et Nicette? demanda-t-il brusquement en se retournant.

Caminade étouffa un soupir,

— Nicette? répondit-il... Bah! tout est bien qui finit vite! Je commençais à être pincé, et je crois qu'il vaut mieux pour elle et pour moi que ça ait tourné court...

— Mais elle viendra te relancer!

— Aussi... je dis adieu à l'hôtel de Brest; ce soir, j'irai coucher sous un autre toit.

— Pauvre Nicette!

Caminade étouffa un second soupir.

— Eh! sans doute! répliqua-t-il, je ne dis pas non... ça aurait été bien agréable... mais nous ne sommes pas ici uniquement pour faire l'amour, et c'est peut-être mon avenir que je sauve!...

Sur ces dernières paroles, il suivit Gaston, qu' descendait l'escalier.

X

Pendant que ceci se passait rue Geoffroy-Lasnier, le comte de Savenay était seul dans son cabinet de travail, et l'on pouvait lire sur son front pâle, sur ses traits fatigués, la trace des émotions qui l'agitaient depuis quelque temps, et le contre-coup des événements qui s'étaient récemment accomplis.

Certes, ce n'était pas la perte d'argent qu'il venait de faire qui l'agitait à ce point; quelque considérable qu'elle fût, il était assez riche pour la supporter sans trouble; mais il y avait dans la manière dont le vol avait été effectué un mystère qui l'attirait et lui donnait le vertige.

Il ne pouvait plus penser à autre chose.

Quand il avait épousé la comtesse, il était encore relativement jeune; il se croyait aimé; il était lui-même éperdument amoureux, et il espérait trouver dans cette union le bonheur de son âge mûr et la sécurité de sa vieillesse.

C'était, d'ailleurs, pour la jeune veuve qu'il épousait un véritable rêve; il lui apportait un titre et une fortune; il lui assurait, en outre, par contrat, la possession de tous ses biens, pour le cas où il viendrait à décéder avant elle, et

il ne doutait pas que ces témoignages d'affection ne lui attachassent la nouvelle comtesse par les liens de la plus vive reconnaissance.

En réalité, il avait été profondément heureux pendant quelque temps.

Mais tout à coup, presque sans transition, une transformation mystérieuse s'opéra en lui ; ses joues se creusèrent, une pâleur soucieuse se répandit sur son front, et il cessa brusquement de recevoir ses amis les plus chers.

Que s'était-il passé? Il ne le dit à personne.

Seulement, — tout finit toujours par transpirer, — un jour, parmi la domesticité, le bruit se répandit que le comte avait reçu du Brésil quelque lettre anonyme contenant d'effroyables révélations sur le passé de la comtesse.

Comment l'avait-on appris? On ne le sut jamais.

Toujours est-il qu'il y avait eu, à la suite de la réception de cette lettre, une scène violente entre les deux époux, et qu'à partir de ce jour ils avaient commencé à vivre complètement séparés.

M^{me} de Savenay continuait à voir le monde, autorisée ostensiblement par son mari, pendant que ce dernier, désormais retiré dans son appartement, vivait solitaire au milieu de perpétuelles angoisses.

Son bonheur était à jamais détruit; il n'avait pas la preuve matérielle de l'infidélité de la comtesse, mais, sourdement, il se sentait dévoré par tous les démons de la jalousie, et sa pensée en était tout entière absorbée.

Que faire, cependant? A qui demander cette preuve qui lui manquait et qu'il eût payée de son sang.

Il ne voulait plus vivre avec la comtesse : et il avait renoncé à ce bonheur longtemps rêvé de vie à deux enveloppés dans une même affection.

Le sacrifice avait été douloureux, mais il était accompli.

Seulement, restait l'autre!

— L'amant!...

— L'amant!... A ce mot, ses artères battaient avec force, un voile de sang passait devant ses yeux, ses doigts se crispaient violemment, comme s'ils se fussent tordus sur une épée absente.

Ah! cet homme, ce lâche, qui lui avait volé son honneur... que n'eût-il pas donné pour tenir cinq minutes sa poitrine au bout de son arme vengeresse!

Cependant, depuis deux jours, une autre pensée avait traversé son cerveau.

Un vol avait eu lieu, chez lui, dans des circonstances étranges : on avait pénétré dans l'hôtel, la nuit, et tout donnait à supposer que le malfaiteur avait dû passer par la chambre à coucher de la comtesse.

C'était à devenir fou!

Sans doute, M^{me} de Savenay était absente à cette heure, mais quel était ce nouveau mystère et quelle induction devait-on en tirer?

N'y avait-il donc pas là quelque coïncidence providentielle dont on pouvait tirer parti?

L'homme de la police le croyait sans doute, puisqu'il avait annoncé qu'il reviendrait, et le soin qu'il devait prendre de ne se présenter qu'en l'absence de la comtesse paraissait bien singulier à un homme dont la défiance était déjà éveillée.

Deux heures venaient de sonner.

Le comte allait et venait à travers le cabinet, agité, nerveux, ne tenant pas en place.

Il avait mal dormi,

Pour la première fois, depuis longtemps, il n'avait pas pris d'opium et avait passé une partie de la nuit dans son fauteuil, écoutant si l'on remuait autour de lui.

Il n'avait rien entendu!

Et il attendait.

Enfin, la porte de l'hôtel roula sur ses gonds; le coupé de la comtesse sortit de la voûte, et, le cocher ayant enlevé les chevaux, la voiture ne tarda pas à s'éloigner.

Le comte respira.

Si Lamblin était un homme exact, il allait le voir paraître.

Et, en effet, dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'un valet venait l'annoncer.

Il ordonna de l'introduire; mais, à sa grande surprise, il vit que Lamblin n'était pas seul.

Le comte fit un mouvement de contrariété.

Lamblin s'inclina.

— Que monsieur le comte veuille bien m'excuser, dit-il en souriant; j'ai cru qu'il ne lui déplairait pas que je me fisse assister par un camarade; la chose en vaut la peine: et je vous donne ce garçon-là pour un des plus fins matois parmi ceux qui fréquentent la rue de Jérusalem! Et puis, à deux on voit mieux; on se contrôle mutuellement, et ce que l'un laisse tomber, l'autre est là pour le ramasser. Vous voulez bien?

— Puisque vous le désirez...

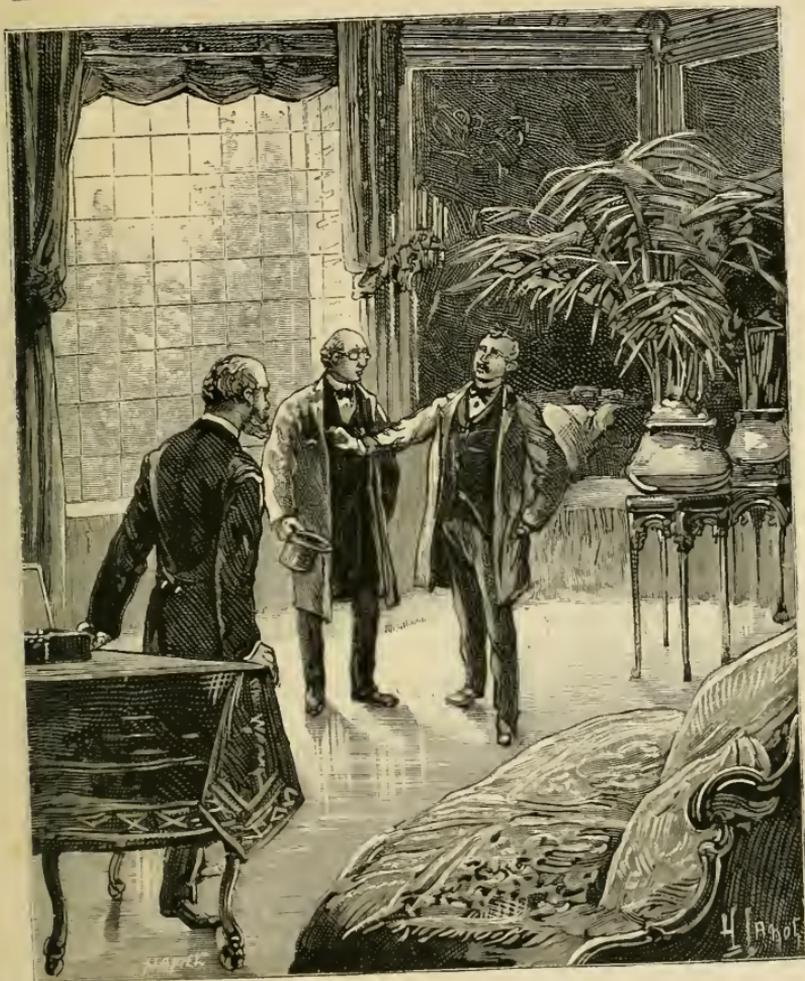
— C'est à merveille... ne perdons pas de temps. Monsieur le comte a-t-il l'intention de nous accompagner?

— Sans doute... je le veux, et j'ajouterai que j'y tiens... dans un intérêt qui m'est tout à fait personnel.

— Je n'ai rien à objecter. Puisqu'il en est ainsi, commençons.

Ils quittèrent aussitôt le cabinet de travail et se dirigèrent vers la chambre de M^{me} de Savenay.

Lamblin marchait devant; venait ensuite Lenglumé, puis le comte.



Levant machinalement les yeux, il poussa un cri presque aussitôt étouffé. (P. 107.)

Lenglumé se rappelait avec un grand trouble qu'on lui avait promis un *feu* de mille francs si l'affaire tournait bien, et il faisait des vœux ardents pour le succès de l'aventure, songeant en lui-même à tout ce qu'il pourrait acheter à Sérapipta, si cette bonne aubaine lui tombait du ciel.

Le comte, de son côté, sentait sa poitrine battre avec violence, à mesure qu'il avançait, car, malgré lui, et bien qu'il n'eût pu dire ce qu'il espérait, il s'at-

tendait à quelque révélation inattendue et foudroyante, qui fixerait enfin ses doutes et déterminerait ses résolutions.

Quant à Lamblin, il était calme, et marchait d'un pas assuré, l'œil bien ouvert, l'oreille tendue, observant tout, prêt à retenir les moindres marques dignes d'intérêt.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent à la chambre de la comtesse.

Lamblin mit la main sur le bouton de la porte, et, comme il tentait de le faire tourner, il éprouva une résistance.

— La porte est fermée, dit-il en s'adressant au comte. M'autorisez-vous à passer outre?

— Je l'exige, répondit le comte.

En un tour de main, Lamblin fit jouer le pêne et la porte s'ouvrit.

La chambre de la comtesse se présenta dans un ordre auquel il n'y avait rien à relever.

Un épais tapis couvrait le parquet; un grand lit de chêne, à colonnes torses, avançait jusqu'au milieu de la chambre, et de grands rideaux de velours interceptaient les rayons trop vifs du soleil, pour n'y laisser pénétrer qu'un demi-jour voluptueux.

Lamblin alla à la fenêtre, et tira vivement les rideaux.

Le jour se fit violent et cru.

Près de la cheminée il y avait une chaise-longue; çà et là, quelques meubles en bois de rose, et un peu partout, répandus à profusion, des bibelots exquis.

Lenglumé regardait émerveillé, rêvant peut-être d'un nid pareil pour Séraphita. Lamblin, lui, restait froid; et son regard investigateur fouillait tous les coins de la chambre.

Le comte n'avait pas bougé depuis son entrée.

Cette chambre lui rappelait tant de souvenirs!

Au bout de quelques minutes, il ne put se contenir, et prit le bras de Lamblin.

— Ça, que faisons-nous ici? demanda-t-il d'un accent bref et presque impérieux.

— Eh! je fais mon métier, monsieur le comte, répondit Lamblin.

— Qu'avez-vous remarqué d'extraordinaire?

— Jusqu'à présent, il n'y a ici rien que de très correct... Mais nous n'avons pas tout examiné.

— Qu'y a-t-il encore?

Lamblin indiqua une porte pratiquée dans la cloison d'èbène, au pied du lit à colonnes.

— J'aperçois une porte, là, dit-il de son ton le plus calme; elle doit conduire quelque part... et nos investigations seraient incomplètes, si...

Il faisait déjà quelques pas dans la direction indiquée, quand le comte l'arrêta d'un geste de pudeur offensée.

— C'est le boudoir de la comtesse ! s'écria-t-il brusquement.

XI

— J'ignore ce que c'est que cette pièce, répliqua Lamblin ; mais mon devoir est de ne rien laisser d'inexploré, et à moins que monsieur le comte n'ait des raisons sérieuses pour s'opposer...

Le comte mordit ses lèvres jusqu'au sang.

— Non, non, vous avez raison, dit-il d'une voix sourde ; faites votre devoir, monsieur ; quoiqu'il doive m'en coûter... j'irai jusqu'au bout !

Et de lui-même il alla à la porte du boudoir, qu'il ouvrit et poussa d'un mouvement irrité.

Or, pendant que le comte effectuait ce mouvement, Lamblin avait eu le temps de se retourner et d'adresser à Lenglumé un geste vif et rapide comme l'éclair.

Cela voulait dire : *Attention ! voici le moment !*

Et Lenglumé, d'un clignement d'yeux accentué, avait répondu : *Compris... mon bonhomme... tu peux y aller !*

Cependant, le comte s'était arrêté sur le seuil du boudoir, et, quand Lamblin s'y présenta, il s'effaça pour le laisser passer.

Puis il entra à sa suite.

Et tout d'abord il ne se passa rien qui parût digne d'être noté.

Lamblin ne se montrait ni étonné, ni ému.

Le boudoir était charmant, tendu de soie, capitonné dans toute sa hauteur, et relevé de baguettes d'or où de petits points lumineux s'allumaient çà et là ; mais, ainsi que dans la chambre à coucher, le jour ne pénétrait que tamisé par deux grands rideaux.

Or, l'agent aimait la lumière, et, comme il l'avait fait quelques minutes auparavant, il alla tirer les rideaux, afin de mieux examiner l'intérieur.

L'effet fut instantané.

Lenglumé venait d'entrer sur les pas du comte, et à peine eut-il fait quelques pas, que, levant machinalement les yeux, il poussa un cri, presque aussitôt étouffé...

Le comte et Lamblin levèrent à leur tour leurs regards vers le plafond à la contemplation duquel Lenglumé semblait ne pouvoir s'arracher.

Et il se fit un silence de quelques secondes.

Ce plafond était, du reste, une véritable merveille, due au pinceau de quel-

que artiste éminent ; on y voyait, sur un fond d'azur, d'une transparence délicate et tendre, tout un groupe de petits amours, aux membres nus, arrondis et roses, qui, les ailes ouvertes, évoluaient avec grâce à travers des nuages floconneux.

— Qu'avez-vous donc ? interrogea le comte en appuyant son regard sur Lenglumé.

— Voyons ! parle... qu'as-tu ? insista Lamblin, dont les doigts saisirent le bras du choriste.

Ce dernier secoua énergiquement le front.

— Mais... je ne sais... balbutia-t-il, fortement troublé... C'est ce boudoir !... Dame, moi, je n'ai jamais rien vu d'aussi beau.

— Imbécile ! fit Lamblin en haussant les épaules. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit et nous avons d'autres chats à fonetter. Voyons, quitte cet air ahuri, remets-toi un pen, et cherche si tu ne vois rien qui te frappe particulièrement. Ça va-t-il mieux ?

— Oui, oui, répondit Lenglumé.

Et, saisissant le sens des paroles de l'agent, il se mit à faire le tour du boudoir, avec une attention et un soin qui témoignaient de son sincère désir de ne plus se laisser détourner de sa mission.

Cela dura cinq minutes à peine, au bout desquelles il revint à Lamblin, qui n'avait cessé de l'observer du coin de l'œil.

— Eh bien ! dit ce dernier, quand il eut fini, c'est fait ?

— Oui, patron, répondit Lenglumé.

— Et qu'as-tu remarqué ?

— Rien.

Lamblin se tourna vers le comte, qui, pendant ce rapide colloque, était demeuré songeur et sombre, ne quittant pas des yeux le pauvre Lenglumé, ce qui gênait singulièrement ce dernier.

— Pas de chance ! fit l'agent d'un air de vaine contrariété ; encore une piste mauvaise ! C'est à donner sa démission.

— Eh quoi ! vous renoncerez, dit M. de Savenay en fronçant les sourcils.

— Dame... monsieur le comte... il ne faut pas s'obstiner... Ça, c'est un principe dans l'art de la police ; nous renouçons, provisoirement, bien entendu, sauf à reprendre nos investigations quand nous aurons trouvé quelque chose de plus présentable.

— Ah ! j'espérais mieux, répliqua M. de Savenay, et j'avoue que votre détermination me surprend... Car enfin, ces empreintes... monsieur, ces empreintes qui avaient si vivement éveillé votre curiosité.

— Je ne les oublie pas.

— Ce n'est pas là une fausse piste...

— Peut-être.

Le comte réprima un geste de dépit.

— Allons! soit! dit-il, comme s'il eût pris subitement son parti, je ne veux pas insister, vous faites votre métier comme vous l'entendez, je n'ai rien à y voir... De mon côté, je verrai ce qu'il convient que je fasse... Toutefois, j'espère que vous me tiendrez au courant de vos investigations ultérieures...

— Monsieur le comte peut en être certain.

— A bientôt donc, monsieur... Moi-même j'aurai recours à vos bons offices, si quelque nouvel indice venait à ma connaissance.

Sur ces mots, il salua de la main les deux hommes, qui se retirèrent, et se dirigea aussitôt vers son cabinet de travail.

Il allait en atteindre le seuil, quand un valet survint, qui lui présenta une carte sur un plateau d'argent.

Le comte prit la carte et fit un mouvement.

— Faites entrer, dit-il vivement.

Et il passa dans son cabinet, où le visiteur annoncé ne tarda pas à le rejoindre.

XII

C'était Caminade.

En se rendant chez le comte de Savenay, le jeune baryton avait deux raisons impérieuses.

La première était d'aller remercier le Mécène à la générosité duquel il devait en partie sa fortune. C'était lui qui avait aidé ses premiers pas dans la carrière artistique, qui l'avait protégé, encouragé et ne lui avait marchandé ni son influence ni sa bourse.

Caminade lui en gardait une reconnaissance attendrie, et il n'avait jamais manqué de la lui témoigner avec une sincère effusion.

Mais l'accomplissement de ce devoir n'était pas le seul mobile auquel il obéissait ce jour-là, et les événements de la nuit précédente l'y eussent amené à défaut d'autres.

Ce qu'il avait vu, ou ce qu'il avait cru voir, la veille, ne lui sortait pas de l'esprit.

N'était-il pas le jouet de quelque hallucination? Était-ce bien Nicette qu'il avait aperçue aux environs de l'hôtel de Savenay, à travers les ombres de la nuit? Et, si ce n'était pas elle, pourquoi s'était-il senti si ému par cette apparition? Pourquoi surtout Lamblin, qui, lui, n'avait aucune raison de se laisser troubler, pourquoi Lamblin avait-il, de son côté, fait la même remarque et exprimé le même soupçon?...

Il fallait sortir de ce doute, éclaircir ce mystère, et Caminade espérait qu'une visite à l'hôtel l'aiderait à trouver le mot de cette énigme.

Malgré les soucis dont il était dévoré, le comte l'accueillit de son plus invitant sourire et lui tendit cordialement la main.

— C'est donc vous, mon cher Caminade, dit-il d'un ton affectueux ; vrai ! je suis heureux de vous voir.

— Monsieur le comte est bien bon... fit l'artiste en s'inclinant.

— Ah ! je me suis toujours intéressé à vous et j'ai appris avec un véritable plaisir les succès que vous avez obtenus.

— Mes débuts ont été assez heureux, répondit le jeune baryton ; et, si je dois arriver un jour, je n'oublierai jamais que c'est à la générosité de monsieur le comte que je le devrai.

— Vous êtes un brave garçon... Je vous remercie d'être venu.

— C'était mon devoir, monsieur le comte ; et même vous m'auriez vu plus tôt si je n'avais appris ce qui s'est passé, il y a trois jours, dans cet hôtel.

Un nuage assombrit le front du comte.

— Oui, répondit-il, un vol considérable, accompli dans des circonstances mystérieuses... et sur lequel plane jusqu'à présent une obscurité impénétrable.

Un fin sourire releva le coin de la lèvre de Caminade.

— Oh ! quant à ça, répliqua-t-il, l'affaire est en bonnes mains, et je crois que le voleur n'a qu'à bien se tenir.

— Que voulez-vous dire ? fit le comte surpris.

— Est-ce que je ne viens pas de voir sortir de l'hôtel le nommé Lamblin ? continua Caminade.

— En effet !

— C'est une fine mouche !

— Sans doute.

— Et il a dû vous dire...

— Quoi ?

— Eh donc !... l'histoire de Lenglumé.

— Quel Lenglumé ?

— Celui qui l'accompagnait.

— Ce n'est donc pas un agent ?

— Lui !... plus souvent... C'est un artiste, monsieur le comte, un humble artiste, simple choriste au théâtre de Bordeaux.

— Et comment se trouve-t-il mêlé à cette affaire ?

Caminade adressa au comte un regard franchement étonné.

— Décidément, dit-il en fronçant les sourcils, je vois que l'on vous a fait des cachoteries et je ne m'explique pas pourquoi.

— Mais il y a donc autre chose ? interrogea avidement le comte.

Caminade ne répondit pas tout de suite. Une pensée subite lui était venue avec la rapidité de l'éclair, et, en une seconde, il venait de comprendre la raison des réticences de Lamblin.

La communication établie entre les deux hôtels avait bien pu, sans doute, servir à un voleur pour s'introduire chez le comte, mais le vol avait eu lieu trois jours auparavant et la communication était pratiquée depuis trois années!

A qui avait-elle servi dans l'intervalle!!!

L'honneur du comte tenait tout entier dans cette question.

— Eh bien! vous ne répondez pas? insista le comte.

— C'est que, balbutia Caminade, je vais vous dire. Moi, je ne sais pas grand'chose; je me trouvais, hier, avec Lamblin et Lenglumé; ils ont jaboté ensemble... J'écoutais fort mal... Seulement, ce qui m'est resté, c'est qu'ils avaient pris rendez-vous pour aujourd'hui, et qu'ils espéraient beaucoup de leur visite à l'hôtel.

— Alors, c'est tout ce que vous vous rappelez?

— C'est tout! oui!

— Et vous ne savez pas dans quel but M. Lamblin s'est fait accompagner par un choriste du théâtre de Bordeaux?... Cela est au moins étrange, vous en conviendrez.

— Sans doute, je ne dis pas non... et pourtant cela s'explique.

— Comment?

— Avant d'être artiste, Lenglumé a été maçon.

— Eh bien?

— Eh bien... à ce titre... peut-être Lamblin a-t-il pensé...

Caminade s'arrêta. Décidément, il s'embarrassait, et le comte s'en aperçut; une lueur fauve traversa son regard, pendant qu'un sourire d'une bizarre expression relevait le coin de sa lèvre.

— Je n'insiste pas, dit-il aussitôt... D'ailleurs, vous voyez souvent ce Lenglumé?...

— Nous demeurons sous le même toit.

— Où cela?

— Hôtel de Brest, rue Geoffroy-Lasnier.

Le comte approuva du geste.

— Hôtel de Brest, rue Geoffroy-Lasnier, répétait-il presque machinalement; je vous remercie du renseignement et j'en profiterai... Seulement...

Et sa voix devint plus ardente et plus âpre.

— Seulement, continua-t-il, j'en viens à penser que vous pourriez me rendre un service plus efficace.

— Lequel monsieur le comte?

— Vous m'êtes dévoué, n'est-ce pas?

— Ah! corps et âme! Que faut-il faire?

— En réalité... peu de chose.

— Dites... dites...

— Il faut que ce soir, vers minuit, vous vous trouviez ici avec votre ami. Vous êtes sûr de lui?

— Comme de moi-même.

— Du reste, s'il hésitait à vous accompagner, vous lui diriez que je suis généreux, et que je paie largement les services que l'on me rend.

— Cela suffira à le décider.

— Alors, je puis compter sur vous?

— A minuit, Lenglumé et moi nous serons au rendez-vous.

Le front du comte s'était rasséréiné.

— A la bonne heure, dit-il; je n'espérais pas moins de votre dévouement, et croyez que je n'oublierai pas l'empressement avec lequel vous vous serez mis à ma disposition... Donc, voyez votre ami sans tarder, et, à l'heure dite, cette nuit, je vous attendrai.

Le jeune baryton serra avec chaleur la main que lui tendait le comte, et ne se retira enfin qu'après lui avoir encore une fois renouvelé l'assurance de sa plus vive reconnaissance.

Toutefois, dès qu'il eut mis le pied dans la rue, un sentiment nouveau le saisit, et mille pensées inquiètes l'assaillirent.

— Quel projet préparait donc le comte de Savenay?...

— Avait-il deviné l'existence de la secrète communication qui reliait les deux hôtels, ou n'en était-il encore qu'au soupçon?...

Évidemment quelque chose de terrible se passait dans son esprit; un doute poignant et cruel l'avait pénétré, il voulait savoir!... à tout prix, dut-il, en faisant la lumière sur les ténèbres qui l'enveloppaient, éclairer en même temps la honte de la comtesse et son propre déshonneur.

Et Caminade, qui était sincèrement dévoué au comte, se demandait si, en pareille occurrence, le véritable dévouement ne consistait pas à lui épargner une révélation où devait sombrer à jamais le bonheur de toute sa vie!

Cependant il se dit que le comte était le seul juge de son honneur; qu'il ne lui appartenait pas, à lui, qui lui devait tout, de s'ériger en censeur de sa conduite; et il conclut que le seul rôle qu'il dût choisir dans cette aventure était celui de comparse obéissant et passif.

C'est sur cette dernière résolution qu'il regagna l'hôtel de Brest, où il retrouva Lenglumé. — Il était seul.

Séraphita était sortie pour faire quelques emplettes. Lamblin avait été généreux et Lenglumé ne se possédait pas de joie en songeant que le ménage allait être ravitaillé pour quelque temps.



Le large panneau s'ouvrit comme par enchantement. (P. 116.)

Caminade le trouva donc dans les dispositions les plus favorables, et il est à peine besoin de dire avec quels transports d'enthousiasme il accueillit la proposition que le jeune baryton lui apportait!

Les larmes lui en vinrent aux yeux.

— Pauvre Sécaphita! balbutia-t-il; va-t-elle être heureuse!... C'est un rêve, quoi! On n'a jamais rien vu de pareil dans les féeries. Et c'est pour cette nuit?

- Oui!
- Et le comte a dit qu'il serait généreux?
- Il y a là pour toi au moins un bon billet de mille à gagner.
- Allons! c'est bon, dit Lenglumé d'une voix étouffée par l'émotion, des choses comme ça, ça vous coupe la respiration. Alors, tu viendras me prendre?
- A minuit.
- Eh bien, à minuit, mon vieux, et le comte peut être assuré qu'il n'aura pas affaire à un ingrat.

XIII

Vers minuit, quand Caminade descendit de la mansarde, il trouva Lenglumé qui l'attendait dans le bureau de l'hôtel.

Lenglumé était grave, l'occasion était unique : il s'agissait encore une fois de gagner un billet de mille, peut-être plus, et jamais dans les rêves qu'il avait pu former pareille bonne fortune ne s'était offerte à lui.

Il ne se préoccupait pas de savoir quels étaient les projets du comte et à quel but final son concours allait servir.

Que lui importait!

D'ailleurs, on lui avait dit la veille qu'un vol considérable avait été commis dans l'hôtel de Savenay, et, sincèrement, il pensait que sa collaboration lui était demandée à l'effet d'aider aux investigations de la justice.

Les deux amis s'empressèrent donc de quitter la rue Geoffroy-Lasnier, et selon la promesse de Caminade, comme minuit sonnait, ils arrivaient près de l'hôtel.

Le comte les attendait : il les reçut tout de suite.

Il était fort agité.

Pour lui, en effet, la situation était terrible! Toute sa vie était suspendue à la recherche qu'il méditait, et le doute affreux au milieu duquel il se débattait lui enlevait une partie de sa force et de son énergie.

Cependant, quand Caminade et Langlumé eurent été introduits, il revint brusquement à la résolution et à la fermeté qui étaient ses deux qualités dominantes, et, secouant la tête comme pour chasser une pensée importune, il alla droit à Lenglumé, que son regard enveloppa d'effluves ardents.

— Vous êtes M. Lenglumé? demanda-t-il avec une lueur intense dans les yeux.

- Oui, monsieur le comte, répondit l'humble choriste.
- C'est vous qui, ce matin, avez accompagné M. Lamblin?
- Précisément.

— Cependant vous n'appartenez pas à la police.

Lenglumé eut un mouvement de dignité offensée.

— Nous ne mangeons pas encore de ce pain-là monsieur le comte ! répliqua-t-il avec vivacité, et si j'ai prêté mon concours à M. Lamblin, c'est que, par une coïncidence des plus bizarres, j'étais presque assuré de lui donner la clef du procédé à l'aide duquel s'est accompli le vol dont vous avez été victime.

— Vraiment ! fit le comte, d'un ton acéré. Voilà qui est fort intéressant. Et ce procédé... quel est-il?...

— Oh ! il est très simple, car il s'agissait seulement de constater qu'il existait une communication secrète entre l'hôtel voisin et celui de monsieur le comte.

M. de Savenay comprima un cri qui lui vint aux lèvres.

— Et cette communication existe bien réellement ? dit-il d'une voix sifflante.

— Je l'ai vérifié ce matin.

— Vous en êtes sûr ?

— Puisque c'est moi qui l'ai pratiquée !

— Vous ! vous !

Le comte étouffait... Il portait ses deux mains à sa gorge et se raidit comme s'il se fût senti menacé d'apoplexie.

— Lenglumé se disposait à entamer le récit de son aventure ; le comte l'arrêta presque brutalement.

— C'est inutile ! interrompit-il avec violence : ce qui vous est arrivé il y a trois années ne m'importe pas. C'est de la communication qu'il s'agit, je veux la voir, vous entendez ? c'est elle que vous allez me montrer ! Venez ! venez !

Et il prit les devants, suivi de Caminade et du choriste.

Un instant après, ils traversaient la chambre de la comtesse et pénétraient dans le boudoir.

Le comte se tourna alors vers Lenglumé :

— Nous y voici ! dit-il ; maintenant, j'attends que vous me donniez la preuve de ce que vous avez avancé !... Voyons ! vous avez parlé de passage secret à l'aide duquel on pouvait pénétrer de l'hôtel voisin dans le boudoir où nous sommes. Eh bien ! ce passage ! dites... où est-il ?

Lenglumé ne se laissa pas intimider par le ton violent sur lequel on lui parlait, il s'était déjà orienté, et, sur l'invitation du comte, il se dirigea d'un pas ferme vers un coin du boudoir et s'arrêta bientôt, pour indiquer du geste un des plus larges panneaux de la boiserie.

— C'est ici ! dit-il avec assurance ; derrière ce panneau, j'affirme qu'il y a un passage par lequel je me suis moi-même introduit dans le boudoir.

— Ce panneau peut donc s'ouvrir?... interrogea avidement le comte.

— C'est certain ! dit le choriste ; il doit y avoir un secret... quelque ressort caché... Le tout serait de le trouver.

— Il faut chercher.

— Ce ne doit pas être malin.

— Voyez donc! voyez... et, si vous trouvez ce que j'attends, vous ne sortirez pas d'ici sans emporter quelques billets de mille francs.

Lenglumé toussa d'émotion.

Quelques billets de mille!

Il s'agenouilla sur le tapis, se courba ardemment contre la boiserie, et promena ses deux mains nerveuses sur le panneau de la porte qu'il avait lui-même désignée au comte.

Trois ou quatre minutes s'écoulèrent.

Le plus profond silence régnait dans le boudoir, où l'on n'entendait plus que le grincement des doigts du choriste sur l'ébène de la cloison.

Enfin un cri s'éleva poussé par Lenglumé, qui venait de se redresser.

— Qu'y a-t-il? interrogea le comte.

— J'ai trouvé! répondit le choriste d'un air de triomphe.

— Quoi?

— Là! voyez vous-même; entre les plis de cette baguette d'or... un petit bouton qui fait à peine saillie.

— Et vous croyez?...

— Vous allez voir.

Et, Lenglumé ayant pressé le bouton dont il parlait, le large panneau s'ouvrit comme par enchantement, et laissa voir un trou noir au fond duquel un panneau correspondant devait donner accès dans la pièce contiguë.

— Faut-il ouvrir l'autre? demanda Lenglumé, mis en goût par son premier succès.

— Vous le demandez! répliqua le comte; à l'instant... ne perdons pas de temps... Enfin! enfin... Ah! je vais donc savoir...

Il n'acheva pas.

Lenglumé avait fait jouer le ressort; le panneau s'était ouvert: le passage était libre.

Le comte ne prit pas même le temps de réfléchir, et, écartant le choriste, il se précipita en avant et pénétra dans la pièce voisine.

Mais à peine y eut-il mis le pied qu'il s'arrêta frissonnant, avec une sueur glacée aux tempes.

Chose étrange, inexplicable et bien faite pour stupéfier l'homme le plus résolu, dans cette pièce où régnait un profond désordre et qui paraissait n'avoir pas été habitée depuis longtemps, une bougie brûlait à peine commencée.

Qu'est-ce que cela voulait dire?

Quelqu'un était donc là?... quelqu'un qui s'était enfui en entendant le comte venir?...

Ce dernier ne se laissa pas détourner par cet incident, quelque mystérieux qu'il fût. Il avait un but... Il s'était trop avancé pour reculer.

Il poursuivit.

Dans la chambre, ainsi que nous l'avons dit, régnait un grand désordre comme si on l'eût abandonnée à la hâte... ; une poussière épaisse recouvrait les meubles ; des tiroirs étaient restés ouverts ; le secrétaire sur lequel se trouvait la bougie allumée était encombré de lettres dont les enveloppes gisaient éventrées sur le parquet.

Le comte ramassa une de ces enveloppes et lut ;

« M. le docteur Conrad Wormser, de Vienne. »

Puis, au hasard, il prit quelques lettres, et, dès qu'il les eut parcourues, il tressaillit de tout son être.

Ces lettres étaient de l'écriture de la comtesse de Savenay !

Un rugissement de tigre gronda dans sa poitrine ; il pressa son crâne de ses ongles irrités, et un voile de sang l'aveugla.

— Oh ! la misérable, balbutia-t-il, la misérable !...

Il n'en pouvait plus... Machinalement, sous l'empire d'une colère aveugle, il fouilla àprement les tiroirs ; tout ce qui lui tombait sous la main, il s'en emparait fiévreusement... On eût dit qu'il eût voulu tout emporter, bien convaincu maintenant qu'il y avait là, avec les preuves de sa honte, les moyens sûrs d'une vengeance éclatante et prompte !

Se venger ! il ne pensait plus à autre chose... S'il avait tenu à cette heure le complice de la comtesse, il en eût fait justice, sans pitié comme sans remords !

Et alors, subitement, il se reprit à penser à cette bougie qui l'éclairait et qu'il avait trouvée allumée.

N'était-ce pas le docteur Conrad qui était venu et qui, surpris par l'arrivée du comte, s'était empressé de disparaître.

Qui sait ?

Peut-être même se trouvait-il encore dans l'appartement.

— Ah ! si cela était !... murmura le comte en portant la main à son revolver...

Et il fit un pas vers la porte de la chambre.

Mais presque aussitôt il s'arrêta.

Un bruit venait de se faire entendre, semblable à celui d'un verrou poussé par une main discrète ; était-ce une illusion... le comte avait-il bien entendu ?

Il n'en était plus à se laisser détourner, quelque danger qu'il y eût à redouter, et bien décidé à sortir de ce doute, il marcha vers la porte, posa la main sur la serrure, dont il fit jouer le bouton de cristal.

Le bouton tourna sans que la porte s'ouvrit.

On venait de la fermer au verrou ; il y avait quelqu'un dans l'appartement.

Devant cette certitude, le comte n'hésita plus et appela Caminade. Celui-ci accourut.

— Mon ami, lui dit le comte à voix rapide et basse, il y avait tout à l'heure ici un homme que je viens de mettre en fuite.

— Est-ce possible? fit Caminade, et quel est cet homme?

— Je l'ignore... et je veux le savoir!... Écoutez... il n'y a qu'une issue possible pour sortir de cet hôtel, et c'est la porte qui donne sur le quai; je vais donc m'y rendre, pendant que de votre côté vous resterez dans cette chambre jusqu'à ce que je revienne; de cette façon, il ne pourra nous échapper... Vous êtes armé?

— Oui, monsieur le comte.

— Eh bien! ne perdons pas une minute et, au moindre incident, envoyez-moi votre compagnon.

Le comte n'en dit pas davantage et s'empressa de disparaître, laissant Caminade fort perplexe et assez embarrassé du rôle qu'on lui confiait.

Certes, il n'était pas poltron, et, en temps ordinaire, un homme ne lui faisait pas peur.

Mais, ici, la situation était des plus complexes : il ne s'agissait plus d'affronter un danger prévu ni de défendre sa vie en engageant une lutte avec un ennemi connu!

Cet homme dont le comte venait de parler était chez lui, en cas de légitime défense, et quelle raison Caminade pouvait-il donner pour justifier sa présence, dans son domicile, à cette heure de nuit?

Un instant, la pensée lui vint d'appeler Lenglumé à son aide.

Mais il en eut presque honte et la repoussa bien vite, comme une lâcheté.

D'ailleurs, les événements allaient se précipiter jusqu'à lui enlever le temps de la réflexion.

Il y avait cinq minutes que le comte s'était éloigné.

Jusqu'alors, Caminade n'avait surpris encore que quelques-uns de ces tressaillements vagues, sans cause appréciable, que l'on perçoit parfois au milieu du silence de la nuit, un meuble qui craque ou une fenêtre que le souffle du vent secoue!

Mais tout à coup un frisson le mordit dans sa chair. Il n'y avait plus à s'y tromper...

Un bruit venait de se faire entendre et il avait distinctement vu la porte remuer.

Son regard s'alluma; d'un geste résolu, il tira son revolver de sa poche et, les doigts crispés sur la crosse de son arme, il attendit.

Ce ne fut pas long.

Presque aussitôt, la porte tourna lentement, cauteleusement, sur ses gonds, et une tête d'homme se présenta dans l'entre-bâillement.

XIV

Caminade avait déjà fait quelques pas, quand un éclat de rire vint tout à coup l'arrêter et le clouer à sa place.

— Ah! c'est donc vous, cher monsieur Caminade, dit alors une voix que le jeune baryton reconnut tout de suite; parbleu! je ne m'attendais pas à vous rencontrer, à cette heure, dans un lieu pareil!

— M. Lamblin! fit Caminade, qui ne revenait pas de sa surprise.

— Moi-même, répondit l'agent. Ah ça! comment vous trouvez-vous ici?

— C'est précisément ce que j'allais vous demander.

— Oh! moi, je fais mon métier! Après ce que nous avait dit votre ami Lenglumé... j'avais une envie folle de pousser mes investigations de ce côté; et j'avoue humblement que cela ne m'a pas coûté trop cher.

— Cependant...

— Il y a des concierges qui sont honnêtes, mais il en est encore qui sont faciles à la séduction; celle qui veille sur cet hôtel s'est contentée d'un modeste billet de cent francs.

— Alors, c'est avec son assentiment que vous avez pénétré dans cet appartement?

— Sans doute.

— Et vous n'avez pas craint d'y être surpris par le locataire?

Lamblin haussa les épaules.

— Bon! je ne suis pas né d'hier, répondit-il; le locataire a d'autres chats à fouetter... et il passera pas mal d'eau sous le pont Marie, avant qu'il vienne rôder autour de cet immeuble.

— Vous croyez donc...?

— Je crois, mon cher monsieur, que cette fois nous avons mis le nez sur la véritable piste. Seulement, l'affaire est compliquée, et je crains bien que cela n'aille pas encore tout seul.

— Pourquoi?

Lamblin fronça les sourcils et indiqua le secrétaire encombré de papiers et de lettres.

— Voyez, dit-il, le comte n'y a pas été de main morte; il a joliment fourragé dans les *fafiois*. Lui, ne songe qu'à une chose, le *passage secret*, et il se moque bien du million qu'on lui a pris. Ce n'est pas le voleur qui le préoccupe: il ne

voit que l'amant ! et ça pourrait bien nous gêner dans nos entourures. D'ailleurs, il y a un autre point plus mystérieux.

— Encore !

— Un incident inouï... qui m'a bouleversé.

— Vous !

— Oui, moi, qui cependant ne me laisse pas facilement démonter.

— Que vous est-il arrivé ?

— Je venais d'entrer tout à l'heure ; j'avais allumé cette bougie... et je commençais à farfouiller dans le secrétaire, quand j'ai entendu marcher sur le palier.

— C'était la concierge ?

— Non !...

— Peut-être Gaston qui rentrait. M^{me} Ménager, sa mère, habite depuis quelque temps le deuxième étage.

— Ce n'était ni Gaston, ni M^{me} Ménager. Ce bruit m'avait trop intrigué pour me laisser indifférent ; j'ai donc voulu m'éclairer, et à travers la porte entre-bâillée... j'ai vu...

— Quoi ?

— Deux femmes.

— Que vous avez reconnues ?

— Parfaitement : l'une était M^{lle} Christiane... et l'autre...

— Nicette ? acheva ardemment Caminade.

Lamblin approuva d'un signe de tête, et devint tout à coup très grave.

— Voyez-vous, dit-il peu après, ceux qui me connaissent pour m'avoir vu opérer, savent que je ne m'emballe jamais ! Dans notre métier, on se familiarise vite avec toutes les surprises, et il suffit de quelques années d'exercice pour vous bronzer un homme. Eh bien ! quand, tout à l'heure, j'ai aperçu cette petite Nicette en compagnie de M^{lle} Christiane, ça m'a donné un coup dans l'estomac... Vrai !... c'est pas pour dire, mais ça, c'est plus fort que de jouer au bouchon ! car, enfin...

Et l'agent prit son front dans ses deux mains.

— Car enfin, poursuivait-il avec un âpre accent, qu'est-ce qu'elles venaient faire là?... quel intérêt a rapproché ces deux jeunes filles?... quel but poursuivent-elles ? C'est à donner sa langue aux chiens ! et, dans ce mystère-là, il y a, j'en suis sûr, la vérité que nous cherchons...

— Quelle est donc votre idée ! interrogea Caminade ?

— C'est clair comme bonjour. A cette heure, après la découverte du passage secret, il est manifeste, n'est-ce pas, que la comtesse n'est pas précisément une Lucrèce ; elle a un amant ; cet amant s'appelle le docteur Wormser, et c'est lui qui a dérobé le million à la caisse du comte. Il ne s'est pas



Elle s'était arrêtée pour aller prendre un modeste *sapin*. (P. 123.)

contenté de lui prendre sa femme, il lui a, de plus, volé son argent : ces choses-là, ça se voit quelquefois, et le comte n'en a pas l'étrenne!

Sur ce point donc, pas d'ambiguïté, pas vrai?

Mais sur l'autre, c'est bien différent; et le rôle que joue M^{lle} Christiane n'est pas facile à justifier.

Qu'elle en veuille à la comtesse, cela se comprend peut-être; qu'elle essaie de surprendre son secret, pour s'en faire une arme au jour où elle serait menacée par sa marâtre, c'est encore admissible.

Mais qu'elle aille jusqu'à oublier la pudeur native qui est au cœur de toute jeune fille et qu'elle s'associe à une enfant du pavé dont le contact ne peut être que compromettant et malsain, c'est un fait exorbitant qui témoigne d'un violent désordre d'esprit et que peuvent seuls expliquer une haine implacable et l'aveugle désir de la plus cruelle des vengeances.

Or, raisonnons, continua l'agent après un court silence de quelques secondes, et demandez-vous quelles causes il convient d'attribuer à la haine de l'enfant: vous n'en trouverez aucune! La comtesse, sans témoigner une bien vive tendresse à Christiane, la traite cependant avec bonté; elle la voit d'ailleurs rarement, et le sentiment qui anime la bizarre jeune fille doit évidemment remonter à une époque où la comtesse d'aujourd'hui s'appelait M^{me} Brémont!

Que s'est-il passé à cette époque? je l'ignore... mais, si mon flair ne me trompe pas, il doit être survenu alors un fait considérable, dont le souvenir pèse encore à l'heure qu'il est sur l'esprit de M^{lle} Christiane.

— Enfin, que concluez-vous de tout ceci? demanda Caminade.

Lamblin mit un doigt sur ses lèvres.

— Je vous le dirai quand le moment sera venu, répondit-il; mais j'imagine que celui qui irait faire un tour à Sainte-Claire, où est mort M. Brémont, pourrait, sans beaucoup d'efforts, recueillir bien des révélations intéressantes.

L'agent n'en dit pas davantage, car, à ce moment même, deux coups de sifflet se firent entendre au dehors, et il se redressa avec force.

— C'est mon homme! dit-il en marchant vivement vers la porte.

— Quel homme? fit Caminade.

— Je m'entends, et ça suffit.

— Vous partez?

— Il n'est que temps.

— Sans attendre le comte?

— C'est inutile, le comte a ses affaires, moi j'ai les miennes; il n'a plus rien à me demander, et je vais au plus pressé, mais je vous reverrai.

— Quand cela?

— Demain.

— Et que dirai-je au comte?

— Dites-lui ce que vous voudrez; s'il a besoin de moi, il sait où me trouver.

Et, sur ces mots, il gagna décidément la porte et disparut.

Caminade ne s'attarda pas lui-même davantage, et après avoir soufflé la bougie il franchit le passage secret, remit un peu d'ordre dans le boudoir de la comtesse, avec l'aide de Lenglumé, et peu après ils allaient rejoindre le comte sur le seuil de la porte cochère.

Ce dernier se disposait à rentrer; il venait de voir Lamblin, qui lui avait dit en passant quelques mots rapides, sur lesquels il était resté un moment comme étourdi.

Il avait tenté de le retenir, mais Lamblin ne perdait pas volontiers son temps.

Un coupé attendait sur le quai, à une centaine de mètres; il quitta brusquement le comte, et alla se jeter dans la voiture, qui partit aussitôt avec une rapidité vertigineuse.

Le comte pressa ses tempes avec un geste violent, et se tourna vers Caminade.

— Je vous remercie, ainsi que votre camarade, dit-il alors, du concours que vous m'avez prêté tous les deux... Il se fait tard, nous allons nous séparer; mais demain, à la première heure, en vous envoyant ce que j'ai promis à M. Lenglumé, je vous dirai quel nouveau service j'attends encore de vous.

— Monsieur le comte sait que je suis tout à lui, répondit le jeune baryton.

— Vous êtes libre?

— Tout à fait.

— Et si je vous priaïs de m'accompagner dans un voyage que je projette?

— Je ne dois être de retour à Bordeaux que dans un mois.

— Il ne s'agit que d'une absence de quelques jours.

— Je partirai quand vous voudrez.

— A la bonne heure; eh bien, demain, je vous dirai ce que j'aurai résolu.

Caminade serra la main que lui offrait le comte, et, ayant fait signe à Lenglumé, il quitta l'hôtel et se dirigea vers le pont Marie.

Cependant, le coupé qui emportait Lamblin était loin.

Quand il avait pénétré à l'intérieur, un homme y occupait déjà une place.

C'était celui qui, quelques minutes auparavant, avait lancé les deux coups de sifflet.

— Alors, tu as réussi? demanda Lamblin, dès que le coupé se fut ébranlé.

— Je crois que l'affaire est dans le sac, répondit l'homme, qui n'était autre qu'un modeste agent.

— Tu l'as *filée*?

— Parbleu!

— Et elle ne s'est doutée de rien?

— Bon! C'est innocent. Ça ne connaît rien des ruses du métier.

— Enfin, où s'est-elle arrêtée?

— Elle s'est arrêtée deux fo's : d'abord, sur la place du Châtelet, où elle est descendue de sa calèche pour aller prendre un modeste *sapin* portant le numéro 1645... puis, rue Tronchet, où elle a stoppé devant le numéro 25.

— Et elle est entrée dans la maison?

— Ah! ça n'a pas été sans hésitation.. la pauvre petite! Elle regardait à droite, à gauche, de tous côtés... et paraissait bien effrayée de se voir seule sur le trottoir à une pareille heure de nuit!... l'émotion inséparable de tout début!... Ç'a n'a pas encore l'habitude...

Lamblin fit entendre un petit gloussement ironique.

— Est-ce que je me trompe, patron?... interrogea l'humble agent.

— Peut-être répondit Lamblin; en tout cas, cela ne nous regarde pas... Au moins, tu n'as rien observé d'extraordinaire aux environs?

— Absolument rien.

— Pas de figure suspecte, pas une ombre sous les portes voisines! Non! Allons... nous verrons cela à notre aise tout à l'heure... et, quand je devrais faire le blocus de la maison jusqu'à demain soir, il faudra bien que je sache...

Il retomba un moment dans ses réflexions.

Le coupé brûlait le pavé.

Ils avaient franchi les quais, traversé la place de la Concorde et enfilé la rue Royale. Tout était silencieux et morne sur la voie enténébrée; à peine, de loin en loin, apercevait-on quelques rares gardiens de la paix.

Tout à coup, la voiture s'arrêta brusquement.

— Sommes-nous arrivés? demanda Lamblin en jetant un regard au dehors.

— Oui, patron.

— Mais je ne vois pas la rue Tronchet.

— Pas si bête!... J'ai donné une autre adresse à notre cocher — pour n'inquiéter personne; — nous sommes ici au coin du boulevard Malesherbes, et à moins que le quartier ne vous déplaise...

— C'est parfait... Descendons!

— Je vais vous donner la main.

Et le socius de Lamblin sauta à terre pour aider son patron à prendre pied sur le trottoir.

Or, pendant que les deux agents se préparaient de la sorte à se rendre à leur poste d'observation, voici ce qui se passait dans cette maison dont Lamblin avait manifesté l'intention de faire le blocus.

XV

Une heure auparavant, une femme, enveloppée dans une ample rotonde, était descendue de fiacre rue Tronchet, en face du numéro 25, et, après quelques hésitations, elle avait traversé le trottoir et s'était présentée à la loge du concierge.

— M. le docteur Wormser? avait-elle demandé d'une voix un peu tremblante.

— A l'entresol, la porte à gauche, répondit la concierge.

La jeune femme monta alors l'escalier d'un pas précipité, et, au premier coup de timbre, la porte s'ouvrit immédiatement.

On l'attendait; le valet qui la reçut la conduisit, sans lui adresser la moindre question, jusqu'à un petit salon situé à l'extrémité de l'appartement, et, une fois là, il ouvrit la porte, et se retira discrètement dès qu'elle en eut franchi le seuil.

A son aspect, d'ailleurs, un homme s'était levé et était venu à sa rencontre les mains tendues.

— Juliette!... Enfin! dit-il, la poitrine émue. Ah! je vous attendais avec une mortelle impatience.

— Doubiez-vous de mon empressement à me rendre à votre appel? répondit la jeune femme.

— Je ne doutais pas... Les termes dans lesquels était conçue la lettre que je vous ai fait remettre ne vous laissaient pas le choix, et je savais que, dans votre intérêt même, vous répondriez à mon invitation.

— Mon intérêt!... fit la jeune femme avec étonnement. Pourquoi le mien plutôt que le vôtre?... Depuis longtemps nos intérêts ne sont-ils pas communs?

— Si vous disiez qu'ils l'ont été longtemps, vous seriez dans la vérité... mais depuis...

— En sommes-nous donc venus à l'heure des reproches?

— C'est pour être bien édifié sur ce point que je vous ai priée de venir.

— Eh bien, vous voyez que me voilà; j'ai hâte, maintenant, que vous m'expliquiez l'étrange langage que j'entends aujourd'hui.

Le docteur Conrad indiqua un fauteuil sur lequel la jeune femme prit place et, s'étant assis lui-même à ses côtés, il s'empara de sa main, qu'il serra dans les siennes.

— Ecoutez-moi, Juliette, dit-il, d'une voix ferme, le passé où nous nous sommes aimés n'est pas encore si loin de nous que vous ayez pu oublier. Vous vous souvenez de ces temps bénis où nous n'avions qu'un cœur; où nous bercions le rêve d'être l'un à l'autre; où nous entrevoyions le bonheur possible

d'une union qu'aucune puissance humaine ne pourrait plus rompre... Il n'a pas dépendu de moi, du moins, que ce rêve ne se réalisât, et si, de votre côté, vous étiez restée aussi fidèlement attachée à ces sentiments que j'évoque, vous ne seriez pas aujourd'hui comtesse de Savenay, et je ne serais pas, moi, hanté trop souvent par la pensée d'un nouveau crime!

— Que dites-vous? s'écria la comtesse, en se levant à demi, pour retomber aussitôt sur sa chaise; comment osez-vous prononcer ce mot terrible?

— Il vous fait peur?

— Vous n'avez donc jamais eu de remords?

— Des remords! fit le docteur d'un ton amer, allons donc! Espérez-vous me donner le change, et ne savez-vous pas que je vous connais... mieux peut-être que vous ne vous connaissez vous-même! — Des remords! vous, madame Brémont?

— Conrad!

— Tenez, laissez-moi vous rappeler à la réalité dont vous cherchez vainement à écarter le fantôme. Vous savez comme je vous ai aimée, n'est-ce pas? Cet amour, c'était toute ma vie, et je n'ambitionnais pas d'autre bonheur... Je vous avais connue avant M. Brémont... Si j'avais été riche, ce n'est pas lui qui fût devenu votre époux! Vous m'aimiez alors, et aujourd'hui encore, au souvenir du bonheur perdu, je sens s'apaiser parfois l'atroce jalousie dont je suis déchiré.

— Vous êtes jaloux! fit la comtesse, sur un ton qui communiqua au jeune docteur une sourde irritation.

— Jaloux! oui, répliqua-t-il avec violence, et vous le savez bien... puisque c'est sous l'empire de ce sentiment que nous avons cherché ensemble le moyen de sortir d'une situation intolérable: pour que nous fussions heureux, il fallait que M. Brémont mourût...

— Ne parlez pas ainsi.

— Et M. Brémont est mort!

— Taisez-vous!

— C'était la liberté pour vous; et pour moi un avenir assuré de tendresse et d'amour!... Mais il y a loin, dit-on, de la coupe aux lèvres, et quand j'allai vous retrouver, un an plus tard, au Brésil où vous vous étiez réfugiée, j'appris avec stupeur que vous étiez devenue comtesse de Savenay!

— Si vous saviez...

— Je ne voulais rien savoir, car la seule chose que je compris, c'est que vous vous étiez donnée à un autre; et je ne rêus plus, dès lors, qu'avec la pensée de révéler au comte le secret de nos anciennes relations et de lui faire partager, à cet homme, toutes les tortures que j'endurais.

— Mais vous ne l'avez pas fait!

Le docteur passa sa main sur son front moite.

— Ah! ceux qui pourraient accuser ma faiblesse et ma lâcheté ignorent ce qu'il y a de séduction dans le regard et le sourire de la femme aimée... Non! je ne l'ai pas fait! Je me suis tu... et j'ai accepté, avec une soumission reconnaissante, l'aumône dont vous promettiez de payer mon silence. Je vous aimais toujours, moi! et je m'étais repris à l'illusion de croire que votre cœur pouvait renaitre à l'amour! Fou que j'étais! Je ne vous connaissais pas encore tout entière, et il m'a fallu deux années pour me désabuser; mais c'était fini!... et tout d'un coup, presque sans transition, je retombai de toute la hauteur de mes rêves, dans la cruelle solitude où me rejetaient votre froideur et votre indifférence.

— Ne croyez pas cela.

— Un moment même, je me sentis si abandonné et si désespéré, que je songeai au suicide.

— Malheureux!

— Mais je me dis qu'il serait bien ridicule de mourir sans m'être vengé, et dès lors je n'eus plus d'autre pensée.

La jeune femme eut un pli amer à la lèvre.

— Est-ce donc pour cela, dit-elle, que vous vous introduisiez, il y a trois jours, chez le comte, et que vous forciez la caisse comme un vulgaire malfaiteur?

— Raillez à votre aise, répliqua le docteur; cette aventure n'a pas eu seulement pour résultat de me faire à peu près riche, mais elle a précipité des événements qui assurent ma vengeance!

— Comment cela?

— Ah! le hasard fait bien les choses quand il s'en mêle, car c'est grâce à ce vol que le comte connaît à cette heure la communication secrète qui, de l'appartement du docteur Wormser, donne accès dans le boudoir de la comtesse de Savenay.

La jeune femme laissa tomber sa tête dans ses mains.

— Horrible! c'est horrible! balbutia-t-elle, frissonnante.

— De sorte, poursuivit le jeune homme, qu'il ne vous reste plus qu'un parti à prendre.

— Lequel?

— C'est de faire pour le comte ce que vous avez fait pour M. Brémont.

— Ah! jamais! jamais!

— Préférez-vous affronter la colère de votre époux!

— Je préfère me tuer!...

Le docteur eut un geste ironique.

— Non... Juliette! non... dit-il, vous ne vous tuerez pas!... Vous êtes jeune, vous êtes belle... vous ne renoncerez pas à la vie de plaisirs et de fêtes vers laquelle vous attirent votre jeunesse et votre beauté!... Et puis, le voudriez-vous, que vous ne le pourriez plus. Le crime a des liens plus indissolubles que



Christiane passa devant moi, rapide, affolée... (P. 131.)

ceux de l'amour même, et c'est en vain que vous cherchiez à vous arracher au souvenir de Sainte-Claire.

— Ah! ce crime, du moins, s'écria la jeune femme, nul ne le connaît.

— Qui sait? — Et le flacon si mystérieusement disparu, et que nous n'avons jamais pu retrouver, malgré nos âpres recherches?

— Nous deux seuls nous pouvons frissonner encore en nous le rappelant.

— Vous oubliez trop vite qu'il y avait un troisième témoin

— Christiane!... Ah! si elle avait découvert quelque chose, elle n'aurait pas gardé si longtemps le silence.

Le front du docteur se fronça d'un pli sombre.

— Sans doute! répondit-il, et je le crois comme vous; mais il faut prendre garde, cependant, et, si votre froideur ne m'avait éloigné de vous trop souvent depuis quelque temps, il est des choses que je vous aurais confiées et qui peut-être vous auraient édifiées sur ce qui s'est passé à Sainte-Claire, après la mort de M. Brémont.

— Quelles choses?

— Vous étiez partie, et Christiane était restée à Caen, chez M^{me} Ménager, qui l'avait recueillie.

— Je sais cela.

— Mais, ce que vous ignorez, c'est que, pendant une année, tous les huit jours, Christiane se rendait à Langrune.

— Christiane adorait son père.

— C'est une raison; pourtant j'ai pensé qu'il pouvait y en avoir une autre.

— Une autre?

— Après la mort de son père, Christiane, faut-il le dire, me parut, à moi qui l'observais avec attention, beaucoup plus préoccupée que désespérée, et il m'a semblé alors qu'elle avait des attitudes singulières qui juraient avec la douleur dont elle eût dû être frappée.

— Ah! je l'ai remarqué, comme vous.

— Cela dura huit jours, pendant lesquels elle ne voulut pas quitter la chambre où son père était mort.

— Que supposez-vous donc?

— Je suppose que Christiane s'abandonnait dès lors à une pensée qui ne l'a plus quittée depuis, et qu'elle cherchait...

— Le flacon?

— Comprenez-vous?

— Eh bien, elle ne l'a pas trouvé... n'est-ce pas? Toutes ses recherches ont été vaines; et si elle savait où aller le prendre...

— Je suis convaincu qu'elle le sait!

— Alors, il est entre ses mains?

— Pas encore.

— Quel sentiment l'arrête?

— Elle a peur.

— De quoi?

Le docteur baissa la voix et se pencha vers la jeune femme jusqu'à frôler son oreille.

— Un jour, je l'ai suivie, poursuivit-il; elle avait quitté Sainte-Claire. seule, à pied, enveloppée d'une pelisse, la tête couverte d'un voile épais, et, au bout d'un quart d'heure, elle pénétrait dans le petit cimetière où son père était inhumé. Le monument est modeste; la porte de bronze ouvre sur une petite chapelle derrière laquelle commencent les cinq marches qui conduisent au caveau; c'est vers cette porte que Christiane se dirigea, puis elle l'ouvrit et disparut... Je m'étais approché du monument, et presque aussitôt je la vis qui descendait les marches du caveau...

La jeune femme ne faisait plus un mouvement; le regard suspendu aux lèvres du docteur, elle écoutait, pâle, frissonnante, les mains nerveusement nouées.

— Et alors? balbutia-t-elle d'une voix faible.

— Alors, continua Conrad, il se passa dix minutes pendant lesquelles rien ne vint troubler le silence qui régnait profond et sinistre; puis tout à coup un cri s'éleva des entrailles de la terre; j'entendis des pas précipités remonter les marches de l'escalier et, aussitôt, Christiane passa devant moi, rapide, affolée, livide, comme si elle eût fui quelque effrayante vision!

— Mon Dieu! fit Juliette.

— Si bien que, dans son effarement, la malheureuse enfant avait disparu sans songer à refermer la porte de la chapelle.

— Que s'était-il donc passé?

— Je ne comprenais pas... je voulais savoir... et, à mon tour, je pénétrai dans le caveau...

— Mais, si Christiane était revenue... si elle avait refermé sur vous la porte de la chapelle!...

— J'avais eu soin préalablement de briser dans la serrure la pointe d'un poignard que je porte toujours sur moi, et j'avais ainsi assuré ma retraite.

— Enfin, qu'avez-vous vu? Quel fantôme avait pu effrayer Christiane à ce point?

— Je crois l'avoir deviné...

— Ah! parlez! parlez!...

Le docteur s'était relevé, un peu ému au souvenir qu'il venait d'évoquer, et il allait poursuivre, quand un bruit de pas se fit entendre dans la pièce voisine.

— Qu'est cela? demanda la comtesse.

Conrad était déjà allé ouvrir, et aussitôt la femme de chambre de Juliette se précipita dans l'appartement.

— Qu'y a-t-il? interrogea avidement la comtesse.

— M. le comte a pénétré cette nuit dans le boudoir de madame, répondit la camériste, et il a découvert le passage secret.

La comtesse étouffa un cri.

— Ah ! perdue, cette fois, bien perdue ! balbutia-t-elle.

— Sauvée, au contraire, interrompit le docteur ; ne vous abandonnez pas... ne vous effrayez pas... laissez-moi faire.

Et se tournant vers la femme de chambre :

— Voyons, Françoise, dit-il d'un ton bref, explique-toi : le comte sait tout, il a découvert le passage secret et il a pénétré chez le docteur Wormser. Mais après ?

— Après, il a fouillé le meuble où vous enfermiez votre correspondance, et à cette heure il s'est retiré dans sa chambre avec ce qu'il a trouvé.

Le docteur eut un geste énergique.

— Eh bien, soit ! dit-il, le regard plein d'éclairs... Aussi bien, j'étais las de cette situation qui m'était faite. et j'avais hâte d'en sortir. Désormais, plus d'hésitation... les masques sont tombés et le comte apprendra bientôt à quel homme il a affaire ! Venez, venez, Juliette... si vous voulez être courageuse et forte... je saurai, moi, vous protéger contre tous les dangers qui pourraient vous menacer.

Huit jours se passèrent à la suite de ces événements, sans amener aucun incident digne d'être relaté.

Le comte et la comtesse de Savenay ne s'étaient pas revus, et il n'y avait eu entre les deux époux aucune explication.

La comtesse ne sortait plus et vivait retirée dans son appartement, où elle ne recevait que sa femme de chambre, qui lui rapportait tous les bruits du dehors.

En réalité, elle n'apprit rien qui fût de nature à l'intéresser.

Le comte, de son côté, continuait sa vie ordinaire ; une fois seulement, il avait reçu la visite de Lamblin, et était même sorti avec lui.

Où étaient-ils allés ? Nul ne le savait.

Il était certain que le comte méditait quelque mystérieux projet, et qu'il se livrait à d'âpres recherches. Mais quel en était le but, et sous l'empire de quelle sombre pensée agissait-il ? Il fut impossible à la comtesse de le pénétrer.

Elle n'avait pas revu Conrad et en était restée sur l'impression des dernières confidences qu'il lui avait faites, confidences interrompues par l'irruption de la camériste, et qu'il n'avait pas achevées.

Cette visite de Christiane au caveau de son père demeurait comme un mystère inexplicable où elle croyait voir une menace.

Sans doute, elle se disait bien que le temps avait jeté l'oubli sur les circonstances qui avaient entouré la mort de M. Brémont ; qu'importait que l'on retrouvât le flacon égaré, puisque sa découverte ne pouvait plus accuser personne !

Et pourtant, chaque fois qu'elle y pensait, une sueur froide perlait à ses

tempes, son cœur battait plus vite; elle eût voulu connaître le secret que Christiane portait en elle.

D'ailleurs, le silence du comte l'inquiétait.

Il n'était pas naturel. — Que faisait-il? Que préparait-il?

Autant de sujets de crainte.

Elle en était là, quand, une après-midi, Françoise vint la trouver plus tôt que de coutume, et la comtesse vit tout de suite, à son air, que quelque chose de nouveau avait dû se passer.

Elle l'interrogea avidement.

— Ce qui se passe, répondit la femme de chambre, est, en effet, bien inattendu : depuis une heure on fait, chez le comte, des préparatifs de départ.

— Est-ce possible?

— J'ai fait causer Gérôme, et il m'a dit que M. le comte devait quitter Paris.

— Quand cela?

— Ce soir.

— Et où va-t-il?

— A Caen.

La comtesse tressaillit.

— A Caen, répéta-t-elle machinalement, et il s'y rend seul?

— Je ne pense pas.

— Qui l'accompagne?

— Je l'ignore... jusqu'à présent.

— Et on ne t'a pas dit ce que le comte va faire en Normandie?

— On ne m'a pas dit ça, répondit Françoise, mais j'ai appris d'autres choses qui ont peut-être leur intérêt pour madame.

— Parle... alors... parle.

— Eh bien, poursuivit la femme de chambre, il paraît qu'hier un homme est venu voir M. le comte; il était dix heures quand il est arrivé, et une heure sonnait quand il s'est retiré.

— Quel est cet homme?

— Gérôme ne le connaît pas.

— C'est Lamblin, sans doute.

— Oh! Gérôme ne se serait pas trompé sur celui-là!

— Enfin, il n'a rien pu surprendre de leur conversation!

— Le comte et l'inconnu s'étaient enfermés, impossible de rien entendre.

Seulement, Gérôme croit que c'est un notaire.

La comtesse réprima un vif mouvement de surprise.

— Un notaire! dit-elle, les sourcils froncés.

Et presque aussitôt elle releva le front.

— Françoise, reprit-elle vivement, il faut, à tout prix, que tu voies le docteur.

— Où le trouverai-je?

— Je te le dirai ce soir, mais d'ici là observe bien ce qui va se passer chez le comte, quelles personnes il recevra, et en même temps surveille les agissements de Christiane... Car elle aussi est peut-être du complot qui se trame.

Or, ce même jour, presque à la même heure, Caminade sortait de l'hôtel de Brest, où il venait de déjeuner en compagnie de Lenglumé et de Séraphita.

C'est Lenglumé qui régalaît!

Le comte avait été plus que généreux envers le choriste, et, comme ce dernier voulait témoigner au jeune baryton combien il lui était reconnaissant de la bonne fortune qu'il lui avait value, il l'avait invité à déjeuner.

Caminade ne pouvait refuser sans le blesser; il avait accepté et ne le regrettait pas.

Le déjeuner avait été charmant et plein d'affectueuse cordialité; au dessert, on avait même débouché une bonne bouteille de vieux chambertin.

Le vin avait alors délié les langues, et l'on avait parlé avec attendrissement du passé, du présent et de l'avenir.

Comme on vidait un dernier verre, Lenglumé s'était tourné vers Caminade, l'œil allumé et un sourire narquois aux lèvres :

— Ma foi! dit-il avec enjouement, avant de nous quitter, et en trinquant une dernière fois, il faut que je te félicite.

— De quoi donc? fit Caminade surpris.

— Eh! parbleu... de ce que tu as balancé la petite.

— Nicette?

— Elle n'était pas mal, ça, je l'avoue... mais tu avais l'air pincé; et vrai, ç'aurait été dommage.

— Je n'y pense plus! dit Caminade avec effort.

— Et tu fais bien! Vois-tu, à ton âge, avec du talent et tes avantages physiques, tu en trouveras tant que tu voudras... et celle-ci n'était pas ton affaire. D'ailleurs, Séraphita l'a vue.

— Où cela?

— Elle rôdait autour de l'hôtel.

— Quand?

— Pas plus tard qu'hier encore, et, ce qu'il y a de plus drôle, c'est qu'elle était avec quelqu'un...

— Qui donc l'accompagnait?

— Eh! parbleu... te rappelles-tu le jeune voyou dont tu l'as délivrée dans le caboulot de l'île Saint-Louis?

— Lambert?

— Il paraît que l'enfant n'a pas de rancune ; car elle avait l'air au mieux avec lui.

— C'est impossible !

— Bah ! est-ce que ça ne finit pas toujours comme ça ! Toutes ces vermines-là, ça ne vaut pas cher, et je te regarde comme très heureux d'en être débarrassé. Pas vrai, Séraphita ?

La longue chanteuse opina du bonnet.

— Vous avez raison, approuva Caminade après quelques secondes de silence, et je vous remercie de l'intérêt que vous me portez... Au revoir donc, les amis, et à bientôt...

Et il s'éloigna, puis retourna au nouvel hôtel qu'il avait choisi.

Il était ému.

Les dernières paroles que Lenglumé venait de prononcer lui avaient communiqué une sensation aiguë qui lui pinçait vivement le cœur.

Nicette avec Lambert !... C'était donc possible, si invraisemblable que cela parût !

Et Caminade voyait passer comme un voile devant ses yeux.

— Je n'y pense plus ! avait-il dit à Lenglumé.

Ce n'était pas vrai ; car il y pensait toujours !

Il n'avait pas revu la jolie enfant ; mais sa silhouette si fine, si adorable de formes, lui trottait incessamment par l'esprit. Il était bien résolu à ne plus la revoir, mais, en réalité, il eût été enchanté de la rencontrer.

Cependant, ce que lui avait dit le choriste devait être la vérité.

Si, réellement, Nicette avait conservé pour lui quelque sentiment d'affection, pourquoi n'était-elle pas revenue ? Il ne demandait qu'à tout oublier, et il lui eût bien volontiers pardonné. Mais elle n'avait pas même tenté de rapprochement...

C'était là l'éternelle question qui l'obsédait et, plus d'une fois, il avait formé le projet d'abrèger le temps de son congé et de retourner à Bordeaux, où les distractions du théâtre et les préoccupations de ses débuts l'arracheraient à l'obsession de cette pensée.

C'est en songeant à toutes ces choses que Caminade atteignit l'hôtel où il demeurait, rue de Rivoli.

Comme il se disposait à monter à sa chambre, il s'entendit appeler du bureau de l'hôtel et revint précipitamment sur ses pas.

On lui présenta alors une lettre qui était arrivée pendant son absence, et il l'ouvrit d'un geste empressé.

Elle était du comte de Savenay, et ne contenait que quelques lignes :

« Le comte de Savenay part ce soir pour Caen. Il espère que M. Caminade voudra bien l'accompagner. Il le prie en conséquence de se trouver, à sept heures trois quarts, à la gare Saint-Lazare. »

Caminade éprouva une bien vive satisfaction en lisant cette invitation ; c'était

la distraction désirée, et il se réjouit à la pensée qu'il allait s'éloigner pendant quelques jours.

Il écrivit un mot à Gaston pour le prévenir de son départ, fit à la hâte les préparatifs indispensables, et vers sept heures il se fit conduire rue d'Amsterdam.

Il y trouva le comte qui l'y attendait, en compagnie d'un personnage que Caminade ne connaissait pas.

— M. Desgranges, dit le comte en présentant l'inconnu.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, mis très correctement, l'air compassé et bienveillant, quelque chose comme un notaire ou un chef de bureau.

Caminade salua, et aussitôt on se rendit sur le quai, où le train se formait.

Puis un homme d'équipe ouvrit les portières, et le comte monta dans un compartiment de première, où il fut suivi par M. Desgranges et le jeune baryton.

Il y avait peu de voyageurs et ils restèrent seuls jusqu'à l'heure du départ; mais, à ce moment, comme le premier coup de huit heures sonnait, un retardataire se précipita dans le compartiment et alla se jeter dans le dernier coin inoccupé, en face de Caminade.

Dans les deux autres coins avaient pris place M. Desgranges et le comte de Savenay.

Immédiatement un coup de sifflet retentit et le train se mit en marche.

Caminade avait à peine eu le temps d'examiner le nouveau venu, qui s'était placé en face de lui. Il faisait presque nuit, et, sous l'épais cache-nez dont il était enveloppé, il eût été bien difficile de distinguer ses traits.

D'ailleurs, Caminade ne s'y intéressait que médiocrement, et peu lui importait qu'il fût jeune ou vieux, brun ou gris... il avait l'habitude des voyages, et il était rare qu'il ne s'endormit pas au moment du départ, pour ne se réveiller qu'à celui de l'arrivée.

Aussi, une demi-heure après avoir quitté la gare, il fermait les yeux, sous la lumière voilée de la lampe dont M. Desgranges avait tiré le store, et s'affaissait dans un lourd et profond sommeil.

Combien de temps resta-t-il ainsi? Il ne le sut jamais.

Seulement, à travers son sommeil, il sentit tout à coup un pied se poser brusquement sur le sien, et, réveillé en sursaut, il ouvrit les yeux et jeta autour de lui des regards étonnés.

* Le comte et M. Desgranges dormaient; seul, l'inconnu qui lui faisait face était droit sur son séant, l'œil ouvert et luisant, et, chose inouïe, il regardait Caminade, un doigt sur les lèvres.

Caminade se secoua pour s'assurer qu'il ne rêvait pas.

Et il vit l'inconnu sourire!...

— Ah ça! que signifie?... commença-t-il.

— Eh! mon Dieu... c'est bien simple, interrompit l'inconnu.



C'était toujours la mere François qui tenait l'hôtel. (P. 140.)

- Qu'est-ce qui est simple?
- Je désirerais causer avec vous.
- Vous?

— Et comme vous dormiez de façon à me faire croire que vous ne vous réveillerez qu'à destination, alors je vous ai marché sur le pied.

Caminade ne savait trop ce qu'il devait penser de ce qu'il entendait, et se demandait s'il avait affaire à un insolent ou à un fou.

— Voyons, voyons, cher monsieur Caminade, reprit aussitôt l'inconnu, vous avez donc besoin de voir vos amis pour les reconnaître?

— Mais qui êtes-vous? interrogea le jeune artiste, qui, vaguement, commençait à avoir quelque soupçon sur l'identité de son interlocuteur... Est-ce que par hasard, vous seriez...?

— Je le suis.

— Lamblin?

— Silence!... Plus bas. Ne trahissez pas mon incognito, et profitons plutôt de l'occasion pour échanger rapidement quelques paroles bien senties!

C'était bien Lamblin qui lui parlait, mais un Lamblin qu'il n'avait jamais vu et qui était méconnaissable sous l'accoutrement d'emprunt dont il s'était affublé.

Il portait une ample pelisse de voyage, une barbe épaisse et noire et une toque de velours qu'il s'était enfoncée jusque sur les yeux.

— Vous filez donc quelqu'un? demanda le jeune homme, en baissant instinctivement la voix.

— Eh! parbleu! reprit l'agent: est-ce que vous croyez que j'ai le temps de me balader pour mon plaisir?

— Vous êtes, tout de même, pas mal rigolo, comme ça.

— Vous trouvez?

— Et où allez-vous?

— A Caen.

— Comme nous!... Et qui filez-vous

— Vous-même!

Caminade eut un haut-le-corps.

— Moi!... répliqua-t-il; eh bien... c'est pas pour dire, mais vous avez de l'aplomb.

Lamblin haussa les épaules.

— Parlons peu et parlons bien, dit-il. Je vous file, parce que vous accompagnez M. le comte, et qu'en considération des bonnes relations que nous avons ensemble j'espère que vous ne me refuserez pas de me donner les quelques éclaircissements dont j'ai besoin... Je me hâte d'ajouter que ce que je fais est tout dans l'intérêt de M. de Savenay et que vous n'aurez jamais à regretter de m'avoir aidé... N'hésitez donc pas; nous avons peu de temps à nous; le comte peut se réveiller, et il est important qu'il ne se doute de rien... Vous allez à Caen?

— Oui, répondit Caminade.

— Dans quel but?

— Je ne l'ai pas demandé au comte, et il ne me l'a pas dit.

— Mais celui qui l'accompagne?

— Je sais qu'il s'appelle Desgranges.

— Et c'est tout?

— C'est tout.

— J'espérais mieux... mais il ne faut pas demander l'impossible, il fera jour demain, et nous nous reverrons.

— Ce sera peut-être difficile.

— Si ça ne l'était pas, ce serait moins amusant.

— Cependant vous ne me dites pas vous-même...

— Chut!... voici que le comte se réveille : ni vu ni connu... bon voyage!

Et Lamblin, se rejetant dans son coin, se prit à emplir le compartiment de ronflements formidables.

XVI

Quelques heures après, le train s'arrêtait à Caen, et nos quatre voyageurs descendaient de wagon.

Caminade s'était approché du comte.

— Mon ami, dit alors ce dernier, je vous rends pour vingt-quatre heures toute votre liberté, car j'ai quelques courses à faire où votre concours me serait inutile. Je vous prie seulement de descendre à l'hôtel d'Angleterre, où je serais assuré de vous trouver si j'avais besoin de vous. Vous passerez donc cette journée et la nuit prochaine à Caen, et demain matin, après votre déjeuner, si je ne vous ai rien fait dire, vous partirez pour Langrane, où vous m'attendrez à l'hôtel Saint-Pierre ; est-ce convenu?

— Parfaitement, monsieur le comte.

— A bientôt donc mon ami, et merci.

Et il s'éloigna en compagnie de M. Desgranges.

Quant à Caminade, il ne tarda pas à sortir de la gare, et, ayant avisé dans la cour d'arrivée l'omnibus de l'hôtel d'Angleterre, il s'empressa d'y monter avec sa valise.

La voiture partit aussitôt, et quand, au bout de dix minutes, elle s'arrêta devant le luxueux établissement, Caminade ne fut pas peu surpris d'y trouver Lamblin, qui venait d'arriver en coupé.

— D'où venez-vous donc? interrogea Caminade.

L'agent sourit.

— J'étais bien aise de connaître l'adresse du comte, répondit-il.

— Et vous l'avez suivi?

— Ça n'est pas défendu, je suppose?

— Sans doute, mais tous vos agissements sont un peu suspects, et je ne sais qui me retient de prévenir M. de Savenay.

Lamblin serra le bras du jeune artiste avec force.

— Surtout, n'en faites rien! dit-il d'un ton sérieux; car il s'agit ici d'une affaire où l'honneur du comte de Savenay et sa vie même sont engagés; vous ne savez pas ce qui se passe, et moi, je n'en connais qu'une partie. Eh bien, je vous confierai ce que je sais, et vous m'aidez à apprendre ce que j'ignore. Et si vous faites cela, mon cher monsieur Caminade, vous aurez non seulement rendu un grand service à votre protecteur, mais vous aurez contribué à démasquer un des criminels les plus dangeureux que la police ait eu à rechercher.

— Alors vous supposez que le voyage du comte!..

— Le voyage du comte a des raisons que j'ignore et que je connaîtrai avant peu, je vous en réponds; jusqu'à présent, c'est confus encore; mais il ne faut qu'un rayon pour éclairer tout cela, et je l'attends.

— Qu'allez-vous faire?

— Nous en recauserons. Je suis venu à l'hôtel d'Angleterre pour m'assurer que vous y étiez. Maintenant, je sais où vous trouver, et je vais au plus pressé.

— Allons, bonne chance, et Dieu protège le comte.

Lamblin remonta en coupé et disparut.

La journée se passa sans que Caminade le revit.

Aucun incident ne vint troubler sa nuit, et le lendemain, après déjeuner, il loua une voiture et se fit conduire à Langrunc, où, selon la recommandation du comte, il descendit à l'hôtel Saint-Pierre.

C'était toujours la mère François qui tenait l'hôtel; elle accueillit le jeune baryton avec son plus invitant sourire.

— Monsieur vient pour quelque temps? lui demanda-t-elle avec empressement.

— Je ne sais, chère madame, répondit Caminade, car j'attends quelqu'un qui doit décider de la durée de mon séjour en Normandie.

— Une dame?

— Non! fit Caminade en souriant: un homme que vous connaissez probablement, attendu qu'il possède près d'ici un vieux château qu'il habite quelquefois.

— Serait-ce M. le comte de Savenay, qui a épousé la veuve de M. Brémont?

— Précisément.

— Est-ce que la comtesse l'accompagne?

— Je ne pense pas.

La mère François poussa un soupir.

— Je comprends ça, dit-elle, la pauvre dame!... Ce pays lui rappellerait de trop tristes souvenirs, car c'est ici qu'elle a perdu son premier mari! Ah! nous en avons bien parlé, le soir entre nous.

— Vous vous intéressiez à elle?

— Ce n'est pas tout à fait cela ! Seulement, imaginez-vous qu'à l'époque je logeais un jeune docteur étranger, qui fut appelé souvent près du moribond, et qui ne l'a quitté que lorsque c'a été fini, de sorte que nous avons suivi toute la maladie, et même, à ce propos, il y a une chose qui nous a tous bien intrigués, allez !

— Laquelle ?

— Ce docteur...

— Eh bien !

— A tort ou à raison, on avait cru dans le pays qu'il était très bien avec M^{me} Brémont.

— Vraiment !

— Et je n'ai pas besoin de vous dire quel a été notre étonnement quand nous avons appris qu'une fois devenue veuve M^{me} Brémont avait épousé le comte de Savenay au lieu du docteur Wormser.

— Le docteur Wormser ! répéta vivement une voix forte et bien timbrée, derrière la mère François.

Celle-ci se retourna effarée, et vit alors un voyageur arrivé de la veille et qui, sans qu'on s'en fût aperçu, prêtait depuis quelques moments une oreille indiscreète aux bavardages de l'aimable hôtesse.

Quant à Caminade, il n'avait pas fait un mouvement, car, du premier coup d'œil, il avait reconnu Lamblin dans le mystérieux voyageur.

— Eh ! vous m'avez fait peur ! dit la mère François déjà remise.

— C'est bien le docteur Wormser que vous avez dit ? insista l'agent.

— Sans doute ; un bon jeune homme pas fier et généreux ! Ils l'adoraient tous à Langrune.

— C'est lui qui a soigné M. Brémont.

— Comme un fils aurait pu le faire... Il passait ses jours et ses nuits à Sainte-Claire, et il ne l'a abandonné que lorsqu'il fut mort !

— C'est d'un bon cœur ! approuva Lamblin ; vous ne l'avez jamais revu depuis ?

— Jamais.

— Eh bien, chère madame François, je suis heureux de vous annoncer qu'avant qu'il soit longtemps vous aurez peut-être le plaisir de le revoir.

— Il est au pays ?

— Ça, je n'en sais rien, mais hier, à Caen, il m'a semblé le reconnaître.

En parlant ainsi, Lamblin s'était tourné vers le jeune baryton et avait fortement cligné de l'œil. Puis, sans ajouter un mot, il s'était éloigné dans la direction du bourg, laissant Caminade fort intrigué.

Lamblin devait avoir appris quelque chose depuis la veille et il avait hâte de l'interroger.

Peu après, il quitta donc l'hôtel à son tour, et se mit à la recherche de l'agent.

Au bout d'un quart d'heure, il l'aperçut debout devant une fenêtre ouverte, derrière laquelle une jolie fille faisait de la dentelle, ce qui est l'industrie du pays.

— J'avais hâte de causer avec vous, dit Caminade dès qu'il l'eut rejoint; avez-vous quelques instants à me donner?

— A vos ordres, mon cher artiste, à vos ordres, répondit l'agent, qui abandonna aussitôt son poste d'observation; j'ai d'ailleurs pas mal de choses intéressantes à vous dire moi-même.

— Vous avez rencontré le docteur Wormser, à Caen?

— Lui-même, hier, entre chien et loup.

— Il était seul?

— Il était seul quand je l'ai rencontré, mais j'ai tout lieu de croire qu'il était arrivé avec quelqu'un.

— Qui cela?

— Le nommé Lambert.

— Ils se connaissent donc?

L'agent se prit à sourire.

— Vous avez la candeur d'un enfant, répliqua-t-il. S'ils se connaissent? Ah! vous me la baillez belle!

— Cependant...

— Cependant, ils ne demeurent pas ensemble, pardieu! Mais ce n'est pas à un vieux singe comme moi que l'on apprend à faire des grimaces.

— Enfin, pourquoi êtes-vous à Langrune?

— Si je disais que c'est pour vous, je mentirais. Seulement, hier soir, à l'hôtel des Colonies, où le docteur est descendu, je l'ai entendu commander une voiture pour Langrune. Mon parti a été vite pris, et j'ai aussitôt résolu de m'y rendre avant lui... Mais j'avoue qu'un moment j'ai été sur le point de renoncer à mon projet.

— Pourquoi?

— Parce que, en quittant l'hôtel des Colonies, rue Saint-Jean, devinez avec qui je me suis trouvé nez à nez?

— Dites, dites.

— M. Ménager!

— Gaston?

— N'est-ce pas que c'est singulier?

— Je lui avais écrit avant de partir; il m'aura suivi.

Lamblin remua la tête.

— Je l'aurais cru comme vous, répliqua-t-il d'un ton moitié grave, moitié ironique, s'il ne m'avait prié avec instance de vous cacher sa présence à Caen...

— Voilà qui est invraisemblable.

— Possible! mais il faut se le tenir pour dit... le moment des explications viendra.

-- Enfin, qui l'attire à Caen?

— Il y est arrivé avec M^{me} Ménager et M^{lle} Christiane.

— Dans quel but?... Elles ignorent l'une et l'autre le brusque départ du comte, et, en tout cas, cela intéresse peu M^{lle} Christiane.

— Vous pourriez vous tromper... car il n'y a pas que le comte, qui ait quitté l'île Saint-Louis pour venir en Normandie.

-- Qui donc encore?

— La comtesse.

— Elle serait à Langrune?

— Depuis ce matin.

— Vous l'avez vue?

— Je ne me suis pas couché. Dès mon arrivée, je suis allé respirer l'air pur des champs, et j'ai poussé jusqu'au village de Sainte-Claire.

-- Pourquoi faire?

— Une idée! J'étais curieux de voir le monument que l'on a élevé à la mémoire de ce pauvre M. Brémont.

-- Et c'est là que vous avez rencontré la comtesse?

— Précisément.

— Ah! ce n'est pas pour prier sur la tombe de son premier mari qu'elle s'y rendait.

Un pli sombre creusa le front de l'agent.

— Non, vous avez raison, dit-il en baissant instinctivement la voix, et pourtant elle y vient pour quelque chose, n'est-ce pas?

Et, les sourcils froncés, il promena pendant quelques secondes autour de lui son regard où brûlait une flamme intense.

— Pourquoi alors, pourquoi?... continua-t-il. Ah! tenez, depuis hier vous ne sauriez croire toutes les idées qui me sont passées par l'esprit. Nous autres policiers, nous sommes cependant familiarisés avec tous les mystères de notre misérable société; nous avons fouillé tous les mondes, et je croyais bien que je ne m'étonnerais plus de rien! Eh bien, je m'étais trompé!... car, depuis hier, je m'effraye moi-même, à de certains moments, des redoutables pensées qui me brûlent!

— Que supposez-vous donc?

— En ce qui touche le comte, l'affaire est limpide, dit Lamblin; depuis la découverte du passage secret, depuis qu'il tient entre ses mains la correspondance de la comtesse et du docteur, sa résolution a été vite prise. Il s'est entendu avec son notaire, a révoqué l'acte par lequel il abandonnait à sa veuve, pour le cas

où il mourrait avant elle, la totalité de son immense fortune ; ayant ainsi assuré la seule vengeance à laquelle la jeune femme puisse être sensible, il est venu se retremper ici, dans un sentiment qui, quelquefois, a consolé bien des désespérés. Vous n'ignorez pas que le comte a aimé autrefois une jeune fille de ce pays et qu'il fait élever dans les environs, depuis la mort de sa mère, l'enfant né de leurs amours. Son voyage à Caen et à Langrune s'explique donc tout naturellement, et il ne faut pas y chercher un autre mobile.

Mais, pour ce qui est de la comtesse, c'est une autre paire de manches ; elle redoute bien certainement la résolution du comte, et on pourrait croire que cette préoccupation domine son esprit et l'inquiète ; et cependant elle paraît oublier la gravité de la situation, et ne s'occupe que de la tombe de son premier mari. D'autre part, j'ai appris depuis hier que M^{lle} Christiane ne manque jamais, chaque fois qu'elle est au pays, de visiter cette même tombe, où elle passe de longues heures, ce qui, venant d'une fille aussi aimante, n'a rien qui ne soit parfaitement explicable. Mais cette tombe ! toujours ! Comment traduire l'expression que j'éprouve ? Il y a là une énigme qui m'obsède. Ma curiosité n'a jamais encore été éveillée à ce point, et il faudra que je sache enfin.

— Que comptez-vous faire ?

— Une chose banale et, si vous le voulez, je vous mettrai de moitié dans mes investigations. Si vous tenez à rendre service au comte, je crois que je vous en offre là le moyen.

— De quoi s'agit-il ?

— Le comte ne va pas tarder d'arriver ; il vous emmènera au château de Longueville, qui est situé à environ deux kilomètres derrière cette pointe que l'on aperçoit d'ici, et, s'il n'a pas besoin de vous pour cette nuit, j'irai vous prendre à la porte du parc, vers onze heures.

— Est-ce donc que vous voulez me conduire au cimetière de Sainte-Claire ?
L'agent eut un éclair dans les yeux.

— Oui, mon ami, répondit-il avec force, et, si papa Lamblin n'est pas encore devenu tout à fait gâteux, je crois que la nuit nous y réserve quelque surprise.

XVII

Ainsi que l'avait prévu Lamblin, le comte arriva une heure plus tard et il emmena Caminade au château de Longueville.

Le jeune baryton se laissait faire.

Il ne comprenait pas grand'chose à ce que l'on attendait de lui ; mais jusqu'alors la mission dont il était investi ne lui semblait pas compliquée et il n'élevait aucune observation.



Un cri affolé s'échappa de ses lèvres. (P. 150.)

Dès l'arrivée au château, le comte l'avait, du reste, mis fort à son aise, en lui donnant toute liberté d'aller et de venir jusqu'au lendemain soir, où il devait réclamer son concours.

Caminade n'en demandait pas davantage, et il se trouva dès lors tout autorisé à suivre Lamblin, quand il se présenterait.

Après dîner, vers neuf heures, il monta donc à la chambre qui lui avait

été attribuée, et, ayant ouvert la fenêtre, il fuma un excellent londrès dont il avait trouvé quelques échantillons sur sa cheminée.

Le temps était sombre, de noirs nuages passaient lents et lourds dans le ciel, et l'on apercevait à quelque distance les lames qui, venant du large, allaient se briser sur les hautes falaises.

Caminade avait rarement assisté à un pareil spectacle, et il en fut saisi.

C'était grandiose, et, dans cette contemplation, l'heure s'écoula rapide, sans, pour ainsi dire, qu'il s'en aperçût.

Onze heures sonnèrent à l'église du village voisin, et tout à coup il se redressa et prêta l'oreille.

Il avait cru entendre un pas crier sur le sable des allées du parc, et presque aussitôt un coup de sifflet retentit dans la nuit.

C'était Lamblin qui lui envoyait ce signal.

Il se hâta de descendre et le trouva à la porte du parc.

— Heure militaire! dit-il au jeune baryton, dès qu'il le reconnut. Vous voyez si je suis exact. Êtes-vous libre?

— Jusqu'à demain, répondit Caminade.

— Eh bien! ne perdons pas de temps, filons.

Ils se mirent en marche.

Lamblin paraissait connaître le pays comme s'il y fût né. Il s'engagea résolument dans un étroit sentier, et, quelques minutes plus tard, les deux compagnons se trouvaient en rase campagne.

— Vous savez que je n'y vois goutte, dit Caminade au bout d'un instant, je m'abandonne à vous.

— C'est ce que vous avez de mieux à faire, répartit Lamblin... Au surplus, nous n'en avons pas pour longtemps.

— Nous allons toujours à Sainte-Claire?

— Toujours!... et nous y serons avant une demi-heure. J'ai le temps, tout en marchant, de vous annoncer une nouvelle qui va vous surprendre.

— Quelle nouvelle?

— Savez-vous qui vous a remplacé depuis ce matin à l'hôtel Saint-Pierre?

— Et comment voulez-vous que je le sache?

— Un de vos amis.

— Gaston?...

— Non! quelque chose de plus épatant.

— Dites, dites.

— Le choriste...

— Lenglumé!... Allons donc, qui vous a dit ça?

— Je l'ai vu.

-- Que viendrait-il faire à Langrune?

— Il y vient appelé par le comte, et il doit se rendre au château de Longueville demain, à la tombée de la nuit.

— Que diable le comte peut-il donc attendre de lui?

Lamblin fit entendre un petit ricanement.

— Ça, je l'ignore, répliqua-t-il ; et à moins que M. de Savenay n'ait à lui commander quelque travail de maçonnerie...

Caminade réfléchit un moment.

— Nous marchons enveloppés de mystères, reprit-il peu après ; et la présence de Lenglumé à Longueville me semble inexplicable. Y comprenez-vous quelque chose, vous ?

— Je ne cherche même pas à comprendre, reprit Lamblin... et ça, parce que je suis assuré que nous le saurons surabondamment demain. Ne nous laissons donc pas détourner : le sage ne fait qu'une chose à la fois, et j'ai toujours pensé qu'il faisait bien. Nous avons notre but pour cette nuit, n'en poursuivons pas d'autre. J'estime, d'ailleurs, que nous aurons de quoi satisfaire notre curiosité.

— J'aperçois là, sur notre droite, un mur élevé, et derrière, quelques cyprès.

— Vous commencez à vous habituer à l'obscurité, ça va bien ; prenons par ici, longeons le mur, et à vingt-cinq mètres au plus nous trouverons une porte qui donne sur la campagne.

— Elle est peut-être fermée.

— Elle l'était ce matin ; mais j'y ai passé dans la soirée et je l'ai laissée ouverte.

— Vous pensez à tout.

— C'est le métier qui veut ça.

— Mais je me demande pourquoi vous n'entrez pas par la grande grille qui est de l'autre côté.

— Ne me le demandez pas, je vais vous le dire. La grille, c'est à la portée de tout le monde. On entre et on sort par là quand on n'a rien à cacher, et ce n'est point notre cas, puisque nous prétendons que nul ne se doute de notre présence : cette petite porte, c'est comme qui dirait l'*entrée des artistes*. Vous connaissez ça.

— Parbleu !

— Eh bien ! vous voilà édifié ; nous nous sommes dit tout ce que nous avions à nous confier. Maintenant bouche close ; œil ouvert ; regardons et ne parlons plus ! Est-ce compris ?

— Parfaitement.

Ils étaient arrivés à la petite porte dont ils venaient de parler. Ainsi que l'avait annoncé Lamblin, elle n'était qu'entre-bâillée, et il n'eut qu'à la pousser pour qu'elle s'ouvrit.

Ils en franchirent le seuil.

Mais, au lieu de continuer son chemin, l'agent s'arrêta un moment avec un geste de surprise et se baissa vers le sol.

— Ouais? balbutia-t-il à voix basse, voilà qui est significatif.

— Qu'y a-t-il? demanda Caminade du même ton.

— Il y a deux ou trois heures, quand j'ai passé par ici, j'avais pris le soin d'aplanir le terrain, de façon à n'y laisser aucune empreinte de pas.

— Eh bien?

— Regardez, le sol a été foulé depuis! Il y a là des empreintes toutes fraîches. Quelqu'un a pénétré dans le cimetière par cette même porte.

— Qui cela peut-il être?

Lamblin haussa les épaules.

— Je m'en méfiais, comme vous voyez, répondit-il; mais ne nous attardons pas, et tenons-nous bien! Vous êtes armé, moi aussi; enchainons; enchainons, comme on dit chez vous!

Ils s'éloignèrent, cette fois, avec mille précautions, recherchant les allées ombreuses, regardant à droite et à gauche, écoutant les moindres tressaillements de la terre.

Au bout d'un moment, Lamblin s'arrêta brusquement, et ébaucha un geste rapide qui commandait la prudence et le silence.

Ils venaient de s'engager dans un angle du cimetière, au fond duquel, se dégageant des touffes de lilas, apparaissait la blanche silhouette d'une chapelle.

— C'est là! fit l'agent à l'oreille de Caminade.

La petite chapelle, construite sur le caveau où reposait M. Brémont, présentait un aspect des plus saisissants, vue surtout à cette heure de nuit et sous le ciel sombre.

Caminade se sentit frémir; un moment même, un cri de superstitieuse terreur fut sur le point de lui échapper, quand, à travers les vitraux colorés des deux fenêtres à ogives, il vit trembler la lumière vacillante de la lampe funéraire.

Lamblin lui serra le bras.

— Prenez garde! murmura-t-il d'un ton impérieux.

— Mais il y a quelqu'un là! dit Caminade.

— Pas encore... Silence! écoutez.

Caminade se tut, et son regard devint ardent et fixe.

Un bruit de pas venait de se faire entendre et, presque aussitôt, deux femmes passèrent, le visage couvert d'un voile épais, serrant autour de leur taille une pelisse d'étoffe sombre.

— C'est M^{lle} Christiane! dit Caminade d'une voix étouffée.

— La première, oui, répondit Lamblin.

— Et la seconde?

L'agent ne répondit pas tout de suite :

— La seconde, dit-il peu après, je crois l'avoir reconnue. Seulement, c'est si invraisemblable...

— Que supposez-vous donc?

— Ah! j'ai l'œil américain. On me l'a dit quelquefois. Mais ici, j'hésite, car cela trouble tous mes raisonnements et confond ma petite *jugeotte*.

— Enfin, cette femme?

— M^{me} de Savenay!...

— La comtesse!... avec la fille de M. Brémont... et vous prétendez...?

— Qu'elles se haïssent! sans doute; de cela, j'en suis sûr... et pourtant, c'est bien elle... le doute n'est pas possible.

— Ah! si nous pouvions les suivre!

Lamblin releva le front d'un air de défi.

— Qui ne risque rien, n'a rien, reprit-il aussitôt, et, ma foi! tant pis, je risque le paquet.

— Qu'allez-vous faire?

— Attendez-moi là; je vous raconterai au retour ce que j'aurai vu!

Et, sans donner à Caminade le temps de placer une objection, il sortit du fourré où il se tenait caché et marcha vers la chapelle, dans laquelle il disparut.

Déjà il n'y avait plus personne.

Les deux femmes avaient descendu les degrés de l'escalier et venaient de pénétrer dans le caveau.

Lamblin s'en approcha à pas cauteux, puis, le corps penché en avant, retenant son souffle, il plongea son regard dans le trou béant et noir.

Là encore une lampe brûlait, et aux rayons douteux qu'elle répandait alentour, l'agent aperçut un cercueil placé au milieu du caveau et dont le couvercle de cristal laissait voir le corps ossifié qu'il renfermait!

Tout solide qu'il fût, Lamblin sentit un âpre frisson le mordre dans sa chair.

Mais cette impression dura à peine ce que dure un éclair! Un autre spectacle l'attirait : les deux femmes étaient là et c'est d'elles surtout qu'il voulait s'occuper.

Il ne s'était pas trompé.

L'une était bien M^{me} Christiane Brémont, l'autre, M^{me} la comtesse de Savenay.

Que venaient-elles faire là toutes les deux, quel sentiment secret les avait poussées à se trouver, à la même heure, auprès de ce cercueil?

Il devait y avoir à cette étrange visite, accomplie dans des conditions presque dramatiques, une raison puissante que Lamblin eût voulu pénétrer.

Mais quel moyen employer?

Le mieux était d'attendre; c'est ce qu'il fit.
Et alors, voici ce qu'il vit.

XVIII

Les deux femmes s'étaient agenouillées auprès du cercueil, et pendant quelques minutes elles restèrent absorbées dans leurs prières, les mains jointes et le front baissé.

Christiane surtout paraissait tout entière abimée dans sa douleur; son visage était baigné de larmes, et on l'eût prise pour une statue, si de temps en temps un sanglot n'avait soulevé sa poitrine.

Quant à la comtesse, elle ne bougeait pas non plus; mais, par moments, on voyait ses épaules frissonner, son front se dressait lentement, et son regard, chargé de sombres effluves, allait du cercueil à Christiane, hésitant entre les mille sentiments divers qui l'agitaient.

On eût dit qu'elle voulait se lever, mais qu'une force plus puissante que sa volonté la retenait à sa place... elle crispait ses doigts, mordait ses lèvres, comprimait sa poitrine, en proie à un désordre dont la violence croissait d'instant en instant.

Tout à coup elle n'y tint plus, et, s'accrochant de ses ongles nerveux aux parois extérieures de la tombe, elle fit un brusque effort, à la suite duquel elle se dressa droite et pâle...

En même temps, elle avait rejeté son voile en arrière, pour mieux voir, et d'un œil avide, la gorge gonflée, elle se mit à regarder.

Une minute s'écoula alors, pendant laquelle elle fouilla ainsi le cercueil, s'oubliant dans son âpre recherche, ne s'inquiétant plus de savoir si on l'observait, ni si quelqu'un était là qui pût s'étonner de son étrange attitude.

Mais à ce moment une trépidation nouvelle secoua ses membres; elle prit sa tête dans ses dix doigts, et un cri affolé s'échappa de ses lèvres.

Il n'en fallait pas tant pour arracher Christiane à sa prostration et à son tour elle bondit de sa place, et, sourdement irritée, vint se placer en face de sa marâtre.

Et en apercevant cette dernière, penchée, audacieuse, sur le corps qui était là, une révolte se fit en elle comme à la vue d'une profanation.

— Madame! madame! que faites-vous?... s'écria-t-elle d'un ton plein de haine.

La comtesse ne répondit pas.

Depuis un moment, quelque chose d'anormal se passait; un sentiment bizarre s'était emparé de son esprit : courbée sur le cercueil, elle semblait s'être

absorbée dans une contemplation mystérieuse qui maintenant prenait son être tout entier.

— Vous ne répondez pas? Répondez donc! insista Christiane, qui, malgré elle, se sentait gagner par une épouvante sans nom.

Et alors, poussée par une sorte d'intuition supérieure, elle suivit la direction qu'avaient prise les regards de la comtesse, et aussitôt une pâleur livide se répandit sur ses traits, une suprême défaillance la saisit, et elle se vit obligée de se retenir au cercueil pour ne pas tomber.

Mais cette défaillance fut de courte durée.

Elle revint presque immédiatement à la réalité poignante, et, immobile, droite, les bras en croix sur la poitrine, elle aussi, elle regarda!

Contre une des parois de la bière, à quelques centimètres de l'endroit où reposait la main du mort, un rayon tombant obliquement de la lampe avait allumé une petite étincelle qui piquait l'ombre d'un point rouge et vif. Ce n'était rien, mais cela attirait le regard, qui, une fois arrêté, ne pouvait plus s'en détacher.

Christiane avait tressailli jusqu'au plus profond de son cœur, dès le premier moment, et maintenant elle était là, haletante, oppressée, oubliant que la comtesse était près d'elle ployée sous le désordre de la même impression.

C'est qu'aussi ni l'une ni l'autre des deux femmes ne s'attendaient à une pareille surprise.

Cet objet, qu'un rayon de la lampe funéraire mettait ainsi en lumière, c'était, elles n'en pouvaient douter, le flacon disparu depuis la terrible nuit où M. Brémont était mort.

Et voilà que la disparition s'expliquait.

Les doigts du moribond s'étaient crispés sur le flacon dans l'effort des dernières convulsions de l'agonie, et c'est vainement que sa fille et sa veuve l'avaient cherché dans la chambre mortuaire.

Depuis, la même pensée leur était venue à toutes deux, et, sous l'empire de la même curiosité inquiète, elles avaient pénétré à divers reprises dans le sinistre caveau!

Mais jusqu'alors elles n'avaient rien vu et il avait fallu cette coïncidence inattendue pour découvrir enfin l'objet si ardemment convoité!

Cependant, les deux femmes restaient silencieuses et mornes, s'abandonnant chacune de son côté à des impressions différentes.

La comtesse, plus impressionnable, quoique moins jeune, avait bien de la peine à se contenir. Son cœur battait à faire éclater sa poitrine; un voile sombre passait, par instants, devant ses yeux, jusqu'à l'aveugler, et, obéissant à des sentiments contraires, peut-être inconsciemment, elle avançait et retenait la main

comme si elle avait voulu la plonger dans le cercueil fermé et qu'elle eût reculé à la redoutable pensée d'un sacrilège !

Christiane, elle, attendait, les sourcils contractés, observant tout et surveillant les moindres mouvements de sa marâtre !

Enfin, à un moment, cette dernière, vaincue sans doute dans ses dernières hésitations, se cramponna au bord de la bière, et, perdant toute retenue et toute prudence, tenta énergiquement d'en soulever le couvercle.

Mais déjà Christiane avait saisi son bras, et l'œil en feu, la lèvre blême, elle s'efforçait de l'entraîner.

— Quelle pensée est la vôtre ? dit-elle d'un ton acéré ; quel sacrilège osez-vous méditer ?

— Moi ! balbutia la comtesse.

Christiane eut un amer et douloureux sourire.

— Ah ! vous l'avez vu... vous aussi, n'est-ce pas ? continua-t-elle d'une voix plus ardente, et vous pensez comme moi que celui qui se rendrait maître de ce flacon connaîtrait bien vite le secret de la mort de M. Brémont.

— Que voulez-vous dire ?

— Mais je vous ai vue, moi, durant la nuit terrible, et je vous ai surprise approchant ce flacon des lèvres du moribond.

— Malheureuse !...

— Et je saurai... je veux savoir ce qu'il contient !

La comtesse ne trouvait rien à répondre. Affolée, terrifiée, pantelante, elle se demandait si elle n'était pas en ce moment le jouet du plus épouvantable des cauchemars, et elle pressait son front dans ses deux mains glacées pour chasser l'horrible rêve qu'elle faisait.

Mais ce n'était pas un rêve ! C'est en vain qu'elle tentait de se dégager de l'effrayante réalité, et quand, éperdue, elle se tournait vers le cercueil, il lui semblait que le mort la raillait lui-même d'un sarcastique sourire !

C'était à devenir folle ; elle s'arracha à l'étreinte de Christiane, et fit quelques pas vers l'escalier.

— Partons, murmura-t-elle, sans bien comprendre ce qu'elle disait.

Christiane eut pitié.

— Vous voulez partir ? dit-elle.

— Oui, oui, je le veux.

— Vous avez peur ?

— C'est cela. J'ai eu tort de venir, j'ai peur, je vous en conjure.

— Eh bien, partez, soit ! partez, mais moi, je reste !

Un éclair de haine sauvage traversa l'œil grand ouvert de la comtesse, et elle fit un mouvement où l'on pouvait voir l'intention de se précipiter sur Christiane.



Elle ne cédaît pas à la poussée vigoureuse, dont il la secouait. (P 156.)

Mais, tout à coup, elle s'arrêta brusquement.

Quelqu'un avait marché dans la chapelle!

— On nous a suivies! dit la comtesse, la gorge serrée.

— Le docteur, peut-être! reprit Christiane, pendant que le rouge montait à son front.

— Non! non, répliqua la jeune femme, mais il y a quelqu'un qui nous épie... quelqu'un que je ne connais pas et que je veux connaître...

Et, sans ajouter une parole, elle gravit l'escalier et gagna la chapelle.

Christiane, non moins intriguée, l'avait suivie; mais elles ne trouvèrent personne.

Lamblin, ne tenant pas à être surpris en flagrant délit d'indiscrétion, s'était empressé d'aller rejoindre Caminade qui l'attendait.

Pour tout dire, le jeune baryton commençait à trouver le temps bien long, et ne put s'empêcher d'adresser des reproches à son copain.

— Au moins, lui dit-il, une fois calmé, avez-vous vu quelque chose?

— Vu! oui, répondit Lamblin; mais la voix ne venait que sourdement jusqu'à moi et j'ai mal entendu. Cependant, ce que je rapporte vaut bien la peine que je me suis donnée.

— C'était M^{lle} Christiane?

— Et la comtesse; parfaitement.

— Que venaient-elles faire là?

— Ça, c'est encore un peu bien obscur. Mais, pour incompréhensible que paraisse l'énigme, je connais un moyen d'en déchiffrer le mot.

— Lequel?

— Je vous le dirai demain?

— Vous reviendrez donc?

— Parbleu! et je ne regrette qu'une chose, c'est que vous ne puissiez pas m'accompagner, puisque vous êtes convoqué par le comte.

— Comptez-vous donc pénétrer, demain encore, dans le caveau?

— Eh! sans doute.

— Comment?

— Avec ceci.

Lamblin montra à Caminade une clef qu'il venait de tirer de sa poche.

— La clef de la chapelle! fit le jeune baryton.

— Elle-même, répliqua l'agent en ricanant.

Caminade fit un mouvement.

— Ah! vous avez du vice! dit-il sur un ton douteux; et vraiment je ne sais si je ne dois pas regretter de m'associer à de pareils agissements.

L'agent haussa les épaules.

— La fin justifie les moyens, riposta-t-il avec une certaine gravité; honni soit qui mal y voit! Nous sommes ici sur un terrain brûlant, et les artistes et nous, nous avons des manières différentes de considérer les choses... Il s'agit de pincer un criminel, je vous l'ai déjà dit, et si les moyens que j'emploie ne sont pas d'une rigoureuse honnêteté, vous savez, moi, je m'en bats l'œil... Cessons donc ces propos oiseux, et revenons à la situation. Tenez, n'entendez-vous pas?...

— En effet, ce sont deux voix de femme.

— Ce sont elles. Elles s'arrêtent sur le seuil de la porte.

— Elles en cherchent la clef.

— Et, ne la trouvant pas, elles feront la seule chose possible à cette heure, elles laisseront la porte ouverte.

Lamblin disait juste.

Quelques minutes se passèrent alors et, quand les deux femmes se furent bien convaincues qu'il leur était impossible de trouver la clef égarée, elles tirèrent la porte avec précaution et s'éloignèrent à pas précipités.

Lamblin écouta le bruit de leurs pas sous l'allée de mélèzes, et après que le bruit se fut éteint au loin, il attendit un bon moment sans bouger.

Caminade ne comprenait rien à ce manège.

— Qu'attendez-vous? interrogea-t-il, un peu impatient.

— On ne sait pas... répondit l'agent.

— Voulez-vous laisser au mort le moyen de sortir?

Lamblin étouffa un léger gloussement.

— Ma foi, dit-il, si celui-là pouvait profiter de la faveur d'une contre-marque, je crois qu'il en aurait long à raconter. Mais, après tout, vous avez peut-être raison, et il est temps de rentrer. Allons-y.

Il sortit en même temps du fourré où il se tenait caché, et marcha vers la chapelle, qui, ainsi qu'il l'avait prévu, était restée entr'ouverte.

Ce fut l'affaire d'un instant.

Il la tira doucement, donna un tour de clef à la serrure, et ce soin pris il redescendit dans l'allée.

Caminade le suivait pensif.

— Qu'avez-vous, mon ami? demanda Lamblin, qui remarqua son air préoccupé.

— Oh! presque rien, répondit le jeune baryton.

— Enfin, vous avez quelque chose?

— Oui.

— En ce cas, ouvrez-moi votre cœur.

Caminade suspendit sa marche.

— Eh bien, dit-il, il y a une chose que je ne comprends pas.

— Quelle chose?

— Je me demande pourquoi, ayant intérêt à pénétrer de nouveau dans le caveau de M. Brémont, vous remettez à demain une visite que vous pouvez faire tout de suite.

— Pas mal observé, répondit-il, et, en effet, il semble qu'il y ait là, de ma part, une inconséquence inexplicable; cependant rien n'est plus facile à comprendre, car, si je mets à demain, cher monsieur Caminade, c'est qu'aujourd'hui je craindrais fort d'être surpris.

— Supposez-vous que la comtesse ou M^{lle} Christiane aient la pensée de revenir.

— Je ne le suppose pas.

— Quoi donc alors?

La question était à peine posée, que Lamblin, saisissant Caminade au poignet, l'entraînait sous un épais taillis.

— Silence et regardez! dit-il à voix basse.

Et aussitôt ils virent passer, à quelques pas d'eux, un homme enveloppé d'un ample pardessus, dont le collet avait été soigneusement relevé dans l'intention évidente de dissimuler les traits du visage.

Il passa si rapidement, qu'il eût été impossible de le reconnaître.

D'ailleurs, il ne se savait pas observé, et c'est d'un ton résolu et ferme qu'il se dirigea vers la chapelle.

Lamblin se sentait pris d'une curiosité intense, comme il n'en avait jamais éprouvé encore, et une lueur fauve éclairait son regard.

Le mystérieux personnage venait de s'arrêter au seuil de la chapelle et, une fois là, il voulut en pousser la porte, qu'évidemment il croyait ouverte.

Mais quand il se fut assuré qu'elle était fermée, et qu'elle ne cédait pas à la poussée vigoureuse dont il la secouait, il eut un geste violent, proféra une horrible imprécation et reprit vivement le chemin par lequel il était venu.

— Et maintenant, dit Lamblin en se tournant vers Caminade, interdit, vous comprenez, pas vrai, que j'avais bien raison en remettant la partie à demain.

Or, le lendemain, voici la scène non moins saisissante et dramatique qui se passa vers minuit, au château de Longueville.

XIX

La journée s'était écoulée assez monotone pour Caminade.

A vrai dire, il regrettait presque d'être venu, et se sentait déjà pris de la double nostalgie de Paris et du théâtre.

C'est à peine s'il avait eu le temps de voir Paris, son Paris à lui.

Que de projets n'avait-il pas formés, cependant! Il voulait passer quelques soirées à l'Opéra, à l'Opéra-Comique, ces deux temples de l'art, comme on dit en province; se retremper dans l'air que l'on y respire, y reprendre les véritables traditions, s'initier aux progrès que l'on avait faits.

Il se croyait destiné, dès cette époque, à monter un jour sur l'une de ces deux scènes et à y faire consacrer son talent, dont il n'avait donné encore que les prémices. Son cœur se gonflait à cette perspective, et en réalité il n'était pas présomptueux à lui d'espérer qu'il réaliserait ce rêve!

Paris! c'est la ville unique vers laquelle se tournent tous ceux que l'art a marqués pour l'avenir, qui seule dispense la réputation, la fortune, la gloire, où la misère a ses ivresses et la mort elle-même ses extases!

Caminade n'y voyait peut-être pas tout cela, mais il savait qu'à Paris seulement il trouverait des juges autorisés qui le mettraient en lumière; et, pour le moment, il n'avait pas d'autre ambition.

Seulement, pour aller à Paris, il lui fallait d'abord prendre le chemin de Bordeaux, et il avait hâte de commencer cette saison, qui devait appeler sur lui l'attention du monde artiste.

C'était une grosse épreuve. Jusqu'alors il avait chanté, pour ainsi dire sans responsabilité. Maintenant, au contraire, il tiendrait l'emploi en chef, et c'était ses vrais débuts qu'il allait faire.

Il passa la journée à songer à toutes ces choses; puis, une fois sur cette pente, sa pensée, imprégnée de mélancolie, évoqua bientôt un souvenir plus pénétrant, et l'image de Nicette passa avec insistance devant son regard attendri. Qu'était-elle devenue? Que faisait-elle? Devait-il la revoir jamais?

Quoi qu'il pût faire, il y pensait toujours; à chaque instant, à propos de rien, il revoyait sa petite mine de grisette éveillée, et ses yeux dont la vivacité se voilait pour lui de douceur soumise et de timide abandon.

Caminade n'avait jamais rien vu d'aussi charmant, et un frisson mordait sa chair toutes les fois que le souvenir de la jolie enfant s'offrait à lui.

Mille questions lui venaient alors à l'esprit et le troublaient.

Était-elle sincère? L'avait-elle trompé? N'était-il pas souverainement ridicule d'y penser encore?

Et qu'importait après tout! Devait-on ainsi discuter son bonheur? Qui sait s'il ne regretterait pas, un jour, d'avoir passé sottement à côté de ce cœur aimant, qui ne demandait qu'à se donner?

C'était fini.

Il ne l'avait pas revue. Elle était retournée aux bas-fonds d'où il l'avait retirée une nuit, par hasard. Dans quelques semaines, il partirait pour Bordeaux, et, s'il devait un jour la rencontrer de nouveau, ils auraient oublié depuis longtemps l'un et l'autre le sentiment qui les avait un moment rapprochés. Caminade resta jusqu'au soir dans ces dispositions d'esprit.

Le comte était sorti de bonne heure avec M. Desgranges, et il n'était pas rentré, à la tombée de la nuit, quand la cloche du diner se fit entendre.

Caminade se rendit à cet appel.

Mais, comme il descendait de sa chambre pour aller se mettre à table, il aperçut sur le seuil de la salle à manger une aimable silhouette qui lui était particulièrement connue.

Celle de Lenglumé!

Il alla à lui avec empressement, et lui serra vivement les deux mains.

Sincèrement, il était heureux de le voir.

C'était une distraction, et il commençait à la désirer.

Lenglumé s'était pris à rire.

— Ah! ah! dit-il avec enjouement, tu ne t'attendais pas à celle-là, ma vieille?

— Eh bien, c'est ce qui te trompe. repartit Caminade, car on m'avait prévenu de ta présence à Langrune.

— Qui cela?

— Un de tes amis.

— J'en ai si peu.

— Lamblin.

— *La rousse!* bon; il faut qu'il fourre son nêz partout, celui-là. Qui vient-il moucharder par ici!

— Eh! toi-même! répliqua Caminade, par quel hasard te trouvè-je dans ces parages?

Lenglumé ne répondit pas tout de suite.

Un grand valet en habit noir et cravate blanche venait, après les avoir salués avec une parfaite correction, de les inviter à se mettre à table et les deux amis s'étaient empressés d'obtempérer à cette invitation.

— Comme ça se trouve, dit gaiement Lenglumé, je tombe littéralement; on n'avait pas plus faim sur le radeau de *la Méduse*.

— A table! alors.

— A table! A table!

Et ils s'assirent.

Le dîner fut copieux et servi avec un grand luxe d'argenterie et de cristaux. Les mets étaient exquis et les vins de première marque.

Il y eut surtout un sauterne dont Lenglumé parla longtemps et auquel il fit largement honneur.

Pour être choriste, on n'a pas abdiqué le droit d'être gourmet, et l'humble artiste était une fine bouche.

Pendant, au bout d'une demi-heure à peu près, quand la soif et la faim des deux convives eurent été en partie satisfaites, Caminade crut le moment venu d'échanger quelques confidences avec son compagnon, et, les valets s'étant retirés, il renouvela la question qu'il avait déjà formulée.

— Ce que je viens faire ici? répondit Lenglumé, ça, je n'en sais rien encore.

— C'est le comte qui t'a appelé au château?

— Parbleu!

— Pourquoi?

— Il ne me l'a pas dit.

— Et tu ne te doutes pas ?

— Je ne me doute de rien. Tout ce que je puis dire, c'est qu'avant-hier un larbin galonné s'est présenté à l'hôtel de Brest, avec une enveloppe à mon adresse.

— Et qu'y avait-il dans cette enveloppe ?

— Une lettre du comte qui m'enjoignait de partir sur-le-champ pour Caen, et un billet de cinq cents francs qui devait couvrir mes frais de voyage.

— Et tu es parti ?

— Dare dare. Le soir même, j'arrivais à Caen, je me rendais à l'hôtel qui m'était indiqué, et j'y trouvais un M. Desgranges qui me donna les instructions qui me manquaient.

— En quoi consistaient ces instructions ?

— Elles m'ordonnaient de me trouver aujourd'hui, entre cinq et six heures du soir, au château de Longueville, et tu vois si je suis exact.

— Tu n'as pas vu le comte ?

— Je l'attends.

— Et Séraphita, que pense-t-elle de tout ça ?

Le visage de Lenglumé s'épanouit.

— Ah ! mon ami, dit-il d'un ton enthousiaste, je nage dans la félicité ; jamais l'excellente créature n'a été plus aimable ; cette succession de bons aubaines l'a rendue à la gaieté... pauvre chère âme !... Tiens ! depuis que j'ai fait la connaissance du comte, nous sommes heureux comme si nous avions eu la douleur de perdre un oncle d'Amérique !

Caminade se répandit en un rire sonore.

On venait de servir le café, et le valet avait posé sur le plateau d'argent une boîte de cigares extra, dans laquelle Lenglumé alla cueillir délicatement quelques échantillons.

Lenglumé adorait le sauterne, mais il ne méprisait pas le londrès.

Toutefois, avant d'allumer celui qu'il venait de choisir, il jeta un regard inquiet sur le valet qui se tenait debout à quelque distance, sans qu'il parût se disposer à s'éloigner. Cette attitude l'intrigua.

— Est-ce que vous avez quelque chose à nous dire ? interrogea un peu brusquement le choriste qui avait bien diné.

Le valet s'inclina.

— Que ces messieurs veuillent bien m'excuser, répondit-il, mais je suis chargé de leur apprendre que M. le comte vient d'arriver au château.

— Ah ! ah ! fit Lenglumé en se levant à demi. M. le comte est de retour ; peut-être désire-t-il nous voir ?

— Non, messieurs, du moins pour le moment ; M. le comte s'est fait servir dans sa chambre, où il dinera avec M. Desgranges ; dans une heure seulement, il priera ces messieurs de se tenir à sa disposition.

Et ayant ainsi parlé, le valet s'inclina pour la dernière fois et se retira.

Les deux amis reprirent leur conversation, et, pendant l'heure qui leur était accordée, ils devisèrent de plus belle, rappelant le passé, songeant à l'avenir, s'oubliant dans les souvenirs évoqués et dans les rêves entrevus.

Une fois seulement, un incident se produisit.

Lenglumé était loquace, généralement, après boire; et il aimait surtout à parler de Séraphita.

Un moment même, il s'attendrit, et ses yeux s'emplirent de douces larmes.

— Pauvre chérie! murmura-t-il en levant les yeux au plafond; si tu savais quel cœur, quel dévouement, quelle tendresse!... et, tiens!... il faut que je te le dise, parce que tu es un bon zigue; eh bien! souvent, tu m'as fait de la peine.

— Moi! fit Caminade stupéfait, et à quel propos, grands dieux?

— A propos de Séraphita.

— Allons donc!

— Si! si! je l'ai bien remarqué... Tu lui bats froid... Et, vois-tu, quelquefois, j'ai compris qu'elle en était humiliée.

— C'est impossible.

— Cela est, te dis-je. Séraphita n'est pas démonstrative, je la connais bien. Mais elle a pour toi une véritable affection... et voir qu'on ne recueille qu'indifférence et froideur de la part des gens que l'on aime!...

— Je te jure...

— Je l'ai bien vu encore l'autre jour, quand il s'est agi de la petite.

— Nicette?

— Oui, Nicette... Elle ne pouvait pas la souffrir, quoi!... parce qu'elle pensait qu'une pareille liaison n'était pas ton affaire, et que tu allais peut-être compromettre ton avenir pour une pas grand'chose.

— Lenglumé!

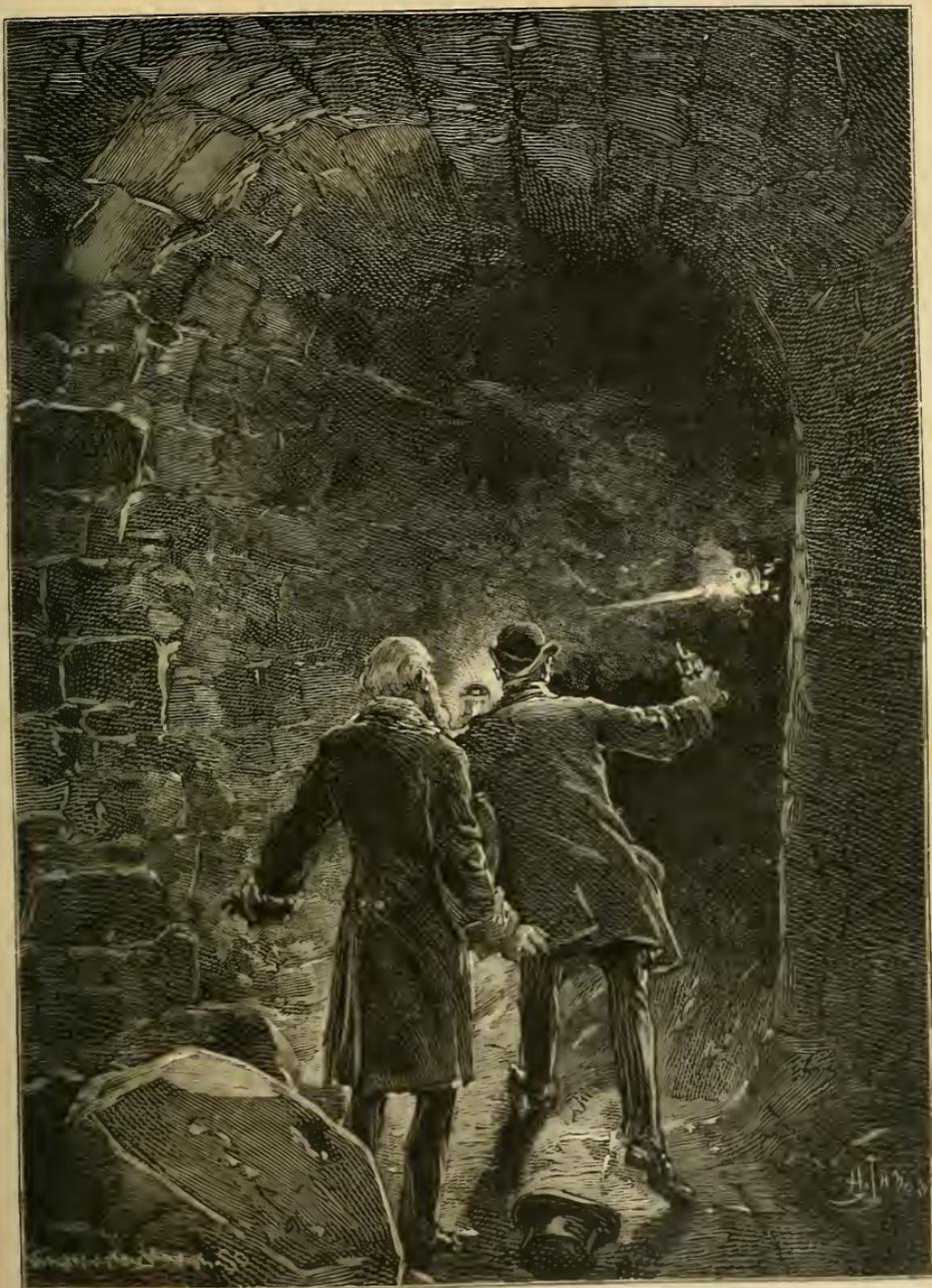
— Aussi, quand je lui ai dit que je l'avais rencontrée avec cette autre vermine de Lambert, ça l'a soulagée, parce qu'elle a bien pensé qu'après ça, ça serait bien fini avec toi! Les femmes sont toutes les mêmes; quand ça aime, il n'y a pas de bonheur comparable à celui-là. Aussi, je t'en conjure, c'est un véritable ami qui te parle, si nous devons passer la saison ensemble à Bordeaux, eh bien, fais-le pour moi, sois aimable et bon pour Séraphita! Tu veux bien!

— Je te le promets.

— A la bonne heure, n'en parlons plus; et après ça, entre nous, ce sera à la vie, à la mort!

Lenglumé achevait de parler, quand on vint prévenir les deux amis que le comte les attendait.

Ils le trouvèrent seul, dans une salle du rez-de-chaussée, debout, adossé à la haute cheminée.



Un éclair raya les ténèbres, et un coup de feu retentit! (P. 168.)

Dès qu'il vit entrer les deux amis, il alla vivement à Lenglumé.

Un air de résolution éclatait sur ses traits : sa démarche était ferme ; son regard brillait d'une flamme intense.

— Monsieur, dit-il d'un ton décidé, je vous ai fait venir à Longueville parce que je désire vous commander un travail que je ne pourrais sans danger confier à un ouvrier du pays. Vous êtes, d'ailleurs, un honnête homme, Caminade me l'a dit, et je le crois : le secret que vous emporterez d'ici, je suis donc assuré que vous ne le révélez jamais à personne.

— Monsieur le comte peut compter sur moi...

— J'y compte, et pour le moment c'est tout ce que j'ai à vous dire. Le travail dont il s'agit vous sera indiqué tout à l'heure, et c'est sur les lieux mêmes que je vous expliquerai ce que je désire. Veuillez donc, je vous prie, vous rendre auprès de M. Desgrauges et dans un instant M. Caminade et moi nous irons vous rejoindre.

Lenglumé se retira aussitôt, et, dès que le comte se vit seul avec le jeune baryton, il se tourna vers lui et lui tendit la main.

— Et maintenant, à nous deux, mon cher ami, dit-il d'une voix émue et grave. Vous savez déjà, par ce que je viens de dire à votre camarade, quel prix j'attache à ce que personne ne puisse trahir le mystère de ce qui va se passer ici cette nuit ; je fais donc appel à votre discrétion, et je sais d'avance que j'y puis compter... Mais il ne s'agit pas seulement de discrétion : ce qu'il faut surtout, entendez-moi bien, c'est une grande décision et un ferme courage.

— Mais, monsieur le comte...

— Eh!... je vous connais, mon ami, et je sais bien que vous m'offririez votre vie même, si je la demandais.

— Cette vie, vous l'avez faite honnête et presque considérée : elle vous appartient ; disposez-en !

— Vous êtes un brave garçon... Je n'attendais pas moins de vous ; écoutez-moi. Vous m'avez assisté récemment dans une des plus cruelles épreuves que la vie m'eût encore réservées ; et le hasard vous a mis de moitié dans le secret de l'effroyable découverte que je devais faire durant cette nuit de malheur et de honte.

— Monsieur le comte!...

— Non... laissez-moi... la blessure saigne encore : je veux qu'elle saigne toujours, et je la rouvrirais de mes propres mains, si je me doutais qu'elle dût se refermer jamais!... Les misérables ! Et voyez à quel point j'étais aveuglé. Le passage secret une fois découvert, c'est-à-dire l'infamie bien et dûment constatée, j'hésitais encore ; je ne voulais pas croire ; j'attendais une preuve ! insensé que j'étais!... et quelques heures plus tard, quand rentré chez moi, seul, le cœur

déchiré, la tête perdue, je fouillai cette correspondance que j'avais emportée... Savez-vous quelle révélation j'y trouvais?

— Qu'est-ce donc?

— Horrible!... tenez; c'est horrible! et, à cette heure encore, c'est à peine si j'ose y croire.

— Achevez.

— Dans cette correspondance, il n'y avait pas seulement cette preuve que je cherchais de l'adultère présent, mais encore...

— Quoi?

— À travers les réticences prudentes, les désirs hésitants, les réserves calculées, passait dans ces lettres odieuses quelque chose comme un souffle de crime.

— Que dites-vous?

— Ah! cela était vague... confus... la main tremblait, mais sous ce tremblement de la main on devinait le trouble de l'esprit, et à de certains moments on sentait la pensée obstinée qui revenait insistante, s'acharnant au même but, et s'imposant en dépit de la volonté même de l'amant et de la maîtresse.

— Eh quoi! vous croyez?...

— J'en suis sûr!... Seulement, tout cela, je le répète, est obscur; le fait manque... Ah! le fait! que ne donnerais-je pas pour le découvrir!

— Que feriez-vous?

Le comte se leva avec une lueur fulgurante dans les yeux.

— Ce que je ferais? répliqua-t-il. Vous le demandez! Je leur rendrais honte pour honte; je leur ferais souffrir les mille tortures que j'ai endurées, et je n'aurais de repos que je n'eusse tiré d'eux la plus redoutable des vengeances!

Ayant ainsi parlé, le comte se mit à parcourir la chambre à pas heurtés, les bras serrés contre la poitrine, le front comme chargé d'éclairs.

Au bout d'un instant cependant, le calme revint, et il s'arrêta un peu rassénééré devant Caminade, qui ne savait plus guère quelle contenance garder.

— Au surplus, dit-il, cette vengeance, je vais, dès ce soir, l'assurer en partie. Il y a quelques jours, j'ai fait dresser chez mon notaire, à Paris, un acte aux termes duquel je déshérite la comtesse et l'enfant qu'elle m'a donné! Cet acte, nous irons, Desgranges et moi, le placer, cette nuit, dans un endroit où nul ne puisse venir le voler ou le détruire. De cette façon, et pour le cas où je viendrais à mourir de mort violente, je serai assuré que ma vengeance ira atteindre les vrais coupables.

— Quelle supposition!

— Je ne suppose pas, mon ami. Hier, nous avons appris, M. Desgranges et moi, par une lettre de mon notaire, qu'un homme, resté inconnu, avait corrompu

son principal clerc, et que ce dernier avait livré, contre une somme énorme, le secret de l'acte dont je vous parlais tout à l'heure. Je suis donc exposé à être suivi, épié, et lorsque, dans quelques minutes, nous pénétrerons dans le souterrain, où nous allons nous rendre... peut-être y aurons-nous été précédés par les misérables que la comtesse soudoie...

— Et qu'aurai-je à faire ?

— Le souterrain commence au pied du château, et, de ce côté, il n'y a rien à craindre : la porte est solide et je me suis assuré, moi-même, que nul n'avait pu en franchir le seuil ; mais il y a une issue qui donne sur les bords de la mer, et je n'ai pas autant de confiance dans la porte qui la ferme.

— Vous craignez que l'inconnu signalé ne s'introduise par là.

— Je crains plutôt qu'il n'y ait déjà pénétré et qu'il n'attende les événements, caché dans l'un des nombreux détours du souterrain.

— Ce serait possible, et, dans ce cas, je ne verrais qu'un moyen de sortir d'embarras.

— Lequel ?

— Ce serait d'envoyer en avant quelqu'un qui s'assurerait de l'état des lieux.

— Mais ce... quelqu'un ?

— Pardieu ! vous me faites injure, monsieur le comte... Ce quelqu'un, ce sera moi !

— Et si vous rencontrez le misérable et qu'il soit armé ?

— Bon ! ne le suis-je pas moi-même ?... Un homme ne me fait pas peur. Laissez faire et ne vous inquiétez pas davantage ! Que l'on me montre seulement le chemin et, pour le reste, fiez-vous à moi...

Le comte serra chaleureusement la main du jeune baryton et, quelques minutes après, muni d'une lanterne sourde, ce dernier faisait son entrée dans le souterrain.

XX

Le souterrain du château de Longueville ne ressemblait pas à ceux dont le lecteur a pu lire la description dans les romans qui ont fait autrefois la joie et la terreur de nos pères.

Ce souterrain avait été creusé à vingt pieds sous le sol et se composait d'une artère principale, taillée dans le roc, large d'un mètre, haute de deux, et se prolongeant jusqu'à la mer, à cinq cents mètres environ : de loin en loin, soit, de cent mètres en cent mètres, on avait ouvert des couloirs latéraux qui formaient une sorte de labyrinthe, destiné sans doute à dérouter ceux qui s'y

seraient aventurés sans en avoir préalablement soigneusement étudié la topographie. Ces couloirs s'entre-croisaient dans ce but et ne rejoignaient l'artère principale qu'à l'extrémité même du souterrain.

On disait dans le pays qu'à l'époque de la Révolution il avait servi à faciliter la fuite de quelques émigrés; mais depuis un grand nombre d'années nul n'y avait pénétré, et le propriétaire actuel n'avait songé récemment à le visiter que pour un objet spécial et déterminé.

Caminade descendit donc les vingt marches de l'escalier, et, une fois sous la voûte, il avança résolument, sans que son cœur eût une pulsation de plus.

Il tenait d'une main la lanterne dont il s'était muni, et de l'autre il caressait la crosse de son revolver.

Cependant, dès les premiers pas, il sentit une humidité visqueuse lui tomber sur les épaules, et il boutonna son pardessus pour se garantir du froid.

Du reste, le plus profond silence régnait sous la voûte, et c'est à peine si, par intervalles éloignés, il percevait vaguement le murmure affaibli de la lame qui venait mourir sur la grève.

Il fit ainsi une centaine de pas, et s'arrêta alors devant un trou d'ombre, sur lequel il projeta aussitôt les rayons de sa lanterne.

C'était le premier couloir, et, comme il n'y vit rien de suspect, il ne jugea pas à propos de s'y engager.

D'ailleurs, il avait son idée.

De deux choses l'une : ou celui dont on redoutait la présence n'était pas venu encore, ou, s'il était arrivé, il se cachait dans l'un des couloirs.

Dans les deux cas, le plus habile était évidemment d'aller droit devant soi jusqu'à l'issue donnant sur la mer, à la double fin de le recevoir convenablement quand il se présenterait ou de lui couper la retraite, s'il tentait de fuir.

Il poursuivit donc son chemin, et pour animer un peu la solitude autant que pour se distraire il risqua une ou deux de ses vocalises les plus réussies.

Le lieu était particulièrement sonore; il fut content de l'effet.

Aussi, sans attendre d'y être invité, il entonna immédiatement l'air auquel il devait ses plus beaux triomphes :

Léonor, mon amour brave
L'univers et Dieu pour toi :
A tes pieds, je suis esclave,
Mais je me relève roi !

Et il aurait poursuivi de la sorte, si un incident n'était venu lui couper la parole.

Comme il achevait la phrase commencée, un bruit se fit entendre sur ses derrières : en même temps, une lumière éclairait l'entrée du sentier du souterrain et, peu après, une voix de basse profonde répondait :

Du courage,
A l'ouvrage.
Les amis sont toujours là.

— C'est cet animal de Lenglumé! murmura-t-il; il paraît qu'il reprend son ancien métier; ah! c'est pas pour dire, mais, depuis quelque temps, l'ancien lui rapporte plus que le nouveau. Heureuse Séraphita!

Et il continua d'avancer, sans plus s'occuper de ce qui se passait derrière lui.

Cette fois, il alla jusqu'à bout, et une fois arrivé, quand il vérifia l'état de la porte qui fermait cette issue, il remarqua non sans étonnement qu'elle était restée entre-bâillée.

— Oh! oh! balbutia-t-il avec un haut-le-corps, je ne le lui fais pas dire... quelqu'un a passé par là... et y a même laissé de fortes empreintes. — Ce que nous allons rire! — Et d'abord, fermons cette porte, pour éviter les courants d'air; il faudra bien ainsi qu'il me passe par les mains... et alors nous nous expliquerons.

Caminade repoussa la porte et, cette précaution prise, il rebroussa chemin jusqu'à l'endroit où aboutissait le labyrinthe.

Là, il s'arrêta encore.

Il eût été imprudent de pousser plus loin, et il attendit.

On entendait alors le bruit des coups de ciseau qui entamaient le roc; les lumières allaient et venaient aux abords de l'entrée du souterrain, et il percevait un murmure de voix, où dominaient les notes basses du choriste.

Cela dura quelques minutes.

Puis, tout à coup, Caminade se prit à tressaillir.

Quelque chose avait remué du côté du labyrinthe. On venait de marcher à une faible distance : il n'était pas douteux qu'il n'y eût quelqu'un là.

Le jeune baryton arma son revolver.

La situation se corsait, pour nous exprimer comme il l'eût fait lui-même. Elle se corsait si bien, qu'au même instant il entendit des pas précipités accourir du château. Et machinalement il allait faire quelques pas en avant, quand une voix l'interpella vivement.

— Caminade, êtes-vous là?

C'était la voix de M. de Savenay.

— Oui, monsieur le comte, s'empressa de répondre le jeune artiste.

— Où êtes-vous?... Répondez.

Caminade saisit le bras du comte.

— Silence! plus bas! murmura-t-il à son oreille. Je viens d'entendre quelque chose dans le labyrinthe. Il doit y avoir quelqu'un qui s'est caché là pour nous épier.

— Il faut s'en assurer.

— C'est ce que j'allais faire.

— Eh bien, venez! venez! Ah! si c'était lui! Si je pouvais le tenir enfin au bout de mon revolver.

Et, entraînant Caminade, le comte s'engagea, sans plus réfléchir, dans le couloir qui ouvrait sa *bouche d'ombre* sur l'artère principale du souterrain.

Caminade suivit sans faire d'objection : il eût craint que le comte ne pût croire qu'il avait peur. Mais il se réservait de saisir la première occasion favorable pour lui présenter quelques observations sur l'imprudencé qu'il allait commettre.

L'occasion s'offrit d'elle-même, plus tôt qu'il ne l'espérait.

Ils avaient à peine fait cinquante pas que le comte suspendit tout à coup sa marche.

— Qu'y a-t-il? interrogea Caminade.

— Une réflexion qui ne m'était pas venue.

— Mieux vaut tard que jamais.

— Et je pensais qu'en nous engageant dans cette voie nous risquons de laisser à notre ennemi la possibilité d'opérer sa retraite en toute sécurité.

— Voilà qui est juste, approuva Caminade, et, pour parer à tout événement, il n'y a qu'un moyen que j'allais vous proposer : c'est de nous partager la besogne, et pendant que vous garderez l'issue qui donne sur la mer, moi je fouillerai le labyrinthe, afin d'en dénicher l'oiseau.

Il n'y avait pas d'autre moyen en effet; le comte accepta tout de suite. Et ils allaient prendre leurs dispositions en conséquence, quand, au moment où ils se séparaient, un rire strident et moqueur vint tout à coup s'épanouir à une faible distance.

— C'est qu'ils le feraient comme ils le disent, fit en même temps une voix gouailleuse et traînarde que l'on n'entend que sur le pavé de Paris; voilà qu'ils se mettent deux contre un! *Mince*, alors!... Il n'est que temps d'aboyer.

Aussitôt un éclair raya les ténèbres et un coup de feu retentit, répercuté avec des grondements de tonnerre par tous les échos du souterrain.

Caminade s'était déjà précipité vers le point où l'éclair avait lui, et, sans se préoccuper de savoir s'il était suivi par le comte, il se mit, le revolver au poing, à fouiller tous les angles rentrants du rocher où un homme pouvait se cacher.

Tout en marchant, la voix de Passassin lui restait dans l'oreille; il lui semblait l'avoir déjà entendue, et il se rappelait cet accent de terroir parisien qu'aucune capitale de l'Europe ne nous a jamais envié.

Mais il ne s'abandonna pas longtemps à ces réflexions, car, au bout de quelques secondes, un nouvel éclat de rire vint le rendre à la réalité.



Je fis le tour du cimetière, et je ne tardai pas à y rentrer par la petite porte... (P. 173.)

En même temps, un rayon projeté par la lanterne dont l'inconnu s'était muni tombait sur lui et l'éclairait en plein corps.

— Bon! le gommeux! fit la même voix. Ah! cette fois, tu vas me le payer, Aglaé.

Et immédiatement un second coup de feu éclata.

Heureusement, la seconde balle, pas plus que la première, n'atteignit le

courageux artiste. Mais une lueur traversa alors son esprit et un cri s'échappa de ses lèvres.

— C'est lui! c'est Lambert! balbutia-t-il.

Et il courut sur le misérable, bien résolu, s'il l'atteignait, à ne lui faire aucun quartier.

Il n'alla pas loin; comme il arrivait au premier coude de la route et au moment de tourner l'angle, il s'entendit appeler par le comte, dont il sentit la main s'emparer de la sienne.

Caminade eut un instinctif frisson à ce contact, et, ouvrant vivement sa lanterne, il resta stupéfait et glacé.

La main du comte était rouge de sang.

— Blessé! Vous êtes blessé! s'écria-t-il.

— Ce n'est rien, répondit le comte, une égratignure seulement... Demain, il n'y paraîtra plus... Venez!...

— Rentrons, plutôt... vous êtes pâle... peut-être avez-vous déjà perdu beaucoup de sang.

— Mais ce misérable?

— Je le connais, c'est Lambert, nous le repincerons.

— Ce n'est donc pas le docteur?

— Non, c'est un de ses acolytes; et il ne vaut pas cher. Mais ne pensons plus à cela, ils ont fui, et nous n'avons plus à nous enquérir d'eux. Allons au plus pressé, vous avez besoin de soins, rentrons au château, et demain nous aurons tout le temps pour voir ce qu'il y a de possible à faire.

Le comte se laissa convaincre et gagna le château appuyé sur le bras de Caminade.

La blessure était peu grave; la balle avait un peu déchiré les chairs, et il suffit d'un simple pansement et d'un repos de deux jours pour remettre les choses en bon état.

Le comte garda donc la chambre, et Caminade ne quitta son chevet que pour aller surveiller le travail que poursuivait Lenglumé.

Au bout du second jour, le comte se levait et annonçait qu'il retournerait le soir même à Paris.

Il rendit, dès lors, leur liberté aux deux amis, les récompensa largement des services qu'ils lui avaient rendus, et leur serra cordialement la main, avant de s'en séparer. Puis, s'adressant particulièrement à Caminade :

— Quant à vous, mon cher ami, ajouta-t-il, donnez-moi quelquefois de vos nouvelles; vous savez quel intérêt je vous porte; je serai heureux d'apprendre les succès que vous allez obtenir.

— Pour un brave homme, voilà ce que j'appelle un brave homme, dit

Lenglumé, quand ils furent sur la route de Langrune. S'il n'y avait que des comtes comme celui-là, on voudrait que la terre en fût peuplée.

— Ah çà ! nous retournons à Paris ? dit Caminade.

— Je te crois ! répondit Lenglumé.

— Mais il est trop tard pour nous rendre à Caen ce soir, et nous ferons bien de coucher à Langrune.

— Chez la mère François ? Je ne demande pas mieux.

— Est-ce qu'elle t'a donné dans l'œil ?

— Non ; mais elle vous a une manière d'accommoder les tripes à la mode de Caen, je ne te dis que ça, et je me suis promis de rapporter la recette à Séraphita, qui les adore.

— Va donc pour la mère François ! approuva Caminade.

Les premières ombres de la nuit commençaient à flotter sur la campagne ; un voile transparent encore s'étendait sur les grandes prairies silencieuses, et déjà, çà et là, s'allumaient de petits points jaunes et vifs dans les hameaux environnants.

Caminade regardait, tout en marchant, le mélancolique tableau qui se déroulait à ses côtés, et à un moment donné il sentit une sorte de frisson courir sur ses épaules.

Au loin, sur la déclivité d'une petite coulée, voilée de buée, il venait d'apercevoir l'humble cimetière de Sainte-Claire, et se rappelait la nuit qu'il y avait passée quelques jours auparavant en la compagnie de Lamblin.

Il avait presque oublié ce dernier.

Qu'était-il devenu ? Pourquoi ne l'avait-il pas revu ?

Au fond, bien que séparé de lui par tout un monde de sentiments, Caminade ne se défendait pas d'éprouver une certaine sympathie pour l'humble policier.

Et, après tout, il n'avait pas tort.

On a bien vite fait de mépriser les gens ; mais il est certain que sans ces courageux agents, sans leur intrépidité, leur indifférence devant le danger, et plus encore, peut-être, devant le dédain public, on se demande vraiment ce que deviendrait, à certaines heures psychologiques, cette société égoïste, où il est de bon goût de railler tous les dévouements et tous les héroïsmes.

Caminade, lui, quoique sorti de ces faubourgs où l'on lapide parfois les *sergots*, n'en avait pas emporté les mêmes préventions à l'égard de l'institution et, en tout cas, il se sentait disposé à faire une exception en faveur de Lamblin.

Aussi, quand, en débouchant dans la cour de l'hôtel Saint-Pierre, il aperçut l'agent debout sur le seuil de la porte, fumant placidement un modeste cigare d'un sou, il ne put s'empêcher de lui sourire, le saluant de la main.

Lamblin lui envoya un geste non moins amical et fit même quelques pas à sa rencontre.

— Vous voilà donc toujours au pays, fit Caminade d'un accent de bonne humeur.

— Je vous attendais ! répondit Lamblin en clignant de l'œil.

— Moi !... Ah ! ça, c'est aimable par exemple.

— Voilà comme je suis ! Je pensais qu'il ne vous serait pas désagréable de connaître la fin de l'histoire que je vous ai contée l'autre nuit ; et j'ai remis mon départ à seule fin de vous la dire.

— Il y a donc du nouveau ?

— Il y en a...

— Eh bien... dites vite, dites, car j'ai hâte d'apprendre.

Lamblin remua la tête en signe de refus.

— Chaque chose viendra à son heure et dans son cadre, répondit-il ; et puis, la cloche du diner vient de sonner ; nous allons nous mettre à table ; après le repas, nous prendrons le café et le pousse-café, et quand vous monterez à votre chambre, je vous demanderai la permission de vous accompagner... Ça vous va-t-il comme ça ?

— Parfaitement...

— A table alors... Ne songeons qu'à nous bien restaurer, et à ce soir les confidences sérieuses.

XXI

Il était dix heures quand Caminade monta à sa chambre, suivi de Lamblin, dont il n'avait eu garde d'oublier la proposition.

Et, sans perdre de temps, l'agent commença :

— Je vous avais annoncé, dit-il, que je retournerais au cimetière Sainte-Claire, où nous avons surpris des choses dont quelques-unes étaient restées tout à fait inexplicables. Je n'aime pas les mystères, et celui-là m'intriguait plus qu'il n'était convenable. Dès le lendemain, j'y retournai donc à la tombée de la nuit, bien résolu à m'introduire dans le caveau et à m'y livrer à un examen approfondi.

— Et vous ne craigniez pas d'y être surpris ?

— Je le craignais si bien, que j'avais cru devoir me faire accompagner par la femme du fossoyeur à laquelle sont confiés la garde et l'entretien de la plupart des tombes. Je me suis donné pour un ami de la famille et j'ai présenté la clef que j'avais gardée, pour bien prouver que j'étais dûment autorisé. Cela leva toutes les objections, et, pour achever de rassurer la brave femme, je lui

glissai une pièce de monnaie dans la main et la priai de m'accompagner. Ce qu'elle fit.

— Et vous êtes descendu dans le caveau.

— Parbleu!

— Qu'y avez-vous vu d'extraordinaire?

— D'abord rien, toute chose était à sa place, la lampe, le prie-Dieu, les tentures, etc., etc. Rien n'annonçait le mystère que je cherchais; et je commençais à me dépiter, quand mon regard vint à plonger dans le cercueil même, et alors, il me sembla que quelque chose allait m'être révélé; dire pourquoi et comment, je ne le pourrais pas, mais au bout de quelques secondes, soit qu'un voile fût tombé de devant mes yeux, soit que la lumière de la lampe eût, selon la place que j'occupais, frappé plus directement certains objets, j'aperçus contre une des parois intérieures un point brillant qui me saisit tout à coup, et dont je ne pus bientôt plus détacher les yeux.

— Qu'était-ce donc?

— Un flacon... et je me rappelai que les deux femmes en avaient parlé la veille, avec violence; qu'elles se l'étaient pour ainsi dire disputé et je compris que c'était pour cet objet que l'une et l'autre étaient venues la veille.

— Quelle importance pouvaient-elles attacher à sa possession?

— En dehors des deux femmes, il n'y a guère que M. Brémont qui pourrait nous édifier sur ce point.

— Peut-être vous êtes-vous trompé.

— Je ne pense pas.

— Enfin, que concluez-vous?

— Attendez, vous conclurez vous-même.

Lamblin se tut un moment, comme pour se donner le temps de rassembler ses souvenirs, puis il reprit :

— Une fois que j'eus bien examiné le flacon en question, dit-il, il ne me restait plus qu'à me retirer, et c'est ce que je fis. J'accompagnai la femme jusqu'à la maison qu'elle habite dans l'enclos, et, après l'avoir saluée fort civilement, je m'éloignai par la grille, que l'on ferma derrière moi... Mais, au lieu de retourner à Langrune, je fis le tour du cimetière et je ne tardai pas à y rentrer par la petite porte que vous connaissez.

— Parfaitement... Et une fois là?

— Une fois là, j'ai attendu.

— Quoi?

— Vous allez voir. Une heure se passa; la nuit était venue, et si l'attente est cruelle partout, elle est sinistre dans ces endroits-là, surtout quand on est seul! Mais enfin, c'est le métier, n'est-ce pas, et quelquefois on n'y perd pas son

temps. Il était donc à peu près dix heures... quand, sous l'allée de mélèzes, j'entendis glisser un pas furtif qui s'arrêta à la chapelle.

— C'était une femme?...

— Une femme, oui... mais laquelle?

— Vous ne l'avez pas reconnue?

— Non! Elle disparut brusquement dans la chapelle, comme la veille, et quand elle en sortit, elle passa si rapide devant moi, que je n'aurais pu dire si c'était un homme ou une femme.

— Elle avait peur.

— Peur aussi, probablement; mais je pensai alors qu'elle était animée d'un bien autre sentiment.

— Lequel?

— Il y a des moments comme ça, voyez-vous, où l'on est frappé subitement; ça passe comme un éclair, mais vous avez eu le temps de voir... Moi, une idée m'avait saisi avec la même rapidité que la foudre. Aussi, sans chercher à ergoter avec moi-même, je quittai mon poste d'observation et me dirigeai une dernière fois vers le caveau.

— Et qu'avez-vous vu?

— Vous pensez bien, n'est-ce pas, que c'est le flacon seul qui m'attirait.

— Parbleu!

— Mon premier regard fut donc pour lui, et quand je me penchai sur le cercueil pour voir...

— Achevez.

— Il n'y avait plus rien!

— Disparu?

— Disparu, évanoui!... Je voulus douter tout d'abord, parce que ça me semblait invraisemblable; je fouillai tous les coins et recoins. Mais pas plus de flacon que dans mon œil. Ah! celle-là était raide, par exemple; et, puisqu'il était impossible d'admettre que ce fût le mort qui se fût mêlé de la chose, la seule coupable ne pouvait être que la femme qui venait de sortir.

— La comtesse ou M^{lle} Christiane?

— L'une ou l'autre, évidemment; mais laquelle des deux? C'était le point essentiel à éclaircir.

— Qu'avez-vous fait?

— Je suis allé trouver la gardienne du cimetière, et je lui ai demandé si elle n'avait pas reçu une visite dans la soirée.

— Et elle a répondu?

— Qu'elle n'avait vu personne.

— De sorte que vous ne savez pas si c'est M^{lle} Brémont ou M^{me} de Savenay. Lamblin eut un geste de dépit.

— Ah! je le répète, dit-il, celle-là est d'un raide! Mais, tout de même, voyez-vous, en dépit de ma déconvenue, je ne suis pas mécontent de ma campagne.

— Vous vous contentez de peu.

— Raillez! raillez!... J'ai *queuté*, c'est vrai, mais il s'est dégagé de tout ceci un fait considérable qui, en m'indiquant la piste originelle, va donner à mes recherches la véritable direction à suivre.

— Je ne vous comprends pas.

— C'est cependant clair comme bonjour. Les deux femmes ont manifesté surabondamment leur ardent désir de posséder le mystérieux flacon; et chacune d'elles doit avoir un intérêt supérieur à s'en emparer.

Donc, que contient ce flacon? Toute la question est là, et si nous le savions, nous n'aurions plus rien à demander. Il faut, dès lors, s'en tenir aux suppositions, et ici, elles nous offrent un champ fécond. Rappelez-vous que les deux femmes se haïssent; que, du reste, le docteur Wormser était, dès cette époque, l'amant de M^{me} Brémont, qu'enfin c'est lui qui a assisté le mari dans ses derniers moments!... Remuez tout cela dans votre esprit, et quand vous aurez suffisamment agité, selon la formule, dites-moi si vous n'avez pas quelque idée de ce qui a pu se passer, il y a quelques années, au château de Sainte-Claire.

Caminade fit un mouvement.

— Eh quoi! s'écria-t-il, vous supposez... que M^{me} de Savenay...?

— M^{me} de Savenay ou le docteur.

— Un pareil crime serait possible?

— Ce ne serait pas le premier.

Caminade baissa le front et devint pensif.

— Vous avez raison, dit-il d'un ton vague; et même... à ce propos... je me rappelle...

— Que vous rappelez-vous? interrogea Lamblin, qui ne laissait rien passer.

— Hier, le comte m'a parlé de choses qui pourraient bien avoir quelque rapport avec ce que vous venez de dire.

— Quoi?

— Vous vous souvenez que le comte a trouvé chez le docteur une volumineuse correspondance?

— Si je m'en souviens!...

— Eh bien! cette correspondance, il l'a lue!

— Ça n'a dû lui laisser aucun doute sur les relations du docteur et de la comtesse.

— En effet; mais ce n'est pas la seule chose qui l'ait frappé.

— Vraiment?

Et, selon ses propres expressions, il lui semblait, en lisant ces lettres, y sentir passer comme un souffle de **crime**.

Lamblin eut un haut-le-corps.

— Il a dit cela? fit-il en se levant d'une pièce; il a parlé de crime?

— Et après ce que vous disiez vous-même, je commence à croire que je ne suis pas encore aussi bête que j'en ai l'air.

Il y eut un silence. Lamblin réfléchissait, le regard fixé au parquet.

— Le moyen de douter, après cela! reprit-il presque aussitôt. C'est limpide, quoi! Le flacon, c'est la preuve du crime, et comprenez-vous maintenant l'intérêt qu'y attache chacune des deux femmes? Pour M^{lle} Brémont, c'est une arme terrible; et pour la comtesse, c'est une menace éternellement suspendue sur sa tête! Ah! si le comte la tenait entre ses mains, cette preuve redoutable, quelle vengeance ne pourrait-il pas tirer des deux criminels!

Et il ajouta peu après :

— Mais voilà le *hic!*... Est-ce M^{lle} Christiane; est-ce M^{me} Brémont? A peine sortons-nous d'une obscurité, que nous retombons dans une autre. Cependant, nous venons de faire un grand pas, et il faudra bien qu'avant peu... J'irai voir le comte demain matin.

— Il sera parti pour Paris.

— Ne m'avez-vous pas dit tout à l'heure, en me racontant votre aventure de l'autre nuit, qu'il avait été blessé?

— Blessure légère...

— Et il retourne à Paris? Eh bien! je l'y suivrai!

— Partez-vous demain avec nous?

— Non! je veux surveiller la comtesse; j'ai quelque idée que c'est elle que j'ai vue sortant de la chapelle, et en tout cas, que ce soit elle ou non, je tiens à être fixé avant de m'éloigner.

— En ce cas, nous ne nous reverrons qu'à Paris, et, si vous devez tarder à y revenir, je vous tiendrai au courant de ce qui s'y sera passé.

Lamblin haussa les épaules.

— Pour ce qui est de ça, répondit-il, je vous en dispense, car Ribot, un de mes agents, m'en a apporté des nouvelles pas plus tard que ce matin.

Et il gagnait déjà la porte pour se retirer, quand il revint sur ses pas.

— Au fait, dit-il alors, j'oubliais : parmi les renseignements que mon agent m'a apportés, il en est un qui peut être de nature à vous intéresser.

— Vraiment?

— Je l'avais chargé de surveiller le père Bricole et sa fille.

— Nicette?

— Nicette, précisément.

— Eh bien?

— Eh bien, elle devait venir à Caen.

— Avec Lambert, peut-être?



C'est lui!... Il nous épiait. — Qui ça? — Lambert. (P. 181.)

— Je l'avais pensé un moment, parce qu'il paraît que depuis quelque temps elle s'est amadouée, et qu'elle le traite avec moins de dédain.

— On me l'avait dit! fit Caminade, pendant que ses joues se couvraient d'une subite rougeur.

Lamblin remua la tête.

— Oh! il ne faut pas vous dévisser pour ça, continua-t-il d'un air

d'ironique compassion; d'abord, dans ce monde-là, ça ne tire pas à conséquence; et puis, je suis convaincu que ce n'est pas l'amour qui les a rapprochés.

— Vous croyez? dit le jeune baryton avec un cri mal étouffé.

— Je le crois, et il doit y avoir à ce rapprochement une cause que je vous promets de découvrir, pour peu que cela vous intéresse; toutefois, pour le moment, il faudra remettre la partie.

— Pourquoi?

— Parce que la petite est malade et que...

— Malade! interrompit Caminade; Nicette! vous en êtes sûr?

— Dame, je n'ai pas vérifié.

— Et depuis quand?

— Ribot ne me l'a pas dit. Seulement, il paraît que la petite est rentrée chez ses père et mère.

— Pauvre enfant!

— Ça, vous avez raison, parce que, avec une mère comme la sienne, elle ne doit pas en mener large; avec ça que c'est délicat comme une mauviette, et qu'on ne mange pas tous les jours rue de la Cerisaie; quand Ribot l'a vue, c'était il y a deux jours, il m'a dit qu'elle était toute pâlotte et qu'on ne lui voyait plus guère que les yeux.

Caminade ne répondit pas; un sanglot s'était engagé dans sa gorge et menaçait de l'étouffer.

Il se leva.

Que Nicette fût retournée aux bas-fonds, même en compagnie de Lambert, mon Dieu, c'était là un dénouement fatal, presque prévu, auquel il fallait bien s'attendre, et il était, dans ce cas, disposé à la plaindre plutôt qu'à la mépriser.

Mais Nicette malade, Nicette souffrant, seule, dans un bouge où elle n'avait auprès d'elle qu'une mère misérable ou un père criminel!

Il n'avait jamais pensé à cela, et s'en trouvait tout bouleversé.

Il serra la main de Lamblin.

— Merci, cher monsieur, dit-il; ce que vous m'apprenez me fait un gros chagrin, mais tout de même, j'aurais regretté de l'ignorer; demain, je serai à Paris, et ma première visite sera pour la pauvre enfant.

— Hum! répartit Lamblin, vous êtes bien jeune, mon ami, et m'est avis que vous feriez mieux de soigner ça! Cependant chacun connaît ses affaires, et il est souvent malséant de fourrer son nez dans celles des autres; faites donc comme il vous plaira, et, si vous avez besoin de papa Lamblin, vous savez où le trouvez; il sera toujours à votre service.

XXII

Le lendemain, Caminade et Lenglumé prenaient à Caen le train pour Paris, et vers le soir ils arrivaient sans encombre à destination.

Durant le trajet, ils avaient peu causé.

L'un et l'autre étaient également préoccupés : Lenglumé avait hâte d'aller retrouver Séraphita, rue Geoffroy-Lasnier, et Caminade songeait à Nicette, et il eût voulu précipiter la marche du train pour arriver plus tôt.

À la gare, il prit une voiture, conduisit son compagnon à la porte de l'hôtel de Brest, et, après lui avoir serré la main, il gagna son domicile.

La nuit venait; l'heure n'était guère propice, mais il n'y put pas tenir, et, après avoir diné assez sommairement, il descendit la rue de Rivoli et prit la direction de la rue de la Cerisaie.

Quand il approcha de la maison qu'habitait Nicette, son cœur se prit à battre avec violence.

La rue était déserte, la maison avait l'air d'un coupe-gorge; il frissonna à la pensée que la pauvre enfant était là, abandonnée, triste, sans soins.

Un moment l'idée lui vint de s'engager dans le sombre couloir qui menait à l'escalier; mais il ne se sentit pas le courage et s'arrêta sur le seuil.

La maison suintait la misère et le vice : il n'y avait pas même de concierge à qui il pût s'adresser, tout était silencieux et morne, et, dans l'hypothèse où il s'y serait aventuré, il se demandait comment il parviendrait à se diriger.

Il revint sur ses pas.

Le plus sage était de remettre au lendemain.

Il ferait jour; il rencontrerait des gens qui pourraient le renseigner; s'il ne voyait pas Nicette, quelqu'un peut-être lui donnerait de ses nouvelles.

Il rentra à son hôtel abattu et fort triste.

Et alors il se rappela les dernières paroles de Lamblin.

— Il faut soigner ça! lui avait dit le perspicace agent.

Et Caminade comprit qu'il avait raison.

Décidément, il n'y avait plus à douter. Cette enfant ne lui sortait plus de l'esprit; il sentait qu'elle lui tenait au cœur par les fibres les plus délicates, et il ne devait plus avoir de repos jusqu'au moment où il l'aurait revue.

Il dormit fort mal, et le matin, vers huit heures, comme il venait enfin de céder à la fatigue d'une nuit d'insomnie, quelques coups frappés à la porte de sa chambre vinrent brusquement le réveiller.

— Entrez! dit-il, en se dressant sur son séant.

Un garçon d'hôtel entra qui lui remit une lettre.

Il s'empressa de l'ouvrir. Elle était de son directeur qui le rappelait à Bordeaux dans un délai de quinze jours, abrégant ainsi de deux semaines le congé qui lui avait été octroyé.

Caminade accueillit cette nouvelle avec un sentiment mêlé de satisfaction et de regret.

Il avait bien réfléchi durant cette nuit qu'il venait de passer, et s'était effrayé lui-même à la violence de son amour pour Nicette. Le meilleur moyen de *soigner ça*, c'était évidemment de s'éloigner, et Lamblin lui-même n'eût pas conseillé d'autre remède.

Une fois entré dans cet ordre d'idées, Caminade fut presque tenté de voir dans cette lettre de rappel qui lui parvenait une coïncidence où le hasard se mettait dans ses intérêts.

Après tout, où pouvait le mener cette relation qu'il cherchait à renouer ? A embarrasser son avenir d'artiste, à le compromettre même ; par le trouble que ce sentiment jetait déjà dans son esprit depuis quelques jours, il pouvait juger du désordre qu'il pourrait provoquer plus tard dans sa vie.

Il était préférable cent fois de laisser les choses en l'état et de partir au plus tôt, sans chercher même à revoir la pauvre enfant, qu'à présent il eût voulu n'avoir jamais rencontrée.

Quoi qu'il dût lui en coûter, il prit tout de suite son parti et poussa même l'héroïsme jusqu'à décider qu'il abrégerait de lui-même le délai si court qui lui était accordé.

Dès qu'il se fut arrêté à cette résolution, il n'hésita pas longtemps sur les mesures à prendre et s'occupa dès le même jour des préparatifs de son départ.

Il se rendit chez le comte, sans pouvoir le rencontrer, le comte ayant donné l'ordre de ne recevoir personne.

Il laissa sa carte, avec la mention ordinaire P. P. C.

Plusieurs courses qu'il eut à faire après déjeuner le menèrent alors jusqu'à une heure avancée de l'après-midi ; comme il comptait se rendre le soir à l'Opéra, où l'on jouait la *Favorite*, il prit un coupé et se fit conduire au Père-Lachaise.

Avant de s'éloigner, probablement pour longtemps, il voulait dire un dernier adieu à la tombe des *pauvres vieux*...

Ça, c'était sacré, et il n'avait jamais manqué encore à ce pieux devoir.

Vers quatre heures, il quittait donc sa voiture aux abords du cimetière et s'acheminait, à pied, vers une allée latérale où dormaient son père et sa mère.

Il était ému.

Il allait les quitter encore une fois ; partir pour l'avenir, avec l'appréhension de l'inconnu, sans savoir ce qui l'attendait à ses débuts.

Il y avait de tout un peu dans l'émotion qui le pinçait au cœur, de l'espoir et de la crainte, de la tristesse et de la joie, et il avançait à pas lents, la poitrine

oppressée, le regard un peu troublé, sur ce chemin qu'il ne parcourait jamais sans un profond attendrissement.

Tout à coup, comme il approchait de la tombe, que lui dérobaient encore les massifs qui avaient poussé sur les tombes voisines, il suspendit sa marche et se prit à frissonner dans tout son être.

A travers les branches mobiles des lilas, il venait d'apercevoir une silhouette de femme agenouillée, le front dans les mains, aux pieds de la grille qui entourait le modeste jardinet.

Une enfant, plutôt qu'une femme.

Et il avait suffi d'un regard à Caminade pour la reconnaître.

C'était Nicette!

Nicette, qui, en son absence, venait tenir compagnie aux pauvres vieux.

Il comprima avec force sa poitrine de ses deux mains, et doucement, sans bruit, écartant les branches touffues, il regarda la jolie créature.

Mais à peine l'eut-il contemplée quelques secondes que son sein se gonfla et que des larmes amères emplirent ses yeux.

Qu'était devenue la petite grisette, éveillée et pimpante, qu'il avait rencontrée un soir, sur le pavé de Paris, narguant la misère, vivant au jour le jour, insouciant du lendemain, et acceptant avec une douce résignation le sort douloureux que l'avenir lui réservait?

Bien portante alors et saine; l'œil franchement ouvert, la lèvre souriante, les joues roses et fraîches, comme si le soleil de la campagne les eût longtemps dorées et brunies.

Elle était bien changée!

Maintenant, les joues étaient pâles; un cercle d'un blanc mat entourait les ailes du nez, le regard flottait atone et vague, et une expression de douloureuse défaillance était empreinte sur ses traits.

Qu'était-il donc arrivé, qui avait pu, en si peu de temps, la changer à ce point? Sans savoir pourquoi, Caminade sentit comme un remords le mordre au cœur.

Aussi, après une hésitation de courte durée, ne pouvant plus résister au sentiment qui venait de s'emparer de lui, il fit quelques pas en avant et se présenta brusquement à la pauvre enfant.

L'effet fut saisissant.

Nicette ne s'attendait à rien de pareil; ses yeux s'ouvrirent avec une sorte de superstitieux effroi, elle poussa un cri vif et doux, comme un cri d'oiseau effrayé, et en même temps elle s'accrocha de ses deux mains à la grille pour ne pas tomber.

Caminade se précipita et la soutint dans ses bras.

— Eh bien, eh bien, dit-il de sa bonne grosse voix tendre, c'est

donc l'effet que je produis à présent! Est-ce que tu vas te trouver mal? L'enfant leva lentement sur lui ses deux grands yeux inquiets et doux.

— Non! cela va déjà mieux, répondit-elle; mais j'étais si loin de m'attendre...

— Dame!... il y a pas mal de jours que nous ne nous sommes vus... et ça, ce n'est pas de ma faute.

— Oh! de la mienne non plus, je vous le jure... Seulement...

— Seulement, quoi?

Nicette joignit les mains.

— Ne me groudez pas, supplia-t-elle avec douceur; pas maintenant, au moins... J'ai tant de joie à vous revoir!

Et elle lui prit les deux mains, qu'elle baisa d'un baiser fou, avant qu'il eût eu le temps de les retirer.

Caminade se secoua vivement.

— Et moi! répliqua-t-il, est-ce que tu crois que ça ne me fait pas plaisir? Tout à l'heure, quand je t'ai aperçue, agenouillée et priant pour les deux vieux qui sont là, ça m'a remué jusqu'au fond... Ce que tu as fait est bien, chère petite, et je vivrais cent ans que je ne l'oublierai jamais.

— N'était-ce pas tout naturel?

— Pas tant que ça.

— Vous avez été si bon pour moi!

— J'ai été bon parce que je t'aime.

— Dites-vous vrai?

— Tu en doutes?

— Non! non! parce que j'ai été trop malheureuse, rien qu'à l'idée que je ne vous reverrais plus!...

Caminade fit un mouvement.

— Eh! qui diable a pu te donner de ces idées-là? s'écria-t-il.

— J'ai été bien souvent rôder autour de la rue Geoffroy-Lasnier, continua Nicette; j'espérais toujours vous rencontrer; mais, quand on m'a dit que vous aviez changé d'hôtel, j'ai compris que vous aviez assez de moi... et alors, voyez-vous...

— Pauvre petite!

— Puis, un jour j'ai appris que vous étiez parti!... Mon Dieu! ç'a été le bouquet! — Parti, sans rien dire! Fâché probablement, fâché contre moi... vous!

Et, comme un sanglot soulevait sa poitrine, Caminade se mit à la regarder plus attentivement.

— Au moins, reprit-il aussitôt, ce n'est pas là ce qui t'a rendu malade?

— Malade, moi ! répondit-elle avec un radieux sourire. Tenez, est-ce qu'il y paraît encore ?

Elle présenta son visage aux regards interdits du jeune baryton.

Chose bizarre !

Elle s'était en un clin d'œil pour ainsi dire transfigurée.

L'incarnat était revenu à ses joues ; un filet de sang empourprait sa lèvre, et une flamme pénétrante éclairait ses beaux yeux animés et vivants.

Caminade ne se lassait pas de la regarder ; il n'en revenait pas.

— Je t'aime mieux comme cela, dit-il fortement attendri ; seulement, il ne faut pas recommencer.

— Oh ! maintenant, c'est fini ! répondit l'enfant.

— Cependant, il y a bien des choses qui ne s'expliquent pas aussi facilement.

— Lesquelles ?

— Es-tu disposée à répondre aux questions que j'ai à t'adresser ?

— A vous, je n'ai rien à cacher, et vous pourrez, si vous le voulez, lire dans mon cœur, comme le bon Dieu lui-même.

— Eh bien ! s'il en est ainsi, explique-moi tout de suite ce que tu faisais certain soir dans l'ignoble caboulot de l'île Saint-Louis.

— La nuit où vous m'avez sauvée des mains de Lambert ?

— Précisément.

— Ah ! j'ai eu bien peur, allez.

— Ce n'est pas là répondre ; pourquoi te trouvais-tu en si mauvaise compagnie ?

— J'y étais allée pour rendre service à M^{lle} Christiane.

— Quel service ?

— M^{lle} Christiane a été très bonne aussi pour moi.

— Je sais cela, mais je n'admets pas qu'elle puisse avoir affaire avec les gens qui fréquentent ce bouge.

— Il faut pourtant bien l'admettre, puisque cela est.

— Quelle vraisemblance ?

Nicette devint tout à coup très grave.

— Voyez-vous, dit-elle, M^{lle} Christiane cache au plus profond de son cœur un secret auquel elle a suspendu sa vie tout entière.

— Quel secret ?

— Elle ne me l'a pas fait connaître, mais il faut croire qu'il est bien terrible, puisqu'il a jusqu'à ce jour absorbé en elle tout autre sentiment. Ainsi, vous n'ignorez pas qu'elle est fiancée à M. Gaston, et qu'elle l'aime comme on n'aime qu'une fois en sa vie. Eh bien, malgré la prière de M. Gaston, en dépit du vif désir qu'elle a elle-même de devenir sa femme, elle ne consentira à

mettre sa main dans la sienne que le jour où elle aura accompli la mission mystérieuse qu'elle s'est donnée.

— Et cette mission, tu la connais? Quelle est-elle?

Nicette ne répondit pas tout de suite; elle s'était retournée avec vivacité vers les fourrés voisins, et Caminade vit passer dans ses yeux comme une lueur d'épouvante.

— Qu'as-tu? interrogea le jeune baryton.

— Rien!... ce n'est rien, répondit-elle, mais tout de même, je crois qu'il n'est pas sain de jacasser comme ça en plein air, dans un endroit où on ne peut pas fermer les portes. Il n'y a pas, ici, rien que des gens qui viennent pour prier, sur des tombes, et, si vous voulez, nous nous en irons.

— Comme tu voudras... Tu as donc vu quelque chose?

— Peut-être bien.

— Qui ça?

— Attendez pour voir.

— J'ai une voiture qui m'attend à la porte. Tu y monteras avec moi.

Voilà ce qu'il faut... De cette façon, au moins, nous n'aurons pas à craindre que l'on nous regarde ni qu'on nous entende.

Ils descendirent l'allée principale et gagnèrent le boulevard.

Comme Caminade allait héler son cocher, Nicette lui prit le bras. qu'elle serra avec force.

— Qu'est-ce qui se passe? demanda Caminade, surpris.

— Regardez! dit Nicette, cet homme qui tourne l'angle de la rue de la Roquette; voyez-vous?

— Je vois.

— Vous ne le reconnaissez pas?

— Je ne l'ai jamais tant vu.

— C'est lui!... Il nous épiait.

— Qui ça?

— Lambert!

Caminade proféra un juron énergique.

— Oh! tu me l'as dit trop tard, répondit-il; le misérable a tenté de nous assassiner, le comte et moi! mais il ne perdra rien pour attendre: et puisque nous sommes sur ce chapitre, tu vas me dire...

— Que voulez-vous savoir?

Caminade ouvrit la portière du coupé, et invita Nicette à y prendre place.

La jolie enfant sauta lestement à l'intérieur, et immédiatement la voiture s'éloigna dans la direction des boulevards.



On étouffe ici, dit-il, d'une voix brusque, ne trouves-tu pas? (P. 192.)

XXIII

— Voyons, que voulez-vous savoir? répéta au bout d'un instant Nicette, qui se trouvait tout heureuse de se sentir près du jeune artiste, mollement bercée par les ressorts assez doux de la voiture.

Caminade l'enveloppa d'un long regard plein d'effluves et, pendant quelques secondes, il garda un silence ému.

Jamais, même lorsqu'il évoquait son image, l'enfant ne lui avait paru si jolie; et à la voir ainsi accotée contre lui, ses beaux grands yeux troublés et vagues, la lèvre entr'ouverte et inconsciemment invitante, il éprouvait une sensation étrange, comme il n'en avait pas ressenti encore, et qui le pénétrait par tous les sens.

La jolie fille y mettait-elle de la coquetterie?

Ce n'est pas probable.

Elle s'abandonnait tout au plus à l'exquise et chaste puissance qui se dégageait des mille impressions confuses qui soulevaient sa poitrine, et ne songeait pas même à analyser le bonheur dont elle était inondée.

Elle était heureuse!... Caminade était près d'elle; il lui parlait avec une bonté tendre qui la berçait doucement ainsi que dans un rêve, et elle n'eût demandé qu'une chose en ce moment, c'était de s'endormir comme cela et de ne se réveiller jamais!

Cependant, Caminade se secoua pour échapper à l'attendrissement qui le gagnait, et dont peut-être il commençait à redouter le danger, et, redressant le front, il se tourna vers Nicette.

— Tu as raison, dit-il; et il faut y revenir, pour toi comme pour moi-même. Tu viens de me parler tout à l'heure de ce misérable Lambert, des griffes duquel je t'ai sauvée à deux reprises. Eh bien, sais-tu ce que l'on m'a dit depuis que je ne t'ai vue?...

— Quoi donc?

— Que tu étais au mieux avec lui, que l'on vous rencontrait souvent ensemble, et que, par conséquent, tu n'avais témoigné de l'éloignement pour lui que pour mieux cacher ton jeu.

— Et vous l'avez cru?

— Dame!

— Et c'est alors que vous avez changé d'hôtel, afin de ne plus être exposé à me revoir; c'est-y vrai, dites?

— Eh bien, oui, c'est vrai! et je sais bien ce que tu vas répondre, tu vas nier. Tu vas prétendre que ceux qui ont dit ça ont menti.

— Vous vous trompez, monsieur Caminade. Car rien n'est plus vrai!

— Tu l'avoues?

— Préférez-vous m'entendre mentir moi-même?

— Alors, ce Lambert est maintenant de tes amis?

— Il l'a bien fallu.

— Pourquoi?

— Parce que...

Caminade eut un ricanement de dépit.

— Ah! oui, dit-il avec amertume, les *parce que* du début! Nous y revenons, mais je les connais, ça ne prend plus.

Et, s'emparant des mains de l'enfant par un geste résolu, il la força à le regarder bien en face.

— Ecoute-moi, dit-il, d'un ton presque brutal, mais au fond duquel tremblait une sincère émotion, tout ça, c'est des bêtises, et il n'en faut plus entre nous. Moi, tu le vois bien, pas vrai, je t'aime beaucoup, trop peut-être! et je ne demande pas mieux que de continuer, mais je ne veux pas être exposé à partager ton amitié avec M. Lambert, et si c'est au-dessus de tes forces, eh bien, faut le dire tout de suite, et surtout ne pas aller chercher midi à quatorze heures; tu me comprends bien, n'est-ce pas?

— Oui, oui, je vous comprends.

— En ce cas, parle, explique-moi comment il se fait qu'après l'avoir arrachée des griffes de ce gredin, qui voulait te faire violence, je te retrouve dans les meilleurs termes avec lui.

— Vous le voulez? fit Nicette, en baissant les yeux.

— Je l'exige.

— Et vous ne m'en voudrez pas?

Caminade se recula étonné.

— Ah çà! qu'est-ce qu'il y a donc? interrogea-t-il avec une vague inquiétude.

Nicette leva ses mains jointes.

— Rien! il n'y a rien, dit-elle avec un pâle sourire; seulement vous savez, il y a des choses qui ne sont pas faciles à dire.

— Quelles choses?

— Mais puisque vous le voulez...

— Oui, je le veux, je le veux!

Une vive rougeur colora les joues de la jolie fille.

— Quand vous m'avez rencontrée, reprit-elle après un court silence, j'étais une pauvre fille des rues; il n'y avait pas à s'en cacher; ça se voyait de reste. J'avais vécu jusqu'alors parmi la pire bohème des faubourgs, et j'étais destinée à faire comme les autres. Vous connaissez ça, n'est-ce pas, puisque vous y avez passé, vous aussi?

— Oui, oui, après?

— Pourtant, je ne me sentais pas mauvaise, et quelquefois, quand je réfléchissais, — pas souvent, par exemple, — j'éprouvais un grand dégoût qui me montait au cœur; je rêvais de sortir de la boue et, pour cela, de m'accrocher à quelque chose de plus élevé. On ne m'avait jamais menée à l'église, moi! Et personne ne m'avait appris à prier le bon Dieu : pourtant, je ne sais quoi me

soutenait et me disait de ne pas désespérer. Et j'allais toujours, sûre de moi, résolue à me défendre le plus longtemps possible, et au moins à ne tomber qu'après avoir courageusement lutté.

C'est alors qu'un soir je vous ai trouvé sur mon chemin!

La petite Nicette croisa ses mains sur sa poitrine.

— Je ne parle pas du danger que j'avais couru, poursuivit-elle; ce n'était pas la première fois que pareille aventure m'arrivait, et je m'en serais bien tirée toute seule; mais quand je me trouvai avec vous, au milieu de la nuit, et que vous m'avez proposé de vous accompagner à votre hôtel, je ne saurais dire au juste ce qui se passa en moi, mais il est certain que je n'avais jamais ressenti rien de semblable... et vous avez vu que je n'ai pas longtemps hésité.

— C'était ce que tu avais de mieux à faire.

— Sans doute; d'ailleurs, je vous avais bien regardé, et je savais déjà que vous étiez bon, honnête, et que l'on pouvait se fier à vous.

— Tu n'as pas eu à t'en repentir.

Nicette serra à les briser les mains de Caminade dans les siennes.

— Ah! vous avez été généreux et loyal, répondit-elle; vous n'avez pas même eu une idée mauvaise, et c'est bien ce qui m'a été fatal.

— Que veux-tu dire?

— Puisque vous m'avez ordonné de ne rien vous cacher, j'avouerais qu'au moment où je vous suivis rue Geoffroy-Lasnier j'eus comme une idée que mon rêve allait se réaliser, et que, grâce à vous, je pourrais peut-être m'échapper de l'enfer où j'étais.

— Cela n'a dépendu que de toi... et si je n'avais pas surpris tes agissements mystérieux, si l'on ne m'avait pas assuré que, prise de la nostalgie de la boue, tu étais retournée à ce misérable.

— Vous parlez ainsi, monsieur Caminade, parce que vous ne savez pas à quel sentiment j'obéissais.

— Tu n'as pas d'excuses.

— J'en ai une, au moins.

— Laquelle?

— C'est que, la dernière fois que j'ai rencontré Lambert, il m'avait dit des choses horribles.

— Et tu as eu peur?

— Lambert est capable de tout!

— Je le sais.

— Et il m'avait menacé de vous tuer, si je ne renonçais pas à vous! Alors, moi, j'ai eu peur, comme vous disiez; j'ai un peu perdu la tête, et pendant quelques jours je n'ai pas osé chercher à vous revoir. Cela m'a fait de la peine, allez; mais ce n'était rien auprès de ce qui m'attendait.

— Quoi donc? fit Caminade.

— Un jour, je n'y tins plus; j'allai à l'hôtel de Brest, et là... j'appris que vous étiez parti!... parti! comprenez-vous! sans que vous ayez cherché à me voir, sans que je vous aie dit adieu!... Oh! alors!... il m'a semblé que la terre allait me manquer, et il paraît que j'ai été bien malade... Mais je vous ai déjà raconté tout cela, et peut-être que ça ne vous intéresse pas tant! D'ailleurs, vous voilà revenu! je ne sais plus si j'ai souffert et pleuré!... Maintenant, j'espère que vous ne m'en voudrez plus!

— Moi! t'en vouloir, chère enfant! dit Caminade, en la prenant dans ses bras; oh! ne crois jamais cela.

— Est-ce vrai? fit Nicette, d'une voix mutine d'enfant gâtée.

— Je te le jure.

— Eh bien, embrassez-moi, alors, pour me le prouver.

Et elle présenta son front au baiser du jeune homme.

Celui-ci la serra tendrement contre sa poitrine.

La nuit venait.

Les premières ombres du soir commençaient à envelopper le coupé. Les deux jeunes gens ne s'inquiétaient plus de savoir où les avait conduits leur cocher, qui, du reste, ne s'était lui-même inquiété de rien.

En l'absence d'ordres venant de son *bourgeois*, il avait enfilé les boulevards, parcouru les Champs-Élysées, et, finalement, s'était engagé dans l'avenue du Bois-de-Boulogne.

Toutefois, il avait modéré l'allure de son cheval, et maintenant c'est d'un pas dolent qu'il se dirigeait vers le Bois.

Et alors seulement Caminade mit la tête à la portière et s'aperçut qu'il s'était laissé entraîner bien loin.

Il s'empessa de donner l'ordre de revenir sur ses pas.

— Et où allons-nous comme cela? demanda le cocher.

En réalité, Caminade ne sut tout d'abord que répondre à une question qu'il ne s'était pas adressée à lui-même.

— Allez toujours, répondit-il, et vous m'arrêterez au premier restaurant que vous trouverez sur votre route.

Et, de fait, il venait de se rappeler qu'un temps fort long s'était passé depuis le déjeuner.

Il se tourna vers Nicette.

— Tu dois avoir faim, toi aussi? dit-il en souriant.

— Je n'y pensais pas, répondit l'enfant.

— Parbleu! ni moi non plus... Mais il se fait tard, et j'ai mon déjeuner dans les talons. Je parie que tu ne serais pas fâchée de dîner.

— Je veux bien.

— Puis, ça te restaurera, et, sans reproche, tu en as joliment besoin.

— Il est vrai que l'on ne mange pas toujours à sa faim.

— Je le pense bien, mais aujourd'hui, du moins, j'entends que tu te rassasies!

— Ah! il ne faut pas que vous fassiez de la dépense pour moi.

— T'es bête! Un rien, quoi : quelques crevettes, un joli homard, un poulet sauté, des petits pois au doux, et, pour finir, une glace au moka et à la vanille. C'est-y ça que tu aimes?

Une lueur de convoitise passa dans les yeux de Nicette, et elle fit un geste non équivoque d'assentiment.

— A la bonne heure! fit Caminade avec belle humeur; et maintenant que le menu est arrêté, nous n'avons plus qu'à nous mettre à table.

Et comme si le cocher eût entendu ce souhait, au moment où il s'exprimait en ces termes, la voiture s'arrêta.

Caminade ouvrit la portière et lestement sauta sur le trottoir.

Il se trouvait dans les Champs-Élysées, en face de Ledoyen.

Il tendit la main à Nicette, qui s'empressa de quitter le coupé.

Puis, ayant payé généreusement le cocher, il se dirigea vers le restaurant, où un garçon en habit noir et cravate blanche vint le recevoir.

Pour tout dire, nous devons ajouter que ce dernier laissa percer un certain étonnement à la vue de Nicette, qui était mise avec une simplicité de grisette; mais la grisette était si jolie et si appétissante sous son modeste costume, que le valet s'inclina en connaisseur et se tourna vers un de ses confrères qui attendait sous le péristyle d'entrée :

— Voyez! cabinet 27! dit-il en même temps.

Caminade et Nicette suivirent le garçon de cabinet jusqu'au premier étage.

Un épais tapis couvrait l'escalier; et Nicette, qui n'avait jamais marché sur rien de pareil, éprouvait une sensation indéfinissable rien qu'à y poser le pied. Des lampes à globes d'opale, placées de distance en distance, répandaient sur ses pas une lumière d'une douceur presque voluptueuse; et, en passant le long des cabinets qui ouvraient sur le couloir, elle entendit un cliquetis de cristaux et d'argenterie, mêlé à un murmure de voix animées ou tendres, qui lui communiqua d'instinctifs soupçons.

— Où donc m'avez-vous conduite? demanda-t-elle à Caminade.

— Ma foi, répondit celui-ci de sa voix loyale et franche, c'est la première fois que j'y viens! et, si nous nous y trouvons bien, nous pourrions y revenir.

Certainement, le brave garçon n'avait pas songé à mal, en pénétrant dans ce restaurant à la mode; il voulait dîner, peu lui importait en quel lieu.

Mais l'impression qu'il remarqua sur les traits de Nicette vint l'éclairer

lui-même, au moment où il s'y attendait le moins ; il réfléchit à son tour, comprit qu'il avait peut-être été un peu imprudent et fut sur le point de descendre dans la salle commune ; mais déjà le garçon avait ouvert le cabinet 27 et s'effaçait pour le laisser passer.

Il craignit d'être ridicule ; son amour-propre était engagé et il franchit résolument le seuil du cabinet, suivi de près par Nicette.

Et pendant que cette dernière, troublée et vaguement inquiète, s'asseyait timidement sur une chaise, le garçon s'approcha de Caminade.

— Que faut-il servir à monsieur ? demanda-t-il de sa voix bêtement obséquieuse.

Caminade écrivit à la hâte le menu ; après quoi le garçon disparut.

Le jeune baryton s'empressa alors vers Nicette, qui était toute préoccupée et triste depuis quelques instants.

— Eh bien ! eh bien ! dit-il en lui tapotant les mains, qu'est-ce qui nous prend à cette heure ?

— Je ne sais pas.

— Tu es triste.

— Un peu.

— Regrettes-tu d'être venue ?

— Non ! puisque c'est avec vous. Mais ce luxe, ces lumières, ce bruit, ça m'a tout étourdie. Où sommes-nous donc ici ?

— Si tu ne t'y plais pas, nous pouvons nous en aller.

— Oh ! pour ça, non, par exemple : tenez, je suis folle ; je ne sais ce qui m'a passé par la tête, et puis, il y a ce garçon...

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Il m'a regardée d'un air...

— Dis-tu vrai?... Oh ! mais, tu sais !... il n'a qu'à s'observer, celui-là ! Malgré ses favoris en côtelettes, comme un ministre, je ne serais pas long à lui remiser son fiacre !

Nicette haussa les épaules, et son visage s'éclaira d'un sourire.

— Allons, voilà que vous vous emballez, à présent, dit-elle ; chercher querelle à un larbin... eh bien, c'est ça qui ne serait pas à faire ! Voyons, ne pensons plus à tout ça : vous avez faim, moi aussi. Voici le potage, que vous importe celui qui l'apporte !

En parlant ainsi, Nicette s'était assise sur le divan, pendant que Caminade prenait une chaise et allait se placer en face d'elle.

Le dîner commença.

Caminade était ce qu'on appelle vulgairement une belle fourchette. Nous l'avons déjà dit peut-être, et, pendant un bon moment, Nicette lui tint tête vaillamment.

Elle avait oublié les impressions qui l'avaient tout d'abord un peu troublée, elle s'était familiarisée insensiblement avec cette situation toute nouvelle, et son insouciance native, sa gaieté, son abandon naturel. reprenaient le dessus.

Les femmes ont le don particulier de l'assimilation; maintenant, elle s'était habituée à l'éclat des lumières qui allumaient mille étincelles dans les cristaux et la vaisselle plate; les rires jeunes qui partaient comme des fusées des cabinets voisins ne l'étonnaient plus; elle se laissait remplir son verre, et y trempait de temps en temps sa petite lèvre rose; et même, à mesure que l'heure fuyait, elle se sentait gagnée par une douceur moite qui lui montait au cœur et contre laquelle elle se trouvait sans défense.

De son côté, Caminade éprouvait à peu près le même phénomène; il avait certes la tête solide, et une fiole de saint-émilion ne lui faisait pas peur.

Mais ici, la vapeur des vins généreux s'ajoutait à l'excitation des mets savamment apprêtés; il se dégageait, en outre, du cabinet où il se trouvait, une certaine atmosphère capiteuse qui eût suffi à griser une tête moins ferme que la sienne. Au bout d'une demi-heure, le sang circula plus actif dans ses veines, et il lui monta au cerveau des idées qui ne lui étaient pas venues encore.

Tout d'un coup, il se leva et, obéissant à un sentiment dont il ne se rendait pas bien compte, il fit quelques pas vers Nicette.

Et comme la jolie enfant lut dans ses yeux une expression bizarre qu'elle n'y avait jamais vue elle eut comme peur de lui et se leva à son tour, effrayée et toute pâle.

— Monsieur Caminade... dit-elle d'un accent de prière.

Cela suffit.

Le jeune baryton s'arrêta, comme honteux de lui-même, et, pour donner le change à sa propre émotion, il alla à la fenêtre, qu'il ouvrit toute grande.

— On étouffe ici, dit-il d'une voix brusque; ne trouves-tu pas?

— Oui, en effet, on a besoin d'air, balbutia Nicette, qui retomba sur le divan, sans force et sans voix.

Caminade présenta son front brûlant à l'air vif du soir.

La nuit était tout à fait venue et de la fenêtre où il se trouvait il pouvait voir à la lueur des becs de gaz quelques clients attardés qui dinaient seuls ou en compagnie dans le jardin.

Pour donner une distraction à son esprit et achever de lui rendre le calme, Caminade se mit à observer les différents clients de l'établissement, et bientôt son attention fut tout entière absorbée par l'un d'eux qui dinait solitaire et indifférent, ne paraissant s'occuper de rien, sinon de savourer les mets qui lui étaient servis.

Seulement, au moment où il se penchait à la fenêtre du cabinet 27, le



Bricole et Lambert, penchés eux-mêmes, l'écoutaient avec avidité. (P. 198.)

jeune baryton avait cru remarquer que cet homme levait la tête de son côté et qu'un mouvement de surprise lui avait échappé.

C'était une erreur sans doute; il ne connaissait personne que le comte et Gaston à Paris, et ce n'était assurément ni l'un ni l'autre?

Il avait dû se tromper.

Et cependant, plus il le regardait, plus il se persuadait qu'il ne lui était pas tout à fait inconnu.

Il rentra enfin dans le cabinet, referma la fenêtre et se dirigea vers Nicette, à qui il tendit la main...

Elle lui donna la sienne.

— Chère petite, dit-il alors, le regard plein de tendres effluves, tu ne m'en veux pas, au moins ?

— Oh ! moi, moi ! fit Nicette, étouffant mal les sanglots qui la prenaient à la gorge.

— Vois-tu ! C'est que je t'aime plus que tu ne le crois, et je ne veux pas te traiter comme ça ! D'ailleurs, il y a autre chose qui m'arrêterait s'il m'arrivait encore de m'oublier.

— Quoi donc ?

— Je n'y pensais plus.

— Qu'est-ce que cela peut être ?

Caminade allait poursuivre, quand un bruit s'éleva d'un cabinet contigu qui, jusqu'alors, était resté silencieux.

La porte de ce cabinet venait de s'ouvrir, et le garçon y avait introduit un client.

L'incident n'avait rien que d'ordinaire ; mais Caminade remarqua que Nicette en avait été particulièrement frappée.

Le client et le garçon n'avaient, cependant, échangé dans le couloir que deux ou trois paroles insignifiantes, puis ils avaient pénétré dans le cabinet, dont la porte s'était refermée aussitôt.

Il interrogea Nicette, qui ne répondit qu'évasivement et à voix basse.

— Voilà que nous rentrons dans les charades, dit Caminade ; ah à ça ! a-t-elle connu donc l'homme qui vient d'entrer là ?

— Peut-être ; parlez plus bas.

— Il y a un moyen de se renseigner.

— Lequel ?

Pour toute réponse, Caminade sonna le garçon, qui se présenta aussitôt.

— Monsieur demande l'addition ? dit-il avant qu'on l'eût interrogé.

— L'addition, répliqua Caminade, tu l'apporteras quand tu en seras prié ; pour le quart d'heure, il s'agit d'autre chose : il vient d'entrer quelqu'un à côté ?

— Au numéro 28, oui, monsieur.

— Tu le connais ?

— C'est un habitué.

— Comment l'appelles-tu ?

— Mais je ne l'appelle pas.

— Tu fais le cachotier, bon ! J'ajouterai ça sur l'addition, et, puisque tu n'as rien de plus substantiel à nous offrir, j'ai bien envie d'aller prendre le café à côté.

Et déjà il faisait mine de quitter la place, quand le garçon tira de sa poche une enveloppe qu'il lui présenta.

— Qu'est-ce que cela? fit Caminade, étonné.

— C'est une lettre qu'une personne qui dinait en bas m'a chargé de vous remettre.

— A moi?

— Il n'a pas mis le nom dessus, mais il vous a désigné par le numéro que vous occupez, numéro 27; voyez!

Caminade prit la lettre et l'ouvrit.

Et il n'y eut pas plutôt jeté les yeux qu'il fit un mouvement.

— Ça, c'est différent, murmura-t-il, il fallait le dire tout de suite.

— Monsieur se retire? dit encore le garçon.

— Monsieur reste! riposta Caminade, et, si ça ne l'offense pas, tu vas apporter du café pour deux, des cigares pour un, et de la chartreuse pour madame.

Le garçon sortit, et, dès qu'il se vit seul avec Nicette, Caminade rouvrit la lettre et se remit à la lire.

Voici ce qu'elle contenait :

« Vous êtes en compagnie; je ne veux pas être importun. J'avais demandé le numéro 27, et il est occupé. Cela ne me contrarie qu'à moitié, puisque c'est par vous. Je viens vous donner un avis et vous demander un service. Une simple cloison sépare le 27 du 28, ne l'oubliez pas, dans votre intérêt. Et, dans le mien, écoutez ce qui va se dire chez vos voisins, et tâchez d'en retenir le plus que vous pourrez. »

Le billet n'était pas signé; mais Caminade devina tout de suite.

C'était Lamblin qui l'avait écrit; Lamblin, qu'un moment auparavant il avait aperçu dinant dans le jardin.

Pourquoi était-il là? Quelles étaient les personnes qui allaient occuper le numéro 28?

Il fit part à Nicette de l'avis qu'il venait de recevoir, et Nicette, qui avait déjà reconnu la voix du docteur, ne douta pas une seconde que les voisins qu'ils allaient avoir à surveiller ne fussent, avec le *docteur*, Lambert, et sans doute son père lui-même!...

Et elle frémait en songeant à ce qu'elle allait apprendre.

Elle eût dû pourtant y être accoutumée.

Du plus loin qu'elle se rappelait son enfance, elle n'avait conservé que des souvenirs honteux où elle retrouvait partout la trace de l'influence néfaste que sa mère n'avait cessé d'exercer sur son *homme*.

Lui, le malheureux, était bien coupable sans doute; mais au milieu du

désordre où il se débattait, sous la dégradation où l'avait amené une vie de vices et de crimes, il lui restait encore parfois certain sentiment imprégné de paternité et d'amour, et c'est avec un douloureux attendrissement que Nicette se souvenait des tendres caresses qu'elle en avaient reçues autrefois.

Il y avait bien longtemps de cela; elle était toute petite alors, mais elle se le rappelait toujours et n'avait jamais désespéré de voir son malheureux père échapper à l'influence de sa mégère et lui revenir...

Cependant, le garçon avait apporté le café, et, après avoir allumé un cigare, Caminade s'était assis sur le divan, contre la cloison, à portée d'entendre et de retenir tout ce qui arriverait à son oreille.

XXIV

La porte du cabinet voisin s'était ouverte et fermée à plusieurs reprises; puis, un calme relatif s'était établi, et les convives qui s'y trouvaient avaient entamé la conversation.

Seulement, comme ils le prirent d'abord sur un ton assez élevé, quelqu'un sans doute leur recommanda le silence, car tout se tut tout à coup, et l'on entendit sonner le garçon.

Ce dernier accourut.

— Que demandent ces messieurs? dit-il en s'adressant à celui qui commandait.

— Pour le moment, rien qu'un renseignement, dit ce dernier en baissant le ton: il y a quelqu'un dans le cabinet d'à côté?

— Oui, monsieur, deux personnes.

— C'est que je n'aime pas beaucoup que l'on m'espionne, et je veux pouvoir dire des bêtises tout à mon aise.

— Oh! pour ce qui est de ça, monsieur aurait tort de se gêner.

— Qui donc est là?

— Deux amoureux! Et je crois qu'ils ne pensent guère à espionner les autres.

Il souriait bêtement en parlant ainsi: son interlocuteur se déclara satisfait.

Toutefois, dès que le garçon eut disparu, il mit un doigt sur ses lèvres, en soulignant ce geste d'un regard significatif.

— Tout de même, dit-il, mettons une sourdine et ouvrons l'œil: nous avons à nous dire des choses qui n'intéressent que nous, et il est inutile que ça tombe dans l'oreille d'un *roussin*.

— Ah ça! est-ce que tu crois?... interrompit une voix forte et rude.

— Je ne sais pas encore ce qu'il faut croire, interrompit brusquement celui

que l'on interpellait; mais, ce qu'il y a de certain, c'est que tout à l'heure, en traversant le jardin, j'ai passé près d'un groin que j'ai vu quelquefois sur les épaules d'un vilain paroissien.

— Qui cela?

— Lamblin.

— Il est ici?

— Et s'il est ici, ce n'est pas seulement pour absorder un *beefsteak* aux pommes.

L'un des convives frappa énergiquement sur la table.

— Ah! en voilà un, grommela-t-il, que je voudrais bien, après le café, tenir quelques secondes entre ces dix doigts-là.

Et il montra ses deux mains larges et calleuses, dont les doigts spatulés se terminaient par des ongles qui avaient l'air de griffes.

— Chaque chose viendra à son heure, repartit l'autre voix; pour le moment, il s'agit d'un divertissement plus sérieux, et si vous êtes des gens résolus, vous avez là, tous les deux, l'occasion de gagner des rentes pour le reste de vos jours.

Ainsi que l'avait deviné Nicette, les trois convives étaient : le père Bricole, celui que l'on appelait le *docteur* et Lambert, le héros de l'île Saint-Louis.

— Des rentes! dit ce dernier, je veux bien; et je ne serais même pas fâché, pour une fois, de savoir comment c'est fait. Mais, ce que je guigne, c'est pas encore ça, et tant que je ne me serai pas vengé du *gommeux*, il me manquera quelque chose.

Le père Bricole haussa les épaules.

— Allons, en voilà assez, dit-il rudement; tu es un imbécile! Si la petite ne veut pas de toi, faut en prendre ton parti.

Et il ajouta avec un mauvais regard sous ses sourcils contractés :

— Et si je te dis ça, c'est que je ne veux pas que tu recommences; si je te prends jamais à vouloir la violenter, c'est à moi que tu auras à faire!

— Mais il a manqué de m'étrangler l'autre soir, riposta Lambert.

— Il a eu tort de ne faire la chose qu'à moitié; tes affaires ne me regardent pas; tire-toi de là comme tu pourras; seulement, n'oublie pas ce que je t'ai promis, si je t'y reprends, tu sais, c'est moi qui t'étranglerai. Au surplus, en voilà assez, je te le répète : le docteur a une histoire à nous conter; tiens-toi calme et écoute.

Au numéro 27, Caminade et Nicette avaient entendu ce qui venait de se dire, et la pauvre enfant s'était rapprochée du jeune baryton tout effrayée.

— De quoi! de quoi! fit ce dernier, à voix basse et en souriant; voilà que tu as peur, encore?

— Oh! ce n'est pas pour moi, répondit Nicette.

— Est-ce que tu crois que je redoute ce misérable?...

— Je sais que vous êtes brave... et, si vous aviez affaire à un autre, je serais plus rassurée; mais, avec lui, il est traître il vous tendra quelque piège... Vous n'êtes pas méfiant, vous, et quelque jour...

— Tais-toi! tais-toi! Nous parlerons de cela plus tard. N'oublions pas la recommandation de Lamblin, et continuons d'écouter...

Ils se turent et prêtèrent l'oreille.

C'est le docteur qui parlait, et à partir de ce moment, et pendant quelques minutes, ils ne perçurent que quelques mots sans suite dont la plupart du temps le sens net et précis leur échappait.

Cependant, ce que le docteur confiait à ses deux acolytes eût été bien intéressant à retenir.

Il s'était courbé vers la table, et le père Bricole et Lambert, penchés eux-mêmes, l'écoutaient avec avidité.

— Vous savez, dit-il rapidement et à voix basse, que la visite que j'ai faite dernièrement à la caisse du comte m'a rapporté quelque chose comme un million.

— Oui, nous savons cela, répondit Bricole.

— Toi, tu es rien veinard, ajouta Lambert.

— Eh bien! si vous voulez m'aider, cette nuit, je vous donnerai demain, à toi, Bricole, la jolie somme de cent mille francs, et à toi, Lambert, cinquante mille.

— Cent mille francs! répéta le père Bricole.

— C'est avec ça qu'on en étranglerait de ces perroquets sur le zinc, compléta Lambert; sans compter que vous auriez de quoi doter Nicette et qu'elle pourrait épouser un sous-préfet!

— Enfin, qu'est-ce qu'il y aurait à faire? interrogea Bricole, dont la convoitise était vivement allumée.

— En réalité, peu de chose, répondit le docteur; je veux dire rien qui ne soit tout à fait dans vos moyens.

— Voyons ça, firent en même temps Lambert et Bricole.

— Toi! Lambert, il te suffira de t'introduire, cette nuit même, chez M^{lle} Christiane, et d'y chercher un objet dont je te donnerai le signalement et qui doit se trouver dans l'un des meubles de sa chambre.

— Et si elle se réveille?

— Ça peut arriver.

— Que faudra-t-il faire?

— Rien... que te sauver, dans le cas où tu aurais réussi à t'emparer de l'objet en question.

— Et si je ne l'ai pas?

— Si tu ne l'as pas!... dame!... c'est ton affaire et non la mienne. Je ne te donne pas cinquante mille francs uniquement pour aller réveiller les jeunes filles qui dorment dans leur lit. Voyons, acceptes-tu?

— On tâchera.

— C'est tout ce que je te demande.

Et il se tourna vers Bricole, qui attendait patiemment.

— Quant à toi, dit-il, c'est plus important.

— Je m'en doutais.

— Mais pas plus difficile.

— Tant mieux.

— Tu connais l'appartement que j'occupe dans la maison voisine de l'hôtel du comte?

— J'irais les yeux fermés.

— Il faut que tu y pénètres.

— Eh! eh!... Mais la maison est surveillée depuis le vol.

— Je t'ouvrirai moi-même une porte depuis longtemps condamnée, qui donne sur une ruelle voisine et dont Lamblin ne soupçonne pas l'existence.

— Soit!... Me voilà dans l'appartement... Après?

— Je t'ai dit déjà, n'est-ce pas, qu'à l'aide d'un passage secret on peut facilement se faulxer chez le comte?

— En passant par la chambre de la comtesse?

— Précisément.

— Et si elle ne dort pas?

— Depuis quelques jours, la comtesse n'habite plus cette chambre.

— J'aime autant ça! Donc, je prends le passage secret, et je m'introduis chez le comte; est-ce ça?

— Parfaitement.

— Après?...

Le docteur eut un pli railleur au coin de la lèvre :

— Faut-il te mettre les points sur les *i*? dit-il d'un ton goguenard.

— Ah! ah! je commence à comprendre.

— Ce n'est pas dommage; d'ailleurs, ce que je t'offre là est un travail d'enfant. Le comte prend chaque soir quelques pilules d'opium, qui lui procurent pour toute la nuit un sommeil de plomb... et il reste seul jusqu'au lendemain! Tu ne l'auras jamais eu plus belle, et c'est cent mille francs de donnés! Est-ce dit?

— C'est dit... A quelle heure nous retrouverons-nous?

— Entre minuit et une heure.

— Le lieu du rendez-vous?

— Le caboulot.

— Bien! nous y serons, Lambert et moi!

— Entendu, et puisqu'il en est ainsi, un dernier verre de champagne... et séparons-nous!... Toute fois, pour ne pas donner l'éveil à la *Rousse*, si par hasard elle rôdait par ici, sortons du cabinet un à un, et gagnons isolément, chacun de son côté, l'établissement en question.

La séance était finie.

Caminade et Nicette restaient fort embarrassés.

Ils avaient mal entendu : quelques mots seulement leur étaient parvenus, et la seule chose qu'ils eussent comprise, c'est qu'un danger menaçait le comte et Christiane.

Mais de quelle nature était ce danger, en quel lieu, à quel moment, les trois misérables devaient-ils mettre leurs projets à exécution, c'est ce qu'ils n'auraient pu dire, et leur perplexité était grande.

Cependant le programme proposé par le docteur recevait son exécution.

Après avoir réglé l'addition, ce fut lui qui ouvrit la marche; on l'entendit sortir du cabinet et s'éloigner à pas lents; puis vint ensuite le père Bricole; après quoi, il y eut quelques minutes de silence...

Nicette se sentit devenir inquiète.

Le dernier qui était resté, c'était Lambert; et elle se demandait pourquoi il ne sortait pas à son tour, et ce qui le retenait.

Quelque soupçon lui était-il venu? Avait-il deviné quels étaient les *deux amoureux* du numéro 27?

Elle attendit anxieuse, comptant les minutes et les secondes.

Enfin, quelques pas se firent entendre dans le couloir et, presque immédiatement, la porte du cabinet craqua sous les poussées d'une main irritée.

Caminade se leva furieux à cette audacieuse tentative de violation de domicile, et il allait se ruer vers la porte, quand Nicette se précipita et le retint.

— Non! non! ne faites pas cela, supplia-t-elle, éperdue. Caminade! monsieur Caminade, restez, je vous en conjure; il vous tuerait!

Un ricanement répondit à ces paroles, à travers la porte.

— J'en étais sûr! dit la voix de Lambert, c'est le *boudiné!* Malheur!... mais ne te dérange pas! reste tant que tu voudras. Moi, je vais t'attendre, et je te repigerai à la sortie...

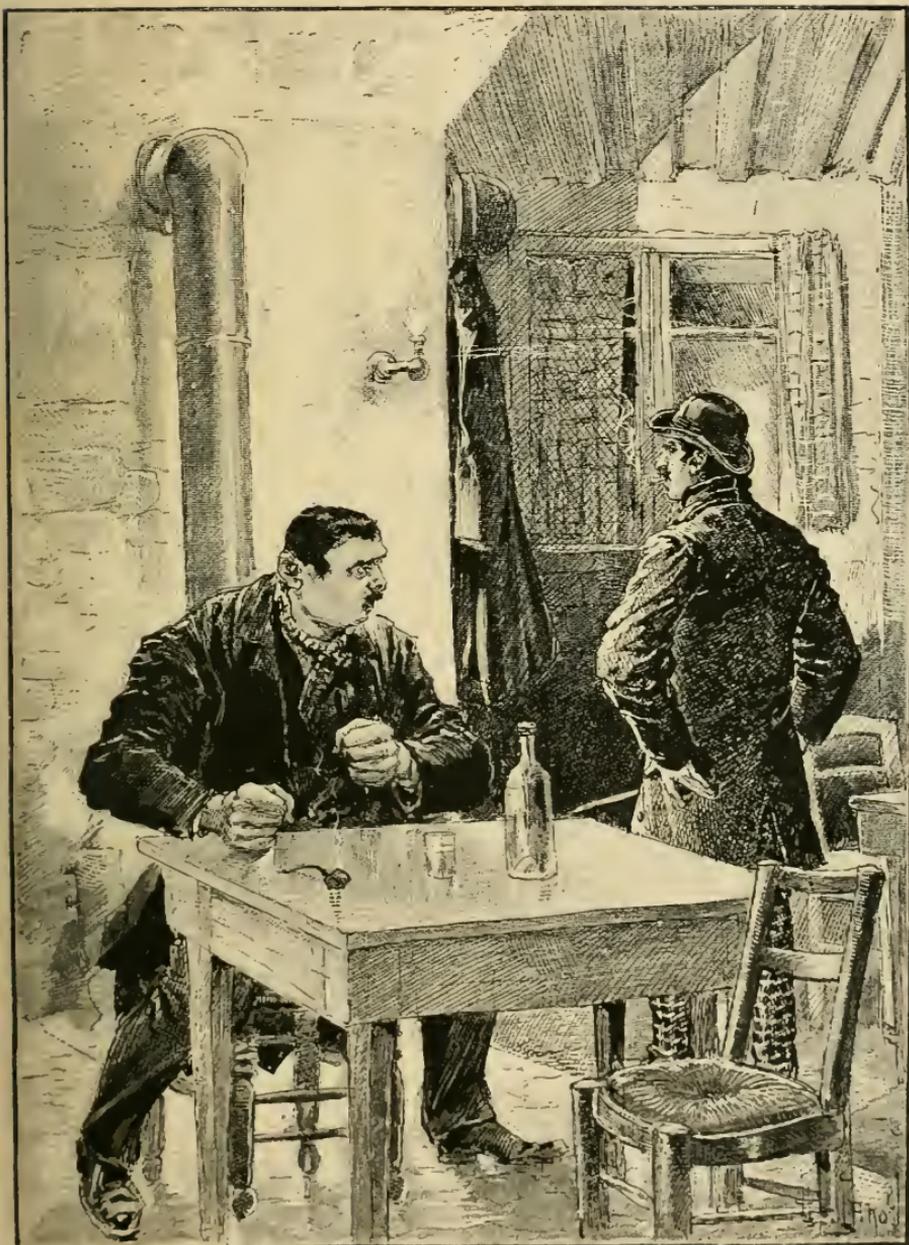
Caminade adressa un regard de reproche à Nicette.

— Tu vois ce que tu me fais faire, dit-il; je vais maintenant passer pour un lâche aux yeux de M. Lambert!

— Qu'est-ce que ça vous fait?

— Je reconnais que ça ne me fait rien. Mais nous n'allons pas cependant passer la nuit chez Ledoyen, parce qu'il monte la garde à la porte!

— Nous partirons tout à l'heure. Vous ferez venir une voiture, et, comme



Au regard farouche qu'il lança à Lambert. (P. 205.)

ça, vous rentrerez tranquillement chez vous. Vous voulez bien, n'est-ce pas? Ne me grondez pas!

Et elle jeta ses deux bras autour du cou du jeune baryton.

Ce dernier céda.

Mais, au moment où il se disposait à reprendre place dans le cabine, plusieurs coups furent frappés à la porte.

Et, avant que Caminade eût fait quelques pas, Nicette l'avait courageusement devancé à la porte et l'avait ouverte...

XXV

Un immense cri de surprise et de joie lui échappa, quand elle eut reconnu celui qui était sur le seuil.

C'était Lamblin!

— Ah! ah! dit-il avec une pointe d'enjouement, c'est donc toi, mauvaise graine! On te trouve maintenant dans les caboulots à la mode? Tu te mets bien!

Nicette ne prit pas garde au ton de familiarité un peu excessive avec lequel Lamblin lui parlait, et elle ne comprit qu'une chose, c'est qu'il allait protéger Caminade et qu'elle n'avait plus rien à redouter pour lui.

Cependant, Caminade s'était avancé.

— Vous! continua l'agent; je vous avais reconnu, et c'est pour cela que je vous ai adressé mon poulet; j'espère qu'il n'est pas venu après le dessert.

— Je l'ai reçu à temps, répondit l'artiste.

— C'est l'essentiel, et vous savez quels étaient vos voisins?

— Nicette les avait devinés.

— Elle a de l'œil, la petite; au moins, avez-vous entendu?

— Assez mal.

— Enfin, que se passe-t-il; à quelle fin le docteur et les autres se sont-ils réunis ce soir en petit comité?

Caminade raconta rapidement ce qu'il avait retenu de la conversation des trois hommes, et pendant qu'il parlait il vit Lamblin, attentif et sérieux, remuer la tête à plusieurs reprises.

Quand il eut fini, l'agent resta encore quelques minutes dans la même attitude.

— Eh bien! qu'est-ce que vous pensez de tout ça? dit Caminade au bout d'un instant.

Lamblin releva son front soucieux.

— Ces misérables méditent évidemment quelque mauvais coup, répondit-il à voix lente; et ce qu'il y a de plus dangereux, c'est que nous ne savons pas

de quoi il retourne! M^{lle} Christiane, ça se comprend encore : c'est elle manifestement qui s'est approprié le flacon, et la comtesse n'entend pas qu'il reste entre ses mains! Le docteur ne reculera devant rien pour s'en emparer, afin de le détruire! Mais le comte! que lui veulent-ils? Ils ont déjà soulagé sa caisse d'un bel et bon million et pour le moment je ne suppose pas qu'ils songent à recommencer... Quel est donc leur dessein?... C'est impénétrable... A moins que...

Et un pli sombre creusa son front.

— A moins que... répéta-t-il.

Et se tournant vers Nicette :

— Voyons, toi! dit-il d'une voix très nette, avance un peu à l'ordre : tu as vu M^{lle} Christiane depuis son retour?

— Oui, ce matin, répondit Nicette, elle m'avait fait appeler.

— Que t'a-t-elle dit?

— Rien.

— Elle ne t'a pas parlé des incidents de son voyage?

— Non.

— Pourquoi t'avait-elle fait venir alors?

— C'est pour M. Gaston.

— Ah! ah! que lui voulait-elle, à celui-là?

— Je ne sais pas.

— Est-ce que M. Gaston n'habite pas avec sa mère et M^{lle} Christiane?

— Il y couche quelquefois; mais, pour ne déranger personne, il a pris une chambre en ville; et même il lui arrive assez souvent de passer toute la nuit dans le laboratoire qu'il s'est fait élever dans le jardin.

— C'est un garçon studieux, un piocheur, je sais cela... Enfin, tu es allée le trouver pourquoi faire?

— Pour lui remettre une lettre, et, après qu'il l'eut parcourue, il m'a priée de dire à M^{lle} Christiane qu'il ne manquerait pas de faire ce qu'elle lui demandait, et qu'elle pouvait compter sur sa discrétion!

— Sa discrétion! Il a dit cela?

— Comme je vous le répète.

Il y eut un court silence, après lequel Lamblin reprit :

— Et quand tu as rapporté cette réponse, que s'est-il passé? N'as-tu pas remarqué quelque chose d'extraordinaire? M^{lle} Christiane ne t'a-t-elle rien dit qui t'ait particulièrement frappée?

— Tout ce que je me rappelle, c'est qu'elle était fort émue et plusieurs fois elle a répété avec agitation : « Ainsi, il viendra. C'est bien, il n'y a plus à hésiter! il faut en finir! »

— En finir! Avec quoi?

— Je l'ignore

Lamblin fit quelques pas dans le cabinet, et revint vers Caminade.

— Tout ceci, dit-il, n'est pas aussi clair que de l'eau de roche; mais on peut encore s'y retrouver.

— Moi, je n'y comprends rien du tout.

— Si vous le voulez, cette nuit, il n'y aura plus rien d'obscur, pour vous comme pour moi. Voyons, êtes-vous curieux? Nous avons vu déjà des choses bien intéressantes à Langrune... Ce qui va se passer dans quelques heures en est la conséquence rigoureuse et dramatique. Ne désirez-vous pas m'accompagner?

— Quel intérêt...?

— Il s'agit peut-être de sauver le comte.

— Croyez-vous?

— Venez toujours! Une fois sur les lieux, vous serez libre de vous dégager.

— Et où vous trouverai-je?

— Sortons d'abord; chemin faisant, je vous indiquerai l'ordre et la marche.

Cependant Lambert avait abandonné depuis quelque temps déjà la surveillance qu'il exerçait à la porte du restaurant. Dès qu'il avait aperçu Lamblin, la partie lui parut moins tentante, et, tout en achevant de fumer son londrès, il se dirigea vers le caboulot de l'île Saint-Louis.

Il y trouva Bricole, déjà attablé au fond de la salle, une bouteille devant lui.

Il se préparait par d'énergiques libations à l'acte sanglant qu'il méditait, et, les deux coudes sur la table, le front dans les mains, il poursuivit sa sombre rêverie, qu'il n'interrompait que pour ingurgiter un grand verre d'eau-de-vie.

La bouteille était déjà aux trois quarts entamée.

Et pendant qu'il s'absorbait ainsi dans son rêve fait de rouges visions, on voyait de temps à autre ses épaules remuer sous chaque frisson qui le mordait dans sa chair.

On eût dit un fauve dans sa bauge; au regard farouche qu'il lança à Lambert au moment où il tentait de s'approcher, ce dernier comprit que l'heure n'était pas favorable, et il gagna prudemment une table voisine, où il s'assit.

Lambert, lui, était moins impressionnable; c'était une nature indolente et molle, il ne connaissait pas de remords anticipés.

Le milieu dans lequel il avait vécu n'était rien moins que sain, et l'on n'y a pas l'habitude de s'effrayer de la correctionnelle, non plus que de la cour d'assises.

La correctionnelle, c'est quelques mois à l'ombre où l'on complète son éducation!

La cour d'assises, c'est un voyage à la *Nouvelle*, voilà tout.

Comment aurait-il vu plus loin que cela, puisque l'échafaud a disparu?

Il s'était fait servir un *mêlé-cass* qu'il se mit à savourer longuement, lentement, à petites gorgées.

C'était sa manière à lui, il aimait le doux; il serait mort depuis longtemps, si on l'avait mis au régime du père Bricole.

— Pas si bête, disait-il; on a toujours le temps de remercier son boulanger.

Une bonne heure s'écoula de la sorte; minuit avait sonné depuis un quart d'heure, quand tout à coup la porte de l'établissement s'ouvrit: un homme entra!

C'était le *docteur*.

Bricole et Lambert le reconnurent tout de suite, quoiqu'il eût revêtu un costume qui le rendait méconnaissable pour le vulgaire.

Il marcha rapidement vers Bricole.

— Êtes-vous prêt? demanda-t-il d'un ton presque impérieux.

— Quand tu voudras! répondit Bricole, en se secouant pour chasser les visions qui l'avaient assailli.

— Eh bien, partons.

— Quel chemin prenons-nous?

— Je marcherai devant; vous n'aurez qu'à me suivre.

Ils sortirent.

La nuit était sombre; de lourds nuages couraient dans le ciel: la lune ne devait se montrer que plus tard. L'heure et le temps étaient donc propices.

Pendant quelques minutes, ils avancèrent le long des quais, l'un suivant l'autre, à distance prudente, tantôt précipitant la marche, tantôt ralentissant le pas, selon le vent et les bruits indiscrets de la nuit.

Une sorte de *fle indienne* adaptée aux mœurs de Paris.

Le docteur marchait le premier, comme il l'avait dit; et les autres venaient derrière, observant les mouvements du chef de file.

Enfin, ils atteignirent l'extrémité du quai, où les trois hommes firent une halte.

Le docteur alla à Bricole.

— Toi! dit-il à voix basse, tu vas te dissimuler dans l'ombre de cette porte cochère, pendant que j'introduirai Lambert où il a affaire; s'il se passe quelque chose de suspect, je t'enverrai le coup de sifflet que tu connais et tu retourneras au caboulot. Si, au contraire, je constate que la voie est libre, je viendrai te prendre; est-ce entendu?

— On n'est pas sourd, vous pouvez y aller.

Bricole prit place à l'endroit qui lui était indiqué et le docteur et Lambert ne tardèrent pas à disparaître.

Le docteur entretenait, depuis longtemps, des intelligences dans la maison, qu'il avait habitée et où il s'était montré fort généreux; il avait conservé une passe de l'entrée, et il n'eut pas de peine à faciliter à Lambert l'accès de son ancienne demeure; par excès de prudence, ce dernier avait retiré ses chaussures, et c'est pieds nus qu'il avait commencé l'ascension du premier étage.

Le docteur lui avait expliqué la topographie de l'appartement de M^{me} Ménager et celle de la chambre occupée par Christiane. Celle-ci devait être couchée, à cette heure, et endormie. C'était un vrai travail de débutant.

Lambert gravit donc l'escalier, et peu après il arrivait sans faire de bruit sur le palier du second étage.

Une fois là, il s'orienta à tâtons, et sur sa gauche il sentit une porte.

C'était la chambre de la jeune fille.

Il colla son oreille contre la serrure, il écouta.

Il n'entendit rien!

Alors, doucement, avec des précautions infinies, il introduisit un *rossignol* dans la serrure, et le fit jouer d'une main habile et discrète.

Il s'attendait à éprouver une résistance, si faible qu'elle fût; mais, chose bizarre, le pêne céda aussitôt avec complaisance, et la porte roula sur ses gonds, sans difficulté.

Une petite veilleuse placée sur une table de nuit, près du lit, éclairait vaguement la chambre.

Lambert jeta un rapide regard sur le lit, et, à son grand étonnement, il s'aperçut qu'il était vide.

Où était donc la jeune fille?

Il sonda tous les recoins de la chambre et s'assura bien vite qu'il n'y avait personne.

Cela tournait à la charade.

Mais il ne s'attarda pas à en chercher le mot; le champ était libre; l'occasion exceptionnelle, il se mit à l'œuvre et commença à fouiller les meubles.

Ce ne fut pas long.

Il y avait une jolie petite commode Louis XIII, un ravissant vide-poche en bois de rose; puis, une armoire à glace qui était restée entr'ouverte.

Lambert y glana quelques bijoux, plusieurs pièces d'or; puis, deux ou trois autres objets qui lui parurent de moindre valeur, mais qu'il crut tout de même devoir emporter, pour le principe!...

Quant au flacon que lui avait signalé le docteur, il n'en trouva pas trace!

Il était donc menacé de revenir bredouille, c'était humiliant.

Que faire?

De temps en temps il allait au palier, pour écouter les bruits de l'intérieur et opérer sa retraite, si quelqu'un venait.

Dans un de ces moments, et comme il passait près de la fenêtre, machinalement il en souleva l'épais rideau et plongea son regard au dehors.

Il fit une remarque qui le surprit.

La nuit était toujours aussi profonde. Mais à travers les ténèbres épaisses il vit scintiller un point vif qui rayait l'ombre et projetait une traînée lumineuse sous l'une des allées du jardin qu'il avait sous les yeux.

Ce rayon brillant partait d'un pavillon situé à l'extrémité du jardin, et, derrière l'une des fenêtres qu'incendiait le reflet d'une flamme intérieure Lambert vit passer la silhouette de Christiane.

Il se pinça pour s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'un rêve.

— Ah ça! murmura-t-il, que diable peut-elle bien faire là?... Après tout, elle fait ce qu'elle veut, c'te fille, ça ne regarde pas bibi. Mon enquête à moi est terminée; je n'ai plus rien à faire, et le plus prudent est évidemment de se donner de l'air.

Sur ces sages réflexions, Lambert reprit tranquillement le chemin par lequel il était venu.

L'affaire était ratée... Ce n'est pas encore cette fois-là qu'il devait faire fortune. Il retourna finir sa nuit au caboulot et attendre les autres.

Il avait recueilli quelques jaunets dont il était bien décidé à faire un noble usage.

D'ailleurs, il n'était pas fâché de connaître le résultat de la tentative de Bricole et d'apprendre s'il avait été plus heureux que lui.

Comme il longeait les maisons du quai pour se rendre vers Notre-Dame, il manqua de donner dans le docteur, qui s'était réfugié en l'attendant derrière une saillie du mur.

— C'est toi? dit vivement ce dernier; parle vite: as-tu réussi?

Lambert haussa les épaules.

— Ah! bien oui! répliqua-t-il; n'y avait pas même quelqu'un pour me recevoir!

— M^{lle} Christiane était absente?

— Et, pour une jeune fille de son âge et de son rang, c'est bien inconvenant, pas vrai, de se balader comme ça, la nuit.

— Où pouvait-elle être?

— Quant à ça, je puis vous le dire; car je l'ai aperçue dans le pavillon qui est au fond du jardin.

— Le laboratoire?

Le docteur fronça les sourcils.

— Ceci est plus grave, dit-il, et il faut que je sache le mot de cette énigme;



Voyons, expliquez-vous de suite, je l'exige! (P. 214.)

tu vas te rendre au caboulot, tu y trouveras Bricole, et vous m'attendrez tous les deux.

— Bricole a donc déjà fini?

— Et il n'a pas été plus heureux que toi... le comte, lui aussi, était absent.

— Alors c'est un déménagement complet, fit Lambert, sur un ton

inimitable ; ordinairement, on prévient dans ce cas-là !... enfin, faut se faire une raison... nous serons plus heureux une autre fois !...

Or, ainsi que l'avait dit le docteur, Bricole était revenu bredouille, comme Lambert, et le premier n'avait pas plus rencontré le comte que le second n'avait rencontré Christiane.

Voici ce qui était arrivé :

XXVI

Dix heures venaient de sonner ; le comte était seul dans son cabinet, assis à son bureau, devant une grande quantité de lettres qu'il repoussait et reprenait alternativement d'une main irritée et nerveuse.

Depuis son retour du château de Longueville, il avait un moment paru plus calme. Sa blessure était légère, il s'était promptement remis ; d'ailleurs, il était revenu de son voyage avec un air de satisfaction évidente, il avait bien toujours un pli sombre sur le front, mais les précautions qu'il venait de prendre assuraient sa vengeance, s'il venait à mourir de mort violente ; et cela suffisait à lui rendre un calme relatif, au moins pour quelque temps.

Toutefois, cet état avait des intermittences cruelles, et souvent, quand il se reprenait à parcourir cette odieuse correspondance de la comtesse, toute sa colère se réveillait, un profond désordre s'emparait de lui, et ce n'était pas une vengeance à long délai qu'il lui fallait, mais bien le châtement immédiat et terrible.

Et cependant, par moments, à la lecture de cette correspondance où passait, il l'avait dit lui-même, comme un souffle de crime, un sentiment se dégageait qui le troublait jusque dans sa légitime colère et mettait une hésitation dans son esprit.

Ces lettres qui gisaient, froissées et déchirées, sur son bureau, portaient toutes une date antérieure à son mariage avec la comtesse... Elle s'appelait alors M^{me} Brémont ; elle ne l'avait pas encore connu et aimé, et ce n'est pas lui, après tout, que l'on avait trompé !

La jalousie est faite autant d'amour-propre que de véritable amour ! Au fond du cœur, le comte n'était pas éloigné de se montrer indifférent pour une faute dont la honte ne le touchait pas personnellement et, en tout cas, il était bien près de penser qu'il n'avait pas à s'offenser outre mesure des injures faites au premier mari de la comtesse.

Ah ! c'est qu'il l'avait tant aimée, cette femme ! Depuis le jour où il l'avait rencontrée, il avait été si heureux pendant de longs mois, qu'il ne pouvait, sans déchirement, se résigner à la croire à ce point indigne et infâme !

Non ! elle n'avait pas été criminelle et parjure. C'était impossible ! Il lui

fallait une preuve, et il était bien résolu à la rechercher, pour se dégager enfin de ces ténèbres, où il restait aveuglé et impuissant.

Comme il en était là, le bruit d'une voiture lancée à fond de train s'arrêta brusquement à la porte de l'hôtel.

Quel pouvait être ce visiteur, qui se présentait si tard?

Il écouta...

Et, au bout de quelques secondes, un domestique se présenta.

— Qui est là? interrogea le comte.

— M. Caminade, qui prie monsieur le comte de vouloir bien le recevoir.

— Faites entrer.

Caminade était sur le seuil; M. de Savenay l'invita à avancer.

— Eh! que se passe-t-il donc? dit ce dernier; vous m'aviez laissé votre carte d'adieu et je vous croyais parti. Serais-je assez heureux pour que vous ayez besoin de mes services?

— Non, monsieur le comte, répondit Caminade; cette fois, c'est peut-être moi, au contraire, qui peux vous être utile.

— Vous, mon ami; et à quel propos?

Caminade promena son regard autour de la chambre.

— Monsieur le comte est seul? interrogea-t-il avec hésitation.

— Sans doute, répondit M. de Savenay.

— Je veux dire que personne ne pourra entendre mes paroles?

— Eh! que craignez-vous?

— Ni un valet... ni même M^{me} la comtesse?

Le comte tressaillit.

— Qu'est-ce à dire? fit-il d'un ton de susceptibilité froissée.

Caminade s'inclina.

— Que monsieur le comte me pardonne! répondit-il; mon intention n'est pas de l'offenser, et si j'étais jamais assez maladroit pour le faire, je ne m'en consolerais de ma vie.

Le comte lui tendit la main.

— Vous êtes un cœur excellent et dévoué, dit-il, je sais cela; mais pourquoi me parlez-vous de la comtesse?

— C'est que c'est d'elle qu'il s'agit!

Le comte releva le front, et Caminade vit passer dans ses yeux la lueur d'un éclair.

— De la comtesse! répéta-t-il avec une violence mal contenue. Ah! vous en avez trop dit. Voyons, expliquez-vous tout de suite, je l'exige!

Caminade fit un geste d'acquiescement.

— Monsieur le comte doit se rappeler, dit-il, que, il y a quelque jours, il

m'a parlé de certaines lettres qu'il avait trouvées dans un appartement de la maison voisine.

— Oui, je me le rappelle, interrompit le comte. Après?

— Monsieur le comte les avait lues?

— Les voilà! elles sont là, tenez!

Et sa main fiévreuse fouillait âprement la correspondance éparpillée sur son bureau.

— Eh bien, à propos de ces lettres, poursuivit Caminade, monsieur le comte a ajouté qu'à leur lecture, il avait éprouvé un sentiment bizarre, qu'il avait cru y trouver la trace d'un crime; mais que tout cela était encore bien vague, qu'il lui fallait une preuve! et que pour avoir cette preuve...

Le comte releva la tête avec force.

— Oui! oui! c'est vrai, répliqua-t-il; je demandais une preuve, et je la demande encore! Est-ce là ce que vous m'apportez?

— Oui, monsieur le comte.

— Vous! vous!

Le comte avait affreusement pâli; de ses deux mains, il pressait énergiquement ses joues blêmes.

Il était effrayant à voir!

Une sueur abondante mouillait son front; des lueurs de folie brouillaient son regard; sa gorge sifflait comme à l'heure du râle.

— Cette preuve! vous l'avez? continua-t-il, la voix étranglée.

— Je ne l'ai pas, répondit Caminade; mais il y a quelqu'un ici qui vous la fournira.

— Qui cela?

— M^{lle} Christiane, et je suis certain que si monsieur le comte la lui demande.

— Mais qu'est-ce donc, mon Dieu? Et comment Christiane a-t-elle en sa possession une arme aussi redoutable?

Caminade raconta alors tout ce qu'il savait de l'histoire du flacon et la scène saisissante qui s'était passée dans le caveau du cimetière de Sainte-Claire, et pendant qu'il parlait de ces choses étranges, mille sentiments poignants venaient se refléter sur le visage de son interlocuteur.

Quand il eut fini, le comte alla vivement à un bouton électrique, qu'il pressa, et presque immédiatement une jeune domestique se présenta.

— Voyez à l'instant M^{lle} Christiane, dit le comte d'une voix brève, et demandez-lui si elle peut me recevoir.

La jeune fille sortit pour revenir bientôt annoncer au comte que M^{lle} Christiane l'attendait.

Que se passa-t-il alors entre M^{lle} Brémont et M. de Savenay, nous ne saurions le dire; mais nous pouvons ajouter que, au premier coup de onze heures,

le comte se dirigeait vers le laboratoire de Gaston ; que, quelques minutes plus tard, Christiane descendait à son tour de sa chambre, et, un voile épais sur ses cheveux, une pelisse sombre sur les épaules, s'acheminait également vers le pavillon.

Gaston les y avait précédés et attendait depuis une heure déjà.

Sa perplexité était grande.

Christiane lui avait, le matin, annoncé qu'elle irait le trouver dans le pavillon, et qu'elle avait à réclamer de lui un important service d'où dépendait le repos de sa vie et que lui seul pouvait lui rendre.

Il n'avait pas hésité...

Depuis longtemps, il se doutait bien que la pauvre enfant cachait un douloureux mystère dans son cœur, mais il n'avait jamais tenté de deviner ce secret, attendant discrètement qu'elle jugeât elle-même à quel moment il lui conviendrait de le lui confier.

Le moment était venu enfin, et il allait tout connaître !

Vaguement, il comprenait bien qu'il s'agissait de la comtesse ; mais de quelle nature était le mystère, et quel but ténébreux avait jusqu'alors poursuivi Christiane ?

Il avait hâte de l'apprendre.

Le comte était arrivé le premier, et il s'était facilement excusé, en annonçant qu'il était autorisé à se présenter par M^{lle} Christiane.

Cette dernière survint bientôt et confirma la déclaration du comte.

— M. le comte est ici chez lui, répondit Gaston ; et je ne veux, d'ailleurs, avoir aujourd'hui d'autre volonté que celle de mademoiselle. Je vous serai obligé, ma chère Christiane, de vouloir bien me dire ce que vous attendez de moi, et quel service je dois vous rendre.

Une dernière et suprême hésitation arrêta la réponse sur les lèvres de Christiane, mais elle fit aussitôt un effort sur elle-même, et, prenant courageusement sa résolution, elle leva son regard sur le jeune homme.

— Je vous ai dit, Gaston, répondit-elle, qu'il s'agit ici d'un secret dont dépend le repos de toute ma vie, et je le répète. Toutefois, j'entends rester pour quelques minutes encore maîtresse de ce secret, et vous consentez, n'est-ce pas, à ce que je ne vous le fasse connaître que lorsque je jugerai le moment venu?...

— Je ferai ce que vous voudrez, dit Gaston, ordonnez, et j'obéirai aveuglément ; depuis que je vous connais, Christiane, je sais de quelle droiture honnête et sûre est fait votre caractère, et je m'en remets entièrement à vous...

Christiane lui serra la main avec force.

— Merci, dit-elle d'un ton attendri ; si j'avais pu penser une seconde que j'allais accomplir un acte condamnable, vous eussiez été le dernier que j'eusse voulu y associer.

Et elle ajouta, avec une vive rougeur au front :

— Car je vous aime, Gaston, vous le savez depuis longtemps, et pour quelque satisfaction que ce soit, je ne voudrais diminuer ni compromettre l'homme dont je dois bientôt porter le nom ; soyez donc rassuré sur ce point, car c'est une mission sacrée que je remplis, et à celle-là, vous pouvez vous associer sans crainte, je vous en réponds !

— Parlez ! dites vite ! insista le jeune homme ; si vous saviez quelle hâte j'ai de connaître, et avec quelle impatience j'attends.

Au lieu de répondre, Christiane se tourna vers M. de Savenay :

— Je vous ai promis, monsieur le comte, reprit-elle au bout de quelques secondes de vous donner la preuve que vous cherchiez vous-même, et le moment est venu de tenir ma promesse. Êtes-vous bien résolu à aller jusqu'au bout ?

— Oui, je le veux, répondit le comte d'une voix altérée.

— Et vous ne m'en voudrez pas de vous avoir fait toucher du doigt la vérité ?

— Je vous en serai, au contraire, éternellement reconnaissant.

— Poursuivons donc, conclut Christiane ; puisque tel est votre désir, puisque vous vous sentez la force d'assister à l'expérience que nous allons tenter, rien, désormais, ne saurait plus me détourner.

Et s'adressant alors à Gaston, cette fois d'une voix plus acérée.

— Vous devez avoir, dans ce laboratoire, dit-elle, tout ce qu'il faut pour décomposer, analyser, comment dites-vous cela, tout breuvage quelconque, toute liqueur soumise à votre examen ?

— Sans doute ! fit Gaston, ce sont même des expériences auxquelles j'ai l'habitude de me livrer, et ceux qui ont suivi mes travaux veulent bien reconnaître que j'y ai acquis une certaine habileté.

— C'est à merveille ; et vous êtes certain de l'infaillibilité des procédés que vous employez ?

— Assurément.

— Je veux dire que vous pouvez déterminer sûrement, de quels éléments se compose la substance analysée ?

— C'est cela même.

— Et à coup sûr ? Que ces éléments soient anodins ou qu'ils soient dangereux !

— A coup sûr dans les deux cas.

Gaston eut un sourire.

— Je vous réponds nettement et catégoriquement, ajouta-t-il, et je me garde, à dessein, d'employer aucune expression scientifique ; en d'autres circonstances, je vous convainrais facilement, à l'aide de quelques explications techniques... mais aujourd'hui...

Christiane approuva du geste.

— Il me suffit, dit-elle, que vous soyez sûr de vous-même, et je n'ai pas d'autre observation à faire...

XXVII

En même temps, elle tira de sa poche un petit étui de velours, qu'elle ouvrit avec précaution et d'où elle sortit un flacon...

Elle était devenue subitement pâle, et quand elle tendit le flacon à Gaston, sa main tremblait.

Derrière elle, au même moment, le comte venait de se lever et une flamme s'était allumée dans son regard.

Cependant, Gaston avait pris le flacon et il l'examinait, en apparence, avec plus d'attention et de curiosité qu'il n'en méritait.

Christiane ne le quittait pas des yeux.

Au bout d'un instant, il releva le front et regarda Christiane.

— Ce flacon est à vous? demanda-t-il d'un ton indifférent.

— Non, répondit la jeune fille étonnée; pourquoi cette question?

— C'est que la forme en est manifestement étrangère. J'ai un peu l'habitude de ces objets, je vous l'ai déjà dit, et si je ne me trompe pas, celui-ci est de provenance allemande et peut-être autrichienne.

— Ah! fit Christiane en tressaillant.

— Savez-vous ce qu'il contient?

— Je l'ignore, puisque je vous le demande.

— C'est juste... Mais au moins, pouvez-vous me dire de qui vous le tenez?

— Je vous le dirai tout à l'heure, peut-être, mais en ce moment, je ne le puis encore.

Gaston fit un geste d'assentiment.

— Soit, poursuivit-il, je n'insiste plus. Vous voulez donc, n'est-ce pas, que je vous fasse connaître quelle est la liqueur contenue dans ce flacon?

— Est-ce possible?

— Rien n'est plus facile, et je vais procéder immédiatement.

Et il se dirigeait déjà vers une table où étaient rangés une grande quantité de fioles, récipients, bocaux, etc., quand Christiane le retint.

— Un mot encore, dit-elle.

— Parlez, fit Gaston.

— Comme vous le voyez, ce flacon est presque plein.

— Je l'ai remarqué.

— Pour l'analyse à laquelle vous allez vous livrer, en emploierez-vous tout le contenu?

— Vous désirez donc conserver une partie de la liqueur qui s'y trouve?

— Précisément.

— Pourquoi?

— Je vous le dirai dans un instant.

— Eh bien, rassurez-vous, Christiane, car quelques gouttes me suffiront.

— Faites donc alors; le comte et moi nous attendons...

Gaston se mit à l'œuvre.

Pour tout dire, depuis un instant, d'étranges idées lui étaient venues, et l'attitude de Christiane et celle du comte lui paraissaient bien singulières.

L'émotion qui se manifestait chez les deux témoins de l'expérience qu'il tentait, l'avait gagné lui-même; et il sentait vaguement que l'heure devenait solennelle, et qu'il touchait peut-être à quelque révélation terrible.

Mais Gaston était passionné autant qu'habile dans son art, et dès qu'il se fut mis au travail, il oublia ceux qui étaient là, et s'abandonna tout entier à la recherche qui lui était commandée.

Dès les premiers préparatifs, Christiane s'était laissée tomber sur un siège et, le corps penché en avant, la poitrine oppressée, elle ne quittait plus le jeune homme des yeux. Pour elle qui le connaissait bien et qui l'aimait, il n'y avait pas une ombre sur son front, pas une contraction des muscles de son visage qui n'eût sa signification et son importance; et elle attendait haletante, anxieuse, que quelque mouvement inattendu vint lui révéler l'impression ressentie par Gaston.

Quant au comte, il ne tenait pas en place, ce qui se préparait était si grave, la révélation qu'il en attendait pouvait être si terrible, que tout son sang se glaçait dans ses veines et que, maintenant, il regrettait presque d'être venu.

Mais il ne pouvait plus se retirer!... et même, qui sait! peut-être espérait-il que le résultat répondrait aux mystérieux et insondables souhaits de son cœur.

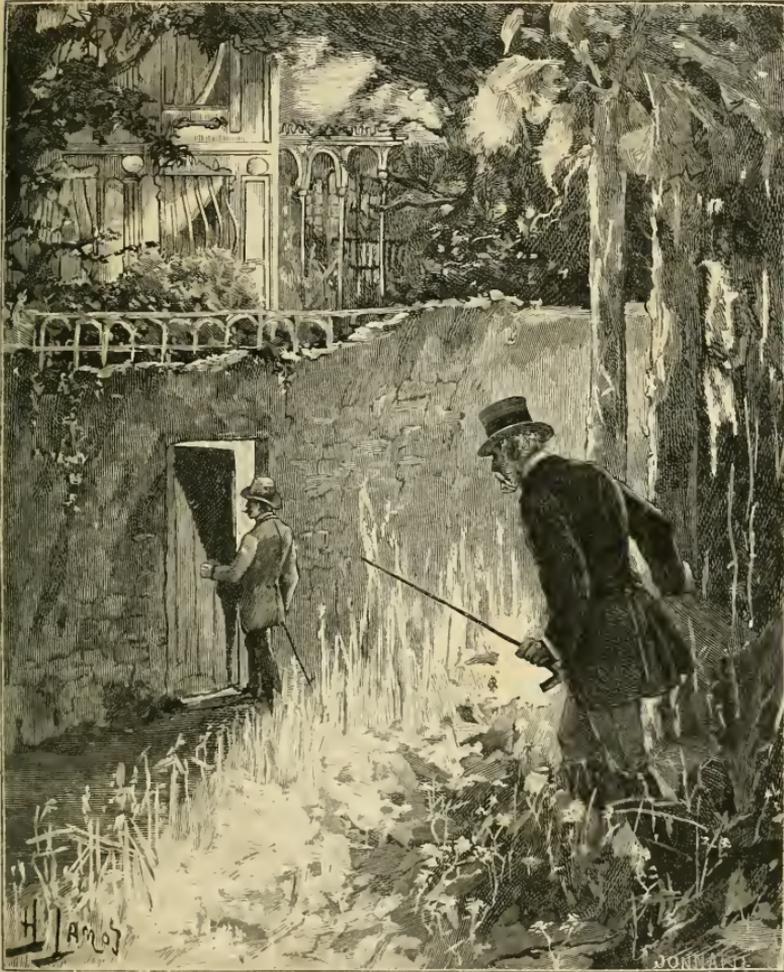
Tout à coup, il s'arrêta brusquement et porta ses deux mains à ses lèvres pour étouffer une sorte de rugissement.

Christiane venait de se lever, blême, tremblante, le sein gonflé, et, frappée d'une sorte de défaillance produite par l'épouvante, elle venait de s'accrocher à la table pour ne pas tomber.

L'analyse était terminée. Gaston venait de se retourner, profondément ému, le visage séneux, le front sombre...

— Gaston! Gaston! fit Christiane suppliante.

Le jeune homme lui rendit le flacon.



Il aperçut la silhouette d'un homme. (P. 222.)

— Mais que contient-il? insista la jeune fille; vous le savez maintenant, répondez! Ah! par pitié, répondez!

Et comme Gaston continuait de garder le silence, tant il était troublé :

— Du poison, n'est-ce pas? poursuivait-elle.

— Oni! dit enfin le jeune homme.

— Mortel?

— Le plus violent et le plus implacable des poisons!

— Ah! je le savais bien! balbutia Christiane, le regard ardemment fixé sur le comte.

Et elle ajouta, en tombant à genoux les mains jointes :

— Oh! pauvre père! pauvre père!...

Les sanglots l'étouffaient, son visage était baigné de larmes.

Gaston s'empessa de la relever; mais déjà, d'autres impressions non moins violentes s'étaient fait jour à travers l'esprit surexcité de Christiane.

Dans un premier mouvement incenscient, elle jeta ses deux bras autour du cou de son fiancé et l'embrassa à plusieurs reprises.

— Merci, Gaston, merci, dit-elle avec effusion! vous avez fait la lumière dans les ténèbres effroyables qui m'enveloppaient... Mon doute était affreux, vous l'avez dissipé!

— Et maintenant, continua-t-elle, maintenant je vois clair dans ma haine et je puis la haïr en toute sécurité, la criminelle créature.

— De qui parlez-vous donc? interrogea Gaston qui, un instant, douta que Christiane fût bien dans son bon sens.

— De qui! si ce n'est de M^{me} Brémont?

— Elle!

— Je l'ai vue.

— Vous!...

— La nuit de la mort de mon père, je l'ai vue, vous dis-je, approcher ce flacon de ses lèvres.

— Est-ce possible?

— C'est monstrueux, n'est-ce pas... et dire... ah! tenez, Gaston, ceci est encore plus horrible, dire que mon pauvre père a su qu'on l'avait lâchement empoisonné!...

— Que dites-vous?

— Vous n'étiez pas là, vous, pendant la nuit de l'agonie; moi, je ne l'ai pas quitté, et tout ce qui s'est passé est encore présent à ma mémoire. Vingt fois il m'a appelée, vingt fois, il a voulu me parler. Mais elle était là, toujours. Et il est mort en emportant son secret dans la tombe. Mais je savais lire dans son regard, et j'y avais lu son implacable volonté d'être vengé; alors, je n'ai pas hésité, et c'est à la tombe même que je suis allée demander l'arme qui me manquait.

— Comment cela?

— Je vous l'expliquerai plus tard, pour le moment, nous avons la preuve du crime, et il faudra bien que le châtiment atteigne enfin les coupables.

Gaston remua la tête en signe de doute.

— La preuve du crime! répéta-t-il; ne vous hâtez pas trop, chère

Christiane, car jusqu'à présent, vous n'avez là qu'un flacon, renfermant, il est vrai, un poison violent, mais rien ne prouve que l'on en ait fait usage.

— Le comte a, paraît-il, entre les mains, une correspondance où la culpabilité de M^{me} Brémont et celle de son complice seraient manifestes.

— Et vous croyez que le comte se prêtera...

— Il me l'a promis.

— Il n'en fera rien, croyez-moi, et peut-être même avez-vous agi imprudemment en le priant de venir ici ce soir.

— Vous croyez?

— Voyez vous-même! le comte a disparu, et, à cette heure, je suis sûr qu'il regrette la promesse qu'il vous a faite.

— Vous avez peut-être raison!... mais alors que faire? que me conseillez-vous?

— Attendre, chère Christiane, et surtout cacher au plus profond de votre cœur le terrible secret que vous venez de me faire connaître.

— J'ai déjà su le garder jusqu'à ce jour.

— Eh bien! attendez encore... Mon père doit prochainement venir à Paris; nous l'entretiendrons de l'affaire, et, quoi qu'il décide, nous ferons bien de nous en remettre entièrement à lui. Le voulez-vous?

Christiane mit ses deux mains dans celles de Gaston.

— Je ferai ce que vous voudrez, dit-elle.

Et elle ne tarda pas à s'éloigner pour regagner sa chambre, qu'elle n'avait même pas fermée à clef.

XXVIII

Cependant, le comte était rentré chez lui.

Il savait ce qu'il voulait savoir, peut-être plus qu'il n'eût voulu apprendre.

Il était atterré; sa poitrine battait à se rompre, son sang en feu brûlait ses artères.

— Empoisonné!

Il ne pouvait plus douter... La comtesse avait empoisonné son premier mari... lâchement, odieusement, avec la complicité du docteur Wörmsen.

Qu'allait-il devenir? Quelle résolution devait-il prendre?

Le crime était manifeste... Il n'y avait pas d'atténuation possible. Avec ce flacon arraché à la tombe de M. Brémont, avec les lettres qu'il possédait lui-même, et sur lesquelles les déclarations implacables de Christiane jetteraient une sinistre lumière, comment échapper à l'accusation?

Le dégoût, la honte, l'horreur lui montaient alternativement au cœur et aux lèvres; échouer à son âge dans un pareil déshonneur!... voir brusquement

s'effondrer toutes les joies, toute la sécurité honnête qu'il croyait avoir assurées à sa vieillesse!

Était-ce acceptable?... pouvait-il demeurer, sans se dégrader lui-même, dans cette ignominie? Et par quels compromis plus ignominieux encore parviendrait-il à apaiser les révoltes de sa propre conscience?

Il ne lui restait qu'un parti!... C'était de brûler cette correspondance qu'il eût voulu n'avoir jamais parcourue, et d'aller bien loin, chercher un refuge dans la mort.

Le suicide!

C'était une issue, la seule qui lui restât... et qui le délivrerait de toutes ces infamies.

Il prit son front dans ses mains et rêva longtemps.

Et, plus d'une fois, la pâleur lui vint aux joues, et il sentit par moments ses yeux se voiler de larmes et un sanglot le prendre à la gorge.

A quoi songait-il alors?

La profondeur du cœur humain est insondable; mille pensées bizarres lui venaient, qu'il n'eût jamais osé avouer peut-être, mais par lesquelles il se laissait volontairement dominer dans la solitude que la nuit faisait autour de lui.

Il repassait un à un les événements importants qui avaient surtout agité sa vie. Il revoyait, dans la pénombre du passé, les images qu'il avait le plus aimées, et son regard s'arrêtait attendri sur quelques-unes d'entre elles.

Son fils d'abord. Cet enfant qu'il faisait élever non loin du château de Lougueville et qui lui rappelait un de ses plus sincères attachements.

Puis, quelques amis, les uns morts, les autres absents. Tous ceux qui l'avaient quitté et dont l'amitié dévouée était encore, à ce moment, un de ses plus consolants souvenirs.

Enfin, une dernière image, la plus séduisante celle-là, et certainement celle qu'il avait le plus ardemment aimée.

La comtesse!

Un voile passa devant ses yeux et il frissonna!

La comtesse! Quel souvenir et vers quel passé enchanté cela le rejetait-il! C'était au Brésil qu'il l'avait vue pour la première fois.

Quoique jeune encore, relativement, il était déjà bien fatigué et las de la vie.

C'était cependant toujours le gentilhomme élégant et distingué qui avait longtemps imposé ses caprices à la jeunesse dorée de Paris, dont on citait les bonnes fortunes comme autrefois on citait celles de Lauzun; et si l'âge mûr avait mêlé depuis quelques fils d'argent à sa belle chevelure noire, il avait, en revanche, donné à sa physionomie un caractère de sympathique sérénité qui lui manquait peut-être un peu et qui ajoutait à sa distinction.

Il arrivait au Brésil précédé d'une réputation qui lui ouvrit tout de suite tous les salons. On le savait puissamment riche, libre, et, dès son arrivée, il devint le point de mire de toutes les jeunes filles.

Mais cela ne dura pas longtemps, car, dès qu'il eut rencontré M^{me} Brémont, son choix fut immédiatement fixé.

Il n'était pas venu au Brésil pour s'y marier; mais il y a, paraît-il, une destinée, et après avoir vu la jeune veuve il n'eut plus d'autre ambition, d'autre désir que de la posséder.

M^{me} Brémont était à cette époque une des plus charmantes femmes dont on pût rêver la possession. Elle avait vingt ans peut-être, et elle atteignait en ce moment tout le développement, tout l'éclat de sa beauté.

Elle portait encore ses vêtements de deuil, mais ils lui seyaient si bien, elle s'en enveloppait avec tant d'art et de coquetterie raffinée, qu'on eût voulu ne les lui voir jamais quitter.

Le comte n'échangea la première fois que quelques paroles avec elle.

Il s'était senti invinciblement attiré dès le premier regard, et comme l'orchestre faisait entendre le prélude d'une valse, il s'était avancé jus qu'à la jeune veuve.

— Oserai-je, lui dit-il d'un ton un peu ému, vous demander la faveur de cette valse?

M^{me} Brémont leva sur le comte ses beaux yeux de créole, où il y avait à la fois d'ardents et nonchalants effluves.

— Je vous suis reconnaissante, monsieur le comte, répondit-elle, mais voyez les vêtements que je porte; je viens à ces fêtes par pure distraction, et je ne danserai pas avant que mon deuil soit fini.

— Dans trois mois? lit le comte.

— Dans trois mois. C'est bien cela.

Le comte s'inclina.

— Soit! il faut se soumettre, dit-il; je n'étais venu que pour passer quelques jours à Rio; j'y resterai un an, si vous voulez bien m'accorder la première valse que vous danserez.

Un léger frémissement releva le coin des lèvres de la jeune femme.

— Comment refuser une requête qui s'exprime de cette façon? dit-elle en souriant...

— Alors, vous consentez? dit le comte.

— Et voici ma main en signe d'engagement.

— Ah! que ne puis-je la garder!

Et ce fut tout.

Le comte salua de nouveau, et se retira immédiatement.

Et à partir de ce moment jusqu'à celui où M^{me} Brémont consentit à devenir comtesse de Savenay, la vie du comte ne fut qu'un long enchantement.

La comtesse paraissait tout à lui, comme il était tout à elle, et jamais dans le passé le gentilhomme n'avait éprouvé un bonheur pareil.

Toutefois, un jour, il s'était produit un incident auquel il n'avait alors prêté aucune attention, mais qu'il s'était rappelé bien souvent depuis.

C'était quelques jours avant son mariage.

Un matin, de bonne heure, après avoir mal dormi, il était sorti et avait gagné la campagne.

Le chemin qu'il avait pris menait, est-il besoin de le dire, à l'habitation de la jeune veuve, et naturellement, c'est de ce côté qu'il se dirigeait.

Il y arriva comme l'aube blanchissait à l'horizon, et s'arrêta un moment sur un monticule qui dominait l'habitation, avant de reprendre le chemin de la ville.

Seulement, il venait à peine d'y prendre place, quand un bruit frappa son oreille.

Cela venait de la demeure de M^{me} Brémont; c'était quelque chose comme le bruit d'une porte que l'on ferme avec précaution, et peu après il aperçut la silhouette d'un homme qui s'éloignait à pas rapides vers le port.

XXIX

Qu'est-ce que cela voulait dire?

En dépit de sa fermeté, il se sentit inquiet et troublé. Cela pouvait cependant s'expliquer facilement : quelque serviteur matinal, quelque amoureux d'une des caméristes, qui étaient fort jolies ; moins encore, peut-être.

Mais le comte eut beau faire, il ne put chasser entièrement l'impression pénible qu'il avait reçue et qui persistait, quoi qu'il fit.

Aussi, dès le jour même, quand il vit la jeune femme, il ne put s'empêcher de lui conter l'aventure.

M^{me} Brémont le regarda avec un air un peu embarrassé, mais la lèvre souriante.

— Voyez ! dit-elle avec enjouement, comme on peut se trouver prise, souvent avec les meilleures intentions du monde. Je ne voulais vous en rien dire, et me voilà forcée de faire des aveux.

— Des aveux ?

— Eh ! sans doute. Écoutez ! Cette nuit, j'ai été très souffrante.

— Vous ! grands dieux ! et qu'avez-vous eu ?

— Je ne sais, mais j'ai bien souffert, et alors, j'ai eu peur, et j'ai appelé un médecin.

— Eh quoi! cet homme que j'ai vu... c'était...

— Un humble médecin.

— Mais pourquoi se retirait-il avec tant de mystère?

— Parce que je le lui avais recommandé... J'aurais été aux regrets que l'on apprit cette défaillance à la veille de notre mariage; et surtout j'entendais bien qu'on ne vous le dit pas à vous, qui auriez pu vous en inquiéter.

Le comte baisa longuement les mains de la jeune femme, et cette journée fut une des plus heureuses parmi celles qui avaient suivi.

Et, en se rappelant cet incident, en évoquant ce souvenir, ses doigts se crispèrent avec rage; un hideux rictus tordait sa lèvre et un voile de sang passait devant ses yeux et l'aveuglait.

— Ah! le misérable! Ce docteur, c'était lui! balbutiait-il. Son complice, son amant!

Ses ongles s'enfoncèrent dans le velours du fauteuil.

— Et je les épargnerais!... ajouta-t-il avec violence, et je les couvrirais d'une lâche pitié... non, non!... Il faut qu'ils soient châtiés tous deux, qu'ils souffrent à leur tour toutes les tortures qu'ils m'auront fait endurer!...

En proie à un désordre inouï, il marcha vers la fenêtre, qu'il ouvrit toute grande, et présenta son front brûlant à l'air vif de la nuit.

Quatre heures sonnèrent à ce moment à l'église Saint-Paul.

Un pâle reflet éclairait l'horizon, annonçant le lever prochain du soleil.

A ses pieds, sur le quai, de vagues lueurs flottaient indécises et confuses; les contours des monuments voisins se dégageaient peu à peu des ténèbres et certains tressaillements, insaisissables encore, attestaient que la vie et le mouvement allaient reprendre possession de la capitale.

Le comte regardait, indifférent, écoutant d'une oreille distraite, quand, tout à coup, il entendit la porte de l'hôtel s'ouvrir et vit un homme en sortir à pas rapides.

Chose étrange!

A cette vue, le souvenir qu'il venait d'évoquer tout à l'heure et qui pesait encore sur son esprit, acquit soudain une force nouvelle, et il lui sembla qu'il se trouvait brusquement rejeté dans le passé, à Rio, pendant cette nuit où il avait vu un homme s'éloigner de l'habitation de M^{me} Brémont!

Il proféra une énergique imprécation, referma violemment la fenêtre, et rentra dans la chambre.

Il était vaincu par tant d'émotions et, le cœur plein de haine, altéré de vengeance; il gagna son lit, bien résolu à aller demander au sommeil un peu de repos.

Mais il fit quelques pas à peine, et s'arrêta comme pris de terreur.

Il y avait au cabinet dans lequel il se trouvait une petite porte pratiquée dans la cloison, et par laquelle, dans les premiers temps de son bonheur, le comte passait quelquefois pour se rendre dans l'appartement de la comtesse.

Or, était-ce une horrible illusion? il avait cru entendre une main timide s'appuyer sur la serrure qui fermait cette porte, et essayer d'en faire jouer le bouton de cristal!

Il y avait quelqu'un là!...

Qui cela pouvait-il être?

Et comme le bruit continuait, en s'accroissant, il marcha vivement à la porte et l'ouvrit.

Mais presque aussitôt il se rejeta en arrière, avec un cri où vibrait un étonnement mêlé d'épouvante.

La comtesse était devant lui!

XXX

La comtesse, affreusement pâle, vêtue d'un long peignoir blanc, les cheveux en désordre, répandus à flots sur ses épaules demi-nues, les yeux grands ouverts.

Dès que la porte se fut ouverte, elle s'appuya contre la cloison, et, défaillante, près de s'affaïsser sur le parquet, elle leva sur le comte ses regards suppliants.

— Vous! vous! chez moi! fit ce dernier, en reculant de quelques pas; que venez-vous faire ici?

— Si vous l'ordonnez, je me retirerai à l'instant même, répondit la jeune femme à voix basse, mais je vous en conjure...

— Que voulez-vous?

— Un moment d'entretien.

— Et vous avez pu croire...!

— On ne repousse pas la prière d'un condamné à mort.

— Que voulez-vous dire?

— Rien... monsieur le comte, sinon que si je sors d'ici sans vous avoir dit ce que je veux que vous sachiez, je jure que, demain, il n'y aura plus de comtesse de Savenay.

— Malheureuse!

— Que décidez-vous, monsieur le comte?

— Mais qu'avez-vous à me dire que je ne sache déjà? Ignorez-vous d'où je sors à l'instant même?



La comtesse s'était laissée tomber à genoux. (P. 231.)

— Je ne l'ignore pas; vous étiez tout à l'heure dans le laboratoire de Gaston avec Christiane.

— La fille de M. Brémont! dit le comte d'un ton de sanglante ironie.

— Oui, répondit la comtesse, la fille du malheureux que le docteur Wormser et moi nous avons empoisonné!

Et, en prononçant ces mots, elle s'était dressée, pleine de résolution et

d'audace, avait franchi le seuil du cabinet, et marchait jusqu'au divan, où elle s'assit.

Le comte ne tenta même pas de l'arrêter, et c'est avec un grand trouble, où tremblaient mille sentiments divers, qu'il l'avait suivie jusqu'au siège qu'elle avait choisi.

Il y eut un court silence.

— Ainsi, vous avouez? reprit le comte au bout d'un instant.

— Si j'avais dû reculer devant cet aveu, je ne serais pas venue.

— Vous poussez l'audace jusqu'à affronter ma présence quand je sais tout, quand je viens d'avoir la preuve de votre crime! C'est trop d'impudence; et je ne vous ai pas dit encore que là, tout à l'heure, j'ai vu sortir de cet hôtel...

— Qui cela?

— Votre amant.

— Le docteur?

— Ah! vous nierez en vain!

La comtesse remua lentement la tête.

— Et pourquoi nierais-je, répliqua-t-elle d'un ton ferme; à quoi me servirait de mentir? Non! je suis venue pour tout vous dire, et je n'ai aucune raison de vous cacher que, lorsque vous l'avez aperçu, le docteur sortait de chez moi.

— Ah! misérable! misérable! interrompit le comte, je ne sais ce qui me retient...

Et, pris de colère aveugle et d'indignation farouche, il eut un geste de menace qu'il réprima aussitôt.

— Oh! si je pouvais mourir! balbutia la jeune femme; si je pouvais en finir avec cette vie de tortures et de honte! Ah! vous ne pouvez comprendre avec quelle joie j'accepterais ce dénouement que j'appelle de mes vœux les plus ardents. Vous ne savez pas, vous ne vous doutez pas de l'horrible destinée qui a été la mienne, depuis le jour où le malheur ou le démon a placé cet homme sur ma route!

— Qu'est-ce à dire?

— Quand je l'ai rencontré, j'étais une enfant; quel âge avais-je... je ne me le rappelle pas; c'était le premier homme qui venait à moi et m'adressait de douces et caressantes paroles; savais-je seulement qu'il fallait se méfier! Pourquoi la pensée m'en serait-elle venue? Je n'y songeai même pas, et je m'abandonnai au sentiment qu'il m'inspirait, sans réserve comme sans crainte. Il était pauvre et j'appartenais à une famille qui était à peu près riche; aussi, quand il demanda ma main, on lui répondit par un refus... Tout vient de là, monsieur le comte! car, si je fusse devenue sa femme, tout eût été fini et je serais peut-être aujourd'hui la plus heureuse des épouses! Mais au lieu de cela on le

repoussa et, sans tenir compte de mon amour et de mes répugnances, en me força à devenir la femme de M. Brémont!

C'est horrible cela, tenez!

Est-ce que je le connaissais, moi, cet homme qui était presque un vieillard? Que venait-il faire dans ma vie? Est-ce que je l'aimais? Je ne pouvais pas, je ne voulais pas l'aimer! Il n'y avait qu'un homme pour moi au monde : c'était celui qui, le premier, était venu à moi, et ce devait être mon seul et unique amour!

Du moins, je le croyais, à ce moment-là!

A mesure qu'elle parlait, la comtesse s'était animée; la chaleur revenait à ses joues qui se coloraient; sa voix prenait des intonations plus pénétrantes, et son regard avait des effluves attirants qui surprenaient le comte et le troublaient.

Il la regardait de temps à autre, se raidissant contre les impressions multiples qui l'envahissaient, et il l'écoutait, étonné et furieux, sans songer à l'interrompre.

La comtesse reprit :

— Ce que je devins, une fois cette union accomplie, dit-elle, c'est à peine si je m'en souviens. Il était parti, lui! et je restais seule, bien triste, ne me sentant au cœur d'autre sentiment qu'une extrême pitié pour M. Brémont. J'étais jeune cependant, et à travers les cruelles réalités de l'existence qui m'était faite, je reportais souvent mon regard vers ce roman du passé si plein de promesses et si brusquement interrompu! C'est alors que je le revis!... Je crus que le hasard seul le remettait sur ma route: mais il ne me laissa même pas cette illusion. Il revenait!... il avait trop souffert!... il voulait être heureux, il voulait surtout donner à ma vie toutes les joies, tous les bonheurs auxquels, disait-il, ma jeunesse et ma beauté avaient des droits imprescriptibles! Ah! il me dit tout ce qu'il voulut... je ne demandais qu'à le croire, et pendant toute une année je m'endormis dans une ivresse qu'aucun remords ne vint troubler. Mais le réveil devait être terrible...

La parole resta suspendue aux lèvres de la jeune femme, et un nuage vint assombrir son front.

— Le réveil! Ouï, poursuivit-elle, comme se parlant à elle-même; mon Dieu! quel souvenir! Jusqu'à alors, je n'avais pensé à rien, et, bien que M. Brémont fût déjà fort souffrant dès cette époque, cependant je ne m'étais pas trop inquiétée : le docteur que M. Brémont avait admis dans notre intimité lui donnait ses soins et j'avais une absolue confiance en lui; mais un jour, presque sans transition, son état devint des plus graves, et il fallut bien s'alarmer! Nous étions en voyage; nous revînmes sur-le-champ à Paris, et là, dès les premières paroles du médecin que j'avais fait appeler, je ne sais quel affreux soupçon s'empara de moi; je croyais à une maladie grave, mais aux questions que le docteur m'adressa, à ses réserves étranges, je me sentis envahie par une secrète épouvante! et

quand, à peine libre, tremblante encore des demi-révélations qui venaient de m'être faites, je voulus questionner Conrad, je vis un infernal sourire contracter sa lèvre!

— L'œuvre était commencée! fit le comte, malgré lui intéressé.

— Oui, depuis un an! et il ne chercha pas même à se défendre : tandis que je restais sans voix, sans force, essayant de ne pas croire, me débattant au milieu des terreurs sans nom qui m'envahissaient, lui, me parlait d'amour, de bonheur sans contrainte, et, chose abominable entre toutes, cet homme exerçait sur moi une telle fascination, que j'en vins bientôt à l'écouter sans horreur, et que je ne fis rien pour le détourner de son œuvre criminelle.

— Et M. Brémont mourut! dit le comte; et désormais, dégagée de toute réserve...

La comtesse eut un regard de feu, qui arrêta la parole sur les lèvres de M. de Savenay.

— M. Brémont mourut... oui, répéta-t-elle d'un accent altéré, et il se passa alors une chose inouïe à laquelle le docteur ni moi ne nous attendions.

— Quoi donc?

— Comment expliquer cela! je ne le tenterai même pas; mais au lendemain de cette mort cruelle, en me retrouvant seule, au seuil d'une vie nouvelle... pour la première fois je repris en quelque sorte possession de mon être, et j'entendis la voix de ma conscience révoltée! Cette voix me disait que, si coupable que l'on ait été, on pouvait toujours se relever et remonter des profondeurs où l'on avait roulé! Je compris en même temps combien j'avais été misérable, et pour échapper plus sûrement aux entraînements auxquels je n'avais pas su résister, je pris le seul parti qui me restât : j'allai me réfugier au Brésil, où je comptais quelques parents, et surtout quelques amis dévoués.

— Mais le misérable vous y a suivie!...

La poitrine de la comtesse se souleva avec effort et une expression indéfinissable traversa ses beaux yeux de créole.

— Pas tout de suite, répondit-elle, car j'avais caché à tous la retraite que j'avais choisie; et il ignorait le lieu où je m'étais réfugiée, du moins l'ignora-t-il assez longtemps pour que, lorsque je le revis, mon sort fût irrévocablement fixé et qu'il ne pût plus me reprendre!

— Que voulez-vous dire?... interrompit le comte, dont un frisson involontaire secoua les épaules.

— Ai-je besoin d'être plus explicite? repartit la jeune femme.

— Vous avez été franche jusqu'ici.

— Vous le voulez donc?

— Je vous en prie.

Et, phénomène étrange, depuis quelques secondes, la voix du comte semblait

emprunter des intonations plus douces, et l'apaisement semblait se faire dans son cœur irrité.

Il pensait que ce que la comtesse venait de dire pouvait bien être vrai!

Elle avait été entraînée, fascinée; elle n'avait pas aperçu l'abîme sur le bord duquel elle marchait, et avait subi une complicité dont son cœur inconscient ne comprenait pas toute l'indignité.

Après tout, c'était possible, et le comte se sentait à cette heure plus de pitié que d'horreur.

Et puis, la jeune femme était là devant lui, dans une attitude abandonnée et défaillante; son sein haletant soulevait par mouvements désordonnés la gaze transparente qui le voilait à peine, et ses beaux cheveux, qui s'étaient dénoués, l'enveloppaient comme d'un ample manteau noir.

Jamais il ne l'avait vue si belle; et chaque fois que son regard rencontrait celui de la comtesse, un frémissement profond amenait une contraction à ses lèvres et une flamme dans ses yeux.

Cependant, sur l'invitation qui lui était adressée, la jeune femme avait relevé le front, un pâle et triste sourire égayait doucement son visage.

— Je poursuivrai donc, puisque vous le désirez, dit-elle; et cette fois, du moins, je pourrai parler sans que la rougeur de la honte me monte au front. J'avais fui le pays où j'avais été si malheureuse; je m'étais réfugiée là-bas, bien loin, et j'espérais que le souvenir de mon passé coupable ne viendrait pas m'y chercher. J'avais borné ma vie, du reste, et le seul rêve que je formais à cette époque, c'était de vivre dans la solitude et dans l'expiation... Mais alors un homme vint, dont la présence devait changer toutes mes résolutions.

Si vous saviez, monsieur le comte, quel étonnement s'éveilla en moi lorsque je vous aperçus dans ce bal, où nous devons nous rencontrer pour la première fois!... Vous étiez jeune encore, et jamais dans mes rêves de jeune fille et de femme il ne m'était arrivé d'entrevoir un homme qui répondit si bien à l'idéal qui était au fond de mon cœur; ce fut une sensation exquise et en même temps douloureuse; car, si j'éprouvai un instant une ivresse inconnue jusqu'alors, un sentiment supérieur me rappela brutalement à la réalité, et me fit comprendre que je n'étais pas digne d'un pareil bonheur.

Seulement, voulez-vous que je vous dise, monsieur le comte, quelle idée folle me passa à ce moment par l'esprit?

— Dites! dites! fit M. de Savenay.

— Je voulus tout vous dire.

— Que ne l'avez-vous fait?

— J'ai hésité.

— Pourquoi?

— Parce que je savais déjà que vous m'aimiez; que cet amour, je

n'entendais plus le perdre, puisque je le partageais, et que je savais bien qu'il ne résisterait pas à l'aveu que j'avais à vous faire.

— Qui sait? murmura le comte avec un profond soupir.

La comtesse fit un mouvement et jeta ses deux mains au-devant d'elle, comme si elle eût voulu prendre celles du comte.

Mais ce ne fut qu'un éclair; aussitôt elle se contint et baissa humblement les yeux.

— Pardon! dit-elle d'une voix tremblante, pardon, monsieur le comte; c'est qu'aussi les souvenirs de ce passé sont les seuls que je puisse me rappeler sans remords, et chaque fois que je l'évoque...

— Remettez-vous, fit M. de Savenay; je comprends votre émotion et votre trouble, et pendant que vous parliez, tout à l'heure, plusieurs fois moi-même j'ai été sur le point de les partager.

— Ah! si c'était vrai!

— C'est que je vous ai aimée, moi aussi! profondément, comme on aime à l'âge où j'étais arrivé, et que je voyais dans cet amour que vous sembliez partager le gage d'un bonheur qui m'accompagnerait dans mes derniers jours. Ah! j'ai été cruellement déçu!...

— Mais je n'ai jamais cessé de vous aimer! interrompit la comtesse, et sans l'odieuse tyrannie que je subissais, sans les violences de cet homme qui me menaçait de tout vous révéler...

— Je vous aurais protégée si vous aviez eu confiance.

— Je n'osais pas!... je ne pouvais me résigner à briser de mes propres mains mon bonheur, si inquiet et tourmenté qu'il fût...

— Dites plutôt que vous ne vouliez pas rompre une liaison infâme!... Car cet homme, vous l'aimiez; peut-être, même, l'aimez-vous encore.

— Moi! fit la comtesse en se levant avec un cri de sauvage révolte. Moi! Ah! ne dites pas cela... car il est un dernier aveu qui est sur mes lèvres et que je ne pourrais peut-être pas retenir.

— Un aveu! lequel?

— Ne me le demandez pas.

— Parlez.

— Monsieur le comte...

— Je l'exige.

— Écoutez alors. Vous avez dit tout à l'heure que j'ai aimé cet homme, et que peut-être je l'aime encore: eh bien, savez-vous ce que j'ai fait la dernière fois que je l'ai vu?

— Quoi donc?

— Je lui ai demandé du poison.

— Vous..

— Et il me l'a donné, croyant que je voulais en faire usage pour devenir une seconde fois veuve!

— Infamie!

— Mais ce poison, je le garde! et soyez assuré qu'avant peu vous n'aurez plus rien à craindre de lui!

En parlant ainsi, la comtesse s'était laissée tomber à genoux, les mains jointes, le regard suppliant.

— Et quand j'aurai accompli cet acte de justice, ajouta-t-elle, vous ne croirez plus que je puisse aimer cet homme, et la dernière prière que j'aurai à vous adresser, ce sera de me permettre d'aller expier mon passé criminel dans le couvent que vous-même aurez désigné!... Par grâce! par pitié! dites, ne le voulez-vous pas?

Il y eut un long silence.

La jeune femme s'était affaissée sur elle-même, et elle avait pris son front dans ses deux mains, pendant qu'elle pleurait et sanglotait.

Le comte était profondément ému. Il ne doutait plus de la sincérité de la malheureuse, et une suprême pitié lui montait du cœur.

Mais il eut presque honte de cette lâche faiblesse à laquelle il était près de s'abandonner, et réagissant énergiquement contre cette défaillance, il aida la comtesse à se relever, et revenant soudain à la réalité de la situation, il enveloppa la jeune femme d'un regard sévère où il y avait comme un dernier rellet de commisération.

— A votre tour, écoutez-moi, dit-il d'un ton ferme et résolu. Vous avez, dites-vous, horreur du passé. Je veux vous croire, et j'espère pour vous que les sentiments de repentir que vous exprimez sont sincères. Vous désirez vous retirer dans un couvent; j'y consens. Dès demain, vous partirez pour Bordeaux, où vous entrez à Sainte-Anne, dont la supérieure est une parente à moi, et qui aura pour vous tous les soins que vous pouvez demander. C'est le repos, la possibilité de la réhabilitation, et peut-être qu'un jour Dieu me fera la grâce d'oublier votre crime et de vous tenir compte de votre expiation... Est-ce bien là ce que vous attendiez?

— Ah! c'est plus encore... balbutia la comtesse; car ce que vous m'accordez, c'est le relèvement, c'est le salut, la vie même!... Au temps où vous m'avez comblée de vos bontés et de votre amour, vous n'avez jamais été plus généreux.

— Alors, vous acceptez?

— Demain, je partirai pour Bordeaux!

— C'est donc convenu.

La comtesse s'était levée, et elle se disposait à se retirer: le comte la retint.

— Seulement, avant de nous séparer, reprit-il, j'ai encore quelque chose à vous dire.

— Quoi donc? fit la jeune femme étonnée.

— Je ne veux pas qu'il y ait de surprise entre nous; et, à ce moment, je me croirais déloyal, si je ne vous faisais connaître les dispositions que j'ai prises récemment, et qui vous concernent particulièrement.

— Quelles dispositions?

— Je puis mourir...

— Monsieur le comte...

— De mort violente! Cela s'est vu... et dans cette hypothèse, qui n'avait rien d'in vraisemblable après les révélations qui m'étaient faites, j'ai pris des mesures formelles à l'effet de m'assurer que ma fortune ne tombera pas en des mains criminelles! Aux termes du nouvel acte que j'ai fait rédiger, vous êtes déchue, vous et votre fils, de tous droits aux biens que je laisserai après moi!

La jeune femme baissa la tête :

— Tout ce que vous avez fait ne peut être que juste, murmura-t-elle, et d'ailleurs, à partir de ce moment, que m'importe d'être riche ou pauvre?...

Le comte protesta du geste.

— Oh! vous ne serez pas pauvre! interrompit-il; car j'entends que la comtesse de Savenay puisse tenir en tout temps l'état qui lui convient. Je vous ai donc constitué une fortune personnelle relativement importante, et que vous resterez à Sainte-Anne ou que vous quittiez le couvent quand je serai parti, votre avenir ne s'en trouvera pas diminué!

La comtesse saisit les mains du comte et les baisa longuement. ●

— Vous êtes le meilleur des hommes et le plus miséricordieux des époux, dit-elle; je prierai Dieu d'ajouter à votre vie tous les jours que je voudrais retrancher de la mienne!

Et sombre et triste, elle regagna à pas lents la nouvelle chambre qu'elle occupait à l'hôtel.

Elle était, en apparence, repentante et résignée; on eût dit qu'elle allait succomber sous l'émotion qui l'étranglait.

Mais, dès qu'elle eut passé le seuil et fermé derrière elle la porte de sa chambre, elle poussa un rugissement de fauve et alla se rouler sur le divan.

— O humiliation! ô honte! balbutia-t-elle, éperdue et folle;... et je subirais tout cela! et j'accepterais cette vie de recluse hypocrite? Allons donc!

Elle se releva subitement, courut à son bureau, et se mit à écrire.

Le jour était venu, le soleil inondait le quai d'une belle lumière rouge; la Seine s'animait peu à peu de cris et de mouvement.



On s'empressa de la porter dans la galerie. (P. 255.)

Quelque temps se passa, puis la jeune femme pressa fiévreusement un bouton électrique, et une bonne se présenta.

— Cette lettre! tout de suite, à son adresse! dit la comtesse.

La bonne partit aussitôt.

La lettre qu'elle emportait ne contenait que ces lignes :

« Je pars; je vais m'enfermer au couvent de Saint-Anne, à Bordeaux.

« Je vous y attends ! »

Sur l'enveloppe, il n'y avait qu'un nom :

« Conrad. »

XXXI

Six semaines plus tard, voici ce que l'on lisait, au rez-de-chaussée du journal *la Gironde*, de Bordeaux :

« GRAND-THÉÂTRE

« LA FAVORITE

« *Débuts de la nouvelle troupe d'opéra*

« Les débuts de notre nouvelle troupe d'opéra ont eu lieu hier devant une salle comble, et c'est au sortir même de cette représentation remarquable que nous écrivons ces lignes. Le lecteur voudra bien nous tenir compte des conditions exceptionnelles que nous sommes obligé de subir, à l'effet de donner une prompte satisfaction à sa curiosité, et il sera indulgent pour un pauvre critique qui a corrigé ses dernières épreuves à deux heures du matin.

« Jamais peut-être plus splendide représentation n'avait été donnée sur notre théâtre, et nous sommes assez heureux pour n'avoir presque à distribuer que des éloges.

« La nouvelle troupe se compose de deux éléments distincts : les artistes que nous avons applaudis l'année dernière et les recrues nouvelles de cette année.

« Des anciens artistes, nous ne dirons que quelques mots ; nous les connaissons tous ; nous avons déjà constaté leur talent, proclamé leurs succès, et chacun sait que leur éloge n'est plus à faire ! Nous nous contenterons donc de saluer leur rentrée, comme l'a fait le public, avec une vive et sincère sympathie, et nous passerons aux débuts des nouveaux, inconnus hier encore, et acclamés, adoptés pour la plupart depuis cette nuit.

« Nos anciennes connaissances ne perdront rien pour attendre ; nous sommes gens de revue, Mesdames Mazilla et Andrès, M. M. d'Albert et Burga savent depuis longtemps en quelle estime nous tenons leur talent de chanteur et de comédien.

« Nous aurons plus d'une fois l'occasion de le leur prouver dans le cours de l'année théâtrale.

« Nous disions en commençant que la représentation de la *Favorite* avait été remarquable. Rarement, en effet, l'opéra de Donizetti a été interprété avec autant de correction et de virtuosité ; ténor, baryton, première chanteuse n'ont rien laissé à désirer, et je doute qu'à Paris on puisse trouver de meilleurs interprètes.

« M. Warnot, notre nouveau ténor, est élève de Duprez, et a obtenu, il y a deux ans, un premier prix aux concours du Conservatoire de Paris ; il a vingt-quatre ans, au plus ; il est grand, élancé, fort bien de sa personne, et si on peut lui reprocher un peu d'inexpérience de la scène — ce qui, à son âge, est presque un charme de plus — en revanche, il n'y a rien à reprendre à son chant. Méthode excellente, goût exquis, voix étendue, d'une justesse irréprochable et d'un timbre des plus sympathiques. M. Warnot s'habitue à nous ; il prendra de l'aplomb, et je lui promets une saison de bravos et d'ovations.

« J'en dirai autant de notre prima donna, M^{lle} Lestrillet : jeune — vingt ans —, jolie à ravir, possédant une voix de mezzo-soprano comme il n'y en a plus depuis Stoltz, elle a littéralement charmé, j'oserai dire ensorcelé son public ; on l'a acclamée, rappelée, et cela durerait encore si le rideau ne s'était pas baissé.

« Je ne veux pas troubler la joie de la gracieuse artiste, au lendemain de ce succès d'enthousiasme, bien mérité d'ailleurs, mais je crois devoir la prévenir charitablement que, si elle n'y prend garde, elle causera bien des malheurs parmi le public bordelais.

« Je parlerai tout de suite du ballet, avant d'arriver à l'événement capital de la soirée, et j'adresserai sans restriction toutes mes félicitations à notre intelligent directeur, M. Salmon, sur le choix de ses ballerines.

« Le ballet a été bombardé de fleurs, et ce n'était pas trop d'exagération.

« M^{lle} Cécile Baux, notre première danseuse, est de tout point hors de pair, et elle laisse bien loin derrière elle toutes ses devancières ; elle a fait des merveilles de grâce et de légèreté, et elle a été admirablement secondée par M^{me} Desprès, Scraphita, Marsan, Daridley sur le compte desquelles nous reviendrons prochainement.

« J'ai hâte, cela se voit, d'arriver, je le répète, à ce que j'ai appelé l'événement capital de la soirée.

« Il s'agit des débuts de notre baryton, M. Caminade

« Quand je dis les débuts, je me sers d'un mot impropre.

« M. Caminade n'est pas un débutant pour Bordeaux, car nous l'avons entrevu l'année dernière sur notre scène, où il tenait l'emploi de second baryton.

« Mais il avait peu chanté, tout au plus l'avait-on entendu deux ou trois fois et cela avait suffi pour que l'on remarquât sa voix sonore et juste, son style de la bonne école et sa physionomie intelligente et particulièrement sympathique.

« Nous savions, de plus, qu'il travaillait, et c'était une impression généralement répandue, qu'il y avait en lui toute l'étoffe d'un grand artiste.

« M. Caminade n'a pas trompé les espérances que ses amis fondaient sur son talent ; la représentation d'hier le met d'emblée sur le chemin de l'Opéra.

« Si rien ne vient lui faire obstacle, il y sera avant deux ans.

« Mais n'anticipons pas sur les événements, comme on disait dans les romans de l'Empire et de la Restauration.

« A son entrée en scène, M. Caminade était visiblement ému; il sentait tout le poids d'une responsabilité qu'il n'avait pas encore portée, et pendant cinq minutes — cinq siècles — ses amis éprouvèrent de cruelles appréhensions.

« Cela ne dura pas plus longtemps; l'artiste, un moment paralysé, reprit bientôt la complète possession de ses moyens; et un soupir de soulagement sortit de toutes les poitrines, quand on entendit cette voix ronde et pleine, désormais sûre d'elle-même, attaquer son premier morceau d'une façon magistrale et charmer tous les auditeurs attentifs.

« La glace était rompue!... La victoire n'était plus douteuse; quand il eut fini, les bravos éclatèrent, et des *bis* frénétiques s'élevèrent de toutes parts.

« Il fallut recommencer!

« Et l'artiste y mit une grâce souriante et bon enfant; on comprit si bien qu'il était heureux et fier du succès qu'il obtenait, que les bravos redoublèrent, le public s'emballa, et jusqu'à la fin ce fut un véritable triomphe!

« On en parlait en sortant du théâtre, on en parlait en se répandant dans les caboulots, et à l'heure où j'écris ce compte rendu, sur le marbre de l'imprimerie, on ne parle pas d'autre chose autour de moi!

« Du reste, rien ne devait manquer au triomphe du jeune et éminent baryton, et il s'y est mêlé un incident presque dramatique, en tout cas passablement mystérieux, qui pourrait contribuer d'une façon inattendue à la vogue que va s'attacher à sa personne.

« Voici le fait :

« Au moment où le rideau venait de baisser sur le tableau final, et comme il se relevait pour permettre à Caminade d'aller recevoir les applaudissements qu'il avait si bien mérités, un cri de défaillance se fit entendre à la deuxième galerie, et l'on vit une jeune femme tomber évanouie dans les bras de deux spectateurs qui se trouvaient placés à côté d'elle.

« On s'empressa de la porter dans la galerie, où on lui donna un peu d'air.

« Que ce fût l'émotion ou la chaleur, l'air est toujours d'un effet certain, en attendant le médecin du théâtre. J'étais justement à côté de celui-ci quand on vint le chercher.

« Je le suivis, curieux de connaître la cause de l'incident.

« Et lorsque nous arrivâmes à la galerie, je ne pus retenir une exclamation de surprise.

« La jeune femme était une jolie enfant de seize ans, dont la mise des plus simples, mais du meilleur goût, faisait encore ressortir la beauté.

« Elle était toute pâle; une ouvreuse avait dégrafé quelques boutons de son corsage, et sa peau blanche et fraîche tranchait sur l'étoffe brune de sa robe.

« Elle venait de rouvrir les yeux et promenait autour d'elle des regards étonnés, cherchant à se rappeler ce qui s'était passé.

« Quand le médecin voulut lui prendre la main, elle la retira doucement, par un geste de pudeur effarouchée.

« Puis un sourire releva le coin de sa lèvre, où un flot de sang généreux avait monté, et d'elle-même elle rendit sa main à l'homme de l'art

« — Monsieur est médecin? dit-elle, revenant à elle.

« — Oui, mon enfant, répondit mon ami.

« — J'ai donc été malade?

« — Vous vous êtes évanouie.

« — On n'est pas sotte comme ça. Ces choses-là, ce n'est plus à faire.

« — C'est la chaleur sans doute.

« — La chaleur, oui, et autre chose avec.

« — Quoi donc?

« L'enfant était tout à fait remise; elle réparait, toute songeuse, le désordre de sa toilette, et rassemblait quelques boucles de son opulente chevelure, qui s'étaient ébouriffées et l'aveuglaient.

« — Alors, c'est fini, ici? demanda-t-elle en se levant comme à regret et sur un ton qu'on n'entend pas d'ordinaire sur les bords de la Gironde.

« — Qu'est-ce qui est fini? fit le médecin en la regardant avec plus d'intérêt.

« — La représentation, donc?

« — Il y a près d'une heure.

« — Oh! oh! il n'est que temps de rentrer.

« — Ne voulez-vous pas que l'on vous accompagne?

« — Pourquoi faire?

« — Vous êtes encore bien faible.

« — Oh! je ne veux déranger personne; j'ai l'habitude de rentrer seule, et d'ailleurs, je demeure tout près.

« — Où ça?

« — Hôtel de Guienne... à deux pas du théâtre.

« — Vous n'êtes donc pas de Bordeaux?

« — Je le regrette. Mais je l'ai vu ce matin pour la première fois.

« Puis, nous saluant une dernière fois d'un geste qui n'avait rien d'emprunté, elle gagna l'escalier d'un pas rapide et disparut peu après par la porte de sortie.

« Nous étions restés, mon ami et moi, un peu troublés de ce qui venait de se passer.

« — Singulière petite, dit le médecin un instant après; c'est évidemment une enfant de Paris qui vient chercher fortune à Bordeaux, elle la trouvera,

car elle est diablement jolie, et quel accent de terroir, hein ! ça n'a pas dix-sept ans, et déjà ça sait répondre qu'elle rentre seule !

« Comme nous nous éloignons, nous rencontrâmes l'ouvreuse.

« — Drôle de fille, n'est-ce pas, messieurs, dit celle-ci en descendant l'escalier.

« — En effet, répondit mon ami.

« — Moi, je l'ai remarquée tout de suite ; avant le lever du rideau, elle m'avait questionnée à propos de tout, me demandant le nom des acteurs, et si la pièce était rigolo ! et si je connaissais M. Lenglumé, M^{me} Séraphita, surtout M. Caminade !

« — Elle connaît donc notre baryton ?

« — Ça, c'est probable ! car, une fois lancée sur ce chapitre, elle n'a plus arrêté, et pendant les entr'actes, ça reprenait de plus belle.

« J'échangeai un regard avec mon ami !... Nous étions sur la place, près de nous quitter.

« — Eh bien, lui dis-je, que pensez-vous de cela, docteur ?

« Il haussa les épaules et eut un sourire plein de réticences.

« — Eh ! pardieu, répliqua-t-il, que voulez-vous que l'on pense, sinon que votre ami Caminade, sera peut-être encore plus heureux demain qu'il ne l'a été aujourd'hui... »

XXXII

Le lendemain de cette représentation mémorable, Caminade se leva plus tard.

Il avait soupé, en rentrant du théâtre, avec Lenglumé et Séraphita, et encore tout ému de la soirée, il avait très mal dormi.

Quand il se réveilla, le lendemain, il était près de midi.

Il s'alta à bas de son lit, et se disposait à sonner, quand Lenglumé entra.

Le choriste lui apportait les journaux, qu'il venait de prendre chez le concierge.

— Lis ça, dit-il avec une pointe d'orgueil (car on eût dit que les succès de son ami lui faisaient autant de plaisir que s'il se fût agi de lui-même), lis ça et bois du lait avant de déjeuner ! C'est pas pour dire, mais pour un succès bœuf, voilà un succès bœuf ! La presse te traite en enfant gâté, et tu vas avoir de l'agrément. Du reste, c'est justice ! et ils n'auront pas de sitôt une pareille aubaine, messieurs de Bordeaux. Tu verras aussi qu'ils ont été bons pour Séraphita ! elle y est citée tout au long... et avec des éloges bien sentis. Allons, je te quitte.

— Déjà ! fit Caminade, qui grillait d'envie d'être seul.

— Je ne veux pas te gêner. Et puis, j'ai acheté ceux qui parlent de Séraphita, et j'ai hâte de les lui lire... elle va être si heureuse !

— Alors, à bientôt.

— Oui, oui, à bientôt.

Lenglumé et Séraphita habitaient, au cinquième étage de la même maison, un petit appartement de modestes proportions, mais qui était tenu avec un ordre et un soin que l'on ne rencontre pas toujours dans les ménages de comédiens de province.

Caminade, lui, occupait à l'entresol un charmant petit nid qu'il avait meublé avec luxe et où jusqu'alors il avait vécu à peu près solitaire, ne s'intéressant, pour ainsi dire, qu'aux choses de théâtre et à des études qu'il poursuivait avec la ténacité de l'artiste qui veut arriver.

Dès que Lenglumé se fut retiré, il se jeta sur une causeuse, placée près de la fenêtre, et commença la lecture des huit journaux qu'on venait de lui apporter.

Il n'y avait qu'une note, toujours la même : l'éloge sans restriction, le triomphe complet... la fortune, la gloire à bref délai.

Que demander de plus ? Son cœur se gonflait ; une molle ivresse lui montait doucement au cerveau, et de temps en temps il s'arrêtait pour revivre cette soirée enivrante où un public enthousiaste l'avait sacré grand artiste.

Cependant, il n'avait pas tout lu ?

Il restait encore la *Gironde*, qu'il n'avait pas dépliée, la gardant, comme on dit, pour la bonne bouche.

Le critique de ce journal étant son ami, il savait d'avance qu'il le traiterait d'une façon toute spéciale.

Et il vit bientôt qu'il ne s'était pas trompé.

Toutefois, quand il en vint au récit de l'incident par lequel finissait son article, il éprouva une sensation des plus étranges, et demeura quelque temps pensif.

Qu'est-ce que cela voulait dire ? Était-ce une plaisanterie du critique bienveillant, qui voulait relever son article par un mot de la fin ? Ou l'incident avait-il réellement quelque fondement sérieux ?

Caminade était fort perplexe.

Et du fond de sa perplexité, un doute s'élevait qui mettait une ombre sur son front, et amenait un nom sur ses lèvres.

Nicette.

Il était impossible que ce fût elle ! Nicette était à Paris... il lui écrivait de temps en temps, et elle lui répondait régulièrement ; et si, par-ci par-là, l'orthographe laissait un peu à désirer, on sentait bien que le cœur n'y était pour rien,

et qu'il y avait dans ce cœur un amour que l'absence, si longue qu'elle fût... ne pourrait jamais altérer.

Nicette était de la nature de Mignon ; elle devait aimer jusqu'à la mort.

Ce n'était donc pas elle ; elle lui eût écrit ; elle l'eût prévenu !

Et pourtant, plus il y pensait, plus sa conviction se faisait.

Il avait encore présent à la mémoire le souvenir de sa dernière entrevue avec la jolie enfant, et tout son être vibra d'une éternelle émotion quand il se rappelait ce qu'ils s'étaient dit ce jour-là, et comment ils s'étaient quittés.

C'était un soir. Caminade devait partir le lendemain pour se rendre à Bordeaux, et il avait promis à Nicette qu'il irait lui faire ses adieux sur le coup de huit heures.

Nicette l'attendait.

Depuis huit jours, elle occupait, rue de Turenne, une petite mansarde que Caminade avait meublée, afin qu'elle eût un gîte décent, et qu'elle ne fût plus exposée à battre le pavé, comme elle l'avait fait jusqu'alors.

Elle devait, pendant l'absence de Caminade, apprendre un état qui lui permit avant peu de gagner honnêtement sa vie, et elle avait promis d'être sage et de se montrer digne des bontés du jeune baryton.

Cependant, le cœur lui manquait chaque fois qu'elle venait à penser qu'il allait partir, qu'elle se trouverait seule, qu'elle ne le reverrait que dans un an, s'il revenait, et si surtout il ne l'oubliait pas.

La pauvre enfant aimait sincèrement, profondément ; elle comprenait qu'elle ne pourrait plus vivre s'il lui manquait jamais...

La rencontre qu'elle avait faite de Caminade avait été pour elle le commencement d'une initiation à une vie nouvelle : maintenant, elle sentait qu'elle n'avait pas vécu auparavant, et toutes ses joies, toutes ses tortures lui venaient de là.

Tout en s'attendrissant à la pensée qu'elle allait le recevoir dans cette mansarde, dans ces meubles qu'elle devait à sa libéralité, elle allait et venait, mettant tout en ordre, pour donner à son petit nid un aspect heureux et souriant...

Caminade n'y était jamais venu encore. Elle voulait jouir de son étonnement, de sa satisfaction quand il verrait avec quel soin elle avait rangé toutes choses à son intention.

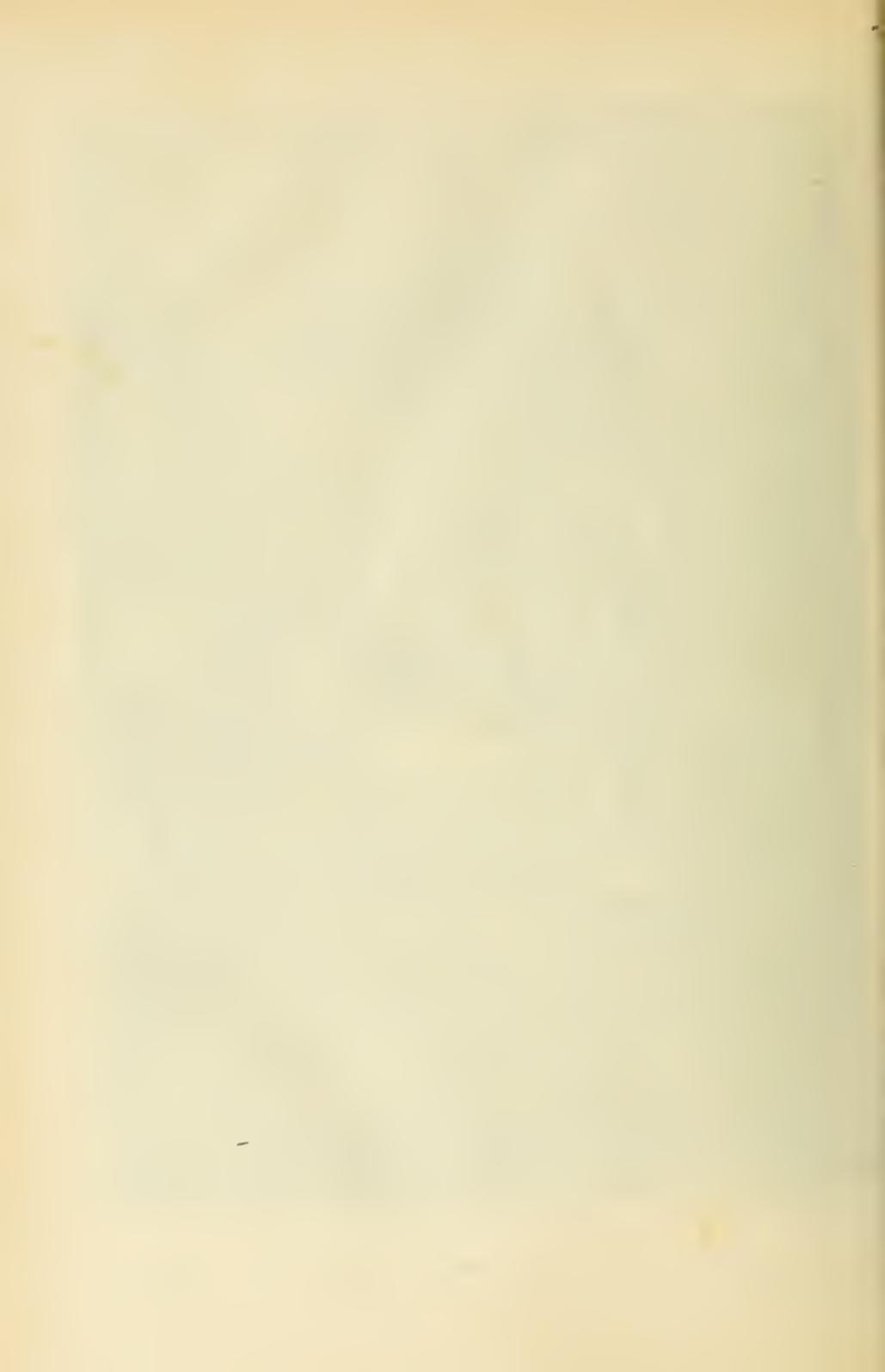
Elle avait acheté une botte de fleurs la veille, sur le quai, et elle en avait placé partout : sur la cheminée, sur la petite commode, sur la fenêtre ouverte.

Comme toutes les grisettes de Paris, Nicette adorait les fleurs ; mais ce n'était pas pour elle, c'était pour Caminade, qu'elle faisait cette folle dépense !

Quand elle eût fini de ranger son charmant réduit, sept heures étaient sonnées depuis quelque temps déjà ; comme il ne pouvait plus tarder d'arriver, elle alla s'accouder à la fenêtre et attendit.



On lui dressait une table au fond du jardin. (P. 213.)



Puis, un quart d'heure s'écoula, et elle entendit monter l'escalier et s'arrêter sur le palier.

C'était lui ! Elle courut ouvrir la porte avant qu'il frappât.

Caminade entra.

Nicette l'observait.

Le jeune baryton avait fait un mouvement et son regard ravi vint, après avoir fait le tour de la mansarde, se reposer sur la jolie enfant.

Il la prit dans ses bras et l'attira doucement sur sa poitrine.

— Mais c'est un petit palais ! s'écria-t-il avec bonne humeur ; tu es une fée ! voyons, où as-tu caché ta baguette ?

L'enfant souriait, heureuse et chaste, dans les bras de Caminade.

— Ma baguette ! répondit-elle simplement, c'est la reconnaissance que j'éprouve pour toutes les bontés que vous avez pour moi... car enfin je ne vous étais de rien ! Vous ne me connaissiez pas et j'aurais peut-être dû refuser tout ça !...

— Eh bien ! c'aurait été du propre, répartit Caminade ; est-ce que je te demande quelque chose, moi ! est-ce que je ne suis pas déjà assez payé, par le bonheur que je lis dans tes yeux ?

Puis, d'un ton doucement sévère :

— Par exemple ! dit-il de sa bonne grosse voix sonore, ne va pas oublier ce qui a été convenu entre nous.

— Quoi donc ?

— Tu ne t'en souviens déjà plus ?

— Répétez-le.

— D'abord, je veux que tu renonces dès aujourd'hui à te balader sur l'asphalte.

— Depuis hier, je suis en apprentissage.

— Ça, c'est bien ! — pour le moment — mais, pour l'avenir, il faut que tu me promettes d'être sage.

— Ah ! sur ma vie, monsieur Caminade, je vous le jure !

— J'en accepte l'augure, et si tu te conduis bien, si tu suis mes conseils avec soumission, je te promets, de mon côté, que je ne t'abandonnerai pas !

Nicette leva vers le jeune baryton ses deux beaux yeux pleins de larmes.

— Ah ! pourquoi êtes-vous obligé de partir ? balbutia-t-elle oppressée ; près de vous, je me sentais si tranquille !

Caminade haussa les épaules.

— Bon ! voilà que tu dis des bêtises, à présent ! répliqua-t-il ; est-ce que ce n'est pas le métier, ça ? est-ce que tu as jamais vu un soldat devenir maréchal en restant à la caserne ? Allons donc ! il faut la lutte, le danger, le champ de bataille ! et le mien, pour le quart d'heure, c'est Bordeaux ! la rampe, le public, les débuts,

enfin ! o ! l'on reste dans le quatrième dessous, à moins que l'on n'en sorte hors des rangs.

— Comme je voudrais assister à vos débuts ! dit Nicette en joignant les mains.

Caminade jeta un joyeux éclat de rire.

— Tu vas bien, toi ! dit-il avec enjurement ; et comment le pourrais-tu, dis ? Non ! il n'est pas bon d'avoir ces idées-là, tu entends ! et même, à ce propos, j'allais oublier une des raisons de ma visite, attends.

Et il tira de sa poche un rouleau qu'il tendit à Nicette.

— Qu'est-ce que cela ? demanda celle-ci.

— Ça, répondit Caminade, c'est vingt-cinq louis que j'ai mis de côté à ton intention.

— Pourquoi faire ?

— Tu vas être seule pendant quelques mois, tu ne gagneras pas grand' chose, je ne veux pas que tu aies faim ou froid.

XXXIII

— Mon Dieu ! vous êtes trop bon... voilà que maintenant vous vous privez pour moi...

— Eh ! pas du tout. Je suis riche, au contraire ; le comte a été généreux ; tu peux accepter sans crainte.

— Oh ! je ne toucherai pas à cet argent.

— Par exemple ! je voudrais bien voir ça ! J'espère que ce n'est pas par fierté, au moins ?

— N'en croyez rien !

— Enfin, tu acceptes ?

— Puisque vous le voulez.

— C'est dit.

Caminade alla s'asseoir près de la fenêtre, et Nicette l'y suivit.

Le jeune baryton était devenu tout d'un coup soucieux et maintenant il enveloppait la jolie enfant d'un regard doux et tendre comme une caresse.

— Nous allons donc nous quitter, reprit-il au bout de quelques secondes d'une voix attendrie, et Dieu sait quand nous nous reverrons.

— Mais vous reviendrez à Paris, fit Nicette, subitement effrayée.

— Sans doute.

— Alors, nous nous reverrons ?

— Peut-être.

— Mon Dieu ! pourquoi parlez-vous ainsi ?

Caminade secoua le front avec force.

— Eh! je parle ainsi, répliqua-t-il, parce que lorsqu'on se quitte pour une année, on ne peut pas prévoir d'avance tout ce que l'avenir nous tient en réserve.

— Ah! vous avez une mauvaise pensée.

— Non.

Caminade était plus ému qu'il n'eût voulu le paraître; il fit quelques tours dans la mansarde et revint vers Nicette, qui le regardait, inquiète, le cœur palpitant, prise tout à coup d'une épouvante sans nom.

— Oh! par grâce, monsieur Caminade, supplia-t-elle, ne me cachez rien! Je devine une partie de la vérité; je serai très courageuse; — tenez! je comprends à demi-mot, — vous avez votre avenir à faire, et moi je puis, à un moment, devenir un embarras. Alors, cette visite d'aujourd'hui, c'est une visite d'adieu, n'est-ce pas? Eh bien, ne vous inquiétez de rien, vous verrez comme je vous aime! Vous êtes le premier homme qui m'ait inspiré un pareil sentiment, et il me semble que je mourrais heureuse si je mourais pour vous!

Elle n'acheva pas. Caminade venait de la reprendre entre ses bras et il avait mis sa main sur ses lèvres.

— Tais-toi! tais-toi! dit-il d'un ton plein de désordre. Écoute! non, je n'ai pas eu de mauvaise pensée en venant ici ce soir. Seulement, j'avais un gros chagrin au cœur; nous nous sommes rencontrés une nuit sur le même chemin, et cette nuit-là nous avons passé à côté d'un grand danger; heureusement pour toi et pour moi, nous nous sommes conduits comme deux cœurs honnêtes. Il y en a qui trouveront ça ridicule de ma part, et je m'en moque. Je te connais assez pour être convaincu que tu ne m'en estimes que davantage; ça me suffit. Ah! tu es bien jolie, cependant. Mais je ne veux plus penser à cela. Nous allons donc nous séparer, et pendant quelques mois il ne faut plus que j'aie d'autre pensée que mon avenir. Quand j'aurai débuté, si je réussis, ce sera une autre affaire. Alors il n'y aura plus d'appréhension; l'affaire sera dans le sac, et nous verrons. Mais d'ici là, sais-tu à quoi je pense?

— A quoi?

— Tu vas être seule, entourée de séductions; tu m'oublieras peut-être.

— Moi!

— Tu ne serais pas la première.

— Oh! monsieur Caminade...

— Je sais bien que tu n'es pas comme les autres;... mais tout de même... Nicette lui jeta ses deux bras autour du cou.

— Ah! c'est mal, taisez-vous, dit-elle; ne m'ôtez pas le peu de courage qui me reste!

— Tu as raison, j'ai tort; allons, je ferai mieux de m'en aller.

— Déjà!

— Il le faut, il se fait tard, et demain je dois prendre le premier train.

— Je ne vous reverrai plus.

— Dans quelques mois; d'ailleurs, je t'écrirai.

— Souvent.

— Et tu me répondras.

— Je dois avoir une si drôle d'orthographe!

— Bon! est-ce que je suis bachelier, moi-même?

— Je ferai ce que vous vous voudrez.

— A la bonne heure!.... Eh bien... c'est dit... adieu, ma bonne petite

Nicette.

— Monsieur Caminade... au revoir... à bientôt! mon Dieu!

Ils se tinrent quelques secondes étroitement embrassés, et peu après, Caminade se dégageait enfin de cette étreinte et s'enfuyait sans oser regarder en arrière.

Le jeune baryton resta quelques minutes à évoquer le souvenir attendrissant de cette dernière soirée, et bientôt il ne put se détacher de l'image de la jolie enfant...

Nicette!

Il la voyait toujours, soumise et résignée, avec ses beaux yeux naïfs et curieux, pleins de douces larmes qu'elle s'efforçait héroïquement de retenir.

Depuis qu'il était à Bordeaux, Caminade avait mené une vie exemplaire, et rien ne s'était passé qui eût pu oblitérer le sentiment qu'il éprouvait pour Nicette.

Dans le jour, il vivait pour ainsi dire au théâtre, où il ne manquait pas une répétition; le soir, il allait, après diner, faire une promenade sur le cours ou sur le port, il rentrait généralement à neuf heures, pour ne plus sortir.

Il ne recevait que de rares visites.

Quelquefois, celle de Lenglumé, qu'il aimait beaucoup; de loin en loin, celle de Séraphita, qui continuait de l'obséder de ses avances, à ce point qu'elle avait fini par lui inspirer une sorte de crainte dont il ne démêlait pas bien encore le caractère.

Il en avait peur. Sans qu'il eût pu dire pourquoi, il lui semblait que quelque jour cette femme lui porterait malheur.

Ce jour-là, vers deux heures, il sortit.

Le temps était beau; il y avait foule sur les promenades publiques et il n'était pas fâché de se montrer aux populations.

Il jeta un dernier coup d'œil à l'armoire à glace et se dirigea vers la porte.

Mais au moment où il posait la main sur le bouton de cristal, la porte s'ouvrit et sa vieille bonne entra.

Elle tenait d'une main un bouquet, de l'autre une lettre.

— Qu'est-ce encore que cela? demanda-t-il avec un éclair dans les yeux.

— Ça, répondit la vieille, c'est un bouquet, qu'un garçon de l'hôtel de Guienne vient d'apporter.

— Ah! ah! et qu'a-t-il dit?

— Pour M. Caminade, de la part d'une jeune dame.

— Et c'est tout?

— C'est tout.

— Quoi! pas une carte, un billet, un nom?

— Rien.

— Mais cette lettre que vous tenez à la main?

— Ah! ça, c'est autre chose; c'est un vieux monsieur, barbe blanche, mains tremblantes, dos voûté; et cependant, avec ça, un œil!... qui vous regarde jusqu'au fond.

— Et il t'a remis ceci?

Caminade prit la lettre des mains de la vieille et l'ouvrit.

Voici ce qu'elle contenait :

« Cher monsieur Caminade,

« La chance me favorise, puisqu'elle m'amène à Bordeaux juste à temps pour assister à votre triomphe. C'en est un! Continuez, mon cher artiste; vous m'avez littéralement enthousiasmé, et vous savez! Bibi ne s'emballe pas facilement; l'année prochaine, j'irai vous applaudir à Paris. *Sic itur ad astra!*

« P.-S. — Si vous aviez besoin de moi, vous me trouveriez *hôtel de Guienne*. »

Il n'y avait pas de signature; mais déjà Caminade avait reconnu le style et l'écriture du billet qu'il avait reçu naguère dans le cabinet de Ledoyen.

C'était Lamblin!

Et ce nouveau témoignage d'admiration lui causa un sensible plaisir qui ne fut atténué un peu que par le *sic itur ad astra!*

Qu'est-ce que cela voulait dire?

Eh! qu'importait, après tout!

C'était certainement un compliment et, bien qu'exprimé en une langue qu'il ne comprenait pas, il lui communiqua une réelle satisfaction.

C'est sur cette impression qu'il sortit.

XXXIV

Pendant quelques minutes, il se reprit donc à songer à l'aimable agent, et cela le reporta vers les singulières aventures auxquelles il s'était trouvé mêlé pendant son séjour à Paris.

Que s'était-il passé depuis? Qu'étaient devenus le comte et la comtesse de Savenay, Christiane, Gaston et le fameux docteur?

Il y avait deux mois de cela.

Une fois seulement, il avait rencontré Gaston; il allait se marier; il était heureux, et Caminade remarqua que l'intérêt qu'il lui portait s'était un peu refroidi. Il ne s'en offensa pas; c'était naturel; c'était surtout humain. L'amour est exclusif; il y avait longtemps que Gaston attendait; l'approche de son bonheur lui faisait oublier le reste.

Ils s'étaient serré la main et s'étaient séparés.

Quoique bien jeune encore, Caminade savait déjà que c'était là la vie.

Lui n'était pas comme cela, il le croyait du moins, et très sincèrement; cela venait de ce qu'il n'avait pas vécu; il fallait l'attendre, quand il aurait atteint l'âge d'homme.

La pente de ces souvenirs le ramena à Nicette.

Il avait formé le projet de faire un paquet de tous les journaux qui parlaient de lui, et de les envoyer à Paris.

Allait-elle être heureuse, la chère petite!...

Chemin faisant, il héla un coupé et se fit conduire à la Bastide.

Il étouffait dans Bordeaux... et puis il y avait là un petit restaurant très renommé où il allait souvent, l'année précédente, les jours où il ne jouait pas.

On lui dressait une table au fond du jardin, sous une tonnelle en fleurs, et les garçons avaient pour lui des attentions particulières.

Il y trouva, ce jour-là, un redoublement d'empressement et de zèle.

On y connaissait déjà son succès de la veille, et c'était à qui aurait l'honneur de le servir.

Il commanda son diner, et alla faire un tour en attendant qu'il fût prêt.

Mais quand il revint et qu'il voulut pénétrer sous la tonnelle qu'il avait retenue, il s'aperçut avec surprise qu'il y avait deux couverts.

Il appela le garçon.

— Qu'est-ce que cela, dit-il, assez intrigué, et de puis quand se permet-on, ici, de m'adjoindre un convive sans ma permission?

Le garçon se prit à sourire.

— Monsieur voudra bien m'excuser, répondit-il; mais en votre absence il est



Il frappa à plusieurs reprises avec la poignée de son revolver. (P. 256.)

venu un de vos amis qui m'a donné l'ordre de dresser un couvert à côté du vôtre.

— Quel est-ce monsieur?

Il n'a pas dit son nom... seulement, il a tant insisté, en m'assurant que ça vous serait agréable...

— Voilà qui est trop fort, par exemple! tu vas à l'instant m'enlever tout ceci.

— Ça va être fait! dit le garçon.

Et déjà il se mettait à l'œuvre, quand il vit poindre le convive que l'on se disposait à éconduire si lestement.

C'était un petit vieillard à barbe blanche, au dos voûté, l'air cassé, la démarche tremblotante.

Il s'avancait lentement, s'appuyant sur un jonc solide, qui, chaque fois qu'il touchait le sol, rendait un son métallique, comme s'il eût renfermé une épée.

Caminade n'hésita pas, et fit quelques pas à la rencontre du vieillard

Celui-ci lui souriait de loin.

— Eh! je savais bien qu'il ne m'avait pas oublié, ce cher Caminade, dit-il en approchant, la main tendue. Lestrelle! quoi! Ah! il y a beaux jours que je te faisais sauter sur mes genoux! Tu ne t'en souviens plus... Moi, je me le rappelle toujours. Aussi, quand je t'ai reconnu tout à l'heure, ma foi, sans t'en demander la permission, d'autorité, j'ai fait mettre mon couvert à côté du tien

— Et vous avez bien fait, père Lestrelle! fit Caminade.

— Tu me reconnais donc?

— Parbleu!

— Eh bien... à table, alors, c'est moi qui régale, et je vais te faire goûter d'un saint-émilion qui a été planté uniquement pour gargariser les barytons!

Ils s'assirent, et dès que le garçon eut tourné le dos, le *vieillard*, qui, le lecteur s'en doute, n'était autre que Lanblin, se pencha vers Caminade et prit une attitude mystérieuse.

— Ah ça, c'est pour le comte que vous êtes venu, dit-il en baissant le ton, et vous attendez la nuit pour vous présenter chez lui?

— Quel comte? fit Caminade avec un haut-le-corps.

— Le comte de Savenay, parbleu!... Il n'y en a pas deux.

— Il est ici?

— Vous ne le saviez pas?

— Comment l'aurais-je appris?

— Il a dû vous écrire... cet après-midi.

— Je n'ai rien reçu.

— Vous étiez sorti.

— Que me veut-il?

— Ça, je n'en sais rien, je l'ai vu ce matin; mais avec moi il fait des cachotteries; seulement il avait lu les journaux; nous avons parlé de vous, de la soirée d'hier, et il m'a dit qu'il avait un grand besoin de vous voir.

— A quel propos?

— Il vous le dira.

Caminade baissa le ton à son tour.

— Est-ce que la comtesse est aussi à la Bastide? demanda-t-il.

— La comtesse est au couvent de Sainte-Anne.

— Qu'est-ce qu'elle y fait?

— Elle s'y ennue en attendant une distraction.

— Laquelle?

Lamblin cligna de l'œil.

— Eh bien... et le docteur donc? répliqua-t-il avec un sourire énigmatique.

— Il est à Bordeaux! fit Caminade.

— C'est ce que je saurai sous peu; mais, s'il n'y est pas encore, il a du moins envoyé un ou deux de ses affidés en avant.

— Qui cela?

— Lambert et peut-être Bricole.

Caminade fronça le sourcil.

— Ah! ce Lambert! murmura-t-il les poings serrés.

— Du reste, poursuivit l'agent, ce ne sont pas là les seuls représentants de la haute gomme de nos faubourgs qui soient dans la Gironde.

— Qui donc encore?

Lamblin lança à Caminade un regard aigu.

— Ah ça, dit-il un peu brutalement, est-ce que nous allons jouer au plus fin, tous les deux?

— Que voulez-vous dire?

— Eh bien? et cette histoire de journal, ne l'avez vous pas lue?

— Si, sans doute; une jeune fille qui s'est trouvée mal par chaleur ou émotion.

— C'est tout ce que vous y avez vu?

— Dame!

— Mais cette jeune fille demeure hôtel de Guienne! et pas plus tard que ce matin, j'ai eu le plaisir de la croiser dans l'escalier. Je l'ai vue comme je vous vois, même qu'elle a piqué un fameux soleil.

— Pourquoi?

— Parce que si j'étais déguisé, moi, elle se présentait, elle, dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, et qu'il m'a suffi d'un coup d'œil pour la reconnaître.

— C'était Nicette!

— Eh! qui donc?

— Ah! je m'en doutais...

Lamblin fit entendre un petit ricanement.

— Ça va bien, conclut-il, car je ne suppose pas qu'elle soit venue à Bordeaux uniquement pour se trouver mal au Grand-Théâtre, et quand vous

l'aurez vue, j'espère que vous ne refuserez pas de me répéter quelques-unes des choses intéressantes qu'elle vous aura dites.

Caminade ne répondit pas, et pendant quelques minutes il resta rêveur et profondément impressionné.

— Oui! oui! je veux la voir, dit-il enfin, comme en un cri.

— Vous la verrez, soyez sans inquiétude, répartit Lamblin, et je crois pouvoir vous assurer qu'elle en a au moins autant d'envie que vous. Seulement, voulez-vous que je vous donne un bon conseil?

— Dites, dites.

— Vous êtes à la Bastide; le comte de Savenay vous attend; je vous engage à l'aller trouver avant de retourner à Bordeaux.

— Mais j'ignore où il demeure.

— Je vous indiquerai le chemin.

— Ce n'est pas loin?

— A deux pas.

— En ce cas, achevons de diner, allumons un cigare et partons!

— Voilà qui est parler.

Une fois cette résolution prise, ils ne tardèrent pas à quitter le restaurant, et Lamblin ayant réglé l'addition, ils prirent un étroit sentier et gagnèrent la campagne.

Au bout de dix minutes, ils s'arrêtaient devant une sorte de château modeste, entre cour et jardin, dont l'aspect n'avait rien d'attirant, et qui semblait comme enveloppé de tristesse et de mélancolie.

— C'est donc ici? demanda Caminade, qui se sentit pénétré d'une pénible impression.

— C'est ici, répondit Lamblin... Vous n'avez qu'à agiter cette cloche pour que l'on vienne vous ouvrir.

Puis, il ajouta :

— Et maintenant, bonne chance... le comte vous attend; il sera certainement heureux de vous voir, et si vous ne me trouvez pas trop indiscret, j'irai ce soir, vers dix heures, vous demander le résultat de votre entrevue. Cela vous va-t-il?

— A ce soir, soit! dit Caminade en tirant la chaîne de fer qui aboutissait à la cloche.

La porte s'ouvrit aussitôt et il disparut.

Or, à la suite de cette rencontre, il se produisit un fait des plus curieux qui mit pendant plus de vingt-quatre heures la capitale de la Guienne en émoi, et qui, un moment, provoqua contre le jeune baryton une clameur malveillante dont l'effet eût pu avoir les conséquences les plus fâcheuses pour son avenir d'artiste.

Voici ce qui se passa.

Le soir, vers dix heures, Lamblin se présenta, comme il l'avait annoncé, à l'entresol de Caminade et demanda à lui parler. La vieille bonne répondit que son maître n'était pas encore rentré.

Lamblin se retira sans observation et vint à onze heures, puis à minuit, pour recevoir la même réponse.

La vieille servante commençait à s'inquiéter; c'était la première fois, depuis qu'elle le servait, qu'elle constatait une pareille irrégularité dans la conduite de Caminade, et elle craignait quelque accident.

Lamblin, qui n'avait pas les mêmes raisons pour croire à la vertu du jeune artiste, se contenta de regagner l'hôtel de Guienne.

On y veillait toute la nuit : il trouva le garçon de service qui lui remit sa clef et son bougeoir.

Mais, avant de monter à sa chambre, il crut devoir l'interroger.

— Est-ce que vous attendez encore quelqu'un? demanda-t-il.

— Non, monsieur, répondit le garçon.

— Et la jolie fille que j'ai remarquée tantôt au moment où elle vous remettait un bouquet que vous deviez porter à M. Caminade?

— Oh! il y a beau temps qu'elle est rentrée.

— Seule?

— Sans doute.

— Alors, vous n'avez pas vu notre baryton?

— Il ne demeure pas ici.

— Eh! je le sais bien! mais quelquefois, quand on est jeune...

— Je ne l'ai pas vu.

Lamblin eut un geste de véritable étonnement.

— C'est différent, dit-il.

Puis, en s'éloignant, il ajouta en marmottant :

— Oh! oh! voilà qui commence à être drôle.

Et il alla se coucher, sans autre commentaire.

Le lendemain, vers onze heures, il s'empressa de retourner à l'appartement de Caminade, et, en apercevant la bonne, il eut froid dans le dos.

La pauvre vieille était défigurée.

Elle avait attendu toute la nuit, allongée dans un fauteuil, écoutant les heures sonner.

Et rien de Caminade!

Décidément, l'aventure se corsait, et l'inquiétude n'était pas hors de propos.

Toutefois, il fallait attendre encore.

Caminade avait un rendez-vous au théâtre à deux heures de l'après-midi pour un raccord.

On devait jouer, le soir, la *Reine de Chypre*, pour son début, et Lamblin le connaissait trop pour douter qu'il fût exact à la répétition.

Il alla donc déjeuner, et vers trois heures, il se rendit au théâtre même.

Et là, ce fut bien autre chose.

On attendait depuis une heure.

Les musiciens, le directeur, les artistes étaient tous à leur poste : Caminade seul manquait.

On avait envoyé chez lui, personne ! C'était invraisemblable ; chacun se demandait ce qui avait bien pu arriver.

Les artistes formaient des groupes animés jusque sur la place.

— Parbleu ! ce qui a pu arriver, dit alors une grande femme sèche, ce n'est pas bien malin à deviner.

— Qu'est-ce donc ? interrogea une voix de basse émue, qui lui donnait le bras.

— Oh ! toi, d'abord ! tu ne devines jamais rien. Eh bien ! et la petite qui s'est trouvée mal, le soir de la *première* ! Est-ce que tu ne l'as pas reconnue ? C'était Nicette, parbleu !

— Séraphita !

— C'était Nicette, te dis-je ; et on n'a qu'à aller à l'hôtel de Guienne, je parie qu'on les y trouve tous les deux.

Lamblin avait reconnu Lenglumé et son aimable compagne, et il s'était rapproché.

— Je vous demande pardon, madame, dit-il, en s'adressant galamment à la danseuse, mais, pour cette fois, du moins, je crois que vous vous trompez.

Séraphita eut un regard d'acier.

— Vous prétendez que M^{lle} Nicette n'est pas à l'hôtel de Guienne ? dit-elle d'un ton nerveux.

— Je ne prétends rien de semblable, je demeure moi-même à cet hôtel, et sur le premier point, je suis de votre avis ; mais, sur le second, c'est une autre paire de manches : j'affirme que M^{lle} Nicette a passé la nuit seule... et que ce matin, à onze heures, elle n'avait pas encore vu notre ami Caminade !

Séraphita ne répondit pas, mais pendant que Lamblin parlait, Lenglumé n'avait cessé de l'observer.

Tout à coup, il jeta un cri.

— Eh ! je ne me trompe pas ! dit-il ; c'est lui, c'est M. Lamblin !

— Chut ! fit ce dernier.

— Ah çà... vous êtes donc à Bordeaux, à présent, car je ne suppose pas que ce soient les débuts de Caminade qui vous y aient attiré ?

— En effet.

— Vous l'avez vu, cependant ?

— Nous avons diné ensemble, hier, à la Bastide.

— Et depuis?

— Depuis je le cherche.

— Savez-vous que c'est drôle, tout de même.

Le front de Lamblin se rembrunit.

— Ce matin, ce pouvait n'être que drôle, répondit-il; ce soir, ça deviendra inquiétant.

— Enfin, que pensez-vous de l'aventure?

Lamblin remua la tête.

— Il faut voir et ne pas s'alarmer trop tôt, dit-il; ce qu'il y a de certain, c'est que, hier, je l'ai quitté à la tombée de la nuit; nous avions pris rendez-vous pour dix heures du soir, et ce matin sa bonne m'a dit qu'il n'était pas rentré.

— Enfin, qu'allez-vous faire? Il faut mettre la police sur pied. Un baryton, ça ne se perd pas comme ça...

Lamblin approuva du geste.

— Nous allons nous en occuper, répondit-il, et avant ce soir, si on ne l'a pas revu au théâtre ou chez lui, soyez assuré que nous remuerons la ville de fond en comble.

Sur ces mots, il s'éloigna.

Et d'abord, il retourna à l'hôtel de Guienne.

La nouvelle de la disparition du baryton y était connue, et on ne parlait pas d'autre chose.

Lamblin prit le garçon à part.

— Deux mots, lui dit-il, mais deux mots bien sentis, il y aura un louis pour toi si je suis content. Écoute : je t'ai parlé hier de la petite qui est descendue ici...

— M^{me} Nicette?

— C'est cela! Et tu m'as assuré que personne n'était venu la voir...

— Je le répète.

— Est-elle encore à l'hôtel?

— Non; elle est sortie depuis environ deux heures.

— Et où est-elle allée?

— Cela demande quelques explications.

— Vas-y. Seulement, mets les morceaux doubles.

Le garçon sourit. Le langage de son interlocuteur lui plaisait et le mettait à l'aise.

— Voici, reprit-il : ce matin, sur les dix heures, la petite est descendue, sans doute pour aller chercher son déjeuner.

— C'est probable.

— Mais elle est restée à peine dix minutes absente, et quand elle est revenue, elle était si pâle et si défaits, que ça m'a remué

— Elle avait appris la nouvelle.

— Et ça lui avait fait un effet!

— Après?

— Après, elle m'a prié d'aller lui chercher une voiture, et quand elle est arrivée, ça n'a pas pesé lourd : elle est montée dedans et a donné une adresse au cocher.

— Quelle adresse?

— Vieille-Rue-du-Port, 25.

— Et où la prends-tu, cette vieille rue-là?

— Dans le vieux Bordeaux, les maisons se touchent par le haut, on y voit à peine clair à midi, un vrai coupe-gorge!...

— Ça suffit.

— Et vous êtes content?

— En voici la preuve! dit Lamblin en mettant un louis dans la main du garçon.

Et il monta à sa chambre, pour en redescendre un quart d'heure après, absolument méconnaissable sous le costume de matelot dont il s'était affublé.

La Vieille-Rue-du-Port n'était pas loin : il y arriva au bout de quelques minutes.

Le garçon n'avait rien exagéré. C'était un vrai coupe-gorge.

L'ombre avait déjà envahi la ruelle étroite; il eut toutes les peines du monde à trouver le numéro 25, et quand il l'eut enfin distingué, un premier étonnement s'empara de lui.

La maison, très délabrée, était hermétiquement close; la porte qui en fermait l'entrée de ses ais disjoints, n'avait même pas de marteau.

Il frappa à plusieurs reprises avec la poignée de son revolver, et rien ne répondit à cet appel.

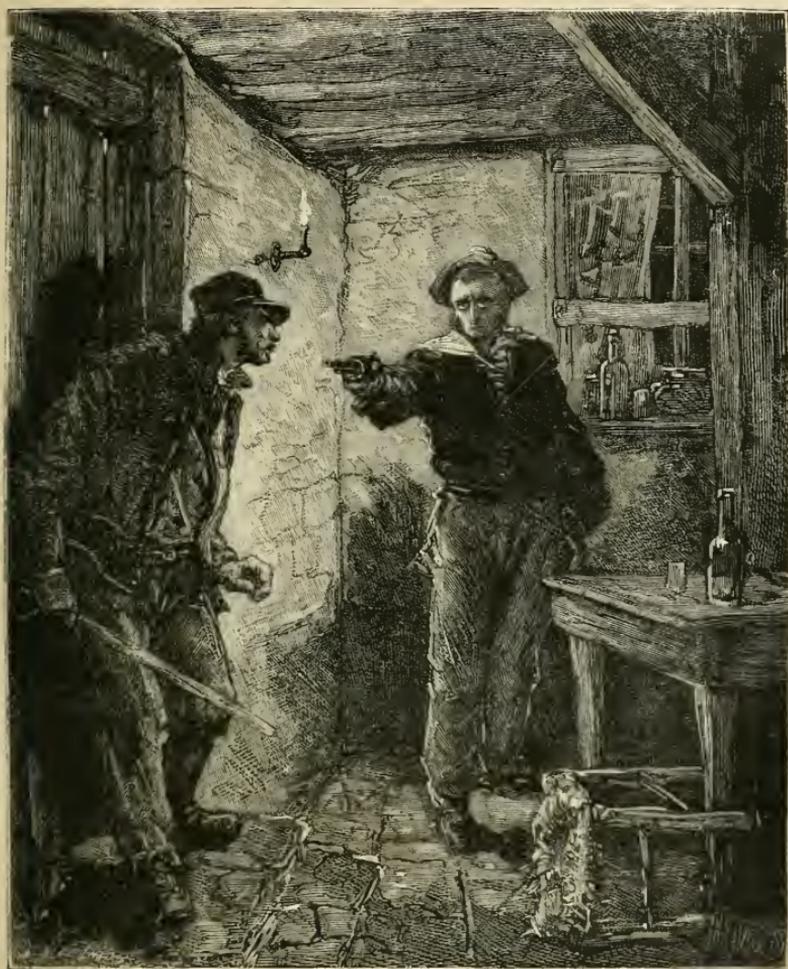
Alors, ayant avisé en face une sorte de mesure où une lumière falotait à travers les carreaux brouillés de buée, il se dirigea de ce côté

C'était un caboulot : il y entra.

Pour le moment, il n'y avait pas de clients; seulement, une grande femme à l'allure décidée allait et venait à travers la salle enfumée.

Et pendant que Lamblin s'asseyait à la table graisseuse placée près de la fenêtre, la femme venait se poser en face de lui, et le regardait d'un air provocant.

— Alors, qu'est-ce qu'on va te servir, mon mignon? demanda-t-elle d'une voix éraillée et rude.



Serrant la poignée de son arme, il allait faire feu... (P. 258.)

Il ne déplaisait pas à Lamblin d'être tutoyé, ni même d'être appelé *mon mignon*.

Il sourit.

— Sers-moi ce que tu aimes, répondit-il, et viens trinquer avec moi.

Il fut servi immédiatement, et la femme vint s'attabler à côté de lui.

— Tu n'es jamais venu ici? demanda alors cette dernière.

— C'est la première fois, répondit Lamblin, mais je ne suis pas fâché d'avoir vu ça.

— Est-ce que tu es seul?

— Seul au monde! mais j'attends quelqu'un, et figure-toi que l'on m'avait trompé. On m'avait indiqué le n° 25.

— Le 25, interrompit la femme en ricanant; eh bien, c'est pas avoir de veine! moi, voilà dix ans que je suis ici, et je n'ai jamais vu un chat au 25.

Lamblin réprima un vif mouvement de contrariété et finit par ébaucher un geste insouciant.

— Après tout, dit-il, ce n'est pas ça qui m'intéresse; pourtant, je serais curieux de connaître la raison pour laquelle la bicoque est inhabitée... et si...

Il n'acheva pas.

Un bruit venait de se faire entendre, et ce bruit venait précisément du n° 25.

Il dressa l'oreille, et en même temps jeta un regard oblique à la virago.

— Eh bien! qu'est-ce qui te prend? dit celle-ci d'un ton goguenard.

— N'as-tu pas entendu?

— Et après?

— Il y a quelqu'un dans cette maison.

— Est-ce que ça nous regarde et de quoi que tu te mêles?

— Ah! je veux savoir.

Et d'un geste violent, l'agent ouvrit la fenêtre.

Mais au même instant une main énergique l'empoignait au collet.

— De quoi! de quoi! dit alors une voix rude, est-ce que nous voulons faire le malin?

Lamblin se secoua d'un mouvement de fauve.

— Ah! misérable, s'écria-il en armant son revolver.

Et sautant d'un bond au milieu de la salle, il commença à battre en retraite, tout en continuant de menacer son adversaire de ses six canons chargés.

Mais l'autre avait deviné son intention, et était allé lui barrer le passage.

Il ne restait plus à Lamblin qu'un moyen de sortir d'embarras : c'était de tuer son homme.

Il s'y résigna sans remords, et serrant la poignée de son arme, il allait faire feu, quand une détonation retentit au dehors et vint changer la situation.

— Mille millions de tonnerres! jura son adversaire, qui ouvrant aussitôt la porte se précipita dans la rue.

Lamblin l'y suivit de près.

La nuit était épaisse et profonde, et il fut un instant tenté de croire qu'il était subitement devenu aveugle.

Ce ne fut qu'au bout de quelques secondes que son regard se familiarisa avec l'obscurité et qu'il commença à voir quelque chose.

Une des fenêtres du premier étage s'était ouverte au n° 25, et une femme penchée au dehors semblait se disposer à se précipiter dans la rue.

Cette femme, Lamblin ne la vit pas ; mais d'intuition il la reconnut.

C'était Nicette.

Et il n'eut pas le temps de se demander quel drame se jouait là, ni si c'était elle qui était menacée.

Car, à ce moment même, la porte du rez-de-chaussée s'ouvrit avec fracas, et un homme en sortit, qui passa rapidement devant lui, gagnant à pas précipités le port, auquel aboutissait la ruelle.

Lamblin demeura confondu.

Cet homme, c'était Caminade !

Dès lors, il n'avait plus aucune bonne raison pour rester dans ce coupe-gorge, et désormais rassuré sur le sort du jeune baryton, heureux d'avoir échappé lui-même à un véritable danger, il prit une voiture et se fit conduire au théâtre.

Quand il y arriva, une foule émue et compacte stationnait sur les marches du vestibule.

Il était sept heures et Caminade n'avait pas encore reparu.

On commentait avec passion ce fait exceptionnel : les uns s'exprimant encore avec bienveillance, quelques autres ne dissimulant pas leur mécontentement.

C'était très animé.

On disait que le directeur avait attendu tant qu'il avait pu : mais que sa responsabilité était dès à présent trop engagée, et qu'il allait faire poser une bande sur l'affiche.

On restait pour vérifier le fait.

Tout à coup, un mouvement inattendu s'opéra dans les groupes ; le tumulte des voix augmenta, et quelques exclamations s'entendirent :

— C'est lui ! c'est Caminade ! Il vient de passer en voiture ! Il entre au théâtre !

Et comme pour apporter un témoignage officiel à ce bruit, les portes jusqu'alors fermées s'ouvrirent toutes grandes, et le public put approcher enfin du contrôle.

Le doute n'était plus permis.

Caminade avait donc bien reparu, et l'on allait jouer la *Reine de Chypre*.

En effet, un quart d'heure plus tard, le rideau se levait avant l'ouverture, et le régisseur, *parlant au public*, en habit noir et cravate blanche, venait faire les trois saluts d'usage, au milieu du plus profond silence :

« Mesdames et messieurs,

« Notre camarade Caminade a été la nuit dernière, victime d'un audacieux attentat, qui a mis pendant vingt-quatre heures sa vie en danger. Quoique délivré depuis peu, et encore troublé de cette aventure, il n'a pas voulu faire manquer la représentation et va chanter la *Reine de Chypre*. Il espère que ses forces ne trahiront pas sa bonne volonté; mais, s'il en devait être autrement, il se recommande à votre bienveillance. »

Un tonnerre d'applaudissements accueillit ces paroles, et les bravos ne cessèrent que lorsque l'orchestre attaqua les premières mesures de l'ouverture.

On avait hâte d'apprendre de quelle nature étaient les dangers que le jeune baryton avait courus, et, pendant le premier entr'acte, sa loge fut littéralement assiégée.

Mais il avait donné des ordres sévères, et une seule personne put pénétrer auprès de lui.

C'était Lamblin, qui lui avait fait passer sa carte avec quelques mots au crayon.

Et voici ce que Caminade raconta à l'agent.

XXXV

La veille au soir, après avoir quitté Lamblin, Caminade avait été reçu par un valet du comte, qui, dès qu'il eut décliné son nom, l'avait introduit auprès de son maître.

Le comte était dans sa chambre à coucher, allongé sur une causeuse, auprès de la cheminée, où brûlait un bon feu.

Le temps n'était pas froid, mais le comte était souffrant.

Une lampe, placée près de lui, répandait une douce lumière sur son front et éclairait la pâleur de son visage.

Ses traits étaient altérés; on y voyait la trace profonde des souffrances qu'il avait dû endurer depuis quelque temps.

Caminade s'inclina avec un sourire contraint et le comte lui serra la main.

— Merci, mon ami, dit-il en même temps : vous êtes venu tout de suite, et je vous en suis reconnaissant; je n'ai plus personne à qui me confier désormais; je vis seul, toujours, toujours! Ah! ce n'est pas la vieillesse que j'avais rêvée, et le ciel me punit bien cruellement pour les quelques fautes de jeunesse que j'ai pu commettre!

— Monsieur le comte...

— Je ne veux pas m'abandonner; vous avez raison. Mais avec vous, qui me portez, je le sais, une sincère affection, je me sens en pleine sécurité; c'est

si bon de pouvoir de loin en loin s'épancher dans un cœur dévoué ! Cependant, laissons cela et parlons d'autres choses ; vous avez reçu ma lettre ?

— Non, monsieur le comte, mais j'ai rencontré Lamblin.

— Ah ! l'agent, oui. En effet, je lui avais dit... mais qu'importe ; vous voilà : asseyez-vous, et causons : il commence à se faire tard ; je ne veux pas vous retenir plus qu'il ne convient ; écoutez-moi. Vous vous souvenez, n'est-ce pas, du voyage que nous avons fait à Longueville, et de ce qui s'est passé dans les souterrains du château.

— Parfaitement, monsieur le comte.

— Je ne vous ai rien caché à vous, et vous savez ce que contenait la cassette que nous y avons déposée.

Caminade fit un geste affirmatif.

— Je vous ai dit encore, à ce moment, poursuivit le comte, que les deux portes qui donnent accès dans ce souterrain devaient être fermées, de façon à déjouer toutes les tentatives des malfaiteurs qui pourraient essayer d'y pénétrer. La garde du château était confiée, d'ailleurs, à un homme énergique et sûr, Guillaumin, ancien marin, aujourd'hui mon fermier, et je savais que je pouvais compter sur le dévouement de cet homme ; l'événement a prouvé que je ne m'étais pas trompé.

— Comment ?

— Il y a huit jours à peu près, la nuit, un homme a tenté de s'introduire dans le souterrain.

— Est-ce possible?... Et cet homme ?

— Guillaumin l'a mal vu, et il ne l'a pas reconnu... Il a tiré sur lui au moment où il fuyait. La nuit était sombre... il l'a manqué.

— C'est une leçon. Il est probable qu'elle suffira et que le malfaiteur ne recommencera pas.

— C'est possible ; mais la tentative ayant échoué de ce côté, le *malfaiteur*, comme vous dites, ne s'est pas tenu pour battu.

— Qu'a-t-il fait ?

Il y eut un court silence, puis le comte reprit :

— Il faut que vous sachiez que, prévoyant ce qui vient de se passer, j'avais remis à M. Desgranges les doubles des documents déposés au château de Longueville. M. Desgranges devait garder ce dépôt jusqu'au jour où il serait utile de les produire.

— Eh bien ?

— Eh bien, il y a trois jours, on a constaté qu'un homme avait pénétré chez lui ; que la porte de la caisse avait été fracturée et plusieurs meubles fouillés.

— Un vol ?

— Rien n'a été volé : Comprenez-vous? Ce n'est pas à la caisse que l'on en voulait, c'était aux documents.

— C'est très clair.

— Depuis cette dernière tentative, M. Desgranges est demeuré fort inquiet; c'est un homme un peu pusillanime; il craint, si la chose se renouvelait, ce qui n'a rien d'in vraisemblable, que sa responsabilité et sa vie même ne soient sérieusement menacées. Alors, il m'a prié de reprendre, au moins pour quelque temps, le dépôt que je lui avais confié.

— Voilà des craintes très exagérées! fit Caminade en haussant les épaules.

— Le cas échéant, je gage que vous n'éprouveriez rien de semblable.

— Ah! je le jure.

— Je suis heureux de l'apprendre, mon cher ami, car c'est là, précisément, le service que j'ai à vous demander.

— Eh quoi! monsieur le comte... vous voulez...

— Acceptez-vous?

— De grand cœur.

— Je n'attendais pas moins de votre dévouement.

Le comte allait poursuivre; Caminade l'arrêta d'un geste rapide.

— Qu'avez-vous? fit M. de Savenay, surpris.

Caminade indiqua une porte qui donnait sur une chambre contiguë.

— A l'instant! là! répondit-il, j'ai entendu du bruit.

— C'est impossible.

— Ah! j'en suis sûr.

Le comte se précipita vers la chambre, pendant que le jeune baryton le suivait avec la lampe.

Mais ils eurent beau regarder de tous côtés, ils ne trouvèrent personne.

— Vous vous trompiez, fit le comte.

— Je ne pense pas, répartit Caminade.

— Cependant...

— Cependant... voyez, près de ce meuble... ces empreintes!..

Le comte se baissa et frissonna.

Près d'un meuble de Boule, il y avait, comme le disait Caminade, deux ou trois empreintes toutes fraîches.

Il sonna violemment son valet de chambre, qui accourut.

— Jean, lui dit-il, n'avez-vous pas vu quelqu'un sortir d'ici, tout à l'heure?

— Non, monsieur le comte, répondit le valet.

— Monsieur et moi, nous avons cependant remarqué des empreintes de pas. Voyez vous-même.

— En effet, répondit le valet, après avoir regardé.

— Vous n'étiez donc pas dans l'antichambre?

— Pardonnez-moi, monsieur le comte; mais je ferai observer que cette pièce a deux issues, et que l'une d'elles donne sur le jardin.

— C'est juste, vous avez raison... Laissez-nous; et que l'on fasse bonne garde!

Et il rentra dans sa chambre à coucher.

Il était presque livide.

— C'est quelque domestique curieux! hasarda Caminade.

Le comte eut un mouvement de rage.

— Non! non! répliqua-t-il en fermant les poings; je les connais, vous dis-je! et je n'ai qu'une pensée, c'est de les frapper tous deux; mais quand vient le moment terrible, j'hésite et je tremble. Ah! pourquoi suis-je lâche à ce point, et comment sortir de cette impasse où l'air me manque, où ma poitrine étouffe?

— Calmez-vous.

— Il faut en finir!...

— Monsieur le comte...

M. de Savenay était à bout de forces; il se laissa tomber sur un fauteuil, et Caminade fit mine d'appeler son valet.

— C'est inutile, dit le comte; je n'ai besoin de rien et vous pouvez me laisser. Nous n'avons maintenant plus rien à nous dire. Demain, j'écrirai à M. Desgranges, et sous peu vous recevrez le dépôt que je désire vous confier.

— Je regrette de vous laisser dans l'état d'agitation où vous voilà.

— Ne regrettez rien; voici onze heures. Vous ne trouverez pas de voiture pour rentrer à Bordeaux. Ne vous attardez pas davantage.

— Monsieur le comte le veut?...

— Oui, mon ami; et merci encore une fois de l'affection que vous me témoignez.

Sur ces mots, Caminade s'éloigna, conduit par un domestique qui, quelques secondes après, le mettait sur la rue, en refermant la porte derrière lui.

Et alors, Caminade éprouva un premier embarras bien naturel.

La nuit était noire, le quartier désert, et il avait négligé de demander la direction à prendre.

Il s'orienta de son mieux, c'est-à-dire fort mal.

Il connaissait imparfaitement la Bastide; dans le jour, à la rigueur, il se serait débrouillé, mais la nuit, et à cette heure...

Il alla à l'aventure, cherchant à rejoindre le quai, et se perdant dans un labyrinthe de ruelles étroites qui affectaient des airs de labyrinthe.

Les boutiques étaient fermées depuis longtemps, privant ainsi de leur précieux concours le trop parcimonieux éclairage municipal; on ne rencontrait plus âme sur le pavé; et il fallait renoncer à se faire remettre sur son chemin.

Caminade commençait à s'irriter du silence et de l'obscurité, quand tout à coup il vit deux points lumineux rayer l'ombre au tournant d'une rue.

C'était les deux lanternes d'une voiture de place arrêtée à une cinquantaine de pas.

Il poussa un soupir de soulagement, et pressa sa marche.

Il n'avait qu'une idée : c'était d'atteindre la voiture avant qu'elle reprit sa course, et il ne remarqua pas qu'un homme, debout sur le trottoir, discutait vivement avec le cocher.

Du reste, dès qu'il approcha, la discussion cessa et l'homme ayant ouvert la portière, fit mine d'enjamber le marchepied.

Caminade salua.

— Pardon, monsieur, dit-il, avec politesse, mais, si vous allez à Bordeaux, j'aurais à vous demander un service.

— Nous retournons à Bordeaux, en effet; de quoi s'agit-il? répondit l'homme.

— Je me suis perdu... je ne retrouve pas mon chemin, et si vous le voulez bien, je monterai sur le siège à côté du cocher.

L'homme n'eut pas une minute d'hésitation.

— Ça, c'est facile à faire, répondit-il, et nous allons vous rapatrier. Seulement, puisqu'il s'agit d'un service, nous le rendrons complet, et nous ne souffrirons, ni mon ami ni moi, que vous montiez sur le siège.

— Mais je n'entends pas que vous vous gêniez.

— Eh! vous ne nous gênez pas, nous ne sommes que deux, et quand il y en a pour deux, il peut bien y en avoir pour trois!

Et celui qui venait de parler s'effaça pour laisser monter Caminade.

Ce dernier ne se fit pas prier; que lui importait la compagnie dans laquelle il allait voyager! L'essentiel était de retourner à Bordeaux, et le plus fort était fait.

Il monta donc et alla s'asseoir un peu à tâtons sur les banquettes de devant.

L'homme le suivit aussitôt et ferma bruyamment la portière.

— Là! tu vois! dit-il alors en s'adressant à son compagnon; c'est pas plus malin que ça; il ne pourra pas dire qu'on l'a poussé, puisqu'il y est venu tout seul.

Et pendant que Caminade écoutait ces étranges paroles, il sentit deux mains énergiques lui ligoter les jambes et les bras, et deux autres mains non moins résolues lui poser un bâillon sur les lèvres.

— Voilà ce que c'est! ricana en même temps celui qui n'avait encore rien dit, et s'il veut être bon zigue, il nous chantera un petit air en arrivant à destination.



Caminade poussa un cri étouffé par son bâillon. (P. 269.)

Aussitôt les chevaux partirent au grand galop, enlevés par un vigoureux coup de fonet du cocher.

Caminade avait bien essayé de se rejimber; mais ici, la force et le courage étaient des quantités absolument négligeables, et engager une lutte eût été inutilement dangereux.

Il se résigna; et accoté dans un coin, il se prit à réfléchir.

Quels étaient ces deux hommes auxquels il avait affaire ? Dans quel but ce guet-apens dont il était victime ?

Il ne se fut pas plus tôt posé ces deux questions, qu'un commencement de lumière se fit dans son esprit.

L'un des deux misérables qui l'avaient bâillonné et ligoté devait être Bricole, car son compagnon était Lambert.

Ce dernier, il l'avait reconnu tout de suite, et par une association d'idées logiques, il avait conclu que l'autre ne pouvait être que Bricole.

L'état-major de la bande du docteur !

Une fois sur cette piste, le reste allait pour ainsi dire tout seul.

Le docteur, s'étant introduit chez le comte, avait surpris le secret de sa conversation avec Caminade, et ne doutant pas que ce dernier ne fût en possession des documents qu'il voulait s'approprier, il avait donné à ses affiliés l'ordre de s'emparer de sa personne.

Il en était là de ses réflexions, quand la voiture s'arrêta.

Lambert descendit alors dans la rue, et pendant qu'il saisissait Caminade par les jambes, Bricole le prenait solidement par les épaules.

C'est ainsi qu'ils gagnèrent la porte, au seuil de laquelle ils se trouvaient. pénétrèrent dans la cour où venait aboutir l'escalier qui menait au premier étage.

Lambert s'empressa d'allumer un *rat de cave*.

Il y avait là, à ce premier étage, une chambre tout à fait délabrée, au plancher défoncé, dont de profondes lézardes crevassaient le mur, et dans le fond de laquelle gisait un mauvais grabat, à la paillasse éventrée.

Les deux hommes allèrent déposer Caminade sur le grabat, et quand le jeune baryton y fut étendu, ils tirèrent le verrou de la porte et fermèrent les volets vermoulus.

Lambert alluma alors une mauvaise chandelle, qu'il plaça sur le manteau de la cheminée, et il revint vers Caminade.

— Là ! dit-il d'un air satisfait ; maintenant on va pouvoir causer, mais, auparavant, il faut s'assurer que nous n'oublions rien. Si donc monsieur veut bien nous le permettre, nous allons procéder à un examen minutieux de ses nombreuses poches.

Et sans attendre l'autorisation qu'il semblait solliciter par ces paroles, il se mit à fouiller Caminade avec une dextérité de mains qui témoignait d'une longue pratique et d'études préalables des plus consciencieuses.

Caminade eut un soubresaut, et un grondement énergique souleva sa poitrine.

Lambert répondit par un ricanement.

— Vous savez, répliqua-t-il d'un ton goguenard, si je vous chatouille, faut le dire.

Et, continuant son opération avec son sang-froid véritablement étonnant pour son jeune âge, il tira successivement des poches de Caminade un porte-monnaie, qu'il soulagea de trois pièces d'or, un portefeuille où il cueillit deux billets de banque de cent francs, et enfin un revolver à six coups, qu'il se mit à tourner et à retourner avec l'attention d'un connaisseur.

— Oh! oh! le joli aboyeur, dit-il; ça, c'est dangereux, et il ne faut pas laisser de pareils joujoux entre les mains du premier venu. Pas vrai, papa Bricole?

Ce dernier fronça les sourcils et lui jeta un sombre regard.

— Ah ça, tu vas finir, j'espère, dit-il d'un ton brusque, il s'agit bien de pièces d'or et de revolver. Voyons, as-tu les papiers?

— Quels papiers?

— Est-ce là tout ce que tu as trouvé?

— Dame, si vous ne croyez pas l'ouvrage bien fait, vous pouvez le faire vous-même!

Bricole ne répondit pas, mais, à son tour, il se mit à fouiller Caminade avec une brutalité et une mauvaise humeur qui témoignaient d'une violente irritation.

L'insuccès de ses recherches mit le comble à sa colère.

— Cet imbécile de docteur n'en fait jamais d'autres, grommela-t-il; qu'allons-nous faire à présent?

— Sauf meilleur avis, répartit Lambert, il me semble que tout est indiqué.

— Quoi? qu'est-ce qui est indiqué?

— Le docteur nous a dit qu'il ne viendrait nous rejoindre ici que demain dans l'après-midi. Eh bien, attendons à demain.

— Et d'ici là?

Lambert ébaucha un geste ironique.

— Ah! vous baissez, père Bricole, dit-il; d'ici là, nous garderons notre homme. Moi, dans la chambre à côté et vous en face, au caboulot. Si j'avais besoin de vous, je n'aurais qu'un signe à faire.

Bricole se rendit à ces propositions, qui étaient sages, et quelques minutes après il sortait avec son compagnon, laissant Caminade sur le grabat, toujours bâillonné et garrotté.

Le jeune baryton se trouva donc seul, dans la nuit profonde, car Lambert avait emporté la lumière, et au milieu d'un silence qu'aucun bruit ne venait troubler.

Où était-il? Dans quel quartier l'avait-on conduit? Qu'allait-on faire de lui?

Et surtout que tenter dans la situation où il était?

Ligote et désarmé!

Il rêva longtemps! Mais à son âge, la nature a des exigences impérieuses, il était rompu de cette journée d'émotions et de fatigues, et une heure ne s'était pas écoulée que ses yeux se fermaient malgré lui, et qu'il s'endormait d'un sommeil de plomb.

Quand il se réveilla, il n'eût pu dire quelle heure il était; seulement le jour brillait à travers les ais disjoints des volets et il devait être déjà tard.

Il avait dormi toute la nuit sans se réveiller.

Il voulut se secouer et sauter sur le plancher, mais les liens qui serraient ses membres le ramenèrent tristement à la réalité.

Il se rappela le guet-apens de la veille; il retomba abattu et désespéré.

Et puis, une nouvelle pensée venait de s'emparer violemment de son esprit.

Le soir, il devait faire son second début!

Qu'allait-il se passer, si quelque intervention providentielle ne venait à son aide?

Il était perdu, déshonoré! On croirait à tout, excepté à la vérité.

Des larmes de rage impuissante lui emplirent les yeux, et ses ongles grinçèrent contre la cloison.

Personne ne bougeait autour de lui, peut-être l'avait-on oublié, peut-être encore avait-on prémédité de le laisser mourir de faim!

Et, en réalité, il se sentait maintenant d'inquiétants tiraillements d'estomac.

Caminade était doué d'un appétit remarquable, et depuis la veille il n'avait rien pris!

Alors, mille appréhensions, mille regrets, mille terreurs l'assaillirent à la fois, et un moment il crut réellement qu'il ne sortirait jamais sain et sauf de ce bouge où on l'abandonnait.

Tout à coup, un frisson glaça ses os, et son regard se mit à parcourir la chambre avec des lueurs troubles.

Il y avait à droite de la cheminée une porte qui devait, selon toute probabilité, donner accès dans un cabinet ou dans une seconde pièce.

Or, depuis quelques secondes, Caminade croyait entendre une main discrète et prudente presser doucement cette porte et chercher à faire jouer le pêne de la serrure.

Qu'est-ce que cela voulait dire? Était-ce un sauveur? N'était-ce pas plutôt un assassin?

Il ne quittait plus la porte des yeux, la respiration suspendue, le corps penché en avant.

Enfin, un mouvement se produisit, la porte tourna avec précaution sur ses gonds et une femme parut.

On eût dit qu'un flot de lumière pénétrait avec elle dans le bouge et l'éclairait.

Caminade poussa un cri étouffé par son bâillon.

C'était Nicette!

L'enfant mit un doigt sur ses lèvres; marcha vers l'autre porte, dont elle poussa le verrou, pour se prémunir contre toute surprise, et revint souriante vers Caminade, qu'elle se mit à délivrer de ses liens.

Et tout en dénouant les cordes, tout en enlevant le bâillon, elle lui parlait à voix basse et douce, en l'enveloppant des regards émus et tendres.

— Non! ne parlez pas! disait-elle. Mon Dieu! que j'ai eu peur... Si vous saviez...

— Ah! chère! chère enfant... répondait Caminade qui se croyait encore le jouet d'un rêve... toi! c'est bien toi! Mais comment se fait-il?

— Je vous expliquerai tout! attendez, là! Maintenant, c'est fini, voyez.

Caminade avait retrouvé l'usage de ses bras; il en profita pour attirer Nicette contre sa poitrine, longuement, follement, oubliant ses lèvres avides dans son opulente chevelure.

Et Nicette continuait de sourire, heureuse comme elle ne l'avait jamais été, s'enivrant de la joie qu'elle lisait dans ses yeux, pénétrée, elle-même, de sensations inconnues ou ignorées.

— Et à présent, dit Caminade, nous allons pouvoir sortir d'ici.

Un voile de tristesse se répandit sur le front de la jolie enfant.

— Ça, c'est différent, dit-elle, il faut ne rien précipiter, sous peine de voir renaître les dangers auxquels je viens vous arracher.

— Mais je joue ce soir! fit le jeune baryton.

— Je le sais bien! On ne parle que de votre disparition et ça fait du bruit dans Bordeaux!

— Comment serai-je ce soir au théâtre?

— Vous y serez; laissez-moi faire, ayez confiance et attendez!

Caminade eut un geste équivoque.

— Attendre! répliqua-t-il avec un enjouement un peu contraint, c'est bon à dire; mais tu ne sais pas que je n'ai pas mangé depuis hier, et que j'ai une de ces faims!...

Une vive lueur traversa le regard de Nicette.

— Oh! quant à ça, dit-elle les yeux pleins de malice, j'ai de quoi vous calmer.

Et, ayant fouillé sa poche, elle en tira un petit pain d'un sou, un pen de charcuterie et deux belles pommes d'api.

— Qu'est-ce que ceci? fit Caminade.

— Ceci, répondit Nicette, c'est mon déjeuner; j'étais sortie ce matin pour

l'acheter, et je rentrais avec, quand j'ai appris la nouvelle; de sorte que je n'y ai pas touché.

— Et tu veux que je le mange! Mais toi... tu n'as rien pris, non plus?

Nicette ébaucha un sourire insouciant.

— Oh! moi! répondit-elle, vous savez... l'habitude! Allons... ne me refusez pas, surtout!... Je vous l'offre de si bon cœur, que vous me feriez bien de la peine; vous ne le voudriez pas!

— Soit! dit Caminade attendri jusqu'à pleurer; mais je veux au moins que nous partagions.

— A la bonne heure! consentit l'enfant, nous allons faire la *dînette*; et, pour ma part, je prends cette pomme...

Et pendant que Caminade entamait le petit pain et le jambon, l'enfant mordait de ses belles dents blanches et saines dans la pomme d'api.

Ils s'étaient assis l'un à côté de l'autre, sur le grabat, et se trouvaient mieux là, cent fois, que naguère dans le cabinet de Ledoyen.

La *dînette*, comme avait dit Nicette, dura plus longtemps qu'on aurait pu le supposer; ils mangeaient, s'arrêtaient, reprenaient, causant à voix basse, l'un contre l'autre, et quelquefois se regardant de longues secondes sans rien dire, pénétrés tous deux d'une même ivresse molle et tendre.

Ils ne pensaient plus à rien; on eût dit que tout danger avait disparu; ils s'endormaient, perdus dans un rêve infini que rien ne semblait pouvoir troubler.

Tout à coup, Nicette sauta à bas du lit et courut à la porte.

Caminade l'avait suivi, brusquement rendu à la réalité.

— Qu'as-tu donc? demanda-t-il.

— Plus bas! plus bas!

— Mais qu'y a-t-il?

— J'ai entendu la porte de la rue se fermer. On monte l'escalier, c'est Lambert. Écoutons! il vient de déjeuner dans le caboulot d'en face.

— Et le misérable m'a pris mon revolver! s'écria Caminade.

— Tiens! prends le mien, répondit Nicette; tu sais, celui de p'pa.

Cependant les pas qui montaient l'escalier venaient de s'arrêter, on entendit une clef grincer dans la serrure.

La clef tourna sans que la porte s'ouvrit.

— Mille millions de tonnerres! jura au dehors la voix de Lambert, est-ce que le gommeux nous aurait joué quelque tour de sa façon. Ah! ben, nous allons rire!

Il avait évidemment fait d'abondantes libations; il se rua sur la porte avec une colère de brute ivre.

Mais la porte résista.

Et alors, quand il reconnut l'inefficacité de ses efforts, il tenta de la défoncer.

Il s'acharna des pieds, des épaules et réussit à briser quelques planches depuis longtemps vermoulues.

Quand les premiers éclats volèrent à travers la chambre, Nicette ne fut pas maîtresse d'un mouvement irréfléchi de terreur, et elle poussa un cri.

Lambert devint blême de surprise et de fureur. Il avait reconnu sa voix.

— Nicette! s'écria-t-il, en voilà d'une autre! Eh bien, après tout, j'aime autant ça, il verra comment ça se joue.

Et de nouveau il fonça contre la porte, cette fois avec un redoublement d'énergie.

— Que faire? balbutia Nicette tremblante.

— Eh! parbleu, tirer le verrou! repartit Caminade, il est armé, mais je le suis aussi, nous sommes à deux de jeu.

— Tu as raison! dit Nicette, prenant à l'instant son parti, mais, entendons-nous bien: écoute: je vais ouvrir, il va entrer, et pendant que je le retiendrait, toi tu t'en iras sans essayer d'engager de lutte.

— Tu veux que je te laisse ici avec ce misérable?

— Oui, je le veux.

— Ce que tu me conseilles là est une lâcheté.

— Non, Caminade, non! Moi, je ne cours aucun danger. C'est à toi qu'il en veut; il ne s'occupera de moi qu'après. Et après! sois tranquille, toi parti, je ne le crains plus!... Je t'en conjure.

— Tu le veux?...

— A ton tour, obéis-moi, insista l'enfant d'une voix câline et en rougissant. Songe qu'il est tard déjà et que l'on t'attend au théâtre.

— Le théâtre! murmura le jeune baryton. C'est vrai, pourtant... Il faut partir.

— Prépare ton revolver.

— C'est fait.

— Et maintenant, attention!

— Je suis prêt...

Nicette saisit le verrou dans ses deux mains et tira...

Et immédiatement il se produisit un incident comique dont elle aurait bien ri si la situation n'avait été profondément dramatique.

Lambert continuait, avec une rage qui augmentait à chaque effort impuissant; il jurait, proférait d'effroyables imprécations, injuriant le jeune baryton, qu'il allait tuer, disait-il, *comme un chien*, et se prenant corps à corps, avec la porte, qu'il secouait sans réussir à la faire céder.

Tout d'un coup cependant, et au moment où il s'y attendait le moins, la résistance qu'il avait rencontrée cessa brusquement, et la porte s'ouvrait toute

grande sous sa dernière attaque furibonde, il alla rouler tout de son long sur le plancher.

C'était une chance inespérée.

Nicette fit signe à Caminade, et celui-ci, ne raisonnant plus, s'élança vers l'escalier.

Lambert s'était déjà relevé. Il avait vu fuir son prisonnier, et repoussant violemment l'enfant, qui voulait lui barrer le passage, il courut sur les pas du jeune baryton, et arriva au bas de l'escalier au moment où il ouvrait la porte de la rue.

Il n'hésita pas et fit feu.

Mais, au lieu de le voir tomber, il l'entendit qui s'éloignait à pas rapides.

— Mille noms de noms! jura-t-il. Ah bien! tant pis! c'est l'autre qui va me le payer.

Et il allait remonter au premier étage, quand une poigne solide le retint sur place.

— Qui est-ce qui va te le payer? dit alors une voix rude qui était celle de Bricole.

— Eh bien, Nicette, là! répondit Lambert hors de lui; elle nous moucharde! Un de ces jours, elle nous trahira pour son gommeux, et je veux...

La main de Bricole lui imprima une secousse énergique.

— Tu voudras ce que je voudrai! interrompit-il brutalement; et si tu touchais jamais à un cheveu de la petite, tu passerais un mauvais quart d'heure; je te l'ai déjà dit! je le répète pour la dernière fois.

XXXVI

Tels sont en substance les faits que Caminade raconta à Lamblin pendant le premier et le second entr'acte de la *Reine de Chypre*.

Quand le récit fut achevé, l'agent, qui avait écouté avec une grande attention, prit un air qui ne lui était pas habituel.

— Décidément, dit-il, cette petite Nicette est une enfant courageuse et résolue.

— N'est-ce pas? fit Caminade en relevant le front.

— Sans elle, vous étiez perdu.

— C'est probable.

— Et il faut espérer que Lambert n'aura pas eu le temps de se venger.

— Ah! rien que cette idée me fait frissonner.

— Il y a de quoi.

— Et, à certains moments, je vous en veux terriblement, à vous!



Savez-vous qui j'ai aperçu? (P. 275.)

— A moi?

— Car enfin, il y a, dans tout ceci, une chose que je ne parviendrai jamais à m'expliquer.

— Laquelle?...

— Comment!... Vous savez que le comte de Savenay a été volé d'une somme considérable, et vous laissez tranquillement le voleur vaquer à ses petites

affaires; vous savez, en outre, que le même voleur a empoisonné M. Brémont, et vous ne faites rien pour l'inquiéter, non plus que sa complice. Ça, voyez-vous, ça peut être très fort, mais les gens qui, comme moi, n'ont que leur petite jugeotte sont autorisés à penser que ce n'est pas aussi fort que ça, et que peut-être il y a quelque chose là-dessous.

Lamblin eut un sourire mystérieux.

— Eh bien, justement, répondit-il avec un clignement d yeux, vous avez deviné : il y a quelque chose là-dessous.

— Quoi donc?

— C'est invraisemblable, insensé... tout ce que vous voudrez; mais c'est humain.

— Qu'y a-t-il enfin?

— Il y a le comte...

— Que voulez-vous dire?

— Eh! rien que de très simple : le comte a été volé et il sait par qui! Il a la preuve que M. Brémont a été empoisonné par celle qui s'appelle aujourd'hui la comtesse de Savenay, et que son complice était son amant; il a donc les meilleures raisons, n'est-ce pas, pour se venger au moins de ce dernier? Je le lui ai offert, il a accepté; et quand je me suis mis à l'œuvre, devinez ce que j'ai découvert.

— Dites.

— C'est que le comte faisait lui-même obstacle à toutes nos entreprises.

— Il redoutait le scandale.

— Il y avait cela peut-être; mais ce qu'il y avait surtout, c'est, en dépit de tout ce qu'il a appris, malgré l'indignité de la comtesse, qu'il n'a pu arracher de son cœur l'amour qu'il lui a voué, et qu'il l'aime encore assez à cette heure pour lui pardonner si elle revenait à lui.

— Est-ce possible! fit Caminade.

— C'est pour cela, et non dans un autre but, qu'il a fait dresser cet acte par lequel il déshérite sa femme, espérant l'amener à faire par intérêt ce qu'elle n'est pas disposée à faire par amour.

— Et pourquoi la comtesse hésite-t-elle?

Lamblin eut presque un accès d'hilarité.

— Ah! pourquoi, répondit-il. Je le soupçonne et ne sais rien encore de précis; mais si je ne me suis pas trompé, dans quelques jours, je vous dirai des choses qui peut-être vous épateront.

— Pourquoi ne me les dites-vous pas tout de suite?

En ce moment Lamblin fit un geste qui voulait dire : Écoutez!

La cloche du théâtre sonnait dans les couloirs, et deux ou trois hommes allaient et venaient, montant ou descendant l'escalier, en criant :

— *En scène pour le trois ! En scène pour le trois !*

Caminade se rendit immédiatement à cet appel, en priant Lamblin de vouloir bien lui accorder encore le prochain entr'acte, ce à quoi l'agent consentit.

— Je veux vous parler de Nicette, lui dit-il ; je suis inquiet de ce qui a pu lui arriver, et j'aurai peut-être un vrai service à vous demander.

— Je vous rendrai tous les services que je pourrai, répondit Lamblin ; allez donc, et soyez assuré que vous me retrouverez ici.

Caminade s'éloigna ; et quand il revint, trois quarts d'heure après, Lamblin remarqua sur ses traits une expression d'immense satisfaction.

— Vous êtes heureux!... lui dit-il en lui serrant la main, et je le comprends : j'ai entendu, de cette loge, les applaudissements de la salle ; j'espère que ça marche !

Caminade pressa avec force son front de ses deux mains.

— Oui, oui, répondit-il, c'est un vrai succès et j'en suis tout épu... mais, si vous me voyez à ce point heureux, ce n'est pas seulement à cause de l'ovation que l'on vient de me faire.

— Qu'y a-t-il donc encore ?

— Ah ! ce qu'il y a ! ce qu'il y a, tenez !... on n'éprouve pas deux fois dans la vie de pareilles sensations.

— Expliquez-vous.

— Eh bien, tout à l'heure, comme je saluais le public qui m'avait rappelé, savez-vous qui j'ai aperçu en relevant les yeux ?

— Qui ça ?

— Nicette !

— Elle était là ?

— Elle était là ! elle n'applaudissait pas, elle, la bonne créature ; elle pleurait à chaudes larmes, agitant son mouchoir, sans songer même à s'en essuyer les yeux.

Lamblin eut un tressaillement des lèvres. Il était ému, lui aussi, comme on l'est rarement dans sa profession.

— Pauvre enfant ! murmura-t-il, je ne me dédis pas : c'est un brave petit cœur.

— Et quand on songe qu'elle n'a peut-être pas diné ! Elle est venue tout de suite ; elle n'a pas eu d'autre pensée. Ah ! comme je voudrais la voir !

— Voulez-vous que je vous l'amène !

— Non, pas ici ! Seulement, faites cela pour moi ! Entrez au théâtre, montez à la seconde galerie, et priez-la de venir m'attendre à la sortie.

Caminade n'avait pas besoin de formuler ce désir, non plus que Lamblin n'avait celui de le transmettre.

Le plan de Nicette était formé d'avance ; et quand le jeune baryton sortit

du théâtre, il l'aperçut blottie dans l'ombre d'une porte voisine. Il courut à elle le cœur inondé d'ivresse.

Et dès qu'elle eut passé son bras sous le sien et qu'ils se furent éloignés ensemble, seuls, dans la nuit, serrés l'un contre l'autre, Caminade oublia en un instant toutes les joies du triomphe qu'il venait de remporter, pour ne songer qu'au bonheur de sentir la jolie enfant doucement appuyée sur lui, le regard trouble, silencieux et la poitrine gonflée.

A partir de ce jour, le sort de Caminade était fixé. Son troisième début n'eut lieu que pour la forme, et désormais rassuré et en possession de tous ses moyens, les représentations qui suivirent ne furent qu'une longue suite d'ovations enthousiastes.

C'était la première fois que pareil succès se produisait à Bordeaux, et nul ne douta que le jeune baryton ne fût appelé aux plus hautes destinées.

Les journaux l'exaltaient à l'envi; on lui envoyait des bouquets; les portes des salons artistiques s'ouvraient toutes grandes devant lui; et chaque matin chez son concierge, chaque soir dans sa loge au théâtre, il trouvait de petits billets parfumés, d'une écriture émue, qui lui apportaient l'enivrante consécration de son succès sous la forme de tendres et mystérieuses déclarations.

Mais Caminade n'en prenait aucun souci, et c'est en tête à tête avec Nicette qu'il lisait ces billets, sans se préoccuper de savoir qui les avait écrits.

Nicette ne manquait plus une de ses représentations; à l'issue de chacune d'elles, elle allait attendre Caminade, comme au premier jour, et il la reconduisait au petit appartement qu'il lui avait loué à une faible distance du théâtre.

Nicette n'avait jamais été si heureuse! Il lui semblait qu'elle marchait en un rêve étoilé; elle se sentait aimée profondément, sincèrement surtout, par ce grand bon garçon, qui, lui-même, paraissait tout étonné des vives sensations qu'il éprouvait.

C'était pour lui comme une initiation à l'amour, et il s'abandonnait à ce sentiment nouveau, sans songer qu'il pût jamais chercher à se reprendre et se donnant tout entier avec l'emportement et la fougue de son âge!

Il n'était pas homme à discuter avec son cœur et n'avait pas eu un moment la pensée de se demander comment finirait cette aventure.

A quoi bon?

Et puis Nicette y songeait-elle, elle-même?

La pauvre enfant n'avait point de ces scrupules. Où les eût-elle puisés?

Elle était née sur le pavé de Paris, dans la boue et la honte, d'un père ivrogne et d'une mère infâme.

Lequel des deux lui eût enseigné la probité et l'honneur?

Son père encore avait parfois certaines lueurs de tendresse et elle avait surpris dans son regard de fugitifs éclairs d'amour paternel.

Mais sa mère!

Sa mère, qui la battait quand elle ne rapportait rien au logis! sa mère, dont l'unique désir était de la vendre, avant qu'elle eût le temps de se donner! Qu'est-ce donc que la pauvre petite eût bien pu regretter?

Tout est relatif, d'ailleurs, et, à ses yeux, n'était-ce pas s'élever dans sa propre estime que d'avoir évité l'abîme ténébreux où on voulait la précipiter?

Aussi s'abandonnait-elle avec plus d'oubli encore que Caminade; et le jour dans sa petite chambre, le soir au théâtre, elle ne pensait qu'à lui, ne rêvait que de lui, n'attendait que lui.

Du reste, elle embellissait!

Jamais son teint n'avait été plus frais ni plus rose; une flamme plus tendre éclairait maintenant ses deux beaux yeux qui semblaient avoir grandi, et un sang plus généreux et plus vif affluait à sa lèvre naguère encore un peu pâle.

Tous ceux qui la connaissaient avaient remarqué cette transformation, due à des causes multiples; elle seule paraissait ne pas s'en apercevoir.

Que lui importait?

Elle ne voulait être jolie que pour Caminade, et, sur ce point, elle n'avait même pas une appréhension.

Pendant cinq mois ils vécurent de la sorte, sans que rien vint troubler le bonheur dont ils jouissaient.

Mais cela pouvait-il toujours durer?

Nicette avait fini par le croire.

Elle devait être cruellement désabusée.

Toutefois, cela ne vint pas tout de suite.

Ce fut d'abord quelque chose comme un souffle insensible, venant on ne sait d'où, et qui creuserait une ride imperceptible sur l'eau immobile d'un lac; peu à peu, la ride s'accroît, le pli devient plus profond, et un mouvement de houle gagne toute la surface et la trouble.

Pendant le premier mois, Nicette partagea naïvement le plaisir que Caminade prenait à lire à deux les nombreux billets qu'il recevait; elle éprouvait, à cette lecture ainsi faite, une double sensation d'où se dégageait cette conviction que le jeune baryton l'aimait et ne voulait aimer qu'elle!

Elle ne voyait pas plus loin, et cela lui suffisait.

Mais bientôt l'impression changea; elle ressentit comme un remords de ces indiscretions où son égoïsme seul trouvait son compte, et elle vint à penser que ce qu'elle faisait là était mal et qu'elle serait elle-même bien péniblement affectée si, quelque jour, ses lettres, c'est-à-dire son cœur tout entier, pouvaient être livrées ainsi à la risée d'une rivale plus heureuse.

Sait-on jamais!

Nicette se sentit toute honteuse de n'avoir pas songé à cela plus tôt.

La femme, dans quelque rang que vous la preniez, a d'intuition les sens plus subtils, plus affinés que l'homme, si élevé qu'il soit, et Nicette, un jour, ne crut pas devoir cacher ses scrupules à Caminade.

Ce dernier s'en montra franchement étonné.

Comment! ça lui faisait de la peine! Et pourquoi? En voilà une idée, par exemple! Mais c'était la meilleure preuve d'amour qu'il pût lui donner. Cela prouvait qu'il ne tenait pas aux autres et qu'il n'aimait qu'elle! Sans ça, qu'est-ce qui l'arrêterait! Il y en avait là des mille et des cent qui ne demandaient pas mieux, et des plus jolies, probablement... et des plus huppées!

Nicette écoutait sans répondre; elle avait froid au cœur.

Caminade ne comprenait pas!

Des plus jolies et des plus huppées! Tout était là pour lui.

Et l'on sentait, sous ces derniers mots, sourdre l'incommensurable orgueil du cabotin...

Pendant, comme il vit Nicette garder le silence, et qu'au fond c'était le meilleur garçon du monde, il lui prit les deux mains et se mit à les lui tapoter avec câlinerie.

— Allons, après tout, il sera fait comme tu voudras, dit-il en riant et de sa bonne voix affectueuse, je ne te dirai plus rien, petite sotte; es-tu contente? Moi, ce que j'en faisais, c'était pour toi, pour t'amuser... Tu ne veux plus, eh bien, c'est fini! Mais tu peux être tranquille, vois-tu, et les jolies et les huppées, ça ne sera jamais rien auprès de toi.

Il y revenait, Nicette n'insista pas; il ne fallait pas trop demander; elle était déjà assez troublée par la découverte qu'elle venait de faire.

Et deux mois s'écoulèrent alors, jusqu'au moment où la pauvre enfant devait éprouver son premier gros chagrin.

XXXVII

Un jour, Nicette sortait de chez Caminade pour se rendre au théâtre.

Elle avait déjà fait quelques pas dans la rue, lorsque, à un brusque tournant, elle se trouva tout à coup en présence de Séraphita.

Nicette ne lui avait jamais parlé, mais elle la connaissait bien.

Plusieurs fois, elle l'avait croisée aux alentours du théâtre, et chaque fois elle avait remarqué le regard que lui lançait la danseuse.

Un regard faux et méchant.

Sans qu'elle eût pu dire pourquoi, elle avait peur de cette femme.

La danseuse s'était arrêtée et venait de se tourner vers Nicette.

Celle-ci allait passer; elle l'arrêta en grimaçant un sourire.

— Pardon, dit-elle d'une voix qui tremblait, c'est bien mademoiselle Nicette, je crois?

— Oui, madame, répondit l'enfant, tout étonnée de cet accueil.

— Et vous allez au théâtre?

— En effet.

— Voulez-vous me permettre de vous accompagner? J'ai quelques mots à vous dire.

Nicette fit un geste d'acquiescement, et elles se mirent en marche.

La danseuse reprit aussitôt :

— Il y a déjà quelque temps que je vous connais, dit-elle, et j'ai assisté au début de vos relations avec Caminade.

— Madame...

— Ne vous offensez pas; je n'ai pas l'intention de vous dire rien de désagréable; et si même j'ai attendu jusqu'à présent, c'est que je ne voulais pas vous faire du chagrin.

— A moi! A quel propos?

— A propos de *lui*.

— Je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre. Je vous porte beaucoup d'intérêt. On dit beaucoup de bien de vous et peut-être aurais-je dû parler plus tôt.

— Mais qu'avez-vous à me dire?

— Vous n'avez donc rien remarqué? Voyons, soyez sincère. Vraiment, vous ne vous êtes aperçue de rien?

— Ah! qu'y a-t-il donc? interrogea Nicette, le cœur pris d'une terreur soudaine.

La danseuse la regarda avec compassion.

— Pauvre petite! dit-elle; vous voilà bouleversée; calmez-vous, j'ai eu tort; j'aurais dû me taire; si vous voulez, je n'irai pas plus loin.

— Non! non! fit Nicette avec effort; vous avez commencé, il faut aller jusqu'au bout. Il y a quelque chose... Quoi? Je veux le savoir.

Séraphita exultait à voir le désordre de l'enfant; elle eut un geste de douce pitié.

— Mon Dieu! poursuivit-elle, il ne faut pas s'alarmer outre mesure; et après tout, ce sont là des choses que l'on doit toujours prévoir.

Nicette n'en pouvait plus; en dépit de sa volonté de rester maîtresse d'elle-même, les sanglots la prirent à la gorge; elle étouffait!

Elle se raidit violemment contre cette défaillance, et appela à elle tout son courage.

— Mais parlez donc, dit-elle d'un ton d'irritation mal contenue, qu'avez

sont ces choses qu'il fallait prévoir?... J'attends que vous vous expliquiez, et si vous hésitez encore, je suis résolue à ne pas en entendre davantage.

— Vous le voulez?... fit la danseuse.

— De qui s'agit-il?

— De Caminade.

— Que se passe-t-il?

Séraphita poussa un faux soupir.

— Nous autres, pauvres femmes! continua-t-elle, nous sommes toujours les dernières à nous en apercevoir; nous sommes confiantes et nous ne soupçonnons pas le mal.

— Enfin! enfin!... Caminade?...

— Eh bien, Caminade vous trompe.

— Lui! Ah! ce n'est pas vrai!... Vous mentez!... vous mentez, vous dis-je.

La danseuse se prit à sourire.

— Chère enfant! répliqua-t-elle, je comprends votre irritation, et je ne suis pas étonnée que vous m'en vouliez; mais, un jour, vous me remercerez de vous avoir ouvert les yeux, j'en suis bien sûre!

D'ailleurs, poursuivit-elle, pourquoi vous étonner? Est-ce que nous n'avons pas toutes passé par là! Vous êtes jeune, charmante, et il était tout naturel que Caminade eût un caprice pour vous! Mais vous n'avez jamais espéré, je suppose, que vous le garderiez pour vous toute seule. Soyez juste et raisonnez un peu. Caminade a vingt-deux ans; il est très beau garçon et il a du talent, beaucoup de talent! Vous seriez folle de croire que vous avez été seule à vous en apercevoir. Il n'y a pas une femme à Bordeaux qui ne serait heureuse d'être distinguée par lui, et plus d'une, parmi les plus riches et dans le plus grand monde, le lui a écrit. Eh bien, le pauvre garçon n'est pas fait autrement que les autres! Cela flatte toujours la vanité d'un homme, et la vertu, devant de pareilles séductions, ça ne résiste pas longtemps! Vous n'êtes pas sotte, vous devez le comprendre, n'est-ce pas?

Nicette ne répondait pas; elle écoutait.

Elle écoutait le cœur brisé, l'esprit falotant, sentant ses veines se glacer et comme un voile passer devant ses yeux.

Séraphita lui serra les mains tendrement.

— Je vous fais de la peine? dit-elle à la malheureuse enfant.

Nicette se mordit les lèvres pour ne pas éclater.

— Oui, beaucoup de peine, beaucoup, répondit-elle; seulement, je veux tout savoir, et vous ne m'avez pas tout dit. Ainsi, Caminade aime une autre femme?

— On me l'a affirmé.

— Mais... vous n'en êtes pas sûre!



Une lettre ! fit Nicette... pour moi ? (P. 284.)

— Non!... Seulement, ces choses-là, ça se devine.

— Comment?

— Eh! de mille manières. Observez-le maintenant que vous voilà prévenue; et si vous n'êtes pas aveugle, je ne vous donne pas quinze jours pour découvrir ce qu'il vous cache.

— Cependant...

— Le reste vous regarde, mon enfant, répondit la danseuse : j'ai cru devoir vous prévenir dans votre propre intérêt ; c'est à vous qu'il convient d'apprécier ce que vous avez à faire, et je vous souhaite d'être bien inspirée quand vous aurez à prendre un parti.

Elles étaient arrivées auprès du théâtre. Séraphita avait dit ce qu'elle avait sur le cœur. Elle fit un petit signe d'adieu à Nicette et disparut par l'*entrée des artistes*.

Nicette resta au milieu de la rue sans force, sans volonté, se demandant ce qu'elle allait devenir.

Devait-elle pénétrer dans la salle?

Après ce qu'elle venait d'apprendre, qu'allait-elle éprouver en revoyant le jeune baryton?

Elle craignait de se trouver mal une seconde fois.

Elle eut quelques minutes de suprême et douloureuse hésitation.

Puis tout à coup, secouant vivement la tête, elle passa ses deux mains rapides sur son front et marcha résolument vers le contrôle.

La danseuse avait menti! Elle avait calomnié Caminade! Il n'était pas possible qu'il la trompât! Il était trop bon, trop honnête, surtout il l'aimait trop pour cela!

D'ailleurs, tout ce qui venait de Séraphita ne pouvait être que suspect; elle avait aimé Caminade, Nicette le savait, et c'est par jalousie qu'elle accusait maintenant l'homme dont elle n'avait pu conquérir l'amour!

La jolie enfant gagna sa place tout à fait rassurée, et la soirée ne lut dès lors qu'un long enchantement.

On jouait *Charles VI*. Caminade se surpassa encore.

Nicette le dévorait des yeux. Jamais elle ne l'avait tant aimé.

Elle se sentit presque honteuse de s'être laissé égarer comme elle l'avait fait et se promit bien de ne plus désormais écouter les racontars qui pourraient parvenir jusqu'à elle!

Mais les événements devaient bientôt se précipiter: et il s'écoula à peine un mois entre la conversation qu'elle avait eue avec la danseuse et l'incident que nous allons raconter.

A quelque temps de là, par un soir d'hiver, Nicette venait de passer

devant la loge de la maison habitée par Caminade, quand la concierge courut après elle en agitant une lettre qu'elle tenait à la main.

— Une lettre! fit Nicette... pour moi?

— Eh! non, pour M. Caminade! On vient de l'apporter, et je me disposais à la monter, mais puisque vous voilà, j'ai pensé que vous voudriez bien épargner à mes vieilles jambes l'ascension de l'entresol... Ça ne vous fait rien, pas vrai?

— Non, sans doute, répondit Nicette, et je vais la lui remettre tout de suite.

Elle avait pris la lettre, avait jeté un rapide coup d'œil sur l'adresse, et avait reconnu une écriture de femme.

Une sensation aiguë la pinça au cœur, et elle se mit à presser le pas.

Quand elle entra chez le jeune baryton, elle lui tendit la lettre tout de suite, comme si elle lui eût brûlé les doigts.

Caminade y jeta un vif regard et la lança sur un petit meuble à sa portée. Nicette, qui l'observait, remarqua qu'il avait fait un mouvement à la vue seule de la suscription.

— Eh bien! tu ne la lis pas? demanda-t-elle avec un geste de désappointement.

— A quoi bon! répondit le jeune baryton, tu sais bien qu'elles sont toutes les mêmes. D'ailleurs, c'est toi qui, la première, a renoncé à lire toutes ces correspondances.

— C'est vrai, et peut-être que j'ai eu tort.

— Pourquoi?

— Parce que, depuis, je l'ai regretté quelquefois.

— Et tu voudrais lire celle-ci, je parie?

— C'est cela.

— Curieuse!

Nicette étendit la main pour saisir la lettre, mais déjà Caminade l'avait reprise et l'éloignait de sa portée.

— Tu ne veux pas? dit-elle, un moment stupéfaite.

Caminade remua la tête.

— Non, ma belle et chère petite, répondit-il, et cela, pour te punir dans ta curiosité même.

— Qu'y a-t-il donc dans cette lettre?

— Je n'en sais rien, et je n'ai aucun désir de le savoir. Aussi, elle ira rejoindre les autres et personne ne pourra lire ce qu'il y avait dedans!

Et en parlant ainsi, il jeta la petite lettre dans le foyer, où immédiatement elle prit feu et fut réduite en cendres.

Nicette crut qu'elle allait mourir, tant l'émotion qu'elle éprouva fut profonde et terrible.

Elle n'eut pas la force d'étouffer un sanglot qui lui monta à la gorge, et se laissa tomber sur un fauteuil.

Caminade se retourna, effrayé... et en la voyant près de perdre connaissance, il se leva vivement et la prit dans ses bras.

— Nicette! ma petite Nicette! dit-il fortement ému. Voilà que tu te trouves mal, à présent!... Attends, je vais appeler, je...

Nicette ne le laissa pas s'éloigner.

— Non, restez! ce n'est rien, dit-elle en ébauchant un pâle sourire. Voilà que c'est passé, tenez!

— Mais qu'est-ce qui t'a pris?

— Je ne sais.

— C'est cette lettre?

— Oui.

— Parce que j'ai refusé de te la montrer?

— C'est cela.

— Et tu as cru?...

Nicette pressa sous ses lèvres les deux mains de Caminade et leva vers lui ses deux beaux yeux brouillés de larmes :

— J'ai cru, je crois encore, je croirai toujours, répondit-elle, que vous êtes le meilleur et le plus honnête des hommes ; seulement, ne me grondez pas ; comprenez bien ! Moi, je suis plus seule au monde que si j'étais orpheline ; je vous aime comme je n'aimerais qu'une fois... et je pense toujours que si je venais à vous perdre, c'est-à-dire si vous veniez à en aimer une autre...

— Eh bien, en voilà une d'idée ! interrompit Caminade.

— Ça peut arriver.

— On t'a fourré quelque soupçon dans l'esprit ?

— Caminade !

— Allons ; ne mens pas...

— Eh bien... c'est vrai.

— Qui cela ?

— La danseuse...

— Je m'en doutais ! Ah ! celle-là, si je la repince au demi-cercle...

— Non... il ne faut rien lui dire... c'est une méchante femme.

— Je te crois... et s'il n'y avait pas ce pauvre Lengluémé...

— Ne parlons plus de cela...

— Tu as raison, et maintenant, je regrette d'avoir brûlé cette lettre.

— Il n'y avait donc rien dedans ?

Le visage de Caminade s'éclaira d'un sourire.

— Si ! il y avait quelque chose, répondit-il.

Et, se penchant vers l'enfant, il ajouta à voix tendre et basse :

-- Il y avait que Nicette est une petite sotte d'avoir douté de son Caminade et que son Caminade ne l'aimerait plus si elle retombe jamais dans une pareille faute!

Nicette ne répliqua pas; elle ne laissa rien voir des mille sensations confuses qui la troublaient; mais, au fond du cœur, elle resta hésitante, irrésolue, sans parvenir à s'expliquer l'horrible doute qui s'acharnait à l'obséder.

XXXVIII

On approchait de la fin de la saison; encore deux mois, le théâtre fermerait, et Caminade pourrait retourner à Paris.

Cette perspective avait tout d'abord vivement réjoui Nicette.

Vivre à Bordeaux, avec Caminade, c'était bien et elle n'eût jamais demandé autre chose.

Mais se retrouver à Paris avec lui, c'était l'idéal.

Elle ne se possédait plus.

Hélas! sa joie fut de courte durée.

Elle avait déjà préparé tous ses plans et n'avait pas oublié la tombe des pauvres vieux, qu'elle devait aller visiter tous les jours.

Caminade aimait tant ses chers morts!

Pourtant, une fois qu'elle lui en parlait, elle vit passer une ombre sur son front.

Elle le regarda avec surprise.

-- Qu'as-tu? interrogea-t-elle: on d'rait que ça ne te fait pas plaisir de retourner à Paris.

-- Eh! si vraiment, ça me ferait bien plaisir, répondit le jeune baryton; mais tu sais... on ne fait pas toujours tout ce que l'on veut.

-- Comment?

-- Et peut-être que je me verrai obligé...

-- Tu ne viendras pas à Paris?

-- Eh bien! c'est ça! fit Caminade, comme un homme qui prend une résolution héroïque: c'est ça, il est possible que tu y retournes seule.

-- Pourquoi?

-- Parce que j'irai autre part.

-- Où ça?

-- En Italie! On me propose un voyage pendant lequel j'apprendrai la langue, de sorte que, l'année prochaine, je pourrais avoir un engagement de soixante mille francs à Milan.

Soixante mille francs, hein! c'est ça qui serait une chance!

— C'est vrai, dit Nicette, devenue subitement toute triste. Et alors, ajouta-t-elle, nous allons nous séparer?

— C'est le métier, tu sais bien. Mais il ne s'agit pas de divorce. Ah! mais non. Je n'en veux pas. Une séparation pour deux mois tout au plus... et après...

D'ailleurs, continua-t-il, pendant les vacances, j'aurai soin de toi; je veux que tu te dorlotes... que tu ne te refuses rien... et ce n'est pas pour dire, mais, depuis quelques semaines, je trouve que tu es souvent un peu bien pâlotte.

— Quelle idée!

— Oh! je l'ai bien remarqué, et je veux te retrouver, au retour, grosse et grasse à ne pas te reconnaître! Ça, c'est convenu, n'est-ce pas?

Vois-tu, ajouta-t-il encore, il faut se faire une raison: moi, j'ai mon avenir à faire: tout le monde me le dit, et tu ne voudrais pas que je m'expose à rater ma vie, pas vrai? Ça commence bien, et pourvu que ça continue, on peut aller loin! Je sais bien que ce n'est pas toujours gai, et ça me fera bien de la peine aussi; c'était si bon de vivre comme ça, tous les deux! Mais quoi! en somme, c'est un ou deux mois... et après, nous ne nous aimerons que davantage. Allons, ne pleure pas... Quand je te vois comme ça, je ne sais plus ce que je fais... essuye tes beaux grands yeux... fais-moi une risette et ne m'enlève pas le courage dont j'ai besoin.

Nicette lit ce que Caminade lui disait; elle cessa de pleurer, s'efforça de sourire, et un air de calme résignation se répandit sur ses traits.

Mais quand elle s'éloigna, une heure plus tard, elle avait le cœur brisé et la tête perdue.

Pendant, tant qu'elle fut dans la rue, elle se contenta encore; mais dès qu'elle se trouva dans sa petite chambre, bien seule et sûre de ne pas être vue, elle alla se jeter sur son lit, et, la tête dans les mains, elle se mit à fondre en larmes.

Cette fois, c'était bien fini! encore quelques semaines, et ils se sépareraient.

Se séparer de Caminade!... elle n'avait jamais pensé à cela... elle n'eût jamais cru que ce fût possible.

Elle s'était fait une si douce habitude de cette vie! il lui avait semblé qu'elle ne devait pas finir!

Et voilà que la réalité se dressait hideuse devant elle.

Caminade allait partir pour l'Italie, pendant qu'elle retournerait à Paris.

Et ce serait tout!

Elle eut un moment de révolte contre la cruauté d'un tel dénouement.

Mais que faire?

D'ailleurs, presque aussitôt une pensée lui vint, qui la rappela à elle-même.

Caminade l'avait dit. C'est de son avenir qu'il s'agissait, et elle ne s'arrêta

pas à soupçonner un sentiment égoïste sous les paroles qu'il avait prononcées.

Elle eût donné sa vie pour lui, et n'entendait pas hésiter devant le sacrifice de son propre bonheur pour ajouter au sien.

De toute la nuit, elle ne goûta pas une heure de repos. Quand elle se leva, le lendemain matin, et qu'elle se regarda dans la glace, ce que Caminade lui avait dit la veille lui revint à l'esprit.

Elle remua lentement la tête.

— Il a raison ! balbutia-t-elle, le cœur gros ; comme me voilà changée ! et pourtant j'étais si heureuse ! Qu'est-ce que ce sera donc maintenant !

Et elle allait retomber dans ses sombres rêveries, quand elle secoua vivement le front.

— Non, non, dit-elle, je ne veux pas m'abandonner de la sorte... cela lui ferait trop de peine... Il faut, au contraire, qu'il me croie courageuse et forte... A Paris... quand je serai seule, j'aurai assez le temps de pleurer sans qu'il me voie.

Les deux mois qu'elle devait encore passer à Bordeaux s'écoulèrent avec une rapidité vertigineuse ; et à mesure que le moment terrible approchait, elle se sentait envahir par une épouvante qui la glaçait.

Pourtant, elle faisait encore belle contenance.

Au fond du cœur, un espoir insensé restait obstinément.

Elle se disait que Caminade changerait de résolution ; qu'un incident se produirait qui l'obligerait à renoncer au voyage projeté, qu'il resterait près d'elle...

Tous les jours, elle s'attendait à l'entendre lui annoncer la bonne nouvelle. Hélas ! vain espoir...

Le jour fatal devait arriver sans que le jeune baryton eût rien modifié à son programme.

La veille, ils avaient eu un dernier et suprême entretien.

Jusqu'à-là, Nicette s'était bien comportée ; elle s'était montrée exceptionnellement vaillante, et nul n'avait pu soupçonner au prix de quels efforts surhumains elle parvenait à cacher à tous l'horrible déchirement dont elle était torturée.

Caminade y avait été trompé plus que les autres.

Ça, c'était bien ! Décidément, on ne savait pas ce que contient d'énergie et de ressort le corps de ces petites femmes. C'était affaire à elles ; elles en remonteraient aux hommes sous ce rapport. Et au fait, après tout, ce n'était qu'une absence. Sept ou huit semaines. C'était pas la peine de se dévisser pour si peu. Que diable ! l'Italie, ça n'était pas au bout du monde, et on avait vu des voyageurs qui en étaient revenus !

C'est ainsi, moitié gaiement, moitié tendrement, que Caminade consolait la pauvre Nicette, et celle-ci, abimée dans son immense douleur, trouvait encore



A ça, est-ce que tu ne vas pas te coucher? fit l'ogresse... (P. 296.)

une douceur infinie à écouter cette bonne grosse voix qu'elle n'avait jamais pu entendre sans un doux frissonnement.

Cependant l'heure passait. Nicette devait partir de bon matin par le premier train. Ils étaient convenus que Caminade n'irait pas à la gare. La pauvre enfant l'avait demandé elle-même. Elle ne voulait pas le quitter devant le monde; il lui semblait que, seule, elle aurait plus de courage.

Mais voilà qu'il se faisait tard, il fallait se séparer.

Nicette fit un effort héroïque. et, après une longue étreinte, elle marcha résolument vers la porte, qu'elle ouvrit.

— Allons! adieu! adieu! adieu! dit-elle alors sans oser regarder en arrière.

Et, hâtant le pas, elle franchit le seuil de la porte et disparut.

Le lendemain, elle quittait Bordeaux; le soir même, elle arrivait à Paris et allait se réfugier dans la petite mansarde qu'elle habitait naguère.

Elle avait écrit pour qu'on la lui conservât, et elle la trouva en l'état où elle l'avait laissée.

Tout était à la même place, comme autrefois : elle seule était changée.

Qu'allait-elle devenir à présent?

Pendant quelques jours cependant, elle éprouva une sorte de calme qui la reposa.

Presque tous les matins, elle recevait une lettre affectueuse et tendre de Caminade, et la lecture de ces lettres lui rafraîchissait doucement le cœur.

Il était toujours à Bordeaux, mais devait bientôt partir.

Toutefois, il lui recommandait de continuer d'envoyer ses réponses à la même adresse, d'où on les réexpédierait sur les villes qu'il allait visiter.

C'était naturel; Nicette n'y vit pas autre chose.

Relativement, elle était heureuse.

Elle ne sortait que rarement; dans l'après-midi, elle écrivait à Caminade, et souvent elle passait de longues heures à relire ses lettres.

Le temps passait de la sorte. Chaque matin, elle biffait un jour dans le calendrier qu'elle avait suspendu auprès de son lit, et elle savait ainsi combien de jours il lui restait encore à attendre.

Deux semaines s'étaient déjà écoulées!

Un matin elle éprouva une première déception.

C'était la concierge, une brave femme, qui, dès la première heure, lui montait sa lettre de Bordeaux.

Elle n'y avait jamais manqué.

Ce jour-là, elle ne vint pas.

Nicette attendit une heure, puis deux, et enfin, n'y tenant plus, elle descendit.

La concierge, dès qu'elle la vit, remua la tête.

— Eh quoi! lit Nicette, le facteur ne vous a rien remis pour moi?

— Pas aujourd'hui, ma mignonne, répondit la vieille femme.

— Vous êtes bien sûre?

— Ah! dame!... on vous gâtait trop, faut pas s'habituer à ces choses-là.

— Mon Dieu! pourvu qu'il ne soit pas malade!

— Bon! en voilà des idées, un homme comme lui, c'est bâti pour vivre autant que le Pont-Neuf.

— Et puis, la lettre est peut-être égarée?

— Ça s'est vu.

— Et si vous la receviez... dans la journée...

— Je vous la monterais tout de suite. Comptez sur moi, pauvre chérie!

Et dire que j'ai été comme ça, il y a cinquante ans!...

Nicette remonta à sa mansarde, préoccupée et triste.

Pourvu que Caminade ne fût pas malade! C'était son idée fixe.

Pour un rien elle serait retournée à Bordeaux.

Pourtant elle attendit stoïquement, réagissant contre les inquiétudes qui l'envahissaient.

Ce ne fut que le surlelendemain qu'elle eut enfin des nouvelles.

Caminade s'excusait : il avait été très occupé, il allait partir, il avait eu des courses à faire; du reste, il fallait que Nicette ne se tourmentât pas : les lettres de Caminade allaient devenir plus rares, mais cela ne l'empêcherait pas de penser à elle, de l'aimer, etc., etc.

La lettre était certainement affectueuse, mais Nicette éprouva une impression de désappointement.

Elle la trouva bien banale.

Elle eut comme froid au cœur et n'osa pas s'arrêter aux pensées qui lui vinrent; pour y faire diversion, elle résolut de se rendre au Père-Lachaise.

Quand elle passa devant la loge, la concierge l'accueillit de son plus gracieux sourire.

— Eh bien! lui dit-elle, quand je vous disais qu'il n'était pas malade, Un homme comme ça!... Allons! nous voilà heureuse, au moins!

— Oui! oui! bien heureuse, répondit Nicette en s'éloignant.

Et elle mettait déjà le pied dans la rue, quand elle s'arrêta stupéfaite : un homme était là, devant elle, qui lui souriait.

Cet homme était Lamblin!

— Ah! ah! te voilà, mauvaise graine, commença-t-il d'un ton familier.

Mais aussitôt la parole resta suspendue sur ses lèvres et un geste d'étonnement lui échappa.

Il venait de remarquer l'altération des traits de Nicette et en était frappé.

— Ah ça... reprit-il peu après, tu n'as pas été souffrante... au moins?

— Non, monsieur Lamblin, répondit l'enfant.

— C'est que tu es changée.

— Tout le monde me le dit.

— Tu souffres?

— Un peu.

— C'est pour cela que tu as quitté Bordeaux?

— Non. Ce n'est pas pour cela.

— Et Caminade ne t'a pas accompagnée!

— Il n'a pas pu.

— On me l'avait dit; et je comprends, ça t'a fait de la peine?

— Oui, beaucoup de peine.

Lamblin regarda l'enfant avec une douce pitié.

— Alors, continua-t-il, d'un ton presque tendre... vous vous êtes séparés... Cela devait arriver... et il ne faut pas te rendre malade pour ça... jeune, jolie comme tu l'es, tu trouveras dix Caminade pour un. Les premiers moments, c'est dur, je sais bien, mais le temps est le meilleur remède, et l'on est étonné, un beau matin, de s'être fait tant de chagrin pour si peu de chose. Enfin, le plus fort est fait, et tu vois, on n'en meurt pas! Mais lui! où est-il?

— J'ai reçu une lettre ce matin.

Lamblin fit un mouvement.

— Ce matin! de lui? dit-il; et d'où venait cette lettre?

— De Bordeaux.

— Ah!

— Cela vous étonne?

— Non... non... Seulement..

Et comme Lamblin se taisait tout à coup, elle lui prit les mains et les serra à les briser.

— Mon Dieu! balbutia-t-elle; mais que se passe-t-il donc? Vous savez quelque chose et vous n'osez me le dire... un malheur peut-être; il est arrivé un malheur à Caminade?

— Eh! non!

— Alors, qu'y a-t-il?

— Moi, je croyais que tu savais!...

— Quoi? qu'est-ce que je devais savoir? .. Ah! tenez, vous me faites mourir. La vérité serait moins cruelle que cette incertitude qui me tue. Parlez.

Lamblin parut prendre une résolution soudaine.

— Tu as raison, dit-il; après tout, tu l'apprendrais dans quelques jours, et il vaut mieux que tu le saches tout de suite. Écoute. Tu crois que Caminade est à Bordeaux... Eh bien! il a passé la journée d'hier à Paris.

— Ce n'est pas vrai! Oh! ce n'est pas vrai! cria Nicette.

— Je l'ai vu!

— Vous vous êtes trompé! Si Caminade était à Paris, pourquoi ne serait-il pas venu me voir?

— Parce qu'il n'est pas seul.

— Une femme?

— Oui.

— Qu'il a connue à Bordeaux?

— Comprends-tu?

Nicette eut un sanglot qui lui déchira la poitrine; elle pressa ses tempes de ses mains affolées.

— Oh! ça... c'est trop!... murmura-t-elle accablée; lui que j'aimais tant, mon Dieu! que j'aime tant encore! Pauvre et bon Caminade! Est-ce possible qu'il ne m'aime plus! Alors, maintenant, tout est fini, n'est-ce pas, et je ne le verrai plus, je ne...

Elle ne put en dire davantage. Sa voix s'étranglait dans sa gorge; une gâleur de mort se répandait sur ses joues, et elle s'affaissa sur elle-même.

Lamblin n'eut que le temps de la recevoir dans ses bras pour la porter dans la chambre de la concierge, qui communiquait à la loge.

La vieille femme accourut effrayée.

— Et qu'a donc ce cher petit auge? dit-elle; qui peut l'avoir mise dans cet état?

Et au regard qu'elle lança à Lamblin on pouvait croire qu'elle le soupçonnait d'être la cause de la syncope de Nicette.

— Mais elle est évanouie! reprit-elle presque aussitôt.

— Elle va revenir.

— Elle va revenir! Vous en parlez à votre aise; je n'ai pas la berlue, peut-être, je vous dis qu'elle est très mal, cette enfant, et si vous étiez un homme...

— Qu'est-ce que je ferais?

— Vous iriez chercher un médecin.

— Où ça?

— A deux pas, au numéro 25. C'est un jeune docteur qui vient de s'établir dans le quartier; on le dit très savant.

Lamblin se hâta, et cinq minutes après il revenait.

Il n'avait pas trouvé le médecin, mais on était allé le chercher, et il allait arriver.

En effet, un instant plus tard, il accourait.

Lamblin s'était retiré, se réservant de revenir une fois la visite terminée.

Cependant le médecin s'était approché de Nicette, qui n'avait pas encore repris ses sens, et, dès qu'il l'eut aperçue, il laissa échapper un geste de surprise.

— Est-ce que c'est grave? interrogea la concierge, qui était restée pour l'assister.

— Je ne pense pas, répondit le jeune praticien, nous allons voir. Donnez un peu de jour et ouvrez, je vous prie, la fenêtre.

La vieille obéit, et le jeune homme, ayant pris le bras de Nicette, se mit à consulter le pouls.

Quelques secondes s'écoulèrent alors pendant lesquelles l'enfant rouvrit lentement les yeux et regarda autour d'elle avec un profond étonnement.

D'abord, elle ne se rappela rien de ce qui s'était passé; mais peu à peu elle revint au sentiment de la réalité et elle se prit à tressaillir quand son regard rencontra celui du jeune médecin.

— M. Gaston! dit-elle, comme en un cri douloureux.

— Oui, mon enfant, c'est moi, répondit le jeune homme; quand on m'a fait appeler, j'étais loin de me douter...

— Je me suis donc trouvée mal?

— C'est cela, un évanouissement, ce ne sera rien... Le pouls est déjà meilleur; tout à l'heure les couleurs vont reparaitre. Seulement, dites-moi, mon enfant, est-ce que vous avez éprouvé déjà quelques troubles semblables?

Et, en parlant ainsi, la voix du jeune médecin empruntait subitement une intonation plus affectueuse et plus douce.

Nicette le regarda.

— Des troubles pareils? répondit-elle: c'est possible, je ne me souviens pas bien; une fois ou deux peut-être, mais je ne fais pas attention à ça.

— Vous avez tort.

— Pourquoi?

— Parce que ce sont des symptômes.

— Qu'est-ce que c'est, des symptômes?

Gaston ne répondit pas tout de suite; il continuait d'observer Nicette avec une persistance qui finit par gêner celle-ci.

De son côté, la vieille concierge suivait cette scène avec un vif intérêt; on eût dit qu'une idée étrange lui était venue depuis un instant, et son regard allait, inquiet et curieux, du docteur à Nicette et de celle-ci à Gaston.

— Voyons! reprit ce dernier, vous êtes toute jeune, et à votre âge il est tout naturel que l'on ne songe pas à être malade. Cependant, vous avez dû éprouver parfois certains malaises auxquels vous n'étiez pas habituée.

— Oui, c'est vrai, répondit Nicette.

— Vous devez avoir perdu un peu de votre bel appétit de jeune fille?

— En effet.

— Enfin, quelquefois, ne ressentez-vous pas quelque dégoût pour ce que vous aimez le mieux autrefois?

— Vous savez ça?

— Je m'en doutais! fit Gaston.

— Pardine! c'est clair, ajouta la vieille par manière d'approbation.

Ils comprenaient tous les deux, tandis que Nicette demeurait là émue, vaguement tourmentée, cherchant à deviner.

La vieille eut compassion : en passant près d'elle, elle se pencha vivement, et lui glissa un mot à l'oreille.

Et la pauvre enfant n'eut pas plus tôt entendu ce mot, qu'elle poussa un cri où toute son âme vibra, et que les mains jointes, l'œil illuminé d'une joie enivrée, elle se laissa tomber à genoux.

— Ah! Dieu est bon! dit-elle, Dieu est bon!... Ah! si Caminade savait... s'il était là!...

Gaston se rapprocha, et, à voix discrète :

— Si vous voulez, dit-il, je le ferai prévenir. Où est-il?

— Je ne sais pas.

— Vous l'avez donc quitté? Ou plutôt...

Et comme Nicette ne répondait pas et baissait les yeux :

— Pauvre enfant! murmura-t-il. Mais vous ne pouvez rester ainsi. Je saurai où le trouver. Caminade est un brave garçon et s'il apprendrait... il quitterait tout.

Nicette leva ses deux mains suppliantes.

— Eh bien, c'est cela! interrompit-elle. Oui, c'est un brave cœur, et je suis bien sûre qu'il m'aime toujours et plus que l'autre! Pour moi, il quitterait tout! Il compromettrait son avenir même, et c'est ce que je ne veux pas. Non, je serai courageuse... j'attendrai, et quand il reviendra, car il reviendra, allez, il verra qu'il n'a jamais été mieux aimé que par moi.

— Voulez-vous que je dise à Christiane de venir vous voir? demanda Gaston.

— M^{lle} Christiane!... balbutia Nicette en rougissant. Non, j'aurais trop de honte... Plus tard... je veux bien... quand je me serai habituée.

— Au moins, vous consentez à ce que je revienne?

— Ah! je vous en prie même, monsieur Gaston, et ça, ce n'est pas pour moi, allez!... car moi... désormais...

Et elle allait fondre en larmes encore une fois, quand elle fit tout à coup un grand effort sur elle-même.

— Mais non, non, dit-elle, je veux vivre, puisque vous venez de m'apprendre que je n'ai pas le droit de mourir!

XXXIX

À quelque temps de là, voici ce qui se passait un soir, rue de la Cerisaie, dans le logis occupé par M. et M^{me} Bricole.

Il était à peu près dix heures. Les deux époux étaient seuls.

Bricole venait de s'asseoir à une table boiteuse sur laquelle brûlait et fumait une mauvaise chandelle.

Le logis se composait d'une chambre dont la fenêtre ouvrait sur une cour humide et sombre, où la nuit venait à quatre heures du soir, et la lumière jamais.

À côté de cette chambre, il y avait une sorte de cabinet-soupe où l'on mettait tous les débarras, qui servait de *cuisine*, et où couchait Nicette, tant qu'elle avait demeuré chez sa mère.

Un vrai chenil, dont la porte donnait sur le palier.

Le père Bricole était taciturne; le front penché, les sourcils contractés, il regardait le plancher d'un œil atone et fixe.

La femme, lourde, massive, vêtue de vêtements sordides, allait, venait, d'un pas pesant, mâchonnant des mots inintelligibles et s'arrêtant de temps à autre auprès de son homme, qu'elle cherchait à arracher à son atonie.

Bricole ne bougeait pas.

Le bras allongé sur la table, il tenait un papier qu'il crispait entre ses doigts nerveux et ne relevait le front que lorsque quelque bruit du dehors arrivait jusqu'à lui.

— Ah ça, est-ce que tu ne vas pas te coucher? dit enfin l'ogresse d'une voix rude et impérieuse.

— Non! répondit laconiquement Bricole.

— Tu veux peut-être sortir encore?

— Probable...

— La nuit dernière, tu es rentré à deux heures.

— Je rentre à l'heure que je veux.

— Oh! pour ce que ça te rapporte!...

Elle s'était posée dans une attitude de défi.

— Car enfin, poursuivit-elle, la lèvres torve, qu'est-ce qu'il t'a valu jusqu'ici, ton joli docteur? Est-ce que tu as vu la couleur de son argent?

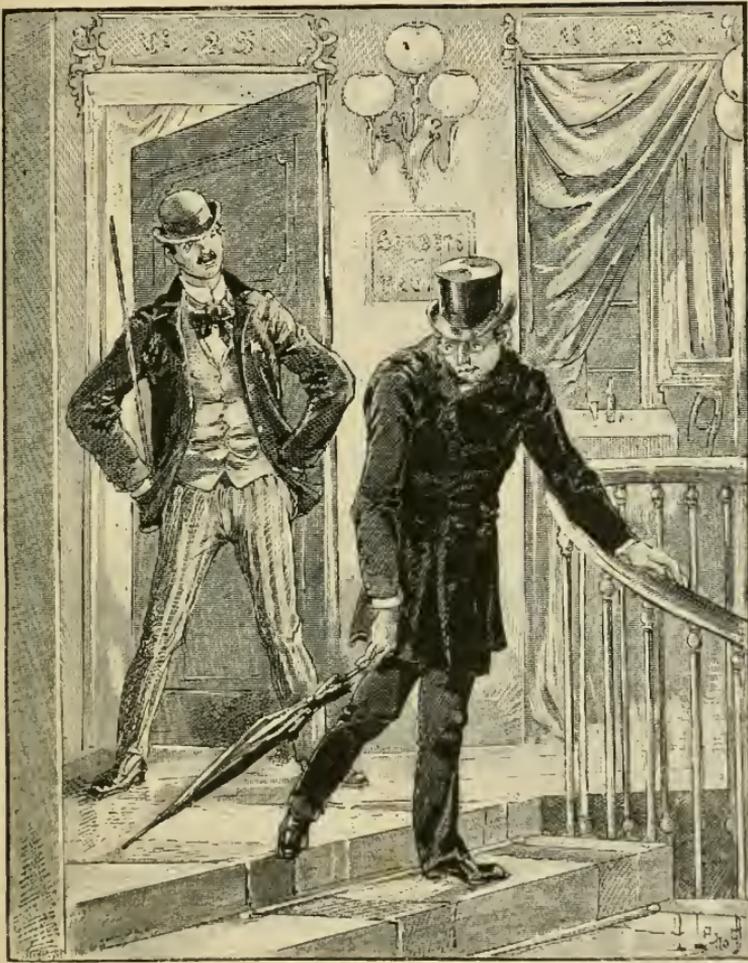
— Laisse-moi tranquille.

— Il est riche, cependant; il a le sac, lui, et il nous laisse crever de faim et de soif. Tiens! veux-tu que je te dise: eh bien! Lambert et toi, vous êtes deux imbéciles, et si j'étais à votre place...

— Que ferais-tu?

La vieille ne répondit pas: la porte venait de s'ouvrir, et Lambert était entré sur les dernières paroles qu'elle venait de prononcer, et qu'il avait entendues.

— La mère a raison, dit-il d'un ton délibéré, et je commence à trouver que ça dure trop longtemps. Du reste, la mère n'est pas seule de cet avis, car, pas plus tard que tout à l'heure, j'ai reçu une lettre.



Ah bien! dit-il, si les tortillards s'en mêlent, je donne ma démission. (P. 304.)

— Tiens, moi aussi, dit Bricole, en se redressant.

— Lis-moi ça! fit Lambert, en lui remettant une lettre.

— Et dis-moi, toi, ce que tu penses de ceci, répliqua Bricole, en lui présentant une autre lettre.

Et tous deux, s'étant mis à lire, firent en même temps un même geste de stupéfaction.

Les deux lettres, écrites de la même main, contenaient également toutes deux ce qui suit :

« *Bricole et Lambert sont deux imbéciles. — Méfiez-vous du docteur.* »

— Hein! fit Lambert, elle est forte celle-là; et ça arrive à pic!

— Qu'allons-nous faire?

— Je venais te chercher.

— Pour aller où?

— Je te le dirai dehors; c'est moi qui régale.

— Ah ça, tu as donc de l'argent, toi? fit la vieille.

— Comme vous dites, maman Bricole; et si vous avez envie de vous rincer la dalle, voilà pour vous.

Et il lui jeta sur la table une pièce de cent sous, sur laquelle elle se précipita avidement.

Bricole s'était levé et se disposait à sortir; mais Lambert ne paraissait pas aussi pressé; il regardait de tous côtés et semblait hésitant.

— Et Nicette? dit-il tout à coup; est-ce que vous n'avez pas eu de ses nouvelles?

— On assure qu'elle est à Bordeaux, répondit la vieille; mais elle ne nous a rien dit!... Elle sait pourtant que l'on ne mange pas tous les jours, ici... et elle n'a pas eu l'idée de nous envoyer quelque chose; c'est une sans cœur!

— Alors, vous ne l'avez pas vue? dit Lambert.

— Puisqu'elle est là-bas.

— Elle n'y est plus.

— Où est-elle? fit brusquement Bricole, en se retournant.

— A Paris.

— Depuis quand?

— Depuis trois semaines.

— Et elle se balade, elle rigole, fit la vieille, pendant que ses père et mère... Bricole eut un geste violent et un regard farouche.

— Avec ça qu'elle était bien reçue, ici! répliqua-t-il amèrement; qu'est-ce que nous avons fait jamais l'un et l'autre pour la retenir; toi, surtout? Tu l'abimais de coups, quand elle ne rapportait rien; tu l'envoyais coucher sans souper, et si elle n'a pas mal tourné plus tôt, ce n'est pas de ta faute!...

— Ah! bien, je te conseille de parler! riposta la vieille; n'est-ce pas toi qui buvais tout l'argent; sans souper? Où était-il, le souper qu'il fallait lui offrir? Tu n'as jamais été qu'un ivrogne, ne t'occupant que de toi, lui donnant l'exemple de la paresse et de la débauche. C'est-y vrai, voyons?

— C'est vrai! répondit Bricole d'une voix sourde.

— Tandis que si tu l'avais voulu!... elle était jolie, la petite, et tutée! Elle

se serait débrouillée, comme les autres, mieux même! et aujourd'hui elle nourrirait ses père et mère, tandis que maintenant...

— Tais-toi! fit Bricole en serrant les poings.

— Maintenant, c'est fini; elle se moque de nous; et elle nous élaboussera quelque jour sans crier gare... Voilà ce que tu as fait, toi! toi!

Bricole levait le poing, et il allait couper court brutalement à la discussion, quand Lambert lui arrêta le bras.

— Allons! dit-il, en voilà assez! Viens-t-en.

— Oui, sortons, ça vaudra mieux, dit Bricole, car, si je restais, je ne répondrais pas de moi.

Ils sortirent: dès qu'ils furent dehors, l'air de la nuit rafraichit le sang de Bricole, et le rendit à un état relativement plus calme.

Ils marchèrent quelques minutes sans parler, Bricole suivant Lambert, qui marchait à quelques pas devant.

Il était absorbé, obsédé d'une idée.

Tout à coup, il suspendit sa marche.

— Alors, elle est à Paris? fit-il brusquement.

— Oui, patron, répondit Lambert, en se retournant.

— Avec son *cabot*!

— Non, seule.

— Elle l'a quitté!

— Faut croire, à moins que ce ne soit lui!

Il y eut un silence.

— Oui, il y a encore ça, dit Bricole; pauvre petite! Alors, elle ne doit pas en mener large, et peut-être que nous la reverrons.

Lambert haussa les épaules.

— Eh! qu'est-ce que vous voulez qu'elle revienne faire au chenil? répliqua-t-il avec ironie; elle n'est pas bâtie autrement que les autres, n'est-ce pas, et maintenant qu'elle a goûté de la vie, qu'elle a pris l'habitude de se dorloter, qu'elle a fréquenté les cabinets particuliers où l'on gobelotte, plus souvent qu'elle retournera à la soupente.

— Tu as raison.

— Ah! si vous aviez à lui offrir un petit entresol; ça serait possible: mais vous ne l'avez pas, pas vrai?... et pour lors...

Bricole ne répondit pas, c'est à peine s'il écoutait.

Toutefois, au bout d'un instant, il secoua la tête:

— Où allons-nous? demanda-t-il.

— A la *vacherie*, répondit Lambert.

— Est-ce que nous y trouverons le *docteur*?

— Pardieu! .. puisqu'il nous y a donné rendez-vous.

— Enfin, qu'est-ce que tu penses du billet que nous avons reçu?

— C'te bêtise! j'en pense, que c'est un avis qui est toujours bon à suivre.

— Tu crois qu'il faut se méfier!

— Je crois, en tout cas, que le docteur ne nous a pas comblés jusqu'à présent, et, si ça doit continuer, nous arrêterons les frais; nous ne sommes pas au service du roi de Prusse, et il n'est que temps que je songe à m'assurer des rentes pour mes vieux jours.

Ils avaient passé les ponts et se trouvaient dans les environs du boulevard Saint-Michel.

Lambert prit alors une rue à gauche, qui allait tomber dans l'ancienne rue Saint-Jacques, et au bout de quelques minutes il stoppait devant une maison d'apparence fort honnête, dont la devanture vitrée étincelait sous la lumière intérieure, et d'où s'échappait un murmure confus de voix et de rires.

— Ils sont rien rigolo, là dedans, dit Lambert.

Et, poussant la porte, il en franchit le seuil, suivi de près par Bricole.

Il suffit, pour ne conserver aucun doute sur ce point, de feuilleter le livre de M. G. Macé, ancien chef du service de la sûreté.

« Ce genre de débits de boissons, dit-il, augmente tous les jours, et il constitue actuellement un véritable foyer d'infection morale et physique. »

Autrefois, il y avait le *tapis franc*, dont le *Lapin blanc* fut un des types les plus connus, grâce à la notoriété qu'Eugène Süe lui a donnée par ses *Mystères de Paris*; mais les *tapis francs* étaient localisés dans certains quartiers surveillés par la police, et, en tout état, on n'y rencontrait que des escarpes ou des tire-laine. On savait que le bagne ou les maisons centrales avaient comme une porte de sortie sur ces sinistres établissements, et quand un crime se commettait, la sûreté était toujours à peu près certaine de trouver là l'assassin ou le voleur qu'elle recherchait. Aujourd'hui, tout cela est changé.

Le *tapis franc* s'est transformé, *modernisé*, pour parler la langue nouvelle, et il est arrivé de nos jours, à plus d'un bourgeois de province ou de Paris, de s'aventurer dans un de ces bouges sans se douter du spectacle qui l'y attendait.

A l'époque où se passe ce récit, il n'existait pas encore à Paris beaucoup d'établissements du genre de celui dans lequel ils pénétraient.

C'est depuis 1870 surtout qu'ils prirent un développement inattendu, et à l'heure où nous écrivons on peut dire que la capitale en est infestée.

Des plaintes nombreuses se sont élevées à ce propos, et l'on a appelé sur ces scandales l'attention de la police.

Il paraît qu'elle n'y peut rien!

« Que de difficultés, s'écrie M. Macé, pour arriver à la constatation d'un délit dans un débit de boissons!

« Sous aucun prétexte, un agent ne peut y pénétrer *officiellement* sans l'assistance d'un commissaire de police.

« Récemment, ajoute-t-il, une de ces brasseries servies par des femmes était signalée aux rigueurs administratives. Muni d'un mandat, un commissaire de police intervint, monta au premier étage, et y trouva, en effet, des filles de brasserie qui... fabriquaient des fleurs artificielles devant servir, dirent-elles au mariage prochain d'une de leurs compagnes ! »

« Parcourez le quartier Latin, dit l'auteur d'un article très sensé que nous lisions dernièrement dans un grand journal du matin, et vous verrez à chaque pas s'étaler des enseignes que ni vous ni moi ne connaissions dans notre première jeunesse. Au-dessous de ces enseignes, un trou noir dans le jour et mystérieusement éclairé la nuit par des lustres ornés de verroteries ou tamisés par des vitraux soi-disant artistiques. Au fond du trou, quelques tables, des chaises, un comptoir. C'est là qu'opèrent ces deux êtres : la fille de brasserie et le patron *della casa*.

« On appelle aujourd'hui ces caboulots des *boîtes à grenouilles*.

« Autrefois, on n'en comptait que deux, le *Médicis* et le *Sénat* ! et ces *boîtes* était assez bien achalandées.

« Il y avait là un essaim de *serveuses* habillées à l'italienne, parfois jolies, souvent piquantes.

« C'était encore assez propre.

« Mais, depuis, l'institution s'est développée, et à l'heure présente on ne compte pas moins de cinquante brasseries, parmi lesquelles il faut citer le *Faucon noir*, le *Coq-Hardi*, le *Murger*, le *Lapin* le *TirCujas*, etc., etc. »

Bien des pétitions ont été adressées à la préfecture de police à propos des scandales dont ces ignobles caboulots sont la cause, par les commerçants et habitants paisibles du quartier.

Mais le préfet a bien d'autres conseillers municipaux à fouetter.

Il a trop à faire — et ne fait rien.

Et les *boîtes à grenouilles* continuent leur commerce sous l'œil paternel de l'autorité !

C'est donc dans un de ces établissements que venaient d'entrer Bricole et Lambert.

Dès les premiers pas qu'ils y firent, ils furent suffoqués par l'atmosphère étouffante qui y régnait ; mais ce n'était pas la première fois qu'ils hantaient de pareils bouges, et ils ne furent pas longtemps à se remettre.

Il y avait là une nombreuse et bruyante clientèle.

Clientèle empruntée à peu près à toutes les classes de la société, mêlée et confondue dans une promiscuité dont aucun des assistants ne paraissait soupçonner le danger.

On riait, on buvait, on chantait, échangeant de grossiers lazzi avec les filles de service, chacun s'abandonnant à une liberté absolue d'allures par forfanterie ou pour se mettre au diapason général.

Ni Bricole ni Lambert n'y prirent garde.

Ils étaient familiers avec les mœurs de la maison; et après avoir traversé la première salle, sans se laisser distraire, ils gagnèrent un escalier qui les conduisit au premier étage.

Une fille les avait snivis, et leur ouvrit un cabinet.

— Ce n'est pas ça, dit Lambert, après y avoir jeté un coup d'œil; il n'y a personne et nous cherchons quelqu'un.

— Fallait donc le dire, dit la fille.

Et, poussant la porte d'un second cabinet, elle leur indiqua un homme, assis à une table dans la chambre du fond.

— Voilà notre affaire! fit Lambert.

Et il entra, snivi de Bricole, qui ferma la porte derrière lui.

L'homme qui était là, c'était le docteur.

Il leur avait donné rendez-vous; en dépit du mystérieux billet que chacun d'eux avait reçu, ils étaient venus.

Il y avait quelques jours qu'ils ne s'étaient vus, et Bricole, en apercevant le docteur, ne put se défendre d'un profond étonnement, partagé d'ailleurs par Lambert.

C'est à peine s'ils l'avaient reconnu, tant ils le trouvaient changé.

Que s'était-il passé, et qu'avait-il à leur proposer?

Ils s'assirent.

Et comme le docteur continuait de garder le silence, Bricole le secoua avec force.

— Ah ça, voyons, dit-il rudement, qu'est-ce qui se passe et qu'est-ce que t'as?

Le docteur laissa retomber son poing sur la table et regarda ses deux acolytes d'un œil hagard et farouche.

Ainsi que l'avaient remarqué ces derniers, ce n'était plus l'homme qu'ils avaient connu! Nature ardente, passionnée, ne cherchant que la satisfaction de ses désirs, sans s'inquiéter de savoir à quel prix cette satisfaction pouvait être obtenue. Aujourd'hui, il était là, le regard atone, perdu dans quelque rêve sombre, hanté de visions terribles, se débattant dans une impasse d'où il n'entrevoyait plus aucune issue praticable.

Il avait les traits tirés, et ses paupières rougies disaient assez les nuits d'insomnie qu'il avait passées depuis quelque temps.

Il releva son regard où étincela une lueur de sang.

— Vous demandez ce que j'ai? dit-il en se secouant à la façon des fauves;

vous voulez savoir! et vous ne comprenez rien! Ce que j'ai, n'est-ce pas?... eh bien, j'ai la poitrine en feu, le cerveau qui bout; il y a des moments où je n'y vois plus.

— Faut soigner ça! fit Lambert d'un ton goguenard. Et, après tout, de quoi que tu te plains, je me le demande!... Tu as soulagé le comte d'un million. C'est toi qui l'as dit, et ce n'est pas les cent cinquante mille francs que tu nous as promis qui ont dû l'entamer. Tu as donc le sac, d'un côté; et, de l'autre, une maîtresse, qui est rupin, à ce qu'on dit; eh bien, qu'est-ce qu'il te faut de plus?

— Ce qu'il me faut!... gronda le docteur, en enfonceant ses ongles dans la table.

— Si tu veux être ministre, dis-le! Ce n'est pas plus malin qu'autre chose.

— Tais-toi!...

— Tu te fâches?

— Tais-toi, te dis-je!

Et le docteur frappa avec une sauvage énergie sur la table.

Puis se penchant de nouveau vers les deux misérables :

— Écoutez! dit-il d'un ton violent et âpre, il s'agit d'un dernier coup, et si vous êtes des hommes...

— C'te bêtise! fit Lambert, on a fait ses preuves. De quoi s'agit-il?

— Eh! pardieu! interrompit Bricole en haussant les épaules, est-ce que ça se demande? C'est toujours le même, quoi!... Il n'en finira jamais avec son comte de Savenay.

— Le fait est qu'il dure longtemps, celui-là!

— Et s'il ne s'agissait pas de lui? repartit le docteur.

— Ah! ah! il y a du changement, fit Lambert. Eh bien, j'aime mieux ça...

— S'il s'agissait...

— De qui?

Le docteur approcha ses lèvres de l'oreille de Lambert et prononça à voix basse un nom qui fit tressaouter ce dernier.

— J'ai mal entendu! s'écria-t-il stupéfait; lui? c'est de lui qu'il est question?

— Acceptes-tu?

— Si j'accepte!... Seulement, entendons-nous, Philibert. Cette fois, au moins, ça sera sérieux!...

— Nous irons jusqu'au bout.

— Et à quand la partie?

— À demain.

— Où cela?

— Je vous dirai l'heure et le lieu. Et en attendant, voici pour chacun de vous un billet de mille: Voyons... ça va-t-il?

Lambert avait déjà empoché son billet de banque, que Bricole n'avait pas touché au sien.

Il le regarda étonné.

— Eh bien, est-ce que tu bondes? interrogea-t-il.

— Peut-être! répondit Bricole.

— Tu refuses le papier de la Banque à présent! Plus que ça de genre, excusez.

— Tu refuses! répéta le docteur.

— Plus souvent, intervint Lambert; laisse-moi faire, demain nous nous retrouverons ici, et je réponds que papa Bricole ne fera plus la bête.

Et il ajouta, en jetant à Bricole un regard sournois :

— Voyez-vous, je sais où ça le gêne, le pauvre vieux, mais quand j'aurai causé un brin avec lui, je connais bien des choses, moi! il sera le premier à réclamer sa part dans cette affaire de famille!

Sur ces mots, on se sépara et chacun tira de son côté.

Toutefois, comme Lambert allait s'engager dans l'escalier qui aboutissait au rez-de-chaussée, il se heurta à un petit bossu qui sortait de l'un des cabinets voisins.

— Ah bien! dit-il avec enjouement, si les tortillards s'en mêlent, je donne ma démission!

Et il se disposait à s'éloigner, quand il se ravisa.

Il revint sur ses pas et se mit, en riant, à passer fortement la main sur la gibbosité du petit vieux.

— Et aïe donc!... dit-il en même temps; on m'a toujours assuré que ça portait bonheur, et, en tout cas, si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal! pas vrai, mon petit père?...

Le bossu se contenta de rire, comme s'il eût déjà été l'objet de plaisanteries analogues.

Mais, dès que Lambert se fut éloigné, le rire s'éteignit aussitôt sur ses lèvres.

— Puisqu'il ne s'agit pas du comte de Savenay; dit-il en devenant tout à coup soucieux, de qui diable s'agit-il donc?...

Le petit bossu n'était autre que Lamblin.

XL

Une femme! qu'il a connue à Bordeaux!

Quand Lamblin avait appris à Nicette que Caminade était à Paris, et qu'il n'y était pas seul, c'étaient les deux questions — les deux cris plutôt — qui s'étaient échappés des lèvres de l'enfant.



Au bout d'un instant, il put distinguer les objets qui l'entouraient. (P. 310.)

Il était avec une femme !

Et cette femme, il l'avait connue à Bordeaux, pendant qu'elle-même...

Cela, c'était le plus cruel... elle n'y pouvait pas croire ; elle n'eût jamais pensé que Caminade dût, un jour, la tromper de la sorte.

Pourtant rien n'était plus vrai ! et si elle eût connu tous les détails de cette aventure, peut-être en eût-elle été moins offensée.

C'était, en effet, une aventure bizarre, presque invraisemblable, où tout autre eût succombé avec plus de facilité encore que le jeune baryton.

Il est indispensable de la raconter pour l'intelligence de ce qui va suivre.

C'était deux mois après ses débuts.

Il avait eu tous les triomphes, goûté toutes les ivresses du succès, et chaque jour, nous l'avons dit, il recevait à domicile une foule de billets où l'admiration, l'enthousiasme, l'amour s'offraient à lui sous toutes les formes.

Il n'en avait pas tenu compte tout d'abord, et si Nicette n'eût pas renoncé à la lecture en commun de ces lettres de femmes, il est probable que cela n'eût pas été plus loin.

Mais, dès qu'il se trouva seul à les lire, il fut dégagé de toute contrainte et put savourer à son aise ces correspondances parfumées qui flattaient sa vanité en même temps qu'elles surexcitaient ses sens.

Il y en eut une surtout qui le frappa plus particulièrement que les autres.

Pendant un mois, tous les jours, en arrivant au théâtre, il trouvait dans sa loge une jolie petite enveloppe, sur laquelle son nom, CAMINADE, était tracé d'une écriture hardie et nette et dont le cachet offrait l'empreinte d'une couronne de marquise ou de baronne.

Le jeune baryton ne savait pas au juste, n'ayant jamais été versé dans l'art du blason.

Mais, baronne ou marquise, qu'importait!

C'était une femme du plus grand monde, et cela suffisait.

Elle disait dans ses lettres ce que disaient les autres; mais elle le disait mieux.

Du moins, c'était l'impression de Caminade.

D'ailleurs, les autres avaient fini par se lasser, tandis que celle-ci persistait.

Et chaque jour ses lettres devenaient plus tendres, plus passionnées, et on suppliait Caminade de répondre poste restante, l'assurant qu'on était jolie et que l'on valait bien les amours vulgaires où il se compromettait. On ne lit pas tous les jours impunément de pareilles missives, sans en être troublé à la fin. Et c'est ce qui advint pour Caminade.

Une fois même, il avait eu l'imprudence de parler de cette singulière correspondance à Lenglmé, qui en avait parlé à Scraphita; et celle-ci l'avait agréablement plaisanté pendant toute une soirée.

Décidément, il était aussi trop godiche... Il ne faisait pas honneur au théâtre... Après tout, pourquoi et pour qui tant de vertu, à son âge? Ah! il le regretterait plus tard... trop tard! Et puis, n'est-ce pas, on ne va pas crier ça sur les gouttières, comme les chats! Qui le saurait? Nicotte? Eh bien! ne devait-elle pas s'estimer déjà bien heureuse, cette fille qu'il avait ramassée sur le pavé... Tandis qu'une baronne, une marquise!... voilà qui vous pose un homme et qui

vous lance tout à fait. Ah! ah! mon pauvre Caminade! croyez-moi, prenez garde, et songez à votre avenir, qui est peut-être tout entier dans ce que vous repoussez!

Caminade était déjà fort ébranlé et n'avait pas besoin de pareilles excitations.

Ce qui le retenait encore, c'était Nicette.

Car on avait beau lui dire, il l'aimait!

On lui reprochait d'être une enfant du pavé.

Eh bien!... lui, qu'était-il donc?

Mais, quand cette pensée lui venait, il se disait aussi que, pour un garçon parti de rien comme lui, c'était tout de même bien flatteur d'avoir été distingué par une grande dame.

Surtout, il était très intrigué...

Qui était cette grande dame?... Il eût voulu la voir!

Où demeurait-elle?... elle ne le disait pas...

Sans doute, elle venait au théâtre chaque fois qu'il jouait, et il fouillait toutes les loges, cherchant à deviner où elle se cachait.

Plusieurs fois il avait été tenté d'écrire, il n'avait pas osé.

Il ne savait pas comment on écrit à une marquise et craignait de faire quelque sottise.

Et les lettres arrivaient toujours!

Il y avait plus d'un mois que cela durait, quand un soir il reçut un billet plus significatif et plus catégorique.

« Il faut que je vous voie, disait sa mystérieuse inconnue; dans quelques jours peut-être, je serai loin et je ne vous verrai plus! Je suis très surveillée et bien malheureuse, mais, si vous le voulez, vous pouvez donner à ma vie un bonheur dont elle a été déshéritée jusqu'à ce jour! Après-demain, à l'issue du spectacle, une femme vous attendra à la porte du théâtre; elle dira : *La Favorite*, vous répondrez : *Nevers*, et vous la suivrez; faites ce qu'elle vous dira, et confiez-vous à elle sans appréhension. »

Caminade rentra chez lui fort soucieux.

Que faire; quel parti prendre?

Il n'y avait plus de tergiversations possibles. C'était oui ou non.

D'ailleurs, une secrète inquiétude l'obsédait.

Il craignait une mystification... peut-être même un piège.

Les bons petits camarades ne l'aimaient guère; tout au moins, ils l'enviaient. Qui sait si on n'avait pas imaginé une *bonne blague* de théâtre, pour le faire poser et le rendre ridicule!

Cela s'était vu quelquefois et il n'en aurait pas eu l'étreinte, comme on dit entre artistes.

D'autre part, il n'avait pas non plus oublié le guet-apens dont il avait failli être victime Vieille-Ruc-du-Port.

Lambert. — Bricole.

Il se pouvait qu'ils fussent restés à Bordeaux, et peut-être s'étaient-ils entendus pour l'attirer dans quelque nouveau traquenard.

Cependant, en dépit des craintes bien légitimes qui l'assaillirent, il conserva tout son sang-froid et ne se laissa pas entamer.

Il était brave et, mystificateur ou bandit, un homme ne lui faisait pas peur.

Il résolut de tenter l'aventure, et ce fut avec une impatience fébrile qu'il attendit le surlendemain soir.

Il jouait la *Favorite*, son plus beau rôle, et on peut dire qu'il se surpassa.

Dès son entrée, il avait remarqué dans une avant-scène du rez-de-chaussée une jeune femme rejetée dans la pénombre, qui paraissait n'avoir d'yeux et d'oreilles que pour lui.

Malheureusement, il la voyait mal et ne pouvait distinguer ses traits.

Pendant l'entr'acte, il chercha à la mieux observer; mais elle s'était réfugiée au fond de la loge et avait même baissé son voile, sans doute pour ne pas être reconnue!

Evidemment, c'était son inconnue; un frisson passa sur sa chair.

Ce soir-là, il crut que la représentation ne finirait jamais.

Enfin, quand le rideau tomba sur le dernier acte, et qu'il eut salué le public qui le rappelait avec enthousiasme, il gagna rapidement sa loge, s'habilla à la hâte, quoique avec un soin exceptionnel, et, dès qu'il se trouva présentable, il descendit et s'empressa vers la sortie.

Les autres artistes étaient déjà partis; il ne rencontra guère que quelques machinistes en retard et les pompiers qui faisaient la dernière ronde avant de se retirer.

Il arriva ainsi à la porte et, du premier coup d'œil, il distingua à quelques pas une femme qui attendait.

C'était la femme annoncée.

Dès qu'elle l'aperçut, elle vint à lui et dit à voix basse : la *Favorite*.

Caminade répondit *Nevers*, et, comme aussitôt elle se mit en marche, il la suivit.

Cinq minutes à peine, au bout desquelles ils atteignirent une rue où stationnait une voiture de place.

La portière était ouverte; la femme fit signe à Caminade d'y monter, et, quand il se fut assis, elle jeta quelques mots rapides au cocher et vint prendre place à côté du jeune baryton.

Jusque-là, il n'y avait rien de suspect, ou qui ressemblât à un guet-apens.

Mais on ne pouvait pas savoir. A tout hasard, Caminade s'était muni d'un revolver.

La voiture s'était engagée dans les rues de Bordeaux, puis, peu à peu, les bruits de la ville s'éteignirent; on n'entendit plus le sabot des chevaux résonner sur le pavé, et les roues se mirent à rouler discrètement sur une voie unie et macadamisée. Caminade fronça les sourcils.

Il chercha à voir le visage de la femme qui l'accompagnait. Mais la nuit était noire; la route n'était éclairée par aucun bec de gaz; il dut renoncer à rien distinguer.

— Ah çà, où allons-nous comme ça? demanda-t-il alors.

— Oh! pas loin, répondit la femme; une demi-lieue au plus, dans dix minutes, nous serons à la villa.

— Quelle villa?

— Celle de madame.

— Votre maîtresse?

— Oui, monsieur Caminade.

Le jeune baryton fit un mouvement.

— Vous me connaissez? dit-il vivement.

— Qui ne vous connaît pas à Bordeaux? répliqua la camériste.

— Vous m'avez vu jouer, peut-être?

— Et je n'ai jamais rien entendu de pareil.

Caminade sourit avec complaisance.

Décidément l'aventure perdait les allures de mystification ou de piège qu'il lui avait prêtées : c'était le moment d'obtenir les quelques renseignements qui lui manquaient.

— Voyons, dit-il, en se rapprochant avec familiarité; puisque tu me connais, j'espère que tu ne me refuseras pas de m'éclairer.

— A quel propos?

— Dame! à propos de ta maîtresse.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir?

— Elle est jeune?

— Vingt ans, au plus vingt-deux.

— Jolie?

— Plus que vous ne pouvez le supposer.

— Et elle est mariée?

— Certainement.

— Mais le mari?...

— Ah! vous m'en demandez trop long. Moi, je ne suis au service de madame que depuis quelques jours, c'est-à-dire depuis qu'elle a loué la villa où nous allons.

— Mais son nom, le nom de la maîtresse?

— Vous le lui demanderez à elle-même si elle veut bien vous le dire. Jusqu'à présent, je ne le connais pas! Du reste, nous voici arrivés, la voiture vient de s'arrêter, et je vais vous conduire où on vous attend. Venez.

La voiture venait en effet de s'arrêter : la camériste avait sauté à terre et Caminade en avait fait autant.

Ils se trouvaient au seuil de la villa ; la grille en était entr'ouverte ; ils n'eurent qu'à la pousser pour s'engager dans l'avenue au bout de laquelle se dessinait vaguement l'élégante silhouette d'une charmante habitation.

Quand ils en eurent atteint la porte, la camériste introduisit une clef qu'elle venait de tirer de sa poche, et, ayant pressé un bouton de sonnerie pour avertir à l'intérieur, elle passa devant, en invitant Caminade à la suivre.

Ils pénétrèrent ainsi dans une pièce du rez-de-chaussée, qu'ils ne firent que traverser, et arrivèrent peu après dans une sorte de boudoir, où une lampe d'opale répandait une lumière douce et tendre.

La camériste se tourna alors vers Caminade.

— Vous allez attendre ici, dit-elle ; ça ne sera pas long ; seulement, il faut que j'exécute les ordres qui m'ont été donnés, et vous voudrez bien me permettre d'enlever cette lampe.

Et, sans attendre l'assentiment du jeune baryton, elle prit la lampe, et s'éloigna en lançant un regard qu'il eut à peine le temps de recueillir.

L'obscurité s'était faite tout à coup et, pendant quelques secondes, il resta comme aveuglé.

Heureusement, un rayon de lune pénétrait dans le boudoir, et au bout d'un instant il put distinguer les objets qui l'entouraient.

Le boudoir était charmant et meublé, avec un goût exquis, de tous les bibelots que la mode impose aux femmes du monde, grand ou demi.

Caminade n'avait pas été habitué à un pareil luxe ; c'était la première fois qu'il se trouvait au milieu de semblables merveilles, et il se dégageait de tout cela une harmonie spéciale, un parfum *sui generis*, bien fait pour flatter les sens et leur communiquer une griserie préventive.

Dès ce moment, il ne douta plus qu'il n'eût mis le pied dans un monde nouveau à peine entrevu jusqu'alors, et que la femme qui l'attendait ne fût bien réellement marquise, baronne ou comtesse.

Le cœur de l'humble cabotin se gonfla d'orgueil.

Maintenant, il avait hâte de la voir, et il était résolu à se montrer digne d'une telle faveur.

Tout à coup, il tressaillit.

Une porte venait de s'ouvrir, et une femme, enveloppée d'un long peignoir de cachemire blanc, avait fait quelques pas dans le boudoir.

Caminade fit mine d'aller au-devant d'elle.

— Non, dit-elle en gagnant une chaise longue sur laquelle elle s'assit; venez plutôt vous placer près de moi... là! Enfin, vous êtes venu. Je suis bien heureuse. C'est folie de ma part, sans doute, et je me le suis dit plus d'une fois; mais on n'est pas maîtresse de son cœur, et je voulais vous voir, vous parler, vous connaître enfin! Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir!... Il y a longtemps déjà que je m'occupe de vous.

— Vous, madame! fit Caminade avec surprise.

— Oui, moi! On m'a conté votre vie!

— A Bordeaux?

— Non, à Paris.

— Est-ce possible?... Vous habitez Paris?

— Qu'importe!

— Qu'importe, dites-vous, madame; mais c'est un lien de plus, cela, et il me semble maintenant que je vous aimerai davantage.

— M'aimer! repartit la jeune femme; vous dites que vous voulez m'aimer! Ah! vous n'êtes pas sincère en parlant ainsi.

— Pourquoi donc? interrogea Caminade, étonné.

— Et M^{lle} Nicette?

— Quoi! vous savez...

— Je sais tout.

— Nicette est une enfant que j'ai rencontrée un jour sur le pavé de Paris.

— On me l'a dit... et vous l'aimez, celle-là!

Caminade eut une seconde d'hésitation; mais il était jeune, il n'avait pas appris à mentir, et pendant que son cœur battait avec force :

— Oui, dit-il, d'une voix franche et ferme, oui, nous nous sommes aimés; pourquoi chercherais-je à le dissimuler? Nous sommes, elle et moi, deux enfants perdus, destinés, dès le berceau, à vagabonder à travers la vie, et à qui on n'avait pas appris à distinguer le bon chemin. Moi, j'étais orphelin, et pour elle il eût mieux valu cent fois qu'elle n'eût jamais eu ni père ni mère. Pauvre enfant! Ah! tenez, je veux tout vous dire, et, si j'ai tant tardé à répondre à vos lettres, c'est que je me sentais tourmenté de remords anticipés et que je sentais bien que j'allais lui faire un gros chagrin!

— Vous avez bon cœur! dit la jeune femme d'un ton attendri.

— Et puis, poursuivit Caminade, c'est si bon de se reposer en toute sécurité dans l'amour d'une femme, d'être assuré que l'on est tout pour elle, qu'il n'y a rien en dehors de vous, que vous êtes sa vie, sa seule pensée, son unique bien en ce monde!

— Croyez-vous que M^{lle} Nicette soit seule capable de vous aimer de la sorte?

— Peut-être.

— Et quand je vous reçois ici, à cette heure, ne trouvez-vous pas que ce soit une preuve que l'on vous aime autant que cette enfant, qui, elle, n'a rien à perdre!

En parlant ainsi, la jeune femme avait pris les mains de Caminade et elle les serrait dans ses mains que la fièvre brûlait.

Caminade sentit un frisson lui courir sur la peau.

— Vous avez raison, dit-il, pardonnez-moi! je suis un ingrat et je devrais ne penser qu'au bonheur d'avoir été distingué par vous. Seulement, là encore, laissez-moi vous dire, il y a comme un voile sur le bonheur que j'éprouve.

— Quel voile?

— Le mystère dont vous vous entourez, le soin que vous prenez de me cacher vos traits!...

— Vous craignez que je ne sois laide et vieille!

— On n'est pas vieille avec cette voix douce et jeune; on n'est pas laide avec ces mains adorables, ces yeux qui éclairent comme deux étoiles et ce charme qui se dégage de toute votre personne... et cependant...

La jeune femme eut un petit rire, vite étouffé.

— Cependant, acheva-t-elle, vous êtes curieux... et vous ne vous y fiez pas. Eh bien, il faut être patient.

— Qu'avez-vous à craindre? demanda le jeune baryton.

— Tout!

— Votre mari?

— Oui, mon mari, tout d'abord; mais surtout...

— Qui donc?

— Ne m'interrogez pas.

— Mais qui vous retient?

— Non! non! je vous en conjure. Voyons, vous tenez donc bien peu à ce bonheur, puisque je vous vois disposé à faire tout ce qu'il faut pour le détruire. Fou que vous êtes! vous voulez connaître qui je suis!... et moi, je n'ai qu'une pensée, c'est de vous empêcher de le savoir.

— Que voulez-vous dire?

— Un jour, plus tard... quand vous m'aimerez... quand je serai sûre de vous; alors, je vous dirai tout! mais, d'ici là...

— D'ici là?

— Contentez-vous d'un bonheur discret... et ne troublez pas à plaisir les instants où je puis vous voir et dont peut-être nous serons privés bientôt.

Caminade n'insista plus, et à partir de ce moment ils parlèrent d'autre chose.



Elle se blottit dans un angle, retint son souffle et écouta. (P. 320.)

XLI

Pendant quelques mois, les relations continuèrent ainsi entre la jeune femme et Caminade; ce dernier avait fini par s'accoutumer à l'étrangeté de la situation.

Toutefois, bien que la satisfaction qu'il éprouvait fût très vive, un certain

sentiment subsistait encore, qui parfois glaçait son amour, et amenait une ombre sur son bonheur.

Il sentait bien qu'il était aimé; mais par qui?

Pourquoi ce mystère? Il eût donné ses plus belles soirées de triomphe pour le pénétrer, et plusieurs fois il avait tenté de faire parler la camériste.

Il lui donnait de temps à autre quelques louis... Même, une fois, il l'avait embrassée.

Cela n'avait rien fait.

La camériste acceptait les louis, elle se laissait embrasser.

Mais elle restait muette.

Une nuit cependant, il advint une chose des plus singulières.

Quelques jours auparavant, sur de nouvelles instances de Caminade, la jeune femme avait annoncé qu'elle lui réservait une surprise pour leur plus prochain rendez-vous.

Caminade arriva très intrigué.

On l'introduisit dans le boudoir, qu'il n'avait jamais vu que dans l'ombre, et à son profond étonnement il s'aperçut que les bougies des candélabres étaient allumées et répandaient dans la pièce une lumière intense.

C'était déjà une nouveauté; il ne s'y attendait pas. Qu'allait-il se passer?

Ce ne fut pas long.

Car, au bout d'un quart d'heure à peine, la porte s'ouvrit et l'inconnue entra.

Elle était pâle, comprimant sa poitrine de ses deux mains, et baissait les yeux, comme si elle eût craint de rencontrer le regard de Caminade.

Ce dernier était resté stupéfait devant une beauté si parfaite, et un cri enivré lui était échappé.

— Qu'avez-vous? balbutia la jeune femme, en se laissant tomber à moitié défaillante sur sa chaise longue.

Caminade s'agenouilla et lui prit les mains.

— Ah! vous êtes belle!... s'écria-t-il avec feu.

La jeune femme le regarda avec confusion.

— Alors, dit-elle d'une voix tremblante, vous ne m'en voulez pas?

— Moi! fit Caminade.

— Je veux dire... vous me pardonnez?

— Et de quel pardon parlez-vous, quand je suis le plus heureux des hommes?

La jeune femme pressa son front de ses mains et enveloppa Caminade d'un long regard où tremblaient encore vaguement des lueurs inquiètes.

— Mais qu'avez-vous donc, vous-même? dit le jeune baryton... Voilà que, maintenant, vos mains sont glacées... Vous avez eu peur, peut-être?

— Oui, c'est cela, j'ai eu peur.

— De quoi ?

— Je ne sais... ou plutôt... tenez... j'aime mieux vous dire...

— Parlez.

— Eh bien, j'avais toujours pensé que vous m'aviez déjà vue.

— Quand cela serait!...

— Sans doute, et pourtant...

— Voilà une appréhension bizarre.

— Je suis folle!

— J'ai donc pu vous connaître avant de venir à Bordeaux? Nous nous sommes donc déjà rencontrés? Ah! par grâce, vous voici sur la pente des confidences; ne restez pas à mi-chemin... Dites-moi qui vous êtes!

— Non! non! fit la jeune femme vivement, j'ai été courageuse, j'ai joué mon bonheur qu'un mot ou un regard pouvait détruire à tout jamais... c'est assez pour une fois, et puisque j'ai réussi, je ne veux pas tenter de nouveau l'épreuve.

Caminade continuait de la dévorer des yeux, et comme elle ne surprenait dans son regard que l'expression d'une admiration mêlée d'un orgueil un peu égoïste, la jeune femme s'était prise à sourire.

— Ainsi, dit-elle, vous ne m'aviez jamais vue?

— Et où aurais-je pu vous voir?

— On ne sait pas... j'avais cru... je craignais...

— Quoi donc?...

— Ne parlons plus de cela... vous êtes heureux, et je ne veux rien savoir de plus!... Venez près de moi... et ne pensons pas davantage à toutes ces folles idées qui m'étaient venues.

Mais le jeune baryton ne revenait que lentement de sa surprise, et ce qu'il venait d'entendre lui laissait une impression étrange dont il ne se dégagea qu'à grand'peine.

Il était donc possible qu'il eût connu cette jeune femme... et pourquoi, en ce cas, craignait-elle que cela fût?

Ses terreurs, ses appréhensions, étaient au moins bizarres, il n'y comprenait rien, et plus que jamais il désira surprendre le mot de cette énigme.

Il n'en eut pas le temps, car à quelques jours de là un incident allait se produire qui devait brusquement mettre fin, au moins momentanément, à ces relations. Une nuit, Caminade venait de quitter la jeune femme et se dirigeait à travers le parc vers une petite porte ouvrant sur la campagne, au seuil de laquelle attendait la voiture qui l'avait amené.

Il était sur le point de l'atteindre, quand il entendit des pas précipités dans l'allée qu'il suivait.

Quelqu'un venait derrière lui. Il s'arrêta.

C'était la femme de chambre... En un instant, elle l'eut rejoint.

— C'est toi, la belle enfant, dit Caminade; qu'y a-t-il?

— C'est ma maîtresse qui m'envoie, répondit la camériste; elle vous supplie de ne pas sortir en ce moment.

— Pourquoi cela?

— Elle craint que vous ne couriez quelque danger.

— Qui peut lui faire croire?...

— Après votre départ, il est arrivé quelqu'un... que madame n'attendait pas...

— Le mari!...

— Non, pas le mari.

— Qui donc, alors?

— Un homme qui l'a aimée autrefois et qu'elle hait aujourd'hui.

— Il est jaloux?

— Vous comprenez.

— Pardieu, c'est limpide! et peut-être que ta maîtresse désire que je l'en débarrasse! S'il ne s'agit que de ça...

Et déjà le jeune baryton faisait quelques pas, se disposant à retourner à la villa, quand la femme de chambre se cramponna à son bras.

— Devenez-vous fou? dit-elle en le retenant; mais il vous tuerait!

— C'est ce qu'il faudrait voir, repartit Caminade, car avec ce petit bijou-ci...

Et il montra son revolver.

La camériste l'écarta vivement du geste.

— Non, dit-elle, il ne s'agit pas de cela. Y songez-vous? Du bruit! un scandale! Ce serait compromettre madame, et vous ne le voudriez pas.

— Enfin, qu'est-ce que tu demandes?

— Laissez-moi faire. Votre voiture stationne dehors; je vais m'assurer que personne ne rôde dans le chemin; et, dès que j'aurai vérifié par moi-même, je vous mettrai en voiture. Restez ici et attendez-moi.

Pour ce jour-là, il n'y eut pas d'autre incident; et pendant plusieurs semaines Caminade n'entendit plus parler de l'inconnue.

Qu'était-elle devenue? Cela l'intriguait.

Il se fit conduire une fois ou deux à la villa et ne put que constater qu'elle était hermétiquement close.

L'inconnue était-elle partie? Pourquoi n'avait-elle pas écrit? L'aventure était donc finie?

Caminade se torturait l'esprit.

La fin de la saison approchait... le théâtre allait fermer. Que ferait-il de ses vacances?

Il y avait eu entre l'inconnue et lui des projets de voyage d'Italie. Il ne fallait plus y penser. Que ferait-il cependant ?

Enfin, un jour, en arrivant dans sa loge, un geste de vive satisfaction lui échappa. Sur la table, il venait d'apercevoir une lettre.

La même écriture que naguère ; le même cachet armorié.

C'était elle !

Il déchira l'enveloppe d'une main fébrile et lut :

« Ne me faites pas de reproches... pardonnez-moi... je n'ai pas pu .. je suis très surveillée, et bien malheureuse. Ecoutez-moi vite... je n'ai que quelques secondes pour vous écrire. Vous vous rappelez ! Nous avons fait le rêve d'aller en Italie, nous deux... seuls!... Il faut y renoncer... Mais nous nous reverrons cependant, à moins que, déjà, vous ne m'avez oubliée ! Mais je ne veux pas croire cela... Je suis à Paris, et je vous y attends ! Vous viendrez. n'est-ce pas?... Écrivez-moi, poste restante, et dites-moi le jour où vous arriverez, je serai à la gare. Répondez surtout... Si vous saviez comme j'ai besoin d'une lettre de vous ! »

Caminade répondit le lendemain même ; il était à la veille de son départ ; il put fixer le jour de son retour à Paris, et quand, après être descendu de wagon, il eut gagné la cour d'arrivée, le premier objet qu'il aperçut fut un élégant coupé d'où une main de femme agitait un fin mouchoir de batiste à travers la portière dont la glace était baissée.

Caminade vit bien que ce mouchoir s'adressait à lui, et il s'empressa de se rendre à l'appel qui lui était fait.

Mais, comme il dégringolait les escaliers, il s'arrêt aëtonné devant Lamblin, qu'il manqua de bousculer.

Lamblin fit un soubresaut en le reconnaissant : on eût dit qu'il n'en pouvait croire ses yeux.

— Ah çà, est-ce que j'ai la berlue à présent, dit-il en battant les paupières ; est-ce que c'est à vous que ce mouchoir faisait signe ?

— Et pourquoi pas ? fit Caminade avec une pointe d'humeur.

— A vous ! répéta l'agent sur un ton singulier ; à vous... et de la part de cette femme!...

— Vous la connaissez donc ? interrogea le jeune baryton.

Lamblin eut un regard sévère et presque triste que Caminade ne lui connaissait pas.

— Allons, dit-il, en remuant la tête ; je croyais connaître les hommes, et je vois qu'il faut en rabattre ! Mais tout de même, ça .. de vous!... c'est raide, et j'étais loin de m'y attendre.

Puis, ayant salué sèchement, il s'éloigna sans ajouter une parole.

Caminade était resté confondu.

XLII

Depuis la révélation qui lui avait été faite par Gaston, Nicette était peu sortie.

Elle restait souvent des journées entières toute seule, dans sa petite mansarde, le regard perdu dans le coin du ciel bleu que découpait le cadre de sa fenêtre ouverte.

Elle avait sur ses genoux quelques travaux de couture commencés, mais elle était distraite et travaillait peu.

Son esprit était ailleurs.

De nouvelles pensées lui étaient venues, pensées tristes et douces à la fois, dans lesquelles elle s'oubliait de longues heures.

Jamais elle n'avait rien éprouvé de semblable, et ne songeait pas à s'en étonner.

Maintenant elle ne recevait plus de lettres.

Caminade l'avait oubliée, c'était bien fini, et elle n'avait pas la force de lui en vouloir.

Elle était résignée.

Quand elle repassait les quelques mois qu'elle avait vécus près du jeune baryton, aucune amertume ne s'élevait de son cœur, et elle trouvait que Dieu lui avait fait sa part assez belle en lui envoyant un pareil bonheur, si court qu'il eût été!...

Caminade avait été très bon pour elle; elle ne pouvait pas se montrer exigeante. Comme s'il avait eu l'instinct de l'avenir, quand elle était partie de Bordeaux, il l'avait obligée à emporter une somme relativement considérable qui devait l'aider, disait-il, s'il lui arrivait jamais quelque chose de fâcheux.

Nicette avait accepté, croyant bien alors qu'elle n'en aurait jamais besoin.

A présent, elle en était heureuse.

Mais ce n'était pas certainement pour elle!

Quoiqu'elle n'eût pas de lettres à lui monter, la concierge venait quelquefois la voir pour lui demander si elle n'avait pas besoin de ses services.

Et elle restait à causer, avant de redescendre à sa loge, surtout les jours où elle s'apercevait que la pauvre enfant avait les yeux rongis.

C'était une femme au cœur simple qui l'aimait sincèrement et qui la plaignait de l'abandon où elle était.

— Ah! ces gredins d'hommes! disait-elle, ils ne valent pas plus cher l'un que l'autre, et on est bien bête de se dévisser pour eux.

— Je ne veux pas que vous disiez du mal de lui! interrompait doucement

Nicette... D'ailleurs, à quoi cela m'avancerait-il?... Croyez-vous que je voudrais le voir revenir par pitié? Non, non, jamais!

— Je vois bien que vous l'aimez toujours!

— Oui, toujours!

— Soit, soit! je ne veux pas vous heurter, chère petite... Mais enfin, un moment viendra où il faudra parler raison, et alors, je vous le demande, qu'est-ce que vous deviendrez?...

— Je ne sais pas.

— Il serait bon de le savoir.

— Que voulez-vous que je fasse?

La vieille femme se rapprocha.

— Voyons, dit-elle, vous avez bien quelqu'un que vous connaissez à Paris?

— J'ai mon père et ma mère, répondit Nicette.

— Pourquoi ne retournez-vous pas chez eux?

— Ils me battraient!

— Dans le premier moment peut-être. Ça, c'est naturel. Mais après?

— Si vous saviez!...

— Eh! croyez-vous que j'aie été élevée sur la plume! Allons donc; nous connaissons ça. Mais, j'en suis pour ce que j'ai dit, et, si vous le voulez, je me chargerai de voir papa et maman. Quel est le meilleur des deux?

— C'est mon père!

— Je l'aurais parié... Le père, ça aime toujours mieux les filles... Eh bien... dites un mot!

— Non! non!... Tenez! ne me parlez plus de cela. Vous savez que j'ai déjà bien assez de sujets de tristesse; je vous en prie...

— Allons! allons! ne vous tourmentez pas, mon petit trognon; on n'en parlera plus. Là! êtes-vous contente?

Et elle s'éloignait en remuant la tête.

Quand elle n'était plus là, Nicette se prenait à pleurer.

C'était vrai, cependant, ce que disait la bonne vieille.

Si elle avait été, comme tant d'autres, dans la douloureuse situation où elle se trouvait, elle aurait eu un refuge assuré dans le cœur de ses parents...

Une mère, il semble que ce soit créé pour être indulgent et bon, elle le sentait bien maintenant; on eût dit que, mystérieusement, à son insu, un sentiment nouveau, profond, grave, l'avait pénétrée.

Quelque chose comme une initiation à la maternité!...

Elle n'avait jamais compris, elle devait moins que jamais comprendre que l'on ne fût pas bon pour les faibles, et parfois la tentation la prenait d'aller revoir le bonge où elle avait été élevée, où elle avait tant souffert.

C'est son père qui l'attirait surtout.

Que faisait-il?... Qu'était-il devenu au milieu du désordre où il vivait?

Ce devait être toujours la misère noire, hideuse ; la vie criminelle où le pied peut, à chaque instant, glisser dans le sang !

Peut-être sa présence les sauverait-elle.

Elle leur porterait quelque argent... et qui sait si le père ne consentirait pas à retourner au travail ?

Pourquoi ne pas essayer ?

Elle vécut pendant quelques jours avec cette pensée, fit mille projets avant de se décider, puis enfin, un soir, elle prit résolument son parti et se dirigea vers la rue de la Cerisaie.

Son cœur battait violemment. Elle craignait de rencontrer sa mère seule. Que lui dirait-elle ? Elle ne savait vraiment pas.

La rue était déserte et sombre, comme toujours, mais elle connaissait les étres, et elle ne tarda pas à s'enfoncer dans l'allée visqueuse qui aboutissait à l'escalier.

Elle monta.

Une hésitation suprême l'avait prise au moment de mettre le pied sur la première marche, mais une voix qu'elle entendit alors vint aussitôt lui rendre tout son courage, et elle commença l'ascension d'un pas décidé.

Toutefois, quand elle eut atteint le palier, elle s'arrêta et prêta l'oreille.

On se disputait, c'était la voix de Bricole et celle de Lambert, auxquelles la mère mêlait de temps à autre quelques grognements menaçants.

Que se passait-il ?

Nicette entendait fort mal. D'ailleurs, elle pouvait être surprise par quelque voisin, qui lui aurait fait payer cher son indiscretion.

Elle ne vit qu'un parti à prendre, et n'hésita pas.

Le cabinet-soupente était devant elle ; c'était le meilleur poste d'observation qu'elle pût choisir ; elle le connaissait de longue date, pour s'y être couchée souvent sans souper, et elle y entra !

De là, elle pouvait tout entendre sans craindre d'être dérangée.

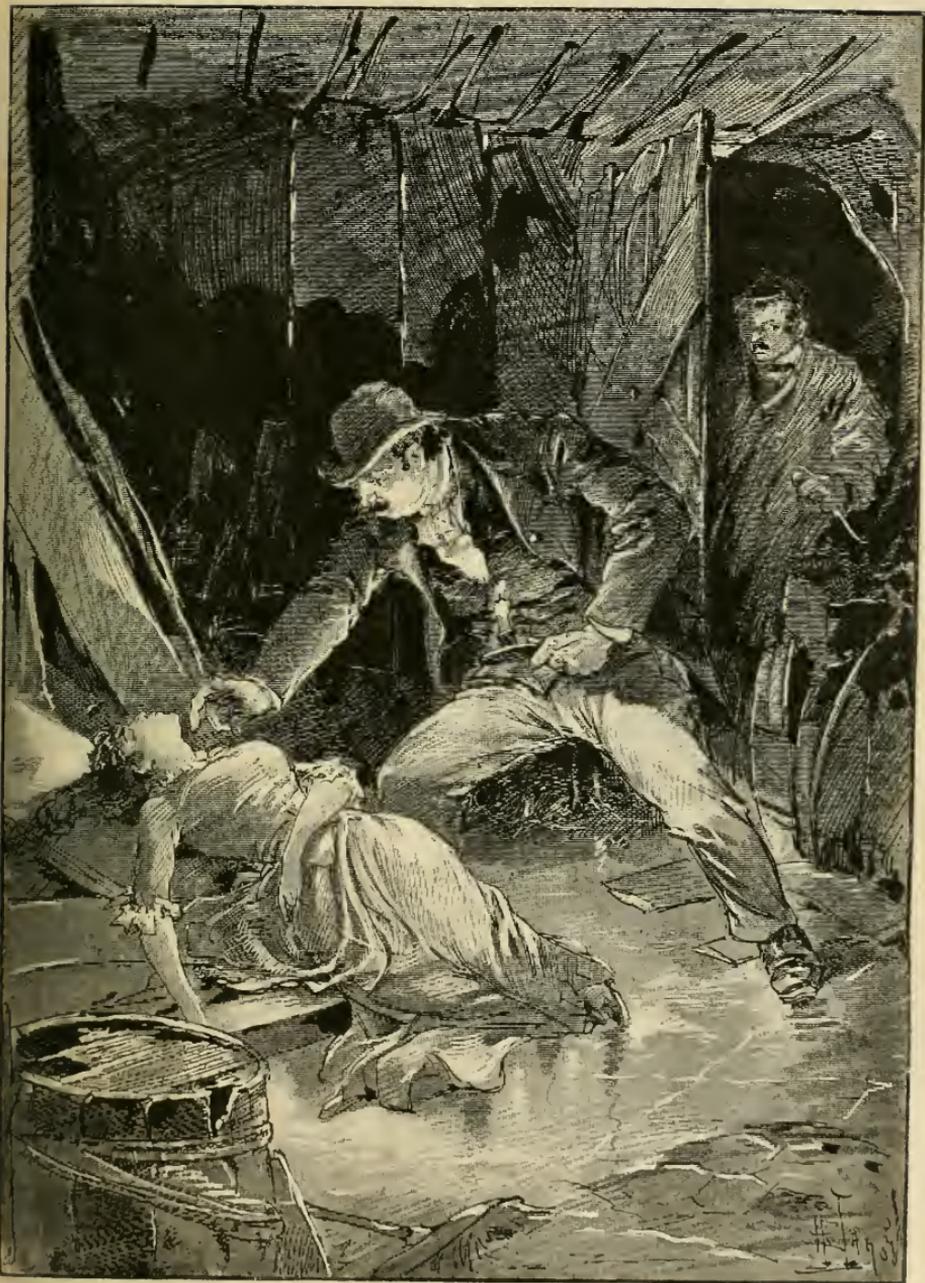
Elle se blottit dans un angle, retint son souffle et écouta.

La discussion continuait. Cette fois, c'est la mère Bricole qui parlait.

Et elle parlait haut et ferme, s'adressant à Lambert.

— Toi ! disait-elle d'un accent guttural, tu sais, je ne veux pas que tu recommences... et je te surveillerai. Qu'est-ce que c'est encore que cette affaire ? J'ai bien le droit de le savoir et de me méfier... Quelque jour, ça tournera mal, et Bricole sera bien avancé quand on lui aura coupé le cou.

— Est-ce que l'on coupe le cou à personne à c'te heure... riposta Lambert sur un ton qui semblait venir des bancs de la cour d'assises. Vous me faites mal ! Et si vous n'avez pas de meilleures raisons à nous donner..



Il eut à peine pénétré dans le cabinet, qu'il jeta un cri... (P. 324.)

D'ailleurs, ajouta-t-il, si Bricole ne veut pas, je ferai l'affaire tout seul...

— Toi? fit Bricole en frappant sur la table.

— Oui, moi!... répondit Lambert, et tu sais bien pourquoi... C'est une occasion, je n'ai pas été la chercher; mais du moment qu'elle s'offre à moi, je ne veux pas la laisser échapper.

— De qui s'agit-il donc?... interrogea la femme.

— Et je suis bien sûr, continua Lambert, que maman Bricole sera pour moi quand je lui aurai expliqué la chose.

— Eh bien, explique-la donc! répliqua la vieille mégère, car vous êtes là tous les deux à faire des cachotteries que ça fait pitié.

Il y eut alors un court silence, pendant lequel Nicette attendait avec un redoublement d'anxiété.

Ce qu'elle avait entendu était déjà bien saisissant. Il s'agissait, évidemment, de quelque pacte de sang; elle frissonnait de tous ses membres en songeant que son père allait prêter les mains à cette épouvantable action!

Et puis, au-dessus de l'horreur qu'elle éprouvait, une autre sensation indéfinissable s'emparait d'elle. Elle n'eût pu dire pourquoi, mais tout son sang se glaçait dans ses veines, et la pensée d'un danger terrible, inconnu, l'envalissait tout entière.

Les deux hommes et la femme venaient de boire. Lambert reprit :

— Nous avons, l'autre jour, dit-il, parlé de Nicette... pas vrai?

— Oui, après? fit la vieille.

— Je vous ai dit qu'elle est à Paris et que, selon toute vraisemblance, son baryton l'a lâchée.

— Eh bien?

— Eh bien! c'est de lui qu'il est question.

— De lui! s'écria la mère Bricole, la lèvres torve: l'affaire que tu proposes, c'est pour Caminade?

— Comprenez-vous?

— Et Bricole hésite? Ah! il n'a donc pas de cœur!

— Dame! vous aviez l'air de l'approuver, tout à l'heure.

— C'est que je ne savais pas!

— Et maintenant?

— Maintenant, il fera ce qu'il voudra, et je ne m'y opposerai pas. Voyons! c'est pour demain, disais-tu?

— Pour demain, oui.

— A quelle heure?

— Minuit.

— Et en quel endroit?

— Ça, je n'en sais rien... On nous le dira... et le *gommeux* n'aura alors qu'à bien se tenir!

Une lueur sinistre traversa le regard de la vieille, pendant qu'un hideux sourire venait contracter sa lèvre. Elle alla à Bricole, qui n'avait rien dit, et le secoua avec force.

— Eh bien! tu te tais, toi? dit-elle; tu seras toujours le même! tu as entendu cependant! C'est du baryton qu'il s'agit... Comprends-tu! Qu'as-tu à répondre?... parle!

Bricole releva lentement les yeux, et il allait parler, quand la vieille et Lambert échangèrent tout à coup un regard effaré.

Un bruit venait de se faire entendre dans la soupente : quelque chose comme le bruit d'un corps qui aurait roulé sur le plancher.

— Il y a quelqu'un là! s'écria la mère Bricole.

— On nous épiait! ajouta Lambert, en fouillant sa poche.

Et il s'élança vers la porte...

Mais déjà Bricole s'y était précipité, et il eut à peine pénétré dans le cabinet, qu'il jeta un cri et releva Nicette qui venait de s'affaïsser sur elle-même.

Le père Bricole l'avait prise dans ses bras comme il eût fait d'un enfant : il vint la déposer sur une chaise auprès de la table.

La pauvre enfant était toute frissonnante, et n'osait lever les yeux.

— Comment étais-tu là? demanda la mère d'un ton menaçant.

— Tu nous espionnais! ajouta Lambert, les poings serrés.

Nicette passa sa main sur son front.

— Je venais vous voir, balbutia-t-elle; mais comme je montais l'escalier, j'ai entendu des voix, et alors je suis entré là... comme autrefois.

— Et tu as entendu? dit Lambert.

— Mais... je ne sais... je...

— Tu as entendu! insista la vieille mégère, tu connais ce qui se prépare... tu sais qu'il s'agit...

Nicette se dressa de sa chaise, les deux mains sur sa poitrine, et, bravant le regard d'hyène dont l'enveloppait sa mère :

XLIII

— Eh bien, oui! dit-elle avec force; oui, j'ai tout entendu! Je sais que vous préparez le plus odieux des guets-apens... que Lambert veut assassiner l'homme que j'aime!... et je remercie Dieu qui m'a inspiré la pensée de venir ici, ce soir, pour y surprendre vos épouvantables confidences, car maintenant je

saurai déjouer vos projets, et Caminade apprendra dès demain le danger qui le menace!

— Tu ne feras pas cela! s'écria la vieille, d'un air de défi farouche.

— Vous le verrez bien, répliqua Nicette.

— Ah! je ne te le conseille pas, tu sais! fit Lambert.

— Qui m'en empêchera?

— Moi! dit la mère.

— Et moi donc! ajouta le jeune voyou.

Et tous les deux, l'œil ardent, les poings menaçants, semblaient prêts à fondre sur elle.

Nicette ferma les yeux et jeta ses deux mains en avant.

— Oh! mon père! mon père! supplia-t-elle, en un appel suprême.

Un ricanement lui répondit.

— Le père! fit la vieille; ça serait du nouveau: tu l'appelles à ton secours, quand tu veux le dénoncer, le livrer à la police! — Ah! il y a trop longtemps que tu nous trahis. Qu'est-ce que tu as jamais fait pour nous? Tu te ballades, tu te goberges, tu rigoles! Est-ce que tu as pensé quelquefois à ton père? allons donc! En voilà assez!... tu avais quitté le chenil, tu y es revenue, tant pis pour toi; tu y resteras, et si l'envie te prend de te révolter, c'est à moi que tu auras affaire.

— Vous voulez me faire peur!

— Je veux que tu obéisses.

— J'obéirai, si vous me promettez qu'on ne touchera pas à Caminade... sans cela, je refuse.

— Ne répète pas cela!

— Enfin, si je refuse?... répéta Nicette, qui, malgré elle, se grisait de son propre entêtement.

La vieille proféra un rugissement, l'attira violemment à elle, et agita ses doigts crochus comme si elle se disposait à l'étrangler.

Un cri effrayant retentit, et Nicette alla tomber sur la chaise.

Mais ce n'est pas elle qui avait poussé ce cri!

Le père venait de se lever du coin où il s'était tenu jusqu'alors, en apparence, impassible, et d'un bond il s'était précipité sur la mère Bricole, qu'il avait prise à la gorge.

Celle-ci crut sa dernière heure arrivée.

— Ah! canaille! misérable!... balbutia-elle; voilà que tu défends ta *rouleuse*, à présent.

— Tais-toi! fit Bricole d'une voix terrible.

— Lâche! tu es lâche... A moi! à moi!

— Te tairas-tu, à la fin?

— Lambert! à moi! Ah! elle me paiera ça! Tu as beau faire, tu ne seras pas toujours là! et alors...

Elle n'acheva pas... Bricole lui avait serré la gorge, peut-être un peu trop fort... et elle avait roulé comme une masse sur le plancher.

Nicette devint blanche comme un suaire.

— Ma mère! ma mère! s'écria-t-elle éperdue.

Et, oubliant les menaces de la malheureuse, elle alla s'agenouiller auprès d'elle. Elle l'avait crue morte, mais la mégère avait la vie dure, elle n'était qu'évanouie.

Nicette respira.

D'ailleurs son père était derrière elle et venait de lui prendre le bras.

Elle se retourna vivement.

— Viens! dit alors Bricole, d'un ton bref; ne reste pas ici! Tu as eu tort de parler comme tu l'as fait.

— Ah! ils ne tueront pas Caminade, n'est-ce pas? interrompit Nicette.

— Ne parlons plus de ça.

— Mais répondez-moi, au moins, vous voyez que je me meurs. Vous n'êtes pas méchant, vous! même je sais bien que vous m'aimez; vous ne voudrez pas faire cet effroyable chagrin à votre petite Nicette; dites-moi, promettez-moi!... mon père...

Bricole eut un mouvement violent, et reprenant brusquement le bras de l'enfant, il l'entraîna jusque sur le palier.

Une fois là, il la lâcha.

— Va-t-en, dit-il; va-t-en! et surtout, ne reviens plus! peut-être ne pourrais-je pas toujours te défendre.

— Ah! vous êtes bon, balbutia Nicette.

— Non...

— Vous avez beau dire! je le sens, et si vous vouliez, mon Dieu, comme nous pourrions être heureux!

— Assez! interrompit Bricole. Maintenant c'est fini! tu n'as plus rien à craindre, tu peux te retirer, laisse-nous.

— Eh bien, oui! répondit Nicette, oui, je vais m'en aller... mais auparavant, je vous en conjure, dites-moi au moins que vous ne m'en voulez pas et que vous m'aimez toujours!

Elle eut à peine le temps d'achever. Bricole l'avait prise dans ses bras et l'embrassait avec une violence folle.

Cela dura quelques secondes; puis sans ajouter une parole, il s'éloigna à pas rapides et rentra dans la chambre, dont il referma la porte derrière lui.

Nicette était restée toute étourdie de cette étreinte; elle fut un moment à se remettre.

Cependant elle ne pouvait demeurer sur ce palier, où de nouveaux dangers la menaçaient encore, et peu après elle descendit l'escalier et gagna la rue.

Elle avait la tête perdue et se demandait ce qu'elle allait faire.

Bricole peut-être renoncerait à donner suite à son sinistre projet.

Mais Lambert!

Lambert, poussé par la mère, hésiterait-il?

Il était certain, que sa jalousie, excitée par la haine de la mégère, lui communiquerait, au contraire, de plus implacables résolutions.

A quel espoir se cramponner?... Il n'y en avait aucun.

D'ailleurs, comment prévenir Caminade, puisqu'elle ne connaissait pas son adresse!

Sans doute il se cachait, et alors où le chercher?

Tout à coup, une idée lui vint avec la rapidité lumineuse de l'éclair.

Et sans s'attarder à réfléchir — il n'y avait pas de temps à perdre — elle se dirigea vers le quai aux Fleurs.

Elle allait à la préfecture de police.

Il était tard; les quais étaient déserts; elle ne songea même pas à avoir peur.

Il s'agissait de sauver Caminade; rien ne l'eût arrêtée.

Elle voulait voir Lamblin, se confier à lui, lui demander conseil, et le supplier de protéger les jours du jeune baryton, auquel il avait témoigné une vive sympathie.

Malheureusement, à la préfecture elle ne trouva pas celui qu'elle cherchait.

Lamblin était sorti de bonne heure et ne devait revenir que le lendemain.

Toutefois, on eut pitié d'elle en la voyant si désolée, et on lui donna son adresse.

Sa dernière adresse, pour être plus précis, car Lamblin changeait souvent de domicile.

Cette fois, il demeurait assez loin; mais ce n'était là qu'un détail.

Nicette prit une voiture et se fit conduire au faubourg Saint-Antoine.

Le trajet fut vite franchi, et quand la voiture s'arrêta au numéro indiqué, elle sauta lestement sur le trottoir, et alla sonner à la porte.

Mais au moment de tirer le bouton de la sonnette, toute sa chair se prit à frissonner, et elle se retint au mur pour ne pas tomber.

Un homme passait sur le trottoir opposé, et cet homme, elle l'avait reconnu tout de suite.

C'était Caminade!

Elle comprima ses lèvres pour ne pas crier, et un moment un désir fou lui vint d'aller se jeter dans ses bras!

Une fausse honte la retint.

On supporte malaisément l'amour de la femme que l'on n'aime plus, et peut-être que Caminade ne l'eût pas voulu reconnaître!

Elle demeura immobile et glacée, et le jeune baryton passa sans se douter de rien.

Quand le bruit de ses pas se fut éteint au loin, Nicette, affolée de douleur, le cœur brisé, agita brusquement la sonnette.

La porte s'ouvrit aussitôt, et elle se précipita vers la loge, qui était encore éclairée.

— M. Lamblin? demanda-t-elle, d'une voix qui tremblait de sa récente émotion.

La concierge paraissait être seule au premier abord; mais il y avait, au fond de la loge, un homme enfoncé dans l'ombre et qui avait fait un mouvement à la question de Nicette.

— Qu'est-ce que vous lui voulez? répondit la concierge.

Mais Nicette venait de reconnaître l'homme et une exclamation de joie lui était échappée.

— M. Lamblin, dit-elle, vous! c'est vous! Ah! je suis bien heureuse de vous voir.

— Qu'y a-t-il donc? fit l'agent en se levant; qui t'amène à cette heure, et surtout qui t'a donné mon adresse?

— Je suis allée à la préfecture de police.

— Oh! oh! c'est grave, alors?

— Très grave.

— De quoi s'agit-il?

— De Caminade.

— Tu penses encore à lui?

— Je ne veux pas qu'on le tue!

Lamblin alla prendre sa clef au *tableau* de la loge.

— On ne tue pas les gens comme ça! répliqua-t-il en allumant sa bougie. Cependant, puisque tu as à me parler... nous allons monter à ma chambre. Ce n'est pas haut... au premier, et là, tu me conteras ton affaire tout à ton aise... Suis-moi...

Lamblin prit les devants, et Nicette le suivit.

Il demeurait au premier étage, de sorte qu'un instant après ils se trouvaient seuls dans sa chambre.

L'agent regarda l'enfant avec intérêt.

— Diable! dit-il en fronçant le sourcil, te voilà toute bouleversée.

— Ah! c'est que tout à l'heure... je l'ai rencontré.

— Qui ça? Caminade?



Ils virent passer trois ombres. (P. 335.)

- Oui, monsieur Lamblin.
- Dans le quartier?
- A l'instant.
- Il est venu plus tôt que d'habitude?
- Vous l'avez déjà vu, vous aussi?
- Parbleu! tous les jours... seulement, généralement c'est plus tard.

— Mon Dieu! elle demeure donc par ici?... balbutia Nicette avec un sanglot.

— Sans doute... et c'est même pour eux que je suis venu m'installer de ce côté. Mais ce n'est pas de cela qu'il est question... Tu m'as dit qu'on voulait le tuer?

— Oui! oui!

— Qui t'a dit ça?

— Je viens de la rue de la Cerisaie et là, j'ai entendu le complot.

— Lambert, Bricole... toute la clique, dit Lamblin; allons, pas de réticences, dis-moi tout, car enfin, si tu veux que nous fassions quelque chose d'utile, il faut savoir.

Nicette raconta aussitôt la scène de la rue de la Cerisaie, et Lamblin l'écouta avec une sérieuse attention.

Quand elle eut achevé son récit, il garda un moment le silence.

— Je me doutais bien qu'ils machinaient quelque chose, dit-il enfin, en relevant le front; c'est toujours lui! le misérable...

— Le docteur, n'est-ce pas? fit Nicette.

— Oui, le docteur.

— Pourquoi en veut-il à Caminade? il ne le connaît pas... Il ne lui a rien fait.

Lamblin eut un mystérieux et fin sourire.

— Ça, répliqua-t-il, c'est une autre paire de manches et je crois, au contraire, qu'il a de bonnes raisons pour s'en débarrasser.

— Mais maintenant que vous voilà prévenu... vous empêcherez ce guet-apens!

L'agent haussa les épaules.

— Je me garderai bien d'empêcher quoi que ce soit, répondit-il. L'occasion est trop belle. Voyons, écoute-moi! Tu veux sauver Caminade, n'est-ce pas?

— Ah! au prix de ma vie, s'il le faut, dit Nicette.

— Tu es un bon petit cœur... trop bon, même. Mais j'espère bien qu'il n'y aura pas besoin d'un tel sacrifice.

— Il suffirait peut-être de le prévenir.

— Oh! surtout pas ça! dit Lamblin avec vivacité. Si tu tiens à ce qu'il vive, il ne faut le prévenir de rien.

— Que faire alors?

— Je te le dirai. Seulement, une fois engagée dans l'affaire, malheur à toi, malheur à lui, si tu recules.

— Le danger ne me fait pas peur

— Tant mieux...

— Alors, je vous verrai demain?

— Oui, demain, ma chère enfant... et Dieu veuille que tu n'aies pas à te repentir de ton dévouement.

Nicette le quitta sur ces mots, et elle s'empressa de rentrer chez elle.

Elle était encore tout agitée et émue, et avait hâte de prendre un peu de repos.

Mais au moment où elle allait se mettre au lit, tout son être se prit à tressaillir...

Sur le marbre de sa table de nuit, elle venait d'apercevoir une lettre.

XLIV

Une lettre pour elle...

Qui donc l'avait déposée là, pendant son absence?

Un moment elle eut un fol espoir!

Si c'était Caminade...

Mais elle connaissait trop bien son écriture, et vit tout de suite que ce n'était pas lui...

Qui était-ce donc? Qui lui écrivait?

Ce ne pouvait être Lamblin non plus, puisqu'elle venait de le quitter.

Elle prit le moyen le plus prompt et le plus sûr, et ouvrit la lettre.

Il n'y avait pas de signature; voici ce qu'elle contenait :

« Tu veux sauver Caminade? Eh bien, dis-lui de ne pas aller demain à son rendez-vous ordinaire. »

Son cœur se gonfla.

Ce billet! il n'y avait qu'une personne qui pouvait le lui avoir envoyé.

C'était Bricole!

Il avait pensé à elle, le cher père! Un flot de larmes lui monta aux yeux.

Mais comment prévenir Caminade?

Un homme seul eût pu lui donner son adresse, Lamblin.

Et Lamblin lui avait surtout recommandé de ne rien dire à Caminade.

Que faire? Elle ne savait plus.

Pourtant, le danger était imminent, et elle se demandait par quel moyen le conjurer. Elle passa une nuit terrible; quand elle se leva, le lendemain, elle n'avait pas dormi une heure.

Elle était accablée, et toujours la même question se posait : que faire?

Lamblin lui avait dit qu'il la viendrait voir; et c'était un homme qui ne parlait pas à la légère.

Elle attendit donc.

La matinée se passa... puis l'après-midi; puis enfin la nuit vint.

Elle n'y tenait plus...

Si, par impossible, Lamblin allait lui manquer, que deviendrait-elle?

Il y avait des moments où elle formait des projets fous!

Elle était à bout de patience; elle jeta une mante sur ses épaules, un voile sur ses cheveux, et gagna la porte.

Elle était résolue à se rendre faubourg Saint-Antoine, au domicile de l'agent.

Mais comme elle ouvrait sa porte, elle entendit des pas qui montaient l'escalier. — C'était lui!

Elle rentra vivement dans sa chambre. Lamblin y arriva presque en même temps qu'elle.

— Ah! ah! nous nous impatientons! dit-il sur le mode ironique; et où allions-nous comme ça?

— Chez vous, monsieur Lamblin, répondit Nicette.

— Je t'avais pourtant dit de m'attendre.

— C'est vrai! mais, depuis hier, j'ai reçu une lettre.

— Que dit-elle, cette lettre?

— Elle m'engage à prévenir Caminade, si je veux le sauver.

— Et quel est celui qui donne de si bons conseils?

— Lisez vous-même, ça n'est pas signé, mais...

Lamblin prit le billet et lut.

— Mais tu t'es doutée de qui ça venait, acheva-t-il. Parbleu! nous ne sommes ni aveugles, ni sourds... et d'après ce que tu m'as conté hier, ça ne peut être que Bricole.

— Mon père, n'est-ce pas? fit Nicette, en joignant les mains.

— Eh! qui veux-tu que ce soit? Allons, il vaut encore mieux que je ne croyais, quoique, tout de même, cette lettre prouve qu'il ne renonce pas à son projet, et que s'il le trouve à son rendez-vous, il lui fera passer un mauvais quart d'heure.

— Ah! vous m'avez promis de sauver Caminade.

— Je l'ai promis, et j'espère réussir. Mais si je fais cela, tu entends, ce n'est pas pour lui au moins.

— Cependant, vous paraissiez l'aimer?

— Je ne m'en défends pas. Seulement... depuis...

— Depuis, quoi?

Lamblin prit les deux mains de Nicette et, la regardant bien dans les yeux :

— Mais tu ne sais donc pas, dit-il, quelle est cette femme avec laquelle il te trompe?

— Qu'importe son nom, puisque je ne la connais pas.

— Et, si tu la connaissais?

— Moi!

— Si le choix même de cette maîtresse était un acte encore plus odieux que l'abandon dans lequel il te laisse?

— Que dites-vous, monsieur Lamblin, je vous en supplie; vous m'en dites trop ou trop peu; cette femme! quelle est-elle? je veux le savoir, parlez.

Lamblin allait répondre; il se ravisa.

— Non! dit-il, à quoi bon; tu le sauras bientôt, et alors, tu jugeras par toi-même; voyons, es-tu prête?

— Où faut-il aller?

— Il faut me suivre.

— Partons.

Ils descendirent; une voiture attendait à la porte; ils y montèrent.

— Rue de Reuilly, dit l'agent au cocher.

Et la voiture partit.

Il y avait, à cette époque, rue de Reuilly, presque en face de la caserne, un vaste enclos au milieu duquel on avait élevé une maison d'assez bonne apparence, qui était restée inhabitée pendant trois ou quatre années.

Depuis quelques semaines, cependant, un locataire était venu s'y installer.

Un singulier locataire, on ne l'avait jamais vu.

Pendant le jour, la maison restait close, et l'on n'y voyait personne. Les volets en étaient fermés avec soin; la porte ne s'entr'ouvrait même pas.

Seulement, vers onze heures, une voiture arrivait, déposait une femme voilée sur le seuil, et repartait aussitôt, pour venir la reprendre vers trois heures du matin.

Et, entre minuit et trois heures, on voyait filtrer, à travers les tames des persiennes du premier étage, une lumière doucement tamisée.

On accédait à la maison par une allée de tilleuls qui commençait au mur de clôture, et le reste de l'enclos était planté d'arbustes qui formaient çà et là d'épais et sombres fourrés.

Le jour, encore, c'était assez gai; la nuit c'était sinistre.

Du reste, le quartier était désert, à partir de dix heures du soir, on n'y rencontrait que de rares passants.

C'est à vingt pas environ de cette habitation que la voiture de Lamblin s'arrêta.

Il sauta à terre, et aida Nicette à descendre à son tour.

La pauvre enfant était grave et triste : elle n'avait pas dit un mot durant le trajet.

L'heure était solennelle : il s'agissait de la vie de Caminade!

Et même, au fond de son cœur soucieux, une autre sensation la troublait.

Elle ne parvenait pas à chasser de son esprit les dernières paroles de Lamblin. Cette femme, pour laquelle Caminade l'avait délaissée, il avait dit qu'elle la connaissait !

— Était-ce possible ! elle se creusait l'esprit pour se rappeler.

Elle connaissait si peu de monde... pour mieux dire, elle ne connaissait aucune femme.

D'ailleurs, quand elle y avait pensé, elle avait toujours cru que ce devait être quelque artiste du théâtre, une camarade à lui, la première chanteuse, peut-être, qui était jolie.

Puis, une fois, cette idée lui était venue qui l'avait fait sourire :

Séraphita !

Ça, c'était insensé. Mais qui donc, alors ?

— Nous voici arrivés ! dit Lamblin, qui venait de renvoyer la voiture, en ordonnant au cocher d'aller l'attendre dans le faubourg. Maintenant, il s'agit d'ouvrir l'œil et, surtout, de ne pas donner l'éveil. Voyons, il est encore temps de renoncer.

— Je suis prête, je vous l'ai dit, répondit Nicette.

— Tu ne vas pas perdre la tête, au moins ?

— Comptez sur moi.

— Quoi qu'il arrive ?

— Il s'agit de Caminade, la mort même ne me fera pas peur !

— Viens donc ! conclut Lamblin.

Il ouvrit la porte, s'engagea dans l'allée de tilleuls, et, finalement, alla se réfugier dans un des fourrés qui entouraient l'habitation.

— Il y a de la lumière au premier étage, lit observer Nicette, à voix basse comme un souffle.

— Elle est là !

— Comme je voudrais la voir !

— Tu la verras.

— Mais lui !...

— Silence, le voici.

Nicette se tut, son œil devint ardent.

Caminade s'avancait sous l'allée de tilleuls, d'un pas heurté et fébrile, et quoique la nuit fût assez sombre, Nicette crut voir que son visage était altéré, et qu'une préoccupation pesait sur son esprit.

Elle se sentit froid au cœur, et serra le bras de Lamblin.

Celui-ci avait fait la même remarque et de sa part, c'était grave... car, ainsi qu'il avait coutume de le dire, il avait l'œil américain.

— Hum ! dit-il, quand Caminade se fut éloigné ; est-ce qu'il se douterait de quelque chose ?

— Nous aurions dû le prévenir, balbutia la pauvre Nicette.

— Eh bien! eh bien! est-ce que ça va te reprendre? C'est qu'il ne le faudrait pas, nous jouons notre peau, ici, et à la moindre imprudence, je te l'ai dit, nous serions frits.

— Cependant...

— Cependant, motus, et veille au grain : voici que je flaire le parfum de Lambert; il n'y a plus à barguigner, attention!

On entendait en effet, en ce moment, un bruit mystérieux dans l'enclos, et peu après, ils virent passer trois ombres qui se dirigeaient cauteusement vers l'habitation.

C'était le docteur, Bricole et Lambert.

En passant près du fourré où Nicette et Lamblin se tenaient blottis, ils s'arrêtèrent.

— Ainsi, c'est bien entendu? dit le docteur.

— Parbleu! fit Lambert.

— Je vais entrer le premier; vous vous tiendrez au rez-de-chaussée, et à mon premier appel...

— Nous ne lambinerons pas... tu peux y aller.

— Crois-tu que Caminade soit là? demanda la voix de Bricole.

— Tiens! pourquoi qu'il n'y serait pas! Quand on peut s'offrir une maîtresse comme celle-là, on la délaisserait!... Demande plutôt au docteur...

Le docteur ne releva pas le propos, et, sans plus s'occuper de ses acolytes, il marcha vers l'habitation.

Cependant Caminade l'y avait précédé... et ainsi que Nicette et Lamblin l'avaient observé, c'est sous l'influence d'étranges pensées qu'il s'y rendait...

Quelques heures auparavant, un incident des plus bizarres s'était produit, qui l'avait vivement ému et profondément troublé...

Voici à quelle occasion.

XLV

Ce soir même, au moment où il se disposait à sortir, on lui avait monté une lettre.

C'était là un fait banal, et qui n'était pas fait pour le surprendre.

D'ailleurs, il n'en reconnaissait pas l'écriture, — une belle écriture d'homme.

Elle venait de Paris, était adressée à Bordeaux, d'où elle avait été réexpédiée sur la capitale.

Rien de tout cela n'était extraordinaire : mais Caminade s'était mis à examiner la suscription ainsi que l'enveloppe, et il la tournait et la retournait comme s'il eût hésité à l'ouvrir.

Tout à coup ses yeux vinrent à tomber sur les armes dont elle était scellée, et il eut comme un éblouissement.

Ces armes, il lui sembla qu'il les avait déjà vues. Mais à quelle occasion? Il ne se le rappelait pas.

Il resta quelque temps pensif, évoquant des souvenirs, oubliant de décacheter la lettre.

Et à mesure qu'il songeait, des frissons intenses passaient sur sa peau, sans qu'il parvint à démêler la cause de cette sensation.

Enfin, il reprit possession de lui-même, déchira l'enveloppe et courut à la signature.

— La lettre était du comte de Savenay.

Il lui écrivait, le croyant encore à Bordeaux, et le priait, s'il venait à Paris pendant les vacances de ne pas manquer de le venir voir.

Le comte de Savenay, il y avait longtemps que Caminade n'y avait pas pensé.

Il n'avait plus entendu parler de lui depuis l'entrevue de la Bastide, ses succès le lui avaient fait oublier.

Il en eut comme un remords.

Quoique malheureux, cependant le comte n'avait cessé de porter le plus vif intérêt à Caminade; mais le bonheur rend égoïste, et le jeune baryton avait eu bien d'autres préoccupations!

Il se promit de réparer ses torts et résolut que, dès le lendemain, il irait trouver le comte à son hôtel.

Il replia la lettre, et comme il la replaçait dans son enveloppe, pour la seconde fois ses yeux s'arrêtèrent sur le cachet...

Et bientôt il ne put en détacher ses regards.

— Oh! ce cachet!...

C'était comme une fascination qui le prenait par tous ses sens... Et de temps en temps, par intervalles rapprochés, il se secouait pour se dégager des pensées qui l'obsédaient.

Tout à coup, il tressaillit et une sueur glacée perla à ses tempes.

Il pressa son front de ses deux mains, et sa poitrine se souleva.

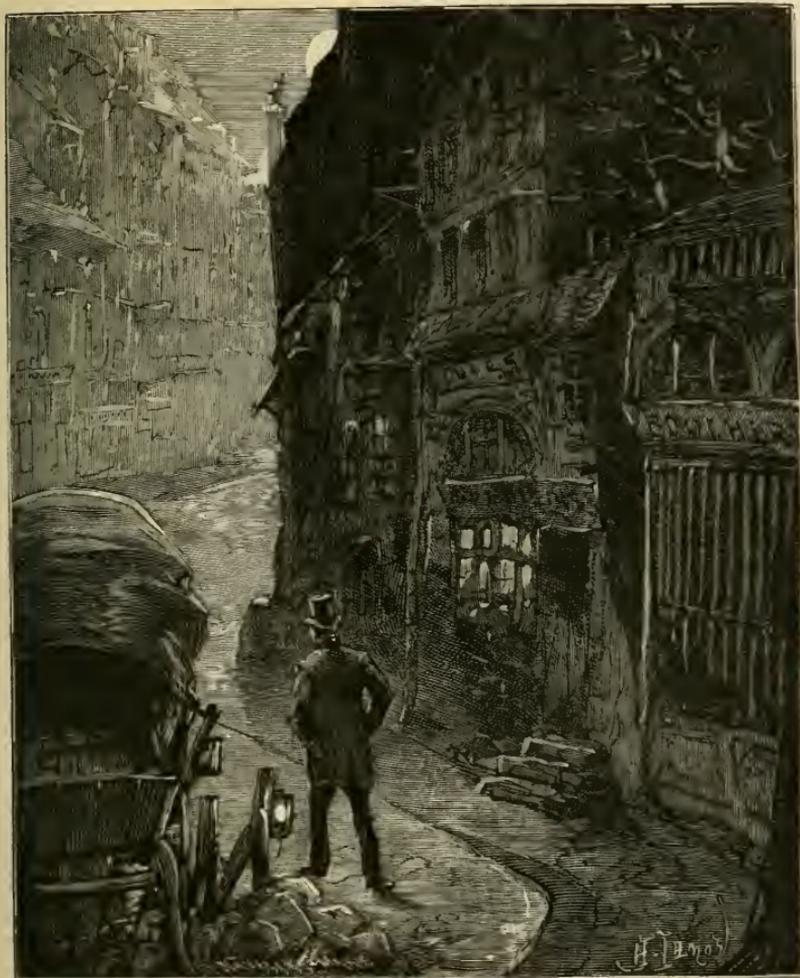
Puis, courant à son bureau, il se mit à fouiller àprement un des tiroirs.

Il en tira plusieurs lettres, les compara à celle qu'il venait de recevoir, et subitement ses joues se couvrirent d'une pâleur de mort.

— Mon Dieu! murmura-t-il d'un accent brisé, ce n'est pas possible! ce serait à devenir fou. Oh! si cela était...

Il repoussa les lettres et s'habilla à la hâte.

La fièvre brûlait ses veines; il allait, venait, impatient, oppressé, le front moite, l'œil plein de lueurs troubles.



Il gagna le faubourg Saint-Antoine, à pied. (P. 337.)

— Non! non! disait-il, ce n'est pas possible; je l'aurais deviné, quelque chose m'aurait averti!

Quand il eut fini de s'habiller, il sortit et gagna le faubourg Saint-Antoine, à pied.

Il étouffait; il avait besoin de respirer.

Et quand, une demi-heure plus tard, il pénétra dans la maison de la rue de Reuilly, son agitation n'était pas encore calmée.

Il avait une clef du rez-de-chaussée, il ouvrit et monta au premier étage. La jeune femme l'attendait.

Dès qu'elle l'aperçut, elle courut à sa rencontre.

— Enfin! enfin! dit-elle; je craignais de ne pas te voir.

— Pourquoi? fit Caminade.

— Est-ce qu'on sait? Quand on aime, on a toujours peur; et depuis quelque temps je ne vis plus; il faut que cette existence finisse.

— Comment? fit Caminade.

— J'ai trouvé un moyen.

— Lequel?

— M'aimes-tu réellement, profondément, comme je t'aime moi-même de toute mon âme?

— Tu en doutes?

— Ah! si j'en doutais, je serais morte; aussi, je n'ai pas reculé, et toutes mes précautions sont prises.

— Quelles dispositions?

— Demain nous fuirons!

— Fuir! et où veux-tu aller?

— Au Brésil.

— Es-tu folle! est-ce possible!

— Demain, un paquebot part du Havre — pour Rio — j'ai fait retenir deux places; dans vingt-quatre heures nous aurons quitté la France.

— Mais c'est insensé, je le répète: pourquoi faire? D'ailleurs, le pourrais-je, songes-y-donc, et mon engagement, mon dédit?

Et puis, ajouta Caminade avec effort, ce n'est pas tout.

— Qu'y a-t-il encore? interrogea la jeune femme.

Et son regard s'attacha à Caminade avec une persistance inquiète.

— Voyons, parle, insista-t-elle, ou plutôt non, ne dis rien! je n'avais pas remarqué tout d'abord; tu es pâle comme je ne t'ai jamais vu; qu'est-il survenu? tu as rencontré quelqu'un?

— Non, personne.

— Alors, pourquoi cette pâleur... tes mains sont glacées... tu as quelque chose! Qu'est-ce que cela peut-être? Tu vois bien que tu me fais mourir? Mais qu'as-tu donc? Réponds au moins. Ne me torture pas ainsi.

Caminade parut prendre une résolution devant laquelle il avait jusqu'alors reculé.

— Eh bien! oui! dit-il, je parlerai, car aussi bien cette incertitude me tue. Ecoute. Tout à l'heure, au moment de venir, j'ai reçu une lettre.

— Une lettre qui parle de moi... qui me calomnie?

— Non.

— De qui est-elle donc?

— Du comte de Savenay.

— Grands dieux!

— Ton mari, n'est-ce pas?

— Ah! ne m'accablez pas.

Caminade eut un sourire amer.

— Ainsi, c'est vrai! dit-il, la lèvre crispée; et je m'efforçais de douter encore.

— Par pitié! supplia la jeune femme.

— Je ne pouvais croire à tant d'infamie et de duplicité. Le comte, l'homme à qui je dois tout, qui m'a comblé de ses bontés, je l'ai odieusement trahi! Ça, voyez-vous, c'est indigne. Et rien qu'à cette pensée, je sens mon cœur se soulever et mon front se couvrir de honte.

— Caminade!

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit? Est-ce que je vous connaissais? Savais-je qui vous étiez?... Je ne voyais que votre beauté, et j'étais loin de me douter que le mystère dont vous vous entouriez n'était qu'un piège. Et maintenant!... maintenant, j'ai horreur de cet amour, et je vous jure que jamais plus je ne vous reverrai!

La jeune femme éclata en sanglots et se jeta à genoux devant Caminade, se tordant les bras de désespoir.

— Non! non! dit-elle, éperdue; ce que tu dis là est insensé! tu ne seras pas cruel à ce point, car tu sais bien que ton abandon ce serait ma mort!

— Laissez-moi!

— Et si je ne veux pas te laisser, moi! s'écria la comtesse, en proie au plus violent désordre, en s'accrochant de ses deux mains aux mains de Caminade... Et que me fait le comte! je t'aime, entends-tu! et je savais bien que tu m'aurais repoussée si je t'avais dit qui j'étais; alors j'ai usé de ruse, je me suis enveloppée de mystère, et je ne regrette rien, puisque tu m'as aimée...

— Ah! tout est fini, aujourd'hui!

— Allons donc... est-ce que c'est possible, cela? Nous partirons; nous irons loin, bien loin, où nous n'entendrons plus parler de rien, où nous vivrons seuls, enfermés, dans notre amour. Voyons, tu sais bien que je n'aime que toi.

— Moi et Conrad! dit Caminade avec ironie.

La jeune femme eut une sourde imprécation.

Elle se releva, l'œil fulgurant, la lèvre contractée.

— Conrad! répéta-t-elle, tu parles de Conrad? Ah! que Dieu t'épargne jamais tous les tourments dont il souffre.

— Vous l'avez aimé pourtant.

— Lui!

— Vous l'avez aimé !

— Je le hais !

Elle passa sa main sur son front, et son oeil morne resta fixe et sombre.

— Oui, un jour, dit-elle, — je m'en souviens à peine ; quand il est venu à moi, j'étais isolée, désabusée surtout de ce bonheur que j'avais cru trouver dans l'époux auquel on s'était trop hâté d'unir mon sort. J'étais jeune, je ne savais rien de la vie, et je souffrais d'un mal... inconnu, amère tristesse où se mêlaient d'ardentes aspirations vers un idéal souvent entrevu et que je désespérais d'atteindre ; c'est alors qu'il vint à moi, et il me sembla dès cet instant que tout allait changer dans la vie !

Et, en effet, dès lors, j'appartins tout entière à un autre sentiment. Était-ce de l'amour ? Ah ! je jure Dieu que non ! C'était une fascination, quelque chose de fatal qui m'avait surprise, et pendant longtemps je crus qu'il ne devait plus y avoir pour moi d'autre avenir ! Il m'avait asservie, je n'avais plus de pensée que la sienne, et j'en arrivais à lui obéir comme un esclave obéit à son maître, si bien que j'en arrivai à écouter les horribles conseils qu'il me donna.

— M. Brémont ! fit Caminade à voix basse.

La comtesse eut un frisson.

— Vous voyez, je vous dis tout, fit-elle en courbant le front, et vous comprenez, n'est-ce pas, à quelles tortures je fus vouée à partir de ce moment?... Vingt fois, poussée par un violent sentiment de révolte je tentai de me soustraire à cette odieuse domination... Mais il était maître de mon secret, il m'avait faite la complice de son crime... Il pouvait me perdre, et j'eus peur, sachant bien qu'il n'eût pas hésité...

Aussi, si tu savais, dès que je t'ai connu et aimé, avec quelle joie je me suis réfugiée dans cet amour nouveau, où il me semblait que j'allais trouver enfin le bonheur avec la sécurité ! Ah ! ils peuvent tout tenter, vois-tu ; si tu ne m'abandonnes pas, tu verras quelle existence je te ferai ; et quant à Conrad, malheur à lui ! ah ! malheur à lui !... s'il nous menaçait ; car, rien ne m'arrêterait plus, et il peut être assuré, quoi qu'il puisse survenir, que je le livrerais à la justice !

— Vous feriez cela ? dit Caminade.

La jeune femme ne répondit pas.

Elle avait fait un signe impérieux, et appuyait un doigt sur ses lèvres.

— Tais-toi, fit-elle en même temps.

— Qu'y a-t-il ?

— N'as-tu pas entendu ?

— Quoi donc ?

— Là ! là ! tais-toi, ne parle plus, écoute.

Et, courbée, mordant ses lèvres, elle prêtait l'oreille.

Un bruit venait, presque insaisissable, derrière l'une des portes qui ouvraient sur la chambre.

La jeune femme était livide, elle comprimait sa poitrine de ses deux mains ; à un moment elle n'y tint plus.

— J'ai peur ! balbutia-t-elle.

— Qui t'effraie ? interrogea Caminade.

— Si c'était...

— Qui donc ?

— Le comte !

— Lui !

— Viens ! viens ! je ne veux pas qu'il te trouve ici ! Pars, ne reste pas davantage. Demain, nous nous retrouverons au Havre !... Ah ! nous n'avons que trop tardé déjà.

Et elle voulut l'entraîner.

Mais elle n'eut pas fait trois pas, que la porte vers laquelle elle marchait s'ouvrit brusquement et qu'un homme parut sur le seuil.

C'était le docteur.

La comtesse poussa un cri de joie.

XLVI

— Conrad ! dit-elle, comme en une explosion de haine ; lui ! lui ! — ah ! que le ciel ou l'enfer l'envoie, qu'il soit le bienvenu !

Et se tournant vers Caminade, pleine de désordre :

— Tu es armé ? ajouta-t-elle d'un accent terrible.

Caminade avait déjà tiré son revolver.

— Eh bien ! tue-le ! tue-le ! continua la jeune femme, emportée par un sentiment plus puissant que sa volonté.

Mais aussitôt une autre résolution lui vint, et elle arracha l'arme des mains de Caminade.

— Non ! dit-elle ! non ! ce n'est pas de ta main qu'il doit mourir ! Cet homme a été la honte et le déshonneur de ma vie ! C'est moi ! moi seule qui ferai justice.

Et elle s'avança vers le docteur, l'œil farouche, implacable et menaçant, avec les allures pantelantes des furies antiques.

Conrad n'avait pas bougé.

Debout sur le seuil de la porte, et armé lui aussi, il attendait.

Quand la jeune femme eut fait quelques pas, il apprêta son arme, et visa tranquillement Caminade.

— Un pas de plus, dit-il d'un ton ferme, un pas de plus et je fais feu!...

Elle fit un mouvement pour couvrir Caminade de son corps.

— Ah! misérable! misérable! s'écria-t-elle. Mais pourquoi es-tu venu?... Qu'espères-tu encore? Que veux-tu?... Réponds.

Le docteur se rapprocha.

— Tu as retenu deux places sur le paquebot qui part du Havre pour le Brésil.

— Eh bien? fit la comtesse.

— Eh bien! ces deux places, nous les occuperons tous deux.

— Jamais!

— Ne dis pas cela.

— Jamais! jamais! Maintenant que je me suis reprise, n'espère plus rien de moi.

— C'est ton dernier mot?

— Tu me fais horreur!

Un rugissement de tigre souleva la poitrine de Conrad.

— Et tu crois, dit-il, qu'il te suffira de dire que tu te reprends pour que je me soumette et me résigne? Tu ne me connais pas encore et tu te méprends étrangement sur le sentiment que tu m'as inspiré, et qu'il te plaît de repousser aujourd'hui après l'avoir partagé! Je t'ai aimée, je t'aime encore, et rien ne m'arrêtera! Un homme nous sépare à cette heure; cet homme mourra. Voyons, réponds. Je n'ai déjà que trop attendu. Veux-tu?

La jeune femme s'était jetée dans les bras de Caminade, voulant ainsi le protéger contre la balle dont le docteur le menaçait.

— Caminade! je t'en conjure, supplia-t-elle, à voix basse, pars, ne reste pas un instant de plus; moi, je n'ai rien à redouter, et dès que tu seras parti, quand je n'aurai plus à craindre pour toi, j'en aurai bien vite fini avec lui!

Tout en parlant de la sorte, elle l'entraînait vers la porte opposée.

Caminade se laissa faire un moment; ce qu'il avait appris; la honte qu'il éprouvait d'avoir trahi le comte de Savenay; tout cela, et bien d'autres sentiments inavoués, lui communiquaient une sorte d'horreur pour la surprise dont il avait été victime; il eût voulu être loin, et s'il n'y avait eu que la jeune femme, il se fût certainement retiré!...

Mais il était brave... il y avait là un danger qui menaçait la comtesse autant et plus que lui peut-être, et il ne voulait pas l'abandonner en un semblable péril.

Comme il allait atteindre la porte, il s'arrêta donc et fit mine de revenir sur ses pas.

— Non, dit-il, c'est impossible, je ne veux pas!...

— Caminade! pria la jeune femme, mais il te tuera!... et je veux que tu vives!

— Ce que vous me conseillez serait une lâcheté.

— Lâche! toi, lâche! interrompit-elle, allons donc! qui croira cela!... Non! non!

Et oubliant toute prudence, elle marcha vers la porte, qu'elle ouvrit violemment.

Mais aussitôt une imprécation de rage s'échappa de ses lèvres.

Derrière la porte, il y avait un homme debout, l'arme au poing.

— Lambert!

Elle se tourna effarée vers le docteur qui souriait.

— Que veut dire ceci! balbutia-t-elle, confondue et atterrée.

Le docteur se prit à ricaner.

— Ceci veut dire, répondit-il, que cette fois je suis bien résolu. Et puisque vous êtes implacable et que vous n'avez plus ni crainte ni pitié, ne vous en prenez qu'à vous-même de ce qui va arriver, car c'est vous qui l'aurez voulu!

— Conrad! cria la jeune femme, éperdue et terrible.

Le docteur abaissa son arme et en serra énergiquement la poignée.

Deux coups de feu partirent en même temps.

L'un tiré par la jeune femme sur le docteur, l'autre par le docteur sur Caminade.

Il y eut alors un moment de silence effrayant, et quand la fumée de la poudre se fut dissipée, une double exclamation s'éleva.

Caminade et Conrad étaient debout.

Aucun d'eux n'avait été touché... en apparence du moins.

La jeune femme fut la première à revenir au sentiment de la réalité... et sans laisser au docteur le temps de sortir de sa stupeur, elle reprit la main de Caminade et, de nouveau, l'entraîna vers la porte que Conrad défendait naguère.

Et, chose bizarre, ce dernier, en la voyant se disposer à fuir, ne tenta pas de lui disputer le passage.

La comtesse s'étonna bien un moment; mais le moment n'était pas aux hésitations, et franchissant le seuil, elle se précipita au dehors.

Elle n'alla pas loin.

Arrivée sur le palier, elle se jeta dans les bras de Caminade.

— Et maintenant, dit-elle à voix ardente, pars; c'est à toi qu'il en voulait, moi, je n'ai rien à redouter; pars, obéis à cette suprême prière que je t'adresse.

— Vous le voulez?

— A mains jointes, je l'en prie.

— Eh bien! adieu, alors!

— Adieu! adieu! fit la jeune femme, en un dernier cri de tendresse et d'amour.

Et elle rentra dans la chambre, poussée par un sentiment hybride qui, depuis quelques secondes, s'était emparé d'elle.

Un doute lui était venu. Une curiosité poignante, malsaine l'avait prise.

D'où venait donc que Conrad n'avait pas tenté de s'opposer à la fuite de Caminade?

Cela était inexplicable, et elle voulait savoir!

Elle trouva le docteur debout, près du divan, les poings crispés sur le bras de Lambert, qui s'empressait à le soutenir.

La comtesse l'observa d'un regard où passa toute son âme.

Le docteur était là, devant elle, les joues livides comme pour mourir, l'œil atone, les lèvres frémissantes et tordues par les dernières angoisses.

Il battait l'air de ses deux mains affolées; on eût dit qu'il était devenu aveugle subitement.

Et quand, à bout de forces, vaincu par la douleur, il se laissa enfin tomber sur le divan et qu'il eut déchiré sa chemise pour donner de l'air à sa poitrine qui étouffait, on put voir une large blessure, d'où le sang s'échappait à flots.

La jeune femme comprima sa bouche pour ne pas crier.

Lambert, lui, avait eu un moment de stupéfaction.

— Blessé! balbutia-t-il, tu es blessé. et tu n'en disais rien! Ah! ce n'est pas bien de faire comme ça des cachotteries. Voyons! voyons! il ne faut pas confondre autour avec alentour; tu es docteur, tu dois savoir te soigner toi-même; qu'est-ce que nous allons faire?

— Rien! cette blessure me brûle...

— Eh bien, nous allons la rafraîchir... il doit y avoir de l'eau par ici... Attends.

— Non! ordonna le docteur, reste, je le veux.

— Cependant...

— Ecoute. Où est-il?... où est Caminade! Ah! c'est lui, lui surtout!... Et il est parti, il m'échappe!

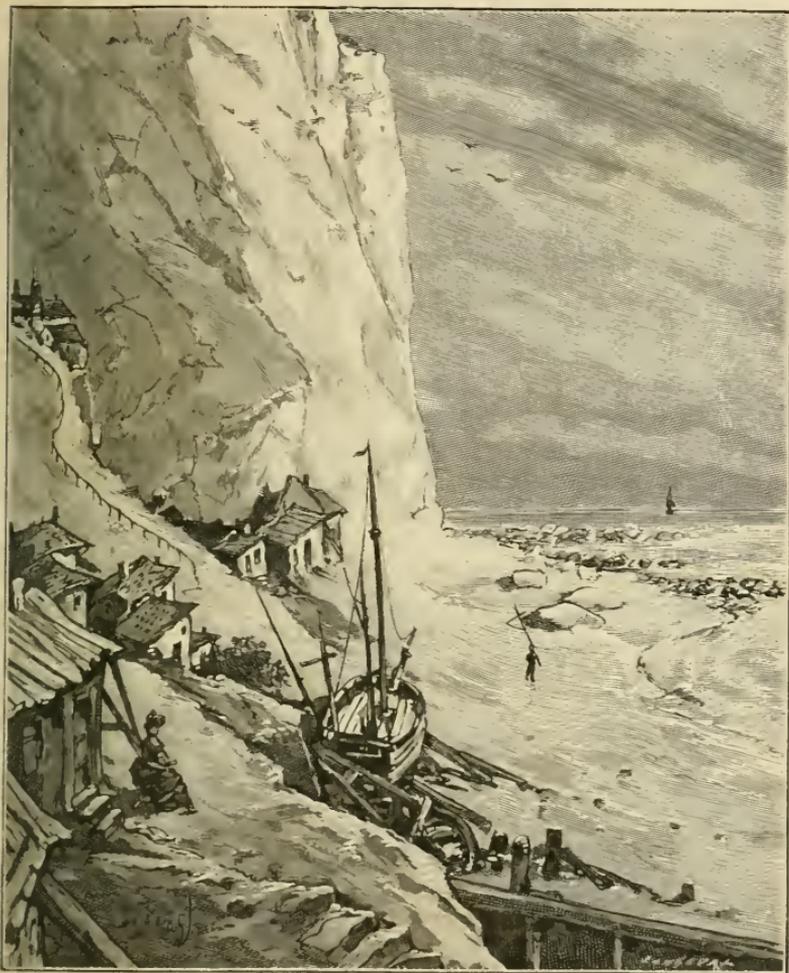
Lambert remua la tête en clignant de l'œil.

— Si c'est ce qui te fait loucher, répliqua-t-il, tu peux être calme; car, à cette heure, je ne donnerais pas cher de la peau du *cabot*...

— Que veux-tu dire?

— Eh!... c'est limpide... fit le jeune voyou. Bricole et moi, nous nous étions partagé la besogne, pas vrai? Et pendant que je gardais une des deux issues de la chambre, papa Bricole veillait sur la sortie du rez-de-chaussée, et comme le Caminade m'a brûlé la politesse, il est probable...

— Tu crois? fit le docteur, en se soulevant à demi.



L'aspect de ce petit coin était assez agréable à l'œil. (P. 347.)

Il retomba presque aussitôt en proférant une imprécation de joie.

Un nouveau coup de feu avait retenti au rez-de-chaussée, et il n'était pas douteux que ce ne fût Caminade qui venait d'être frappé par Bricole.

La comtesse, qui avait entendu, n'avait elle-même aucune raison de douter; et maintenant elle n'osait plus bouger. Elle craignait d'apprendre l'effroyable vérité; le corps penché, elle écoutait.

Au bout d'un instant, elle se redressa frissonnante.

Evidemment, quelque chose d'extraordinaire s'était passé.

Mais quoi?

Elle entendait deux voix qu'elle ne connaissait pas et de ces deux voix, aucune n'était celle de Caminade.

Qui donc était là?

Elle quitta le palier, et, se cramponnant à la rampe, elle descendit.

Lentement, cauteusement, retenant son souffle, cherchant à percevoir une parole qui l'éclairât. Mais le sang affluait à ses tempes, ses oreilles bourdonnaient.

Cependant, à mesure qu'elle descendait, elle distinguait mieux les objets, et, de loin, elle voyait, au rez-de-chaussée, un petit point lumineux qui rayait vivement les ténèbres.

Autour de cette lumière, elle remarqua deux hommes : l'un qu'elle ne se rappela pas avoir vu jamais, et l'autre qui était Lamblin.

Tous les deux se courbaient alternativement vers une femme étendue sur les dalles du couloir.

Quelle était cette femme? Qu'était-il survenu, et pourquoi Caminade avait-il disparu?

Ce n'était donc pas lui qui avait été frappé?

Et dès lors, presque rassurée, elle avança d'un pas plus ferme.

Au bruit qu'elle fit, Lamblin releva la tête, et dès qu'il l'eut reconnue, il fronça les sourcils.

— Vous! c'est vous? dit-il d'un ton rude. Que venez-vous faire ici?

— Mais... je venais voir... je croyais.. Caminade!...

Lamblin retint un geste violent, pendant que son copain enveloppait la comtesse d'un regard chargé de mépris.

— Oui, dit l'agent, voilà votre ouvrage... Caminade était ici, en effet, et cette pauvre enfant a reçu le coup qui lui était destiné. Il ne s'en est même pas douté! Ah! pourquoi n'est-ce pas lui qui a été atteint. Il n'aurait que ce qu'il mérite, le misérable! qui a eu le triste courage de prendre pour maîtresse la femme de son bienfaiteur.

La comtesse cacha son front dans ses deux mains.

— Ne l'accusez pas, dit-elle d'un ton brisé; il n'était pas coupable, lui du moins, car jamais il n'a su quelle femme avait surpris son amour.

— Est-ce possible! fit Lamblin franchement étonné. Il ignorait?...

— Il vient seulement de l'apprendre, à l'instant.

Le visage de l'agent s'éclaira d'un vif rayon de satisfaction.

— Eh bien, j'aime mieux ça, dit-il, et s'il en est ainsi, je pourrai au moins lui rendre une partie de mon estime.

Il allait continuer, quand Bricole se releva et lui toucha l'épaule.

— Enfin, qu'allons-nous faire de cette enfant? dit-il d'un accent suppliant.

— Tu as raison, toi, répondit Lamblin... toute la question est là, et pour mieux dire, il n'y en a pas d'autre; donc quant à la pauvre Nicette, nous allons la transporter jusqu'à ma voiture: nous la ramènerons ensuite à son domicile, et je connais un médecin qui en prendra soin.

— Croyez-vous que ce soit grave? interrogea timidement le vieux Bricole.

— Je ne pense pas; je ne m'y connais pas beaucoup; mais pour si peu que j'aie observé, il me semble que la blessure est légère et qu'elle en aura à peine pour quelques jours. Voyons! à l'œuvre et ne perdons plus notre temps.

Il se baissait déjà pour relever la pauvre Nicette évanouie, et Bricole s'appêtait à lui donner la main, quand des pas précipités dégringolèrent l'escalier avec une vitesse vertigineuse.

— Qu'est-ce encore que cela? dit Lamblin, qui, instinctivement, mit la main au revolver.

Mais presque aussitôt, il haussa les épaules.

Lambert était devant lui, pâle, défait, le regard brouillé.

— Ah çà! que lui prend-il à celui-là? fit l'agent.

Lambert se secoua, en se tournant vers Bricole.

— Il va pleuvoir! dit-il, sur le mode ironique: nous sommes donc bien avec la *Rousse*, à présent?

— Allons, explique-toi, interrompit Bricole, qu'est-ce qui t'a pris, que te voilà tout vert.

— Il n'y a peut-être pas de quoi!

— Enfin qu'y a-t-il?

— Eh bien! il y a que le docteur vient de remercier son boulanger.

— Il est mort? fit Bricole.

— Mort! répétèrent en même temps la comtesse et Lamblin.

Entre le château de Longueville et le bourg de Langrune, il y avait alors une jolie petite crique de sable fin, au fond de laquelle s'étagaient quelques petites cabanes de pêcheurs.

Une falaise de vingt mètres de hauteur l'abritait des vents du sud et de l'ouest et cinq ou six familles vivaient là, pauvrement, de ce que la mer leur apportait, et du produit misérable de lopins de terre grands comme la main, où paissaient une dizaine de moutons et trois ou quatre vaches. On appelait cela Tremel.

Cependant, en dépit de l'aridité d'un sol nu et pelé, incessamment battu par les rafales de l'est et du nord, l'aspect de ce petit coin était assez agréable

à l'œil. A force de patience et d'énergie, les habitants avaient fini par élever des défenses formidables contre les fureurs de la houle, et chacun d'eux possédait maintenant, autour de sa chaumière, un petit enclos, où poussaient les pommes de terre, les oignons, les choux, etc., tout ce qui constitue la base de l'alimentation quotidienne dans les fermes du littoral.

Une de ces cabanes se distinguait surtout des autres — c'était celle du père Guillaumin, un brave homme de pêcheur qui était né là, s'y était marié et avait continué d'y vivre, après avoir perdu sa femme, qui ne lui avait jamais donné d'enfant.

Mais, à défaut d'enfants qui fussent à lui, il avait ceux qui étaient aux autres!

Chacun savait que Guillaumin était le meilleur et le plus honnête des hommes, et il n'y avait pas un enfant dont il ne fût aimé et qui ne courût après lui dès qu'il l'apercevait.

Guillaumin était d'ailleurs bon et secourable à tous; quoiqu'il n'eût souvent qu'un maigre repas, on n'avait jamais vu un pauvre quitter son seuil sans emporter un morceau de pain.

Ces choses-là, à la campagne, c'est bien vite connu; et ça vous pose un homme!

Aussi, quand on apprit que le comte de Savenay lui avait confié la garde du château de Longueville, et que, de plus, il l'avait chargé de veiller sur l'enfant qu'il avait eu d'une fille du pays, il n'y eut qu'une voix pour applaudir à ce choix.

Et dès lors, on ne s'étonna plus de le voir agrandir sa maison, en changer les dispositions intérieures, et ajouter deux ou trois chambres, qui devaient lui permettre, selon le vœu exprimé par le comte, de prendre quelque jour chez lui l'enfant dont la surveillance lui était remise.

C'est ce qui arriva, et grâce aux soins du vieux marin, au bout de la première année, la cabane effondrée s'était transformée en une habitation des plus modestes sans doute, mais qui, récrépie, présentait un aspect frais et souriant, avec sa petite terrasse, d'où le regard embrassait un magique horizon de mer de trente lieues d'étendue, et son jardinet, où poussaient à profusion les fleurs et les plantes de cette zone privilégiée. — Bientôt même un enfant vint animer ce petit coin, et, à partir de ce moment, on eût dit que Guillaumin n'avait plus rien à désirer.

Cela dura quelques années; on s'y était habitué; la maison et l'enfant faisaient partie du paysage, et l'on ne s'en occupait plus.

Mais un jour, un incident se produisit qui ramena vivement l'attention sur la crique et le petit groupe de Trémel.

Ce jour-là, Vincent, un pêcheur, après avoir échoué son bateau sur le sable remontait le sentier de la falaise qui contourne le bourg, quand il s'arrêta, surpris, devant la maison Guillaumin

A l'angle de la terrasse, accotée à un massif de troènes, il y avait une femme qu'il ne connaissait pas, et qu'il n'avait jamais vue au pays.

La femme était très jeune, toute pâlotte et elle regardait la mer de ses grands yeux mélancoliques et doux.

A deux pas d'elle, jouait l'enfant élevé par Guillaumein?

Quelle était cette femme? Depuis quand était-elle au pays? Que faisait-elle chez Guillaumein?

Autant de questions que Vincent adressa à sa femme dès qu'il rentra chez lui.

Et sa femme, déjà au courant ne tarda pas à l'édifier.

C'était une jeune dame de Paris qui connaissait M. et M^{me} Gaston, de Saint-Claire, et qui allait passer quelques mois à Trémel, pour raison de santé.

M^{me} Gaston, était venue, la veille, la conduire et l'installer elle-même.

Du reste, c'était une personne très douce, pas gênante, et qui depuis son arrivée, passait son temps sur la terrasse, à regarder la mer.

Faut croire qu'elle ne l'avait jamais vue!

Enfin on l'appelait M^{me} Nicette.

Le renseignement était complet. Vincent n'en demanda pas davantage.

C'était Nicette, en effet.

Après les derniers événements de la rue de Reuilly, elle était restée quelque temps fort souffrante de sa blessure; mais grâce aux soins affectueux et éclairés de Gaston, elle s'était remise assez vite.

Du reste, Christiane venait souvent la voir, et c'est pendant ces visites, fréquemment répétées, que le voyage en Normandie avait été décidé.

Christiane irait à Sainte-Claire, et l'on trouverait une installation pour Nicette.

Du moins provisoirement, en attendant que l'on prit les mesures que réclameraient les circonstances.

Nicette était confuse; elle n'osait accepter, quoiqu'elle eût maintenant horreur de Paris!

Mais Christiane ne lui permit pas de refuser; et c'est ainsi qu'un jour elle se trouva transportée sur la côte normande.

Les premières semaines, elle éprouva tout d'abord un grand soulagement.

La situation était merveilleuse; jamais un pareil spectacle ne s'était offert à elle; elle ne se rassasiait pas de ce spectacle infini qui se déroulait sous ses yeux.

Et puis, elle se sentait là en pleine sécurité. Les habitants du littoral sont généralement affectueux. Tout le monde paraissait l'aimer, et il y avait loin de là à cette lie du pavé de Paris, au milieu de laquelle elle avait si longtemps vécu.

Enfin, un autre sentiment l'avait prise.

Elle avait trouvé là un enfant, un petit garçon, auquel, dès le premier jour, elle s'était intéressée.

Ce qu'était cet enfant? Elle l'ignorait.

Tout ce qu'elle en savait, c'est qu'il n'était pas le fils de Guillaumin.

Après tout, que lui importait?

L'enfant était charmant, tendre et soumis; dès le premier jour, ils s'étaient entendus à merveille et depuis ils ne se quittèrent plus.

Nicette eut donc été à peu près heureuse, si l'inconnu de l'avenir ne s'était dressé de temps à autre devant elle pour la glacer en l'effrayant.

L'avenir!... tout était là désormais. Quant au passé, y pensait-elle encore?

Christiane passait près d'elle de longues heures.

Elle habitait le château de Sainte-Claire pour quelque temps; Gaston devait la rejoindre sous peu; il était question pour lui d'une position à Bordeaux, où il comptait aller se fixer.

La mort de Conrad avait en partie satisfait Christiane; elle ne pensait plus à la comtesse, et ne songeait qu'à jouir sans trouble du bonheur que le mariage lui avait donné. Seulement, elle s'attristait à la pensée de l'avenir réservé à Nicette et s'ingéniait à lui trouver quelque situation qui assurât sa vie, et ramenât le calme en son esprit.

Mais Nicette était-elle disposée à oublier!...

Un jour, elle vint la voir un peu plus tôt que de coutume; et, en arrivant, elle remarqua qu'elle avait fait un mouvement rapide pour cacher un objet qu'elle tenait à la main.

Elle la regarda avec surprise, et vit qu'elle rougissait.

— Qu'avez-vous donc? dit-elle en s'approchant, et que cachez-vous là?

— Moi, fit Nicette avec embarras.

— Pourquoi, vous troubler de la sorte? C'est un journal, n'est-ce pas?

— Oui.

— De Bordeaux?

— Eh quoi! vous avez vu?...

— Non, je le savais: le facteur passe par Sainte-Claire avant de venir à Trémel, et il y a déjà quelques jours, j'avais remarqué qu'il portait un journal à votre adresse.

Nicette baissa les yeux.

— Vous pensez donc toujours à lui? fit Christiane.

— A qui voulez-vous que je pense? balbutia Nicette, le sein gonflé

— Vous l'aimez encore.

— Ah! toujours!... toujours... Est-ce qu'on peut oublier jamais qu'on a aimé comme ça... et qu'on a été aimée?... car il m'a aimée... voyez-vous...

— Sans doute!

— Qui sait!... peut-être m'aime-t-il encore!... Que voulez-vous que je vous dise; malgré moi, un espoir obstiné me reste... Il a toujours été si généreux et si bon. Ça été une surprise; peut-être le regrette-t-il aujourd'hui... peut-être reviendra-t-il un jour... et voilà pourquoi je me suis abonnée à ce journal qui parle souvent de lui, parce que, si jamais il revenait... mon Dieu, je sais bien que c'est impossible... mais enfin, si cela arrivait... je veux qu'il voie que je n'ai pas cessé de penser à lui, et de faire des vœux pour son avenir.

— Si vous le désiriez, Gaston pourrait lui écrire.

Nicette étouffa un cri, pendant qu'une flamme brûlait son regard.

Mais aussitôt, elle revint à elle.

— Non! dit-elle d'un ton résigné, pas maintenant, plus tard; cela le troublerait, et il a bien assez d'émotions sans ça. D'ailleurs, à présent, je ne veux plus penser qu'au petit être que j'attends! C'est lui qui me conseillera, car Dieu me fera bien la grâce de vivre jusque-là!

— Quelle idée!

— Cela me vient quelquefois, quand je suis seule, et savez-vous alors l'ardent désir qui me prend?

— Dites.

— Eh bien... je voudrais que ce fût une fille!

— Pourquoi?

— Ah! parce que j'ai toujours entendu dire que les filles ressemblent à leur père: et il me serait si doux de le revoir et de continuer à l'aimer dans ma fille! Mais, tenez, ne parlons plus de cela. Je ne sais ce que j'éprouve, quand je pense à toutes ces choses; il y a des moments où il me semble que la vie va me quitter... et que je vais mourir!

— Pauvre enfant! il ne faut pas vous abandonner de la sorte. Gaston est au pays; demain il m'accompagnera. Vous voulez bien?...

— Oui... je veux bien.

— Il vous donnera du courage. Vous avez confiance en lui?

— On dit qu'il est très savant. Il m'a toujours été si dévoué...

— Eh! qui ne vous aimerait! Tout le monde vous respecte; il n'est pas jusqu'à ce petit enfant qui est élevé ici, qui ne vous porte une grande affection.

Nicette eut un doux sourire.

— Qui... cet enfant! répondit-elle, c'est une nature délicate et tendre, et je suis bien heureuse de l'avoir près de moi. Qui est-il?

— On ne vous l'a pas dit?

— Pas encore.

— Cela m'étonne, car on est très indiscret sur la côte.

— Il est vrai que je ne l'ai pas demandé.

— Ce n'est pas une raison, d'autant plus que l'on n'en fait pas un mystère. C'est un enfant naturel.

— Ah!...

— Fils du comte de Savenay, et d'une jeune fille de Trémel.

— Et sa mère?

— Elle est morte!

Nicette eut un frisson; ses joues se couvrirent de pâleur.

— Pauvre femme! balbutia-t-elle, l'enfant est si jeune que c'est à peine si elle l'a connu! Mon Dieu; c'est peut-être le sort qui m'attend, moi aussi!

— Que dites-vous! fit Christiane, gagnée elle-même par une émotion soudaine.

— Rien! rien! dit Nicette, je suis folle et je veux repousser de pareilles dées, mais, désormais, maintenant que vous m'avez dit qui il est, il me semble que cet enfant me sera encore plus cher, et que je vais l'aimer davantage!

XLVII

Quelques jours se passèrent à la suite de cette conversation; Christiane, voyant que le moment de la délivrance approchait, avait à plusieurs reprises amené Gaston avec elle.

Sans se rendre bien compte de ses impressions, il lui semblait que Nicette changeait beaucoup; en revenant, le soir, à Sainte-Claire, elle interrogeait Gaston, et lui faisait part de ses inquiétudes; et elle remarqua que Gaston évitait de répondre.

Pourquoi?

Une chose surtout l'étonnait.

Gaston n'était venu à Langrune que pour y passer une quinzaine de jours; pourtant, trois semaines s'étaient écoulées depuis son arrivée, et il ne parlait plus de départ.

Que se passait-il donc?

Christiane n'osait plus le demander.

Une fois cependant, elle fit appel à tout son courage.

Nicette n'était plus la même; depuis quelque temps, ses traits s'étaient altérés profondément; il y avait des jours où on ne voyait plus que ses grands yeux dans son visage amaigri et pâle.

C'était effrayant!

Qu'avait-elle? Gaston était trop habile pour ne pas l'avoir deviné... d'où vient qu'il ne disait rien? Il lui cachait la vérité...

Le jeune médecin hésitait à répondre.



Elle eut beaucoup de peine à atteindre la maison. (P. 353.)

— Sais-tu que tu m'épouvantes ! dit Christiane ; si tu te tais ainsi, c'est qu'il y a quelque chose de grave...

— Peut-être ! dit Gaston, comme à regret.

— Tu redoutes quelque catastrophe ?

— La pauvre enfant a tant souffert ! Sa jeunesse s'est écoulée au milieu des privations de toutes sortes ; elle a eu froid et elle a eu faim. Comme tous ces

enfants du pavé, c'est plein de ressorts et de ressources. C'est trempé comme de l'acier. Mais la vie qu'elles mènent finit par le user, et quand celle-ci a rencontré Caminade, elle portait déjà en elle le germe fatal dont elle devait mourir.

— Mourir! répéta la jeune femme.

— Ah! cela ne serait pas venu si vite, poursuivit Gaston, et il est certain que l'amour de Caminade eût pu la sauver! Mais elle a traversé de rudes épreuves : la blessure qu'elle a reçue a été terrible, et rien aujourd'hui ne pourrait l'en guérir.

— Alors, tu crois...

— Qui sait! répondit Gaston en levant les yeux au ciel : notre science n'est pas infallible, et peut-être Dieu fera-t-il un miracle!

— Pauvre Nicette! fit Christiane.

— Oui, pauvre Nicette! répéta Gaston; Caminade ne saura jamais quel trésor de dévouement et de tendresse il aura perdu!

A partir de ce jour, Christiane ne quitta pour ainsi dire plus le bourg de Trémel.

Gaston avait consenti à ne pas s'éloigner, et, tous les jours, il venait voir Nicette.

Celle-ci ne se doutait de rien.

Même, depuis quelque temps, elle était devenue plus vivante et plus gaie.

Elle avait hâte de voir sa fille.

Car décidément ce serait une fille!

Et les beaux rêves, les heureux projets qu'elle formait!

Elle serait élevée à Trémel, chez Guillaumin; elle grandirait avec le fils du comte de Savenay... et qui sait... un jour, peut-être, ils s'aimeraient!...

Elle faisait, de temps à autre, quelque promenade, à cent mètres au plus de la maison, le bras appuyé sur celui de Christiane, et elle mettait un certain amour-propre à montrer sa vaillance et sa force.

L'hiver était venu, un hiver doux et tempéré, comme il l'est surtout sur la côte, et elle se disait souvent que, dans quelques mois, elle reviendrait par ces mêmes sentiers émaillés de *bouquets de lait* avec sa fille dans ses bras.

Et en l'écoutant parler avec cette quiétude sereine, Christiane en arrivait à penser que Gaston avait bien pu se tromper, et elle se reprenait à espérer.

Un soir, comme elles revenaient vers le bourg, Nicette fut contrainte, pour ne pas tomber, de se retenir au bras de Christiane.

— Qu'avez-vous! fit celle-ci un peu effrayée.

— Je ne sais!... répondit Nicette en fermant les yeux.

— Vous souffrez?

— Oui... un peu... ce ne sera rien... marchons!

Elle eut beaucoup de peine à atteindre la maison Guillaumin, et d'elle-même elle demanda qu'on la mit au lit.

Le lendemain, elle ne se leva pas.

Sa voix était devenue très faible; ses yeux avaient des lueurs troubles; une sueur glacée mouillait ses tempes creuses; un cercle d'un blanc mat entourait les ailes de son nez.

Le médecin de Langrune, assisté de Gaston, était accouru. Christiane s'était installée au chevet de la pauvre enfant.

Elle ne parlait presque plus que par phrases courtes, mais un sourire d'une inexprimable tendresse relevait sa lèvre, quand son regard s'arrêtait sur le petit berceau que l'on avait placé près de son lit.

Tout était là pour elle!

Les deux médecins étaient sourieux.

— La pauvre enfant est bien faible! dit Gaston, une fois qu'il se trouva seul avec son confrère, sur la terrasse de Guillaumin.

— Je l'ai remarqué comme vous, répondit l'autre; elle s'affaiblit tous les jours; quand viendra la crise de la délivrance, elle ne pourra peut-être pas la supporter.

— Est-ce votre avis? dit Gaston.

— N'est-ce pas le vôtre?

Pendant qu'ils se communiquaient ainsi leurs tristes impressions, Nicette faisait signe à Christiane de s'approcher, et, lui prenant les mains :

— Ecoutez, dit-elle d'un ton suppliant, pendant que sa poitrine se gonflait de sanglots, écoutez-moi comme si j'allais mourir.

— Ne parlez pas ainsi.

— Il le faut, cependant; dans la situation où je suis, ma vie est entre les mains de Dieu! Je puis mourir...

— Chassez de pareilles pensées.

— Non, au contraire, car si cela arrivait et que je ne vous eusse pas dit...

— Quoi?

— Si c'est un garçon, il s'appellera Raymond... comme Caminade, et Raymonde, si c'est une fille... Vous me le promettez?

— Je vous le promets.

— De plus, je désire que l'enfant soit élevé ici... Je laisse un peu d'argent... celui que Caminade m'avait donné... J'espère que cette petite somme suffira, et en tout cas...

— Gaston et moi nous ne l'abandonnerons jamais.

— Ah! vous êtes bonne.

— Êtes-vous rassurée?

— Oui, oui... et tenez, voilà déjà que je me sens mieux.

— Ah! vous vivrez!... vous vivrez... pour aimer votre enfant, et pour l'élever vous-même...

Un mieux relatif se produisit dans l'état de Nicette, pendant les deux jours qui suivirent, et on lui permit de voir l'enfant du comte. Elle le regarda longuement et le tint longtemps contre sa poitrine.

— Pauvre petite créature! balbutia-t-elle; lui aussi est entré dans la vie par la porte triste!... Ah! que Dieu le bénisse, comme je lui demande de bénir celle que je vais mettre au monde.

Mais elle était fatiguée; on dut lui retirer l'enfant.

Et à partir de ce moment, son état s'aggrava sensiblement.

La crise approchait: elle eut des syncopes fréquentes; les deux médecins se succédaient, et ne s'éloignaient plus.

Comme Nicette l'avait dit elle-même, sa vie était désormais entre les mains de Dieu!

Du reste, on eût dit que la nature voulait lui venir en aide, et lui inspirait un courage, une énergie bien au-dessus de son âge.

Elle était si jeune... et elle aimait tant la vie!

Enfin le moment terrible vint.

Il faisait nuit... une nuit de tempête; le vent soufflait du nord, secouant la maison Guillaumin avec une violence désordonnée.

Nicette était allongée dans son lit, pâle comme une statue de marbre, les traits contractés, les yeux clos, les joues baignées de larmes que lui arrachait la souffrance.

Christiane priait agenouillée non loin d'elle.

Tout à coup, un cri déchirant retentit; Nicette s'était levée sur son séant, en dépit des efforts que faisait Gaston pour la maintenir, et elle venait de retomber, sans mouvement, sans voix, sans souffle... comme morte!...

Christiane se précipita vers le lit.

— Nicette! dit-elle épouvantée.

Et elle lui prit la main.

Au bout de quelques minutes, Nicette rouvrit ses yeux, dans lesquels tremblaient les affres de la mort.

— Ma fille?... c'est une fille, n'est-ce pas?... interrogea-t-elle les mains jointes.

— Oui, c'est une fille! répondit Gaston, qui rentrait, après avoir confié l'enfant à une femme du pays que l'on avait requise à cet effet.

Nicette eut un sanglot de joie... et ne dit plus rien.

Et, pendant le reste de la nuit, elle garda le silence, épuisée par les douleurs qu'elle venait d'éprouver, faible, blanche, dormant de courts sommeils pour se réveiller bientôt, comme prise de spasme.

— Ah! tu la sauveras, Gaston, dit Christiane, à voix rapide et basse.

— Il faut attendre, répondit Gaston.

— Elle est donc encore en danger.

— Demain!... Attendons à demain!

Le lendemain, la fièvre s'était déclarée, et la pauvre Nicette se mit à divaguer, comme si, par instants, elle avait eu le délire.

Elle appelait Caminade, demandait son enfant, suppliait Dieu de lui conserver la vie.

C'était navrant.

— Ah! monsieur! monsieur! dit Christiane au vieux médecin, l'entendez-vous?

— Oui, oui, répondit le médecin, en remuant la tête d'un air grave.

— Qu'a-t-elle donc, mon Dieu?

— Chut! plus bas!... Elle est perdue.

XLVIII

Pendant les quelques mois qui suivirent son retour à Bordeaux, Caminade mena une vie des plus monotones et des plus tristes.

Les succès qu'il obtenait ne suffisaient pas à le distraire; il était devenu sombre, fuyait toutes les occasions de plaisir qui se présentaient à lui, et vivait seul, toujours, échangeant à peine quelques paroles avec Lenglumé, quand il le rencontrait au théâtre ou dans la rue.

Il n'avait plus entendu parler de la comtesse, il repoussait avec horreur, les souvenirs de cette liaison à laquelle il ne pouvait penser qu'avec de cuisants remords.

Quant au comte, Caminade avait appris par Lamblin qu'il était parti après avoir déposé entre les mains de M. Desgranges tous les documents qui devaient servir à régulariser un jour la situation du fils naturel qu'il laissait à Trémel, aux soins de Guillaumin.

Le docteur Conrad étant mort, il lui importait peu de rechercher ce qu'était devenue la comtesse.

On disait vaguement qu'elle était retournée au Brésil.

Il s'était mis à voyager, et les quelques paroles qu'il avait prononcées au moment de la séparation donnaient lieu de supposer qu'il n'était pas dans ses intentions de revenir jamais!

Tout était donc fini pour Caminade, et il était présumable que son aventure ne devait pas avoir d'épilogue.

Toutefois, il restait Nicette!

Et s'il avait réussi à chasser l'image de la comtesse, il n'en était pas de même de celle de Nicette.

Il y pensait souvent; il la voyait constamment: il s'inquiétait de savoir ce qu'elle faisait.

Naïvement, il s'étonnait parfois qu'elle ne lui eût pas écrit!

Que n'eût-il pas donné pour recevoir une lettre d'elle!

Lui, n'osait pas; il avait honte; il craignait une réponse irritée, ou pas de réponse du tout.

Plus d'une fois, sous l'empire de ces pensées, il sentit une vive sensation le pincer au cœur.

Que faisait-elle? Avec l'argent qu'il lui avait donné, elle n'avait pas dû aller loin!...

Et depuis? Comment vivait-elle?

Un voile passait sur ses yeux à cette question...

Bah! elle avait fait comme les autres!... Et de quel droit l'aurait-il blâmée?... Il lui avait donné l'exemple, après tout... et si elle avait mal tourné, c'était bien par sa faute!

Mais cela ne durait pas.

Nicette mal tourner... Allons donc! est-ce que c'était possible?

Non!... elle était là-bas, dans quelque coin de Paris, cachant sa misère, attendant qu'il revint... prête à lui pardonner et à l'aimer plus encore que dans le passé...

Un jour, il n'y tint plus!

Si Nicette ne répondait pas, eh bien, tant pis! Ça lui ferait beaucoup de chagrin, mais il n'aurait que ce qu'il méritait. Au moins, elle saurait qu'il n'avait jamais cessé de l'aimer, qu'il l'aimait encore, qu'il l'aimerait toujours... et que si elle voulait!...

Et il se mit à écrire.

Une lettre très longue... trop longue même.

Mais il connaissait bien Nicette, et il se disait :

— Si elle m'aime encore, il n'y en aura jamais assez... tandis que si tout doit être fini, eh bien, j'aurai au moins déchargé mon cœur du poids qui l'écrasait.

« Chère petite Nicette,

« C'est moi!... c'est ton Caminade qui revient; et je voudrais être à tes pieds, la tête sur tes genoux, pour te demander pardon. J'ai été bien coupable.

« Mais si tu savais comme je suis malheureux! Donne-moi tes deux petites mains; regarde-moi bien dans les yeux... tu te rappelles... comme autrefois...

« Moi, je ne te vois plus; j'ai des larmes qui m'aveuglent. Pauvre chérie, comme je t'ai fait du chagrin; mais, n'est-ce pas, que tu m'aimes toujours, et que

« j'embrasserais encore tes beaux yeux si profonds et si doux, où il y a tant
« d'amour et tant de bonté?

« Laisse-moi te dire.

« Il ne faut pas trop m'en vouloir, ni me garder rancune.

« Ah! c'est bien fini, va!

« D'abord, je ne savais pas qui c'était; ça, je le jure sur l'honneur, tu me
« crois, pas vrai? Et puis, est-ce que je l'ai aimée, seulement?

« Non! tu me connais bien. Ça été une surprise. Je ne savais pas ce que
« je faisais; quand je me suis réveillé, j'ai eu honte.

« Maintenant, j'ai chassé toutes ces mauvaises pensées, et je sens bien que
« je n'ai jamais aimé que toi!

« Oui, toi Nicette! toi seule et toujours!

« Tu veux bien! réponds?

« Il n'est pas possible que tu me repousses; je donnerais vingt ans de ma
« vie pour racheter ces deux ou trois mois.

« Écoute :

« Voici venir les vacances; dans quinze jours, je serai libre et j'irai te
« chercher à Paris... pas pour y rester, non! nous partirons tous les deux; nous
« irons ensemble en Italie, où l'on m'offre un engagement des plus avantageux;
« et, à partir de ce moment, nous ne nous quitterons plus!

« Ça, tu ne peux pas le refuser!

« Car si tu demeurais impitoyable, si tu ne me répondais pas, moi, je serais
« bien malheureux; et je connais trop ton cœur pour douter!

« A moins que ..

« Mais, ça, ce serait horrible, et j'en mourrais...

« Vois-tu, on n'est pas maître de ces choses-là, et plus d'une fois, depuis
« quelque temps, j'ai pensé...

« Oh! non! non! n'est-ce pas? Tu es ma Nicette, à moi! jamais à un autre!

« Comme on est bête, tout de même! Nous vivions heureux, nous n'avions
« rien à désirer en dehors de nous, et je n'avais qu'à me laisser aimer, assuré
« que j'étais que jamais je ne pourrais l'être mieux que par toi!

« C'est la vie cela!

« On passe presque toujours près du bonheur sans se douter que l'on n'a
« qu'à étendre la main pour le retenir.

« Ah! il y aurait quelque chose qui serait bien mieux encore.

« Mais je n'ose pas le demander.

« Si tu voulais cependant, si ton cœur me revenait, comme autrefois! il n'y
« a pas si longtemps; tu n'as pas oublié. Sais-tu ce que tu ferais?

« Ne reste pas davantage à Paris, reviens près de moi! ne me laisse pas
« seul. Le nid est tout prêt et tu le connais!

« Nicette! ma Nicette bien-aimée! je tremble, en t'adressant cette prière.

« Ah! comme je te bénirais du fond de mon repentir!

« Je baise tes petites mains adorées. J'attends mon pardon! et que Dieu
« t'inspire la bonne pensée de venir me l'apporter toi-même.

« CAMINADE,

» *Artiste lyrique du théâtre de Bordeaux.* »

Dès que le jeune baryton eut mis cette lettre à la poste, il n'eut plus un moment de repos; et dès le lendemain, il commença à attendre impatiemment la réponse.

Il savait bien cependant qu'il ne pouvait la recevoir aussi promptement.

Il avait adressé sa lettre au domicile de Nicette. Mais il était possible que la pauvre enfant eût été obligée de déménager, et on pouvait supposer même qu'elle avait caché sa nouvelle adresse.

Dans ce dernier cas, la lettre ne lui parviendrait pas, et, forcément, resterait sans réponse.

Caminade était perplexe, et sa perplexité augmentait son impatience.

D'ailleurs, au fond du cœur, un autre espoir lui était venu qui l'aida à attendre.

Si Nicette n'avait pas cherché dans une nouvelle affection l'oubli d'un premier amour qui l'avait si cruellement trompée; si elle l'aimait encore, comme naguère, elle viendrait, ainsi que le demandait Caminade, apporter elle-même son pardon!

De ceci, le jeune baryton ne doutait pas.

Et chaque soir, en rentrant chez lui, c'est d'une voix émue qu'il interrogeait sa concierge, pour savoir, si, pendant son absence, personne n'était venu le demander.

Huit jours s'écoulèrent de la sorte, sans incident.

Caminade commençait à s'inquiéter sérieusement.

Au théâtre, les représentations d'adieux allaient finir, et s'il n'avait pas de réponse, que ferait-il?

Il se creusait l'esprit.

Évidemment, Nicette ne demeurait plus rue de Turenne, et alors, où était-elle allée?

S'il se rendait à Paris, dans quel quartier irait-il la chercher?

Il ne savait à quel parti s'arrêter, et pourtant le moment approchait où il lui faudrait prendre une résolution.

Le soir de la dernière représentation, Caminade rentra fort tard à son logis.

La concierge était couchée, mais elle ne dormait pas encore.



Elle s'était assise au près de la fenêtre. (P. 367.)

Elle l'entendit passer devant la loge et l'interpella :

— Monsieur Caminade... est-ce vous? dit-elle.

— C'est moi, oui, dit le baryton. Est-ce qu'il est venu quelqu'un me demander?

— Il n'est venu personne... mais le facteur a apporté une lettre, et comme vous ne rentriez pas, je l'ai montée chez vous. Vous la trouverez sur la cheminée, à droite de la pendule.

— C'est bien, merci, dit Caminade.

Et il enjamba quatre à quatre les degrés de l'escalier.

Une lettre! Elle devait être de Nicette; tout son être avait tressailli!

Il s'empressa d'allumer une bougie, et dès le premier regard qu'il jeta sur la cheminée, il se prit à frissonner.

Il y avait bien là une lettre, mais elle ne venait pas de Nicette.

C'était une enveloppe grise, de large dimension et dont la suscription correctement calligraphiée portait son nom et sa qualité évidemment tracés par une main administrative.

Il s'approcha et lut.

Au-dessus de son nom, il y avait quelques indications en caractères typographiques : BUREAU DES RECRUTS.

Il commença à comprendre.

C'était sa lettre à Nicette! On n'avait pas trouvé la destinataire, et on la retournait à celui qui l'avait écrite.

Il fit un mouvement pour la jeter au feu : mais il se contint et ouvrit l'enveloppe.

Il ne s'était pas trompé, c'était bien sa lettre! Seulement, elle avait voyagé, et revenait couverte de timbres maculés et illisibles.

Comment se retrouver à travers ces mentions indéchiffrables? Caminade ne s'y obstina pas... et déjà il se disposait à replacer la lettre à l'endroit où il l'avait prise, quand ses mains se prirent à trembler, une pâleur mortelle se répandit sur ses traits, et un cri jaillit de ses lèvres...

Au verso de l'enveloppe, il venait de lire ce mot terrible : *Décédé*.

XLIX

Morte!

Nicette était morte!

La pauvre mère avait eu à peine le temps d'embrasser son enfant, que le médecin avait dit qu'elle était perdue!

Elle n'était pas morte tout de suite, cependant...

Elle était si jeune!... Il y avait tant de vitalité, tant de désir de vivre, dans

ce corps délicat, prématurément usé par la fatigue, les veilles prolongées sur le pavé malsain de Paris!...

Autrefois, cela lui aurait été bien égal!

Mais à présent! elle n'avait jamais tant aimé la vie.

Cela lui crevait le cœur de s'en aller; elle ne voulait plus; elle comprenait qu'il y avait là une petite créature qui avait besoin d'elle, qui, surtout, ne serait jamais aimée par personne comme elle le serait par sa mère!

Et elle cherchait à se retenir, à résister, sentant bien qu'une puissance supérieure l'emportait vers un inconnu, dont la seule pensée l'épouvantait.

La lutte fut héroïque, acharnée; elle ne pouvait pas croire que Dieu ne lui ferait pas la grâce de lui laisser le temps d'élever cette enfant qu'il venait de lui donner.

Et elle épiait les médecins, qui se succédaient à son chevet, cherchant à lire sur leurs traits, impassibles et froids, le secret qu'ils voulaient dissimuler.

Elle vécut deux jours de la sorte, perdant chaque jour un peu d'espoir, sentant peu à peu la vie l'abandonner, ne retrouvant quelque repos que lorsqu'on lui permettait de garder un moment son enfant dans ses bras.

Alors, c'était une ivresse oublieuse de tout, de la mort même.

Elle trouvait des mots d'une tendresse ineffable, souriait comme si des visions charmantes l'eussent visitée; et les femmes du pays, étonnées et surprises se demandaient qui pouvait bien lui souffler les étranges paroles qu'elle proférait.

C'était un spectacle navrant.

Christiane avait voulu quelquefois lui faire des remontrances, et éloigner d'elle ces émotions qui l'épuisaient. Mais elle la repoussait doucement.

— Non, laissez-moi, disait-elle en remuant tristement la tête; j'ai si peu de temps à vivre désormais, que je veux le consacrer tout entier à la chère petite.

— Vous vous exagérez la gravité de votre état, essayait de dire Christiane.

— Hélas! je ne puis me tromper, moi! Tenez, ce matin, savez-vous ce que j'ai fait?

— Quoi donc?

— Il y a là, sur la cheminée, une petite glace où j'aimais à me regarder, autrefois, quand j'étais jolie! Pauvre Nicette! J'ai pris cette glace, et quand je m'y suis regardée, je suis restée stupéfaite..

— Nicette!

— Je ne me reconnaissais plus. Comment peut-on changer à ce point et en si peu de temps!

— A votre âge, vous ne serez pas longtemps à reprendre vos belles couleurs. Vous verrez, et lorsque Caminade reviendra...

Nicette fit un mouvement et sa pâleur augmenta.

— Caminade! répéta-elle avec un frisson.

Et elle se laissa glisser dans son lit, sans ajouter un mot, en fermant les yeux.

Christiane se pencha, inquiète, et vit deux grosses larmes qui roulaient lentement le long de ses joues amaigries.

Ainsi que nous l'avons dit, deux jours s'écoulèrent, pendant lesquels elle devint de plus en plus faible, si bien qu'au bout de ce temps elle ne put plus quitter le lit.

Cela dura ainsi jusqu'aux premières heures de la seconde nuit.

Jusqu'alors, elle était restée assoupie et inerte.

Gaston avait prévenu Christiane que le moment fatal était venu, et que probablement la pauvre enfant ne verrait pas le jour suivant.

Christiane s'était installée à son chevet et, les mains jointes, elle attendait.

Il y a toujours, aux approches de la mort, une sorte d'accalmie qui trompe quelquefois les praticiens les plus exercés, et on avait pu, en effet, remarquer depuis le matin un mieux sensible dans l'état de Nicette.

Elle était moins oppressée; son regard était plus doux; elle semblait respirer plus librement, et son visage avait presque repris son air habituel.

Elle avait même dormi, sans éprouver les sursauts des jours précédents, et Christiane s'étonnait de ce répit après les paroles graves que Gaston lui avait dites.

Il était onze heures! Nicette continuait de sommeiller.

Les deux médecins se tenaient dans une chambre voisine, prêts à accourir au premier appel.

Au dehors régnait un silence profond, qui n'était interrompu, de loin en loin, que par le sourd murmure de la lame qui venait mourir sur le sable de la plage.

Tout à coup, Nicette se souleva à demi sur son lit, en proférant une plainte douloureuse.

— Vous souffrez? interrogea Christiane d'une voix tendre, en lui prenant la main.

Nicette se dégagea vivement et pressa son front de ses dix doigts.

— Mon Dieu! balbutia-t-elle avec un accent épouvanté.

— Qu'avez-vous?

— Je l'ai vu.

— Qui cela?

— Caminade... Où est-il? pourquoi n'est-il pas là... il sait bien cependant que je vais mourir!...

— Nicette...

— Mourir! C'est donc vrai! Et Raymonde! pauvre cher trésor, elle va donc rester seule! seule!...

— N'ayez pas de pareilles idées, vous savez bien que si ce malheur arrivait, ce qui ne sera pas, elle trouverait en moi une seconde mère.

Nicette enveloppa la jeune femme d'un regard qui la pénétra jusqu'au cœur

— Vous! oui, vous!... dit-elle avec un frémissement de lèvres! ah! vous l'aimerez, n'est-ce pas?

— Je ne l'abandonnerai jamais!

— Et vous lui parlerez de sa mère?

— N'en doutez pas.

— Et de lui, aussi?

— Et aussi de lui...

— Car enfin, il m'a bien aimée, voyez-vous, et s'il savait...

— Voulez-vous qu'on le prévienne?... Ne faut-il pas qu'il sache...

Nicette se mordit les lèvres jusqu'au sang.

— Mon Dieu! tenez, dit-elle, c'est peut-être mal ce que je fais... mais j'ai beaucoup réfléchi depuis quelques jours, et malgré l'horrible chagrin que j'en éprouve, je ne changerai rien à la résolution que j'ai prise.

— Quelle résolution?

— Je ne veux pas que l'on dise à Caminade qu'il a un enfant.

— Pourquoi?

Nicette joignit les mains.

— Ah! Dieu sait, dit-elle, que je ne doute pas de son cœur: c'est le meilleur et le plus honnête homme que l'on puisse aimer. Mais il est si jeune! sa vie est si occupée! il y a autour de lui tant de séductions de toutes sortes! Qu'est-ce qu'il ferait d'un enfant, je vous le demande? Et puis, dans le milieu où il est appelé à vivre, que deviendrait la chère petite créature? Moi, si j'avais vécu, mon rêve eût été d'en faire une honnête femme! Tandis qu'élevée auprès de Caminade!... Non! je vous l'ai dit, mieux vaut qu'il ignore tout!... au moins pendant les premières années, et un jour, quand l'enfant aura grandi, s'il est vraiment resté l'homme que j'ai connu et aimé, il n'y aura plus de danger pour personne, et on lui dira tout!

— Réfléchissez bien!

— C'est fait. Cher et bon Caminade! je suis peut-être cruelle en agissant ainsi; mais il me semble que c'est Dieu lui-même qui m'inspire! et un jour il me remerciera.

Elle fit un mouvement. Christiane la soutint dans ses bras et remarqua qu'une singulière et nouvelle expression se trahissait dans son regard.

— Que voulez-vous? dit-elle avec un frisson.

— Je veux me lever, répondit Nicette.

— C'est peut-être imprudent.

— Je vous en prie.

— L'air de la nuit est bien vif.

— Il me rafraichira... j'étouffe... et puis si j'ai froid, je me couvrirai bien... la nuit est calme et douce... la lune est éclatante. Je veux jouir une dernière fois de ce spectacle que j'aime tant!

Tout en parlant, elle tentait de sortir de son lit. Christiane ne savait que faire.

— Je vais appeler Gaston, dit-elle pour gagner du temps.

— Non! c'est inutile... Ne me contrariez pas... je vous en prie.

Et, sans attendre de réponse, elle se glissa à terre, et gagna la fenêtre qu'elle ouvrit.

Quelle chose de surnaturel se passait en elle : elle avait retrouvé tout à coup une force inattendue : son œil, subitement éclairé, jetait comme une lueur sur ses joues creuses ; sa poitrine commençait à s'embarrasser.

Christiane n'eut que le temps de la couvrir d'une mante épaissée et chaude, et d'envelopper ses jambes dans une couverture.

Nicette se laissa faire.

Elle s'était assise auprès de la fenêtre, et le menton appuyé sur sa main, elle regardait au dehors.

Il faisait une de ces belles nuits de lune qui sont un véritable enchantement des yeux... pas un souffle ne passait dans l'air ; la lame elle-même, bien que la mer montât, n'avait que des mouvements insensibles et tendres ; aucun bruit humain ne se percevait plus.

Nicette resta là une heure sans parler, perdue dans quelque rêve intime que Christiane n'osait troubler.

Mais, enfin, le froid la saisit, et elle se prit à frissonner.

— Vous voyez! dit Christiane, vous avez eu tort, vous n'êtes pas raisonnable.

— Ne me grondez pas, répondit Nicette.

— Comment voulez-vous guérir, si vous commettez de ces imprudences? Cependant vous savez bien qu'il vous faut vivre. Car il y a là un petit être qui a besoin de vous.

— Ma fille!

— Oui, votre fille.

— Ah! je veux la voir.

— Elle dort.

— N'importe! hâtez-vous, si vous saviez... Mon Dieu! que se passe-t-il donc?

— Qu'avez-vous, Nicette?

Christiane, en un cri suprême, appela Gaston qui accourut.

Mais dès qu'il eût jeté un regard sur Nicette, il mit un doigt sur ses lèvres.

— Mon Dieu! balbutia Christiane.

— Silence, fit le jeune médecin.

Et il s'approcha du lit.

Nicette était étendue sans mouvement, immobile et blanche comme une statue de la mort, les yeux clos, les mains pâles, croisées sur sa gorge.

On eût dit que tout était fini.

Mais ce n'était qu'une syncope.

Peu après, elle rouvrit les yeux, poussa un profond soupir et, de ses doigts crispés, elle se mit à froisser ses draps.

Puis, subitement, sa respiration devint pénible; une sueur glacée perla à ses tempes; sa poitrine ne se souleva plus qu'avec effort.

C'était le râle!

Au dehors, le jour venait; une ligne orangée éclairait l'horizon, et le mouvement et la vie se réveillaient de toutes parts.

Contraste poignant!

Dans la petite chambre, chacun attendait anxieux et oppressé.

Pauvre jeune femme! on ne la connaissait que depuis bien peu de temps, et déjà tout le monde l'aimait.

Mourir ainsi, seule, si jeune!

Tout à coup, un cri déchirant retentit.

Nicette venait de se dresser terrifiée sur son séant; son regard parcourait la chambre, brouillé par les affres de la mort et comme si elle se fût sentie entraîner dans un abîme, ses bras battaient l'air pour saisir quelque chose où se retenir.

— Caminade! à moi! murmurait-elle; pourquoi n'es-tu pas là?... Raymonde!... mon Dieu... ayez pitié d'eux... Raymonde! ma fille chérie... ma...

Et elle retomba, sans souffle, sans mouvement, dans une dernière et suprême convulsion.

L

Quand Caminade reçut cette nouvelle, il en fut pendant quelques jours comme anéanti.

Ce n'était pas possible! On s'était trompé! Nicette ne pouvait pas être morte sans avoir été malade, et, dans ce cas, on l'aurait prévenu!

Pourtant la lettre était là, et, dans son laconisme brutal, elle ne pouvait pas mentir.



Des groupes animés s'agitaient autour d'une maison. (P. 373.)

Décédée!

Comment était-elle morte? qu'était-il arrivé?

Un remords poignant le saisissait au cœur; il se sentait coupable. S'il ne l'avait pas abandonnée, peut-être qu'elle ne serait pas morte.

Et par instants son sang se glaçait dans ses veines, il en venait à penser que Nicette avait bien pu se suicider!

Alors, il pleurait à chaudes larmes, et lui-même demandait à mourir.

Bien qu'il eût peur de la vérité, cependant il eût voulu la connaître.

Il reprit la lettre, examina les timbres dont elle était maculée, et n'y comprit rien.

La lettre avait voyagé; les timbres successifs dont elle était frappée, étaient indéchiffrables; à peine était-il parvenu à démêler ceux de Paris; mais les autres... impossible.

Que faire?

Il écrivit à Gaston... au hasard... ne sachant pas son adresse.

Il ne reçut pas de réponse.

Il s'adressa à Lamblin, à la préfecture de police.

Mais Lamblin n'était probablement pas à Paris, car il ne lui répondit pas davantage.

Alors, un profond découragement s'empara de lui.

Il avait accepté un engagement pour l'Italie, celui qui l'attachait à Bordeaux n'ayant pas été renouvelé; le moment était venu de partir, il s'éloigna.

Il avait le cœur bien gros et l'esprit bien triste.

Dans cette situation, il n'eut qu'à se louer du ménage Lenglumé.

Séraphita fut parfaite pour lui, et il ne lui fut pas difficile de comprendre qu'elle n'eût demandé qu'à le consoler.

Heureusement pour le choriste, il ne voulait pas l'être.

Ils l'entourèrent d'attentions et de soins affectueux, et le jour de son départ, ils l'accompagnèrent tous deux jusqu'à la gare.

Quand le moment fut venu de se séparer, ils s'embrassèrent avec effusion.

— Allons! allons! dit Lenglumé à Caminade qui pleurait, il faut être homme, que diable! tu n'es pas le premier à qui ça arrive et tu en verras peut-être bien d'autres.

— Pauvre Nicette! sanglota le jeune baryton.

— Eh! sans doute... je ne dis pas non.

— Elle était si douce, si aimante!

— Pour ce qui est de ça, c'était un cœur d'or; mais ce n'est pas une raison.

— Et dire qu'ils ne m'ont pas répondu! que je ne sais rien d'elle! que peut-être elle m'a maudit avant de mourir!

— Eh bien, en voilà une idée, par exemple!

— Oh! si j'avais pu aller là-bas...

Lenglumé fit un mouvement.

— Est-ce là ce qui te chiffonne? dit-il en lui serrant les mains avec énergie.

— Eh! quoi donc?

— Ecoute, en ce cas; Séraphita et moi, nous partons demain pour Paris; dès notre arrivée, je te promets que nous allons nous mettre en campagne.

— Vous feriez cela! s'écria Caminade.

— Tiens! si nous le ferons... et si nous apprenons quelque chose, sois tranquille! tu recevras une lettre de Lenglumé.

— Ah! vous êtes mes vrais... mes seuls amis...

Un coup de sifflet déchira l'air : c'était le signal du départ.

Il y eut une dernière étreinte, et Caminade monta dans le train.

Un instant après, il était parti.

— Pauvre garçon! fit Lenglumé en reprenant tristement le chemin de Bordeaux, c'est un bon *zigue*... et tout de même il aimait bien la petite.

— Il l'aimait peut-être... mais c'est un grand malheur qu'il l'ait rencontrée

— Pourquoi donc ça?

— C'est clair, pourtant; tu n'as rien remarqué, toi; tu n'as pas vu que, cette année, il était déjà loin d'avoir le succès de l'année dernière.

— Ça, je l'ai entendu dire. Mais qu'est-ce que ça prouve; il va passer deux ans en Italie, et ça le referra; il a de beaux appointements, il ne sera pas long à faire sa pelote.

— Je souhaite qu'il se dépêche, car, s'il venait à perdre sa voix...

— Bon! te voilà partie! Et après tout, est-ce que tu vas prétendre que c'est la petite qui en serait cause? — Ah! bien, celle-là serait forte, et je la retiens! Ah! les femmes, elles sont toutes les mêmes.

Lenglumé venait de dire que Caminade allait passer deux années en Italie; il se trompait — il y resta près de cinq ans, au bout desquels, il trouva un engagement assez avantageux et revint à Marseille.

Quand il rentra en France, il était bien changé, et ses *camarades*, qui ne l'avaient pas vu depuis longtemps, ne se gênèrent pas pour dire qu'il avait laissé.

Et il y avait du vrai dans cette appréciation.

Certes, il était encore fort bien, et le public l'accueillait toujours avec une certaine faveur, mais, *ce n'était plus ça!*

La voix était devenue inégale, elle avait quelques défaillances; la méthode italienne lui avait un peu gâté le goût.

Il avait en quelque sorte perdu la tradition française, et ceux qui s'intéressaient sincèrement à lui, lui conseillèrent de profiter des prochaines vacances pour se retremper à Paris.

Il ne demandait pas mieux.

Quoique l'on ne se connaisse pas, d'habitude, et que l'on soit volontiers disposé à se faire illusion soi-même, Caminade sentait bien, lui aussi, que *ce n'était plus ça...* et, plein de confiance en ses moyens, s'appuyant sur ses succès passés, rêvant toujours d'avenir brillant, il accueillait les observations qui lui étaient faites avec la résolution bien arrêtée d'en tenir compte.

Ceux qui lui parlaient de la sorte étaient de vrais amis, et il ne manquerait pas de suivre le conseil qu'ils lui donnaient.

C'est donc avec impatience qu'il attendit la fin de la saison, et quand le moment des vacances fut venu, il ne s'attarda pas à Marseille et partit pour Paris.

Il y avait six ans qu'il ne l'avait vu !

Six ans!...

Que de changements avaient dû s'accomplir pendant son absence !

Dans l'intervalle, il avait reçu deux lettres de Lenglumé.

Dans la première, il lui disait qu'il s'était occupé de Nicette, mais que, n'ayant encore rien pu apprendre, il allait continuer ses recherches ; dans la seconde, qui était toute récente, il lui annonçait, avec un grand déchirement, qu'il venait de perdre Séraphita après une longue et douloureuse maladie. Il s'étendait mélancoliquement sur l'isolement où il allait se trouver après cette perte irréparable, et ajoutait en *post-scriptum*, que la pauvre amie devait lui être secourable même après sa mort, car il avait découvert, en faisant l'inventaire de ses costumes, un paquet mystérieux dans lequel elle cachait depuis longtemps un magot qui devait les aider dans leur vieillesse.

Or, le magot atteignait le chiffre de quarante mille francs.

Désormais, disait l'humble choriste en finissant, me voilà à l'abri du besoin, et ce m'est une douce consolation dans mon malheur de penser que c'est à la pauvre défunte que je devrai la sécurité de mes vieux jours.

Caminade revenait donc sans avoir rien appris sur Nicette.

A vrai dire, le souvenir de la morte avait singulièrement faibli dans son esprit depuis les six années écoulées.

Certes, il ne l'avait pas oubliée, et l'image de la gracieuse et douce enfant venait souvent se présenter à lui.

Mais que d'événements depuis ! combien de préoccupations de toutes sortes avaient atténué le souvenir de ce passé !

Caminade était à cet âge où la nature n'abdique jamais ses droits. Il était jeune, exubérant, ses succès lui avaient fait une vie exceptionnelle, et il n'était pas homme à se laisser accabler par des douleurs inconsolables.

Cependant, il ne faut pas être injuste, et bien qu'il se fût laissé consoler, il conservait toujours au fond de son cœur, un souvenir attendri de la jolie enfant qu'il avait aimée, et dont aucune distraction n'avait pu lui faire oublier l'amour tendre et soumis.

Aussi, quand il se retrouva dans la capitale, sa première pensée fut de chercher à se renseigner.

Comment ; où était-elle morte ?

En quel lieu l'avait-on enterrée ?

Dès le lendemain de son arrivée, il se mit en campagne.

Et, d'abord, il se rendit rue de Turenne.

C'est là que Nicette avait demeuré, après son départ de Bordeaux; c'est là qu'il lui adressait ses lettres.

La concierge était une brave femme; elle lui donnerait tous les renseignements qu'il désirerait.

Mais quand il se présenta à la loge, il vit un visage nouveau.

La concierge qu'il avait connue n'était plus en fonctions; il y avait près de quatre années qu'elle avait été remplacée et on ne put lui dire ce qu'elle était devenue.

Il se retira navré.

Que faire!

Il s'enquit de Gaston. Et on lui dit qu'après avoir exercé quelque temps dans le quartier, il avait quitté Paris pour aller s'établir à Bordeaux.

Il n'eut pas même la pensée de lui écrire.

Gaston n'avait pas répondu à la lettre désolée qu'il lui avait adressée autrefois, et Caminade avait été très offensé de son silence.

Il ne voulut pas s'exposer à un nouvel affront.

Alors, à tout hasard, il alla frapper à l'hôtel de Savenay.

Mais il ne fut pas plus heureux de ce côté.

L'hôtel était clos; il y avait quatre ans qu'on n'avait vu le comte.

Caminade rentra chez lui fort déconfit et très profondément attristé.

Pour revenir à son domicile, il prit la rue du *Petit-Musc*, et dès qu'il s'y fut engagé, il fut frappé d'une idée subite.

A quelques pas, il venait d'apercevoir la rue de la Cerisaie!

C'est là que Nicette avait passé son enfance; c'est là que demeuraient son père ivrogne et la vieille mégère qui l'avait mise au monde.

Qui sait? peut-être y demeuraient-ils encore — et obtiendrait-il d'eux, moyennant quelque argent, le renseignement qu'il cherchait.

Sans plus réfléchir, il tourna à droite et pénétra dans la rue.

Seulement, il n'avait pas fait vingt pas, qu'il lui fut impossible d'avancer.

La rue était encombrée de monde, et des groupes animés s'agitaient autour d'une maison sur le seuil de laquelle se tenaient quelques sergents de ville qui en défendaient l'accès avec beaucoup de peine.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Caminade à son voisin.

— Ma foi! répondit ce dernier, je crois que personne n'en sait rien. On parle d'une femme assassinée. Mais, vous savez, on exagère toujours. Il y a eu querelle entre l'homme et la femme, comme ça arrive souvent. Ils ne valent pas plus cher l'un que l'autre. Quand ils avaient bu, ils avaient l'habitude de se cogner, et cette fois, il est possible que ça ait été plus sérieux. Enfin, ils assurent,

les autres, que la femme a été étranglée, et pour dire vrai, le père Bricole en est bien capable.

Caminade étouffa un cri.

— Le père Bricole ! fit-il, c'est de lui qu'il s'agit ?

— Vous le connaissez ?

— Un peu.

— Eh ! tout le monde le connaît ! Pas méchant, au fond, papa Bricole, mais ivrogne ! Ah ! mais là, ça y est.

Caminade se tut ; il n'avait plus rien à faire en ces parages, et il se disposait à s'éloigner, quand il sentit une main s'appuyer sur son épaule.

Il se retourna vivement et se trouva en présence d'un homme qu'il reconnut tout de suite.

— Lamblin ! dit-il avec joie.

L'agent mit un doigt sur ses lèvres.

— Silence ! fit-il en fronçant le sourcil.

— Ah ! cette rencontre est une chance inespérée ; il faut que je vous parle.

— Moi aussi ; comme ça se trouve... Eh bien ! suivez-moi.

— Où voulez-vous me conduire ?

Lamblin cligna de l'œil.

— Ne vous plaignez pas ! répondit-il, car il y en a plus d'un qui voudrait être à votre place.

— Donc nous allons...

— Sur le lieu du crime, cher monsieur Caminade, et peut-être nous sera-t-il permis d'*interviewer* le criminel.

Sur ces mots, Lamblin prit les devants, et Caminade le suivit, poussé par une curiosité que bien peu, j'en suis sûr, seront tentés de lui reprocher.

L I

Lamblin avait franchi sans obstacle le cordon de sergents de ville, et ils avaient pénétré dans le couloir sombre par lequel on arrivait à l'escalier.

Chemin faisant, ils avaient échangé quelques paroles rapides.

— Ah çà, avait dit l'agent, par quel hasard vous trouvè-je ici, et que venez-vous chercher rue de la Cerisaie ?

— C'est une chance, je le répète, répondit Caminade ; depuis que Nicette est morte, je n'ai jamais pu revenir à Paris. Cependant, j'ai interrogé tout le monde sans que personne ait pu ou voulu m'éclairer, je vous ai même écrit, à vous, et vous ne m'avez pas répondu.

— Il y avait des raisons.

— Lesquelles?

— Je vous les dirai tout à l'heure, quand nous aurons vu Bricole.

— C'est donc vrai, ce que l'on dit? Il a étranglé sa femme!

— C'est dommage qu'il ne l'ait pas fait plus tôt!

— Voilà une mauvaise affaire pour lui!

— Nous verrons ça. Voici l'escalier, montons.

Peu après, ils arrivèrent au palier du premier étage, sur lequel ouvrait le taudis du ménage Bricole.

La porte était ouverte; sur le seuil, deux sergents de ville veillaient.

A l'intérieur, dans le fond obscur, on apercevait Bricole assis, le coude sur la table, le front penché, le regard atone, comme rivé au parquet.

Il semblait indifférent à ce qui se passait. Le crime était tout récent, on avait entendu la vieille pousser des cris perçants; des voisins étaient accourus, et apercevant un cadavre au milieu de la chambre, ils s'étaient empressés d'aller prévenir la police.

Maintenant, on attendait le commissaire.

L'affaire, du reste, était des moins compliquées.

Bricole ne niait rien; il avouait tout... ne cherchait pas à décliner la terrible responsabilité de son crime; et, de temps en temps, quand son regard, se relevant, venait à s'arrêter sur le cadavre de la mégère, un rictus hideux contractait sa lèvre, comme s'il eût éprouvé une joie farouche à la voir là, couchée à terre, morte, bien morte!

Cependant, Lamblin s'était approché, il se pencha vers lui

Le malheureux eut un tressaillement en le reconnaissant.

— Ah! vous voilà, vous! grommela-t-il. Au fait! c'est votre métier.

— Tu en as donc fini avec la vieille? dit l'agent.

Bricole fit entendre un grondement menaçant.

— Vous vous êtes pris de querelle? insista Lamblin; tu n'es pas patient, elle n'était pas tendre, et, dans un moment de fureur... ne sachant plus ce que tu faisais...

— Je l'ai étranglée! acheva Bricole, qui se dressa l'œil en feu, en frappant un formidable coup de poing sur la table.

Puis, retombant aussitôt sur la chaise, les doigts crispés, la sueur au front:

— Au moins, continua-t-il, maintenant, je ne l'entendrai plus injurier la pauvre petite morte... Voyez-vous, ce n'était plus tolérable! toujours, à propos de tout! Ah! elle la laissait trop! C'est elle qui est cause de tout, et si la dernière fois qu'elle est venue on l'avait bien accueillie comme elle le méritait, peut-être qu'elle serait encore là... près de moi! et alors... oh! alors... pauvre chère Nicette!

— Nicette! fit Lamblin.

— Nicette! répéta Caminade.

Et sur cette dernière exclamation, il se passa un fait étrange.

Bricole releva le front, écarta d'un geste brusque l'agent, qui lui cachait Caminade, et se mit à regarder ce dernier d'un œil ardent où brûlait une flamme sombre.

Son visage avait pris en même temps une expression d'une sauvage énergie.

— Quel est cet homme? interrogea-t-il la gorge serrée.

— Que t'importe! répondit Lamblin.

— Je veux savoir son nom! ou plutôt non, attendez. C'est bien lui? répondez. Ah! répondez donc!

La voix de Bricole devenait menaçante; il y avait comme des éclairs d'acier dans son regard.

— Eh bien! oui, c'est lui! Caminade! Et après? dit Lamblin, instinctivement, se plaça devant le jeune baryton pour le protéger contre un premier mouvement de fureur.

Mais l'appréhension fut de courte durée.

Presque aussitôt, les traits de Bricole se détendirent; un frémissement nerveux remua ses lèvres, et son regard, devenu plus doux, ne put se détacher de Caminade.

Il passa ses deux mains sur son front et fouilla ses cheveux de ses doigts nerveux.

— Lui!... dit-il avec un sanglot, lui!

Et lentement il se leva encore une fois et fit un pas vers le jeune baryton. Ce dernier et Lamblin se regardaient surpris.

Bricole ne les quittait pas des yeux, mais il n'y avait plus ni menace ni colère; même on y voyait maintenant passer des lueurs d'attendrissement.

Enfin, il tendit les mains et s'empara de celles de Caminade.

— Ah! elle vous aimait bien, la chère petite, dit-il d'une voix étouffée. c'était sa vie! On nous a dit qu'elle en était morte; mais, moi, je sais bien que ce n'est pas de cela! Celle qui l'a tuée est là, et elle ne fera plus de mal à personne... Si vous saviez ce qu'elle a souffert par la misérable qui aurait dû la protéger! Moi, je ne savais pas. Tenez, il y a une chose que je n'oublierai jamais! La dernière fois qu'elle est venue ici, nous préparions un horrible guet-apens; elle l'avait appris, et elle venait pour vous sauver! Cette fois-là, elle priait et suppliait en joignant ses petites mains d'enfant. Je la vois toujours. Ah! comme je l'ai embrassée, la pauvre jolie, et j'ai bien fait, parce que depuis ç'a été fini, et je n'en ai plus entendu parler jusqu'au jour où Lambert est venu nous dire...

Le malheureux n'acheva pas.

Sa voix s'étranglait; un voile épais obscurcissait sa vue... il trébuchait.



Quelques minutes, il resta là, le front dans les mains. (P. 382.)

Il fit un mouvement énergique pour ne pas s'abandonner à sa défaillance, et reprit possession de lui-même.

— Allons! maintenant, ce n'est plus de ça qu'il s'agit, dit-il; l'affaire est faite, et il n'y a pas à y revenir... Au moins, s'ils voulaient me couper le cou, comme je les remercieras! Qu'est-ce que je puis faire ici, à présent, je vous le demande?... Encore, si l'enfant vivait!... je ne dis pas; il y aurait de bonnes

raisons pour défendre sa peau... mais tout seul!... à qui est-ce que je pourrais bien être utile? Il vaut mieux en finir, et je ne désire pas autre chose.

Tout de même, ajouta-t-il aussitôt, je suis heureux de vous avoir vu! et si vous allez là-bas, où on l'a enterrée, eh bien, dites-lui quelque chose pour moi; elle vous entendra, vous, et peut-être que ça me portera bonheur. Vous me le promettez?

— Je le jure! répondit Caminade d'un ton ému.

— A la bonne heure!... Nous ne vous reverrons probablement plus jamais... et la reconnaissance d'un misérable comme moi, ça ne vaut pas cher, mais vous pourrez au moins vous dire que vous m'avez rendu bien heureux... Adieu, monsieur Caminade.

— Adieu! adieu! père Bricole.

Et le jeune baryton entraîna Lamblin et gagna rapidement la rue.

Ils étaient tous les deux diversement impressionnés, mais également émus.

— Pauvre diable! fit Caminade, lui aussi aimait la pauvre Nicette.

— Il s'en est aperçu trop tard! répondit Lamblin.

— Ah! je n'aurai garde de manquer à la promesse que je lui ai faite.

— En faisant cela, vous ne ferez que votre devoir.

— Mais où dois-je aller?

— C'est ce que je vais vous dire. Venez!

Un quart d'heure après, ils étaient installés dans une petite salle d'un caboulot de la place de la Bastille.

Lamblin prit tout de suite la parole.

— Ainsi, dit-il, voilà six années que vous n'étiez venu à Paris?

— Six années, oui, répondit Caminade.

— Au moins, avez-vous eu des nouvelles?

— Une fois seulement, par Lenglumé, et il y a longtemps.

— Enfin, vous savez ce qu'est devenue la comtesse?

— On m'a assuré qu'elle était retournée au Brésil.

— C'est vrai, elle est près de son fils... Quant au comte, on ne l'a plus revu; il voyage. Toutefois, il a réglé ses affaires avant de s'éloigner, et c'est M. Desgranges qui exécuterait ses dernières volontés pour le cas où il viendrait à décéder à l'étranger.

— Mais Nicette, fit Caminade, vous ne parlez pas de Nicette?

— Nous y arrivons.

— Vous hésitez.

— C'est que c'est grave.

— Sans doute, et pourtant le renseignement que je réclame de vous est des plus simples, et je m'étonne...

— Eh bien, vous avez tort, mon ami, car ce que j'ai à vous apprendre est

d'une telle importance que, à ce moment même : je me demande si je dois laisser échapper la confiance qui est sur mes lèvres.

Caminade fit un mouvement.

— Une confiance! répéta-t-il avec émotion. Moi, je ne demande qu'une chose, c'est de connaître en quel lieu je trouverai la tombe de ma pauvre Nicette.

— Vous le saurez tout à l'heure! mais auparavant, il faut que vous sachiez comment et de quoi elle est morte.

Caminade sentit un frisson passer sur sa chair. Une pensée qui l'avait obsédé souvent revint troubler son esprit, il se rappela qu'autrefois il s'était effrayé à l'idée que la pauvre abandonnée avait bien pu se suicider.

Lamblin ne devina certainement pas ce qui se passait en lui; mais il remarqua sa pâleur et son trouble, et s'empessa de le rassurer du geste.

— Écoutez-moi, reprit-il; je ne veux pas vous rappeler un passé que vous connaissez aussi bien que moi; la chère petite était rentrée bien accablée à la suite de votre aventure: elle vous aimait toujours cependant, mais pour rien au monde, elle n'eût voulu rien faire qui pût compromettre votre avenir; à Paris elle se trouva très malheureuse, sans que jamais aucune plainte contre vous se fût échappée de ses lèvres: elle était souffrante, d'ailleurs, d'un mal mystérieux dont la cause lui était encore inconnue et elle ne demandait qu'à mourir, parce que l'existence loin de vous ne pouvait plus être pour elle qu'un long et douloureux martyre.

— Ah! comme j'ai été coupable! murmura Caminade.

— Oui, bien coupable! dit Lamblin: mais elle, je le répète, ne songeait pas à vous accuser... Et si alors vous fussiez revenu, elle vous eût pardonné, sans garder aucune amertume de votre faute.

— Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenu? Ceux qui l'entouraient à ce moment ont été bien cruels.

— C'est elle qui l'a voulu.

— Elle! ce n'est pas possible... Pourquoi l'eût-elle défendu, puisqu'elle m'aimait encore?

— Elle vous a aimé jusqu'à sa dernière heure; mais un autre sentiment l'a retenue.

— Lequel? dites, lequel?

Lamblin se tut un moment, puis, au bout de quelques secondes, il reprit :

— M. Gaston, qui lui donnait ses soins, lui avait recommandé de quitter Paris, et sa jeune femme, que vous avez connue naguère sous le nom de Christiane Brémont, et qui se trouvait alors à Sainte-Claire, lui offrit à peu de distance, sur la côte, une petite habitation où la chère malade pourrait vivre en repos, au grand air, et se réconforter, en attendant l'heure de la crise.

— La crise! répliqua Caminade.

— L'enfant était bien usée par la vie qu'elle avait menée dans son enfance ; elle était d'ailleurs très délicate, et l'état dans lequel elle se trouvait depuis votre abandon devait fatalement s'aggraver au moment de la délivrance.

— La délivrance ! dit Caminade frissonnant, que voulez-vous dire, mou Dieu ?

— C'était du moins l'avis de M. Gaston. Ce qui arriva lui donna bientôt raison, et lorsque le moment redouté survint, la pauvre mère était irrémédiablement condamnée !

Le jeune baryton jeta un cri et se leva droit devant l'agent.

Sa poitrine se soulevait avec force, ses dents mordaient ses lèvres, ses yeux grands ouverts regardaient fixement sans voir.

— Nicette, mère ! balbutia-t-il ; Nicette, un enfant ! Ah ! ne me trompez pas.

— Le désirez-vous sincèrement ?

— Vous en doutez ?

— Eh bien, oui, un enfant, une fille ; comprenez-vous ?

Caminade pressa ses tempes de ses deux mains glacées.

— Ah ! béni soit Dieu ! s'écria-t-il, violemment ému. Au moins, il me restera quelque chose de la pauvre aimée. Tenez ! vous ne savez pas le bien que vous me faites... Mais j'étouffe !... laissez-moi respirer... Un enfant, une fille ! Ah ! pourquoi me l'a-t-on caché... dites, pourquoi ?

— C'est Nicette qui l'a voulu ainsi. La chère petite vous savait bon ; elle ne doutait pas de votre cœur ; mais elle vous savait aussi léger et faible et elle avait peur.

Caminade se fourrait les poings dans les yeux.

— Oui, elle avait raison ! dit-il d'un accent brisé... seulement... si je l'avais su.

Mais voyons ! ajouta-t-il, il faut tout me dire... vous le voulez bien, pas vrai ?

— Assurément, répondit l'agent.

— Vous venez de dire que Nicette est morte en laissant une fille !

— Parfaitement.

— Une fille qui est à moi, qui m'appartient ?

— Tiens, donc !

— Mais, je veux la voir, alors... On ne peut pas me refuser ça.

— Je crois bien !

— Où est-elle ?

— A Trémel, près du château de Longueville, à deux pas de Langrune, chez le père Guillaumin.

— Dès demain, je partirai.

— Vous ferez bien ; et quand vous serez à Langrune, avant de vous rendre

à Trémel, où est l'enfant, faites un petit détour, et rendez-vous au cimetière de Sainte-Claire, où repose la mère.

Caminade serra les mains de Lamblin.

— Merci! merci! dit-il, et croyez que je n'oublierai jamais le service que vous venez de me rendre!

LII

Le lendemain, ainsi qu'il l'avait dit, Caminade quitta Paris par le premier train.

Il se rendait à Caen, et de là à Langrune.

Il connaissait déjà le pays pour l'avoir visité autrefois, sur l'invitation du comte de Savenay; et quoiqu'il n'eût pas oublié ce voyage accompli dans des circonstances exceptionnelles, ce n'est pas à ce passé qu'il songeait alors.

Bien d'autres pensées lui étaient venues à l'esprit, depuis la veille, et la révélation que lui avait faite Lamblin l'absorbait entièrement. Il allait prier sur la tombe de Nicette! il allait voir sa fille!

Et c'est avec un profond attendrissement qu'il se rappelait les phases de ce charmant poème de sa première jeunesse; c'est avec des larmes plein les yeux qu'il évoquait l'image de la pauvre enfant qu'il avait aimée et qu'il aimait plus encore peut-être depuis qu'on lui avait appris comment elle était morte!

Lamblin lui avait proposé de l'accompagner, il avait refusé.

Il préférerait être seul, voulant pleurer à son aise.

Il arriva à Caen le soir, et y coucha.

Ce ne fut que le lendemain qu'il se fit conduire à Sainte-Claire.

A mesure qu'il approchait, l'émotion le prenait à la gorge, ses yeux se voilaient; il n'avait plus qu'une pensée : Nicette!

Une fois à Sainte-Claire, il renvoya sa voiture, qui alla remiser à Langrune, et s'achemina à pied vers le cimetière.

Il était situé à cinq cents mètres environ.

C'était un humble cimetière de campagne, où poussaient quelques cyprès et des mélèzes, sous lesquels s'abritaient de modestes tombes, surmontées de croix noires aux inscriptions blanches.

Seul, le monument élevé à la mémoire de M. Brémont dressait sa silhouette grise au fond de l'allée principale.

On lui avait dit qu'il trouverait la tombe de Nicette à quelques pas; et en effet, dès qu'il l'eut atteint, il aperçut sur la gauche un fût de colonne qui attira tout à coup son regard.

Il se prit à frissonner, et fut obligé de se retenir à la grille qui l'entourait.

Il n'y avait qu'un nom sur le marbre : NICETTE...

Elle était là!...

Un sanglot souleva sa poitrine et faillit l'étouffer.

Que n'eût-il pas donné à cette heure pour lui rendre la vie et racheter sa faute!

Il comprenait seulement maintenant combien il avait été cruel, et ce qu'elle avait dû souffrir.

Il s'agenouilla.

Et pendant quelques minutes, il resta là, le front dans les mains, les yeux brûlés par les larmes, se demandant, désespéré et sombre, ce qu'il ferait dans la vie, désormais.

Tout à coup, il releva le front, et en même temps se redressa.

Dans sa douleur, il allait oublier la petite créature qu'elle avait mise au jour.

Sa fille! Raymonde!

La chère morte avait voulu qu'elle portât son nom.

C'est elle qu'il fallait aimer et protéger. C'est elle qui allait devenir le but de sa vie.

Il secoua la tête, et un éclair intense jaillit de ses yeux.

Puis, ayant dit une dernière prière, il quitta l'enclos et prit le sentier qui, de là, conduisait à Trémel.

Un immense désir de voir sa fille s'était emparé de lui, et il avait hâte de gagner le petit bourg où on l'élevait.

La distance était fort courte : en moins d'un quart d'heure, il atteignait le bas de la côte, du sommet de laquelle on aperçoit la crique de sable où s'étagent les vingt à trente maisons de Trémel.

La pente est très raide pour arriver à ce sommet, mais Caminade avait de bonnes jambes, et en dix minutes, il l'eut escaladée.

Toutefois, quand il fut parvenu au point culminant, il s'arrêta, autant pour souffler que pour jouir du charmant panorama qui se déroulait à ses pieds.

Aussi loin que le regard pouvait porter, s'étendait la belle moire verte de la mer, légèrement frangée d'écume blanche, apportée par les lames du large; de petites voiles passaient au loin, comme un vol de goélands, et la riante silhouette de l'humble bourg se détachait du fond plus sombre des hautes falaises.

Les maisons, éparpillées çà et là, ressemblaient, à distance, à un maigre troupeau de moutons ou de chèvres paissant le long des sentiers abrupts et comme suspendus au-dessus d'abîmes vertigineux; sur la grève, quelques barques échouées dormaient sous les rayons ardents du soleil.

quoique le regard fût également ravi par le paysage et que le charme se dégageât surtout de l'ensemble du tableau, cependant, quand il s'arrêtait sur le groupe d'habitations il était particulièrement attiré et retenu par une maison qui

se distinguait des autres en raison de l'entretien spécial dont elle était évidemment l'objet.

Dès que Caminade l'eut aperçue, il ne vit plus autre chose... et son cœur tout entier en fut remué.

De toutes les maisons du bourg, c'était celle-là qu'il eût choisie pour y placer l'enfant de Nicette, et un âpre désir le prit de savoir si c'était bien là, comme son instinct le lui disait, que vivait la petite Raymonde.

Justement, un homme travaillait dans un champ voisin. Il alla à lui.

— Pardon, monsieur, lui dit-il en saluant et en indiquant le bourg du doigt, c'est bien Trémel, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, répondit le paysan.

— Et vous l'habitez?

— Depuis ma naissance.

— Alors, vous pouvez me dire à qui appartient cette maison, là, à mi-côte, qui se distingue des autres.

Le paysan enveloppa Caminade d'un regard méfiant et mit quelques secondes à répondre.

— Est-ce que vous ne la connaissez pas? insista Caminade, étonné de son silence.

— Moi? Ah! ce serait drôle... puisque j'y suis né.

— Est-ce possible!... Mais alors... vous êtes Guillaumin?

— Comme vous dites.

— Et je suis heureux de vous rencontrer, car c'est précisément à vous que j'ai affaire.

Cette fois Guillaumin fronça le sourcil.

Le paysan n'aime guère l'étranger, et à l'époque où se passe ce récit, certains points du littoral n'avaient point encore été envahis et occupés par les touristes et les baigneurs.

Les indigènes se méfiaient.

Guillaumin se tint, en quelque sorte, sur la défensive.

— A moi?... répliqua-t-il, ça se peut-il bien? et à propos de quoi, s'il vous plaît?

— C'est une histoire que je veux vous raconter, et si vous avez le temps de m'entendre

— Une histoire?... qu'est-ce que c'est que ça, et de quoi s'agit-il? Dame... vous comprenez... ici, nous nous connaissons tous, petits et grands.

— Mais j'ai été l'ami de M. le comte de Savenay.

— Vous?

— Et peut-être vous rappelez-vous que je suis venu à Longueville, il y a quelques années, pour l'affaire du souterrain. Regardez-moi.

Guillaumin fit un mouvement.

— Le souterrain, murmura-t-il ; attendez donc... oui, je me rappelle. Enfin, cette fois, pourquoi venez-vous ?

Caminade allait répondre, quand l'angélus sonna à la petite chapelle du bourg.

Guillaumin avait ôté son bonnet et venait de faire le signe de la croix.

Il y eut un moment de silence.

Quand Guillaumin eut achevé sa prière, il se tourna vers Caminade.

Son visage avait repris son expression sercine, à laquelle se mêlait un certain air de gravité.

— Maintenant, dit-il, si vous voulez bien, nous allons descendre : il est midi, c'est l'heure du dîner, et il y a à la maison un jeune estomac qu'il ne faut pas faire attendre.

Caminade tressaillit.

— Vous avez un enfant ? balbutia-t-il avec émotion.

Le visage de Guillaumin s'éclaira tout à fait.

— Oui, répondit-il avec une pointe d'orgueil ; une jolie petite fille, que tout le monde aime à Trémel, et qui m'aime, moi, comme si j'étais son père.

— Comment ! ce n'est donc pas...

Guillaumin leva les yeux au ciel.

— Ah ! si Dieu m'avait fait la grâce de me donner une pareille enfant, dit-il, il aurait fait de moi le plus heureux des hommes !... Mais il ne faut pas trop demander, et, puisque la petite est bien portante, qu'elle pousse comme un vrai champignon, et qu'elle m'aime avec toute la tendresse de son cœur, que pourrais-je désirer autre chose ? Ah ! elle sera la joie et la consolation de ma vieillesse, et un jour...

— C'est donc une orpheline ? interrogea Caminade.

— Précisément : sa mère est morte au pays ; on l'appelait M^{me} Nicette.

— Et... son père ?

Un nuage passa sur le front de Guillaumin.

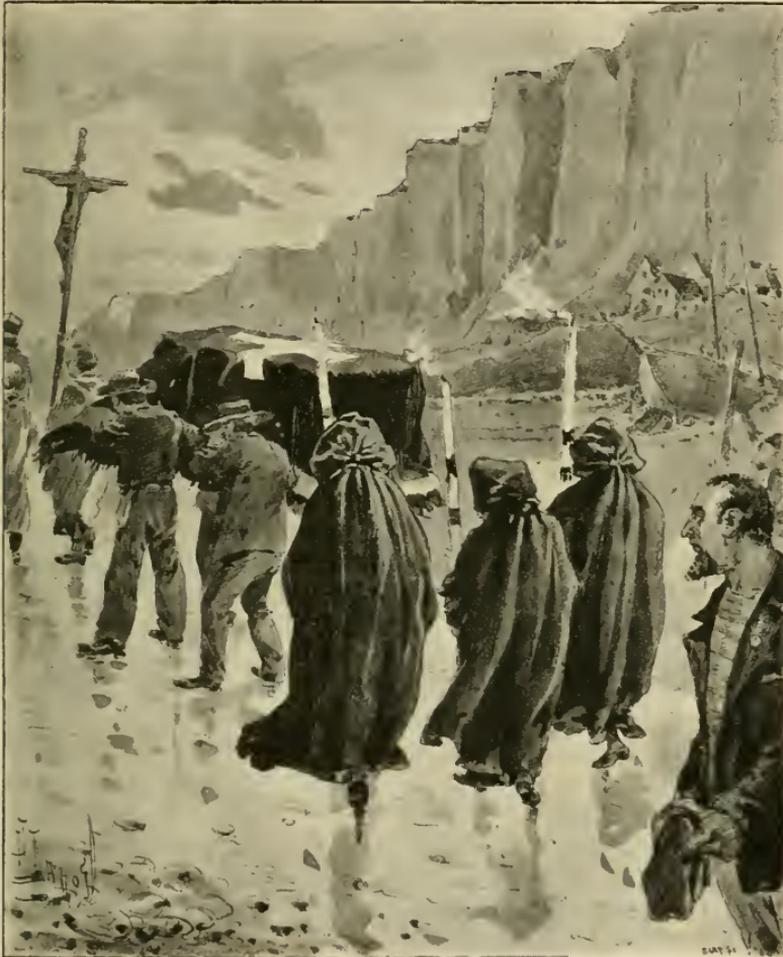
— Son père ! répéta-t-il, d'un ton brusque... je ne le connais pas, on ne m'a jamais dit son nom. Et la chère morte n'a pas voulu qu'on lui écrivit. — Pourquoi, je l'ignore, et c'est même bien singulier, car il paraît qu'elle l'appelait au moment de mourir.

Caminade suffoquait, et il fut sur le point de se trahir.

Mais l'attitude de Guillaumin et l'accent dont il parlait n'étaient point faits pour autoriser une confiance.

Il se contint.

D'ailleurs, on approchait du village, et Guillaumin venait de pousser une exclamation de joie.



A Noël, nous l'avons porté au cimetière. (P. 391.)

Une petite fille s'était élancée à la rencontre du vieillard et elle accourait de toute la vitesse de ses jambes, en appelant papa Guillaumin.

— C'est elle! voyez! dit ce dernier.

Presque aussitôt, il l'enleva dans ses bras et l'embrassa avec effusion, pendant que l'enfant poussait de petits cris effarouchés et doux comme des cris d'oiseau. Peu après, Guillaumin la posa à terre et lui prit la main.

L'enfant avait six ans au plus; elle était de taille moyenne, plutôt petite que grande pour son âge, avec des yeux vifs, des lèvres souriantes, des cheveux d'un blond doré qui encadraient harmonieusement son front pur; enfin, il y avait dans sa physionomie enfantine un mélange presque provocant de pétulance et de douceur, qui donnait à sa personne un caractère particulier d'audace et de résolution.

Caminade ne se lassait pas de la regarder; et, de son côté, l'enfant l'observait avec curiosité.

— Eh bien! que vous disais-je?... reprit Guillaumin.

Caminade se pencha et voulut prendre la main de Raymonde.

Elle la retira vivement et se blottit contre le vieillard.

Ce dernier se prit à rire.

— Ah dame! dit-il avec enjouement. — elle est un peu sauvage... elle ne voit plus personne que moi!... et moi, je ne suis pas toujours gai...

Et puis, continua l'excellent homme avec un soupir, elle a eu un gros chagrin, voilà bientôt six mois.

— Un chagrin! dit Caminade; lequel?

— Elle avait alors un compagnon qu'elle aimait bien, le fils du comte; ils ne se quittaient jamais; on les voyait toujours ensemble, et voilà que tout d'un coup il a fallu se séparer... Le fils du comte est maintenant au collège, à Paris, et la chère petite est souvent bien seule!

On était sur le seuil de la maison; Guillaumin se tourna vers l'enfant :

— Voyons, dit-il de sa voix rude, est-ce que tu ne veux pas embrasser monsieur?

— Non, répondit Raymonde.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas.

— Cependant, dit Caminade en s'approchant, j'ai bien connu votre maman Nicette, et si elle était là...

— Maman Nicette est morte.

— Eh bien, regardez-moi; je n'ai pas l'air méchant, et en souvenir d'elle...

En parlant ainsi de sa voix la plus douce, Caminade s'était baissé et la sollicitait de son regard le plus caressant.

Et il y avait, répandu sur son visage, un tel air de bonté et de tendresse, que l'enfant finit par se laisser toucher, et lui présenta ses joues roses et fraîches.

Caminade jeta un cri enivré, la prit contre sa poitrine, et, pendant quelques secondes, il la dévora de baisers fous!

Quand il la rendit à Guillaumin, ses joues étaient inondées de larmes.

— Qu'avez-vous! qu'avez-vous? demanda ce dernier, étonné et ému.

— Rien! ne me demandez rien, répondit Caminade; je suis heureux d'être

venu; j'avais à vous dire bien des choses graves; mais le moment serait mal choisi pour de semblables confidences... nous les remettrons à d'autres temps.

Seulement, j'ai une dernière prière à vous adresser.

— Laquelle? parlez.

— Je voudrais passer ici le reste de cette journée. Ainsi que je le disais, j'ai beaucoup connu celle que vous appelez M^{me} Nicette; ce matin, je suis allé prier sur sa tombe, et avant de m'éloigner, je désire demeurer auprès de sa fille pendant les quelques heures dont je puis encore disposer; le voulez-vous?

Guillaumin consentit du geste.

— Je n'ai rien à refuser, dit-il, à l'homme qui se présente chez moi au nom de la pauvre mère qui est morte, et chaque fois que vous viendrez ici, vous y serez le bienvenu.

Caminade serra les deux mains du vieillard, et jusqu'au soir il resta à Trémel en compagnie de Guillaumin et de Raymonde.

Ce fut une journée bénie, où il se retrempa dans l'atmosphère réconfortante et saine des souvenirs, où il put parler sans contrainte de la pauvre Nicette, à Guillaumin, qui l'avait connue, et à la petite Raymonde, qui l'écoutait le cœur ému et l'œil troublé.

Puis, le soir vint et il fallut partir.

Ce fut un moment cruel.

Vingt fois, Caminade fut sur le point de se trahir et de dire qui il était.

Mais à quoi bon?

Il ne pouvait rester; et savait-il quand il pourrait revenir!

Il était plus prudent d'attendre; d'ailleurs, c'avait été la dernière volonté de Nicette, et il devait la respecter.

Il prit donc dans ses bras l'enfant, mystérieusement attendrie, la pressa longuement contre son cœur défaillant, et s'éloigna du hameau à pas rapides.

Seulement, quand il fut arrivé à l'extrémité de la montée, il s'arrêta et embrassa du regard le panorama que les premières ombres de la nuit commençaient à voiler.

La maison de Guillaumin piquait seule le tableau déjà sombre, d'un rayonnement blanc.

Il laissait là la meilleure part de lui-même; et, pendant quelques minutes, il ne put s'arracher à cette poignante contemplation.

Enfin, il fit un effort surhumain, secoua vivement le front et s'engagea d'un pas résolu dans le chemin qui conduisait à Langrune.

Il allait reprendre la vie agitée et nomade de l'artiste...

LIII

A la suite de la scène que nous venons de raconter, Caminade traversa bien des épreuves qui l'empêchèrent de retourner au pays normand.

Ce n'est pas à dire, cependant, qu'il oubliât Nicette, et la jolie enfant à laquelle elle avait donné le jour, mais il avait trop à penser à lui-même, pour conserver au passé l'intérêt qu'il méritait.

Il avait continué sa vie d'artiste nomade, et pendant les dernières années, les symptômes alarmants s'étaient multipliés; maintenant, il n'y avait plus à se dissimuler que le célèbre baryton, qui faisait autrefois les délices de Bordeaux, de Marseille et de Toulouse, avait perdu ses plus brillantes qualités; la dégringolade avait commencé, et c'est à grand'peine qu'il parvenait, chaque année, à décrocher un engagement pour l'étranger.

Combien de temps cela durerait-il encore?

Comme il le disait lui-même, il était au *bout de son rouleau*, et ce n'est pas sans appréhension qu'il envisageait l'avenir.

Où était le temps où des critiques enthousiastes pouvaient, sans trop d'exagération, le comparer à Faure où sa place semblait être marquée à l'opéra.

Il n'y pensait plus — c'était bien fini — désormais, il ne fallait songer à rien de semblable.

Heureusement, il était d'un caractère difficile à démonter; il avait un fond de gaieté inaltérable que la dégringolade devait être impuissante à entamer et on le retrouvait à peu près toujours le même, vivant au jour le jour, sans souci du lendemain, acceptant la vie comme elle venait, se gardant de lui demander ce qu'elle ne pouvait plus lui donner.

Toutefois, il faut tout dire : il avait de loin en loin, des moments rapides de mélancolie et de regret.

A mesure qu'il avançait en âge — il avait maintenant plus de trente ans — un sentiment d'amertume s'emparait de lui, chaque fois qu'il s'éloignait, pour aller gagner sa vie, à Rio, à la Nouvelle-Orléans, ou dans quelque ville plus éloignée encore.

Caminade était foncièrement Parisien, et il sentait bien qu'il fallait à ses poumons, l'air du boulevard pour se dilater.

Là bas, au loin, il frissonnait, quand sa pensée évoquait tout à coup le souvenir de Paris!

Tout était là pour lui!

C'est là qu'il avait commencé, c'est là qu'il voulait finir!

Et alors emporté malgré lui, sur la pente du passé, il revoyait toutes les images aimées de sa jeunesse; et la pauvre Nicette et la petite Raymonde lui souriaient comme à travers un voile transparent...

Une année donc, il partit de Rio, la saison terminée, et bien résolu, cette fois, à repousser tout engagement pour l'étranger, il revint à Bordeaux, y toucha à peine terre, et s'éloigna aussitôt pour la capitale.

Ce qu'il allait y faire, il ne le savait pas au juste.

Il ne devait plus songer à tenir l'emploi de premier baryton, dans les grandes villes de province, mais il était résigné, et plutôt que de s'expatrier de nouveau, il accepterait ce qu'il trouverait.

Il fut plus heureux qu'il ne l'espérait.

A Paris, il trouva en arrivant, un ancien copain qui l'avait connu au temps de sa splendeur, et qui conservait de lui le meilleur souvenir. Il devait prendre la direction du théâtre de Montpellier, et proposa à Caminade de l'emmener dans de bonnes conditions.

C'était inespéré — Caminade accepta sans marchander.

Et, comme on était au mois de juillet, et que la saison ne devait s'ouvrir que le 1^{er} septembre, il résolut de se rendre en Normandie, et d'aller revoir la petite Raymonde.

Il n'avait, à ce moment, aucun projet arrêté.

L'enfant devait avoir grandi, et il ne savait pas bien encore ce qu'il allait faire.

Mais il était décidé à dire toute la vérité au père Guillaumin, et il attendrait pour aviser, de connaître l'accueil qui serait fait à ses aveux.

Il partit, plus ému peut-être que la première fois.

Caminade était bien changé lui-même — moralement du moins.

Sa confiance en l'avenir s'était fortement altérée à de certains moments, son front se voilait de mélancolie, et en dépit de sa gaité factice qui eût pu faire croire à de l'insouciance, on sentait, que de tristes appréhensions commençaient à peser sur sa pensée.

Aussi, est-ce avec un profond attendrissement qu'il se prenait parfois à songer à Raymonde.

Il se disait qu'il lui eût été doux d'être aimé par la fille de Nicette; il rêvait d'en faire une artiste, de la protéger, de préparer ses débuts — qui sait! de lui ouvrir cet avenir que lui-même avait raté!

Comme la première fois, c'est au cimetière de Sainte-Claire qu'il se rendit tout d'abord.

Si, à travers ses nombreuses pérégrinations, il avait pu oublier quelquefois la pauvre enfant qui dormait là, souvent le souvenir de ses belles années lui revenait, la touchante image de la jolie Nicette se représentait à son esprit,

et il recommençait par la pensée, ce doux et tendre roman de sa jeunesse!

Chère Nicette! et comme il l'aimait encore; comme il sentait qu'elle devait vivre éternellement au fond de son cœur!

Il passa une heure auprès de sa tombe et quand il la quitta, il avait le cœur gros, les yeux pleins de larmes.

Cette démarche, toutefois, l'avait attendri et presque consolé.

La tombe était pieusement entretenue; des fleurs toutes fraîches, gisaient aux pieds de la croix, et une douce émotion le saisit quand il songea que c'était Raymonde, sans doute, qui prenait soin de la fosse où reposait sa mère.

Il s'éloigna, et prit à pas rapides la direction de Trémel où elle demeurait en compagnie de Guillaumin.

Il n'avait pas besoin qu'on lui indiquât son chemin; en moins d'un quart d'heure, il gravissait la pente raide au sommet de laquelle on découvre le petit bourg, où il avait passé tout un jour, quelques années auparavant.

Quand il arriva au haut de la côte, il s'arrêta, et son regard embrassa le splendide panorama que l'on aperçoit de là.

Rien n'y était change.

C'était toujours le même village, composé de quelques méchantes maisons éparpillées çà et là et accrochées, pour ainsi dire, aux rochers de la côte, le long de sentiers abrupts.

Mais le village importait peu à Caminade; la seule chose qui l'attirât, c'était la maison de Guillaumin.

Et, au premier coup d'œil, il éprouva un véritable désappointement.

La maison était toujours à la place qu'elle occupait autrefois; des enfants et des femmes allaient et venaient alentour; mais il eut beau regarder, il n'aperçut pas Raymonde.

Il n'y avait rien là qui dût l'étonner — l'enfant pouvait être absente; peut-être était-elle aux champs avec Guillaumin; pourtant, un pli sombre vint creuser son front.

Il se secoua énergiquement pour chasser cette triste impression, et reprenant sa marche, il gagna le bourg.

Ce ne fut pas long.

Quand il atteignit la grève, et comme il allait s'engager dans le sentier qui aboutissait à la maison de Guillaumin, il se croisa avec un marin encore jeune, qui descendait.

Le marin salua, comme c'est l'habitude de la campagne, et s'effaça pour le laisser passer.

Caminade rendit le salut, et s'arrêta.

— Monsieur n'est pas du pays! demanda le marin curieux.

— Non, mon ami, répondit le baryton; mais j'y viens voir quelqu'un...

— Alors, vous vous trompez de chemin. faut croire; car il n'y a au bout de ce sentier, que la maison que vous voyez...

— Eh bien, c'est précisément là que j'ai affaire.

— Vous?

— Eh! qui donc...

Et comme le marin le regardait ébahi.

— N'est-ce pas là, que demeure le père Guillaume! interrogea Caminade vivement.

Son interlocuteur fit un mouvement.

— Guillaume! répéta-t-il, sur un ton singulier; il y a beau temps qu'il ne l'habite plus.

— Où est-il donc?

Le marin remua la tête.

— Il y aura trois ans à Noël, que nous l'avons porté au cimetière de Sainte-Claire.

— Mort!... balbutia Caminade; il est mort! est-ce possible?

— Dame, nous sommes tous mortels, pas vrai — poursuivit l'autre; papa Guillaume commençait à se faire vieux — et il avait pas mal bourlingué, dans son temps; bref, il était usé, quoi... et un beau jour, il est parti, comme qui dirait, sans avoir été malade... C'est depuis ce temps-là, que je l'ai remplacé dans la maison qui lui appartenait — avec ma femme et les enfants... La maison est bonne — mais tout de même, je crois bien que je l'ai payée un peu cher.

Caminade écoutait sans interrompre; il était atterré; mille questions se pressaient sur ses lèvres, et il n'osait les formuler.

Il était devenu très pâle — il avait peur.

Le marin ne comprenait rien à son attitude et à son silence.

— Pour lors, reprit-il peu après, vous connaissiez donc le bonhomme Guillaume?

— Oui, un peu, répondit Caminade.

— Et il y a longtemps que vous n'êtes pas venu à Trémel?

— En effet.

— Je comprends, vous ne vous attendiez pas; ça vous a fait de l'effet.

— C'est cela...

— Pour un brave homme, c'était un brave homme! et compatissant aux malheureux — oh! il a été bien regretté sur la côte — mais, n'est-ce pas, il n'y avait rien à faire, et il faut toujours finir par là!

— Sans doute seulement dites-moi...

— Quoi donc?

— Le père Guillaume...

— Oui.

— Quand je suis venu il y a quelques années... ici... il n'était pas seul... il avait avec lui...

— Je vous vois venir.

— Une enfant.

— Parbleu!

— On l'appelait Raymonde.

— Vous la connaissiez aussi!

— Elle est toujours au pays?

Le marin fronça les sourcils, et une expression bizarre se répandit sur ses traits.

Caminade tressaillit, et sentit froid au cœur.

— Ah! elle n'est pas morte, au moins! s'écria-t-il en saisissant le bras de son interlocuteur.

— Non, elle n'est pas morte, répondit ce dernier; mais tout de même, il y a là dedans quelque chose qui n'est pas clair!

— Expliquez-vous.

— Tenez, entrons là, chez la mère Levêque, c'est elle qui a le meilleur cidre du pays, et tout en vous contant la chose, nous pourrons boire une bonne bolée à l'ombre; ça vous va-t-il, comme à moi?

— Entrons, approuva Caminade.

Et, quelques secondes après, ils s'attablaient chez la mère Levêque devant deux énormes *moqués* de cidre mousseux.

Au bout de quelques minutes, le marin trempa fortement sa lèvre dans le bol, et s'accoudant sur la table, il commença.

— Puisque vous avez connu la petiote, dit-il, vous devez avoir remarqué que ce n'était pas une enfant comme les autres; elle était née dans un mauvais jour; sa mère était morte, en la mettant au monde, et si elle n'avait pas été soignée, comme elle l'a été par le père Guillaumin, bien sûr qu'elle n'aurait pas fait long jeu. Mais papa Guillaumin était là, et il l'a dorlotée comme si elle avait été sa propre enfant. Elle a donc grandi, s'est fortifiée, et au bout de quelques années, c'était déjà un beau brin de petite fille...

— Oui... oui, je l'ai vue, à cette époque, interrompit Caminade et je me souviens encore de ses beaux yeux, qui vous regardaient jusqu'à vous troubler.

— Vous y êtes.

— Eh bien?

— Eh bien? dans les commencements, ça a été, comme je vous dis; mais la nature est plus forte que le reste, et déjà, elle était pour les gens de la côte, un objet d'étonnement et presque de peur.

— Comment cela?

— C'est difficile à expliquer.



On la voyait toujours seule. (P. 393.)

— Dites toujours.

— Dans nos pays, voyez-vous, on est superstitieux et on n'aime pas trop les choses qui sortent de l'ordinaire; on ne tarda pas à remarquer que l'enfant avait des façons singulières... On la voyait toujours seule, par les champs, ou sur la grève, quand elle n'était pas avec Guillaumin, et elle ne fréquentait personne, si ce n'est un joli petit garçon, orphelin comme elle, qu'elle avait pris

en grande amitié, et qu'elle ne quittait pas plus que son ombre. Ils étaient à peu près du même âge, et ça faisait vraiment plaisir de les voir tous les deux, courant les sentiers, en se donnant la main, jolis l'un et l'autre, comme des anges du bon Dieu... Malheureusement, cela ne devait pas durer, et de fait, cela dura à peine quelques mois... pas assez pour se reconnaître, s'ils devaient jamais se rencontrer plus tard... Elle avait trois ou quatre ans, lui, peut-être le double.

— Enfin, qu'est-il arrivé?

— Une chose toute simple... C'est qu'un jour, un monsieur de Paris vint réclamer l'orphelin, pour le mettre au collège, et que la petite resta toute seule au pays.

— Pauvre Raymonde!

— Oui, pauvre enfant! vous avez raison; parce que, à partir de ce jour, elle prit comme un fond de chagrin... sa santé s'altéra: elle devint toute blanche, et l'on put croire un moment qu'elle n'y survivrait pas...

— Mais elle n'est pas morte! interrompit vivement Caminade.

— Non... et ce qui l'a sauvée, c'est d'abord papa Guillaumin... et ensuite...

— Ensuite?

— Celle qui est au cimetière de Sainte-Claire.

— Sa mère?

Le marin serra le bras de Caminade.

— Ah! si vous aviez vu la tombe de la défunte, à cette époque, dit-il avec un mouvement d'admiration; vous en auriez été émerveillé... Il n'y avait jamais de fleurs assez belles; chaque dimanche et les jours de fête, c'était comme un vrai reposoir, quoi!... Tout le monde en était attendri, et on y allait par curiosité.

— O Nicette! Nicette! balbutia Caminade.

Il ne pouvait parler — deux grosses larmes gonflaient ses yeux.

— Mais vous ne me dites pas ce qu'elle est devenue, dit-il en faisant un effort sur lui-même; Raymonde! parlez-moi de Raymonde.

Son interlocuteur eut un geste mystérieux.

— Je vais vous dire, reprit-il aussitôt; comme je vous le racontais, à partir du jour où l'orphelin quitta le pays, dès qu'elle se vit toute seule, on eût dit qu'elle ne demandait qu'une chose, qui était de mourir — deux orphelins, c'est tout comme deux jumeaux; on prétend que l'un ne peut pas vivre sans l'autre... Alors on la vit errer sur la côte, fuyant les autres enfants de son âge, toujours triste, ne riant jamais, sinon, le soir, lorsque Guillaumin rentrait des champs, ou de la haute mer, et encore, elle riait si pâle, que ça fendait le cœur! Guillaumin devinait bien que ça finirait mal... mais que faire? il se dépitait, et faut croire que ça l'a avancé, car au bout de quelque temps, il se mit à dépérir, si bien qu'il ne put plus s'éloigner de la maison!

Tout le monde comprenait que ça ne pouvait pas aller loin : Guillaumin était un brave cœur ; il n'avait pas peur de mourir ; mais, c'était pour l'enfant !

Qu'est-ce qu'elle allait devenir, lui, une fois sous terre... Qui aurait soin d'elle ? qui l'aimerait autant que lui ?

On aurait dit que le vieux et l'enfant, avaient la même pensée, sans s'être rien communiqué... et du moment où Guillaumin resta à la maison, la petite ne bougea plus.

Ils passaient leurs journées ensemble, et souvent on apercevait de la lumière dans la maison, jusque fort avant dans la nuit.

Qu'est-ce qu'ils pouvaient se dire comme ça?... on ne l'a jamais su...

Enfin, la catastrophe arriva... Il y a de cela, maintenant, trois années

Le pauvre vieux rendit son âme à Dieu, et la chère petite en pleura toutes les larmes de son corps...

Quoiqu'elle n'eût jamais beaucoup fréquenté les gens du bourg, cependant, tout le monde l'aimait, et plus d'un brave marin lui offrit de la prendre chez lui — M^{me} Christiane surtout avait beaucoup insisté pour l'avoir auprès d'elle.

Elle refusa toutes les propositions.

Le vieux avait quelques épargnes, qu'il lui avait laissées, elle les employa toutes à l'achat d'un petit terrain à Sainte-Claire, où il repose depuis lors — et quant à la maison...

— Elle vous appartient, n'avez-vous dit.

— Précisément.

— Qui vous l'a vendue ?

— Guillaumin.

— Voilà qui est singulier.

— N'est-ce pas ?

— Pourquoi ne l'a-t-il pas laissée, à l'enfant ?

— Là-dessus, on a fait bien des potins... mais on n'en a jamais su le fin mot...

— Mais elle... elle ?

— C'est ça, surtout, qui est inexplicable.

— Parlez.

— Après la mort de Guillaumin, elle resta bien deux mois à Trémel, vivant de la même vie, ne sortant que pour aller seule à pied, à Sainte-Claire pour soigner ses tombes : elle en avait deux, maintenant ! dans le bourg, on commençait à s'étonner, parce que la Saint-Michel approchait, et qu'elle devait à cette époque, quitter la maison Guillaumin. Chacun se demandait ce qu'elle allait

faire; on n'en savait rien, puisqu'elle ne l'avait conté à âme qui vive... et on attendait.

Enfin, la veille de la Saint-Michel, comme nous étions tous réunis, la femme et les enfants, sur le coup de huit heures, voilà que la porte s'ouvre et que la petite paraît!

Elle était encore plus pâle que de coutume; ses yeux étaient rouges; on voyait qu'elle avait pleuré beaucoup.

Elle vint à moi.

« — René, qu'elle me dit, je voudrais parler à Gervaise. »

Gervaise, c'est la femme.

Elle s'était levée en l'entendant, et tout de suite, elle l'avait emmenée dans la chambre où nous couchions.

— Et là! que lui dit Raymonde? interrogea avidement Caminade.

— Je ne le sus que le lendemain, répondit le marin; la petite avait fait promettre à Gervaise de lui garder le secret jusque-là... et je connais Gervaise, elle se serait fait tuer, plutôt que de parler.

— Enfin... qu'apprirent-vous, le lendemain?

— Voici... la veille, la petite était venue la prier de vouloir bien, en son absence, continuer d'entretenir les tombes, comme elle l'avait fait elle-même.

« — Vous allez donc quitter Trémel? que lui demanda Gervaise.

« — C'est résolu... je pars.

« — Bientôt?

« — Cette nuit.

« — Seule?

« — Ne suis-je pas seule au monde, désormais!

« — Et où allez-vous?

« — A Paris.

« — Pourquoi faire?

« — J'y vais accomplir une mission sacrée, dont rien ne peut plus me détourner.

« — Mais quand reviendrez-vous?

« — Je ne sais pas... et c'est pour cela que je suis venue vous trouver; pour que ma pauvre mère et le bon vieillard qui a pris soin de mon enfance, ne s'aperçoivent pas de mon absence... vous me promettez de ne pas les oublier?

« — C'est comme si le bon Dieu lui-même me le demandait. »

La petite tira alors un billet de cent francs de sa bourse, et le mit dans la main de Gervaise; la femme voulut refuser; mais il n'y eut pas moyen, et elle dut accepter.

— Et elle est partie?

— La nuit même.

— Mais depuis?... n'avez-vous eu aucune nouvelle?

— Une fois seulement.

-- Quand cela?

— Tout récemment... c'est le facteur qui nous a apporté une lettre.

— Que disait-elle?

— Presque rien... et il y avait dedans, encore un billet...

— Mais son adresse?

— Elle ne la donnait pas.

— Alors, c'est tout?

— C'est tout...

Caminade prit sa tête dans ses mains, et poussa un profond soupir :

— Que faire? où la chercher? balbutia-t-il...

Il se leva et secona la tête avec force.

— Oh! n'importe! dit-il... j'irai à Paris. . . et qui sait! avec le concours de

Lamblin...

Il serra la main du marin.

— Merci, ajouta-t-il, d'un ton pénétré : continuez à soigner les deux tombes si chères à l'enfant, et croyez que moi non plus, je ne vous oublierai pas! je vais partir... demain, je serai à Paris, et je ne négligerai rien pour retrouver la pauvre enfant... mais si de votre côté, vous appreniez quelque nouvelle, voici mon adresse, ne manquez pas de m'en informer. Vous me le promettez!...

— Sur la tête de Gervaise!

— Bien... je compte sur vous, et je saurai reconnaître le service que vous m'aurez rendu!

Sur ces mots, il gagna la porte, et disparut.

Le lendemain, il était à Paris.

Raymonde avait parlé *d'une mission sacrée qu'elle avait à remplir!*

Qu'est-ce que cela pouvait être?

Le jour même, il se mit en campagne et se rendit à la Préfecture de police, où il demanda M. Lamblin.

L'agent lui avait toujours témoigné une vive sympathie; il ne doutait pas qu'il ne consentit à l'aider dans ses recherches.

Malheureusement, la réponse qu'il reçut, renversa d'un coup toutes les espérances qu'il fondait sur le concours du policier.

Lamblin n'était pas à Paris, et on ne put, ou on ne voulut lui dire où il était.

Sans lui, Caminade ne pouvait rien tenter, et il devait renoncer à toute investigation.

Il se résigna.

Du reste, son engagement l'appelait à Montpellier, et il lui était interdit de flâner.

Il quitta donc la capitale, sans avoir même commencé la moindre recherche. Il resta une année à Montpellier, où il n'eut qu'un succès très contestable. C'était fini.

Les beaux jours avaient fini pour jamais... Il revint triste et soucieux.

Toutefois, la veille de son départ, il reçut une lettre singulière qui un moment, l'avait fort intrigué.

Elle venait de Trémeil, en Normandie, et elle était signée Gervaise.

Gervaise lui envoyait un billet qui lui avait été adressé de Paris, et auquel elle n'avait rien compris : bien sûr, elle ne pouvait venir que de la petite, et cependant, ça avait tout l'air d'une mystification.

Comment croire que c'était Raymonde qui l'avait écrite?

Il n'y avait que quelques lignes :

Voici ce qu'elles disaient :

« Merci pour les soins dont vous entourez les deux tombes où est enfermé
« tout ce que j'ai aimé dans le passé... J'ai été bien malheureuse depuis que je
« vous ai quittés; mais aujourd'hui, je crois bien que tout est fini. Si vous avez
« quelques nouvelles à m'envoyer, écrivez à l'adresse ci-après :

« Au père Latour, rue de l'Arbre-Sec, n° 7

pour remettre,

à la *Fille des Camelots*. »

Caminade, lui non plus, n'y comprit pas grand'chose : mais, il voulut cependant en avoir le cœur net.

Dès son retour à Paris, il se rendit rue de l'Arbre-Sec et demanda à parler au père Latour.

— Le père Latour? répondit la concierge à laquelle il s'adressa; je le connais bien... et il y a quinze jours, il habitait au *cintième*.

— Il vous a donc quitté!

— Voilà deux semaines.

— Et où demeure-t-il, maintenant?

— Ça, il ne l'a pas dit.

— Vous ne connaissez pas sa nouvelle adresse?

— J'en ignore... faut croire qu'il avait ses raisons pour ne pas la donner.

— Mais, il n'était pas seul?

— Non, il avait avec lui, une jolie enfant.

— Raymonde!

— Elle peut s'appeler comme ça. . . mais je ne lui ai jamais entendu donner ce nom-là.

— Enfin, qu'est-elle devenue?

— Tiens ! elle est partie avec le vieux.

— Et vous n'en savez pas plus long ?

— Est-ce que vous croyez que j'ai été courir après?... D'ailleurs, elle ne me devait rien.

— Cependant, si elle ne s'appelait pas Raymonde, comment se nommait-elle ?

— Pour ce qu'est de ça, je ne lui ai connu qu'un sobriquet... tout le monde l'appelait la *Fille des Camelots* !

Caminade vit bien qu'il n'obtiendrait rien de plus, et n'en demanda pas davantage...

Il fit bien encore quelques démarches... rechercha Lamblin, questionna quelques camelots qu'il rencontra... mais bientôt il comprit que toutes ces tentatives seraient vaines, et quoiqu'il eût le cœur gros, il dut se résigner.

Le lecteur apprendra dans notre seconde partie ce qu'il advint de Caminade, et de la bizarre enfant que l'on désignait sous le sobriquet de la *Fille des Camelots*.

DEUXIÈME ÉPISODE

PROLOGUE

COMPARTIMENT RÉSERVÉ

On était au 20 avril : huit heures du soir venaient de sonner à l'horloge de la gare d'Orléans, le train-poste chauffait, attendant le moment du départ.

Sur le quai, les voyageurs arrivaient, les uns, se précipitant à pas rapides vers les portières ouvertes, les autres, moins impatients, examinant avec soin chaque wagon, dans l'espoir d'y trouver quelque coin libre.

Les hommes d'équipe allaient et venaient, traînant les chariots de bagages, préparant les lampes de nuit, graissant les roues des voitures, pendant que le conducteur du train se multipliait pour répartir les voyageurs attardés dans les compartiments où l'on apercevait encore quelques places inoccupées.

Le sous-chef de gare, lui, se promenait, important et grave, surveillant tous les détails du service et allant de temps à autre prendre les ordres de son chef, dont le bureau ouvrait de plain-pied sur le quai, par une grande porte vitrée.

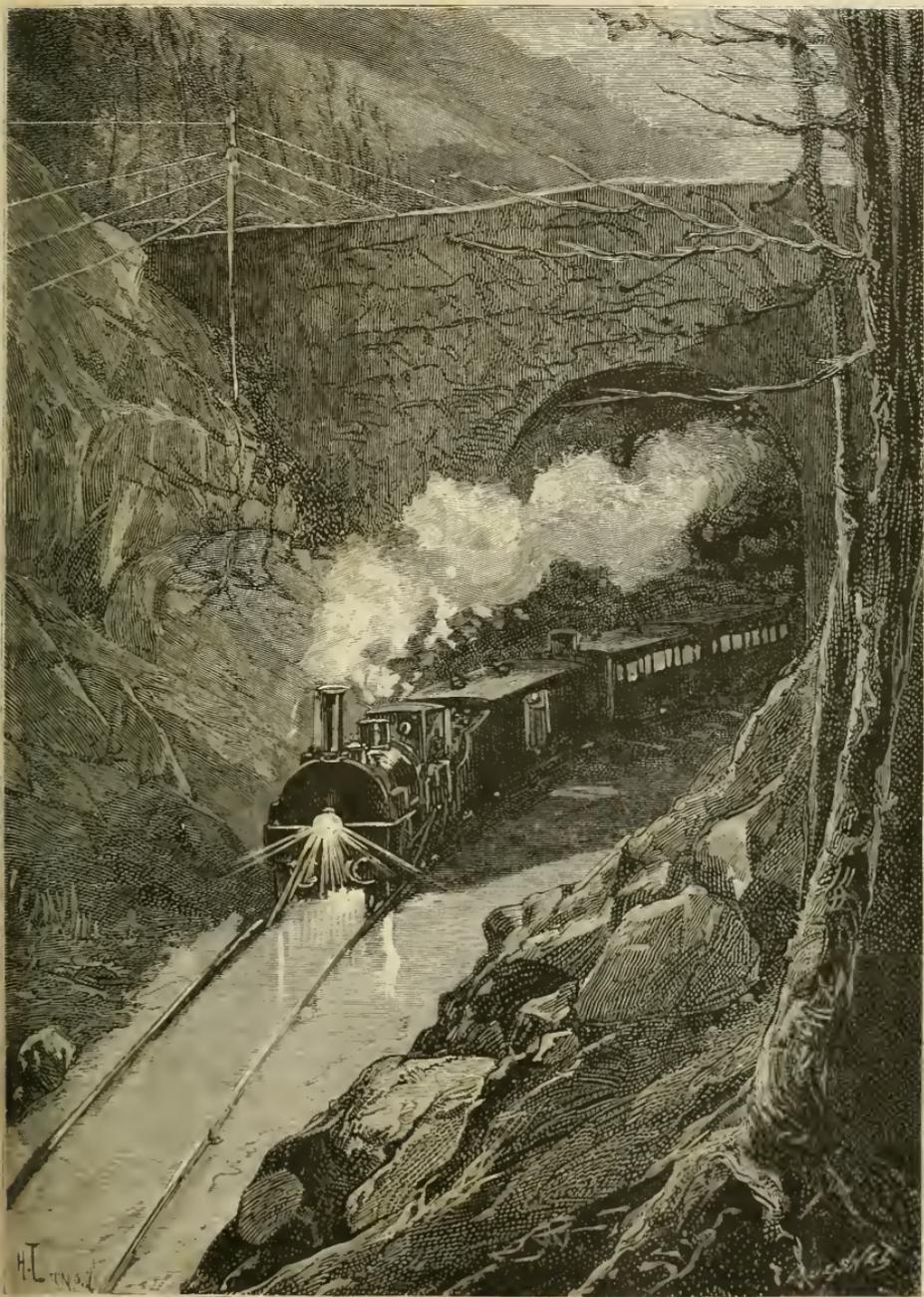
Peu à peu les wagons se remplirent ; la présentation des billets eut lieu ; et bientôt, sur toute la longueur du train, il ne resta plus ouverte qu'une seule portière à la poignée de laquelle pendait l'écrêteau bien connu : « *coupé réservé* ».

Ce coupé était vide.

Mais les voyageurs auxquels il était destiné n'étaient pas loin sans doute, car le conducteur se tenait impassible auprès de la portière, attendant ceux qui devaient y prendre place.

Enfin, la locomotive lança deux ou trois appels stridents qui éclatèrent, répercutés par les échos sonores de la voûte ; c'était le signal précurseur du départ ; et aussitôt deux hommes accompagnés par le chef de gare lui-même, se dirigèrent sans trop se presser vers le *coupé réservé*.

L'un des deux voyageurs était un homme d'une soixantaine d'années environ, cheveux gris, barbe blanche, courbé par l'âge autant que par l'habitude du travail. Une certaine distinction perceait sous son allure un peu



C'est la nuit, sur la voie enténébrée... (P. 404.)

pesante, et sa démarche était encore alourdie et embarrassée par un énorme sac de cuir à fermoir d'acier, qu'il portait sous son bras.

Celui qui le précédait avait quarante ans à peine, et à sa tenue modeste, à ses traits vulgaires, on devinait tout de suite qu'on avait devant soi quelque agent subalterne.

Il portait, lui, deux sacs au lieu d'un, et marchait avec des précautions extrêmes, comme s'il se fût senti surveillé.

En quelques pas, tous deux eurent franchi la distance qui les séparait du coupé; ils prirent alors chacun un coin du compartiment, placèrent les sacs entre eux, et le chef de gare ayant fermé la portière dont la glace était baissée :

— Voilà qui est fait, monsieur Desgranges, dit-il en s'adressant au vieillard; vous n'avez pas d'autre recommandation à me faire?

— Aucune, répondit le vieillard; seulement, n'oubliez pas de télégraphier à Orléans?

— Dès que le train sera parti.

— C'est parfait.

— Je vous souhaite un bon voyage et j'espère qu'il n'y aura pas d'accident fâcheux.

— Je l'espère comme vous... Mais vous comprenez! on n'est jamais sûr de rien!

Il ne put en dire davantage.

La locomotive venait de se mettre en marche; peu après le train disparaissait, enveloppé dans d'épais tourbillons de fumée.

A partir de ce moment, rien de particulier ne se passa.

Quand on s'arrêta à Orléans, vers dix heures quarante, on put remarquer qu'il régnait sur le quai une animation inaccoutumée.

Le nombre des gendarmes postés le long de la voie avait été évidemment augmenté, et obéissant à une consigne rigoureuse, ils ne laissaient approcher des wagons que les voyageurs et les hommes de service.

Le commissaire du gouvernement se promenait attentif et préoccupé et le chef de gare avait, dès l'arrivée, quitté son bureau pour se porter en personne vers le compartiment réservé.

— Vous n'avez rien à me signaler? demanda-t-il à M. Desgranges, qui avait baissé la glace du coupé.

— Rien, monsieur, répondit ce dernier, seulement, dites-moi! à quelle heure arrive-t-on à Tours?

— Vers une heure environ...

— Vous avez reçu des instructions suffisantes?

— Elles sont ou ne peut plus précises... Dès que vous aurez quitté Orléans, je télégraphierai à Paris et à Tours: à Paris pour annoncer que tout

va bien; à Tours, pour dire que l'on vous attende... Vous n'avez pas d'autre recommandation à m'adresser?...

— Je vous remercie!...

— Alors, je puis donner le signal?

— Quand vous voudrez!

Les deux hommes se saluèrent; un coup de sifflet déchira l'air d'un son aigu et prolongé, et le train s'éloigna à toute vapeur.

Le lecteur n'est pas sans avoir pris quelquefois le chemin de fer qui part de Paris, pour se rendre, soit à Marseille, soit à Brest, soit à Bordeaux.

C'est la nuit!...

Sur la voie enténébrée, de rouges éclairs passent, projetés par les lampes des compartiments; la locomotive fait entendre son râle rauque et sourd, les volutes de fumée se tordent dans l'air, et vous voyez paraître et disparaître, comme en un rêve fantastique, les arbres de la route avec leurs bras de squelettes et leurs attitudes de fantômes...

C'est la ballade allemande!...

Puis, la lassitude ou le froid vous gagne; vous vous enveloppez frileusement dans votre couverture de voyage et, après avoir recommandé votre âme à Dieu, vous demandez au sommeil d'abrèger les ennuis inséparables d'un long voyage.

Cela dure une heure, deux heures... On ne sait pas au juste... car on a perdu l'exacte notion du temps.

Mais quand vous vous réveillez et que votre regard curieux plonge au dehors, le tableau a changé comme par enchantement!... Vous n'avez plus autour de vous que les ténèbres épaisses; toutes les lampes se sont voilées... le train ne dessine plus qu'une ligne noire silencieuse, piquée seulement d'un unique point lumineux, où la vie et la lumière semblent s'être réfugiées!

C'est le wagon-poste, ou pour parler plus précisément, le *bureau ambulante*

Tout le reste dort ou repose, jusqu'au moment où l'on touche enfin à l'une de ces stations où le buffet vous invite de ses grands yeux flamboyants!

C'est ainsi que nos voyageurs arrivèrent à Tours.

Toutefois, pour rester fidèles à la vérité, nous devons dire que, cette nuit-là, par exception, le *bureau ambulante* ne fut pas le seul compartiment qui resta éclairé pendant le trajet d'Orléans à Tours.

À Orléans, trois voyageurs étaient montés dans un des derniers wagons et y avaient pris place.

C'étaient deux hommes et une femme.

La femme, était jeune, mais il était facile de relever, dans toute sa personne, certains indices qui trahissaient une condition, d'un caractère spécial et *sui generis*.

Sous l'ample cache-poussière qui l'enveloppait, se dessinait sa taille élégante et souple; elle était finement gantée; son pied avait la cambrure provocante

d'un pied de Parisienne et à travers le voile de tulle qui tombait de sa toque de velours, jaillissait, comme deux éclairs, le regard de ses yeux noirs à la fois profonds et doux.

C'est à peine si l'on distinguait ses traits, mais quand elle passa sous le bec de gaz du quai, on put remarquer son visage qui accusait manifestement le type de la Parisienne dans la vivacité effrontée de ses lignes originelles.

A coup sûr, ce n'était pas une duchesse; on ne pouvait s'y tromper, et elle devait évidemment sortir de quelque quartier populaire, d'où son heureuse étoile l'avait tirée!

Petite, vive, la mine éveillée, le regard assuré, elle s'enveloppait étroitement dans son cache-poussière, et la petite toque impertinente qui couronnait son opulente chevelure, ajoutait encore au charme invitant qui se dégageait de toute sa personne.

Dès qu'elle eut pénétré dans le wagon, elle alla s'accoter douillettement dans un coin, et adressant un signe à l'un des deux hommes, elle parut se disposer à dormir.

Quant aux deux hommes, ils se placèrent au milieu du compartiment, sans paraître s'occuper davantage de la jeune femme.

Ils paraissaient de fort belle humeur, et échangèrent, en arrivant, des lazzis un peu vifs qui, d'abord, parurent étonner leurs voisins; mais comme ceux-ci virent que la jeune femme n'en témoignait aucun déplaisir, ils ne crurent pas devoir se montrer plus rigoristes et s'engagèrent, à leur tour, dans la conversation.

Cela les mena gaiement jusqu'à Tours.

Il était près d'une heure.

Comme on approchait de la station, le plus jeune des voyageurs avait prié l'un de ses voisins de lui céder sa place, ce que ce dernier avait fait sans difficulté; il baissa alors la glace, passa la tête hors de la portière et comme le train s'arrêtait, il jeta un cri joyeux et interpella vivement son compagnon.

Le ciel était couvert; il tombait une petite pluie fine.

— Ohé! Lambert... dit-il sur ce ton intraduisible que l'on n'entend guère que dans les faubourgs de Paris... viens voir un peu!... C'est donc qu'on va passer la revue de la gendarmerie! On en a mis partout!... que c'est comme un bouquet de fleurs!... que dis-tu de ça, ma vieille!...

Le Lambert ainsi interpellé s'était penché à la portière.

— Ce Caminade! répondit-il en haussant les épaules, il sera toujours le même; je trouve que tu parles bien légèrement de cette institution...

— T'es bête... écoute plutôt!... *j'entends un bruit de bottes... de bottes!...* Quel déploiement, mes enfants. Ah! ça... le préfet de police est donc dans le train?

— Ça ne serait pas à faire, répondit l'autre.

— Bon Dieu! que de gendarmes... ah! bien! faut croire qu'ils ne coûtent pas cher dans le pays.

Caminade continuait d'observer les représentants de la force publique. Il eut un geste goguenard.

— Seulement... ajouta-t-il, d'un accent trainard, il leur manque quelque chose... *espécialement*, par le temps qu'il fait.

— Quoi donc? fit Lambert.

Et Caminade se mit à chanter.

« Ils n'ont pas de parapluie!
 « Ça va bien quand il fait beau,
 « Mais quand il tombe de la pluie
 » Ils sont trempés jusqu'aux os. »

Les deux hommes se mirent à rire — mais ce ne fut pas long!

Tout à coup, leur gaieté s'éteignait, et brusquement, Lambert quitta son poste d'observation, pendant que son compagnon allait reprendre sa place.

Cependant, le même mouvement qui avait accueilli le train de Paris à son arrivée à Orléans, s'était reproduit à Tours. Chef de gare, commissaire spécial du gouvernement, gendarmes en grand nombre, rien n'y manquait... et le compartiment réservé avait été l'objet des mêmes attentions empressées.

M. Desgranges venait de demander un rafraîchissement, qu'un garçon du buffet s'était hâté de lui apporter.

— Au moins, vous avez dormi? demanda le chef de gare à M. Desgranges.

— Parfaitement! répondit ce dernier. Nous nous sommes partagé la nuit, ce brave garçon qui m'accompagne et moi! Depuis Paris, il a veillé pendant que je dormais; maintenant, je vais veiller pendant qu'il dormira. Et, ma foi! j'aime autant ça; car après tout, on repose mal, quand on porte une aussi lourde responsabilité!

— Je vous crois: mais voilà plus de la moitié du chemin faite, et dans quelques heures au plus vous serez à Angoulême. Vous vous y arrêtez, je crois?

— Oui, un jour seulement.

— Bon voyage, alors... Quand je vous reverrai, à votre retour... vous aurez l'esprit plus tranquille... A bientôt!

— A bientôt!... surtout télégraphiez à Paris et à Poitiers?

— La dépêche est préparée.

M. Desgranges se rejeta dans un coin; un employé ferma la portière et le train avança de quelques tours de roue... pour s'arrêter presque aussitôt.

Que se passait-il?

En apparence, rien de grave ni d'inquiétant ; mais en réalité, un incident capital, qui devait provoquer des conséquences terribles.

Voici ce qui était arrivé :

II

Au moment où le train allait se mettre en marche, un jeune homme était sorti précipitamment du buffet, et, sa couverture de voyage à la main, avait couru vers le wagon où se trouvaient Lambert et son compagnon.

Bien que la locomotive eût déjà fait quelques tours de roue, le retardataire avait ouvert la portière d'un geste résolu et se disposait à pénétrer dans le compartiment, quand le conducteur donna le signal d'arrêt, tout en se dirigeant vers l'imprudent voyageur qu'il interpella avec vivacité.

Mais il se contint presque aussitôt, en examinant de plus près celui auquel il s'adressait.

C'était un grand et beau jeune homme, au visage pâle, aux cheveux noirs, à la physionomie d'une distinction rare. Il portait une longue pelisse de voyage fourrée de vison et sa main aristocratique et fine était très étroitement gantée d'un gant de Suède.

Il s'arrêta sur l'interpellation qui lui était adressée et se tourna vers le conducteur.

— On ne monte pas ainsi dans un train en marche, dit ce dernier ; les règlements le défendent et c'est aller au-devant d'un accident.

— J'étais en retard, objecta le jeune voyageur... je n'avais pas une minute à perdre...

— Où allez-vous ?

— A Bordeaux...

— Votre billet ?...

— Le voici.

Le voyageur tira un billet de la poche de son gilet et le présenta à son interlocuteur.

Celui-ci y jeta un rapide coup d'œil et fit un mouvement.

— Mais c'est un billet de première ! s'écria-t-il.

— Eh ! je le sais bien ! répondit le jeune homme : mais qu'importe ! l'important était de partir... à la première station, je chercherai un autre wagon.

— Soit ! dépêchez-vous, approuva le conducteur.

Et d'un geste impatient, il repoussa la portière, siffla à la locomotive et, cette fois, le train s'éloigna à toute vitesse.

Pendant ce colloque, Lambert avait tiré le petit store de serge verte qui sert de voile à la lampe de nuit, et une douce obscurité régnait maintenant dans le compartiment.

Chacun des voyageurs s'était déjà installé de son mieux pour le reste de la nuit et une demi-heure ne s'était pas écoulée que le wagon se remplissait de roufflements significatifs.

Les stations se succédèrent alors, sans aucun autre sujet de trouble; on franchit successivement Sainte-Maure, les Ormes et Châtellerault, et à deux heures vingt minutes, on entra en gare de Poitiers.

— Poitiers!... Poitiers!... cinq minutes d'arrêt...

Le jeune voyageur sauta aussitôt sur le quai, sous prétexte d'aller à la recherche de la place à laquelle son ticket lui donnait droit, mais après avoir, pour la forme, jeté un regard rapide à l'intérieur de deux ou trois compartiments de première, il parut prendre son parti, alluma tranquillement un londrès et se mit à se promener, en frappant du pied, comme s'il eût voulu se dégourdir les jambes.

Il arriva ainsi auprès du coupé réservé autour duquel s'était formé un groupe où l'on parlait à voix basse, et dont il s'approcha pour savoir ce qui s'y disait.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-il au conducteur qui se trouvait là.

— Oh! presque rien... répondit celui-ci, mais tout de même, c'est drôle.

— Quoi?

— Le voyageur du coupé...

— Eh bien?

— Eh bien... il s'est endormi à quelques minutes de Tours, et depuis, il ne s'est pas réveillé.

— Quel mal y a-t-il à cela?

— Moi, je n'en vois pas.

— Eh! il faut le laisser dormir, le cher homme; vous savez où il va?

— A Angoulême.

— Eh bien, vous le réveillerez à Ruffec ou à Luxe, et il aura tout le temps de se secouer avant d'arriver à destination...

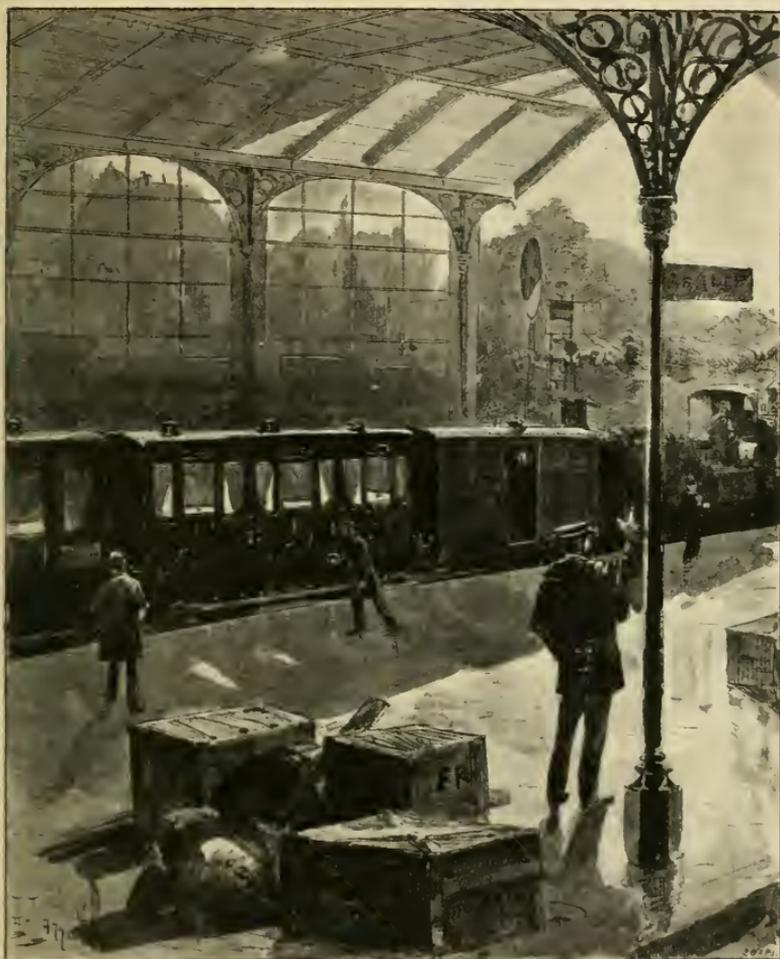
— C'est ce que j'ai dit au chef de gare; mais il paraît qu'il avait à lui demander quelques instructions... pour la fin du voyage.

— Le chef de gare connaît donc ce voyageur?

— Pardi! C'est M. Desgranges.

— Qu'est-ce que c'est que ça, M. Desgranges?...

Le conducteur ne répondit pas... la cloche venait de retentir le long de la voie... les employés allaient et venaient, invitant à monter en voiture, et notre mystérieux voyageur n'eut que le temps de regagner sa place.



Dépêchez-vous !... lui cria un des hommes d'équipe. (P. 414.)

— Alors, vous restez en seconde ? lui dit le conducteur en fermant la portière.

— J'y suis, j'y reste !... répondit le jeune homme ; nous verrons à Angoulême...

— Comme vous voudrez.

L'arrêt avait été de cinq minutes.

On se remit en marche pendant que l'étranger allait s'asseoir à côté de Lambert.

Dans le wagon, chacun avait repris son sommeil interrompu, à l'exception de Caminade et de Lambert.

Ce dernier paraissait soucieux et tournait de temps à autre un regard inquiet vers l'inconnu qui venait de s'asseoir à sa gauche.

Caminade ne tarda pas à l'arracher à sa préoccupation.

Caminade avait alors trente-sept ans environ, et il n'avait que peu changé, depuis les événements que nous venons de raconter et qui ont fait l'objet du premier épisode de ce récit.

Seulement, il portait maintenant des vêtements râpés, et sous son exubérance de langage, émaillée de saillies boulevardières, se trahissait malgré lui l'humilité native d'un caractère que depuis longtemps les épreuves de la vie de bohème avaient irrémédiablement entamée.

Il y avait alors dix-neuf ans qu'il était sorti du Conservatoire avec un second prix de chant et il avait, depuis, promené sa voix de baryton sur la plupart des scènes lyriques de province.

On l'avait vu successivement à Marseille, Toulouse, Bordeaux; mais presque immédiatement la dégringolade avait commencé; il était allé à Brest, à Lille, à Tours; puis, la déveine s'accroissant, il était descendu aux villes de troisième et de quatrième ordre, pour aller finalement échouer dans les *bouis-bouis* obscurs de la capitale.

Le pauvre diable eût pu devenir quelque chose, mais la paresse, les femmes, l'absinthe... en voilà plus qu'il n'en faut pour tuer un homme et précipiter l'artiste le plus vaillant au début.

Maintenant il vivait misérablement de carottages; ou encore, de loin en loin, dans une heure d'énergie, il acceptait un engagement qui l'envoyait chanter en *représentation* dans quelque *beuglant* du Midi, où il retrouvait parfois un regain de popularité.

Bon diable en résumé, serviable, obligeant, et chez lequel l'alcoolisme n'avait pas complètement oblitéré le sens artistique.

D'ailleurs, sans rancune contre les autres, *blaquant* lui-même sa vie ratée, et saluant volontiers le succès de ses anciens rivaux.

Lambert, lui, c'était autre chose, et il faisait toujours probablement le même métier!

Il n'avait pas de profession bien définie; c'était un nomade. Il paraissait et disparaissait, sans qu'on ait jamais bien su où il allait ni d'où il revenait. Du reste, on ne s'en inquiétait pas, et on ne lui avait jamais adressé de questions indiscrètes à ce sujet; dans ce monde-là, c'est le plus prudent.

Lambert ne pouvait d'ailleurs être rattaché à aucune des catégories d'artistes

qui végètent sur l'asphalte du boulevard : on savait qu'il avait tenu quelque temps l'emploi des *utilités* à l'étranger : à la Réunion, à la Havane, en Algérie ; mais cela ne dura pas longtemps.

Depuis, il avait figuré à la Porte-Saint-Martin et à l'Ambigu, gagnant 75 centimes par soirée et logeant à la semaine dans quelque hôtel borgne de la Chapelle ou de la Villette.

Pour tout dire, nul n'avait encore soulevé le voile qui cachait les côtés mystérieux de son existence.

Vaguement, on soupçonnait quelque chose.

Mais quoi ?

Quelques-uns assuraient qu'on l'avait trouvé dans certains quartiers, exerçant l'industrie interlope de *camelot* ; d'autres, allant plus loin, prétendaient qu'il pouvait bien avoir des relations occultes avec la rue de Jérusalem.

Il ne faut pas être exigeant et on ne choisit pas toujours ses relations.

Il est évident que Lambert n'aurait eu aucune chance d'être accueilli dans les nobles faubourgs ; d'ailleurs, il préférerait les autres !...

Toujours est-il qu'il vivait, tant bien que mal, et que jusqu'alors on le traitait comme un garçon ingénieux, défendant sa vie à travers les plus rudes secousses, et qu'aucun de ses camarades n'eût été tenté de lui reprocher ses vêtements délabrés et ses souliers éculés...

Cette nuit-là, les deux amis avaient renouvelé connaissance, à Orléans, à la buvette de la gare.

Il y avait bien longtemps que Caminade n'avait vu Lambert.

Et s'il l'avait accueilli avec empressement, bien qu'il n'eût pas eu à se louer de lui autrefois, c'était précisément en raison du souvenir de Nicette.

Il y pensait souvent, ainsi qu'à sa fille — mais il n'en pouvait parler à personne qui les eût connues.

Tandis qu'avec Lambert c'était différent.

Il avait aimé Nicette, lui aussi, à sa manière.

Mais qu'importait maintenant !

Aussi, si s'était montré heureux de la rencontre, et lui avait offert un bock : seulement, au moment où ils se disposaient à causer, le sifflet du départ s'était fait entendre et ils n'avaient eu que le temps de se précipiter dans un compartiment de seconde.

La jeune femme à la toque de velours les y avait suivis et Lambert, qui paraissait d'ailleurs un peu préoccupé, n'y avait pris garde, et ne s'était même pas demandé si elle accompagnait Caminade ou si ce n'était qu'une étrangère.

Puis les divers incidents de la route s'étaient produits et ce ne fut qu'au départ de Poitiers que Caminade put enfin entamer le chapitre des confidences.

Caminade était un peu bavard en voyage ; de plus, il avait hâte d'apprendre

comment son copain Lambert avait employé les années écoulées et par quel hasard il se trouvait, à cette heure, dans le train de Bordeaux.

Comme il se tournait vers lui, Lambert qui exécutait le même mouvement, lui poussa légèrement le coude.

Il devint attentif.

— Un mot ! fit alors son compagnon en baissant le ton

— Qu'est-ce qu'il y a ? interrogea Caminade.

— La jeune femme qui est montée en même temps que nous à Orléans, tu la connais ?

— Parbleu !

— Elle est avec toi ?

— Sans doute.

— Je veux dire...

— Tu veux dire une bêtise, je vois ça...

— Cependant.

— Cependant... Nous voyageons ensemble, quoi ! elle se rend à Bordeaux où elle va chanter les Judic. et comme moi-même, je vais en représentation à l'Alcazar... nous faisons route de conserve...

— Et c'est tout ? insista Lambert en clignant de l'œil.

Caminade haussa les épaules et esquissa un sourire un peu contraint.

— Les raisins sont trop verts, répliqua-t-il d'un ton à la fois humble et naïf. La petite a d'autres visées ; il n'y a rien à faire pour nous.

— Alors, mettons que je n'ai rien dit. D'où vient-elle ?

— De l'Eldorado.

— Et comment l'appelles-tu ?

— *La Cagnotte*.

Lambert garda le silence. Caminade continuait de l'observer.

— Pourquoi me dis-tu tout cela ? reprit-il au bout d'un instant.

— Oh ! pour rien, répondit Lambert — une idée...

— Laquelle ?

— C'est que tout à l'heure, quand mon voisin de gauche est entré, il m'a semblé que *La Cagnotte* le devisageait avec une certaine complaisance.

— Est-ce que tu connais ce jeune gommeux ?

— Moi !

— Tu aurais pu le rencontrer dans quelque salon du faubourg Saint-Germain.

Lambert lança un joyeux éclat de rire.

— Au fait ! il n'y a pas d'offense, répliqua-t-il, et on a vu des choses plus épatantes.

— Depuis que je t'ai quitté, tu as peut-être fait fortune ?

— Si ça m'était arrivé, je crois que je m'en serais aperçu!... et jusqu'à présent...

— Que fais-tu alors?

— Un peu de tout!

— Et où vas-tu de ce pas?

— Je vais au Brésil.

— L'empereur t'a fait demander?... fit Caminade avec une forte pointe de raillerie.

— Non... pas lui! riposta Lambert; mais son ministre des beaux-arts!

Le train continuait d'avancer de son allure rapide. Caminade avait déjà étouffé plusieurs bâillements.

— Tu as sommeil, fit observer Lambert.

— Je ne dis pas non.

— Eh bien, ne te gêne pas!... La consigne ne défend pas de ronfler; vas-y de ton somme, et de mon côté, j'en ferai autant.

Caminade n'attendait pas cette invitation au sommeil, mais il s'empressa d'en profiter, remettant la fin de la conversation à l'arrivée à Bordeaux.

Cinq minutes plus tard, il mêlait ses ronflements formidables à ceux des autres voyageurs.

Cependant, Lambert, quoi qu'il eût dit, s'était bien gardé de s'abandonner au sommeil, et dès qu'il se fut assuré que nul indiscret ne pouvait l'observer, ou surprendre ses paroles, il se rapprocha doucement du jeune homme dont il venait d'être question, et se pencha à son oreille.

— Mario!... dit-il alors, à voix basse comme un souffle... Ça tient-il toujours pour cette nuit?

— Toujours, répondit, sur le même ton, celui qu'il venait d'interpeller!

— Il est près de trois heures, répliqua l'autre; nous n'avons plus qu'une heure devant nous.

— C'est plus qu'il n'en faut!

— Tes précautions sont bien prises, au moins?

— Parbleu!

— Mais si le Desgranges se réveillait!

Le jeune voyageur fit entendre un petit ricanement.

— J'ai mêlé, dit-il, quelques gouttes d'un puissant narcotique au rafraîchissement qu'on lui a servi à Tours. Mais si l'événement trompait mes prévisions, s'il était possible qu'il se réveillât... sois tranquille, je sais un autre narcotique qui n'a jamais manqué son effet!

Et en parlant de la sorte, le jeune homme tira à moitié de sa poche un poignard dont la lame brilla un moment à la lueur des rayons qui filtraient à travers la serge verte.

Lambert approuva d'un geste silencieux.

— Tout va bien! dit-il peu après... As-tu besoin de moi?

— Je n'ai besoin de personne, répondit son interlocuteur.

— Alors, que faut-il que je fasse?

— Tu continueras ta route, et tu iras m'attendre à Bordeaux, pour ce qui est convenu.

Le colloque finit sur ces mots.

Lambert ne fit plus d'autre objection; il se consolida confortablement dans la place qu'il occupait, et finalement, ayant fermé les yeux, il ne tarda pas à s'endormir à son tour.

Mario était resté un moment plongé dans une sorte de rêverie sombre.

On eût dit qu'il était devenu tout à coup indifférent à tout ce qui se passait autour de lui et que sa pensée s'était portée vers un autre objet qui l'absorbait entièrement.

Ses sourcils s'étaient contractés; un pli profond avait creusé son front... ses ongles se crispaient sur sa poitrine violemment soulevée.

A un moment, cependant, il tressaillit et releva la tête.

Le train venait de s'arrêter au milieu de la nuit noire et quelques hommes, munis de lanternes, couraient le long de la voie en criant : *Ruffec! Ruffec!*

Le quai était désert, il faisait un froid vif, aucun voyageur n'était descendu, si ce n'est Mario; l'ami de Lambert.

— Dépêchez-vous!... Dépêchez-vous!... lui cria un des hommes d'équipe... nous allons repartir.

Mais le voyageur ne paraissait pas entendre.

Un moment, on le vit aller et venir le long du quai, puis enfin, au bout de quelques secondes, il disparut brusquement, sans que l'on pût dire où il avait passé.

Le train avait repris sa trépidation monotone et endormante; la locomotive semblait redoubler de vitesse, comme un cheval qui sent de loin l'écurie où il va se reposer.

Ruffec était la dernière station importante.

Encore une heure à peine, et l'on allait entrer en gare d'Angoulême.

Or, pendant que ces faits se passaient, la gare d'Angoulême s'animait d'un mouvement inaccoutumé de curieux.

Comme à Orléans, comme à Tours et à Poitiers, un nombreux personnel

s'agitait sous les becs de gaz, au milieu des hommes d'équipe affairés et munis de lanternes à larges réflecteurs.

Le départ de Luxe, la dernière station, venait d'être signalé, et tout le monde était sur pied.

Au chef de gare, au commissaire spécial, au commandant de la gendarmerie. était venu se joindre le secrétaire général de la succursale de la Banque de France, et tous, également préoccupés, tournaient à chaque instant leurs regards vers le point de l'horizon où allaient apparaître les feux rouges du train montant de Paris.

Il était en retard de dix minutes au moins ; mais il n'y avait rien là qui pût inquiéter, puisqu'on venait d'être avisé que le trajet s'était effectué de Paris à Luxe, sans aucun incident fâcheux.

Toutefois le secrétaire général de la succursale ne pouvait se défendre d'une sorte d'inquiétude, à la pensée que M. Desgranges était dans le train et que la moindre catastrophe pouvait engager tant de responsabilités.

— Il me semble que nous sommes en retard, dit-il, en se rapprochant du chef de gare.

— De dix minutes au plus, répondit ce dernier.

— Et il ne s'est rien passé de particulier durant le trajet ?

— Absolument rien. On m'a télégraphié de Tours et de Poitiers ; et au départ de Ruffec, un avis m'a été également expédié.

— Vous savez que M. Desgranges est dans le train ?

— On m'en a prévenu hier.

— Et vous n'ignorez pas de quelle mission il est chargé ?

Le chef de gare fit un signe de tête affirmatif.

— C'est une lourde responsabilité, répliqua-t-il, et je m'étonne toujours que la Banque de France n'ait pas cherché quelque autre moyen pour la transmission de valeurs aussi considérables...

— Quel danger voyez-vous à ce que ces transmissions s'effectuent de cette façon ?...

— Eh ! on ne sait pas.

— Toutes les précautions sont prises.

— Sans doute !

— L'arrivée et le départ du voyageur à chaque station sont signalés au point de destination, et sur toute la ligne on organise pour cette circonstance un service spécial de surveillance. Quel est le malfaiteur, si habile et si audacieux que vous le supposiez, qui, en présence de telles mesures, oserait concevoir un criminel projet ?... Il faudrait qu'il fût frappé de folie !...

— Vous avez raison, et pourtant...

— Quoi donc

— Six millions!... Avouez que c'est bien tentant.

— Oui, six millions, en effet; dans le compartiment réservé du train qui va s'arrêter là... tout à l'heure... il y aura six millions, en beaux billets de la Banque de France!...

Le chef de gare ne répondit pas.

On venait de l'appeler dans son bureau et il avait quitté le secrétaire général.

A la conversation de ces deux personnages, nous n'ajouterons que quelques mots qui nous semblent nécessaires pour bien faire comprendre au lecteur le véritable caractère de la mission dont M. Desgranges était chargé.

Elle était des plus simples et en même temps des plus délicates.

Tout le monde connaît la grande institution de crédit qui s'appelle la *Banque de France*, et nous n'avons pas l'intention de faire ici l'historique de sa fondation, non plus que d'entrer dans le détail de ses opérations multiples.

Mais pour l'intelligence de ce qui va suivre, il est indispensable de faire connaître un des côtés assez intéressants de son fonctionnement.

Dans le but d'aider au développement de l'influence et de l'autorité de ladite institution, on a créé, dans les principaux centres, des succursales chargées de décupler son action, en étendant peu à peu le cercle originellement restreint de ses opérations. Ce sont là, si l'on peut s'exprimer ainsi, autant de canaux d'irrigation financière qui s'alimentent à la grande source commune, et finissent par répandre, sur le pays tout entier, les bienfaits profitables du crédit moderne.

Ces succursales sont en relation constante avec la Banque-mère. C'est entre ces divers établissements un échange continu de valeurs ou d'argent monnayé, et il arrive assez fréquemment que les succursales venant à manquer de numéraire ou de billets, la Banque de Paris leur en fait parvenir par un de ses agents, dans les conditions que nous avons décrites.

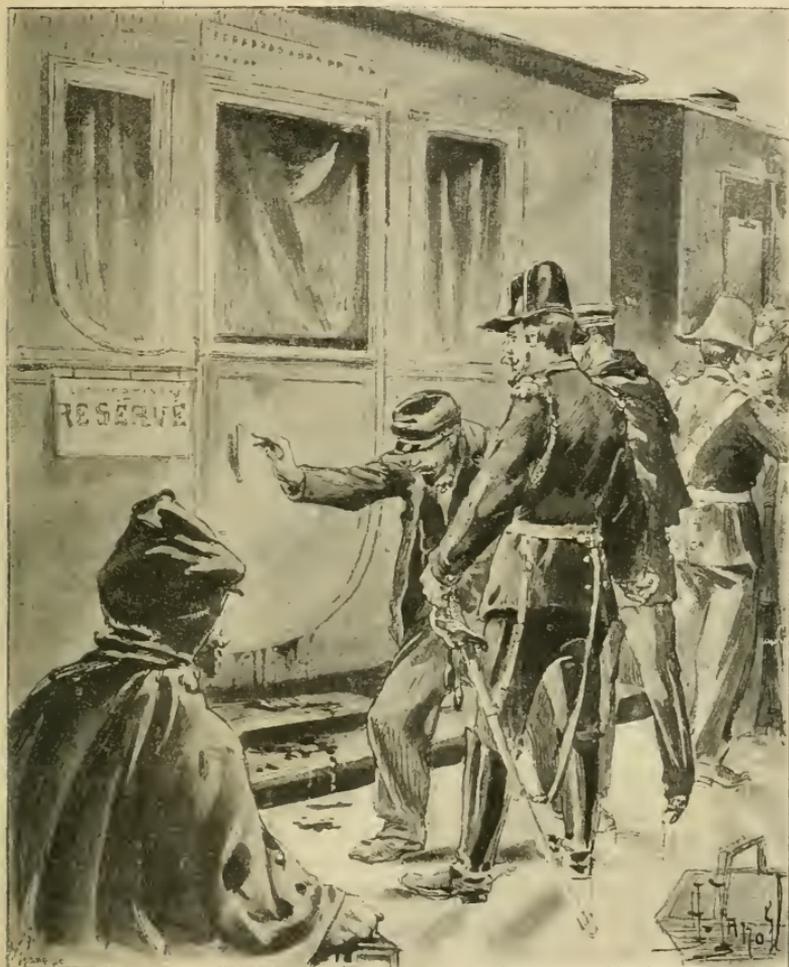
Ce sont, la plupart du temps, des envois dont le chiffre atteint des proportions énormes, et l'on comprend sans peine tout l'intérêt qui s'y rattache.

Les agents que l'on choisit à cet effet sont toujours des hommes exceptionnels qui ont donné de nombreux gages de probité; et, de fait, il n'y a pas encore d'exemple où l'on ait eu à suspecter leur fidélité.

Dans le cas particulier que nous relatons, l'administration centrale devait se croire en toute sécurité.

M. Desgranges était un des employés les plus honorables de la Banque, où il remplissait depuis plus de vingt ans les fonctions de caissier. C'était un vieillard d'une vertu longuement éprouvée, et souvent on lui avait confié des missions analogues, dont il s'était acquitté à la satisfaction de tous.

De bonne heure, il était resté veuf sans enfant, et n'avait jamais cherché à se remarier. Le seul ami qu'on lui connaît était son frère Antoine Desgranges; ce frère était mort depuis longtemps, et le vieux caissier avait reporté sur une enfant



De ces marches, de larges gouttes de sang tombaient. (P. 419.)

du nom de Raymonde, jolie créature de quinze ans à peine, toute sa tendresse de vieillard, bien las et bien attristé de la vie!...

Si même, il avait accepté avec tant d'empressement de se rendre à Angoulême, et de là, à Bordeaux, pour porter, à ces deux succursales, les six millions de billets de banque qu'elles avaient demandés, c'est qu'il devait trouver, dans la première de ces villes, la petite Raymonde, qui y demeurerait chez une famille amie.

C'était pour lui une douce joie de penser que pendant le court séjour qu'il ferait à Angoulême il pourrait l'embrasser et se régaler de son franc et gai sourire.

Il y avait plusieurs mois qu'il ne l'avait vue et il comptait bien la ramener à son retour, si toutefois la belle enfant y consentait.

Mais, sur ce point, il était bien tranquille ! car il savait que Raymonde avait le cœur aimant et tendre et qu'elle l'aimait presque autant qu'il l'aimait lui-même. C'était, au surplus, une enfant bizarre, dont le caractère avait des singularités, qui, plus d'une fois, avaient étonné le vieillard.

Elle était fantasque, troublante même, dans sa mobilité qui échappait à toute observation.

Parfois, on l'entendait s'épanouir en des rires sonores, et son visage laissait voir alors la gaieté radiense de sa nature expansive ; mais parfois aussi, sans cause apparente, tout d'un coup, son front se voilait de mélancolie, son regard prenait une expression de rêverie profonde, et instantanément elle semblait refermer son cœur et devenir insensible à tout ce qui se passait autour d'elle.

Le vieux caissier l'avait quelquefois questionnée à ce sujet, mais l'enfant se gardait bien de répondre et nul n'avait pu jusqu'alors pénétrer le secret de ses tristesses passagères.

Pour tout dire, d'ailleurs, il faut ajouter que M. Desgranges s'arrêtait le plus souvent de lui-même, au moment de pousser trop loin ses questions.

Après tout, Raymonde n'était pas sa fille ! Elle ne lui tenait par aucun lien de parenté, et il ne se sentait pas le courage de la troubler ni de l'attrister par ses investigations indiscrettes.

Un jour, elle s'était présentée à lui, dans des circonstances étranges que nous ferons connaître plus tard, et, depuis ce jour, sans que rien fût venu justifier cet intérêt subit, M. Desgranges l'avait gardée près de lui, et l'entourait de soins et de tendresses, comme s'il se fût agi de sa propre fille.

Quelle était donc la cause mystérieuse de cette affection que lui témoignait l'excellent vieillard ? On se l'était demandé plus d'une fois, mais aucune indiscretion n'avait été commise sur ce point, et finalement, on avait fini par accepter le fait accompli.

Cependant, le mouvement de la gare d'Angoulême s'était accentué et on commençait à s'inquiéter d'un retard que rien ne justifiait.

Ce retard était maintenant de près d'une demi-heure.

Le secrétaire général se promenait d'un pas agité sur le quai, et tous les regards plongeaient dans la nuit sombre, troublés d'appréhension.

Tout à coup un soupir de soulagement souleva toutes les poitrines et les employés coururent à l'envi au poste que l'ordre de service désignait à chacun d'eux.

Dans le lointain, un coup de sifflet s'était fait entendre.

C'était le train de Paris qui annonçait son arrivée.

Enfin !

Bientôt, à l'extrémité de l'horizon noir, un point lumineux rayonna : la voie s'éclaira d'une traînée de rouges lueurs, et l'on sentit le sol trépider sous la masse puissante du monstre lancé à toute vitesse.

En quelques secondes, des groupes se formèrent, et quand le conducteur eut serré les freins et que la locomotive se fut arrêtée, chacun se précipita vers le compartiment réservé où l'on savait que devait se trouver M. Desgranges.

Mais, chose étrange, et qui tout d'abord impressionna vivement les spectateurs, bien que tous les voyageurs descendus des wagons ouverts se fussent déjà répandus sur le quai, le coupé resta obstinément fermé, glaces levées et stores baissés.

Le chef de gare et le secrétaire général échangèrent un regard glacé.

— Qu'est-ce-à dire ? fit ce dernier avec un frisson involontaire.

— C'est bien là, cependant, le coupé réservé que doit occuper M. Desgranges.

— Peut-être s'est-il endormi !

— Mais l'homme qui l'accompagne !

Le chef de gare fit signe à un homme d'équipe qui passait et lui ordonna d'ouvrir le coupé.

L'homme s'empressa d'obéir : c'est en vain qu'il essaya d'attirer à lui la portière.

C'était pourtant un gaillard particulièrement robuste ; mais la portière résista à tous ses efforts.

— Eh bien ! brisez la glace, ordonna le secrétaire général.

Et l'employé se disposait à exécuter le nouvel ordre qui lui était donné, quand, tout à coup, il se baissa avec un cri, pour se relever aussitôt, terrifié et pâle.

— Qu'y a-t-il ? interrogea-t-on autour de lui.

— Voyez, monsieur, répondit l'homme.

Et d'un doigt frémissant, il indiqua les marches par lesquelles on accédait au compartiment.

De ces marches, de larges gouttes de sang tombaient qui avaient déjà rongé le bord du quai.

Un cri d'horreur s'éleva.

IV

— Les malheureux ! balbutia le chef de gare : voyons, voyons, vite, vite, prévenez un médecin !... et surtout, hâtons-nous d'ouvrir cette portière.

La sinistre nouvelle s'était répandue en quelques secondes; une foule compacte se tenait avide à deux pas du coupé.

Les gendarmes eurent beaucoup de peine à en dégager les abords.

Déjà, du reste, deux serruriers s'étaient mis à l'œuvre; au bout de trois minutes au plus, on parvint enfin à crocheter la serrure, et chacun put contempler alors le lugubre tableau que présentait le coupé!

Dans le coin de droite, c'est-à-dire celui sur lequel les regards se portèrent d'abord, gisait le compagnon de M. Desgranges, étendu, la poitrine trouée par une horrible blessure d'où le sang s'échappait à flots. Ses doigts s'étaient tordus sur les coussins dans une dernière convulsion, sa tête livide penchait inerte sur son épaule, et chose effrayante, ses yeux grands ouverts regardaient fixement dans le vide.

Il y eut une hésitation parmi les spectateurs; instinctivement, plusieurs reculèrent.

Mais ce ne fut là qu'une défaillance passagère; presque aussitôt deux hommes se précipitèrent et allèrent prendre dans leurs bras le corps inanimé et sanglant pour le transporter sur le quai. Un brancard improvisé l'y attendait auprès duquel se tenait le médecin accouru en toute hâte.

Ce dernier s'était déjà penché sur la victime, examinant l'état de sa blessure et consultant son pouls.

— Eh bien? interrogea anxieusement le chef de gare.

Le docteur remua la tête.

— Tous nos soins ne le ramèneront pas à la vie.

— Que dites-vous? Eh quoi?...

— Ce malheureux est mort!

Il y eut un court silence, immédiatement interrompu par un long murmure qui venait de s'élever autour du coupé.

Le docteur s'empressa de ce côté, où une seconde victime pouvait avoir besoin de son ministère, et pénétra à l'intérieur, vivement sollicité par le secrétaire général de la Banque et le commissaire spécial du gouvernement.

Il restait à s'occuper de M. Desgranges, et personne ne doutait qu'il n'eût subi le sort de son compagnon.

Seulement, peut-être n'avait-il pas été mortellement frappé, comme celui-ci, et dans ce cas, l'intérêt de tous exigeait qu'on lui portât de prompts secours.

Il importait, en effet, d'obtenir des éclaircissements sur ce crime effroyable, et M. Desgranges ne dût-il revenir à la vie que quelques minutes, il fallait en profiter pour lui arracher certains indices qui pussent mettre la justice sur la piste des assassins.

Aussi, dès que le docteur eut escaladé les marches du coupé, une poussée s'opéra dans la foule, déterminée par un redoublement de curiosité; l'émotion

devint plus intense, les regards se firent plus ardents, et chacun remarqua alors le désordre inouï qui régnait dans le compartiment où le crime s'était accompli.

Il y avait du sang partout! sur les coussins, sur le tapis, jusque sur les glaces!

A terre, gisaient les trois sacs éventrés, violemment spoliés d'une partie de leur contenu, et de toutes parts des billets de banque froissés, lacérés, maculés de taches rouges.

C'était là, à n'en pas douter, le mobile du crime!

Les assassins savaient la somme énorme qu'accompagnaient les deux agents de la Banque, et ils n'avaient pas reculé devant un assassinat pour se l'approprier!

Cependant on avait repoussé le cercle des curieux, et les personnages autorisés se tenaient seuls maintenant aux abords du compartiment, attendant le résultat de l'examen effectué par le docteur.

Ce ne fut pas long.

Au bout d'un instant, il présenta la tête dans le cadre de la portière.

— Et M. Desgranges? demandèrent plusieurs voix.

— Il vit! répondit le docteur.

— Il est blessé?

— Non.

— Mais pourquoi cette immobilité, ce silence?

— Je vous le dirai dans un instant; allons au plus pressé: que deux hommes montent près de moi; ils m'aideront à le transporter dans une des salles d'attente, pendant que l'on y préparera un divan où l'on puisse le déposer.

Tout cela avait été dit d'une voix impérieuse et nette; on s'empressa d'obéir sans observation, et en quelques minutes, le corps de M. Desgranges fut transporté avec précaution dans une des salles actuellement désertes.

Une fois cet ordre exécuté, on laissa le docteur s'occuper du malheureux employé de la Banque, auprès duquel restèrent seulement les aides dont il avait besoin.

Le secrétaire général de la succursale n'avait pas quitté le coupé réservé et il s'empressait d'y rétablir un peu d'ordre.

Nous avons dit que les sacs avaient été éventrés et spoliés, mais il importait de savoir quelle somme manquait au dépôt confié à M. Desgranges.

On recueillit avec soin les billets de banque répandus de tous côtés, mais il ne fut pas facile de déterminer, dans le premier moment, de quelle importance était le vol commis.

Aussi, on laissa le secrétaire de la Banque se livrer aux premières constatations et on s'empressa de relever tous les indices qui pouvaient servir à la justice pour établir ultérieurement de quelle façon le crime avait été accompli.

Le commandant de gendarmerie, le commissaire de police d'Angoulême

avaient, chacun de son côté, commencé une enquête sommaire, et déjà, ils s'étaient accordés sur plusieurs points importants.

Ainsi, il semblait acquis tout d'abord, que l'on avait affaire à un seul assassin.

Au moment où il avait pénétré dans le coupé, M. Desgranges, préalablement endormi par un narcotique très puissant, n'était plus qu'un corps inerte, incapable de se défendre ou d'appeler à l'aide.

Quant à son compagnon, deux suppositions également graves se présentaient.

Où bien le malheureux, surpris par la brusque irruption de l'assassin, s'était vu frappé avant de se reconnaître et de pouvoir opposer quelque résistance ou, ce qui parut plus vraisemblable, il avait été corrompu par le voleur lui-même, auquel il avait ouvert la portière, et qui l'avait assassiné, pour se débarrasser d'un complice dangereux.

Le crime avait été commis pendant la marche du train, et l'assassin avait dû, après le coup fait, se jeter sur la voie, au risque de se tuer en tombant!

Le champ des conjectures était vaste... mais pour des hommes habitués aux choses judiciaires, il ne semblait pas douteux que les faits ne se fussent passés de la sorte.

Restait à interroger les voyageurs et les employés, et à apprendre d'eux, s'ils n'avaient pas à révéler quelques particularités intéressantes.

C'est ce qu'on fit.

Par précaution, on avait défendu aux voyageurs de descendre de wagon, et l'on n'avait accordé la libre pratique qu'à ceux qui s'arrêtaient à Angoulême.

Ceux-ci étaient la plupart connus; ils déclinerent leurs noms et qualités, et on leur permit de s'éloigner, à la condition qu'ils auraient à se présenter devant le commissaire à première réquisition.

Du reste, ils déclarèrent qu'ils n'avaient rien vu; et ne pouvaient fournir aucun renseignement.

Comme on devait s'y attendre, il en fut de même des autres voyageurs.

Depuis Ruffec, tout le monde dormait; nul ne se souvenait de rien.

Seulement, dans le wagon occupé par Lambert et Caminade, quelque chose de particulier se passa.

Lambert et les autres avaient répondu négativement à toutes les questions qui leur étaient adressées, et le commissaire allait se retirer, quand il avisa dans un coin une espèce de paysan mal mis, qui dormait profondément, la tête renversée et la bouche ouverte.

Il le secoua et le dormeur se réveilla en sursaut.

— Ah! là! hé! quoi qu'y a? grommela-t-il en écarquillant les yeux, que recouvrait presque son ample bonnet de coton.

— Réveillez-vous, insista le commissaire.

— C'est-y donc que nous sommes arrivés?

— Où allez-vous?

— C'est mon billet que vous voulez voir?

— Voyons... répondez... Où allez-vous?

— Pardi! c'est pas malin... je vais à Bordeaux.

— Et d'où venez-vous?

— De Tours... parce que chez nous on fait le commerce de pruneaux, et que, pour lors...

— Enfin, vous dormiez...

— Comme un sourd... Ça c'est une infirmité de famille. Nous sommes tous comme ça, de père en fils... Pour s'endormir, c'est tout de suite fait... Mais pour se réveiller, c'est une autre paire de manches.

— Comment vous appelez-vous?

— Margaine, Jean-Louis.

— Et d'où êtes-vous?

Le paysan eut un fin sourire.

— Sauf votre respect, répliqua-t-il d'un ton narquois, c'est pas pour dire; mais tout de même, vous êtes curieux comme un commissaire.

Et, il allait poursuivre sur le même ton, quand la parole se glaça sur ses lèvres.

Il venait d'apercevoir l'écharpe qui ceignait l'énorme ventre du magistrat.

Il se dressa et, d'un geste vif et prompt, il ôta son bonnet.

— Ah! faites excuse... balbutia-t-il, je n'avais pas vu... diable! On prévient les gens... et si j'avais su que je parlais à l'autorité.

— Donc vous êtes...

— De Sainte-Foy (Gironde), Jean-Louis Margaine, et on peut s'informer dans le pays, les Margaine sont connus.

— Répondez! Vous avez pris le train à Tours?

— Oui, mon bon monsieur, sur le coup de minuit

— Et vous vous êtes endormi tout de suite.

— Si je disais ça, je mentirais, parce que, voyez-vous, on avait fait un peu la noce. Ça n'est pas encore défendu, et pour lors, on avait pris café et pousse-café, rincette et surrincette. Si bien que jusqu'à Poitiers, je n'ai pas pu fermer l'œil.

— Et après Poitiers, n'avez-vous rien remarqué d'extraordinaire?

Le paysan regarda le commissaire d'un air ébahi.

— Tiens!... voilà qui est drôle, par exemple! balbutia-t-il.

— Quoi donc?... fit le magistrat.

— Vous avez mis tout de suite dans le rond.

— Expliquez-vous!...

Le paysan parut rassembler ses souvenirs sur lesquels flottait encore une ombre vague.

— Pour lors, v'là ce que c'est, dit-il. Nous venions de quitter Poitiers, et je commençais à sentir ma tête bien lourde... quand il m'a semblé que la portière s'ouvrait tout doucement.

— Quelle portière?

— Celle-ci donc... et j'ai vu passer comme une ombre chinoise qui se penchait au dehors.

— C'était un voyageur... de ce compartiment?

— Faut croire.

— Vous l'avez vu?

— Pour ce qui est de ça! j'en jurerais bien... mais je ne parierais pas!

— Et après.

— Après?... C'est tout!... moi, j'étais parti... il n'y avait plus personne... et je crois bien à c'te heure... que c'est un cauchemar!... parce que le café... et la surricette, surtout!

Le commissaire coupa court aux nouvelles confidences du paysan loquace, et descendit après avoir pris note des réponses qu'il venait de recueillir.

— Le mystère commence à s'éclaircir, dit-il à l'officier de gendarmerie qui l'accompagnait. C'est évidemment de ce compartiment que l'assassin est parti et nous n'avons plus qu'à interroger le conducteur qui, de son côté, aura de précieuses indications à nous donner.

Le magistrat ne se trompait pas : car le conducteur devait compléter de la façon la plus intéressante les renseignements déjà acquis.

Il rappela qu'à Poitiers un voyageur en retard avait, au moment du départ, pris place dans un wagon de seconde, bien qu'il fût porteur d'un billet de première, et, chose excellente à retenir, c'est qu'il était précisément monté dans le compartiment d'où le paysan interrogé avait vu descendre quelqu'un pendant le trajet.

— Et vous n'avez rien vu vous-même? demanda le commissaire au conducteur.

— Rien, monsieur, jusqu'à Ruffec.

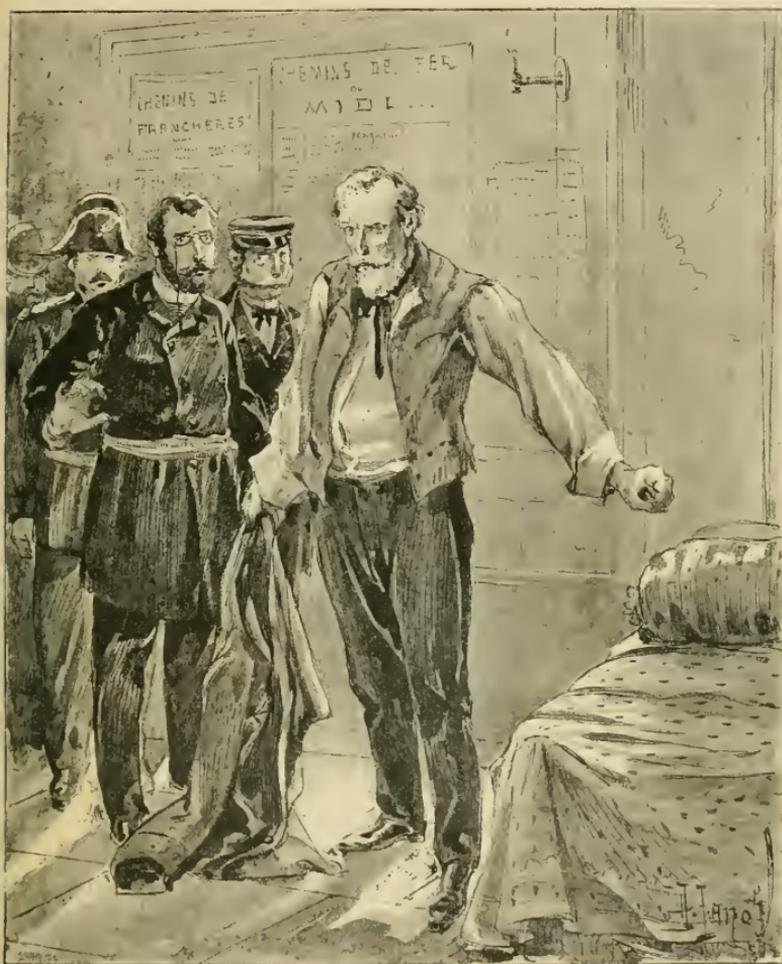
— Ah! ah! Et là?

— Là, après le départ, il m'a semblé voir quelqu'un se glisser le long des wagons, et je me disposais à quitter mon poste d'observation quand je remarquai que nous touchions à une descente, et mon devoir, qui était de veiller au frein, m'obligea de rester à ma place.

— C'est fâcheux.

— Pouvais-je faire autrement?

— Non, sans doute... mais c'est fâcheux, je le répète... car il n'est pas



Rien ! rien ! murmurait-il. (P. 431.)

douteux que votre apparition, à ce moment, eût fait échouer le plan de l'assassin... Enfin, continuez... Combien a duré la descente dont vous parlez ?

- Un quart d'heure à peu près.
- Qu'avez-vous fait ensuite ?
- Je suis descendu... et j'ai parcouru le train des deux côtés, à l'extérieur.
- Et vous n'avez rien remarqué d'insolite.

- Tout dormait.
 — Mais le *coupé réservé*?
 — Les stores étaient baissés; les rideaux aussi; on ne voyait rien.
 — Le coup était déjà fait.
 — Probablement.
 — En quel endroit précis a dû se passer ce que vous racontez.
 — Entre Luxe et Saint-Amand-de Boixe.
 — Enfin, comment supposez-vous que l'assassin s'est échappé?
 — En se jetant sur la voie.
 — Mais il se serait tué!

— Deux heures au delà, c'était certain... mais, je le répète, il y a toujours un ralentissement dans la marche à vingt minutes de Saint-Armand, et là, il n'y a presque pas de danger.

Le commissaire songeait. Quand le conducteur eut fini, il releva son front soucieux.

— Soit! dit-il... tout cela est possible, et je vous remercie... Un dernier mot : Ce voyageur, vous l'avez vu :

— Oui, monsieur le commissaire.

— Je veux dire que si vous le revoyiez vous le reconnaitriez.

— Je n'oserais l'affirmer... La nuit était épaisse... j'étais pressé, et le col de son pardessus cachait ses traits.

— Cependant, vous pouvez nous dire...

— Tout ce que je me rappelle, c'est qu'il était mis avec une certaine élégance; qu'il est grand, élancé, avec deux yeux noirs très vifs et très brillants.

Le commissaire de police referma son carnet de notes.

— Allons, il faut se contenter de cela, dit-il; et après tout, pour une première enquête, il n'y a pas trop à se plaindre. Vous allez continuer votre route jusqu'à Bordeaux. Surveillez bien d'ici là les voyageurs que vous accompagnez; deux gendarmes vont prendre place dans le coupé de M. Desgranges, et ils recevront l'ordre de vous obéir, pour le cas où vous auriez besoin de leur aide.

Et, se tournant vers le commandant de gendarmerie :

— Maintenant, commandant, ajouta-t-il, allons voir ce que le docteur pense de l'état de M. Desgranges.

Mais comme ils se dirigeaient vers les salles d'attente, ils virent venir à eux le secrétaire de la Banque.

Ils s'arrêtèrent stupéfaits, devant l'expression répandue sur ses traits.

V

Une satisfaction manifeste éclairait son visage et un sourire enjoué relevait un coin de sa lèvre.

— Qu'y a-t-il? interrogea le commissaire étonné.

— Une chose invraisemblable, renversante et de nature à dérouter toutes les suppositions, répondit le secrétaire de la Banque. Figurez-vous que je viens de vérifier le contenu des trois sacs qu'accompagnait M. Desgranges?

— Eh bien?

— Eh bien, il n'y manque pas même un billet de cent francs.

— Que dites-vous?

— Rien qui ne soit de la plus rigoureuse exactitude.

— Eh quoi! les six millions sont intacts?

— Comme au départ de Paris.

— Vous en êtes sûr?

— Je viens d'en aviser la Banque de France.

Le commissaire eut un geste de stupéfaction.

— Mais alors, reprit-il aussitôt, le vol n'est donc pas le mobile du crime?

— C'est probable.

— Dites que c'est certain.

— Peut-être... car on peut encore supposer que le voleur a été dérangé dans la perpétration de son crime, et qu'une fois l'assassinat commis, il s'est vu obligé de fuir précipitamment.

— C'est possible... vous avez raison... et pourtant... Il y a là un mystère qu'il nous faut éclaircir à tout prix.

— Je le pense comme vous... mais dans la situation, je ne vois qu'une personne qui puisse nous fournir les éclaircissements que vous désirez.

— M. Desgranges?

— Précisément.

— Eh bien, ne tardons pas davantage, et hâtons-nous de nous rendre auprès de lui.

Cette fois, ils gagnèrent d'un pas résolu la pièce dans laquelle on avait déposé le malheureux caissier.

De ce côté, une scène bizarre autant qu'inattendue allait se passer.

Le docteur avait d'abord procédé avec beaucoup de circonspection à l'examen de M. Desgranges. Il l'avait débarrassé de son pardessus, avait ouvert la chemise qui couvrait sa poitrine, et s'était assuré qu'il n'avait été l'objet d'aucune tentative d'assassinat et ne portait aucune trace de blessure.

Mais, quoi qu'il eût pu faire, il n'était pas parvenu à l'arracher au lourd sommeil dans lequel il était plongé.

Il en était là encore, lorsque le chef de gare pénétra dans la salle, suivi du commissaire, du secrétaire de la succursale qui accompagnaient plusieurs personnes accourues du dehors à la nouvelle de l'événement.

On fit cercle autour du médecin, attendant qu'il se prononçât.

Ce dernier poursuivait son examen, attentif et soucieux, cherchant évidemment à démêler la vérité dans le cas singulier qui lui était soumis.

— Le malheureux aurait-il été empoisonné? questionna l'un des témoins de cette scène.

Le docteur fit un geste négatif.

— Nullement, répondit-il... la bouche est sèche, l'œil concave, et nous ne constatons pas la moindre dilatation de la pupille.

— A quelle cause attribuer une inertie aussi prolongée? Il y a longtemps qu'il doit être dans cet état.

— Trois heures, au moins.

— Il devait être déjà inerte, quand le crime a été commis.

— Très certainement, et c'est ce qui l'a sauvé. L'assassin, le voyant immobile et insensible, n'a pas cru devoir commettre un meurtre inutile. Qui sait même si ce n'est pas lui qui l'a mis dans cet état pour se débarrasser d'un témoin indiscret?

— Enfin, que concluez-vous, docteur?

— Je conclus, messieurs qu'il s'agit ici de l'emploi d'un narcotique puissant, un des alcaloïdes de l'opium, quelque chose comme la teinture thébaïque.

— Est-ce un narcotique dangereux?

— Non.

— Enfin, croyez-vous que le malheureux reprenne bientôt ses sens?

— Dans quelques instants.

Le docteur reposa doucement le bras de M. Desgranges, et se tourna vers un des hommes qui le servaient.

— Mon ami, lui dit-il, le buffet reste ouvert toute la nuit, veuillez vous y rendre à l'instant, et demandez une tasse de café très fort... très fort... vous entendez.

— Oui, monsieur.

— Allez! et hâtez-vous de revenir.

L'homme s'éloigna, et peu après il accourut apportant ce qu'on demandait.

Il y eut un redoublement de curiosité et d'intérêt.

Le docteur s'empara de la tasse qu'apportait l'homme d'équipe, en prit une cuillerée à bouche, et l'approcha des lèvres du patient.

Tous se penchèrent avidement.

Mais le résultat ne se produisit pas immédiatement et l'on dut renouveler la dose. Cette fois, on vit le malheureux tressaillir, et ses doigts se crispèrent.

— Il revient à lui ! fit un des assistants.

— Oui, répondit le docteur, mais il avait ingurgité une forte dose de teinture thébaïque, et nous aurons quelque peine à le remettre sur pied ; toutefois nous allons faire le nécessaire.

De nouveau, il versa une abondante cuillerée de café entre les lèvres du vieillard.

Et alors, il y eut mieux qu'un tressaillement et une crispation.

Le corps tout entier se mit, pour ainsi dire, à trépider à plusieurs reprises, une rougeur presque imperceptible colora les joues, et les paupières se prirent à battre avec force.

Puis un soupir souleva sa poitrine et on vit ses lèvres remuer.

— Il va parler ! dirent plusieurs voix.

— Pas encore, fit le docteur... mais cela ne tardera probablement pas ! Seulement, ne prononçons plus une parole... laissons-le tout à lui-même, et attendons qu'il nous interroge.

Un silence profond s'établit ; à partir de ce moment, on n'entendit plus que le souffle contenu de dix poitrines ardemment soulevées.

Le vieillard revenait à lui.

Les mouvements auxquels il s'abandonnait, quoique hésitants encore, prenaient une souplesse significative ; à voir ses gestes, certaines de ses attitudes, on comprenait qu'il rentrait dans la vie réelle et ses yeux avaient déjà, par instants, des lueurs d'intelligence et de vivacité.

Bientôt, du reste, il ne resta plus aucun doute sur ce point, car on le vit se dresser sur son séant et promener un regard étonné autour de la salle, pour le reporter sur le groupe des personnes qui l'entouraient.

Parmi ces personnes, il y en avait quelques-unes qu'il connaissait, entre autres, le secrétaire général de la succursale, et il ne fut pas étonné de le voir près de lui.

Mais lui-même ! Pourquoi se trouvait-il allongé sur ce lit improvisé ; pourquoi surtout, tous ces yeux avides et inquiets qui l'observaient ?

Il serra ses tempes de ses deux mains... et comme si, sous cette pression énergique, des idées nouvelles eussent tout à coup jailli de son cerveau, son œil s'ouvrit tout grand, un grondement sourd gonfla sa poitrine.

— Où suis-je ? Que s'est-il passé ? demanda-t-il en se tournant anxieux vers le secrétaire général.

— On vous expliquera cela, répondit ce dernier avec douceur ; il faut d'abord que vous repreniez tout à fait vos sens.

M. Desgranges ne répondit pas tout de suite ; ; il réfléchissait.

Toute sa lucidité d'esprit avait reparu ; il écoutait, comprenait et cherchait à maîtriser son émotion pour ne pas se laisser détourner.

— Ainsi, reprit-il peu après, un homme a pénétré dans le coupé, a assassiné le malheureux Beauchamp et alors, il a volé le dépôt qui m'était confié.

— Non, cher monsieur, répondit le secrétaire, le dépôt est intact.

— Mais le meurtrier. il est arrêté?

— Il a disparu.

— Est-ce possible? Eh quoi! s'introduire dans un coupé, où l'on savait trouver au moins Beauchamp, qui est robuste, et parvenir à s'échapper! avouez que c'est bien invraisemblable. Mais... pour-quoi suis-je ici?

— Nous vous le dirons.

— Nous sommes à Angoulême?

— Oui, cher monsieur.

Cette fois le vieillard jeta un cri terrible.

— Et les six millions! les six millions? balbutia-t-il en labourant son crâne de ses dix doigts.

Le docteur lui prit la main avec autorité.

— Calmez-vous, monsieur Desgranges, dit-il d'un ton affectueux, et ne vous tourmentez pas ainsi.

— Mais, je veux savoir...

— On vous dira tout! seulement... vous êtes faible encore, et il ne faut rien précipiter!... prenez donc quelques gouttes de ce cordial... et dès que vous serez tout à fait remis et que vous pourrez nous entendre...

— Ah! donnez! donnez!

Il saisit avec force le flacon qu'on lui présentait, en but avidement une gorgée, et le rendant aussitôt au docteur :

— Et maintenant, ajouta-t-il d'une voix vibrante, parlez! parlez! apprenez-moi... Voyons, il y a donc eu un accident... un déraillement... une collision...

— Pis que cela.

— Quoi donc?

— Un meurtre.

— Que dites-vous?

— Votre compagnon.

— Beauchamp!

— Il a été trouvé assassiné à vos côtés, à l'arrivée à Angoulême, pendant que vous-même...

— Moi!

— Plongé dans un sommeil de plomb, provoqué par l'absorption d'un narcotique, vous n'étiez plus qu'un corps insensible et inerte!

A moins, ajouta le secrétaire général, qu'il ne se fût assuré d'avance la complicité de Beauchamp qu'il aura frappé ensuite par surprise.

M. Desgranges baissa le front.

— Qui sait!... peut-être.. balbutia-t-il; aujourd'hui on n'est plus sûr de personne.

— Dans cette catastrophe, sur laquelle la lumière ne tardera pas à se faire, il y a au moins une chose dont nous devons nous féliciter... C'est que vous ayez échappé à une mort certaine. — Si vous n'aviez pas été endormi...

— On m'aurait assassiné!

— Et l'administration aurait perdu un de ses meilleurs et de ses plus fidèles agents!

— Ah! plutôt au ciel que j'eusse trouvé la mort, moi aussi! répondit-il sur un ton mélancolique car c'est finir douloureusement sa carrière que de voir son nom mêlé à une aussi ténébreuse aventure.

— Mais il n'y a rien là qui puisse vous atteindre.

— Sans doute, je ne dis pas; mais c'est affreux tout de même, et plus j'y songe...

Le vieillard n'acheva pas.

Il s'était dressé brusquement de toute sa hauteur, et ses deux mains s'attachaient comme affolées à sa poitrine demi-nue.

Tout le monde se regarda avec stupeur.

— Mon Dieu! balbutia M. Desgranges.

— Qu'avez-vous?... Répondez!...

Le vieillard entendait-il? C'est douteux.

Son regard parcourait la salle, plein de trouble et d'effarement et un frisson violent secouait ses épaules, comme en un accès de *delirium tremens*.

— Qu'avez-vous? répéta-t-on autour de lui.

Il garda le silence; mais, tout à coup s'arrachant de son lit, il sauta à terre, et, haletant, effaré, en proie à un désordre inouï, il se précipita vers un divan sur lequel le docteur avait quelques instants auparavant déposé son pardessus.

Puis, à la surprise générale, on le vit plonger sa main frémissante dans chacune des poches de son vêtement.

— Rien! rien! murmurait-il, tout en poursuivant sa recherche obstinée et farouche! Ah! je comprends tout maintenant. Tout! mon Dieu... c'est donc possible?...

— Monsieur Desgranges, voulut dire le docteur

— Laissez-moi! Si vous saviez.

— Quoi?

— Dans ce vêtement... là... tenez...

— Eh bien.

— Il y avait un portefeuille.

— Achevez.

L'infortuné vieillard eut un ricanement sardonique.

— Ah! ce n'est pas des millions qu'il s'agissait, s'écria-t-il; qu'importait cela... les millions... Allons donc... On n'assassine plus pour si peu... Non! non! C'est le portefeuille... Et rien! plus rien!

Autour, chacun se demandait s'il ne venait pas d'être subitement frappé de folie. On cherchait à comprendre.

Le docteur revint à la charge.

— Mais qu'y avait-il donc!... insista-t-il.

— Ce qu'il y avait, répartit le vieillard. Dans ce portefeuille! monsieur il y avait!... chère et malheureuse Raymonde!... C'est atroce. — Ah! Dieu est bien cruel d'avoir réservé cette terrible épreuve à ma vieillesse.

Et après avoir fouillé une dernière fois la poche vide de son pardessus... il alla tomber évanoui sur le divan!...

VI

Cependant le train avait quitté la gare d'Angoulême, et continuait sa route sur Bordeaux.

Il fallait rattraper le temps perdu par le sanglant incident, et la locomotive soufflait, lançant, comme affolée, des sifflements stridents qui se répercutaient vingt fois dans la campagne que l'on traversait.

Le jour commençait à poindre.

Dans cette saison, le soleil se lève de bonne heure; déjà une lueur orangée teignait les horizons lointains.

Dans les wagons, on ne dormait plus.

Ce qui venait de se passer tenait chacun éveillé; les conversations allaient leur train, animées et vives, et l'on s'abandonnait à mille commentaires.

Le compartiment où se trouvait Caminade en compagnie de la Cagnotte et de Lambert, était plus spécialement agité.

Et c'était naturel.

Le commissaire n'avait pas dissimulé son impression: chaque voyageur était resté convaincu, comme lui, que l'assassin avait dû passer dans ce compartiment.

Rien que cette pensée suffisait à donner le frisson.

La Cagnotte surtout avait toutes les peines du monde à se remettre; Caminade ne parvenait pas à la rassurer.



Là! là! regarde! répondit la Cagnotte... (P. 440.)

Lambert, lui, se contentait de hausser les épaules.

— Eh bien, de quoi! disait-il d'un ton brusque; faut-y donc se dévisser pour si peu? Ces choses-là, ça arrive tous les jours, et je me rappelle encore que l'année dernière, un soir que je figurais à l'*Amb'com*, on est venu arrêter un de nos camarades qui était soupçonné d'avoir assassiné une vieille revendeuse de la rue du Temple.

— Cascar... fit Caminade, en approuvant du geste.

— Cascar! précisément, dit Lambert. — tu l'as connu, toi, — il a été longtemps à Constantine, dans la troupe de Duruflé... un grand maigre, qui, depuis dix ans, était toujours sur le point de remercier son boulanger. Eh bien, il trouvait encore le temps de chouriner les autres. — Ah bien! s'il fallait faire attention à tout ça.

— Mais celui-ci avait l'air *très chic*, fit observer la Cagnotte; au moins, autant que j'ai pu le voir.

Lambert eut un clignement d'œil significatif.

— Ah! quant à vous, répliqua-t-il, vous vous y connaissez mieux que nous autres.

— Qu'est-ce que vous voulez dire? interrogea vivement la Cagnotte.

— Rien du tout... sinon, que j'ai bien vu que vous le reluquiez.

— Moi!

— Et après! il n'y a pas de mal à cela.

La Cagnotte eut un geste dédaigneux.

— Je l'ai si peu vu, répondit-elle, que si je le rencontrais je ne le reconnaîtrais certainement pas.

Et comme elle prononçait ces mots, elle aperçut dans le coin opposé à celui qu'elle occupait la tête du paysan de Sainte-Foy (Gironde), qui l'écoutait, en l'approuvant de la tête.

— Pour ce qui est de ça, ma belle demoiselle, dit-il d'un air narquois, ça sera heureux pour lui... et peut-être aussi pour vous.

Et il se laissa rouler dans l'angle du wagon.

La conversation s'arrêta sur ces mots.

On dévorait l'espace, brûlant les stations; la campagne s'éclairait sous les rayons de l'aube naissante, et le mouvement et la vie renaissaient maintenant de toutes parts.

À sept heures trente minutes, on entra enfin en gare de Bordeaux.

Aucun nouvel incident ne s'était produit durant le dernier trajet; mais à l'arrivée, les voyageurs ne tardèrent pas à s'apercevoir que des mesures exceptionnelles avaient été prises, et chacun d'eux dut répondre aux questions qui leur furent adressées par le commissaire délégué à cet effet.

L'interrogatoire fut d'ailleurs tout à fait sommaire, et ne parut avoir d'autre objet que de relever l'identité des personnes interrogées.

Ce soin rempli, on les laissa libres, sous cette réserve toutefois, comme à Angoulême, qu'elles eussent à se tenir prêtes à répondre à la première réquisition de la justice. Il ne fut fait d'exception que pour les voyageurs qui devaient quitter Bordeaux, et continuer sur Cette ou Bayonne, ou encore s'embarquer sur quelque paquebot en partance.

Il y avait précisément un steamer de la Compagnie des Messageries, qui partait à quelques jours de là pour le Brésil, et ceux qui devaient y prendre passage furent soumis immédiatement à un interrogatoire particulier.

Lambert était au nombre de ces derniers, et ses réponses furent des plus nettes et des plus précises.

— Ainsi, vous allez au Brésil? demanda le commissaire en le dévisageant avec attention.

— Oui, monsieur, répondit Lambert... et j'ose dire que j'y suis impatientement attendu.

— Vous êtes artiste!

— C'est cela... les premiers rôles en tous genres; au besoin, les comiques... en tous genres, également.

— Vous avez votre engagement?

— Le voici.

Le commissaire jeta un coup d'œil sur le document qui lui était remis.

— C'est bien! dit-il aussitôt, vous êtes en règle... mais avant de vous laisser aller, je désire savoir si vous n'avez rien à dire sur le crime qui a été commis, pendant la marche du train, entre Ruffec et Angoulême.

Lambert fit un geste douteux.

— Ah! dame! monsieur le commissaire, répondit-il, vous comprenez, la nuit, on dort... et la pensée de ce qui se passait ne pouvait nous venir.

— Cependant, on a lieu de croire que l'assassin est un jeune homme qui se serait un moment réfugié dans votre compartiment.

— C'est ce qu'on m'a dit.

— Vous vous rappelez ce jeune homme?

— Imparfaitement... bien imparfaitement, monsieur le commissaire!... Je crois qu'il était jeune, mais je n'en suis pas sûr. Il me semble qu'il était brun... mais je n'oserais pas lever la main... Il faisait nuit... on ne m'avait pas prévenu... et je n'ai pas eu l'idée de prendre son signalement.

— Alors, c'est tout ce que vous avez à dire.

— Je ne vois pas autre chose.

— Soit! Si d'ici demain, j'avais besoin de vous interroger de nouveau, je vous trouverai à bord du paquebot qui doit vous emmener. Vous pouvez vous retirer.

Lambert salua et gagna la sortie.

Il y rencontra Caminade et la Cagnotte qui se disposaient à s'éloigner.

— Eh bien! eh bien! dit-il avec enjouement; est-ce qu'on part comme ça les uns sans les autres?

— C'est que nous avons hâte de nous reposer.

— Où descendez-vous?

— A l'*Hôtel de Guienne*.

— Mazette! vous vous mettez bien, vous autres.

— Tu ne viens pas avec nous?

— Pas pour cette fois! Je vais me loger sur le quai, près du bateau qui doit m'emmener.

— De sorte que nous ne te reverrons qu'à ton retour.

— A mon retour du Brésil, comme tu dis... et ça peut être long.

— A la grâce de Dieu alors! Bon voyage et bonne chance.

— Je t'enverrai les journaux où on parlera de mes débuts.

Les deux amis se saluèrent et chacun tira de son côté.

Caminade et la Cagnotte se dirigèrent vers l'*Hôtel de Guienne*, marchant l'un à côté de l'autre, un peu préoccupés et taciturnes.

Une même pensée pesait également sur leur esprit à tous deux, et le front de la jolie fille se creusait de temps à autre d'un pli soucieux.

Au bout d'un instant, elle releva vivement la tête, et regarda son compagnon dans les yeux.

Caminade se laissa faire.

— Est-ce que tu le connais bien, celui-là? demanda-t-elle alors, d'un ton presque impérieux, en désignant Lambert qui allait disparaître.

Caminade fit une moue équivoque.

— Oh! tu sais, répondit-il... Je le connais, sans le connaître... On se rencontre de loin en loin; on s'offre un bock, en s'appelant *ma vieille*; mais ça ne tire pas à conséquence.

— Que fait-il?

— Il fait ce qu'il peut... comme les autres.

— L'as-tu jamais vu jouer?

— Pour ce qui est de ça, jamais!

— De quoi vit-il donc?

Caminade eut un mouvement d'épaules qui voulait dire que cela lui était fort égal...

— S'il fallait répondre à des questions pareilles, répliqua-t-il, il y en a bigrement que ça gênerait dans les entournures. Mais on n'est pas si exigeant dans notre métier, et l'on a raison; tu sauras ça un jour, ma pauvre fille!... Tu as du talent, et tu es jolie; avec ça, et le reste, une femme se tire toujours d'affaire... Malheureusement, il n'en est pas de même pour les hommes!... et je te réponds qu'il faut souvent avoir l'honnêteté profondément chevillée dans le cœur pour ne pas verser dans quelque trou d'où on ne se relève plus... J'ai vu ça de près, vois-tu, moi, qui te parle, — et quand j'y pense quelquefois... pas souvent, par exemple..., eh bien, j'en ai encore le frisson...

La Cagnotte prit la main de l'humble cabotin, et la lui serra avec effusion.

— Au moins, toi, tu es honnête, dit-elle en même temps, ou du moins tu en as l'air, ce qui est déjà quelque chose, tandis que ce Lambert...

Caminade secoua le front avec belle humeur.

— Allons! allons! interrompit-il gaiement, à quoi bon s'occuper de lui plus longtemps... il me semble que nous avons d'autres chats à fouetter, et c'est surtout à nos directeurs qu'il s'agit de songer.

Ils s'étaient remis en route; tout en marchant, Caminade poursuivait son idée.

— Ah! les directeurs... soupira-t-il; en voilà des êtres qui sont nés coiffés... Ils font ce qu'ils veulent!... Point de public à affronter; pas de débuts, rien que des recettes à encaisser... et ils vont comme ça tout le temps, jusqu'à...

— Jusqu'à la faillite! acheva la Cagnotte.

Caminade se prit à rire.

— Au fait! il y a encore ça, dit-il, mais ce sont les actionnaires qui paient... et il n'y a pas d'offense... Moi, vois-tu, la Cagnotte... j'étais né pour être directeur... et si jamais... Qui sait?

— Toi! interrompit la Cagnotte avec une petite moue qui lui seyait à ravir, tu aurais pu devenir quelque chose; c'est ce que l'on dit et je le crois; mais tu n'as pas voulu travailler, et dans tous les métiers c'est par le travail qu'on arrive. Tu avais bien commencé pourtant! On m'a assuré que tu avais eu de grands succès à Toulouse, à Marseille, à Bordeaux, mais tu as cru que ça continuerait d'aller tout seul, comme ça, toujours... tu as flâné; puis la paresse, l'absinthe, que sais-je, si bien qu'aujourd'hui ta vie est ratée et que te voilà réduit à chanter au milieu des bocks et des mazagrans.

Caminade secoua la tête avec mélancolie.

— Il y a du vrai tout de même dans ce que tu racontes, dit-il sur un ton presque dolent; tu es une fille avisée, toi, et je te souhaite d'arriver à la réputation et à la fortune sans être obligée de prendre le chemin de traverse.

La Cagnotte eut un éclair dans les yeux.

— Pour ce qui est de ça, dit-elle, tu peux être calme, car tu supposes bien que ce ne sont pas les occasions qui ont manqué jusqu'à présent.

— Je te crois.

— Ce que je ferai de moi... je n'en sais rien encore. On n'est jamais sûre de ces choses-là... Mais, si je me donne un jour, tu pourras dire en toute assurance que celui à qui j'aurai fait ce cadeau aura pris le lot tout entier, c'est-à-dire le cœur avec le reste.

Et la jolie enfant jeta un joyeux éclat de rire.

— Mais tout ça, c'est des bêtises, ajouta-t-elle aussitôt en redevenant sérieuse; nous voici arrivés, et j'aperçois l'*Hôtel de Guienne*. Nous allons choisir

nos chambres, secouer la poussière du voyage, et en déjeunant nous verrons à nous retourner; ça te va-t-il?

— J'adopte le programme, approuva Caminade.

La journée se passa en courses de toute sorte : Caminade battit les quatre coins de la ville, et, quand il rentra le soir pour souper, il avait fait une ample provision de cancons qui intéressèrent vivement sa camarade.

A Bordeaux, depuis le matin, on ne parlait que de l'événement de la nuit, et on s'arracha littéralement Caminade, pour obtenir de lui des détails sur le crime commis.

Ce fut à qui lui offrirait des absinthes et des grogs, pour le faire jaser.

Lui, se laissa faire; et même, il accepta à dîner d'un ancien copain qui avait connu également Lambert.

L'événement était diversement commenté, et ce qui excitait surtout la curiosité, c'était la somme énorme qu'accompagnait la malheureuse victime.

Six millions! l'assassin avait piétiné sur six millions et n'avait pas gardé le moindre billet de mille!

C'était là le point mystérieux de l'affaire. Pour tout dire, on trouvait cela tout à fait invraisemblable; si le vol n'avait pas été le mobile du crime, quelle autre cause attribuer à cet odieux attentat?

On se perdit en conjectures, et finalement on s'attendait à quelque foudroyante révélation.

On se disputa les journaux du soir, et Caminade eut l'attention d'en apporter quelques-uns à la Cagnotte.

En réalité, il n'y trouva rien de nouveau.

Seulement il vit que son nom et celui de sa camarade étaient plusieurs fois cités parmi les voyageurs qui se trouvaient dans le train arrivé le matin.

M. Caminade et la Cagnotte, artistes de Paris, qui venaient en représentation à Bordeaux.

C'était une réclame, et l'humble baryton en éprouva une douce satisfaction.

Même, il est probable qu'il ne vit pas autre chose.

Que lui importait le reste?

Pourtant il y avait dans le journal certains renseignements qui avaient bien leur importance.

En premier lieu, on y disait que depuis la catastrophe M. Desgranges n'avait pas repris ses sens, en dépit des soins éclairés dont on l'entourait. Il restait muet, l'œil effaré, comme sous la menace d'un dérangement d'esprit.

Les médecins, qui ne le quittaient pas, paraissaient considérer son état comme des plus graves; l'un d'eux, qui était un des membres les plus éminents de la Faculté, avait laissé entrevoir que le malheureux était perdu et qu'il ne recouvrerait peut-être jamais ses esprits.

Le journal ajoutait que la justice, bien que privée des précieux éléments qu'aurait pu fournir le caissier, n'en avait pas moins commencé son enquête : toute la police était sur pied ; les gendarmes battaient la campagne à la poursuite de l'audacieux criminel, et l'on pouvait espérer qu'il ne tarderait pas à être appréhendé au corps.

Ces espérances ne se réalisèrent pas.

Plusieurs jours s'écoulèrent et, malgré toute l'activité déployée, on ne parvint pas à mettre la main sur le mystérieux assassin.

Qu'était-il devenu ? Où avait-il passé ?

Bien malin eût été celui qui eût pu le dire.

C'était une énigme, comme celle de Jud ou de Walder !

Toutefois, un fait bizarre, qui frappa tout le monde, se dégaugea des constatations acquises.

Comme on le pense bien, les investigations s'étaient portées sur les lieux où l'on supposait avec raison que le crime avait pu être commis.

Entre Luxe et Saint-Amand-de-Boixe, le pays fut exploré avec la plus scrupuleuse attention, et l'on y rechercha àprement les traces de l'assassin.

Si, comme on le croyait, celui-ci s'était jeté sur la voie, le meurtre une fois accompli, on devait retrouver l'empreinte de ses pas sur le sol.

Et chose invraisemblable... sur tout le parcours exploré, on ne releva aucun vestige de pied humain.

C'était inexplicable, et l'on en conclut que ce misérable avait poursuivi sa route jusqu'à Bordeaux, où il se tenait caché.

On se mit en quête ; on avait retenu le nom de tous les voyageurs que le train avait amenés jusqu'à la capitale de la Guienne et les investigations continuèrent plus actives.

Camimade, la Cagnotte et les autres furent interrogés à nouveau, mais leurs réponses naturellement confuses n'aiderent que médiocrement la justice, et ils ne purent que répéter leurs premières déclarations.

Deux voyageurs seuls manquèrent à l'appel.

Le premier fut Lambert ; mais celui-là, on acquit, chez les courtiers maritimes, la preuve qu'il s'était embarqué le surlendemain de l'événement sur un paquebot allant au Brésil, et l'on ne s'en préoccupa point autrement.

Il devait être loin déjà, et d'ailleurs on avait ses précédentes dépositions. Mais il n'en était pas de même du second.

Margaine (Jean-Louis), de Saint-Foy (Gironde).

On fouilla Bordeaux sans le retrouver, et quand on se rendit à Sainte-Foy, on apprit avec surprise qu'il n'y avait jamais habité et que l'on n'y connaissait même aucune famille de ce nom.

C'était grave! et à partir de ce moment, c'est sur ce personnage, évidemment suspect, que se portèrent tous les efforts de la police.

Efforts infructueux, car, après quinze jours de recherches opiniâtres, il fallut reconnaître que Jean-Louis Margaine n'était pas à Bordeaux!

Nous avons à peine besoin de dire avec quelle curiosité la Cagnotte et Caminade lisaient les journaux qui tenaient le public au courant de la suite donnée à l'affaire.

Les deux camarades avaient débuté chacun de son côté; les applaudissements ne leur avaient pas manqué à l'un et à l'autre, et Caminade avait retrouvé là comme un regain de jeunesse et de talent.

Presque tous les soirs, comme il finissait de bonne heure, il venait prendre la Cagnotte à l'établissement où elle chantait et, vers onze heures, ils rentraient ensemble à l'*Hôtel de Guienne* à pied et en se communiquant les impressions de la soirée. Une nuit, ils revenaient, selon leur habitude, en longeant les quais, pour regagner leur hôtel, quand tout à coup la Cagnotte se rapprocha brusquement de Caminade, et lui prit le bras, qu'elle serra avec énergie.

— Eh bien! eh bien! fit le baryton, qu'est-ce qui te prend?

— Là! là! regarde! répondit la Cagnotte à voix rapide et basse, en indiquant un coin sombre dans l'angle d'une maison qu'ils longeaient.

— Il y a là un homme?

— Oui.

— Et tu as peur?

— Non... non... Seulement... au premier moment, j'ai cru reconnaître...

— Qui ça?

— Ton ami Lambert!

Caminade haussa les épaules.

— Ah bien! répliqua-t-il, si tu vois Lambert à c'te heure, il faut que tu aies Foil américain. Il y a longtemps qu'il a fui comme une ombre, et à c'moment il fait peut-être son entrée dans la capitale du Brésil, où l'empereur l'attend à souper.

— Tu blagues.

— Il y a de quoi!

— Eh bien... moi, je te dis...

Et, en parlant de la sorte, la Cagnotte abandonna le bras de Caminade, et marcha d'un pas résolu, suivie de près par son compagnon, vers l'angle du mur où se tenait l'homme qu'elle venait d'apercevoir.

Ce dernier ne se dissimula pas davantage, et se dégaya de l'ombre.

Deux cris partirent en même temps.

La Cagnotte ne s'était pas trompée!... Lambert était devant eux.

Caminade eut un geste effaré.



Silence, interrompit-il brusquement, on peut nous voir... Adieu!!! (P. 413.)

VII

— Parblen! dit-il, partagé entre mille sentiments divers; pour une rencontre, en voilà une qui peut compter. Ah çà, tu n'es donc pas parti?

Lambert ébaucha un geste mystérieux et fit quelques pas à l'écart en entraînant Caminade, de plus en plus surpris.

— Plus bas! dit-il, plus bas! Ne vas-tu pas amener tout le quartier?

-- Cependant..., insista Caminade.

— Cependant, repartit Lambert, le lieu n'est pas convenable pour une confidence... je t'expliquerai tout.

— Mais les rapports de police ont annoncé ton départ.

— Ils se sont trompés.

— Pourquoi es-tu resté?

Lambert mit un doigt sur ses lèvres.

— Chut! il y a une femme dans l'affaire! répondit-il d'une voix émue.

— Une femme!

-- Une jolie enfant, qui s'est toquée, à première vue, et qui m'a offert un engagement bien préférable à celui qui m'attendait au Brésil.

— Mais on a constaté ta présence à bord du paquebot, au moment du départ... Comment se fait-il?...

-- C'est simple comme bonjour! dit Lambert. Moi, n'est-ce pas, j'avais des raisons majeures pour ne plus m'éloigner et j'ai fait profiter du bénéfice de mon passage, qui était payé d'avance, un pauvre diable dont j'avais fait la connaissance, et qui n'a pas été fâché de la bonne aubaine.

— Une substitution!

— Comprends-tu?

Il y eut un court silence. Caminade sentait quelque chose de louche dans les paroles de son camarade, mais il n'osait creuser trop profondément l'impression bizarre qu'elles lui causaient.

— Et alors, reprit-il peu après, tu vas rester à Bordeaux?

— Pas si bête, répondit Lambert.

— Où vas-tu?

— A Paris.

— Tout seul?

— Elle est partie hier... je vais la rejoindre.

Caminade remua la tête.

— Allons, dit-il, je ne veux pas te faire manquer le train, et je te laisse... mais tout de même, vois-tu... tout cela ne me semble pas très catholique.

— Que crois-tu donc? fit Lambert.

— Rien! nous n'avons pas le temps... mais... lorsque nous nous reverrons à Paris...

— Tu reviens bientôt?

— Dans une huitaine.

— Il paraît que tu as eu un succès bœuf à ton beuglant.

Caminade eut un haut-le-corps timidement orgueilleux.

— Oui, oui..., répondit-il, sur un ton qu'il cherchait à contenir dans les bornes de la modestie... on n'est pas encore vidé, et on leur a fait voir comment on interprète la vraie musique.

— Cela ne m'étonne pas... moi, qui t'ai si souvent applaudi! Mais il n'est que temps que je m'évanouisse; la locomotive n'attend pas, et il me reste à peine dix minutes... Au revoir donc! tous mes compliments, et à bientôt.

Sur ces mots, il serra la main de Caminade, et disparut rapidement dans la direction de la gare.

Caminade alla rejoindre la Cagnotte qui attendait à quelques pas.

— Eh bien! fit-elle dès qu'il fut à sa portée, avais-je raison?

— Je le crains, répondit Caminade un peu soucieux.

— Il est resté?

— Pour une femme.

— Allonc donc! tu crois ça!

— Dame!

— Non, non, je te répète que tout cela est suspect et, si je m'écoutais...

— Que ferais-tu?

— J'irais à l'instant même prévenir la police.

Caminade fit un soubresaut.

— Deviens-tu folle? dit-il avec une sorte de frisson. Te voilà comme j'étais quand j'avais vingt ans, toujours prêt à protéger les faibles ou les humbles et à me dévouer pour tout ce qui me paraissait généreux et juste. A ce métier-là, on n'attrape jamais rien de bon. J'ai répandu, à tort et à travers, mon amitié et mon argent et je n'ai pas même recueilli un centime de reconnaissance.

Méfie-toi donc, la Cagnotte, et, avant que l'expérience te vicane, tâche de profiter de l'expérience des anciens. Après tout, qu'est-ce que ça nous fait, à toi et à moi, que ses agissements soient plus ou moins suspects? Est-ce que ça nous regarde, et on ne t'a pas encore chargée de la police de la République? Il y a des bonshommes exprès pour cette besogne-là; faut les laisser opérer seuls. Ah! ben! on a déjà assez de mal à se tirer des pattes, sans aller les mêler avec celles des autres. Moi, c'est mon avis, et, dans ton intérêt, pour le présent et pour l'avenir, je souhaite que ce soit aussi le tien.

La Cagnotte était devenue pensive.

— Tu as probablement raison, dit-elle au bout d'un instant; mais, je ne sais pourquoi, cette aventure m'a toute troublée... et ce Lambert...

— N'y pensons plus. Lambert deviendra ce qu'il pourra, après tout. Malgré les apparences, je m'obstine à croire qu'il n'y a peut-être pas là de quoi fouetter un chat. Ce n'est pas le premier venu, lui non plus. C'est un bon zigou, il a du goût... et, pas plus tard que tout à l'heure, il me complimentait sur mes succès de l'Alcazar.

La Cagnotte ne releva pas le propos, mais un sourire d'indulgente ironie vint plisser le coin de sa lèvre.

Ils avaient repris le chemin de l'*Hôtel de Guienne*; quand ils arrivèrent, ils avaient oublié et Lambert et les événements mystérieux auxquels ils s'étaient trouvés mêlés.

Au surplus, la Cagnotte avait bien d'autres préoccupations en tête. Ses succès, très réels à Bordeaux, avaient déterminé son engagement pour Paris, dans un théâtre de genre, où elle était appelée à jouer les Granier et les Théo. L'avenir s'ouvrait donc décidément devant elle, et ce n'est pas sans une sérieuse émotion qu'elle songeait au bruit qui, peut-être, allait entourer ses débuts.

Les dix jours qu'elle avait encore à passer à Bordeaux s'écoulèrent très rapidement, et c'est avec une sorte de fièvre qu'un soir elle gagna la gare, où elle allait prendre le train qui devait la ramener à Paris.

Caminade l'accompagnait, mais la Cagnotte n'y prenait pas garde, et il était évident qu'une pensée inquiète pesait sur son esprit, et lui communiquait une impatience inaccoutumée.

Était-ce seulement la pensée de ses débuts prochains dans la capitale qui la troublait ainsi, et son cœur ne trouvait-il pas dans ce retour à Paris quelque raison secrète de satisfaction plus douce?

La Cagnotte était restée sage, jusqu'alors; elle n'avait eu d'autre souci que son avenir; arriver à la réputation, monter sur un vrai théâtre, recueillir les applaudissements enthousiastes d'un public éclairé et délicat, c'était toute son ambition! Elle se préoccupait de son talent, bien peu de sa beauté.

Et pourtant elle était jolie, charmante surtout, de cette grâce spirituelle et vive de la Parisienne. On le lui avait dit souvent, et cela lui avait fait plaisir. Et peut-être que, dans le concert de voix qui avaient murmuré déjà de douces paroles à son oreille, il en était une qui l'avait plus particulièrement touchée.

Qui sait?

En tout cas, si cela était, elle n'en avait rien dit à personne, et si son cœur n'était pas resté sourd, à coup sûr il était resté muet.

Le train partit de Bordeaux à son heure ordinaire, c'est-à-dire à six heures et demie du soir.

La Cagnotte et Caminade avaient pris place dans le même compartiment

et, pendant les premières heures, il se tinrent silencieux, chacun dans le coin qu'il avait choisi.

Seulement, au moment de monter en wagon, la Cagnotte s'était tournée vers son compagnon et d'une voix émue :

— C'est égal, avait-elle dit avec un léger frisson, ça me fera quelque chose de repasser par Angoulême.

— Bah! fit Caminade, si on faisait attention à ces choses-là, on ne voyagerait jamais.

— Ça, c'est vrai... mais... tout de même.

Le train était en marche... ils se turent, et les stations se mirent à défiler sous leurs yeux avec une rapidité vertigineuse.

En deux heures, ont eut franchi la distance qui sépare Bordeaux d'Angoulême.

Quoi qu'il en eût dit, Caminade ne fut pas maître d'un vif mouvement de curiosité, en entendant le conducteur du train annoncer :

— *Angoulême ! cinq minutes d'arrêt!...*

Il sauta sur la voie et la Cagnotte en fit autant, poussée par le même sentiment.

— Eh bien, te voilà aussi curieux que moi, fit la jeune femme avec un sourire.

— Tu as raison, répondit Caminade... et c'est bête comme tout... car ce qu'il y a à voir?

— On ne sait pas.

— Je vais toujours rouler une cigarette.

— Attends, fit la Cagnotte, avec un geste impérieux.

— Quoi donc?

— Regarde.

— Où ça?

— Là, devant nous... ce voyageur qui donne le bras à une jeune fille... ne le reconnais-tu pas?...

— Et où veux-tu que je l'ai vue?

— Ici, il y a un mois. Ah! je le reconnais bien, moi! C'est M. Desgranges.

— Le caissier!

— Tais-toi! et cette enfant qui l'accompagne, c'est probablement, la jeune fille qu'il a adoptée et dont les journaux ont tant parlé... tu te rappelles?

— Parbleu!

M. Desgranges — c'était bien lui — avançait d'un pas lent et pénible vers le coupé où il devait prendre place; il était pâle, amaigri, fallottant, et son regard atone, presque hébété, regardait à droite et à gauche, sans rien voir

Devant lui, à quelques pas, marchait le chef de gare et, derrière, une bonne du pays qui portait quelques paquets à la main.

— Où allons-nous? demanda M. Desgranges, qui s'arrêta un moment, à bout de forces.

— Nous retournons à Paris, répondit la jeune fille, d'une voix douce et tendre, comme elle eût parlé à un enfant.

— Nous étions si bien ici!

— Nous serons mieux là-bas.

— C'est que j'ai peur d'aller en chemin de fer.

— Puisque je suis avec vous, vous n'avez rien à craindre. Et puis, vous m'avez promis d'être bien sage?

— Oui, oui... tu es un ange, toi! tu as les billets de banque, au moins?

— Ne craignez rien... ils sont en sûreté.

Le vieillard mit un doigt sur ses lèvres.

— Et surtout, dit-il à voix basse, tout en promenant un regard soupçonneux autour de lui... surtout, réveille-moi si je m'endormais?...

L'enfant ne répondit pas... mais elle reprit sa marche vers le compartiment réservé.

Une fois là, deux hommes d'équipe prirent M. Desgranges chacun par un bras et se mirent en devoir de le hisser dans le coupé.

— Pauvre homme! dit la Cagnotte, un peu pâle, le cerveau a été atteint, il est en enfance.

— Une idée fixe, quoi! ajouta Caminade; moi, ça me fait mal! Viens-tu?

Et il prit la Cagnotte par le bras, pour l'entraîner vers le compartiment qu'ils occupaient.

Mais alors, il se passa une chose étrange qui jeta Caminade dans une stupéfaction profonde.

De pâle qu'elle était, la Cagnotte était devenue livide... ses deux yeux bleus lançaient des éclairs intenses; sa poitrine se soulevait avec une violence désordonnée.

— Ah ça, qu'est-ce qui la prend? interrogea Caminade, cherchant à deviner la cause de ce changement subit.

Mais la Cagnotte ne bougeait pas; immobile et muette, elle continuait à regarder, comme si elle eût douté de la réalité de ce qu'elle voyait.

Caminade n'en revenait pas.

— Décidément, insista-t-il, faut soigner ça, ma fille; si tu déménages comme le caissier, tu feras bien de laisser ton adresse.

Et il allait se répandre en un sonore éclat de rire quand, tout à coup, une ombre passa sur son front.

À quelques pas de lui, il y avait un homme qui se tenait debout, sous la

lumière d'un bec de gaz, et il n'eut pas plus tôt arrêté son regard sur cet homme, qu'à son tour il se prit à tressaillir et pâlit.

— Ah! ah! tu le reconnais, celui-là, dit la Cagnotte.

— Mais c'est lui! s'écria Caminade, au comble de la surprise.

— Jean-Louis Margaine, n'est-ce pas?

— Oui.

— Celui que l'on a cherché partout et qu'on n'a trouvé nulle part.

— J'ai bien envie de dire deux mots au gendarme.

— Attends!

— Quoi donc?

— Attends, te dis-je, car voilà qui est plus drôle encore que ce que nous venons de voir.

Caminade se tint coi et regarda.

Et ce qu'il vit alors valait bien, en effet, la peine d'être remarqué.

Pendant que l'on aidait M. Desgranges à prendre place dans le coupé, la jeune fille qui l'accompagnait s'était éloignée pour se rapprocher de Jean-Louis Margaine et échangeait avec lui quelques paroles à voix basse.

— Eh bien, que dis-tu de cela? fit la Cagnotte, d'un ton sec et nerveux.

— Ma foi, c'est à donner sa langue aux chiens! dit Caminade... Que peuvent-ils avoir à se dire?...

La Cagnotte ne répondit pas; la cloche du départ venait de retentir; il fallait regagner son compartiment au plus vite.

Caminade la suivit à regret — manifestement dépité de ne pouvoir en apprendre plus long.

Du reste, le colloque engagé entre Raymonde et le mystérieux personnage avait duré une minute à peine.

La jeune fille était allée à lui, dès qu'elle l'avait aperçu, et l'œil ardent, la poitrine gonflée, elle s'était penchée à son oreille.

— As-tu appris quelque chose? interrogea-t-elle alors d'une voix oppressée et haletante.

— Rien! je ne sais rien! répondit l'inconnu.

— Pas le moindre indice?

— Aucun.

Elle se tut un moment, et ses deux bras comprimèrent sa poitrine qui battait avec violence.

— Et lui! lui! dit-elle tout à coup comme en un sanglot.

L'inconnu eut un geste rapide.

— Silence! interrompit-il brusquement, on peut nous voir... En voilà assez... adieu?

L'enfant se mordit les lèvres jusqu'au sang.



C'était un grand diable aux vêtements râpés. (P. 454.)

— Quand te verrai-je? demanda-t-elle encore.

— Dans quelques jours, à Paris.

— Et tu me promets?...

— Je promets de tenir l'engagement sacré que j'ai pris!... et s'il me faut te donner ma vie... tu sais que je n'hésiterai pas.

Elle baissa la tête, adressa un dernier geste d'adieu à l'étrange personnage,

et, les yeux pleins de larmes, elle se dirigea vers le coupé où on l'attendait.

Un instant plus tard, le train repartait pour Paris.

.....

VIII

Le boulevard des Italiens et le boulevard Montmartre sont, sans contredit, les deux centres principaux de la circulation de Paris.

En ces deux endroits d'exception, jamais la crue de la foule ne s'arrête; le flot des passants ne tarit pas, le mouvement s'y augmente d'heure en heure, et c'est là que l'on peut consulter à coup sûr le pouls de la capitale, pour déterminer la fièvre qui l'agite et la secoue!

Tous les autres quartiers sont plus ou moins tributaires de celui-ci, et dans leur contingent, mêlés et confondus, on retrouve — nous l'avons dit ailleurs — et ceux qui payent pour s'amuser, et ceux que nous payons pour nous distraire.

Il y a de tout là dedans; et bien subtil serait celui qui pourrait établir l'état civil des représentants multiples de l'étrange population que l'on rencontre, à toute heure de jour et de nuit, sur l'asphalte de ce Bosphore parisien.

Généralement cependant, la circulation ne commence guère à devenir active que vers le milieu de la journée.

Jusqu'à midi, les encombrements de voitures y sont rares, et il faudrait y mettre bien de la mauvaise volonté pour s'y faire écraser.

Toutefois cette accalmie n'est que relative et la Canebière elle-même se contenterait de ce mouvement tempéré, pour ses jours de fête.

A partir de dix heures, on voit en effet poindre de tous les affluents le tribut des voyageurs qui ont passé la nuit dans les hôtels voisins: les nombreux cafés installent leurs terrasses; une population cosmopolite où s'entendent tous les idiomes et tous les dialectes, prend peu à peu possession de l'asphalte, le va-et-vient s'établit, et quand approche midi, la partie du boulevard, comprise entre la rue Richelieu et la rue Montmartre, s'emplit de bourdonnements qui ont leur sonorité spéciale et au-dessus desquels éclatent de temps à autre certains cris partielliers qui semblent détonner au milieu des bruit confus que l'on perçoit.

C'est la note essentielle et distincte de la capitale, ce que l'on a appelé de tout temps: *les cris de Paris*.

Quel est le passant du boulevard qui ne les a entendus et ne se les rappelle?

Ils sont là tout au plus sept ou huit, stationnant à l'embouchure du passage

des Panoramas ou du passage Jouffroy, à l'angle houleux de la rue du Faubourg-Montmartre, calmes au milieu de la foule affairée, en apparence indifférents, annonçant sur un même ton de psalmodie monotone les produits de leurs industrie :

- « Trois cents calembours pour un sou.
- « L'art de rire et de s'amuser en société.
- « La règle du jeu de piquet.
- « La manière de traiter les femmes comme elles le méritent.
- « Le crayon protégé-pointe et gomme.
- « L'anneau brisé, la sûreté des clefs, etc., etc. »

Et tous ces bibelots d'ordre inférieur que fait naître l'approche du premier jour de l'an et qui continuent d'être offerts au rabais, du 1^{er} janvier jusqu'au 31 décembre, par ces industriels interlopes, que l'on désigne généralement sous le nom de *camelots*.

Les camelots! Singulière tribu qui n'a pas encore trouvé de classification précise dans l'anthropologie parisienne, et qui est bien digne cependant d'éveiller la curiosité de quelque romancier en quête de documents humains.

Remarquez-les! Quand vous passerez par hasard sur le boulevard Montmartre, à quelque heure que vous vous présentiez, vous les trouverez à la même place, débitant leur boniment de la même voix éraillée, présentant à votre convoitise les mêmes petits livres, ou les mêmes anneaux brisés.

Nul ne s'arrête cependant; à la fin de la journée, l'*Art de rire et de s'amuser en société* n'a tenté aucun client; la pacotille apportée est restée intacte, et quand ils plient bagage, on peut affirmer que pas un sou n'est tombé dans leur sésile.

De quoi vivent-ils donc? D'où viennent-ils le matin? Où s'en vont-ils le soir?

Puis un beau jour on ne les revoit plus! Un nouveau camelot remplace le camelot disparu...

Que sont devenus ceux qui ne reviennent pas?

Mystère.

De loin en loin seulement, on apprend, par hasard, qu'ils ont été ligottés dans une ruelle de nuit opérée, faubourg Montmartre, par les agents de la sûreté, ou encore que l'assassin de la femme de Charenton exerçait dans ses moments perdus le métier de *camelot!*

Il y a donc de tout un peu dans cette tribu: des spécimens de toutes les nationalités, de toutes les provenances, charriés par les affluents sociaux qui aboutissent au grand cloaque parisien, où ils viennent, comme emportés par une pente fatale, se mêler aux sinistres bas-fonds de cette capitale que l'Europe nous envie!

Eléments disparates souvent opposés, que l'intérêt commun de la vie ne tarde pas à rapprocher et qui fusionnent immédiatement pour former cette population de bohémiens audacieux que l'on ne rencontre guère qu'à Paris.

Le jour où nous reprenons ce récit, une année s'était écoulée depuis les événements racontés plus haut.

Midi allait sonner.

Sur le boulevard, la circulation s'accroissait : la matinée était superbe ; le soleil d'avril tamisait ses rayons à travers les branches des marronniers déjà couverts de feuilles, décrivant des losanges moirés sur le bitume gris des trottoirs ; un souffle tiède passait sur la voie animée, et les voitures allaient et venaient, se croisant, s'enchevêtrant sur la chaussée, comme en un jour de fête.

A ce moment, une élégante victoria, attelée d'un bel alezan plein d'allure et de feu, débouchant tout à coup de la rue Vivienne, tourna brusquement à droite et vint s'arrêter devant la façade du théâtre des Variétés.

Il y avait dans la voiture un jeune homme mis avec une parfaite correction.

Dès que la victoria se fut arrêtée, il se dégaya vivement de la couverture fourrée qui lui couvrait les genoux, jeta le cigare qu'il tenait aux lèvres et s'assit lestement sur le trottoir.

C'était un grand garçon à la taille élancée, à la physionomie ouverte, d'une distinction rare et dont l'âge pouvait varier entre vingt-cinq et trente ans.

Ses cheveux étaient abondants et noirs ; l'œil profond et doux et la fière moustache brune qui estompait sa lèvre un peu railleuse, faisaient encore ressortir la belle pâleur saine de sa peau.

En quatre enjambées il gagna le péristyle du théâtre, alla parlementer pendant quelques minutes, au guichet du bureau de location ; puis il reparut tenant à la main le coupon d'une loge qu'il venait de louer pour la prochaine *première*.

Mais, au moment où il se disposait à remonter dans la voiture, il s'arrêta tout à coup, comme frappé de surprise ou plutôt comme s'il eût hésité à croire ce qu'il voyait.

A deux pas, passait un jeune homme à peu près du même âge que lui ; un peu moins grand peut-être, l'encolure plus forte, ou plus rustique, mis avec une correction relative, et portant sur la peau de son visage et sur celle de son cou ce hâle vigoureux bien connu des Parisiens et qui est le signe distinctif auquel se reconnaît tout de suite le campagnard ou l'étranger fraîchement débarqué dans la capitale.

Cependant, à l'examen un peu indiscret dont il était l'objet, l'étranger avait ébauché un geste de susceptibilité blessée, et peut-être se fût-il laissé aller à quelque observation malséante.

Mais cela dura à peine le temps de l'écrire ; presque aussitôt deux cris

s'élevèrent et les deux jeunes gens allèrent l'un vers l'autre et se serrèrent les mains avec une effusion où il y avait une pointe d'attendrissement.

— Horace!

— René!

C'étaient deux amis de collège: ils avaient fait ensemble une partie de leurs études. Horace avait vingt-sept ans, René vingt-cinq.

Depuis dix années, ils s'étaient perdus de vue, et venaient de se reconnaître après une courte hésitation. Ce fut un véritable élan de joie sincère.

Horace, le Parisien, ne se lassait pas de regarder son ancien copain. Il l'avait beaucoup aimé autrefois: il voulait savoir ce qu'il était devenu et quelle situation il s'était faite dans la vie.

Il le prit par le bras, et ils firent ainsi quelques pas sur le boulevard, de la rue Vivienne à la rue Montmartre, évoquant le passé, riant et s'attendrissant aux mille souvenirs de leur enfance commune, sans prendre garde à la foule qui passait à leurs côtés.

— Tu sortais des Variétés? interrogea René au bout d'un instant.

— Oui, répondit Horace, je viens de retenir une loge pour les débuts d'une nouvelle étoile, dont on parle beaucoup depuis quelques jours: *La Cagnotte*.

— *La Cagnotte!* fit René. — drôle de nom. — Qu'est-ce que c'est que ça?

Son compagnon eut un geste énigmatique.

— On ne peut savoir, répliqua-t-il.

L'enfant, c'est tout — car ce n'est rien encore.

Elle débute, tu comprends; on lui accorde du talent, mais il faut voir. Elle vient de l'Eldorado, où nous sommes allés l'applaudir quelquefois.

— Elle est jolie?

— Elle est charmante surtout; bonne fille, fantasque à ses heures, paraissant et disparaissant à des époques irrégulières, sans qu'on n'ait jamais bien su d'où elle revient ni où elle est allée.

— Diable! fit René; tu en parles avec enthousiasme.

— Je ne m'en cache pas; et lorsque tu l'auras vue...

— Tu me présenteras?

— Quand tu voudras: elle habite, rue de l'Élysée, un délicieux petit hôtel.

— Qu'elle doit peut-être à ta générosité?

— Nullement.

— Cependant...

— Oui, oui, c'est le cas de placer un cependant! La question a été posée bien souvent entre mes amis de club et moi, sans que nous y ayons trouvé une réponse satisfaisante.

Ils passaient en ce moment devant la terrasse du café des *Variétés*, et, à

son grand étonnement, René vit un des consommateurs se lever de la table où il prenait un bock, et saluer Horace avec l'intention bien manifeste de souligner son mouvement.

Horace l'aperçut et lui envoya un geste amical de la main.

C'était un grand diable, de trente à trente-cinq ans, au visage glabre, aux vêtements râpés, qui présentait dans toute sa personne le type indélébile du cabotin de province.

Horace remarqua l'étonnement de René et se prit à sourire.

— Ah! ah! dit-il, d'un accent de belle humeur; cela te surprend, n'est-ce pas, de me voir d'aussi belles connaissances?

— Quel est donc ce personnage? interrogea René.

— Un cabotin — sans ouvrage.

— Tu le connais?

— Si je connais Caminade! mais tout le monde le connaît. — Demande plutôt au café de la *Chartreuse* ou à la *Cascade*! Et tu verras.

— Il a du talent?

— Pas du tout.

— Et tu le salue?

Horace jeta un joyeux éclat de rire.

— C'est un ami de la Cagnotte, répondit-il; et quand on investit une place, il n'est pas défendu de s'y ménager des intelligences.

— Alors, tu aimes cette fille?

— J'en ai quelque vague appréhension.

— Et tu fréquentes M. Caminade?

— Ça me coûte un louis de temps en temps — c'est de l'argent mieux placé que sur le 5 0/0; et puis, c'est un type — très bon diable, pas fier, comme tu vois, et avec ça, des qualités qui ont résisté à ses vices!...

Horace allait poursuivre, quand tout à coup il s'arrêta et se prit à consulter sa montre.

— Mais j'y songe! s'écria-t-il; nous sommes là tous les deux à bavarder et j'oublie que je meurs de faim. Voyons, où allais-tu quand je t'ai rencontré?

— J'allais devant moi, un peu à l'aventure.

— As-tu déjeuné?

— Non! Je cherchais précisément quelque restaurant où mon appétit de provincial pût trouver à se satisfaire.

— Eh bien! ne cherche plus! Brébant est à deux pas, je vais renvoyer ma victoria qui viendra me reprendre dans deux heures, et d'ici là nous aurons le temps de nous faire toutes nos confidences. Est-ce dit?

— J'accepte.

— A la bonne heure.

Horace alla donner ses ordres à son cocher, et il revenait à pas rapides vers René qui l'attendait sur le trottoir, quand il faillit donner dans un homme d'allure vulgaire qui, le bras tendu, présentait aux passants un de ces produits spéciaux dont nous parlions plus haut.

— Demandez *l'anneau brisé ! la sûreté des clefs !* cinquante centimes.

A la poussée d'Horace, l'industriel en plein vent fit quelques pas en arrière, et s'inclina devant le jeune homme.

— Ah ! ah ! c'est vous, père Bridard ! fit ce dernier. Eh bien ! le commerce va-t-il aujourd'hui ?

— Peuh ! fit celui que l'on interpellait de la sorte, c'est la morte saison, monsieur Horace ; mais tout de même, on boulotte.

— Allons ! tant mieux, bonne chance.

— Merci, et à vous pareillement.

Et Horace alla reprendre le bras de René qui l'attendait.

— Ah ! ça, dit celui-ci, il faut avouer que tu as de singulières relations.

— Tu trouves ? répondit Horace.

— Qu'est-ce encore que celui-ci ?

Horace se tut un moment, pendant qu'un nuage assombrissait son front

— Celui-ci, reprit-il bientôt d'un ton un peu soucieux, c'est une autre affaire. On l'appelle le père Bridard. Je ne sais au juste à quel métier il s'adonne ; mais pour le moment, comme tu vois, il exerce celui de camelot.

— D'où le connais-tu ?

— Je te raconterai cela une autre fois. C'est un être mystérieux, qui poursuit je ne sais quel but. — Il m'a longtemps intrigué ; je n'aime pas les énigmes, j'ai voulu savoir qui il était.

— Et qu'as-tu appris ?

— Rien. Toutefois le dernier mot n'est pas dit... et il faudra bien... Mais voyons, en voilà assez sur ce sujet, traversons le boulevard et entrons chez Brébant.

Les deux amis s'éloignèrent ; mais ils n'avaient point encore atteint le trottoir opposé lorsqu'un coup de sifflet strident et prolongé retentit et que le père Bridard, ramassant brusquement ses anneaux brisés, disparaissait avec la rapidité de l'éclair dans la direction de la rue Vivienne.

Or, disons tout de suite au lecteur que cet étrange industriel n'était autre que celui que nous lui avons présenté au prologue de ce récit, sous le nom de Jean-Louis Margaine, de Sainte-Foy (Gironde).

Cependant, un quart d'heure après, les deux amis étaient assis en face l'un de l'autre, dans un charmant cabinet du restaurant Brébant dont les fenêtres donnaient sur le boulevard.

Pendant quelques minutes, ils n'échangèrent plus que de rares paroles, et

Horace vit bien que son ancien copain ne l'avait pas trompé en lui parlant de son appétit de provincial.

Mais quand il put croire que sa faim commençait à s'apaiser, et qu'il se trouvait disposé à l'écouter, il reprit la parole, et les deux amis engagèrent une conversation qui ne manqua ni d'intérêt, ni même d'esprit.

IX

— Ainsi, avait dit René, tu habites Paris depuis que tu es sorti du collège?

— Depuis deux ans seulement, avait répondu Horace: je passe généralement cinq mois à la campagne: l'été à Trouville, l'automne en Bretagne, où je chasse avec quelques voisins.

— Tu dois être lancé?

— Je le suis trop, c'est éreintant; et quand vient la saison du repos, je m'éloigne avec une joie qui n'a d'égale que celle que j'éprouve à revenir.

— Tu es un *boutevardier*, comme vous dites ici.

— Corps et âme! Ah! c'est qu'aussi je ne connais pas au monde une ville qui soit comparable à Paris. Regarde donc là, sous tes yeux! As-tu jamais rêvé un pareil kaléidoscope? C'est le monde entier qui passe à tes pieds, spectacle toujours nouveau qui tient en réserve des surprises pour toutes les curiosités, des satisfactions pour tous les appétits.

— Enthousiaste!

— N'est-ce pas de mon âge?

— Tu as vingt-sept ans?

— Depuis quelques jours.

— Et tu n'as pas encore songé à te marier?

— Pourquoi faire?

— Belle réponse!

— Je n'en fais pas d'autres à ceux ou celles qui ont tenté de me précipiter dans cette aventure.

— Ah! ah! fit René en riant, tu vois bien, on t'a déjà visé.

— Plusieurs fois.

— Et tu résistes?

— J'ai peur des femmes mariées, — celles des autres, tant qu'on voudra!... mais je serais désorienté avec la mienne.

— C'est une habitude à prendre.

— Je ne dis pas non.

— Enfin, qui te propose-t-on?

— Une surtout.



Sur les coussins s'allongeait une belle fille. (P. 463.)

— Comment l'appelle-t-on?

— M^{lle} Laura Pradié.

René fit un mouvement.

— Ah! vraiment, dit-il avec vivacité.

— Tu la connais? repartit Horace.

— J'en ai entendu parler à Bordeaux; on la dit charmante.

— Et on n'a pas tort! — Dix-huit ans à peine, une chevelure opulente qu'elle ne doit qu'à la nature; des yeux d'un bleu noir où passent parfois des éclairs d'une intensité sombre; des dents saines, des mains de race, et des pieds... comme on n'en voit que trop rarement dans les salons parisiens!

— Diable! il me paraît que tu as fait une étude complète.

— Je ne m'en défends pas.

— Et tu t'es laissé séduire?

— Cela serait fait depuis longtemps, si je n'aimais ailleurs.

— Eh! il fallait le dire tout de suite. Je comprends.

— Tu ne comprends rien du tout.

— Cependant.

— Tu la connaîtras.

— Une grande dame?

— Non.

— Une petite bourgeoise?

— Pas davantage.

— Qu'est-ce donc alors?

— Eh! le sais-je moi-même! une vraie Parisienne, la femme d'exception que l'on cherche toujours, et que l'on ne rencontre jamais!

— Serait-ce la Cagnotte, par hasard? interrompit René.

Horace ne répondit pas; il resta quelques secondes le coude sur la table, le front dans la main, le regard plongeant vaguement dans la foule qui circulait sur le boulevard.

Mais presque aussitôt il secoua le front avec force et se tourna vers son ami.

— Allons, allons, reprit-il un peu brusquement, c'est assez parler de moi; j'exerce singulièrement les devoirs de l'hospitalité. Ce que je fais, ce que je rêve, cela importe peu pour le moment, puisque nous aurons le temps d'y revenir. Ce qui est bien plus intéressant, c'est toi; j'ai hâte d'apprendre ce que tu es devenu et par quel heureux hasard je t'ai rencontré aujourd'hui en face des Variétés... Depuis quand es-tu à Paris?

— Depuis ce matin, répondit René.

— Où étais-tu avant?

— A Bordeaux.

— Qu'y faisais-tu?

— Rien.

— Et à Paris, que comptes-tu faire?

— Je ne sais pas.

— Diable! voilà qui est bien vague... Es-tu bien riche, au moins?

— Pas du tout!

— Ça, c'est plus grave, parce que, aujourd'hui, la pauvreté, c'est une bien

mauvaise recommandation, et ce n'est guère que dans les romans que l'on s'intéresse aux gentils hommes pauvres.

— Bah! ça ne me fait pas peur.

— Moi non plus, — pour les autres, — mais pour moi... Br... rien que d'y penser...

René se prit à rire.

— Eh bien, n'y pensons plus! répliqua-t-il avec enjouement.

— Anfait, tu as raison, poursuivit Horace. D'ailleurs, après tout, on ne sait pas; il faut toujours compter sur le hasard. Tu es jeune, beau garçon, intelligent, tu rencontreras, quelque jour, une belle et riche héritière.

— Je n'en cherche pas.

— C'est une chance de plus pour en trouver.

Pour la seconde fois, un franc sourire releva le coin de la lèvre de René.

— Non, mon ami, répondit-il, car, si je n'en cherche pas, c'est que je suis amoureux.

— Ah! ah! toi aussi! fit Horace avec un haut-le-corps; et ta belle est à Paris?

— Non, à Bordeaux.

— Qui est-elle?

— Je l'ignore.

— Mais ses parents?

— Je ne les connais pas.

— Au moins tu lui as parlé?

— Jamais.

— Mais son nom! tu connais son nom?

— Je sais qu'elle s'appelle Raymonde, et c'est tout!

Horace se rejeta vivement en arrière, enveloppant son interlocuteur d'un regard où il y avait comme un voile d'inquiétude.

— Oh! oh! balbutia-t-il avec une légère pointe de raillerie; mais c'est un cas pathologique des plus intéressants. Enfin, qu'espères-tu?

— Rien, répondit René.

— Et en attendant, que fais-tu?

— Je l'aime.

Horace serra la main de son ami avec une compassion ironique.

— Soit! soit! dit-il. Je n'insiste plus; on n'aime pas toujours où l'on veut, et j'en suis moi-même un lamentable exemple. Laisse-toi donc aller à ta destinée; je suis un peu fataliste, et ce n'est pas moi qui t'empêcherai de te casser le cou, si c'est écrit. Seulement, avant de passer à un autre sujet, je ne veux plus te demander qu'un renseignement.

— Lequel?

— Ce sera le dernier. Si ma mémoire ne me fait pas défaut, il me semble qu'à Fontanes on disait que tu devais être riche.

— C'était vrai, alors.

— De sorte que cette fortune...

— Il n'y faut plus penser! J'ai, paraît-il, une douzaine de mille livres de rente, et avec ça...

— Avec ça, on meurt de faim! Mais ne nous appesantissons pas sur ces détails pénibles : car, quelque jour, j'espère bien...

René s'était tu, pendant qu'un voile de mélancolie estompait la pure sérénité de son front.

Il reprit peu après :

— Tu viens de toucher là, dit-il, au côté douloureux de ma vie. et je me croirais ingrat, si, en présence de la sincère amitié que tu me témoignes, je ne te faisais pas ma confiance tout entière. — Moi, mon cher Horace, je n'ai jamais connu ni mon père, ni ma mère. Il y a évidemment une honte ou un crime sur mon berceau... et bien qu'on ne m'ait jamais entièrement abandonné, ma jeunesse s'est écoulée dans le plus triste et le plus cruel isolement. Elevé en Normandie par de braves gens qui exploitaient une modeste ferme, j'ai vécu là jusqu'au jour où l'on m'a mis à Fontanes; et c'est seulement quand je sortis du collège que cette pension de douze mille francs me fut constituée.

— Et tu l'as reçue régulièrement?

— Le premier jour de chaque année.

— A ta place, j'aurais au moins cherché à savoir quel mystérieux personnage était chargé de me servir cette pension.

— C'est ce que j'ai fait; mais tout ce que j'ai pu apprendre, c'est qu'elle me venait de la Banque de France.

— Voilà un renseignement qui laisse à désirer. Et depuis? Continue.

— Depuis, poursuivit René, j'ai voyagé un peu partout, espérant toujours quelque révélation, lorsque, un jour, à Bordeaux, il y a deux ans, un avis me parvint qui m'annonçait que mon père venait de mourir et que désormais je restais seul au monde.

— Et c'est tout? fit Horace.

— Non.

— Qu'y a-t-il encore? Va toujours. C'est très intéressant.

René passa sa main rapide sur son front, sa poitrine se souleva avec effort, et il reprit après un court silence :

— Ce fut un coup cruel, dit-il; quoique j'eusse vécu jusqu'alors avec la pensée de mon complet isolement, un espoir obstiné survivait à mon découragement, et j'attendais! Mais à partir de ce jour je vis bien que tout était fini et qu'il fallait accepter avec résignation le triste sort qui m'était réservé. Je fis donc

appel à toute mon énergie, et j'étais résolu à aller chercher au loin dans les voyages et les aventures un bonheur sur lequel je ne pouvais plus compter en France, quand un incident survint qui changea tout à coup ma situation, et déchira d'une lueur inattendue les ténèbres qui m'enveloppaient.

— Qu'est-ce donc ?

— A l'avis que j'avais reçu de la mort de mon père se trouvait jointe une lettre scellée de cachets noirs, que l'on me recommandait de n'ouvrir que le jour où j'aurais atteint ma vingt-cinquième année. Or, je suis né, paraît-il, le 5 avril 1831, et il y a quatre jours que tombait la date prescrite.

— Alors, tu as ouvert ?

— Oui.

— Qu'y avait-il dans cette lettre ?

— Deux lignes seulement.

— Enfin, que disaient ces deux lignes ?

Pour toute réponse, René tendit à Horace un pli, encadré de noir, qu'il venait de tirer de sa poche.

— Lis toi-même, dit-il d'un ton ému.

Et Horace lut ce qui suit :

« Rendez-vous sur-le-champ à Paris, et présentez-vous à M. Desgranges, caissier à la Banque de France. Il a à vous faire une communication des plus importantes. »

— C'était clair et précis, ajouta René ; j'ai donc quitté Bordeaux hier, et voilà comment je suis depuis ce matin à Paris.

Horace ne répondit pas tout de suite.

Il songeait.

Mais ce ne fut pas long ; presque aussitôt il releva les yeux sur son interlocuteur.

— Tu n'es pas allé à la Banque ? interrogea-t-il vivement.

— Pas encore, répondit René ; mais tout à l'heure je te quitterai, et j'irai demander M. Desgranges.

— Eh bien, c'est inutile.

— Comment cela ?

Horace eut un froncement soucieux des sourcils.

— Tu ignores donc, répliqua-t-il, que ce malheureux s'est trouvé mêlé, il y a un an, à une tentative d'assassinat dont il a failli être victime dans le train de Paris à Bordeaux ; que, depuis, il n'a pas reconvré sa raison, et que, d'un moment à l'autre, on s'attend à le voir mourir.

— Eh quoi ! fit René, c'était M. Desgranges !

— Lui-même.

— Mais alors, cette chance que j'avais accueillie avec tant de bonheur, il faudra y renoncer encore.

— Peut-être! interrompit Horace... car il y a dans tout ceci un concours étrange de circonstances où je vois plus qu'un simple jeu du hasard; quand le crime a été commis, la justice a constaté qu'aucun des billets de banque qu'accompagnait M. Desgranges n'avait été volé; on s'est perdu alors en conjectures sur le mobile de l'assassinat; et depuis, en dépit des âpres recherches tentées, on n'a rien trouvé qui l'ait fait découvrir... mais aujourd'hui, après ce que tu viens de me dire, qui sait s'il n'y faudrait pas voir la main d'un homme qui aurait eu intérêt à enlever à M. Desgranges certains documents se rapportant à ton affaire.

— Quelle supposition! protesta René.

— On a cherché un mobile à ce crime et on ne l'a pas trouvé, repartit Horace; du moment que nous en trouvons un, nous, bon ou mauvais, pourquoi le repousser, sans s'y arrêter? Nous en reparlerons. Mais en attendant, et puisque nous avons déjeuné, allumons un cigare! Il est près de quatre heures, le temps est superbe. Si tu veux, nous irons faire un tour de Bois?

— Nous irons où tu voudras, répondit René.

— C'est à merveille; partons!

Les deux jeunes gens descendirent sur le boulevard; la victoria d'Horace y stationnait; ils y prirent place l'un à côté de l'autre, et partirent aussitôt dans la direction des Champs-Élysées.

On avait changé l'attelage; c'étaient maintenant deux belles bêtes noir d'ébène, qui piaffaient sur la chaussée et qui s'éloignèrent au grand trot dès que le cocher eut relevé les rênes.

On modéra un peu leur allure pendant le trajet, et il était cinq heures quand ils atteignirent les environs du lac.

Il y avait foule; on peut dire que tout le Paris, titré ou élégant, était là, faisant son tapage assourdissant et offrant au regard ébloui les plus charmants représentants de la gentry parisienne.

C'était un spectacle nouveau pour René; il en fut un moment tout étourdi.

Il voyait les grandes avenues sillonnées de voitures armoriées; il entendait un doux murmure de voix de femmes qui mêlaient leur caquetage au bruit railleur de la cascade. De nombreux jeunes gens passaient montés sur des chevaux de race... C'était un éblouissement à donner le vertige, un mouvement oisif, presque voluptueux, qui indiquait une vie à part, toute faite de luxe, de plaisir et d'insouciance.

Le jeune provincial sentait sa chair frissonner au contact de cet air qui le pénétrait, et il ouvrit sa lèvre avide, comme pour saisir au passage quelque effluve de cette atmosphère chargée de principes capiteux.

Horace s'était tu, observant du coin de l'œil les étonnements de son ami,

l'abandonnant à ses impressions, jouissant lui-même des tressaillements qu'il surprenait sur son visage.

A un moment, ils furent croisés par une calèche sur les coussins de laquelle s'allongeait paresseusement une belle fille, vêtue d'une robe voyante qui dessinait admirablement les contours de sa taille, et coiffée d'un chapeau de forme nouvelle, un peu extravagant, du fond duquel son joli museau sortait frais et mutin.

Horace salua et la jolie fille rendit le salut en riant.

René se retourna.

— Quelle est cette femme? interrompit-il vivement.

— Pardieu, c'est elle! répondit Horace.

— Qui, elle?

— La *Cagnotte!*

— Celle dont tu me parlais tout à l'heure?

— Précisément.

— Elle est fort bien.

— N'est-ce pas?

— Et elle paraît te témoigner une faveur non équivoque.

Horace lança dans l'air la fumée de son cigare.

— Oui, peut-être, dit-il d'un ton vague, quelquefois cela me fait, à moi aussi, cet effet-là; mais la Cagnotte n'est pas une fille comme une autre, et jusqu'à présent je n'ai pu encore rien apprendre d'elle. Ah! il faudra bien pourtant que j'éclaircisse ce mystère.

Pendant la victoria avait déjà fait deux fois le tour du lac, et Horace se disposait à donner à son cocher l'ordre de rentrer, quand une nouvelle calèche passa près d'eux, à les toucher.

Horace n'eut que le temps de s'incliner, en saluant, pendant que René, comme pétrifié de surprise, suivait du regard la voiture qui s'éloignait reprenant le chemin de l'arc de triomphe de l'Etoile.

Dès qu'elle eut disparu, Horace se tourna vers René.

— As-tu remarqué les personnes que je viens de saluer?... interrogea-t-il d'un accent peut-être un peu ému.

— Oui, oui, répondit René d'une voix non moins troublée, une jeune femme et deux jeunes filles.

— C'est cela.

— Qui est-ce donc?

— M^{me} et M^{lle} Pradié.

— Ta fiancée?

— Celle du moins que l'on me destine.

— Elle était vraiment belle.

— Qu'en sais-tu? Elles étaient deux jeunes filles. Connais-tu donc M^{lle} Laura Pradié?

— Non! Mais ce qui m'a permis de la reconnaître, c'est que je connais l'autre!

Horace eut un geste étonné.

— L'autre? répliqua-t-il. Et où peux-tu l'avoir vue?

— A Bordeaux.

— Moi, c'est à peine si je me rappelle l'avoir entrevue... une fois ou deux.

— A Paris?

— Sans doute.

— Et tu sais son nom?

— Je l'ai entendu appeler Raymonde, et voilà tout.

— Mais son nom de famille?

— Ma foi, tu m'en demandes bien long. Ce n'est pas elle qui m'intéressait, et dès lors...

Horace se tut quelques secondes, puis, pris d'une idée subite en remarquant la pâleur qui s'était répandue sur les traits de son compagnon :

— Au fait, dit-il, te voilà tout bouleversé. Ah çà, d'où te vient ce trouble?

— Mais c'est elle! s'écria René; comprends-tu?... l'enfant dont je t'entre-jeu-çais tantôt et que j'aime.

Horace eut un haut-le-corps.

— Que disais-je! répliqua-t-il; voilà que le hasard, ce dieu des amoureux, commence à faire des siennes!

— Ne raille pas, interrompit son compagnon.

— Je n'ai jamais parlé plus sérieusement, — nous sommes à samedi et c'est justement le jour de M^{me} Pradié! Je ne comptais point y aller, mais pour toi, pour un vieux copain de Fontanes, il n'y a rien que je ne me sente capable de faire; si tu veux, je te présenterai.

— Moi! fit René avec une sorte d'effroi.

— Et qui donc? Tu vas peut-être refuser!... Tu n'apprécies pas ton bonheur. Et d'abord, tu verras M^{me} Pradié.

— La mère de M^{lle} Laura?

— Oui, une veuve exquise, trente-quatre ans à peine, et autour de laquelle se presse une foule de prétendants...

— Dame! si elle est riche!

— Elle est riche, et elle est ravissante, et plus d'une fois j'ai pensé...

— Quoi?

— Que je l'accepterais bien plus volontiers comme maîtresse que comme belle-mère.

— Horace!



Le jeune de Breuil présentait son ami à la belle veuve. (P. 472.)

— C'est idiot, — mais tout de même, — enfin, puisque ce n'est pas possible! ne pensons qu'à toi, c'est dit?

— Je ne sais si je dois...

— Tu le dois!... De cette façon, tu rencontreras ta belle inconnue; tu lui parleras et sortiras de l'incertitude, du ténébreux au milieu duquel tu te promènes.

- Tu as raison.
- Alors j'ai ta parole?
- Soit!
- Où demeures-tu?
- Provisoirement au *Grand-Hôtel*
- Eh bien, ce soir, à dix heures, j'irai t'y chercher.

La victoria reprit alors au grand trot allongé des deux belles bêtes le chemin de Paris et, une demi-heure après, elle déposait René sur le boulevard des Capucines.

X

M^{me} Pradié habitait, rue Culture-Sainte-Catherine, au Marais, un de ces vieux hôtels parlementaires dont les rares spécimens qui nous restent suffisent pour donner aux architectes modernes une idée de l'élégance sérieuse et de l'artistique solidité des constructions d'autrefois.

La jeune veuve, toute mondaine qu'elle fût, n'avait pas voulu quitter cette habitation, où elle vivait depuis de longues années, où sa fille était née, où était mort son mari, et qui gardait, pour elle du moins, l'empreinte toujours vivace des souvenirs du passé.

L'aspect de l'hôtel était presque sévère : la grande porte de chêne, avec son antique heurtoir, ouvrait sur une vaste cour pavée, par laquelle on accédait au principal corps de logis, qui se composait d'un rez-de-chaussée surélevé et d'un étage aux hautes fenêtres, à balcons ventrus. A droite et à gauche étaient les communs, les écuries et remises, et tout près de la porte, la loge du *suisse*.

Dès que l'on pénétrait dans l'hôtel même par la porte-fenêtre du rez-de-chaussée, tout changeait instantanément, et la présence et le goût d'une femme s'y révélaient jusque dans les plus petits détails.

Rien de curieux et de grandiose comme les tapisseries de haute lice qui tendaient le vestibule et les murs de l'escalier, à rampe de fer forgé; on remarquait, dans le grand salon, des tableaux de maître empruntés à toutes les écoles et signés des plus grands noms; il y avait des meubles qui étaient des merveilles, et tout y respirait un luxe sain, vraiment riche, où la fantaisie et le goût semblaient s'être entendus, cette fois, pour proscrire la mode dans ce qu'elle a, trop souvent, d'excessif et de troublant.

Mais la surprise la plus agréable, la perspective magique qui vous y attendait, c'était le jardin!... Un jardin comme il n'y en a plus, et que l'on apercevait à travers les glaces des fenêtres, avec ses pelouses de velours vert, ses corbeilles éclatantes de géraniums rouges, ses massifs de troènes, et ses arbres géants qui dataient de François I^{er}.

M^{me} Pradié recevait beaucoup ; tous les samedis, c'était une cohue élégante, où l'on rencontrait les plus jolies femmes de Paris et les hommes les plus en renom par leur titre, leur position sociale ou leur fortune.

Mais ce qu'il y avait à coup sûr de plus séduisant dans ces réunions hebdomadaires, ce qui en faisait le charme et la gaieté, c'étaient les jeunes hommes et les jeunes filles dont la pétulance avide, la belle humeur communicative animaient d'un souffle de jeunesse les échos du vieil hôtel.

La jeune veuve était presque autant courtisée que sa fille.

Laura devait être, un jour, la plus riche héritière de Paris ; et cette situation eût suffi à expliquer l'empressement avec lequel les prétendants accouraient du faubourg Saint-Honoré aussi bien que du faubourg Saint-Germain. Cependant, plusieurs causes bizarres, pour ainsi dire mystérieuses, semblaient jusqu'alors avoir arrêté ou découragé la plupart de ces prétendants.

Une de ces causes était le caractère même de la beauté de Laura.

Certes, elle était aussi désirable qu'on pût le rêver...

De taille moyenne, avec des épaules aux contours exquis, des lèvres où affluait un sang généreux et chaud, des bras et des mains qui eussent complété la Vénus de Milo... la nature ne lui avait refusé aucun de ses dons plastiques les plus enviés...

Seulement, il y avait les yeux !

Deux yeux profonds et noirs où passait par moments comme un éclair d'acier et qui imprimait à sa physionomie une expression aveuglante et farouche ; quelque chose de fatal, de sinistre même, et ceux qui avaient osé affronter cet étrange regard en avaient longtemps conservé le frisson dont ils s'étaient sentis saisis.

Et puis, ce qui ajoutait encore à cette impression première, c'était M^{me} Pradié elle-même.

Une femme charmante, ainsi que l'avait dit Horace.

Elle avait trente ans au plus, et atteignait alors tout le développement de sa beauté. Elle était née à la Havane, s'y était mariée fort jeune, et avait suivi son mari, M. Pradié, à Paris, où son immense fortune n'avait pas tardé à lui ouvrir tous les mondes.

Aussi, s'était-elle prise de passion pour l'Europe, et quand M. Pradié était mort, elle n'avait pas voulu quitter une ville où mille raisons devaient la retenir.

Pendant les premiers temps de son veuvage, elle avait vécu, fort retirée, en Normandie, mais peu à peu, sollicitée par ses amis, gagnée elle-même par le désir de reprendre la vie de distractions et de fêtes à laquelle son âge ne lui permettait pas de renoncer encore, elle quitta sa solitude, rentra dans la capitale, et, l'hiver revenu, rouvrit ses salons.

Tout le monde s'y précipita.

Une femme jeune, jolie comme une créole, belle encore de la mélancolie d'un veuvage récent... quelle proie pour les décavés des cercles parisiens!

On l'entoura à l'envi; sa fille Laura était encore au couvent; et nul ne douta dès lors que M^{me} Pradié, profitant de son absence, ne fit bientôt choix d'un nouvel époux. On se trompait.

Deux années se passèrent : la jolie veuve accueillait tout le monde, sans encourager personne.

On s'étonna de ce manège, et on en chercha les motifs.

On ne trouva rien.

On supposa bien cependant que la mort de M. Pradié ne l'avait pas frappée instantanément d'insensibilité, et chacun se dit qu'il devait y avoir, quelque part, un amant aussi heureux que discret.

Mais où se cachait-il?

Tout au plus, remarqua-t-on, un jour, un beau jeune homme du nom de Mario, que l'on recevait avec quelque faveur dans la maison... C'était un étranger... qui menait grand train, que nul ne connaissait dans le monde où il était admis, et tout au plus, après bien des investigations, finit-on par apprendre, vaguement, que le jeune Mario avait rencontré M^{me} Pradié à Trouville, où elle se trouvait avec sa fille; qu'il s'était fait présenter à la jolie veuve, et que, depuis, il fréquentait assidûment l'hôtel de la rue Culture-Sainte-Catherine.

Il n'y avait rien là que de très correct, et aucun renseignement ultérieur n'autorisait à croire qu'il pût y avoir autre chose.

Au surplus, s'il était vrai que les relations de M^{me} Pradié et du jeune Mario eussent pu paraître suspectes, il se produisit bientôt un fait inattendu, qui resta inexplicé et qui vint donner tout à coup un nouvel aliment à toutes les suppositions.

Un samedi, l'étranger ne se présenta pas chez M^{me} Pradié, et à partir de ce jour on ne le revit plus rue Culture-Sainte-Catherine.

Que s'était-il passé... pourquoi cette rupture... que devait-on penser d'une disparition qui interrompait si brusquement des relations si étroites et qui paraissaient si solides?

On en parla longtemps -- nous voulons dire huit jours -- puis un autre événement survint, qui détourna l'attention publique, et bientôt c'est à peine si on se rappela le bel étranger, pour lequel du reste on n'avait conçu aucune sympathie bien vive.

M^{me} Pradié n'avait pas paru autrement émue de l'aventure. Aucun nuage n'avait assombri son beau front; ses yeux conservaient la même langueur inaltérable; son indolence native n'en avait pas été altérée, et aux curieux qui tentèrent de surprendre quelque confidence, elle répondit invariablement :

— Mario! vous demandez ce qu'il est devenu?... Eh! je ne le sais pas

moi-même. Il est parti, comme il était venu! On dit qu'il est retourné au Brésil... et j'ai tout lieu de supposer qu'il n'y est pas retourné seul!...

Et tout cela était dit avec tant de nonchalance calme, exempte de trouble, que les indiscrets se virent obligés de se contenter de la réponse!

Il y avait une année que cette disparition avait eu lieu, quand Horace et René s'étaient rencontrés sur le boulevard, et avaient formé le projet de se rendre chez M^{me} Pradié.

Ils y arrivèrent à onze heures : les salons étaient déjà pleins, il ne leur fut pas facile de fendre les flots de cette foule compacte.

Horace serra en passant la main de quelques-uns de ses amis, et leur demanda où se tenait M^{me} Pradié.

— M^{me} Pradié se tient dans le boudoir bleu, à côté de la serre, répondit Civray, un des jeunes gens interrogés; je te prévins que tu auras de la peine à y arriver.

— On peut toujours essayer, dit Horace en riant.

— Ce n'est pas défendu.

— Et puis... nous sommes deux...! ajouta Horace sur le même ton.

Il allait passer, quand Civray lui prit le bras :

— Un mot encore!... dit-il alors à voix rapide et basse.

— Qu'y a-t-il? demanda Horace.

— Hier, je suis allé finir ma soirée à la Renaissance.

— Il n'y a pas de mal à cela...

— Assurément! d'autant que j'ai eu le plaisir de saluer la Cagnotte.

— Ah! elle y était? Seule?

— Allons donc! pour qui la prends-tu?

— Qui l'accompagnait?

— Caminade!... l'inimitable Caminade, retour de Bruxelles où il a failli être étouffé sous les fleurs... et qu'il n'a quitté que pour assister aux débuts de la Cagnotte.

— L'excellent cabotin!... Et que t'a dit celle-ci?

— Oh! nous n'avons pas causé longuement... car, pour être franc, je ne m'étais insinué dans l'avant-scène qu'elle occupait que pour mieux observer celle qui lui faisait face.

— Qu'y avait-il donc dans cette avant-scène?

— Un comble, cher ami, et si je ne l'avais pas vu, de mes yeux, vu...

— Enfin! enfin!

— Eh bien! c'est Mario!...

Horace étouffa un cri.

— Lui! lui! dit-il. Mais il est donc de retour... tu en es sûr?

— Malgré le soin qu'il prenait de se dissimuler, je l'ai bien reconnu. Du reste, nous le verrons ce soir... Avec qui es-tu là?

— Un de mes amis de collège... René d'Harville... que je produis...

— Il est fort bien... physionomie sympathique; tu nous présenteras.

Horace eut un geste de consentement et alla reprendre le bras de René.

Ainsi que l'avait prédit Civray, ils eurent beaucoup de peine à parvenir jusqu'au boudoir où ils devaient trouver M^{me} Pradié. Cependant, à force de patience et d'adresse, au bout d'un quart d'heure, ils atteignaient le seuil du *buen retiro* où se tenait la jolie veuve.

— Regarde! regarde! dit alors Horace, en indiquant à son copain le groupe gracieux que formaient au fond de la pièce M^{me} Pradié, accoudée nonchalamment entre sa fille Laura et Raymonde, l'amie de celle-ci.

René porta les deux mains à son cœur, et à partir de ce moment il ne vit plus autre chose que la jolie enfant qu'il aimait!...

Horace, lui, était bien autrement impressionné.

XI

Ce qui l'avait frappé d'abord, c'était M^{me} Pradié.

Depuis qu'il ne l'avait vue, il lui sembla qu'un changement singulier s'était opéré en elle. Pour ainsi dire, ce n'était plus la même femme.

Naguère encore, on la trouvait toujours indolente et calme, gracieuse et reposée, accueillant ses amis, ses adorateurs du même geste engageant et presque tendre, avec un regard aux effluves troublants, présentant en même temps, dans toute sa personne, les séductions de la femme et de la créole.

A cette heure, au contraire, bien que, manifestement, elle cherchât à rester maîtresse d'elle-même, elle avait des attitudes heurtées et inquiètes; sa poitrine se soulevait parfois avec une sorte de violence sourde, et son œil s'éclairait par instants de lueurs d'une intensité sombre.

Quelque chose d'extraordinaire s'était passé. Mais quoi?

Et ce qu'il y avait encore de plus étrange, peut-être, c'est que sa fille, Laura, qui se tenait à ses côtés, semblait sous l'influence des mêmes impressions, et son regard oblique s'attachait à sa mère avec une expression de défiance et de dureté.

Quel drame se jouait donc dans cet hôtel, dont les salons s'emplissaient, à la même heure, de bruits harmonieux et de gaieté communicative?

Horace était un esprit délié et fin; il avait l'habitude du monde et jugea tout de suite qu'il fallait que M^{me} Pradié fût bien profondément atteinte, pour qu'elle oubliât ainsi toute dissimulation et toute prudence.

Alors, il se rappela ce que lui avait dit Civray, et pensa que le retour de Mario pouvait bien ne pas être étranger à ce trouble qu'il constatait.

Mais, si ce trouble s'expliquait pour M^{me} Pradié, il restait une énigme, en ce qui touchait sa fille...

Or, Horace n'aimait guère les énigmes, et il se promit bien de trouver le mot de celle-ci.

Quant à René, il n'avait fait attention ni à M^{me} Pradié, ni à Laura.

Du moment où il avait aperçu Raymonde, son regard ne s'en était plus détaché.

Raymonde avait dix-sept ans au plus; elle était de taille moyenne, plutôt petite que grande; avec des yeux vifs, des lèvres souriantes, des cheveux d'un blond doré qui encadraient harmonieusement son front intelligent; enfin, il y avait dans sa physionomie un mélange presque provocant de pétulance et de douceur qui donnait à toute sa personne un caractère d'audace que l'on eût pu prendre pour de l'effronterie, si elle n'eût été inconsciente.

René la trouvait telle qu'il l'avait vue naguère, et il ne pouvait se lasser d'admirer son frais et mutin visage.

Du reste, rien ne devait le gêner dans sa contemplation émue, car Raymonde ne se doutait guère, en ce moment, de l'intérêt dont elle était l'objet.

Elle venait de se rapprocher de Laura, et avait doucement passé son bras sous le sien.

Laura eut un frisson nerveux à ce contact inattendu; elle lui jeta un regard presque farouche.

Raymonde en fut toute surprise.

— Eh bien! qu'as-tu donc? fit-elle en baissant instinctivement la voix.

Laura s'était un peu remise, mais ses sourcils gardaient leur contraction irritée.

— Rien! je n'ai rien, dit-elle; une idée qui m'a passé par l'esprit et qui m'a troublée... Sais-tu ce que l'on m'a dit tout à l'heure?

— Quoi donc?

— M. Mario est de retour.

— Vraiment... M. Mario! et cela t'intéresse si fort?

— Peut-être... mais regarde ma mère! et dis-moi, si tu oses le deviner, quelle pensée sombre met cette pâleur sur son front?

Comme Laura prononçait ces paroles d'un ton acéré et mordant, Raymonde la regarda avec une intention inquiète.

Mais cette impression dura peu, car presque aussitôt les traits de M^{me} Pradié reconquirent toute leur sérénité.

Raymonde se reprit à sourire.

— Bon! dit-elle avec enjouement, voilà le soleil revenu, et il n'est pas malaisé de deviner qui a opéré ce miracle.

— Que veux-tu dire?

— Regarde là, à gauche, à l'entrée du salon. Je t'annonce M. Horace de Breuil, ton fiancé!

Laura allait répliquer, mais la parole resta brusquement suspendue à ses lèvres, et elle enveloppa Raymonde d'un long regard étonné.

Raymonde avait tressailli à son tour, et une pâleur de marbre s'était répandue sur ses joues.

— Qu'as-tu toi-même? interrogea Laura.

— Eh! que veux-tu que j'aie? dit Raymonde, en érudant de répondre.

— Te voilà toute tremblante.

— Tu es folle.

— Quel est ce jeune homme qui accompagne M. de Breuil?

— Je ne le connais pas.

— En es-tu bien sûre?

Et, comme Raymonde se taisait, Laura se pencha à son oreille :

— Raymonde! dit-elle à voix ardente et basse, ce n'est pas moi que tu pourrais tromper! Je t'aime trop; j'ai une trop longue habitude de lire dans tes yeux, pour ne pas avoir compris depuis longtemps déjà que tu caches un secret terrible au fond de ton cœur!

— Tais-toi! fit Raymonde avec effroi.

— Je ne t'en ai jamais parlé, mais je t'ai bien observée... et je sais maintenant que tu as donné à ta vie un but mystérieux et fatal, que tu poursuis avec toute l'âpreté qu'une femme seule est capable d'apporter dans ces sortes d'entreprises. J'ignore quelle est ta pensée et vers quel avenir inconnu tu marches. Mais ne crains pas que je trahisse ton secret, s'il m'arrive de le deviner, etsache au contraire que si, quelque jour, tu avais besoin d'un concours aveugle et dévoué, tu le trouverais sûrement en moi, qui n'aurai jamais d'autre amitié que la tienne! Tu acceptes, n'est-ce pas?

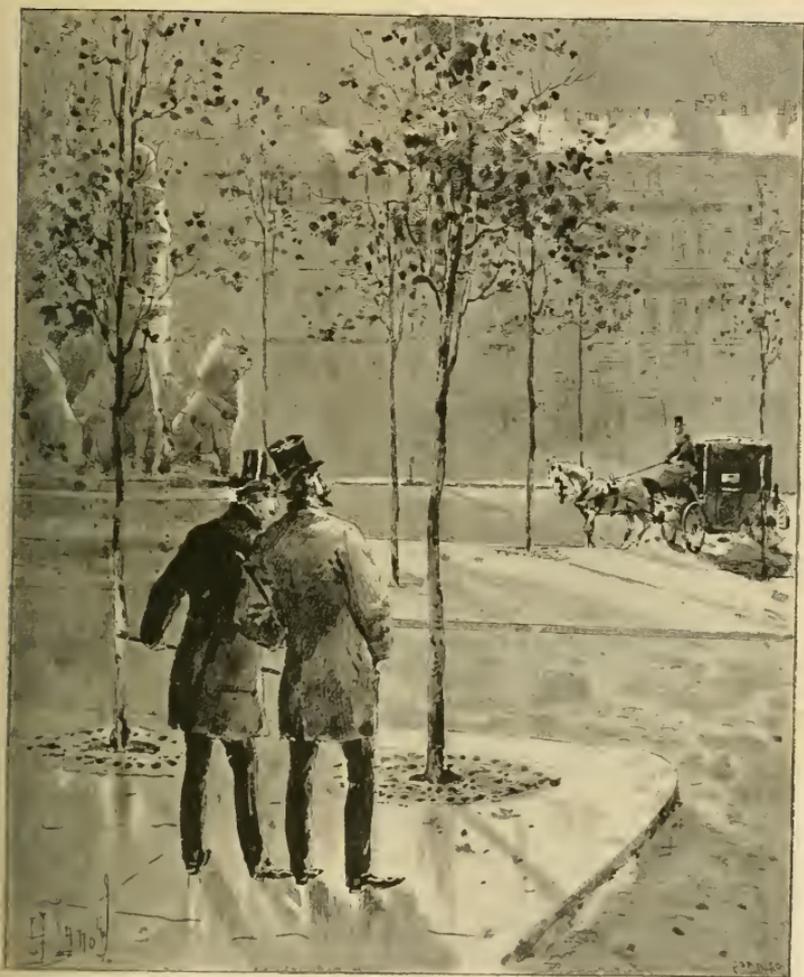
— Ah! de grand cœur!

— Eh bien!... n'en parlons pas davantage aujourd'hui. Voici M. de Breuil; il présente son ami à ma mère, et il n'a pas fallu moins que cet incident pour la rappeler à ses hôtes et à elle-même.

Horace et René avaient enfin réussi à pénétrer dans le boudoir où le jeune de Breuil présentait en effet son ami à la belle veuve.

— Un ami de collège, disait-il, René d'Harville, que j'ai retrouvé ce matin sur le boulevard, et à qui, j'espère, vous voudrez bien accorder quelque bienveillance.

René s'inclina, et M^{mo} Pradié lui tendit cordialement la main.



Ils venaient d'atteindre les environs du Château-d'Eau (P. 480.)

— Présenté par notre ami M. de Breuil, dit-elle en même temps, vous devez être accueilli avec une faveur toute spéciale... Soyez donc le bienvenu, monsieur d'Harville, et dès ce moment considérez cette maison comme la vôtre.

Puis, ayant ainsi parlé, elle se leva.

— Vous me pardonnerez de vous quitter si promptement, ajouta-t-elle, mais j'ai quelques ordres à donner, et d'ailleurs je compte bien vous revoir

durant le cours de cette soirée... En attendant, je vous charge, mon cher Horace, de présenter M. d'Harville à Laura et à son amie Raymonde, et je ne doute pas du bon accueil qui lui est réservé.

Sur ces mots, elle fit un geste amical et alla au-devant de quelques jeunes femmes qui arrivaient.

— Eh bien, voilà qui est fait, dit Horace; et maintenant, aux affaires sérieuses; nous avons des intérêts égaux, quoique d'ordres différents: moi, je veux savoir ce qui se passe dans le cœur et dans l'esprit de M^{lle} Pradié; et pendant que tu confessoras la petite Bordelaise, j'essaierai de faire parler l'énigmatique enfant dont on voudrait faire M^{me} de Breuil.

Sur ces mots, Horace entraîna son ami vers les deux jeunes filles; la présentation eut lieu alors dans les meilleures conditions; et une demi-heure plus tard Horace prenait le bras de Laura, René prenait celui de Raymonde, et ils allaient se mêler au quadrille qui s'organisait.

Toutefois, au moment où les premiers accords se faisaient entendre, il se produisit comme un temps d'arrêt, et un long murmure circula parmi les groupes déjà en place.

— Que se passe-t-il? demandèrent en même temps Horace et René.

Presque aussitôt ils eurent l'explication de l'incident.

On venait d'annoncer M. le comte Mario de Presles.

Et un même sentiment d'ardente curiosité s'était tout à coup emparé de la foule.

Horace et René regardèrent les deux jeunes filles qui s'appuyaient sur leur bras, et à leur profonde stupéfaction ils remarquèrent que Laura et Raymonde avaient frissonné et pâli.

Celui qui était devenu instantanément l'objet de l'attention générale était un grand et beau jeune homme, à la physionomie d'une distinction rare, au teint mat, à l'œil énergique et noir, et dont toute la personne respirait un air particulier d'audace et de résolution. Il avait à peine vingt-quatre ans, on lui en eût donné près de trente. Il s'avancait d'un pas lent et ferme, sans faire attention aux regards étonnés qui l'accueillaient au passage, marchant droit à M^{me} Pradié qui l'avait aperçu des premières et qui l'attendait.

— Quel est ce jeune homme? demanda René à Raymonde.

— M. Mario, répondit la jeune fille.

— Un ami de M^{me} Pradié?

— A peu près.

— D'où peut venir l'étonnement que sa présence paraît exciter?

— C'est qu'on ne s'attendait pas à le voir; quand il est parti, il y a un an, on avait pu croire qu'il ne reviendrait pas; on est tout surpris de son retour, et surtout de ce titre de comte de Presles, qu'il ne portait pas quand il est parti.

— Est-ce que vous le connaissez?

— C'est la première fois que je le vois.

— Alors, il y a une chose que je ne m'explique pas.

— Quelle chose?...

— Tout à l'heure, quand il a passé près de nous, il m'a semblé qu'il me regardait d'un mauvais œil.

— Quelle idée!

— J'avais pensé tout d'abord qu'il était jaloux du bonheur que vous m'avez accordé, en m'acceptant pour cavalier... mais, puisque vous ne le connaissez pas, il doit y avoir autre chose, et je pourrai l'interroger, si cela se renouvelle.

— Y pensez-vous? fit Raymonde vivement.

— Eh! certainement.

— Pourquoi s'occuper de ce M. de Presles?... Vous avez mieux à faire... Voyez!... c'est à vous de figurer, et voilà M. Horace qui vous adresse des gestes désespérés.

Les danses avaient commencé : on ne s'occupait déjà plus de Mario; René lui-même l'eut bientôt oublié.

— Vous êtes l'ami de M. Horace? reprit Raymonde, quand ils furent revenus à leur place.

— Oui, mademoiselle, répondit René; tout au moins, nous étions fort liés à Fontanes, et nous nous sommes retrouvés avec un véritable plaisir, quoique dix années se fussent écoulées depuis notre séparation.

— Tant que cela! et vous ne vous étiez pas revus depuis?

— Jamais.

— Voilà qui est singulier.

— C'est la vie! et puis il y avait des raisons particulières : Horace est riche; il a une famille dont la situation est considérable; il est entre dans le monde au sortir même du lycée, et les distractions qu'il y a rencontrées lui ont fait négliger ses amis d'autrefois... mais c'est un cœur excellent; le passé est toujours aussi vivant dans son esprit, et j'ai été vraiment touché de l'accueil qu'il m'a fait, ce matin! D'ailleurs, ne m'eût-il pas témoigné une si chaude amitié, que je lui resterais éternellement reconnaissant pour le bonheur qu'il m'a procuré en me présentant dans cette maison où je devais vous retrouver.

Raymonde ne répondit pas; mais une rougeur monta à ses joues.

— Vous paraissez vous-même, mademoiselle, très liée avec M^{lle} Pradié... poursuivit René peu après.

— Ah! très liée, en effet, répondit Raymonde; Laura et moi, nous avons été au couvent ensemble, comme M. de Breuil et vous, vous avez été au lycée... Elle ne peut pas se passer de moi, et je ne pourrais pas me passer d'elle...

— Cependant, insista René, vous n'avez pas toujours habité Paris.

— C'est vrai.

— Et il n'y a pas encore un an que vous habitiez Bordeaux.

— Qui vous a dit cela?

— Personne — je vous y ai vue.

— Eh quoi ! vous étiez à Bordeaux, en même temps que moi !

René fit un signe affirmatif.

— De sorte que, maintenant, poursuivit Raymonde, vous allez habiter la capitale?

— Je ne sais..., répondit René. En venant à Paris, j'obéissais à un avis mystérieux qui m'était parvenu, et je devais me présenter à une personne que l'on avait chargée, paraît-il, de faire la lumière sur certains mystères, qui ont, jusqu'à ce jour, enveloppé mon existence. Je n'ai jamais connu ni mon père, ni ma mère, et j'étais fondé à croire que l'on allait enfin me révéler le secret de ma naissance.

— Eh bien ? fit la jeune fille.

— Eh bien... cet espoir... il me faut désormais y renoncer.

— Pourquoi cela ?

— Parce que l'homme dont je devais recueillir des confidences si importantes se trouve depuis un an dans un état mental qui ne permet plus d'attendre de lui aucune communication sérieuse.

— Est-ce possible ?

— C'est du moins ce que Horace m'a assuré.

— Et quel est cet homme ?

— On l'appelle M. Desgranges... et il était caissier à la Banque de France.

Raymonde se tut et baissa les yeux.

Il y eut un court silence.

— Mais pardonnez-moi, mademoiselle, reprit René, en secouant le front, comme pour en chasser une pensée importune ; je vous occupe là beaucoup trop de ma personne, et je vois bien que je vais abuser.

— N'en croyez rien ! fit Raymonde.

— Et puis, voilà le quadrille qui finit, et je ne vous ai pas encore demandé de m'accorder la prochaine polka.

Raymonde allait répondre, et accepter probablement, car elle y paraissait disposée ; mais son regard vint à rencontrer la pendule, et le sourire s'éteignit aussitôt sur ses lèvres.

— Je l'aurais accordée volontiers, dit-elle ; mais il se fait tard ; minuit va sonner ; il faut que je me retire.

— Déjà !... mais je vous reverrai ?

— Ici, quelquefois.

Tout en causant de la sorte, René reconduisit Raymonde à sa place. Dès que celle-ci aperçut Laura, qui venait elle-même de quitter Horace, elle abandonna le bras de son cavalier et lui rendit sa liberté.

Horace s'empressa à sa rencontre.

— Eh bien, lui dit-il d'un ton amicalement ironique, tu es content, j'espère!

— Oui, mon ami, répondit René; et c'est à toi que je devrai de l'avoir revue et de lui avoir parlé.

— Que t'a-t-elle dit?

— Mille choses... que je vais passer la nuit à me rappeler.

— Est-ce que tu vas te retirer, comme ça, tout de suite?

— Puisqu'elle se retire elle-même, que veux-tu que je reste faire ici?

Horace s'inclina.

— Merci pour moi! répliqua-t-il avec enjouement. Que voilà bien les amis! Tant que vous leur êtes bon à quelque chose, ça va comme sur des roulettes; mais, dès que vous ne leur êtes plus utile... quel empressement à être ingrat!

— Ah! tu sais bien!...

Horace serra cordialement les deux mains de son ami.

— Je sais tout ce que je veux savoir, continua-t-il sur le même ton; je ne te connais que depuis ce matin, et l'on n'a plus besoin de m'apprendre que tu es un cœur honnête et droit, généreux et chaud! Donc, entre nous, désormais, confiance absolue et inaltérable. Est-ce dit?

— Tu me rends bien heureux.

— Dès lors, puisque nous nous comprenons si bien... le reste ira tout seul... Tu veux te retirer, je pars avec toi!

René eut un geste étonné.

— Mais je croyais, dit-il, que tu voulais observer... chercher le mot d'une énigme.

— C'est fait! répondit Horace.

— Tu as deviné?

— Mieux que cela! tu verras... descendons! Nous allons suivre le boulevard, à pied, et, tout en fumant un cigare, je te raconterai la chose... Cela en vaut la peine... Je ne t'en dis pas plus long.

Les deux amis gagnèrent la rue, allumèrent un cigare... et, quelques minutes après, ils suivaient le boulevard, que la lune inondait de sa lumière, rivalisant avec le parcimonieux éclairage municipal.

XII

— Donc, reprit René après avoir fait une centaine de pas, le quadrille que tu viens de danser avec M^{me} Pradié a fait merveille!

Horace s'arrêta quelques secondes, et eut un geste énigmatique.

— Merveille! répliqua-t-il, si l'on veut; mais ce qui m'arrive est bien la plus étrange aventure qui se puisse imaginer.

— Conte-moi cela!

— Je t'ai dit, n'est-ce pas, que M^{me} Pradié m'accueillait avec une faveur marquée.

— Tu ne l'aurais pas dit, que je l'aurais remarqué.

— De son côté, Laura paraissait également me témoigner quelque sympathie, et en dépit de certaines allures mystérieuses, inexplicables, ou que, du moins, je m'expliquais mal, je m'étais figuré qu'elle ne dédaignait pas d'accepter ma recherche avec quelque bienveillance.

— Je le croyais ainsi.

— Eh bien, mon cher ami, tu te trompais, je me trompais, nous nous trompions tous.

— Que s'est-il donc passé?

— Une chose fort simple. Écoute! Laura m'avait accordé le dernier quadrille avec un empressement qui m'avait touché, et dont j'étais disposé à me montrer reconnaissant. Elle appuya son bras sur le mien, nous allâmes nous placer en face de M^{me} Raymonde et de toi, et avant que les premiers accords se fussent fait entendre, je commençais déjà par quelques phrases banales, quand, brusquement, elle tourna vers moi son regard presque sombre, et arrêta, d'un geste, la parole qui resta suspendue à mes lèvres... Je demeurai interdit, et elle commença le petit discours suivant, dont je me rappelle les termes précis et nets :

« — Écoutez-moi, monsieur Horace, me dit-elle; nous n'avons que peu de temps à nous et je veux en profiter pour adresser un appel suprême à votre loyauté, et réclamer un grand service de votre caractère généreux et chevaleresque. On m'a dit que vous recherchez ma main, et croyez bien que j'apprécie l'honneur d'avoir été distinguée par vous; je sais qu'il n'est pas ici une jeune fille qui ne serait heureuse de devenir la femme d'un homme tel que vous. Mais ce bonheur, je dois, moi, y renoncer; je ne vous aime pas comme je voudrais vous aimer, et, sans vouloir diminuer le sentiment que vous éprouvez, j'espère qu'il n'a pas poussé dans votre cœur des racines assez profondes pour que vous ne puissiez facilement vous en dégager. »

Tu comprends, n'est-ce pas, que je voulais protester ! Elle se trompait ; on m'avait calomnié à ses yeux... j'étais ému, troublé ; je ne sais pas bien précisément ce que je dis ; mais elle accueillit ma réplique par un sourire qui dissimulait mal une douloureuse tristesse.

« — Non ! poursuivit-elle avec mélancolie ; n'essayez pas de vous tromper vous-même ; croyez-moi, l'heure est grave, et je vous serai profondément reconnaissante si, à la place du fiancé indifférent, je puis trouver en vous un ami sincère et dévoué. »

Et comme je la priais de me dire quel rôle elle me destinait dans le service qu'elle avait à me demander :

— Les choses ne sont pas si avancées entre nous, me dit-elle, que vous ne puissiez vous retirer sans qu'il en résulte aucun dommage pour moi. Un homme peut trouver mille prétextes pour cesser de fréquenter un salon. Vous avez les voyages, la chasse, que sais-je... faites mieux même... On m'a parlé d'une jeune femme qui est, dit-on, fort sensible aux soins que vous lui rendez. Eh bien !... n'hésitez pas... disparaissez !... et quand vous reviendrez, vous verrez de quelles cordiales poignées de main je saluerai votre retour. »

— Elle a dit cela ! fit René au comble de la surprise.

— Et que pouvais-je répondre, moi, je te le demande ? J'ai acquiescé à tout ce qu'elle a voulu, et à partir de ce moment la sérénité a reparu sur son front, le sourire s'est de nouveau épanoui sur ses lèvres, et nous avons bavardé comme deux bons camarades, à ce point que, Dieu me pardonne, je suis bien près de penser que l'amitié d'une jeune femme est préférable à son amour.

— Enfin, quelle conclusion tires-tu de tout cela ?

— Ah ! voilà ! dit Horace ; *that is the question...* que penser... à quelle supposition s'arrêter ? Evidemment, Laura aime quelqu'un, puisqu'elle ne m'aime pas. Mais qui est cet heureux quelqu'un ?... Mario peut-être...

Il y eut un silence de quelques secondes au bout duquel Horace secoua vivement la tête, comme pour chasser toute pensée importune.

— Bah ! ajouta-t-il, à quoi bon se torturer l'esprit pour une aventure à laquelle je ne suis plus intéressé désormais ? La confiance de Laura me rend ma liberté, me délivre de tous remords, et je sais une jolie enfant qui consentira peut-être à me consoler.

— La Cagnotte !

— Tu l'as dit !... Du reste, ma conversation avec M^{lle} Pradié aura encore en ce bon résultat, c'est que j'ai obtenu sur son amie les quelques renseignements qui nous manquaient.

— Elle t'a parlé de Raymonde ?

— Et j'ai appris que c'était la plus adorable enfant qu'on puisse aimer.

— Tu vois !

— Seulement...

— Quoi?

— Il paraît que c'est une jeune fille bizarre... dont la vie est pleine de mystères, et Laura, qui la connaît bien, s'est retranchée, en me parlant d'elle, dans des réticences qui m'ont donné à réfléchir.

— Que supposes-tu donc?

— A vrai dire... rien du tout... mais je suis certain qu'il y a quelque chose.

— Quelle chose?

— Nous causerons de cela.

— Enfin M^{lle} Pradié t'a dit qui elle était?

— Vaguement, M^{lle} Raymonde est orpheline, et elle vit retirée et seule auprès d'un vieillard qui n'est pas son père, mais qui l'a élevée comme sa fille... et, chose singulière... ce vieillard... nous en parlions ce matin même... tu sais... l'assassinat d'Angoulême... le caissier de la Banque?

— M. Desgranges!... interrompit René avec un cri.

— Précisément... la personne à laquelle tu devais te présenter cette après-midi... et qui...

Horace n'acheva pas... il venait de remarquer l'agitation de son compagnon et l'émotion violente répandue sur ses traits.

— Eh bien! eh bien! d'où te vient cette émotion subite? interrogea-t-il.

— Ah! c'est que tu ne sais pas! repartit René... Ce nom... ce nom de Desgranges, je l'ai prononcé tout à l'heure devant elle, en lui confiant le grave intérêt que j'aurais eu à voir cette personne.

— Et qu'a-t-elle dit?

— Rien.

— Comment... pas un mot, rien qui t'ait donné lieu de penser qu'elle le connaissait?

René prit sa tête dans ses mains.

— Mais qu'y a-t-il donc dans tout ceci? balbutia-t-il; et ne verrais-je jamais jour dans le chemin que je suis?... Le silence de cette jeune fille est peut-être plus significatif encore que tout ce qui m'est arrivé jusqu'à ce jour; elle sait, elle doit savoir quelque chose et n'a rien voulu dire!... Ah! n'importe! et je jure bien qu'avant peu je saurai le secret qu'elle cache, et auquel je suis si intéressé.

— Et comment t'y prendras-tu? demanda Horace.

René ne répondit pas, mais tout à coup il suspendit sa marche.

Ils venaient d'atteindre les environs du Château-d'Eau, et, au moment où ils allaient traverser la rue du Temple, une voiture de remise passa rapidement devant eux pour aller s'arrêter à quelques pas plus loin, le long du boulevard.

LA FILLE DES CAMELOTS



Au premier coup d'œil, on n'entrevoit le tableau que fort confusément. (P. 434.)



Il n'y avait assurément dans ce fait rien qui fût de nature à surprendre René : cependant il s'était arrêté.

Pourquoi ? — Il n'eût pu le dire.

Mais, obéissant à un sentiment qui le domina malgré lui, il attendit, pour poursuivre son chemin, que les voyageurs du véhicule fussent descendus.

Ce ne fut pas long.

Presque aussitôt, un homme mit pied à terre, un homme de forte corpulence, aux épaules robustes, dont le premier mouvement fut de regarder soupçonneusement à droite et à gauche.

Or, René était seul avec Horace à cette heure, sur le trottoir, et cela, vraisemblablement, rassura l'homme, car il s'empressa immédiatement vers la voiture dont la portière était restée ouverte, et, à son invitation, une seconde personne s'élança lestement au dehors.

Cette fois, ce fut une femme, le pied vif, la taille manifestement jeune, en dépit de la rotonde de fourrures dont elle était enveloppée, et dissimulant son visage et ses cheveux sous une capeline de couleur sombre.

René eut comme un éblouissement.

Devenait-il fou ? Était-il le jouet d'un rêve ?

Dans cette femme il avait cru reconnaître Raymonde.

C'était absurde. Une pareille supposition était une injure à la jolie enfant, et cependant cette pensée s'empara de lui avec une telle violence, qu'il voulut, à tout prix, vérifier.

Mais il n'en eut pas le temps.

La jeune femme avait pris rapidement le bras de son compagnon, et avait traversé le trottoir, pour disparaître instantanément !

Chose bizarre...

René n'avait entendu aucune porte s'ouvrir devant elle, ni se refermer après sa disparition ; elle s'était évanouie, comme à l'aide d'un truc de féerie.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Il quitta sa place et avança. Horace le suivit.

Et dès qu'ils eurent fait quelques pas, le mystère s'éclaircit.

En face de l'endroit où la voiture s'était arrêtée, il y avait un grand café, dont la porte était close, et à travers les volets duquel aucune lumière ne filtrait... mais, à gauche de l'établissement, une porte, à moitié entre-bâillée, livrait passage à un jet de lumière qui venait rayer de rouge et de bleu l'asphalte du trottoir.

C'est par là que la jeune femme avait disparu.

René n'hésita pas : il marcha vers la porte, qu'il poussa d'un geste rapide et résolu. Et alors il recula, presque effrayé, devant le spectacle qui s'offrit à ses regards.

— Hum! fit Horace. M'est avis que nous venons de donner sur quelque souricière de la police... Tiens-tu beaucoup à y pénétrer?

— Si cela te déplaît, j'irai seul, dit René.

— Allons donc! Crois-tu que je veuille t'abandonner?

— Eh bien! entrons, dit René.

XIII

La porte qu'il venait de pousser ouvrait immédiatement sur un escalier à vis qui allait aboutir, par une spirale rapide, à une cave immense, meublée de tables de marbre où étaient attablés de nombreux clients sur lesquels des becs de gaz tombant du plafond noirci répandaient une lumière voilée par une épaisse fumée de tabac.

Au premier coup d'œil, on n'entrevoit le tableau que fort confusément; mais, peu à peu, le regard se familiarisait, et l'on finissait par en distinguer les détails pittoresques et presque fantastiques.

Tout d'abord, cependant, ni René ni Horace ne se rendirent bien compte de ce qu'ils voyaient : une odeur nauséabonde et âcre les avait pris à la gorge, et le murmure étrange qui montait de la cave, les assourdisait; mais, les premières secondes passées, ils secouèrent toute pusillanimité, et se mirent à descendre, une à une, les marches de l'escalier tournant.

Il y en avait vingt.

Et à mesure qu'ils les descendaient le nuage de fumée se dissipait, le brouhaha s'accroissait; bientôt, ils purent démêler quelques-uns des groupes attablés.

Rien, du reste, ne vint gêner l'observation à laquelle ils se livraient.

Chacun ne s'occupait guère que de ce qui se passait à sa propre table : les uns fumant accoudés devant leurs bocks à moitié vides, les autres somnolant, adossés au mur; le plus grand nombre causant et riant avec les filles de service qui, alertes et provocantes, allaient de groupe en groupe échangeant des lazzi grossiers et des sourires effrontés avec la clientèle interlope du nocturne établissement.

René était tout à fait étranger aux mœurs de Paris! En fait de mystères, il ne connaissait que ceux qui ont été révélés par Eugène Sue; il en était resté aux descriptions du fameux *tapis-rouge* de la Cité, et n'avait aucune idée des *caboulots* modernes.

Il comprit cependant qu'il avait là une échappée sur un monde nouveau, et il ne douta pas qu'il venait de mettre le pied dans l'un de ces bouges sinistres qui servent d'exutoire nécessaire aux vices et aux passions de notre état social.

troublé et sur lesquels, assure-t-on, les prisons les plus mal famées ont toutes comme une porte de sortie.

Il frêmit à ce tableau et, un moment, la pensée lui vint de retourner sur ses pas.

Mais une fausse honte le retint; il ne voulait pas avoir l'air de fuir devant le danger; d'ailleurs, sa curiosité s'était ardemment éveillée; il résolut d'aller vaillamment jusqu'au bout.

— Où sommes-nous donc ici? interrogea-t-il en se tournant vers Horace avec un reste d'appréhension.

Horace haussa les épaules en homme qui n'est pas habitué à se laisser effrayer.

— Avançons toujours, répondit-il; nous le verrons bien!

Ils avancèrent donc à travers les tables des consommateurs, et, ayant avisé une place vide, ils allèrent s'y asseoir.

René était tout à fait maître de lui, et ce qu'il avait vu, chemin faisant, lui avait communiqué un étonnement d'un autre caractère.

Il avait devant les yeux le plus singulier mélange de clients qui se puisse imaginer, et il devenait évident qu'il se trouvait en compagnie de contingents empruntés un peu à tous les mondes.

Çà et là, quelques déclassés, bohèmes suspects, qui avaient dégringolé; des vaincus de la vie, noctambules dégradés, au linge douteux, à l'œil atone, s'abandonnant, las de lutter, à la pente qui les entraînait vers les bas-fonds d'où l'on ne remonte plus.

Plus loin, quelques pâles voyous, le front déprimé, le regard oblique, portant la marque indélébile du vice, prêts à tous les crimes, nés pour la correctionnelle, et destinés au bagne ou à l'échafaud.

Plus loin encore, se dissimulant sous l'ombre tutélaire d'un angle de la cave, deux ou trois hommes, trapus, hirsutes, aux sourcils contractés, disant, à voix basse, des choses mystérieuses, dans une langue comprise d'eux seuls.

Enfin, un peu partout, de jeunes visages, gais et souriants, emplissaient la voûte des éclats de leurs voix fraîches, suivant d'un regard éveillé et plein de convoitises les filles qui envoyaient, en passant, leurs plus invitants sourires à ces collégiens en rupture de banc!

Maintenant, René ne regrettait plus d'être venu; ce spectacle l'intéressait; c'était quelque chose de nouveau pour lui; il n'avait jamais rien vu de semblable, et même, pour rester fidèle à la vérité, nous devons ajouter qu'il ne songeait pas à réagir contre l'émotion malsaine que ce tableau lui inspirait.

De son côté, Horace n'était pas moins attentif, quoiqu'il se montrât moins curieux. On eût dit que ce tableau lui était, pour ainsi dire, familier et que ce n'était pas la première fois qu'il s'aventurait dans de semblables bouges.

A deux ou trois reprises même, un geste d'étonnement lui avait échappé, et son regard s'était attaché avec une certaine persistance à deux ou trois personnalités dont la physionomie l'avait plus particulièrement frappé.

A un moment, il se leva brusquement, et fit le mouvement de s'éloigner.

— Tu me quittes? dit René surpris.

— Quelques minutes seulement, et je reviens.

— Aurais-tu reconnu quelque ami?

— C'est à peu près cela, et je veux savoir...

— A tout à l'heure, alors.

— A tout à l'heure, oui!... Attends-moi ici.

Resté seul, René se remit à observer et alors il se passa un fait inattendu.

Il y avait vingt secondes à peine qu'Horace l'avait quitté quand, tout à coup, il se prit à tressaillir et toute son attention se porta sur un des clients qui occupait seul une table placée à peu de distance de lui.

C'était un homme d'une soixantaine d'années environ, à la forte encolure, aux mains épaisses, au front haut, et qui, sous la vulgarité de son enveloppe, laissait percevoir un air de paternelle bouhomie.

Le regard seul semblait protester contre cette première impression; quand ses sourcils se contractaient et que l'œil se prenait à battre, il en jaillissait parfois une flamme d'une expression effrayante.

On eût dit d'un fauve qui tout à coup a senti passer dans le souffle du vent quelque émanation de chair humaine.

Mais ce n'était point là ce qui avait frappé René, et venait d'amener un frisson à sa peau.

Cet homme, il ne le connaissait pas; et cependant il lui semblait l'avoir déjà rencontré quelque part.

En quel lieu?... Il ne se le rappelait pas... il cherchait...

Et plus il cherchait, plus sa conviction se formait.

Quel était donc cet homme?

Il prit sa tête dans ses mains et rassembla ses souvenirs.

Puis soudain, comme si la pensée avait jailli sous cette pression, il releva le front, en étouffant un cri.

Cet homme! c'était le camelot qu'il avait vu, le matin même, sur le boulevard, et qui avait jeté un coup de sifflet strident, au moment où René allait traverser la chaussée, pour se rendre chez Brébant en compagnie de Horace de Breuil. La rencontre n'avait rien qui fût de nature à le surprendre: pourtant, il se refusa à n'y voir qu'une coïncidence due au simplehasard; car, en poursuivant sa recherche, il venait de se rappeler encore que l'homme qui se tenait non loin de lui, était celui-là même qui, tout à l'heure, accompagnait la jeune fille qu'il avait prise pour Raymonde.

Une des filles de service passait en ce moment.

Il appela, et elle accourut.

René était fort beau garçon, et il était mis avec un goût auquel les femmes ne se trompent pas.

— Que faut-il servir à monsieur? demanda la belle fille avec un regard qui offrait plus que René ne songeait à demander.

— Servez-moi ce que vous voudrez, répondit ce dernier. Seulement, ce n'est pas de consommation qu'il est question.

— Et de quoi donc?

— Voulez-vous me rendre un service?

— Je suis ici pour être agréable aux clients.

— Il s'agit d'un renseignement.

— Lequel?

René indiqua de l'œil l'homme qui l'intriguait si vivement.

— Vous voyez bien cet homme? dit-il en baissant la voix.

— Parfaitement, répondit la fille.

— Vous le connaissez?

— Je crois bien! C'est le père Bridard.

— Il vient souvent?

— Presque tous les soirs. C'est un vieux camelot... il donne ici des rendez-vous à ses copains, de minuit à deux heures; ah! c'est un malin, celui-là, et un vieux débauché.

— Comment?

— Il n'en fait pas mystère; c'est lui qui nous a amené Brunette.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Brunette?

— Au fait, c'est juste. Vous ne pouvez pas savoir; vous n'êtes pas un habitué. Eh bien, Brunette est une jolie fille, qui a au plus dix-sept ans, et qu'il ne quitte pas plus que son ombre. C'est ça qui doit être agréable pour une femme, pas vrai! et si j'étais à sa place...

— Mais cette Brunette, elle est ici...

— Oui, et si vous voulez la voir... tenez! tournez-vous un peu à gauche; là, c'est elle qui tient le comptoir du fond. Y êtes-vous?

René obéit machinalement à l'invitation qui lui était adressée et se tourna vers l'endroit qu'on lui indiquait.

Mais il n'eut pas plus tôt aperçu la jeune fille désignée qu'il porta ses deux mains à sa poitrine et devint pâle comme un suaire.

Cette jeune fille était le portrait vivant de Raymonde!

— Eh bien! eh bien! dit la jeune fille de service, est-ce que vous allez vous trouver mal, à présent?

René fit un énergique effort et revint à lui.

— Ce n'est rien, balbutia-t-il ; la chaleur... la fumée... un étourdissement. La fille remua la tête.

— Soit ! soit ! dit-elle, ne creusons pas ; mais vous m'avez l'air trop gentil ; et, si vous vouliez, je vous donnerais un bon conseil.

René avait repris possession de lui-même.

— J'accepte de grand cœur, répliqua-t-il avec une pointe d'enjouement ; et en retour, moi, je vous prierai d'accepter ce témoignage de reconnaissance.

Et il lui mit un louis dans la main.

La fille devint pourpre de plaisir.

— Un louis ! un louis pour si peu, dit-elle ; ah çà, vous êtes donc un mylord ?

— Non, mon enfant, répondit René ; mais vous m'avez promis un conseil et, s'il est bon, je ne saurais trop le payer.

— Dame ! ça dépend.

— De quoi ?

— Vous me paraissez en tenir pour la petite du comptoir ?

— Mettons que j'en tiens ; qu'arrivera-t-il ?

— Bon ! vous riez de ça et vous avez tort ; en tout cas, croyez-moi, si vous avez quelque goût pour Brunette, prenez garde que le père Bridard ne s'en aperçoive.

— Il est donc jaloux ?

— Comme un tigre, et s'il avait vent de quelque chose, je ne vous dis que ça, vous ne pèseriez pas lourd.

— Vous croyez ?

— Voyez vous-même ; il s'est aperçu que vous reluquiez la petite, regardez-le. Avez-vous jamais vu des yeux comme ceux-là, si ce n'est dans une ménagerie ?

La fille avait raison.

Depuis quelques secondes, une transformation complète s'était opérée dans la physionomie du père Bridard ; maintenant la face était, pour ainsi dire, convulsée, un pli profond creusait son front ; sous l'arc de ses sourcils jaillissaient deux éclairs farouches.

Le fauve avait reparu.

Quelques mots de la conversation de René étaient venus jusqu'à lui, il avait surpris un de ses regards dirigés sur Brunette, et on eût dit qu'il était prêt à s'élançer sur son audacieux rival.

René haussa les épaules.

Du moment que le danger prenait forme humaine, il n'avait plus peur et, ayant fait un geste de remerciement à la fille de service, il marcha d'un pas résolu vers la petite Brunette. Bridard s'était levé, de son côté, il s'était mis à le suivre.



Il se replia brusquement en arrière avec un geste élaré. (P. 491.)

XIV

Tout en marchant, René ne quittait pas des yeux la jolie fille du comptoir, et, à mesure qu'il avançait, il se sentait gagné par un sentiment nouveau et inattendu.

La charmante enfant était placée dans l'ombre qui projetait l'abat-jour du

bec de gaz, et son visage n'apparaissait que voilé et un peu confus; de plus, une sorte de capeline, d'où pendaient des ornements de chenille rose, cachait son front et ses yeux, et il était bien difficile de distinguer ses traits.

René fut un moment désorienté.

À l'émotion qu'il ressentait, à la violence avec laquelle son cœur s'était pris à battre, il ne pouvait douter qu'il n'y eût là quelque chose d'extraordinaire; en tous cas, si la jeune fille qu'il avait devant les yeux n'était pas Raymonde, ce qu'il considérait lui-même comme impossible, elle lui ressemblait à un point qui touchait au merveilleux.

La seule différence, c'était la couleur de ses cheveux.

Raymonde était blonde, tandis que Brunette avait les cheveux et les sourcils d'un noir d'ébène.

Cependant la petite Brunette l'avait vu venir et, sans se préoccuper autrement de l'intervention du père Bridard, obéissant à un sentiment peut-être inconscient, elle avait ébauché un doux et mélancolique sourire.

Et lorsque René se fut approché, elle se pencha vers lui sans quitter le voile d'ombre qui la protégeait.

— Monsieur est un nouveau client? dit-elle sur un ton d'ironie enjouée, et je ne crois pas l'avoir jamais vu.

— En effet, répondit René d'une voix émue, car c'est la première fois que je viens ici.

— Un de vos amis vous aura parlé de l'établissement.

— Je ne le connaissais pas, et nul ne m'en avait parlé.

— C'est donc le hasard qui vous y a conduit?

— Ce n'est pas précisément le hasard non plus.

— Qui est-ce, alors?

— C'est vous!

La jeune fille se prit à rire effrontément.

— Moi! s'écria-t-elle. Mais nous ne nous sommes jamais rencontrés, que je sache, et à moins d'une méprise...

— Non! interrompit René, et l'aventure a une cause bien plus simple.

— Laquelle?

— Tout à l'heure je passais sur le boulevard, quand j'ai vu sortir d'un liacere qui s'y était arrêté une personne dont la tournure, les traits vaguement entrevus, me frappèrent; et comme je crus reconnaître en elle certaine fille que je venais de quitter, je ne fus pas maître d'un premier mouvement, et, sans trop songer à ce que je faisais, je me mis à la suivre.

— Et cette personne que vous suiviez, c'était moi!

— Comprenez-vous?

— Parfaitement... De sorte qu'il existe dans le monde une personne à laquelle je ressemble...

Et, se rapprochant encore, pour envelopper son interlocuteur d'un regard plein d'effluves brûlants, elle ajouta :

— Même de près...

René fut ébloui et passa sa main sur ses yeux comme s'il eût voulu chasser une vision importune...

— Étrange! étrange! balbutia-t-il, avec un frisson... Est-il donc possible que deux créatures humaines se ressemblent à ce point?

Mais la petite Brunette était devenue tout à coup sérieuse; elle venait d'apercevoir le père Bridard qui s'était approché à son tour et qui écoutait, les sourcils froncés, la conversation engagée.

La jeune fille lui envoya un geste impérieux, et se tourna vers René.

— Ce qui vous arrive, dit-elle, d'une voix à laquelle elle s'efforçait de conserver un peu de fermeté, n'a rien que de très ordinaire, et tous les étrangers éprouvent les mêmes illusions; je gage que vous n'êtes à Paris que depuis peu de temps.

— Depuis ce matin, en effet, répondit René.

— Vous voyez! Vous n'êtes pas encore habitué à ces surprises, et vous en verrez bien d'autres.

— D'ailleurs, c'est impossible, insensé, balbutia René.

— Et de plus, ajouta la jolie enfant, avec une moue qui froissa adorablement son petit museau, votre erreur n'est guère flatteuse pour celle que j'ai l'honneur de rappeler.

René baissa le front et sa poitrine se gonfla.

Ce qu'on lui disait était juste... Il ressentait une sorte de remords à la pensée qu'il avait fait à Raymonde l'injure de la comparer à une fille de brasserie.

— Merci, dit-il d'un accent troublé; vous me rendez à moi-même et au respect qui est dû à la personne dont vous parlez!... Je me retire... mais croyez qu'en partant j'emporterai le souvenir des bonnes paroles que vous venez de prononcer.

Et comme il lui tendait la main, la jeune fille lui tendit la sienne.

Mais, au moment où il allait la serrer entre ses doigts, avant de s'éloigner, il se replia brusquement en arrière, avec un geste effaré...

A l'annulaire de la jeune fille, il venait de remarquer une bague absolument pareille à celle qu'il avait vue au doigt de Raymonde.

Était-il le jouet d'un rêve?... N'était-ce qu'une nouvelle illusion? Il voulut vérifier de plus près et revint avidement vers le comptoir.

Cette fois, ce fut Bridard qui le reçut.

Bridard était à bout de patience.

— Ça... dit-il, d'une voix rude; en voilà assez, mon joli monsieur, et vous allez nous faire le plaisir de nous laisser tranquilles, n'est-ce pas?... Sinon, c'est à papa que vous aurez affaire.

— Mais je veux savoir... insista René.

— Vous n'avez déjà que trop jacassé, interrompit brutalement le vieillard, la lèvres torve; et je vous engage à ne pas me battre les oreilles plus longtemps! Allons, arrière! encore une fois, et plus vite que ça!

Et, joignant le geste à la parole, il avait déjà pris le bras de René et l'étreignait énergiquement entre ses doigts irrités, quand un cri de la jeune fille l'arrêta court.

— Bridard! dit celle-ci, je te défends de le toucher!

Et instantanément, tout en grommelant, le vieillard lâcha le bras du jeune homme, et se retira à quelques pas.

René, un moment inquiet, jeta un regard reconnaissant à la jeune fille.

— Maintenant! partez! je vous en conjure, dit celle-ci, d'un ton suppliant.

— Ah! je vous reverrai! fit le jeune homme avec effusion.

— Jamais! jamais!

— Il faut que je sache.

— Gardez-vous en bien... Vous ignorez à quels dangers vous vous exposez... et si vous ne voulez pas m'exposer moi-même aux plus grands périls, vous oublierez ce qui s'est passé ici, ce soir, et n'en parlerez à âme qui vive!

— Vous l'exigez?

— Je vous en prie.

— Eh bien! soit, je le promets, et si, quelque jour, vous avez besoin de moi, comptez sur mon entier dévouement.

Et saluant une dernière fois, sur ces mots, il alla rapidement reprendre la place qu'il occupait auparavant.

Nous avons laissé Horace, au moment où il s'était engagé d'un pas assuré à travers les méandres que formaient les consommateurs; il avait ainsi gagné une des dernières tables où étaient accoudés deux clients qui paraissaient absorbés dans une conversation grave, échangée à voix basse, avec une certaine animation.

L'un des deux hommes lui faisait face, l'autre lui tournait le dos; c'est vers ce dernier qu'il se dirigea et il lui mit familièrement la main sur l'épaule.

Celui-ci se tourna vivement, et poussa un cri en reconnaissant Horace.

C'était Caminade.

— Monsieur le vicomte! dit-il, avec un geste étonné... vous ici! ah bien! en voilà une chance... Voulez-vous prendre un bock?

— Non, merci, répondit Horace, en souriant; seulement, puisque je te

rencontre, je ne serais pas fâché de te dire quelques mots... mais tu n'es pas seul?

— Oh! qu'à cela ne tienne! Celui-ci est un copain, et je sais où le retrouver... Je vous présente mon ami Lambert!

Lambert s'était levé, il porta la main à son chapeau mou et fit un salut équivoque.

Puis, sur un signe qu'il envoya à Caminade, celui-ci se leva à son tour, et s'écarta de quelques pas.

— Quel est ce paroissien? demanda Lambert à voix rapide et basse.

— Le vicomte Horace de Breuil, répondit Caminade.

— Tu donnes donc dans la haute, à présent?

— On donne dans ce qu'on peut! Est-ce qu'il te doit de l'argent?

Lambert haussa les épaules.

— Ce n'est pas ça, répliqua-t-il; seulement, tout à l'heure, je l'ai aperçu en compagnie de quelqu'un que je crois connaître.

— Qui donc?

— Celui qui cause là-bas, au comptoir, avec Brunette.

— Je ne l'ai jamais tant vu.

— Soit!... eh bien, tu le verras.

— Bientôt?

— Peut-être!... Je compte toujours sur toi, dans une heure? Tu l'as promis...

— Dans une heure j'irai te retrouver.

Lambert s'éloigna alors, et Caminade alla rejoindre Horace, qui s'était assis et l'attendait.

— Je t'ai dérangé? fit Horace dès que Caminade eut pris place devant lui; tu étais en conférence avec un ami.

— Peuh! un ami! répliqua Caminade; la graine n'en serait pas à conserver. L'avez-vous reluqué, pour dire?

— A peine...

— Il est un peu *toc*, pas vrai? Mais que voulez-vous? On ne peut toujours fréquenter des ducs et pairs... Ça finirait par être monotone.

— En effet; toutefois, il y a des degrés, même dans la mauvaise compagnie... et ce Lambert, comme tu l'appelles, ne fleure pas bon.

— Vous avez raison.

— Ah! prends garde, mon excellent Caminade; il y a déjà quelque temps que je ne t'ai vu... et j'ai peur que tu n'aies quitté la bonne route.

— Bah! je n'ai jamais bien su où elle était.

— Tu te calomnies. Moi, je crois que tu vaux mieux que tu ne veux paraître.

— C'est peut-être vrai, ce que vous me dites là... et ça me fait plaisir que vous me le disiez.

— Si je n'occupais de toi, sérieusement?

— Vous perdriez votre peine. Voyez-vous, je me connais! Ce que je promettrais, je serais capable de ne pas le tenir...

— Qui sait! insista Horace; il ne faudrait qu'un effort... et tu aurais au moins l'estime de toi-même.

Caminade secoua la tête avec force.

— Bon! Ce sont des mots, monsieur Horace, répondit-il, d'un ton un peu ému; à la vie que je mène, à l'âge que j'ai attrapé, on ne voit plus très clair dans les choses de la conscience. On fait le mal comme on aurait fait le bien... pour faire quelque chose... Ah! si c'était à recommencer... Je ne dis pas! avec un bon zigue comme vous, et une bonne enfant comme la Cagnotte... Tenez! elle l'a essayé, la brave fille, et elle n'y a pas réu-si... Je suis trop vieux; c'est fini... Quand la dégringolade commence, on ne sait pas ce qu'il y a au bout, et on s'y laisse aller tout de même.

— Mais tu n'en es pas là, dit Horace, frappé du ton dont Caminade s'exprimait.

— Tant que j'ai bouloté, continua le pauvre artiste, je ne me suis pas plaint: on est jeune, n'est-ce pas?... on mange mal, on couche dans un mauvais garni; mais le soir, on a la rampe, le public, le tremplin, quoi! et on repart! Mais peu à peu on vieillit, la voix tremblotte, les engagements deviennent rares. Tenez! vous ne me croirez peut-être pas! depuis la saison que j'ai faite l'année dernière, à Bordeaux, avec la Cagnotte, rien! pas un radis; et vous ne supposez pas que j'avais des économies dans ma paillasse!

— Comment as-tu vécu?...

— Ma foi! je me le demande!

— Cependant, ce soir...

— Ah! oui... ce soir... Eh bien, c'est Lambert qui m'a offert une consommation et m'a avancé *deux roues de derrière*.

— Dix francs!

— Et ça arrivait à propos, je ne vous dis que ça.

— Il est donc riche, ce Lambert?

— Quelquefois.

— Quel métier exerce-t-il?

— Ça, ni moi non plus! il attrape un peu partout... C'est un camelot, vous savez? Souvent on a de bonnes journées... Il exploite les fêtes de banlieue, et il s'en tire avec de beaux profits.

— Gagnés au *bonneteau*?

— Peut-être bien.

— Et voilà l'homme de qui tu acceptes de l'argent...

— Ah! il ne faut pas faire le difficile.

— Pauvre Caminade! Je ne m'attendais pas à te trouver sur cette pente...

Tu parlais de la Cagnotte tout à l'heure... et tu disais que c'est une bonne fille.

— Pour ce qui est de ça ..

— Pourquoi ne t'es-tu pas adressé à elle?

— Moi! fit Caminade.

— As-tu peur qu'elle te reçoive mal?

— Dame! non, par exemple; mais je vais vous dire.

— Parle...

— J'y suis déjà allé.

— Ah! ah!

— Et à force de dix francs, de cent sous, qu'elle ne m'a jamais refusés, j'en suis arrivé à lui devoir une grosse somme; si bien que je n'ose plus y retourner... et cette privation-là, voyez-vous, c'est encore mon plus gros chagrin.

Horace observait le pauvre diable; il avait enfoncé ses dix doigts dans ses cheveux, et contemplait la table d'un regard atone et fixe.

Le jeune gentilhomme se sentit ému; il le secoua amicalement.

— Allons! allons! dit-il d'un accent de belle humeur, il faut être plus fort que ça et ne pas t'abandonner ainsi. Écoute. Veux-tu que je t'indique un moyen de revoir ta camarade, dès demain?

— Ah! si vous faisiez cela! .. s'écria Caminade, en frappant sur la table.

— Certainement, je le ferai. Voyons, combien lui dois-tu à la Cagnotte?

— Mais...

— Réponds sans hésitation.

— Deux cents francs.

— Eh bien... demain, tu iras les lui rendre.

— Et où irais-je les chercher?

— Ici même, si tu veux bien les accepter de ma main.

En parlant ainsi, Horace avait tiré, de son porte-monnaie, trois billets de cent francs qu'il présentait à Caminade.

Celui-ci devint pâle, regarda un instant les billets d'un air stupide; et sa poitrine se souleva comme d'un sanglot.

— Ah! dit-il, la voix brisée. Ça! c'est bien!... monsieur Horace.. Vous êtes le meilleur des hommes, vous, et si vous avez jamais besoin d'un dévouement de caniche, vous n'avez qu'à vous adresser à Bibi... Ça y sera, quand vous voudrez.

Puis il prit les trois billets d'une main tremblante.

— C'te bonne Cagnotte! continua-t-il, d'un ton attendri... va-t-elle être contente!... Et moi, donc!... C'est que vous ne savez pas, voyez-vous, tout ce

qu'elle a fait pour moi, depuis un an, l'excellente fille; moi, je sens bien que je dégringole... il n'y a pas besoin qu'on vous dise ces choses-là... et quoiqu'on cherche à se tenir, et à blaguer, pour épater les populations, on voit bien que le public n'en veut plus... on est rasé, quoi!... et les directeurs font la grimace dès qu'ils voient votre binette! et cependant!... quand on songe, monsieur Horace, que j'ai fait les délices de Toulouse; et qu'à Marseille, on m'attendait à la sortie, pour m'ahurir de bravos! Où est ce temps-là? Vous ne m'avez pas vu alors, mais depuis, quelle dèche, mes amis. On carotte bien encore, de loin en loin, quelque lamentable cachet dans les petits bouis-bouis, où l'on chante l'*Amant d'Amanda* à l'instar de *Libert*, et *Tiens, voilà Mathieu!* avec les intonations de *Paulus*... Ah! mince! plus de grand art, plus d'articles où l'on vous comparait à Faure! Mais c'est égal... ce qui me faisait encore le plus de peine, je le répète : c'était de ne plus revoir c'te pauvre Cagnotte.

Il respira fortement, pour étouffer un sanglot qui lui montait à la gorge.

— Et ça, continua-t-il, parce qu'il y a encore une raison.

— Laquelle?

— Ah! vous ne savez pas, vous!

— Explique-toi.

— Eh bien... autrefois, quand j'étais jeune, j'ai eu une maîtresse, Nicette! Pauvre petite!... Etait-elle assez jolie, et bonne, et douce et aimante!... C'est rien de le dire...

— Qu'est-elle devenue?

— Parbleu! elle est morte, comme tout ce qui est bon et dévoué... Elle est morte, en donnant le jour à une enfant, qui était presque aussi jolie que sa mère...

— Qu'en as-tu fait?

— Est-ce qu'on sait? Elle a disparu; peut-être qu'elle est morte aussi, comme la pauvre Nicette! Ah! si elle avait vécu, je ne serais pas ce que je suis... j'aurais travaillé; je me serais tenu... tandis que...

Caminade frappa sur la table.

— Mais à quoi bon revenir là-dessus? ajouta-t-il; maintenant, c'est fini... bien fini... et il faut vivre; pas vrai! Pardonnez-moi... voyez-vous... je ne sais plus où j'en étais! ah!...

Et, froissant entre ses doigts les trois billets qu'on venait de lui donner :

— Ainsi, dit-il, tout cela est bien à moi.

— Oui, bien à toi; mais à une condition cependant...

— Laquelle, ne vous gênez pas... C'est accepté d'avance.

— J'entends que tu ne restes pas le débiteur de ce Lambert, et que tu lui rendes, au plus tôt, l'argent qu'il t'a prêté.

Caminade ne répondit pas tout de suite et commença un sourire énigmatique.



Mille millions de tonnerre! hurla Lambert. (P. 500.)

— Pour ce qui est de ça, c'est une autre paire de manches, dit-il; Lambert rentrera dans ses dix francs, vous pouvez être tranquille; mais il faut me laisser libre d'opérer cette restitution, quand le moment sera venu.

— Qu'est-ce à dire?

— Ne vous étonnez pas! J'ai mon idée... et elle est bonne... même à ce propos, permettez-moi de vous adresser une question.

— De quoi s'agit-il?

— Quand vous êtes entré tout à l'heure, ici, vous n'étiez pas seul?

— En effet.

— La personne qui vous accompagnait est de vos amis?

— Sans doute.

— M. René d'Harville, arrivé depuis ce matin, à Paris...

Horace fit un mouvement.

— Tu le connais! interrompit-il avec un geste étonné.

— Non, répondit Caminade, et c'est précisément pourquoi je désirerais avoir sur lui quelques renseignements dont je ferai mon profit.

— Voilà que tu m'intrigues.

— Il n'y a pas de mal à ça. Je ne veux pas jouer les *cachottiers* avec vous. Savez-vous ce que je faisais avec Lambert, quand vous êtes venu me trouver?

— Quoi donc?

— Il m'embauchait.

— Pourquoi faire?

— Ah! voilà!... Ce n'est pas facile à dire... Mais je ne suis encore ni sourd ni aveugle... et je crois bien qu'il était question de quelque mauvais coup, dont votre ami devait être la victime.

— Est-ce possible! Tu prêtai les mains à un pareil guet-apens?

— Caminade protesta du geste.

— Ne confondons pas autour avec alentour, répliqua-t-il; jusqu'à présent il ne s'agissait que de faire son entrée dans l'honorable corporation des *camelots*... Vous comprenez... on crève de faim, et vous rencontrez un ami qui vous offre dix francs pour le seconder dans une *entreprise industrielle*; ça ne se refuse pas volontiers.

— Enfin quel parti vas-tu prendre?

— Vous le verrez... Je ne vous dis que ça; seulement, pour l'instant, j'estime qu'il est prudent...

Caminade n'acheva pas.

Son œil venait de lancer un éclair, et les cinq doigts de sa main droite se crispaient sur le bras d'Horace.

— Qu'y a-t-il? interrogea ce dernier.

— Regardez! Là! à la table où s'est assis votre ami... répondit Caminade.

Horace obéit à cet injonction, et, involontairement il se sentit subitement intéressé.

Voici ce qui se passait à la table indiquée par Caminade.

XV

En quittant le comptoir de Brunette, René était sous l'empire d'une impression des plus vives, et c'est machinalement qu'il était allé reprendre la place qu'il occupait un instant auparavant.

Une fois là, il s'accouda sur la table et se prit à réfléchir.

La bague qu'il venait d'apercevoir au doigt de la jolie fille ne lui sortait plus de l'esprit. Ce ne pouvait être celle qu'il avait remarquée à la main de Raymonde... Brunette ne devait porter qu'un bijou d'ordre inférieur, qui ressemblait à l'autre; et pourtant, plus il cherchait à se rappeler, plus sa conviction s'accroissait.

Il resta ainsi un quart d'heure, incertain, troublé, s'efforçant de réagir contre les pensées qui l'assaillaient; il oubliait ce qui se passait à ses côtés, et Horace qui causait avec Caminade et le lieu étrange où il se trouvait.

Toutefois, au bout d'un quart d'heure, il se sentit pris d'un frisson involontaire.

Vaguement, il lui sembla que quelqu'un allait et venait autour de lui, le frôlant du coude de temps à autre avec une intention évidemment malveillante.

Il releva le front et aperçut Lambert, qui s'était arrêté à deux pas et le regardait d'un mauvais regard.

René secoua le front, se dégagea brusquement des préoccupations qui l'obsédaient et, à son tour, il se mit à détailler l'homme qui était devant lui.

Dès le premier moment, il comprit qu'il y avait là un danger et que c'était bien à lui que l'homme en voulait.

Il ne le connaissait pas cependant; il ne l'avait jamais vu; quelle raison de croire à la possibilité d'une agression?

Mais le lieu autorisait toutes les suppositions, et, instinctivement, il se mit à l'observer avec plus d'attention.

Lambert, les mains profondément enfoncées dans ses poches, avait commandé à une fille de service de lui apporter un bock, et s'était assis sans façon à la table occupée par René.

C'était son droit assurément; mais le rictus qui lui vint aux lèvres, le regard dont il l'accompagna, étaient, à n'en pas douter, une provocation à l'adresse du jeune homme.

Celui-ci le comprit surabondamment et, peu désireux de relever la grossièreté d'un pareil procédé, il jeta une pièce de monnaie sur la table de marbre, et fit un mouvement comme pour se lever.

Lambert eut un éclair dans les yeux.

— Eh bien! de quoi! dit-il, c'est donc que ma société déplaît à monsieur?

— Mais je ne vous connais pas, voulut dire René.

— Ni moi non plus, répliqua l'autre ; et c'est pas une raison pour faire sa tête.

— Auriez-vous à me parler, par hasard ?

— Peut-être... on ne sait pas...

— Eh bien ! faites vite, en ce cas, dit René d'un ton résolu, et dites-moi tout de suite ce que vous voulez ; car je vous prévieni...

Et, en prononçant ces paroles, il se disposait à faire quelques pas, quand il sentit la main énergique de Lambert lui saisir le bras.

Il se dégagea vivement et une flamme brilla dans son regard.

Mais déjà Lambert s'était rapproché l'œil menaçant.

— Ah ! ah ! dit-il d'un ton ironique ; c'est donc comme ça que ça se joue : un même qui veut faire de la peine à papa ; eh bien, nous allons rire.

Et joignant le geste à la parole, il s'élançait déjà sur le jeune homme, lorsque, à la grande surprise de ce dernier, il le vit trébucher tout à coup et aller s'allonger sur une table voisine.

Cet incident imprévu était dû à l'intervention du père Bridard, qui lui avait, au bon moment, envoyé un tabouret entre les jambes.

— Mille millions de tonnerres ! hurla Lambert en se relevant, pris de rage et de honte ; ah ! c'est toi, vieux *roussin*, qui fait des coups pareils ! Attends ! on va te régler ta note, à toi aussi !

Et il se rua avec un grondement de fauve sur le père Bridard qui instinctivement recula de quelques pas.

Mais avant qu'il ne l'eût atteint, il était entouré et saisi par Caminade et Horace, si bien qu'il fut mis dans l'impossibilité de faire aucun mouvement.

— Ah ! je lui mangerai le nez, criait Lambert, menaçant encore le vieux.

— Chacun son goût, risposta Caminade. Moi, je demande autre chose pour mon souper... Allons, t'es bête ! tu as voulu faire le méchant, et tu t'en prends à quelqu'un qui ne t'a rien fait. C'est une mauvaise partie ; t'as perdu, faut pas te plaindre. Viens, plutôt !... J'ai à te parler... C'est Bibi qui régale !... Ah ! ah ! tu ne t'attendais pas à celle-là... pas vrai ?...

Lambert ne répondit pas. Il était sombre ; sa poitrine grondait toujours, et il jetait sur René des regards farouches.

Toutefois il se laissa entraîner.

Or, pendant que ceci se passait, René avait voulu, lui aussi, venir en aide à Horace qui était accouru si promptement à son secours ; mais au plus fort de la bagarre, il avait tout à coup entendu prononcer son nom à voix basse derrière lui.

Il se retourna et aperçut Brunette.

Brunette, pâle, tremblante, les yeux voilés de larmes.

— Vous voyez! vous voyez! dit-elle d'un ton suppliant. J'avais bien raison de vous dire tout à l'heure, qu'en restant ici, vous vous exposiez à de grands dangers.

— Mais, ma chère enfant, répondit René, sincèrement touché de cette marque d'intérêt, ce danger, ce n'est pas moi qui l'ai provoqué.

— Je le sais bien!... mais tout de même il fallait prendre garde.

— Comme vous voilà pâle!... dit alors René, d'une voix attendrie, et en lui prenant la main.

— J'ai eu peur... répondit Brunette, avec un dernier frisson.

— Pour moi?...

— Oui... oui... pour vous! Vous ne savez pas à qui vous aviez affaire!... Je connais Lambert... moi! et je sais de quoi il est capable... Il vous en veut!

— A quel propos? C'est la première fois que je le vois...

— Vous, sans doute... mais, lui, c'est bien différent...

— Qui vous l'a dit?

— Qu'importe... puisque je le sais...

— Vous me portez donc quelque intérêt?

— Ne parlons pas de cela, je vous en conjure... Vous allez partir... Promettez-moi que, désormais, vous vous tiendrez sur vos gardes...

René serra doucement la main de la jolie enfant.

— Je vous promettrai tout ce que vous voudrez, répondit-il avec effusion, mais permettez-moi de mettre à ma soumission une condition.

— Laquelle? fit Brunette.

— C'est que vous m'accorderez ce que vous m'avez refusé tout à l'heure.

— Quoi donc? demanda encore la jeune fille, en levant ses deux yeux curieux et doux.

René s'oublia un moment à la regarder, pendant qu'un trouble exquis le pénétrait tout entier.

— Oh! ne baissez pas vos beaux yeux, supplia-t-il sur un ton de tendre mélancolie. Demeurez ainsi quelques secondes encore... Tenez! c'est comme un mirage, une illusion, que sais-je! Mais j'ai beau faire... tenter de réagir contre l'impression que j'éprouve, plus je vous regarde, plus je vous écoute, et plus je me persuade que je l'entends et que je la vois! et puis, il y a encore autre chose.

— Parlez.

— Cette bague que vous portez au doigt?

— Une bague!... moi? A laquelle de mes mains, s'il vous plaît?

Et l'enfant tendit ses deux mains nues à René, par un mouvement où il y avait comme une pointe d'espièglerie.

Le jeune homme étouffa une exclamation de surprise, pendant qu'un voile de tristesse se répandait sur ses traits.

La bague avait disparu!... On se moquait de lui!

Il remua lentement la tête.

— Ah! c'est mal ce que vous avez fait là! dit-il, le cœur serré; et j'étais loin de m'attendre à une pareille comédie de votre part.

— Que voulez-vous dire? fit Brunette, d'un accent presque douloureux.

— Vous me trompez!

— Moi?

— Vous vous jouez d'un sentiment auquel je m'abandonnais avec une entière confiance. Il me semblait qu'il y avait en vous quelque chose que j'aurais vainement cherché dans une autre femme. Que dis-je! je me sentais invinciblement attiré... Quoi que vous disiez, je sens que vous n'êtes pas ce que vous voulez paraître, et le soin que vous prenez de dissimuler, m'assure davantage encore dans cette conviction...

— Monsieur René! balbutia la jeune fille.

— Et pourquoi vous croirais-je maintenant? Vous me faisiez tout à l'heure des recommandations où je me plaisais à démêler un bienveillant intérêt. Quelle foi voulez-vous que j'accorde à vos paroles, et quelle raison aurais-je de les écouter!

— Je vous en prie...

— Cependant, vous vous obstinez.

— Non...

— Vous ne voulez pas me dire de qui vous tenez cette bague...

— Si!... Vous le saurez... mais pas maintenant; plus tard!... Je m'y engage... Ayez confiance encore... toujours!... Il y a des choses terribles dont je ne puis vous faire la confidence... Mais un jour, bientôt, vous les connaîtrez... Seulement, d'ici là, prenez garde, je vous le répète; car des dangers sérieux vous menacent, et à la moindre imprudence de votre part... c'en serait fait de vous! Voyons, je ne vous demande là rien de difficile, et vous pouvez bien me promettre...

— Soit! interrompit René, gagné par le ton pénétrant dont on lui parlait. Je ferai ce que vous voulez... Êtes-vous satisfaite?

— A la bonne heure... et surtout ne confiez à personne ce que je viens de vous dire.

— A personne?

— Je n'excepte de la défense que votre ami, M. Horace de Breuil.

René la regarda étonné.

— Horace! répéta-t-il... Vous savez son nom? Vous le connaissez?

Brunette rougit.

— Oui, je le connais, répondit-elle, et c'est bien le gentilhomme le plus loyal et le plus honnête auquel on puisse se confier!

— Que de mystères! murmura René, interdit.

La jolie fille eut un doux sourire.

— Ne cherchez pas à les approfondir, monsieur René, dit-elle en remuant lentement le front; seulement, réfléchissez à ce qui vous est arrivé ce soir. et n'oubliez jamais les recommandations de prudence que je vous ai adressées... Et maintenant... partez!... votre ami vous attend... le père Bridard me fait les gros yeux... séparons-nous.

— Mais je vous reverrai! insista René.

— Je vous le promets, répondit Brunette.

— Bientôt?

— Peut-être!

— A bientôt donc, mon enfant! et ne doutez pas du vif plaisir que j'aurai à vous revoir.

Sur ces mots, René serra une fois encore la main de la jolie fille, et alla retrouver Horace qui l'attendait à quelques pas.

Brunette, elle, s'était déjà précipitée vers le père Bridard qui, depuis un moment, l'observait, adossé au comptoir.

— Eh bien! en voilà une conversation qui peut compter! marmotta le vieux camelot, dès que la jeune fille fut à sa portée.

Mais celle-ci n'entendit même pas l'observation; elle était agitée; ses sourcils s'étaient froncés, imprimant à sa physionomie une expression presque farouche, et sa petite main crispée s'appuya fortement sur le bras du père Bridard.

— Tais-toi, et écoute! dit-elle d'un ton âpre; tu viens de voir ce qui s'est passé tout à l'heure?

— Parbleu! fit le père Bridard.

— Quel est cet homme qui a cherché querelle à René?

— On l'appelle Lambert. et il fait partie de la tribu des camelots, depuis quelque temps.

— Pourquoi en veut-il à René?

— Ça... je n'en sais rien.

— Quelqu'un le paie?

— Probablement.

— Qui cela?

— Je l'ignore.

— Eh bien... il faut le savoir... Cette nuit... demain... sans perdre une minute... tu m'entends?

— Ce n'est pas si facile que tu le crois. Ce Lambert fait tous les métiers. Il paraît et disparaît sans qu'on sache où il perche.

— Qu'importe, il y a un moyen.

— Lequel?

— Demain, tu réuniras tous nos camelots. Tu leur donneras l'ordre de filer ledit Lambert; tu indiqueras à chacun le poste qu'il devra occuper, et celui qui m'apportera les renseignements que je désire, n'aura pas à se plaindre de moi.

— Oh! ils savent que tu es généreuse.

— Alors, c'est dit?

— C'est dit.

— Et dès que tu auras appris quelque chose, tu viendras me le répéter.

— Compte sur moi.

— A la bonne heure... Maintenant donne-moi mon voile, mon manteau et fais avancer une voiture.

Le père Bridard, au lieu d'obéir tout de suite, se mit à remuer la tête d'un air mécontent et soucieux.

— Je ferai ce que tu me demandes, dit-il alors; mais il y a dans tout ceci un point obscur qui m'intrigue.

— Parle... Qu'est-ce qui te tourmente?

— Ce jeune homme...

— René!... fit Brunette, en comprimant sa poitrine de ses deux mains.

— D'où vient l'intérêt que tu lui témoignes?

— Tu le demandes!

— Tu ne m'en as jamais parlé.

— Et toi, tu n'as rien deviné?

— Dame!...

Brunette se pencha avidement à l'oreille du père Bridard.

— Eh bien! dit-elle à voix violente et basse, ce René, Bridard, ce René, c'est...

Et elle prononça un nom qui fit tressaillir le vieux camelot et répandit une pâleur livide sur ses joues.

— Lui! lui! balbutia-t-il tout étourdi.

Mais Brunette ne le laissa pas longtemps à sa stupéfaction, et elle l'entraîna avec un geste plein de désordre.

Horace et René avaient gagné la porte de l'établissement sans échanger une parole. Ils marchaient inquiets et préoccupés tous les deux, et ce ne fut que lorsqu'ils eurent gravi les degrés de l'escalier, et une fois sur le boulevard, qu'ils se décidèrent à rompre le silence, et à se communiquer leurs impressions.

Elles étaient multiples et diverses.

— Drôle d'aventure!... dit Horace, en choisissant un cigare qu'il offrit à son ami; ce Lambert qui t'a cherché affaire, je le connais un peu, parce que Caminade m'a donné quelques renseignements sur lui. C'est un coquin de la pire espèce... mais cela admis, je ne parviens pas à m'expliquer, comment, arrivé ce matin, tu as pu être de sa part l'objet d'un pareil guet-apens.



Cette personne a-t-elle dit son nom? demanda Horace. (P. 510.)

- C'est incompréhensible, en effet, dit René.
- Tu ne lui as rien dit, au moins, qui justifie une semblable agression?
- Absolument rien.
- Il y a là un mystère dont je demanderai l'explication à Camiade.
- Malheureusement, objecta René, ce n'est pas là le seul événement bizarre de cette nuit.

— Qu'y a-t-il encore?

— Je puis bien tout te dire, à toi ; j'espère que tu ne te moqueras pas!

— Me moquer!... Ah! çà... plaisantes-tu?

— Pas le moins du monde, écoute : tu as vu, n'est-ce pas, cette jeune fille qui est intervenue avec tant d'empressement au moment où Lambert se disposait à fondre sur moi?

— Pardieu! si je l'ai vue, reprit Horace, elle est assez jolie pour cela : et même à voir sa grâce, son maintien presque modeste, je me demandais comment il se faisait qu'elle avait pu échouer dans cette fange.

— Tu ne sais pas quel plaisir j'éprouve à t'entendre parler de la sorte.

— Pourquoi?

— Ah! c'est que tu ne l'as pas regardée comme moi, et tu n'as pas remarqué qu'elle rappelle...

— Qui donc?

— Voyons... tu ne trouves pas qu'elle ressemble à M^{lle} Raymonde?

Horace fit un mouvement, et regarda René pour s'assurer qu'il parlait sérieusement.

— Tu ne réponds pas! insista ce dernier, sans prendre autrement garde à l'attitude de son ami.

Horace haussa les épaules et ébaucha un sourire.

— Les amoureux sont tous les mêmes, dit-il au bout de quelques secondes, et il faut admirer toujours la facilité avec laquelle ils retrouvent dans toutes les femmes quelque chose de la femme aimée. Allons! ne te fâche pas, je veux bien reconnaître que, sous ses cheveux noirs qui sont fort beaux d'ailleurs, Brunette rappelle Raymonde, mais, une fois cela consenti, quelle conclusion en tireras-tu? et à quoi cette ressemblance peut-elle servir à faire la lumière sur le mystère qui nous occupe?

— Mais son intervention! objecta René; son émotion, quand elle m'a parlé!... les recommandations touchantes qu'elle m'a adressées.

— Tout cela, interrompit Horace, n'est point pour nous surprendre... Sans nous flatter plus qu'il ne convient, on peut proclamer que nous étions, ce soir, la fine fleur des clients de l'établissement très suspect d'où nous sortons... et il n'est pas étonnant que nous ayons éveillé l'attention de quelques-unes de ces dames... Toi, surtout! avec ton teint de provincial, ton air ahuri... ton trouble plein de pudeurs effarouchées... Il n'en fallait pas tant pour te désigner à leur convoitise, et M^{lle} Brunette n'a eu garde de laisser échapper l'occasion.

— Ah! tu la calommies, protesta René avec effort.

— Tant mieux pour elle, répondit Horace, la suite nous éclairera. Au moins, t'a-t-elle demandé ton nom et ton adresse?

— C'eût été bien inutile, puisqu'elle les connaissait.

— Vraiment!

— Comme elle connaît ton nom à toi, et bien d'autres choses encore.

Horace demeura un instant silencieux.

— Ça dit-il peu après, c'est bien différent, et nous allons être obligés d'en parler sérieusement... Mais, pas aujourd'hui, n'est-ce pas? Tu as passé la nuit en wagon et tu dois avoir besoin de repos. Séparons-nous donc, et pendant que mon coupé te reconduira à ton hôtel, moi, je gagnerai à pied mon cercle qui n'est pas loin, tout en réfléchissant à ce que nous avons vu et entendu depuis quelques heures.

Les deux amis se quittèrent sur ces mots.

René monta dans la voiture d'Horace, qui les avait suivis depuis l'hôtel de M^{me} Pradié, et le cocher reçut l'ordre d'aller reprendre son maître au cercle où il se rendait.

Horace continua dès lors son chemin tout seul. La nuit était splendide, la lune éclairait en plein la longue ligne équatoriale des boulevards, et à cette heure, il ne rencontra que quelques rares sergents de ville qui foulaient le bitume d'un pas monotone et lent.

Au bout d'un quart d'heure, il atteignit les environs de son cercle, et il se disposait à traverser le boulevard pour en gagner la porte, quand une voix s'éleva tout à coup à quelque distance derrière lui, chantant un couplet bien connu d'un opéra populaire.

Dans ce palais, règnent pour te séduire
Tous les plaisirs; tu marches sur des fleurs,
Autour de toi, quand tu vois tout sourire,
Ange d'amour, d'où viennent tes douleurs!...

Horace s'arrêta et se tourna par un mouvement sympathique vers le chanteur qui approchait.

C'était Caminade. Il l'avait deviné tout de suite.

— Ah! ah! c'est toi, dit-il d'un ton enjoué; mais il me semble que la voix est encore bonne... Décidément, je finirai par croire que tu es trop modeste.

— Bon, fit Caminade, il ne faut pas se moquer du pauvre monde... mais tout de même... il y a des jours où on est encore en voix... seulement ça ne dure pas; il y a des trous, monsieur Horace, il y a des trous...

— Tu rentres chez toi?

— Grâce à vous, monsieur Horace... Ce matin mon logeur m'a prié de ne pas revenir, parce que je lui devais cent sous pour la dernière semaine; mais maintenant, nous allons bien rire, et quand je lui présenterai un bon billet de cent, c'est ça qui le fera loucher!

— Et ton ami Lambert? Es-tu parvenu à le calmer?

Caminade devint sérieux.

— Quant à celui-là... répondit-il d'un ton presque grave, je l'ai régalaé d'un saladier de vin, et il s'est déboutonné... Ah! j'en ai appris du long et du large.

— Tu me conteras tout cela.

— *Je te crois!* mais pas avant que j'aie vu la Cagnotte. Ça, voyez-vous, c'est sacré. Je me connais!... Je ne veux pas m'exposer à manger la grenouille avant de lui avoir rendu les deux cents balles qu'elle m'a prêtées. Donc, à bientôt, monsieur Horace; et j'en aurai de drôles à vous conter. Vous verrez.

Horace ne prolongea pas plus longtemps l'entretien et traversa le boulevard, tandis que Caminade poursuivait sa route.

Un instant après, l'ex-baryton jetait, à la nuit, un nouveau refrain, emprunté cette fois, au répertoire des *beuglants* en vogue :

Voyez ce beau garçon-là,
C'est l'amant d'A..., c'est l'amant d'A...
Voyez ce beau garçon-là,
C'est l'amant d'Amanda!

XVI

Quelques jours s'écoulèrent à la suite de ces divers incidents, sans qu'il advint rien qui fût précisément de nature à être relevé.

Horace attendait avec une certaine impatience la visite de Caminade, et en attendant, il cherchait à éclaircir un peu le mystère du guet-apens dont René avait failli être victime.

Mais il n'avait rien appris.

René était venu le voir; il était un peu étourdi par le bruit et le mouvement de Paris, et avait peine à se retrouver lui-même.

— C'est l'effet que produit la capitale sur tous les étrangers, lui dit Horace; cela passera, et tu reprendras ton aplomb... et puis, il ne faut pas rester à l'hôtel, et il importe que tu aies ton appartement.

— J'en ai trouvé un.

— Très bien, où cela?

— Rue du Helder.

— Parfait! C'est près du boulevard, au cœur de Paris... J'irai voir ça... Et, depuis l'autre jour, tu n'as pas revu M^{me} Raymonde?

— Comment veux-tu que j'aie pu la revoir?

— On ne sait pas... le hasard... enfin, tu ne l'as pas rencontrée.

— Non.

— Ni M^{me} Brunette, non plus?

A cette question, René prit un air embarrassé et garda un moment le silence.

— Ah! ah! fit Horace en riant, il paraît que, de ce côté, nous avons été plus heureux.

— Tu te trompes.

— Eh! il n'y a pas de mal à cela... La fille est assez jolie pour justifier une distraction... et j'espère que tes principes de vertu...

— Je te jure.

— Enfin, il y a quelque chose...

— Oui...

— Allons donc! il faut l'arracher les paroles de la gorge... Voyons, tu as revu la belle enfant.

— Non! mais elle m'a écrit...

— Oh! oh! une lettre de M^{me} Brunette! Ça doit être curieux... et amusant. .

Et l'orthographe?

— Irréprochable... mon ami... ainsi que l'écriture... Vois plutôt...

— René tendit à Horace un petit billet parfumé écrit sur un papier tout à fait aristocratique.

— Diable! fit Horace, avec un geste de sincère étonnement... Voilà qui s'annonce bien.

Et il lut :

« Monsieur René,

« J'ai appris bien des choses depuis l'autre soir; il y a une machination ourdie contre vous : on en veut à vos jours; plus que jamais, veillez sur vous-même, et ne traitez pas légèrement les recommandations que je vous ai adressées. Je ne puis vous en dire plus long aujourd'hui, mais avant peu, je l'espère, je pourrai être plus explicite.

« BRUNETTE. »

Horace tourna et retourna le billet entre ses doigts, et finalement, le tendit à René.

— Tout cela est bizarre! dit-il, et il ne faut négliger aucun avis.

— Que dois-je faire? interrogea René.

— Rien... pour le moment... mais je ne puis tarder de recevoir la visite de mon ami Caminade, et par lui, nous saurons bien des choses. Au surplus, viens me voir le plus souvent possible, et de mon côté si j'apprenais quelque nouvelle, je m'empresserais de t'en aviser.

Ils s'étaient séparés.

Puis deux ou trois jours s'étant écoulés, Horace commençait déjà à s'inquiéter du long silence de Caminade, quand un beau matin, le timbre de l'hôtel se fit entendre, et un valet vint lui annoncer qu'une personne était là qui demandait à parler à M. Horace de Breuil.

— Cette personne a-t-elle dit son nom? demanda Horace.

— M. Caminade.

— Eh bien... faites entrer... et laissez-nous.

Quelques secondes plus tard, Caminade restait seul avec Horace.

L'ex-baryton était tout de neuf habillé d'un *complet* sous lequel il n'avait pas, ma foi, trop mauvaise façon... Caminade était un artiste; il se distinguait de ses camarades par une certaine allure qui ne l'abandonnait jamais, au moment de ses plus lamentables dégringolades. Il avait de la tenue, pour nous servir d'une expression consacrée; on ne l'avait jamais vu avec un linge douteux, ou des souliers éculés, et ce fut avec un véritable étonnement qu'Horace remarqua qu'il était ganté.

— C'est une transformation! dit-il en l'accueillant d'un geste satisfait. Je t'aurais à peine reconnu, si je t'avais rencontré sur le boulevard.

— Vous n'êtes pas le seul à qui ça produit cet effet, répondit Caminade avec une pointe d'orgueil. Voilà comme je suis, et les camarades me connaissent bien. Ah! si j'avais eu la chance, ce n'est pas moi que l'on aurait traité de cabotin! Mais quoi! on ne fait pas sa destinée, n'est-ce pas?

Horace indiqua un siège à son singulier visiteur.

— Voyons, dit-il, voilà quelques jours que je t'attendais, tu dois avoir du nouveau à m'apprendre.

— Du long et du large, comme je vous le disais l'autre soir, et si je ne suis pas venu plus tôt, c'est que je tenais à vous apporter des documents complets.

— Tu as vu la Cagnotte...

— Quoi donc!... je n'ai vu qu'elle!... D'abord, il s'agissait d'une dette à acquitter... et puis, je savais qu'elle aurait à me revoir, presque autant de plaisir que j'en aurais à la revoir moi-même... Pauvre fille... en voilà un cœur!... Si toutes les femmes étaient comme ça, on pourrait se passer de paradis... Vous ne pouvez pas vous imaginer!... elle a pleuré; elle m'a grondé, a voulu refuser les deux cents balles que je lui rapportais... Mais quand elle a compris que c'était sérieux, quand je lui ai dit que jamais plus je ne reviendrais si elle n'acceptait pas, elle a fini par céder. Toutefois, elle était intriguée... C'est une fine mouche; elle a voulu savoir de qui je tenais cette somme; et, ma foi, je lui ai tout dit...

— Eh quoi! fit Horace.

— Pourquoi donc que j'aurais fait des cachotteries... Vous n'avez pas à rougir de ce que vous avez fait, il n'y a pas de mal à le dire. Du reste, j'ai bien

vu que ça lui faisait plaisir, et quand j'ai lâché votre nom... elle a piqué un soleil qui se portait bien... « Horace! c'est M. Horace! Eh bien, ça ne m'étonne pas de sa part... Car je ne l'ai jamais confondu avec tous ses amis de club... »

— Elle a dit cela? interrompit le jeune gentilhomme.

— Et d'autres choses avec... car j'ai passé deux grandes heures chez elle; et si elle n'avait pas eu sa répétition, je crois que j'y serais encore... Mais en deux heures, on a le temps de jaser, n'est-ce pas; et j'ai pensé qu'il y avait quelque intérêt pour vous à connaître les choses qu'elle m'a confiées.

— C'est sérieux, alors?

— Très sérieux... Vous allez en juger.

Caminade s'était assis, pendant que Horace allait prendre une boîte d'excellents cigares.

— Fumes-tu des *londrès*? demanda ce dernier, en présentant la boîte à l'ex-baryton.

— Toujours, quand on m'en offre! répondit Caminade en riant.

Et il plongea la main dans la boîte.

Horace avait frotté une allumette qui prit feu instantanément.

Ils s'allumèrent, et après avoir lâché quelques bouffées qui montèrent en spirales bleues vers le plafond, Caminade reprit :

— Et d'abord, dit-il, elle ne m'a pas parlé que de vous.

— De qui donc encore?

— De M. René, votre copain, celui qui a failli avoir une mauvaise affaire avec Lambert.

— Elle connaît René?

— Tout au moins, paraît-elle s'y intéresser beaucoup.

— C'est invraisemblable.

— Je ne dis pas. Ce qu'il y a de certain, en tous cas, c'est qu'elle n'ignore pas que vous êtes amis, et qu'on lui avait raconté l'aventure de l'autre nuit.

— Qui cela?

— Je ne le lui ai pas demandé... Mais ce n'est pas tout, elle m'a parlé aussi de deux jeunes filles.

— Ah! ah!

— L'une qui s'appelle M^{lle} Laura, et l'autre M^{lle} Raymonde.

— Que t'a-t-elle dit de ces deux personnes?

— De la première, pas grand'chose; elle prétend seulement que vous lui étiez fiancé ou à peu près; et, dans l'hypothèse où vous auriez l'intention de vous marier, elle estime que vous ferez bien de chercher ailleurs.

— Pourquoi?

— Vous pourrez creuser ça à votre aise.

— Et M^{lle} Raymonde?

— C'est différent... je crois qu'elle en sait long sur son compte!

— Ah! ça, se récria Horace, sur un ton d'enjouement un peu forcé, cette jolie Cagnotte a donc une police à ses ordres?

Caminade cligna de l'œil et prit un air mystérieux.

— Quand on veut savoir quelque chose, répliqua-t-il, il n'est pas toujours nécessaire de s'adresser à la police.

— Cependant, la Cagnotte...

— La Cagnotte, monsieur Horace, interrompit Caminade, d'un ton plus ferme qui frappa son interlocuteur; la Cagnotte et moi, nous étions dans le train de Paris à Angoulême le jour où le caissier de la Banque a manqué d'être assassiné.

— M. Desgranges! fit Horace.

— Précisément; et à notre retour de Bordeaux, à cette même station d'Angoulême... savez-vous qui nous avons aperçu sur le quai du départ, donnant le bras au pauvre bonhomme que l'on ramenait à Paris?

— Raymonde, peut-être.

— Vous avez mis dans le mille! Oui! M^{lle} Raymonde, et ce qu'il y a de plus renversant, c'est que ce jour-là, au moment de monter en wagon, quand elle pouvait croire que nul ne la voyait, elle a échangé quelques mots avec un certain vieillard qui a joué dans toute cette affaire un rôle des plus suspects.

— Quel vieillard?

— Jean-Louis Margaine, qui se prétendait de Sainte-Foy (Gironde), et qui n'était pas plus de Sainte-Foy, qu'il ne s'appelait Margaine, à preuve qu'on n'a jamais pu le retrouver, et qu'il s'est dérobé à toutes les recherches.

— Quelle raison de croire qu'il existât des relations entre ce Margaine et M^{lle} Raymonde?

— Ça... c'est singulier, pas vrai?

— Et tu n'as pas désigné cet homme à la justice?

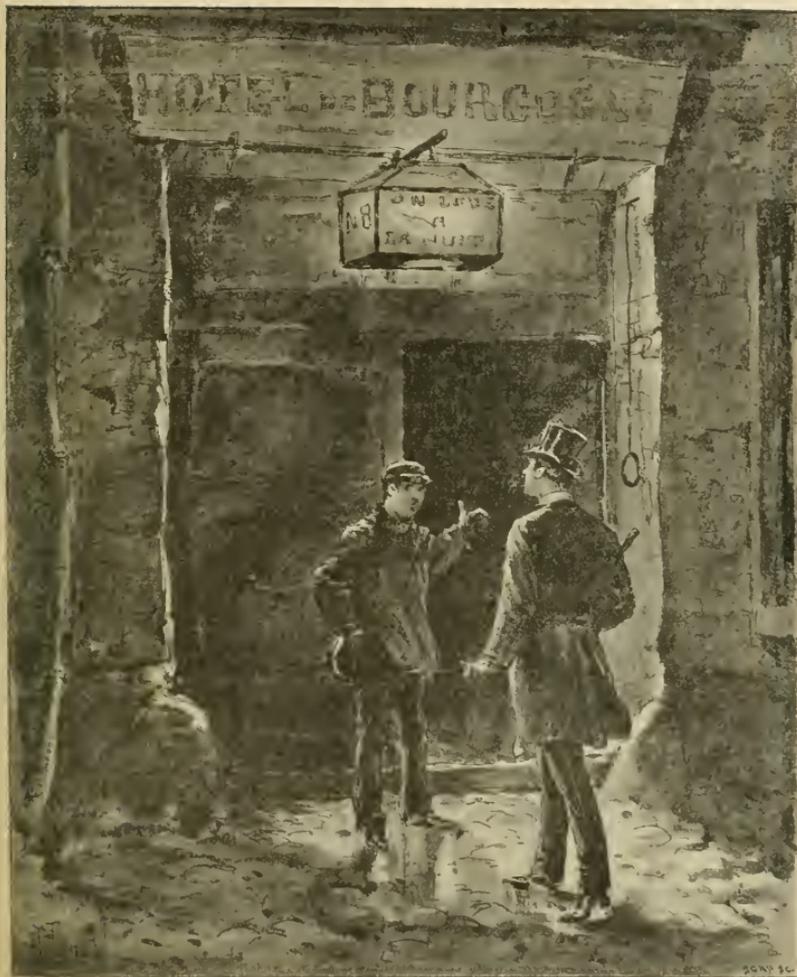
— J'aurais dû le faire... Sans doute... Mais le train partait et il n'était que temps d'embarquer... D'ailleurs, on a toujours tort de se mêler des affaires des autres... surtout quand on n'est pas bien sûr de soi.

— Enfin, que pense la Cagnotte de tout ceci?

Caminade se leva et fit deux ou trois tours dans la chambre avant de répondre.

Puis, il s'arrêta, le front penché, comme sous l'empire d'une pensée dont il eût été obsédé.

— Voyez-vous, monsieur Horace, reprit-il alors, moi je connais bien la Cagnotte; c'est une excellente camarade, dévouée, aimante comme pas une, et je ne l'ai jamais surprise à mentir. C'est pur autant que l'or, quoi! Eh bien, quand je l'ai revue cette fois, je l'ai trouvée tout à fait changée.



Il lui indiqua du geste, une maison de mauvaise apparence. (P. 520.)

— Qu'entends-tu par là ?

— C'est un peu difficile à expliquer, toujours est-il que jusqu'à présent j'en étais encore à relever le moindre trouble dans son regard, et elle laissait voir dans ses yeux tout ce qu'elle avait dans le cœur.

— Et cette fois ?

— Ah bien, oui ! Cette fois ce n'était plus ça. On jurerait qu'elle a quelque

gros secret qui la tourmente et qu'elle a peur de le laisser échapper ou surprendre.

— Qui peut te faire supposer?...

Caminade releva le front, et son œil se prit à briller.

— Bien malin sera celui qui pourra dire ce qu'il y a dans une petite tête de femme, dit-il avec un pli moqueur à la lèvre; une preuve! Savez-vous de qui la Cagnotte m'a parlé?...

— De qui donc?

— L'autre soir, à la brasserie, n'avez-vous pas remarqué une jolie fille qui, un moment, a fait mine de vouloir s'interposer entre M. René et son adversaire.

— Brunette! fit vivement Horace.

— Ça y est! vous avez de l'œil... oui, la petite Brunette et aussi le père Bridard.

— Est-ce que tu les connais?

— Pas encore... Mais avant peu, je saurai à quoi m'en tenir sur leur compte.

— La Cagnotte s'intéresse donc à la petite?

— A tous les deux.

— A quel propos?

Une ombre soucieuse assombrit le front de Caminade.

— Ah! voilà! répondit-il en se rapprochant de son interlocuteur, ça se rattache toujours à l'histoire d'Angoulême, et la Cagnotte trouve que M^{lle} Raymonde ressemble bien à la petite Brunette, et que le père Bridard pourrait bien être pris pour Jean-Louis Margaine, de Sainte-Foy (Gironde).

Horace tressaillit.

Ce que disait Caminade était si grave que ce n'est qu'en frémissant qu'il y arrêta sa pensée.

— Eh quoi! fit-il, au bout de quelques secondes, cette petite fille pourrait avoir trempé dans une pareille aventure? Je ne l'ai vue qu'un instant, et un semblable soupçon me paraît monstrueux.

— Moi! ce que j'en dis, répliqua Caminade, vous comprenez, il y a quelquefois des idées qui vous passent par la tête qu'on ne sait ni d'où ni pourquoi ça vous vient! Margaine! Bridard! qu'est-ce que ça me faisait? Le premier, je l'ai à peine regardé: d'ailleurs, il était nuit noire... et quant à Bridard, je l'ai vu l'autre soir, pour la première fois... Je n'avais aucune raison de prendre son signalement... Et cependant quand la Cagnotte m'a dit ça, je me suis senti comme un frisson dans le dos...

— Pourquoi?

— Ah! pourquoi... parce que, comme le disait la Cagnotte, ce Bridard! eh

bien, il a une tête, qui pourrait bien ne pas être la sienne. Il a une perruque, c'est sûr ; ses sourcils sont teints...

Enfin...

— Enfin ! dit Horace, quelle est la conclusion que ta camarade croit devoir tirer de tout ceci ?

Caminade allait répondre, lorsque la porte s'ouvrit.

Un valet entra.

— Que monsieur m'excuse, si je me suis permis d'entrer, dit le valet, mais il y a là un ami de monsieur.

— Qui cela ?

— M. René.

— Lui ! Ah ! il arrive à propos... Qu'il entre à l'instant.

Et se tournant vers Caminade qui, par discrétion, faisait mine de se retirer :

— Reste ! ajouta-t-il... Qui sait ! peut-être René apporte-t-il quelque lumière sur cette affaire, qui commence à me paraître singulièrement délicate et obscure.

XVII

René entra sur ces mots, et à première vue il fut facile de juger qu'il était en proie à une agitation extraordinaire.

— Eh ! qu'arrive-t-il ? fit Horace, en allant à lui ; te voilà tout troublé et ému.

Mais au lieu de répondre, René tourna son regard inquiet vers l'ex-baryton.

— M. Caminade ! un artiste de mes amis, dit Horace... Il voulait se retirer, je l'ai retenu... car il connaît la Cagnotte et M^{lle} Brunette, et sa présence ne peut que nous être utile... Parle donc sans crainte devant lui. C'est un homme sûr, et il ne retiendra de tes paroles que celles qu'on ne le priera pas d'oublier.

René serra la main d'Horace.

— Soit, dit-il, en faisant un effort pour reprendre son calme, je m'expliquerai devant M. Caminade, quoique l'on m'ait recommandé la plus grande discrétion ; mais j'espère qu'il gardera pour lui la confiance qu'il va recueillir.

— Ah ! ça, fit Horace, que se passe-t-il donc ?

— Quelque chose de très simple en apparence, mais au fond...

Tout en parlant de la sorte, René tira de sa poche une lettre, qu'il se mit à déplier.

— Une lettre ! encore ! s'écria Horace, et... elle est de Brunette ?

— Oui.

— La pauvre enfant passe sa vie à l'écrire.

— Ne raille pas, je t'en conjure.

— Eh! je n'en ai pas la moindre envie... d'ailleurs, elle écrit fort bien; voyons! La première, nous l'avons lue ensemble, et je me souviens encore des recommandations attendries qu'elle contenait... J'espère que cette fois elle a entamé un autre sujet. — Il n'y a pas d'indiscrétion?

René lui tendit la lettre.

— Lis toi-même, répondit-il simplement.

Et Horace se mit à lire.

« Monsieur René,

« Il faut que je vous parle sans tarder; il y va de votre vie même! Ce soir à dix heures, un homme vous attendra à l'angle du boulevard Poissonnière et de la rue du Faubourg-Monmartre. Cet homme vous a déjà vu, il vous reconnaîtra dès que vous paraîtrez. Il ira à vous et vous dira ces mots : BRUNETTE et BRIDARD. Alors, vous le suivez, et il vous conduira à l'endroit où je vous attendrai.

« Par grâce, monsieur René, n'hésitez pas à vous rendre à l'appel que je vous adresse, et soyez discret, car il y va, je le répète, de votre vie même.

« BRUNETTE.

« P. S. — Brûlez cette lettre, dès que vous l'aurez lue. »

— Eh bien, qu'en dis-tu? interrogea René après que Horace eut achevé sa lecture.

— Ma foi, répondit ce dernier, je pense que M^{lle} Brunette est une fille plus avisée encore que je ne le croyais, et elle me paraît ne t'avoir sauvé que pour mieux te perdre aujourd'hui.

— Quel intérêt lui supposes-tu donc?

— Ça, je n'en sais rien, mais après les confidences très graves que je viens de recevoir à l'instant de Caminade, j'estime qu'il ne faut pas s'emballer.

— De quelles confidences veux-tu parler?

— Au fait, poursuivit Horace après une courte hésitation, je crois qu'il serait imprudent de te laisser ignorer des choses qui peuvent peser sur la détermination que tu as à prendre. Écoute donc, Caminade et la Cagnotte trouvent comme toi que M^{lle} Raymonde ressemble beaucoup trop à M^{lle} Brunette, et qu'en tout cas celle-ci a des amis qui pourraient bien avoir avant peu quelques démêlés avec la justice.

— Qui a dit cela? interrompit violemment René.

Ce dernier répéta nettement ce que Caminade venait de lui dire.

René eut un regard de flamme.

— C'est odieux! balbutia-t-il la gorge serrée; et tu peux ajouter foi à de pareilles calomnies?

— Moi, mon cher René, j'écoute et j'apprécie. Je n'ai pas pour habitude de condamner les gens sans les entendre, et, tout en accordant à la jolie enfant le bénéfice des circonstances atténuantes, il faut bien reconnaître que le milieu dans lequel elle s'est présentée à nous n'est pas fait pour lui être favorable.

— C'est vrai, dit René, mais il y a des exceptions.

— Bien peu...

— La pauvre enfant est si douce, si affectueuse.

— Sans doute... elle n'est pas responsable peut-être, et c'est ce qu'on peut dire de mieux pour la justifier... mais tout de même, il faut être prudent.

— Je le serai.

— Que comptes-tu faire ?

— Ce que tu ferais à ma place, j'en suis convaincu ; je me trouverai, ce soir, à l'angle du boulevard Poissonnière !

— Seul !

— Sois tranquille... je serai armé ! il ne m'arrivera rien.

— Tu es bien décidé...

— Demain, je viendrai te raconter ce qui se sera passé cette nuit !

— Allons... je n'insiste pas... C'est une imprudence ! Mais comme tu l'as dit, à ta place, j'agirais de la même façon... Seulement, au nom de notre vieille amitié... tu me promets que demain je te verrai à la première heure.

— Je le jure.

— A demain alors. et bonne chance !

René s'éloigna.

Dès qu'il eut disparu, Horace se tourna vers Caminade, dont la physionomie était tout à coup devenue soucieuse et avait pris un air de mécontentement.

— Eh bien ! d'où te vient cet air sévère ? demanda Horace en souriant.

— Vous avez eu tort de le laisser partir ! répondit Caminade avec fermeté ; moi, voyez-vous, décidément, je me méfie de cette petite Brunette ; et si vous voulez me le permettre...

— Que veux-tu faire ?

— Ce soir je me trouverai à l'angle du boulevard.

— Mais si on te reconnaît !...

Caminade se redressa avec orgueil.

— Je ne sais pas, dit-il d'un ton important et prudhommesque, quel souvenir j'ai laissé de moi aux populations chez lesquelles j'ai chanté ; mais si on a pu me contester quelquefois — rarement — ma réputation de baryton, il n'y a jamais eu qu'une voix sur mon talent de *grime* !... Vous pouvez fouiller tous les théâtres de Paris, vous ne trouverez pas un artiste qui sache se faire une tête comme papa !

Horace approuva du geste.

— Soit! dit-il; je m'en rapporte à toi; je ne serai pas fâché de savoir que quelqu'un de sûr veillera, si René courrait quelque danger. Au surplus, je prendrai moi-même des mesures en conséquence, et j'espère que tout se passera bien!

Comme il parlait ainsi, il s'aperçut qu'il tenait encore à la main la lettre de Brunette, que René avait oublié de lui redemander.

Il y jeta de nouveau un rapide coup d'œil, et il se mit à la plier lentement. Caminade l'observait d'un regard oblique.

Quand il le vit faire disparaître dans sa poche le billet plié en quatre, il se prit à sourire.

— A la bonne heure! dit-il en même temps, on ne sait pas ce qui peut arriver, et il ne faut jamais écarter les atouts.

— Que veux-tu dire? fit Horace étonné.

— Bon! on n'a pas une taie sur l'œil, je suppose... et ces sortes d'auto-graphes, c'est toujours bon à conserver!

— Décidément, tu te méfies de Brunette.

— Il n'y a peut-être pas de quoi! mais patience... demain, nous aurons du nouveau.

Le soir, vers dix heures, il y avait foule sur le boulevard Montmartre : c'était l'entr'acte aux Variétés; les spectateurs s'étaient répandus à droite et à gauche, les uns cherchant une place sur les terrasses éblouissantes, les autres arpentant les trottoirs en fumant une cigarette, quelques-uns même franchissant la rue Montmartre, encombrée, pour échapper à la cohue envahissante.

Comment fuir la cohue!

Elle est partout!

D'innombrables voitures sillonnent la chaussée, soulevant un tumulte assourdissant; la crue des promeneurs augmente à chaque instant avec des flux et des reflux d'où s'élèvent des cris empruntés aux dialectes les plus discordants, et au-dessus de ce bruit et de ce tumulte dominant les appels gutturaux de quelques camelots, sollicitant la curiosité des badauds par des titres de *canards* tous plus pittoresques les uns que les autres.

Il faudrait ne jamais avoir mis le pied sur l'asphalte parisien, pour ne pas avoir retenu le souvenir de ce tableau unique!

Il sont cinq ou six au plus, et ils remplissent la rue et le boulevard des éclats de leur voix éraillée et canaille.

Ce soir-là, deux de ces industriels de la rue se faisaient remarquer par l'entrain exceptionnel avec lequel ils excitaient la curiosité des passants.

L'un, petit, maigre, seize ans à peine, coiffé d'une casquette de soie, vêtu d'une blouse étriquée sous laquelle pointaient des épaules ossenses, appelait les clients d'une voix aigüe et dolente, en agitant ses deux mains pleines de grandes

feuilles imprimées, dont un titre en grosses *capitales* voyantes occupait toute la partie supérieure.

— Demandez ce qui vient de paraître :

Le Testament de l'impératrice Eugénie.

La Mort du comte de Chambord.

Le Mariage de Gambetta et de Louise Michel, etc., etc.

L'autre, plus robuste et plus grand, coiffé d'un chapeau mou qui lui couvrait les yeux, vêtu d'un paletot usé, également armé de *canards* aux titres aveuglants, semblait vouloir couvrir de sa voix de baryton le malingre concurrent qui lui faisait pendant.

— Demandez ce qui vient de paraître :

Le Mariage de Louise Michel et de Rochefort.

Les Amours secrètes de Napoléon III.

Les Mystères de la baronne d'Ange.

L'Art de dompter les belles-mères, etc.

Et les *canards* s'enlevaient, au milieu des rires et des quolibets des badauds.

Cette lutte dura ainsi une bonne demi-heure, au bout de laquelle le plus petit des deux camelots cessa tout à coup de lancer ses appels assourdissants, passa lestement sa marchandise à un camelot voisin, et se dirigea à pas rapides vers un jeune homme qui venait de déboucher par le boulevard Montmartre, et se disposait à tourner l'angle de la rue.

Ce jeune homme n'était autre que René, qui arrivait ponctuel au rendez-vous donné.

Il n'avait pas fait dix pas que le camelot le rejoignit, et le poussant légèrement du coude, lui jeta à l'oreille ces deux mots : *Brunette et Bridard*.

René se retourna.

— Est-ce à moi que vous en avez? interrogea-t-il en dévisageant son étrange interlocuteur.

— A vous, répondit celui-ci, si vous êtes disposé à me suivre.

— Où devez-vous me conduire?

— A deux pas; venez et vous verrez.

Et il se mit en marche.

René le suivit.

Ils descendirent de la sorte la rue Montmartre, s'engagèrent dans la rue du Croissant et continuèrent d'avancer jusqu'aux approches des dernières maisons.

Quand il eut atteint à cet endroit où la rue se rétrécit de manière à ne plus offrir au passant que la largeur d'une ruelle, le guide de René s'arrêta.

— Sommes-nous déjà arrivés? demanda le jeune homme.

— C'est ici! répondit l'autre.

Et il lui indiqua du geste une maison de fort mauvaise apparence, dont la porte d'entrée affectait des airs de porte cochère et au-dessus de laquelle on lisait ces mots, que l'humidité avait légèrement émiettés :

HOTEL DE BOURGOGNE

On loge à la nuit.

Tout cela ne payait pas de mine et semblait fort suspect, mais René était résolu à aller jusqu'au bout, et ce fut lui qui invita son guide à reprendre sa marche.

Mais au lieu d'obéir, ce dernier fit un geste qui commandait la prudence, et René le vit plonger, à plusieurs reprises, des regards soupçonneux dans l'ombre des portes voisines.

— Qu'y a-t-il? demanda René.

— Rien... seulement, j'avais cru voir...

— Quoi donc?

— La rousse!

— Qu'avez-vous à craindre d'elle?

Le guide eut un geste de stupéfaction et étouffa un fou rire dans ses dix doigts.

Puis, jetant à la nuit un coup de sifflet retentissant, il franchit le seuil de la porte, et enfila un long couloir sombre où régnait une humidité visqueuse, qui tomba sur les épaules de René comme un manteau de neige.

Au bout du couloir, ils trouvèrent un escalier, qu'éclairait fort imparfaitement un quinquet fumeux et dont les marches de pierre étaient ébréchées par un long usage. René les gravit un peu à tâtons, et c'est ainsi qu'ils atteignirent le palier du second étage.

Deux portes donnaient sur ce palier. Le guide alla immédiatement frapper à celle de gauche.

Dix secondes s'écoulèrent... puis, on entendit remuer à l'intérieur.

— Qui est là? demanda une voix rude et sonore... Est-ce toi, Filoche?

— C'est moi! répondit le guide.

— Serais-tu seul?

— Bridard et Brunette...

— C'est bien!

La porte s'ouvrit, et René et Filoche entrèrent dans une sorte d'antichambre, aussi mal éclairée que l'escalier.

Cependant, l'homme qui avait ouvert, avait pris le bras de Filoche et venait de l'entraîner à l'extrémité de l'antichambre.



Tu m'as recueillie, un soir d'hiver, au coin d'une rue (P. 525.)

Puis baissant la voix :

— C'est toi qui as sifflé, tout à l'heure ! dit-il, avec un éclair dans les yeux.

— Oui, répondit Filoche.

— Tu as donc vu quelque chose ?

— Peut-être bien... seulement, j'ai pas pu vérifier.

— Eh bien... retournes-y... observe et guette... et, au moindre danger, tout le monde sur le pont !... Va.

Filoche ne se fit pas répéter l'invitation ; presque aussitôt, il disparaissait, et on l'entendait dégringoler l'escalier quatre à quatre, en s'aidant de la corde grasseuse qui servait de main-courante.

XVIII

Or, voici ce qui s'était passé au second étage de cet *Hôtel de Bourgogne*, une demi-heure environ avant l'arrivée de René et de son guide.

Dans une vaste pièce que précédait l'antichambre, Brunette se trouvait seule avec le père Bridard.

Brunette venait d'arriver ; elle portait un vêtement de faille noire, dont le corsage ajusté et souple faisait ressortir les adorables contours de la taille de la jeune fille ; un chapeau de forme originale donnait à sa physionomie un air mutin qui lui seyait à ravir, et une voilette noire tombait de son front, dissimulant à peine le haut de son visage.

Elle s'était délassée de son pardessus, qu'elle avait jeté sur un meuble, et avait pris place sur un vieux fauteuil en velours d'Utrecht.

Elle était nerveuse ; sa poitrine battait violemment ; de temps à autre, elle y portait les deux mains pour en comprimer les battements.

Le père Bridard se tenait debout devant elle, sans parler, lui donnant ainsi le temps de reprendre possession d'elle-même.

Il y eut un court silence, puis, tout à coup, la jolie enfant releva vivement la tête.

— Voyons, dit-elle, d'un ton saccadé, as-tu fait ce que j'ai commandé l'autre jour ?

— J'ai réuni tous nos camelots, il y a deux jours, répondit le père Bridard ; ils sont tous venus dans cet hôtel où nous sommes, et depuis hier ils sont à leur poste, filant ce Lambert, qui ne vaut pas la peine qu'il va nous donner.

— Peut-être ! fit Brunette ; moi, je pense autrement — Et tu n'as rien appris ?

— Rien encore.

— Ah ! cependant, mon instinct ne me trompe pas... et il faudra bien que je sache...

Une ombre passa sur le front du père Bridard.

— Je ne demande pas mieux, interrompit-il, mais ce n'est pas une raison pour cesser d'être prudent.

— Que veux-tu dire ?

— N'as-tu pas donné rendez-vous à ce jeune homme ?

— René !

— Ne l'attends-tu pas ?

— C'est vrai.

— Il va venir ici ?

— Je l'espère.

Le père Bridard remua la tête en grommelant quelques mots inarticulés.

La main de Brunette eut une contraction nerveuse.

— Tu es mécontent, dit-elle, tu as peur que ce jeune homme ne commette quelque indiscretion...

— Moi ! repartit le vieillard, je n'ai peur de rien, et on le sait bien... mais ce que je redoute, ce sont les dangers auxquels tu t'exposes toi-même, en agissant comme tu le fais !

Brunette fit un mouvement.

— Qu'ai-je donc à craindre ? dit-elle d'un accent troublé.

— Tout !... Tu n'ignores pas, n'est-il pas vrai, que je te suis dévoué comme un chien ; et que le jour où il te faudra ma vie, tu pourras la demander avec l'assurance que tu me trouveras prêt à te la donner. Mais si je suis indifférent à ce qui me concerne, il n'en est pas de même pour ce qui te touche.

— Crois-tu que René d'Harville...

M. d'Harville n'est pas dangereux !... mais il est jeune, communicatif, amoureux... Son ami, M. Horace, un fin celui-là, l'a présenté l'autre soir chez M^{me} Pradié, et je n'ai pas besoin de te dire qu'à la moindre imprudence chevaleresque de sa part, il pourrait bien ne jamais revoir les bords de la Garonne.

La jeune fille frissonna.

— Tu as raison, balbutia-t-elle, en pâissant.

Le vieillard secoua la tête, d'un air paternel.

— Et puis, poursuivit-il, nous vivons dans un monde où l'on est bien soupçonneux... Parmi ces camelots qui nous entourent, il y en a de bons, mais il y en a de mauvais aussi ! Sous le couvert du métier qu'ils exercent ostensiblement, combien n'en avons-nous pas vu qui disparaissent tout à coup pour faire un tour à la *Nouvelle* ! Si ceux-là se doutaient du but que nous poursuivons, si un jour quelqu'un venait leur révéler que le père Bridard s'est appelé autrefois

le père Bricole, et qu'il a été un des plus fins limiers de la police, ah! ce serait terrible, et nous y resterions, toi et moi!

— Mais tu n'as pas cela à craindre, dit Brunette.

— Non!... depuis tant d'années, j'ai bien changé, et il n'y en a que deux, dont les indiscretions pourraient nous gêner...

— Qui cela?

— Ce Lambert!

— Tu l'as connu?

— Il y a longtemps... mais je crois bien qu'il m'a oublié; ou, en tout cas, qu'il a de bonnes raisons pour ne pas me reconnaître.

— Et l'autre?

— L'autre, c'est différent...

— Quel est-il?

— Tu l'as vu hier.

— Caminade?

— Précisément... un bon garçon; cœur franc, loyal, qui ne m'a pas reconnu, lui; et dont, au surplus, il n'y a rien de mauvais à redouter.

Brunette eut un doux sourire.

— Eh bien, dit-elle, d'un ton ému, ça me fait plaisir ce que tu me dis là.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas! mais il me plaît, celui-là; et je préfère avoir à l'aimer qu'à le haïr... c'est drôle... n'est-ce pas; on ne se rend pas compte de ces choses-là... mais, quand je l'ai vu hier, il m'a semblé que ce n'était pas la première fois que je le voyais...

Bridard remua lentement la tête.

— Après tout, dit-il, tout cela importe peu, et si je t'ai parlé comme je l'ai fait, ce n'est pas certes pour moi, qui ai si peu de temps à vivre, mais pour toi, qui es jeune, jolie et qui seras aimée comme tu mérites de l'être.

Voilà ce qu'il ne faut pas oublier, vois-tu, et si tu veux atteindre ton but, c'est surtout de prudence que tu dois faire preuve!

La jeune fille remercia d'un geste attendri et demeura un moment pensive.

Puis, elle reprit peu après :

— Tu es un sage, dit-elle, et je ne saurai jamais assez reconnaître les services que tu m'as rendus.

— Qui parle de cela?

— Moi! qui veux que tu saches combien je t'aime et t'estime.

— Je le sais, et cela me suffit, répondit le vieillard.

— C'est possible, continua Brunette, mais cela ne me suffit pas, à moi! Crois-tu que je puisse jamais oublier comment tu m'as recueillie un soir d'hiver, au coin d'une rue où je serais morte de faim et de froid, si Dieu ne t'avait

envoyé sur mon chemin?... Toi, cependant, tu as eu pitié de la pauvre abandonnée; tu m'as amenée ici, sans me demander d'où je venais, ni par quelle bizarre circonstance je me trouvais là!...

Quand tu voulus m'interroger, je refusai de répondre. Quoique toute jeune, je portais en moi un secret terrible que je voulais garder pour moi seule; et en dépit de ma discrétion qui pouvait à bon droit te paraître suspecte, tu pris soin de mon enfance; et depuis il ne s'est pas passé un jour sans que tu m'aies entourée de sollicitude et de tendresse.

Tu as fait plus encore, continua Brunette après quelques minutes de silence. C'est toi qui m'as conduite chez M. Desgranges, qui, seul, devait connaître le secret que je portais en moi, et qui, seul, pouvait m'aider à atteindre le but que je poursuivais. Voilà pourquoi je t'aime, mon bon Bricole, et pourquoi, quand je vivrais cent ans, je n'oublierai jamais le service rendu.

Le père Bricole haussa les épaules.

— S'il y a un mérite à ce que j'ai fait, répliqua-t-il, il revient moins à moi qu'à mes camarades, qui t'ont pour ainsi dire adoptée... Si bien que depuis ils ne t'appellent plus que *la Fille des Camelots!*

Brunette eut un sourire à ces mots, et sa main alla serrer celle du père Bricole.

— *La Fille des Camelots!* répéta-t-elle; oui, c'est mon nom, et il m'est cher! car c'est à lui que je dois d'avoir pu poursuivre le but que je m'étais proposé, et le jour où je l'aurai atteint, je jure bien qu'aucun de vous n'aura à se plaindre de ma générosité.

Le vieux camelot protesta du geste.

— Pour ce qui est de ça, minute! interrompit-il vivement; et quand viendra le moment de régler nos comptes, c'est encore moi qui devrai du retour.

— Tu veux te moquer? fit Brunette.

— Eh! non, mille fois non, continua le père Bricole, car, s'il y a eu sauvetage, c'est du mien qu'il faut parler! Avant de t'avoir rencontrée, est-ce que je n'étais pas le plus mauvais garnement qui hâtait le pavé de Paris? J'avais fait tous les métiers, et j'étais sur une pente au bout de laquelle il y a le baigne et pis que cela encore... Ne pâlis pas! C'est la vérité, et elle ne me fait plus peur aujourd'hui... Voilà ce que j'étais et ce que je serais devenu... si, une nuit, je n'avais pas rencontré sur ma route une jolie enfant, bien mignonne, bien caressante, dont le doux regard a suffi pour éclairer ma conscience et m'y faire voir ce qu'il s'y préparait de terrible... Ces choses-là, vois-tu, petite, on vivrait cent ans qu'on se les rappellerait toujours... C'est comme si on avait vu le triangle de l'échafaud au-dessus de sa tête, — on en garde le frisson toute sa vie.

— Oui, oui, je comprends, balbutia Brunette interdite; mais cela me glace; parlons d'autre chose, veux-tu?

— Je veux bien.

— Tu sais que j'attends René.

— Dois-je rester ici pendant votre entretien?

— Non; tu te tiendras dans l'autichambre, et dès que je lui aurai parlé, je te dirai ce que tu devras faire.

Le père Bricole fit quelques pas pour se retirer; mais il se ravisa.

— Un mot encore, fit-il d'un ton bref... Ne me disais-tu pas que M. Desgranges allait mieux?... Comment se trouvait-il aujourd'hui?

A cette question, la petite Brunette eut un éclair dans les yeux.

— Mon Dieu! balbutia-t-elle... pourvu que ce ne soit pas encore une illusion... J'ai eu tant de cruelles déceptions, depuis le fatal événement! Bien souvent, j'ai constaté dans son état certaines améliorations qui me rendaient folle de joie. J'ai cru que Dieu avait enfin entendu ma prière, et qu'il allait lui rendre la raison. — Vain espoir — au moment où je croyais qu'il allait parler, je le voyais retomber dans sa torpeur et dans son abattement.

— Cependant...

— Oui, depuis quelques jours, e me suis reprise à espérer; il me semble que l'œil est moins troublé; de temps en temps, je sens sa main presser la mienne, et hier j'ai surpris une larme sur sa joue creuse et pâle.

— C'est un symptôme, cela.

— Ce soir même, au moment où j'allais le quitter, sa lèvre a essayé de sourire et il m'a enveloppée d'un regard si intelligent et si doux que j'en ai été bouleversée.

— Et le docteur, que pense-t-il de cela?

— Le docteur n'ose encore se prononcer. Mais il m'assure que si cet état se prolonge, si l'amélioration s'accroît, d'ici à la fin de la semaine, il n'est pas douteux qu'il ne revienne à la raison. Ah! si cela était possible!

— Pourquoi pas?

— Je ne sais pas... j'ai peur! Songe donc, si nous pouvions apprendre enfin ce qu'il y avait dans ce portefeuille qu'il portait sur lui, au moment du meurtre!

— L'assassin passerait un mauvais quart d'heure, c'est sûr.

— D'ailleurs, j'ai un autre espoir!... Si le mieux se continue, le docteur permettra qu'on le transporte à Trémel... Une fois là... près du château de Longneville... qui sait si la lumière ne se fera pas dans son esprit... et alors! alors!...

Brunette pressa son front de sa main frémissante, et elle se prit à songer...

Tout à coup, elle se dressa, l'œil ardent et l'oreille tendue.

Un signal venait de retentir au dehors.

— Qu'est cela? dit Bricole, en fronçant le sourcil.

— Filoche, sans doute, répondit Brunette, qui nous annonce son arrivée.

Bricole remua la tête.

— Possible... dit-il... mais ce n'est pas le signal qui était convenu, et s'il nous prévient, c'est qu'il a aperçu quelque chose de louche.

— Eh bien!... va voir et tu viendras me dire.

Le père Bricole se précipita dans l'antichambre, et il se disposait à ouvrir, quand trois coups furent frappés à la porte.

C'était Filoche accompagné de René, et nous avons raconté plus haut ce qui s'était passé, et l'ordre que Bricole avait donné au jeune camelot.

Pendant que ce dernier dégringolait l'escalier, René pénétrait dans la chambre où l'attendait Brunette.

XIX

Dès que René se trouva seul en présence de la jolie enfant, il éprouva un embarras inattendu, en remarquant que Brunette n'était ni moins émue ni moins troublée que lui.

Il était venu avec la ferme volonté de l'interroger : il ne pouvait douter que cette étrange jeune fille n'eût pénétré une partie du mystère de sa vie, et il était bien résolu à ne pas la quitter sans avoir exigé et obtenu d'elle une confidence qu'il intéressait si profondément.

Mais en la voyant si pâle, les yeux baissés, le sein gonflé, une sorte de pitié le prit tout à coup, et tous ses projets s'évanouirent à l'idée de l'espèce de violence qu'il méditait!...

Et puis, quoi qu'il fit, il ne pouvait se dégager entièrement de la sympathie qu'elle lui avait inspirée dès le premier moment; quand il la revit, et qu'il constata de nouveau à quel point elle ressemblait à Raymonde, il ne parvint pas à les distinguer l'une de l'autre et les confondit toutes deux dans le même sentiment de respect chevaleresque qu'il nourrissait pour l'amie de Laura!

Après quelques secondes d'hésitation et de silence, il se rapprocha donc de Brunette et lui tendit la main.

— Vous m'avez adressé un appel auquel je ne pouvais pas me dérober, dit-il d'une voix douce et ferme; vous voyez que je n'ai pas hésité.

Brunette serra la main qu'il lui offrait.

— Je vous en remercie, répondit-elle d'une voix encore un peu tremblante, quoiqu'elle se fût déjà remise; j'ignore quand j'aurais pu venir, et les choses que j'ai à vous dire sont assez graves pour que je n'aie pas cru devoir les confier à un intermédiaire indifférent, qui eût pu devenir dangeureux.

— De quoi s'agit-il? interrogea René.

— De vous... rien que de vous, dit Brunette.



Une nuit, nous étions restés seuls. (P. 531.)

- Cependant...
- Serait-ce que vous éprouveriez certaine répugnance à me devoir quelque service?
- Ne pensez pas cela.
- Alors, je ne vois pas...
- René eut un geste décidé et s'assit brusquement auprès de la jolie fille.

— Vous avez raison, dit-il, et je ne veux plus faire d'autre objection ; d'ailleurs, pourquoi le cacherais-je ? dès l'heure où je vous ai vue, je me suis senti attiré vers vous par quelque chose d'inattendu et de supérieur. On ne raisonne pas avec de pareils entraînements... et je n'entends pas m'en défendre davantage. Parlez donc, mon enfant ; dites-moi ce que vous avez à me demander, et croyez d'avance que je serai heureux de faire quelque chose qui puisse vous être agréable.

Brunette eut un sourire d'une inexprimable mélancolie.

— Ce qui me sera agréable, à moi, répondit-elle, ce sera d'être assurée que vous suivrez le conseil que j'ai à vous donner, sans chercher à deviner le but que je veux atteindre et auquel, depuis longtemps déjà, j'ai voué toute ma vie.

— Encore une fois, parlez, insista René, que toutes ces réticences commençaient à intriguer vivement.

— Et vous aurez confiance ? poursuivit Brunette.

— Je vous le jure !

— Vous m'obéirez avec une soumission aveugle ?

— Aveugle ?

— Oui, monsieur René... et si vous faites cela, je vous promets que quelqu'un que vous aimez, dit-on, s'en montrera reconnaissante.

— Raymonde ! fit le jeune homme avec un cri.

— Oui, Raymonde.

— Ah ! si c'est d'elle qu'il s'agit, dites, que faut-il faire?... je suis prêt !

Brunette parut se recueillir un moment, puis, peu après, elle reprit ; et sa voix emprunta dès lors des intonations tantôt douces et tantôt graves, comme si elle eût parlé d'un rêve lointain qu'elle évoquait :

— Il y a en Normandie, dit-elle, sur le bord de la mer, un vieux château qui, après avoir appartenu à une famille de gentilshommes, est devenu la propriété de M^{me} Pradié.

— Le château de Longueville ! fit René — je le connais.

— Et vous connaissez aussi sans doute, à deux kilomètres à peine du manoir, un pauvre petit bourg, formé par l'agglomération d'une trentaine de cabanes, et que l'on nomme...

— Trémel!... le bourg de Trémel ! interrompit le jeune homme en pressant sa poitrine de ses deux mains... Quel souvenir vous évoquez là!... Sainte oasis où j'ai passé les premières années de ma vie!... Ah ! quoique je n'y sois pas retourné depuis, je n'ai rien oublié de cette époque lointaine, et aujourd'hui je pourrais dire encore les noms de presque tous ses habitants.

— Guillaumin ! ajouta Brunette avec un frais sourire.

— Oui... oui... Guillaumin surtout ! le brave marin, l'intrépide pilote...

C'est lui, le digne homme, qui a pris soin de mon enfance; et plus d'une fois, depuis, j'ai cru sentir la rude étreinte dont ses doigts calleux broyaient mes mains d'enfant.

Et pendant quelques secondes il demeura comme absorbé par les souvenirs qui l'assaillaient en foule.

Tout à coup, il releva le front et regarda Brunette avec une sorte de stupeur.

— Mais vous-même, dit-il, vous avez donc habité ce pays?... D'où vient... alors...

A cette question, Brunette eut un moment de suprême hésitation; elle parut se consulter, resta quelques secondes pensive et irrésolue, puis, prenant enfin son parti, elle releva lentement le front et enveloppa le jeune homme d'un regard plein d'effluves.

— Moi, répondit-elle, en rougissant, comme si elle eût proféré un mensonge, j'ai vécu aussi quelques années à Trémel; quand j'y suis arrivée, il y avait déjà quelques années que vous en étiez parti; mais on y gardait votre souvenir: souvent, à la veillée, par les nuits d'hiver, quand par hasard votre nom était prononcé, le vieux pilote prenait des airs sombres, et il nous racontait sur vous des histoires, comme je n'en avais jamais entendu. Dans le commencement, cependant, le trouble que j'en éprouvai ne fut pas bien profond, mais peu à peu ces récits s'emparèrent de mon esprit; ma jeune imagination s'exalta et bientôt je ne pus plus penser à autre chose.

— Que vous disait donc Guillaumin? interrogea René.

— Des choses vagues et mystérieuses... Il y avait longtemps qu'il habitait le pays; pour ainsi dire, il ne l'avait jamais quitté; il connaissait tous ceux qui, depuis soixante ans, avaient passé par Trémel et surtout les différents propriétaires qui s'étaient succédé au château de Longueville. On pouvait penser même qu'il avait vécu au château, car il en parlait comme s'il l'eût connu jusque dans ses moindres recoins. Il disait — mais seulement quand il avait bu un peu plus que de raison — il disait qu'il s'était accompli là des drames terribles; qu'il y avait des souterrains que nul n'avait jamais visités et que même il existait certain caveau où l'on découvrirait quelque jour des trésors à rendre riche tous les pêcheurs de Trémel!

— Et c'est tout! dit René, avec un pli ironique à la lèvre.

Il y eut un court silence.

— Je vous ai dit, n'est-ce pas, reprit Brunette peu après, que ces récits ou les auditeurs ne cherchaient que le merveilleux avaient éveillé en moi une curiosité ardente; et certaines réticences du vieux Guillaumin m'ayant amenée à supposer qu'il ne disait pas tout ce qu'il savait, je voulus tout apprendre! et voici ce qui advint: Une nuit, nous étions restés seuls tous les deux, auprès du

foyer éteint; Guillaumin fumait sa pipe, le dos appuyé contre la cheminée, le front baissé, le regard comme rivé au sol. Il y eut un long silence, à la suite duquel, enhardie et résolue, je me levai doucement, et vins m'asseoir auprès de lui... Il ne m'avait pas entendue, et quand je lui pris la main, je le vis secouer la tête comme au sortir d'un rêve.

— Ah! ah! c'est toi! petiote, me dit-il de sa bonne grosse voix... les autres sont partis... pourquoi n'as-tu pas fait comme eux?... Il y a beau temps que tu devrais être couchée!

Je le regardai avec mes yeux les plus doux.

Le brave homme m'aimait beaucoup, et je savais comment le prendre.

— Je suis restée, lui dis-je, parce que j'aime à vous entendre raconter vos histoires.

— Oh! c'est assez pour aujourd'hui, répliqua-t-il; demain, nous aurons le temps de recommencer.

— Demain, je veux bien; mais avant, il y a une chose qui m'intrigue et que je voudrais savoir.

— Quelle chose?

— N'avez-vous pas dit qu'il existe au château de Longueville certaine cachette où l'on a enfoui un trésor?

— Sans doute.

— Eh bien, puisque vous savez cela, pourquoi n'en avez-vous pas fait part à M. Pradié qui est aujourd'hui propriétaire du château?

A cette question que je lui adressais sans y mettre la moindre intention suspecte, le vieux marin se dressa de toute sa hauteur, et m'enveloppa d'un regard défiant.

— Qu'est-ce que cela te fait... que je dise ce secret à M. Pradié? répliqua-t-il en promenant un regard soupçonneux autour de la salle. Est-ce que quelqu'un t'a parlé de ça... ou est-ce de toi-même que tu y as pensé?

— C'est de moi-même.

— Bien vrai!

— Aussi vrai que vous êtes le meilleur des hommes, et que je vous aime comme j'aurais aimé mon père.

Le bon vieux m'attira contre sa poitrine et m'embrassa longuement sur le front.

Puis, il reprit de sa voix lente :

— Ton observation est sensée, et ceux qui, comme toi, ignorent le passé peuvent se laisser surprendre au même étonnement et concevoir la même défiance; les autres, je m'en moque, ainsi que d'un vieux chalut défoncé... Mais toi, c'est différent!... et je ne veux pas que dans ta jeune tête il puisse entrer le moindre souci à ce sujet. Ecoute donc; retiens bien ce que je vais te dire et

promets-moi surtout de ne jamais, tant que je vivrai, révéler à personne les paroles que tu vas entendre.

— Ah! je vous le jure.

— Eh bien!... apprends qu'en effet il y a dans les souterrains du château une cachette où se trouvent renfermés, non un trésor, mais des titres authentiques, qui y ont été déposés par un des derniers propriétaires, pour servir, un jour, à faire rendre à un malheureux enfant abandonné l'héritage et le nom de son père.

— Et cet enfant! vous savez qui il est?

— Oui!

— Pourquoi ne lui révélez-vous pas, à lui, un secret si important?

— Parce que l'on m'a fait jurer de me taire.

— Et vous êtes seul à connaître l'existence de la cachette?

— Seul, je ne crois pas; mais ce qui est certain, c'est qu'il n'existe qu'un homme à qui la même confiance ait pu en être faite.

— Cet homme est à Trémel?

— Il habite Paris et c'est lui qui est chargé de veiller sur l'éducation de l'enfant, jusqu'au jour où la vérité tout entière pourra lui être confiée.

Sur ces dernières paroles de Brunette, René ne put retenir un vif mouvement d'intérêt; mais il se contint presque aussitôt.

— Est-ce tout ce que vous a dit le vieux Guillaumin? demanda-t-il.

— C'est du moins tout ce qu'il me raconta, cette nuit-là.

— Et depuis?

— Depuis, il se montra plus réservé qu'il ne l'avait jamais été, et je crois que je n'en aurais jamais appris plus long, si, à quelque temps de là, le malheureux n'avait succombé aux dures fatigues du métier qu'il exerçait depuis tant d'années.

— Il est mort!

— Et c'est à son heure dernière qu'il me fit appeler près de lui, et compléta sa première confidence.

— Alors... il vous a appris...

Brunette secoua lentement le front.

— Des choses si graves, répondit-elle, qu'à partir de ce jour, je n'eus plus qu'une pensée, quitter Trémel, aller à Paris, et mettre à profit le secret que je tenais des lèvres du mourant.

— Et vous avez mis votre projet à exécution?

— Quelques mois plus tard.

— Seule?

— Tonte seule...

— Et comment... par quel concours de circonstances, vous trouvè-je

aujourd'hui mêlée à ces hommes dont le contact ne peut être que dangereux?...

— Détrompez-vous.

— Ce sont des misérables.

— Pas tous, il y en a de bons.

— Ah! n'importe! vous avez dû être bien malheureuse!

— Je l'ai été quelquefois.

— Et vous n'avez jamais cherché à sortir de cette situation?

— Je n'en sortirai que le jour où j'aurai accompli la mission que je me suis imposée.

René prit la main de la jolie fille.

— Pauvre chère enfant, dit-il d'un ton ému; vous ne pouvez comprendre à quel point je me sens attendri de tout ce que vous venez de me dire. Vous m'avez inspiré un sincère intérêt avant de vous connaître; et, maintenant, il me semble qu'il y a un lien sacré entre vous et moi. Eh bien... soyez franche jusqu'au bout. Ne me cachez rien de votre situation, et si je puis quelque chose pour vous rendre à la vie régulière et heureuse, croyez que je m'y emploierai avec le plus complet dévouement... Je ne suis pas riche, mais je suis seul au monde... et le jour où vous aurez à réclamer de moi un service, quel qu'il soit, je vous assure que vous me trouverez prêt à vous le rendre!

Brunette adressa à son interlocuteur un long regard voilé de larmes.

— Merci, dit-elle, je n'ai besoin de rien et je continuerai de vivre comme j'ai vécu jusqu'à ce jour; mais je retiens votre offre généreuse et quoi qu'il arrive, je n'aurai garde de l'oublier; d'ailleurs, j'en ai assez dit sur ce sujet et c'est d'autres choses que nous avons à nous occuper.

— Qu'y a-t-il encore? interrogea René.

— Il me reste un point important à éclaircir, une dernière confidence à vous faire.

— Laquelle?

— Je vous ai parlé d'un homme qui était chargé de veiller sur l'éducation de l'enfant auquel doivent légitimement revenir les titres cachés au château de Longueville. Mais je ne vous ai pas fait connaître le nom que porte cet homme.

— Quel intérêt cette communication peut-elle avoir pour moi?

— Vous le comprendrez mieux, quand vous saurez que cet homme était employé à la Banque de France... et qu'il s'appelle... Desgranges!

René se leva effaré.

XX

— Desgranges! répéta-t-il en portant ses deux mains à son front. Est-ce possible! Desgranges! le malheureux qui a été dépouillé de papiers mystérieux pendant qu'un audacieux meurtrier assassinait l'homme qui l'accompagnait!

— C'est cela même?

— Et ces papiers... Guillaumin vous a-t-il dit quel intérêt s'y attachait?

— Il n'a pu le dire, mais je l'ai deviné.

— Vous!

— M. Desgranges portait sur lui des documents précieux, qui devaient indiquer à l'héritier l'endroit où il trouverait les titres, sans lesquels la fortune et le rang qui lui appartiennent seront à jamais perdus pour lui.

— Il y a donc un homme qui savait M. Desgranges porteur d'un pareil dépôt?

— C'est certain.

— Et pour se l'approprier et le détruire, cet homme n'a pas reculé devant un crime.

— Vous le voyez.

— Ah! il faut rechercher ce misérable; il faut le découvrir, le livrer à la justice!

— C'est la mission que je me suis imposée, et rien ne m'arrêtera tant que je ne l'aurai pas accomplie.

René se tut, il était violemment ému; mille pensées assiégeaient son esprit; il se promena un moment à travers la chambre, agité, fiévreux, sans prononcer une parole.

Enfin il revint vers la jeune fille et, de nouveau, il allait reprendre la conversation interrompue quand un incident se produisit.

— Ah! il faut que je vous revoie, dit-il avec un geste heurté.

Brunette mit un doigt sur ses lèvres.

— Nous nous reverrons, répondit-elle, en baissant la voix; mais écoutez! n'entendez-vous pas, au-dessous de nous, un bruit de voix animées?

— Qu'importe! fit René, encore tout bouleversé de ce qu'il venait d'entendre.

Brunette s'était précipitée vers la porte: Bricole était entré.

Il avait les sourcils contractés et les poings serres. Il jeta un mauvais regard à René.

— Voyons! qu'as-tu?... qu'est-il arrivé? demanda Brunette d'un ton plein de trouble.

— *La Rousse!* fit Bricole.

— On nous a donc trahis?

— Peut-être... et je crois connaître celui qui a fait le coup.

— Mais si la police est là... elle va venir ici... et il ne faut pas qu'elle m'y trouve... Que faire?

— Tu vas filer.

— Avec René... mais toi...

— Oh! moi, tu sais, ça ne m'effraie pas, et je causerai avec eux. Ne perds pas de temps, hâtez-vous de vous éloigner tous les deux.

Brunette ne fit pas d'autre objection, et elle alla prendre la main de René.

— Venez! dit-elle d'un ton presque impérieux.

René la regarda avec surprise.

— Vous courez donc quelque danger? demanda-t-il vivement.

— Non... ce n'est rien... répondit Brunette.

— C'est que si cela était, il faudrait le dire.

— A quoi bon?

— Ah! tout mon sang, ma vie même, s'il le faut pour vous défendre!

Brunette eut un sourire mélancolique.

— Un tel sacrifice serait inutile, et toute résistance serait dangereuse, répliqua-t-elle; n'hésitez donc pas à me suivre, et quand nous pourrons nous revoir, j'espère que M. Desgranges sera lui-même en état de vous recevoir et de vous parler.

Puis, prenant les devants, elle s'éloigna d'un pas rapide, entraînant René à sa suite.

L'hôtel borgne avait son entrée principale par la rue du Croissant; mais il avait une sortie sur la rue Saint-Joseph.

C'est de ce côté que les deux jeunes gens se dirigèrent.

Bricole les accompagna pendant quelques secondes; mais dès qu'il les put croire à l'abri de toute poursuite, il revint sur ses pas et rentra précipitamment dans la chambre.

Il y retrouva Filoche.

Filoche s'était assis près de la fenêtre et regardait dans la rue étroite et sombre. Il se retourna vers Bricole.

— Eh bien! fit ce dernier... Est-ce fini?

— Pas plus de *Rousse* que dans mon œil.

— Et nos amis?

— Évanouis.

— Tous?

— Tous! et c'est pas dommage, car, par exception, ce soir, la société était bien choisie. M. Macé aurait fait un joli coup de filet.



La porte s'ouvrit et une femme apparut. (P. 514.)

— Sais-tu à qui nous devons cette alerte ?

Filoché haussa les épaules.

— Oh ! il n'est pas besoin de se dévisser pour déchiffrer le rébus, répondit-il, de sa voix trainarde de gavroche ; c'est M. Horace et son ami Caminade.

— Je m'en doutais ! fit Bricole ; ils commencent à devenir gênants et il faudra aviser. Mais, voyons ! est-ce tout ce que tu as à me dire ?

Au lieu de répondre, Filoche alla fermer la porte, que Bricole avait, par mégarde, laissée entr'ouverte.

— Moi ! je n'aime pas les courants d'air, dit-il en revenant vers le vieux camelot, et il ne serait pas bon que ce que j'ai à vous conter aille se loger dans l'oreille d'un autre.

— Tu deviens mystérieux, fit le père Bricole d'un ton enjoué.

— Voilà la chose : l'autre jour vous nous avez priés de filer le nommé Lambert.

— En effet.

— Eh bien ! c'est ce que j'ai fait.

— Tu sais quelque chose ?

— Ah ! dame... on fait ce qu'on peut, n'est-ce pas ? Mais tout de même, je crois que j'ai un indice.

— Sur Lambert ?

— Sur qui donc ? et si je ne vous en ai rien dit, c'est que, jusqu'à hier, ce n'était pas mûr...

— Enfin ! enfin !

— Donc, je l'avais déjà emboîté de six fois, et deux fois je l'avais perdu en route... Peut-être, qu'il n'y mettait pas de malice et qu'il avait des raisons pour ne pas se laisser accompagner ; toujours est-il, qu'il s'éclipsait toujours au moment où je m'y attendais le moins, sans qu'il me fût possible de dire ni par où, ni comment. Mais hier...

— Hier ?

— J'ai serré mon jeu... Je l'ai pris au sortir de la *Chartreuse*, entre onze heures et minuit ; il m'a mené comme ça jusqu'à la Bastille ; le temps était superbe ; n'y avait pas à se plaindre ; alors il a pris la rue Saint-Antoine, et j'ai bien senti tout de suite que nous brûlions ; il devenait plus méfiant et s'arrêtait tous les cent pas, pour regarder à droite et à gauche, sans avoir l'air... Ça dura comme ça un bon quart d'heure, après quoi il enfila deux ou trois mauvaises petites ruelles pour finir par entrer dans la rue Payenne.

Bricole fit un mouvement.

— Rue Payenne, répéta-t-il... C'est bien rue Payenne ? tu en es sûr ?

— Tiens ! est-ce qu'on ne connaît plus son Marais, à présent ?

— Continue.

— Pour lors, nous avons fait une petite halte ; lui, longeant les maisons de droite ; moi, m'enfonçant dans les portes de gauche. Si bien, qu'au bout de cent pas environ, je le vis s'arrêter pour fouiller ses poches ; et je vous réponds, patron, qu'il fallait avoir de bons yeux, parce qu'il faisait noir comme dans un four.

— Après ? après ?

— Après! eh bien! il amena une clef, l'introduisit dans la serrure d'une petite porte, ouvrant dans un mur assez élevé qui donne sur un jardin, en face du numéro 5, et dès qu'il l'eut ouverte, il disparut, sans même prendre la peine de me saluer.

Bricole garda un moment le silence.

Il réfléchissait.

— Et, c'est tout? demanda-t-il bientôt.

— C'est tout, ou à peu près, répondit le gavroche, en étouffant un petit rire ironique.

— J'espère, patron, reprit-il, que vous ne me faites pas l'injure de croire que je suis né d'hier... Une fois l'observation faite, l'important était d'en tirer profit et j'ai aussitôt manœuvré en conséquence.

— Qu'as-tu fait?

— Tiens donc! j'ai pris l'empreinte de la serrure... Ça, ce n'est jamais à négliger... Ça peut toujours servir... On ne sait pas... Enfin, je l'ai prise et, dans la journée, un habile serrurier de mes amis m'offrait une clef semblable à celle que possède le susdit Lambert.

— Tu as cette clef?

— La voici, répondit Filoche, en présentant à Bricole une grosse clef toute neuve, dont ce dernier s'empara.

— Oui! dit-il en même temps, tu as raison, ça peut servir. Mais tu te rappelleras bien, au moins, l'hôtel sur le jardin duquel ouvre cette porte.

— Oh! quant à ça! repartit le gavroche, pour prévenir toute erreur ou omission, je suis retourné rue Payenne.

— Ah! ah!

— J'avais retenu mes *marques* comme disent les marins; il ne m'a pas été difficile de reconnaître le jardin, et d'apprendre que l'hôtel dont il dépend appartient à une certaine M^{me} Pradié.

Bricole ne fut pas maître de lui, et laissa échapper un cri de surprise.

M^{me} Pradié, répéta-t-il, stupéfait... oh! oh! voilà que ça se corse! Tu ne te trompes pas au moins? L'hôtel est bien situé vers le milieu de la rue, avec une grande porte cochère, et un vieux heurtoir sur le battant de gauche.

— Vous y êtes... approuva Filoche... et quand vous voudrez, nous pourrions vérifier tout à notre aise.

Bricole eut un éclair dans les yeux.

— C'est ce que nous allons faire à l'instant même! repliqua-t-il... Viens! suis-moi! et cette fois, mon ami, tu peux te vanter d'avoir renfilé sur une vraie piste.

Pendant que ceci se passait, un rapide colloque, non moins intéressant,

s'engageait dans la rue entre deux personnages dont il vient d'être question : Horace et Caminade.

Ce dernier, selon les instructions d'Horace, s'était porté, au commencement de la soirée, à l'angle du boulevard et de la rue Montmartre et, admirablement grîmé en camelot, il avait, tout en criant ses *camards*, surveillé attentivement les faits et gestes de son concurrent Filoche.

Dès qu'il avait vu celui-ci quitter la place pour s'éloigner avec René, il s'était empressé de plier bagage, et les avait suivis jusqu'à l'*Hôtel de Bourgogne*.

Une fois là, il avait attendu une bonne demi-heure, pendant laquelle il avait vu rôder certains personnages d'allures suspectes, sur le compte desquels il ne se trompa point longtemps.

C'étaient, à n'en pas douter, des agents de la sûreté, envoyés là pour quelque œuvre nocturne.

Ils allaient, venaient, lançant des regards inquiets à l'ex-baryton, flairant quelque confrère irrégulier et s'étonnant de ne pas le reconnaître.

Caminade, lui, se laissait faire et continuait d'arpenter philosophiquement la rue.

Horace lui avait commandé de l'attendre en cet endroit, et fidèle à la consigne, il attendait.

Tout à coup, cependant, un mouvement s'opéra parmi les agents de la sûreté; trois ou quatre d'entre eux se précipitèrent vers la porte de l'hôtel et disparurent dans le couloir par lequel on y accédait.

Et alors, il entendit un murmure confus de voix effarées, de jurons énergiques, de portes fermées avec violence... quelque chose qui ressemblait à une bousculade; puis le silence succéda brusquement au brouhaha; les fenêtres, naguère éclairées, s'éteignirent, et un calme profond remplaça le tumulte passager.

Caminade plongeait son regard dans la profondeur sombre du couloir, curieux et impatient de voir ce qui allait en sortir.

Il n'en sortit rien!

Seulement, au bout de quelques minutes, et comme il allait se retirer un peu désappointé, il sentit une main qui le touchait à l'épaule.

C'était Horace.

— Eh bien, interrogea le jeune gentilhomme, les as-tu vus?

— Je n'ai rien vu du tout, répondit Caminade.

— Cependant, la police dont j'avais sollicité le concours a dû envoyer ici quelques agents.

— Je les ai bien reconnus!

— Alors ils ont pénétré dans l'hôtel?

— Parfaitement

— Et à cette heure... Brunette et son ami Bridard...

Caminade eut un geste d'ironique compassion :

— Je ne voudrais pas vous être désagréable, monsieur Horace, interrompit-il ; mais ce n'est pas vous, que j'appellerai jamais à remplacer M. Claude.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire, que, contrairement à ce que vous supposez, Bridard et M^{me} Brunette doivent être loin, s'ils courent toujours.

Et comme Horace le regardait, hésitant à comprendre,

— Voyez-vous, poursuivit Caminade... Ces choses-là sont élémentaires, et si je m'étonne de quelque chose, c'est que la police se soit laissé refaire aussi facilement ; à moins qu'il n'y ait un mystère là-dessous, et que le nommé Bridard... Enfin ! c'est à sonder et nous y songerons.

— Explique-toi !

— Bon ! il n'est pas besoin de tant d'explications : la maison a deux issues, parbleu ! l'une donnant sur la rue du Croissant et l'autre sur la rue Saint-Joseph, comme qui dirait *la sortie des artistes* ! comprenez-vous ?

— A merveille.

— De sorte que, pendant que les agents pénétraient par ce côté, les camelots s'évanouissaient par l'autre.

— C'est vraisemblable, et dès lors nous n'avons plus rien à faire ici.

— C'est mon avis.

— En ce cas, nous allons nous séparer.

Caminade releva le front.

— Quant à ça, répliqua-t-il, c'est une autre paire de manches ; il est onze heures à peine, et si votre nuit n'est pas retenue...

— Je suis libre.

— Eh bien, accordez-la-moi... et je vous promets que vous ne vous repentirez pas de m'avoir accompagné.

— Où veux-tu me conduire ?...

Caminade eut un sourire.

— Nous ne sommes plus au temps de la Tour de Nesle !... poursuivit-il, et je ne vous demanderai pas de vous laisser bander les yeux... mais je puis vous assurer que je vous ferai voir des choses dont vous ne vous doutez pas, tout Parisien que vous êtes.

— Tu m'intrigues.

— Il n'y a pas de mal à cela.

— Donc, tu me conduis ?...

— Rue Payenne, derrière l'hôtel de M^{me} Pradié.

Horace fit un soubresaut et recula de deux pas.

XX

— M^{me} Pradié... balloufina-t-il. Tu as bien prononcé le nom de M^{me} Pradié!

— Parbleu!

— Mais qui t'a dit?

— Venez, et je vous conterai la chose. Ça vous va-t-il?

— Partons! fit Horace d'un ton résolu.

Ils s'éloignèrent.

Quand ils eurent atteint la rue du Caire, prenant ainsi la direction du Marais, Caminade alluma un cigare qu'Horace venait de lui offrir, et après avoir lancé quelques bouffées de fumée dans l'air vif de la nuit, il reprit la conversation.

Jusque-là ils avaient gardé le silence, marchant sans échanger une parole, mais également impatients, Horace d'apprendre et Caminade de parler.

— Je vais vous expliquer ça, dit ce dernier; c'est la Cagnotte qui m'a fait la confidence, et comme elle ne m'a pas recommandé de ne pas vous le raconter et qu'elle a du reste un grand faible pour vous...

— Tu crois! interrompit Horace.

— Ça, c'est encore une chose qu'il faudra creuser... parce que, avec ces drôles de femmes, on n'est jamais sûr de rien. Mais ne nous laissons pas détourner... Donc, c'est la Cagnotte! je l'ai vue ce matin... elle est très préoccupée. C'est dans quelques jours qu'elle débute, et il s'agit pour elle d'une grosse partie... Cependant, malgré le tintoin que ça lui donne, il y a une chose qui ne la quitte pas, qui l'obsède et qui souvent l'empêche de dormir.

— Qu'est-ce donc?

— L'affaire d'Angoulême.

— En quoi cela peut-il l'intéresser?

— Est-ce qu'on sait! La Cagnotte a été fort impressionnée... Elle est convaincue que l'assassin a passé, cette nuit-là, par le compartiment que nous occupions; elle se rappelle, ou croit se rappeler, les traits du meurtrier et je vous ai dit déjà qu'à ses yeux Lambert, vous savez, mon ami Lambert, n'est pas pur de toute complicité dans l'affaire.

— Tout cela est possible; mais quel rapport avec l'hôtel de M^{me} Pradié?

— Nous y arrivons: il paraît, on le lui a assuré du moins, que le dit Lambert a été vu depuis quelque temps, à plusieurs reprises, rôdant rue Payenne, et l'on ajoute même qu'il s'introduit, vers minuit, dans le jardin dépendant de l'hôtel.

— Que va-t-il faire là?

— Je n'en sais rien, et s'il n'y avait que moi, ça me serait fort indifférent; mais il n'en est pas ainsi de la Cagnotte.

— Elle veut savoir?

— Une femme, c'est curieux, et puis il y a...

— Quoi encore?

— M^{lle} Pradié n'est-elle pas courtisée par un jeune homme?

— Le comte de Presles... c'est vrai.

— Eh bien! le comte de Presles, la Cagnotte l'a entrevu quelques minutes seulement, un soir, dans une avant-scène de la Renaissance... et ça l'a frappée.

— Pourquoi?

— Eh! parce qu'elle trouve qu'il ressemble au jeune voyageur de notre compartiment.

— L'assassin?

— Lui-même...

Horace ne put s'empêcher de sourire.

— Quelle folie! répliqua-t-il. La pauvre enfant est impressionnable, comme tu dis; l'émotion qu'elle a éprouvée la reprend chaque fois qu'elle pense à cette effroyable aventure... il faut qu'elle se raisonne.

— C'est ce que je lui ai dit.

— J'irai le lui répéter moi-même; je lui raconterai ce que nous aurons vu cette nuit... et j'espère que je parviendrai à la calmer.

— Je l'espère aussi.

— Eh bien! pressons le pas, mon ami, et puisque nous avons un but défini à notre expédition nocturne, ne négligeons rien pour en tirer profit.

Ils avaient continué de marcher, tout en causant; maintenant, ils approchaient de la rue Payenne.

Minuit sonnait à l'église Saint-Paul.

La nuit était sombre; à peine, de temps en temps, la lune se dégagait-elle des nuages noirs, pour ajouter le doux éclat de ses rayons, à la lumière insuffisante, que les becs de gaz répandaient dans la rue.

Horace et Caminade avancèrent jusqu'à la hauteur du numéro 5, et une fois là, s'arrêtèrent pour se concerter.

Ils n'en eurent pas le temps.

Car en ce moment un bruit de pas se fit entendre à l'extrémité de la rue, et peu après ils virent un homme se diriger vers le mur qui fermait le jardin de l'hôtel et dans lequel s'ouvrit une porte bâtarde qui leur faisait face.

Horace et Caminade se rejetèrent dans l'ombre.

L'homme passa.

Puis, traversant la rue d'un pas délibéré, il alla frapper à la porte bâtarde trois coups également espacés.

C'était un signal. Presque aussitôt, la porte s'ouvrit et une femme apparut sur le seuil.

Horace serra le bras de Caminade à le broyer.

La lune venait de se dégager et éclairait en plein corps le jeune homme et la jeune femme.

C'était M^{lle} Laura Pradié et M. le comte de Presles!

Il y eut un long silence.

Horace ne s'attendait à rien de pareil; il en resta étourdi, presque épouvanté.

En quelques secondes, mille pensées incohérentes lui traversèrent le cerveau.

Laura, à cette heure, seule, attendant un amant, au risque d'être surprise par les valets qui la servaient!

Et le comte de Presles!

Que penser de cet homme, qui, pouvant prétendre à la main de Laura, s'exposait à la déshonorer, avant de devenir son époux? De quel monde venait donc ce comte et quelle œuvre ténébreuse préparait-il?

De son côté, Caminade n'était pas moins agité que le jeune gentilhomme.

Le front penché, les sourcils contractés, il semblait en proie à un désordre violent, cherchant à rappeler un souvenir qu'il ne parvenait pas à fixer.

Il n'avait vu le comte de Presles qu'une seconde, à la clarté de la lune qui s'était instantanément voilée; mais cette seconde avait suffi... et un mouvement plus fort que la volonté même le poussait à pénétrer à son tour dans le jardin.

Il fit quelques pas vers la porte, et ce bruit rendit Horace au sentiment de la réalité.

— Où vas-tu? demanda-t-il avec effort.

— Eh! vous le voyez bien, répliqua l'ex-baryton.

— Tu veux les suivre?

— Pardieu... Prétendez-vous vous arrêter en si beau chemin?

— Mais le comte?

— Je ne vous fais pas l'injure de croire que vous avez peur de lui; mais si vous portez quelque intérêt à cette jeune fille, j'estime qu'il est prudent de ne pas en rester là.

— Et si l'on nous surprenait, exerçant un pareil espionnage?

— Nous dirions que nous avons vu quelque individu suspect s'introduire dans le jardin et que nous avons voulu vérifier... S'il s'agissait de moi seul, on pourrait peut-être me faire un mauvais parti; mais M. Horace de Breuil ne sera pas pris pour un voleur.

D'ailleurs, poursuivit l'ex-baryton, sur un ton singulier et avec un froncement de sourcils, je ne vous ai pas tout dit, et ce comte de Presles...



Raymonde était là, debout et fort pâle sur le seuil. (P. 352.)

- Tu le connais?
 — Pas celui-ci, mais un autre.
 — Lequel?
 — Cela date déjà de loin — et remonte au temps où j'étais jeune — un souvenir d'autrefois, qui m'est resté comme un remords.
 — Un remords?

Caminade passa la main sur son front.

— Ah! Il vaut mieux n'y pas penser, continua-t-il brusquement, ce qui est fait est fait, et il n'y a pas à y revenir, mais, voyez-vous, depuis quelques jours, chaque fois que j'entends prononcer ce nom, c'est plus fort que moi. ça me donne comme un coup dans l'estomac — et vous comprenez... après ce que m'a dit la Cagnotte, que je m'intéresse à ce particulier qui porte ou prend le nom de celui que j'ai connu... Ça, c'est plus fort que moi!...

Et en parlant de la sorte, Caminade se dirigea vers la porte.

Horace voulut l'arrêter encore.

— Nous n'avons pas de clef! objecta-t-il.

Caminade cligna de l'œil.

— Bon! répondit-il, on connaît son affaire... les amoureux sont insouciants, et j'ai remarqué qu'ils avaient laissé la porte entr'ouverte.

— Tu crois!

— Voyez plutôt...!

Et Caminade allait faire quelques pas en avant, quand il s'arrêta brusquement pour prendre à son tour le bras de son compagnon.

— Qu'y a-t-il? fit Horace surpris.

— Silence! plus un mot, dit Caminade à voix basse, en l'entraînant à l'écart, j'entends quelque chose et j'ai comme un vague soupçon de ce que cela peut être...

Horace se tint, et du fond de l'ombre où ils se tenaient cachés tous deux attendirent.

Ce ne fut pas long.

Au bout de deux ou trois minutes, un nouveau personnage s'avança dans la rue Payenne, venant de la rue du Parc-Royal, et marcha droit jusqu'à la porte bâtarde.

Cet homme savait probablement qu'elle n'était point fermée; car il se dirigea sans hésitation vers la porte, la poussa d'un geste assuré et disparut après l'avoir replacée en l'état où il l'avait trouvée.

— Qu'est-ce que cela signifie! murmura Horace au comble de l'étonnement; et quel est cet homme qui entre là comme chez lui?

Caminade remua la tête.

— Je m'en doute bien un peu, répondit-il.

— Tu le connais?

— C'te hêtise.

— Qui est-ce?

— Lambert!

— Lui! Quels rapports peut-il exister entre le comte de Presles et ce misérable?

— Faut croire qu'il y en a.

— A quel propos...

— Je me le demande!... Mais il y a peut-être un moyen de l'apprendre.

— Lequel?...

— *Les chemins sont ouverts... Suivez-moi!*

Horace ne fit plus d'autre objection ; il se sentait décidément intrigué par ce qu'il venait de voir : une curiosité fauve s'était emparée de lui, et il avait hâte de faire la lumière sur toutes ces ténèbres.

Caminade était entré : il le suivit.

XXII

Sans s'être communiqué leurs impressions, Horace et Caminade n'avaient qu'une même préoccupation qui pesait également sur leur esprit, et dans ce qu'ils venaient de voir, un seul fait leur avait surtout paru grave.

C'était la présence, à cette heure de nuit, dans le parc de l'hôtel Pradié, d'un homme aussi suspect que Lambert.

Le comte de Presles commettait un acte assurément blâmable, et l'on pouvait considérer sa conduite comme des plus répréhensibles. Mais il était jeune, il était aimé et il aimait lui-même vraisemblablement, avec tout l'oubli, tout l'enivrement que l'on apporte à son âge dans une première passion. C'était une action condamnable, mais qui, après tout, eût trouvé sa justification dans la jeunesse des deux amants.

Mais Lambert ! Quelle raison plausible eût-il pu donner de sa présence en ces lieux !

Avait-il donc quelque relation dans la domesticité de l'hôtel ? C'était possible... et Caminade, qui avait un faible pour lui malgré son indignité, se rappelait que la dernière fois qu'il l'avait rencontré à Bordeaux, il avait été question entre eux d'une aventure où se trouvait mêlée une femme qui l'emmenait à Paris.

Toutefois, pour être franc, cette explication, tout acceptable qu'elle fût, était loin de lui suffire, et il lui semblait bien qu'il y avait là quelque point noir, qu'il était bon d'éclaircir.

En réfléchissant de la sorte, chacun de son côté, les deux amis avancèrent à pas lents, cherchant à s'orienter dans la nuit augmentée par l'ombre des grands arbres et des massifs.

Heureusement la lune se dégageait de temps à autre, et venait, par moments, les aider à se diriger.

Horace, jusqu'alors, n'avait fréquenté que l'hôtel. C'était la première fois

qu'il pénétrait dans le parc, et quand son regard se fut familiarisé avec l'obscurité, il ne put se défendre d'un premier étonnement...

Outre l'hôtel qu'il connaissait, il remarqua, sur le côté gauche du parc, un pavillon de construction plus moderne, composé d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage, dont il n'avait jamais soupçonné l'existence.

Qui donc occupait ce pavillon et d'où venait qu'à cette heure même les deux fenêtres du premier étaient éclairées par une lumière doucement voilée.

Il se rapprocha et, instinctivement, prêta l'oreille.

Mais, à ce moment, Caminade le poussa du coude.

— Que veux-tu ? demanda Horace à voix basse comme un souffle.

— Je viens de voir nos deux amoureux, répondit l'ex-baryton.

— Où cela ?

— Ils se dirigeaient vers l'hôtel et sont entrés au rez-de-chaussée ; et tenez !... voici que l'une des fenêtres s'éclaire !... Voyez !

Caminade disait vrai.

Après avoir franchi le seuil de la porte bâtarde, le comte de Presles et Laura s'étaient engagés sous les fourrés ombreux et avaient fait un détour pour éviter de passer près du pavillon.

Ils n'échangeaient pas une parole, retenant leur souffle, étouffant le bruit de leurs pas sur le sable des allées.

Enfin, ils atteignirent l'hôtel et pénétrèrent dans un hodoir du rez-de-chaussée, donnant sur une serre dont la porte la mettait en communication avec le pavillon.

Une petite lampe brûlait sur une console en bois de rose et jetait alentour une lumière vaporeuse.

Dès qu'ils furent entrés, Laura ôta d'un geste nerveux le voile de dentelles qu'elle avait jeté sur ses cheveux, répara à la hâte le désordre de sa toilette et revint vers le comte d'un pas heurté et fébrile.

— Enfin ! dit-elle d'un ton mal contenu, nous voici seuls... et j'ai hâte de connaître...

— Comme vous voilà pâle et tremblante ! fit observer le comte.

— Ne nous occupons pas de moi ! mais de vous, interrompit vivement la jeune fille. Ce soir, quand j'ai trouvé votre billet dans ma chambre, où il avait été déposé par une main inconnue, j'ai été toute bouleversée, et je me suis sentie prise d'épouvante... Vous me disiez que vous vouliez me voir cette nuit, que vous aviez à me faire une communication qui ne pouvait, sans danger, être remise à demain, et vous devez penser avec quelle mortelle inquiétude j'ai attendu l'heure indiquée... Quand le moment fut venu, je n'ai pas pu y tenir, et j'ai voulu aller moi-même vous ouvrir.

— C'était bien imprudent.

— Qu'importe!... Du jour où je vous ai aimé. Mario, vous savez bien qu'il n'y a plus rien eu que vous dans ma vie.

— Je sais cela, Laura... et jamais je n'aurai assez de reconnaissance et d'amour pour tout le bonheur que vous m'avez donné!

— Eh bien, n'en parlons plus!... Vous l'avez remarqué vous-même, je suis pâle, tremblante, glacée, et mon cœur est comme suspendu à vos lèvres... Que vous arrive-t-il? dites vite : seriez-vous menacé de quelque nouveau danger? quel malheur me faut-il encore redouter?...

— Je vais partir! répondit le comte.

— Partir! répéta Laura avec un cri sourd; bientôt?...

— Demain.

— Pour longtemps?

— Je ne sais encore.

— Mais, vous ne retournez pas au Brésil?

— Non.

— Enfin, qui vous oblige à me quitter si brusquement?

Le comte attira la jeune fille contre sa poitrine.

— Chère Laura! dit-il d'une voix émue, vous savez bien, n'est-ce pas, que je ne saurais avoir de secret pour vous!... Mais vous n'êtes pas seule ici, et la moindre imprudence...

— Il y a longtemps que ma mère et moi nous n'en sommes plus à nous faire des confidences.

— Aussi ne vous ai-je point parlé de M^{me} Pradié.

— Et de qui donc?

— Cette jeune fille, qui habite le pavillon contigu à l'hôtel...

— Raymonde? C'est le cœur le meilleur et le plus dévoué que je connaisse.

— Je n'y contredis pas : mais ou à tort ou à raison, en observant ses allures singulières, j'ai cru deviner qu'elle cachait, elle aussi, un mystère dans sa vie! N'avez-vous pas remarqué comme elle est soucieuse souvent, et quelle intensité prend son regard quand ce regard s'adresse à moi?

— Quelle idée!...

— Ah! on ne se trompe pas à de pareils symptômes, et je sens bien que cette enfant me hait d'une haine implacable et froide : la plus redoutable des haines!

Laura mit sa main sur les yeux et sur les lèvres du comte.

— Taisez-vous! ne parlez pas ainsi, dit-elle, et surtout voilez ce dur regard que je ne vous ai jamais vu encore! — Pauvre Raymonde... pourquoi vous en voudrait-elle à vous, qu'elle ne connaît pas? — Elle a une haine au cœur... c'est vrai... et elle n'en a pas fait mystère!... Haine vivace, ardente,

implacable comme vous dites... Mais l'objet de cette haine... elle l'ignore elle-même!

— Est-ce possible? fit le comte.

— Ah! vous ne vous rappelez pas, vous, Mario, cette histoire lamentable du crime qui a été commis, il y a un an, sur la ligne de Paris à Bordeaux?

— L'affaire d'Angoulême?

— C'est cela. Un malheureux, assassiné, et M. Desgranges, le père adoptif de Raymonde, frappé d'insensibilité depuis cette nuit fatale! Voilà le souvenir qui pèse sur l'esprit de Raymonde; elle a juré de suppléer la police impuissante, et n'abandonnera sa recherche obstinée que le jour où elle aura livré le criminel à la justice.

Le comte approuva du geste.

— Cela est bien, dit-il gravement, et l'on ne peut qu'admirer un pareil dévouement; au moins, espère-t-elle réussir?

— Jusqu'à présent... elle n'a rien découvert encore.

Mais M. Desgranges peut revenir à la raison.

— Depuis quelques jours, en effet, il s'est produit dans son état une amélioration sensible, et, si faible que soit cette lueur d'espoir, elle a suffi pour rendre un peu de confiance à Raymonde... Songez donc! Si le malheureux vieillard pouvait enfin parler! S'il pouvait dire seulement ce qu'il y avait dans ce portefeuille qu'on lui a volé... quelle lumière sur le mobile du crime!..

Le comte ébaucha un sourire ironique.

— Assurément!... répondit-il. . et je fais des vœux pour qu'il en soit ainsi!

— Ah! vous êtes bon, vous, Mario... Mon Dieu! pourquoi faut-il que vous me quittiez encore; quand donc pourrai-je crier à tous que je vous aime?

— Sur ma vie, Laura, je vous jure qu'avant un mois, vous serez comtesse de Presles.

Et, pour la seconde fois, il prit la belle jeune fille dans ses bras et baissa longuement son front et ses yeux.

Une bizarre expression brillait maintenant dans son regard, et Laura sentit son cœur battre avec violence contre le sien.

— Si vous vouliez... murmura-t-il à voix douce et tendre, nous ne nous quitterions pas!

Laura se dégagea vivement.

— Que dites-vous! s'écria-t-elle; il y aurait un moyen de ne pas nous séparer... et cela dépendrait de moi!...

— Oui... de vous!

— Que faut-il faire?

— Il faut avancer l'époque où vous avez coutume de vous rendre au château de Longueville...

— C'est donc là que vous allez vous-même? Que ne le disiez-vous tout de suite? Ma mère fera peut-être quelques difficultés; mais je déciderai facilement Raymonde à m'accompagner, et si elle hésitait, nous emmènerions M. Desgranges, dont la santé ne pourra que bien se trouver de ce déplacement.

Le comte fit un mouvement, et ses sourcils se contractèrent.

— Qu'avez-vous? interrogea Laura surprise.

— Rien, répondit-il; seulement, vous oubliez que je ne veux mettre que vous seule dans le secret du voyage?

— Mais, Raymonde...

— Raymonde moins que tout autre.

— Ah! vous lui en voulez!

— Non, chère enfant... ne le croyez pas... mais je tiens à notre bonheur, et j'ai peur de tout ce qui peut le menacer... Croyez-moi! prenez garde de trop vous abandonner à cette amitié qui pourrait vous réserver de redoutables surprises. Je connais peu cette jeune fille, mais en raison du sentiment très vif qui vous a rapprochées, j'ai dû me préoccuper d'elle et l'observer avec attention.

— Eh bien?

— Eh bien... pour atteindre le but qu'elle poursuit, et que j'avais pénétré avant que vous ne me l'eussiez confié, Raymonde ne reculera devant rien, et marchera droit et ferme devant elle, dût-elle écraser votre cœur, si vous tentez jamais de lui faire obstacle.

— Ah! je vous ferai revenir de vos injustes préventions.

Un amer sourire releva la lèvre du jeune comte.

— Je ne demande pas mieux, répondit-il; mais jusqu'à ce que vous ayez accompli ce miracle, ne vous livrez pas davantage à cette amie pleine d'énigmes... surtout ne lui livrez pas ceux qui vous aiment et dont le seul bonheur est d'être aimés de vous.

Laura baissa les yeux: à ces paroles, prononcées d'un ton résolu, un frisson avait couru sur ses épaules.

Cependant, en voyant le jeune comte se disposer à s'éloigner, elle revint instantanément à elle-même.

— Alors, vous partez! dit-elle avec effort.

— Je vais vous attendre, répondit le comte.

Et il faisait déjà quelques pas vers la porte, quand il échangea un rapide regard avec la jeune fille.

— Vous avez entendu? fit-il en même temps: on a marché dans la serre.

— En effet, balbutia Laura.

— Cette serre communique avec le pavillon?

— Oui...

— Il y a quelqu'un, là!

— Raymonde, sans doute.

— Elle nous espionne.

— Quelle affreuse pensée vous vient!

— Cependant..

— Non, non, je la connais; je réponds d'elle! Si vous le voulez... je vais ouvrir.

— C'est inutile, je me retire; mais n'oubliez pas la recommandation que je vous ai faite et songez que vous tenez entre vos mains mon bonheur, qui sera bientôt le vôtre.

Et ayant ainsi parlé, il marcha vers la porte qui donnait sur le parc. Laura écouta un moment le bruit de ses pas; puis, quand elle n'entendit plus rien, elle s'élança vers la porte de la serre qu'elle ouvrit.

Elle ne s'était pas trompée.

Raymonde était là, debout et fort pâle, sur le seuil.

XXIII

— Toi! toi, à cette heure? fit Laura avec explosion. Que fais-tu là? Réponds! mais réponds donc!

Raymonde, muette et glacée, s'était avancée de quelques pas; elle semblait sous l'influence de quelque sentiment violent qu'elle avait peine à contenir, et dès qu'elle fut entrée dans le boudoir, elle se laissa tomber sur un fauteuil où elle resta quelques secondes, les deux mains à ses tempes et l'œil atone.

Laura se mordait les lèvres en frappant le parquet d'un pied impatient.

— Tu ne veux donc pas répondre? insista-t-elle d'un ton presque impérieux.

Raymonde écarta ses beaux cheveux blonds qui s'étaient embrouillés sur son front.

— Je vais m'expliquer, dit-elle enfin, mais laisse-moi un moment reprendre possession de moi-même. Tout à l'heure, je me trouvais dans le pavillon, auprès de M. Desgranges, lorsque je crus entendre du bruit dans le parc; alors, machinalement, j'ai jeté un regard au dehors, et j'ai aperçu de la lumière dans ce boudoir. Or, comme je savais qu'aucune autre personne que toi ne pouvait y avoir pénétré, craignant que tu ne fusses indisposée, je n'ai pas hésité.

— De sorte, acheva Laura, d'une voix acérée... de sorte que tu as vu...

— Je n'ai rien vu, répliqua Raymonde, mais j'ai entendu...



Il y avait là des empreintes toutes fraîches. (P. 560.)

— Quoi?

— Tu n'étais pas seule!

— Et tu as reconnu la personne qui se trouvait ici... avec moi?

Raymonde s'efforçait de rester calme, mais il était facile de remarquer qu'elle faisait d'énergiques efforts pour se contenir.

— Oui... répondit-elle... je l'ai reconnue!

— Le comte de Presles? interrompit Laura, avec une intonation de défi. Raymonde remua lentement la tête pendant qu'une ombre glissait sur son front.

— Autrefois... il s'appelait Mario!... reprit-elle aussitôt d'un accent profond... d'où vient qu'il s'appelle aujourd'hui le comte de Presles?

— Eh! qu'importe!

— Pourquoi surtout au lieu de s'envelopper ainsi de mystère, ne te demande-t-il pas loyalement à ta mère?

— Il attend!

— Quoi?

— Dans un mois toute contrainte aura cessé.

— Et d'ici là, tu ne crains pas de t'exposer à être surprise par quelque valet indiscret? Ah! celui-là, certes, est un étrange fiancé qui n'hésite pas à t'entraîner dans une aventure où tu peux trouver la honte et le déshonneur! Tu n'as donc pas pensé à cela, toi, que j'ai connu naguère si réservée et si fière!... Mais comment cet homme a-t-il pu te changer à ce point?

Laura serra nerveusement les mains de Raymonde.

— Tais-toi! tais-toi! dit-elle la gorge étranglée par les sanglots; ne me parle pas ainsi; tu vois bien que je suis sans volonté... ne m'accable pas, je suis si malheureuse, déjà!

— Pourquoi?

— Il va partir!

— Que dis-tu? le comte quitte Paris?

— Oui.

— Bientôt?

— Demain.

— Et où va-t-il?

A cette question si simple Laura frémit et baissa les yeux.

— Mais... je ne sais... balbutia-t-elle interdite, il ne me l'a pas dit... et d'ailleurs...

Raymonde l'arrêta d'un geste presque brutal, et son regard eut un éclair intense.

— Tu mens! dit-elle d'un ton plein d'autorité... ah! tu mens! Tu sais où il va, et tu veux me le cacher.

— Raymonde!...

— Est-ce vrai?

— Mon Dieu! ne me presse pas.

— Sur le bord de quel abîme t'a donc entraînée cet homme, quelle terrible fascination exerce-t-il sur toi, pour que tu repousses ainsi ta meilleure et ta plus sincère amie!

— Par pitié... par grâce... je t'en conjure!

Raymonde demeura un moment comme absorbée dans quelque sombre pensée...

Chose singulière! ce qu'elle venait d'apprendre l'avait fortement émue; et c'est très sincèrement qu'elle s'effrayait de la situation imprudente où son amie se trouvait engagée... Mais un autre sentiment bien plus puissant dominait en même temps son esprit, et on eût pu croire que ce n'était pas de l'intérêt seul de Laura qu'elle avait souci.

Elle reprit peu après, et cette fois, en dépit du trouble qu'elle éprouvait, Laura sentit que sa voix devenait encore plus acérée et elle surprit même sous sa paupière, comme une lueur farouche qu'elle ne lui connaissait pas!

Ainsi, dit Raymonde, tu es bien résolue! Tu refuses de répondre à ma question!... Eh bien, je n'insisterai pas davantage! — Mais ce que tu essayes de me cacher, j'ai le droit de le deviner... et tes réticences, tes hésitations m'éclaircissent suffisamment.

— Que veux-tu dire? interrogea Laura inquiète.

— Je veux dire que je sais où le comte se rend... et tu n'oseras pas nier que le but de son voyage mystérieux ne soit le château de Longueville! — J'ai deviné n'est-ce pas?

— Mais tu sais donc?

— Rien encore. Seulement, avant huit jours, je n'aurai plus rien à apprendre: car, demain, moi aussi, je partirai pour Longueville, et s'il ne te l'a pas confié, je pourrai te dire ce qu'il est allé faire au château.

En parlant ainsi, Raymonde enveloppait Laura d'un long regard plein d'effluves, sous lequel la pauvre enfant baissait les yeux avec une sorte d'épouvante superstitieuse.

Elle joignit les mains, et la voix brisée, le corps défaillant :

— Non! non! tu ne feras pas cela! supplia-t-elle; Raymonde, je te le demande en grâce, au nom de notre amitié. Je t'en conjure! c'est ma vie, mon bonheur qui sont en jeu, et si le comte se doutait...

Raymonde l'interrompit par un ricanement sec et strident.

— Je ne m'étais donc pas trompée! interrompit-elle, en repoussant la malheureuse enfant qui cherchait à s'attacher à elle, comme si elle eût craint qu'elle ne se dérobât... Il ne vent pas que je sache! Il t'a défendu de me faire la confidence de ses projets... Il avait peur, n'est-ce pas, il avait peur?

Laura regarda Raymonde avec stupeur: elle était profondément troublée, écoutait presque sans comprendre, et ne retenait de ce qu'elle entendait, que les mots qui frappaient le plus durement sur son cœur.

— Quelle pensée est donc la tienne! balbutia-t-elle en proie à un abattement sans nom. Voilà maintenant que tu me parles avec colère. Je ne t'ai jamais

vue ainsi, mon Dieu! c'est donc vrai alors, ce qu'il me disait tout à l'heure. C'est donc possible, que tu haïsses celui que j'aime!

— Il t'a dit cela?

— Je n'y voulais pas croire.

— Il a cherché à éveiller ta défiance! Mon amitié pour toi l'effraie; il veut nous séparer.

— Jamais! jamais!

— Ah! prends garde... prends garde... car tu apprendras peut-être trop tard, à quel misérable amour tu avais suspendu ton cœur!...

Laura prit sa tête dans ses deux mains, et fouilla àprement ses beaux cheveux qui se dénouèrent et allèrent inonder ses épaules.

— Par grâce... ne parle plus... écoute-moi! dit-elle éperdue et la poitrine gonflée, tu ne sais pas le mal que tu me fais en ce moment... et tu donnes raison au comte, car ton amitié est cruelle et me torture à plaisir. Tiens! regarde... me voici sans force... je ne peux plus!... que veux-tu que je dise; voyons! Je l'aime... voilà tout! je ne sais pas autre chose, moi! Comment cela est-il arrivé... c'est à peine si je m'en souviens. Nous étions à Trouville, ma mère et moi; il est venu et je l'ai aimé... tout de suite, avant d'avoir demandé qui il était. Je savais qu'il s'appelait Mario, et c'est tout. Puis, il est parti, et quand il est revenu, il portait le titre de comte de Presles. Qu'est-ce que cela ne faisait! c'était l'idéal si longtemps rêvé, et je n'ai même pas cherché à me défendre contre cette séduction qui me prenait par tous les sens, — et tu veux que je le laisse calomnier, lui, si aimant, si chevaleresque! Oh! ne l'espère pas, car tant qu'un battement soulèvera mon cœur, ce cœur lui appartiendra tout entier.

Et elle se laissa retomber sur le divan, accablée, à bout de forces... cachant sa tête dans ses deux mains crispées.

Raymonde se sentit touchée; elle vint s'asseoir doucement à ses côtés.

— Pauvre amie, dit-elle de sa voix la plus tendre; tu l'aimes... et te voilà toute troublée de mes paroles: il ne faut pas m'en vouloir, à moi, qui voudrais te voir heureuse: seulement, tu n'as pas réfléchi... tu t'es laissé surprendre sans chercher à te reconnaître; est-il donc possible que tu aies oublié, en un jour, les traditions d'honneur et de loyauté dans lesquelles tu as été élevée... je te connais bien, moi... et je suis certaine que... s'il t'était prouvé...

— Quoi! quoi! interrompit vivement Laura.

— Si tu apprenais tout à coup que l'homme que tu aimes...

— Le comte?

— Oui... que le comte est indigne de ton amour.

— Lui! lui! Mario... Mon Dieu! vous l'entendez.

— Enfin... si cela était... insista Raymonde, que ferais-tu?

Laura se dressa, l'œil plein d'éclairs, avec un mouvement hautain du front, par lequel elle semblait défier son amie.

— J'ignore et je ne veux pas chercher, dit-elle d'une voix saccadée mais ferme, à quel mobile tu obéis et quel intérêt tu crois servir, en apportant ici une aussi abominable calomnie... Mais il me semble qu'en ce moment, tu exagères singulièrement les privilèges de l'amitié... Pour ce qui me touche, du moins, je ne permettrai pas que tu t'égares plus longtemps. J'aime le comte de Presles. Je l'ai distingué parmi tous ceux qui m'ont fait l'honneur de demander ma main!... Mon amour m'impose le devoir de le protéger et de le défendre, et je veux que l'on sache bien que je n'y faillirai pas, dussé-je perdre, par cette attitude, les affections auxquelles je tiens le plus.

Raymonde fit un mouvement et porta ses deux mains à sa poitrine comme si une vive douleur l'eût frappée au cœur.

— Ainsi, voilà ton dernier mot, dit-elle d'un ton pénétrant; nous allons nous quitter sur ces froides paroles?

— N'est-ce pas toi qui l'auras voulu?

— Nous allons nous séparer?

— Oui...

— Pour toujours?

— Peut-être!

— Et tu t'éloigneras sans une larme, sans un regret, n'emportant pas même un souvenir attendri de notre longue amitié!

Laura gardait le silence.

Le front baissé, les bras ballants le long du corps, elle semblait frappée d'insensibilité.

Seulement à chaque pas que Raymonde faisait en se dirigeant vers la porte de la serre, on voyait un frisson secouer ses épaules demi-nues et sa poitrine se soulever avec effort.

Enfin elle n'y tint plus, et comme Raymonde posait déjà la main sur la serrure, elle poussa un cri déchirant et courut se jeter dans ses bras.

— Non! reste, je le veux, dit-elle à travers ses sanglots; Raymonde! ma Raymonde aimée; et que deviendrai-je, si tu m'abandonnes? D'ailleurs est-ce qu'il faut faire attention aux propos d'une folle? j'étais folle tout à l'heure. Tu l'as bien vu!... aussi pourquoi me parler comme tu l'as fait?

— Alors tu ne veux pas être éclairée?

— Eh bien... c'est cela! laisse-moi à mon ignorance... puisque je suis heureuse ainsi... je sais qu'il m'aime!... que pourrais-tu m'apprendre de plus... je ne veux savoir rien autre chose... tu comprends cela; et désormais nous écarterons ce sujet irritant.

— Pourtant... si quelque révélation inattendue...

— Non! non! ce n'est pas vrai... C'est impossible. Et puis... qu'importe!...

— Que dis-tu?

— Mais je l'aime!... te dis-je... je l'aime, comme je n'ai jamais aimé personne au monde... Mon cœur, ma vie, mon être tout entier est suspendu à cet amour... et si jamais, ô blasphème! il pouvait m'être prouvé que le comte en est indigne, ma résolution ne serait pas douteuse... et c'est dans la mort que j'irais chercher l'oubli d'une aussi effroyable déception.

En parlant de la sorte, la malheureuse enfant alla cacher sa tête éperdue dans la poitrine de Raymonde.

Celle-ci garda le silence, pendant que Laura sanglotait entre ses bras; elle ne savait plus quelle contenance prendre, et se tenait émue jusqu'au fond du cœur.

Toutefois elle se disposait à poursuivre et à tenter de ramener le calme dans son esprit, quand un fait inattendu vint tout à coup l'arracher à la défaillance dont elle se sentait prise elle-même.

Un bruit de pas précipités venait de se faire entendre dans la serre; presque aussitôt, la porte s'était ouverte avec fracas et Yvonne, la vieille qui servait Raymonde et l'aidait dans les soins qu'elle prodiguait à M. Desgranges, parut sur le seuil, le visage bouleversé, les cheveux en désordre, le regard épouvanté.

Dès qu'elle eut aperçu Raymonde, elle courut à elle, agitant ses mains, comme affolée.

— Mademoiselle! mademoiselle! cria-t-elle, venez tout de suite! M. Desgranges se meurt.

XXIV

Raymonde s'était levée pâlisante et épouvantée.

— M. Desgranges! mourant! balbutia-t-elle, est-ce possible!

— Venez! venez! insista la vieille servante; tenez, entendez-vous?

On entendait, en effet, la voix du vieillard qui appelait à lui.

Raymonde se précipita vers la serre, monta les degrés de l'escalier qui menait au pavillon et arriva, en quelques secondes, dans la chambre qu'occupait l'ex-caissier de la Banque.

Laura et Yvonne la suivaient de près.

Toutefois, chemin faisant, elle avait donné l'ordre d'envoyer chercher le médecin qui demeurait rue Culture-Sainte-Catherine, c'est-à-dire à deux pas.

Et dès qu'elle eut pris ce soin, elle marcha d'un pas rapide vers le lit.

La crise avait perdu de son intensité; le vieillard était relativement plus

calme : mais une frépidation nerveuse agitait encore de temps en temps ses bras raidis, et son regard inquiet et effaré s'attachait avec une fixité farouche à la porte qui communiquait avec la chambre de la bonne.

Raymonde voulut lui prendre la main.

— Cher père, c'est moi! dit-elle de sa voix la plus douce... Raymonde... votre Raymonde que vous aimez tant.

Le vieillard n'écoutait pas; son œil grand ouvert ne quittait plus la porte. Il repoussa violemment la jeune fille et étendit le bras, par un geste terrifié.

— Là! c'est par là qu'il a disparu, dit-il d'une voix forte.

— Qui cela? demanda Raymonde.

— Le fantôme!

— Vous l'avez vu?

— Oui! oui!

— C'est peut-être un rêve, une hallucination?

— Ah! tu ne me crois pas. Un rêve, dis-tu... mais je l'ai vu, là, comme je te vois, le misérable!

— Vous étiez donc seul?

Yvonne était allée dans sa chambre, avant de se retirer, pour te demander si tu n'avais pas besoin de ses services... J'étais seul, j'allais m'assoupir, quand, par cette porte, un homme est entré.

— Quel homme?

— Je ne le connais pas.

— Et que vous-a-t-il fait?

Le vieillard eut un frisson, et une lueur traversa son regard.

— Il s'est avancé à pas lents, avec précaution, à travers la chambre, répondit-il d'une voix saccadée; puis s'étant approché et me croyant endormi, il a tiré un flacon de sa poche, et a versé quelques gouttes dans ce verre.

— Celui-ci? interrogea Raymonde, en prenant le verre, et le passant à Laura qui alla le placer sur la cheminée.

— Oui, celui-ci... moi, j'étais glacé, et comme fasciné, je voulais appeler, et ma voix s'étranglait dans ma gorge, mais à un suprême effort que je tentai, il a disparu.

Par cette porte?

— Oui... là! là! il faut qu'on fouille le pavillon... il doit y être encore... ah! le misérable. C'est lui! toujours lui; il craint que je ne revienne à la vie, que je puisse enfin parler! Raymonde! ma pauvre Raymonde... ne me quitte pas... tu vois bien que j'ai peur! Il faut l'atteindre... le livrer à la...

Il n'en put dire davantage, et retomba inerte sur le lit.

— Pauvre homme! murmura Laura fortement impressionnée. C'est une hallucination.

— Qui sait! fit Raymonde.

— Tu crois donc aux fantômes.

— Non! mais le malheureux avait toute sa raison, tout à l'heure... Il y a longtemps que je ne l'avais vu ainsi!... d'ailleurs, on peut toujours vérifier...

Et inconsciemment, elle fit quelques pas dans la direction du chemin que le fantôme avait dû prendre pour fuir.

Ce ne fut pas long.

Dans le premier moment, la recherche à laquelle elle se livra, ne parut, il est vrai, devoir amener aucun résultat. Mais dès qu'elle eut pénétré dans la chambre de la bonne, elle étouffa un cri de stupeur et se baissa vivement vers le parquet.

Il y avait là des empreintes toutes fraîches d'un pied d'homme.

Le vieillard avait donc dit vrai. Un malfaiteur s'était introduit dans sa chambre, avec des intentions qui ne pouvaient être que criminelles.

Au surplus, il était facile de s'en assurer; le verre était encore sur la cheminée et l'analyse de son contenu devait lever bientôt tous les doutes.

Justement, comme Raymonde revenait vers M. Desgranges, le médecin qu'elle avait envoyé chercher montait l'escalier du pavillon.

Elle courut à lui.

— Ah! venez, docteur, dit-elle, si vous saviez.

— Qu'est-il survenu? demanda le médecin; est-ce que M. Desgranges?...

En quelques mots, la jeune fille mit le docteur au courant de la situation; lui raconta ce qu'elle avait vu, et alla prendre le verre, dont elle le pria d'analyser le contenu.

Pendant qu'elle parlait, le médecin avait examiné l'état de M. Desgranges qui, maintenant, paraissait retomber dans une atonie complète...

— La crise est passée... dit-il, quand Raymonde eut achevé; et je ne pense pas que l'incident puisse avoir des conséquences... Mais ce que vous venez de me conter mérite qu'on s'y arrête, et nous allons voir tout de suite...

En même temps, il prit le verre, s'éloigna de quelques pas, ordonnant de le laisser tout entier à son examen.

Cela dura à peine quelques minutes, pendant lesquelles Raymonde et Laura attendaient anxieuses.

Puis, quand le docteur eut fini, il revint vers les deux jeunes filles, le front soucieux et l'attitude grave.

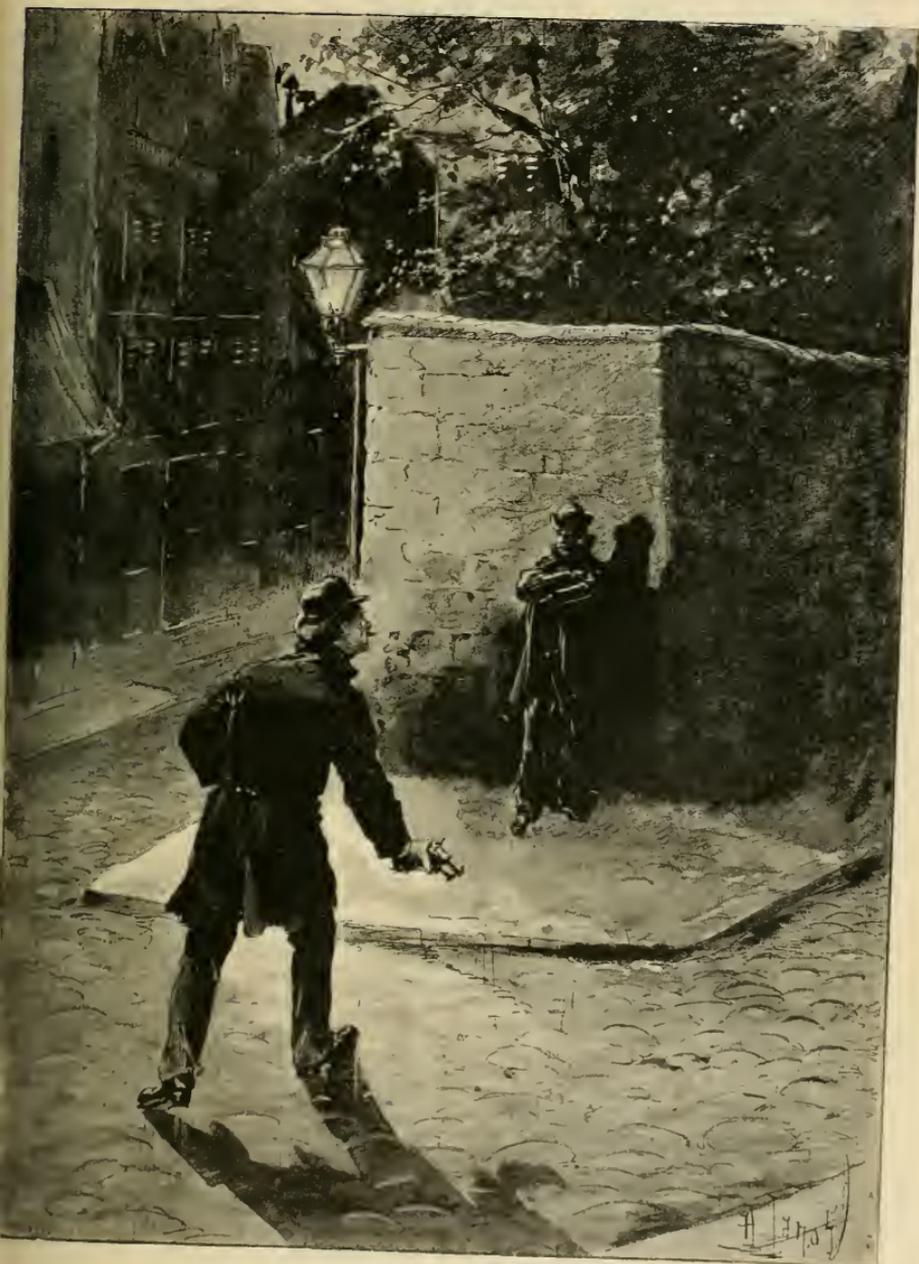
— Eh bien? interrogea Raymonde.

— Il ne peut subsister l'ombre d'un doute.

— Ainsi, ce que l'on a versé dans cette potion?

— Ce sont quelques gouttes d'un poison des plus subtils.

— De sorte que si M. Desgranges l'avait prise...



Il y avait là, devant lui, un homme. (P. 565.)

— Il serait mort foudroyé!

Raymonde frissonna.

— Oh! l'abominable crime! balbutia-t-elle; et ne pouvoir connaître...

— N'avez-vous pas quelque soupçon, objecta le docteur... qui donc peut en vouloir à ce cher et excellent homme?

Raymonde serra ses tempes de ses deux mains.

— Ah!.. il faut savoir, répliqua-t-elle, d'un ton âpre... c'est assez souffrir; et il y a trop longtemps déjà que cette situation dure...

— Il me semble qu'il serait prudent d'informer la justice.

Raymonde eut un geste énergique.

— Non! non! dit-elle; la justice a été impuissante jusqu'aujourd'hui; et c'est autrement qu'il faut agir.

— Que voulez-vous faire?

Raymonde allait répondre; elle s'arrêta et se tourna presque effrayée vers le lit.

M. Desgranges venait de prononcer son nom à voix basse et s'était dressé sur son séant.

Elle s'approcha, suivie du docteur et de Laura; mais le vieillard fronça les sourcils, pendant que sa lèvre se pinçait avec une sorte de colère mal contenue.

— Non! non! dit-il, Raymonde! c'est à elle seule que je veux parler.

On s'écarta avec soumission pour ne pas l'irriter, et quand il se vit avec la jeune fille :

— Approche, plus près, reprit-il; personne ne nous entend?

— Non, mon bon père, répondit Raymonde. Qu'avez-vous à me dire?

— Il faut partir.

— Partir! et où voulez-vous aller?...

— A Longueville.

— Que dites-vous?

— Je le veux.

— Mais le trajet est bien long.

— Qu'importe! je suis mieux... je pourrai supporter le voyage...

— Cependant...

— Il le faut, te dis-je.

— Mais que voulez-vous aller faire au château de Longueville?

— Chut! tais-toi... Ah! pourquoi ai-je oublié si longtemps... j'avais comme un voile sur l'esprit!... Mais maintenant... nous irons... Dieu me donnera la force qui me manque... et puis, tu seras là, toi, tu me soutiendras... Songe donc... pauvre chère petite... tu ne sais pas... le souterrain... là-bas... le, le...

Il n'acheva pas... sa voix faiblissait... une pâleur mâte se répandait sur ses joues... une sorte de râle s'engageait dans sa gorge.

- Mon père !... reposez-vous ! supplia Raymonde...
 — Oui, je veux bien... mais nous partirons...
 — Quand vous voudrez.
 — Demain !
 — Demain, soit ! mais d'ici là...
 — Pauvre enfant... C'est un devoir sacré... et René !... le comte !..

Cette fois, il n'en put dire plus long ; il laissa retomber ses bras, et lui-même s'affaissa sans voix sur le lit.

Nous avons laissé Horace et Caminade au moment où ce dernier avait aperçu le comte de Presles et Laura se dirigeant vers le rez-de-chaussée de l'hôtel ; et ils avaient constaté que, peu après leur disparition, l'une des fenêtres du boudoir s'était éclairée.

Il n'y avait rien à demander de plus, et Horace ne put s'empêcher de savoir gré à M^{lle} Pradié du bon avis qu'elle lui avait donné la dernière fois qu'ils avaient dansé ensemble. Laura aimait le comte de Presles, et après tout, il ne se sentait pas disposé à lui en faire un crime. C'était affaire à elle, en somme, et du moment que son nom n'était pas en jeu, il ne lui appartenait pas de trouver mauvais qu'elle en voulût choisir un autre que le sien.

Toutefois, la présence du comte dans le parc de l'hôtel, à cette heure de nuit, bien et dûment justifiée, il restait encore un autre point à éclaircir, et c'est de ce côté que l'attention de Caminade s'était particulièrement portée

Lambert !

Que faisait-il là ?... Pour quelle œuvre ténébreuse s'était-il introduit dans le parc, et de quel côté avait-il disparu ?

Caminade écoutait et regardait, mais l'obscurité était complète, et il n'entendait plus rien.

Il resta ainsi, anxieux et perplexe, et par une sorte d'instinctive intuition, c'est le pavillon qui devint son principal objectif.

Il se mit à parcourir le parc, et quand il en eut bien battu les divers sentiers, il revint vers le pavillon et s'arrêta à quelque distance.

Au premier étage, une lumière brillait, mais il ignorait qui demeurait là. Il attendit... Horace, à côté de lui, ne soufflait mot.

Une bonne demi-heure s'écoula de la sorte, et le jeune gentilhomme commençait à s'impatienter quand la porte du rez-de-chaussée s'ouvrit, et qu'un homme en sortit.

— C'est le comte ! fit Horace.

— Laissons-le passer, répondit Caminade... Ce n'est pas lui qui nous intéresse ; moi, c'est Lambert que j'attends.

Le comte passa et se dirigea aussitôt du côté de la rue Payenne.

— Et d'un! fit Caminade; l'autre ne va pas tarder... Seulement, je crois qu'il serait adroit d'aller attendre plus loin.

— Pourquoi cela?

— J'ai mon idée! je crois qu'elle est bonne... et tenez! écoutez!

— J'entends remuer dans le pavillon.

— Il n'est que temps... Ce doit être Lambert... Dépêchons! surtout, séparons-nous!... Il ne faut pas qu'il nous voie ensemble... ça le ferait loucher... Venez! Venez!

Et ils gagnèrent la rue Payenne.

Il n'était que temps, comme l'avait dit Caminade : à peine eurent-ils disparu que des pas précipités se firent entendre, et qu'un homme, sortant du pavillon, traversa le parc et se rua vers la porte.

C'était Lambert.

Il avait marché, sans regarder en arrière, et dès qu'il se trouva dans la rue il tourna à droite après une courte hésitation, et fila vers la rue du Parc-Royal.

Alentour, tout était désert et silencieux. Cependant, Lambert n'était pas complètement rassuré.

Sa poitrine se soulevait avec force; de vagues lueurs passaient dans son regard; on eût dit que, de temps à autre, ses jambes flageolaient sous lui.

Il se raidit contre cette défaillance passagère, secoua énergiquement la tête, et frappa le sol d'un pied irrité.

Mais la réaction dura peu.

Comme il arrivait à l'angle de la rue Payenne et de la rue du Parc-Royal, il s'arrêta brusquement et se prit à frissonner dans tout son être.

Il y avait là devant lui un homme adossé au mur, et qui semblait l'attendre.

Il eut presque peur et tira un revolver de sa poche.

Mais au moment où il allait peut-être faire feu, une voix s'éleva, qui se mit à chanter sur le mode ironique :

Tiens! voilà Mathieu,
Comment vas-tu, ma vieille?
Tiens! voilà Mathieu,
Comment vas-tu, mon vieux?

— Caminade! balbutia Lambert, en reprenant subitement son sang-froid.

— Et qui donc? répartit l'ex-baryton, d'un accent de bonne humeur.

— Que fais-tu ici?

— Je sors de Beaumarchais.

— Est-ce que tu y serais engagé?

— Ne blaguons pas Bibi!... il y a mieux que cela; il est question de le transformer en théâtre d'opérette, et j'en serai directeur.

- Mazette! tu te mets bien.
 — Mais toi-même, repartit Caminade, que fais-tu par ici?
 — Moi?
 — Tout à l'heure, je passais rue Payenne... et je t'ai vu.
 — Vraiment!
 — Tu sortais du n° 6.
 — Tais-toi!... Silence! fit Lambert.
 Et, prenant un air discret :
 — Il y a une femme dans l'affaire, dit-il en baissant le ton.
 — Ah! ah! je te connais bien là.

Les femmes! les femmes! il n'y a que ça...
 Tant que la terre tournera..

- Plus bas! te dis-je!
 — C'est juste.
 — Je te conterai cela.
 — Où vas-tu finir ta soirée?
 — Au caboulot du boulevard du Temple.
 — Eh bien! je t'accompagne, et en route nous causerons.

Et en parlant ainsi, Caminade passa son bras sous celui de Lambert, et ils allèrent prendre la rue de Turenne.

XXV

Le lendemain, Caminade se trouvait seul dans la modeste chambre qu'il occupait à l'*Hôtel Brady*.

Il était neuf heures du matin; l'ex-baryton venait de se lever, et il commençait à procéder à sa toilette.

Mais avant de poursuivre, il est utile de donner au lecteur une idée de cet *Hôtel Brady*, qu'il ne connaît probablement pas, et qui est bien cependant une des choses les plus originales et les plus curieuses du Paris contemporain; car c'est là que viennent se remiser, pendant une bonne partie de l'année, les comédiens de province, en quête d'engagements. On comprend quel cachet spécial doit donner à cet immeuble l'étrange population qui l'habite, et quels grouillements il s'y produit à certains mois du printemps et de l'été.

Ouvrez le livre si bien fait de M. Georges Grison intitulé *Paris horrible et Paris original*, et suivez l'indication qu'il donne. Vous ne pourrez assurément trouver un meilleur guide, et, après avoir lu, vous connaîtrez l'hôtel en question, aussi bien que si vous l'aviez habité vous-même.

« Prenez, dit M. Georges Grison, le boulevard de Strasbourg, à gauche, et quand vous aurez passé une quinzaine de maisons levez la tête, vous lirez sur une lanterne ces mots : *Hôtel Brady*. Prenez à votre gauche le passage ; au milieu, n° 67, vous lirez encore *Hôtel Brady*. Continuez jusqu'au faubourg Saint-Denis et regardez encore à gauche pour la troisième fois, la même enseigne : *Hôtel Brady*, frappera vos yeux.

« L'*Hôtel Brady* occupe, en effet, tout l'espace contenu entre le boulevard et le faubourg. Et encore a-t-il été diminué par les expropriations. Avant le percement du boulevard de Strasbourg, il s'étendait jusqu'au bout du faubourg Saint-Martin.

« Il se compose actuellement de cinq corps de bâtiments encastés, étouffés entre de hautes murailles qui lui cachent le soleil. Chacun de ces bâtiments, séparé du suivant par une cour, présente une structure particulière. Un long et étroit couloir, traversant les quatre cours et allant d'un bout à l'autre de l'hôtel, établit une communication entre les diverses parties. Les deux entrées du boulevard et du faubourg ont chacune un concierge, et ce concierge ne s'occupe que du corps de bâtiment dans lequel il est placé.

« Le reste, c'est-à-dire le centre, est sous la haute direction du gerant de l'hôtel, lequel a son bureau dans le passage. Pour plus de sûreté, dès huit heures du soir, une grille de fer coupe en deux le couloir. Tant pis pour les locataires attardés qui, demeurant du côté du faubourg, se trouvent sur le boulevard et *vice versa* ; on ferait plutôt remonter la Seine vers Bercy que de faire ouvrir la grille. Le locataire même qui, causant chez un voisin, ne s'enfuit pas avant la claque de la terrible grille, est forcé de faire le tour pour rentrer chez lui.

« Les cinq corps de bâtiment, ai-je dit, ne se ressemblent pas. Celui qui donne sur le boulevard de Strasbourg est particulièrement curieux. C'est un compromis entre la pagode chinoise et le chalet suisse. Au-dessus d'un petit entre-sol vitré, tellement exigu qu'une personne un peu forte y serait mal à l'aise, sont étagés cinq galeries en retrait pouvant, *ad libitum*, être considérées comme terrasses ou comme falcons. Une porte microscopique et une fenêtre y donnent accès. Comme on a très sagement prévu que les locataires, se mettant à ces galeries, se pencheraient pour regarder sur le boulevard, on les a faites très basses d'étage. Des petites tables disposées sur les côtés et quelques ustensiles de cuisine pendus au mur indiquent à l'observateur que, lorsqu'il fait beau, les habitants des chambres dont dépendent ces galeries s'en servent comme des salles à manger.

« Quant à la partie de l'hôtel qui donne sur le faubourg, elle n'a rien de particulièrement intéressant, mais celle qui constitue les constructions du centre, est à décrire, car c'est le plus invraisemblable enchevêtrement de corridors, de plates-formes, d'échelles de meunier qui vont se raccorder par des voûtes audaciennes aux cinq étages du bâtiment.

« Du rez-de-chaussée au cinquième, les bâtiments que dessert cet escalier sont divisés en cabinets numérotés. Qui en a vu un les a tous vus... C'est uniformément la même cellule, sombre, humide, où le jour vient de dix heures du matin à quatre heures du soir, où le soleil est inconnu. Comme ameublement, un lit dont il ne faut rien dire, une vieille commode dont les tiroirs ne s'ouvrent qu'avec peine et à la condition de ne plus se refermer, un tabouret souvent sans paille, un petit miroir, une petite cheminée, objet de luxe... et voilà tout.

« Ces chambres sont peu agréables, mais elles ont un avantage immense : elles coûtent peu, 16 à 18 francs par mois, 20 francs au maximum pour celles qui donnent sur la cour et ont un peu plus d'air que les autres. Or, pour les artistes qui n'ont pas le gousset bien garni, c'est précieux. D'autant plus qu'ils sont si peu chez eux ! Ils laissent leurs bagages en consignment au chemin de fer, ils sortent dès l'aube, déjeunent et dînent dehors, s'occupent de leurs affaires et ne rentrent qu'à minuit pour se coucher. Ils n'ont pas le temps de voir si la chambre est laide ou jolie.

« Par exemple, il ne faut pas oublier de payer d'avance. Le déménagement « à la cloche de bois » est trop facile. Aussi le gérant a-t-il à ce sujet des instructions avec lesquelles il ne transige jamais.

« Tel est l'hôtel ; telle est la cage où, chaque fin d'hiver, s'abat comme une volée d'oiseaux, — hirondelles de carême, — la bande joyeuse des comédiens de province. A peine sont-ils arrivés que l'aspect de l'hôtel change : de sombre et monotone, il devient pittoresque et bigarré, et pendant tout le temps que durent les vacances et le chômage, il y règne un mouvement, une animation, une promiscuité *sui generis* qui n'a d'équivalent dans aucun autre établissement hospitalier ! »

Caminade était fort connu à l'*Hôtel Brady* ; il y avait habité souvent, à diverses reprises, et c'est toujours avec un nouveau plaisir qu'il y revenait — et qu'on l'y voyait revenir.

Il habitait le corps de logis qui donne sur le boulevard de Strasbourg et occupait une de ces chambres à balcon dont nous avons parlé.

Ce matin-là, quoique rentré très tard, il s'était levé de bonne heure, et à peine debout, il avait procédé à sa toilette.

Il étala sur son lit l'une des deux chemises qu'il possédait, piqua autour du col, à coins cassés, une belle cravate noire, à pois groseille, passa les boutons de nacre aux boutonnières du plastron et des manchettes, et ce soin pris, il alla tirer d'un coffre, dissimulé sous le lit, un pantalon noir qu'il suspendit à l'espagnolette de la fenêtre, pour le brosser avec énergie.

Puis, il s'occupa de ses bottines qu'il se mit à cirer minutieusement ; examina son gilet un peu râpé et qui montrait la corde, le frotta d'encre aux coutures blanchies, et fit subir la même opération à son veston.



Léonor, mon amour brave. (P. 570.)

Tout cela demanda du temps.

Il était huit heures, quand il s'était levé; maintenant, neuf heures venaient de sonner.

Déjà l'hôtel s'éveillait.

Un certain mouvement se faisait entendre alentour. Du fond des chambres voisines, des voix s'élevaient avec des intonations diverses, s'appelant, se

répondant à travers les couloirs, lançant dans le premier désordre du réveil des lazzis empruntés à une langue spéciale, connue des seuls échos de cet étrange hôtel.

— Ohé! Ducarre! es-tu là? — Et toi, là-bas, Reynier? Comment va Suzanne ce matin? — Et Luciani! Vasseur! Maria! Rose! par quel train partez-vous? Est-ce à Bourges, à Nevers ou à Carpentras que nous allons? Ah! mes enfants! quelle noce hier! je ne vous dis que ça! — etc.. etc...

Et tout en continuant de s'apprêter, Caminade écoutait et souriait à ce bourdonnement qui lui rappelait son bon temps.

Il connaissait tous ses voisins, ou à peu près; il savait que l'un venait de Liège, que l'autre allait à Lyon; il aurait raconté les succès de celui-ci, les chutes de celui-là. Vasseur était un jeune premier rôle... Luciani, un ténor léger... des Capoul!... Ducarre tenait l'emploi des premiers comiques en tous genres; Reynier, celui des premiers rôles marqués, père noble... Quant à Suzanne, elle était première soubrette Déjazet, et Maria, amoureuse comique... des jeunes premières.

Caminade les avait vus ici ou là; il avait vécu longtemps cet éternel roman comique que ceux-ci finissaient ou commençaient, et à les entendre toujours gais ou gouailleurs, narguant la misère et rêvant des chances inespérées et impossibles, il lui semblait que sa propre vie repassait devant lui et que son passé tout à coup évoqué lui apportait comme un renouveau de jeunesse et de talent.

Un moment même, ces souvenirs s'imposèrent avec une telle intensité d'impression, que, sans tenir compte du lieu où il se trouvait, redevenu un instant le roi Alphonse de la *Favorite*, il lança aux échos sonores des couloirs la phrase célèbre qu'autrefois il avait si souvent fait applaudir :

Léonor, mon amour brave
Et la terre et le ciel pour toi.
A tes pieds, je suis esclave.
Mais l'amant se relève en roi.
Rien ne peut finir l'ivresse
De mes jours liés aux tiens.
Pour toujours, belle maitresse,
Pour toujours, tu m'appartiens!

Chose singulière et qui témoignerait au besoin des succès qu'il avait dû remporter naguère, à peine les premières notes se furent-elles élevées, qu'un grand silence se fit de tous côtés, et lorsqu'il eut fini, des applaudissements enthousiastes éclatèrent, pour acclamer l'ex-baryton.

Tout le monde était accouru et on lui fit une véritable ovation. — Caminade!... C'est Caminade! ah! quel dommage que tu aies renoncé à la province!... On parle encore de toi, à Toulouse, à Bordeaux, partout! Quelle

voix! Quel talent! Non, ce n'est pas pour dire... on ne chante plus comme ça.

Caminade leur serrait la main à tous, avec une émotion visible; même ses yeux s'étaient voilés de quelques larmes et il remercia avec effusion.

— Non! non! disait-il, c'est fini, il faut savoir se retirer à temps, et c'est ce que j'ai fait.

— Tu l'habillais?

— Je vais déjeuner en ville.

— Et c'est tout ce que tu payes?...

— C'est tout, pour aujourd'hui, répondit Caminade, mais on pourra se revoir, et alors...

Et il se remit à sa toilette, pendant que les autres se retiraient.

Il était près de dix heures, et il ne se laissa plus détourner.

Il avait du reste à peu près fini, et venait de nouer sa cravate, quand le couloir s'emplit d'un nouveau bruit et qu'il entendit des pas s'appuyer sur le plancher du palier.

En même temps, quelques portes s'ouvrirent et les pas s'arrêtèrent.

— M. Caminade? demanda alors une voix qu'il ne reconnut pas tout d'abord.

— Au fond du *colidor*, la porte à gauche, répondit le comique en tous genres.

Quelques secondes après, on frappait chez Caminade.

— Entrez! fit ce dernier fort intrigué.

Et il jeta un cri de satisfaction et de surprise, en apercevant celui qui entra.

C'était Horace...

— Eh quoi! vous, monsieur le vicomte, dit-il; vous! dans mon humble demeure!

Inconsciemment ou à dessein, il avait appuyé sur *monsieur le vicomte*, et il vit bien l'effet qu'il produisait sur les quelques curieux qui avaient accompagné Horace sous prétexte de lui montrer le chemin.

Le jeune gentilhomme avait refermé la porte.

— Eh! oui... c'est moi! répondit-il. Je t'ai laissé hier en compagnie de Lambert, et j'étais impatient de savoir...

— Bon! ça n'en valait pas la peine!... Nous avons causé, en effet, Lambert et moi, jusqu'à deux heures du matin; mais je n'ai pas réussi à le faire jaser... Cependant, on je me trompe fort, on il y a quelque chose.

— Quoi?

— Je ne sais pas, mais je le connais! il n'était pas dans son assiette, on aurait dit qu'il se sentait mal à l'aise. Chaque fois qu'il entra quelque'un au

caboulot, il avait comme un frisson, et je voyais bien qu'il louchait, — il a dû faire quelque mauvais coup, c'est sûr.

Horace frappa sur l'épaule de Caminade.

— Tu ne te trompes pas ! dit-il ; car cette nuit on a tenté d'empoisonner M. Desgranges qui habite le pavillon de l'hôtel Pradié d'où nous avons vu sortir Lambert.

— Est-ce possible ! qui vous l'a dit ?

— Un billet que j'ai reçu ce matin, à la première heure.

— Un billet...

— Il n'est pas signé... mais j'ai comparé l'écriture... et j'ai reconnu celle de Brunette... elle ajoute que M. Desgranges doit être transporté aujourd'hui au château de Longueville.

— Brunette est donc dans le secret...

— Il faut croire.

— C'est invraisemblable...

Horace eut un sourire énigmatique.

— Non, répondit-il... car il se pourrait bien faire que Brunette et Raymonde ne fussent qu'une seule et même personne.

Caminade eut un haut-le-cors.

— Oh ! oh ! fit-il, c'est que ça serait grave, savez-vous ?

Horace ne répondit pas ; un pli sombre creusait son front :

— Oui, dit-il, peu après ; mais malheureusement, ce n'est pas la seule chose qui m'inquiète...

— Qu'y a-t-il donc ?

— René.

— Eh bien !

— Il a disparu.

— Allons donc !

— Il avait promis de me venir voir aujourd'hui à la première heure.

— Vous ne l'avez pas revu ?

— Non... et comme j'étais inquiet, je suis allé rue Taitbout.

— Il est sorti ?

— Il n'est pas rentré.

Caminade fit un mouvement.

— Diable ! dit-il, je ne m'attendais pas à celle-là... Où peut-il être... que s'est-il passé entre Brunette et lui?... Moi, vous savez... le père Bridard ne me dit rien de bon.

— Moi, non plus...

— Enfin... qu'allez-vous faire ?

— Eh ! je n'en sais rien et cependant je cherche depuis une heure.

Tout en parlant de la sorte, Horace observait Caminade et, au bout de quelques secondes, il laissa échapper un geste de surprise.

— Mais, tu allais sortir, dit-il alors, et je remarque que tu as fait des frais exceptionnels de toilette.

— Comme vous dites, monsieur le vicomte, je suis invité à déjeuner.

— Ah ! ah !

— Et peut-être la personne qui me fait l'honneur de m'admettre à sa table, ne sera-t-elle pas fâchée d'apprendre ce qui est arrivé cette nuit à l'hôtel Pradié.

— Serait-ce la Cagnotte ?

— Elle-même, monsieur Horace.

— Et à quelle heure dois-tu te rendre chez elle ?

— A onze heures.

Horace consulta sa montre.

— Eh bien, il est dix heures et demie, dit-il : j'ai ma voiture sur le boulevard, je vais t'y conduire.

A cette proposition inattendue, Caminade se redressa.

— Est-ce sérieusement que vous me faites cette offre ? dit-il en regardant Horace, pour s'assurer qu'il ne se moquait pas.

— Tu en doutes !

— Non, monsieur Horace, non ; je sais que vous n'êtes pas fier, vous ! mais tout de même, traverser le boulevard, comme ça, dans une victoria de maître.

— Allons, partons-nous ! viens-tu ?... interrompit le jeune gentilhomme en riant.

— Si je viens ! fit Caminade ; nous passerons devant la *Chartreuse*, n'est-ce pas ? C'est ça qui va épater les populations ! Ah ! on en parlera quelque temps dans Landerneau.

Et il passa devant Horace pour lui montrer le chemin.

Une demi-heure après, Caminade arrivait chez la Cagnotte.

XXVI

La Cagnotte habitait avenue Gabrielle un hôtel qu'elle avait loué dès qu'elle avait été engagée. C'était charmant, et la jolie artiste en avait fait un nid délicieux.

Vingt fois déjà, si elle eût voulu, l'hôtel lui aurait appartenu ; mais la Cagnotte n'était pas une femme comme une autre, et bien qu'elle n'eût jamais prétendu au moindre prix de vertu, cependant elle avait le sentiment de sa propre dignité poussé à un degré très élevé. Elle ne se faisait d'ailleurs aucune illusion

sur sa situation; seulement elle avait certains *principes* bien arrêtés, sur lesquels elle était résolue à ne pas transiger.

Si elle voulait bien se donner, — pour aucun prix, elle n'eût consenti à se vendre.

Et elle attendait!

Ce matin, quand Caminade fut introduit dans le boudoir où elle venait d'achever sa toilette, elle tourna vers lui son visage souriant.

— C'est toi! dit-elle, à la bonne heure! tu es exact... C'est une qualité... M'apportes-tu des nouvelles?

— Beaucoup de nouvelles, répondit Caminade, et des plus intéressantes.

— Eh bien, passons dans la salle à manger... tu me raconteras tout cela, en déjeunant... tu dois avoir faim.

L'ex-baryton se mit à rire.

— Oh! tu sais, répondit-il avec enjouement, l'appétit! ça ne se commande pas, et le mien, malheureusement, n'attend jamais que le repas soit servi.

— A table, alors, mon vieil ami... à table... dépêchons-nous...

Et passant son bras sous le sien, elle l'entraîna gaiement vers la salle à manger.

La table y était dressée, et Caminade eut comme un éblouissement dès qu'il aperçut sur la blancheur mate du linge damassé, les cristaux, l'argenterie, les flacons ciselés, et surtout une écrevisse éventrée, qui montrait sa chair appétissante sur le côté droit de la table, tandis qu'à gauche s'élevait un pâté de foie gras, dont la forme majestueuse et le fumet pénétrant charmaient en même temps le regard et l'odorat.

L'ex-baryton en avala sa salive.

— Et dire que rien de tout ça n'est en carton! s'écria-t-il en s'asseyant en face de la Cagnotte, ainsi que celle-ci l'y invitait.

La Cagnotte s'assit à son tour, et Caminade commença par l'écrevisse.

C'était sa passion!... Il y avait bien cinq ou six ans qu'il ne s'était trouvé à pareille fête.

Aussi, pendant le premier quart d'heure, ne perdit-il pas une bouchée; même, on aurait pu croire qu'il avait tout à fait oublié les confidences annoncées.

Mais quand on eut emporté la carapace de l'écrevisse et qu'on eut servi les côtelettes Soubise, dressant autour du plat d'argent leurs papillotes coquettes en dentelle de papier, l'ex-baryton s'ingurgita le contenu d'un joli verre de mousse-line et souffla un moment, en enveloppant sa camarade d'un œil bienveillant et doux.

— Ma foi! dit-il, cela va déjà mieux! et je crois que, maintenant, nous pourrions entamer le chapitre des *faits divers*.

— Oh! j'ai le temps.

— Non ! non ! il ne faut pas abuser des meilleures choses... au surplus, sois tranquille, je n'y perdrai rien, et quand sonnera l'heure du foie gras... tu verras quel accueil je lui réserve.

— Alors, comme tu voudras... dit la Cagnotte.

Caminade commença donc le récit des événements qui s'étaient accomplis la veille : l'affaire de la rue du Croissant, celle de l'hôtel Pradié, la visite qu'il avait reçue le matin à l'*Hôtel Brady*, et enfin la disparition de René.

La Cagnotte écoutait avec une profonde attention, mangeant à peine du bout des dents, posant parfois ses deux coudes nus sur la table, pour prendre sa jolie tête dans ses longs doigts effilés, ou parfois encore fermant les yeux comme pour suivre une pensée qui pesait sur son esprit.

Cela dura une demi-heure, et ce fut seulement quand Caminade eut cessé de parler qu'elle releva le front et parut revenir à elle-même.

— Ainsi, dit-elle en résumant ses diverses impressions, cette nuit on a tenté d'empoisonner M. Desgranges... et M. d'Harville a disparu...

— Voilà ce qu'assure M. Horace.

— Horace ! René ! répéta la Cagnotte d'un ton vague, pendant qu'une vive rougeur montait à ses joues.

Caminade l'observait en ce moment, et il fut frappé de son attitude. Mais il n'eut pas le temps de s'abandonner à son étonnement, car on venait de servir le pâté de foie gras. — il redevint sérieux et presque grave.

Le pâté de Strasbourg était aussi sa passion... Il s'était engagé à lui réserver un bon accueil. — il tint son engagement.

Et ce ne fut que lorsqu'on lui eut enlevé sa dernière assiette qu'il revint à la réalité de la situation.

La Cagnotte n'avait pas bougé : Caminade en resta tout ébahi.

— Eh bien, eh bien, dit-il de sa bonne voix de belle humeur, qu'as-tu donc, ma fille... est-ce que tu es sortie ?

La Cagnotte secoua la tête avec force et ébaucha un sourire mélancolique :

— Non, répondit-elle avec une expression douloureuse, seulement je songeais...

— A quoi ?

— Oh ! j'ai comme ça, depuis quelque temps, un tas de choses dans la tête.

— Et dans le cœur, peut-être.

— Peut-être là aussi.

— Est-ce que nous serions pincées ?

— Je ne sais pas.

— Ah ! mais, c'est qu'il faut savoir.

— Tu as raison : mais il y a des jours où l'on ne voit pas bien clair dans ce qui se passe là, et alors...

Elle reprit sa tête dans ses mains et la pressa avec énergie.

— Allons, dit-elle comme se parlant à elle-même, je suis folle ; c'est impossible. Ce serait mal et j'en aurais trop de remords.

D'ailleurs, poursuivit-elle sur le même ton et avec un pli amer au coin de la lèvre, est-ce que nous devons aimer, nous autres, ou plutôt, est-ce qu'on peut nous aimer ?

Caminade dégustait une gorgée d'excellent moka ; il s'arrêta brusquement :

— Décidément ! interrompit-il... tu es malade, ma fille, et il faudra soigner ça...

On ne peut t'aimer, dis-tu... Ah ! tu me la donnes belle, par exemple, car j'en connais un... moi !

— Horace ! fit la Cagnotte.

Et elle ajouta d'une voix si basse que Caminade ne l'entendit pas ;

— Oui... lui ! — mais l'autre...

Ce fut tout.

Presque aussitôt, elle se dégagea de ces pensées qui la troublaient, et quand elle releva son regard sur Caminade, ce dernier remarqua avec satisfaction que toute sa sérénité était revenue.

— A la bonne heure ! dit-il, avec enjouement, je t'aime mieux comme ça et j'en suis pour ce que j'ai dit : celui qui prendra livraison du lot tout entier, ne sera pas à plaindre.

La Cagnotte sourit à cette flatterie de coulisses.

Elle était revenue tout à fait de son trouble passager.

— Voyons ! dit-elle d'un ton bref et un peu nerveux ; parlons sérieusement, et tâchons d'être utiles à nos amis. Dans ce que tu m'as conté tout à l'heure, il y a une chose qui m'a particulièrement frappée...

— Laquelle ?

— Ne m'as-tu pas dit qu'il était question du départ prochain de M. Desgranges pour le château de Longueville ?

— Il part ce soir.

— Avec Raymonde ?

— Sans aucun doute.

— Et si Raymonde quitte Paris, il est vraisemblable que M^{me} Pradié l'accompagnera.

— C'est certain.

— Enfin, comme le comte de Presles est amoureux de Laura, on peut croire que lui-même...

— Arrivera au château en même temps que les autres. On y pourra faire un loto de famille.

La Cagnotte fit un geste approbatif.



Ces fiots, soulevés par les rafales, viennent déferler au pied du manoir. (P. 581.)

— Eh bien... ajouta-t-elle, c'est de cela qu'il faut s'assurer.

— Comment?

— Oh! il ne suffit pas de le *filer* jusqu'à la gare, pour le voir s'embarquer dans le train de Cherbourg... Il faut encore le suivre à Longueville pour retenir ce qui va s'y passer.

— Mais quel moyen?

— Il n'y en a qu'un, c'est de prendre le même train que lui et de faire la même route.

— Eh quoi! tu veux que moi!... Et si Lambert est de la partie?

— C'est probable.

— Il me reconnaîtra.

La Cagnotte haussa les épaules

— Voilà que tu deviens modeste, répliqua-t-elle avec une bienveillante ironie... et ce talent de *grime!* est-ce que tu l'aurais laissé en province?

Caminade se redressa, l'œil brillant.

— Ah! tu me prends par mon faible! s'écria-t-il, en avalant un dernier verre de chartreuse; tu veux donc que je me déguise?

— Cela te déplaît?

— Allons donc! tu ne pouvais pas me faire une proposition plus agréable.

— Alors, c'est dit!

— Je partirai avec la famille Pradié, et comme tu débutes samedi prochain, je serai de retour ici vendredi soir.

— C'est entendu.

Caminade s'était levé; la Cagnotte lui avait offert un cigare qu'il s'était empressé d'allumer, et il se disposait à se retirer, quand il se retourna vivement comme pris d'une idée subite.

— Une idée! fit-il en revenant vers la Cagnotte.

— Dis vite, répondit celle-ci; l'heure de ma répétition approche, il faut que je m'habille.

— Si je demandais à M. Horace de se mettre de la partie?

La Cagnotte hésita quelques secondes à répondre. On eût dit qu'un mystérieux combat se livrait en elle, et même, elle croisa un moment ses deux mains sur sa poitrine, comme pour en comprimer les battements.

— Soit, dit-elle enfin; je le veux bien, pourvu qu'il promette d'être prudent; et quand il reviendra, dis-lui que je serai heureuse de le recevoir, et d'apprendre de lui ce que vous aurez fait là-bas.

Sur ces mots, elle rentra dans son boudoir, où elle alla s'accouder sur sa chaise longue.

Et pendant une demi-heure elle demeura ainsi, le front courbé sous quelque profonde rêverie, le regard vague, la poitrine agitée.

La pauvre enfant était depuis une année dans un singulier état d'esprit.

Quand elle avait quitté Paris pour se rendre à Bordeaux, en compagnie de Caminade, elle emportait dans son cœur le souvenir d'un beau jeune homme, d'allure élégante et aristocratique qu'elle avait fini par remarquer.

C'était Horace de Breuil.

Elle avait appris son nom le lendemain même du jour où elle l'avait

remarqué; Horace était fort connu dans le monde des cercles et des théâtres, et il était universellement aimé.

La Cagnotte ne pouvait pas d'ailleurs s'y tromper longtemps, et quand elle ne put plus douter de l'attention dont elle était l'objet de la part du jeune gentilhomme, elle en éprouva une vive sensation, en même temps qu'une amère tristesse.

Jusqu'à-là, elle n'avait pas pensé encore qu'elle dût aimer un jour, et elle ne songeait guère qu'à travailler pour faire sa vie honnête et libre.

Toutefois, c'était une fille de bon sens; et elle comprenait bien que les femmes de théâtre ne peuvent pas prétendre à être aimées comme les autres femmes; mais ce sentiment n'était encore chez elle qu'à l'état vague : on se fait facilement illusion quand on est jeune et jolie, comme elle l'était... et elle s'obstinait bien souvent dans ce rêve d'amour sincère et pur, que toutes les jeunes filles ont bercé au début de la vie!

Ce qu'elle ressentit quand elle dut s'occuper d'Horace lui communiqua un étonnement inattendu.

C'était la première fois qu'elle était ainsi atteinte, et elle en fut toute perplexe.

Aimait-elle Horace? Pas encore.

Mais elle le trouvait bien et il l'occupait souvent.

C'est à cette époque qu'un engagement lui fut proposé pour Bordeaux.

Elle avait accepté avec joie; d'abord parce que l'engagement était des plus avantageux et devait vraisemblablement lui ouvrir les portes d'un théâtre d'ordre; en second lieu, parce qu'elle allait être ainsi obligée de s'éloigner de Paris et qu'elle espérait se remettre, à distance, de l'émotion qu'elle venait d'éprouver.

Elle ne comptait pas sur ce qui l'attendait à Bordeaux.

Le lecteur se rappelle peut-être que la Cagnotte était descendue à l'*Hôtel de Guienne*, et, pendant les premiers jours, elle n'eut pas le temps de se laisser distraire. Elle avait ses débuts à préparer, et, de plus, il lui avait fallu répondre à plusieurs interrogatoires à propos de l'affaire d'Angoulême.

Mais au bout de cinq ou six jours, un matin, comme elle sortait de l'hôtel, elle se rencontra sur le pas de la porte avec un jeune homme dont la physionomie sympathique attira et retint son regard.

Elle ne s'y arrêta pas autrement cependant; mais les jours suivants, les mêmes rencontres se reproduisirent, et elle en éprouva une sorte d'agacement nerveux, qui finit par la préoccuper à ce point qu'une fois elle demanda au tonitru d'hôtel quel était ce voyageur qu'elle rencontrait si souvent et qui ressemblait si peu aux voyageurs ordinaires que le commerce expédie périodiquement sur la province.

On lui répondit qu'il s'appelait René d'Harville, qu'il était depuis un mois à Bordeaux, où il menait une vie des plus régulières.

La Cagnotte ne renouvela pas ses questions, et jusqu'au moment de son départ, elle se tint sur une réserve prudente.

Au surplus, René n'avait jamais pris garde à la jolie artiste. Chaque fois qu'il la croisait dans le salon de l'hôtel, il se contentait de la saluer, comme il eût fait pour toute autre femme; jamais il n'avait essayé de lui parler; peut-être même ne l'avait-il pas regardée. Son esprit était évidemment ailleurs.

La Cagnotte en conçut un dépit dont elle ne démêla pas bien, d'abord, le caractère; mais il est certain qu'à partir de ce jour, la pensée de René s'empara d'elle avec une autorité contre laquelle elle ne tenta même pas de réagir, et que, sans s'en douter, elle s'abandonna à un sentiment nouveau, bien plus vif que celui que lui avait inspiré Horace.

Caminade, lui, ne s'apercevait de rien, parce que tout cela lui était bien indifférent, et la rusée enfant obtint par lui, sur René, une foule de renseignements des plus étranges qui ajoutèrent le charme du mystère à l'intérêt qu'il avait éveillé en elle.

Puis un fait bizarre se passa — un matin, elle ne revit plus René. — Qu'était-il devenu? Où était-il allé? Elle interrogea et nul ne put lui répondre.

René était parti sans même dire où devaient lui être envoyées les lettres qui lui parviendraient après son départ.

La Cagnotte en reçut un coup cruel : elle revint à Paris, douloureusement impressionnée, déconcertée surtout de voir finir sitôt le petit roman dont le prologue était à peine ébauché.

Elle se résigna et une année se passa.

Elle avait repris sa vie de travail et déjà elle ne donnait plus que de fugitives pensées au mystérieux voyageur de l'*Hôtel de Guienne*, quand une après-midi, au Bois, elle le rencontra en compagnie d'Horace!

Tout son cœur s'était soulevé. C'était lui! Voilà qu'il revenait au moment où elle allait l'oublier!

Quant à René, il ne l'avait même pas reconnue.

Mais qu'importe!

Dans le premier moment, elle ne discuta pas avec l'ivresse qui la saisit; tout entière au sentiment qui se réveillait en elle, elle n'eut plus qu'un but, s'occuper de René, apprendre qui il était, se rapprocher de lui!... et elle n'épargna rien pour atteindre ce but!

Et quand on lui dit que René aimait une autre femme, la jalousie qui la mordit au cœur l'éclaira tout à coup sur la profondeur de son amour, et elle résolut de lutter de tendresse et de dévouement avec cette rivale inconnue et détestée déjà, qui la menaçait dans son bonheur.

Elle fit suivre René, observa Raymonde, fit agir Caminade ; elle souffrit, pleura, passa par toutes les joies et tous les désespoirs de l'amour, et enfin, quand elle se fut bien convaincue que René aimait Raymonde, comme elle l'aimait elle-même, quand elle comprit surtout que ses agissements ne pouvaient aboutir qu'au malheur de René, le découragement la saisit, une amertume sans nom pénétra son cœur brisé, et il lui sembla que la vie allait la quitter.

Mais c'était un cœur excellent que la Cagnotte, et une nature pleine de ressorts. Elle n'avait été que surprise par ce sentiment contre lequel elle s'était trouvée sans défense ; elle se dégagea peu à peu du trouble de cette situation si nouvelle, l'apaisement se fit, et, rendue à elle-même, elle ne sentit plus en son sein ni haine, ni jalousie.

Elle resta donc quelque temps encore, soucieuse et triste, après le départ de Caminade. De temps à autre, une lueur passait dans son regard, pendant qu'un dernier frisson secouait ses épaules. Mais, quand elle entendit une heure sonner à la pendule du boudoir, elle releva vivement la tête, passa sa main rapide sur son front, comme pour en chasser une dernière pensée importune, et, appelant sa femme de chambre, elle acheva sa toilette pour se rendre à sa répétition.

XXVII

Sur la côte de Normandie, non loin de Caen, s'élève un de ces vieux manoirs, dont quelques rares spécimens restent encore debout, çà et là, pour donner aux touristes modernes l'idée de ce qu'était le pays au moyen âge

C'est le château de Longueville.

Le vieux burg a bien subi certaines transformations depuis le siècle dernier ; les douves profondes qui l'entouraient ont été comblées ; le principal corps de logis, la cour d'honneur, ont été restaurés sous une direction intelligente, et l'on a prodigué, à l'intérieur, des aménagements où l'on retrouve tout le luxe et le confort des plus riches hôtels de la capitale.

Mais l'extérieur est resté le même ; les grosses tours à mâchicoulis sont intactes ; on peut se promener à l'aise sur les plates-formes, larges de huit pieds au moins, et l'on assure même dans le pays qu'il existe des souterrains qui vont se prolongeant jusqu'à la mer.

La mer n'est du reste qu'à cinq cents mètres de là, et ce n'est pas un des spectacles les moins curieux que celui de ces flots soulevés par les rafales des nuits d'équinoxe, et qui viennent déferler au pied du manoir même.

D'ordinaire, pendant l'hiver, le château n'était habité que par un vieux fermier qui occupait les communs avec sa femme et sa fille ; mais pendant l'été,

c'est-à-dire au mois de juin. M^{me} Pradié y venait avec Laura et quelques amis, et c'était alors une animation, un mouvement qui communiquait aux alentours comme une vie nouvelle où se retrouvait la gaieté bruyante et factice de Paris.

Cette fois, les hôtes habituels de Longueville avaient devancé l'époque accoutumée, et le vieux gardien du château avait été tout surpris de les voir arriver un soir, inopinément, et sans s'être fait annoncer.

La présence de M. Desgranges suffisait à justifier cette dérogation aux vieilles habitudes; et quand on vit le vieillard s'avancer au bras de Raymonde, se soutenant à peine, le regard atone, les joues creuses et pâles, on ne demanda pas d'autre explication.

C'était un moribond que l'on amenait au château, et l'on ne douta pas un instant, en dépit de l'amélioration constatée à Paris, qu'avant peu de jours on creuserait une tombe de plus au petit cimetière de Trénel.

On s'installa tant bien que mal : Laura dans l'aile gauche; Raymonde avec M. Desgranges dans celle de droite, et l'on s'organisa pour rendre le séjour moins pénible.

Toutefois, en dépit de la bonne volonté que chacun y apporta, il était évident qu'une certaine contrainte pesait sur l'esprit de tous.

Laura était soucieuse, Raymonde était inquiète, M. Desgranges, lui-même, semblait sous l'influence d'une agitation nerveuse d'un caractère spécial.

A plusieurs reprises, durant la seconde journée, il avait voulu se lever, et on avait eu toutes les peines du monde à le retenir. La nuit avait été fort mauvaise; il ne s'était endormi que très tard et, en se réveillant, une sorte de délire l'avait pris.

Des paroles incohérentes s'échappaient de ses lèvres : il appelait Raymonde, parlait de souterrain... de cassette... Et de ses deux bras étendus cherchait à repousser un fantôme dont il se croyait menacé.

Vers le soir cependant, il se calma et parut recouvrer toute sa lucidité d'esprit.

Il causa avec Raymonde et Laura, leur dit qu'il se sentait beaucoup mieux, et qu'avant peu elles comprendraient pourquoi il avait voulu quitter Paris, et venir à Longueville.

Il était six heures. — il était fatigué, — il s'endormit tout en causant.

Raymonde et Laura le laissèrent un moment aux soins de la bonne qui le servait d'habitude, et allèrent s'accouder à la fenêtre d'une chambre voisine.

Le crépuscule couvrait la campagne environnante d'un voile transparent.

Les deux amies restèrent quelques moments absorbées dans la contemplation du tableau mélancolique qui se déroulait à leurs pieds... puis, au bout de quelques minutes, elles se prirent à tressaillir sous l'empire du même sentiment.

A deux cents mètres environ du château, elles avaient vu deux ombres se

glisser le long de la grève et gagner l'extrémité de la pointe sur laquelle s'élève Longueville.

Elles échangèrent un regard rapide et troublé.

— Quels sont ces hommes? dit Raymonde.

— Des douaniers, sans doute, fit Laura.

— Non. Ceux-ci ne sont pas mis comme des douaniers.

— Qui veux-tu que ce soit?

— Je ne sais. Des étrangers.

— A cette heure? Est-ce que tu aurais peur?

— Moi!

Laura attira Raymonde contre sa poitrine et l'embrassa avec effusion.

— Et puis qu'importe, dit-elle avec un enjouement forcé; tu étais inquiète de l'état de M. Desgranges, et maintenant, le voilà qui va mieux; pourquoi s'occuper d'autre chose? N'y pense plus; je vais te laisser.

— Tu me quittes?

— Oui, j'ai mal dormi, la nuit dernière... Toi-même, tu n'es pas encore bien remise des émotions et des fatigues du voyage... Demain, quand je te reverrai, j'espère te trouver fraîche et belle, comme je t'aime.

— A demain! dit Raymonde.

— A demain! répliqua Laura.

Et elle s'éloigna.

Après son départ, Raymonde resta quelque temps accoudée à la fenêtre, plongeant son regard obstiné dans la campagne, que la nuit commençait à envahir, et peut-être y fût-elle demeurée longtemps encore si, à un moment, elle n'avait entendu marcher derrière elle, dans la chambre.

Elle se retourna et aperçut une petite bonne du pays, qui était entrée en service depuis la veille.

— Que voulez-vous? demanda Raymonde.

— Que mademoiselle m'exuse, répondit la jeune fille, mais mademoiselle doit se rappeler que, hier, je lui avais dit qu'on avait vu deux hommes rôder pendant une partie de la nuit autour du château?

— Je me rappelle, oui... fit Raymonde; eh bien?

— Eh bien, ces deux hommes, je viens de les apercevoir encore.

— Ce sont les mêmes?

— J'en suis sûre.

— Vous les connaissez?

— Je ne les ai jamais vus.

— Mais d'où viennent-ils?... où habitent-ils?...

— Pour ce qui est de ça... il m'est impossible de te dire à mademoiselle, mais je crois qu'ils viennent de Trémel.

— Il faut s'en assurer.

— Si mademoiselle le désire, j'irai jusqu'au bourg.

— C'est cela! allez... et venez me dire ce que vous aurez appris...

Raymonde rentra alors dans la chambre de M. Desgranges.

Il dormait... et elle s'assit, après avoir renvoyé Yvonne.

Un long temps se passa alors...

La nuit était tout à fait venue; la marée montait; le vent soufflait avec violence; au dehors, tout était triste et sombre.

Raymonde retomba dans ses rêveries...

Tout à coup, elle se dressa et prêta l'oreille.

M. Desgranges s'était réveillé, et venait de se lever sur son séant.

Son regard clair et sans trouble parcourait la chambre et vint s'arrêter sur la jeune fille.

— Raymonde... dit-il à voix basse... tu es là? réponds!

— Oui, mon père, répondit Raymonde.

— Et Laura... Yvonne sont parties? Nous sommes seuls?

— Tout à fait seuls.

Le vieillard fit un mouvement pour se lever.

— Que faites-vous? dit Raymonde.

— Je veux me lever... Laisse-moi... entends-tu?... Je le veux!

Tout en parlant, il s'habillait.

— Attendez, au moins, que j'appelle... insista Raymonde.

— Non, que personne ne vienne! Toi! toi seule!

— Mais où voulez-vous aller?

— Tu verras... attends... là!

Et il continuait de s'habiller.

On eût dit qu'une force nouvelle lui était venue, et que, subitement, il avait recouvré toutes ses facultés.

— Ah! pourvu que je puisse aller jusqu'au bout... balbutia-t-il de temps en temps... Mon Dieu! soutenez-moi.

— Mais, mon père! supplia l'enfant qui ne savait plus que penser.

— Tais-toi! tais-toi! répliqua le vieillard d'un geste fébrile; le moment est venu; demain, peut-être, il serait trop tard... viens!

Et comme il prenait la main de Raymonde pour l'entraîner vers la porte:

— Vous voulez sortir? fit celle-ci.

— Oui, je le veux.

— Par un temps pareil... souffrant comme vous l'êtes, c'est aller au devant de la mort.

M. Desgranges se pencha alors à l'oreille de Raymonde, et baissant sa voix par excès de prudence:



Deux silhouettes se profilèrent sur les parois du souterrain. (P. 589.)

— Ecoute, dit-il d'un ton plein de fièvre, tu aimes René d'Harville, n'est-ce pas?

— Que dites-vous?

— Réponds.

— Oui, oui, je l'aime! je l'aime!

— Et tu veux qu'il soit heureux.

— Mon Dieu ! il le demande !

— Eh bien, n'hésite plus alors... Car, c'est son bonheur qu'il s'agit d'assurer cette nuit !

— Je ne vous comprends pas.

— Viens donc, encore une fois, et avant une heure tu auras tout compris.

Ils marchèrent alors vers la porte qui conduisait dans le jardin.

Mais avant d'en franchir le seuil, le vieillard s'arrêta,

— Il y a là, dit-il, une lanterne sourde ; tu vas la prendre.

— La voici... répondit Raymonde

— Bien..., à côté, doit se trouver un outil dont j'ai besoin.

— Il y est, en effet.

— Prends-le.

— Mais que comptez-vous faire ?

M. Desgranges ne répondit plus ; il avait pris avec autorité le bras de Raymonde et l'entraîna vers le jardin.

Il faisait une nuit des plus impénétrables ; la rafale sifflait avec rage aux angles des tourelles.

Le vieillard et la jeune fille se tenaient étroitement serrés pour ne pas être renversés par le vent.

Enfin, au bout de quelques minutes, ils atteignirent une vieille porte qui donnait sur les sous-sols et les caves du château ; dès que M. Desgranges l'eut ouverte, à l'aide d'une clef qu'il tenait cachée dans l'une des poches de son jaquet, ils pénétrèrent dans un long couloir à l'extrémité duquel commençait un escalier en spirale.

L'escalier avait vingt marches ; ils le descendirent, et immédiatement, sans s'arrêter, ils s'engagèrent dans une sorte de souterrain, taillé en partie dans le roc, et qui, de distance en distance, était coupé par de petits couloirs, qui venaient se relier à l'artère principale.

Quelque chose comme un labyrinthe.

Mais l'endroit paraissait être familier à M. Desgranges ; il marchait en avant, d'un pas assuré, éclairé par Raymonde, soutenu par une force exceptionnelle, et pendant tout le trajet il ne manifesta pas la moindre hésitation.

Du reste, aucune parole ne fut échangée ; le vieillard semblait absolument absorbé par cette œuvre de ténèbres, et Raymonde était trop émue de l'aventure et des conditions presque fantastiques dans lesquelles elle s'accomplissait, pour se laisser distraire par quelque autre préoccupation.

Soudain, M. Desgranges s'arrêta, et un profond soupir de soulagement souleva sa poitrine.

— Qu'y a-t-il ? demanda Raymonde.

— C'est ici ! répondit le vieillard.

— Enfin!... Dieu soit loué!

— Lève ta lanterne... ou plutôt, donne-la-moi... donne!

Raymonde obéit... mais, dans le mouvement qu'elle fit, les rayons allèrent frapper en plein le visage de M. Desgranges, et elle fut bien près de la laisser échapper.

Le malheureux était livide; l'œil était vitreux; une ligne blanche et mate éclairait les ailes du nez; une sorte de sifflement déchirait sa poitrine.

Elle se retint au rocher pour ne pas tomber.

Mais déjà M. Desgranges s'était emparé de la lanterne, et il examinait avec une attention haletante toutes les aspérités du rocher.

Cela dura vingt secondes à peine. Puis il jeta un cri.

— C'est ici! le voilà! balbutia-t-il. Ah! chère enfant. Maintenant, nous n'aurons plus rien à craindre! et lui! lui! le misérable...

Il se mit à rire d'un rire de fou, en se tournant vers Raymonde.

Celle-ci était elle-même plus pâle qu'un suaire.

Mais, si elle avait pâli et tressailli, c'est qu'il y avait à son désordre une cause plus saisissante encore peut-être que ce qui s'accomplissait sous ses yeux.

Depuis un moment, elle avait cru entendre comme un bruit de pas derrière elle.

Était-ce la rafale... était-ce l'écho qui lui apportait le sourd murmure de la mer déferlant sur les brisants prochains?

Elle n'eut pas le temps de vérifier, et demeura sous cette impression vague.

M. Desgranges s'était mis au travail avec une activité dévorante.

Hattaquait le rocher d'une main acharnée, et, sous l'outil dont il était armé, le ciment qui scellait une partie du granit s'émiettait et volait en éclats.

C'était un rude travail; mais le vieillard ne paraissait pas s'apercevoir de la fatigue.

Enfin, un gros quartier de roche s'ébranla et de ses dix doigts nerveux il l'envoya rouler sur le sol.

Un rire strident s'échappa une seconde fois de ses lèvres, pour s'éteindre brusquement.

Quelque chose avait remué à peu de distance, et il avait entendu!

Toutefois, ce ne fut que l'affaire d'une seconde; et aussitôt, il reprit la besogne interrompue.

Mais Raymonde avait entendu, elle aussi; tout son sang se glaça; et un cri terrifié était sur ses lèvres, quand une main saisit la sienne, et la serra doucement.

— Silence! je suis près de vous! dit en même temps une voix à son oreille.

Et toutes ses terreurs s'évanouirent.

C'était la voix de René.

Il était là! elle n'avait plus peur.

D'ailleurs ce qui se passait ne devait pas tarder à attirer son attention tout entière.

M. Desgranges recommençait!

Il ne s'agissait plus que de détacher une dernière pierre, scellée comme la première à l'aide d'un ciment plus dur et plus résistant que le rocher, et il redoublait d'efforts, sentant bien lui-même que, depuis un moment, ses forces commençaient à s'épuiser, et qu'il fallait se hâter.

Un souffle ardent s'engageait dans sa gorge; une sueur abondante mouillait ses tempes; ses doigts s'accrochaient par instants au rocher avec une sorte de fureur désordonnée.

— Mon père! mon père! murmura Raymonde, reprise de terreur.

— Laisse-moi, dit le vieillard.

— Reposez-vous.

— Non! non!

— Nous reviendrons demain.

— Demain... il sera trop tard. Demain... je serai...

Et, dans un dernier effort, il enfonça son ciseau à froid dans le granit.

Mais ce fut tout.

Il avait épuisé ce qui lui restait d'énergie; l'outil s'échappa de ses mains, un voile s'étendit sur ses yeux, et, s'affaissant sur lui-même, il alla rouler lourdement sur le sol.

Raymonde appela à l'aide, et aussitôt deux hommes accoururent.

C'était René et Horace.

— Il faut le transporter au château, balbutiait Raymonde. René! monsieur Horace, ne perdons pas de temps! Le malheureux!

La pauvre enfant était plus morte que vive. Et pendant que les jeunes gens soulevaient le corps inanimé du vieillard, elle prit les devants pour éclairer le chemin qu'on allait suivre.

Au bout de quelques minutes le triste cortège disparaissait au premier détour du souterrain.

Et alors, à ce moment même, un fait non moins étrange se produisit.

XXVIII

Raymonde et les deux jeunes gens portant le corps de M. Desgranges avaient à peine disparu qu'un jet de lumière rayait les ténèbres qu'ils laissaient derrière eux, et qu'un homme, se dégageant avec précaution d'une anfractuosité profonde de rocher où il s'était tenu dissimulé jusque-là, s'avancait à pas lents, une lanterne à la main, vers l'endroit où venait de s'évanouir le malheureux vieillard.

Comme il approchait du but, son pied heurta l'outil qu'avait laissé tomber M. Desgranges, et il s'empressa de le ramasser.

— Bon! dit-il, l'arme est solide et peut servir. Ne laissons rien traîner. Mais que diable tous ces gens-là venaient-ils faire ici?

Il fit quelques pas et vérifia l'état d'avancement du travail.

Tout à coup, il s'arrêta, et fit un mouvement, comme si une idée subite lui était venue.

— Ah ça, balbutia-t-il, est-ce que je deviens idiot à présent. mais je connais ça maintenant; ce souterrain... j'y suis déjà venu... avec le comte!... Et je me rappelle... Ah! si Lenglumé était là... Quel souvenir! Voyons! voyons!

Et il se prit à examiner les lieux avec plus d'attention.

— C'est bien cela... ajouta-t-il aussitôt, ça devient clair comme bonjour; c'est bien ici... où avais-je la tête... la cachette pour la confection de laquelle on avait demandé Lenglumé... Le pauvre vieux... où est-il à présent?... Mais il ne faut pas se laisser détourner... A l'œuvre... et profitons de ce que personne ne peut venir nous déranger...

Il se remit au travail.

Toutefois, il ne fit pas grande besogne, car au moment où il se disposait à entamer le roc une nouvelle lumière jaillit de l'un des couloirs qui se reliaient à l'artère principale et deux silhouettes se profilèrent sur les parois du souterrain.

Caminade s'empressa de tourner sa lanterne.

— Ouais! murmura-t-il, que veut dire ceci et quels sont ces nouveaux paroissiens? — Bon... je les reconnais: c'est Lambert et le comte! Oh! oh! plus que ça de luxe; toute la société s'est donc donné rendez-vous dans les sous-sols. Attention, Bertrand!

Et il se réfugia dans l'anfractuosité du rocher, et s'y blottit, afin de pouvoir observer sans être vu.

Du reste, les deux nouveaux personnages ne s'occupaient guère de lui.

C'était bien Lambert et le comte.

Après le départ de Desgranges, ils avaient attendu quelque temps pour quitter le couloir latéral qu'ils occupaient et maintenant qu'ils croyaient la place libre, ils se décidaient à se montrer.

— S'ils avaient tardé encore quelques minutes, dit le comte de Presles, je n'étais plus maître de moi, — j'aurais fait feu.

— C'eût été bien imprudent.

— Sans doute, je le reconnais!... mais quand je songe qu'il suffisait d'un nouvel effort pour que les papiers qui sont là... tombassent aux mains de cet homme.

— Eh bien... c'est fini! Le bonhomme est parti, et je crois bien qu'il a reçu le coup du lapin. Il n'y faut plus penser.

— Tu as raison.

— A l'œuvre donc... à l'œuvre! et hâtons-nous de sortir de ces souterrains, où l'on manque d'air.

Le comte ne répondit pas; il se mit à l'œuvre, comme il y était invité, et dès les premiers coups qu'il frappa, Lambert, qui le regardait faire, ne put s'empêcher de lui adresser de chaleureux compliments :

— A la bonne heure! dit-il... voilà qui s'appelle travailler! un vrai feu d'artifice, quoi! et ça ne va pas peser lourd.

La seconde pierre était entamée; sous l'acier qui le brisait, les étincelles jaillissaient de tous côtés, comme du foyer incandescent d'une forge, et Lambert et le comte étaient comme enveloppés de feu.

Déjà, du reste, le trou s'était élargi; le résultat n'était plus douteux.

Mais à ce moment se produisit un accident qui allait remettre tout en question.

L'outil dont se servait le comte venait de se briser entre ses mains, pendant qu'un éclat de granit s'en allait frapper la lanterne que tenait Lambert et l'emportait au loin, déchirée en mille pièces.

Le comte proféra un effroyable juron.

— Ça, ça devrait être défendu! dit Lambert décontenancé.

— Qu'allons-nous faire maintenant? répartit le comte.

— Il faut retrouver la lanterne.

— Sans doute. Mais l'outil, l'outil qui est brisé!

— Eh bien, nous ne sommes pas loin du château. Restez ici dans le couloir, et pendant que je vais donner un coup de pied jusque-là...

Le comte pressa son front de ses deux mains.

— C'est le seul moyen! dit-il, mais il faut se hâter.

— Mettez-vous à l'écart... attendez-moi là!

— Non! non! interrompit le comte, je préfère t'accompagner. Viens! Et cette fois, du moins...

Ils s'éloignèrent, éclairés par quelques allumettes que Lambert frottait de temps à autre sur le drap de son pantalon.

Caminade n'attendait que cette occasion; il s'empressa d'en profiter.

Lui aussi comprenait qu'il n'y avait pas une seconde à perdre, et il n'en perdit pas.

Il était robuste : les gros ouvrages ne l'effrayaient pas.

Ce qui restait à faire était d'ailleurs peu de chose, et le ciseau dont il était armé ne devait pas se briser.

En cinq minutes donc, la seconde pierre qui obstruait une partie du trou déjà pratiqué, fut complètement descellée, et c'est avec un profond soupir de soulagement qu'il la fit tourner sur elle-même et la jeta à ses pieds.

— Allons! allons! dit-il avec un petit ricanement, ce n'est pas encore trop mal pour un homme seul; maintenant... un enfant se chargerait du reste.

Il plongea son bras de toute sa longueur dans le trou béant.

Mais il y a loin, dit le proverbe, de la coupe aux lèvres.

Au moment où il retirait son bras, ramenant un objet dont il put à peine démêler la forme au toucher, un coup de feu retentit, qui remplit la voûte du souterrain de grondements éclatants et prolongés.

C'était le comte qui avait tiré.

Il revenait, l'avait aperçu, et avait fait feu!

— Le misérable! s'écria-t-il en se précipitant sur Caminade.

Seulement, quand il arriva près du rocher, il n'y avait plus personne.

Où était-il passé?

Le comte ne s'y appesantit pas : tout entier à son but, il vérifia à son tour l'état de la cachette, plongea à diverses reprises sa main frémillante dans le trou, et au bout de quelques minutes accordées à cette recherche obstinée, il recula de deux pas, les joues livides, l'œil hagard, la lèvre tordue par une contraction hideuse.

— Malédiction! grommela-t-il en labourant son crâne de ses dix doigts affolés.

— Qu'y a-t-il? fit Lambert en se rapprochant.

— La cassette a disparu.

— Ah! ah! il en est bien capable.

— Tu le connais?

— Pardien! c'est Caminade.

Le comte se redressa terrible en brandissant son revolver.

— Mais il ne peut être loin, dit-il d'un ton énergique; il est blessé peut-être.

Lambert fit un mouvement et dirigea les rayons de la lanterne sur le sol.

— Ma foi! dit-il, vous pourriez bien avoir raison.

— Comment cela?

— Il y a du sang là. Regardez.

Ils se penchèrent et virent en effet quelques taches de sang au pied du rocher.

— Cherchons! cherchons! poursuivit le comte... il a dû fuir du côté de la falaise. Viens! et malheur à lui, si nous parvenons à l'atteindre!

Et prenant les devants, il enfila le souterrain qui conduisait à la mer.

C'était bien le chemin que Caminade avait suivi, et de loin en loin, ils relevèrent des empreintes de pas dans la terre humide.

Caminade était blessé, mais il ne songeait guère à sa blessure.

Il comprenait le danger qu'il courait... et n'ignorait pas qu'il avait affaire à deux hommes qui ne reculeraient pas devant un assassinat; il avait donc détalé avec toute la vitesse de ses jambes.

Le trajet était long; mais il l'avait déjà fait pour venir, il connaissait un peu les étres... il le franchit en quelques minutes.

Malheureusement, comme il approchait de la porte qui donnait sur la falaise, il entendit derrière lui un bruit de pas précipités.

C'était le comte et Lambert. Il n'était que temps de disparaître, et il redoubla de vitesse.

Mais, il avait déjà perdu beaucoup de sang; il sentait maintenant une brûlure intolérable à l'épaule; et une sueur froide mouillait son front.

Enfin, il atteignit la porte, l'ouvrit et la referma précipitamment : puis ayant, par excès de prudence, brisé une pointe de son ciseau froid dans la serrure, il se glissa le long de la falaise et courut à une barque qui était amarrée à quelque distance.

Cette barque l'avait amené là, deux heures auparavant, et le patron l'attendait.

Caminade sauta vivement dans la chaloupe.

— Maintenant! dit-il au patron, pousse au large... et plus vite que ça. C'est tout ce qu'il put dire. Il se laissa tomber harassé sur un des bancs. Il était à bout de force, mais il était sauvé!

Le lendemain, bien des choses se passèrent au château, et nous ne pouvons nous dispenser de les relater, car elles sont le complément des faits que nous venons de raconter.

M. Desgranges avait été rapporté presque mourant dans la chambre qu'il occupait; toute la nuit, il avait eu le délire, et le médecin que l'on avait appelé en toute hâte n'avait pas caché qu'il restait peu d'espoir de le sauver.

C'avait été un coup bien dur pour Raymonde, qui savait qu'à la vie du malheureux vieillard était suspendu son dernier espoir, et René, lui aussi, avait entendu avec une bien douloureuse impression la déclaration du docteur.

Ni lui ni Horace n'avaient voulu abandonner Raymonde dans la triste situation qui lui était faite et René trouvait, même après l'effondrement de toutes ses espérances, une sorte de soulagement dans la douce communauté qui s'était établie depuis quelques jours entre la jeune fille et lui!

Pendant la matinée, rien de précisément grave ne se passa; mais vers trois heures l'état de M. Desgranges devint réellement alarmant, et à partir de ce moment on ne le quitta plus.

On attendait la crise suprême!

Raymonde était assise près du lit, tenant la main du moribond, Laura ne



Sur la grève, une barque l'attendait. (P. 596.)

l'avait pas quittée, et René et Horace se tenaient, anxieux et attristés, dans une pièce voisine.

D'instant en instant, la poitrine du moribond s'oppressait de plus en plus. C'était comme le prélude du râle, et ce n'est que de loin en loin, que le calme semblait revenir par instants pour faire place bientôt au désordre et à la fièvre.

Dans un de ces moments de répit, et comme chacun faisait silence, on

entendit tout à coup des pas sur le parquet de l'antichambre et presque aussitôt une des femmes de chambre vint parler à voix basse à M^{lle} Pradié.

— Quelqu'un est là, qui demande mademoiselle, dit la femme de chambre.

— Qui cela? demanda Laura.

— M. le comte de Presles.

Laura se leva, et s'empressa au-devant de Mario.

Dès qu'elle le vit, elle fut frappée de la sombre expression répandue sur ses traits.

— Mon Dieu! qu'avez-vous? dit-elle, en l'enveloppant d'un regard épouvanté.

— Ce n'est rien! répondit le comte; je vous expliquerai tout cela... plus tard... Pour le moment, j'ai une question à vous adresser.

— Ah! dites! dites!...

— Vous avez appris ce qui s'est passé cette nuit au château?

— Oui... on me l'a dit: M. Desgranges, pris de délire, a voulu se rendre dans le souterrain, mais il n'a pu aller jusqu'au bout, et on l'a rapporté mourant.

— Que pense le docteur?

— Il a déclaré qu'il ne passerait pas la journée.

Mario pressa son front de sa main nerveuse.

— Bien... Je savais cela... reprit-il après un court silence... Mais ce n'est pas tout.

— Qu'y a-t-il encore?

— Quand il est descendu, cette nuit, dans le souterrain, M. Desgranges était accompagné, n'est-ce pas?

— Oui... M. Horace de Breuil et M. René d'Harville l'avaient suivi avec Raymonde et ce sont eux qui l'ont rapporté.

— Mais n'y avait-il pas avec eux une autre personne?

— Une autre personne! Qui donc?

— Eh! je l'ignore, puisque je vous le demande.

— On vous aura trompé, sans doute, car je ne vois pas...

Le comte eut un geste impatient.

— Non! non! répliqua-t-il. Ce ne peut être une erreur, puisque je l'ai vu.

— Vous!

— Oui, moi, Laura, moi, comprenez-vous?

M^{lle} Pradié regarda le comte avec stupeur.

— Vous étiez donc là, vous aussi? balbutia-t-elle en frissonnant.

— Eh! qu'importe! Oui, j'y étais; je l'ai vu, et dans notre intérêt à tous les deux, entendez-vous bien, dans notre intérêt il faut que je sache quel était

cet homme, et surtout ce qui l'attirait, cette nuit, dans les souterrains du château.

Laura ne répondit pas tout de suite.

Elle était bouleversée ; mille pensées incohérentes lui passaient par l'esprit ; maintenant, elle n'osait plus regarder le comte et tenait les yeux baissés.

— Soyez assuré, Mario, dit-elle d'un ton troublé, que je ferai tout pour obtenir le renseignement que vous désirez... Mon Dieu ! je ne sais comment vous dire... Tenez, voilà que j'ai peur ! Au moins vous ne courez aucun danger... il n'y a rien dans ce qui se passe qui puisse être une menace pour vous... je veux dire pour notre bonheur ?

— Non, ne craignez rien, Laura, répondit le comte d'une voix radoucie... Si vous me voyez ainsi agité, c'est précisément parce que je veux rassurer votre cœur... Ceci est la dernière épreuve, et à tout prix, croyez-moi, à tout prix il faut que nous en sortions.

— Eh bien, il faut voir... je vais interroger... et même, attendez ! maintenant je me rappelle...

— Quoi ?

— On a vu depuis deux jours un homme rôder autour du château.

— Qui a dit cela ?

— Notre fermier.

— Où est-il ?

— Venez ! venez ! il ne peut être loin... nous lui parlerons... et peut-être...

Et elle entraîna le comte, qui la suivit avec empressement.

Quelques minutes plus tard, ils rencontraient le fermier à qui Laura transmettait les questions de Mario.

Dès les premiers mots, le fermier fit un signe d'intelligence.

— Je vois ce que c'est, répondit-il ; depuis trois jours, en effet, j'ai vu...

— Un homme ? interrompit le comte.

— Oui, un homme qui allait et venait du côté de la falaise et je l'ai surveillé : mais ce n'est qu'hier...

— Hier ?

— Je l'avais aperçu sur le coup de dix heures et je m'étais mis sur sa piste, mais faut croire qu'il a été plus malin que moi, car tout d'un coup je l'ai vu disparaître.

— Où cela ?

— Dans les rochers.

— Et vous ne l'avez pas revu ?

— Ça été long... car ce n'est que sur le coup d'une heure, que j'ai entendu des pas précipités, et que mon homme a passé devant moi comme un trait.

— Où est-il allé?

— Il y avait sur la grève une barque qui l'attendait; il s'y est jeté, a crié de pousser au large et s'est éloigné.

— Dans quelle direction?

— Oh! ça, c'est facile à savoir : j'ai reconnu la barque; elle appartient à Henry, le meilleur marin du pays; et c'est à Trémel qu'il a dû aller accoster.

— Vous en êtes sûr?

— Dame! autant qu'on peut être sûr de quelque chose dans ce monde-ci! Le comte mit cinq francs dans la main du fermier.

— Bien!... merci... Vous pouvez vous retirer, dit-il.

Et pendant que le fermier disparaissait, il se tourna vers Laura.

— Je vous quitte, poursuivit-il d'un ton rapide. Je vous l'ai dit, il faut que je voie cet homme, et dès que je serai délivré de toute appréhension de ce côté, je reviendrai, Laura, et cette fois pour ne plus vous quitter.

Une heure plus tard il arrivait au bourg de Trémel, se faisait indiquer la demeure du patron Henry et s'y rendait sans perdre de temps.

Le vieux marin était sur le pas de sa maison, en train de raccommo-der ses filets de pêche. Le comte alla droit à lui.

— C'est bien vous qui vous nommez Henry? demanda-t-il en portant la main à son chapeau.

— Oui, monsieur, répondit le vieux patron en ôtant son bonnet, qu'y a-t-il pour le service de monsieur?

— Voici ce dont il s'agit. Mais d'abord il est bon peut-être que vous sachiez que je suis le comte de Presles, ami de M^{me} Pradié, et que c'est au nom de M^{lle} Laura que je fais cette démarche auprès de vous.

Le marin inclina la tête.

— M^{lle} Laura, répondit-il, est la meilleure personne que je connaisse, et nous ferons ici, au pays, tout ce qu'elle pourra nous demander.

— C'est parfait!... Eh bien, M^{lle} Laura a appris que vous aviez conduit cette nuit, à la pointe du château, un homme que vous avez dû ramener à Trémel vers une heure du matin. — Est-ce vrai?

— C'est vrai, répondit Henry.

— Connaissiez-vous cet homme?

— Non.

— D'où venait-il?

— De Paris.

— Et qui l'amena à Trémel?

— Je vais vous dire, monsieur; il paraît qu'il est facteur à la halle de Paris et qu'il était venu pour s'entendre avec les pêcheurs du bourg, au sujet de la vente de leurs poissons.

— Vous a-t-il donné son nom et son adresse?

— *Bourguignon*, rue des Halles, 23. — Est-ce que monsieur le connaît, par hasard?

Le comte réprima un geste irrité.

— Non! je ne le connais pas, répliqua-t-il, mais répondez-moi, je vous prie : cet homme, ce *Bourguignon*... quand vous l'avez ramené, vers une heure, cette nuit, il était blessé, n'est-ce pas?

Le vieux marin renua la tête.

— Blessé! oui, répondit-il, et assez grièvement; de sorte qu'à peine arrivé chez moi, je n'ai eu que le temps de le panser; je l'ai fait coucher dans mon lit, et quand il a eu avalé un bon verre de grog chaud, il a fait un somme jusqu'à dix heures du matin.

— Et peut-être dort-il toujours? acheva le comte en esquissant un sourire.

Le marin releva le front en haussant les épaules.

— Lui, répondit-il, ah! il y a beau temps qu'il est parti.

— Comment?

— Dès qu'il a eu les yeux ouverts, il a demandé un cheval et une voiture, et il s'est fait conduire à la première station.

— De sorte qu'à cette heure...

— A cette heure, il court sur la route de Paris!

Le comte se mordit les lèvres.

— Parti! parti! dit-il... Que faire... Comment le rejoindre?

— Eh! pardieu! c'est bien simple, interrompit une voix derrière lui; il n'y a qu'à suivre l'exemple qu'il nous donne... Il a pris un train, nous prendrons le suivant, et nous arriverons à Paris quelques heures après lui.

C'était Lambert qui venait de parler.

— Et une fois à Paris, poursuivit-il, où retrouveras-tu cet homme?

— Oh! ça, ce n'est pas malin.

— Tu le connais, alors?

— Ne vous l'ai-je pas dit cette nuit. C'est Caminade!

— Et tu sais où il demeure?

— *Hôtel Brady*, la nuit; et dans le jour, boulevard Saint-Denis à la *Chartreuse*.

— Eh bien! soit, fit le comte; aussi bien, rien ne nous retient plus ici.

M. Desgranges est mourant...

— Dites qu'il est mort! J'en arrive.

— Partons donc! conclut le comte. Hâtons-nous, et malheur à ce Caminade si je parviens à le rejoindre.

XXIX

La Cagnotte avait débuté un samedi soir et le lendemain, dimanche, sur toute la ligne des boulevards, on s'arrachait les journaux pour lire les détails de la représentation qui avait été un véritable triomphe.

Bis, rappels, bouquets, rien n'avait manqué à la fête et la Cagnotte avait été littéralement ensevelie sous les fleurs.

On n'allait parler que d'elle pendant huit jours.

Elle était rentrée enivrée, étourdie de ce succès qui dépassait toutes ses espérances, et elle n'avait voulu recevoir personne, pour pouvoir penser à son aise et ne point se laisser distraire des vives émotions par lesquelles elle venait de passer et qui duraient encore.

Seulement, comme elle se disposait à quitter sa loge, elle avait aperçu Horace et lui avait tendu la main.

— Ne me dites rien ce soir, lui avait-elle dit, en souriant avec abandon ; je suis brisée ; je veux être seule. Mais, demain, à deux heures, chez moi, je vous attendrai...

Et elle s'éloignait déjà, quand elle se retourna vivement et fit signe à Horace qui accourut.

— Un mot encore, dit-elle : je n'ai pas vu Caminade : savez-vous s'il était dans la salle ?

— Je ne l'ai point aperçu, répondit Horace ; mais je ne suis arrivé que tard, et il n'est pas étonnant...

— Cela m'inquiète, lui, si dévoué, manquer ma *première*.

— En effet ; voulez-vous que j'aie à sa recherche ?

— C'est inutile. S'il est à Paris, il viendra demain matin. Seulement, vous-même, avant de venir...

— J'aurai passé à l'*Hôtel Brady*, et je vous dirai...

— C'est cela. Je compte sur vous... à demain.

Le lendemain, la Cagnotte se leva fort tard.

Dès l'aube, on avait encore apporté des bouquets ; le salon en était encombré ; et les consoles du boudoir étaient couvertes de lettres tombées des grandes coupes trop pleines.

Elle donna un coup d'œil à tout, parcourut ces billets parfumés qui étaient comme l'épilogue de son succès si vif de la veille, et il était deux heures environ quand elle fut prête à recevoir.

Le timbre retentit et on vint annoncer M. Horace de Breuil, qui fut aussitôt introduit.

Dès qu'ils furent seuls, Horace s'assit sur un fauteuil que la Cagnotte lui indiquait, et lui prit la main qu'il baisa longuement.

— Combien vous me rendez heureux, dit-il, d'un ton pénétré... j'avais autrefois entrevu ce bonheur comme dans un rêve... Mais j'étais si loin de m'attendre, et il me semblait si impossible...

— Ne parlons plus de cela, interrompit la Cagnotte, en rougissant, vous savez que je suis inquiète... et je veux que vous me rassuriez... J'ai remué toutes ces cartes et toutes ces lettres, et je n'y ai rien trouvé qui me donne des nouvelles de Caminade. N'avez-vous pas été plus heureux de votre côté... et ne savez-vous pas ce qu'il est devenu?... Lui! m'abandonner ainsi, c'est invraisemblable.

Horace avait un pli soucieux sur le front.

— Vous avez raison, répondit-il, et je ne suis pas moi-même sans quelque inquiétude.

— Avez-vous passé à l'*Hôtel Brady*?

— J'en sors?

— Et vous n'avez pas vu Caminade?

— Caminade n'a pas reparu depuis son départ pour le château de Longueville.

— Mais au château! vous l'avez vu; vous lui avez parlé?

— Il s'est passé tant de choses là-bas, depuis cinq jours, que c'est à peine si j'ai pu échanger quelques mots avec lui.

— Ah! tenez! voilà que j'ai peur : vous ne supposez pas au moins qu'il puisse lui être arrivé rien de fâcheux?

— Je l'espère... Mais il ne faut pas se payer d'illusions... et je trouve vraiment inexplicable qu'il n'ait pas cru devoir donner signe de vie.

— Que craignez-vous donc?... Caminade n'a pas d'ennemis.

— Il n'en avait pas, il y a huit jours... mais depuis...

— Depuis?

Horace se tut un moment, comme pour réfléchir; puis il reprit :

— Voyez-vous, dit-il, il y a deux hommes qui, à cette heure, doivent être, plus que vous encore, impatients d'avoir des nouvelles de notre ami.

— Qui cela?

— Le comte de Presles et Lambert.

— Je croyais que ce dernier était l'ami de Caminade?

— Lambert n'est l'ami que de celui qui le paye, et pour le moment, il est aux gages du comte de Presles.

— Mais le comte ne peut en vouloir à Caminade... Il est probable qu'il ne le connaît même pas.

— Détrompez-vous... il y a une chose que je ne vous ai pas dite, et qui m'a frappé, ce matin, quand je me suis présenté à l'*Hôtel Brady*.

— Qu'est-ce donc?

— J'avais à peine formulé ma question au concierge du boulevard de Strasbourg, qu'il a fait un mouvement et m'a regardé de travers, — et comme je m'étonnais de cette attitude, l'excellent homme s'est excusé avec empressement, en me disant que, depuis la veille, on était venu plus de dix fois lui adresser la même question, et que ça finissait par l'agacer; car il croyait voir là le commencement d'une scie qu'il ne supporterait certainement pas, et il a ajouté : M. Caminade est assurément un artiste que j'estime, mais tout de même, il ne faut pas qu'il me prenne pour le plastron de ses cascades.

— Et vous ne savez pas quelles sont les personnes qui sont allées le demander avec cette insistance?

— J'avais glissé une pièce de cinq francs dans la main du concierge, et cette générosité me l'avait tout à fait conquis, de sorte qu'il n'a pas hésité à me satisfaire, et je n'ai plus l'ombre d'un doute sur l'identité de ces personnes.

— C'est Lambert?

— Lambert .. et le comte de Presles.

La Cagnotte garda le silence, et, à son tour, elle se prit à réfléchir.

Ce ne fut pas long...

— Après tout, dit-elle peu après, ce renseignement que vous me donnez là est plutôt de nature à nous rassurer qu'à nous inquiéter.

— Comment?

— Si le comte et Lambert mettent tant d'insistance à demander des nouvelles de Caminade, c'est qu'ils ignorent en quel lieu le trouver, et que, provisoirement du moins, tant qu'ils ne l'auront pas découvert, il n'y a rien à redouter d'eux.

— C'est juste! et un autre fait qui attesterait au besoin la justesse de votre observation, c'est que, depuis hier, il m'a semblé que mon hôtel à moi-même est l'objet d'une surveillance spéciale, — qui sait! peut-être suppose-t-on, ne trouvant pas Caminade à l'*Hôtel Brady*, que je l'ai pu recueillir chez moi!

— C'est probable.

— Enfin quoi qu'il en soit, il faut veiller et j'ai pu obtenir du concierge de l'*Hôtel Brady*, que l'on me préviendrait dès que quelque chose de nouveau se produirait. Au surplus, je ne perdrai pas de vue la rue Culture-Sainte-Catherine, et de ce côté, par René ou par Raymonde, peut-être quelque incident inattendu viendra-t-il nous éclairer.

Ils en étaient là de leur conversation, quand le timbre se fit entendre et qu'une femme de chambre entra.

— Que voulez-vous? demanda la Cagnotte : je vous ai dit que je ne recevais pas.



J'allais m'asseoir aux fauteuils d'orchestre. (P. 605.)

— Que madame m'excuse, répondit la jolie soubrette, en regardant effrontément Horace, c'est qu'il y a là quelqu'un qui insiste beaucoup pour parler à madame.

— Je n'y suis pas.

— C'est ce que j'ai répondu.

— Eh bien?...

— La personne m'a priée de remettre seulement cette carte.

— Quelque mendiant! fit Horace en souriant.

— Depuis ce matin c'est une procession, completa La Cagnotte.

Et nonchalamment elle prit la carte qu'on lui présentait.

Mais elle n'y eut pas plus tôt jeté les yeux qu'elle fit un mouvement.

— Ce n'est pas ça? dit Horace qui l'observait.

— Non!... et c'est bizarre.

— Qu'est-ce donc?

La Cagnotte passa la carte au jeune gentilhomme.

Et celui-ci lut :

BRIDARD

Camelot

— Ah! ah! dit Horace avec enjouement, vous avez des relations avec M. Bridard?

— Est-ce que vous le connaissez?

— Un peu. Que peut-il vous vouloir?

Puis, se frappant le front :

— J'y suis! ajouta-t-il; en sa qualité de camelot, Bridard fait tous les métiers, il m'a vendu quelquefois des billets fort cher à la porte des théâtres; et vraisemblablement il vient réclamer votre protection auprès du bureau de location.

La Cagnotte remua lentement la tête.

— Ce n'est pas cela, répondit-elle toute songeuse; car je me rappelle qu'hier, pendant la représentation, entre le second et le troisième acte, on m'a remis une carte pareille.

— Qui cela?

— Une sorte de gamin assez mal mis qui s'était taillé sur la scène avec les machinistes.

— Filoche! c'est Filoche! Mais vous a-t-il dit pourquoi son maître désirait vous parler?

— Il m'a dit seulement que M. Bridard avait une importante communication à me faire, qu'il se présenterait aujourd'hui chez moi, et qu'il me suppliait de le recevoir.

— De sorte que le voilà...

— Que faut-il faire ?

— Eh ! mais à votre place, moi, je le ferais entrer. Je le soupçonne d'en savoir long sur beaucoup de sujets... et il est peut-être intéressant de l'entendre.

— Vous avez raison.

— Voulez-vous que je me retire ?

— Au contraire, restez ; puisque vous le connaissez, vous m'aidez à l'interroger.

En même temps, la Cagnotte fit un signe à la femme de chambre, et quelques secondes après Bridard ou Bricole faisait son entrée dans le boudoir de la jolie actrice.

Tout autre peut-être, à sa place, eût été intimidé ; mais Bricole n'avait plus de ces défaillances, et, après s'être incliné devant la jeune femme, il adressa un salut d'intelligence à Horace.

— Monsieur de Breuil ! dit-il avec un sourire de satisfaction ; eh bien ! c'est une vraie chance de vous rencontrer, car j'aurais probablement été vous chercher à votre hôtel.

— Vous avez donc à me parler, à moi aussi ?

— Oui, monsieur Horace. Et, comme on dit, puisque vous êtes là, je ferai d'une pierre deux coups.

Et sur ces mots il se tourna vers la Cagnotte.

— Je vous suis bien reconnaissant, continua-t-il ; j'aurais été fort contrarié de ne pas vous voir, et je crois pouvoir vous assurer que vous ne serez pas fâchée de m'avoir reçu, quand vous saurez... ce qui m'amène.

— C'est grave?... fit la Cagnotte.

— Vous allez en juger !

XXX

— Et d'abord, reprit-il, après un court silence, il n'est pas inutile que vous sachiez par quel hasard j'ai été amené à vous faire cette visite ; vous ignorez peut-être qui je suis, et le métier que j'exerce.

— M. de Breuil me l'a dit, fit la Cagnotte qui, depuis un moment, l'observait avec une attention toute particulière.

— Alors, ça va marcher tout seul, repartit le père Bricole ; je suis donc ce que l'on appelle un camelot, c'est-à-dire que je fais un peu tous les métiers permis ; pour cela j'ai toujours sous la main un certain nombre de *camarades*, qui sont toujours prêts à me venir en aide, et dont j'utilise les talents spéciaux, selon la circonstance, tantôt sur les boulevards, tantôt dans les faubourgs, enfin

un peu partout et où ça se trouve ; or, hier, nous étions une équipe autour des Variétés, et si on a placé des billets dans les grands prix, si on y a vendu des biographies et des portraits de la Cagnotte, ce n'est pas assez de le dire !

— Oui, je sais cela, dit la jolie artiste.

— J'étais donc là, pour surveiller mes hommes et les protéger au besoin contre les agents qui sont quelquefois bien durs pour eux... mais, tout en allant et venant, j'observais les gilets à cœur, et les cravates blanches qui fumaient sous le péristyle du théâtre, en attendant l'appel de la sonnette. C'est ainsi que j'aperçus successivement M. de Civry, un de nos bons clients, M. de Fontenay... et M. Horace causant avec plusieurs de ses amis... mais ce n'était pas ceux-là qui m'intéressaient, ou, pour être plus vrai, je ne m'attendais absolument à rien, quand tout à coup... je vis passer une silhouette qui me communiqua un frisson sur toute la peau.

— Qui était-ce donc ? demanda Horace.

— M. de Presles.

— Le comte !

— En sautant de son coupé sur le boulevard, il avait relevé le col de son pardessus, mais, en dépit de ces précautions, je l'avais reconnu tout de suite.

— Il a donc assisté à la représentation ! interrogea la Cagnotte.

— Je ne l'ai point aperçu... ajouta Horace.

— Il y a à ça une bonne raison... C'est que, pendant toute la soirée, il s'est tenu au fond de la loge numéro 4 du rez-de-chaussée, et qu'il est sorti avant la fin.

— Vous avez vu tout cela ?

— Pardieu ! Moi, monsieur Horace, je ne regarde pas à la dépense, et le comte avait à peine passé, que j'étais sur ses talons et que j'allais m'asseoir aux fauteuils d'orchestre avec le dernier billet qui me restait et que j'aurais vendu deux louis comme un liard.

— De sorte, père Bridard, que vous avez applaudi la Cagnotte et contribué au grand succès qu'elle a remporté.

Le père Bridard eut un geste équivoque.

— Pour un succès, répondit-il, on peut dire que ça y est ; et ceux qui ont leurs entrées aux Variétés peuvent aller se ballader jusqu'à l'hiver prochain ! Mais je mentirais si je prétendais que j'y ai contribué.

— Comment !

— Oh ! le cœur y était bien... mais l'esprit était absent.

— Expliquez-vous.

— Ça n'est pas compliqué ! Car la Cagnotte n'avait pas plus tôt fait son entrée sur la scène, que je m'étais senti saisi et bouleversé.

— Voyez-vous ça...

— Vous n'y êtes pas, monsieur Horace, et quoique madame soit assez jolie et ait assez de talent pour produire cet effet-là, je dois déclarer que la sensation très vive que j'éprouvai provenait d'une tout autre cause.

— Laquelle?

— C'est qu'instantanément je l'avais reconnue!

— Vous l'aviez donc déjà vue, auparavant.

— Oui, monsieur Horace, et dans des circonstances telles qu'il n'était pas possible de l'oublier.

— Il y a longtemps?

— Un an.

— Où cela?

— A Angoulême.

— Dans quelles circonstances?

— La nuit où un homme fut assassiné dans le train.

— Beauchamp? le compagnon de M. Desgranges.

— Précisément... vous comprenez... n'est-ce pas... et peut-être, madame se rappelle-t-elle également.

En parlant ainsi, le père Bridard s'était tourné vers la Cagnotte; mais la parole resta suspendue à ses lèvres.

La Cagnotte avait tressailli; une pâleur de marbre s'était répandue sur ses traits; elle regardait le vieux camelot avec une sorte d'épouvante.

— S'il m'en souvient! balbutia-t-elle.

— Et peut-être... me reconnaissez-vous?

— Oui... il me semble... attendez!

— Jean-Louis Margaine?

— De Sainte-Foy (Gironde)?

— Vous y êtes!

— Eh quoi! c'est vous! je ne me trompais donc pas! mais comment se fait-il?

— Ce serait trop long à raconter.

— On vous a cherché partout, longtemps, pourquoi n'avez-vous pas répondu à l'appel de la justice?

Le visage du père Bridard se roubrunit.

— Ça, dit-il, c'est autre chose, et nous aurons le temps d'en causer! mais pour le moment, et puis, que vous avez conservé le souvenir de cette nuit, j'espère que vous n'avez pas oublié non plus les voyageurs qui ont passé par notre compartiment, durant le trajet de Paris à Angoulême. Il y avait là, d'abord, Caminade qui vous accompagnait.

— En effet.

— Puis Lambert, qui avait renouvelé connaissance avec Caminade au buffet d'Orléans.

La Cagnotte fit un signe qui voulait dire oui.

— Enfin, poursuivit le vieux camelot, un jeune homme qui s'était trompé de wagon, et qui est monté en secondes, quoiqu'il fût possesseur d'un billet de premières.

— Oui ! oui ! je me rappelle... Mais il faisait nuit. C'est à peine si j'ai pu entrevoir ses traits... Si bien, que, plus tard, à Paris...

— Vous l'avez revu ?

— C'est-à-dire que j'ai vu quelqu'un qui lui ressemblait.

— Et celui-là, c'est le comte de Presles, n'est-ce pas ? insista Bridard d'une voix plus âpre. Et l'on vous a dit, à vous aussi, que le comte entretenait des relations étroites et mystérieuses avec ce même Lambert ?

— Sans doute.

— Eh bien, croyez-vous qu'il ne serait pas intéressant de rechercher quel sentiment ou quel intérêt a pu rapprocher ces deux hommes... à quelle œuvre ils travaillent, quel but criminel ils poursuivent ?

— Mais ce n'est guère là l'affaire d'une femme, d'une artiste surtout ! fit observer Horace.

— Vous avez raison, monsieur ? aussi me suis-je seul chargé de ce soin.

— Et croyez-vous réussir ?

— A peu près.

— De sorte, qu'à vos yeux, le comte...

— Le comte de Presles est l'assassin de Beauchamp.

— Diable !... une pareille accusation !... Savez-vous qu'il faudrait autre chose que des présomptions...

— Aussi, ai-je mieux que cela.

— Pardieu, je serais curieux de savoir.

Le père Bridard fronça les sourcils et se rapprocha.

— Voyons, dit-il d'un ton incisif ; vous êtes l'amî de M. René d'Harville, à ce qu'on m'a dit, et vous avez dû apprendre par lui, qui le tenait de M^{me} Raymond, qu'après avoir assassiné Beauchamp, le meurtrier a dépoillé M. Desgranges d'un portefeuille dont il était porteur.

— Je sais cela, répondit Horace.

— Eh bien les papiers que contenait ce portefeuille, nous savons, depuis quelques jours, qu'ils devaient intéresser tout particulièrement maître Mario, et qu'il s'agissait pour lui de s'approprier des parchemins, à l'aide desquels on aurait pu le déposséder de tous ses droits au titre et à la fortune du comte de Presles.

— Et vous pensez que devant la menace de ce danger...

— Je pense qu'il n'a pas hésité... car il était le seul à qui le crime devait profiter.

— C'est grave sans doute, mais cela ne constitue pas une preuve.

— Eh bien! ajoutez à cette première présomption que le comte a disparu de Paris à la veille de l'affaire d'Angoulême; que Lambert est resté à Bordeaux, au lieu de se rendre au Brésil; qu'enfin, bien qu'il fût demeuré en France, les registres du paquebot, où sa place était retenue d'avance, le signalent comme présent à bord, au moment du départ.

— Tout cela est des plus singuliers, en effet, approuva Horace; mais, ceci une fois admis, je ne sais pas trop quel concours vous pouvez avoir à réclamer de la Cagnotte, ni, par conséquent, quel est le but de votre visite.

Le père Bridard devint tout à fait sérieux et il eut un sombre froncement des sourcils.

— Nous sommes sur la piste, répondit-il et, cette fois, j'espère que nous ne nous laisserons pas détourner; mais, pour assurer le succès de notre entreprise, ce n'est pas trop de rallier tous les atouts possibles, et j'avais compté que madame ne nous refuserait pas ceux qu'elle a dans la main.

— Quels atouts? fit la Cagnotte.

— Vous avez vu le comte, pendant la nuit du meurtre.

— J'ai vu un homme qui lui ressemblait, mais je ne puis pas dire que cet homme soit l'assassin que l'on recherche.

— Soit, au moins, vous avez vu Lambert?

— Sans aucun doute.

— Et vous pourrez attester qu'il est resté à Bordeaux et que vous l'y avez rencontré après le départ du paquebot.

— Assurément! Caminade, lui aussi, pourrait au besoin en témoigner.

— Cela suffit.

— Malheureusement, nous n'avons pas Caminade sous la main.

— Où est-il?

— Je n'en sais rien, et M. Horace et moi nous sommes même fort inquiets à son sujet.

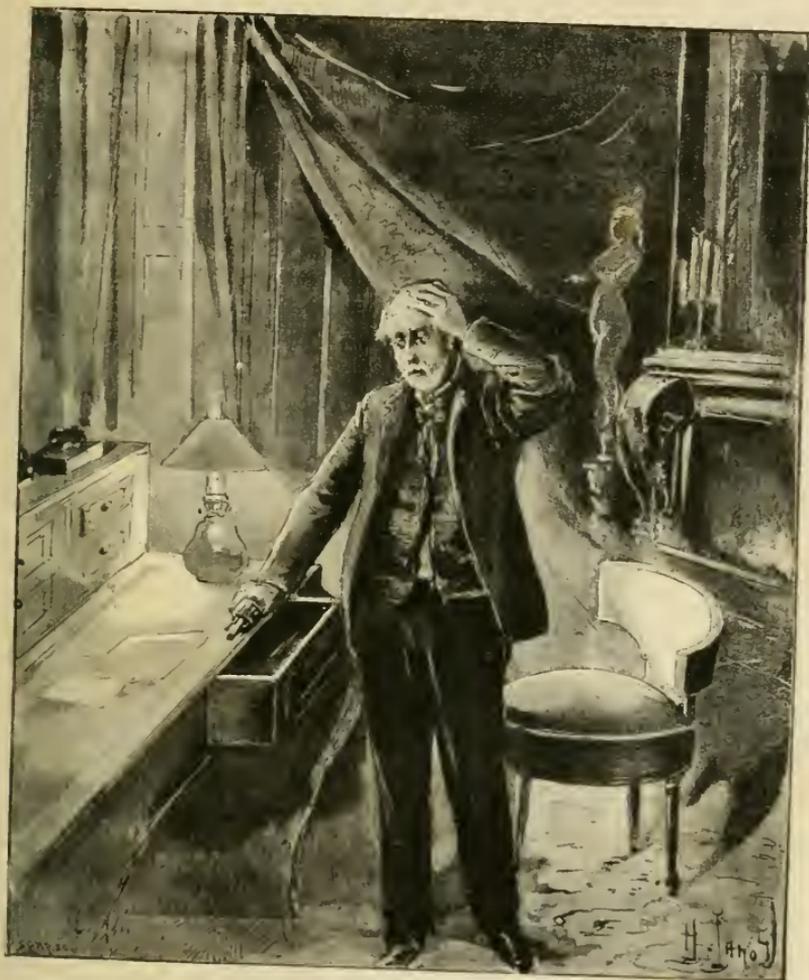
— Nous le retrouverons.

— Comment?

— Dès ce soir, tous les camelots seront sur le pont; je ferai filer Lambert, le comte, Caminade et les autres, et nous jouerons de malheur si avant quelques jours... Seulement, je vous recommande la plus grande discrétion. La moindre imprudence pourrait tout compromettre et mettre en danger la vie de ceux que nous voulons servir.

— Eh quoi! Vous croyez que le comte...

— Le comte a fait ses preuves, et Lambert n'en est pas à son coup d'essai...



L'époux infortuné songe un moment au suicide. (P. 612.)

Ils vont se remuer, eux aussi, et dès qu'ils se sentiront aculés, il faudra se garer.

— Je vous promets d'être discrète.

— Et promettez-moi également de me tenir au courant de tout ce que vous pourrez apprendre de nouveau.

— C'est convenu.

— En ce cas, tout ira bien, et je n'ai plus qu'à me retirer, en m'excusant de vous avoir dérangée.

— Le père Bridard salua sur ces mots, gagna la porte par laquelle il disparut.

La Cagnotte était restée fort perplexe ; son cœur était plein d'appréhension. Son regard parcourait vaguement le boudoir.

Horace s'aperçut de son trouble.

— Chère enfant, dit-il d'une voix tendre, est-ce que les paroles du père Bridard vous auraient laissé quelque sentiment de crainte ?

— Non, ce n'est pas cela, répondit la Cagnotte. Mais, cette histoire est bien, avouez-le, la plus étrange chose dont on ait entendu parler.

— Assurément...

— Pourquoi ce meurtre ? D'où vient ce comte de Presles ? Et voyez-vous clair, vous, monsieur le vicomte, dans les causes qui l'auraient poussé au premier crime, et, selon le père Bridard, l'obligeraient à en commettre un nouveau ? Jamais je n'ai entendu parler de pareils mystères, et il n'y a que dans les romans que l'on rencontre de semblables aventures.

Et comme Horace souriait, la Cagnotte allait poursuivre.

Mais, tout à coup, elle fit un mouvement.

Son regard venait de s'arrêter sur la console en bois de rose, où l'on avait jeté pêle-mêle toutes les lettres et cartes arrivées depuis le matin, et elle avait tressailli.

— Qu'avez-vous ? fit Horace intrigué.

— Là ! là ! Voyez-vous ? dit la Cagnotte : cette lettre ?

— Mais il y en a cinq cents.

— Non, mon ami, non ! il n'y en a qu'une... Celle-ci... tenez !

Horace suivit la direction de son regard, et aperçut, sur l'énorme monceau de correspondances, une enveloppe qui, par sa forme, ses dimensions exceptionnelles et l'écriture de sa suscription, tranchait brutalement sur les autres petits billets au vélin doux et parfumé.

Le jeune gentilhomme s'en empara, et la présenta à la Cagnotte.

C'était une lettre carrée et massive dont la suscription écrite en caractères grossiers trahissait une main évidemment inexpérimentée, et qui semblait n'avoir pu se glisser en si bonne compagnie qu'à l'aide de quelque audacieux subterfuge.

— Qui peut bien vous adresser une pareille missive?... dit Horace en souriant.

— Quelque machiniste amoureux... repartit la Cagnotte... ou quelque camelot de la *claque*. Voyez donc : ce doit être drôle.

Horace, machinalement, lut la suscription, et demeura interdit.

— Eh! par exemple! s'écria-t-il... voilà qui est plus fort.

— Quoi donc?

— La lettre est pour moi.

— Ce n'est pas possible!

— Pour moi, vous dis-je... écoutez!

« A Mademoiselle Cagnotte, du théâtre des VARIÉTÉS en son hôtel.

« POUR REMETTRE

« A M. le vicomte Horace de Breuil. »

— En effet, ceci est curieux, fit la Cagnotte... eh bien, ouvrez vite!... et voyons de quoi il s'agit...

Sur cette invitation, Horace s'empressa de déchirer l'enveloppe.

XXXI

Le corps de la lettre était de la même écriture que la suscription, et il y avait deux grandes pages du même papier grossier et rugueux.

Mais Horace ne s'appesantit pas sur ce détail, et, poussé par une curiosité que partageait la Cagnotte, il en commença immédiatement la lecture.

Nous reproduisons textuellement cette lettre sans rien changer au style :

« Mystère et discrétion!

« Ceci est le scénario peut-être incomplet, mais intéressant d'un drame qui pourra être soumis à l'appréciation d'un de nos auteurs en renom.

Titre à choisir :

« *Le Souterrain au château de Longueville, le bâtard de Tremel, Les mystères de Normandie.*

« Le héros est un bâtard; un sombre mystère plane sur les commencements de sa vie. Il a été élevé au bourg de Tremel, par un vieux pêcheur, pauvre, mais honnête. A l'âge de dix ans, il a été mis au collège. Il ne sait rien ni de son père ni de sa mère. Son père, le comte de Presles, l'a eu d'une jeune fille qui est morte en lui donnant le jour. Le comte, resté seul, s'est mis à voyager et un an plus tard, se trouvant au Brésil, il est devenu amoureux d'une femme de grande beauté, mais fort coquette et qui ne devait pas lui être fidèle, ce qu'il n'apprit que plus tard.

Mais n'anticipons pas sur les événements.

Le comte était un gaillard fort dissolu; toutefois, il avait bon cœur — en se voit quelquefois. Avant de s'éloigner peut-être pour toujours, il a assuré le sort de son fils; comme il est puissamment riche, ça ne lui coûte pas grand-chose. Au moment de se marier, il a constitué à son enfant naturel une rente

de douze mille livres, et a chargé un vieil ami de sa famille, M. Desgranges, caissier de la Banque de France, de servir ladite rente, soit par trimestre, soit par annuités.

« Puis, ayant ainsi arrangé ses affaires, et se croyant quitte envers le passé, il est parti, a voyagé et s'est arrêté au Brésil, où il s'est marié.

« La comtesse de Presles est ravissante ; elle est fort entourée, très courtisée, et, malgré la différence d'âge des deux époux, le comte jouit d'un bonheur complet, pendant de longues années. La comtesse lui a donné un fils qui a été accueilli comme une bénédiction du ciel, et il semble que rien ne puisse jamais menacer un bonheur aussi parfait!

« Mais le grain de sable!

« Un jour, le malheureux comte apprend que sa femme a des amants, qu'elle ne l'a jamais aimé, et il découvre, par une correspondance qu'un misérable éconduit lui vend, que l'enfant qu'il considère comme le sien, n'est même pas de lui! La preuve est là, manifeste, irréfutable, et l'époux infortuné songe un moment au suicide.

« Mais non! Pourquoi se tuer bêtement, quand on peut se venger?

« D'ailleurs, il a un autre enfant, qui, celui-là, est bien de lui! Il se rappelle comme il a été aimé par la morte de Trémel, et ses yeux se voilent quand il pense au petit être qu'il a abandonné sans s'en occuper jamais.

« Celui-là est bien sa chair et son sang... tandis que l'autre!...

« L'autre est né avec tous les défauts et les vices de sa mère, défauts et vices qui n'ont fait que se développer, et il ne veut pas qu'il porte son nom, ni qu'il hérite de sa fortune.

« Son parti est pris, il revient en France, s'entend avec des hommes de loi, remet à M. Desgranges une déclaration en règle, dans laquelle il reconnaît le bâtard pour son seul fils et son unique héritier.

« Par surcroît de précaution, il se rend lui-même avec le caissier de la Banque à son château de Longueville, et pratique dans le rocher un trou profond dans lequel il enfouit une cassette de fer où il a enfermé les doubles des actes authentiques. Puis, tous ces soins pris, rassuré sur l'avenir, il revient à Paris et se dispose à aller embrasser son enfant.

« Mais celui-ci voyage, il est fort loin, et il n'a plus le temps de l'attendre.

« Les souffrances qu'il a endurées depuis une année ont épuisé ses forces ; — il est à bout d'énergie... il sent que la vie lui échappe, — et, en effet, deux mois plus tard, il rend le dernier soupir entre les bras de M. Desgranges, après lui avoir fait jurer, une fois de plus, de veiller sur son fils.

« Maintenant, que va-t-il se passer entre les deux enfants? C'est ce que l'on se réserve d'expliquer aux personnes que ce récit a pu intéresser, et les

explications complémentaires viendront quand tout danger aura cessé pour ceux qui ont quelque chose à dire.

« Donc d'ici là, mystère et discrétion !

« P. S. — Réflexion faite, on croit que le meilleur titre serait :

« LA CASSETTE DE FER. »

— Voilà, certes, un étrange document, dit Horace quand il eut achevé la lecture, et j'ai bien quelque idée que c'est l'histoire de René que l'on nous a contée là.

— Mais qui peut nous envoyer cette lettre ? fit la Cagnotte.

— Oh ! sur ce point, je n'ai pas le moindre doute.

— Caminade, n'est-ce pas ?

— Parfaitement.

— Mais, pourquoi n'être pas venu lui-même.

— Eh ! Il le dit expressément !... il paraît qu'il y a du danger à parler et je pense comme lui.

— Enfin, que devons-nous faire ?

— Attendez... je verrai René... je me concerterai avec lui et nous aviserons.

— Ah ! ce comte de Presles ! je voudrais le savoir bien loin.

— Il vous inquiète ?

— Pas pour moi !... mais je ne sais quel sentiment il m'inspire ; il me semble qu'il me sera fatal.

— Quelle enfant vous êtes !

— Je ne dis pas non... Mais on ne se refait pas... et il me faut prendre comme je suis.

— Je vous prendrais, moi, les yeux fermés.

— C'est possible, dit la Cagnotte en souriant ; mais, en attendant, vous allez me laisser.

— Déjà !

— J'ai des visites à recevoir.

— Au moins, je vous verrai ce soir dans votre loge.

— Si vous voulez.

— Et vous me permettrez de vous reconduire ?

La Cagnotte remua doucement la tête.

— Non ! répondit-elle, avec un regard où il y avait cependant bien des promesses ; non, mon ami ; rappelez-vous ce dont nous sommes convenus... et laissez-moi, avant, vous aimer comme je l'entends.

— Ah ! vous êtes cruelle !

— A ce soir !

— A ce soir donc... et dépêchez-vous de m'aimer.

Pendant que ceci se passait chez la Cagnotte, de singuliers événements se préparaient rue Culture-Sainte-Catherine.

Depuis quatre jours on était revenu de Longueville, que l'on avait quitté le soir même de l'enterrement de M. Desgranges.

C'avait été une triste cérémonie, pendant laquelle la pauvre Raymonde avait longuement prié et pleuré.

Ce pauvre vieillard, qui venait de la quitter, l'avait aimée, comme si elle eût été son enfant; et maintenant elle allait se trouver seule dans la vie, seule et bien triste!

Qu'allait-elle devenir? Elle n'en savait vraiment rien.

Il y avait bien sans doute, Laura, dont le cœur lui était dévoué et sur l'amitié de laquelle elle avait toujours compté.

Mais, de ce côté, depuis quelque temps, on eût dit qu'il se préparait pour elle une douloureuse déception.

Laura n'était plus la même; au fond des manifestations dont elle accablait Raymonde, celle-ci sentait quelque chose de contraint et de froid. Ce n'était plus la Laura du couvent, toujours gaie, insouciant; maintenant, elle était le plus souvent sombre, et vingt fois Raymonde avait surpris sur ses joues la trace récente de larmes.

Elle avait voulu la questionner à ce sujet, mais toujours elle se dérobaît, et on eût dit même que les questions de son amie lui inspiraient un sentiment d'irritation qu'elle ne parvenait pas toujours à dominer.

Raymonde en fut affectée d'autant plus qu'elle ne voulut rien laisser paraître de ce qu'elle éprouvait, et il en résulta que Laura, livrée ainsi à elle-même, s'abandonna sans frein, au désordre des suggestions qui, depuis quelque temps, s'étaient emparées de son esprit.

Cette situation ne pouvait se prolonger sans déterminer une crise fâcheuse; depuis le retour à Paris, elle avait même pris un caractère plus aigu, et la froideur de Laura s'était encore accentuée.

Raymonde résolut d'en finir, et elle avait un prétexte excellent pour provoquer une explication décisive.

Tant que M. Desgranges vivait, il était naturel qu'elle acceptât l'hospitalité que lui offrait M^{me} Pradié, mais du moment que l'ex-caissier avait cessé de vivre, il devenait impossible qu'elle subît plus longtemps une position que l'attitude de Laura allait rendre presque humiliante.

Son parti fut vite pris.

La mort de M. Desgranges l'avait faite libre et riche. Dès le lendemain, de son retour à Paris, Raymonde recevait la visite de M^e Durandau, notaire, et elle apprenait que le défunt lui avait légué toute sa fortune, par un testament en

bonne et due forme. C'était l'avenir assuré; elle n'avait plus besoin de personne, et elle n'en demandait pas davantage.

Aussi, le soir même de ce jour, après avoir diné seule dans ce pavillon si plein encore de souvenirs attendrissants, elle gagna l'hôtel de la rue Culture-Sainte-Catherine et demanda à parler à M^{me} Pradié.

Ce fut Laura qui la reçut.

— Tu voulais parler à ma mère, dit-elle d'un ton un peu contraint, elle est sortie pour quelques heures, et j'ai pensé qu'en son absence...

— Je te remercie, répondit Raymonde, ce n'est pas à toi que je voulais m'adresser d'abord; mais il n'est pas inutile que tu connaisses ce que j'avais à dire à M^{me} Pradié, car mon intention était d'aller te trouver, après l'avoir vue.

— De quoi s'agit-il donc? interrogea Laura, intriguée.

— D'une résolution que j'ai prise depuis quelques jours.

— Quelle résolution?

— Je vais vous quitter.

— Que dis-tu?

— On a été si bon pour moi ici, que j'ai sans doute abusé de la sympathie que l'on me témoignait; je ne veux pas prolonger plus longtemps une situation qui pourrait devenir pénible.

— Tu t'es décidée bien promptement.

— La mort de M. Desgranges explique ma détermination.

— Ma mère en sera douloureusement affectée et j'espère encore qu'elle te fera revenir...

— Ne le crois pas.

— Mais... le motif que tu allègues n'est pas le seul qui provoque ton départ.

— Qu'importe!

— Il y en a d'autres que tu ne veux pas dire.

— Peut-être!

— Mon amitié t'est devenue importune ou suspecte!

Raymonde enveloppa son amie d'un regard où il y avait une profonde amertume et peut-être allait-elle répliquer, — mais elle se contint.

— N'abordons pas ce sujet, répondit-elle d'une voix ferme; il ne pourrait que nous irriter toutes deux et il est préférable de n'y pas toucher; d'ailleurs, la raison que je t'ai donnée est sérieuse; on n'a pas à en chercher d'autres; la mort de M. Desgranges, en me faisant libre, ne m'a pas affranchie des devoirs que j'ai à remplir, je me suis imposé une mission sacrée; je l'ai déjà poursuivie à travers tous les obstacles, et ce n'est pas au moment d'atteindre le but que je m'arrêterai.

Et puis, ajouta-t-elle avec un pli ironique à la lèvre, ce qui pouvait

t'intéresser naguère doit te laisser bien indifférente aujourd'hui! L'amitié que tu me témoignais a fait place à un sentiment plus puissant et plus fort; tu aimes avec tout l'oubli, tout l'empportement que nous apportons, nous autres, dans notre premier amour! et ce ne sont pas nos pauvres souvenirs de couvent qui prévaudront contre l'amour que tu éprouves. Aime donc, deviens vite comtesse de Presles, puisque c'est là ce que tu veux, et crois bien que personne, pas même ta mère, ne se réjouira plus saintement que moi, du bonheur que Dieu t'aura envoyé!

Après avoir ainsi parlé, Raymonde fit quelques pas vers la porte, pour se retirer... Mais, comme elle en atteignait le seuil, elle se retourna et revint lentement vers M^{lle} Pradié.

— Seulement... écoute encore, reprit-elle d'un ton ému : si, par impossible, un jour, tu étais trompée dans ton affection : si quelque catastrophe imprévue venait te menacer, si enfin tu te retrouvais seule, désespérée, l'âme brisée par la plus épouvantable des déceptions, rappelle-toi, ô ma Laura, qui me fut si chère, rappelle-toi qu'il te restera toujours une amie dévouée, dans le cœur de laquelle tu pourras te réfugier.

— Raymonde! balbutia Laura, avec un sanglot qu'elle ne put étouffer.

— Adieu!

— Non! non! ne pars pas, je t'en conjure... si tu savais comme je t'aime!

Raymonde lui prit le front dans ses deux mains, le baissa à dix reprises, et s'éloigna à pas rapides sans proférer une parole.

Laura était retombée anéantie sur le divan du boudoir.

Son cœur battait avec une âpre violence; ses bras pressaient sa poitrine près d'éclater. On eût dit que la vie allait l'abandonner.

Raymonde partie, il lui semblait que tout à coup le vide s'était fait autour d'elle. Qu'allait-elle devenir... quelle existence allait être la sienne?

Et puis, à travers ses défaillances, elle éprouvait une sensation bizarre : les dernières paroles de son amie frappaient encore sur son cœur.

« Si quelque jour, tu te retrouvais seule, désespérée, l'âme brisée par la plus épouvantable des déceptions!... »

Elle avait dit cela... — C'était donc possible!

Mais non!

Elle aimait le comte de Presles... et le comte l'aimait, comme il n'avait jamais aimé!

De cela, elle était bien sûre.

Et, réfugiée dans cet amour, ainsi que dans une forteresse inexpugnable, qu'avait-elle à redouter... de quelle déception pouvait-il être question?



Ils allèrent se réfugier derrière l'énorme pilier. (P. 623.)

Elle essuya doucement les larmes qui baignaient ses joues ; le sourire était revenu sur ses lèvres ; elle releva le front.

A quelques pas devant elle se tenait le comte de Presles qu'elle n'avait pas entendu venir.

Ses dernières appréhensions se dissipèrent à cette vue, et elle courut à lui les mains tendues.

XXXII

— Vous pleurez! fit le comte, en l'attirant doucement contre sa poitrine.
 — Ce n'est rien... ce n'est rien, dit la jeune fille; vous voilà... tout est fini.

— Qui donc vous a causé ce chagrin?

— Personne.

— Ah! voilà que vous mentez!

— Oui, c'est vrai, j'ai tort... mais, c'est qu'aussi...

— Vous n'osez dire! je gage qu'il s'agit toujours de votre amie.

— Vous ne l'aimez pas! vous lui en voulez...

— Ai-je deviné?

— Sans doute.

— Que vous a-t-elle dit encore?

— Elle ne m'a pas parlé de vous.

— Ceci est méritoire.

— Ne raillez pas. Je suis fort troublée. Savez-vous ce qu'elle venait m'annoncer.

— Qu'est-ce donc?

— Elle part.

— Elle quitte Paris! fit le comte avec un geste de surprise.

— Non, mais elle se sépare de nous, et vous comprenez! C'était une si douce habitude : avant que je vous eusse rencontré, je n'aurais jamais eu que je pourrais vivre loin d'elle.

— Chère Laura!

La jeune fille entraîna le comte vers le divan, le fit assiéger à ses côtés, et lui prit les mains.

— Mais, voyons! dit-elle avec enjônement; n'avez-vous pas une grosse nouvelle à m'apprendre; vous deviez voir ma mère cette après-midi, et vous m'avez dit que vous lui demanderiez ma main. Vous l'avez fait?

A cette question un nuage vint assombrir le front du comte, et en remarquant l'expression qui se répandit sur ses traits, Laura se sentit frissonner.

— Mon Dieu! parlez vite, s'écria-t-elle; est-ce que ma mère aurait repoussé votre demande?

Le comte fit un geste négatif.

— Non, répondit-il; M^{me} Pradié a été, au contraire, de tous points charmante, et son accueil, des plus encourageants.

— A la bonne heure!

— Elle m'a dit qu'elle s'était bien aperçue que je vous aimais, et elle a ajouté qu'elle croyait aussi que je ne vous étais pas indifférent.

— Indifférent! Mario!...

— Enfin, elle a ajouté que dans cette situation, et pour ne pas être accusée plus tard de légèreté, elle avait, depuis quelque temps déjà, réclamé les bons conseils d'un ancien ami de M. Pradié, qui occupe aujourd'hui une position considérable dans la magistrature de Paris.

— M. Ménager.

— Je crois, en effet, que c'est le nom que m'a cité M^{me} Pradié.

— M. Ménager est juge d'instruction; il m'a connue tout enfant. Ce fut le meilleur ami de mon père. Qu'a-t-il dit?

— Rien encore.

Mais ma mère doit le voir.

Aujourd'hui même.

Et quand vous fera-t-elle connaître sa réponse?

— Elle m'a remis à deux ou trois jours.

— Que de retards, et combien ils m'offensent pour vous.

Le comte protesta du geste.

— Pourquoi donc, chère enfant aimée, répondit-il avec un tendre sourire, n'est-il pas naturel qu'une mère désire s'entourer de toutes les garanties qui doivent assurer le bonheur de son enfant; qui pourrait s'en montrer offensé; moi, moi, que tout autre; ne suis-je pas un étranger dans votre monde?... on me connaît peu à Paris; ou l'on m'y connaît mal; je rougirais de devoir mon bonheur à une surprise... et je veux, au contraire, que le jour où je conduirai ma belle comtesse à l'hôtel, tout le monde sache bien que votre époux peut se reposer de pair avec les plus nobles et les plus fiers gentilshommes... N'est-ce pas cela que vous voulez aussi?

Laura écoutait enivrée; quand il eut fini, elle lui noua ses deux bras autour du cou.

— O Mario! Mario! dit-elle, en abandonnant son front à ses baisers, Combien j'aurai à remercier Dieu de m'avoir placée sur votre route. Jamais! non, jamais, le cœur d'aucune femme n'a contenu autant d'ivresse.

— Vous êtes heureuse!

— Vous le demandez.

Eh bien, c'est ainsi que je vous aime! et désormais, j'espère que je ne vous trouverai plus, comme tout à l'heure, le cœur gros et les yeux voilés de larmes.

A ces mots qui lui rappelaient sa conversation avec Raymonde, Laura ne put s'empêcher de tressaillir.

— Puyre Raymonde! balbutia-t-elle avec un soupir.

— Vous la regrettez? fit le comte.

— Ah! j'y penserai souvent... C'est comme si une partie de mon cœur se détachait de moi-même!... Que va-t-elle devenir?

— Ne vous inquiétez pas ainsi, chère enfant, car M^{lle} Raymonde me paraît une nature plus énergique que vous ne le supposez. Elle a, m'avez-vous dit un jour, donné à sa vie un but mystérieux, dont aucune amitié, aucun amour ne saurait la détourner. Eh bien! elle ira à ce but et je ne serais pas surpris même que, dans ces derniers temps, votre amitié ne l'ait pas quelquefois singulièrement gênée.

Laura regarda le comte avec étonnement.

— Qui vous a dit cela? interrogea-t-elle d'un ton presque effaré.

— Vous en seriez-vous aperçue vous-même?

— Mais...

— Répondez!

— Eh bien... oui. C'est vrai!... et tout à l'heure encore...

— Quoi donc?

— Cela me revient à présent... elle me menaçait de quelque catastrophe imprévue, de la plus cruelle des déceptions... et je ne puis douter, maintenant, que c'est à vous qu'elle faisait allusion.

— Enfin, que disait-elle?

— Eh! le sais-je, mon Dieu... elle était nerveuse, irritée... je n'ai pas écouté, ou j'ai mal entendu... et puis, fallait-il donc croire que c'est à vous que ces menaces s'adressaient... C'est impossible... et pourtant, si cela était, Mario! il faudrait ne me rien cacher... il faudrait tout me confier... Vous m'avez dit un jour, que vous aviez été obligé de fuir votre pays... et, apprenant que vous étiez malheureux, moi, je ne vous en ai aimé que davantage!... eh bien, si vous courez encore quelque danger, n'hésitez pas, dites-le moi franchement; ne craignez pas de m'effrayer... je suis forte, je serai courageuse... et s'il faut donner ma vie... vous savez bien, n'est-ce pas, qu'elle est toute à vous, et que vous n'avez qu'une parole à prononcer!

Le comte ne répondit pas tout de suite... il regardait tendrement la pauvre fille qui s'abandonnait à lui, et tout son être semblait absorbé dans cette muette contemplation.

— Chère Laura, dit-il enfin... béni soit Dieu qui a réservé à ma vie cette joie suprême de votre amour!... Mais rassurez-vous... S'il est vrai que je coure encore quelque danger à l'heure où je vous parle, je vous promets que tout sera fini avant peu; j'espère que M^{me} Pradié ne voudra pas retarder plus longtemps mon bonheur qui doit être aussi le vôtre, et quand on me verra vous conduire à l'autel, il faudra bien que toutes les calomnies se taisent!...

— Mais Raymonde! balbutia timidement Laura.

— Quant à cette jeune fille, dont je vous expliquerai dans quelques jours la conduite mystérieuse et les desseins perfides, dès aujourd'hui, je vais prendre des mesures pour la mettre dans l'impuissance de me nuire.

— Que comptez-vous faire?

— Ne me le demandez pas ; je ne sais encore ; mais il est temps de sortir de cette situation qui vous alarme, et je vous jure...

— Mario ! n'oubliez pas que Raymonde a été ma meilleure amie.

— Vous la défendez ?

— Soyez bon... Moi, je veux qu'il n'y ait pas le moindre nuage sur notre bonheur.

Le comte s'inclina avec un doux regard.

— Il sera donc fait comme vous le désirez, dit-il ; mais veillez bien vous-même sur ceux qui vous entourent... Ne leur dites rien des confidences que je vous ai faites, et quand nous nous reverrons...

— Ce sera demain ?

— Probablement.

— A demain alors ! et si quelque incident survenait d'ici là, faites que j'en sois prévenue à l'instant même.

— Je vous le promets.

Le comte sortit sur cette assurance et traversa le parc pour gagner la rue Payenne. Il était onze heures ; la rue était déserte, le temps fort sombre.

Le comte plongea à plusieurs reprises son regard à droite et à gauche, et finit par jeter dans la nuit un coup de sifflet strident.

Presque aussitôt, un homme se détacha de l'ombre d'une porte et vint à sa rencontre.

— Lambert ! fit Mario : c'est toi ? bien !... qu'as-tu à m'apprendre ?

— Rien ! répondit Lambert.

— Tu n'as pas découvert Caminade ?

— Je n'ai rien découvert du tout.

— Quoi... pas même un indice... un soupçon ?

— Pas même ça.

Mario eut un geste de violente colère.

— Le misérable ! grommela-t-il, et c'est lui, lui ! qui a en sa possession la cassette du château de Longueville.

— Là-dessus, il n'y a pas d'illusion à se faire.

— Mais tu as dû *filer* les personnes que je t'ai désignées.

— Je les ai filées avec toute la conscience dont je suis capable.

— René ?

— Oh ! celui-là, il est amoureux, et on dirait que tout ce qui se passe ne le regarde pas.

— Mais Horace ?

— Lui, c'est différent! il est amoureux aussi, mais ça ne le gêne point et il a eu le temps d'aller deux fois à l'*Hôtel Brady*.

— Cela prouve qu'il ne connaît pas plus que nous la retraite de Caminade. C'est ce que je me suis dit.

— Que faire? que faire? murmura le comte, les dents serrées, avec une hideuse contraction aux sourcils.

Il y eut un silence.

Ils marchaient à pas lents vers la rue du Parc-Royal, et tournèrent, une fois là, vers le boulevard.

Au bout d'un moment, Mario s'arrêta.

— Et Raymonde? dit-il tout à coup, d'un accent plein de haine.

— Oh! celle-là, répondit Lambert, je crois qu'il faut ouvrir l'œil.

— Comment?

Elle se remue. Elle a mis en campagne Bricole, Filoche, toute son équipe de camelots, et il est certain qu'ils manigancent quelque chose.

— Quoi?

— Quelque traquenard.

— Contre moi?

— Contre vous, peut-être; mais, à coup sûr, contre Bibi.

— Qui peut te donner lieu de le penser?

— Bah! un enfant s'en serait aperçu!... Car pendant que je reconduisais... de loin... M. Horace de Breuil, j'ai bien remarqué qu'on me reconduisait moi-même.

— Enfin, quelle intention supposes-tu à Raymonde?

Lambert remua la tête et pinça ses lèvres.

— Elle aime René d'Harville, répondit-il; il ne faut pas oublier ça; et chez les femmes, quand le cœur et l'intérêt sont d'accord, il est prudent de s'attendre à tout.

— Que peut-elle?...

— Pas grand'chose peut-être; mais tout de même...

Le comte serra énergiquement le bras de son compagnon.

— Ah! si on pouvait retrouver ce Caminade! balbutia-t-il avec rage.

— Ce serait la meilleure solution.

— Ces papiers, une fois anéantis, je n'aurais plus rien à craindre...

— Et tout le monde serait content, acheva Lambert qui accompagna ces paroles d'un rire goguenard.

Mais au même moment il s'arrêta et entraîna Mario à l'écart.

Ils venaient d'atteindre la place des Vosges.

— Qu'as-tu donc? interrogea le comte surpris.

— Plus bas! plus bas! répondit Lambert.

Et ils allèrent se réfugier derrière l'énorme pilier de l'une des arcades.

— Enfin... m'expliqueras-tu! fit Mario, qui ne comprenait pas.

— Regardez... à gauche... sur le trottoir.

— Je vois un homme.

— C'est cela.

— Est-ce que tu le connais?

Lambert haussa les épaules.

— Si je le connais, répliqua-t-il... mais rien qu'à sa façon de lancer la jambe droite... voyez! il n'y en a pas deux qui se permettent ces effets de cuisse.

— Qui est-ce donc?

Caminade.

— Tu es sûr?

Lambert étouffa un petit rire ironique.

— Ah! il est bien grimé cependant, poursuivit-il; il a endossé, pour la circonstance, un complet de charbonnier qui ne lui va pas mal; mais on ne change pas sa nature, et le cabotin se trahit toujours en dépit de tous les costumes.

— Si c'est lui, il faut le suivre.

— Pardieu...

— Qu'allons-nous faire?

— A deux, nous nous gênerions. Vous allez donc me laisser opérer seul. Je le suivrai! S'il se ballade à pied, je l'emboîterai à distance; s'il prend une voiture, je monterai derrière, et j'arriverai en même temps que lui!

— Ah! puisses-tu, demain, m'apporter son adresse.

— Demain, nous causerons de tout cela. Le voilà qui va disparaître... il n'est que temps... je m'évanouis... bien des choses euz vous....

Lambert quitta le comte sur ces mots, et marcha vers la rue le Turonno, par laquelle Caminade venait de disparaître.

XXXIII

Le lendemain, vers dix heures du matin, M. Meunier, juge d'instruction, était dans son cabinet, assis devant un grand bureau d'ébène tapissé de nombreux dossiers, qu'il parcourait avec une minutieuse attention.

M. Meunier avait, à cette époque, soixante ans au plus.

C'était un homme de haute taille, au visage au toré, avec des yeux fort doux, et qui, depuis qu'il exerçait ses importantes fonctions, avait su conquérir l'estime et la considération des plus illustres magistrats du parquet de Paris.

Il était d'ailleurs de mœurs fort simples ; ferme et bienveillant, on trouvait en lui un esprit éclairé ; il n'apportait aucune passion préconçue dans l'examen des affaires qui lui étaient soumises, et se gardait surtout de considérer un prévenu comme un coupable.

L'idéal du juge !

Ce matin-là, il était arrivé à son cabinet plus soucieux que d'habitude, et s'était fait remettre tout de suite le dossier depuis longtemps abandonné de l'affaire d'Angoulême.

Et il le compulsait, comme nous l'avons dit, avec une attention toute particulière.

Deux heures s'écoulèrent. Midi allait sonner, quand la porte du cabinet s'ouvrit et que l'huissier entra.

Il releva la tête, et avant qu'il n'eût formulé la question qui était sur ses lèvres, l'huissier lui remit une carte qu'il lut rapidement.

— Très bien ! dit-il aussitôt, faites entrer cette personne.

Et, quelques secondes après, une femme entra.

C'était M^{me} Pradié.

Le juge s'avança à sa rencontre.

— J'espère, chère madame, dit-il en l'accueillant de son plus bienveillant sourire, que vous m'excuserez de ne pas vous avoir reçue hier... j'étais tout à fait occupé, et je ne pouvais pas distraire une seconde.

— Oh ! vous êtes tout excusé, cher monsieur, répondit M^{me} Pradié, je sais vos graves obligations et je n'ai pas insisté... Vous m'avez fait prier de revenir ce matin et, vous voyez, je suis exacte.

— C'est à merveille : votre charmante Laura est bien...

— C'est précisément d'elle que je viens vous parler.

— Je m'en doutais. Le comte de Presles est toujours amoureux ?

— Toujours.

— Et vous a-t-il demandé sa main ?

— Il m'a fait la demande officiel, hier même.

— Qu'avez-vous répondu ?

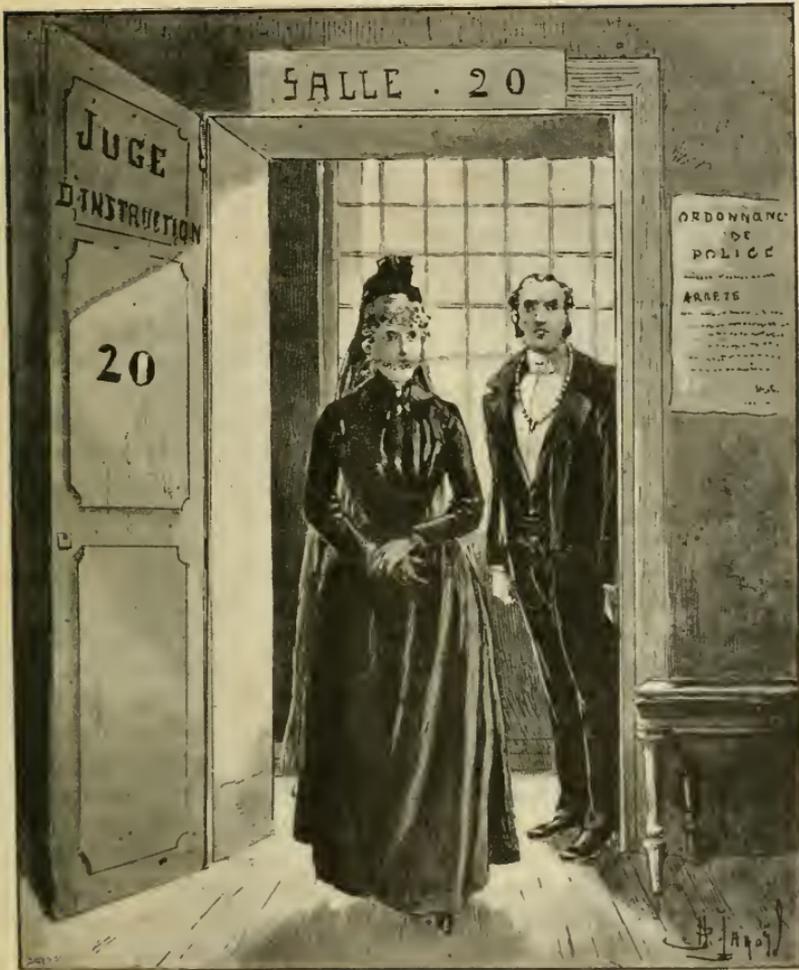
— Mais... ce que je vous avais annoncé que je lui répondrais, c'est-à-dire qu'ayant en vous la plus entière confiance, j'attendrais que vous ayez prononcé pour prendre un parti.

— Enfin... ce mariage vous convient à vous-même ?

— S'il doit faire le bonheur de mon enfant, quelle raison aurais-je de m'y opposer.

— Aucune, sans doute.

— Et à moins que vous n'ayez à me présenter quelque objection... sérieuse.



Raymonde entra presque aussitôt. (P. 625.)

M. Ménager garda un moment le silence... puis, il reprit d'un ton presque grave!

— Ce que vous m'avez demandé, ma chère enfant, dit-il, est bien délicat et je crains vraiment de jouer ici le rôle d'un trouble-fête.

— Comment! fit M^{me} Pradié avec un mouvement; auriez-vous sur le comte une autre opinion que celle des personnes qui l'ont si bien accueilli à Paris?

— J'ignore ce que l'on pense de lui à Paris, et je ne m'en suis pas préoccupé.

— Cependant..

— Seulement, du jour où vous m'avez fait part du projet que vous aviez formé, j'ai dû, pour répondre à la confiance que vous me témoigniez, m'entourer de tous les renseignements propres à m'éclairer, et je me suis empressé d'écrire à quelques amis que j'ai à Rio-Janeiro.

— Et... ils vous ont répondu?

— Il y a trois jours.

— Que disent-ils?

M. Ménager eut un geste d'une impression douteuse.

— Rien de précis, répondit-il; ou du moins, rien qui m'ait paru satisfaisant.

— Vous m'effrayez!

— Ce n'est pas là ce que je veux... écoutez! le comte de Presles appartient à une famille des plus recommandables par ses ascendants, mais il paraît que la mère n'a pas toujours tenu une conduite irréprochable. Elle a fait beaucoup parler d'elle, et l'on m'assure que le comte de Presles l'avait quittée, désespéré, quelques années avant sa mort.

— Mais le fils? interrompit vivement M^{me} Pradié.

— Vous avez raison, chère madame, dit le juge, c'est du fils surtout qu'il faut s'occuper, et les renseignements qui m'ont été transmis ne l'ont point oublié.

— Eh bien?

— Eh bien!... là aussi, il y a quelques points noirs.

— Expliquez-vous.

— Ce n'est pas à dire que l'on accuse le comte de Presles d'avoir rien fait qui puisse entacher son honneur; mais on prétend qu'il a mené au Brésil une existence fort dissipée: qu'il a joué et perdu des sommes considérables, et que si la fortune du comte, son père, n'était pas venue le relever, il se trouverait aujourd'hui dans une situation des plus précaires.

— Mais, depuis, il peut s'être amendé.

— C'est possible.

— Vous ne le croyez pas?

— Avouez au moins que sa conduite passée peut inspirer certaines appréhensions pour l'avenir.

— C'est vrai!

— Vous voilà toute troublée... et vraiment je regrette...

— Non, ne regrettez rien!... car je n'éprouve qu'un profond sentiment de gratitude pour l'intérêt que vous me témoignez?... Toutefois... dans cet état... que me conseillez-vous?...

— Dame!... cela dépend.

— De quoi?

— Votre enfant aime-t-elle réellement le comte?

— Elle en est folle!

— Alors, ne précipitez rien... continuez à recevoir M. de Presles comme par le passé... ne lui donnez pas le soupçon que vos intentions aient pu changer, et dans quelques jours, quelques semaines au plus, de nouveaux renseignements viendront peut-être vous fixer sur le parti que vous aurez à prendre.

M^{me} Pradié s'était levée.

— Merci, dit-elle; merci du plus profond de mon cœur; je suivrai vos conseils; j'attendrai; et Dieu veuille que nous soyons bientôt éclairés!

Elle allait se retirer et déjà M. Ménager l'accompagnait jusqu'à la porte, quand l'huissier entra.

— Qu'y a-t-il? demanda M. Ménager.

— Il y a là une personne qui demande à parler à monsieur le juge.

— A-t-elle dit son nom?

— M^{lle} Raymonde.

M^{me} Pradié se disposait à sortir; elle s'arrêta à ce nom.

— Raymonde! fit-elle étonnée.

— Allez! ordonna M. Ménager à l'huissier, et dès que vous pourrez introduire cette personne, je vous préviendrai.

Puis, se tournant vers la jeune veuve :

— Ce nom que l'on vient d'annoncer, dit-il, a paru vous surprendre?

— En effet, répondit M^{me} Pradié, je ne le dissimule pas.

— M^{lle} Raymonde est une amie de votre enfant?

— Dites sa meilleure et sa plus sincère amie.

— N'était-elle pas la fille adoptive du malheureux Desgranges, qui fut, il y a un an, l'objet d'une tentative criminelle, dans le train de Paris à Angoulême?

— C'est cela.

— Et ce M. Desgranges est mort?

— Il y a quelques jours, au château de Longueville.

Il y eut un court silence, pendant lequel une ombre glissa sur le front du juge.

— Pauvre enfant! ajouta-t-il, cette mort a dû cruellement la frapper.

M^{me} Pradié eut un triste sourire.

— Oui, bien cruellement... répondit-elle; la pauvre enfant espérait toujours que M. Desgranges reviendrait à la santé et à la raison, qu'il pourrait éclairer la justice et l'aider à découvrir le coupable... car, c'est là une chose terrible — convenez-en, monsieur, qu'un pareil criminel ait pu jusqu'à ce jour échapper à toutes les recherches, et qu'il puisse jouir en paix du fruit de son forfait.

— Eh, sans doute! répliqua le juge; pour mon compte, j'ai souvent pensé à cette affaire, et j'ai cherché bien des fois à en pénétrer le mystère... Le mobile du crime, les moyens à l'aide desquels le compable a pu se dérober, mille autres détails plus bizarres encore, tout cela m'a préoccupé longtemps, et aujourd'hui je considérerais comme l'honneur de ma carrière de magistrat, de faire la lumière sur toutes ces ténèbres; mais je ne regarde pas la justice comme vaincue; le dernier mot n'est pas dit, et même, je dois ajouter que depuis quelques jours, il semble se faire un certain mouvement autour de ce crime.

— Vraiment!

— C'est encore à l'état latent; je n'ai rien de précis ni de palpable; mais pour nous autres, familiers que nous sommes avec les affaires criminelles, il est des indices auxquels on ne se trompe pas; et, je le répète, on dirait qu'il y a dans l'air, si insaisissable que ce soit, quelque chose qui annonce l'approche ou le passage du criminel. Aussi voyez! je me suis fait apporter là tout le dossier de l'affaire, je l'ai étudié à nouveau, et vienne le moindre indice, je reprendrai l'instruction, et cette fois il faudra bien que nous aboutissions.

— Puissiez-vous dire vrai... la pauvre Raymonde serait si heureuse!... le ciel lui doit bien cette consolation — et sans doute, c'est pour l'interroger que vous l'avez fait appeler aujourd'hui?

— Nullement.

— Eh quoi! c'est de son propre mouvement

— Elle m'a écrit hier, pour solliciter un entretien, et vous comprenez que je me suis empressé de lui répondre.

— C'est à merveille. Je vous laisse... et vous remercie encore une fois de toutes les bontés que vous voulez bien avoir pour Laura et moi...

— Comptez sur mon entier dévouement, chère madame, et ne doutez pas de l'empressement que je mettrai à vous tenir au courant de tout ce que j'aurai pu obtenir.

M^{me} Pradié s'éloigna cette fois, et M. Ménager donna l'ordre d'introduire M^{lle} Raymonde.

Raymonde entra presque aussitôt.

Elle était vêtue de longs habits de deuil; un voile de crêpe noir tombait de son front et cachait ses traits.

Le juge lui indiqua un siège près de son bureau, et quand elle s'y fut assise :

— Remettez-vous, mon enfant, dit-il d'un ton presque paternel, vous m'avez écrit que vous désiriez me parler, et me voici prêt à vous écouter. Expliquez-vous donc en toute assurance, et croyez que je serai heureux de faire quelque chose qui puisse vous être agréable. D'ailleurs, vous n'êtes pas une étrangère pour moi : depuis de longues années, des liens d'amitié étroite m'unissent à la

famille Pradié, de laquelle vous avez reçu une touchante hospitalité, et je sais les sentiments d'affection sincère que l'on y a conçus pour vous.

Raymonde s'inclina et releva son voile.

— M^{me} Pradié a toujours été excellente, en effet, répondit-elle; Laura est ma meilleure amie de couvent, et je n'oublierai jamais les moments heureux que j'ai passés près d'elle! Aussi, ce n'est qu'avec un cruel déchirement que je me suis résigné à la quitter.

— Que dites-vous! fit M. Ménager, vous quittez l'hôtel Pradié?

— Oui, monsieur.

— Bientôt.

— Aujourd'hui même.

— Pour longtemps?

— Probablement pour toujours.

Le juge releva le front avec vivacité.

— Voilà qui est singulier, répliqua-t-il.

— Pourquoi donc?

— Mais parce que M^{me} Pradié, qui me quitte à l'instant, ne m'a rien dit de cette résolution que vous m'annoncez.

— C'est que je n'en ai parlé encore qu'à Laura, et que M^{me} Pradié ne la connaît pas.

— Elle en sera fort affectée... elle en éprouvera un véritable chagrin.

— Je le sais.

— Et cela ne vous a pas arrêtée.

— Non, monsieur.

— Il faut alors qu'un motif puissant...

Raymonde remua lentement la tête.

— Laura va se marier prochainement, monsieur, répondit-elle; et je ne fais qu'avancer de quelques semaines une séparation qui se serait imposée au lendemain même de son mariage.

M. Ménager s'était pris à regarder la jeune fille avec une attention toute particulière; Raymonde en fut comme gênée et elle baissa les yeux.

— Est-ce donc là, interrogea le juge, la seule raison qui détermine votre départ?

— Non, monsieur.

— Quelle est l'autre?

Raymonde hésita à répondre; on eût dit qu'au moment d'aller plus avant dans cet entretien une suprême appréhension s'emparait d'elle, et qu'elle regrettait maintenant d'être venue!

Mais cette hésitation ne fut que passagère; elle reprit bientôt tout son courage, et osa lever les yeux sur son interlocuteur.

— Vous savez, sans doute, monsieur le juge, dit-elle d'un ton plus ferme, que je suis la fille adoptive de M. Desgranges?

— Je sais cela, mon enfant, répondit M. Ménager.

— On a dû vous apprendre aussi que le malheureux vieillard est mort, il y a quelques jours.

— On me l'a dit également, et du reste cela n'a dû surprendre aucune des personnes qui le connaissaient; car depuis l'affaire d'Angoulême, ce n'est qu'à de rares intervalles qu'il recouvrait parfois quelques fugitives lueurs de raison. Et il est mort sans être revenu à lui?

— Détrompez-vous, monsieur.

— Comment cela?

— Vers les derniers temps, son esprit semblait s'être dégagé en partie des ténèbres qui l'obscurcissaient, et moi, tout entière à la joie de cette amélioration inespérée, je n'avais pu cacher l'espoir qu'elle avait fait renaitre.

— Quel mal y avait-il à cela?

— Il y avait un grand danger, tout au moins, car ces symptômes rassurants s'étaient à peine manifestés depuis quelques jours, qu'une tentative criminelle se produisait.

— Une tentative criminelle! est-ce possible! qui pouvait avoir intérêt?...

— La veille de notre départ pour le château de Longueville, continua Raymonde, un homme s'est introduit dans le pavillon occupé par M. Desgranges et a versé quelques gouttes d'un poison des plus violents dans la potion qui devait lui être servie la nuit même!

— Vous en êtes sûre?

— Je rapporte les paroles du docteur qui a analysé la potion.

— Et l'autre? le misérable? on l'a vu?

— Il avait pris la fuite dès les premiers bruits et l'on n'a pu que relever l'empreinte de ses pas sur le parquet de la pièce qu'il avait traversée.

— On craignait donc que le malheureux vieillard ne parlât?

— Non, monsieur le juge; mais on voulait le mettre dans l'impossibilité de partir pour Longueville.

M. Ménager eut un haut-le-corps, et ne put dissimuler son étonnement.

— Qu'y avait-il donc de si important au château, interrogea-t-il d'une voix nette et précise, pour qu'on tentât, même à l'aide d'un crime, d'empêcher M. Desgranges de s'y rendre?

— C'est ce que je vais vous dire, monsieur le juge, répondit la jolie enfant, avec fermeté.

XXXIV

Raymonde avait dédaigneusement pris une attitude résolue et toute timidité avait disparu.

M. Ménager, qui continuait de l'observer, fut frappé de ce changement, et si son attention avait pu être distraite, il serait dès ce moment revenu tout entier à l'intérêt de cet entretien.

Il fit un geste d'approbation et d'encouragement.

— Parlez! parlez, mon enfant, dit-il avec bienveillance; je suis d'autant plus curieux de vous entendre que, depuis quelque temps, j'ai repris l'examen approfondi de l'affaire d'Angoulême; et tout à l'heure même, je faisais part à M^{me} Pradié...

— Vous avez parlé à M^{me} Pradié de cette affaire! interrompit Raymonde sur un ton singulier.

— Sans doute, répartit M. Ménager, et voyez la coïncidence! quoiqu'elle ne m'eût rien dit de la tentative dont vous m'entretenez, ce qui m'étonne, je lui confiais qu'à certains indices, impalpables encore, j'avais été touché par le soupçon que l'assassin de Beauchamp, ou quelqu'un de ses complices, pouvait bien être à Paris.

Raymonde tressaillit.

— Une pareille confidence est peut-être un peu imprudente, balbutia-t-elle.

— Imprudente? repliqua le jure; et pourquoi?

— Parce que, s'il est vrai que le coupable soit à Paris, il est au moins inutile qu'il apprenne que l'on s'occupe de lui.

— Et comment le saurait-il? Ce n'est pas M^{me} Pradié... je suppose.

— Non assurément; mais il n'y a pas qu'elle à l'hôtel de la rue Culture-Sainte-Catherine; il y a les valets oisifs, les domestiques bavards, et mieux que cela encore, puisque nous savons qu'un misérable s'y est introduit, et qu'il a tenté d'empoisonner M. Deszanges.

M. Ménager se tut et oublia un moment son regard étonné sur la jolie enfant.

— Tout ce que vous dites est très judicieux, reprit-il peu après; la nature vous a douce, mon enfant, d'un rare esprit de pénétration, et je commence à croire que vous pouvez nous être fort utile dans la nouvelle enquête à laquelle nous allons nous livrer. — Voyons! Vous me disiez tout à l'heure, que la tentative d'empoisonnement dont M. Deszanges a failli être victime avait en surtout pour but de l'empêcher de se rendre à Longueville.

— Oui, monsieur le juge.

— Quel intérêt avait donc le criminel; et que pouvait-il redouter d'un voyage de M. Desgranges au château de M^{me} Pradié?

— Il savait qu'il devait trouver là les doubles des papiers dont il avait été dépouillé.

— Vous êtes sûre de cela?

— J'en suis sûre.

— Qui vous l'a dit?

— M. Desgranges, dans un de ces moments de lucidité, que le ciel lui envoyait parfois.

— C'est que ce serait fort grave...

— Je le sais.

— Nous pensions déjà que le vol du portefeuille avait dû être le mobile du crime, mais nous ignorons quelle sorte de documents contenait ce portefeuille...

Êtes-vous en mesure de nous édifier sur ce point.

— Pas encore.

— Enfin, ces papiers... M. Desgranges a-t-il pu rentrer en leur possession?

— Il n'en a pas eu le temps... Pendant la nuit qui a précédé sa mort, il s'est rendu dans les souterrains du château... J'ai tenté de l'en détourner, prévoyant bien ce qui arriverait; mais il n'a rien voulu entendre, et j'ai dû l'accompagner! Il connaissait la cachette où les doubles si importants étaient renfermés... il s'est mis à l'œuvre avec une fièvre qui devait lui être fatale... et un quart d'heure s'était à peine écoulé, qu'il tombait évanoui dans nos bras et que nous le transportions mourant au château — le lendemain, il était mort!

— Sans avoir parlé?

— Il n'a pas recouvré sa raison.

— Mais vous connaissiez la cachette!... vous avez dû...

— Quand nous y sommes retournés, elle était vide, et les documents avaient disparu!

M. Ménager réprima un geste de vive contrariété.

— Quelqu'un vous avait donc suivie? poursuivit-il aussitôt.

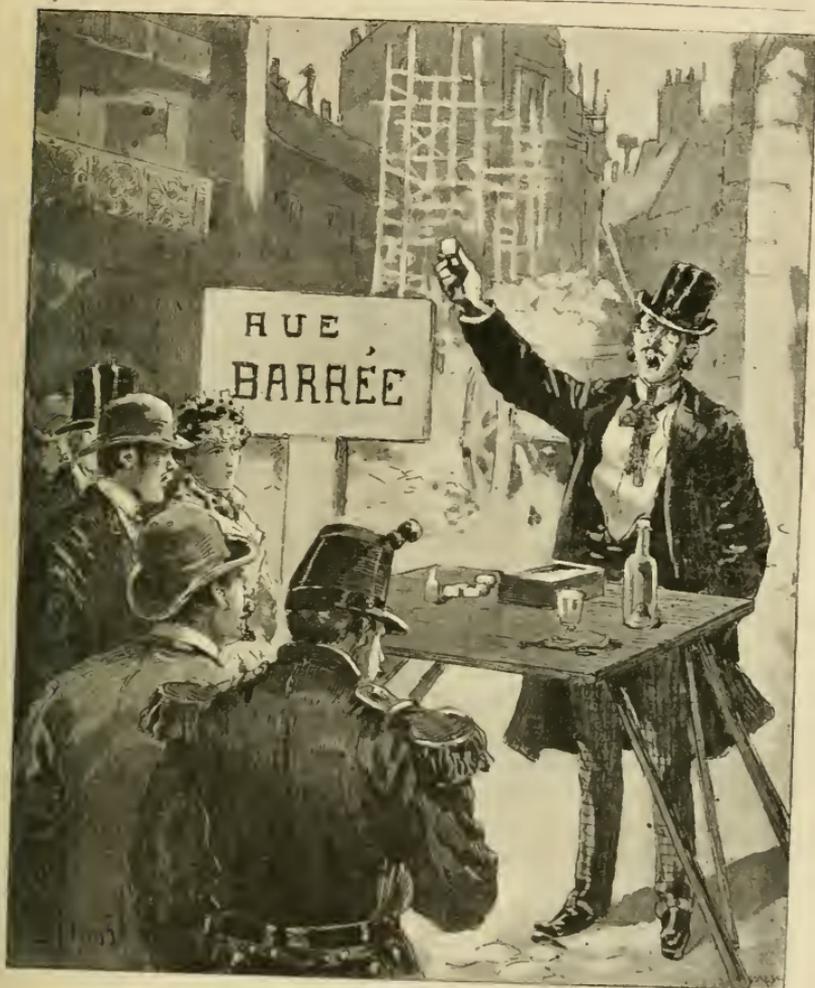
— C'est certain.

— N'avez-vous pas cherché en quelles mains ces documents étaient tombés?

— Le moment était peu favorable pour une recherche pareille, et j'étais toute à M. Desgranges qui se mourait.

— Cependant, vous savez quelles étaient les personnes qui se trouvaient au château, pendant cette nuit.

— Il y avait M. Horace de Breuil, M. René d'Harville, M. le comte de Presles



Le baveux qui vend le savon à détacher. (P. 639.)

- C'est tout.
- Non! On m'a parlé encore de deux autres personnes.
- Leurs noms?
- L'un s'appelle Caminade; l'autre, Lambert.
- Que faisaient-ils à Longueville?
- Je l'ignore.

— Mais c'est ce qu'il faut savoir! Il y a là un indice, et, si peu qu'il vaille, il importe de ne pas le négliger.

— C'est aussi mon avis. M. Horace de Breuil connaît celui que l'on nomme Caminade et s'est chargé de le retrouver; il m'a donné d'ailleurs sur lui les renseignements les plus favorables.

— Et l'autre?

— L'autre, c'est différent. L'opinion de M. Horace est qu'il faut s'occuper de celui-là, toute affaire cessante.

— Il le connaît donc aussi?

— Très peu... mais on lui a assuré que ce Lambert se trouvait dans le train de Paris à Angoulême, le jour où Beauchamp a été assassiné!

— Que dites-vous! est-ce possible... mais alors, cet homme doit nous être, à bon droit, des plus suspects... Il faut à tout prix qu'on le retrouve.

— C'est ce que j'ai pensé.

— Je vais donner des ordres.

— C'est inutile.

— Comment?

— Depuis deux jours je le fais suivre.

— Vous!

— J'ai mis sur pied tout un monde de camelots. Ils se sont répandus sur les boulevards, dans les faubourgs, sur tous les points de Paris, et je puis vous assurer qu'avant peu Lambert sera pris et pourra vous être amené.

Cette fois, M. Ménager ne chercha pas à dissimuler l'étonnement qu'il éprouvait, et se prit à regarder la jeune fille qui lui parlait, avec une surprise où se mêlait peut-être un peu de défiance.

— Eh quoi, dit-il enfin, vous avez fait cela... vous, une jeune fille, presque une enfant!... mais sous l'empire de quels sentiments... à l'aide de quels moyens?

— Le sentiment auquel j'ai obéi, répondit Raymonde, est des plus naturels; et toute autre à ma place eût agi comme je l'ai fait... J'aimais M. Desgranges, monsieur; il m'avait élevée et aimée, comme si j'eusse été sa fille; je lui devais, sinon de le venger, du moins d'achever la mission qu'il avait acceptée, et qu'il n'a pu remplir.

— Quelle mission?

— Rendre à son légitime propriétaire les documents qu'il était chargé de lui remettre, et qui lui avaient été volés; voilà la pensée avec laquelle j'ai vécu, et qui a soutenu mon courage dans l'entreprise que j'ai tentée.

— Vous connaissez donc cet héritier qu'on voudrait dépouiller?

— Oui, monsieur.

— Et vous n'avez pas quelque idée de ceux à qui le crime profiterait? —

Vous vous taisez!... Votre hésitation est au moins singulière, après la démarche que vous faites en ce moment.

— Vous comprendrez mieux mon attitude dans quelques jours, répondit Raymonde. Ce que vous me demandez est trop grave, monsieur le juge, et je ne suis pas assez sûre de moi.

— Que craignez-vous?

— Je crains de me tromper.

— Alors c'est tout ce que vous voulez dire?

— C'est tout. Seulement, d'un instant à l'autre, je puis avoir une communication importante à vous faire, et, dans l'intérêt de la justice même, je vous conjure de vouloir bien tenir compte des avis que je pourrai vous faire parvenir.

M. Ménager s'inclina en souriant.

— A merveille, dit-il à son tour, et je n'entends pas refroidir un si beau zèle; toutefois vous comprendrez, j'espère, qu'après de pareilles confidences, je ne saurais sans imprudence rester inactif et attendre le résultat de vos recherches; je fais des vœux très sincères pour qu'elles soient fructueuses; mais, de mon côté, j'agirai comme il convient, et que le succès vienne de vous ou qu'il soit obtenu par mes agents, nous ne vous serons pas moins reconnaissants de ce que vous aurez tenté.

Et, comme M. Ménager faisait un signe qui disait clairement que l'entretien était épuisé, Raymonde se leva.

Elle hésitait pourtant; il était évident qu'elle avait sur les lèvres une dernière recommandation qu'elle eût voulu adresser au magistrat et qu'elle n'osait formuler.

M. Ménager s'en aperçut et eut comme un mouvement d'humeur aussitôt réprimé.

— Oh! pardon, monsieur, dit alors Raymonde, presque confuse, je vois que j'abuse de votre bonté.

— Mais nullement, ma chère enfant, répartit le juge, revenu à lui-même; voyons, vous voilà toute troublée encore... Qu'y a-t-il? Est-ce une dernière confidence que vous avez à me faire?

— C'est cela... oui, c'est cela.

— De quoi s'agit-il?

— Vous devez revoir M^{me} Pradié?

— Sans doute.

— Bientôt?

— Dans quelques jours... peut-être plus tôt.

— Eh bien! je voulais vous prier...

— Dites! dites... achevez.

— Je voulais vous demander en grâce, de ne lui rien dire de la démarche que j'ai faite aujourd'hui près de vous.

— Craignez-vous que M^{me} Pradié?...

— Non, je l'ai déjà dit, ce n'est pas elle que je redoute.

— Et qui donc?

— Laura.

— Mais c'est votre amie! elle vous aime!

— Dites qu'elle m'a aimée, monsieur le juge, car, depuis quelque temps, son esprit, son cœur, sa vie tout entière appartiennent à un autre sentiment plus puissant et plus absolu. Elle aime, monsieur... elle aime!

— Le comte de Presles!

— Oui! le comte de Presles... répéta Raymonde avec une sorte d'âpre violence mal contenue, et c'est à celui-là surtout qu'il ne faut pas donner le soupçon de ce qui va se passer!

M. Ménager saisit vivement le bras de la pauvre enfant.

— Achevez! achevez! dit-il avec autorité... Et quoi! le comte...

Raymonde avait passé ses deux mains sur son front.

— J'ai toujours pensé, monsieur, répondit-elle, qu'un juge pouvait être considéré à l'égal d'un confesseur. J'ai dit tout ce que je pouvais dire... maintenant, je n'ajouterai plus une parole! Adieu, monsieur! ou plutôt à bientôt! et lorsque je reviendrai, j'espère qu'il n'y aura plus de voile sur cette effroyable aventure.

XXXV

En sortant de chez le juge d'instruction, Raymonde trouva devant la grille du Palais de Justice un homme qui l'attendait.

C'était Bricole.

— Oh! oh! dit celui-ci en remarquant son émotion, comme nous voilà agitée; l'affaire a donc été chaude. Est-ce que le juge...

— M. Ménager a été très bienveillant et il m'a accueillie avec bonté, répondit Raymonde; de plus, il m'a promis de tenir compte des avis que j'aurai à lui adresser.

— Eh bien, tout est pour le mieux.

— Assurément, mais je crains d'avoir été imprudente.

— Comment cela!

— J'ai prononcé le nom du comte de Presles.

— Où est le mal?

— Il n'y a pas de mal, sans doute; mais j'ai peur d'une indiscretion. M. Ménager peut en parler à M^{me} Pradié et si le conte venait à savoir...

— Ce serait gênant, je ne dis pas; mais j'espère qu'il n'aura pas le temps de se reconnaître.

— Tu as distribué ton monde?

— On en a mis partout! Il y en a même qui opèrent depuis hier.

— Qu'as-tu appris?

— Rien encore, — mais nous allons les passer en revue.

— Quel est ton projet?

— C'est simple comme bonjour; il est une heure à peine; il fait un temps superbe, c'est le temps ou jamais de faire un tour de *balade*; nous suivrons les boulevards, nous rabattons par la Bastille et la rue de Rivoli et, avant la nuit, nous aurons visité nos principales stations. Ça y est-il?

— Partons.

Ils s'éloignèrent, et remontèrent le boulevard Sébastopol pour aller prendre le boulevard Saint-Martin.

Arrivés à la hauteur de la rue Turbigo, un des carrefours les plus bruyants de Paris, Bricole indiqua à Raymonde un groupe compact qui s'était formé sur le trottoir, à l'angle de la rue de Palestro, et au milieu duquel un homme à peine âgé de vingt-cinq ans, l'œil vif, la lèvre souriante, débitait, tête nue, une foule de lazzis vulgaires qui avaient le don d'amuser l'auditoire.

— Ça, c'est Trouillot, dit Bricole avec satisfaction, le roi des camelots; audacieux, l'œil à tout, pouvant parler une heure sans cracher, et n'ayant besoin ni de compère, ni d'*aboyeur*, pour l'avertir de l'approche de la *rousse*. Il exerce depuis dix ans, a commencé au maillot et ne s'est pas fait pincer une seule fois.

— Comment nous approcher pour lui parler?

— Oh! c'est inutile; il nous a déjà aperçus et m'a fait signe.

— Alors, il n'a rien vu?

— Rien! nous pouvons reprendre notre promenade.

Ils se remirent en marche, coupèrent par le square des Arts-et-Métiers et atteignirent la grande artère des boulevards.

Sur la place du Château-d'Eau, ils firent une seconde halte.

Il y avait là, auprès du bureau des omnibus, plusieurs camelots dont l'un vendait des indicateurs de Paris et de la banlieue, avec la nomenclature des théâtres et des principaux monuments de la capitale; dont l'autre offrait, au bout d'une perche aux voyageurs luchés sur l'impériale, des numéros de nombreux journaux; à l'angle de la rue du Temple, un troisième adossé contre la montre d'un magasin, présentait à la convoitise des bébés et des grandes personnes un petit pompier en caoutchouc, qui envoyait de temps à autre, du bout de sa lance, un mince filet d'eau sur les passants.

— Demandez le pompier bijou, le nouveau jouet de l'année. l'amusement des enfants... la tranquillité des parents...

C'était un grand diable, long et maigre, la casquette sur les yeux, le visage glabre, portant sur ses traits l'empreinte de vices précoces.

— Celui-ci, dit Bricole à Raymonde... c'est le *Grand-Sec!* un maître *aboyeur*... pas un comme lui, pour lancer le coup de sifflet qui annonce le danger. On l'entendrait à cinq cents mètres, et c'est précieux ; et puis, des yeux de chat ; il y voit la nuit peut-être encore mieux que le jour : approchons.

— Vous allez lui parler !

— Eh ! sans doute... il a cligné de l'œil en m'apercevant, il doit avoir quelque chose à me confier.

Ils approchèrent, et presque aussitôt le *Grand-Sec* entonna son boniment d'une voix aiguë qui fit retourner plus d'un badaud.

— *Le petit pompier bijou! le nouveau jouet de l'année! etc.*

— Combien vendez-vous ça ? interrompit Bricole.

— Pour vous, bourgeois, je le laisserai au prix coûtant : c'est mon dernier.

— Combien ?

— Vingt sous, avec la boîte.

— Donnez.

Et pendant que le *Grand-Sec* roulait le nouveau jouet de l'année dans une feuille de papier de soie, pour l'enfermer dans une jolie boîte en carton, Bricole se pencha vivement.

— Le Lambert ? dit-il à voix rapide et basse.

— Je l'ai vu.

— Quand cela.

— Ce matin, de l'autre côté de la rue.

— Et tu l'a *pris en filature* ?

— J'ai joué de malheur... Je l'avais suivi sans en avoir l'air, tout en continuant mon boniment ; mais, arrivé aux environs du Temple, il a enfilé une allée du *Palais-Royal* et je n'ai plus vu personne.

— Alors, pas d'autre indice ?

— Pas d'autre... sinon que Picard m'a assuré qu'il croyait l'avoir entrevu du côté de la Bastille. C'est par là qu'il doit nichier.

— Eh bien, nous y allons ! Continue de veiller, et ce soir, rue du Croissant.

Bricole et Raymonde reprirent leur promenade, et cette fois ils montèrent dans l'omnibus qui les conduisit à la Bastille.

Il y avait sur la place où ils descendirent un mouvement extraordinaire : des groupes nombreux stationnaient au coin du boulevard, le long du quai et sur les trottoirs parallèles de la rue Saint-Antoine.

Bricole avait mis pied à terre, et, d'un regard vif et prompt, avait sondé les environs.

Il y avait là, à droite et à gauche, un peu partout, de curieux spécimens de la gent camelotte de la capitale.

Et c'est peut-être ici le cas d'énumérer succinctement les multiples variétés de cette classe originale, qui présente une physionomie à part dans la bohème industrielle de Paris.

Une partie des portraits que l'on va lire sont empruntés, au moins en substance, à une série d'articles très intéressants publiés, il y a deux ou trois ans dans le *Petit Journal*, et dont nous regrettons de ne pouvoir citer l'auteur.

Il y a d'abord le *papelard* et les *goualeurs*. Le *papelard*, c'est le papier sous toutes ses formes; canards, plaintes, indicateurs des rues de Paris; il n'est pas un lecteur qui ne connaisse ces industriels, et qui n'ait été assourdi par leurs cris: assassinats, enfants volés, crimes, meurtres; c'est d'un débit assuré...

Quant au *goualeur*, c'est une variété du *papelard*; il exerce de préférence sur les places publiques devant un tableau à effet, retraçant les principales scènes du drame dont il met le récit en vente.

Puis, vient celui qui fait la *postige*, c'est-à-dire celui qui rassemble autour de lui un certain nombre de passants, les allèche, et leur vend un article quelconque à un prix qui semble dérisoire, mais qui, en réalité, est très largement rémunérateur.

Il y a diverses manières de faire la *postige* à Paris: en l'air, à terre, dans la rue et en boutique. Mais le succès dépend surtout du camelot même, et des qualités qu'il possède.

N'est pas *postigateur* qui veut, et il faut pour y réussir avoir une voix solide défiant l'enrouement, et une *platine* qui ne se rouille pas.

Beaucoup de *bayou*, et aussi de l'esprit naturel.

À Paris, on prétend qu'il court les rues.

Mais voici le *baveux*, celui qui vend le savon à détacher — une spécialité.

Le *baveux* est presque toujours un *postigateur* émérite qui, en vendant dix, vingt, et cinquante centimes des tablettes de savon, trouve moyen de réaliser de beaux bénéfices.

Il y a même un roi *des baveux*, ajoute l'auteur que nous citons, le *Grand Émile*, dont tous les camelots gardent encore le souvenir.

Le Grand Émile avait été séminariste, mais il n'avait pas la vocation; il n'aima jamais que les franchises lippées. Il s'en donnait sans compter, si bien qu'un jour, on le trouva mort d'indigestion. Mais on en parle encore parmi les modernes camelots.

Et, comme échantillon de l'art qu'il apportait dans l'exercice de son métier, on rappelle comment il procédait :

Après avoir fait un *trepp*, c'est-à-dire un rassemblement autour de lui, tout à coup, on le voit saisir un flâneur au passage par le revers de son pardessus ou de sa redingote.

— Monsieur, commence-t-il, regardez cette tache qui dépare votre vêtement.

La tache est quelquefois réelle, d'autres fois aussi c'est une traînée de savon que le racoleur vient de faire adroitement sur l'habit de sa victime, qui, après un premier moment d'étonnement, se met à examiner la tache qu'on lui signale.

Pendant ce temps, le racoleur, sans lâcher le revers de la redingote ou du pardessus, prend un linge mouillé et se met à frotter en poursuivant son boniment.

— Avec une tache comme celle-là, si vous alliez, monsieur, dans la bonne société, jamais on ne consentirait à vous retenir à diner.

« Certainement tout le monde est susceptible d'avoir des taches de graisse sur le devant d'un paletot, seulement cela fait croire à vos amis et connaissances que vous ne savez pas vous tenir à table et que vous reniflez votre potage.

« En passant dans une rue, la manche de votre habillement peut frôler la roue d'une voiture, et vous avez aussitôt une tache dégoûtante, comme si, étant enrhumé du cerveau, vous vous étiez servi de votre manche pour ménager votre mouchoir.

« Rien de tout cela n'est à craindre si vous avez en poche une tablette de cinquante centimes de mon savon à détacher. Vous ne risquez pas de brûler vos effets comme chez le teinturier. Vous frottez l'endroit à nettoyer avec un peu de savon et d'eau, et la place devient aussi nette, le drap aussi beau qu'en sortant des mains du tailleur ».

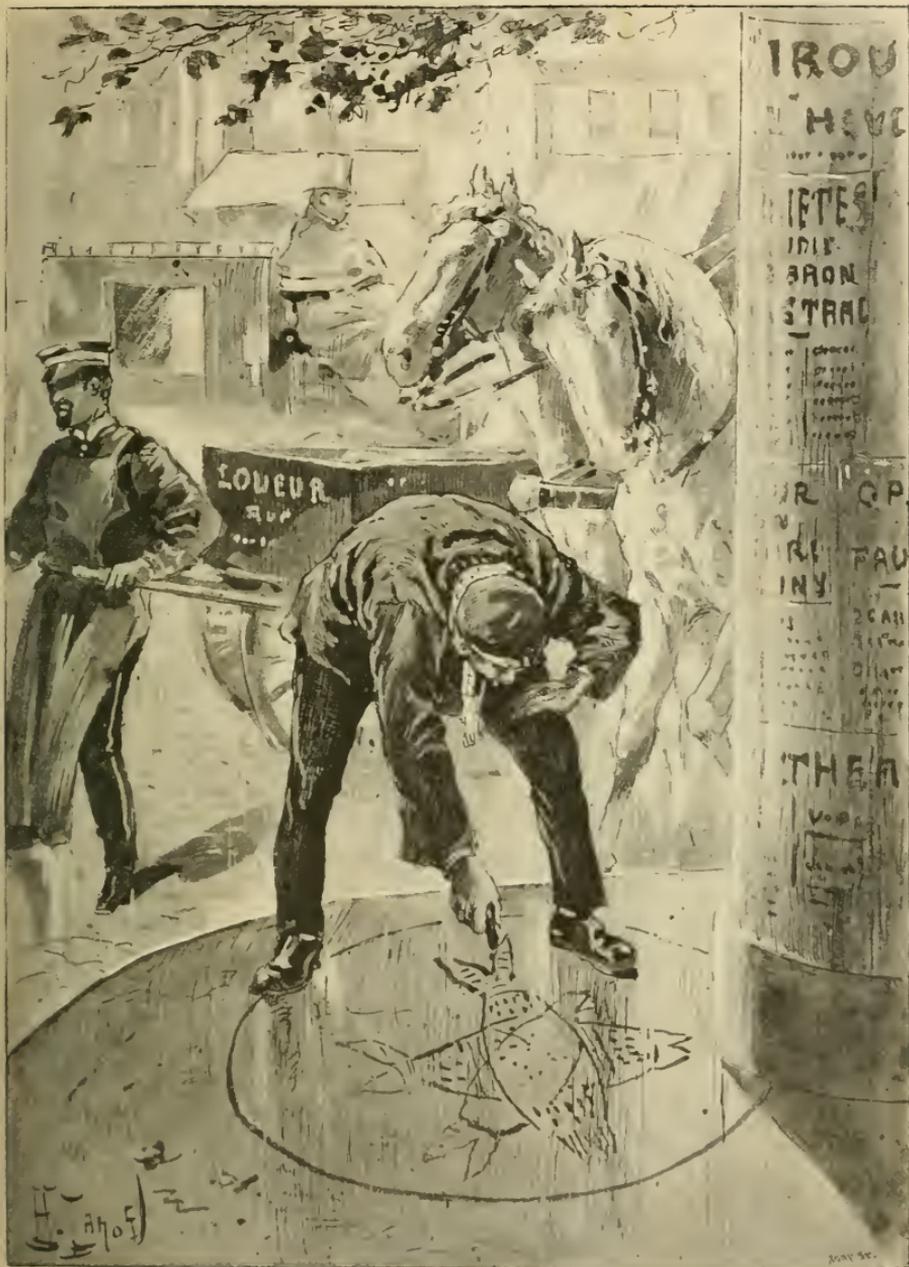
Et le racoleur frotte, frotte toujours, en expliquant que son savon est aussi très utile pour les robes, mouchoirs, cravates, tentures et tapis.

Dans ce même ordre d'individualités, nous ne saurions passer sous silence un type bien curieux, disparu aujourd'hui, qui a longtemps amusé les badauds de la capitale, et que la dernière génération n'a certainement pas oublié.

Mengin ! le célèbre Mengin...
Le plus étonnant des *dragues*.

Un *drague*, c'est, en terme de métier, un dentiste ambulancier, et, par extension, tout charlatan portant un casque de pompier, couvert d'oripeaux et faisant la postige sur le siège d'une voiture.

Les boniments de Mengin sont restés légendaires.



Il dessinait maintenant, un brochan de poissons enchevêtrés. (P. 616.)

En voilà un qui donne une idée de sa manière :

« Tout à l'heure, disait-il, j'entendais un de mes auditeurs, qui disait en parlant de moi :

« Bah ! C'est un charlatan !

« Charlatan, messieurs, mon Dieu, je n'en suis pas sur les termes. Dites-moi d'abord ce que vous entendez par charlatan, et je vous dirai si je suis un charlatan. Ce ne sont pas les mots qui font les choses.

« Dites-moi, c'est donc bien vrai, messieurs, que j'ai l'air d'un paillassé, d'un de ces hommes qui se déguisent en Turcs au carnaval pour faire courir les polissons dans les rues ?

« Eh bien ! savez-vous pourquoi cette mascarade ? Je vais vous le dire, moi, messieurs. Un jour, ah ! je m'en souviendrai longtemps ! j'étais comme aujourd'hui sur une place publique, vêtu comme vous, messieurs, portant un habit pareil à celui-ci, un gilet semblable à celui-là, vendant des crayons comme aujourd'hui.

« A quelques pas devant moi était venu se placer un grimacier ; oui, messieurs, un grimacier, un misérable polichinelle avec ses deux bosses, un de ces baladins de carrefour, dont le métier est de faire rire les niais et les badauds.

« La foule s'amassait autour de lui, et les quelques personnes que j'étais parvenu à rassembler me quittèrent bientôt pour s'y joindre. Mon baladin triomphait. Je restai là, seul, découragé ; et quand un brave homme, qui m'apercevait en détournant la tête, demandait à son voisin qui j'étais : Ça ! lui répondait-il, oh ! ce n'est rien, c'est un homme comme un autre !

« De ce jour, messieurs, je me dis que, puisqu'il fallait s'habiller en polichinelle pour attirer la foule, je m'habillerais en polichinelle. Et vous voyez bien, messieurs, que j'ai eu raison, car vous voilà tous autour de moi, vous qui auriez passé sans vous arrêter si j'avais été mis comme tout le monde.

« Maintenant, messieurs, tenez, si cela peut vous faire plaisir, appelez-moi charlatan sur tous les tons, j'y consens volontiers. Je suis charlatan, c'est vrai, mais je suis honnête homme. Je suis charlatan, mais j'ai du cœur et de la conscience. Je suis charlatan, mais j'ai droit qu'on croie à mes paroles. Je suis charlatan, mais je vends de bons crayons !

« Ainsi donc, charlatan, soit, c'est arrangé ! c'est convenu ! Me voilà bien et dûment convaincu d'être un charlatan. Appelez-moi charlatan : personne ne contredira, pas même moi ».

Mengin a été un charlatan, un *drague* incomparable.

Aujourd'hui, Mengin n'est plus, et la draguerie se meurt, la draguerie est morte. En dehors de ces spécialités dont nous ne mentionnons ici que les principales individualités, il y a encore dans la nombreuse corporation ceux que l'on pourrait appeler les irréguliers

Nous ne pouvons mieux faire que de citer encore l'auteur auquel nous avons emprunté quelques-uns des passages qui précèdent.

Quelle corporation, dit-il, n'a pas des irréguliers? Quel troupeau ne compte point de brebis galeuses¹?

Le camelot, qui pratique la *sauvette*, est le plus souvent un irrégulier; celui qui va à la *rencontre* est une brebis galeuse.

Au coin d'une rue, vous voyez un individu faire des gestes désordonnés. Un badaud, puis deux, trois, dix, vingt s'arrêtent à le regarder. Quand il y en a un nombre suffisant, on le voit qui s'écrie :

— Ma foi, autant que je me ruine aujourd'hui que demain; il faut manger, n'est-ce pas?...

Et là-dessus, il enfle un boniment.

D'autres fois, c'est un individu qui trace sur le trottoir avec un morceau de craie des signes cabalistiques. Un rassemblement se forme autour de lui. Alors le prétendu camelot s'adresse aux passants :

« — Tenez, mesdames et messieurs; voici trois pièces de monnaie; je les recouvre comme ceci de mon mouchoir. Tout à l'heure, je vais les faire valser, polker, à une hauteur de vingt-cinq centimètres devant l'honorable société qui m'entourne.

« Mais, à seule fin de faire cette expérience, il faut que j'aie de la poudre de perlimpinpin. On est allé m'en chercher chez l'épicier du coin. En attendant, tenez, mesdames et messieurs, je vais vous soumettre un petit article récompensé à toutes les expositions. »

Après cet éloquent exorde, il n'est pas rare de voir le vendeur plier brusquement bagage devant ses auditeurs ébahis. Lorsque cependant il arrive sans encombre à la fin de son boniment, c'est pour dire :

— Allons, mesdames et messieurs, il me reste encore quelques articles: les personnes qui en désirent, tendez les mains, car vous savez que je travaille ici autorisé par M. le préfet de police... à la seule condition de filer quand je vois ses agents.

Le camelot à la *sauvette* vit d'ordinaire en communauté. Le matin il se lève avec vingt sous en poche pour toute fortune. Quelquefois même il ne les a pas et les emprunte afin d'aller acheter de la marchandise.

Tandis qu'il vend sur la voie publique, deux ou trois *gaffs*, ses compères, sont aux aguets. Le soir venu, toute la bande s'en va faire bombance avec la recette de la journée, si bien que ces irréguliers n'ont jamais devant eux que la prison ou l'hôpital.

La *rencontre* est pratiquée par des individus de bas étage, qui viennent

1. *Petit Journal* n° du 16 juin 1885.

mystérieusement proposer aux passants des jeux de cartes, la plupart du temps inoffensifs, mais auxquels ils donnent le caractère d'une monstruosité.

Un autre genre de rencontre est pratiqué par certains individus dans les cafés et les omnibus. Ceux-ci offrent en vente de la bijouterie fautive et plus spécialement des bagues et des boucles d'oreilles en strass.

La sauvette et la rencontre se pratiquent seulement à Paris. Les véritables camelots se contentent de ne pas frayer avec ceux qui mettent en usage ces procédés pour écouler leurs marchandises.

En province, les camelots ont deux catégories d'ennemis : les romanigos et les mendiants.

Les faits et gestes des femmes romanigos ne sont pas moins intéressants.

Ces femmes pratiquaient sur une grande échelle le vol au *rendez-moi* ; mais ce n'est là qu'une mince source de profits, qui procure à l'occasion de sérieux désagréments.

Ces femmes vont *chiner* de porte en porte et s'adressent spécialement aux domestiques, à qui elles offrent des articles de lingerie et de toilette.

Mais ce n'est là qu'un prétexte, pour en arriver à leur proposer la *bonne ferte*, c'est-à-dire la bonne aventure.

Il y a deux façons de dire la bonne aventure dans les campagnes : à *la roulotte*, c'est-à-dire dans une voiture, et à *la drogue*. C'est cette dernière façon qui nous occupe.

Si les bohémiennes se contentaient d'être des *marchandes d'espérance*, pour employer une image pittoresque, nous n'y verrions point de mal ; mais c'est que pour elles la bonne ferte est trop souvent l'occasion de faire du chantage.

Les cartes, le langage des fleurs, l'oracle du bonheur, le miroir magique, voilà ce qu'elles proposent aux âmes naïves, qui ont laissé lire dans le creux de leur main.

Par les domestiques, elles connaissent les secrets des maîtres bien souvent, et alors malheur à ceux dont elles réussissent à capter l'esprit en se servant adroitement de ces secrets pour affirmer leur puissance divinatoire.

Bricole connaissait sa corporation sur le bout du doigt, et il eut bien vite fait d'examiner ce qui se passait sur la voie qu'il suivait.

Mais aucun des industriels en plein vent autour desquels les badauds s'étaient massés ne parut mériter son attention, car, au bout de quelques minutes, il tourna les talons et s'engagea dans la rue Saint-Antoine.

Toutefois, à partir de ce moment, sa marche devint plus lente, et son regard plus soupçonneux.

Par une sorte d'intuition, il lui semblait qu'il touchait au but.

Il savait d'ailleurs les différents endroits occupés par ses divers

collaborateurs, et c'était précisément dans le quartier où il se trouvait qu'il devait rencontrer les plus habiles de ses *allumeurs*.

Un surtout, le plus délié, le plus fin, le plus intelligent, celui auquel il confiait d'habitude les missions les plus difficiles, Filoche!

Tout à coup, il suspendit sa marche, et un sourire de satisfaction s'épanouit sur ses traits.

Raymonde le regarda avec surprise.

— Qu'y a-t-il? demanda-t-elle, en se tournant de tous côtés pour se rendre compte de ce qui avait frappé Bricole.

— Filoche! répondit celui-ci.

— Je ne le vois pas.

— Je crois bien.

— Où est-il?

— Là!... regarde... au coin de la rue Beautreillis... n'aperçois-tu pas un homme accroupi sur le trottoir?

— Oui... je le vois maintenant, répondit Raymonde... mais que fait-il? à quelle singulière occupation peut-il bien se livrer?

— Faisons quelques pas, dit Bricole, et nous le verrons.

Ils avancèrent, et, vingt secondes plus tard, ils ne se trouvaient plus qu'à quatre ou cinq pas de Filoche.

Car c'était bien le jeune gavroche.

Vêtu de sa blouse déchirée, le front caché sous sa casquette de soie, il avait tracé sur le trottoir gris, à l'aide d'un morceau de charbon, une immense circonférence, dans laquelle il dessinait maintenant un brelan de poissons enchevêtrés les uns dans les autres.

Ce n'était pas précisément une œuvre d'art; mais tout son être y semblait absorbé, et pour le moment il mettait la dernière main aux nageoires et aux écailles.

Les passants allaient et venaient autour de lui, sans qu'il y prit garde; mais bien qu'il n'eût pas relevé le front, il savait que Bricole était devant lui et le regardait.

— Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire, ces trois poissons? demanda Bricole à Raymonde sur le ton d'un provincial ébahi.

Filoche leva sa tête de gamin gouailleur et jeta à Bricole un regard effronté.

— Ça, bourgeois, répliqua-t-il avec aplomb, c'est un des *Mystères de Paris*, et si vous désirez en avoir l'explication, je vais vous attendre chez le mannezingue, où vous m'offrirez un *mêlé-cass*.

Et, saluant d'un geste qui rappelait de loin le faubourg Saint-Germain, il fit demi-tour, cligna fortement de l'œil, et se dirigea vers le marchand de vin le plus proche.

Bricole le rejoignit avant qu'il ne l'eût atteint, et lui mit une pièce de cinq francs dans la main.

— Oh! oh! dit Filoche, une roue de derrière; c'est ça qu'est *pschutt*, comme nous disons dans la haute *gomme*. Alors, vous payez d'avance.

— As-tu quelque chose à nous apprendre?

— Je te crois.

— Que sais-tu?

— Tout ce que vous vouliez connaître.

— Tu as vu Lambert?

— Comme je vous vois.

— Tu sais où il demeure?

— A deux pas d'ici, rue Beautreillis, *Hôtel de Valence*! Plus que ça de chic... mais ce n'est pas tout! et, ce qu'il y a de plus épatant, c'est que j'ai fait d'une pierre deux coups.

— Comment?

— Pendant que je m'assurais que le Lambert perchait bien rue Beautreillis, je découvrais que c'était là aussi le domicile d'un autre personnage qui paraît vous intéresser non moins particulièrement.

— Qui cela?

— Un artiste que j'ai entendu plusieurs fois à l'Eden beuglant, et qui est tout à fait rigolo, je ne vous dis que ça.

— Serait-ce de Caminade que tu veux parler?

— Et de qui donc?

— Caminade! Et quoi... lui! et où demeure-t-il?

— Rue Beautreillis.

— A l'*Hôtel de Valence*?

— J'allais le dire.

— Ah! tout s'explique, dit Bricole en échangeant un regard rapide avec Raymonde; Lambert a été lancé sur la piste de Caminade... et, après avoir découvert sa retraite, il est allé se loger à côté de lui, pour le surveiller de plus près!... le misérable! Mais patience... nous sommes là... et nous avons des amis dans les bons endroits.

Il sortit aussitôt un agenda de sa poche, en arracha un feuillet sur lequel il écrivit quelques mots à la hâte, et il le glissa sous une enveloppe préparée à l'avance. Puis il la tendit à Filoche.

— Tu vas porter tout de suite, cette lettre à son adresse, dit-il d'un ton bref.

— Oui, patron.

— Et dès que tu l'auras remise, tu viendras me retrouver chez le marchand de vin qui est au coin du quai.

- Comme la Belle-Jardinière! Connu, dit Filoche.
 Mais, presque aussitôt, il exécuta un bond de côté.
 — Ah! çà, dit-il en ébauchant une grimace; mais c'est à la préfecture de police que vous m'envoyez!
 — Certainement.
 — Ce n'est pas à faire ces choses-là, bigre!
 — Tu as peur?
 — Dame! vous savez; pour y entrer, c'est plus facile que de jouer au bouchon; mais pour en sortir...
 — T'es bête! ne crains rien! puisque je réponds de tout.
 — Vot' parole.
 — Je le jure.
 — Allons... soit! mais c'est bien pour vous faire plaisir...
 Et le jeune gavroche disparut comme un trait.
 — L'affaire est en bonne voie, dit alors Bricole à Raymonde, par manière de conclusion; demain j'en aurai long à raconter.

Or, il est important que le lecteur apprenne dès à présent comment Lambert avait découvert la retraite de Caminade et surtout ce qu'il avait fait après cette découverte, ainsi que le plan qu'il avait conçu.

XXXVI

Nous savons déjà qu'il avait suivi Caminade la nuit où il l'avait rencontré place des Vosges; mais le lecteur ignore ce qui s'était passé à la suite de cette rencontre, et comment il était advenu que le lendemain Lambert habitait sous le même toit que son ami.

C'est ce que nous allons expliquer.

Lambert avait donc suivi Caminade et ils étaient arrivés de la sorte rue Saint-Antoine, en face de la rue Saint-Paul.

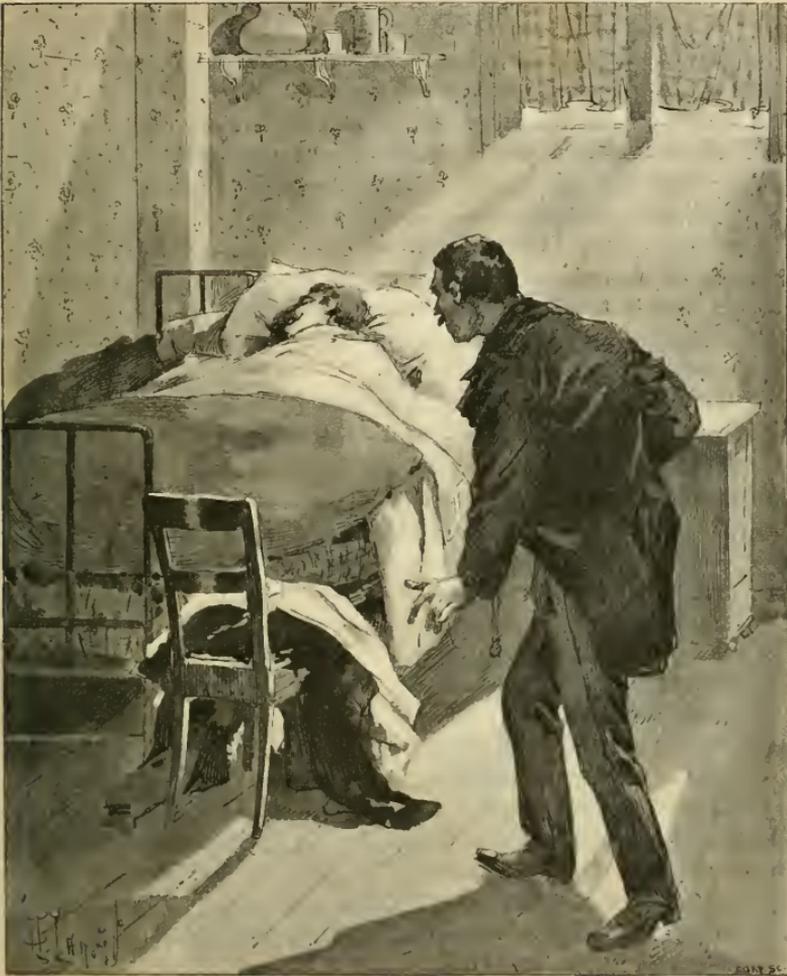
L'ex-baryton, qui ne se doutait de rien, avait alors traversé la chaussée, et, une fois sur le trottoir opposé, il obliquait à gauche et enfilait l'étroite ruelle de Beautreillis.

Pour ne pas lui donner l'éveil, Lambert le laissa prendre du champ; puis, dès qu'il l'eut vu tourner l'angle, il pressa le pas, et le rejoignit au moment où il entra dans un méchant garni qui occupe le milieu de la rue.

Une lanterne en verre dépoli éclairait le seuil, et on lisait sur le mur éraillé ces mots tracés en lettres blanches :

HOTEL DE VALENCE

Ou loge à la nuit.



C'était le premier sommeil, lourd et profond. (P. 655.)

— Comme ça se trouve, pensa Lambert, moi qui ne savais pas où aller coucher!

Et il entra à son tour.

A gauche, dans le couloir sombre, une porte vitrée, voilée d'un rideau de cotonnade rouge, donnait accès dans le bureau de l'hôtel.

Lambert la gagna à tâtons, et, l'ayant poussée d'un geste résolu, il pénétra dans le bureau.

Il y avait là un homme et une femme.

L'homme releva la tête et détailla l'intrus d'un regard vif et prompt.

— Que voulez-vous? demanda-t-il d'un ton brusque.

— Eh! pardieu... à cette heure! répondit Lambert, que voulez-vous qu'on demande, si ce n'est un lit où l'on puise *roupiller* quelques heures?

— Avez-vous vos papiers?

Lambert haussa les épaules.

— Je les ai remis à mon *singe*... répliqua-t-il; mais demain, on pourra vous les montrer...

— Vous savez qu'on paye la semaine d'avance.

— On connaît ça... combien c'est-y?

— Dix francs.

Lambert fit un haut-le-corps.

— Mazette! On m'a donc conduit au *Grand-Hôtel*!... dit-il d'un ton goguenard.

— C'est à prendre ou à laisser.

— Oh! je prends... Et je paye! ajouta-t-il, en déposant deux pièces de cinq francs sur le registre que la femme venait d'ouvrir.

— C'est bien, dit celle-ci, en empochant l'argent. Maintenant, votre nom?

— Dutois, de Valenciennes.

— Ou va vous conduire à votre chambre.

— Est-ce bien haut?

— Au sixième au-dessus de l'entresol.

Lambert ne broncha pas.

La femme alluma une chaudière, alla prendre au ratelier une clef à laquelle était attaché, par un fil de laiton, un petit morceau de bois blanc, sur lequel on avait inscrit le numéro 32, et se tournant vers la cuisine, qui communiquait de plain pied avec le bureau :

— Jacqueline! appela-t-elle, d'une voix impérieuse et forte.

Et, dès que Jacqueline eut paru, elle ajouta :

— Conduisez monsieur au 32.

Déjà la maritorne avait pris des mains de sa patronne clef et chaudière et se disposait à gagner le couloir, accompagnée de Lambert, quand ce dernier suspendit tout à coup sa marche.

La porte du bureau venait de s'ouvrir, et une vieille femme était entrée.

— Ah! ah! c'est vous, mère Langlois, dit l'ogresse; vous partez plus tard que d'habitude, aujourd'hui.

— Oui, en effet, répondit la vieille.

— Votre malade est donc sorti ce soir?

— Ne m'en parlez pas ! Il n'a rien voulu écouter, et, malgré tout ce que j'ai pu lui dire, il a fallu qu'il aille se balader.

— C'est qu'il est mieux... le cher homme.

— Eh bien, voilà ce qui vous trompe !... Moi, je dois m'y connaître, n'est-ce pas ? depuis le temps que j'en soigne et que j'en vois mourir ! et si celui-ci s'obstine à faire comme ça, des imprudences, il ne sera pas long à remercier son boulanger.

— Qu'est-ce qu'il a donc ce brave homme ? interrogea Lambert que ce colloque intéressait beaucoup.

— Eh bien, il est blessé, quoi !...

— Une blessure grave !

— Est-ce qu'on sait jamais ? et vrai ! chaque fois que je le quitte, le soir, j'en ai le cœur serré. Le laisser tout seul, la nuit, sans voisin pour le soigner, s'il en avait besoin ; car il appellerait, qu'on ne l'entendrait pas.

La patronne de l'établissement eut un sourire de bienveillant intérêt.

— Rassurez-vous, maman Langlois, dit-elle, car voici un nouveau locataire qui va occuper le 32 : il n'y a qu'une cloison qui sépare les deux mansardes, et, si votre malade a besoin de secours, il aura près de lui quelqu'un qui l'entendra.

— Et qui ira le soigner, je vous en réponds ! acheva Lambert avec empressement.

— A la bonne heure ! fit la mère Langlois... mais vous le promettez, au moins.

— Je le jure.

— Je compte sur vous... Ce sera une bonne action... Allons... il est tard... je m'en vais... Bien le bonsoir, la compagnie.

Elle disparut... Et Lambert, précédé de Jacqueline, prit le chemin du numéro 32.

L'ascension ne se fit pas sans difficulté.

Jacqueline était grosse et lourde ; elle respirait avec peine, et monter était pour elle une grosse affaire.

A chaque étage elle s'arrêtait sur le palier pour souffler bruyamment.

Enfin, pourtant ils atteignirent le sixième, sur le palier duquel s'ouvraient trois portes de mansarde.

Jacqueline indiqua celle de gauche.

— Celle-ci est votre chambre, dit-elle à Lambert.

— Et celle du milieu est celle du blessé ? demanda ce dernier.

— Précisément.

— On laisse donc la clef sur la porte.

— Comme vous voyez.

— L'hôtel est sûr alors... et l'on ne craint pas les voleurs?

— Eh! que voulez-vous qu'on lui vole à ce pauvre homme... Il n'a que les nippes qu'il avait sur lui!

— Ecoutez! Je crois qu'il se plaint...

— Eh non... C'est ronfler, qu'il fait.

— Vous croyez... si cependant... on peut toujours s'en assurer, il n'y a pas d'offense.

Et, sans attendre les observations de la maritorne, Lambert fit tourner la clef sans bruit dans la serrure, et entr'ouvrit la porte avec précaution.

— Vous allez le réveiller!... protesta Jacqueline.

Lambert n'écoutait pas : il avait passé la tête dans la chambre, et promenait un rapide coup d'œil sur tout ce qui s'y trouvait.

Une veilleuse brûlait sur la table de nuit placée près du lit, et, quelque douteuse qu'elle fût, la lumière qu'elle répandait suffisait.

Sur le lit, il aperçut le blessé, et, bien qu'il s'y attendit, il tressaillit en le reconnaissant.

C'était Caminade!

Il n'en demandait pas davantage.

Avant de refermer la porte, il avait eu le temps de relever l'état de lieux

Deux chaises, une table en bois blanc, une cuvette et un pot à eau.

L'ameublement ne pouvait être plus simple.

— Eh bien! vous avez vu? dit Jacqueline, quand il se fut retourné.

— Tout va bien, répondit Lambert, je crois qu'il ne me réveillera pas cette nuit!

Et sur ces mots, il pénétra dans le numéro 32.

A vrai dire, il n'était pas tout à fait satisfait du résultat de son examen.

Il venait bien de s'assurer de la présence de Caminade dans l'hôtel; mais il restait un point à éclaircir, et c'était celui qui lui tenait le plus au cœur.

La cassette!

En quel endroit de sa mansarde, Caminade avait-il bien pu la cacher... Il n'y avait là aucune cachette où il pût la dissimuler, et il dut forcément conclure qu'il devait l'avoir cachée sous les matelas de son lit!

C'était à creuser, comme il disait, et, sur cette conclusion, comme minuit sonnait à l'église Saint-Paul, il se jeta sur son lit et ne tarda pas à s'endormir et à mêler ses ronflements à ceux de son voisin.

Le lendemain, de bonne heure, Lambert était chez le comte.

Celui-ci l'attendait avec impatience.

— Eh bien, lui dit-il, dès qu'il l'aperçut, tu as suivi le Caminade, tu sais où il demeure?...

— Rue Beautreillis, *Hôtel de Valence*.

— Tu lui as parlé?

— Non; mais je l'ai entendu ronfler.

— Qu'est-ce à dire?

— C'est-à-dire, monsieur le comte, que je me suis payé une mansarde qui touche la sienne, et qu'il ne fait pas un mouvement que je ne l'entende.

— Mais la cassette?...

— J'y pense.

— Il me la faut, je te l'ai dit, à tout prix!

— Chaque affaire viendra en son temps.

— Mais le moindre retard peut m'être fatal... aujourd'hui... demain... tu ignores... toi.

— J'ignore beaucoup de choses, monsieur le vicomte, mais ce dont je suis convaincu comme vous, c'est qu'il faut se hâter d'en finir; car, depuis quelques jours, il me semble aussi que l'on rôde bien autour de moi.

— Qui cela?

— J'y veille... Soyez tranquille, je ne me ménagerai pas! Mais, avant tout, entendons-nous bien... voulez-vous?

— Parle.

— C'est la cassette que vous voulez?

— Oui! oui!

— Et l'objet une fois entre vos mains, ce sera fini... je pourrai demander mes passeports.

— Fini! fini, à jamais.

— Eh bien, il ne s'agit plus que d'y mettre le prix.

— Que veux-tu?

— Dites vous-même.

— Mais tu t'engageras à obtenir, de gré ou de force, la cassette dont Caminade est détenteur.

— De gré ou de force, ça y est... allez-y.

Le comte eut un éclair dans les yeux.

— Eh bien, écoute, dit-il, si tu fais cela, le jour où tu m'apporteras ce que je te demande, à l'instant même, entends-tu, à l'instant même, je te compterai dix mille francs.

Lambert se dressa comme galvanisé.

— Dix mille balles! répéta-t-il, avec un papillotement dans les yeux, vous avez bien dit dix mille?

— Je le répète.

— Eh bien! monsieur le comte, c'est affaire conclue.

— Et quand m'apporteras-tu cette cassette?

— Demain matin!

— Va donc, et demain, en échange tu recevras la somme promise.

Quand Lambert quitta le comte, il était profondément ému.

Dix mille francs ! il dépendait de lui de toucher dix mille francs. Une fortune !

Il est vrai que cela dépendait bien un peu de Caminade aussi ; mais, après réflexion, l'objection ne tenait pas debout.

L'affaire était, en effet, des plus simples.

Caminade était blessé... il dormait toute la nuit, sans se réveiller, il ne l'entendrait pas... et puis, s'il l'entendait... si, par impossible, il venait à se réveiller, Lambert n'était pas scrupuleux sur le choix des moyens et il connaissait celui de le faire taire.

Tant pis pour lui, s'il y mettait de la mauvaise volonté.

Le lieu était admirablement approprié à l'aventure.

Trois mansardes, dont deux seulement étaient occupées — pas de voisins indiscrets : aucune appréhension d'être dérangé.

Puis le coup fait, le matin, avant l'aube, un déménagement à la muette. Quoi de plus facile !

Lambert dina bien chez un marchand de vin du quartier, alla prendre son café près le théâtre Beaumarchais, et, tout en fumant un excellent londrès, il s'achemina vers la rue Beautreillis.

Il était onze heures quand il rentra.

Il salua l'ogresse en prenant sa clef, alluma sa chandelle et commença l'ascension de ses six étages.

Puis, cinq minutes après, il pénétra dans sa mansarde, et alla appliquer l'oreille à la cloison, pour s'assurer si le voisin dormait.

Un léger ronflement le fixa aussitôt sur ce point.

Et, alors, sortant de sa chambre sur la pointe des pieds, il gagna la porte de Caminade.

La clef était dans la serrure... il n'avait qu'à tourner.

C'est ce qu'il fit.

Seulement, au moment où il avançait la main, il s'arrêta brusquement, et jeta un regard glacé autour de lui.

Il avait cru entendre un bruit qui avait amené un frisson à sa peau.

Il prêta l'oreille, haletant et oppressé.

XXXVII

Mais le bruit ne se reproduisit pas.

C'était probablement Caminade qui avait remué dans son lit, et s'était rendormi.

Les ronflements avaient repris.

Toutefois, par prudence, Lambert attendit pendant une minute, la main sur la clef, écoutant, le corps penché et l'oreille tendue.

Puis, enfin, il ouvrit la porte et la poussa doucement devant lui.

La même veilleuse brûlait sur la table de nuit, éclairant mal la mansarde. Comme la veille, Caminade dormait le visage tourné vers la cloison.

C'était le premier sommeil, profond et lourd... On aurait tiré le canon dans la ruelle qu'il ne l'aurait pas entendu.

Lambert lit quelques pas, repoussa la porte sans la fermer et se mit à s'orienter.

Qu'avait-il à craindre? Rien!

Si, par impossible, quelque individu le surprenait, à cette heure, dans la chambre de Caminade, il avait une réponse toute prête aux questions qui pourraient lui être adressées.

Il était dans sa chambre; il avait entendu geindre le blessé et était accouru à son secours.

Quoi de plus naturel? On ne pouvait que le louer de ce bon mouvement. Donc, il s'orienta.

Il s'était déjà dit que la cassette ne pouvait avoir été placée par Caminade que dans le lit, sur lequel il reposait : sous son oreiller, entre les matelas ou dans la paille.

Il n'y avait pas d'autre cachette possible.

Toutefois, pour mettre les bons procédés de son côté, il commença par fureter un peu partout et fouilla les coins suspects.

Il regarda derrière la *table de toilette*, passa la main sous les chaises, auscultait quelques vêtements pendus le long du mur, alla même visiter la lucarne qu'il souleva avec précaution, et ce ne fut qu'après avoir opéré cette perquisition minutieuse qu'il revint vers le lit.

Caminade dormait toujours... Il n'avait pas bougé.

Alors il se mit à la besogne.

D'une main habile, pour ainsi dire familière avec ce genre d'exercice, il sonda la paille, palpa les matelas, se glissa dans la ruelle, et, finalement, n'ayant rien découvert, il demeura convaincu que l'objet qu'il cherchait ne pouvait être que sous le traversin ou sous l'oreiller.

C'était le travail le plus délicat à accomplir, et, avant de l'entreprendre, il souffla un moment.

Puis il avança la main, l'enfonça sous le traversin, et souleva, avec une sorte de sollicitude cauteleuse, le corps inerte et insensible de Caminade.

Le moment était critique : un faux mouvement, un geste trop brusque, l'ex-baryton se réveillait et tout était remis en question.

Il ne fallait pas cela.

Mais Lambert en avait vu bien d'autres, et ce n'est pas lui qui eût fait sonner le fameux mannequin de la *Cour des Miracles*!

Tout à coup un frisson le mordit dans sa chair : ses doigts venaient de rencontrer sous le traversin un objet lisse et froid et ils s'étaient crispés sur le métal résistant et dur.

C'était la cassette! Elle était là! Un mouvement encore, et elle lui appartenait.

Et, dans cette cassette, il y avait dix mille francs, dix beaux mille francs qu'on lui compterait le lendemain matin.

Il secoua la tête avec force; et, pendant qu'un rictus d'immense satisfaction venait contracter sa lèvre, il enfonça son bras plus avant.

Mais en ce moment, une chose bizarre, invraisemblable, stupéfiante, se passa.

Un rire strident et moqueur se fit entendre, et il se dressa effaré, le front pâle, les joues livides, l'œil brouillé d'épouvante.

Que signifiait ceci, et qui donc l'épiait?

Il se retourna et ne vit rien.

Il alla à la porte et ne vit rien non plus!

Il revint glacé, et comme, de nouveau, il allait se rapprocher du lit, il resta pétrifié de surprise.

Derrière la lucarne de la mansarde, il venait d'apercevoir deux yeux brillants qui le regardaient.

Il y avait là quelqu'un qui l'avait vu, et dont la présence le tenait en échec. Quel était cet homme? Pourquoi se trouvait-il là?

Il ne resta pas longtemps dans le doute.

— Eh bien! de quoi! fit alors une voix gouailleuse; on travaille donc les uns sans les autres!

C'était Filoche! Lambert le reconnut tout de suite.

Filoche, se conformant aux instructions de Bricole, avait loué, le matin, la troisième mansarde vacante, et, depuis un quart d'heure, penché sur le toit, il observait le manège de Lambert.

Seulement, deux choses le gênaient singulièrement : la première, c'est qu'il ignorait absolument la nature du travail auquel se livrait ce dernier, et la seconde, c'est que la lucarne était trop étroite pour que son corps pût y passer.

Lambert ne fut pas long à comprendre la situation, et se hâta d'en profiter.

Il n'avait maintenant plus rien à ménager... il fallait au plus tôt se tirer de ce mauvais pas, et c'est d'un geste résolu, cette fois, qu'il plongea la main sous l'oreiller de l'ex-baryton.



Dans l'enfoncement d'une porte cochère, il voyait trois hommes (P. 658.)

Le mouvement avait été brutal, Caminade en fut rudement secoué, et il se reveilla en sursaut, en proférant un effroyable juron.

Mais qu'importait désormais à Lambert? Il tenait la cassette et venait de la faire disparaître dans la large poche de son paletot.

Puis, sans perdre de temps, il s'éloigna, ferma la porte à double tour derrière lui, et dégringola les escaliers.

— Gordon! s'il vous plaît, dit-il en passant devant le bureau.
Et Jacqueline, tout ensommeillée, déféra aussitôt à l'invitation.
Un instant après, Lambert était dans la rue Beautreillis.

Seulement, comme il se disposait à détaler de toute la vitesse de ses jambes, un coup de sifflet retentit qui réveilla les vieux échos du Marais.

Lambert ne bougea plus.

— Ah! ah! murmura-t-il, c'est cet aztèque de Filoche qui fait des siennes là-haut. Il doit y avoir des camelots par ici. Ouvrons l'œil, et s'ils veulent causer, voici un *aboyeur* qui se chargera de la réplique.

Il tira de sa poche un revolver à six coups qu'il assujettit dans sa main.

Ce soin pris, et presque rassuré, il avança dans la rue, se dirigeant vers l'église Saint-Paul.

Il connaissait, à deux pas, rue Geoffroy-Lasnier, un garni où il avait souvent reçu l'hospitalité; c'est de ce côté qu'il s'aventura.

Et, tout d'abord, il ne rencontra rien de suspect.

Les rues étaient désertes : à peine croisa-t-il quelques sergents de ville qui se promenaient sur le trottoir, et qui le regardèrent avec quelque attention.

Mais Lambert était très correct; il marchait d'un pas assuré; il n'y avait rien à reprendre à sa tenue.

Ils passèrent, et il continua son chemin.

Plus personne! Il respira.

Le coup de sifflet était un incident sans importance; il n'y avait pas à s'y arrêter; il fut sur le point de remiser son aboyeur.

Il n'en fit rien... car en ce moment... dans les environs de la rue où il se rendait, il lui sembla remarquer quelque chose de louche.

Dans l'enfoncement d'une porte cochère, il voyait trois hommes qui causaient, et qui, à son approche, parurent se taire tout à coup.

Il ressaisit son revolver, et le tint dans la main d'une façon ostensible.

Les trois hommes comprirent probablement, car ils se dispersèrent.

Mais ce n'était qu'une ruse; Lambert n'en fut pas dupe, et il se demanda même s'il était prudent de poursuivre son chemin, et de s'engager dans la rue Geoffroy-Lasnier.

Son hésitation fut de courte durée.

Après tout, il était bien armé, et ne redoutait personne; avant qu'on ne l'eût attaqué, il aurait eu le temps d'abattre deux de ses adversaires.

Il continua donc sa route.

Et il fit bien, car il atteignit le garni sans encombre et y disparut sans avoir été l'objet d'aucune agression.

C'est tout ce qu'il voulait; il ne s'inquiétait guère que ceux qui l'avaient filé connussent l'endroit où il se réfugiait.

Jusque-là, Lambert avait raisonné très juste ; mais, sur le dernier point, il se trompait lourdement.

Les trois hommes qu'il avait rencontrés n'étaient rien moins que naïfs, et ils n'entendaient pas se contenter d'un si maigre résultat.

Ils s'étaient dispersés, cela n'est pas douteux, mais sans abandonner la partie ; et quand Lambert avait disparu, ils occupaient leur poste d'observation dans la rue.

Les trois hommes étaient Bricole, Filoche et le *Grand-Sec*.

— Et maintenant, qu'allons-nous faire ? demanda ce dernier.

— Qu'en dit le patron ? dit Filoche.

Bricole réfléchissait ; il releva la tête.

— Le patron pense que nous allons rester ici.

— Pourquoi.

— Tu le verras.

— Et jusqu'à quand ?

— Jusqu'à ce qu'on te dise de t'en aller.

Le *Grand-Sec* ne répliqua pas, et quand Bricole indiqua aux deux camelots le poste qu'ils devaient occuper, ils s'y rendirent sans élever d'objection.

Deux heures s'écoulèrent alors, deux heures pendant lesquelles rien ne se passa qui mérite d'être relaté. Le *Grand-Sec* était à bout de patience ; Filoche lui-même commençait à trouver le temps bien long.

Ils se rapprochèrent de Bricole, qui n'avait pas bougé.

— Eh bien, patron, dit Filoche, vous avez entendu ; trois heures viennent de sonner à Saint-Paul ?

— Parfaitement, répondit Bricole.

— Et ça tient toujours ?

— Toujours.

— Enfin, qu'espérez-vous ?

Bricole lui serra le bras à le bröyer.

— Regarde devant toi, imbécile, et dis-moi si j'ai eu tort d'attendre !

La porte du garni était entr'ouverte, et la silhouette d'un homme venait de se dégager de l'ombre.

— C'est lui ! murmura Filoche.

— Motus ! fit Bricole, et dissimulons-nous.

C'était Lambert.

En se réfugiant rue Geoffroy-Lasnier, Lambert avait son plan.

Il s'était dit que, selon toute vraisemblance, ses *fileurs* ne se résigneraient pas facilement à passer toute la nuit à la belle étoile, et que, satisfaits de connaître sa retraite, ils ne tarderaient pas à s'éloigner pour reprendre leur surveillance dès la première heure du jour.

D'ailleurs, il pensait prudemment qu'il y avait intérêt pour lui-même à ne pas attendre le lendemain dans le bouge où il s'était réfugié et il tenait à profiter de la nuit pour se rendre auprès du comte.

A tout hasard cependant, et pour parer à toute surprise, il avait pris ses précautions.

Il avança donc à pas cauteleux et se dirigea vers le quai où il espérait trouver une voiture.

Il n'avait rien vu de suspect ; tout allait bien ! et c'est ainsi qu'il gagna l'extrémité de la rue.

Mais il n'alla pas plus loin, car il débouchait à peine sur le quai désert, que quatre bras le saisissaient au corps, et que deux mains fouillaient àprement ses poches de droite et de gauche.

Il se contenta de ricaner.

— Ah ! si c'est à mes poches que vous en voulez ! dit-il, fallait donc le dire tout de suite !

— Eh bien ? interrogea impérieusement Bricole.

— Rien ! répondit le Grand-Sec qui opérait dans les poches de droite.

-- Rien ! ajouta Filoche, qui travaillait celles de gauche.

Bricole eut un geste de fureur.

— Refaits ! s'écria-t-il, le misérable nous a refaits !... Mais, c'est égal... et puisque nous le tenons...

— Que prétendez-vous faire ? protesta Lambert avec un commencement d'appréhension.

— C'est ce que tu vas voir ! répliqua le vieux camelot.

Et se tournant vers ses deux compagnons.

— Allons ! qu'on le ligotte ! ajouta-t-il, et qu'on le transporte, avec tous les honneurs qui lui sont dus.

— Mais où me conduisez-vous ? demanda Lambert, d'un ton anxieux.

Bricole salua ironiquement.

— Au Dépôt, cher monsieur, répondit-il. On vous y attend, et l'on a dû y préparer vos appartements.

XXXVIII

A quelques heures de là, M. Ménager entra dans son cabinet.

Depuis qu'il avait reçu la visite de Raymonde, l'honorable magistrat s'était occupé de l'affaire d'Angoulême avec ce soin éclairé et minutieux qu'il apportait d'ordinaire dans ses fonctions.

Mais ici, l'intérêt qu'il portait à M^{me} Pradié, était venu s'ajouter à celui que lui inspirait l'affaire, et son zèle accoutumé s'en était augmenté.

D'hâbles agents s'étaient rendus sur les lieux; on avait télégraphié aux parquets de Bordeaux et d'Angoulême, et des instructions avaient été données dans le but de faire appeler à tous les anciens souvenirs et de recueillir les nouveaux témoignages qui viendraient à se produire.

Chaque jour, il recevait de nombreuses dépêches, et, peu à peu, la lumière commençait à se faire sur le crime mystérieux.

Le matin où nous le retrouvons, il avait fait citer la Cagnotte, pour recueillir de ses lèvres mêmes une nouvelle déposition plus précise que celle de la première enquête, et, tout magistrat austère qu'il fût, il se sentait pris d'une curiosité à l'endroit de cette jeune femme, dont tout Paris parlait en ce moment.

Elle devait se présenter à dix heures, et dix heures allaient sonner.

En attendant, M. Ménager se remit à compiler quelques dossiers. Mais il ne poussa pas bien loin son travail, car, presque aussitôt, la porte s'ouvrit et l'huissier vint lui remettre une carte.

— Faites entrer! ordonna le magistrat, dès qu'il eut lu le nom gravé sur la carte.

La Cagnotte entra.

Elle était mise avec une simplicité du meilleur goût, et le juge fut frappé tout de suite de l'élégance et de la correction de sa tenue.

Il constata en même temps qu'elle était adorablement jolie.

Cela ne nuit jamais, même auprès des plus sévères magistrats.

M. Ménager indiqua un siège et la Cagnotte s'assit.

— J'ai beaucoup regretté, mademoiselle, dit alors le juge, d'être obligé de vous convoquer de si bon matin. Je sais que vous jouez tous les soirs, avec un grand succès, dit-on, et l'on doit être mal venu à troubler un repos dont vous avez bien besoin, après les fatigues de vos soirées.

— La justice n'a pas à s'excuser, répondit la Cagnotte, et vous voyez, monsieur, que j'ai tenu à être exacte.

— Je vous remercie. Avez-vous deviné, au moins, le motif qui m'a fait désirer avoir avec vous quelques instants d'entretien?

— Je m'en suis douté tout de suite.

— Il s'agit de l'affaire d'Angoulême.

— C'est cela. Je me trouvais dans le train la nuit du crime, et c'est un souvenir qui me fait frissonner chaque fois qu'il me revient.

— Vous vous rappelez bien alors, ce qui s'est passé dans le compartiment que vous occupiez?

— Comme si cela était arrivé hier.

— Quelqu'un vous accompagnait?

— Caminade... un excellent camarade, avec lequel j'allais chanter à Bordeaux, et qui devait revenir avec moi à Paris.

— D'après les rapports que j'ai reçus, il y aurait lieu de croire que l'assassin a dû passer par votre compartiment, durant le trajet.

— On l'a pensé, en effet, répondit la Cagnotte.

— Mais vous, quelle est votre opinion? Parlez franchement. C'était un jeune homme, assure-t-on, mis avec élégance, et qui s'était introduit dans un wagon de *seconde*, bien qu'il fût porteur d'un ticket de *première*.

— Oui, monsieur.

— Vous vous rappelez les traits de ce jeune homme?

— Oh! très bien.

— Et depuis la catastrophe n'avez-vous pas eu occasion de rencontrer, à Paris, quelqu'un qui lui ressemblât? Ou me l'a dit ces jours derniers. J'ai retenu ce détail. Et c'est sur ce point surtout que j'ai désiré vous interroger. Voyons, est-ce vrai?

— C'est vrai, répondit la jeune femme.

— Et ce jeune homme, que vous avez rencontré depuis à Paris, vous le connaissez?

La Cagnotte hésita un moment.

— Je vais vous dire, monsieur, reprit-elle peu après, il y a de cela un mois ou deux; et bien que près d'une année se fût écoulée, je gardais encore l'impression très vive du drame sanglant auquel j'avais assisté... aussi, quand mon regard rencontra ces mêmes traits et crut les reconnaître, je ne pus dominer l'espèce d'épouvante qui me surprit, et il me sembla que c'était l'assassin lui-même que j'avais devant moi! mais de là à une certitude, de là à une affirmation aussi grave que celle que vous demandez, vous conviendrez qu'il y a loin.

— Sans doute, mon enfant, sans doute, repartit le juge, et je ne voudrais pas insister; de votre réponse, je ne compte tirer aucune induction sérieuse. C'est une impression, comme vous dites, rien de plus; et, dans ces conditions, je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous me fassiez connaître le nom de la personne dont les traits vous ont frappée à ce point.

— Vous l'exigez?

— Je vous en prie.

— Eh bien! quand j'ai demandé, à ceux qui m'accompagnaient, quel était cet homme, on m'a répondu que c'était le comte de Presles.

Le juge approuva du geste.

— Vous voyez, répliqua-t-il, c'est là évidemment une de ces coïncidences que le hasard se plaît quelquefois à former, et dont il n'y a pas à se préoccuper. le comte de Presles appartient au meilleur monde; le soupçon ne saurait l'atteindre. Nous sommes donc fixés et je ne pousserai pas plus loin cet interrogatoire à

moins que vous-même n'ayez quelque renseignement supplémentaire à fournir à la justice.

La Cagnotte eut un fin sourire.

— Oh ! je n'entends pas grand'chose aux affaires criminelles, répondit-elle ; et, cependant, il me semble que si, moi, j'étais juge d'instruction, il y a un homme que je ne laisserais pas tranquille.

— Caminade, peut-être ?

— Non. Celui-là, je le connais et j'en réponds comme de moi-même.

— Qui est-ce donc ?

— Un assez mauvais drôle, qui était dans le train, lui aussi, et qui, à mon avis, doit en savoir sur l'affaire plus qu'il en a dit.

— Qui cela ?

— Lambert.

— Vous le connaissez ?

— Oui, monsieur, et, si j'étais appelée à l'interroger, je vous réponds qu'il ne s'en tirerait pas facilement.

Le juge sourit avec bonhomie.

— Si cela pouvait servir à la manifestation de la vérité, dit-il d'un ton légèrement enjoué, je déclarerai que je résignerais volontiers mes fonctions entre vos mains. Mais pour aujourd'hui, du moins, c'est impossible. J'ai fait citer ce Lambert que je désire ardemment interroger, parce qu'il me semble, en effet, avoir joué dans tout ceci un rôle des plus louches. Malheureusement, on l'a cherché partout depuis plusieurs jours, et on ne l'a trouvé dans aucun des garnis qu'il hante d'ordinaire.

— C'est dommage ! fit la Cagnotte.

Et elle se leva pour prendre congé.

Mais, à ce moment, l'huissier entra, et vint remettre un billet à M. Ménager ; ce dernier, après l'avoir lu, adressa un geste vif et prompt à la jeune artiste.

— Qu'y a-t-il ? demanda celle-ci.

— Restez ! fit le juge.

— Il y a du nouveau ? Qui donc est là ?

— Lambert ; il a été pris cette nuit et conduit au Dépôt ; je vais l'interroger devant vous ; voulez-vous m'accorder encore dix minutes ?

— Je suis à vos ordres.

— Eh bien, asseyez-vous. Suivez bien l'interrogatoire, et intervenez si vous le jugez opportun.

Sur un signe du juge, l'huissier se retira alors, et, quelques secondes plus tard, Lambert faisait son entrée dans le cabinet.

La Cagnotte avait baissé son voile ; et tout d'abord il ne la reconnut pas.

D'ailleurs, il était très préoccupé.

Ce qui lui arrivait ne lui paraissait pas clair, et il se perdit en conjectures, dans l'impuissance de s'expliquer l'aventure.

Que lui voulait-on ?

Il avait cru dans le principe que c'était pour la possession de la cassette qu'on lui faisait subir toutes ces violences, et, du moment où Bricole avait constaté qu'il ne la portait pas sur lui, il s'attendait à ce qu'il s'arrêterait là, et se tournerait d'un autre côté.

Mais voilà que les camelots le *ligotaient*, et qu'ils l'emballaient pour la préfecture de police, comme eussent pu le faire de simples agents ! Cela dépassait toute raison, même toute permission, et Lambert se demandait comment le gouvernement de la République pouvait permettre de pareils attentats à la liberté individuelle !

Il réclama, voulut se fâcher, mais comme il n'était pas précisément pur de tout antécédent, on lui fit comprendre qu'il avait tout intérêt à se contenir et à ne pas indisposer ses juges, par une tenue aussi répréhensible.

Il le comprit et se calma.

Toutefois, restait encore l'inquiétude de l'inconnu, et durant les quelques heures qui s'écoulèrent, jusqu'au moment où on vint le chercher pour le conduire chez M. Ménager, mille idées troublées lui traversèrent l'esprit, et, quand on l'appela, il n'avait pas encore trouvé une cause plausible à la violence qui lui était faite.

Tout en marchant, cependant, l'affaire parut s'éclaircir.

Lambert n'était pas un inconnu pour le Palais de Justice ; les détours lui en étaient familiers, et, au chemin qu'on lui fit prendre, il reconnut tout de suite qu'on le menait chez le juge d'instruction.

Un léger frisson le mordit dans le dos.

Pour des hommes comme lui, une entrevue avec le juge d'instruction, c'est toujours chose grave. — Lambert le savait, — et il se promit de se tenir.

Aussi quand il pénétra dans le cabinet, eût-on vainement cherché quelque chose à reprendre à son attitude.

Néanmoins, un premier étonnement l'y attendait.

Il y avait une femme, chez le juge ; une femme qui, selon toute vraisemblance, allait assister à son interrogatoire.

Pourquoi cela ?...

Il y avait eu jusqu'alors peu de femmes dans son existence. Lambert avait des mœurs, et, en tout cas, ses amours ne lui avaient laissé aucun remords.

Il fallait voir ; il attendit.

M. Ménager avait levé les yeux sur lui, et l'examinait.

— Vous vous nommez Lambert ? dit-il après un instant.

— Oui, monsieur le juge, répondit Lambert ; Jean-François-Alphonse.



Sur la place du Châtelet, il héla un cocher. (P. 671.)

— On vous a cherché à vos différents domiciles, et on ne vous y a pas trouvé; où avez-vous couché ces derniers jours?

Lambert sourit modestement.

— Oh! vous savez, monsieur le juge, répondit-il; on couche où on peut; il y a des hauts et des bas; le plus souvent, je loge à la semaine, mais, quelquefois aussi, à la nuit, quand le travail ne donne pas.

- Quel est votre état ?
- Pour dire la vérité, on fait un peu de tout... mais il n'y a pas de sots métiers, et pourvu que l'on reste honnête...
- Soit ! dit M. Ménager ; ce n'est pas de cela qu'il s'agit.
- Et de quoi donc, monsieur le juge ? dit curieusement Lambert.
- Je vais vous le dire. Mais auparavant, comme je n'entends pas vous surprendre ; vous saurez qu'il y a là, à ce bureau, derrière moi, une personne qui est chargée de recueillir toutes vos paroles, et qui enregistrera toutes les réponses que vous allez faire.

Lambert fit un geste équivoque qui signifiait :

« Je connais ça... Ça m'est bien égal... et le petit vieux que vous avez fourré là peut enregistrer tout ce qu'il voudra. »

Puis, s'inclinant, il ajouta :

— La vérité ! monsieur le juge. Rien que la vérité.

— C'est bien, dit M. Ménager.

Il y eut un court silence, au bout duquel il reprit :

— Vous étiez bien, l'année dernière, dit-il, dans le train qui avait quitté la gare d'Orléans, le 20 avril, à huit heures du soir, pour se rendre à Bordeaux ?

Lambert était loin de s'attendre à la question... et il la reçut comme un coup droit, en pleine poitrine. Un peu plus, il était démonté.

Mais c'était une nature robuste, et presque instantanément il reprit possession de lui-même.

— Le 20 avril ! Train de Bordeaux ! attendez donc, monsieur le juge, répondit-il en se raidissant, tout en ayant l'air de rappeler ses souvenirs... Mais oui... c'est bien cela... Seulement, moi, je n'ai pris le train qu'à Orléans... Même que j'étais en compagnie de deux camarades.

— Caminade et la Cagnotte ?

— Précisément, monsieur le juge.

Et il allait poursuivre quand la parole s'arrêta sur ses lèvres.

Il avait deviné.

La femme voilée, qui était là, c'était la Cagnotte !

On allait donc causer encore une fois de l'assassinat de l'infortuné Beauchamp !

Sans qu'il se rendit compte de ce qu'il éprouvait, il se sentit le cœur désagréablement pincé.

Mais M. Ménager reprenait l'interrogatoire... Il fallait s'observer.

XXXIX

— Vous n'avez pas, je l'espère, oublié les divers incidents de la nuit du 20 avril, dit-il, et vous devez vous rappeler notamment qu'un jeune homme a passé une partie du voyage dans votre compartiment, bien qu'il fût porteur d'un billet de première?

— Oui, monsieur le juge, répondit Lambert; je me rappelle cela.

— Connaissez-vous ce jeune homme?

— Non, monsieur.

— Cependant on prétend que vous auriez échangé quelques mots avec lui...

— Ça, c'est bien possible, j'ne ne dis pas non; en voyage, on cause, on rigole... histoire de tuer le temps.

— Enfin, vous ne le connaissez pas?

— Je ne l'avais jamais tant vu... Et puis, c'était la nuit... il faisait noir...

— C'est bien... continuons... Vous vous rendiez à Bordeaux, où vous deviez prendre le paquebot, pour gagner le Brésil?

— J'avais un engagement, monsieur le juge.

— Oui, vous l'avez montré au commissaire qui vous a interrogé, au lendemain du crime; aux termes de cet engagement, votre voyage était payé d'avance, et vous voyagez aux frais de l'entreprise.

— C'est bien le moins.

— Sans doute... mais il est prouvé que vous n'êtes pas parti, comme vous vous y étiez engagé.

— Ça, c'est vrai, monsieur le juge, il y a eu un retard.

— Vous n'êtes pas parti, continua M. Ménager; et, cependant, le jour du départ du paquebot, un homme se présentait à bord, avec votre engagement, sous votre nom, et allait prendre la place que vous deviez occuper, — pourquoi cette substitution?

— Mon Dieu, monsieur le juge, répondit Lambert, c'est une faute, certainement, et j'ai eu tort; mais on a le cœur sensible, n'est-ce pas, et j'avais rencontré à Bordeaux un pauvre diable de cabotin qui était misérable! ce n'est rien de le dire... Alors, moi, ça m'a fendu; j'ai eu pitié! il voulait aller chercher fortune en Amérique et, ma foi, je lui ai cédé mon billet et mon engagement.

— Mais vous êtes resté à Bordeaux.

— Oui, monsieur le juge.

— Et pourquoi n'avez-vous pas avoué cette bonne action au commissaire?

— J'ai eu peur d'être mal compris.

— Comment appelez-vous le *camarade* qui a pris votre place?

— Talpin, — au théâtre, Florville.

— Est-il toujours en Amérique?

— Ce n'est pas probable.

— Vous n'avez pas eu de ses nouvelles?

— Je n'en ai pas demandé.

— Nous nous occuperons de ce détail, et nous vérifierons la sincérité de votre déposition. Nous avons sollicité des renseignements nouveaux à la Compagnie des paquebots du Brésil, et nous savons aujourd'hui que le passager, qui s'était présenté à bord sous votre nom, n'a fait qu'une partie du voyage, et que l'on a constaté sa disparition au moment du débarquement. Nous avons son signalement; nous établirons facilement son identité, et la justice aura un compte sévère à vous demander si vous avez cherché à l'égarer.

— Cependant... balbutia Lambert un peu interdit de ce qu'il apprenait.

— Je reprends, poursuivit M. Ménager. Ainsi, au lieu de continuer votre voyage, au mépris de l'engagement que vous aviez signé, vous restez à Bordeaux où vous vous cachez.

— Oh! monsieur le juge.

— Vous vous cachez si bien, que c'est par hasard que huit ou quinze jours plus tard vous êtes rencontré, la nuit, par deux de vos camarades qui vous reconnaissent au moment où vous allez prendre le train de Paris.

— Ah! c'est Caminade et la Cagnotte qui ont dit cela?

— Qu'importe de qui nous tenons ce détail, interrompit sévèrement M. Ménager... Répondez sans ambage, est-ce vrai?

— Eh! sans doute, c'est vrai.

— Vous l'avouez!

— Parbleu! pourquoi le cacherais-je? il n'est pas défendu d'être jeune, n'est-ce pas; et si je suis resté à Bordeaux si je suis parti pour Paris, c'est que... je vais vous dire... il y a une femme dans l'affaire.

— Quelle femme?

— Ah! ça, monsieur le juge... vous comprenez! on est discret... et j'aurais la tête sur le billot, que l'on ne me forcerait pas à parler.

— On ne vous demande rien de semblable.

— Je le pensais bien.

— Alors c'est tout ce que vous avez à dire sur l'affaire d'Angoulême; vous n'avez aucun indice à me signaler et depuis, aucun fait nouveau n'est venu à votre connaissance qui soit de nature à éclairer la justice?

— Non, monsieur le juge.

M. Ménager enveloppa Lambert d'un regard d'une vive intensité; et, un moment, un pli sombre se creusa sur son front... Mais ce fut rapide comme l'éclair, et, aussitôt, il recouvra sa bieuveillance sereine.

Il se tourna avec un geste courtois vers la Cagnotte.

— Vous avez entendu, mademoiselle, reprit-il alors, et vous voyez que la déposition de cet homme est en tous points conforme à la vôtre. Avez-vous cependant quelque objection à présenter?

— Aucune, monsieur le juge.

— Vous n'avez rien à ajouter non plus?

— Tout au moins est-ce fort peu de chose.

— Rien n'est indifférent en pareille matière, mademoiselle, et c'est dans l'intérêt de la vérité que je vous invite à parler en toute assurance.

La Cagnotte avait levé son voile; une certaine résolution se lisait maintenant dans son regard.

— Ainsi que je viens de le dire, répondit-elle, je n'ai rien à ajouter aux réponses que je vous ai faites : vous savez ce que Caminade et moi nous avons fait à Bordeaux, et Lambert a complété ma déposition par l'explication de son mystérieux retour à Paris. Tout ceci est donc fort clair maintenant, et il ne reste plus qu'un point obscur sur lequel je voudrais interroger mon ancien compagnon de voyage.

— Lequel? fit M. Ménager.

Lambert réprima un geste d'impatience.

— Ne vous gênez pas; allez-y! dit-il d'un ton légèrement railleur; et puisque le bureau est ouvert...

— Eh bien! poursuivit la Cagnotte, n'y a-t-il pas indiscretion à demander à Lambert ce qu'il est allé faire, il y a quelques jours, au château de Longueville?

Lambert tressaillit.

C'était là encore un de ces coups droits qu'il n'aimait pas. Il lança un mauvais regard à la jeune femme.

— Au château de Longueville! répliqua-t-il; en effet je m'y trouvais...

— En compagnie de M. le comte de Presles?

— Mais...

— Répondez, dit M. Ménager, qui ne perdait rien de ce qui se passait.

— Eh! c'est vrai! répondit Lambert... il n'y a pas de mal à ça, je suppose.

— Vous connaissez donc le comte de Presles?

— C'est bien simple, monsieur le juge. M. le comte est depuis peu à Paris; il monte sa maison, et l'on m'a fait des propositions pour entrer à son service. Ma foi! faut pas être fier quand on meurt de faim, et il y a longtemps que j'en avais assez de crever la misère; on dit que le comte est généreux et j'ai accepté!

— De sorte que vous l'avez accompagné au château de Longueville.

— Oui, monsieur le juge.

— Qu'allait-il y faire?

— Le comte est amoureux, monsieur le juge, et si j'en crois les potins qui courent, il ne se passera pas longtemps sans qu'il y ait une comtesse de Presles.

— C'est bien ! fit M. Ménager.

Et il écrivit quelques mots sur une feuille de papier, qu'il plaça sous une enveloppe.

Puis, ayant sonné l'huissier, il lui remit l'enveloppe.

— Conduisez cet homme à M. Burlard, ajouta-t-il en faisant à Lambert un geste qui lui ordonnait de suivre l'huissier.

Lambert eut un moment d'inquiétude.

— Est-ce qu'on va me retenir ici ? balbutia-t-il interdit.

— Il ne vous arrivera rien de semblable répondit M. Ménager ; c'est une formalité : dès que M. Burlard vous aura vu, toute liberté vous sera rendue.

Lambert respira.

Il avait eu peur un moment. Quand on est entre les mains de la justice, on ne sait jamais bien ce qu'il peut survenir.

Il se hâta de suivre l'huissier qui sortait.

Cependant la Cagnotte s'était levée.

En voyant disparaître Lambert, elle avait éprouvé comme une déception et ne put dissimuler son impression.

— Vous le laissez partir ! fit-elle, étonnée.

— Il le faut bien, répondit M. Ménager, ce n'est pas lui qui est le prévenu.

— Oh ! sa conduite, dans toute cette affaire, me paraît plus que louche.

— A moi aussi ! mais si nous le gardions ici, nous n'en apprendrions pas plus long qu'il ne nous en a dit... tandis que, dehors...

— Vous avez peut-être raison...

— Nous avons assurément raison... Je l'ai envoyé à M. Burlard, qui va le faire surveiller et à la moindre imprudence de sa part...

La Cagnotte fit quelques pas, et au moment d'atteindre la porte elle se tourna vers le juge d'instruction, qui l'accompagnait.

— Et le comte ? demanda-t-elle alors à voix basse et rapide.

M. Ménager mit un doigt sur ses lèvres.

— Silence ! silence ! répondit-il sur le même ton. Ceci est trop grave, et il faut prendre garde de se tromper...

— Mais vous ne savez peut-être pas...

— Je sais bien des choses, mon enfant... Et quant à celles que vous avez apprises vous-même, gardez-en soigneusement le secret au plus profond de votre cœur, jusqu'au jour, plus prochain que vous ne croyez, où la vérité se sera enfin fait jour.

La jeune femme salua donc le juge et se hâta de regagner sa voiture qui stationnait devant la grille du Palais de Justice.

Et comme elle en refermait la portière, après avoir ordonné au cocher de la reconduire à son hôtel, elle put apercevoir Lambert qui descendait sur le trottoir et gagnait la place du Châtelet.

Lambert était libre et il s'en allait heureux d'en être quitte pour si peu!

Toutefois, au fond de sa joie, il y avait comme un voile de mélancolie.

M. Ménager avait été juste; mais il était resté sévère!

Tout n'était pas fini, et Lambert ne se rappelait pas surtout sans frisson, ce qu'il lui avait dit à propos de la substitution.

On avait demandé des renseignements à la Compagnie des Messageries dont les paquebots font le service entre Bordeaux et Rio-Janeiro, et, avec le signalement obtenu, on faisait rechercher le faux Lambert!...

Qu'advierait-il de tout cela? Rien de bon assurément, et la plus élémentaire prudence lui commandait de prendre des précautions en vue de toute éventualité.

Arrivé à la place du Châtelet, il héla un cocher, et tout en se rendant chez le comte de Presles, il mit le trajet à profit pour réfléchir utilement à la situation.

Nous verrons tout à l'heure le résultat de ses réflexions.

Le comte l'attendait avec impatience; dès qu'il fut entré, il alla vivement à lui.

— Eh bien! dit-il d'une voix brève et nerveuse, as-tu réussi?

— Parbleu! fit Lambert.

— Tu as la cassette?

— Depuis cette nuit.

— Enfin, enfin! dit le comte avec une explosion de joie.

Lambert eut un sourire équivoque.

— Oh! il ne faut pas trop se hâter de se réjouir, répliqua-t-il; car ce que j'ai à ajouter mérite attention. Savez-vous d'où je sors, à l'heure qu'il est?

— D'où sors-tu?

— Du cabinet du juge d'instruction.

— M. Ménager! tu l'as vu?... à quel propos?

— Eh! toujours à propos de l'affaire d'Angoulême.

— Mais on ne te soupçonne pas, toi?

— Pas encore, peut-être... quoique ça commence à se corser. Ils sont curieux dans cette boîte... et j'estime qu'il n'est pas trop tôt de prendre ses distances.

— Que veux-tu dire?

— Que, si l'on n'a pas l'air de me soupçonner, il y en a un autre, qui n'est pas dans le même cas.

— Qui cela?

— Celui qui m'a remplacé, et qui s'est fait débarquer avant l'arrivée à Rio.

— Ils connaissent ce détail?

— Et ils ont poussé l'indiscrétion jusqu'à demander son signalement, comprenez-vous? de sorte que, si j'étais à la place de celui-là, je n'irais pas par quatre chemins et je choisirais celui qui mène tout droit dans un de ces généreux pays qui se refusent encore à toute extradition.

Le comte fit quelques pas à travers la chambre, l'œil louche et la lèvre contractée.

— Tu as raison, dit-il, c'est le seul parti à prendre.

— Et le plus tôt possible.

— Soit! Voyons, tu as la cassette?

— C'est-à-dire que je l'ai et que je ne l'ai pas, répondit Lambert.

— Comment?

— Dame! il ne fallait pas s'exposer à se la faire enlever, pas vrai? C'est assez d'une fois. Mais je l'ai déposée en lieu sûr, connu de moi seul. Et dès que vous m'aurez compté les dix mille francs promis?...

— Tu te défies!

— Si on peut dire!

— Enfin, quand me la remettras-tu?

— Quand vous voudrez.

— Ce soir, ici, à dix heures.

— Va! Pour ce soir! et croyez-moi, monsieur le comte, d'ici-là que tout soit prêt pour votre départ.

Le comte le congédia du geste et Lambert se retira.

XL

Le soir de ce même jour, vers cinq heures, M^{me} Pradié se trouvait seule dans sa chambre; elle était assise sur une chaise longue, non loin de la fenêtre ouverte, par laquelle les parfums pénétrants des fleurs et des arbustes du parc lui arrivaient apportés par le souffle du printemps.

Tout dans son attitude, pour ainsi dire accablée et morne, décelait chez la jeune veuve un état de mélancolie et de tristesse profondes.

Son œil était troublé, sa poitrine se soulevait comme oppressée, et sa belle main se crispait par instants dans l'épais velours de la chaise longue.

A côté d'elle, sur une console dorée, il y avait une lettre qui lui avait été remise une heure auparavant, et qu'elle avait déposée sur le meuble, après l'avoir lue à plusieurs reprises.



On lisait : Parquet — Cabinet du Juge d'Instruction. (P. 679.)

Et elle poursuivait sa pensée qui amenait à chaque instant un pli inquiet sur son front lisse et pur.

Enfin elle se leva, alla respirer à la fenêtre; puis revint dans la chambre, et se mit à la parcourir à pas rapides et heurtés.

Cela dura cinq minutes à peine, au bout desquelles, prenant résolument son parti, elle se dirigea d'un mouvement saccadé vers la cheminée et poussa le bouton d'ivoire d'une sonnerie électrique.

La porte s'ouvrit aussitôt et une femme de chambre se présenta.

— Dites à M^{lle} Laura que je désire lui parler, ordonna-t-elle alors.

La femme de chambre disparut, et peu après Laura entra chez sa mère.

Eu l'apercevant, M^{me} Pradié ne put réprimer un geste d'impression douloureuse.

Laura était bien changée depuis quelques jours; l'épreuve par laquelle elle passait en ce moment l'avait cruellement frappée; ses joues s'étaient creusées, un cercle sombre estompait ses yeux et son regard semblait perdre chaque jour de sa vivacité et de sa limpidité d'autrefois.

M^{me} Pradié se mordit les lèvres, et étouffa un sanglot.

Mais Laura n'avait vu qu'une chose : la lettre qui était là, sur la console.

Cette lettre! c'était M. Ménager qui l'avait écrite, ainsi qu'il l'avait promis; on y parlait de Mario et elle allait savoir!...

Toute sa vie était contenue dans ces quelques lignes!

Un flot de sang afflua à son cœur, et les pommettes de ses joues s'empourprèrent.

— Ah! ma mère! ma mère! s'écria-t-elle en allant cacher sa tête éperdue sur le sein de M^{me} Pradié.

Celle-ci la serra avec effusion dans ses bras, et, pendant quelques secondes, ce fut un doux murmure de baisers donnés et rendus.

— Chère enfant! dit M^{me} Pradié, en se dégageant lentement; si tu savais combien je suis heureuse de te sentir ainsi, au plus près de mon cœur! Il y a si longtemps que cela ne m'était arrivé!

— Pardonnez-moi! balbutia la jeune fille.

— Et qui pourrait t'en vouloir... Quelle mère n'oublierait tout, en te voyant ainsi affectueuse et tendre!

— C'est que j'ai bien souffert.

— Pauvre chère, je le voyais bien! mais aussi pourquoi ne pas t'être confiée à moi? tu ne peux pas douter cependant du profond amour que je te porte, et je n'ai jamais eu d'autre ambition que celle de te voir heureuse.

— Ah! vous êtes bonne...

— Eh bien, il faut être soumise à ton tour; revenir au calme et accepter avec résignation les tristes épreuves que le ciel peut nous envoyer.

A ces dernières paroles, Laura se sentit subitement glacée et elle comprima sur ses lèvres un cri près de lui échapper.

— Qu'avez-vous donc à m'apprendre? dit-elle avec une lueur d'acier dans le regard.

— Ne t'épouvantes pas d'avance! supplia M^{me} Pradié, effrayée de ce désordre subit.

— M. Ménager vous a écrit?

— J'ai reçu sa lettre il y a une heure.

— Il vous parlé du comte?

— Il ne me parle que de lui.

— Et que dit-il?

— Il m'engage à remettre cette union.

— Pourquoi?

— Jusqu'au jour où il aura recueilli les renseignements qui lui manquent encore.

Laura eut un geste violent

— C'est-à-dire, interrompit-elle d'un ton acéré, qu'avant de le connaître, il le condamne.

— Ne crois pas cela!

— Tous les juges sont les mêmes, ma mère, ne le savez-vous pas?... Ils voient des coupables et des criminels partout... sans s'inquiéter des cœurs qu'ils broient, des existences qu'ils brisent sous leurs infâmes soupçons.

— Laura!

— Ah! cher Mario!... ils peuvent te calomnier à leur aise; je ne veux même pas te défendre: mais le jour où ton honneur serait menacé, tu trouverais dans mon honneur à moi!... un lieu d'asile où nul ne viendrait t'atteindre!

M^{me} Pradié essaya de lui prendre les mains.

— Calme toi! dit-elle, de sa voix la plus caressante.

— Mon Dieu!

— Réfléchis un peu.

— Est-ce possible!... Vous le pouvez, vous!... Mais, moi! moi!

— Pourquoi exagérer? Le parti que nous allons prendre n'est pas irrévocable; on te demande seulement quelques semaines. Est-ce trop? Tu peux bien nous accorder cela.

— Ah! tenez, c'est indigne! Et lui, Mario, lui! la droiture et la loyauté mêmes. Que va-t-il penser? que voulez-vous qu'il fasse? Oh, non! jamais mon pauvre cœur n'a été torturé à ce point.

Et elle se laissa retomber sur la chaise longue, et tordit ses bras par un geste désespéré.

— Horrible! c'est horrible! balbutia-t-elle encore, en fouillant ses cheveux de ses mains affolées.

Il y eut alors un long silence.

Devant le désespoir de sa fille, M^{me} Pradié n'osait plus ajouter une parole: elle la regardait, profondément émue, et tout son amour maternel soulevait sa poitrine.

Tout à coup, Laura bondit de sa place et se mit à marcher à travers la chambre avec des mouvements de panthère blessée.

Son désordre avait atteint le paroxysme; elle comprimait sa gorge palpitante, comme si elle eût eu peur qu'elle n'éclatât.

— Enfin! que lui reproche-t-on? dit-elle avec un emportement plein d'oubli; quel crime abominable a-t-il commis? de quel sinistre méfait l'accuse-t-on? vous l'a-t-on dit? le savez-vous?

— Mais...

— Pour traiter aussi odieusement un homme qui appartient à notre monde, il faut que l'on ait des présomptions bien graves. Vous les a-t-on fait connaître? Voyons! Soyez franche, ma mère... répondez!

Et un pli amer vint contracter le coin de sa lèvre.

— Le comte Mario de Presles aurait-il volé, par hasard... continua-t-elle, d'une voix sifflante, avec une ironie sanglante; est-il prévenu de quelque meurtre... a-t-il assassiné ou volé quelqu'un?

Non, n'est-ce pas?

M. Ménager lui-même ne pousserait pas jusque-là l'audace de ses soupçons!

Eh bien, que lui veut-on alors, pourquoi cet acharnement à le poursuivre?

Ah! que l'on y prenne garde à la fin! Car je me demande, moi aussi, si, tout juge d'instruction que l'on soit, on n'est pas soumis à la loi supérieure, qui commande à tous le respect de l'innocent!

Et, pour la seconde fois, elle se laissa tomber sur un siège, et prit sa tête dans ses mains.

En dépit de l'âpreté de ses paroles, Laura avait raison, après tout!... On n'avait jusqu'alors rien dit à M^{me} Pradié, qui pût, aux yeux de sa fille, justifier la détermination qu'elle prenait, — et Laura, qui aimait, devait repousser, avec horreur, des insinuations perfides qui ne reposaient sur aucun fait appréciable.

La malheureuse enfant se voyait acculée dans une impasse, à laquelle elle ne trouvait aucune issue.

Et elle était seule; et sa mère elle-même s'unissait à ses ennemis!

Au bout d'un instant cependant, son agitation parut se calmer.

Elle ne pleurait plus, — les sanglots avaient cessé, — c'est à peine si, de loin en loin, un frisson venait encore secouer ses épaules.

Seulement, le même pli ironique était toujours au coin de sa lèvre, et son regard conservait encore la même expression de révolte obstinée.

Elle releva le front. M^{me} Pradié se rapprocha, presque rassurée.

— Chère Laura! dit-elle d'une voix douce, comme si elle eût parlé à une enfant, tu veux bien être raisonnable, n'est-ce pas?

— Oui, ma mère, oui! répondit Laura.

— Tu ne m'en veux pas?

— Pourquoi vous en voudrais-je?

— Je devais faire ce que j'ai fait.

— Peut-être!

— Tu comprendras plus tard.

— Soit... plus tard... j'y consens. Mais aujourd'hui... que comptez-vous dire au comte?

— Je lui ai écrit.

— Vous?

— Le comte attendait une réponse, et dès que j'ai reçu la lettre de M. Ménager...

— Que lui dites-vous?...

— La vérité. C'est-à-dire que des motifs graves m'obligent à décliner l'honneur qu'il voulait nous faire... que cette résolution n'avait rien qui dût l'offenser. Mais que, dans les circonstances actuelles, il m'était impossible...

— Vous lui avez écrit cela!

— Sans doute.

— Sans me prévenir?

— A quoi bon?...

— Et la lettre est partie?

— Il y a une heure.

— Une heure! répéta Laura.

Elle se dressa droite et pâle.

— Alors, dit-elle avec un frémissement des lèvres, il va venir.

— Que dis-tu?

— Ah! je le connais, moi, ma mère; Mario m'aime! il ne voudra pas rester une seconde, à mes yeux du moins, sous le coup d'un pareil outrage.

— Que viendrait-il faire?

— Il a droit à une explication : vous ne pouvez la lui refuser.

— Je ne le recevrai pas!

— Ce serait aggraver encore l'offense qui lui est faite; et si vous le repoussez, c'est moi qui le recevrai.

— Malheureuse enfant! tu n'y songes pas.

— Vous le verrez bien... Et puisque l'on me pousse à bout...

— Tais-toi!...

— L'intérêt de mon honneur est ici engagé, sans même parler de celui de mon amour; et je ne veux pas qu'il puisse supposer un instant...

— Ce que tu dis est insensé, tu ne feras pas cela; et puis, d'ailleurs, l'occasion ne t'en sera pas même offerte; le comte ne viendra pas, il sera plus sage que toi, et...

M^{me} Pradié n'acheva pas.

Le timbre de l'antichambre avait retenti; elle s'était prise à tressaillir.

Une lueur fulgurante éclaira le regard de Laura.

— Entendez-vous? dit-elle, en portant ses deux mains à ses lèvres.

— On a sonné! balbutia M^{me} Pradié atterrée.

— C'est lui!

— Que faire? que faire?

En ce moment, la porte s'ouvrit et une bonne entra.

— Qu'y a-t-il? demanda M^{me} Pradié.

— M. le comte de Presles fait demander si madame veut bien lui faire l'honneur de lui accorder un moment d'entretien.

— Non! non! répondit la jeune veuve, c'est impossible; dites à M. le comte...

Mais Laura s'était déjà avancée vers la femme de chambre.

— Faites entrer M. le comte de Presles au salon, interrompit-elle d'un ton qui n'admettait pas de réplique; dites-lui que M^{me} Pradié est trop souffrante pour le recevoir, mais que, dans un instant, j'irai moi-même la remplacer.

Et pendant que la femme de chambre se retirait, elle courut cacher sa tête dans les bras de sa mère.

— O ma mère! dit-elle en sanglotant, pardonnez-moi, je vous en conjure : c'est le bonheur de toute ma vie que je joue en ce moment... priez Dieu pour votre enfant, et ne la maudissez pas.

Puis, s'arrachant aux étreintes de M^{me} Pradié qui tentait de la retenir, elle essuya vivement les larmes qui baillaient ses joues et marcha d'un pas ferme vers le salon où l'attendait le comte de Presles.

Ce dernier était lui-même dans un état de terrible et redoutable anxiété.

XLI

Depuis la visite que lui avait faite Lambert, un incident inattendu s'était produit qui l'avait un moment ébranlé.

En premier lieu, il avait reçu la lettre de M^{me} Pradié, qui, sous des formes polies, lui signifiait bel et bien son congé.

Mais cette lettre l'avait fort peu troublé.

Il s'y attendait, n'y attachant qu'une importance relative.

Il se savait aimé ardemment de Laura, et ne redoutait rien de ce côté.

Même, pour tout dire, il n'était pas éloigné de considérer comme une chance heureuse ce congé qui arrivait si à propos, pour donner au départ qu'il préparait la raison sérieuse et avouable qui lui eût manqué.

Il ne doutait pas d'ailleurs que l'amour de Laura trouverait un nouvel aliment dans le procédé un peu brutal dont il était l'objet; il était convaincu

qu'elle le défendrait avec ardeur, et que, le voyant persécuté, elle ne l'en aimerait que davantage.

Il n'avait donc rien à craindre et pouvait s'éloigner en toute sécurité.

Seulement, à ce moment, il était encore indécis sur le parti qui lui restait à prendre.

Tenterait-il de voir Laura avant de quitter Paris; et, en tout cas, quel langage convenait-il de tenir à la pauvre jeune fille?

Car, il l'aimait, lui aussi!

A son âge, on ne joue pas impunément avec un pareil sentiment : Laura était belle et désirable entre toutes, et, plus d'une fois, il avait senti frissonner sa chair, quand, dans leurs doux entretiens, elle s'abandonnait à lui confiante et soumise.

Et il ne pouvait songer sans amertume qu'il allait s'éloigner, qu'il ne la reverrait plus, que, bientôt peut-être, elle deviendrait la femme d'un autre.

Les heures s'écoulèrent sans qu'il se fût arrêté à aucune résolution.

Il avait donné des ordres pour que l'on préparât tout pour son départ qu'il ne comptait effectuer que le lendemain. Il ne voulait emporter d'ailleurs qu'un léger bagage : quelques objets de toilette dans une valise, et c'était tout.

Pour le reste, il verrait plus tard.

Ce qui lui importait surtout, c'était la cassette... et, sur ce point, il n'avait point d'inquiétude.

La somme promise était prête; Lambert serait exact au rendez-vous.

Il s'était habillé, et allait sortir.

En ce moment, son valet de chambre entra portant une lettre sur un plateau d'argent.

Qui lui écrivait?... Il n'attendait aucune lettre... Il s'étonna.

Et c'est d'un geste fébrile qu'il s'empara de celle qu'on lui présentait.

Dès qu'il en eut parcouru la suscription, un voile passa sur ses yeux.

Sur l'enveloppe, en lettres imprimées, on lisait ces mots :

PARQUET. — *Cabinet du juge d'instruction.*

Il fit signe à son valet de se retirer, et, dès qu'il se vit seul, il déchira l'enveloppe d'une main impatiente et nerveuse.

Voici ce que contenait la lettre :

« Monsieur le comte Mario de Presles est invité à se présenter demain, de deux à trois heures, au Palais de Justice, cabinet du juge d'instruction, pour affaire qui le concerne. »

Un sueur froide glissa sur ses tempes, et il relut à deux reprises ces quelques mots.

Ils étaient terribles dans leur concision administrative.

C'était donc son tour?

Après Lambert, le comte de Presles!

Les juges allaient bien.

Qu'avait-on découvert cependant? que lui voulait-on, quelle raison inconnue la justice avait-elle de le faire comparaître?

Surtout en cette extrémité, à qui s'adresser pour demander ce qui se traitait contre lui?

Il n'hésita pas longtemps, et son parti fut vite pris.

M^{me} Pradié devait être dans le secret. Le juge d'instruction, qui était un ami de la famille, avait dû lui révéler la vérité. C'est elle qu'il fallait voir, c'est d'elle qu'il fallait obtenir un aveu complet.

Il n'avait plus de temps à perdre.

Son coupé était prêt; il y monta immédiatement et se fit conduire rue Culture-Sainte-Catherine.

Une première déception l'y attendait.

M^{me} Pradié se dit souffrante; elle se déroba, et c'est Laura qu'elle chargeait de la remplacer.

Après tout, qu'importait?

La partie était engagée, il fallait maintenant aller jusqu'au bout.

Toutefois, il ne se faisait pas illusion; si M^{me} Pradié avait reçu des confidences de M. Ménager, il était évident qu'elle s'était bien gardée de les répéter à sa fille, sinon par pitié, au moins par prudence. Mais elle n'avait pas dû non plus conserver le secret tout entier pour elle. Laura l'avait interrogée sans doute, elle avait appris une partie de la vérité et elle ne lui cacherait rien de ce qu'elle savait.

Aussi, dès qu'il se trouva en présence de la jeune fille, il s'empressa à sa rencontre.

— Laura! chère Laura! dit-il avec effusion; c'est vous surtout que je voulais voir.

— Cher Mario, balbutia la jeune fille.

— Vous savez quelle lettre cruelle on m'a écrite?

— Oui, ma mère me l'a dit.

— C'est horrible! quand j'ai lu cette abominable lettre, j'ai cru que mon cœur allait se briser.

— Ne dites pas cela.

— Eh! que voulez-vous que je dise... Moi, je ne vivais qu'avec cette pensée de vous aimer saintement, de devenir votre époux, de ne plus vous quitter que dans la mort.

— Mon Dieu!

— Et maintenant, tout est fini; il ne reste plus de ce beau rêve que la plus épouvantable des déceptions.



Laura eut un sanglot et se laissa tomber à genoux. (P. 684.)

— Non, mon ami, non, ce n'est pas possible!... Ma mère reviendra sur sa détermination; elle est bonne; elle ne voudra pas faire le désespoir de ma vie.

— Ah! vous comptez sans M. Ménager.

— Comment?

— Cet homme me hait.

— N'en croyez rien!

— Il me hait, vous dis-je! Pourquoi? Dans quel but? Sous l'influence de quelles odieuses suggestions? Mais que lui ai-je donc fait à cet homme pour qu'il s'acharne ainsi à ma perte? Voyons, dites : vous l'a-t-on fait connaître?

On n'accuserait pas, de la sorte, le plus misérable des criminels... les juges n'ont pas, que je sache, l'habitude de s'envelopper de mystère, pour mieux frapper un coupable! Comprenez-vous, Laura, comprenez-vous bien, l'horreur d'une pareille situation? être lâchement attaqué par des ennemis invisibles, sans que je puisse me défendre; être frappé surtout dans ce qui m'est le plus cher au monde... dans ma Laura bien-aimée!... Non! non! Voilà ce que je ne leur pardonnerai jamais, et, malheur à eux, si, quelque jour, l'occasion m'est donnée de me venger de tant d'infamies.

— Mario! Mario!

— Ah! vous ne savez pas, vous, tout ce que j'ai souffert depuis quelques jours et les projets insensés qui m'ont passé par la tête... Jamais je ne vous ai tant aimée, jamais je ne les ai tant haïs!...

— Par grâce!...

— Les misérables! ils ne m'ont plus laissé qu'une issue avec leurs lâches calomnies : fuir, quitter Paris.

— Que dites-vous?

— Et tout mon cœur se révolte et se brise à la pensée de vous abandonner seule, désespérée.

— Oh! vous ne partirez pas.

— Quel autre parti me reste-t-il?...

— Je ne sais pas... mais nous chercherons.

— Non! non! toute faiblesse serait, à cette heure, dangereuse! et ce sont d'autres résolutions qu'il faut prendre, Laura!

Le comte attira la jeune fille dans ses bras.

— Chère enfant... continua-t-il, la voix ardente; écoutez-moi! Ceci est grave!... vous voyez bien, n'est-ce pas, que c'est mon honneur qui est ici enjeu, que je ne peux rester ainsi honteusement courbé sous de pareils affronts; qu'il faut à tout prix que je me relève...

— Ah! je vous y aiderai, mon ami, interrompit violemment Laura, — moi

aussi, je ne peux pas demeurer plus longtemps dans cette situation ; dites-moi ce qu'il faut faire et quoi que vous ordonniez, je le ferai !

— Merci... merci, du plus profond de mon cœur.

— Parlez donc; parlez!

— Tout à l'heure, quand vous avez vu votre mère, elle venait de quitter M. Ménager. Il n'est pas possible que ce juge ne lui ait pas fait connaître de quel méfait on l'accuse.

— Elle ne me l'a pas dit.

— Il faut le savoir.

— Mais comment? Quel moyen?

— Eh! le sais-je! mais quelque respect que vous deviez garder pour votre mère, l'intérêt de votre bonheur justifie surabondamment l'insistance que vous y mettez.

Et puis, ajouta le comte avec un pli sombre des sourcils : je vous l'ai dit, et ma résolution est irrévocable ; si, ce soir même, M^{me} Pradié ne vous a pas confié ce qu'elle sait, je ne resterai pas une heure de plus à Paris, et je retournerai au Brésil, où ceux qui me connaissent font encore quelque cas de mon honneur.

Laura eut un sanglot et se laissa tomber à genoux devant le jeune comte.

— Mario! dit-elle, d'une voix brisée; ne me torturez pas ainsi à plaisir. Voyez, j'implore avec des larmes; je n'ai plus de force, et c'est au nom de notre amour que je vous supplie de m'écouter. Je vous aime, Mario, vous le savez, je vous l'ai dit et je vous le répète à cette heure cruelle; c'est que moi aussi j'ai pris une résolution suprême, à laquelle, je vous jure, je ne manquerai pas.

J'étais trop heureuse! et bien souvent je m'étais épouvantée à la pensée que ce bonheur ne pourrait pas durer.

Eh bien, aujourd'hui, cette effroyable perspective, je puis l'envisager sans effroi; car le jour où vous me manqueriez, Mario, je sais maintenant où trouver un refuge assuré.

Et, en parlant de la sorte, elle tira de son sein un flacon qu'elle montra au comte.

— Qu'est-ce? s'écria ce dernier.

— Du poison! répondit Laura, avec un pâle sourire.

— Vous avez pensé à cela!

— Eh! à quoi voulez-vous que je pense en présence de ce qui se passe! Que voulez-vous que je devienne, vous, une fois parti! Non, Mario, non!... et j'ai assez de confiance en votre amour pour croire que, dans une pareille extrémité, vous agiriez comme j'ai résolu de le faire.

Le comte ne répondit pas tout de suite; mais une expression étrange se répandit sur ses traits.

— Sans doute! sans doute! reprit-il au bout d'un court silence; mais vous n'aurez pas à subir une aussi douloureuse épreuve, et j'espère encore que mes ennemis se laisseront enfin de conjurer ma perte.

Ah! qu'il y a loin, poursuivit-il d'une voix plus pénétrante et plus tendre, qu'il y a loin de cette dure nécessité au rêve que j'avais si longtemps bercé! Songez donc! partir tous les deux seuls, gagner, unis l'un à l'autre, un pays où nous serions tout à nous, rien qu'à nous! oublier le monde et ses cruelles calomnies, enfermés à jamais dans notre amour! Laura! ce rêve était le vôtre aussi, n'est-ce pas; et c'était là l'espoir sacré auquel votre vie était suspendue!

— Oui, oui, murmura Laura enivrée et défaillante.

— Et il faut renoncer à ce bonheur!

— Qui sait?

— Ne voyez-vous pas qu'ils ne veulent nous laisser ni repos ni trêve, qu'ils ne seront satisfaits que lorsqu'ils vous auront arrachée de mes bras.

La jeune fille se dégagea de l'étreinte passionnée du comte.

— Non! dit-elle avec force; non! cela ne sera pas.

— Que ferez-vous?

— Vous le verrez! Vous avez raison. C'est aussi trop de patience et de longanimité; et je suis décidée à me défendre.

Laura pressa ses tempes de ses deux mains pleines de fièvre.

— Vous m'avez dit, n'est-ce pas, poursuivit-elle d'une voix nerveuse, que vous désiriez savoir quelle accusation pèse sur vous et à quelles suggestions odieuses obéit M. Ménager.

— C'est cela.

— Eh bien, avant ce soir, vous l'apprendrez.

— Comment?

— Laissez-moi faire! Je connais un moyen sûr et je l'emploierai!

— Vous ne voulez rien me dire!

— Non, Mario, partez! Je veux être seule, mais comptez sur moi, et vous verrez avant peu, quel amour profond, inaltérable, vous avez su inspirer à votre Laura.

— Alors, je me retire.

— C'est cela.

— Mais, je vous reverrai?

Laura releva le front d'un air de défi farouche.

— Oui! oui! répondit-elle d'un ton énergique, quoi qu'il arrive et quoique j'apprenne, je vous jure que vous me reverrez!

Le comte s'éloigna sur cette promesse, et Laura resta seule, quelques secondes seulement.

Elle écouta, le corps penché, le bruit des pas de Mario; puis, quand elle

n'entendit plus rien, elle comprima sa poitrine de ses deux mains, secoua vivement la tête et marcha à pas fermes vers la porte.

Elle se rendait chez Raymonde.

XLII

Raymonde était loin de s'attendre à une pareille visite; elle en fut presque interdite.

La veille, M^{me} Pradié avait fait appel à l'amitié qu'elle portait à Laura; elle lui avait fait connaître la crise douloureuse qu'elle traversait, et elle avait obtenu d'elle qu'elle remettrait la séparation projetée jusqu'au moment où la rupture avec le comte serait consommée.

Raymonde y avait consenti.

Elle n'ignorait pas, elle, les graves événements qui se préparaient; elle avait même vivement insisté pour que M^{me} Pradié partit avec Laura pour Pratmeur, ou tout autre lieu, désireuse qu'elle était d'arracher son amie au spectacle de ce qui allait se passer.

Raymonde aimait Laura, comme elle eût aimé sa sœur; elle conservait saintement les souvenirs attendris de leur première liaison, et n'avait jamais oublié les belles années qu'elles avaient passées ensemble dans ce couvent où leur amitié était née.

Aussi la froideur de Laura l'avait-elle troublée et émue, plus qu'elle ne le croyait elle-même, et quand M^{me} Pradié la pria de ne pas les quitter, c'est avec une joie très vive qu'elle accueillit sa prière.

Qui sait!

Peut-être Laura, blessée dans son amour et son orgueil, trouverait-elle une consolation dans son amitié, et elle se sentait toute disposée à provoquer un retour qui devait ramener entre elles la douce intimité d'autrefois.

La démarche de Laura allait précipiter le rapprochement, et, si elle en fut interdite tout d'abord, elle n'en éprouva pas moins une grande satisfaction.

— Laura! chère Laura! dit-elle, en allant à sa rencontre.

Mais elle s'arrêta inquiète, et la parole resta suspendue à ses lèvres.

Laura était pâle; ses mains étaient glacées, et un certain égarement brouillait son regard.

— Mon Dieu, qu'as-tu donc?

M^{me} Pradié passa sa main rapide sur ses yeux.

— Rien, ce n'est rien, dit-elle, l'émotion, le trouble... Je ne sais!... J'ai eu tant de torts envers toi... que j'appréhendais de te voir.

— Est-ce possible!... Ah! c'est mal ce que tu dis là.

— Pardonne-moi.

— Eh! tu es toute pardonnée, je savais que tu souffrais... ton caractère s'était un peu agri; tu t'en es prise à moi de tes chagrins que je ne pouvais consoler, mais, t'en ai-je voulu? je ne m'en souviens plus.

— Alors, c'est fini?

— C'est fini.

— Tu ne me quitteras plus, tu resteras près de moi, toujours?

— Oui, oui, toujours, toujours.

Les deux amies se tinrent un moment tendrement embrassées.

Ce fut Laura qui revint la première à elle.

Elle dégagea sa tête des bras de Raymonde et, souriante à travers ses larmes, elle l'enveloppa d'un regard plein d'effluves :

— Ah! il y a longtemps que je n'avais éprouvé une pareille joie, dit-elle; et cela fait du bien de se retremper dans une amitié sincère et sûre!

— Tu n'as, j'espère, jamais douté de moi?

— Oh! jamais je le jure.

— Et maintenant aucun nuage ne viendra jeter son ombre sur notre intimité?

— Je te dirai tout, comme autrefois, répondit Laura... toutes mes pensées les plus secrètes, tous mes bonheurs : hélas! et tous mes chagrins.

— Tu en as eu de bien gros, depuis quelque temps!... dit Raymonde, sur un ton de douce compassion.

Laura se prit à frissonner et baissa le front.

— Oui! tu l'as appris, n'est-ce pas? dit-elle, et toi, au moins, tu m'as plainte.

— Pauvre amie...

— Vouloir me séparer de lui! poursuivre d'indignes calomnies l'homme que j'aime! lui refuser même jusqu'à la possibilité de confondre ses ennemis!

— C'est une bien dure épreuve, sans doute, dit Raymonde; mais il n'est pas de douleurs que le temps ne finisse par atténuer, et nous serons là, ta mère et moi, pour te consoler et te soutenir.

— Ma mère! répliqua Laura avec amertume, loin de le défendre, elle semble l'accuser au contraire.

— Son amour s'est alarmé à juste titre.

— Qu'en sais-tu?... Moi, je trouve cela odieux... Et lui! lui! qui est seul ici, qui n'a point d'amis, qui n'a plus que moi au monde!... Que va-t-il devenir si je l'abandonne? Ah! si tu l'avais vu...

— Comment!

— Il était là, tout à l'heure...

— Le comte est venu ici?

— Il s'éloigne à l'instant.

— Cependant, ta mère lui avait écrit !...

— En effet.

— Une lettre qu'il devait considérer comme une rupture.

— Oh! ne parle pas de cette lettre, Raymonde; car, lui et moi, nous n'avons pu y voir qu'un outrage.

— Laura!

— Mario! la loyauté et l'honneur mêmes, le traiter avec ce dédain, sans même lui faire connaître les raisons d'une pareille offense.

Raymonde l'écoutait : il se livrait en elle un douloureux combat : elle eût voulu tout dire, et elle se retenait, craignant d'ajouter encore aux souffrances de la pauvre enfant.

— Enfin! reprit-elle bientôt, pourquoi le comte est-il venu?

— Pour se justifier!

— L'a-t-il fait?

— Eh! comment l'eût-il pu, puisqu'il ignore même de quoi on l'accuse.

— Il te l'a dit?

— Certes.

— Et tu l'as cru?

— Oh! Raymonde! Raymonde! voilà que tu deviens cruelle, à ton tour. Mais songe donc que je l'aime! entends-tu, comme on n'aime qu'une fois dans sa vie, et que je mourrais, s'il me fallait jamais douter de sa parole.

Elle allait se laisser tomber défaillante sur le divan, quand un nouveau sentiment s'empara d'elle; elle releva la tête par un geste de défi, osa regarder son amie bien en face, et lui prit les mains avec une autorité presque farouche.

— Voyons! dit-elle d'un accent résolu, c'est assez de réticences et de subterfuges! je veux sortir de cette impasse! J'ignore ce qui se trame; on me cache ce qui se prépare, et je sens autour de moi quelque chose de mystérieux et de fatal qu'un sombre voile me dérobe encore. Il faut en finir! et c'est à ton amitié que je m'adresse. Si tu as vraiment quelque pitié de moi, parle! Dis franchement toute la vérité, et fais cesser enfin cette horrible anxiété qui me tue!

— Mais, je te jure...

— Tu sais tout!

— Ce que tu demandes est impossible.

— C'est l'honneur, c'est la vie... que j'implore... à mains jointes, Raymonde!

— Alors, tu es bien résolue à tout entendre?

— Oui... parle... Je t'en conjure... et quoi que tu aies à me dire, je te bénirai de m'avoir éclairée.



Les deux amis étaient assis devant une petite table. (P. 695.)

— Eh bien, assieds-toi là, sur ce divan ; moi, je me placerai à tes pieds, et je te parlerai comme aux jours heureux de notre enfance. Veux-tu ?

Laura obéit docilement, et un moment après elle abandonnait ses deux mains à Raymonde qui s'était assise à ses pieds.

— Commence, commence ! reprit M^{lle} Pradière, le sein gonflé, la voix haletante.

— Tu te rappelles, n'est-ce pas, commença Raymonde, le sanglant événement où M. Desgranges faillit périr et où il laissa sa raison?

— Oui, oui, je me rappelle, dit Laura en tressaillant involontairement.

— M. Desgranges était accompagné d'un homme de confiance nommé Beauchamp, qui fut trouvé assassiné à l'arrivée du train à Angoulême.

— Après... après.

— Pendant une année, malgré les recherches de la police, il fut impossible de découvrir le mystérieux assassin... mais, depuis quelques mois, certains indices ont été recueillis et il paraît qu'on est sur sa piste... Toutefois, on hésite encore.

— Pourquoi?

— Parce que les présomptions qui s'élèvent contre lui, si redoutables qu'elles soient, n'ont point semblé suffisantes pour autoriser une pareille mesure, et que le juge d'instruction attend. En semblable matière, on ne saurait procéder avec trop de circonspection, d'autant plus que l'homme soupçonné occupe une position relativement considérable dans la société parisienne.

— Ah!

— Et qu'une erreur serait terrible!

Laura eut un sourire ironique.

— Eh bien! ceci est l'affaire de M. Ménager, dit-elle d'un ton contraint; et j'avoue qu'il m'est impossible de m'associer à ses perplexités... J'ajoute que je cherche vainement dans quel but tu me racontes cette histoire, et je me demande en quoi elle peut m'intéresser.

— Je vais être plus explicite, alors : car on a tout lieu de croire que l'assassin de Beauchamp s'appelait Mario — et qu'il portait, à Paris, le titre de comte de Presle.

A cette réponse, Laura jeta un cri épouvanté, et elle se dressa, les doigts enfoncés dans ses cheveux, livide, la gorge serrée, avec un regard où passèrent des lucurs de folie.

— Ah! l'abominable blasphème! s'écria-t-elle, éperdue et frissonnante. Mario! le comte! assassin... maintenant! Ah! les misérables... mais où sont-ils donc... au fond de quels repaires se débrobent-ils? Mario! ils osent accuser Mario! Vraiment, c'est à se demander si cette accusation où le ridicule le dispute à l'infamie, ne vient pas de Bièvre ou de Charenton. — Et pour accueillir de semblables horreurs, on trouve des magistrats qui ne craignent pas de jouer avec l'honneur et la vie de leurs victimes!... Mais où se réfugier, si la vertu et la loyauté peuvent être exposées à d'aussi odieuses atteintes!

— Laura! supplia Raymonde.

— Laisse-moi, répondit M^{lle} Pradié... Mon Dieu... quand il est venu tout à

l'heure, peut-être devinait-il l'effroyable soupçon dont il est menacé ! et il me l'a caché, craignant de me faire horreur !

— Tu ne m'en veux pas, insista son amie ?

— Moi ! t'en vouloir ! Ah ! je serais bien plutôt tentée de te remercier. Pauvre et cher Mario ! je n'aurais jamais cru que je pusse l'aimer davantage. Mais désormais, puisque je sais ce dont on l'accuse, c'est moi qui le défendrai, en le couvrant de mon amour.

Et prenant brusquement les mains de Raymonde :

— Voyons ! poursuivait-elle, puisque tu sais tout ; dis-moi aussi pourquoi, le croyant coupable, on ne l'a pas encore arrêté ?

— Il le sera demain.

— Tu me trompes.

— J'en suis sûre.

— Demain, en prison !

— Il est mandé au cabinet du juge d'instruction, et à l'issue de son interrogatoire, il sera retenu.

Laura mordit ses lèvres, pour arrêter ses sanglots, ses mains se crispèrent sur l'étoffe de son corsage, un voile obscurcissait sa vue, elle n'y voyait plus...

C'était poignant.

Enfin, tout à coup, une idée traversa son cerveau, et elle courut à une table où elle se mit à écrire quelques lignes à la hâte, qu'elle plaça sous une enveloppe.

— Que fais-tu ? interrogea Raymonde inquiète.

— Je lui écris, répondit Laura.

— Dans un pareil moment ! c'est te compromettre.

Laura jeta un éclat de rire qui sonna faux.

— Tout l'abandonne ! il n'a plus que moi, répondit-elle ; je veux qu'il sache que je lui reste fidèle.

— Quel est ton projet ?

— Tu le sauras.

Elle poussa en même temps le bouton de la sonnerie électrique, et quand la femme de chambre fut devant elle :

— Cette lettre ! ordonna-t-elle, d'une voix impérieuse, tout de suite, à son adresse.

Dans cette lettre, il n'y avait que ces mots :

— « Ce soir, à neuf heures, je serai chez vous, attendez-moi. »

XLIII

Jardins de l'Alcazar, délices des rois Maures,
 Que j'aime à promener, sous vos vieux sycomores,
 Les rêves amoureux dont s'enivre mon cœur.

Les promeneurs qui passaient, ce même jour-là, vers six heures, sur le boulevard de Strasbourg, le long de l'*Hôtel Brady*, purent entendre une belle voix de baryton détailler avec art ce récitatif du roi Alphonse de Castille, dans la *Favorite*.

C'était Caminade, qui avait réintégré son domicile ordinaire, et qui envoyait aux échos les airs favoris du rôle dans lequel il avait établi sa notoriété.

Maintenant qu'il n'était plus détenteur de la précieuse cassette, l'ex-baryton pouvait aller et venir dans Paris, sans redouter aucune agression, et il s'était empressé de reprendre ses chères habitudes.

Il était retourné chez la Cagnotte où il avait constaté la douce intimité qui régnait entre le vicomte de Breuil et la jolie artiste; on l'avait revu au café de la *Chartreuse* à l'heure de l'absinthe; et, sur l'invitation qui lui en avait été faite par Horace, il s'était même présenté au cabinet du juge d'instruction.

M. Ménager l'avait reçu avec une extrême bienveillance; Caminade lui avait raconté à son tour le voyage de Paris à Bordeaux; l'incident d'Angoulême, et ce qui s'était passé, quelques jours auparavant, dans les souterrains du château de Longueville.

Cette partie de sa déposition était surtout importante, car ce qu'il avait vu, éclairait singulièrement le rôle que chaque acteur avait joué durant la terrible nuit.

Il n'était pas possible de nier.

M. de Presles et Lambert se trouvaient bien là!... et Caminade n'était pas tout à fait bien remis encore de la blessure que lui avait faite le revolver du comte.

M. Ménager loua beaucoup l'ex-baryton du courage qu'il avait déployé en cette circonstance, et regretta que tant d'énergie et d'adresse eussent été dépensés en pure perte, puisque la cassette lui avait été finalement enlevée!

— Et vous êtes certain que c'est Lambert qui a commis le vol? demanda le juge.

— Si j'en suis sûr!... répondit Caminade. . Vous pouvez m'en croire; et celui-là ne le portera pas en paradis, je vous en donne mon billet.

— Espérez-vous donc rentrer en possession de la cassette?

Caminade cligna de l'œil.

— Ça, c'est mon affaire! répondit-il avec un sourire narquois.

— Mais quel moyen?

— J'ai mon idée! et si vous le permettez... je la garderai pour moi.

— Je n'insiste pas... seulement... ne disparaîsez plus sans nous prévenir... d'un instant à l'autre, nous pouvons avoir besoin de vous... et dans ce cas...

Caminade s'inclina.

— *Hôtel Brady*, monsieur le juge, répondit-il; on me trouvera toujours, *Hôtel Brady*.

— C'est bien, vous pouvez vous retirer.

C'est à la suite de cet entretien que Caminade était rentré chez lui, et qu'il vocalisait agréablement en attendant l'heure du dîner.

Cela ne dura pas longtemps.

Comme six heures sonnaient, il quitta sa chambre et se rendit au café de la *Chartreuse*, où il alla prendre son absinthe; puis, ayant allumé un cigare, il se dirigea vers le boulevard Sébastopol et gagna lentement la rue de Rivoli.

Une fois là, il tourna à gauche, traversa la place de l'Hôtel-de-Ville, et s'engagea sur les quais, jusqu'à la hauteur de l'église Saint-Gervais.

C'est en cet endroit qu'aboutit la rue Geoffroy-Lasnier.

Il n'alla pas plus loin.

Seulement, après avoir jeté un regard vif et prompt sur les premières maisons de la rue, il en avisa une qu'il reconnut probablement tout de suite, car il avança alors d'un pas résolu et ne s'arrêta que lorsqu'il eut atteint cette maison dont l'aspect l'avait plus particulièrement frappé.

C'était celle dans laquelle Lambert s'était réfugié, la nuit du vol.

Elle lui avait été désignée par Bridard, et il savait, par le vieux camelot, que Lambert, porteur de la cassette au moment où il y était entré, ne l'avait plus sur lui quand il en était sorti, deux heures plus tard!

C'était donc là qu'il avait dû la cacher.

Or, par une coïncidence bizarre, d'aucuns diraient providentielle, il se trouvait que Caminade connaissait ce garni.

Ce bouge!

Le pauvre garçon en avait connu bien d'autres.

Mais celui-ci était tenu par un ex-cabotin, ancien choriste famélique, qui avait roulé un peu partout, vivant avec une ancienne danseuse éreintée, laquelle avait fini par mourir, en lui laissant une trentaine de mille francs gagnés par tous les moyens possibles!

Caminade avait connu le triste couple, à l'époque où il était, lui, dans toute la splendeur de sa renommée... et Langlumé lui avait voué une de ces

admiraions respectueusement naïves qui avaient résisté à la dégringolade du pauvre baryton.

De loin en loin, ils s'étaient revus ; dans les moments de *dèche*, Caminade était toujours assuré de trouver le couvert et le gîte chez son ami Langlumé, et les deux anciens copains éprouvaient toujours un vif plaisir à se rencontrer. Ils parlaient du bon temps d'autrefois ; des villes de province qu'ils avaient habitées et repassaient, attendris et souriants, les gais épisodes de cet éternel roman comique des comédiens en voyage.

Aussi, quand Langlumé aperçut la joyeuse figure de Caminade dans le cadre de la porte qu'il venait d'ouvrir, ne put-il retenir un cri de satisfaction.

Il se leva vivement et courut à lui.

— Eh! c'est ce brave Caminade! s'écria-t-il de sa voix de basse profonde; ma foi, je pensais à toi, pas plus tard qu'hier.

— A quel propos? fit l'ex-baryton en répondant avec effusion aux avances de son ami.

— Il y a si longtemps qu'on ne t'a vu.

— C'est vrai.

— Tu as donc voyagé?

— Un peu.

— Enfin, te voilà de retour! et tu viens me voir; à la bonne heure.

Et il se prit à le regarder avec une sorte d'admiration attendrie.

— Ce diable de Caminade, ajouta-t-il d'un ton enthousiaste; je ne sais pas comment tu fais, toi! tu ne changes pas... Ah çà! j'espère que tu viens me demander à diner! Justement, j'allais me mettre à table.

Caminade sourit.

— Ce n'est pas précisément cela, répondit-il; car, aujourd'hui, c'est moi qui régale.

— Toi... oh! oh! tu es donc riche?

— Il y a des moments comme ça, et il faut se hâter d'en profiter.

— Mais j'avais justement là un haricot de mouton qui mijote... tu sais! le haricot de mouton! je me rappelle que tu l'adorais!

— Je l'adore toujours et nous le mangerons, répondit Caminade, avec belle humeur; seulement tu y ajouteras deux douzaines d'huitres, une choucroute bien garnie, un pâté, une bouteille de chablis et deux bouteilles de cacheté, que tu iras prendre derrière les plus vieux fagots... Tiens! voilà toujours un louis; nous réglerons après.

Langlumé reçut sans objection les vingt francs qu'on lui offrait, et immédiatement il donna des ordres pour que l'on mit la table et que l'on pressât le diner.

Ce ne fut pas long.

Un quart d'heure plus tard, les deux amis étaient assis devant une petite table que l'on avait dressée dans la salle à manger, et, après avoir avalé une bonne soupe à l'oignon, ils attaquèrent les huitres.

Pendant les premières minutes, on parla peu; Langlumé et Caminade avaient, l'un et l'autre, un robuste appétit; la choucroute disparut rapidement, ainsi que les saucisses de Francfort, dont on l'avait flanquée, et ce ne fut qu'en apercevant le haricot de mouton que les deux amis se permirent de souffler.

Ils choquèrent leurs verres, et burent à leur santé réciproque.

Jusque-là, Langlumé ne se possédait pas... et de temps en temps, entre deux bouchées, il enveloppait l'ex-baryton d'un regard brillant.

Il y avait longtemps qu'il ne s'était trouvé à pareille fête.

Le célèbre Caminade, celui qui avait été jadis la gloire de Toulouse et l'ivresse de Bordeaux..., il était là, devant lui; il le tutoyait, comme autrefois; il choquait son verre contre le sien.

Toutefois, quand la bonne eut déposé sur la table le nouveau plat dont le fumet invitant s'était répandu dans la petite salle, un voile passa sur ses yeux et une ombre glissa sur son front.

D'un geste mélancolique il indiqua le haricot de mouton et secoua la tête

— Tiens! dit-il, d'une voix tendrement émue... Ça, c'est plus fort que moi... Chaque fois que l'on me sert ce plat-là, je pense à Sêraphita!

— Ta femme! dit Caminade.

— Oui! ma pauvre défunte... C'était son plat préféré, à elle aussi... et il fallait toujours qu'elle y mit la main... te souviens-tu de ça?

— Parbleu.

— Pauvre Sêraphita.

L'ex-baryton haussa les épaules et remplit les verres en fredonnant *mezzo voce* ce passage de *Faust* :

Allons, ami, point de vaines alarmes,
A ce bon vin ne mêlons point de larmes,
Buvons, trinquons, et qu'un joyeux refrain
Nous mette en train!...

Il n'en fallait pas davantage : la mélancolie du vieux choriste s'évanouit, et une hâte satisfaction se répandit sur ses traits.

— Comme c'est envoyé, dit-il... Ah! ce Caminade, il n'y a que lui : tu avais cent mille francs dans le gosier.

— Oui, répliqua l'ex-baryton... mais je les ai avalés.

— Quel talent... et quel triomphe... te rappelles-tu?... Moi, je n'ai rien oublié... et que de lettres, tous les soirs, chez le pipelet du théâtre.. Ah! mes

amis!... il n'en restait plus pour les autres, quoi!... ni pour Valguillier, le ténor; ni pour Tabard, le jeune premier... quels nez, hein!

Caminade souriait, modeste, et ne cherchant pas à imposer silence à son ami, il s'enivrait silencieusement à tous ces souvenirs de sa jeunesse enfuie et de son talent perdu.

Langlumé ne pensait plus au haricot de mouton, et s'oubliait lui-même à l'évocation de ce passé lointain.

— Vois-tu, disait-il à Caminade, je vivrais cent ans, que je me rappellerais toujours le soir, où tu chantas, pour la première fois, le roi Alphonse, dans la *Favorite*.

— Ah! la *Favorite!* murmura l'ex-baryton, comme s'il eût rêvé tout éveillé.

— C'était à Bordeaux.

— Le 20 janvier 1860.

— Moi, je faisais au premier acte, un religieux de Saint-Jacques de Compostelle.

Pieux monastère,
De ton sanctuaire,
Que notre prière
Monte vers les cieux.

Puis, au *trois*, un des seigneurs de la cour; et c'est nous qui chantions le fameux chœur :

Ah! que du moins notre mépris qu'il brave
A son orgueil vienne mettre une entrave
Que nul de nous ne cherche sa faveur,
Qu'il reste seul!...

(une, deux, trois.)
avec son déshonneur.

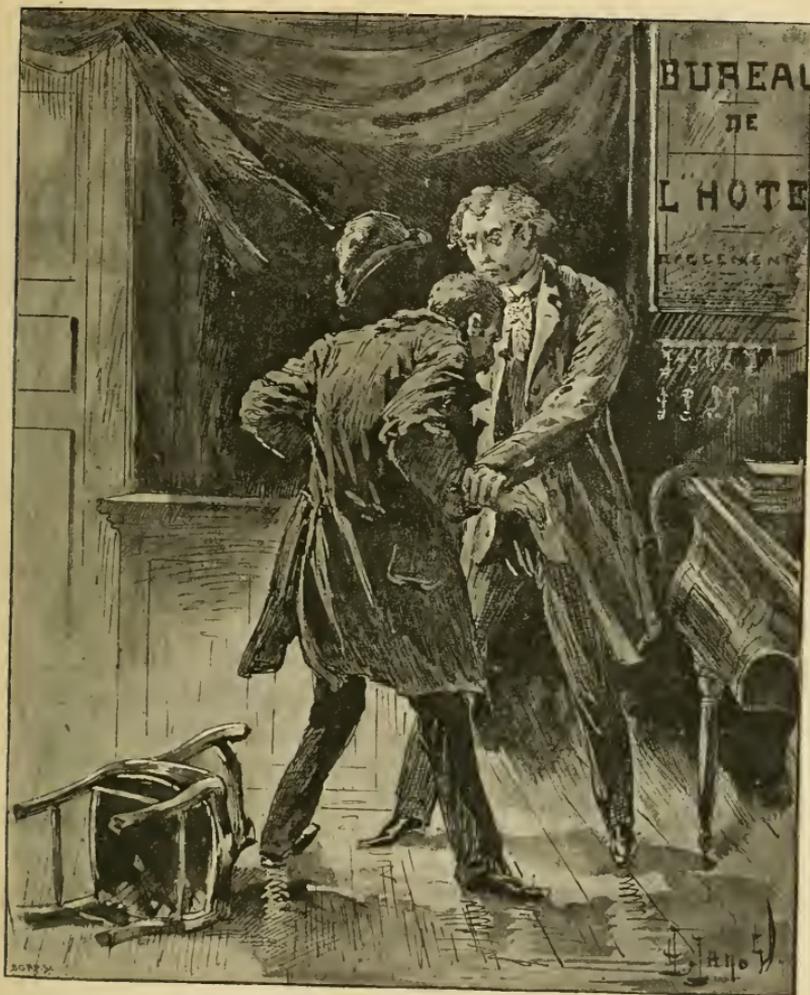
— A ton tour, s'écria Caminade, sais-tu que tu as toujours un bon creux!

— Oui, répondit Langlumé et je l'ai joliment entretenu, ce creux-là! — Mais qu'est-ce que c'était que ça? — Quand tu paraissais, il n'y avait plus que toi.

Léonor, pourquoi tristement baisser les yeux?

Et tout — et le reste. — C'était des bravos, des trépignements. Si tu avais eu une voiture, on l'aurait dételée. — Ah c'est égal!... Ça été le bon temps, et maintenant...

— Maintenant, repartit Caminade, tu as une bonne maison dans les mains,



Il lui saisit les deux mains, qu'il serra comme dans un étau. (P. 703.)

de quoi te plains-tu? il y en a tant, des autres, qui traînent la savate, crèvent la misère, et ne savent pas le matin où ils coucheront le soir.

— Ça, c'est vrai.

— Même. continua Caminade, j'en pourrais citer quelques-uns qui sont dans une situation plus triste encore.

— A qui le dis-tu?

- Tu dois en voir quelquefois, de ceux-là.
 — Pardieu! et pas plus tard qu'hier.
 — Tu en as reçu un?
 — C'est cela.
 — Comment s'appelle-t-il?
 — Lambert.
 Caminade se disposait à prendre son café; il reposa la tasse sur la table.
 — Lambert! répéta-t-il en tressaillant; tu le connais?
 — Nous avons été ensemble en Algérie, avec Dubourquoy.
 — Et il vient te voir?
 — Quelquefois.
 — Mais hier?
 Langlumé posa un doigt sur ses lèvres.

XLIV

- Ça, c'est une autre affaire, dit-il, en baissant instinctivement la voix.
 — Qu'y a-t-il donc?
 — Je ne sais pas si je dois le dire.
 — A un vieux camarade?
 — C'est que...
 — Eh bien... ne te gêne pas, mon bon Langlumé; je vais te mettre à l'aise; car si je suis venu aujourd'hui, c'est précisément pour te parler de ce Lambert.
 — Toi!
 — J'ai appris bien des choses sur lui. Il file un mauvais coton; et j'ai craint, un moment, que tu te fourres dans de mauvais draps. Voilà pourquoi je suis ici.
 — Mais que peut-il avoir fait?
 — Dis-moi d'abord ce que tu sais de Lambert, et moi je te dirai ensuite ce qui se passe.
 En parlant ainsi, Caminade avala une longue gorgée de café mêlé d'un excellent cognac, pendant que, de son côté, Langlumé se versait un verre de kirsch.
 — Il faut dire d'abord, reprit ce dernier peu après, qu'il y avait quelque temps que je n'avais vu le Lambert; la dernière fois qu'il était venu, j'avais remarqué qu'il avait le gousset bien garni, et quand je lui eus demandé à quel métier il gagnait tant d'argent, il m'avait répondu d'une façon qui ne me satisfit que médiocrement.
 — Que faisait-il?

— Rien! Et nous savons, pas vrai, qu'à ce métier-là, on ne collectionne pas des titres de rente.

— Enfin...

— Enfin, ça m'avait paru louche... et nous nous étions quittés sans nous dire au revoir.

— Après, après...

— Après? eh bien, il est revenu. C'était au milieu de la nuit; il était fait comme un voleur; il me demanda une chambre; on lui donna le 25 et il y monta. Mais il paraît qu'il n'avait pas l'intention d'y moisir, car au bout d'une heure je l'entendis dégringoler l'escalier et frapper à la porte du bureau. Ça n'était pas naturel; je le questionnai et il me répondit

— Quoi?

— Que, toute réflexion faite, il allait coucher ailleurs; que, pourtant, comme il portait des valeurs importantes sur lui, il ne tenait pas à être attaqué en route et dépouillé; qu'il allait me faire le dépôt des valeurs en question, et que lorsqu'il viendrait les reprendre, il me donnerait une récompense honnête.

— Et tu as accepté?

— Sans doute.

— De sorte qu'il t'a remis la cassette?

Langlumé fit un mouvement et regarda Caminade avec une pointe de défiance.

— Qui t'a dit que c'était une cassette, interrogea-t-il stupéfait; tu as donc eu connaissance de la chose?

— Eh! certainement...

— Lambert t'a dit...

— Lambert ne m'a rien dit, mais je t'expliquerai comment je sais tout.

— Cependant...

— Voyons! réponds... quand Lambert doit-il revenir?

— Aujourd'hui.

— Et tu ne l'as pas vu?

— Pas encore.

— Eh bien! il ne viendra pas.

— Pourquoi?

— Parce que, à l'heure qu'il est, il doit être arrêté.

— Lui! qu'a-t-il fait?...

— Il a volé!

— Quoi donc?

— Cette cassette.

— A qui?

— A moi...

Langlumé se rejeta en arrière, et eut comme un éblouissement.

Caminade poursuivit.

— Ecoute, dit-il alors d'un ton sérieux; nous sommes deux vieux amis; j'ai toujours eu une grande sympathie pour toi, et je suis un des rares copains avec lesquels tu peux parler de ta femme en toute sécurité.

— Pauvre Sèraphita, murmura Langlumé; elle t'aimait bien, elle aussi.

— Et moi donc!

— Je ne connais pas d'ami meilleur que toi et dont je sois plus fier.

— Ce cher Langlumé! Eh bien, c'est sous l'empire de ces souvenirs que je suis venu te trouver; l'affaire est plus grave que tu ne peux te l'imaginer, et je n'ai pas voulu que tu te fourres dans un mauvais cas.

— Mais je suis honnête.

— A qui le dis-tu? Seulement il ne faut pas même prêter le flanc au soupçon : et si, au cours d'une perquisition, on découvrirait chez toi la cassette volée, crois-tu qu'on se gênerait pour l'accuser de recel?

— Un recéleur!... moi!

— Eh! je ne prétends pas que tu le sois; je te connais, je sais que tu en es incapable, mais les autres!

— Tu as raison.

— Devant les apparences, on n'hésiterait pas et ce serait bien compromettant.

— Je ne dis pas...

— J'ajoute que, depuis quelques jours, le Lambert est suivi, épié; hier, en sortant d'ici, il a été *ligotté*; ce matin, il paraît devant le juge d'instruction.

— Et on l'a arrêté?

— Non, parce qu'on espère que, se voyant relâché, il se trahira plus facilement.

— Mais de quoi l'accuse-t-on? que contient cette cassette.

Caminade haussa les épaules.

— Ça, je n'en sais rien, répondit-il... quoique je l'ai eue entre les mains, je n'ai pas eu la curiosité de l'ouvrir. Mais ce n'est pas précisément pour cela qu'il est recherché.

— Il y a autre chose?

— Oui... une grosse affaire : un assassinat!

— Un assassinat?

— En chemin de fer...

— Il aurait tué quelqu'un?

— Pas lui! son complice.

— Tu m'en donnes le frisson! enfin, qu'est-ce que je dois faire?

— Une chose fort simple, et qui est à la portée de tout le monde... Je ne te demande pas de me confier la cassette... tu la garderas : seulement, demain

matin, tu te rendras auprès de M. Ménager, le juge d'instruction, — un excellent homme, — tu lui diras que tu es mon ami, que tu viens de ma part, et il te recevra bien, je ne te dis que ça... tu comprends.

— A merveille... seulement.

— Quoi!

— Si Lambert revenait. S'il me redemandait le dépôt qu'il m'a confié... que lui répondrai-je?

— Tu lui répondras que la cassette a disparu... que tu ne l'as plus entre les mains; ou plutôt, que l'on est venu la chercher de la part de M. Ménager qui s'est mis à collectionner des cassettes; tu verras si ça ne le fait pas loucher!

Langlumé baissa le front, un peu soucieux.

— Il y aurait peut-être mieux encore, dit-il après un moment de réflexion.

— Parle... ouvre-moi ton cœur, fit Caminade avec une pointe d'enjouement.

— J'ai envie de sortir; d'aller faire un tour de balade; de sorte que lorsqu'il se représentera...

— Ça, c'est encore une idée... Mais ce sont là des subterfuges indignes de l'époux de Séraphita! D'ailleurs, que crains-tu, puisque je t'assure qu'il ne viendra pas!

Langlumé faisait déjà un geste de consentement, quand tout à coup, il se dressa de sa chaise.

Un roulement de voiture avait ébranlé le vieux garni, et s'était arrêté à la porte.

Caminade eut un éclair dans les yeux.

— C'est lui! fit Langlumé fort peu rassuré.

Caminade lui saisit le bras avec énergie.

— Voilà le moment de se montrer, dit-il; tu vas aller te cacher!

— Où ça?

— S'il n'y avait pas une porte de derrière à l'établissement, ce serait incomplet.

— Il y en a une.

— Eh bien, ne laisse pas trainer tes guêtres par ici. File sans discours, et fie-toi à moi pour le reste.

— Prends garde au Lambert, surtout! c'est un bien vilain b...andit.

— Je le connais, sois sans inquiétude; s'il s'avise de faire le méchant, voilà qui m'aidera à le calmer.

Et il montra à Langlumé un revolver qu'il venait de tirer de sa poche.

Langlumé n'en demanda pas davantage et disparut par la cuisine.

Cependant la portière de la voiture s'était ouverte et un homme avait sauté sur le pavé.

C'était bien Lambert.

Il se tourna vers le cocher :

— Vous allez m'attendre ici, dit-il à voix rapide ; le temps d'entrer et de sortir, et nous repartons.

— Je vous attends, bourgeois, répondit le cocher.

Lambert entra.

Mais dès qu'il eut poussé la porte et qu'il se trouva en présence de Caminade, il s'arrêta stupéfait.

Il ne s'attendait pas à une pareille rencontre.

Il pâlit légèrement.

— Caminade... toi ! ici ! balbutia-t-il interdit.

— Eh ! qui donc, répartit l'ex-baryton ; ça fait plaisir de revoir un vieil ami !

— Mais... Langlumé ?

— Il est sorti.

— C'est que je suis pressé.

— Il ne peut tarder à rentrer ; tu l'attendras, et, en attendant, nous pourrions causer.

Lambert fit une grimace.

— Ça te contrarie, continua Caminade, eh bien, ça n'est pas gentil. Voyons, est-ce que nous n'avons pas quelque chose à nous dire depuis l'autre nuit ?

— L'autre nuit ?

— Eh ! parbleu, rappelle-toi, rue Beautreillis, *Hôtel de Valence*.

— *Hôtel de Valence* ?

— Tu as déjà oublié ? moi, je m'en souviendrai toujours. Voyons, un petit effort. La cassette ? Oh ! tu as du vice, et de la part d'un ancien camarade, c'est bien mesquin.

Lambert recula de deux pas et ses sourcils se contractèrent.

— La cassette ! répéta-t-il la gorge serrée. Ah ! je comprends tout.

— Ça ne m'étonne pas.

— C'est pour elle, que tu es ici ; tu l'as reprise à Langlumé.

— Si j'avais fait cela, je n'aurais usé que de mon droit strict.

— Tu l'avoues !

— Je me gênerais, peut-être !

— Langlumé te l'a rendue.

— Langlumé l'a gardée... mais, demain, sur mon conseil, il ira la remettre à M. Ménager.

— Tu mens.

— Bon ! voilà les gros mots.

— Tu mens ! dit encore Lambert. Cette cassette, je suis sûr que tu l'as sur toi, et il faudra bien...

En parlant ainsi, Lambert se rua sur son camarade, et de ses doigts affolés, il tenta de le prendre à la gorge.

Mais l'ex-baryton était solide, et il avait de l'œil, comme il le disait lui-même.

Aussi prompt que son adversaire, il exécuta un bond de côté, et lui saisit les deux mains qu'il serra comme dans un étou.

Lambert proféra un effroyable juron.

— Ah ! misérable ! s'écria-t-il, la lèvres torve ; tu vas me payer cette infamie.

— S'il ne s'agit que d'y mettre le prix, répliqua l'ex-baryton, on pourra s'entendre.

— Mille millions de tonnerres !

La fureur de Lambert avait atteint son paroxysme ; ses yeux lançaient un feu sombre, sa poitrine râlait, ses joues étaient livides.

D'un geste violent, il dégagca brusquement ses mains, et fouilla sa poche pour en tirer son revolver.

Caminade imita aussitôt son exemple.

— Soit ! à deux de jeu ! dit-il d'un ton gouailleur ; si tu ne remises pas ton aboyeur, je te tue comme un chien.

— Veux-tu me rendre la cassette ! interrompit rageusement Lambert.

— Puisque je te dis qu'elle est entre les mains de Langlumé.

— C'est ton dernier mot ? Tu ne veux pas ! eh bien ! tant pis pour toi.

Et sous l'influence d'un indicible désordre, Lambert serra la poignée de son revolver et lâcha la détente.

Mais le coup ne partit pas ! Car à ce moment un coup de canne plombée vigoureusement appliqué avait frappé sa main droite, et l'arme qu'elle tenait avait roulé à terre.

En même temps, le misérable était appréhendé au corps et mis dans l'impossibilité de bouger.

C'était Bricole, Filoche et le Grand-Sec qui avaient fait irruption dans le bureau et venaient de sauver Caminade.

— Là ! là ! dit Filoche, d'un ton ironiquement caressant, à Lambert qui essayait vainement de se débattre ; ne nous tortillons pas ainsi, puisque ça ne sert à rien ! D'ailleurs, si tu es gentil, il ne te sera fait aucun mal...

— Que me voulez-vous ? grommela Lambert.

— Voilà la vraie question, répondit Bricole ; comme l'a dit très judicieusement Filoche, nous ne sommes pas des tigres, nous autres, et si tu es raisonnable...

— Quelle est votre intention ?

— Nos intentions sont pures.

— Enfin... pourquoi cette violence?... qu'attendez-vous de moi?...

Bricole se prit à sourire.

— Ce Lambert ! dit-il avec enjouement, il a toujours été intelligent ; et c'est dommage qu'il ait si mal tourné !

Enfin, il faut être indulgent ; et puisqu'il demande ce que nous attendons de lui, nous allons le lui faire connaître.

Prenez donc, cher monsieur, la peine de vous asseoir, et veuillez, je vous prie, écouter ce que nous avons à réclamer de votre obligeance.

XLV

Si le lecteur le veut bien, nous laisserons Bricole, Caminade et Filoche poursuivre la mission spéciale qu'ils s'étaient donnée, et nous reviendrons à l'hôtel Pradié, où les événements vont se précipiter, dramatiques et poignants.

Après avoir quitté Raymonde, Laura était rentrée dans la chambre qu'elle occupait à l'hôtel, et elle s'y était enfermée, bien résolue à ne laisser approcher personne.

Ni sa mère, ni son amie.

Elle était dans un état de malaise indicible, dont-elle-même ne parvenait pas encore à démêler le véritable caractère.

— Quoi qu'elle fit, elle se sentait entourée de menaces, enveloppée par quelque chose d'invisible et de terrible à la fois.

On ne lui avait rien dit de précis, cependant : mais l'attitude de Raymonde, ses réticences, tout la persuadait qu'un abîme allait tout à coup s'ouvrir sous ses pieds, et elle en éprouvait une sorte de vertige préventif.

Que faire, à qui s'adresser, par quelles prières conjurer ce danger inconnu qu'elle ne comprenait pas, mais dont la seule pensée remuait d'un frisson mordant sa chair tout entière ?

Et elle se trouvait si malheureuse, qu'elle eût voulu mourir !

Elle se laissa tomber, accablée, sur sa chaise longue, et roula sa tête dans ses mains.

Qu'allait-elle devenir et quelle résolution allait-elle prendre ?

Ses yeux étaient grands ouverts, avec des lueurs intenses de folie ; ses regards attachés à l'un des coins ombreux de la chambre, brouillés et fixes, semblaient ne pouvoir plus s'en arracher.

On eût dit qu'elle avait subitement perdu toute sensibilité, et qu'elle n'appartenait plus au monde des réalités terrestres... un quart d'heure se passa



Un jour, à Trouville, un homme lui avait été présenté. (P. 706.)

alors, sans qu'elle fit un mouvement, perdue qu'elle était dans sa profonde rêverie.

Et alors, quelque chose d'étrange eut lieu.

Insensiblement, son bel œil se fit plus doux; une expression d'ineffable tendresse y resplendit, et sa lèvre s'éclaira d'un sourire d'extase.

La pauvre enfant, effarée des sombres perspectives que lui présentait

l'avenir, s'était tout à coup tournée vers le passé... et son enfance, sa jeunesse, toute sa vie si courte encore, repassait devant sa pensée attendrie.

Quel poème que ce passé, et que n'eût-elle pas donné pour y revenir !

Et d'abord, elle se revoyait, avec ses longs cheveux d'enfant, doucement bercée dans les bras de son père.

— Son père!... Comme il l'avait aimée! Comme elle l'aimait elle-même! Son souvenir était toujours là, comme s'il s'était éteint, la veille seulement, et elle croyait voir encore ses yeux tristes et doux, quand il l'avait embrassée pour la dernière fois!

Puis, une nouvelle vie avait commencé pour elle.

Elle n'avait plus trouvé auprès de M^{me} Pradié ces soins maternels auxquels elle s'était habituée... La jolie veuve était encore trop jeune pour renoncer au monde, et en la voyant, souriante et parée, accueillir les hommages des hommes qui l'entouraient, Laura avait souvent pensé avec amertume que sa mère avait bien vite oublié.

C'est alors qu'elle s'était réfugiée dans l'amitié de Raymonde; et cette liaison avait pour un temps du moins, distrait sa tristesse.

Mais un grand événement se préparait qui allait décider du bonheur de toute sa vie.

Un jour, à Trouville, pendant les vacances, un homme lui avait été présenté.

Il était beau, jeune, élégant, arrivait d'un pays lointain, bénéficiant de cet attrait de curiosité que présente toujours l'inconnu, et qui manque rarement son effet sur la femme.

Il s'appelait Mario : un singulier mystère l'enveloppait, qu'il mettait une certaine coquetterie à ne pas laisser pénétrer; on disait même — et il laissait dire — qu'il était proscrit, et qu'il devait cacher son vrai nom et son titre, pour dérouter les recherches d'ennemis acharnés.

Laura fut profondément émue de cette rencontre; et quand, au cours d'un quadrille ou d'une mazurka, ils eurent échangé quelques paroles, elle trouva sa voix si tendre, son regard si expressif qu'elle n'eut pas la force de se défendre et qu'elle s'abandonna, presque dès la première heure, au sentiment puissant et nouveau qui s'empara d'elle avec une souveraine autorité.

C'était son premier amour! et Laura était de la race des femmes qui n'aiment qu'une fois en leur vie.

Ce fut une suite d'enchantements inouis, immédiats, quelque chose d'inattendu et de foudroyant! Elle n'avait jamais rien éprouvé de pareil, et elle ne pouvait croire que cette ivresse qui la prenait ainsi et la pénétrait par tous les sens, dût jamais finir.

Ils se virent souvent à cette époque. Mario était sincère d'ailleurs; la beauté de la jeune fille ne l'avait pas laissé indifférent; c'était une enfant encore,

mais elle était riche, appartenait au meilleur monde. Il ne pouvait espérer un établissement plus désirable : quand la saison finit, il avait dit à Laura qu'il l'aimait, et M^{lle} Pradié n'avait plus à lui confier le doux secret de son amour.

Laura revint à Paris, dans toute la plénitude de sa joie.

Mario lui avait annoncé qu'il comptait demander sa main à sa mère, dès le retour à Paris, mais un accident vint mettre fin aux projets des deux amoureux.

Le jeune étranger avait reçu du Brésil des nouvelles très graves et on l'y rappelait par des dépêches pressantes : son titre, sa fortune allaient lui être rendus ! et il voulait remettre à son retour la démarche qui devait assurer leur bonheur.

C'était le premier nuage... Laura sentit son cœur se serrer.

Il fallait se résigner, cependant, et c'est ce qu'elle fit.

Mario avait promis de n'être pas longtemps ; et c'est sans inquiétude qu'elle le vit partir.

Et quand il revint, radieux, et qu'on annonça le comte de Presles dans les salons de M^{me} Pradié, la pauvre enfant fut près de défaillir d'orgueil presque autant que de joie.

Maintenant, l'avenir souriait ; ils seraient unis sous peu de mois, et rien ne pourrait plus la séparer de l'homme qu'elle avait distingué !

Laura repassait tous ces souvenirs, un à un, se reprenant par instants aux enivrements au milieu desquels elle avait vécu naguère ; mais la cruelle réalité ne tarda pas à la saisir de nouveau ; l'ombre se fit autour d'elle ; le bonheur rêvé s'évanouit tout à coup, et elle se retrouva éperdue et frissonnante devant les épouvantables insinuations de Raymonde et de sa mère !

Mario ! on doutait de son Mario ! Tout semblait s'unir pour préparer sa perte, et son cœur se révoltait à la pensée d'une pareille infamie !

Elle se releva et se prit à marcher à travers la chambre, pour secouer la fièvre qui brûlait ses veines : à chaque instant ses yeux cherchaient la pendule, dont les aiguilles étaient trop lentes à son gré.

Sept heures ! Il n'était encore que sept heures.

Où était Mario ? que faisait-il à cette heure ?

Qu'allait-il répondre quand elle lui ferait connaître ce que lui avait dit Raymonde ?

Il avait reçu sa lettre : il l'attendait !

Un moment, elle suspendit sa marche.

On venait de s'arrêter à sa porte et une main essayait de tourner le bouton.

Elle courut ouvrir la porte.

C'était sa femme de chambre.

— Que mademoiselle veuille bien m'excuser, dit la jeune femme ; c'est M^{me} Pradié qui m'a ordonné de prévenir mademoiselle que le dîner est servi.

Un amer sourire plissa la lèvre de Laura.

— Remerciez ma mère, répondit-elle, dites-lui que je suis souffrante, et que je ne descendrai pas aujourd'hui.

— Mais mademoiselle n'a déjà rien pris ce matin.

— Que l'on n'insiste pas. Je désire être seule; laissez-moi!

La femme de chambre se retira, sans ajouter un mot.

Quand elle se fut éloignée, Laura resta encore une demi-heure dans le même état d'agitation; mais à mesure que le temps s'écoulait, des impressions nouvelles, diverses, rapides surtout, allumaient un éclair dans ses yeux ou jetaient un voile sur son front.

A quels sentiments multiples attribuer ces impressions. Elle n'eût pu le dire. C'était spontané, irréfléchi, insaisissable.

Elle souffrait, voilà tout.

Quelquefois, de grosses larmes emplissaient ses yeux et s'y séchaient; des sanglots s'engageaient dans sa gorge et la serraient à l'étouffer.

Soudain elle porta ses deux mains à ses lèvres.

— Mon Dieu! mon Dieu! balbutia-t-elle d'une voix brisée... et ma mère! ma pauvre mère!

Mais à ce moment, huit heures sonnèrent à la pendule, et tout son être tressaillit.

Elle se dressa haletante, la poitrine gonflée, le regard fauve.

Huit heures!... il n'y avait plus à hésiter.

Elle sonna; la femme de chambre accourut.

— M^{lle} Raymonde? demanda Laura d'un ton impérieux et bref.

— M^{lle} Raymonde vient de rentrer chez elle.

— Elle est au pavillon?

— Oui, mademoiselle.

— C'est bien...

Et, à la hâte, avec des gestes fébriles et heurtés, elle jeta une mante de soie sur ses épaules, et une capeline et un voile sur ses cheveux.

— Mademoiselle sort! fit la femme de chambre, plus curieuse qu'étonnée.

— Je me rends auprès de M^{lle} Raymonde, répondit Laura; si on me demandait, c'est là que l'on irait me chercher. Vous entendez?

— Oui, mademoiselle.

— Cela suffit.

Et, marchant vers la porte, elle disparut aussitôt par l'escalier qui conduisait au parc.

Raymonde avait quitté M^{me} Pradié en proie aux plus sombres inquiétudes; elle savait que des événements terribles se préparaient et elle s'effrayait à la pensée du coup, peut-être mortel, dont Laura allait être frappée.

Mais que pouvait-elle faire en cette occurrence puisque Laura refusait opiniâtrément tout secours, qu'elle refusait de la voir, qu'elle s'enfermait chez elle pour n'avoir pas même à discuter les résolutions qu'elle croirait devoir prendre.

Raymonde s'était donc résignée à ne plus jouer qu'un rôle passif.

A tout événement cependant, dans la journée, elle avait mandé René auprès d'elle et, sur sa prière, René avait promis de venir pendant la soirée, lui apprendre ce qui se serait passé.

Raymonde était donc rentrée pour l'attendre.

Elle avait pris un livre.

Il y avait à peine quelques instants qu'elle se trouvait dans son petit salon, qu'elle crut percevoir un bruit de pas sur le sable des allées du parc.

Elle prêta l'oreille et s'assura bien vite qu'elle ne se trompait pas.

On marchait au-dessous de sa fenêtre.

Ce ne pouvait être René, — elle ne l'attendait pas si tôt : — qui était-ce donc ?

Alors, on monta l'escalier et son cœur se prit à battre violemment.

C'était Laura ?

Elle l'avait reconnue à son pas et un espoir insensé s'empara d'elle.

Sans doute, elle venait se réfugier dans son amitié et lui demander de la soutenir dans l'épouvantable épreuve qu'elle traversait...

C'était le salut... et, d'avance, une immense joie emplit son âme.

Mais quand la porte se fut ouverte et qu'elle vit son amie s'arrêter défaillante, les traits convulsés, la face livide, toute sa joie se glaça et elle courut à elle effrayée.

— Laura ! Laura ! toi ici, dit-elle, s'obstinant cependant dans l'espoir qu'elle venait de concevoir. Ah ! béni soit Dieu ! qui t'a inspiré cette bonne pensée.

Elle chercha à la faire asseoir... mais Laura la repoussa un peu brusquement.

— Non ! laisse-moi, dit-elle ; je suis si troublée ; laisse-moi me remettre.

— Pourquoi ne t'es-tu pas rendue tout à l'heure à l'invitation de ta mère ?

— Je désirais être seule.

— Et maintenant ?

— Maintenant, j'ai besoin de te parler.

— A moi !

— A toi, qui est ma meilleure et ma plus sincère amie

Raymonde la regarda... jamais elle ne l'avait vue les traits si bouleversés.

— Mais qu'as-tu donc ? insista-t-elle, reprise par toutes ses inquiétudes.

— Ce ne sera rien... j'ai été bien éprouvée, depuis quelque temps ; j'ai peu dormi, j'ai beaucoup pleuré ; je sens que la vie m'abandonne.

— Laura !

— Oh ! ce sera un grand bienfait... toi seule tu peux bien me comprendre. .

et tu serais à ma place, que tu envisagerais la mort comme le seul lieu de repos qui me reste.

— Quelles pensées... mais tu n'as pas réfléchi à ceux que tu laisserais derrière toi!

— Qui donc?

— M^{me} Pradié.

— Ma mère! fit Laura.

Un flot de larmes monta à ses yeux et elle prit sa tête dans ses mains.

— Ma mère. Oui! continua-t-elle... Ah! elle a bien souffert aussi... et, quelquefois, enfermée dans mon amour exclusif, j'ai été bien injuste envers elle.

— Elle ne t'en veut pas!

— Je le sais... mais ce n'est pas assez et j'entends qu'elle sache, par toi qu'elle aime, combien je suis repentante de tous les chagrins que je lui ai causés.

— Tu le lui diras toi-même.

— Non.

— Pourquoi?

— Parce que... ce soir... tout à l'heure.

— Achève.

— Dans un instant... écoute avant!... et jure-moi surtout que tu rapporteras fidèlement à ma mère ce que je vais te dire.

— Ah! Laura! Laura! tu m'épouvantes, parle, explique-toi... Quels projets as-tu donc formés...

Laura se tut un instant, l'œil fixe, les bras croisés sur ses genoux; puis, reportant sur Raymonde son regard plein de fièvre, elle continua :

XLVI

— Tu sais, toi, n'est-ce pas, dit-elle, quel rêve heureux je berçais dans mon cœur : un jour, un homme était venu vers moi, et je m'étais mise à l'aimer, avec tout l'enivrement que nous apportons, nous autres dans un pareil sentiment... Est-ce que j'avais demandé à cet homme ce qu'il était, ni quel nom il portait, ni s'il était riche ou pauvre! Cela m'était bien égal! je l'aimais; il m'aimait! je n'avais rien autre chose à demander à Dieu.

Laura respira profondément et un soupir rauque souleva sa poitrine.

— Depuis! reprit-elle peu après, et cette fois avec une contraction amère aux lèvres; depuis, des bruits terribles ont couru sur cet homme et l'on a dit et tu m'as répété qu'il était indigne de mon amour! Quoique je fusse bien résolue à ne pas ajouter foi à de pareilles calomnies, cependant, elles créaient une situation

nouvelle, et pour le monde pour ma mère, du moins, pour mes amis, il était convenable que j'en tinsse compte; c'est bien ainsi que je prétends agir. Seulement, on me laissera, je l'espère, le choix des moyens à employer; chacun est juge de son propre honneur, et l'on verra avant peu comment ie saurai traiter le mien!

— Que vas-tu faire? interrogea Raymonde.

— Vous le verrez.

— Ton exaltation m'épouvante.

— Vous n'avez rien à craindre de moi! Mais à ces situations suprêmes, il faut une solution prompte, et je l'ai trouvée.

— Explique-toi, au moins, je ne t'ai jamais vue ainsi... Mon Dieu! réponds-moi! Tantôt, tu as écrit au comte de Presles : que lui disais-tu?

— Tu veux le savoir?

— Parle! parle!

— Eh bien, j'ai dit au comte que ce soir j'irais le trouver... à neuf heures; et regarde!

— Malheureuse.

— Je n'ai plus qu'une heure pour m'y rendre.

— Ah! tu ne feras pas cela.

— Aucune puissance humaine ne pourra m'en empêcher.

— Laura...

— Laisse-moi!

— Mais si, enfin... le comte était coupable; si ce que l'on dit est vrai?

Un pli sombre contracta les sourcils de Laura.

— J'ai aussi pensé à cela! répondit-elle d'une voix acérée, et je n'en ai pas été ébranlée!

— Ah! permets au moins que je prévienne M^{me} Pradié.

— Jamais... je te le défends... Si tu fais un pas, je pars à l'instant même, et ne prendrai plus conseil que de mon désespoir.

Raymonde demeura quelques secondes comme anéantie.

Laura se rapprocha.

— Ne m'abandonne pas, lui dit-elle alors, d'un ton un peu plus calme; que dans cet effondrement de mon bonheur, je trouve au moins en toi, une amie fidèle et sûre...

— Eh! que veux-tu que je fasse? interrogea Raymonde.

— Tu peux me rassurer.

— Comment?

— Je vais partir.

— Mon Dieu!

— Il faut que je le voie, que je lui parle, je le veux! Eh bien, d'ici là, promets-moi...

— Quoi?

— Promets-moi de rester près de ma mère et de ne pas la quitter jusqu'à mon retour.

— Et que lui répondrais-je, si elle m'interroge?

— Tu lui diras tout; dis-lui surtout que je l'aime ardemment, profondément, comme je ne croyais pas que je pusse l'aimer; qu'elle soit sans crainte... que je serai digne d'elle... et surtout!...

La jeune fille s'arrêta oppressée, haletante; comprimant sa poitrine, près d'éclater en sanglots.

C'était effrayant.

Pourtant elle se contint, essuya ses larmes par un geste brusque, et ayant attiré Raymonde dans ses bras, elle appuya ses lèvres affolées sur son front et dans ses cheveux.

— Surtout! reprit-elle, dis à ma pauvre mère qu'elle me pardonne!... Je n'ai pas toujours été bonne et soumise, comme j'aurais dû l'être; j'aurais dû n'écouter qu'elle; j'ai manqué de confiance quelquefois, trop souvent. J'ai eu tort. Je me repens, qu'elle me pardonne! J'ai tant besoin de savoir qu'elle ne me gardera pas rancune pour le passé, qu'elle me rendra toute son affection, tout son cœur...

— Tu en doutes?

— Non, je n'en doute pas, mais j'ai peur! Et toi seule, toi qu'elle aime comme si tu étais sa fille, la meilleure!...

— Mais ce que tu me dis répliqua Raymonde, tu le lui diras toi-même

— Moi!

— Tu la verras ce soir... demain... et alors...

Laura baissa la tête, sans répondre, et Raymonde sentit un frisson glacé lui mordre la chair.

Elle se dégagea de l'étreinte de son amie, et se mit à la regarder avec un sentiment nouveau, comme frappée d'une idée subite.

— Ah! tu ne me dis pas tout! s'écria-t-elle au comble de l'effroi...

— Raymonde!... balbutia Laura.

— Quel projet est le tien?

— Tais-toi!

— Tu vas chez le comte?

— Oui.

— Que vas-tu y faire?

— Je ne sais... je ne puis...

— Laura, tu veux en vain me tromper! mon amitié ne te laissera pas accomplir tes funestes desseins, que j'ignore. Tu vas t'éloigner, dis-tu?... tu te



Du poison ! balbutia-t-il. (P. 720.)

rends chez le comte?... Eh bien... je ne te quitte pas; je m'attache à toi... et où que tu ailles, je t'accompagnerai.

— Jamais!

— Je vais prévenir M^{me} Pradié.

— Non! non!... je ne veux pas... par pitié, ne me pousse pas au désespoir. Au lieu de répondre, Raymonde s'était prise à écouter.

Au bas de l'escalier du pavillon, on parlait.

— Ma mère! fit Laura, en devenant blême.

— Ah! c'est le ciel qui l'envoie! s'écria Raymonde...

Et précipitamment, elle s'élança au-devant de M^{me} Pradié.

Le dessein qu'avait formé Laura, elle ne le connaissait pas, — mais maintenant elle se sentait prise d'une peur folle, — à tout prix, il fallait l'empêcher de s'éloigner, et l'arrivée de M^{me} Pradié était un secours providentiel.

— Laura! ma fille? interrogea avidement la jeune veuve, dès qu'elle aperçut Raymonde.

— Elle est là, se hâta de répondre cette dernière.

— Dieu soit loué! J'étais inquiète; on m'a dit qu'elle était sortie, et je ne sais quelles folles idées m'ont traversé l'esprit. La malheureuse enfant, je veux la voir.

— Venez! venez!

Elles montèrent au premier étage. Raymonde était toute joyeuse de cette intervention inattendue.

Mais quand elle pénétra dans la chambre, elle recula d'épouvante.

Laura avait disparu.

Elle avait pris par l'escalier de service, et venait de gagner la rue.

— Laura! appela M^{me} Pradié.

Mais rien ne répondit. Elle se sentit frappée au cœur, comme d'un coup de stylet.

Raymonde restait elle-même inerte et glacée et près de défaillir.

— Où est-elle donc? insista M^{me} Pradié en jetant autour d'elle un regard égaré.

— Peut-être est-elle retournée à sa chambre, dit Raymonde hésitante; elle était bouleversée, elle m'a confié tous ses chagrins: avec moi, elle se livre sans réticences; mais quand elle a entendu votre voix...

— Elle s'est enfuie!

— Elle a eu honte.

— Je l'effraye!

— Non, elle vous aime profondément, elle me l'a dit! si vous l'aviez vue pleurer dans mes bras, au souvenir des chagrins qu'elle vous avait causés, me suppliant d'implorer votre pardon!

— Mais, pourquoi n'est-elle pas venue elle-même; est-ce que le cœur d'une mère n'est pas toujours ouvert à son enfant? il faut qu'on aille lui dire...

— Pas maintenant! Croyez-moi! laissez le calme, l'apaisement rentrer dans son esprit, et plus tard, si vous voulez, nous irons toutes deux.

— La malheureuse enfant! soupira M^{me} Pradié, qui s'assit sans trop savoir ce qu'elle faisait.

Elle ne croyait pas que Raymonde la trompât... elle ne pouvait supposer que Laura ne fut pas à l'hôtel, ainsi qu'on le lui assurait, et pourtant, elle était sourdement inquiète, et sentait comme un souffle de malheur passer autour d'elle.

Elles restèrent ainsi plus d'une heure, M^{me} Pradié écoutant presque docilement ce que lui contait Raymonde, qui s'ingéniait à lui parler de Laura.

Mais elle-même était bien distraite... Tout en parlant, elle prêtait l'oreille aux bruits du dehors, cherchant à démêler quelque chose qui la rassurât.

Mais ce quartier est désert, et le silence y règne dès que la nuit vient.

On n'entendait rien.

Dix heures sonnèrent, aucun incident ne s'était produit.

Raymonde devenait inquiète et agitée; à chaque instant son regard consultait la pendule.

Tout à coup les deux femmes tressaillirent et se levèrent d'un même mouvement.

Une voiture lancée au galop effréné de son cheval, venait de s'arrêter brusquement à la porte de la rue Payenne.

Raymonde sentit une sueur froide perler à ses tempes.

— C'est elle! dit-elle, oubliant que la mère de Laura l'écoutait.

M^{me} Pradié eut un cri rauque et lui enfonça ses doigts dans le bras.

— Elle! Laura! interrogeait-elle... mais elle est donc sortie?... ou me trompait!... répondez!

— Écoutez!

— Qu'y a-t-il donc?

— On marche dans le parc?

Les deux femmes se turent.

On entendait, en effet, des pas précipités sous les allées. Bientôt quelqu'un monta l'escalier.

Raymonde mordit ses lèvres pour ne pas crier — Ce n'était pas Laura! — et, en effet, presque aussitôt un homme pénétra dans la chambre, et s'arrêta frappé de stupeur, en apercevant M^{me} Pradié.

C'était René.

Un grand désordre se manifestait dans sa tenue; à la vue de la mère de Laura, il avait baissé les yeux et n'osait plus les relever.

— Ma fille! ma fille! s'écria M^{me} Pradié, en allant à sa rencontre. Vous avez vu Laura, c'est d'elle que vous venez parler à Raymonde?

— Mais! balbutia René, en se tournant vers la jeune fille comme pour lui demander ce qu'il devait répondre.

Déjà Raymonde avait pris son parti et venait de se rapprocher du jeune homme

— Quoi que vous ayez à nous apprendre, dit-elle avec fermeté, parlez en toute franchise ; M^{me} Pradié et moi, nous vous écoutons.

— C'est que... hésita René, ce que j'ai à vous dire...

— Dites ! dites tout !

— Ma pauvre enfant ! murmura M^{me} Pradié.

Et comme René se troublait encore, Raymonde crut devoir venir à son aide.

Elle avait, elle, vaguement deviné une partie de la vérité.

— C'est bien de Laura, qu'il s'agit ? demanda-t-elle.

— Oui... oui... répondit René.

— Vous l'avez vue ?

— Je la quitte à l'instant !

— Et elle vous a dit de venir me chercher ?

— C'est cela ! venez ! la voiture attend... venez.

— Mais quel malheur est-il donc arrivé ? interrogea M^{me} Pradié.

Raymonde avait pris un manteau, s'en était couvert les épaules à la hâte, et s'était emparée du bras de M^{me} Pradié.

— Partons ! dit-elle avec autorité ; ne perdons pas de temps, et en chemin, M. d'Harville nous fera connaître ce qui est advenu.

Ce qui était advenu, nous allons le raconter.

XLVII

Pendant que Raymonde se précipitait au-devant de M^{me} Pradié, Laura n'avait pas eu une seconde d'hésitation. Le projet qu'elle avait formé, elle ne voulait pas que rien pût y mettre obstacle, et elle avait fui par l'escalier de service pour ne pas se trouver en présence de sa mère.

Elle avait gagné la rue Payenne et s'était dirigée vers la plus prochaine station de voitures.

Une fois là, elle s'était adressée à un cocher, lui avait donné l'adresse du comte, et était montée dans un coupé de remise.

— Partez ! tout de suite, dit-elle en ramenant son voile sur ses yeux.

Le cocher comprit, et ne se fit pas répéter l'invitation ; il fouetta son cheval qui avait encore quelque feu, et partit d'une allure exceptionnelle.

Il brûla littéralement le pavé.

C'est un miracle s'il n'accrocha pas en route.

Laura ne songeait guère à cela.

Elle s'était rejetée au fond du coupé, ne pensant qu'à Mario, impatiente d'arriver, comprimant son cœur qui battait violemment

Et elle franchit comme un trait le trajet qu'elle avait à parcourir.

Enfin, elle arriva.

Il était neuf heures.

Elle sauta sur le trottoir, ordonna au cocher de l'attendre, et courut à l'hôtel. Ses oreilles bourdonnaient ; elle était comme sourde et aveugle ; elle n'entendait et ne voyait plus rien.

— M. le comte ? demanda-t-elle au valet qui la reçut.

— Si madame veut bien me suivre, répondit celui-ci, qui vraisemblablement était prévenu.

Il gagna aussitôt le vestibule, traversa l'antichambre, la salle à manger et ouvrit enfin une dernière porte, sur le seuil de laquelle il s'arrêta.

— M. le comte est dans son cabinet, dit-il alors en s'inclinant.

Et Laura entra, pendant qu'il refermait la porte derrière elle.

Le comte s'était levé. Il s'empressa au-devant de la jeune fille et celle-ci alla se réfugier dans ses bras.

— Mario ! Mario ! murmura-t-elle, à demi-défaillante.

— Chère Laura, répondit le comte, vous ! chez moi, à cette heure !... ah ! soyez bénie pour cette preuve d'amour. Je ne pouvais y croire ! c'est une grande imprudence.

— Qu'importe !

— Pauvre enfant adorée !

— Je voulais vous voir.

— Quand tout le monde m'abandonne ! quand des dangers terribles me menacent de toutes parts !

— C'est de cela que je viens vous parler. Ce sont ces dangers que je viens conjurer avec vous.

— Mais c'est impossible !

— Nous essayerons.

— Entreprise folle ! puisque vous ne savez pas même de quel crime on m'accuse.

— Détrompez-vous.

— Comment ?

— On m'a tout dit.

— A vous ! quand cela ?

— Tout à l'heure.

— M^{me} Pradié ?

— Non, non, Mario ; ma mère ne sait rien, elle, j'en suis sûre, on lui a laissé tout ignorer.

— Qui donc alors ?

— Raymonde.

— Encore... toujours elle!... Ah! je ne sais qui me retient...

— Mario...

Mais déjà Mario avait secoué le front et était redevenu maître de lui.

— Vous vous étonnez, reprit-il aussitôt, parce que vous ne comprenez pas la colère et la haine que ce seul nom de Raymonde soulève dans mon cœur...

— C'est ma meilleure amie.

— Elle!... eh bien! osez me répéter à moi!... à moi, que vous aimez, osez me répéter ce que cette amie vous a dit.

— Mais...

— Elle vous a parlé, n'est-ce pas, d'un assassinat commis, il y a un an, la nuit, dans le train de Paris à Angoulême.

— Mon Dieu...

— Et elle a ajouté que l'assassin... C'était...

— Taisez-vous.

— C'était moi!... Est-ce bien cela? répondez!...

Laura se laissa tomber à genoux, et leva ses mains jointes vers le comte.

— Ah! sur ma vie, Mario, dit-elle, sur mon sa'ut éternel, je jure que je ne l'ai pas cru!

— Vraiment?

— Elle mentait....

— Pourquoi donc?

— Vous! vous! vous

Le comte releva le front par un geste farouche.

Ce n'était plus le même homme; un air d'audace irritée le transfigurait; une flamme intense brûla son regard; ses doigts se crispaient sur le bras de la jeune fille, épouvantée et pantelante.

— Tenez, dit-il d'une voix forte; c'est assez de mensonges et de subterfuges... et parce que je vous aime, Laura, je veux que vous me connaissiez tout entier!... Ce crime, eh bien, oui! c'est moi qui l'ai commis.

— Horreur!

— M. Desgranges portait sur lui certains actes arrachés à la faiblesse de mon père, et à l'aide desquels on voulait consommer ma ruine et mon déshonneur! Si je n'avais pas agi comme je l'ai fait, on me volait un titre qui n'appartenait bien qu'à moi, une fortune qui ne pouvait aller à d'autres. C'était donc ma vie même qui était en jeu; je n'accomplissais là qu'un acte de vengeance légitime, et alors...

— Assez, assez! balbutia Laura.

— Alors, je n'ai pas hésité.

— Ainsi, c'était vrai, dit encore la pauvre enfant, on ne m'avait pas

trômpée!... O mon Dieu!... pourquoi ne suis-je pas morte avant de vous avoir entendu!...

Et elle se laissa tomber sur le tapis, le corps inerte, les cheveux dénoués, la face livide comme une mourante.

Quelques minutes se passèrent alors; le comte avait pris la pauvre enfant dans ses bras, l'avait portée dans la salle à manger, où il l'avait déposée dans un fauteuil à haut dossier.

Puis, emplissant un verre d'eau, il l'approcha de ses lèvres...

Laura ne sentit rien... une torpeur sans nom s'était emparée d'elle... et c'est d'un mouvement machinal qu'elle repoussa le verre qu'on lui offrait.

— Laura! supplia le comte, ne me dites pas que je vous fais horreur! que puis-je ajouter!... moi, je suis né dans un pays où les coutumes, les usages différent de ceux des pays civilisés... Il ne faut pas nous juger, nous autres, avec vos idées et vos sensations européennes. La-bas, notre soleil de flamme allume l'incendie dans nos veines, nos amours sont ardentes comme nos haines; nous allons à la vengeance, bravant les obstacles et les lois; et celui-là est honoré, qui n'a pas hésité à frapper son ennemi! Voilà ce qu'il faut vous dire, Laura!... et si vous faites cela, vous trouverez dans votre cœur assez de force pour me rendre votre amour, un moment épouvanté!

Pendant que le comte s'exprimait ainsi, Laura était peu à peu revenue à elle, cette voix qui lui parlait, elle n'avait jamais pu l'entendre sans émotion, et un sentiment singulier se dégageait, qui la pénétrait d'idées inattendues ou tout au moins ignorées jusqu'à lors.

Ce que disait Mario, elle le comprenait!

Après tout, il est des responsabilités relatives, et sans chercher à analyser l'étrange sensation qu'elle éprouvait, une sorte d'apaisement se faisait en elle.

En même temps, d'autres pensées lui venaient à travers le désordre qui lui troublait.

Pensées bizarres, mais puissantes, qui lui communiquaient de nouvelles résolutions.

Laura était d'une nature exceptionnellement ardente, et si la malheureuse enfant avait pu un moment s'abandonner à cet amour exclusif, plein d'oubli, elle devait se retrouver et se reprendre tout entière en présence des situations suprêmes.

Elle releva donc le front et osa regarder le comte bien en face.

— Soit! dit-elle d'un ton ferme, si vous ne vous justifiez pas... au moins, vous vous expliquez! mais dans l'extrémité où vous voilà réduit, dites-moi ce que vous comptez faire.

— Mais...

— Répondez!... vous comprenez, n'est-ce pas, que le temps n'est plus aux

hésitations... Vous êtes accusé d'assassinat; quel parti allez vous prendre?

— Eh! il n'y en a qu'un.

— Lequel?

— Tout est préparé pour ma fuite.

— Vous allez partir?

— Préférez-vous que j'affronte la honte d'un débat public, que je me livre à des juges prévenus qui me condamneront avant même de m'avoir entendu?

— Et dans ce péril, vous n'avez pas pensé qu'il y avait peut-être une autre issue.

— En connaissez-vous, vous-même?

— Sans doute, et je vais vous l'offrir.

Le comte poussa un cri enivré.

— Vous! dit-il. Il serait vrai!... Vous pourriez me sauver!

— Oui, Mario, écoutez! Je vous ai dit souvent, n'est-ce pas, que j'étais prête à vous donner ma vie, s'il le fallait? Eh bien, ce sacrifice, je vous propose de l'accomplir aujourd'hui!

— Comment?

— Puisqu'il n'y a plus de bonheur possible pour nous dans la vie, allons chercher notre dernier refuge dans la mort!

Et en parlant de la sorte, elle présenta au comte le flacon qu'elle lui avait déjà montré dans un précédent entretien.

Le comte recula.

— Du poison! balbutia-il en repoussant le flacon.

— Vous avez peur?

— C'est de la folie!

— Vous préférez la honte?

— Je n'ai pas le droit de vous entraîner dans une aussi fatale résolution, Laura, vous êtes énervée; toutes ces émotions vous ont troublée... il faut revenir à vous.

— Vous refusez! insista la jeune fille avec amertume; c'était cependant pour vous et pour moi la seule issue honorable.

— Vous n'y pensez pas!... Donnez-moi ce flacon.

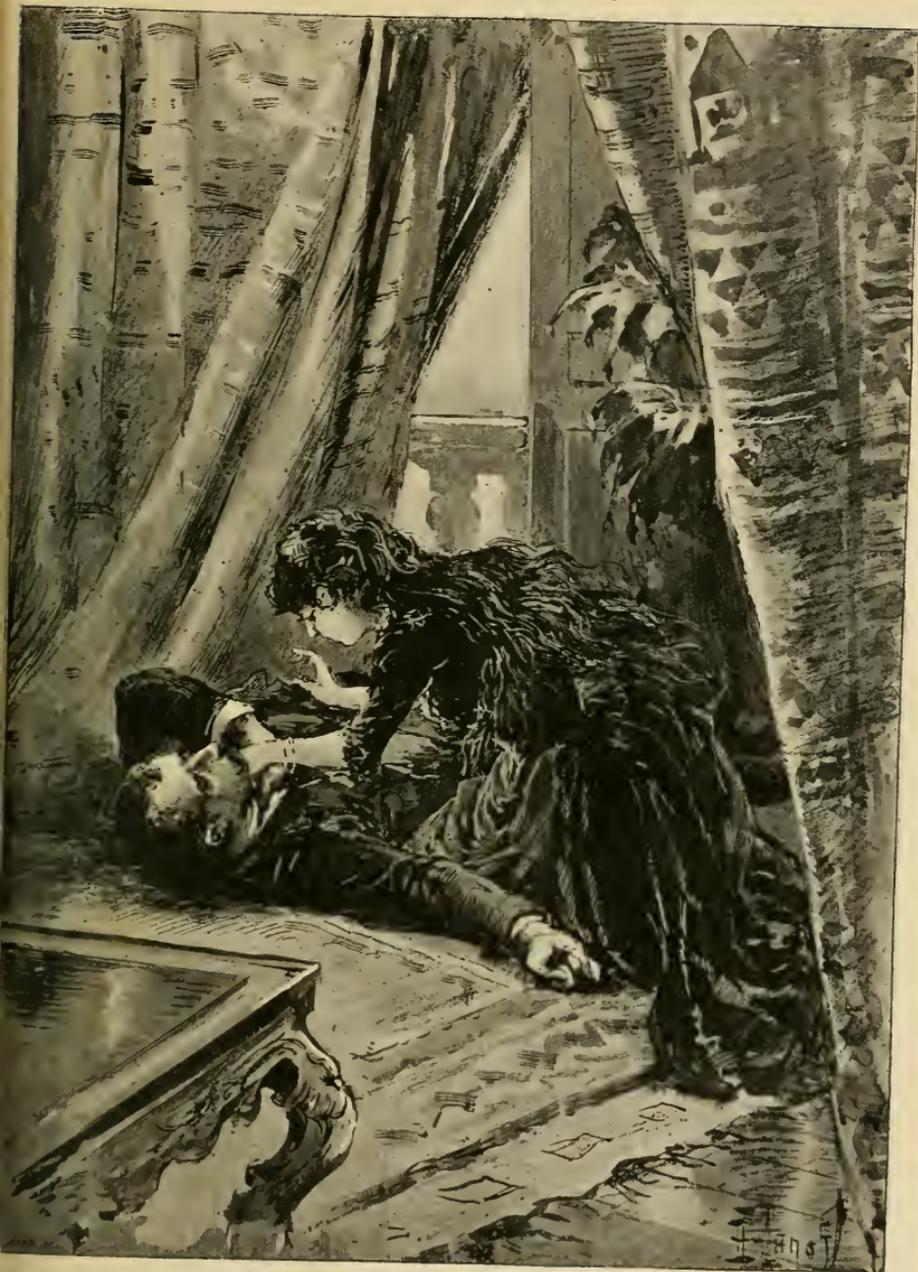
— Jamais...

— Je vous en conjure!

— Laissez-moi!

Le comte avait fait un geste violent pour enlever le flacon à Laura, mais au moment où il allait l'atteindre, un bruit s'éleva dans l'antichambre, qui détourna son attention.

Tout son être avait frissonné, car il venait de reconnaître la voix de Lambert.



Mario! Mario! s'écria-t-elle, c'est moi!!! (P. 727.)

Alors, il oublia tout, et avant qu'on ne fût venu le prévenir, il se précipita au dehors, sans plus s'occuper de Laura.

Celle-ci sentit une rougeur subite envahir ses joues et son front.

— Lâche! il est lâche! murmura-t-elle la lèvre torve.

Et une lueur d'acier traversa son regard.

— O honte! ô honte! dit-elle encore, en pressant ses tempes et c'est là, c'est là, l'homme que j'aimais!

Elle se dressa droite et frémissante, la poitrine gonflée, les narines dilatées et se mit à parcourir la salle avec des mouvements heurtés.

Elle était méconnaissable... en un instant, ses traits s'étaient altérés, ses dents mordaient ses lèvres jusqu'au sang, ses ongles irrités déchiraient les dentelles de son corsage.

Enfin, elle se laissa tomber à genoux, joignit les mains avec ferveur, et levant les yeux vers le ciel :

— Mon Dieu! dit-elle, à travers une explosion de sanglots... O ma mère... pardonnez-moi! pardonnez-moi!

Et presque aussitôt, elle se leva résolue et farouche, et marcha d'un pas ferme vers la table.

XLVIII

Cependant le comte avait gagné l'antichambre.

C'était bien Lambert qui venait d'arriver, et dès le premier regard, il comprit que quelque chose d'effrayant se passait.

Le comte l'entraîna vivement dans son cabinet.

— Eh bien! dit-il à voix ardente, qu'as-tu fait? As-tu enfin cette cassette?

Lambert eut un geste négatif.

— Rasé! répondit-il, nous sommes refaits...

— Cependant...

— Ah! oui... cependant... Je sais ça. Je croyais avoir bien pris mes précautions: mais nous avons eu affaire à de plus malins.

— Qui cela?

— Bricole, Caminade, Filoche... une bande, quoi!

— Malédiction! que faire... que faire?...

Lambert haussa les épaules.

— Il demande ce qu'il faut faire! dit-il sur un ton intraduisible. Mais malheureux, vous ne vous doutez pas de ce qui se passe!

— Explique-toi.

— Ah! vous croyez, vous, que la justice va se contenter de vous regarder,

les mains dans les poches, et qu'elle vous laissera prendre votre billet pour l'Amérique! Mais depuis deux jours, elle ne pense qu'à vous. Toutes les brigades sont sur pied. On en a mis partout, aux gares, aux ports d'embarquement, est-ce que je sais! Si vous perdez une seconde, vous êtes coffré!

— J'ai pris mes mesures, objecta Mario.

— Tant mieux.

— Ma voiture est à deux pas qui m'attend... avant deux heures j'aurai atteint une gare intermédiaire, et dès demain je serai embarqué.

— Je vous le souhaite... mais, croyez-moi, il n'est que temps!

Le comte resta quelques secondes encore, en proie à une horrible perplexité; il comprenait la justesse des observations de Lambert, et son hésitation venait surtout de la colère qu'il éprouvait à se voir vaincu sans espoir.

Au bout d'un instant, il releva le front; il avait pris son parti.

— Adieu! dit-il brusquement à Lambert.

— Et que la chance vous soit favorable, répondit ce dernier.

Mario rentra dans la salle à manger.

Il était effrayant à voir. Des lueurs farouches traversaient son regard; sa poitrine haletait.

Laura cacha sa tête épouvantée entre ses mains.

Jamais elle ne l'avait surpris dans un pareil désordre; il ne prenait plus même la peine de dissimuler.

— Laura! dit-il à voix étranglée.

Et elle se leva, pâle ainsi qu'une morte.

— Mario! fit-elle à voix basse.

— Je vais partir.

— Tout est donc fini?

— Oui! Tout! tout! Je suis perdu. D'un instant à l'autre ils vont venir.

— Arrêté! Ils vont vous arrêter?

— J'espère qu'ils n'en auront pas le temps. Avant qu'ils arrivent je serai loin.

Et il prit la jeune fille dans ses bras.

Elle ne se défendit pas! Elle était vaincue elle-même, à bout de forces à ce point qu'elle ne pouvait plus pleurer.

Cependant, elle tenta encore de réagir contre cette défaillance qui l'envahissait; et, se raccrochant de ses dix doigts au bras du Mario :

— Pourtant, balbutia-t-elle à son oreille, si vous voulez?

— Quoi! que demandez-vous?

— La mort me serait si douce, si je la partageais avec vous!

Mario eut un mouvement d'horreur.

— Mourir! répéta-t-il, mourir! allons donc!

— Mais, c'est votre honneur, songez-y, et si vous m'aimez!...

Le comte se dégagea vivement de l'étreinte de la jeune fille, et secoua la tête avec une sombre énergie.

— Non! non! dit-il, ce que vous me proposez là est insensé. Il faut fuir; je leur échapperai, ils ne m'atteindront pas... et malheur à eux, car ils auront à compter avec ma vengeance.

— Mario!

Il n'écoutait plus rien : il était allé à un meuble qu'il ouvrit violemment, et où il prit un portefeuille qu'il glissa dans la poche de son paletot... puis, il fit quelques tours à travers la chambre, les yeux égarés, la poitrine sifflante... saisi d'une suprême hésitation au moment de s'éloigner.

A plusieurs reprises, il porta les deux mains à sa gorge; on eût dit qu'un râle s'y était engagé... et qu'il étouffait!

Laura le suivait d'un regard fauve... comme si toute sa vie eût été suspendue à ce qu'il allait faire.

Elle ne parlait plus, le front penché, courbée sur elle-même attendant quelque chose...

Enfin, il s'approcha de la table, respira profondément, saisit un verre plein d'eau qu'il porta à ses lèvres, et dont il but la moitié avec avidité!!

Était-ce là ce qu'attendait Laura?

C'est probable.

Car à peine eut-il touché le verre de ses lèvres, qu'un cri strident lui échappa sans qu'elle pût ou qu'elle essayât de le retenir.

Mario la regarda avec un frisson involontaire.

— Qu'avez-vous? demanda-t-il, en dardant deux yeux étincelants sur la pauvre enfant.

— Rien! ce n'est rien! répondit celle-ci.

— Vous êtes bien pâle.

— J'ai eu peur.

— De quoi donc?...

Laura ne répondit pas tout de suite; mais elle s'empara à son tour du verre que Mario avait replacé sur la table, et vida d'un trait ce qui y restait.

Un soupçon terrible traversa l'esprit du comte avec la rapidité d'un éclair.

— Malheureuse! s'écria-t-il, pris de terreur subite; cette eau que je viens de boire était empoisonnée!

— Pardonnez-moi...

— C'est la mort...

— Oui... la mort à deux!... La réhabilitation... Comprenez, Mario... Au lieu de la honte... c'est le pardon... et désormais, rien ne pourra plus nous séparer.

Mario labourait sa poitrine de ses ongles affolés; il allait et venait à travers la salle, cherchant une issue à l'épouvantable position dans laquelle il se trouvait.

Empoisonné! il était empoisonné!... la fuite était maintenant impossible et il allait mourir.

Un sentiment d'effroyable révolte s'empara de lui, et il s'arrêta devant Laura, l'attitude menaçante, les sourcils hidensement contractés.

— Ah! misérable! la misérable! dit-il, les bras levés, comme s'il allait l'écraser; et rien ne l'a retenue... elle n'a eu ni amour, ni pitié! — mais non! non! cela ne sera pas... tu te seras abusée dans tes odieux calculs... il doit y avoir un contrepoison... On me sauvera... et alors...

Il n'acheva pas.

La porte de l'antichambre venait de s'ouvrir; plusieurs voix parlaient avec animation, Mario eut une exclamation d'espoir.

Ceux qui étaient là allaient le sauver peut-être.

Il se précipita, et alla ouvrir.

C'est tout ce qu'il put faire... Car à peine eut-il touché le seuil qu'une sorte de déchirement se fit dans sa poitrine et qu'il dut se retenir à la closion pour ne pas tomber.

Du reste, deux hommes venaient d'entrer.

Horace et René!

A la vue de Laura, assise accablée dans un coin de la salle, Horace comprit une partie de la vérité.

Il pensa tout au moins que M^{lle} Pradié, n'écoulant que son amour, avait quitté l'hôtel de la rue Culture-Sainte-Catherine et qu'elle était venue vers le comte pour le protéger dans le péril dont il était menacé.

A tout prix il fallait sauver la situation.

Il se tourna vivement vers René.

— Il n'y a pas une seconde à perdre, dit-il à voix rapide, brûle le pavé, rends-toi rue Payenne, et amène ici M^{lle} Raymonde, dont la présence couvrira l'imprudente démarche de M^{lle} Pradié.

Et René était parti.

Seulement, il avait à peine quitté la salle, que les choses prenaient subitement une tournure à laquelle Horace était loin de s'attendre.

• Son premier mouvement en apercevant Laura, avait été d'aller à elle et de l'éloigner d'une maison où son honneur pouvait se trouver compromis... Mais quand il se fut approché de la pauvre enfant, et qu'il la vit roulée sur elle-même les cheveux épars, le front dans les mains, il se sentit saisi d'une suprême pitié et se demanda ce qui avait bien pu se passer avant son arrivée.

Instinctivement, sans soupçonner encore la vérité tout entière, il comprit qu'il y avait là quelque chose de solennel.

— Laura! murmura-t-il, d'un ton affectueux et doux; c'est un ami qui vous parle, et qui connaît tous vos chagrins!... Ne le repoussez pas... il

comprend l'horrible douleur que vous ressentez... et il n'éprouve pour vous qu'une pitié attendrie... écoutez-moi... je vous en prie ; la démarche que vous avez faite est bien imprudente... Il faut que le monde l'ignore ; si vous le voulez... nous quitterons à l'instant cette demeure, où vous n'auriez pas dû venir jamais... et nous retournerons rue Culture où votre mère vous attend.

— Ma mère ! répéta Laura, comme malgré elle.

— Le voulez-vous ?

— Oui... oui... je le veux.

— Eh bien... venez !

— Attendez !...

La jeune fille s'était levée à demi, mais elle retomba aussitôt sur le siège où elle était assise.

Avait-elle entendu ce que disait Horace ? C'est douteux.

Depuis un moment, toute son attention était ailleurs, et son regard allait vers cet endroit de la salle où se tenait Mario !

Une plainte douloureuse s'était fait entendre de ce côté, et elle avait frémi.

Elle se leva tout à fait et s'appuyant sur le bras du vicomte, elle essaya de faire quelques pas.

— Soutenez-moi ! dit-elle d'une voix défaillante.

— Qu'avez-vous ? interrogea Horace, interdit.

— Oh ! qu'importe ce que j'ai ! répliqua-t-elle avec un brusque mouvement Mais lui ! lui !...

— Qui vous retient ?

— Voyez ! Mon Dieu ! C'est horrible... Vous ne devinez donc rien ?...

Regardez-le. Cette pâleur, cette altération... Il se meurt !

— Mario !

— Il se meurt, vous dis-je et c'est moi ! moi !...

Alors, obéissant à un sentiment qu'elle ne pouvait contenir, elle se dégagea des mains du vicomte, et courut vers Mario qui, s'affaissant sur lui-même, venait de rouler sur le parquet.

Laura se laissa tomber à genoux et se pencha, oublieuse, sur le corps inerte déjà, presque glacé par la mort.

— Mario ! Mario ! s'écria-t-elle ; c'est moi ! entends ma voix... Mario ! c'est ta Laura bien-aimée.

Et comme le jeune homme demeurait insensible et sourd à ces appels passionnés, elle lui souleva la tête, l'entoura de ses bras, et baisa à plusieurs reprises son front de marbre.

Mais devant l'inutilité de ses efforts, une épouvante sans nom s'empara d'elle, et elle se redressa pleine de désordre et la gorge sifflante.

— Vite ! vite ! dit-elle, qu'on aille chercher un médecin. Monsieur, c'est à

mais jointes que je vous supplie. Vous ne pouvez laisser mourir ce malheureux sans secours. Horace...

Le vicomte avait déjà couru vers la porte, et donné quelques ordres rapides ; puis il revint vers Laura, et s'étant pris à examiner Mario avec plus d'attention, il fut frappé de la transformation effrayante qu'avaient subie ses traits, en quelques minutes.

Le malheureux était méconnaissable.

Entendu, le corps raidi sur le parquet, on eût dit un cadavre.

Pourtant, il respirait encore.

Par instants, une trépidation énergique soulevait ses membres ; une profonde contraction défigurait ses traits et quelques bulles d'écume teintées de sang apparaissaient au coin de sa lèvre.

A ces symptômes alarmants, Horace comprit tout.

L'intoxication était manifeste.

Mario, se voyant acculé dans une impasse sans issue, s'était empoisonné !

— Il est perdu ! balbutia-t-il.

— Oui, perdu ! répéta Laura... et c'est moi.

— Vous !

— Ne pouvant vivre sans honte, j'ai pensé qu'il valait mieux mourir — et je n'ai pas hésité.

— Malheureuse !

— Au moins, nous mourrons ensemble !

— Que dites-vous ?

Laura se tordit les bras dans une douloureuse convulsion.

— Eh ! ne voyez-vous pas, répliqua-t-elle, que le même poison brûle mes veines, que le même feu dévore ma poitrine... nous mourrons de la même mort, n'ayant pu vivre du même amour !

— Ah ! cela ne sera pas... le docteur va venir... il vous sauvera...

— Je ne veux pas être sauvée... mes instants sont comptés... ah ! que la mort vienne vite, je l'accueillerai comme le suprême refuge... Seulement...

— Seulement?...

— A ce moment terrible, il n'y a dans mon cœur qu'une seule tristesse... un seul regret.

— Quoi donc ?

— Ma mère !

— M^{me} Pradié ?

— Pauvre mère ! quelle douleur je vais lui causer ; elle m'aimait tant ! J'ai été bien cruelle. Qui sait si elle me pardonnera jamais !

— Ah ! croyez-le... ne doutez pas de son amour, d'ailleurs elle va venir.

— Elle ! ici ?



La place de la Bastille était en fête. (P. 731.)

— Je l'ai fait appeler.

— Quelle honte ! et pourtant, ce me sera une douce consolation de mourir dans ses bras.

-- Écoutez, interrompit vivement Horace.

Et il fit un pas vers la porte.

Laura remua tristement la tête.

— Non, dit-elle, je l'aurais reconnue. C'est le docteur.

C'était en effet le docteur que l'on avait envoyé chercher et qui accourait.

Horace allait lui indiquer Laura, mais celle-ci désigna Mario d'un geste impérieux.

— Lui! lui! d'abord... ordonna-t-elle.

Et l'on obéit.

Mais le docteur ne s'attarda pas longtemps dans son examen... le poison absorbé était des plus violents, aucun antidote n'eût été assez puissant pour le combattre.

— Cet homme est perdu! dit-il au bout de quelques minutes. Avant une heure, tout sera fini.

Et comme il entendit alors derrière lui un sanglot déchirant, il se retourna surpris.

— Quelle est cette jeune femme? demanda-t-il à Horace.

Ce dernier mit un doigt sur les lèvres.

— Ces deux jeunes gens s'aimaient, dit-il à voix basse, ils meurent du même poison.

Cependant Laura avait pu retrouver une sorte d'énergie factice devant la déclaration du docteur, et elle avait voulu s'approcher du lit où l'on venait de déposer le moribond.

On eut bien de la peine à l'arracher au triste spectacle de l'agonie de Mario et l'on n'y aurait peut-être pas réussi si, à ce moment, elle ne fût tout à coup revenue à elle-même.

Une voiture venait de s'arrêter à la porte de l'hôtel, et à ce bruit, elle s'était sentie comme galvanisée.

— Ma mère! balbutia-t-elle, pendant qu'un voile funèbre obscurcissait sa vue.

Et elle fit quelques pas.

Mais elle ne put pas même aller jusqu'à la porte... Car au même instant, M^{me} Pradié, suivie de Raymonde et de René, se précipitait dans la chambre et recevait son enfant mourante dans ses bras!

Près d'une année s'était écoulée depuis la triste fin de Mario et de Laura.

La mort du faux comte de Presles avait coupé court à l'instruction commencée, le prévenu s'étant fait justice, il n'y avait plus rien à lui demander, et l'affaire avait été naturellement abandonnée.

Le lecteur sait d'ailleurs avec quelle facilité ces drames s'oublent à Paris; on en parla bien avec une certaine curiosité pendant quelques semaines; puis, le bruit soulevé autour de cette affaire ne tarda pas à s'apaiser, un autre

événement la remplaça bientôt dans l'attention publique, et une année plus tard c'est à peine si quelques reporters se rappelaient encore le drame de la rue Culture-Sainte-Catherine.

Ce qu'il y a de certain, c'est que dans le quartier nul ne s'en souvenait ; on y avait bien autre chose à faire.

On était alors aux environs de Pâques, et c'est, comme chacun sait, l'époque de la traditionnelle foire aux jambons.

La place de la Bastille était en fête.

De nombreuses baraques s'élevaient le long du quai ; la foule assiégeait les boutiques, attirée par les bateleurs de toutes sortes qui exerçaient en plein vent, tout cela animé, égayé, amusé par les camelots qui ne pouvaient manquer une si belle occasion d'exercer leur industrie.

Pendant toute la journée, ce fut une véritable cohue bien parisienne, où les badauds émerveillés, bousculés, ne se lassaient pas d'admirer la merveilleuse adresse des bonneteurs, qui leur volaient leur argent sous l'œil même des sergents de ville dépistés.

Les camelots étaient un peu partout et, dominant le brouhaha assourdissant du populaire, on entendait, à chaque instant, partir quelques coups de sifflet modulés, à la façon d'un signal.

Alors il se produisait une sorte de houle factice, qui permettait aux plus compromis de se dérober par quelque rue voisine, pour revenir bientôt reprendre leur travail interrompu.

Nous retrouvons là, la plupart des personnages qui se sont mêlés un moment à notre récit, et on les vit opérer jusqu'au moment où les boutiques fermèrent, c'est-à-dire jusqu'à la tombée du jour.

Seulement, aux premières ombres de la nuit, ils se dispersèrent presque tous dans des directions différentes, et il ne resta plus sur la place que les individualités importantes de la corporation, le Grand-Sec, Filoche, etc., auxquels était venu se joindre leur chef respecté. Bricole !

C'est que, pour tout dire, la foire aux jambons n'était pas la seule distraction qui leur fût promise pour ce jour-là.

Le véritable *clou*, c'était la réouverture du théâtre Beaumarchais, où l'on allait chanter l'opérette, sous la direction de M. Caminade, ex-baryton des théâtres de Toulouse, de Bordeaux et de Marseille !

Caminade avait trouvé un capitaliste, et, grâce à la générosité du vicomte Horace de Breuil, il allait enfin réaliser le rêve de toute sa vie !

On disait des merveilles de la troupe, et l'on assurait que l'ex-baryton ne dédaignerait pas de monter lui-même sur les planches et de se mêler à ses humbles pensionnaires.

Pour un *clou* ! c'était un clou, et la première devait être surtout brillante.

Aussi, dès sept heures, le théâtre était splendidement illuminé ; un cordon de feu incendiait la façade, un beau transparent attirait les regards au-dessus de la marquise. — et, chose inouïe, qui ne s'était jamais vue, une douzaine de camelots allaient et venaient sur le trottoir, offrant aux arrivants des billets *plus cher* qu'au bureau.

Ce fut du reste une soirée unique, et dont le souvenir n'est pas effacé encore à l'heure où nous écrivons ces lignes.

On refusa plus de trois cents personnes : un grand nombre de jeunes gens appartenant aux clubs les plus aristocratiques y arrivèrent dans leur coupé ; des voitures de maître stationnèrent jusqu'à minuit devant le théâtre, et quand la représentation fut finie, ce fut une mêlée, un tohu-bohu élégant qui jamais depuis ne s'est renouvelé.

Toutefois pour rester fidèle à la vérité historique, nous devons mentionner un incident qui passa certainement inaperçu, mais que nous ne pouvons nous dispenser de relater.

Il était minuit ; la foule s'était écoulée : le boulevard était désert.

Seul, un coupé de maître continuait de stationner le long du trottoir.

A ce moment, la porte du théâtre qui était fermée, s'ouvrit pour ainsi dire discrètement, et Caminade parut sur le seuil, marchant avec Horace, derrière un jeune couple qui se dirigeait vers le coupé.

On s'arrêta sur le trottoir.

— Allons, voilà l'affaire lancée ! dit Horace à *l'impresario* ; maintenant, bonne chance !

— J'espère que vous viendrez quelquefois nous voir... dit Caminade.

— Je le promets.

— A bientôt alors.

— Au revoir.

Et Horace lui ayant serré la main, alla vivement au coupé.

— Tu ne viens pas avec nous ? demanda le jeune homme qui était resté sur le trottoir.

— Non, mon cher René, répondit Horace, vous arrivez d'Italie, vous repartez demain, pour le château de Longueville. Je ne veux pas abuser de vous ; seulement, quand j'irai prochainement présenter tous mes respects à M^{me} Pradié, je compte que M^{me} la comtesse de Presles voudra bien me recevoir comme le meilleur et le plus sincère de ses amis.

— Nous allons vous attendre ! fit la jeune femme, en lui tendant la main.

Horace la baisa en s'inclinant... puis la portière se referma et le coupé partit.

Il y avait trois mois qu'ils étaient mariés... ils revenaient d'Italie où ils étaient allés promener leur bonheur.

Le lendemain ils devaient se rendre à Longueville où les attendait M^{me} Pradié, qui n'avait plus que Raymonde à qui parler de sa fille!

XLIX

Or, pendant qu'ils s'éloignaient, Caminade avait gagné le café du théâtre, et au moment où il allait y pénétrer, il fit un mouvement et s'arrêta stupéfait.

Sur le seuil du café, il y avait un homme, debout, adossé contre le mur, le front penché, qui d'un regard douloureux, suivait le coupé qui disparaissait au fond de la ligne enténébrée des boulevards.

Il eut comme un frisson.

Il venait de reconnaître Bridard!

Celui-ci ne l'avait pas même vu, si bien qu'il put s'approcher, sans qu'il eut fait mine de le voir.

Il lui frappa sur l'épaule — et l'autre tressaillit.

— Eh bien! eh bien! père Bridard! dit Caminade; qu'est-ce que vous faites donc là?

Bridard secoua fortement la tête, et ébaucha un sourire.

— Vous avez raison, M. Caminade, répondit-il avec effort, je m'oublie... et il est temps de rentrer... Ah! c'est que voyez-vous... maintenant, ça va être dur.

— Quoi donc?

— Eh! la vie que je vais mener... je n'avais jamais pensé à cela... et pourtant, il fallait bien qu'elle me quittât.

— De qui parlez-vous?

Le père Bridard indiqua le boulevard.

— De celle qui vient de s'éloigner, répondit-il.

— M^{me} la comtesse de Presles?

— Ah! les autres peuvent l'appeler comtesse, continua le camelot; mais pour moi, elle n'aura jamais qu'un nom, celui qu'elle avait adopté elle-même.

— Brunette, n'est-ce pas.

Le père Bridard fit un signe de tête négatif.

— Voyez-vous, dit-il, d'un ton brisé, cette séparation-là, ce sera mon coup de mort... nous nous étions si bien habitués l'un à l'autre, que je la considérais presque comme ma fille, et qu'elle-même m'aimait comme son père.

— Il y a longtemps que vous la connaissez?

— Oui, longtemps... je l'avais rencontrée, une nuit, dans la rue, mourante, près de rendre l'âme... c'était l'hiver; elle était tombée à bout de force et elle

serait morte! pauvre chère petite! quand je l'ai aperçue comme ça... je ne sais pas ce qui s'est passé en moi, mais j'ai pensé à l'autre.

— Quelle autre?

Bridard releva le front, et regarda l'ex-baryton dans les yeux.

— Est-ce donc que vous ne m'avez pas encore reconnu! dit-il avec force; est-ce que dans celui qui se fait appeler Bridard, vous n'avez pas deviné le père Bricole!

— Si! si! fit Caminade; j'avais hésité tout d'abord; mais depuis quelque temps, il me semblait bien...

— Pauvre Nicette! balbutia le vieux camelot; ah! chaque fois que j'y pense, le remords me tue...

— Vous l'aimiez bien...

— Et elle aussi, elle m'aimait, la chère créature... mais il y avait la temme... Ah! celle-là... mais il ne faut plus parler de ça! voyez-vous... parce que...

— Vous avez raison, père Bricole; et puisque vous vous êtes attaché à la petite Brunette, vous devez être heureux de la voir mariée à l'homme qu'elle aime?

— Sans doute.

— La voilà comtesse.

— C'est vrai... mais moi qui la connais, je suis bien sûr qu'elle n'oubliera jamais le temps où nous l'appelions tout simplement la *fillette des Camelots*.

Caminade eut un éblouissement.

— La *fillette des Camelots*! répéta-t-il avec un cri; j'ai bien entendu! je ne deviens pas fou vous avez bien dit...

— Quoi donc! répéta Bricole, et qu'est-ce qui vous prend?

Caminade ne répondit pas tout de suite; son cœur s'était pris à battre avec une violence désordonnée; il passa à plusieurs reprises sa main sur son front moite, et secoua énergiquement la tête.

— Vous ne répondez pas... fit le père Bricole étonné.

Caminade lui prit brusquement le bras.

— Voyons! voyons! dit-il, d'une voix oppressée; écoutez-moi, père Bricole; ceci est grave pour tous les deux, et c'est Dieu qui a voulu cette rencontre!... répondez, répondez... comme si notre pauvre Nicette elle-même était là, et vous interrogeait... ne me disiez-vous pas tout à l'heure, que cette petite Brunette, vous l'aviez rencontrée, une nuit d'hiver, sur le pavé de Paris.

— En effet.

— Il y a douze ans.

— A peu près.

— D'où venait-elle?

— Elle n'a pas voulu me le dire.

— Ne vous a-t-elle pas parlé de sa mère?

— Elle m'a dit que sa mère était morte, en la mettant au monde.

— En quel endroit?

— Elle a toujours refusé de me le faire connaître.

— Pourquoi?

— Elle avait, disait-elle, une mission sacrée qu'elle n'entendait confier à personne.

— Et cette mission ne consistait-elle pas à faire rendre à l'héritier du comte de Presles, la fortune et le titre de son père.

— Je ne l'ai compris que depuis quelques mois... mais vous-même, M. Caminade, d'où savez-vous?...

— Oh! moi, je sais bien d'autres choses encore.

— Auriez-vous connu ma pauvre Raymonde.

— Je le crois.

— Vous savez qui elle est?

Caminade se redressa comme illuminé.

— Oui... oui... répondit-il; cela doit être, et je crois bien maintenant que ce ne peut être qu'elle...

— Qui, elle?

— Attendez... laissez-moi un moment, la revoir, comme je l'ai vue, autrefois...

— Mais où l'avez-vous vue... par quel hasard l'avez-vous rencontrée...

— Ce n'est point le hasard. père Bricole... c'était un devoir que j'accomplissais.

— Que voulez-vous dire?

— Un jour, il y a onze ans, je suis allé à Sainte-Claire, en Normandie... J'avais appris que c'est là que l'on avait enterré la pauvre Nicette, et j'y allais, pour prier sur sa tombe...

Le père Bricole étouffa un sanglot, et serra la main de Caminade, à la lui briser.

— Après... après, murmura-t-il, sans songer à essuyer deux grosses larmes qui coulaient le long de ses joues creuses.

— Après, continua Caminade, je me suis rendu au petit bourg de Trémel.

— Pourquoi...

— Parce qu'il y avait là, une jolie petite orpheline qui y était élevée saintement en souvenir de sa malheureuse mère, morte en lui donnant le jour!

— Raymonde?...

— Oui, Raymonde.

— Mais... quel intérêt...

— Vous ne devinez pas.

— Non... continuez... par grâce.

— Eh bien... Cette jolie petite Raymonde, c'était elle qui entretenait la tombe à Nicette, et si vous aviez vu de quels soins pieux elle l'entourait!... Tout le monde l'admirait; jamais on n'avait vu une enfant si jeune, professer un culte si tendre pour sa mère!

— Que dites-vous? s'écria le père Bricole... eh quoi! Raymonde serait...

— Comprenez-vous.

Le père Bricole comprenait; mais ce qu'il apprenait était si invraisemblable et lui paraissait si impossible, qu'il restait tout étourdi, n'osant croire à ce qu'il entendait.

— Ah! vous ne me trompez pas, dit-il, la gorge serrée, Raymonde serait la fille de Nicette.

— Je le jure.

— De qui le tenez-vous?

— D'elle-même.

— Comment cela?

Caminade tira son portefeuille de sa poche, et y prit une lettre qu'il présenta à Bricole.

Celui-ci s'en empara en tremblant, et la lut d'un œil avide.

C'était la lettre que Caminade avait recueillie naguère, en Normandie, et qui depuis, ne l'avait plus quitté.

Elle finissait par cette phrase :

« Si vous avez quelques nouvelles à m'envoyer, écrivez à l'adresse ci-après :

Au père LATOUR, *rue de l'arbre sec*, 7,

pour remettre

à la *fille des Camelots*

Le père Bricole la baisa à plusieurs reprises avec transport.

— Ah! c'est bien cela! dit-il enfin, d'un ton plein de désordre... Je me rappelle... Raymonde! Raymonde! la fille de ma bien-aimée Nicette! ah! nous la verrons... Je veux la voir, l'embrasser... nous irons tous les deux!...

Caminade eut un geste attristé...

— Prenez garde, père Bricole, dit-il gravement, et n'allez pas par une telle démarche, compromettre le bonheur de la chère enfant! Elle est heureuse... que pouvez-vous désirer de plus... Ce qui arrive est notre faute, et nous devons, l'un et l'autre accepter la situation, quelque cruelle qu'elle puisse être.

Nicette, du reste, en avait décidé ainsi, et elle agissait sagement, en



Un désordre inouï y régnait. (P. 743.)

défendant à ceux qui ont assisté à ses derniers moments, de révéler à sa fille le nom de son père...

Respectons sa dernière volonté ; reprenons la vie que nous avons menée jusqu'ici, et qu'il ne dépendait que de nous de faire meilleure !

— Qui sait ! peut-être le hasard nous réserve-t-il quelque joie suprême avant de mourir ; mais gardez-vous... gardez-vous de mettre une ombre sur le bonheur dont elle jouit et qu'elle a si bien mérité !

Le père Bricole baissa la tête, en signe d'assentiment; puis tous deux s'éloignèrent muets et oppressés, songeant au passé, et, l'un et l'autre, espérant également en l'avenir.

L

Il y a une trentaine d'années environ, il se passa à Montpellier, un fait des plus singuliers, qui donna lieu tout d'abord à des commentaires passionnés et sur lequel, en dépit de toutes les investigations, on ne parvint que fort longtemps après à faire une lumière relative.

Nous dirons plus loin dans quelles circonstances bizarres autant qu'inattendues.

A l'époque dont nous parlons s'élevait sur la place du Peyrou, à l'un des angles les plus rapprochés de la terrasse, un bel édifice à deux étages où, depuis cinq ans, MM. Giral, Dorset et C^e avaient installé les bureaux de leur maison de banque.

C'était une des institutions de crédit les plus estimées de la province. On y faisait de grandes entreprises. La confiance qu'elle inspirait tenait surtout au caractère particulièrement honorable du principal gérant, M. Giral, qui en était comme la cheville ouvrière.

M. Giral était jeune. C'est à peine s'il avait vingt-huit ans; mais la nature l'avait doué de qualités exceptionnelles : il était actif, infatigable, donnant tout son esprit, on peut dire tout son cœur, aux affaires, et c'est à force de travail opiniâtre, de volonté et d'énergie qu'il était parvenu à faire, de la maison qu'il dirigeait, la rivale des plus riches établissements de France.

Tout récemment, il venait de se marier.

Il avait épousé une jolie enfant de vingt ans au plus, élevée comme lui dans un milieu de bourgeoisie honnête et laborieuse et qui avait accepté avec bonheur de devenir la femme d'un homme autour duquel elle n'avait jamais entendu s'élever qu'un unanime concert de sympathies.

Giral pouvait donc, à juste titre, se croire à l'abri de toute appréhension pour l'avenir, et jamais la pensée ne lui était venue que le malheur pût l'atteindre dans cette vie d'honneur et de travail où il s'était enfermé.

La maison de banque avait un caissier qui s'appelait Pierre Gilbert,

C'était un homme de trente ans, grand, élancé, d'une intelligence rare, d'une conduite irréprochable.

Depuis qu'il occupait l'emploi de caissier, on n'avait relevé, dans ses habitudes, rien qui ne fût d'une correction parfaite.

Tous les matins, il arrivait place du Peyrou à neuf heures sonnantes et il ne quittait son bureau qu'à six heures du soir, pour regagner la petite maison qu'il habitait seul, avec une vieille bonne du pays, dans un des faubourgs de la ville...

Il était de nature douce et triste; il avait deux beaux yeux noirs, et, sur son front pâle, comme un voile de mélancolie résignée.

Tous ceux qui l'approchaient avaient fini par s'intéresser à lui; mais son attitude poliment réservée tenait les indiscrets à distance.

A Montpellier, on n'aime guère cela.

Toutefois, comme, en entrant chez ses patrons, il avait déposé dans la caisse de la banque un cautionnement respectable de cent mille francs, on ne put longtemps lui refuser cette considération mêlée de respect, que la province accorde volontiers à tout homme qui possède.

Cinq années s'écoulèrent ainsi, pendant lesquelles Pierre Gilbert demeura à Montpellier, donnant l'exemple rare d'une assiduité et d'un zèle constants.

A peine, durant ce laps de temps, eut-il l'occasion de s'absenter trois jours pour aller à Paris régler quelques affaires de famille.

Il avait pris le train un samedi soir, après la fermeture des bureaux, et le mercredi suivant, à neuf heures, il venait reprendre sa place accoutumée.

Il y avait déjà longtemps de cela.

Et, depuis lors, il n'y eut plus de lacune dans son service, jusqu'au moment où se produisit le fait que nous avons à raconter.

On était au lundi 16 octobre, une date de grosse échéance.

La maison Giral et C^{ie} devait ce jour-là payer une somme de près d'un million.

Mais la banque n'en était pas à se préoccuper des échéances, si lourdes qu'elles pussent être.

L'avant-veille, les comptes avaient été vérifiés en présence de Pierre Gilbert, et tout s'était passé comme d'habitude, c'est-à-dire que l'on n'avait eu qu'à reconnaître le parfait état de la caisse.

On se quitta sur cette impression.

Quand M. Giral se leva, le lundi suivant, il était déjà tard.

Il avait mal dormi, M^{me} Giral commençait une grossesse qui la fatiguait beaucoup; son mari, qui l'adorait, avait passé une nuit agitée.

Lorsqu'il se réveilla, il était près de dix heures.

Il sauta à bas de son lit et sonna son valet de chambre qui accourut.

— Jean, lui dit-il vivement, il est tard; pourquoi ne m'avez-vous pas réveillé plus tôt?

— Monsieur dormait si bien que je n'ai pas osé, répondit le valet.

— Vous avez eu tort... Voyons, hâtez-vous. A-t-on apporté le courrier!

— Oui, monsieur... le voici.

— C'est bien... laissez-moi. Je vais m'habiller.

En dépit de cet ordre, le valet n'avait pas bougé.

M. Giral le regarda avec étonnement.

— N'avez-vous pas entendu? reprit-il.

— Que monsieur m'excuse, balbutia Jean. C'est que, je vais vous dire, ce matin, il s'est passé quelque chose...

— Quelque chose? Quoi? Parlez!

— M. Gilbert...

— Après?

— Eh bien? Dix heures viennent de sonner, et il n'est pas encore arrivé.

— Est-ce possible?... Il faut qu'il soit malade.

— C'est ce qu'on a pensé.

— A-t-on envoyé chez lui?

— M. Dumesnil, le chef de la comptabilité, est parti il y a un quart d'heure.

— Et il n'est pas de retour?

— On l'attend.

— C'est bien. Qu'on prévienne M. Dorse. Je descends. Allez!

M. Giral acheva de s'habiller.

Il était plus agité qu'inquiet. On pouvait craindre quelque accident; nul n'eût osé songer à un malheur!

Cinq minutes plus tard, M. Giral arrivait dans les bureaux.

Il y régnait un trouble bien naturel; cependant on hésitait encore devant des commentaires qui eussent été prématurés.

La présence de M. Giral ramena un peu de calme dans les esprits, mais ce ne fut pas pour longtemps.

M. Dumesnil arrivait et, dès qu'il l'aperçut, M. Giral courut à sa rencontre.

— Gilbert? interrogea-t-il d'un ton nerveux.

— Il n'est pas chez lui! répondit le chef de la comptabilité.

— Où est-il?

— On l'ignore.

— Mais sa bonne? Vous l'avez vue...

Toutes les oreilles se dressèrent; tous les yeux s'attachèrent ardents sur M. Dumesnil.

— Vous ne répondez pas?

M. Dumesnil se pencha à son oreille.

— C'est que peut-être, dit-il, il n'est pas bon que tout le monde entende ce que j'ai à vous dire.

M. Giral entraîna le commis dans son cabinet dont il ferma la porte derrière lui.

Et dès qu'ils furent seuls :

— Voyons. reprit-il d'un ton impérieux et bref, c'est assez de réticences; expliquez-vous. Vous avez vu la bonne de Gilbert ? Que vous a-t-elle dit?...

M. Dumesnil remua lentement la tête.

— Ce que j'ai appris. dit-il, n'a pas été facile à arracher à la pauvre vieille. Il est évident qu'on lui a fait la leçon et qu'elle la répète tant bien que mal

— Enfin...

— Enfin, Pierre Gilbert a quitté Montpellier depuis samedi.

— Où est-il allé ?

— On n'en sait rien.

— Doit-il revenir bientôt ?

— Il ne reviendra pas.

— Au moins a-t-il laissé soupçonner les motifs de ce mystérieux départ ?

— La vieille ne les connaît pas.

— A quelle heure est-il parti ?

— Avant-hier soir, vers onze heures.

— Et il n'a rien laissé?... pas une lettre, pas un mot ?

A cette dernière question, M. Dumesnil se redressa, comme effrayé.

— Attendez. Je me rappelle, balbutia-t-il en fouillant sa poche. Je suis si bouleversé!... J'allais oublier... Une lettre?... Oui, il a laissé ceci à votre adresse...

Et il tendit une enveloppe volumineuse, scellée de cinq larges cachets et adressée à M. Giral.

Ce dernier s'empressa de l'ouvrir et se mit à en parcourir le contenu d'un œil rapide.

Et, quand il eut fini, la pâleur avait envahi ses traits, pendant qu'une sueur glacée perlait à ses tempes.

Une étrange lettre, à coup sûr !

Voici ce qu'elle contenait :

« Monsieur,

« Au moment où des circonstances impérieuses m'obligent à quitter l'emploi que j'occupais dans votre maison, je me croirais ingrat si je ne vous remerciais du plus profond de mon cœur des bontés que vous avez eues pour moi. J'ai fait de mon côté tout ce qu'il m'a été possible pour reconnaître par mon zèle et mon assiduité la bienveillance qui m'était témoignée, et je pourrais peut-être, à l'heure de la séparation, me considérer comme quitte envers une maison que j'ai toujours loyalement servie. Mais il ne me convient pas de raisonner ainsi et

vous pouvez être assuré que je conserverai toujours un souvenir ému des cinq années que j'ai passées près de vous.

« J'ai d'ailleurs à m'excuser d'un acte dont je me rends coupable au moment de m'éloigner. Ce que je vais faire n'est pas sans doute d'une correction irréprochable, mais vous me jugerez avec votre indulgence habituelle et vous voudrez bien comprendre qu'après tout je ne fais rien que je n'aie rigoureusement et honnêtement le droit de faire.

« Voici ce dont il s'agit :

« Vous savez, monsieur, que pour obtenir l'emploi de caissier j'ai dû déposer entre vos mains un cautionnement de cent mille francs.

« Cette somme, que vous m'auriez rendue si je vous l'avais demandée, je suis contraint de la reprendre sans attendre votre assentiment, et vous trouverez sous ce pli toutes les pièces et décharges qui dégageront votre responsabilité, s'il pouvait s'élever plus tard quelques réclamations à ce sujet.

« Je vais donc partir, et le seul regret que j'emporte à cette heure, c'est de n'avoir pu vous confier les raisons qui ont provoqué et précipité mon départ. Mais il y a là un secret qui ne m'appartient pas. Il s'agit de l'honneur d'une femme, et, dût mon propre honneur être mis en cause, j'accomplirai jusqu'au bout ce que je regarde comme le plus sacré des devoirs.

« Adieu donc, monsieur; et merci, encore une fois, pour le passé.

« Quant à l'avenir, il est entre les mains de Dieu et je m'abandonne à lui.

« PIERRE GILBERT

« P. S. — Vous trouverez ma comptabilité en ordre, et il suffira d'un examen sommaire pour constater qu'il ne manque à la caisse aucune des valeurs qui doivent s'y trouver. »

M. Giral reçut de cette lecture des impressions bien diverses.

Le caissier, que depuis cinq années il avait associé à ses travaux, se révélait tout à coup sous un aspect inattendu. Ce départ précipité qui ressemblait à une fuite, cette somme de cent mille francs dont il se remboursait de ses propres mains et sans attendre que sa gestion eût été vérifiée, tout cela renversait l'idée que Giral s'était faite sur Pierre Gilbert.

Mais l'hésitation n'était pas permise en pareille occurrence; il fallait aviser au plus pressé. Le premier devoir du gérant était de procéder à un examen immédiat de la caisse, et c'est ce qui fut fait immédiatement.

Jusque-là, cependant, aucun soupçon n'était entré dans l'esprit de M. Giral; l'incident était bizarre, non inquiétant: si la conduite du comptable était reprehensible, rien ne donnait lieu de supposer qu'elle fût coupable, et c'est sans appréhension sérieuse qu'il atteignit le seuil de la caisse.

Mais, arrivé là, le gérant se sentit pris d'un premier frisson. La porte du

bureau était entr'ouverte au lieu d'être fermée à clef comme d'ordinaire, et un coup d'œil suffit pour reconnaître qu'elle avait été forcée!...

Un sombre pli creusa le front de M. Giral.

— Voyez! voyez! dit-il.

D'un geste, il indiqua la serrure brisée et, sans attendre davantage, il poussa la porte avec violence et pénétra dans le bureau.

M. Dorse, son associé, venait d'arriver et l'avait suivi.

L'un et l'autre, mus par une même pensée, agités des mêmes pressentiments sinistres, se précipitèrent vers la caisse, et un cri de stupeur et d'épouvante jaillit alors de leurs lèvres.

La caisse, forcée comme la porte, était restée ouverte; un désordre inouï y régnait, et, chose étrange, sur quelques-unes des valeurs qui gisaient éparpillées de tous côtés, on remarquait plusieurs taches de sang.

Des taches de sang!...

Le voleur avait dû se blesser en brisant la serrure du coffre-fort, et il était évident qu'un main criminelle avait passé par là.

En dépit de ces apparences, M. Giral ne pouvait croire encore à la culpabilité de Pierre Gilbert.

Comment en venir à penser que cet homme, entouré de l'estime et de la considération de tous, n'était qu'un vulgaire voleur? Et puis, ces taches de sang même semblaient prouver qu'il était innocent. Pourquoi eût-il brisé la serrure du coffre-fort, lui qui connaissait le mot à l'aide duquel il lui était si facile de l'ouvrir?

M. Dorse, aidé du chef de la comptabilité, s'était déjà mis à l'œuvre. En moins d'un quart d'heure, toutes les valeurs furent comptées par ces deux hommes spéciaux; les bordereaux dressés par le caissier furent pointés avec soin et quand le résultat de ce travail fut mis sous les yeux de M. Giral, on reconnut qu'il manquait à la caisse une somme énorme de un million.

Un million!

Il y avait loin de là aux cent mille francs que Pierre Gilbert annonçait hypocritement avoir emportés!

Lé doute ne fut plus possible. Les préventions les plus redoutables s'élevaient pour accuser le caissier en fuite. Les chefs de la maison de banque ne pouvaient, sans assumer une lourde responsabilité, retarder d'une minute les poursuites qui s'imposaient.

M. Giral ne manqua pas à ce devoir et, une heure après, il était au parquet.

La nouvelle y était déjà parvenue. Il n'eut qu'à exposer succinctement les faits, et immédiatement l'instruction commença.

On télégraphia dans toutes les directions : à Cette, à Marseille, à la frontière d'Italie, partout enfin où Pierre Gilbert avait pu se diriger.

Malheureusement, il y avait un dimanche entre le samedi 14, jour où la caisse avait été vérifiée, et le lundi 16, jour où le vol avait été découvert.

Tout avait été habilement calculé; le criminel s'était ménagé une avance de plus de trente-six heures.

Il devait être loin...

Ce qui importait surtout, c'était de rechercher quels avaient pu être ses agissements, le jour de sa fuite, et quelle direction il avait prise en quittant Montpellier.

Une seule personne pouvait donner, sur ce point, des renseignements précis. C'était la vieille bonne qui servait Pierre Gilbert.

On la fit venir et, quoiqu'elle fût bien émue, elle raconta sans détours tout ce qu'elle savait sur son maître.

Ce qu'elle dit ne devait qu'accentuer davantage encore les préventions de la première heure.

Le samedi matin 14, au moment où il se disposait à se rendre place du Peyrou, son maître avait reçu un télégramme dont la lecture l'avait bouleversé. Il était devenu tout pâle, avait murmuré quelques paroles que la bonne n'avait pas comprises, et il était parti. Le soir, quand il rentra, il était plus calme; mais on voyait bien tout de même que quelque chose le préoccupait. Il dina à peine; et, le repas terminé, il écrivit une longue lettre.

Enfin, vers neuf heures, il annonça à sa vieille bonne qu'il allait passer la journée du lendemain à la campagne et lui recommanda, pour le cas où il ne serait pas de retour le lundi suivant, de faire remettre à M. Giral la lettre qu'il venait d'écrire.

— Et il n'a rien dit de plus? insista le magistrat.

— Rien, non, monsieur le président, répondit-elle.

— Votre maître était bon pour vous?

— Oh! bon comme le bon Dieu! Jamais un mot plus haut que l'autre; et si doux, si facile à servir!

— Pendant les cinq années que vous l'avez servi, n'avez-vous rien remarqué d'extraordinaire dans sa manière de vivre?

— Rien, monsieur.

— Avait-il des amis?

— Je n'ai jamais vu personne.

— Au moins, recevait-il des lettres?...

— Une seule, toutes les semaines, le lundi; et toujours la même écriture.

— Une écriture de femme?

— Je le crois.

— Je m'en doutais, murmura le magistrat; il doit y avoir une femme dans l'affaire. Enfin nous ferons la lumière sur ces obscurités.



Sur la couverture, j'ai remarqué quelques taches de sang. (P. 751)

Il est à peine besoin d'insister sur le bruit qu se fit autour de cette affaire. Le vol était considérable ; un mystère impénétrable planait sur le criminel, et la seule chose sur laquelle il ne pouvait subsister l'ombre d'un doute, c'était le fait même du délit.

D'ailleurs, à ce moment, on espérait encore que le coupable serait bientôt dans les mains de la justice.

Toutes les brigades de gendarmerie avaient été mises sur pied, et pendant quatre jours on recueillit les avis les plus contradictoires.

On s'y perdait.

Cependant l'instruction continuait.

Quelle direction que Pierre Gilbert eût prise, il restait manifestement acquis que c'était bien lui le vrai coupable. L'accusation se fût égarée à en rechercher un autre, et toutes les investigations s'étaient concentrées sur cette piste.

En moins d'un mois, le dossier se trouva donc complet autant qu'il pouvait l'être, et l'affaire fut définitivement inscrite, pour passer à la première session des assises.

On ne pouvait que louer le zèle que la justice avait déployé en cette circonstance, et M. Giral, le principal intéressé, s'était lui-même employé activement pour aider à atteindre le misérable.

La maison de banque qu'il dirigeait avait reçu un coup redoutable dans cette catastrophe. Et, bien que son crédit n'en eût pas été ébranlé, cependant il était facile d'augurer qu'elle aurait beaucoup de peine à se relever de la perte énorme qu'elle venait de subir.

M. Giral surtout paraissait cruellement affecté de la situation.

Son cœur était plein de sourdes colères; il eût donné la moitié des jours qui lui restaient à vivre pour châtier ce Pierre Gilbert qui avait si indignement abusé de sa confiance.

Il ne dormait plus. Il activait les recherches, recueillant tous les bruits, relevant tous les indices, excitant avec passion les agents dont il voyait l'ardeur se ralentir, déployant enfin, une sorte d'acharnement sans mesure dans le concours qu'il apportait à la justice.

Cela parut bien un peu excessif à quelques-uns de ses amis; mais nul n'osa lui en adresser des remontrances. Après tout, c'était son bien qu'on lui avait volé et tout autre à sa place ne se fût montré ni moins agité ni moins passionné.

Cette attitude avait donc sa justification. Tout au moins pouvait-elle naturellement s'expliquer. Mais ce qui eut lieu à quelque temps de là frappa davantage les esprits et vint offrir à la curiosité publique une nouvelle énigme dont le mot ne fut jamais deviné.

Tout à coup, en effet, une transformation étrange s'opéra chez le malheureux banquier. On eût dit qu'il avait épuisé ce qui lui restait d'énergie dans les derniers efforts qu'il venait de faire : on le vit devenir taciturne, se désintéresser, pour ainsi dire, des poursuites commencées, et sur son front se répandit un voile sombre qu'aucun rayon ne devait plus venir éclairer.

Que s'était-il passé?

Un incident mystérieux, bizarre, invraisemblable, dont il ne fit la confidence à personne, mais que nous ne pouvons nous dispenser de raconter au lecteur.

LI

Nous avons dit en commençant que la maison Giral et C^e s'élevait place du Peyrou, à l'un des angles les plus rapprochés de la terrasse.

C'était un grand et bel édifice dont la façade donnait sur la place et les derrières sur une vaste cour aboutissant à un jardin où étaient entretenus les spécimens les plus éclatants de la flore du Midi.

Tout cela était gai et réjouissant à l'œil, et c'est dans ce coin charmant que M. Giral passait souvent de longues heures, en compagnie de sa jeune femme, sous les fourrés ombreux que ne pénétraient jamais les rayons ardents du soleil.

Un seul point noir atténuait un peu l'éclat de cette oasis. C'était, au fond du jardin, un pavillon à un étage donnant sur une petite ruelle peu fréquentée, dont les volets étaient tenus constamment fermés, et qui paraissait ne pas avoir été habité depuis de longues années.

L'aspect en était triste. Germain, le jardinier, en avait seul la clef et y faisait de courtes visites, à de longs intervalles.

Dans les conversations de M. et de M^{me} Giral, jamais il n'était question de ce pavillon. On eût pu croire que, par un accord antérieur, ils étaient convenus de n'en point parler. Seulement, quand par hasard l'un ou l'autre y faisait allusion, une sorte de frisson passait sur les épaules de M. Giral, et un trouble fugitif voilait un moment le regard de la jeune femme.

C'est avec le même empressement que les deux époux écartaient ce sujet, comme s'il leur eût été également pénible et douloureux.

Or, un matin, voici ce qui se passa place du Peyrou.

M. Giral était levé depuis quelque temps déjà et, pour la centième fois, il repassait les événements accomplis depuis quelques semaines, cherchant à se dégager de certains troubles obstinés qui, par moments, venaient encore le hanter.

Certes, sa conviction était faite, et il lui paraissait impossible que le vol n'eût pas été commis par Pierre Gilbert.

Quel autre criminel eût-on pu accuser ?

Dans les commencements, M. Giral s'était souvent posé cette question, et il n'y avait trouvé aucune réponse plausible.

Tous les commis de la maison de banque, interrogés, avaient prouvé l'emploi de leur temps, du samedi 14 au lundi 16, et ils ne pouvaient être l'objet d'aucun soupçon sérieux. Mais, à défaut des familiers de la maison, n'était-il pas possible qu'un malfaiteur étranger à la localité se fût introduit dans la caisse ?

Les soupçons s'étaient portés d'abord sur Pierre Gilbert avec une telle intensité, que l'on n'avait pas cherché d'autre coupable.

Mais était-il si invraisemblable qu'il pût y en avoir un autre ?

M. Giral ne s'était pas arrêté, lui non plus, à cette supposition; il s'était laissé gagner par le sentiment général et n'avait voulu voir que Pierre Gilbert. Mais plus d'une fois, la nuit, pendant les heures d'insomnie, sous l'empire de la fièvre, de vagues scrupules lui étaient venus et il s'était demandé avec épouvante s'il ne se trompait pas, et s'il n'allait pas frapper un innocent.

En ce moment, son valet de chambre vint lui annoncer que M. Dumesnil demandait à lui parler, ainsi que Germain, le jardinier.

— Germain ! dit M. Giral ; à cette heure ! Que me veut-il ?

— Il ne me l'a pas dit.

— Qu'il vienne plus tard !

— Il prétend que c'est pressé.

— Pressé !... De quoi s'agit-il ? Voyons ! Introduisez d'abord M. Dumesnil et dites à Germain d'attendre.

Un instant après, M. Dumesnil entra.

Il tenait à la main plusieurs télégrammes et paraissait en proie à une agitation extraordinaire.

— Qu'y a-t-il ? fit M. Giral, subitement intéressé. Auriez-vous reçu quelque nouvelle ?

— Oui, monsieur, répondit M. Dumesnil.

— Qu'est-ce donc ?

— Ces deux télégrammes.

— D'où viennent-ils ?

— L'un vient de la banque de France, l'autre du Comptoir d'escompte de Marseille.

— Et qu'annoncent-ils ?...

M. Dumesnil tendit à son patron les deux feuilles de papier blenté.

— La banque de France, continua-t-il, nous avise qu'un bon du Trésor provenant de notre caisse, montant au chiffre de 25.000 francs, a été touché à Londres le 16 du mois dernier.

— Le 16 ! répéta M. Giral. Et vous avez le nom de la personne qui a touché ce bon ?

— Elle a signé du nom de Georges Darbois.

— C'est Pierre Gilbert !

— Je ne pense pas.

— Pourquoi ?

— Le signalement que l'on nous envoie ne saurait se rapporter au caissier...

D'ailleurs, s'il pouvait sur ce point s'élever quelques doutes, le second télégramme les dissiperait tous.

— Que dit-il donc?

— Ce télégramme nous est, je le répète, adressé par le Comptoir de Marseille; il nous annonce qu'un billet de banque de mille francs, portant les numéros signalés par nous, venait de rentrer au Comptoir, et il résulte des recherches, dirigées avec une habileté vraiment remarquable, que ce billet a été reçu le 13 au matin, à l'hôtel des Négociants, cours Belzunce, d'un voyageur qui y avait passé la nuit en compagnie d'une jeune femme.

— Ah! celui-là, c'était Gilbert!

— Probablement.

— On a son signalement?

— Le voici : si vous voulez bien en prendre connaissance, vous ne conserverez plus aucun doute.

— Oui, oui, c'est bien lui! Maintenant tout s'éclaire : il avait un complice!

— L'homme de Londres...

— L'un a fui vers le Nord, tandis que l'autre se dirigeait vers le Midi. Ah! tenez, mon ami, voilà qui me soulage d'un lourd souci. Malgré l'évidence, je m'obstinais à douter. Je voulais croire encore à la probité, à l'honneur de ce malheureux. Mais maintenant je n'aurai plus d'hésitation. Il faut que l'on redouble d'activité et que les poursuites soient poussées avec une nouvelle ardeur. Laissez-moi ces télégrammes, je les relirai encore une fois, et avant une demi-heure je me rendrai au parquet.

M. Dumesnil s'éloigna sur ces mots, et M. Giral se disposait lui-même à sortir, quand il se rappela que le jardinier attendait.

Il donna l'ordre de l'introduire aussitôt.

— C'est toi, Germain? fit-il en l'apercevant; tu as à me parler? Eh bien! fais vite, mon ami, car je suis pressé.

Le jardinier jeta un regard à Jean qui ne s'était pas encore retiré et se rapprocha de son maître.

— Que monsieur m'excuse, répondit-il en baissant la voix, mais je voudrais que ce que j'ai à dire ne fût entendu que de lui seul.

— C'est donc grave?

— Je le crois.

— Eh bien! laissez-nous, Jean, dit M. Giral; je vous sonnerai si j'ai besoin de vous.

Germain était un vieux serviteur qui avait vu naître M. Giral et que l'on traitait comme s'il avait été de la famille.

Il était dévoué, discret; c'était peut-être la première fois qu'il prenait la liberté de se présenter ainsi chez son maître.

Ce dernier s'empressa de l'interroger.

— Jean est parti, lui dit-il vivement, nous sommes seuls. Tu as parlé de choses graves, hâte-toi de t'expliquer! De quoi s'agit-il?

— Il s'agit de la *Chambre rouge*, répondit le vieux serviteur d'un ton ému.

— La *Chambre rouge*! répéta M. Giral en frissonnant.

— Monsieur sait que personne n'y pénètre jamais et que c'est tout au plus si, une fois par mois, je vais donner de l'air au rez-de-chaussée et au premier étage.

— Oui, je sais cela...

— Ce matin donc, comme la journée s'annonçait bien, j'ai pensé qu'il fallait profiter de l'occasion et je me suis rendu au pavillon.

— Il y avait longtemps que tu n'y étais entré?

— Je l'avais visité la veille de la disparition de M. Gilbert.

— Continue! continue!

— Pour lors, je me suis d'abord occupé du rez-de-chaussée, et comme je n'y ai rien trouvé d'extraordinaire j'ai monté au premier étage; mais, avant d'en atteindre le palier, une remarque m'a frappé en me secouant d'un frisson

— Qu'est-ce donc?

— Sur les marches de l'escalier, il y avait des empreintes de pas.

— C'est impossible!

— Je me le disais aussi. Je n'y pouvais pas croire! Mais au bout de quelques minutes d'examen il n'y avait qu'à se rendre. C'étaient bien des empreintes de pas d'homme, et je les suivis jusqu'au seuil de la *Chambre rouge*! — Monsieur comprend, n'est-ce pas? ce qui devait se passer en moi en un pareil moment. Je voulus savoir... Je poussai la porte et j'entrai!...

— Et une fois là?

— Une fois là, les empreintes continuaient, seulement, plus confuses, formant deux ou trois sentiers gris qui allaient de la porte à la fenêtre pour revenir vers le lit, attestant l'agitation de l'homme qui s'était introduit dans cette chambre.

M. Giral avait tout à coup pressé son front de ses deux mains et une pâleur livide s'était répandue sur ses joues, pendant que sa poitrine se soulevait avec force.

— Après? après? poursuivit-il d'une voix profondément altérée. Poursuis! Que penses-tu toi-même de ce mystérieux incident?

— Moi! fit le vieux serviteur sur un ton singulier.

— Aurais-tu relevé de nouveaux indices?

— Peut-être.

— Tu pourrais dire quel jour cet homme, ce malfaiteur inconnu, a osé pénétrer dans le pavillon?

— A peu près.

— Parle alors ; ne dissimule rien de ce que tu sais.

— Monsieur m'y autorise ?

— Ah ! je fais mieux, Germain, je te l'ordonne !

Le vieux jardinier fit un effort énergique sur lui-même et reprit aussitôt :

— Puisque monsieur le veut, dit-il, j'ajouterai que, selon moi, la visite faite au pavillon doit remonter à la nuit même où le vol a été commis.

— Qui te donne lieu de le penser ?

— Ce que j'ai vu.

— Quoi ?

— Le lit était défait. Le malfaiteur avait dû s'y reposer quelques heures, et sur la couverture j'ai remarqué...

— Achève !

— Quelques taches de sang.

— Grand Dieu ! Là aussi... comme...

— Comme à la caisse...

M. Giral secoua le front d'un air farouche.

— Du sang !... murmura-t-il. Oh ! tu as raison... Ce doit être le complice de Gilbert !

— Le complice ? répéta Germain en levant lentement son regard vers son maître.

— Oui, oui, tu ignores cela, toi ? Eh bien ! apprends que Gilbert n'était pas seul. Nous savons depuis ce matin qu'il avait un complice qui a eu le temps de gagner l'Angleterre et de toucher à Londres vingt-cinq mille francs de bous du Trésor volés à notre caisse ! Mais l'attention de la police va être appelée sur cette nouvelle piste, et avant peu le misérable sera arrêté.

— Arrêté ! fit le vieux serviteur comme en un sanglot.

M. Giral le regarda avec étonnement.

— Sans doute, continua-t-il. Qu'y a-t-il là qui te puisse surprendre ?

Rien... rien !

— Je vais me rendre, de ce pas, chez le procureur impérial !

— Ah !

— Et dans une heure, la justice aura à son tour visité le pavillon et relevé les empreintes de la *Chambre rouge*.

Germain éprouva une sorte de commotion à ces paroles, et, par un geste heurté et lébrile, il plongea sa main dans la poche de son veston.

M. Giral l'observait de l'œil ; il le vit en retirer un objet qu'il lui présenta.

— Qu'est cela ? interrogea le maître.

— Un portefeuille, répondit Germain d'une voix basse comme un souffle ; un portefeuille que j'ai trouvé ce matin dans la chambre, près du lit.

— Le misérable l'aura laissé tomber pendant son sommeil.

— C'est probable.

— Donne! donne! C'est un document important. Avec ceci, nous pourrons enfin...

En parlant de la sorte, M. Giral avait pris le portefeuille des mains du jardinier, mais il y eut à peine jeté un regard qu'il recula, frappé d'épouvante.

— Mon Dieu! balbutia-t-il, éperdu. Est-ce un rêve? vais-je devenir fou?...

— Mon bon maître!

— Ah! tu l'as reconnu... toi aussi?

— Mais...

— Réponds!... réponds!...

— Si monsieur ne m'avait pas parlé d'une descente de police, je lui aurais caché ce portefeuille...

M. Giral prit sa tête affolée dans ses deux mains.

— O honte! murmura-t-il accablé. Ce coup manquait à mon malheur!... Que faire?... que devenir?... Ce n'est pas à moi cependant à dénoncer ce malheureux!... Oh! jamais! jamais!...

Il se redressa de toute sa hauteur; un éclair fauve jaillit de ses yeux.

Et saisissant brusquement le bras de Germain,

— Ecoute! dit-il d'un ton violent et âpre. Tu m'es dévoué, n'es-ce pas?

— Ah! demandez-moi ma vie! répondit le vieux serviteur avec force.

— C'est plus que cela qu'il me faut, insista M. Giral.

— Parlez, parlez, mon cher maître!

— Il faut que tu ne racontes à personne ce que tu as remarqué dans la

Chambre rouge.

— Je vous le promets.

— Que tu effaces, dès ce matin, les empreintes que tu y as relevées.

— Comptez sur moi.

— Et surtout, surtout, que tu fasses disparaître les taches de sang.

— Ce sera fait.

— Bien! Tu es, toi, le meilleur des serviteurs de ma famille! Quoiqu'il arrive, tu garderas un éternel secret sur cette aventure, et tu n'oublieras pas que l'honneur de la maison Giral est à ta discrétion!

Germain s'inclina sans répondre. M. Giral s'éloignait. Il le suivit jusqu'au seuil de la porte.

Arrivés là, les deux hommes s'arrêtèrent, et, au regard qu'ils échangèrent alors, un même tressaillement les secoua tous les deux.

— Oui, oui, je te comprends! balbutia M. Giral avec un geste égaré.

— Gilbert? prononça le vieux jardinier à voix basse.

— Le malheureux!



Il me flanque la main sur la figure. (P. 760.)

- Il sera condamné.
- Les preuves qui s'élèvent contre lui sont terribles!
- On me l'a dit...
- Voilà bientôt un mois qu'il a fui... Il ne doit pas ignorer que l'instruction est commencée. Tout l'accuse, rien ne le défend... Et, cependant, il se tait...

— Sans doute!... Mais enfin, s'il n'était pas coupable?...

— Est-ce possible?

— Si un autre que lui avait commis ce vol... si celui-là...

— Tais-toi! tais-toi! interrompit violemment M. Giral, ne fais part de tes soupçons à aucun être vivant... Tu l'as promis, tu ne manqueras pas à ta parole, car tu sais bien que je ne survivrais pas à cette honte!

Le vieux Germain baissa le front et n'ajouta plus un mot.

A partir de ce jour, M. Giral parut devenir plus soucieux et plus sombre. Il ne sortit que très rarement, se consacrant tout entier aux soins que réclamait la position de sa femme. On eût pu penser même, à voir la transformation qui s'opéra en lui, qu'il s'était tout à coup désintéressé de l'enquête poursuivie par la justice.

Au surplus l'état de ses affaires pouvait expliquer jusqu'à un certain point cette nouvelle attitude.

Le bruit qui s'était fait autour du vol avait effrayé les capitaux timorés. De nombreuses demandes de remboursement s'étaient produites, et il était facile de prévoir qu'avant peu la maison de banque se verrait contrainte d'en venir à une liquidation.

C'était la ruine à brève échéance, ruine sans déshonneur, mais inévitable et prochaine.

Aucun incident nouveau ne s'était d'ailleurs passé.

Le caissier n'avait pas donné signe de vie, on avait perdu sa trace sans espoir de la retrouver, et quant au prétendu complice dont la présence avait été signalée à Londres, dans la matinée du 16 octobre, ou n'y attacha pas d'autre importance, M. Giral ayant déclaré lui-même qu'il ne croyait pas opportun de s'y arrêter et qu'il ne voyait dans ce fait qu'une manœuvre du véritable coupable pour égarer la justice.

Les choses suivirent donc leur cours naturel.

Pierre Gilbert fut jugé à la première session des assises de l'Hérault, et comme il était en fuite, que personne ne se présenta pour le défendre, il fut condamné par contumace à quinze ans de travaux forcés pour abus de confiance et vol avec effraction.

Quelques mois plus tard, M^{me} Giral mourait en couches, et M. Giral, accablé par ce dernier coup, qui était certainement le plus cruel, quittait Montpellier avec les tristes épaves que lui laissait la liquidation de sa maison de banque; il allait se réfugier à Paris et tenter d'y réédifier une fortune pour l'enfant que Dieu venait de lui envoyer comme une suprême consolation.

Quant au condamné, nous dirons plus loin ce qu'il devait advenir de lui...

LII

C'est vers l'année 18.. que le capitaine Bellegarde vint s'établir à Morlaix.

Il arrivait d'Afrique où on lui avait fendu l'oreille brusquement; engagé volontaire, il avait conquis tous ses grades à la pointe de son sabre; à peine comptait-il cinquante-deux ans.

Sa mise à la retraite lui fut un crève-cœur: il n'y était pas préparé; habitué à la vie des camps, ne se doutant pas qu'il pût y en avoir une autre, il fut pendant quelque temps complètement désarçonné.

Renoncer à l'uniforme, se résigner à s'habiller en *pékin*, se plier à l'existence monotone d'une petite ville, il n'avait jamais songé à cela!

Toutefois, après les premières semaines de stupeur, il prit héroïquement son parti, et, par une belle après-midi de février, on le vit faire son entrée dans la bonne ville de Morlaix, le képi au front, la capote bien de roi serrée à la taille, le pantalon rouge, large de jambes, tombant étroit sur le cou-de-pied d'une botte armée d'éperons et portant sa croix d'honneur bien en vue sur sa poitrine.

Ce fut un événement.

Avant l'arrivée du capitaine, il n'y avait pas encore eu de garnison dans la plus jolie sous-préfecture du Finistère et l'uniforme ne s'y était jamais produit à l'état permanent.

Il n'en fallait pas davantage.

Où ne saura jamais à quel point l'oisiveté décuple la curiosité des gens: on en parla longtemps dans les magasins de la grande place, à la chambre littéraire, chez les libraires ou marchands de journaux, et pendant plusieurs jours on n'y connut guère d'autre sujet de conversation.

Mais c'est surtout au *café de Bretagne* que l'arrivée du capitaine produisit son effet.

Si les mœurs provinciales se sont modifiées depuis l'époque à laquelle se passe notre récit, il est certains établissements que le progrès a jusqu'à présent respectés et qui se présentent encore aujourd'hui, dans chaque chef-lieu d'arrondissement, avec leur physionomie d'autrefois, comme un spécimen des institutions obstinées du passé.

Le *café de Bretagne* est un de ces établissements.

Le voyageur qui, après y avoir pénétré en 1830, le visiterait de nouveau aujourd'hui serait assuré d'y retrouver la même clientèle autochtone, composée des mêmes contingents originaux, offrant à l'observation ces personnalités typiques qu'on chercherait vainement ailleurs et qui sont, pour ainsi dire, le produit

méthodique et régulier d'une sorte de végétation morale particulière à la province.

L'arrivée du capitaine offrit donc aux clients du *café de Bretagne* un sujet de longs commentaires et, pendant deux jours, la banalité ordinaire des conversations en fut sensiblement troublée.

Tout ce que l'on était parvenu à apprendre, c'est que le capitaine venait à Morlaix avec l'intention de s'y fixer; qu'il avait loué un appartement rue de Brest, et qu'il s'y installait depuis quarante-huit heures.

C'était insuffisant, on désirait en savoir plus long et la curiosité était vivement éveillée.

Le soir du troisième jour, la plupart des habitués étaient réunis, et la conversation venait de reprendre de plus belle sur le sujet qui intriguait tous les esprits? Il y avait là le gros Gervois comptable à bord du bateau à vapeur qui fait le service du Havre; Durocher, vieil employé à la manufacture des tabacs; Dumanoir, le caissier de M. Gautier, l'important banquier; enfin, le jeune vicomte de Fontenette, un irrégulier qui, dédaignant le cercle dont il faisait partie et où la gravité était de rigueur, venait de temps en temps au *café de Bretagne*, quand il s'ennuyait trop dans son manoir de Plourin.

Charmant garçon du reste, grand amateur de chevaux, chasseur passionné, et qui, après avoir perdu ses parents, faisait, à vingt-sept ans, le plus généreux emploi de ses cinquante mille livres de rente.

Depuis une demi-heure, on causait, et, vingt fois déjà, la question du capitaine Bellegarde avait été agitée, quand tout à coup la porte s'ouvrit avec un certain fracas et livra passage au petit Labadens.

Labadens était un jeune surnuméraire de l'enregistrement; il y avait une année à peine qu'il habitait Morlaix où, grâce aux excellentes références qu'il apportait, il avait, en quelques mois, conquis toutes les sympathies.

Il s'était notamment étroitement lié avec Fontenette, et ce dernier lui avait facilité l'accès du monde où l'on s'amuse.

— Ah! voici Labadens! dirent en même temps le gros Gervois et Durocher.

Labadens salua tout le monde d'un geste circulaire et alla serrer la main du vicomte.

Son visage rayonnait; un fin sourire relevait le coin de sa lèvre; il était évident qu'il apportait quelque nouvelle à sensation.

— Il y a deux jours qu'on ne t'a vu, lui dit le jeune vicomte; qu'es-tu devenu?

— Je suis allé aux nouvelles, répondit Labadens.

— Alors tu sais quelque chose?

— Je te erois!

— Parle donc! Hâte-toi! car nous sommes tous ici suspendus à tes lèvres!

Le vicomte disait vrai; tout le café s'était levé. On entourait Labadens, et ce dernier eut un petit mouvement d'orgueil bien légitime, quand il se vit l'objet de l'attention générale.

— Eh bien! reprit-il après un court silence, devinez qui j'ai reçu chez moi ce matin, comme je me disposais à me rendre à mon bureau.

— Serait-ce le capitaine Bellegarde? interrogea Gervois d'une voix oppressée.

— Lui-même, répondit Labadens.

— Il te connaît donc?

— Il a connu mon père qui était chef de bataillon dans le régiment où il a servi comme sous-lieutenant.

— Et il prend sa retraite à Morlaix? demanda Durocher.

— Si tu veux bien le lui permettre, répliqua Labadens.

Cependant le même sourire triomphant plissait toujours les lèvres de ce dernier. Le vicomte comprit que tout n'était pas fini, et que l'espiègle surnuméraire tenait quelque surprise en réserve.

— Enfin, que t'a dit le capitaine? insista le jeune gentilhomme; comment compte-il vivre? Le verrons-nous quelquefois parmi nous?

Labadens indiqua du doigt la pendule de la cheminée.

— Vous allez être satisfaits, dit-il, d'un ton important: quand huit heures sonneront à cette pendule qui a vu naître Doroche, je vous promets que le capitaine ne sera pas loin.

Un silence profond s'établit: l'émotion avait gagné tous les cœurs. Instinctivement, chacun se tourna vers la porte.

Puis, presque aussitôt, l'heure sonna!... Et quand le huitième coup eut jeté dans la salle sa vibration prolongée, on entendit un pas sonore s'appuyer sur les dalles du couloir par lequel on accédait au café...

Et le capitaine parut!

Le capitaine, robuste et trapu, les jambes arquées, le visage rasé de frais, la redingote soigneusement astiquée, avec un ruban rouge tout battant neuf au deuxième bouton du plastron.

Il vit bien que tout le monde le regardait; mais cela n'était point pour l'intimider. D'un regard vif et prompt, il parcourut les différents groupes de l'établissement et, quand il eut reconnu le petit Labadens, il marcha à lui et lui tendit la main.

— Eh bien! dit-il d'une voix bien timbrée, ne te l'avais-je pas dit?... Huit heures, heure militaire; me voilà!...

Et c'est ainsi que le capitaine Bellegarde fut présenté au *café de Bretagne*, dont il allait devenir le client le plus assidu et le plus choyé.

Car il ne fallut pas longtemps pour reconnaître que le capitaine était bien la meilleure pâte d'homme que l'on pût rêver.

En Afrique, il avait contracté de déplorable habitudes. Il buvait beaucoup sans se griser jamais; volontiers bretteur, il avait eu de nombreux duels; mais, au demeurant, caractère dévoué, naïf même, prêt à se jeter au feu pour ceux qu'il aimait.

Il devint, en peu de temps, le familier des jeunes gens de la ville et se lia avec le vicomte de Fontenette, dont l'amitié fut pour lui une véritable bonne fortune.

A un point de vue surtout...

Quoiqu'il n'eût jamais servi dans la cavalerie, Bellegarde adorait le cheval. En Afrique, il était monté; mis à la retraite, le cheval lui manqua tout d'un coup; avec sa faible pension, ce luxe lui était interdit, et ce lui fut un sujet de profonde mélancolie, qu'il ne sut pas toujours suffisamment dissimuler.

Fontenette, qui s'aperçut de sa tristesse, le sonda un jour adroitement et finit par lui arracher son secret.

— Oui, c'est ça! dit le capitaine en fouettant l'air de sa cravache; voilà ce qui me manque; vous avez deviné.

Puis, retenant un gros soupir, il ajouta :

— Quand on songe que, si je n'avais pas ma femme... je pourrais avoir un cheval!

Le lendemain de cet aveu, le vicomte mit à sa disposition une des plus belles bêtes de son écurie...

Et, dès lors, le capitaine fut heureux!...

Il faut dire aussi que la ville où il était venu s'échouer ne ressemble pas à tous les chefs-lieux d'arrondissement et qu'elle se recommande aux voyageurs par certains attraits spéciaux qui en font une résidence d'exception.

Vue du haut de l'audacieux viaduc qui la domine et auquel elle doit en partie sa notoriété moderne, elle apparaît tapie au fond d'une vallée étroite, avec ses rues tortueuses, en quelque sorte difformes, comme étranglée entre deux collines élevées qui l'ont évidemment arrêtée longtemps dans son développement, mais dont les rampes abruptes ont fini cependant par être conquises. C'est plus étrange encore que pittoresque; et si nous ajoutons que, par le fait de cette conformation topographique, toute la vie commerciale et industrielle de la cité, s'est forcément concentrée au cœur même de la ville, on comprendra sans peine quel degré d'intensité peuvent atteindre le mouvement, l'animation, la circulation qui y règnent incessamment.

Il n'y a peut-être que quinze mille habitants à Morlaix, mais entre six heures du matin et huit heures du soir ces quinze mille habitants traversent plusieurs fois par jour la jolie place plantée de tilleuls qui d'un côté touche au port

et de l'autre à l'hôtel de ville, un espace représentant au plus 3.000 mètres carrés.

Il serait oiseux de dire que le capitaine s'occupa une seconde des curiosités que Morlaix offre à l'admiration des touristes; et, s'il voulut bien faire une exception en faveur de la manufacture des tabacs, cela tient à des causes d'ordre privé dont la révélation mettra un dernier trait à la physionomie du vieux soldat.

L'homme n'est pas parfait, les capitaines non plus; or, à cinquante-deux ans, le capitaine semblait avoir conservé toute sa verveur, toute sa virilité, et l'âge n'avait pas encore oblitéré le goût qu'il manifesta de tout temps pour le sexe réputé faible. Or la manufacture des tabacs emploie environ deux mille cigarières pour lesquelles on n'a pas encore institué de prix de vertu, et il est de tradition parmi les jeunes gens de la localité d'aller assister, sur la grande place, au défilé de ces jeunes femmes qui, à la sortie de midi ou à celle de six heures du soir, traversent la ville en répandant sur leur passage la forte odeur du scaferlati et du maryland.

Le capitaine fit comme les jeunes gens, et bientôt il se fit remarquer par son assiduité à ce spectacle quotidien.

Au surplus, à partir du jour où il avait été admis dans l'intimité des clients du *café de Bretagne*, il régla sa vie comme s'il eût été encore au service, et durant son séjour à Morlaix, s'il se départit une fois de sa placidité ordinaire, ce fut dans une circonstance qui resta profondément gravée dans le souvenir de ceux qui furent témoins de l'incident.

C'était un soir.

On causait, on riait, on racontait les potins de la ville.

Le capitaine regardait jouer une partie de *trois sept*, tout en fumant sa pipe.

En ce moment, le jeune Caradec se tourna vers Fontenette qui allait se lever.

— A propos, dit-il vivement, est-ce vrai ce que l'on a dit tantôt?

— Quoi donc? dit Fontenette.

— Que tu viens d'acheter une propriété princière?

— Sans doute.

— Et où ça se trouve-t-il?

— A Montpellier.

— Si loin que ça!... Diable!... et pour une drôle d'idée...

Caradec n'acheva pas.

— A Montpellier!... avait répété le capitaine d'un ton rauque.

Et l'on s'était retourné étonné.

— Au fait, dit Dubuisson-Duchemin, le capitaine doit connaître cela. Est-ce que vous n'avez pas été en garnison à Montpellier, capitaine?

— Montpellier! répéta encore ce dernier, d'une voix enrouée par l'émotion.

— Eh! non! répliqua Labadens, le capitaine ne nous en a jamais parlé.

Bellegarde avait retiré sa pipe de ses lèvres et, énergiquement, il frappa de son gros poing sur la table.

— Si je ne vous en ai pas parlé, poursuivit-il, c'est que j'avais de bonnes raisons pour cela.

— Vraiment!... Ça doit être drôle. Contez-nous ça!

On s'attendait à quelque aventure salée, et, d'avance, on s'apprêtait à rire.

— Eh bien! acheva le vieux soldat avec un frémissement violent des lèvres c'est que dans cette ville, le 14 octobre 18.., le capitaine Bellegarde a reçu sur la joue gauche un soufflet qu'il n'a pas rendu! qu'il a dû garder pour lui et dont il n'a pas tiré vengeance!

Et, pendant qu'il parlait ainsi, ses moustaches s'étaient hérissées, une flamme intense brûlait ses yeux, toute la peau de ses joues s'était ridée en se retirant brusquement vers le front, imprimant ainsi à son visage une expression de féroacité inouïe qui rappelait le mufle irrité du tigre.

On ne riait plus.

— Bigre! balbutia le gros Gervois.

Le capitaine souffla bruyamment.

— Ah! ah! cela vous étonne, n'est-ce pas? reprit-il presque aussitôt... et vous ne vous attendiez pas à celle-là! Cependant rien n'est plus vrai. Oui, il y a quelque part un homme qui peut se vanter d'avoir appliqué sa main sur la joue du capitaine Bellegarde, sans que le capitaine Bellegarde l'ait coupé en morceaux après lui avoir passé son sabre à travers du corps.

— Et vous ne savez pas quel est cet homme? questionna Fontenette.

Le capitaine secoua la cendre de sa pipe sur l'ongle de son pouce et haussa les épaules avec un dernier éclair dans les yeux.

— C'était le soir, répondit-il; il faisait noir comme dans un four: je passais sur le trottoir dans je ne sais plus quelle rue, quand je suis bousculé par un homme qui sortait précipitamment d'une maison et qui manqua de me renverser. Je le traite d'animal; il me traite d'imbécile. Je veux l'empoigner au collet et il me flanque la main sur la figure!... Encore si ç'avait été le poing! Mais non. la main! Et pendant que je reste abasourdi, — le temps de le dire, mon homme avait disparu.

— Voilà qui est bizarre, fit Labadens.

— N'est-ce pas?

— Mais... le lendemain...

— Plus personne! Vous pensez si j'ai fouillé la ville, n'est-ce pas? J'ai mis tous les clampins de la police sur pied; la joue me brûlait, mille millions de tonnerre! Elle me brûle encore!



Il venait d'entendre le pas d'un cheval. (P. 763.)

— Et vous n'avez pas revu votre homme?

— Ah! ce n'est pas faute de l'avoir cherché!... à cette époque, j'étais fort lié, avec un brave garçon. Caminade, un baryton de beaucoup de talent, et très débronillard! à nous deux, nous avons remué Montpellier, et si nous ne l'avons pas trouvé c'est qu'il n'y'était pas... Ce cher Caminade! il était furieux du soufflet, comme s'il l'avait reçu...

— Mais depuis?

— Rien.

— Vous n'avez recueilli aucun indice.

— Aucun!

— D'ailleurs, si vous le rencontriez aujourd'hui, après vingt années...

Le capitaine eut un rugissement de fauve.

— Il y a vingt ans de cela, en effet, répliqua-t-il vivement. Je n'ai entrevu mon misérable que par une nuit noire; mais le jour où sa mauvaise étoile le remettra dans mon chemin, gare dessous!... Je vous f... mon billet qu'il passera un mauvais quart d'heure.

Ce fut tout.

On ne lui en demanda pas davantage, il n'en dit pas plus long, et jamais depuis il ne parla de Montpellier ni de l'homme au soufflet.

Or, par une belle matinée du mois de mai 1874, le capitaine Bellegarde sortit de Morlaix à cheval, la cravache à la main, et s'engagea, au pas tranquille du bel alezan qu'il montait, dans la route encaissée et ombreuse qui conduit au bois de Lesquiffou.

Le temps était superbe.

Le soleil tamisait ses rayons d'or à travers les branches d'arbres qui formaient un dôme de verdure au-dessus du chemin gris; un souffle de printemps agitait doucement les feuilles trempées de rosée, et il régnait de toutes parts un calme harmonieux et tendre qui invitait à la rêverie.

Mais le capitaine était peu sensible aux beautés de la nature; il avait des aspirations moins élevées, et ce n'était point précisément pour voir lever l'aurore qu'il s'éloignait de si bonne heure.

Il était rasé, brossé, astiqué avec un soin minutieux. Il devait y avoir dans les environs vers lesquels il se dirigeait quelque beauté rustique à laquelle il allait rendre ses devoirs, et l'allure placide dont il chevauchait disait assez qu'il savait être attendu.

Tout à coup, cependant, il releva brusquement les guides et se tourna pour regarder en arrière.

Il venait d'entendre le pas d'un cheval.

Un coup d'œil lui suffit pour reconnaître le cavalier, il s'arrêta et attendit.

C'était un jeune homme à la physionomie sympathique, à l'œil pénétrant et doux, au visage, encadré de cheveux abondants et noirs, et dont toute la personne respirait un grand air de distinction et d'intelligence.

Il s'appelait Paul Didier, était avocat et habitait la même maison que le capitaine.

Dès qu'il eut aperçu ce dernier, il vint à lui et lui tendit la main par un geste cordial et charmant.

— A cette heure et sur ce chemin ! dit le capitaine d'un accent de belle humeur. Il n'est pas besoin de demander où vous allez.

— En effet, répondit le jeune homme.

— Vous vous rendez à Lesquiffiou.

— C'est cela.

— Et à quand le mariage ?

— Dans trois semaines, capitaine.

— Heureux mortel !

Le jeune avocat eut un radieux sourire.

— Oui... bien heureux, vous avez raison ! dit-il ; aussi heureux que peut l'être une créature humaine en ce monde.

Le capitaine lui serra la main.

— Allons ! tout est pour le mieux, dit-il. Je ne veux pas vous voler votre temps... piquez des deux ; on vous attend... A ce soir !

— A ce soir ! répéta le jeune avocat qui s'éloigna sur ces mots.

Le capitaine le suivit alors quelques secondes du regard, et quand il l'eut vu disparaître, au premier tournant du chemin, il remua la tête et cingla l'air du bout flexible de sa cravache.

— Pauvre garçon ! murmura-t-il, si ce que Fontenette m'a conté hier est vrai... son bonheur n'aura pas duré longtemps.

LIII

Cependant Paul Didier avait pris le sentier qui conduit, à travers bois, jusqu'au château de Lesquiffiou, magnifique résidence appartenant à M. Gauthier, un des plus riches et des plus honorables banquiers du département du Finistère.

Paul Didier avait à cette époque vingt-cinq ans.

Après des débuts fort brillants devant le tribunal civil de Morlaix, il venait, tout récemment, d'obtenir à Rennes un succès éclatant, qui l'avait mis hors

pair. C'était évidemment une nature d'exception, un esprit d'élite. et quelques-uns de ses amis, — les plus enthousiastes, — le voyaient déjà député... puis ministre!

Ce qui, du reste, avait contribué à donner à sa personnalité un relief particulier, c'est qu'il était étranger à la localité; qu'il y avait vécu tout d'abord fort retiré et solitaire, et qu'on ne put jamais connaître s'il était riche ou pauvre, de quels parents il était né, ni enfin pourquoi il était venu un beau jour s'établir à Morlaix.

Ce mystère profita naturellement à sa notoriété naissante : on en parla beaucoup, il fut longuement discuté, et pendant que l'on s'occupait ainsi de pénétrer son secret, sa tenue correcte, sa science de jurisconsulte, remarquable chez un avocat si jeune encore, sa douceur, sa modestie même, ses qualités physiques sur lesquelles bien des gens dans tous les pays se contentent de juger un homme, éveillaient en sa faveur les plus sincères sympathies; six mois ne s'étaient pas écoulés qu'il avait acquis droit de cité et qu'on l'accueillait dans les salons dont l'accès était le plus difficile.

A vrai dire, Paul Didier les fréquenta peu : son seul souci était de poursuivre la carrière, sans se laisser détourner; en dépit de toutes les sollicitations dont il fut l'objet, il ne se départit presque jamais de ses habitudes de travail opiniâtre.

Une fois, cependant, il oublia sa prudence accoutumée et manqua à la réserve qu'il s'était imposée.

Un jour, à la suite d'une audience où il avait été très complimenté par ses confrères, il se rencontra avec le président du tribunal, un homme des plus distingués, pour lequel il professait une profonde estime.

Le magistrat lui serra affectueusement la main.

— Parblen! lui dit-il d'un ton amical, je vais profiter de l'occasion pour vous adresser des reproches.

— A moi! fit Didier étonné.

— Eh! sans doute!

— Qu'ai-je donc pu faire qui vous ait déplu?

— Rien... rien... rassurez-vous. Seulement, il y a déjà quelque temps que je me proposais de vous réprimander au sujet de votre sauvagerie.

— N'est-ce que cela? fit Didier en riant.

— N'est-ce pas assez? — Comment! à votre âge, avec vos qualités, quand toutes les sympathies vont à vous, vous fuyez le monde, vous vous enfermez dans votre solitude, sans qu'aucune considération puisse vous en arracher! Voyons, est-ce sensé, cela? et ne craignez-vous pas qu'à la fin un mauvais esprit n'en vienne à penser qu'il y a dans cette attitude plus d'orgueil peut-être que de véritable modestie?

— Ah!... vous ne le croyez pas!

— Non, certes... parce que je vous connais moi; mais les autres?

— Que m'importe ceux-là?

— Prenez garde! il ne faut mépriser personne.

Didier se prit à sourire.

— Mou Dieu! répliqua-t-il, je n'ai, soyez-en certain, aucun parti pris sur ce point, et je vous promets de tenir compte de vos observations dont j'apprécie toute la bienveillance.

— Faites mieux, dit le président.

— Quoi donc?

— Vous voilà sur le chemin des concessions; allez jusqu'au bout.

— Dites! dites!

— Dans huit jours, M. Gauthier donne une fête à Lesquiffiou, pour célébrer l'anniversaire de la naissance de sa fille. Je sais qu'il vous a adressé une invitation que vous trouverez en rentrant chez vous. Répondez-lui que vous acceptez, et jeudi prochain, à neuf heures du soir, j'irai vous prendre pour vous présenter.

— Je suis vraiment confus de tant de bontés.

— Est-ce dit?

— Il faut bien obéir à son président.

— A jeudi, alors?

— A jeudi!

Et Paul Didier était allé à Lesquiffiou, pour en revenir aux premières heures du jour, en proie au trouble le plus profond, heureux comme il ne l'avait jamais été et en même temps effrayé des sensations aiguës et du désordre énervant qu'il rapportait de cette fête.

C'était comme un rêve dont il ne pouvait se dégager; il revoyait les couples enivrés de jeunes gens et de jeunes filles tournoyer devant lui, sous l'aveuglante lumière des lustres; il aspirait les parfums capiteux du bal, et tout son être frissonnait encore au voluptueux bercement des valse de Mètra ou de Valdeuffel!

Mais ce qui ressortait surtout de ces impressions encore confuses, ce qui résumait pour lui les sensations multiples de cette nuit, c'était l'image charmante de M^{lle} Berthe Gauthier!...

Du moment où il l'avait aperçue, il n'avait plus vu qu'elle!

M^{lle} Gauthier entraît alors dans tout l'éclat de ses vingt ans : elle était grande, élancée, avec un front intelligent et, dans le regard, ces fugitifs effluves qui trahissent une nature ardente sous sa chasteté native.

Elle avait des lèvres d'un rouge vif où affluait un sang généreux et pur, des épaules d'une forme exquise, des mains et des pieds comme on n'en trouve plus que rarement dans les nobles faubourgs.

Un véritable chef-d'œuvre ; Paul avait été fasciné. Ce fut, en quelque sorte, une surprise du cœur et des sens, et quand il rentra chez lui, aux premières lueurs du jour, il lui sembla qu'il n'avait pas vécu jusqu'alors et qu'une nouvelle existence commençait pour lui.

A partir de ce moment, il revit M^{lle} Gauthier aussi souvent que les convenances le permettaient ; l'amour qu'il ressentait à l'état latent se développa peu à peu avec une intensité souveraine, et bientôt il n'eut plus d'autre pensée, d'autre rêve que d'en faire sa femme.

C'était insensé ! — Car deux obstacles insurmontables paraissaient devoir s'opposer à ce que la main de Berthe lui fût jamais accordée.

Le premier, c'était la fortune même et la position considérable de M. Gauthier...

Pour cette double raison, Berthe devait être recherchée par les plus grands noms, les meilleurs partis de la noblesse de province, et il n'était guère admissible qu'un pauvre avocat de chef-lieu d'arrondissement pût l'emporter sur ces rivaux titrés et riches.

D'ailleurs il y avait le second obstacle.

Le plus terrible !

Né de parents inconnus, Paul Didier avait été élevé mystérieusement jusqu'au jour où, devenu un homme, il était parvenu, à force de travail et d'énergie à s'imposer au respect et à l'estime publics.

Mais le non qu'il portait n'en restait pas moins un nom d'emprunt, et il fallait un amour soutenu par un bien grand courage pour accepter une pareille situation.

Cet amour et ce courage, Paul les trouva chez M^{lle} Gantier.

Pour tout dire cependant, il faut ajouter que ce ne fut pas sans de longues hésitations, sans luttes contre elle-même, qu'elle prit enfin le parti héroïque auquel elle s'arrêta.

Berthe avait été accoutumée jusqu'alors à l'adulation de tous : son père, qui l'adorait, n'avait jamais rien su refuser à ses caprices ; ses moindres désirs étaient accueillis et satisfaits sans la moindre observation, et elle était entrée dans le monde saluée par un concert de louanges enthousiastes auxquelles aucune critique n'était venue mêler sa note discordante.

Il en était résulté que la jolie enfant, livrée à elle-même, s'était laissé surprendre par la douce griserie des flatteries dont elle était l'objet, et que les meilleures qualités de son esprit et de son cœur en avaient été un moment menacées.

Elle devint en peu de temps impérieuse et altière, dédaigneuse et froide, et parut se faire un jeu d'attirer et de repousser tour à tour les nombreux prétendants qui se pressaient sur ses pas.

Elle était perdue peut-être; un seul sentiment pouvait la rendre à sa bonté native, et le jour où elle rencontra Paul Didier elle fut sauvée.

Elle avait souvent entendu parler de lui, mais c'est la première fois qu'elle le voyait. Elle savait l'estime générale qui s'attachait au jeune avocat; on lui avait dit qu'il était éloquent, que son talent lui assurait une brillante destinée, qu'enfin la distinction de ses manières égalait l'élevation de son esprit.

Sa curiosité était donc vivement excitée, et ce ne fut pas sans dépit qu'elle constata l'espèce d'indifférence avec laquelle Paul accueillit les premières invitations que lui avait adressées M. Gautier.

Aussi, fut-ce avec une certaine froideur calculée qu'elle le reçut, le soir où, pour la première fois, il se présenta chez le banquier; mais elle ne put se défendre cependant d'un étonnement presque naïf, quand il vint la saluer, assisté du président qui l'accompagnait. Quoiqu'elle fût légèrement prévenue contre le jeune avocat, elle était trop sincère pour ne pas s'avouer qu'elle le trouvait fort bien. Il était mis avec un naturel qui ne sentait pas la recherche, ne manifestait aucun embarras qui eût accusé une ignorance du monde, et répondait avec une simplicité du meilleur goût aux nombreux témoignages de sympathie dont on l'entourait.

Le vicomte de Fontenette, qui faisait une cour assidue à M^{lle} Gautier et était disaient-on, bien près d'être agréé par le père, n'avait certes ni plus d'élégance ni plus de distinction que Paul Didier.

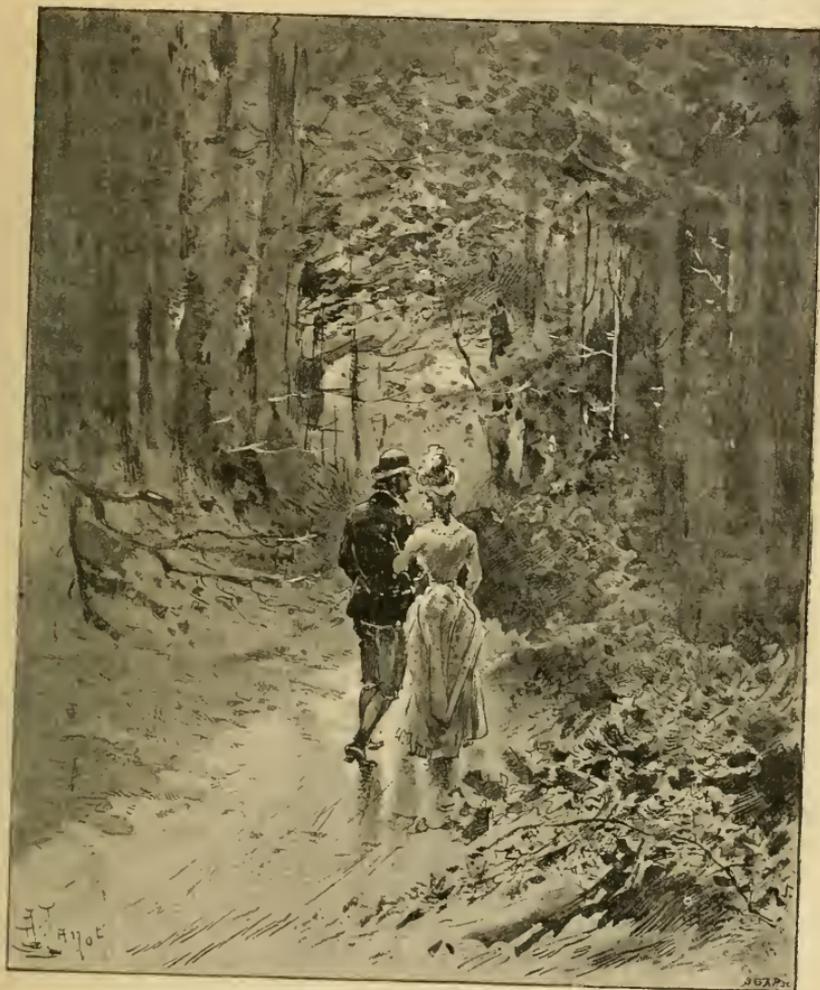
L'étonnement dont Berthe fut surprise profita au jeune avocat : c'était un événement dans sa vie de jeune fille, quelque chose d'imprévu, de troublant, une de ces impressions bizarres qui vous pénètrent brusquement et dont on ne se méfie que lorsqu'il est trop tard.

Dès le premier regard, elle se sentit subitement intéressée.

Paul Didier avait une de ces beautés dont le type n'est pas commun en province : son œil était particulièrement intelligent et vif; ses cheveux abondants et noirs faisaient ressortir la pâleur saine de sa peau, et il y avait sur son beau front mat comme un voile de tendre mélancolie qui témoignait d'une vie de travail, de luttés et sans doute aussi de chagrins discrètement dissimulés.

Il n'en faut pas tant pour éveiller l'intérêt au cœur d'une femme, et Berthe n'avait pas assez vécu pour concevoir la moindre défiance.

Au surplus, elle ne songea même pas à analyser ce qui se passait dans son cœur et dans son esprit. Elle se croyait trop sûre d'elle-même, elle était trop altière surtout, pour admettre qu'il y eût dans cette rencontre l'ombre d'un danger et, obéissant à son insu à quelque sentiment mystérieux, dont elle n'avait pas conscience, elle finit par mettre dans l'accueil qu'elle fit à Paul un abandon, une grâce invitante qu'elle n'avait pas toujours témoignée à ses prétendants les plus favorisés.



Ils allaient ainsi, délicieusement émus. (P. 771.)

On eût pu croire qu'elle voulait, par cette attitude, protester préventivement contre la défaillance dont, vaguement, elle se sentait menacée.

Mais, à partir de ce moment, elle devina qu'elle ne s'appartenait déjà plus ou que, du moins, une partie de son être appartenait à un ordre de sensations inconnues qu'elle n'avait point éprouvées encore.

Ce état tout nouveau pour elle troubla même si violemment la quiétude dont

elle avait joui jusqu'alors, que tout d'abord elle tenta résolument de se reprendre; elle se sentait comme diminuée, humiliée dans sa fierté et ne pouvait se résigner à accepter une pareille défaite.

Mais le sentiment auquel elle allait s'attaquer est de ceux qui ne composent pas facilement; le cœur a, dit-on, des raisons que la raison ne comprend pas toujours, et, au bout de quelques semaines, la pauvre enfant se voyait contrainte de s'avouer vaineue.

Aucune considération, aucun obstacle n'avaient tenu contre cet amour qui s'était emparé d'elle avec tant d'autorité, et, conséquente avec sa nature, elle avait apporté même une certaine audace provocante à aller au-devant des commentaires peu bienveillants auxquels sa détermination donnait lieu.

Une fois sur cette pente, elle ne devait plus reculer.

Et qui eût pu l'arrêter?...

L'opinion publique? Elle était décidée à la braver et n'avait pas d'ailleurs été accoutumée à en tenir compte.

Son père seul eût pu la retenir et tenter quelque résistance.

Mais M. Gautier était un vieillard maladif et triste, timide et doux, souvent sombre même. Il n'avait plus ici-bas rien autre que sa fille à aimer, et il n'est aucun sacrifice qu'il ne fût prêt à accomplir, du moment qu'il s'agissait de Berthe.

Après tout, qu'importait à cette dernière l'opinion du monde, non plus que l'opposition attristée de son père.

N'est-ce pas de son bonheur à elle qu'il s'agissait, et, dans cette question, où elle engageait toute sa vie, de qui devait-elle prendre conseil, si ce n'est de son cœur, c'est-à-dire du principal intéressé?

Didier était pauvre! Eh bien, elle l'enrichirait. Il n'avait pas de nom? Eh bien, il s'en ferait un qu'il saurait rendre noble et glorieux.

C'est ainsi que la généreuse fille répondit à toutes les objections, qu'elle triompha de tous les obstacles, et que finalement, au bout de quelques mois, son mariage avec le jeune avocat fut irrévocablement arrêté.

Et dès lors commença pour les deux fiancés une vie à part, faite de doux abandons et de sensations exquisés; roman délicieux dont ils n'entr'ouvraient encore que discrètement les chastes pages, mais dont le pénétrant parfum communiquait déjà à leur âme l'instinctif frisson des premières ivresses.

Didier, lui, semblait marcher dans un rêve.

Jusqu'alors il avait vécu au milieu des plus douloureuses réalités, n'osant même pas soulever un coin de ce voile sombre qui lui dérobaît le passé.

Il sentait bien qu'il devait y avoir une honte sur son berceau, mais jamais il ne lui était venu à la pensée d'accuser la mère coupable qui lui avait donné le jour. La vie cruelle que le hasard lui faisait, il l'avait acceptée sans amertume, couragement; résolu à ne rien attendre du passé, il s'était réfugié dans l'âpre

et austère solitude où se trempent les grandes âmes, et à force d'énergie, de travail, de vertu, il avait fini, ainsi que nous l'avons dit, par s'imposer à l'estime de ceux mêmes qui ne le connaissaient pas.

Son cœur, cependant, avait plus d'une fois saigné; bien souvent il avait pleuré à l'idée qu'il était destiné à vivre toujours seul et triste et son front s'était penché et avait pâli sous le poids des cruelles pensées qui hantaient ses nuits!

L'amour de Berthe avait changé tout cela.

Le jour était venu tout à coup... un vif rayon de lumière l'avait soudainement éclairé, et maintenant... il sentait une ivresse sans nom emplir son cœur naguère encore si désolé.

Tous les matins, depuis le retour du printemps, Paul quittait Morlaix et s'acheminait au pas tranquille de sa monture vers le château de Lesquiffion, où demeurait M. Gautier avec sa fille Berthe.

Berthe était matinale, depuis qu'elle aimait, et Didier ne manquait jamais de la trouver, chaque matin, à la corne du bois au milieu duquel s'élève le château, et où elle l'attendait.

Quand le ciel était pur et que le sol n'était pas trop trempé de rosée, Didier attachait son cheval à un arbre voisin; il prenait le bras de Berthe, et ils s'enfonçaient sous bois, devisant de leur union prochaine, de leur bonheur, pendant que la nature s'éveillait sous les premiers baisers de l'aube.

Tout chantait autour d'eux, comme en eux-mêmes; le printemps était dans leur cœur comme dans la nature. C'était une harmonie douce et reposée, profonde et calme, que rayait seul, de loin en loin, le cri effarouché de quelque oiseau subitement éveillé par le bruit de leurs pas.

Et ils allaient ainsi, délicieusement émus, se parlant à voix basse, quoique personne ne fût là pour surprendre leurs confidences, savourant la joie de s'aimer sans contrôle, également étonnés l'un et l'autre de cette plénitude de bonheur où leur âme s'enivrait.

Ni Berthe ni Paul ne s'imaginaient alors qu'un pareil ravissement dût jamais finir!

Or, ce matin-là, Robert arriva au rendez-vous accoutumé, et les choses se passèrent tout d'abord comme la veille.

Berthe l'attendait et, dès qu'il eut attaché son cheval à l'arbre que l'intelligente bête connaissait bien, il marcha vivement à la jeune fille, qui lui tendit les mains avec un gracieux abandon.

— Chère Berthe! dit-il d'une voix attendrie, en baisant les mains de la jolie enfant.

— Eh! comme vous voilà ému! répliqua Berthe avec une pointe de malice; il me semble que vous n'étiez point ainsi, hier matin.

— Ah! c'est que plus je vous vois, Berthe, et plus je vous aime.

— Eh bien, il n'y a pas de mal à cela.

— Ne raillez pas.

— Êtes-vous fou?

— Je crains de le devenir.

— Et à quel propos, mon Dieu!

Didier plaça le bras de Berthe sous le sien, et l'entraîna doucement sous bois.

— Venez, venez! dit-il; j'avais bien besoin de vous voir; j'ai passé une nuit mauvaise; j'ai été hantée par des rêves sinistres; j'avais peur, ce matin, de ne pas vous trouver à notre rendez-vous habituel.

Berthe l'enveloppa d'un long regard où elle mit tout son pur et profond amour.

LIV

— Paul, dit-elle, peu après, d'un ton presque grave, d'où vous viennent ces terreurs inattendues que rien ne justifie? Auriez-vous remarqué que je vous aime moins? redoutez-vous que je ne vous aime plus? Vos appréhensions sont d'un enfant, non d'un homme, et il n'est pas bon qu'il y ait de ces nuages sur l'aurore de notre bonheur.

— Vous avez raison... toujours, ma Berthe bien-aimée, balbutia Didier; mais si vous saviez...

— Je ne veux rien savoir, mon ami, ou plutôt... tenez, puisque l'occasion se présente...

— Non, non, pardonnez-moi! Voyez, je n'y pense déjà plus. Oublions cela.

— Parlons-en, au contraire... Car ce que j'ai à vous dire, moi, est peut-être plus sérieux que vous ne le croyez.

— Qu'y a-t-il donc? fit Paul presque effrayé de la tournure que prenait la conversation.

— Ecoutez-moi, reprit Berthe peu après, d'un accent ému; ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis frappée de cet état de votre esprit; évidemment vous êtes inquiet, et vous ne vous apercevez pas qu'en vous abandonnant de la sorte vous êtes bien près de devenir injuste envers moi.

— C'est vrai, je suis insensé, répliqua Paul. Mais j'ai tant de hâte que nous soyons à nous... que vous soyez à moi. Comment dire cela?... J'ai toujours peur que quelque obstacle imprévu ne vienne m'arracher ce bonheur auquel ma vie

est désormais suspendue ! Ce qui m'arrive est si inespéré ! J'étais si malheureux avant le jour où je vous ai rencontrée que je crains souvent d'être le jouet d'un rêve ! J'ai beau appeler à moi toute ma raison, il me semble que je suis à la merci d'un réveil qui me rejetterait brutalement dans la réalité.

Une ombre glissa sur le front de Berthe.

— Eh bien, dit-elle, c'est à propos de ces appréhensions dont vous êtes tourmenté que je veux vous parler, et j'entends qu'il n'y ait entre nous aucun malentendu ; vous êtes une nature loyale et franche, et moi, Paul, j'ai toujours eu horreur du mensonge et de l'équivoque. Écoutez-moi donc, mon ami, mon fiancé... et expliquons-nous avec une absolue sincérité, afin qu'il ne reste plus un doute dans nos esprits et que nous puissions nous engager en pleine sécurité dans la route que la vie va ouvrir devant nous. Le voulez-vous ?

— Qu'allez-vous me dire ?

— Je vais vous dire comment je vous ai aimé, de quels sentiments multiples s'est formé l'amour que vous m'avez inspiré, et quand je vous aurai ainsi fait connaître la femme dont vous allez devenir l'époux, j'espère que votre cœur sera enfin rassuré et que vous ne prendrez plus ombrage de votre bonheur même.

— Ah ! parlez ! parlez !

Il y eut un court silence.

Ils marchaient l'un à côté de l'autre sous le voile mobile et transparent que les arbres déjà touffus étendaient sur leurs fronts, pénétrés, à leur insu même, par le calme harmonieux de cette belle matinée de printemps, presque grisés par les senteurs saines et fortes que dégagent les prés verts et les frondaisons vierges.

— Jusqu'au moment où je vous ai rencontré, reprit peu après la belle jeune fille, je n'avais encore éprouvé aucune des émotions sérieuses de la vie. — J'ai été très gâtée par mon père qui s'ingéniait à écarter de mon esprit toute préoccupation qui eût pu l'attrister, et jusqu'à l'année dernière j'avais vécu sans m'inquiéter de savoir quel époux je choiserais parmi les prétendants qui, me disaient-ils, briguaient l'honneur de me donner leur nom.

J'étais si jeune ! j'avais bien le temps.

J'attendais donc sans impatience, quand le hasard vous amena une nuit au château de Lesquiffiou !

Ce fut un événement dans ma vie et j'éprouvai ce jour-là un étonnement dont je fus particulièrement agitée.

Je n'avais encore rien senti de pareil... et avec mon audace, ma fierté natives, dédaignant le danger que je courais sans m'en douter, je mis peut-être avec intention, plus d'abandon ou moins de réserve que d'habitude dans l'accueil que je vous fis.

C'est là ce qui me perdit, ou plutôt non, je veux être sincère, Paul — c'est là ce qui me sauva!

Car, si j'eusse agi autrement, je ne vous aurais pas connu comme vous méritiez de l'être et je ne vous aurais pas aimé comme je vous aime, c'est-à-dire assez profondément pour vous confier le bonheur de ma vie entière.

— Chère Berthe! balbutia Paul Didier.

Berthe eut un doux sourire.

— Ah! il faut tout dire cependant, poursuivit-elle. Cela n'a pas été tout seul, et je ne vous cacherai pas que j'ai essayé de lutter contre le sentiment si nouveau qui s'emparait ainsi de mon être tout entier!

Je me sentais comme blessée dans mon orgueil. Je songeais avec un frisson glacé à ce que dirait le monde, au chagrin qu'éprouverait mon père dont ma résolution allait ruiner les rêves longtemps bercés d'alliances aristocratiques... Ah! j'ai passé bien des nuits sans sommeil, mon ami! Mais Dieu m'a éclairée, soutenue, fortifiée; ma révolte n'a pas tenu, et j'ai été vaincue, parce que, après tout, je ne demandais qu'à l'être!

Et maintenant nous sommes irrévocablement l'un à l'autre; mon père s'est rendu à mes prières, le monde a approuvé mon choix, et dites, osez dire quel obstacle humain pourrait désormais nous séparer!

Rassurez-vous donc, mon grand enfant!... Chassez toutes ces pensées importunes auxquelles vous n'avez aucune raison de vous abandonner, et marchons avec confiance vers cet avenir qui s'ouvre devant nous!

Le jeune homme ne trouva rien à répondre à cette touchante confidence; il était ému, comme si le ciel même se fût ouvert devant lui!

Ils continuaient de marcher, doucement appuyés l'un sur l'autre, s'oubliant dans une extase muette, ne songeant pas à rompre ce doux silence qui berçait leur rêve enchanté.

Tout à coup Berthe se prit à tressaillir et quitta brusquement le bras de Didier.

— Qu'avez-vous? demanda ce dernier.

— Écoutez! fit Berthe.

— C'est la voix de Jobic.

— Et elle m'appelle, entendez-vous? Que peut-il être arrivé?

Berthe achevait à peine de parler, quand une enfant de quinze ans au plus parut au bout de l'allée qu'ils suivaient.

C'était Jobic.

Sorte de petite fadette bretonne, que Berthe avait remarquée, un jour, dans une des fermes que possédait son père, et qui l'avait séduite par sa grâce et sa beauté sauvages.

Elle l'avait prise à son service, et elle ne pouvait que s'en louer, car aucun

dévotionement n'eût pu égaler celui que l'enfant avait voué à sa jeune maîtresse.

Cependant Jobic venait de s'arrêter interdite; elle était pâle et essoufflée et comprimait de ses deux mains sa poitrine qui battait avec violence.

— Qu'y a-t-il? demanda Berthe intriguée; tu as couru?

— Oui, mademoiselle.

— Pourquoi?

— C'est que M. Gauthier vient d'arriver au château avec M. de Fontenette.

— Eh bien?

— Ils se sont enfermés tous les deux, et, au bout d'un instant M. Gauthier m'a appelée pour me dire de porter cette lettre... à M. Paul.

— Donne, donne cette lettre! dit ce dernier.

En même temps, d'une main fébrile, il déchirait l'enveloppe; mais dès les premières lignes il étouffa un cri de douleur et devint livide.

— Paul! s'écria Berthe qui l'observait.

— Lisez! répondit le jeune homme.

Et à son tour elle lut.

La lettre ne contenait que quelques lignes par lesquelles M. Gauthier invitait le jeune avocat à ne plus revenir.

C'était invraisemblable; il y avait là quelque odieuse machination.

On avait trompé son père! Berthe n'en pouvait croire ses yeux.

— Ah! je veux parler à M. Gauthier! dit Paul, sortant tout à coup de sa stupeur.

— Non! interrompit Berthe d'un ton résolu. Laissez-moi ce soin et soyez tranquille; je saurai, comme il convient, défendre notre bonheur.

— J'étais trop heureux... mes pressentiments ne me trompaient pas! Mais que peut-il s'être passé?

— C'est ce que je vais savoir. Calmez-vous et dans quelques heures, je vous enverrai Jobic.

— Ah! je vais l'attendre avec la plus mortelle impatience!

— Allez donc, Paul, mon fiancé, mon époux! J'ignore quel obstacle se dresse tout à coup entre nous pour tenter de nous séparer. Mais le cœur de votre Berthe n'est pas de ceux que les épreuves épouvantent, et ne craignez pas qu'un autre puisse jamais prendre la place que je vous y ai faite!

Paul baisa avec transport ses mains, qu'elle lui abandonnait, et, pendant qu'elle s'éloignait d'un pas rapide vers le château, il reprit tristement le chemin de la ville.

Malgré les assurances qu'il venait de recevoir, il était inquiet.

Qu'était-il survenu? A quelle cause attribuer cette rupture presque brutale? Quel motif grave avait pu pousser M. Gauthier à ce parti extrême et violent, qui était si peu conforme à ses habitudes de courtoisie?

Il n'y avait pas loin à chercher.

Si, en effet, M. Gauthier s'était résigné au mariage de sa fille avec Paul Didier, il n'en était pas de même des prétendants à la main de Berthe.

Un surtout, le vicomte de Fontenette, en avait conçu un vif dépit.

Il aimait, lui aussi, sincèrement, et n'entendait pas abandonner la partie sans lutte.

Il avait recherché les antécédents de Didier et relevé, dans le passé, tout ce qui pouvait jeter quelque lumière sur le mystère de sa naissance; tâche ingrate et difficile, à laquelle il se livra avec une véritable passion, et dont le résultat devait lui être favorable, puisqu'il avait abouti à la rupture qui venait d'avoir lieu!

Paul, cependant, n'avait rien deviné de ce qui se passait; et comment s'en fût-il douté?

Par un sentiment de dignité et de pudeur qui se comprend, il s'était toujours défendu contre le désir qui lui venait parfois de déchirer le voile qui couvrait son berceau. Qu'eût-il gagné, d'ailleurs, à la satisfaction de cette curiosité malsaine.

Des chagrins et une honte de plus!

Il avait préféré sa solitude studieuse et sereine, et bien qu'il eût souffert longtemps de cette position cruelle d'enfant sans famille, il n'avait jamais songé à maudire ceux à qui il la devait.

Mais aujourd'hui, après ce qui venait de se passer, la situation changeait brusquement. Il repassait avec amertume les années écoulées, les efforts tentés, les luttes soutenues, et il se demandait ce qu'il allait devenir et quelle existence serait désormais la sienne.

Il avançait lentement, comme à regret, écoutant malgré lui si Jobic n'accourrait pas pour le ramener au château.

A un moment, comme il tournait le coude du sentier pour reprendre la route départementale, il se trouva brusquement en présence du capitaine Bellegarde qui, comme lui regagnait la ville.

Le capitaine *avait de l'œil*, pour nous servir de son expression, et il remarqua tout de suite, l'altération des traits du jeune avocat.

Il vint à lui, la main tendu.

— Eh bien, dit-il, déjà de retour?

— Oui, répondit Didier, avec un geste accablé.

— M^{lle} Gautier n'est pas souffrante, au moins.

— Non, capitaine, non, Dieu merci!

— Enfin il n'y a rien de nouveau par là?

— Pourquoi me demandez-vous cela?

Le capitaine remua la tête.

— D'abord, parce que je vous trouve l'air un peu ému, répondit-il; et



Il était encore assis, le front dans la main. (P. 781.)

puis, il y a une heure à peine, j'ai vu passer le vicomte, et à lui, je lui ai trouvé l'air bien content... Ça ne signifie peut-être rien, mais ça m'a fait revenir quelques idées qui, depuis hier, me trottaient déjà par la tête.

- Que supposez-vous donc? interrogea avidement Didier.
- Moi, rien du tout... Seulement...
- Achevez!

— Eh bien, c'est cette diable de question de *père et mère inconnus* qui n'a jamais été tirée au clair, et ça, c'est un tort.

— Mais quand M. Gauthier m'a accordé la main de sa fille, il n'ignorait rien de ma situation.

— Peut-être.

— Expliquez-vous.

Le capitaine regarda son interlocuteur bien en face.

— Tant que votre père est resté *inconnu*, poursuivit-il après un court silence, la chose était nette, puisque vous étiez accepté ainsi. Mais la situation serait bien différente, vous le reconnaîtrez vous-même, si, à force de recherches on était parvenu à découvrir que ce père existe... parce que... il y a certaines circonstances où l'on préférerait n'avoir pas de père du tout.

— Que voulez-vous dire? balbutia Didier avec un frisson.

— Ne comprenez-vous pas?

— Vous savez quelque chose!

— Je ne dis pas non... mais j'ai promis d'être discret.

Paul porta ses deux mains à sa poitrine.

— Et vous préférez me laisser dans cette horrible anxiété qui me tue? dit-il, la voix altérée. Cependant vous êtes lié avec Fontenette; il a dû vous dire des choses que vous n'osez répéter... et si vous étiez réellement mon ami...

Le capitaine semblait ébranlé; il ne fut pas long à prendre son parti.

— Au fait, dit-il, vous avez raison. Après tout, vous ne tarderez pas à savoir la vérité, et il vaut mieux que vous la connaissiez tout de suite... Et puis, ça me fait quelque chose de vous voir si malheureux... car enfin, ce n'est pas vous qui êtes coupable.

— Coupable? De grâce!... par pitié!...

Le capitaine n'y tint plus.

— Apprenez donc, puisque vous le voulez, poursuivit-il, que Fontenette qui, lui aussi, est amoureux de M^{lle} Gauthier, a mis tout en œuvre pour faire la lumière sur votre naissance, et qu'il a découvert que votre père aurait été, autrefois, condamné comme voleur.

— Ah! il a menti!... Ce n'est pas vrai... Voyons, est-ce que vous croyez cela, vous, capitaine?

Le vieux soldat remua la tête.

— Le vicomte a bien des défauts, répondit-il, mais il n'est pas menteur: il serait incapable, même par légèreté, d'inventer de pareilles infamies... Il doit être sûr de son fait.

— J'irai lui demander les preuves...

— Vous en avez le droit... et vous avez encore celui de lui passer votre épée au travers du corps si vous jugez que les preuves ne sont pas suffisantes.

Dans ce cas, si vous avez besoin d'un second, vous savez?... le capitaine Belle-garde est à votre disposition, et vous penserez à lui!

— Merci, capitaine, merci! dit le jeune homme. A bientôt donc! Je vais réfléchir à tout cela.

Il piqua des deux et gagna rapidement la ville.

Il avait hâte d'être seul, pour reprendre possession de lui-même.

Mais une nouvelle surprise l'attendait à son retour.

LV

Il venait de pousser la porte de son cabinet, quand il s'arrêta interdit.

La petite Jobic était devant lui.

Jobic, l'enfant recueillie par Berthe! Sans doute celle-ci n'avait pas voulu le laisser plus longtemps dans l'horrible anxiété où elle le savait... et elle la lui envoyait pour le rassurer...

Il alla vivement à elle.

— C'est Berthe qui t'envoie? dit-il, les yeux et le cœur enivrés.

Mais, presque aussitôt, la parole s'arrêta glacée sur ses lèvres.

L'enfant avait ébauché un signe négatif.

— Non, monsieur Paul, répondit-elle tristement... C'est moi qui suis venue sans que personne m'ait rien ordonné.

— Qu'as-tu donc à m'apprendre?

— Voici... Tout à l'heure, en vous voyant partir si malheureux, j'ai pensé que vous seriez peut-être content de savoir ce qui s'est passé au château après votre départ.

— Ah! tu es bonne, toi!... Eh bien!... parle!... parle!...

— D'abord, poursuivit l'enfant, après que mademoiselle a eu parlé à M. Gauthier, elle est rentrée dans sa chambre et s'est mise à pleurer...

— Pauvre Berthe!

— Je ne l'avais jamais vue ainsi; elle était toute blanche... et mordait ses petits poings, tantôt défaillante, tantôt colère... Puis, tout à coup, elle s'est dressée en me regardant avec des yeux méchants... J'ai voulu lui dire quelques mots; elle m'a repoussée durement... et elle disait : « *Le misérable! me trouer aussi indigneusement... abuser de ma confiance, lui! lui! Ah! qu'il parte! Je ne veux pas le revoir... Il me fait horreur!* »

— Elle a dit cela?...

— Oui, monsieur Paul.

— Mais elle pense donc que je lui ai menti, que je connaissais le passé criminel!... C'est horrible!

Le malheureux prit sa tête dans ses deux mains par un geste affolé.

Il comprenait, après ce qu'on venait de lui apprendre, la suspicion infamante dont il allait être l'objet, et le sentiment de réprobation qu'il inspirerait à tous ceux qui l'avaient estimé jusque-là!

Il sentit une rougeur de honte lui monter au front.

Et pourtant il n'était pas coupable! il ne savait rien du passé et il pensait avec amertume que, si Berthe l'eût réellement aimé, elle ne se fût pas tant hâtée de le croire indigne!

La petite Jobic s'était tue, interdite, douloureusement affectée de l'accablement où elle voyait celui qu'elle s'était déjà habituée à considérer comme son maître; et elle attendait qu'il fût revenu à lui.

Enfin Paul s'aperçut de son embarras.

— Chère enfant, dit-il d'un ton attendri, combien je suis touché de la preuve d'attachement que tu viens de me donner!... Tu es dévouée et sincère, toi... tandis que les autres...

— N'avez-vous rien à dire que je puisse répéter à mademoiselle?

— Et que lui dirais-je maintenant?... Elle ne me croirait plus!

— Cependant...

— Non, Jobic, non. Ne lui dis pas surtout que tu m'as vu!... Cette catastrophe m'a surpris en plein bonheur. Il faut que je me recueille, que je réfléchisse. Ce que je ferai, je n'en sais rien encore. Mais quoi qu'il arrive, à quelque parti que je m'arrête, je n'oublierai jamais ce que tu as fait pour moi aujourd'hui.

Et, après avoir serré ses deux mains dans les siennes, il l'accompagna jusqu'à la porte qu'il ferma derrière elle.

Quelques secondes plus tard, il était seul dans son cabinet.

« Ce que je ferai, je n'en sais rien encore, » avait-il dit à la petite Jobic; et, en réalité, le malheur l'avait si brusquement frappé, qu'il avait peine à se retrouver.

Qu'allait-il faire? Quelle attitude allait-il prendre, devant cette cruelle révélation qui devait si profondément changer sa vie!

Quel triste avenir allait être désormais le sien!

Il n'avait d'autre perspective que l'isolement dans la honte; toutes les sympathies si péniblement conquises se retireraient de lui, et le chemin dans lequel il s'engagerait, quel qu'il fût, n'aurait d'autre issue que le désespoir, avec la mort comme dernier et suprême refuge.

La mort, elle ne l'effrayait pas.

Berthe avait donné l'exemple; déjà elle ne l'aimait plus, puisqu'elle l'accusait.

Mieux valait mourir que de vivre éternellement exilé dans le déshonneur.

Il y était résolu!

Toutefois un espoir obstiné lui restait. Il ne pouvait croire encore que Berthe l'abandonnerait de la sorte : — elle l'avait aimé ! Il lui semblait impossible qu'il ne restât rien dans son cœur de cet amour dont elle lui avait donné tant de preuves charmantes.

Il attendit ainsi jusqu'au soir, commençant vingt lettres qu'il déchirait, une fois achevées. Quand la nuit fut venue, il était encore assis à son bureau, le front dans la main, la poitrine oppressée, l'oreille tendue aux bruits du dehors.

Mais il n'avait vu personne !

Une solitude presque sinistre, régnait autour de lui et peu à peu d'autres pensées étaient venues, lui communiquant des sensations toutes nouvelles, et certaines visions étranges s'étaient alors présentées à lui.

Une surtout, plus poignante que les autres.

Son père !

Son père coupable, criminel !

Qu'était-il ? quelle faute avait-il commise ? pourquoi n'apprenait-il à le connaître que le jour où il fallait le maudire !

Élevé dans les environs de Montpellier par de pauvres fermiers qui avaient entouré son enfance des soins les plus tendres ; envoyé plus tard au collège jusqu'à l'âge de dix-huit ans, on ne lui avait jamais parlé de son père... et, de son côté, il s'était résigné à ne demander aucun éclaircissement sur un passé qu'on paraissait décidé à lui cacher.

A quoi bon, d'ailleurs, et qu'eût-il gagné à faire la lumière sur ce passé ?

Il était décidé à mourir. Qu'importait le reste?...

Il en était là quand on frappa à la porte de son cabinet.

Il se retourna en tressaillant et se leva :

— Entrez ! dit-il d'une voix altérée.

La porte s'ouvrit aussitôt et sa vieille bonne entra.

Il retomba lourdement sur son fauteuil.

— C'est toi, Ursule ? balbutia-t-il ; que veux-tu ? Aurait-on apporté quelque lettre pour moi.

Paul Didier s'efforçait de rester calme, mais son cœur battait à faire éclater sa poitrine.

— Non, monsieur, répondit la vieille femme ; seulement, il y a là quelqu'un qui demande à parler à monsieur.

— Qui cela ?

— Un étranger certainement, car c'est la première fois que je le vois.

— Qu'il revienne demain. Aujourd'hui, j'ai besoin d'être seul.

La vieille remua la tête :

— C'est bien ce que j'ai répondu, interrompit-elle. Mais la personne a insisté... et m'a chargée de vous remettre cette carte.

Le jeune avocat prit la carte et lut le nom qui y était gravé :

PIERRE GILBERT

Ce nom lui était inconnu et ne pouvait l'éclairer : il eut un mouvement d'impatience.

— Allons ! soit, dit-il, fais entrer. Je lui dirai moi-même que le temps m'est compté et je lui ferai comprendre qu'il est indiscret.

La vieille s'éloigna, et presque aussitôt l'inconnu pénétrait dans le cabinet.

LVI

A sa vue, sans qu'il eût pu expliquer ce qui se passait en lui, Paul éprouva une sensation bizarre, mêlée de curiosité et d'intérêt poignant.

C'était un homme de cinquante ans environ, grand, élancé, les cheveux grisonnants, dont les traits témoignaient, par leur altération, d'une vie de longues et cruelles épreuves; les yeux étaient doux et tristes; il y avait sur son front comme un voile d'amère mélancolie.

Il resta quelques secondes silencieux, enveloppant d'un regard profond le jeune avocat qui se taisait lui-même, en proie à une émotion singulière dont il cherchait vainement à se dégager.

Mille pensées affluaient à son cœur; ses tempes s'étaient prises à battre avec violence; à travers le trouble de son esprit, une sorte de divination s'emparait de lui et, comme par enchantement, éclaira tout à coup les ténèbres du passé.

Il se leva avec un cri.

— Mon Dieu ! c'est donc possible ! balbutia-t-il éperdu.

— Tu devines ? fit Pierre Gilbert.

— Vous ! ce serait vous !...

Et, par un geste qu'il ne put réprimer à temps, il se voila la face de ses deux mains.

Pierre Gilbert remua douloureusement la tête.

— Avant de juger ton père, apprends à le connaître, dit-il d'un ton grave.

— Ainsi c'est vrai ! murmura Paul accablé.

— Voilà près de vingt ans que j'ai disparu, voilà trois ans que je suis de retour, poursuivit Pierre Gilbert, et veux-tu que je te dise ce que j'ai fait pendant ces trois dernières années ?

Paul gardait un silence embarrassé; Pierre Gilbert l'observa un moment d'un regard attendri.

— Ah! j'avais bien envie de te voir cependant! reprit-il peu après; je savais que tu étais devenu un homme vaillant, studieux, éloquent. Je t'ai vu l'autre jour, à la cour d'assises, à Rennes, mais j'avais peur d'aller t'embrasser, et je me suis contenu. Car je n'ignorais pas qu'un seul oubli de ma part eût été pour toi la honte et le déshonneur.

— Ah! pourquoi cette crainte vous a-t-elle retenu? objecta Paul. Pourquoi avoir tant tardé à me faire connaître la vérité? Je n'en serais point aujourd'hui réduit au désespoir, et M^{lle} Berthe Gauthier n'aurait pas à douter de mon honneur et de ma loyauté! Tandis que maintenant tout m'accuse à mon tour; on croit que mon silence n'a été qu'un odieux calcul, et aucune voix ne s'élèvera pour me défendre.

Mais je suis bien résolu à ne point accepter cette honte. J'ai mon honneur aussi! Celui-là, je ne le laisserai pas entamer, et, quand vous êtes venu, voyez!... mon parti était pris; c'est dans la mort que j'allais me réfugier!

— Malheureux! s'écria Pierre Gilbert.

— Eh! que prétendez-vous que je fasse? répliqua Paul en pressant ses tempes avec force; quel autre conseil oseriez-vous me donner? Tenez! vous ne savez pas... jusqu'à présent j'avais vécu solitaire, portant le lourd fardeau de cette situation que vous m'avez faite! Je ne me plaignais pas!... Jamais un reproche ne m'est échappé qui vous accusât. L'étude me suffisait; aux heures de doute, je me retrempais dans le travail austère et fortifiant... Mais, un jour, une jeune fille se présenta à moi, qui se prit à m'aimer presque autant que je l'aimais, moi-même; je ne lui cachai rien... je ne voulais pas la devoir à un mensonge! Je lui dis que j'étais pauvre, que je ne connaissais ni mon père ni ma mère, et la pauvre enfant, qui pouvait prétendre à devenir marquise ou comtesse, n'hésita pas à préférer le déshéritement sans famille et sans nom!

Et vous croyez après cela que j'accepterais la vie avec le mépris de Berthe! Non! mille fois non! Je veux qu'elle apprenne que l'homme qu'elle a aimé n'était pas indigne d'elle, et elle verra bien, du moins, que je n'avais pas formé le criminel projet de lui faire partager l'héritage d'un passé coupable!...

Pierre Gilbert avait écouté sans interrompre.

Quand Paul Didier se tut, il se rapprocha de lui :

— Ainsi, dit-il à voix lente, comme s'il eût pesé chacune de ses paroles, tu es résolu?

— Vous en doutez!

— Tu veux mourir?

— L'honneur ne laisse pas d'autre issue.

— Peut-être n'as-tu pas assez cherché.

— Que dites-vous?

Paul Didier se sentit pris d'un intérêt subit.

Pierre Gilbert continua :

— Tu accuses ton père, poursuit-il, et tu le condamnes, comme l'ont condamné, il y a vingt ans, ceux qui l'ont jugé...

— Mais... balbutia Paul.

— De la part des jurés, cela semble naturel; je n'étais pas là pour me défendre, et tout s'élevait contre le malheureux qui avait disparu. Mais toi, Paul, depuis que tu sais que ce malheureux est ton père, pourquoi n'as-tu pas eu pitié? pourquoi la pensée ne t'est-elle pas venue qu'il pouvait y avoir eu erreur?

— Est-ce possible!

— Depuis trois ans, sais-tu ce que j'ai fait?

— Parlez! parlez!

— Je me suis rendu à Montpellier!... Je venais d'apprendre que j'avais été condamné, et je connaissais par la *Gazette des Tribunaux* tout ce qui s'était passé au cours des débats. Le jugement paraissait justifié de tout point : un vol avait été commis, et le caissier avait pris la fuite emportant un million. Les preuves abondaient; il ne semblait pas qu'il pût s'élever le moindre doute... et pourtant!...

— Achevez!

— Pourtant ce caissier était innocent...

— Innocent!...

— Depuis trois années, je n'ai pas eu d'autre but que d'en rechercher les preuves.

— Et vous les avez?

— Je te les apporte.

— Ah! mon père! mon père!

Paul voulut se précipiter dans ses bras; Pierre Gilbert le repoussa doucement.

— Non, dit-il, plus tard, quand tu auras acquis la certitude que ton père n'a pas cessé d'être un honnête homme, alors seulement tu pourras lui serrer la main.

Et déposant sur le bureau du jeune avocat une volumineuse enveloppe il ajouta :

— Voici le dossier complet; lis avec attention toutes ces pièces, compulse ces documents, et lorsque tu te seras éclairé comme tu dois l'être, nous parlerons du dernier devoir qu'il te restera à remplir.

— Quel devoir?

— Celui de rechercher le misérable qui, depuis vingt ans, nous a volé notre honneur.

— Vous ne le connaissez donc pas?



Ils prenaient passage à bord d'un grand steamer. (P. 788.)

— Le dossier est là ; lis-le jusqu'au dernier feuillet ; et demain nous pourrons causer plus utilement.

En parlant ainsi, Pierre Gilbert s'était levé.

— Vous partez ? fit Paul Didier.

— Je ne veux pas que l'on me trouve chez toi aujourd'hui, répondit Pierre Gilbert ; et puis, tu dois avoir hâte de vérifier si j'ai dit vrai.

Il ne se trompait pas. Paul était, depuis quelques secondes, dans un état d'impatience et d'anxiété indescriptibles. Ce dossier exerçait sur lui une sorte de fascination et l'attirait impérieusement. Il ne retint donc pas davantage Pierre Gilbert et, dès qu'il se vit seul, il ferma vivement la porte de son cabinet et alla s'asseoir à son bureau.

Qu'allait-il apprendre?...

L'innocence de son père, c'était sa propre réhabilitation auprès de Berthe ; et il tremblait que Pierre Gilbert ne l'eût trompé !

Alors, d'une main nerveuse, il ouvrit le dossier et en commença la lecture...

Onze heures sonnaient en ce moment à l'horloge de la ville, et jusqu'au jour il resta là, absorbé, palpitant, la poitrine et la tête en feu...

Quand il eut fini, il n'y avait plus une ombre dans son esprit.

Pierre Gilbert était innocent!...

L'histoire qui se dégageait de tous ces documents qu'il venait de lire était particulièrement dramatique et saisissante... roman d'amour doux et douloureux à la fois, et qui avait fini dans la douleur et dans le désespoir !

Nous en raconterons rapidement les principales péripéties.

L VII

Avant de venir se fixer à Montpellier, Pierre Gilbert habitait Paris où il avait connu et aimé une jeune fille dont la famille, originaire d'Amérique, passait en France une grande partie de l'année. Sarah Parker avait alors dix-huit ans à peine ; Pierre Gilbert venait d'entrer dans sa vingt-quatrième année.

A cet âge, le cœur n'a point encore appris à raisonner, et les deux jeunes gens s'abandonnèrent sans réfléchir à cette passion qui s'emparait d'eux avec un égal emportement.

Sarah Parker devait être un jour très riche ; Pierre Gilbert était lui-même dans une position de fortune relativement considérable ; et ils pouvaient espérer l'un et l'autre qu'aucun obstacle ne s'opposerait à leur union, le jour où tous les deux feraient aux parents de Sarah l'aveu de leur amour.

Malheureusement il n'en fut point ainsi, et un refus formel accueillit la demande du jeune homme.

Ce fut pour les deux amoureux un coup des plus cruels... Mais ils s'aimaient déjà avec un tel mépris des conventions sociales que ce refus, qui eût dû les abattre, ne fit qu'aviver leur amour ; Sarah surtout déploya, dans cette circonstance, une audace qui devait précipiter les événements, et, sous l'influence de l'éducation qu'elle avait reçue en Amérique elle n'hésita pas longtemps sur le parti à prendre !

Quelques mois plus tard, les deux amants se voyaient chaque jour dans un petit hôtel mystérieux, loué par Gilbert, et ils passaient là une heure bénie, sans contrôle, oubliant tout, s'oubliant eux-mêmes, comme perdus dans leur rêve enivré.

Cela dura une année environ, au bout de laquelle ils se virent brusquement arrachés à leur longue ivresse.

Sarah Parker allait être mère !

Que faire ? Qu'allaient-ils devenir ? Le réveil était terrible, et ils ne savaient plus à quelle résolution s'arrêter.

Cette fois encore, c'est la jeune fille qui montra le plus de décision et de force.

Le sentiment de sa maternité prochaine lui eût donné l'énergie nécessaire, si elle lui eût manqué ; elle s'ingénia, inventa mille prétextes, redoubla d'habileté et de ruse, et à la suite d'une maladie simulée, de complicité avec un vieux médecin de la famille à qui elle s'était confiée, elle put sauver toutes les apparences et remettre son enfant à Gilbert sans que personne eût deviné ce qui s'était passé.

Le principal danger fut donc ainsi conjuré ; mais les deux amants allaient avoir à supporter bien d'autres épreuves.

Quoique la délivrance de la jeune mère se fût accomplie dans le plus grand mystère, cependant certains bruits suspects étaient parvenus à la famille Parker, et, pour couper court à tout commentaire, on y avait résolu de retourner en Amérique, l'absence paraissant le meilleur moyen pour avoir raison de l'amour de Sarah.

La séparation fut particulièrement douloureuse pour la jeune mère ; mais son amour à elle, non plus que l'amour de Gilbert, n'était de ceux que l'absence peut entamer, et ils se quittèrent avec courage et sans appréhension de l'avenir.

Tandis que Sarah partit pour Washington, Pierre Gilbert allait s'établir à Montpellier, non loin du bourg où leur enfant était élevé.

L'absence devait durer une année à peine ; du moins ils l'espéraient.

Elle dura près de cinq ans !

Au bout de ces cinq années, pendant lesquelles Gilbert et Sarah n'avaient cessé de correspondre, la famille Parker revint enfin à Paris pour s'y fixer d'une façon définitive.

Sarah annonçait à son amant que, pour obtenir ce résultat, elle avait dû accueillir les soins d'un jeune Yankee qu'on lui destinait pour époux ; mais elle ajoutait qu'une fois en France, si son père persistait dans son intention de lui imposer ce mariage, elle n'aurait pas une seconde d'hésitation et qu'elle irait le retrouver.

A ces nouvelles, Pierre Gilbert se sentit ému plus qu'il ne l'avait jamais été ;

il avait besoin de sortir enfin de cette vie qu'il avait menée jusqu'alors : et son cœur s'attendrissait à la pensée qu'il allait revoir la délicieuse enfant qu'il aimait toujours.

Il n'attendit pas longtemps... Un matin, il reçut de Sarah une lettre où elle lui faisait connaître qu'elle avait pris un parti extrême, et que, le samedi suivant, elle serait près de lui.

Il prépara donc aussitôt son départ... envoya des instructions détaillées à la jeune femme, et, le samedi convenu, il quitta Montpellier pour aller la rejoindre.

La même nuit, ils se rendaient furtivement auprès de leur enfant qu'ils embrassaient à la hâte pendant son sommeil, et gagnaient l'Italie d'où ils s'embarquaient pour l'Amérique...

Dans les premiers moments, tout entiers à l'ivresse de se retrouver et de se rejoindre, ils ne pensèrent pas à autre chose... Pour eux, il n'y avait plus rien autre que leur amour ! Pierre Gilbert ne songea même pas à ce qui avait pu se passer après son départ : il avait laissé tout en bon ordre ; il ne pouvait concevoir aucune inquiétude sur ce point, et quand ils arrivèrent à New-York il n'avait pas eu une heure d'appréhension.

Ce qu'ils redoutaient surtout, c'étaient les recherches dont ils pouvaient être l'objet de la part de la famille Parker.

Aussi ne firent-ils que toucher à New-York et, après un court repos de deux ou trois jours ils prenaient passage à bord d'un grand steamer qui se rendait à Calcutta.

Une fois dans l'Inde, ils ne devaient plus avoir rien à craindre.

Et ils y vécurent, en effet, pendant plusieurs années, d'une vie modeste, tranquille, retirée, écartant avec soin tout ce qui pouvait leur rappeler le passé, enfermés dans leur amour comme dans une forteresse où aucun danger ne pouvait plus les menacer.

Hélas ! il n'y a pas de bonheur parfait en ce monde !

Un jour Pierre Gilbert, en rentrant à l'habitation qu'ils occupaient dans l'un des faubourgs de Calcutta, trouva la pauvre femme alitée et fort souffrante.

Pierre Gilbert appela un médecin à la hâte, et dès les premières constatations il fallut reconnaître que le cas était des plus graves et que les jours de la jeune femme étaient en danger !

Mais elle était si jeune, il y avait en elle une si puissante vitalité, elle aimait tant la vie, depuis qu'elle était réunie à son amant, que la lutte fut longue et qu'elle passa par des alternatives qui tantôt faisaient présager un dénouement terrible et prochain, et tantôt rendaient tout à coup le courage et l'espoir à ceux qui l'entouraient.

Cela dura trois ou quatre années pendant lesquelles Pierre Gilbert ne quitta

pas son chevet; elle était maintenant amaigrie et pâle. Ses grands yeux si doux s'étaient estompés d'un cercle noir; quand elle se levait, on l'eût prise pour un fantôme vivant.

Elle ne pouvait ni mourir ni revenir à la vie. Elle comprenait bien cependant que tout était fini. qu'elle ne devait plus espérer, et tout son cœur se brisait à la pensée du pauvre Gilbert qu'elle allait laisser malheureux et seul!

Et puis il y avait une autre pensée qui la minait :

Son fils!

L'enfant, qui était là-bas, bien loin, et qu'elle avait une envie folle d'embrasser.

Tout cela la tuait; elle devait finir par y succomber.

Et en effet, une nuit, elle s'éteignit doucement, la main dans celles de Pierre Gilbert, et sa dernière parole, son dernier souffle furent pour les deux seuls êtres qu'elle eût aimés en ce monde!

Ce dénouement était prévu, mais il frappa cruellement l'infortuné Gilbert, qui en fut un moment tout étourdi.

Jusqu'alors il n'avait jamais arrêté sa pensée sur un pareil malheur. Sa vie à lui, c'était la jeune femme qu'il venait de conduire pieusement à sa dernière demeure, et pendant quelques mois il repoussa l'idée, qui s'imposait pourtant, de retourner en France et d'aller y retrouver son fils.

Abandonner la tombe de la chère morte lui paraissait au-dessus de ses forces; ce n'est qu'après de longues luttes qu'il céda enfin et prit le parti de s'éloigner.

Quand il quitta le pays, ce fut avec la ferme résolution d'y revenir bientôt; et sur ce point il était bien décidé à ne pas faiblir.

Il était loin de se douter alors de ce qui l'attendait en France!

Et tout d'abord, il ne trouva plus son fils dans le bourg où il l'avait laissé. Les fermiers auxquels il l'avait confié étaient morts depuis quelques années, et nul ne put lui dire ce que l'enfant était devenu.

Alors il se rendit à Montpellier et s'informa de M. Giral.

Mais, dès les premières paroles échangées à ce sujet, il comprit qu'il lui fallait être prudent et qu'il avait dû se passer quelque chose où son honneur était intéressé.

On lui dit que M. Giral n'habitait plus Montpellier; que, à une époque déjà éloignée, il avait été victime de l'infidélité d'un caissier qui s'était enfui un jour, en emportant un million!

Qu'un désastre s'en était suivi; que M. Giral, après une liquidation d'où il était sorti ruiné, s'était réfugié à Paris, et que, depuis, on n'avait plus entendu parler de lui.

Le malheureux Gilbert écoutait sans parvenir à comprendre.

Un million ! on avait volé un million à la maison Giral et C^o !...

A quelle époque ? dans quelles circonstances ?

Il insista.

— Et il y a longtemps de cela ? interrogea-t-il avidement.

— Oh ! une vingtaine d'années environ.

— Et ce caissier ?... On l'a arrêté, condamné ?

— Non, c'était un malin ; il avait pris soin de fuir à temps.

— Qu'est-il devenu ?

— On n'a jamais pu savoir.

— Mais son nom ? On connaît son nom ?

— Parbleu !

— Quel est-il ?

— Pierre Gilbert !

Ce dernier garda le silence... une pâleur livide envahissait ses joues ; la sueur perlait à ses tempes ; ses oreilles s'étaient prises à bourdonner, comme s'il allait être frappé de congestion.

Pourtant une chose lui restait encore à connaître... et il voulait tout savoir !

Il fit donc un énergique effort sur lui-même, et d'une voix ardente et basse :

— Pierre Gilbert ! répéta-t-il ; alors on l'a jugé ?

— La belle affaire !... il était aux antipodes à ce moment, et avec le million qu'il avait emporté... le misérable se moquait pas mal du reste.

— Vous avez raison. Et... il a été condamné ?

— A quinze ans de travaux forcés !

Ce fut le coup de grâce. Pierre Gilbert n'avait plus rien à apprendre ; il rentra précipitamment à l'hôtel, la marche heurtée, en proie au trouble le plus violent, le col de son pardessus relevé, comme s'il eût eu peur d'être reconnu et jeté en prison...

Le rouge de la honte empourprait maintenant ses joues...

Lui, condamné !... lui, forcat !... Etait-ce possible ?... comment cela s'était-il fait ?...

Un million ! on avait constaté un déficit de un million dans sa caisse !

Il savait bien, lui, qu'il n'y avait pris que les cent mille francs qui représentaient son cautionnement et qui, après tout, lui appartenaient.

Que s'était-il donc passé ? comment les jurés avaient-ils pu se tromper ou être trompés ?...

Mystère impénétrable, qu'il voulut s'expliquer...

Et alors, tout d'un coup, une pensée lui vint, à laquelle il s'attacha comme à une branche de salut.

Pourquoi M. Giral n'aurait-il pas profité de l'occasion qui se présentait pour

commettre lui-même ce vol dont un concours inouï de circonstances faisait si manifestement peser la responsabilité sur le caissier en fuite?

La disparition mystérieuse de Giral, après la condamnation de Pierre Gilbert, le soin qu'il avait pris depuis de cacher sa retraite, tout enfin témoignait d'une attitude embarrassée, comme celle d'un homme qui a une faute à dissimuler.

Il fallait chercher, remonter le cours des vingt années écoulées, relever avec attention tous les détails des débats de la cour d'assises, Là, devait être la lumière; Pierre Gilbert s'y consacra tout entier.

Il passa deux années dans les environs de Montpellier, écoutant, interrogeant, s'informant, auprès des personnes qui avaient connu M. Giral, de ce que ce dernier pouvait être devenu.

Ces investigations, menées avec une opiniâtreté que rien ne rebutait, lui permirent de reconstituer à nouveau le dossier de l'affaire, et bientôt la vérité lui parut se dégager.

Il y avait surtout deux faits importants sur lesquels ne planait plus aucun doute.

Le premier, c'était le vol!

Celui-là était incontestable, et on ne pouvait logiquement l'attribuer qu'au caissier, puisqu'il avait pris la fuite et n'avait jamais donné signe de vie.

Mais le second fait était plus singulier, et il lui parut surprenant qu'on n'y eût pas attaché plus d'importance.

Au cours des investigations, on avait constaté que, deux jours après le vol, un bon du Trésor provenant de la maison Giral, avait été présenté et touché à Londres par un sieur Georges Darbois.

Quel était cet homme? — Un complice sans doute.

Pourquoi alors s'était-on arrêté? et quelle influence avait empêché qu'on ne poussât plus loin.

Dans l'état d'esprit où se trouvait Pierre Gilbert, sous l'empire des soupçons qui lui étaient venus, il pensa que M. Giral ne devait pas être étranger aux agissements de la police et qu'il avait entravé son action, dans la crainte qu'on ne finît par découvrir le vrai coupable!

Si ce n'était pas encore la vérité, il y avait là de fortes présomptions.

Mais comment arriver à la certitude complète, décisive, qui lui manquait.

Son embarras était extrême; obligé à une grande circonspection pour ne pas donner l'éveil, il n'avancait que lentement dans ses recherches, lorsque enfin, un jour, un renseignement inattendu lui parvint, qui allait faire la lumière sur les dernières obscurités.

Il venait d'apprendre que M. Giral habitait un des cinq départements de la Bretagne, qu'il y exerçait la profession de banquier et que, depuis dix années,

il y avait institué un établissement de crédit qui avait exceptionnellement prospéré.

On le disait riche à plusieurs millions.

Plus de doute, Pierre Gilbert ne s'était pas trompé : le coupable ne pouvait être que Giral.

Et, désormais convaincu, il était parti pour la Bretagne.

Mais une première déception l'y attendait...

Quand il demanda, à Rennes, où il trouverait M. Giral, banquier, il lui fut répondu qu'il n'existait en Bretagne aucune maison de ce nom !

Il comprit tout de suite que son ancien patron avait dû prendre un nom d'emprunt, et il commença aussitôt de nouvelles recherches.

Seulement, une grande joie lui était réservée, qui allait, momentanément du moins, suspendre ses investigations.

Son fils !

Dès son retour en Europe, ç'avait été sa première pensée.

Il s'était informé, avait mis en campagne des agents intelligents et actifs, et, quelques semaines après son arrivée à Rennes, on lui faisait savoir que Paul Didier habitait Morlaix et qu'il y exerçait avec éclat la profession d'avocat.

Ce lui fut une consolation bien douce, après les dures épreuves qu'il avait traversées, et, faisant trêve un moment aux désirs de vengeance dont il était sollicité, il partit, toute affaire cessante, pour la petite ville où il devait retrouver son enfant.

L VIII

Paul Didier resta quelques minutes ému, presque épouvanté, par la lecture qu'il venait de faire.

L'impression qu'il en avait reçue était multiple, et nous pouvons ajouter : des plus bizarres.

A l'examen des documents qu'il avait sous les yeux, il avait bien acquis la certitude que son père était innocent ; les preuves étaient irréfutables, et il se disait avec orgueil qu'il saurait, lui, avocat estimé et déjà célèbre, faire rendre à Pierre Gilbert la justice qui lui était due.

Mais était-ce là un acte suffisant, et pour que la réhabilitation fût complète n'était-il pas nécessaire, indispensable, que le vrai coupable fût en même temps démasqué et désigné aux tribunaux.

Mais le vrai coupable ! où était-il, où le chercher ?

Il avait bien trouvé dans ce dossier de mystérieux indices qui l'avaient



Et prit, d'un pas résolu, la direction de Lesquiffiou. (P. 800.)

particulièrement frappé, et sur lesquels son attention anxieuse s'était arrêtée à plusieurs reprises.

Il avait retenu notamment que certaines valeurs appartenant à la maison Giral, négociées soit en France, soit à l'étranger, étaient revenues tantôt avec la signature de Georges Darbois, tantôt avec celle de Giral lui-même.

Quel était ce Darbois? quel était ce complice qui avait poussé l'audace jusqu'à prendre le nom du banquier de Montpellier?

Plus il y songeait, plus son trouble augmentait; parfois même une sueur glacée montait à son front. Sa poitrine se soulevait avec effort; une lueur d'effroi sillonnait son regard.

Giral!

Il lui semblait que ce nom ne lui était pas inconnu; qu'il l'avait déjà entendu prononcer, et chaque fois qu'il le murmurait à voix basse, un frisson de fièvre secouait ses épaules.

C'est à peine s'il dormit quelques heures. Quand il se leva, le jour était venu déjà depuis longtemps; il se jeta à bas de son lit, encore bouleversé des visions de la nuit.

Tout son passé avait traversé ses rêves; il avait revu son père; il avait assisté à la condamnation du malheureux; puis ç'avait été le tour de sa vie à lui, jusqu'au moment où il avait rencontré Berthe!

Au souvenir de cette pure image, il fut sur le point de défaillir.

Était-ce bien possible?

Berthe l'avait abandonné; elle le condamnait sans l'entendre et le repoussait impitoyablement.

Ah! elle était bien heureuse, elle, d'avoir été élevée par un père dont l'honneur planait au-dessus de tout soupçon!

Tout à coup il s'arrêta au milieu de la chambre, et ses deux mains se portèrent vivement à ses lèvres, pour étouffer un cri près de lui échapper.

Qu'était-il survenu?

Un éclair avait traversé son esprit; il en était resté comme foudroyé.

Il se rappelait!

Ce nom de Giral... c'est chez Berthe qu'il l'avait entendu prononcer...

A quel propos? Il n'eût pu le dire; mais c'était bien ce nom-là, et pas un autre.

Quel lien existait donc entre M. Gautier et l'homme qui, vingt années auparavant, habitait place du Peyrou, à Montpellier?

Il s'assit accablé devant son bureau.

On eût dit qu'un coin du voile qui lui cachait la vérité se soulevait peu à peu... et je ne sais quel sentiment l'envahissait tout entier.

Machinalement, d'un œil presque distrait, il se remit à parcourir le dossier qui était devant lui et reprit une à une toutes les pièces qui le composaient; à chaque instant, son agitation s'accroissait davantage; une lueur intense brûlait son regard, ses doigts frémissants enfouaient leurs ongles dans le velours du bureau.

C'est qu'aussi il retrouvait là certains détails qui la veille lui avaient paru obscurs et qui s'éclairaient à présent d'un jour nouveau.

Ce n'étaient encore que des indices, mais ils pouvaient devenir terribles;

Paul Didier se sentait entraîné malgré lui vers la vérité redoutable; et à mesure qu'il avançait sur cette pente, où il ne pouvait plus se retenir, il sentait une secrète épouvante s'emparer de lui.

De quoi avait-il donc peur?... d'où venait qu'il hésitait?

C'est que, depuis qu'il se livrait à ce nouvel examen, il s'était passé une chose étrange, invraisemblable, monstrueuse.

Et Paul en était arrivé à penser que le vrai coupable pouvait bien être connu du père de Berthe.

Il se releva effaré et tremblant... et se mit à parcourir la chambre, en proie au désordre le plus violent.

Il ne pouvait croire encore à cette épouvantable révélation... Ce n'est pas après la douloureuse épreuve de la veille qu'il oserait, à son tour, condamner sans l'entendre le malheureux qui, lui aussi, était peut-être innocent!

Il en était là, quand on frappa discrètement à la porte.

Il alla ouvrir.

C'était Pierre Gilbert.

— Mon père!... s'écria le jeune homme qui, par un mouvement spontané, alla se jeter dans ses bras.

— Tu as lu?... fit Pierre Gilbert en étouffant un sanglot de bonheur.

— Ah! comme vous avez dû souffrir, mon Dieu!

Pierre Gilbert essuya deux larmes qui coulaient le long de ses joues...

— Enfin tu as lu?... répéta-t-il avec force.

— Oui, mon père... répondit Paul.

— Alors, ta conviction est faite?...

— Et je jure que je vous ferai rendre justice!

Pierre Gilbert remua lentement la tête.

— Cela ne suffit pas! répondit-il d'un ton ferme.

— Je vous comprends, et je n'ai garde d'oublier celui qui, depuis vingt ans, vous a volé votre honneur!

— Tu ne le connais pas.

— Je le connaîtrai!...

— Comment feras-tu?

— Ce soir même, je pars pour Montpellier!... C'est là que le crime a été commis, c'est là que je dois retrouver la trace du coupable.

— Mais j'y suis allé, moi... et je n'ai rien trouvé.

Paul eut un geste de défi.

— Vous, mon père, cela se comprend, répliqua-t-il vivement; vous n'avez agi qu'avec une timidité qui s'explique par votre situation même; vous avez peur d'être reconnu; vos investigations ont été forcément insuffisantes; tandis que moi, je vous promets que je réussirai... Je suis avocat, j'ai l'habitude des affaires

judiciaires, et si je n'arrive pas à la découverte de la vérité, nul autre que moi n'y réussirait davantage.

— Alors tu es bien décidé?

— Ayez confiance, mon père. La justice vous doit une éclatante réhabilitation, et dussé-je consacrer toute ma vie à cette mission, soyez assuré que vous l'aurez complète!

Pierre Gilbert resta quelques secondes à contempler son fils d'un regard voilé de larmes, puis sa poitrine se souleva péniblement et il ferma les yeux, comme si une douloureuse sensation l'avait tout à coup frappée au cœur.

— Et Berthe? balbutia-t-il d'un ton pénétré et tendre.

Paul se cacha la tête dans les mains.

— Ah! ne parlons pas d'elle!... murmura-t-il en mordant ses lèvres pour ne pas éclater.

— Tu l'aimes?

— Jusqu'à en mourir, si elle doit cesser de m'aimer.

— Tu ne l'as pas revue?

— Non.

— Elle ne t'a rien fait dire?

— Rien!

— Elle a honte. Elle croit que tu l'as trompée; que, connaissant l'ignominie du passé, tu as surpris son amour par un odieux mensonge.

— Non, ne l'accablez pas! interrompit Paul; Berthe m'aimait; elle avait foi en moi, et quand elle a appris l'horrible vérité!... Ah! qui donc n'eût été humilié comme elle? Elle est altière; son honneur, l'honneur de son père, n'a jamais été entamé. Le coup a été terrible et l'a frappée en plein cœur. Mais lorsqu'elle se sera retrouvée dans ce désastre dont elle a dû être ébranlée, l'amour reviendra dans son cœur plus calme, et, qui sait? peut-être ne m'aimera-t-elle que davantage au sortir de cette cruelle épreuve!

— Dieu le veuille! répondit Pierre Gilbert. Je vais attendre ton retour avec une mortelle impatience. J'ai peut-être tort de te laisser partir seul.

— Détrompez-vous. Votre présence à Montpellier serait un obstacle à la liberté de mes recherches.

— Tu veux que je reste?

— Je vous en prie.

— Qu'il soit donc fait selon ta volonté. Mais tu me tiendras au courant de ce que tu vas tenter?

— Je vous le promets.

— Et moi, de mon côté, je te ferai connaître ce qui se passera ici pendant ton absence.

— C'est cela!

— A bientôt, alors!

— Oui, oui, à bientôt, et comptez sur moi comme je compte sur vous!

Et le père et le fils se quittèrent sur ces mots.

A peine Pierre Gilbert eut-il disparu que Paul Didier procéda à la hâte aux préparatifs de son départ.

Ces préparatifs demandaient d'ailleurs fort peu de temps, et en moins d'une heure tout fut terminé.

Comme il bouclait sa valise, un bruit se fit derrière lui; il se retourna vivement.

La porte s'était ouverte sans qu'il eût rien entendu, et il se trouva en présence du capitaine Bellegarde.

A sa vue, un éclair de satisfaction illumina ses traits.

LIX

Le capitaine avait dû apprendre bien des choses depuis la veille, et Paul se sentait pris d'une envie folle de connaître ce que l'on disait dans la ville, et surtout ce qui se passait au château de Lesquiffiou.

— Je ne m'attendais pas à votre bonne visite, dit-il sur un ton de vive émotion, mais je suis bien heureux de vous voir.

— C'est ce que j'ai pensé, répondit le capitaine, et voilà pourquoi je suis venu; je ne suis pas de ceux qui abandonnent leurs amis dans la peine.

— Je n'ai pas douté de vous!

— Vous avez eu raison; d'ailleurs j'étais persuadé que vous deviez avoir soif de nouvelles.

— Vous en avez?

— Je vous crois! Ah! ce n'est pas pour dire, mais ça fait un rude potin: Vous savez, en province...

— Alors toute la ville sait...

— La ville n'ignore rien et les commentaires vont leur train; toutefois je pense bien que ce n'est pas là ce qui vous intéresse le plus.

— En effet.

— Ce qui vous tient au cœur, c'est ce qui se passe à Lesquiffiou.

— Qu'avez-vous appris?

— J'ai vu ce matin le vicomte de Fontenette.

— Que vous a-t-il dit?

Le capitaine s'était assis : il alluma un cigare, lâcha une forte bouffée de tabac et reprit peu après :

— D'abord, dit-il, il paraît que ça ne va pas bien du tout pour vous, au château.

— Berthe?...

— M^{lle} Gautier est dans un état d'irritation indescriptible ; elle est humiliée, elle pleure, ne veut voir personne et vous accuse de l'avoir odieusement trompée. Le vicomte de Fontenette s'est très bien conduit ; il voulait lui parler, sinon pour plaider votre cause, tout au moins pour atténuer vos torts, si tant est que vous en ayez ! Il a été impitoyablement repoussé. M^{lle} Gautier s'abandonne évidemment à la surexcitation qu'elle éprouve, et dont le temps seul pourra avoir raison. Quant à M. Gautier, il est atterré. Vous avez dû remarquer qu'il n'était pas folâtre d'ordinaire : depuis l'événement, il est presque devenu sinistre ; on croirait que ça l'a frappé encore plus que sa fille ! D'un côté comme de l'autre, la situation est donc des plus mauvaises.

— Et le vicomte, que dit-il ?

— Dame ! lui, il n'est pas fâché de l'aventure, et c'est bien naturel ; il aime M^{lle} Gautier ; il ne vous voyait qu'avec peine, agréé par la famille et adoré par l'enfant. Maintenant, tout est changé et il a de fortes chances pour vous succéder.

— Mon Dieu ! perdre Berthe, renoncer à elle, c'est horrible !

— Malheureusement, il n'y a pas d'autre parti à prendre.

— Qui sait ?

— Qu'espérez-vous encore ?

Paul passa ses deux mains nerveuses dans ses cheveux.

— Ce que j'espère, capitaine ? répondit-il, le front éclairé comme par une lueur divine ; eh bien, je vais vous le dire !

— Expliquez-vous !

— Si ce qui vient de se passer était le résultat de la plus épouvantable des erreurs ! Si le malheureux condamné n'était pas coupable ! Si enfin j'avais en mains les preuves irréfutables de son innocence !... Prétendriez-vous encore que j'ai tort d'espérer, et l'opinion publique refuserait-elle toujours de rendre l'estime et la considération à mon père réhabilité ?

Le capitaine ne fumait plus : il s'était mis à regarder son interlocuteur avec attention, et son oeil s'allumait sous ses sourcils froncés.

— Oh ! oh ! dit-il en frisant la pointe de sa moustache, voilà qui serait une autre paire de manches. Mais ce n'est là, n'est-ce pas, qu'une supposition ?

— En ce qui touche l'innocence de Pierre Gilbert, répondit Paul, c'est une certitude ; quant au vrai coupable... je ne tarderai pas à être complètement édifié sur son identité

— Que ferez-vous?

Paul indiqua la valise qu'il avait déposée près de son bureau.

— Qu'est cela? interrogea le capitaine.

— Ne le devinez-vous pas?

— Vous partez?

— Demain matin.

— Et où allez-vous?

— A Montpellier.

— Montpellier! répéta le capitaine avec un soubresaut.

Et ses paupières se prirent à battre.

— Que comptez-vous y faire? ajouta-t-il en devenant tout à coup songeur.

— Je ne sais encore bien précisément... Mais c'est là que mon père a été jugé, et il faudra bien que je découvre à la suite de quelles manœuvres criminelles il a pu être condamné.

— Vous ne connaissez personne dans la ville où vous vous rendez?

— Personne, en effet.

— Vous auriez besoin d'avoir près de vous un ami dévoué et sûr.

— Eh! sans doute... Mais cet ami dévoué, où le trouver?

— Eh bien! et le capitaine Bellegarde, donc?

— Vous!

— Croyez-vous qu'il ne soit plus bon qu'à mettre au rancart?

— Quoi! vous consentiriez...

— Parfaitement.

— Mais... M^{me} Bellegarde?

Le capitaine hésita un instant à croire que le jeune avocat parlât sérieusement.

— M^{me} Bellegarde, répondit-il simplement, est accoutumée à se passer de moi, comme je me suis fait moi-même une habitude de me passer d'elle. Elle ne peut donc être une objection, et si vous m'acceptez pour compagnon...

— Oh! avec joie!

— Alors, c'est dit. Du reste, ne vous mettez pas en frais de reconnaissance pour les petits services que je puis être appelé à vous rendre. C'est à Montpellier que j'ai reçu, il y a vingt ans, le soufflet dont je vous ai parlé, et il me semble que ça me retrempera de revoir les lieux où ça s'est passé. Là-dessus, je ne veux pas être indiscret. Vous avez vos affaires; moi, j'ai les miennes, et il faut être debout de bonne heure. A demain donc, mon cher ami, et tâchez de bien employer votre nuit.

Dès que Paul Didier se trouva seul, il se reprit à songer à son départ.

Il allait s'éloigner, quitter Morlaix, abandonner Berthe à toutes les suggestions de la colère et de la honte.

Quand reviendrait-il? Quel résultat l'attendait au bout des nouvelles recherches auxquelles il allait se livrer? surtout, que penserait Berthe de son départ, qui ne pouvait manquer d'être commenté à l'égal d'une disparition?

Il était agité et nerveux. Son cœur se brisait à l'idée que le lendemain il partirait sans avoir revu Berthe, sans lui avoir dit l'espoir qui lui était venu; enfin, sans tenter de se justifier du calcul odieux dont on l'accusait.

Alors un désir effréné s'empara de lui.

Pourquoi, profitant de la nuit sombre, ne gagnerait-il pas le château de Lesquiffiou et n'irait-il pas, une dernière fois, contempler cette demeure où il avait été si heureux, où il avait formé de si doux rêves?

Ce n'est pas certainement l'espoir de rencontrer Berthe qui l'attirait ainsi vers le château; il savait bien que c'était là une chose impossible; mais il lui semblait qu'il partirait moins désespéré, s'il pouvait, ne fût-ce que pendant quelques minutes, se sentir près d'elle, et voir, à travers la nuit, la lumière briller à la fenêtre de sa chambre.

C'était peut-être une grande imprudence qu'il allait commettre, mais la tentation était trop forte; il en éprouvait une véritable obsession, et, ne voulant pas réfléchir davantage, il jeta un pardessus sur ses épaules, descendit dans la rue et prit d'un pas résolu la direction de Lesquiffiou.

Cependant, voici ce qui se passait au château à l'heure où Paul s'éloignait de Morlaix.

LX

Depuis la veille, Berthe n'avait pas quitté sa chambre.

Le coup avait été terrible! La nuit s'était passée sans qu'elle pût goûter une heure de repos; elle se demandait si elle n'était pas le jouet de quelque abominable rêve, et cherchait à se dégager des horribles visions dont elle était terrifiée.

Elle! Berthe Gautier! recherchée, adulée, adorée par tout ce qu'il y avait d'élevé, d'honorable, dans le monde titré ou riche...

En une seconde, tout s'était écroulé dans la honte!

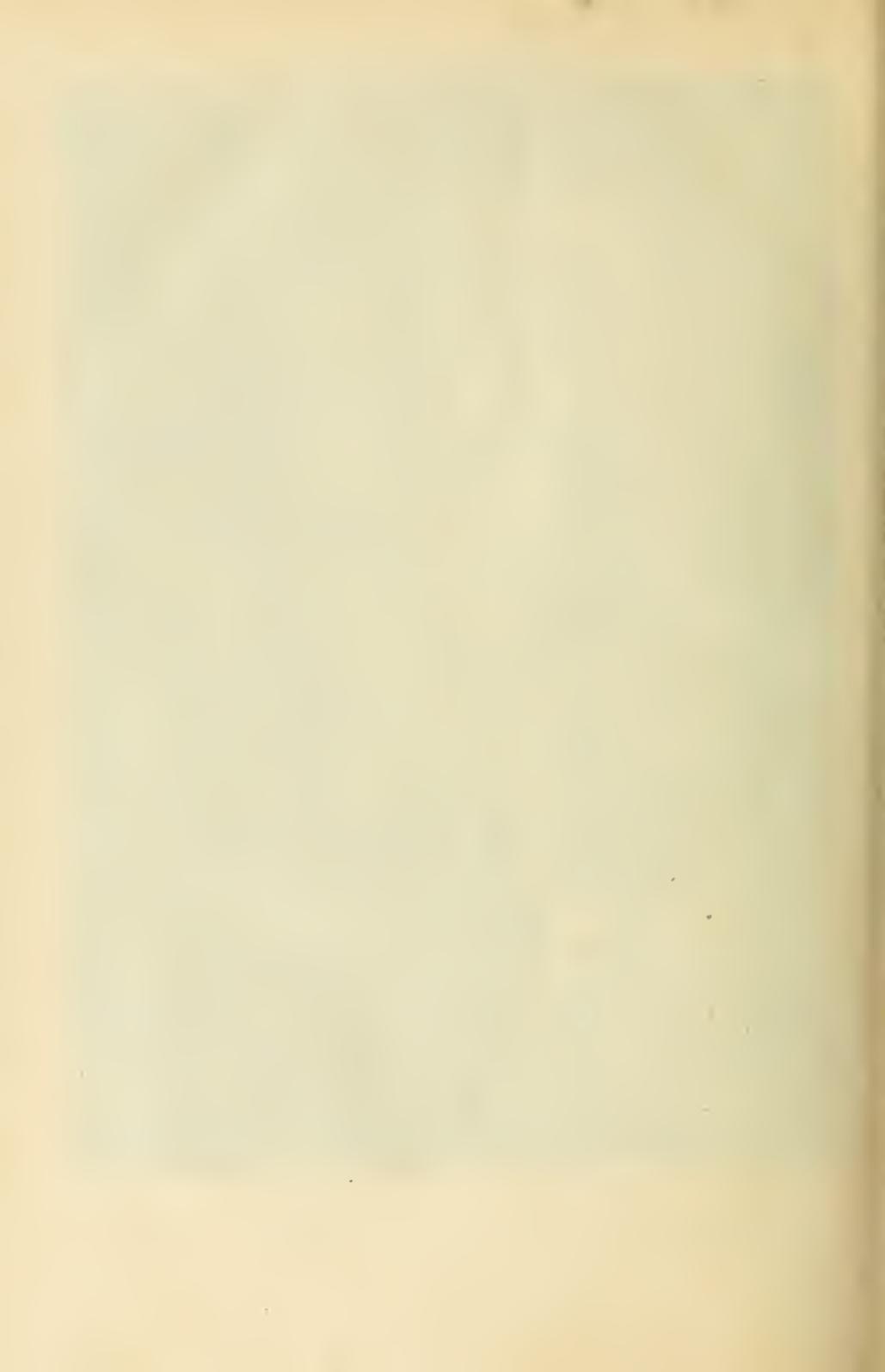
On avait accepté qu'elle aimât un bâtard... et voilà que maintenant ce bâtard avait un état-civil et qu'il se trouvait être le fils d'un forçat!

Quelques jours de plus, elle devenait sa femme!...

La pensée seule de cet accouplement monstrueux, lui communiquait des frissons d'épouvante!



Jobic était toute rouge, sa poitrine haletait. (P. 803.)



Et lui! Paul! comme il s'était montré habile comédien, dans le rôle infâme qu'il avait joué!

Tous ses agissements lui revenaient à cette heure et prenaient une signification effroyable!

Elle se rappelait ses paroles, son trouble, le jour de leur dernière entrevue. Il avait hâte, disait-il, que Berthe fût à lui. Il craignait quelque obstacle imprévu, il avait peur de quelque danger inconnu.

Quoi de plus clair?

Il savait tout! Il redoutait une révélation foudroyante et ne simulait l'impatience du bonheur que pour mieux tromper celle qui avait mis en lui toute sa foi!

Qu'allait-elle faire désormais? Sa vie était brisée; ce souvenir pèserait éternellement sur son cœur. Où irait-elle cacher le ridicule et l'humiliation d'une telle situation?...

Elle n'avait voulu recevoir personne. Qu'y aurait-elle gagné? Des condolances hypocrites, de banales ou ironiques consolations.

Mieux valait la solitude.

D'ailleurs elle trouvait une âcre volupté dans l'excès même de son abandon; elle prenait plaisir à aviver, de ses propres mains, la douloureuse blessure dont saignait son cœur!

Elle n'avait excepté que Jobic.

Elle savait qu'elle était aimée sincèrement, profondément, par cette enfant à demi sauvage: devant elle, elle pouvait pleurer sans contrainte, laisser parler son désespoir, ne rien cacher du désordre auquel elle s'abandonnait.

Son père s'était présenté à plusieurs reprises dans la journée; elle l'avait fait supplier de ne pas insister pour la voir, et il s'était retiré.

On lui avait dit pourtant que M. Gautier n'était pas moins atterré qu'elle-même; qu'il était bien malheureux, lui aussi, de l'événement; mais elle n'avait pas cédé.

Enfin, le soir, une détente s'effectua; les premières ombres de la nuit enveloppaient le château; un silence presque sinistre régnait alentour; elle se sentit gagner par un sentiment de défaillance qui la surprit elle-même.

Elle comprenait que cette situation ne pouvait durer, qu'il fallait à tout prix en sortir, et une fois sur cette pente, elle devait aller jusqu'au bout.

Jobic venait d'entrer; elle l'accueillit d'un regard plus doux et plus invitant.

Jobic était toute rouge; sa poitrine haletait; il était évident qu'elle avait couru.

— Qu'as-tu donc? demanda Berthe. D'où viens-tu ainsi?

Jobic avança timidement de quelques pas et releva ses cheveux qui s'étaient embrouillés sur son front.

— Que mademoiselle me pardonne, répondit-elle ; c'est que j'ai couru.

— Pourquoi ?

— J'étais au bout du parc.

— A cette heure !

— Oh ! je n'y étais pas seule.

— Qui s'y trouvait avec toi ?

— C'est...

— Ton amoureux, peut-être ?

L'enfant se prit à sourire.

— Oh ! ça non, pour sûr ! répliqua-t-elle ; mais tout de même...

— Achève !

— Mademoiselle va me gronder.

— Deviens-tu folle ?

— C'est que j'avais rencontré la petite *Soïse* et qu'elle m'a appris bien des choses.

— Qu'est-ce donc que la petite *Soïse* ?

— Mademoiselle sait bien ? La fille à la vieille Yvonne qui fait le ménage de M. Paul.

Berthe tressaillit ; depuis la veille, c'était la première fois que ce nom tombait dans sa solitude.

Ses dents mordirent ses lèvres.

Il y eut un long silence.

— Mademoiselle m'en veut ? reprit Jobic en faisant encore quelques pas.

— Moi ! interrompit Berthe d'un ton nerveux.

— C'est que *Soïse* m'a dit bien des choses qui, peut-être, intéresseraient mademoiselle.

— Que m'importe !

— Il paraît que le père de M. Paul est au pays.

— Que dis-tu ?

— Depuis hier.

Berthe bondit de sa place, l'œil en feu, la lèvre crispée, le front plein d'éclairs.

— Ah ! ceci manquait à ma honte ! s'écria-t-elle en pressant ses tempes de ses deux mains ; désormais elle sera complète... ce n'était pas assez de l'indignité du fils ; il me fallait subir encore l'infamie du père ! Mais qu'espèrent-ils donc, les misérables, et jusqu'où prétendent-ils pousser l'audace et la lâcheté ?... Voyons, voyons, dis-moi tout ! Maintenant je veux savoir : le père est ici, dis-tu ? Que vient-il y faire ? Quels projets médite-t-il ? Quel nom honorable a-t-il volé pour mieux cacher celui sous lequel il fut condamné ? Tu te tais ! N'as-tu pas entendu ?... Parle donc, puisque je te l'ordonne !

Jobic était restée un moment interdite sous la violence de cette injonction. Mais elle reprit bientôt son assurance et osa affronter le sombre regard de sa jeune maîtresse.

— Le père s'appelle Pierre Gilbert, répondit-elle. Quoiqu'il ait été condamné, il paraît qu'il n'est pas coupable... et il n'est venu trouver M. Paul que pour lui apporter les preuves de son innocence.

Berthe eut un rire amer.

— Oui, c'est cela, balbutia-t-elle en se tordant les mains; la comédie continue : cet homme spéculé sur quelque odieuse supercherie ; son audace égale son aveuglement ! Mais lui ! lui ! le fils de cet homme ! il va prêter les mains à ce dernier mensonge, soulever un nouveau scandale !... ajouter à la honte d'hier celle de demain !

— Oh ! ne dites pas cela, mademoiselle, fit l'enfant avec un geste suppliant ; car vous vous repentiriez plus tard d'avoir été injuste. M. Paul est incapable de vous faire de la peine, et la preuve, c'est que demain, il sera parti !

— Parti ! répéta Berthe.

— Il quitte Morlaix...

— Où va-t-il ?

— A Montpellier ?

— Dans quel but ?

— C'est là que son père a été condamné.

Berthe retomba sur le divan, muette, le sein gonflé, le regard fixé au parquet, comme perdue abîmée dans quelque sinistre rêverie.

Elle resta ainsi quelques minutes ; puis, tout à coup, elle releva le front.

Elle venait d'entendre M. Gautier l'appeler à travers la porte.

D'un signe rapide, elle congédia Jobic.

— Va ! dit-elle ; laisse-moi ! je veux voir mon père. Quand il se sera éloigné tu viendras me retrouver.

Jobic alla ouvrir aussitôt, et M. Gautier entra.

Berthe courut cacher sa tête sur sa poitrine.

— Chère enfant, dit le vieillard, ah ! j'avais bien besoin de te voir ! Comme te voilà changée !... tu as souffert, pauvre chère adorée. Mais il faut te calmer, Dieu te donnera la force de supporter cette cruelle épreuve.

Berthe sanglotait ; ses joues étaient baignées de larmes.

— Oui, dit-elle, Dieu me fera cette grâce... D'ailleurs, j'ai votre honneur où me réfugier... Celui-là, au moins, peut défier tout soupçon et imposera respect à tous... Car, vous ne le savez peut-être pas encore, un nouveau scandale nous menace !...

— Qu'est-ce à dire ?

Berthe eut un rire saccadé :

— Ce n'était pas assez du fils, répliqua-t-elle avec amertume ; il paraît que nous aurons le père.

— Eh quoi!... il a osé!... fit M. Gautier en tressaillant. Qui t'a dit cela?

— Jobic.

— On l'aura trompée.

— Je ne pense pas.

— Cependant...

— Cependant, mon père, cet homme est depuis hier au pays ; il s'appelle Pierre Gilbert... et on assure qu'il apporte à son fils les preuves de son innocence!

M. Gautier eut comme un éblouissement et porta ses deux mains à sa poitrine.

Berthe le regarda avec surprise.

— Qu'avez-vous ? interrogea-t-elle en se rapprochant.

— Rien, rien, répondit M. Gautier avec un embarras visible. C'est que ce que tu me racontes là est si invraisemblable... si impossible!...

— Vous croyez?

— Je n'en veux d'autre preuve que ce que je viens d'apprendre à l'instant, moi-même.

— Qu'est-ce donc?

— Paul quitte Morlaix!

— Vous savez cela?...

— On vient de me l'assurer.

— Et vous a-t-on fait connaître en même temps où se rend M. Didier?

— Non!... Mais n'est-ce pas clair ? Il a compris qu'il ne pouvait pas rester dans une ville où l'histoire de son père est maintenant dévoilée... et j'estime qu'il n'aura plus envie d'y revenir!

Berthe secoua la tête avec force.

— Eh bien détrompez-vous ! répliqua-t-elle. Car s'il s'éloigne, c'est pour se rendre à Montpellier où, paraît-il, Pierre Gilbert a été condamné ; il n'a d'autre pensée que d'y rechercher les preuves de l'innocence de son père!... et s'il les trouve...

M. Gautier ne répondit pas ; la pâleur avait envahi ses traits ; il était livide.

— Mon bon père ! s'écria Berthe en lui prenant les mains...

— Laisse-moi, chère enfant... balbutia le vieillard.

— Vous êtes souffrant?...

— Tant d'événements en si peu de temps m'ont bouleversé.

— Oh ! que je le hais, ce malheureux pour tout le mal qu'il nous fait!

M. Gautier attira doucement sa fille dans ses bras et oublia ses lèvres dans ses cheveux.

— Tais-toi ! tais-toi ! murmura-t-il d'un ton brisé ; il ne faut maudire personne ! Tu es jeune ; tu ne connais rien de la vie ; et si les événements qui viennent de s'accomplir ont été bien cruels pour nous, peut-être n'est-ce pas à toi qu'il appartient de condamner ceux que tu accuses.

— Je ne vous comprends pas.

— Plus tard je serai plus explicite. Je vais te laisser... tu es énervée ; tu as besoin de repos. Demain, nous causerons en toute liberté d'esprit. Tu le veux bien ?

— Je ferai ce que vous voudrez, dit Berthe.

— C'est cela ! ne t'abandonne pas trop à tes rêveries, et que Dieu t'envoie le sommeil qui réparera tes forces. Allons, à demain !

— A demain, mon père !

Berthe accompagna M. Gautier jusqu'à la porte et revint s'accouder à la fenêtre.

Il faisait une nuit calme ; la lune se levait lentement à l'horizon ; et ses doux rayons, tamisés par les branches d'arbres, allaient dessiner de mobiles losanges sur le sable jaune des allées.

Elle resta ainsi un long moment, la tête dans la main, le cœur agité de mille sentiments contraires.

Ainsi que l'avait dit M. Gautier, elle était énervée, et toutes les pensées qui lui traversaient l'esprit s'imprégnaient de douloureuse désespérance.

Elle ne voyait plus rien désormais dans l'avenir et elle eût voulu arracher du livre de sa vie les pages émues ou se trouvaient gravés les joies et les chastes ivresses de son amour naissant.

Il lui semblait que son cœur était mort, qu'elle n'aimerait plus jamais, qu'elle porterait éternellement le deuil du bonheur perdu.

Elle revint tristement vers son lit et à ce moment la porte de la chambre s'ouvrit et Jobie entra.

Tout de suite, Berthe devina que quelque chose de grave et d'inattendu s'était passé.

La petite sauvage était toute troublée ; ses yeux brillaient d'une flamme intense.

— Qu'y a-t-il ? demanda avidement Berthe.

— M. Paul ! balbutia Jobie en baissant la tête, et d'une voix basse comme un soufle.

LXI

Berthe resta immobile et droite, comme si elle eût été changée en une statue de marbre.

Mais cela dura à peine le temps de l'écrire : presque aussitôt elle revint à elle et son visage s'empourpra de honte :

— Lui ! dit-elle la gorge serrée. Lui ! Tu t'es trompée !

— Oh ! non, mademoiselle.

— Tu l'as vu ?

— A l'instant.

— Où cela ?

— Dans le parc.

Berthe courut à la fenêtre, plongea son regard au dehors et se retira instantanément, par un mouvement de pudeur offensée.

A cent mètres environ, dans une clairière que la lune inondait de rayons éclatants, il y avait un homme.

Et cet homme, un coup d'œil lui avait suffi pour le reconnaître.

C'était Paul Didier !

Elle n'en revenait pas, — tant d'audace l'épouvantait... elle se demandait si toute sa vie allait être ainsi troublée par cet homme, sans qu'elle pût se défendre.

Ne serait-elle plus libre désormais ? devait-elle rester rivée à ce souvenir ? Ne pourrait-elle plus faire un pas sans rencontrer ce fantôme d'infamie ?

Tout son être frémit et sa fierté se révolta.

Elle ne voulait pas accepter cette odieuse tyrannie ; elle entendait se reprendre une bonne fois et pour toujours, et sans plus réfléchir, obéissant au sentiment violent qui venait de s'emparer d'elle, elle se tourna, le regard plein d'éclairs, vers Jobic.

— Mon voile ! ma mante ! ordonna-t-elle d'un ton heurté et fiévreux. Vite, hâte-toi !

— Mademoiselle sort ? fit Jobic en s'empressant autour de sa maîtresse.

— Oui, je sors, répondit Berthe. Suis-moi.

— Ah ! c'est bien, ce que vous faites-là !

— Quelle pensée est la tienne ?

— M. Paul va être si heureux !

Berthe allait franchir le seuil de la porte. Elle s'arrêta brusquement la lèvre contractée par un mauvais sourire.

— Oui, heureux, répliqua-t-elle, bien heureux !... Allons, viens, ne perdons pas de temps !

Et elle descendit dans le parc, sans plus s'occuper de savoir si elle était suivie.

En quelques minutes, elle atteignit la clairière et se trouva en présence de Paul. Ce dernier s'était levé en entendant venir, et il était là, frappé de surprise, n'osant croire à une pareille apparition.



Berthe! balbutia-t-il éperdu. (P. 809.)

— Berthe! balbutia-t-il éperdu. Vous, est-ce bien vous?

Mais la radieuse expression de bonheur qui avait illuminé ses traits s'éteignit aussitôt et il se rejeta en arrière par un mouvement de stupeur.

— Berthe! répéta-t-il d'un ton oppressé et bas.

— Ainsi, on ne m'avait pas trompée! dit impétueusement la jeune fille qui avait un moment hésité, mais qui maintenant reprenait toute son assurance.

Moi, je ne voulais pas croire! j'espérais qu'au moins vous ne pousseriez pas l'audace jusqu'à venir me troubler dans ma solitude. Mais vous ne trouvez donc pas qu'il y a déjà assez d'infamie!... et vous comptez m'intimider sans doute par la menace de nouveaux scandales!... Eh bien, si telle a été votre pensée, vous serez bien vite déçu, car, vous le voyez, je n'ai plus peur maintenant, et, si je suis venue, c'est pour vous dire, que votre conduite est odieuse, et que vous vous êtes étrangement mépris en me poursuivant d'une insistance à laquelle il faudra bien que vous renonciez!

-- Ah! ne m'accablez pas! murmura le jeune homme interdit.

— Que voulez-vous donc enfin? poursuivit Berthe. Quel sentiment a pu vous pousser à venir me braver jusqu'ici! Est-ce votre père qui vous inspire de pareilles résolutions?

— Ne soyez pas sans pitié!

— Eh! en avez-vous eu vous-même pour moi?... ne m'avez-vous pas menti, dès le premier jour où vous m'avez parlé? Quelle justification, quelle excuse avez-vous?

— Mais mon père est innocent! s'écria Paul suppliant.

Un pli ironique tordit la lèvre de la jeune fille.

— Ils disent tous cela! répliqua-t-elle d'un ton mordant; et que ne l'a-t-il prouvé, quand on lui a donné des juges? — d'ailleurs, qu'importe! Vous disiez que vous ignoriez tout! Soit! C'était bon pour hier. Mais aujourd'hui vous connaissez la vérité, n'est-ce pas? vous n'ignorez plus rien, et dès lors, pourquoi êtes-vous venu?

— Demain, j'aurai quitté Morlaix, répondit Paul: avant de m'éloigner, j'ai voulu revoir une dernière fois les lieux où j'ai été si heureux. Naguère encore, vous auriez compris ce sentiment.

— Peut-être! répliqua Berthe avec un éclair dans les yeux. Mais le passé n'est plus, et je veux en écarter à jamais le honteux souvenir.

— Vous ne savez pas à quel point vous êtes cruelle!

— Je ne le serai jamais autant que vous l'avez été!!

— Ce sera donc sur ce dernier mot que nous allons nous quitter?

— Oui! oui! partez!... tout est fini entre nous... et surtout... surtout! épargnez-moi de vous revoir jamais!

Et elle allait se retirer, quand tout à coup elle s'arrêta.

Un cri déchirant venait de se faire entendre, et Paul s'était retenu à un arbre pour ne pas tomber...

Mais cette défaillance fut de courte durée: l'excès même de sa douleur lui communiqua aussitôt comme une nouvelle énergie, et il se redressa dans une attitude de résolution et de révolte.

C'était aussi trop de soumission et d'humilité... la coupe était pleine: elle

débordait. Il enveloppa Berthe d'un long regard et tendit vers elle ses deux mains désespérées.

— Berthe, dit-il d'un accent brisé... vous vous repentirez amèrement un jour de m'avoir traité avec tant de mépris!... Mais vous le voulez, vous serez obéie, je ne vous reverrai plus!

S'il ne s'agissait que de moi, encore, j'en aurais vite fini, croyez-le bien, et je vous débarrasserais promptement de toute appréhension de retour. Mais j'ai une mission sacrée à remplir; je veux rendre l'honneur à mon père injustement condamné, et, jusqu'à ce que j'aie atteint ce but je n'ai pas le droit de désertier la vie!

Ce sera quelques mois au plus. Prenez donc patience jusque-là. Je vous jure que ma mission accomplie, vous n'aurez plus rien à redouter de moi dans l'avenir! Je suis de ceux qui n'aiment qu'une fois, et vous saurez un jour comment je vous aimais.

Et maintenant Dieu vous pardonne l'horrible chagrin que je vous dois, et soyez bénie pour tout le bonheur que vous m'avez donné! Ce dernier souvenir est le seul que je veuille emporter dans ma tombe.

Sur ces mots, prononcés d'un ton poignant et haché, Paul adressa à Berthe un rapide geste d'adieu et il s'éloigna sans oser se retourner.

Berthe n'avait pas bougé.

Immobile, l'œil hagard, la poitrine gonflée, elle écoutait le bruit de son pas qui allait s'affaiblissant, et quand elle n'entendit plus rien elle resta quelques secondes encore comme stupéfiée.

Mors, brusquement, elle se tourna vers Jobic qui s'était rapprochée.

— Partons! dit-elle d'une voix brève; viens, suis-moi!

Et elle reprit à pas précipités le chemin du château.

Cinq minutes plus tard, elle rentra dans sa chambre.

Elle était à bout de forces; l'énergie factice qui l'avait soutenue jusque-là l'abandonna tout à coup; elle s'affaissa, sans prononcer une parole, sur sa chaise longue et se prit à sangloter, la tête dans les mains.

Jobic eut peur de la voir dans un tel désordre.

— Si mademoiselle le veut, dit-elle, j'appellerai M. Gauthier.

Berthe se dressa palpitante.

— Non! non! répliqua-t-elle. Je ne veux voir personne!

— Mademoiselle a été bien cruelle aussi pour ce pauvre M. Paul.

— Tais-toi!

— Il va partir.

— Il le faut!

— Un mot de mademoiselle l'aurait rendu si heureux!

— Jamais! jamais! Ne me parle pas de lui.

Jobic se tut un moment ; mais elle était obstinée, comme toute vraie Bretonne, et peu après elle revenait à la charge.

— Et puis. reprit-elle, il y a une chose que mademoiselle ne sait pas.

— Quelle chose ?

— Quand hier, M. Paul est rentré chez lui, désespéré comme vous l'avez vu, j'ai dit à mademoiselle que j'étais allé le trouver.

— Oui, je me rappelle. Après ?

— Mademoiselle m'a grondée à ce sujet, et alors je n'ai pas cru devoir lui parler de ce que j'avais remarqué...

— Qu'est-ce donc ?

— Moi, j'y avais à peine pris garde hier. Mais tout à l'heure, quand M. Paul a parlé de mourir...

— Eh bien ?

— Eh bien, je me suis souvenue qu'hier, j'avais vu sur son bureau...

— Quoi ? achève.

— Deux pistolets !

— Malheureuse !... Tu veux m'effrayer ! Ce n'est pas vrai ! C'est lui, peut-être, qui t'a ordonné de me dire cela ?

— Oh ! mademoiselle !...

— Se tuer ! lui ! Mon Dieu !... Ah ! pourquoi ne suis-je pas morte moi-même ?

Et de nouveau son esprit s'exalta ; elle se mit à parcourir la chambre avec des mouvements heurtés, mordant ses lèvres, tordant ses bras, le corps secoué par des frissons glacés.

Elle passa ainsi toute la nuit dans un état de surexcitation et d'affolement ; on eût dit qu'elle se croyait poursuivie par un spectre dont elle s'efforçait de fuir les atteintes, et ce ne fut qu'aux approches du jour qu'elle trouva enfin un peu de repos.

Quand elle se réveilla, il était midi.

Elle était plus calme, les fantômes de la nuit avaient fui. Elle pouvait sans fièvre et sans épouvante se rappeler les événements de la veille.

Elle sonna Jobic.

— Et lui ?... demanda-t-elle d'une voix sous la fermeté factice de laquelle on sentait sourdre un reste d'émotion.

— M. Paul ? répondit Jobic.

— Il est parti ?

— A neuf heures.

— Tu en es sûre ?

— Je l'ai vu !

Un soupir de soulagement souleva la poitrine de Berthe.

— Tout est pour le mieux, balbutia-t-elle ; maintenant, tout est bien fini ! je ne le reverrai plus, et nous n'avons plus rien à redouter... il est parti... et, quoi qu'il en ait dit, je pense bien qu'il n'a jamais eu l'intention de revenir en Bretagne.

Et passant sa main sur son front pour chasser une dernière pensée importune, elle gagna son cabinet de toilette, où sa femme de chambre l'attendait.

LXII

Ainsi que l'avait dit la petite sauvage, Paul Didier avait quitté Morlaix le matin même, se dirigeant sur Paris d'où il devait partir le lendemain pour Montpellier.

Le capitaine Bellegarde avait pris place à côté de lui ; mais c'est à peine s'ils échangèrent quelques paroles pendant le trajet, car l'un et l'autre étaient diversement préoccupés.

Paul était, lui, tout entier à la mission qu'il s'était donnée, et l'entretien qu'il avait eu la veille avec Berthe n'avait fait que le fortifier dans ses résolutions.

Berthe s'était montrée bien impitoyable ; elle n'avait rien voulu entendre, le traitant avec mépris sans chercher même à atténuer la dureté de ses paroles.

Paul cependant ne ressentait aucune colère ; il comprenait que son irritation venait de sa fierté humiliée, et il ne songeait qu'à une chose, qui était de rechercher avec plus d'apreté encore les preuves de l'innocence de son père.

Quant au capitaine, il ne se possédait pas de joie.

Il allait voyager, voir du pays, vivre à l'air libre, loin des contraintes de la petite ville ! C'était comme un changement de garnison.

Et puis, y il avait l'homme au soufflet !

Souvenir toujours vivant, qui ne le quittait pas.

Le voyage s'effectua, du reste, dans les meilleures conditions.

Ils conchèrent à Paris, repartirent le lendemain soir, et le surlendemain, dans l'après-midi, ils arrivèrent à Montpellier.

Avant de quitter Morlaix, Paul était allé trouver le président du tribunal, auquel il n'avait rien caché de ce qu'il voulait tenter, et l'avait prié de vouloir bien l'aider dans l'entreprise qu'il méditait.

Le magistrat s'était montré affectueux et dévoué.

— Votre situation est des plus dignes d'intérêt, avait-il répondu, et je ferai tout ce qu'il dépendra de moi pour faciliter vos recherches ; j'ai appartenu naguère au barreau de Montpellier et j'y ai laissé de sérieux amis : ils seront à vous, comme ils seraient à moi. Mais ne vous illusionnez pas cependant, mon

cher enfant : votre tâche sera difficile et longue, et il faut d'avance vous armer d'une grande énergie. Car, si je comprends bien la question, pour arriver à réhabiliter Pierre Gilbert, il ne suffit pas d'établir qu'il est innocent : il faut encore découvrir quel est le vrai coupable, et, sur ce point, vous vous heurterez à des difficultés sans nombre. Un criminel qui, depuis vingt ans, jouit de l'impunité, ne se laissera pas surprendre comme un autre. Où est-il? que fait-il? Qui sait même s'il n'est pas mort?

Toutefois je ne veux pas vous décourager : vous emporterez les quelques lettres qui vous accrédi-teront auprès du parquet; mes vœux vous accompagneront, et si vous réussissez, croyez, mon cher ami, que nul ici ne s'en réjouira plus sincèrement que moi.

Dès le lendemain de son arrivée à Montpellier, Paul se mit donc en campagne. Il ne voulait plus perdre un instant.

Préalablement, il avait eu une courte conversation avec le capitaine.

— Je vais me mettre à l'œuvre, lui avait-il dit, j'ai d'abord plusieurs visites importantes à faire, et pendant quelques jours vous aurez toute la liberté de vos mouvements. Dans la journée, nous nous verrons peu; mais le soir nous nous retrouverons à table et nous pourrions causer. Si j'ai besoin de vous pour quelque exploration dans les environs, je vous le ferai savoir, et je suis sûr d'avance que mes intérêts seront en bonnes mains.

— Vous pouvez y compter! répondit Bellegarde.

— En attendant, occupez-vous des vôtres. Visitez la ville; fouillez tous les quartiers, et si vous trouvez votre homme au soufflet...

— Quant à ça! interrompit brusquement le vieux soldat, soyez sans inquiétude; Montpellier est un peu changé depuis vingt ans. Mais on a l'œil américain, et si l'animal me tombe sous la patte, il n'aura rien perdu pour avoir attendu, et je lui ferai payer le capital avec les intérêts.

L'accueil que reçut Paul Didier fut des plus courtois et des plus empressés; on lui donna toutes les facilités qu'il pouvait désirer; on lui permit de fouiller toutes les archives et, au bout de la première semaine, il repassait à nouveau l'enquête commencée vingt années auparavant et qui avait abouti à la condamnation de Pierre Gilbert.

Il revit là toute l'affaire dans ses moindres détails, et il lui fallut bien du courage pour ne pas reculer devant les preuves accumulées qui attestaient la culpabilité de son père.

Pierre Gilbert était absent à cette époque; personne n'était là pour le défendre; il devait être accablé par tant de témoignages hostiles. Sa condamnation avait dû paraître juste à tous.

Et, pourtant, le jeune avocat retrouvait là aussi les mêmes faits suspects que lui avait signalés son père.

La conduite bizarre de Giral, son ardeur, son empressement à diriger les investigations au commencement de l'enquête. Puis tout à coup, sans que rien justifiait un pareil revirement, son embarras, son interoention hésitante quand il s'était agi de rechercher ce complice dont la présence avait été constatée à Londres dès le 16 octobre.

Quelle raison attribuer à cette attitude? Comment expliquer cette négligence?

C'était toujours le même mystère; Paul n'était pas plus heureux à Montpellier qu'à Morlaix.

Mais les obscurités n'étaient pas faites pour abattre son courage, encore moins pour l'arrêter, et il s'y reprit à vingt fois, espérant toujours que la lumière finirait par se faire.

Quant au capitaine, il avait profité de la liberté qu'on lui avait accordée.

Jamais il ne s'était trouvé aussi heureux.

La table de l'hôtel était excellente, et, de plus, elle était servie par cinq ou six belles filles, vives, accortes, qui ne s'effarouchaient pas facilement et qui, notamment, s'étaient vite familiarisées avec l'entreprenant capitaine.

Une surtout!

La petite Mariette...

Elle avait vingt-quatre ans, deux beaux yeux noirs où la malice allumait par instant une flamme pénétrante, une taille souple, presque élégante, et un buste que le capitaine avait, dès les premiers jours, salué d'un regard de connaisseur.

La jolie enfant était fort courtisée par les habitués de la table d'hôte; mais rien jusqu'alors n'avait pu donner lieu de penser qu'elle ne fût pas restée vertueuse.

D'ailleurs tout est relatif en ce monde, et le capitaine savait se contenter de peu.

Mariette devint donc, en moins d'une semaine, l'objet de ses attentions manifestes, et nous devons ajouter que, de son côté, la jolie petite ne sut peut-être pas cacher assez le plaisir que lui inspiraient ses assiduités.

Le capitaine était une personnalité: il avait le verbe haut, la moustache fière, le regard provocant; à table, il faisait bien avec son uniforme toujours astiqué et brossé et sa croix retenue sur sa poitrine par un large ruban rouge qui attirait l'œil et commandait le respect. Quand il parlait, tout le monde l'écoutait, et les bonnes avaient pris peu à peu l'habitude de le servir le premier, sans que cette déférence constante eût jamais soulevé la moindre observation.

Mais les rapports du capitaine et de Mariette n'eussent jamais peut-être dépassé les limites de relations banales, sans un incident qui se produisit vers la fin de la première semaine et qui devait forcément les rapprocher.

Chaque jour, après le déjeuner, Bellegarde sortait de l'hôtel et, tout en

fumant sa belle pipe d'écume de mer, il allait battre les pavés des principales rues de Montpellier.

Il allait et venait, le nez au vent, la cravache à la main, prenant ici un verre de *fine*, là un verre de *chartreuse*, lorgnant les magasins de modes et faisant résonner sur le pavé les mollettes de ses éperons.

Il flânait de la sorte, un peu au gré de sa fantaisie, mais préoccupé toujours de l'histoire du passé et frémissant au souvenir de ce soufflet qui lui brûlait encore la joue.

Malheureusement, Montpellier, comme nous l'avons dit, s'était transformé depuis vingt ans, et ce n'est qu'avec peine qu'il parvenait à s'y orienter.

Une après-midi, il avait poussé sa promenade jusque dans les environs de la place du Peyrou, et le quartier l'avait tout particulièrement intéressé.

Vaguement, il croyait se rappeler.

A tort ou à raison, il lui semblait que ces rues ne lui étaient pas tout à fait inconnues : à plusieurs reprises, il s'arrêta sur la place, attiré par la maison autrefois occupée par MM. Giral et C^o, et, comme poussé par un sentiment supérieur, il allait s'engager dans une petite ruelle qui la contournait au couchant, quand il se dressa stupéfait et frappé de surprise.

Une jeune femme venait de déboucher à l'angle de la ruelle, et dans cette jeune femme il avait reconnu Mariette.

Elle s'était arrêtée elle-même en apercevant le capitaine, et une vive rougeur incendia ses joues.

— Eh! eh! fit le capitaine avec un haut-le-corps; je t'y prends, la belle enfant; d'où sors-tu à cette heure, et si loin de ton gîte?

— Je viens... balbutia Mariette un peu interdite.

— Est-ce que ton amoureux demeure dans ce quartier?

Mariette s'était déjà remise.

— Je n'ai pas d'amoureux, répliqua-t-elle en regardant le capitaine bien en face.

— D'où sors-tu, alors? insista Bellegarde.

— De chez mon oncle.

— Que fait-il, ton oncle? comment s'appelle-t-il?

— Il est jardinier et s'appelle Germain.

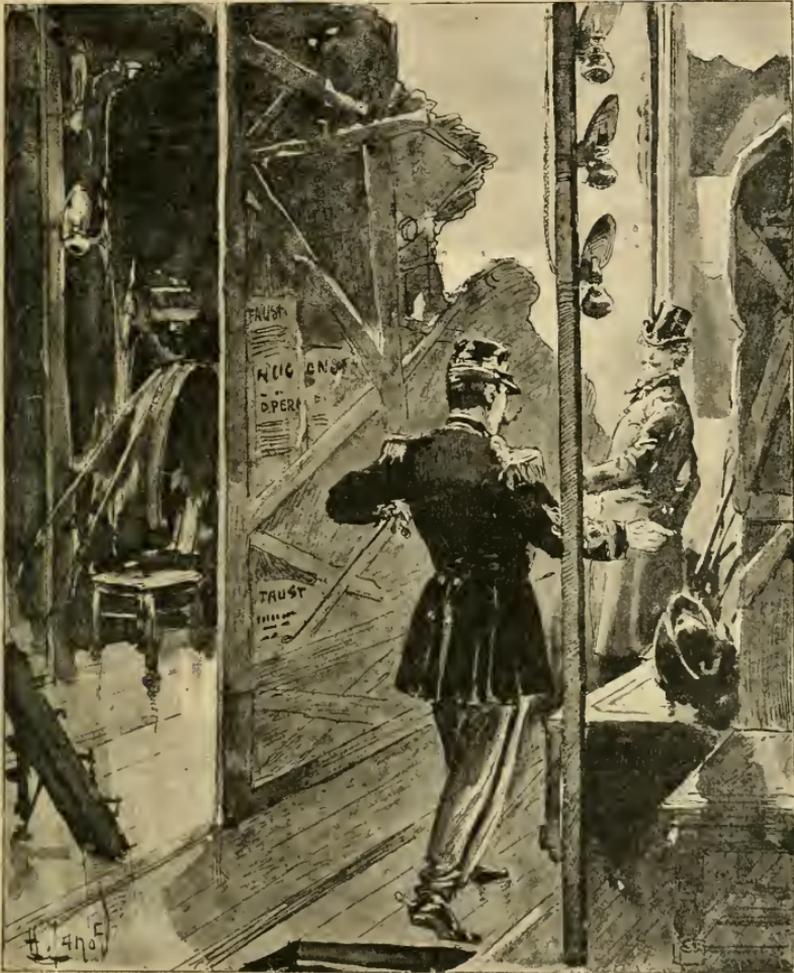
— Il demeure?

— Dans l'ancienne maison de M. Giral.

— C'est bien vrai, au moins, ce que tu racontes là?

Mariette haussa les épaules.

— Si vous ne me croyez pas, vous n'avez qu'à y aller voir, répondit-elle l'une voix mutine; seulement, si vous vous y décidez, il faudra prendre quelques précautions.



Il suivit Caminade à travers les portants, (P. 819.)

— A cause?

— A cause de Ralph, donc.

— Qu'est-ce que c'est que ça, Ralph?

— Le chien! Il n'est pas bon tous les jours, et si vous ne lui étiez pas présenté, il serait capable de vous dévorer.

Le capitaine eut un geste qui voulait dire qu'il en avait affronté bien d'autres, puis il passa à un ordre d'idées différent.

L'endroit était désert; on n'y rencontrait personne.

— Ainsi, reprit-il, tu viens quelquefois voir ton oncle?

— Presque tous les jours... depuis plusieurs semaines, parce que le pauvre vieux est malade et que je lui porte quelques douceurs... Ah! je crains bien qu'il n'en ait pas pour longtemps!

— Il vit donc là tout seul!

— Oui... tout seul... et ce n'est pas gai, allez. Heureusement que son chien Ralph ne le quitte pas. Mais il est si vieux, lui aussi! Seulement il lui est attaché comme si c'était son maître.

— Le chien n'est donc pas à lui?

— Non! C'est toute une histoire, et elle est bien touchante, allez!

— Vraiment! Conte-la-moi

— Non... pas maintenant.

— Pourquoi?

— Il faut que je rentre... et puis, si on me voyait causer comme ça, dans la rue, avec un officier..., C'est ça qui en ferait du potin!

— Soit! soit! Je ne veux pas te compromettre... mais ce soir, à l'hôtel, tu viendras me raconter ça... C'est entendu, tu me le promets?

Mariette ne répondit ni oui ni non, et saluant le capitaine d'un regard qui pénétra jusqu'au cœur du vieux soldat, elle tourna prestement les talons et ne tarda pas à disparaître à l'angle de la place du Peyrou.

Quant au capitaine, il reprit le chemin de l'hôtel.

— Mais il n'alla pas bien loin.

Comme il tournait le coin d'une grande et belle rue, son regard fut tout à coup attiré par une gigantesque affiche polychrome, qui flamboyait au soleil, sur le mur d'un édifice public.

Il s'arrêta stupéfait et lut.

C'était l'annonce d'une représentation... extraordinaire, donnée par une troupe d'opérettes en tournée de province, sous la direction de M. CAMINADE, second prix du conservatoire, ayant chanté autrefois, avec éclat sur les théâtres de Bordeaux, Marseille, Lyon, Montpellier etc., etc...

Le capitaine eut comme un éblouissement...

Caminade!

Il l'avait connu, il y avait bon nombre d'années, à Montpellier même, où il s'était trouvé mêlé à cette dramatique affaire du soufflet, que Bellegarde ne pouvait se rappeler sans frémir.

Il ne l'avait pas oublié! et dès ce moment, il se sentit pris d'un vif désir de le revoir.

Ce ne fut pas long.

— En moins d'un quart d'heure, il était au théâtre, et faisait passer sa carte au directeur.

Caminade accourut les bras ouverts.

Et du plus loin qu'il aperçut le capitaine :

Ah! puisque je retrouve un ami si fidèle
Ma fortune va prendre une face nouvelle

s'écria-t-il.

Et il lui donna l'accolade.

— A Montpellier? reprit-il aussitôt; eh quoi! vous êtes en garnison, ici!
Le capitaine remua la tête.

— Non, répondit-il, on m'a fendu l'oreille... je suis en retraite.

— Déjà?

— Bah! on s'y fait!... mais toi?... es-tu heureux?

— Peuh!

— Te voilà directeur!... au moins, fais-tu de bonnes affaires?

— Ça boulotte... vous savez... Il y a des hauts et des bas; on ne gagne pas des mille et des cents... mais on joint les deux bouts, et c'est déjà quelque chose.

— Et ta troupe?

— Elle est présentable... voulez-vous la voir.

— S'il n'y a pas d'indiscrétion...

— Il n'y en a pas! J'ai convoqué mes artistes pour quelques raccords... on répète... venez... vous me direz votre opinion...

Et Caminade enfila l'escalier sombre qui conduisait à la scène, suivi de près par le capitaine.

Ce dernier n'avait jamais pénétré dans un théâtre, pendant le jour, et tout d'abord, il se trouva un peu troublé par l'obscurité qui y régnait, et c'est à grand'peine qu'il suivit Caminade à travers les portants, et les praticables, où il manqua vingt fois de donner du pied.

Mais Caminade veillait sur lui.

— Prenez-moi le bras, lui dit-il, en allant à lui; vous n'êtes pas habitué... tout à l'heure, vous allez vous y faire.

— Il n'y pas de trappes, au moins? fit Bellegarde.

— Il n'y en a pas; nous ne jouons pas les fêtes! du reste, nous y voilà... y êtes-vous?

Au vrai, le capitaine n'y était pas encore.

Ils venaient d'arriver sur la scène... qui n'était éclairée que par deux ou trois becs de gaz allumés à la rampe, et l'avant-scène par un quinquet, à droite et à gauche duquel se trouvaient le souffleur et le chef d'orchestre.

Caminade avait offert une chaise au capitaine, et celui-ci s'était assis.

Déjà, du reste, son regard s'était habitué à l'obscurité, et vaguement, il commençait à distinguer les acteurs qui répétaient.

Il ne s'agissait que de *raccords*, ainsi que l'avait dit Caminade; et à chaque instant, on s'interrompait, pour régler une *sortie* ou une *entrée* changer une réplique ou indiquer une modification au texte primitif.

Le capitaine n'avait jamais rien vu de pareil, et il y prenait un plaisir d'autant plus vif, que maintenant, il voyait mieux ce qui se passait... et que depuis quelques secondes, il avait pu apprécier la beauté de quelques-unes des artistes qui jouaient et chantaient devant lui.

Caminade était d'ailleurs à ses côtés, et laissant le soin de diriger le travail à son régisseur qui allait et venait sur la scène, il répondait à toutes les questions que lui adressait Bellegarde.

A un moment où la *première chanteuse* et la *dugazon* se trouvaient en scène, le capitaine se pencha vers Caminade, et lui désignant l'une des deux femmes,

— Celle-ci, c'est Martha, dit-il à voix basse.

— Précisément! répondit Caminade.

— Elle est jolie.

— Et elle a du talent!... c'est notre étoile; vous la verrez; sans elle, je n'aurais qu'à fermer boutique.

— Et l'autre?

— La brune... C'est Laurette, la dugazon.

— Elle est gentille.

— Voulez-vous que je vous présente?

— Plus tard; je ne dis pas... mais pour le moment... attends.

— Qu'avez-vous?

Le capitaine avait fait un mouvement; de son œil qui s'était allumé, il indiquait un nouveau personnage qu'il venait d'apercevoir debout, adossé contre un portant, couvant du regard la jolie Martha qui chantait.

— Ah! ah! je vois ce que c'est... fit Caminade.

— Quel est ce particulier? interrogea le capitaine.

— Le connaissez-vous.

— Non... mais il a une tête qui m'en rappelle une autre.

— Laquelle?

— Tu ne la connais pas... Est-ce que c'est un artiste.

— Jamais de la vie.

— Enfin, quel est-il?

— On ne sait pas.

— Comment voyage-t-il avec vous.

- Il voyage avec Martha.
- Bon ! je comprends... Il est amoureux.
- Comme un fou.
- Il faut qu'il soit bien riche, pour qu'on lui permette d'être aussi laid.
- Je vous expliquerai tout cela... car je vous reverrai.
- Je te crois !
- Ce soir !
- Je n'y manquerai pas.
- Est-ce que vous me quittez déjà ?
- Il le faut... je retourne à l'hôtel... Cependant, un dernier mot avant de m'éloigner.
- Dites, capitaine.
- Ce petit vieux, l'amoureux de Martha, il cause avec quelqu'un.
- Celui-là, c'est Lambert.
- Une vilaine tête.
- Dame ! on n'a pas la tête qu'on veut ! mais vous avez raison tout de même ; c'est une mauvaise graine.
- Pourquoi l'as-tu engagé.
- Ah ! vous savez ! on a crevé la misère ensemble... il a été mêlé à bien des aventures de mon passé. Et puis.
- Enfin, ça te regarde ! nous recauserons de tout cela... à ce soir.
- C'est cela... à ce soir ; vous me trouverez au contrôle.
- Et les deux amis se séparèrent.

LXIII

Le lendemain matin, le capitaine qui, selon son habitude, s'était levé de bonne heure, alla frapper à la porte de Paul.

— Entrez ! dit ce dernier qui était déjà depuis longtemps debout.

Le capitaine entra.

La veille au soir, il avait eu un long entretien avec Mariette, et celle-ci lui avait dit, sur son oncle, des choses qu'il lui paraissait utile de rapporter au jeune avocat.

Ce dernier s'empressa au devant de lui.

— De si bonne heure chez moi ! dit-il. Auriez-vous quelque bonne nouvelle à m'apprendre ?

— Je le crois.

— De quoi s'agit-il ?

— Voici.

Le capitaine s'assit.

— Vous n'êtes peut-être pas, dit-il, sans avoir remarqué que, depuis notre arrivée, je faisais un doigt de cour à la petite Mariette, une des jolies filles qui nous servent à table?

Paul eut un regard étonné.

— Je vous avoue... répondit-il, que je suis tellement absorbé...

— Ça se comprend. D'ailleurs ces choses-là ne vous intéressent pas. Vous n'avez rien vu; il n'y a pas d'offense... Enfin... voilà. Je lui faisais un doigt de cour; et elle en vaut la peine. Or, hier, dans l'après-midi, comme je flânais dans les environs de la place du Peyrou, qu'est-ce que j'aperçois au coin d'une ruelle? La petite Mariette! Ça me paraît louche. Je l'interroge, et elle m'avoue en rougissant qu'elle vient de chez son oncle qui habite près de là et qui est jardinier...

— Mais, capitaine... interrompit Paul.

— C'est peut-être un peu long à venir. Mais nous y arrivons. Les explications fournies par la petite ne m'avaient satisfait qu'à demi; je demandai un supplément d'enquête, comme vous dites dans votre régiment; et il fut convenu entre elle et moi que nous nous reverrions le soir.

— Et vous l'avez vue?

— Nous avons eu, entre onze heures et minuit, une conversation qui eût pu devenir criminelle, si, dans le récit qu'elle m'a fait, je n'avais été frappé de certaines particularités qui m'ont tout à fait détourné.

— A quel propos?

— Vous allez voir. Et d'abord, son oncle, le père Germain habite, depuis plus de trente années, un pavillon dépendant de la maison qu'occupaient MM. Giral et C^o.

— Est-ce possible?

— Il a servi les Giral pour ainsi dire toute sa vie; il les servait au moment de la catastrophe, et il doit en savoir long sur l'affaire.

Paul se pencha avidement vers son interlocuteur.

— Est-ce là tout ce que vous a dit la jeune femme? insista-t-il; sont-ce là les seules personnes dont elle vous ait parlé? Enfin, n'a-t-elle pas prononcé le nom de...

— De Pierre Gilbert, n'est-ce pas?

— Oui, oui, c'est cela.

Le capitaine remua la tête.

— Quant à Pierre Gilbert, continua-t-il, elle ne se rappelle rien et ne se souvient pas de l'avoir vu. D'ailleurs elle m'a confié que ce n'est jamais sans appréhension qu'elle se laissait conduire chez son oncle.

— Pourquoi?

— Elle avait peur.

— De quoi?

— Oh ! c'est qu'il y a une légende sur la maison.

— Une légende?

— Quelque chose comme un conte à dormir debout. En province, ce n'est pas rare, ces choses-là.

— Enfin?

— Enfin la petite m'a raconté que son oncle habite un pavillon situé au bout du jardin, et qui donne sur une ruelle, vrai cul-de-sac où il ne passe jamais personne, et que dans ce pavillon il y a une *chambre rouge*.

— Une *chambre rouge*! répéta le jeune avocat.

— Vous voyez ça d'ici, poursuivit le capitaine; comme dans *Barbe-Bleue*. Cette chambre rouge reste éternellement fermée, et nul, dit-on, n'y a jamais pénétré, si ce n'est le brave Germain. C'en est assez pour en éloigner les indiscrets et Mariette, qui a quelquefois interrogé son oncle à ce sujet, n'a pas encore pu en obtenir une réponse satisfaisante.

— C'est bizarre, en effet; mais je ne vois pas quel intérêt..

— Moi non plus; cependant, sans s'arrêter au mystère de la *chambre rouge*, j'estime qu'il y aurait lieu de voir Germain.

— Je le crois comme vous.

— Il a connu le *Giral* qui vous intrigue, et qui a disparu.

— C'est juste.

— Peut-être sait-il ce qu'il est devenu.

— Vous avez raison.

— Et, par lui, vous découvririez sans doute quelque indice qui vous mettrait sur une nouvelle piste.

Paul s'était levé et parcourait la chambre avec agitation.

— Germain! Oui, je me souviens à présent, disait-il; il a déposé devant la cour d'assises, et si ma mémoire est fidèle, son attitude a été quelque peu embarrassée, comme celle de son maître. Ah! il faut que je le voie! Mais aujourd'hui tout mon temps est pris, et je ne pourrai...

— Voulez-vous que j'y aille à votre place? proposa le capitaine.

Paul eut une seconde d'hésitation.

— C'est qu'il faudrait être bien prudent, fit-il en fronçant le sourcil; il importe que cet homme ne se doute pas du but que je poursuis; s'il est dévoué à son ancien maître, et que ce Giral soit coupable, notre démarche peut donner l'éveil, et alors... il ne dirait rien.

Le capitaine approuva du geste.

— Compris! répliqua-t-il. Au surplus, voici ce que je propose : cette

après-midi, je me rendrai place du Peyrou, je demanderai à parler à Germain, et je le prierai de m'indiquer l'heure où un ami de la famille de Giral, de passage à Montpellier, pourrait l'entretenir quelques instants. Est-ce cela ?

— Parfaitement.

— Alors, après déjeuner, j'irai le trouver.

— Et, ce soir, vous me direz ce qui aura été convenu ?

— C'est entendu.

Le capitaine s'éloigna, et peu après Paul Didier se rendit au parquet où il avait réuni tous les documents qu'on avait mis à sa disposition pour le travail auquel il se livrait.

Mais, ce jour-là, il fut particulièrement distrait et préoccupé.

Ce que lui avait dit le capitaine ne lui sortait pas de l'esprit. Ce Germain, ce vieux serviteur des Giral, devait savoir bien des choses ; il se trouvait à Montpellier au moment de l'événement ; il avait connu Pierre Gilbert. S'il voulait parler... peut-être ferait-il la lumière sur cette ténébreuse aventure !

Toute la journée, cette pensée pesa sur son cœur, et il lui fut impossible de travailler... il avait hâte d'entendre sonner l'heure où il devait revoir le capitaine, et même il sortit du palais une heure au moins plus tôt que d'habitude.

Au moment où il se disposait à monter dans sa chambre, il fit venir le capitaine qui entra dans l'hôtel comme un coup de vent.

Il soufflait bruyamment ; ses yeux étaient allumés et brillants ; sa cravache tremblait entre ses doigts crispés.

Evidemment quelque chose d'extraordinaire s'était passé.

Paul alla vivement à lui.

— Eh bien, dit-il, vous avez vu Germain ? vous lui avez parlé ; dites-moi ?

— Laissez-moi respirer, répondit le capitaine. Ah ! décidément Montpellier ne m'est pas favorable.

— Qu'est-il arrivé ?

— Une chose impossible. Le chien...

— Le chien ?

— Ah ! vous ne pouvez comprendre, mille millions de tonnerre !

— Expliquez-vous, de grâce !

Le capitaine alla prendre un verre d'eau qu'il avala d'un trait et revint s'asseoir près de la fenêtre ouverte.

— Ecoutez, reprit-il peu après ; je vous avais promis de voir le jardinier, et il y a une heure je me présentais place du Peyrou, où je demandais à parler à Germain ; on me dit que je n'avais qu'à traverser le jardin, que Germain devait être quelque part par là, et qu'en tout cas je le trouverais certainement dans le pavillon qu'on m'indiqua. C'était simple : un enfant aurait trouvé. Je pars ; mais au jardin, personne ! J'ai beau chercher, fureter dans tous les coins, pas plus de



Un enorme molosse bondit, se jette sur moi... (P. 826.)

Germain que dans mon œil. Alors je vais de l'avant; le pavillon n'était plus qu'à quelques pas, je m'en rapproche; mais à ce moment un aboiement furieux se fait entendre derrière la porte, et, ma foi! je m'arrête prudemment; j'espérais que le bruit attirerait maître Germain et que je m'acquitterais de ma mission. J'attends donc me, deux, trois minutes: rien. Alors, dame! la moutarde me monte au nez; je me sens humilié d'être tenu en échec par un roquet, et, sans plus réfléchir, je fonds sur la porte et je l'ouvre.

— Et alors? fit le jeune homme.

— Alors, poursuivit le capitaine d'un ton guttural, il faut avoir vu ça pour le croire... alors, un énorme molosse bondit, se jette sur moi la gueule enflammée et m'applique ses deux grosses pattes sur la poitrine. Vous voyez ça d'ici. Je n'avais que ma cravache, je la lui cingle à travers le museau, et joquant des pieds en même temps je tâche de m'arracher à ses étreintes. Cela dure quelques bonnes minutes; il était devenu comme enragé, et je me voyais déjà bien près d'être dévoré, quand enfin, ayant avisé une petite porte qui donnait sur la ruelle, je battis en retraite et pris la fuite!... Deux minutes encore, et il n'y avait plus de capitaine Bellegarde!

Paul se confondit en excuses pour le danger auquel le capitaine venait de s'exposer afin de lui être agréable, et jura que dorénavant il s'acquitterait lui-même de ces missions périlleuses.

— Plaisantez-vous? riposta Bellegarde; ce que vous méditez ne serait pas à faire, et j'entends recommencer l'expédition.

— Cependant...

— Cependant, maintenant que j'ai été échaudé, je prendrai mes précautions.

— Que ferez-vous?

— Je n'irai plus seul.

— Et qui vous accompagnera?

Le capitaine cligna de l'œil.

— Une belle enfant, répondit-il: la jolie fille dont je vous ai parlé, et celle-là n'a pas à craindre d'être dévorée par les chiens! Fiez-vous donc à moi, mon cher ami, et demain je crois que j'aurai du nouveau à vous apprendre!

LXIV

A quelques jours de là, un soir, vers huit heures, Paul et le capitaine s'acheminèrent vers le quartier où habitait Germain.

Ils avaient eu, la veille, une conversation avec Mariette, à la suite de laquelle il avait été convenu qu'ils se rendraient le lendemain place du Peyrou, auprès de Germain qui s'était engagé à recevoir le jeune avocat.

On avait dit au vieux jardinier qu'il s'agissait d'un parent de Giral, et ce nom avait suffi pour le décider.

Depuis quelque temps, Germain était souffrant: ses rhumatismes l'obligeaient à garder la chambre, et il ne quittait plus le pavillon dont il occupait le rez-de-chaussée.

Il vivait là, presque toujours seul, avec Ralph qui dormait dans une pièce voisine.

La pauvre bête était bien vieille et pouvait être citée comme un rare exemple de longévité.

Ralph avait alors bien près de vingt-deux ans; il n'y voyait plus guère, et lui, autrefois encore si alerte et si ardent, se traînait maintenant misérablement, attendant stoïquement la mort qui ne devait pas tarder à le venir prendre.

Il était de bonne garde cependant; le capitaine l'avait expérimenté; et, à part Germain et sa nièce Mariette, il n'est pas un étranger qu'il n'eût dévoré s'il l'avait rencontré, la nuit, rôdant dans les allées du jardin.

Le vieux Germain avait pour le pauvre animal un attachement des plus singuliers, mêlé pour ainsi dire, d'affection et de respect.

Il le soignait avec une sorte de tendresse paternelle; quand il lui parlait, c'était d'une voix caressante et douce, et jamais, depuis près de vingt années, il n'avait eu une parole dure ni un mouvement d'humeur, même passager.

Il semblait qu'il éprouvât pour l'excellente bête quelque chose comme de la déférence, et quand le chien et l'homme se regardaient on eût dit qu'ils se comprenaient.

Souvent même, en se voyant vieillir, devenir impotent, le vieillard songeait à Ralph et se demandait ce qu'il deviendrait s'il lui arrivait de mourir ayant lui...

Heureusement Mariette l'avait pris en affection, elle aussi, et Germain fut dès lors tout à fait rassuré.

Ce soir-là, la jolie enfant avait devancé le capitaine et Paul, et elle était venue au pavillon pour protéger, au besoin, le jeune avocat contre les entreprises du molosse.

Elle avait, en conséquence, conduit Ralph dans un cabinet voisin, lui avait recommandé d'être bien sage et l'avait laissé, bien certaine que, ces recommandations faites, elle pouvait être tranquille.

Elle revint auprès de son oncle qu'elle roula dans son fauteuil jusques auprès de la fenêtre ouverte, puis elle s'assit elle-même sur un tabouret, à ses pieds.

L'oncle avait l'air de rêver. Au bout d'un moment, il releva la tête.

— C'est huit heures qui viennent de sonner? demanda-t-il.

— Oui, mon oncle, répondit Mariette.

— Alors il va venir?

— Dans quelques minutes.

— C'est Paul Didier qu'il s'appelle?

— Oui, Paul Didier, c'est cela.

— D'où vient-il?

— Ça, je n'en sais rien.

— Et il désire me parler... au sujet de M. Girard?

— C'est ce qu'il m'a dit.

— Je n'ai jamais connu à M. Giral de parents de ce nom.

— Peut-être avez-vous oublié...

— Possible... Je perds la mémoire maintenant... enfin nous verrons. Ah! il y a bien longtemps de cela... et aujourd'hui...

— Ecoutez! N'entendez-vous pas?

— En effet.

On entendait marcher dans le jardin. Mariette regarda par la fenêtre et vit deux ombres qui s'avançaient dans les allées. Elle reconnut tout de suite le jeune avocat.

— C'est lui! dit-elle en se précipitant hors de la chambre.

Quand elle atteignit la porte, Paul Didier et le capitaine étaient sur le seuil.

— Votre oncle est là? fit Paul d'un ton ému.

— Je vais vous conduire près de lui, répondit Mariette.

— Et il consent à me recevoir?

— Nous parlions de vous; il vous attend.

Le jeune avocat fit au capitaine un signe qui le pria de le laisser pénétrer seul chez le vieux jardinier, et marchant sur les pas de Mariette il gagna la chambre où se tenait Germain.

Mais, au moment où il allait l'atteindre, il tressaillit et s'arrêta.

Une plainte douloureuse venait de se faire entendre.

— Qu'est cela? demanda-t-il en se tournant vers Mariette.

— Ça, répondit celle-ci, c'est Ralph.

— Le molosse qui a si mal arrangé le cher capitaine?

— Précisément.

— Il est méchant?

— Il l'a été, mais il est si vieux!

— On dirait qu'il souffre; sa voix n'a rien de menaçant.

— Vous avez raison. Généralement, il n'y met pas tant de douceur. Mais il ne faut pas s'y fier; j'irai voir tout à l'heure ce qui se passe.

Mariette achevait à peine qu'une seconde plainte s'éleva derrière la porte du cabinet; cette fois, la voix était plus lamentable encore et, comme pour l'accentuer davantage, la pauvre bête grattait doucement la porte de ses deux pattes.

— Décidément, il y a quelque chose, conclut l'enfant, et je suis curieuse de savoir... Venez, venez, monsieur! Dès que vous serez près de mon oncle, je m'occuperai de Ralph.

Un instant après, Paul Didier était introduit dans la chambre du vieux jardinier. Mais il eut à peine fait quelques pas, éclairé en plein visage par la lampe, que Germain laissa échapper un geste de surprise.

— Qu'avez-vous ? interrogea Paul.

— Rien ! Ce n'est rien, interrompit son interlocuteur. Une idée... une ressemblance étrange... C'est singulier!...

— Quoi donc ?

— Vous vous appelez Paul Didier ?

— Oui, monsieur.

— Et vous êtes parent de M. Giral ?

— Parent!... Non.

— Comment ? fit Germain en redressant la tête ? On me l'avait dit, pourtant... Pourquoi m'a-t-on trompé ? dans quel but surtout ?

— Laissez-moi vous expliquer...

— Qu'avez-vous à me dire ?

— Je n'ai que quelques renseignements à vous demander.

— Sur M. Giral ?

— Vous l'avez connu. Vous étiez depuis longtemps déjà à son service quand se produisit la terrible catastrophe dans laquelle sa fortune devait sombrer.

— Et qu'aurais-je à dire que vous ne puissiez avoir appris par d'autres ?

— Mais il ne s'agit pas seulement de M. Giral, il s'agit surtout de Pierre Gilbert.

— Pierre Gilbert ? répéta Germain.

— Le caissier qui a disparu au lendemain du vol ; que l'on a accusé pendant son absence ; qui a été condamné à quinze années de travaux forcés, — et qui pourtant était innocent !

— Innocent ! Qui vous l'a dit ?

— Lui-même...

Le vieux jardinier devint livide, comme s'il eût vu un spectre.

— Eh quoi ! il vit !... balbutia-t-il ; vous l'avez vu ? Ah ! le malheureux !

— Oui, bien malheureux... continua Paul Didier ; il avait fui à l'étranger, il ignorait tout. Et ce n'est qu'à son retour en France qu'il a appris la condamnation infamante dont il a été frappé. Aussi n'a-t-il plus qu'un but dans sa vie, qu'une pensée dans l'esprit... la réhabilitation.

— Innocent ! répéta Germain. Mais les preuves ! il faut des preuves !...

— Je les ai !

— Vous !

— Et j'ai juré que je consacrerai toutes mes forces, toute mon énergie à lui fait rendre l'honneur.

— Mon Dieu ! mais qui êtes-vous donc ? interrogea le vieux jardinier, troublé par l'accent de résolution avec lequel Paul Didier avait prononcé ces paroles.

Et son regard devenu ardent et fixe, ne quitta plus le jeune avocat.

Mais à ce moment il se passa un fait étrange, inattendu, dont les deux interlocuteurs furent également surpris et qui donna un autre cours à leurs pensées.

Depuis quelques secondes, un bruit singulier se faisait entendre dans le couloir de l'entrée et, la porte de la chambre s'étant ouverte, on vit passer par l'entrebaillement une grosse tête de chien.

Comme il allait pénétrer dans la pièce, le pauvre animal avait eu un moment d'hésitation et, timidement, il avait tourné la tête vers Germain.

Ce dernier n'était pas d'humeur bienveillante, à cette heure du moins.

— Ralph, allez coucher ! ordonna-t-il d'un ton impérieux et sévère.

L'excellente bête n'osa plus avancer ; déjà même, elle commençait un mouvement de retraite, quand Paul intervint.

— Pourquoi le renvoyer ? dit-il avec douceur ; il ne fait pas de mal.

— C'est qu'il est très méchant ! repartit Germain.

— Allons donc ! voyez de quel bon œil il regarde, et de quel ton il implore !

On eût dit que Ralph avait compris ; car il proféra un grognement triste et doux, et, d'un pas craintif, il fit quelques pas vers Paul qui lui tendait la main pour l'encourager.

Alors, posant doucement sa tête sur ses genoux, il se mit à lui lécher les mains en poussant deux ou trois petits cris qui ressemblaient à des sanglots.

Paul Didier en fut tout remué, et Germain lui-même, fut touché à ce tableau d'une sensation bizarre, et laissa tomber son front dans ses deux mains.

— C'est Dieu ! Dieu lui-même ! balbutia-t-il hors de lui.

— Qu'avez-vous ? interrogea Paul surpris.

— Pauvre Ralph ! Ah ! les bêtes ont un instinct qui ne les trompe pas ; il vous a reconnu.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous ne pouvez comprendre, mais lui ! Regardez-le ! Ce qui n'était pour moi qu'un vague soupçon est devenu pour lui tout de suite une certitude ; il sait que vous êtes le fils de Pierre Gilbert !

Paul Gilbert se redressa stupéfait.

LXV

— Ah ! expliquez-vous ! parlez !... je veux savoir... dit-il avec un frisson. Germain remua la tête, en ébauchant un sourire contraint.

— L'histoire est touchante et simple, reprit-il aussitôt ; Ralph était tout jeune lors de la catastrophe : il avait été élevé par Pierre Gilbert qu'il adorait et à qui il avait voué une de ces affections de chien qui sont plus solides, plus

dévouées qu'aucune affection humaine; quand son maître avait disparu, il ne s'était pas occupé de Ralph, et celui-ci attendait patiemment, espérant sans doute qu'il ne pouvait tarder à revenir... Mais, au bout de huit jours il comprit qu'il n'y fallait plus compter, et alors, un soir, il rompit sa chaîne et quitta Montpellier... Avant de s'éloigner cependant, il était venu rôder et hurler autour de la maison où quelquefois il accompagnait Pierre Gilbert; mais les voisins du quartier se plaignirent; on lui donna la chasse et il dut battre en retraite devant les menaces et les coups qu'on ne lui épargnait pas.

Moi seul, j'avais été bon pour la pauvre bête. J'avais eu toujours beaucoup d'attachement pour son maître, et il m'eût semblé cruel d'abandonner le malheureux Ralph sans venir à son secours. Aussi je partageai, à cette époque, plus d'une fois mon souper avec lui, et quand il disparut j'en éprouvai un vrai crève-cœur.

Il resta absent un grand mois, et je désespérais de le revoir jamais, quand une nuit, en rentrant dans le pavillon, je le trouvai étendu dans le couloir, essoufflé, l'œil en feu, crotté, pelé, dans le plus piteux état qui se puisse imaginer.

Je sus depuis, à peu près, ce qu'il avait fait pendant ce mois d'absence.

Il avait cherché son maître... Et on l'avait vu d'abord dans le petit village de Rumbert, situé à une vingtaine de kilomètres, et où vous étiez élevé; puis il avait poussé sa route jusqu'à Marseille, et une fois là, complètement dépité, ne sachant plus quel chemin choisir, vaincu, mourant de faim, il était revenu ici où il se rappelait qu'il avait été nourri et traité avec bonté.

Depuis, il ne m'a pas quitté, et ma seule appréhension, mon seul chagrin, était de penser que si je venais à mourir avant lui la pauvre bête serait exposée à tomber entre les mains d'un maître cruel ou brutal.

Paul Didier avait écouté avec attendrissement le récit du vieux jardinier et, quand ce dernier eut fini de parler, il passa doucement, à plusieurs reprises, sa main sur la bonne grosse tête de l'animal.

Celui-ci avait fini par poser ses deux pattes énormes sur les genoux de Paul, et maintenant il le contemplant de ses deux yeux qui s'étaient comme voilés de larmes.

— Bon Ralph! dit le jeune homme d'un ton attendri, comme s'il eût parlé à une créature humaine, tu te souviens, toi! et tu reportes sur le fils l'affection que tu avais vouée au père... Parce que tu ne le voyais plus, tu as cru qu'il t'oubliait ou qu'il était mort... pauvre vieux serviteur! Non! non! avant que tu ne meures toi-même, je te donnerai cette joie de le revoir.

Puis, se tournant vers Germain qui écoutait, les deux mains sur ses lèvres, pour ne pas éclater:

— Vous le voyez, poursuivit-il d'un accent plein d'autorité, selon votre

propre aveu de tout à l'heure, Dieu est dans tout ceci !... Et maintenant, j'espère que vous ne refuserez plus de répondre.

— Eh ! que-voulez vous que je dise ? supplia Germain avec effort.

— La vérité ! répondit Paul.

— Mais je ne sais rien.

— Vous savez tout, au contraire. On me l'a dit.

— Qui cela ?

— Qu'importe, puisque je le sais !

— Mon Dieu !...

— D'ailleurs il y a un mystère dans ce pavillon.

— Un mystère !

— Osez dire que non, et alors expliquez-moi pourquoi ces volets éternellement clos. Que signifient ces bruits sinistres que l'on a répandus, peut-être à dessein, autour de cette demeure ? d'où vient enfin la terreur qu'inspire la *chambre rouge* ?

— La *chambre rouge* ! répéta Germain en se levant à demi, pendant qu'un frisson secouait ses épaules.

Paul remarqua son trouble et, persuadé désormais que cet homme était en possession du secret qu'il cherchait, il résolut hardiment de le lui arracher, fût-ce à l'aide d'un subterfuge.

— Germain, reprit-il aussitôt d'un ton plus incisif, vous ne voulez pas parler, n'est-ce pas ? vous refusez de rendre à mon père l'honneur qu'on lui a volé ? Eh bien ! prenez garde ! car si vous hésitez plus longtemps, c'est moi qui perdrai ceux que vous voulez sauver !

— Vous ?

— Ne vous ai-je pas dit tout à l'heure que j'avais en main les preuves de l'innocence de Pierre Gilbert ? Ces preuves sont irréfutables, mais elles ne suffisent pas, car il me faut encore le nom du vrai coupable pour le livrer à la justice.

— Et ce nom ? ce nom ?

— Je le connais !

— C'est impossible...

— Vous voyez bien que vous le connaissez aussi, puisque je vous vois pâlir et trembler.

— Monsieur Paul, écoutez-moi, par grâce !

— Non, point de grâce ! je serai impitoyable comme on l'a été envers mon père ; je rendrai honte pour honte, et c'est Giral qui ira prendre la place de Pierre Gilbert !

Le vieux Germain retomba inerte sur son fauteuil



Il prit la main du moribond... (P. 810.)

— Horrible ! c'est horrible ! albitia-t-il ; ah ! pourquoi faut-il que j'aie vécu si longtemps ?

Monsieur Paul, c'est les mains jointes que je vous supplie ; dites-moi que vous ne ferez pas cela.

— Je le ferai ! répondit Paul avec fermeté.

— Songez qu'en frappant le coupable vous frapperez en même temps un

innocent, et vous êtes trop bon, trop juste, pour commettre une pareille action ; car enfin, l'autre, il n'a pas été criminel, celui-là !

Paul regarda le vieux jardinier avec stupeur.

Quel sens attribuer aux paroles qu'il venait de prononcer ? Il n'y comprenait plus rien ! Germain voulait-il le tromper ?

C'était invraisemblable.

Son attitude, les terreurs qu'il exprimait, la pâleur répandue sur son visage, tout attestait sa sincérité.

Qu'avait-il donc voulu dire en parlant d'un innocent ?

Pendant les traits de Germain avaient tout à coup revêtu un air de gravité inattendue. Le front penché, les sourcils contractés, il semblait réfléchir profondément.

— Voyons, mon ami, reprit Paul d'une voix insinuante et douce ; vous avez sur les lèvres une confiance qui peut sauver mon père... Ne la retenez pas davantage ; Dieu vous voit et vous juge. Dites ce que vous savez... éclairez-moi tout à fait, et je vous jure que vous n'aurez pas à vous repentir de votre confiance.

— Ce que vous me demandez est si grave ! murmura Germain.

— Et d'abord, répondez !... Pierre Gilbert n'est pas coupable, n'est-ce pas ?

— Non ! non ! ce n'est pas lui !

— Mais l'autre, vous le connaissez ?

— Oui.

— Le voleur ?

— Plus bas ! plus bas.

— C'est Giral ?

Le vieux serviteur se tut ; il était oppressé ; la sueur perlait à son front ; un voile obscurcissait sa vue.

Il était à bout de forces.

— C'est trop d'émotion, dit-il d'une voix faible ; n'en demandez pas plus aujourd'hui ; je sens que je ne pourrais vous en dire d'avantage. Ne m'interrogez plus, laissez-moi. Seulement, demain, si vous voulez revenir...

— Vous parlerez ?

— Et je vous dirai tout.

Paul se leva.

— Soit, dit-il, remettons à demain. Je vais me retirer... mais vous avez promis, vous parlerez.

— Demain.

— A demain donc, et merci pour le service que vous m'aurez rendu.

Paul gagna la porte.

Mais au moment où il atteignait le seuil il se retourna brusquement.

Ralph s'était trainé à sa suite et il grognait doucement.

Paul lui fit une dernière caresse.

— Non, je ne t'oublie pas, dit-il en prenant son gros museau dans sa main, bon et excellent Ralph, et j'espère que tu vivras assez pour revoir ton maître !

Sur ces mots, il alla rejoindre le capitaine qui fumait sa pipe en compagnie de Mariette, et ils retournèrent à l'hôtel.

Son cœur se dilatait dans sa poitrine; la certitude d'un dénouement favorable et prochain exaltait sa pensée; le sombre horizon se dégageait enfin des derniers nuages.

Jamais il ne s'était senti si heureux.

En rentrant à l'hôtel, on lui remit une lettre qui venait de Morlaix, et dont la suscription était de l'écriture de son père.

Il monta rapidement à sa chambre et s'empressa de la lire.

Pierre Gilbert lui donnait de nombreux détails sur ce qui s'était passé depuis son départ; Paul les lut avidement.

Pierre Gilbert parlait de tout, mais Paul ne fit attention, tout d'abord, qu'à la partie de la lettre où il était question de Berthe.

Berthe!... il n'en parlait jamais, mais il y pensait toujours!

Il savait bien, pourtant, qu'elle était perdue pour lui... Mais il l'aimait, pour ainsi dire, plus encore depuis qu'elle s'était montrée si cruelle!

L'amour est peut-être le seul sentiment humain qui ne raisonne pas; c'était la première jeune fille dont il eût rêvé la possession, et ce sentiment avait poussé dans son cœur des racines si profondes, qu'il désespérait de ne pouvoir jamais l'en arracher.

La lettre que lui écrivait son père était peu faite pour lui rendre l'espoir: il lui disait que Berthe paraissait avoir pris son parti de la rupture; elle avait reparu dans le monde, ne tenant aucun compte de l'état de l'opinion publique, et mettait, à dessein sans doute, dans son attitude, cette fierté, cette audace qui n'étaient plus aujourd'hui tempérées par son amour pour Paul.

Bien plus, elle avait accepté les soins de Fontenette, et toute la ville ne parlait plus que de son prochain mariage avec le vicomte.

Paul fut douloureusement impressionné par ces nouvelles, et sentit son cœur se soulever à la pensée qu'un autre pourrait devenir l'époux de Berthe. Ah! pourquoi l'avait-il connue? quelle fatalité l'avait placée sur sa route? Pourquoi Pierre Gilbert s'était-il révélé si tard?

Cependant il ne se laissa pas abattre.

Trahi dans son amour, il lui restait un grand devoir à accomplir.

La réhabilitation de son père, c'était sa propre réhabilitation à lui-même; c'est à cela qu'il devait se consacrer tout entier, et il y était résolu.

Le lendemain, il devait revoir Germain... Encore vingt-quatre heures et il saurait le secret de la maison Giral!

Il s'endormit plein d'espoir...

Mais il y a loin, dit-on, de la coupe aux lèvres, et il en fit la triste expérience.

Le lendemain, comme il allait sortir de sa chambre, il aperçut Mariette qui venait à lui, le front attristé et soucieux.

— Qu'y a-t-il? demanda vivement Paul

— C'est mon oncle! répondit la jolie fille.

— Que se passe-t-il?

— Votre entretien d'hier l'a beaucoup agité .. il était déjà bien souffrant; ce matin, il est très malade.

— Est-ce possible?

— J'ai fait appeler le médecin!

— Et qu'a-t-il dit?

— Qu'il était très faible, qu'il lui fallait un grand repos, et que, surtout, il défendait qu'on le fit parler.

— Alors je ne pourrai pas le voir?

— Il faudra remettre votre visite; mais comptez sur moi... dès qu'il sera en état je m'empresserai de venir vous le dire.

Paul remercia du geste et rentra chez lui, vivement contrarié.

C'était là un fâcheux contre-temps; il avait espéré en finir le jour même et se voyait déjà sur la route de Bretagne.

Maintenant, tout était remis en question; il serait obligé de rester à Montpellier, et pendant son absence... quels événements s'accompliraient à Morlaix?

Il frissonna, et machinalement il se remit à parcourir la lettre de Pierre Gilbert.

Et alors un sentiment nouveau le saisit.

LXVI

Cette lettre, il ne l'avait lue qu'incomplètement et ne s'était attaché qu'aux passages où il était parlé de Berthe.

Pour lui, il n'y avait pas autre chose.

Mais en la relisant avec plus d'attention il fut frappé par certaines phrases qui lui semblèrent contenir un sens mystérieux; il y était question de M. Gautier, et ce que Pierre Gilbert racontait était bien fait pour intriguer le jeune avocat.

« Quant à M. Gautier, disait-il, on ne le voit plus, ou on le voit rarement;

il ne reçoit que quelques amis, et depuis ton départ il est tout à coup devenu sombre et taciturne. On pourrait croire qu'il regrette ce qui s'est passé et voit avec peine l'attitude provocante de sa fille. C'est du moins ce que l'on m'a assuré. Car je vis très retiré et ne fréquente personne.

« A plusieurs reprises cependant, j'ai poussé mes promenades jusqu'au château de Lesquiffiou. — dans les environs s'entend, — et, une fois, j'ai bien failli rencontrer M. Gautier. Il revenait de Morlaix dans son coupé et je m'étais arrêté à l'endroit où la route du château coupe la route départementale. Je l'attendais avec curiosité ; j'étais désireux de le voir... Mais, au moment où il allait passer sous mes yeux, les stores furent brusquement baissés et la voiture disparut sans que j'eusse pu apercevoir le banquier.

« C'est insignifiant sans doute, et il ne faut chercher là qu'une coïncidence sans importance... Pourtant, depuis ce jour, malgré moi, l'incident me préoccupe, et dans ce soin qu'a pris M. Gautier de se dérober à ma vue je ne suis pas éloigné de voir une résolution arrêtée de m'éviter... Pourquoi? »

Et, en *post-scriptum*, Pierre Gilbert ajoutait :

« Il y a à Montpellier, ainsi que je te l'ai dit, un vieux serviteur du nom de Germain qui habite un pavillon situé au fond du jardin de la maison du Peyrou : il doit connaître bien des choses, et son attitude pendant les débats a été plus embarrassée encore que celle de Giral. Lors de mon séjour à Montpellier, je n'ai pas osé aller le trouver. Je craignais d'être reconnu, et j'étais convaincu, d'ailleurs, qu'il ne me dirait rien qui fût de nature à m'éclairer. Tâche donc de le voir ; arrache-lui la vérité... S'il veut parler, c'est lui qui nous sauvera! »

Ce que pensait Pierre Gilbert, Paul le pensait également.

Depuis surtout qu'il avait vu Germain et qu'il lui avait parlé, il ne doutait pas qu'il ne connût le vrai coupable ; il hésitait encore à faire des aveux complets ; mais il était sur une pente où il ne devait plus s'arrêter, son entrevue avec Paul l'avait fortement ébranlé, et on pouvait tout espérer d'un second entretien.

Mais quand cet entretien aurait-il lieu, maintenant ?

Germain était bien vieux ; depuis longtemps déjà, il était fort souffrant ; le médecin qu'il avait vu récemment avait déclaré que sa vie était à la merci de la première crise sérieuse et qu'il pouvait passer d'un moment à l'autre.

Paul ne savait plus que faire, il ne pouvait qu'attendre.

Et en attendant, les semaines s'écoulaient sans que la santé de Germain s'améliorât !

C'était à désespérer.

Un soir, il se trouvait seul dans sa chambre, et pour la vingtième fois peut-être il compulsait les documents qu'ils avait empruntés aux archives du tribunal ; ce dossier, il le savait par cœur, et cependant c'est toujours avec la même âpreté qu'il le fouillait, espérant toujours y trouver un indice nouveau.

Il était près de minuit : tout le monde dormait à l'hôtel, il allait lui-même gagner son lit, quand il entendit des pas s'arrêter à sa porte.

Il prêta l'oreille.

Une main cherchait le bouton de la serrure.

Il tressaillit.

— Paul ! dit alors du dehors une voix qu'il reconnut tout de suite.

C'était celle du capitaine Bellegarde.

Il s'élança et ouvrit ; le capitaine entra.

— Vous n'êtes pas couché ? lui dit ce dernier ; tant mieux !

— Qu'y a-t-il donc ? interrogea Paul.

— Je viens vous chercher.

— Où allons-nous ?

— Place du Peyrou.

— Germain veut me voir ?

— Germain est en train de mourir, interrompit Bellegarde, et si vous voulez le voir vivant, vous n'avez pas de temps à perdre.

Paul ne répondit rien ; il prit son pardessus et gagna rapidement la porte.

— Venez ! partons ! dit-il la voix oppressée.

Ils s'éloignèrent, et le trajet, relativement long, fut franchi en moins d'un quart d'heure. Quand ils atteignirent la place du Peyrou, minuit sonnait.

Les ténèbres étaient épaisses. Un seul point lumineux piquait l'ombre ; un profond silence régnait alentour.

Ils s'avancèrent.

Au seuil de la porte, ils trouvèrent Mariette qui les attendait.

— Germain ? demanda ardemment Paul Didier.

— Il est bien mal, répondit la jolie fille.

— Vous l'avez laissé seul ?

— Le médecin est près de lui.

— Que dit-il de son état ?

— Rien de bon. Tout à l'heure, il m'a assuré qu'il ne passerait peut-être pas la nuit, et alors j'ai pensé que vous serez bien aise de le voir.

— Vous avez eu raison. Pourvu qu'il veuille parler, et qu'il le puisse.

— En ce moment, il y a un peu de calme, mais il ne faut pas s'y fier.

— Hâtons-nous ! hâtons-nous ! dit Paul.

Mariette les précéda.

Dès qu'ils furent entrés, Paul remarqua que Mariette passait sans s'arrêter devant la pièce où Germain se tenait d'habitude.

Il lui en fit l'observation.

— C'est lui qui l'a voulu, répondit Mariette ; et nous l'avons transporté ce matin au premier étage, dans la *chambre rouge*.

— Voilà un singulier caprice.

— Il ne fallait pas le contrarier.

— Sans doute... mais il y a autre chose qui m'étonne.

— Laquelle ?

— Ralph... je ne vois pas Ralph.

Mariette eut un triste sourire.

— Pauvre bête ! balbutia-t-elle sur un ton presque attendri ; les chiens, ça comprend plus de choses qu'on ne croit... Il sait bien ce qui va se passer, allez ; et depuis ce matin il s'est installé dans la *chambre rouge* et ne quitte plus son maître.

Tout en parlant de la sorte, à voix basse, Mariette remontait l'escalier ; quelques secondes plus tard, ils pénétraient dans la *chambre rouge*.

Le premier regard alla droit au lit sur lequel Germain était étendu, les traits tirés, la poitrine sifflante, les yeux grands ouverts.

Le nez était pincé, la lèvre amincie, une pâleur de marbre était répandue sur tout le visage.

L'impression était poignante : Paul ne douta pas une seconde qu'il ne fût perdu !

Quel espoir lui restait donc à lui ? Dieu ferait-il un miracle en sa faveur ?

Il n'y comptait certainement pas.

Il s'approcha du docteur et, du regard, l'interrogea.

Celui-ci répondit par un geste grave.

Et le prenant à part.

— Ce malheureux n'a plus que quelques heures à vivre, et je ne puis plus rien pour prolonger son existence. J'ai cependant ordonné une potion qui est là : s'il survenait quelque syncope, on aurait qu'à la lui faire prendre par cuillerées :

— Vous partez ?

— Mon rôle est fini. Et puis, c'est vous, je crois, qui êtes, monsieur Paul Didier ?

— Oui, monsieur.

— Depuis une heure, il a plusieurs fois prononcé votre nom. Peut-être a-t-il quelque recommandation à vous faire ; il faut qu'on vous laisse seul avec lui.

— Pauvre vieux serviteur !

Le docteur alla donner un dernier regard au moribond, consulta son pouls, puis, adressant un geste d'adieu à Paul, il se retira, accompagné de Mariette qui lui montrait le chemin.

Paul restait avec Germain, seul dans la chambre rouge. Et pendant les premières minutes il ne put se défendre d'une émotion qui le prenait par tous les sens, et lui communiquait un trouble inconnu.

Cet homme qui était là, et qui allait mourir, il connaissait le mystère du vol

accompli vingt années auparavant dans la maison Giral ; d'un mot il pouvait sauver Pierre Gilbert.

Aurait-il le temps ? en aurait-il surtout la volonté ? N'était-il pas à craindre qu'il emportât son terrible secret dans la tombe ?

A cette pensée, une sueur glacée perla au front de Paul Didier. Obéissant à un sentiment puissant, il prit la main du moribond et la serra avec violence.

Germain eut une trépidation, tourna son regard vers le jeune homme et, tout de suite, il le reconnut.

— Monsieur Paul ! murmura-t-il d'une voix à peine perceptible.

— Oui, Germain, répondit Paul ; moi, le fils de Pierre Gilbert.

— Mon Dieu !

— On m'a dit que vous vouliez me parler, et je suis venu.

— Je vais mourir.

— Non, vous ne mourrez pas ! Dieu vous laissera le temps de rendre l'honneur à un malheureux que l'on a condamné injustement... C'est une réparation qu'il lui faut, que vous seul pouvez lui donner, et vous ne voudrez pas mourir sans avoir accompli ce devoir sacré... Parlez ! parlez.

Paul s'était penché vers le moribond et, le geste suppliant, il cherchait à lui arracher son secret.

Mais Germain ne répondait pas. Un combat se livrait en lui ; sa poitrine râlait ; sa lèvre se contractait et une flamme sombre brûlait ses yeux.

Il eût voulu parler, et la parole s'arrêtait dans sa gorge ; des visions terribles passaient à chaque instant, qui voilaient son regard de stupeur et d'épouvante.

Il avait peur : il tremblait et s'efforçait d'éloigner Paul de son lit.

Ce dernier eut un mouvement désespéré.

A voir l'altération des traits du moribond, il devenait évident que les moments lui étaient comptés ; il allait mourir et il n'aurait rien dit !

— Et vous vous taisez ! s'écria-t-il éperdu ; ni mes prières ni mes larmes ne peuvent vous toucher ; il y a deux malheureux qui vous demandent plus que la vie, et vous restez impitoyable ! Eh bien, prenez garde, Germain ! Dieu vous voit à cette heure ; il vous juge, lui aussi ; il sera sans pitié pour vous, comme vous l'aurez été pour mon père et pour moi !

Paul se tut, et comme il se redressait irrité et farouche, brusquement il s'arrêta et se mit à regarder Germain avec attention.

Ce qui se passait était étrange autant qu'inattendu.

Le moribond venait de se dresser sur son séant ; ses yeux s'étaient ouverts démesurément ; ses lèvres remuaient dans le vide.

— Ah ! je vous en conjure ! dit encore Paul.

Mais Germain s'efforçait en vain : il haletait ; ses mains battaient l'air follement. C'était le spasme suprême.



Le capitaine fit irruption dans le jardin. (P. 844.)

— Ah! je suis donc maudit! balbutia l'infortuné Didier.

Il n'acheva pas.

Les doigts du vicillard venaient de se crispier sur son bras, et pendant que d'une main il l'attirait à lui, de l'autre il lui désignait impérieusement un meuble de Boule qui se trouvait placé près de la fenêtre.

Un peu de force lui était revenu.

— Là! là! dit-il d'une voix faible comme un souffle.

— Qu'y a-t-il? interrogea Paul.

— Là! répéta Germain.

Et, sans plus d'observations, saisi malgré lui par l'étrangeté de la situation, Paul se précipita vers le meuble indiqué, dont il ouvrit violemment le premier tiroir.

Dans ce tiroir, il y avait un portefeuille. Il le prit et, tout en revenant lentement vers Germain, il se prit à l'examiner avec curiosité.

— Giral!... murmura alors le vieux serviteur comme à son oreille.

— Ce portefeuille lui appartient donc?

— Oui.

— Comment se trouve-t-il ici?

Germain mit un doigt sur ses lèvres.

— Au moins, répondez, insista le jeune homme. Dites-moi ce qu'il faut que j'en fasse.

— Vous le garderez jusqu'au jour où vous rencontrerez Giral.

— Je dois donc le voir?

— Bientôt.

— A Montpellier?

— Non.

— Où, alors?

Le moribond agita ses deux bras dans une dernière convulsion; un cri rauque souleva sa poitrine, et secouant son front avec force, comme s'il avait voulu repousser une vision terrible, il retomba lourdement sur le lit en balbutiant des paroles incohérentes, parmi lesquelles Paul saisit au passage les noms de Giral et de Pierre Gilbert.

Ce fut tout.

Aussitôt l'agonie commença.

Le vieux serviteur ne prononça plus un mot. Le râle se mit à siffler affreusement dans sa gorge; ses doigts nerveux froissèrent ses draps, comme on dit que font tous les mourants, et son œil atone regarda sans voir.

Tout était fini. Une heure encore, et le malheureux aurait cessé de vivre!

Mariette était venue avec quelques vieilles femmes du voisinage; elles s'étaient assises auprès du lit en attendant le dénouement.

Paul n'espérait plus rien. Il serra la main de Mariette et alla rejoindre Bellegarde.

Mais, à son grand étonnement, il ne le trouva pas dans le jardin.

Où pouvait-il être ?

S'était-il impatienté d'attendre ? Était-il retourné à l'hôtel ? Enfin, où le chercher ?

Il hésita un moment sur le parti à prendre, et il allait se résigner à rentrer seul à l'hôtel, lorsque la petite porte qui donnait sur la ruelle s'ouvrit bruyamment et que le capitaine fit irruption dans le jardin.

Paul marcha vivement à sa rencontre.

— Qu'avez-vous ! interrogea-t-il, surpris du désordre dans lequel il le voyait.

— Ah ! ça ! c'est trop fort ! fit le capitaine, et si je m'attendais à celle-là...

— Que vous est-il arrivé ?

Le capitaine s'était remis et, se retournant vers la porte qui était restée entr'ouverte :

— Venez, dit-il d'un ton bref, je vais vous expliquer...

Et, tout en marchant il continua :

— Vous connaissez, n'est-ce pas, dit-il, l'histoire de mon homme au soufflet ?

— Parfaitement.

— Eh bien, maintenant, je suis fixé.

— Vous l'avez revu ?

— Pas précisément, mais je sais, depuis cinq minutes, en quel endroit l'affaire s'est passée...

— Comment cela ?

— Ah ! j'étais venu plusieurs fois déjà dans ce quartier et j'avais traversé la ruelle sans y prendre garde. Il faisait jour d'ailleurs, et c'est pendant la nuit que les choses se sont passées. Ça fait une différence : de sorte que tout à l'heure quand je m'y suis trouvé seul, dans les ténèbres, ça m'a crevé les yeux.

— Quoi ?

Ils venaient de franchir le seuil de la porte ; le capitaine fit quelques pas dans la ruelle et indiqua une maison à gauche.

— Tenez, poursuivit-il, c'est là ! Je longeais le mur pour gagner la place, quand un homme sortit brusquement et vint me heurter juste au moment où je passais. Ah ! il y a longtemps de cela ; mais je me le rappelle toujours, et tout à l'heure, quand j'ai vu cet homme...

— Quel homme ?

— Une coïncidence bizarre.

— Expliquez-vous ?

— Figurez-vous que j'ai rencontré l'autre jour, au théâtre, dans la troupe de Caminade, un petit vieux.

— Quel rapport.

— Il n'y en a peut-être aucun, mais tout de même, sa tête m'a frappé

— Pourquoi?

— Est-ce qu'on sait. Mais quand je l'ai vu, j'ai eu comme un frisson, et tout à l'heure... là!...

— C'était donc lui?

— Je l'ai mal vu, il s'est sauvé, comme la première fois, et a disparu.

— Par cette porte?

— Oui, celle-ci... qu'avez-vous?

Paul pressait son front de ses deux mains.

— Voyons! voyons! vous êtes bien sûr de ce que vous dites?

— Parbleu.

— Mais cette maison était occupée, à cette époque, par M. Giral.

— Qu'importe?

— Ah! il importe beaucoup, capitaine, car si je me souviens bien de ce que vous m'avez conté, c'est le 14 octobre que vous avez rencontré votre homme.

— Le 14 octobre; oui! répondit Bellegarde.

Paul crispa sa main rapide sur son bras.

— C'est bien cela! balbutia-t-il. C'est cette nuit-là même qu'a été commis le vol dont mon père fut accusé; et l'homme qui vous a souffleté devait être le voleur lui-même... qui fuyait!

— Que dites-vous?

— Germain le connaissait! M. Giral le connaissait aussi! et tous deux ont laissé condamner un malheureux qu'ils savaient innocent, plutôt que de livrer à la justice le véritable coupable! Ah! voilà qui est odieux, n'est-ce pas?

— Germain ne vous a-t-il rien dit?

— Rien.

— Il faut y retourner.

— Il se meurt!

— Alors... nous ne sommes pas plus avancés l'un que l'autre.

Paul eut un geste désespéré.

— Et rien! rien! dit-il les lèvres serrées... Ah! mieux vaudrait la mort que d'affronter de nouveau le mépris de Berthe. Mais éloignons-nous, capitaine; ne restons pas plus longtemps ici... la nuit me portera conseil, et demain nous prendrons une résolution.

Et ils rentrèrent à l'hôtel...

Une étrange et mystérieuse nouvelle les y attendait.

Comme Paul allait monter à sa chambre, le domestique qui était de

service de nuit vint lui remettre une dépêche qui était parvenue dans la soirée.

La dépêche venait de Brest et était signée Pierre Gilbert.

Pierre Gilbert avait donc quitté Morlaix... ou n'avait-il pas voulu confier au télégraphe de cette ville les quelques mots qu'il adressait à son fils?

Paul Didier s'empessa d'ouvrir le pli bleuté.

Voici ce qu'il contenait :

« Reviens, toute affaire cessante. Misérable découvert. Avons résolution à prendre.

« PIERRE GILBERT. »

LXVII

Cependant, depuis le départ de Paul, bien des choses s'étaient passées à Morlaix, qu'il est utile de faire connaître au lecteur.

Plus de deux mois s'étaient écoulés; l'effet produit par la rupture n'avait pas tenu si longtemps, et c'est tout au plus si l'on s'en entretenait encore dans quelques salons.

Il y avait à cela plusieurs raisons

Pendant les premiers temps, on avait vivement commenté la disparition du jeune avocat; on avait su que, prétendant son père innocent, il se rendait à Montpellier pour y chercher les éléments d'une éclatante réparation. Paul Didier était généralement aimé, et sincèrement chacun faisait des vœux pour qu'il réussit dans l'entreprise qu'il tentait.

D'ailleurs Berthe avait éveillé bien des jalousies, froissé bien des amours-propres, et au fond quelques personnes n'eussent pas été mécontentes de voir rabaisser son orgueil.

L'attitude qu'elle avait prise justifiait jusqu'à un certain point ce sentiment peu bienveillant.

Au lieu de tenir compte de l'opinion publique, elle l'avait en quelque sorte bravée: on s'attendait à la voir garder une réserve discrète et se retirer pendant quelque temps dans une solitude où elle eût attendu dignement les événements; elle s'était bien gardée d'agir ainsi, et en dépit des observations qui lui avaient été faites, malgré les prières de M. Gautier même, elle avait, au bout d'une semaine à peine, repris ses allures accoutumées, et recommencé l'existence un peu excentrique qu'elle menait avant le pénible incident.

L'altière jeune fille voulait prouver par là qu'elle ne conservait aucun regret du passé et que son cœur s'était repris tout entier: mais cette affectation d'indifférence avait paru un peu excessive, et les esprits sceptiques, — il y en a plus

qu'on ne croit en province, — pensaient que qui veut trop prouver ne prouve rien.

Seulement ces critiques n'arrivaient pas jusqu'à Berthe.

La disparition de Paul avait fait le champ libre autour de la belle et riche héritière, et de nouveau elle était admirée et fêtée comme elle ne l'avait jamais été.

Qui n'en eût été grisée à sa place, et qui eût pu croire, en la voyant s'abandonner ainsi, qu'il restât dans son esprit quelque regret du passé, et dans son cœur le plus petit souvenir de son amour brisé.

Chose bizarre !

Dans ce beau domaine de Lesquiffiou que Berthe aimait, comme naguère, de son activité dévorante, au milieu de ce mouvement mondain qui reprenait possession du parc à travers ce rayonnement qui illuminait toute chose... une seule personne restait sombre et ne semblait s'y mêler parfois qu'avec un sentiment de remords.

M. Gautier...

Il avait beaucoup changé depuis quelque temps ; une amère tristesse voilait son front ; ses joues avaient pâli ; il était devenu taciturne et vivait presque constamment retiré dans son cabinet de travail.

Berthe s'en aperçut bien vite et crut y voir un blâme muet de sa conduite.

On l'avait trop habitué à vivre sans contrôle pour qu'elle acceptât un pareil blâme sans protester.

Et un jour, voulant en avoir le cœur net, elle l'interrogea à ce sujet.

M. Gautier se montra plus ferme qu'elle ne s'y attendait.

— Ma tristesse ne vient pas seulement de toi, ma chère enfant, lui dit-il, mais tu n'y es pas étrangère.

— Comment cela ?

— Je trouve, et je ne suis pas seul de cet avis, que tu aurais pu montrer plus de retenue, à la suite de la rupture de ton mariage avec Paul Didier.

— Regretteriez-vous que je ne l'aie pas épousé ?

— N'exagère pas.

— Le fils d'un forçat !

— Berthe !

— J'ai cru aimer un honnête homme.

— Qui te dit qu'il ne le soit pas ?

Une lueur d'acier traversa le regard de Berthe.

— Voilà une étrange parole, répliqua-t-elle les sourcils froncés. Cet homme ne m'a-t-il pas indignement trompé ? Dans le premier moment, ne le disiez-vous pas vous-même et n'est-ce pas vous qui m'avez éclairée, qui avez pris l'initiative d'une brusque rupture ? Moi, je ne voulais pas y croire, tant cela me semblait monstrueux. J'avais aimé cet homme et pourtant je me suis soumise !... Mais

vous ne prétendez pas, je suppose, que je doive maintenant pousser la faiblesse jusqu'à laisser croire que je l'aime encore! Non! non! je ne veux pas que cela soit; et j'ai de mes propres mains arraché de mon cœur cet amour qui y avait pénétré si profondément.

Eh bien! après cette douleur doublée de honte, quelle réserve faut-il que je m'impose?... Ne voyez-vous pas que l'on m'observe, que l'on m'épie? La moindre défaillance de ma part et je suis perdue! On dira que la blessure saigne toujours... ou que j'ai pu être impunément offensée!... Ah! cela, jamais! D'ailleurs, pourquoi prendrais-je une autre attitude... et quelle indulgence me conseillerez-vous? Tout ne donne-t-il pas raison à ma conduite?... Il est parti à la recherche des preuves qui devaient établir l'innocence de son père! Voilà un mois de cela... Qu'a-t-il fait? Rien. C'est encore un mensonge, une comédie qu'il jouait... Et soyez assuré, mon père, qu'il ne reviendra pas et que nous n'entendrons plus parler de lui!

Un sourire d'une ironie intense plissa la lèvre de Berthe.

— Ah! ce n'est pas l'audace, pourtant, qui lui fait défaut, dit-elle d'un ton heurté; il n'abandonne pas la partie, et à sa place, il a laissé ici, son père, le *condamné*, qui n'attend qu'une occasion pour nous effrayer d'un nouveau scandale.

— Mon enfant, calme-toi!

— Vous le défendez?

— Non, sans doute, seulement...

— Mais vous ne l'avez donc pas vu! Vous n'avez pas remarqué le manège auquel il se livre. Vingt fois, moi, je l'ai rencontré, et, Dieu me pardonne! j'ai pu croire un jour que ce Pierre Gilbert allait me parler!... Pierre Gilbert! Connaissiez-vous cet homme, mon père?

— Moi! fit M. Gautier en tressaillant.

— Vous m'avez dit une fois que vous aviez habité Montpellier! Y auriez-vous, par hasard, entendu parler de ce Pierre Gilbert?

— Non! non! jamais!

— En ce cas, pourquoi ces obsessions dont il nous poursuit, et d'où vient qu'il ne redoute pas que vous fassiez appel à l'intervention de la justice.

M. Gautier prit vivement les deux mains de sa fille et l'attira à lui.

— Voyons! voyons! dit-il d'un ton caressant et doux, ne t'irrite pas davantage et reprends assez d'empire sur toi-même pour envisager la situation avec plus de calme. Paul est parti, et j'espère comme toi qu'il ne reviendra pas. — Qu'importe le reste, puisque tu ne l'aimes plus? Reviens donc à toi, oublie ce passé funeste et ne donne pas aux autres, par une agitation excessive, le soupçon que tu pourrais l'aimer encore!

Berthe courba le front et ne répondit pas?



Elle allait s'asseoir dans quelque anfractuosité du granit. (P. 850.)

— Peut-être avez-vous raison, reprit-elle enfin en comprimant sa poitrine de ses deux mains; et je ne veux plus répondre à leurs provocations que par le dédain et le mépris!

A partir de ce jour, en effet, un changement notable parut s'être opéré en elle, et elle ne parla plus ni de Paul Didier ni de Pierre Gilbert.

Mais elle ne modifia en rien l'existence nouvelle qu'elle avait inaugurée

depuis quelque temps; elle accueillit les prétendants qui étaient revenus avec empressement, et sans qu'on pût dire qu'elle eût témoigné une préférence à l'un d'eux, cependant il est certain que le vicomte de Fontenette paraissait destiné à arriver bon premier.

Cela se justifiait surabondamment.

Le vicomte était le type accompli du gentilhomme de province; il était riche, universellement considéré, et s'il avait eu des maîtresses il les avait aimées assez discrètement pour que la pudeur publique n'eût pas à s'en effrayer.

D'ailleurs Berthe n'avait pas mis longtemps à s'apercevoir qu'elle était aimée sincèrement par le jeune vicomte, et peut-être fût-elle devenue vicomtesse une année auparavant, si Paul Didier n'avait pas, une nuit, quitté sa solitude pour venir au château de Lesquillou.

Fontenette comprit à ce moment qu'il fallait renoncer à son rêve, et très loyalement, à cette époque, Berthe s'en était expliquée avec lui.

Il lui avait su gré alors de sa bienveillante franchise et s'était retiré sans conserver la moindre rancune.

Mais il ne désertait pas cependant, car, dès que la rupture eut lieu entre Berthe et le fils de Pierre Gilbert, il ne tarda pas à reprendre position, encouragé au surplus par l'accueil même que lui fit M^{lle} Gautier.

Telle était la situation, et pendant les deux mois qui s'écoulèrent entre le départ et le retour de Paul il ne se passa rien qui engageât autrement l'avenir.

De temps en temps, Berthe sortait avec son père : on était au commencement du mois d'août; il faisait une saison splendide, exceptionnelle, et le soleil de Bretagne inondait de ses rayons éclatants ses obscurs blasphémateurs.

Le plus souvent ils allaient en calèche découverte et prenaient la pittoresque corniche qui conduit au bourg de Carantec.

La route côtoie pendant une bonne lieue la rade de Morlaix, à l'extrémité de laquelle se développent les horizons infinis de la grande mer. C'est un des plus saisissants tableaux qu'il soit donné de contempler, et Berthe avait fait de cette excursion sa distraction favorite.

Elle aimait ces rochers sombres où les flots viennent déferler avec des grondements prolongés; ces grèves miuses au sable doux et fin... et, au loin, la mer sillonnée par les grands steamers, ou les longs courriers qui passent, se rendant dans l'Inde ou en Amérique.

Quelquefois, séduite par le charme attirant qui se dégage de ce panorama unique, elle faisait arrêter près d'une crique déserte et, heureuse de se retrouver seule, loin d'un monde jaloux et railleur, elle allait s'asseoir dans quelque anfractuosité de granit et restait là recueillie et pensive, oubliant tout, bercée par

l'harmonie de la nature, enfermée dans quel que rêve dont nul n'eût pu dire ni la cause ni l'objet!

Son père s'éloignait discrètement et allait attendre à quelque distance qu'elle revint à elle.

A quoi songeait-elle ainsi?

Peut-être eût-elle été fort empêchée de le dire elle-même.

Ce qu'elle ne pouvait dissimuler toutefois, c'est qu'elle était profondément troublée et qu'elle se sentait parfois bien malheureuse!

Elle avait vécu si insouciante avant de connaître Paul Didier!

Sa vie alors était toute tracée, *écrite*, comme disent les musulmans fatalistes.

Elle était riche, belle, jeune; elle n'avait qu'à choisir.

Et elle avait choisi Paul Didier!

Pourquoi? Comment? Quel moyen employer pour effacer ce nom maudit de son souvenir?

Paul Didier!

Où trouverait-elle désormais l'apaisement et l'oubli? A quel sentiment nouveau irait-elle demander ce bonheur que l'amour de Paul devait lui donner?

Et elle restait de longues heures abattue, accablée, remontant la pente du passé, sentant une amertume sans nom emplir son cœur et lui monter aux lèvres.

Parfois cependant, pour être vrai, nous devons ajouter qu'une sensation aiguë la saisissait et qu'elle éprouvait quelque chose comme un remords.

Remords vague, sans forme, flottant indécis dans son esprit, mais qui lui communiquait, sans qu'elle pût s'en défendre, une défaillance qui s'en prenait à tous ses sens...

Quand par hasard, rarement, l'image de Paul se présentait à elle, souvent un tressaillement la secouait tout à coup et un voile passait devant ses yeux.

A ces heures fugitives, son émotion s'accroissait; un frisson brûlait sa chair; elle se demandait si elle n'avait pas mis, dans le dernier accueil qu'elle lui avait fait, plus de froideur, plus de hauteur méprisante qu'il ne convenait.

Et alors certain regret poignant se faisait jour; il lui semblait qu'elle eût été plus calme, après la rupture, si elle n'avait pas obéi trop vite à l'emportement de sa nature altière et se reprochait d'avoir condamné le malheureux sans lui permettre de s'expliquer.

Si elle l'avait aimé, elle ne l'aimait plus. Surtout elle était bien résolue à ne plus le revoir. Mais n'eût-il pas été plus digne d'elle, sinon de lui, que cette rupture s'accomplît dans des termes dont ni l'un ni l'autre n'eussent à se plaindre ou à se repentir?

Un jour, elle s'était arrêtée à l'endroit qu'elle avait choisi et d'où elle dominait l'immense panorama qui se déroulait au loin.

Elle était seule ; M. Gautier s'était éloigné et, depuis une heure elle était là, contemplant le même tableau, refaisant pour la vingtième fois le même rêve plein d'angoisses.

Tout à coup elle entendit derrière elle des pas d'homme qui s'approchaient de la crique où elle était assise.

Ce n'était pas son père. Elle l'eût reconnu.

Qui donc cela pouvait-il être ?

Elle se retourna vivement...

Derrière elle, il y avait un homme, et dès qu'elle l'eut vu elle porta ses deux mains à ses lèvres.

C'était Pierre Gilbert !

Elle se releva effarée et eut un geste d'horreur, comme si elle eût voulu repousser quelque vision du bagne.

— Mon père ! à moi ! cria-t-elle éperdue, sans trop savoir ce qu'elle disait.

Pierre Gilbert s'était arrêté ; il la contempla tristement.

— Ne craignez rien, dit-il d'une voix brisée... je vous ai aperçue et je n'ai pu résister au désir de vous approcher, mais si vous l'ordonnez...

— Retirez-vous ! laissez-moi !... balbutia Berthe qui réellement avait pris peur.

— Ah ! vous êtes cruelle !

Berthe recula de quelques pas.

— Mon Dieu ! il ne viendra donc personne ! dit-elle encore. A moi ! à moi !

— N'appellez pas... je me retire, dit Pierre Gilbert, et je vous jure que plus jamais...

Il n'acheva pas.

L'appel de la jeune fille avait été entendu et, pendant qu'un valet de pied accourait de la route, M. Gautier apparaissait au détour du sentier qui montait de la grève.

— Ah ! mon père ! s'écria Berthe en courant se précipiter dans ses bras.

— Qu'y a-t-il ? interrogea M. Gautier, d'où vient que te voilà toute tremblante ?

— Cet homme, là, voyez ! fit la jeune fille en désignant Pierre Gilbert.

M. Gautier devint pâle comme un suaire.

Et, au moment où Berthe allait lui demander la cause de son émotion, un cri partit derrière elle, qui arrêta la parole sur ses lèvres.

Pierre Gilbert venait d'apercevoir M. Gautier et il était resté frappé de stupeur.

Mais ce fut rapide comme l'éclair.

Et laissant retomber sa tête dans ses deux mains :

— Lui ! lui ! dit-il avec une sombre lueur dans les yeux ; ah ! mon instinct

ne m'avait donc pas trompé ! Maintenant, Dieu est avec moi ! La justice a été tardive, mais le châtement n'en sera que plus effrayant et je rendrai honte pour honte au misérable qui depuis vingt ans m'a volé mon honneur.

Sur ces mots, prononcés d'un ton incisif, il jeta un regard chargé de haine à M. Gautier et s'éloigna à travers champs.

Cependant M. Gautier n'avait ni fait un mouvement ni prononcé une parole, et quelques secondes s'écoulèrent, après le départ de Gilbert, sans qu'il reprit possession de lui-même.

Berthe attendait anxieuse et l'observait.

Elle se rapprocha.

— Père, fit-elle à voix basse, que veut dire cet homme ?

— Eh ! le sais-je ? répondit M. Gautier en secouant la tête avec force.

— Il vous connaît donc ?

— Moi !

— Que signifient les menaces qu'il a proférées... le regard haineux qu'il vous a jeté ?

— Ne parlons plus de cet homme ! C'est le même rôle qu'il joue ; il se venge de nos dédains en cherchant à nous effrayer. Mais nous prendrons des mesures énergiques pour que de pareils faits ne se renouvellent pas. Viens ! rentrons au château... et avant peu je te débarrasserai de toute appréhension à ce sujet.

LXVIII

A la suite de cet incident, Berthe fut quelques jours dans un état d'esprit singulier.

Elle avait peur !

Non qu'elle redoutât une nouvelle rencontre avec Pierre Gilbert ; car, sans qu'elle pût s'expliquer ce qui se passait en elle à ce sujet, elle était convaincue qu'il n'y avait aucun danger pour elle de ce côté... et elle se sentait en pleine sécurité...

C'était autre chose...

L'attitude de Gilbert l'avait frappée, et elle le revoyait sans cesse, la lèvre tordue par une contraction farouche, tournant son regard chargé de haine vers M. Gautier atterré.

C'est là que devait être le danger, s'il y en avait un... Et, par une secrète intuition, elle en arrivait à se persuader que son père seul était menacé et que c'est lui qu'il importait de protéger.

Mais comment?... Pourquoi Pierre Gilbert lui avait-il voué une haine si vivace?

Et quoi avait-il à se venger?... D'où venait qu'il avait parlé de châtimeut? Elle s'y perdait...

Qu'y avait-il donc dans le passé de son père? qu'y avait-il de commun avec ce condamné, et dans quel sentiment inexplicable ce dernier puisait-il l'effronterie de sa conduite?

Il y avait quelque chose certainement : mais quoi?

Et sous l'empire de cette obsession elle fut prise du désir immodéré de connaître. Elle voulut s'éclairer, apprendre la vérité; et avec la franchise qui était un des charmes puissants de sa nature elle n'hésita pas longtemps sur le parti à prendre.

M. Gautier depuis la rencontre qu'il avait faite de Gilbert, avait paru éviter toute explication avec Berthe. Mais celle-ci était tenace; elle guetta une occasion, et une après-midi qu'il était resté au château elle alla le trouver dans son cabinet de travail.

M. Gautier ne s'attendait pas à sa visite : il en fut tout d'abord un peu interdit.

Cependant il fit bonne contenance.

Berthe était souriante; rien dans ses yeux ne témoignait de la résolution qu'elle avait prise.

— Eh! quelle bonne pensée t'est venue? dit M. Gautier sur un ton enjoué; tu as donc quelque chose à me dire?

— Oui, père, répondit Berthe; j'ai quelque chose à vous dire.

— Parle, parle, mon enfant! Tu sais bien que, moi, je n'ai qu'un désir qui est de t'être agréable.

— Je le sais, cher père; et je vous en remercie du fond du cœur.

— Voyons donc, et conte-moi ce qui t'amène!

— Oh! ce ne sera pas difficile; mais, tout de même, j'ai un peu hésité.

— De quoi s'agit-il?

— Du père de Paul Didier.

— Pierre Gilbert?

— Précisément... Pierre Gilbert... que nous avons rencontré l'autre jour, et que je crains à chaque pas de rencontrer encore.

— Il n'oserait pas!

— Il osera tout... j'en ai le pressentiment; et vous m'avez assuré que vous prendriez des mesures pour que nous n'ayons plus à redouter sa présence.

— Sans doute je l'avais dit et je comptais le faire, répondit M. Gautier; mais, depuis, j'ai bien réfléchi... et je ne vois pas...

— Cet homme n'a-t-il pas été condamné?

— Par contumace, oui.

— D'où vient alors qu'on le laisse libre, et qu'il puisse impunément braver la justice ?

— C'est que sa condamnation remonte à vingt années, qu'il est couvert par la prescription et que la justice n'est plus armée contre lui.

Les sourcils de Berthe se froncèrent ; elle passa sa main rapidement sur son front.

— Ainsi, dit-elle avec amertume, voilà la situation à laquelle nous allons être réduits désormais ! Vivre éternellement à côté de ce malfaiteur, exposés à le rencontrer à toute heure et partout, sans aucun moyen de nous soustraire à cette odieuse persécution ! Ah ! cela est-il possible, dites, mon père, et ne vaudrait-il pas mieux cent fois être morte ?

M. Gautier l'attira contre sa poitrine.

— Pauvre chérie, dit-il d'un ton affectueux et tendre ; ne parle pas ainsi et ne m'enlève pas le peu de force qui me reste. Vois, je suis vieux, déjà bien éprouvé et le spectacle de ta douleur augmente encore l'horrible chagrin que j'éprouve.

— Pardonnez-moi !

— Eh ! puis-je t'en vouloir, quand je te vois si malheureuse ! Seulement, il faut être plus vaillante et ne pas t'abandonner de la sorte à des défaillances dont la cause est d'ailleurs puérile ?

— Puérile ?

— Sans doute.

— Vous pensez, vous, que j'ai tort de m'alarmer ?

— Je pense du moins qu'il faut chercher le moyen de te soustraire à ces obsessions dont tu parlais tout à l'heure.

— Il n'y en a pas.

— Il y en a un.

— Lequel ?

M. Gautier eut un doux sourire.

— Le vicomte de Fontenette avait demandé ta main, répondit-il, et hier encore il a fait auprès de moi de nouvelles instances.

— Le vicomte ! murmura Berthe devenue songeuse.

— C'est un brave et loyale gentilhomme.

— Je le sais.

— Le jour où tu t'appuierais sur son bras, tu n'aurais plus rien à redouter.

— C'est vrai.

— Le bonheur est là.

— Peut-être.

— Et si tu voulais...

Berthe ne répondit pas tout de suite ; le front penché, l'œil fixé au parquet, la poitrine gonflée, elle écoutait, agitée et tremblante, saisie d'une hésitation suprême, au moment de prendre une aussi grave résolution.

Tout à coup elle tressaillit et courut à la fenêtre.

Elle venait de voir passer Jobic et le pressentiment de quelque incident important l'avait frappée.

Elle l'appela et la petite sauvage se présenta aussitôt.

Il y eut un moment de silence.

Jobic était restée interdite devant M. Gautier, et Berthe prise elle-même d'une crainte inattendue, n'osait l'interroger.

— C'est moi que tu cherchais? demanda-t-elle enfin.

— Oui, mademoiselle, répondit Jobic.

— Que me veux-tu?

— C'est que...

— Achève!

— C'est que la petite *Soise*...

— Elle!... tu l'as vue? que t'a-t-elle dit?

— Que sa tante avait reçue une dépêche de Montpellier et que M. Paul revenait demain.

— Demain! répéta sourdement Berthe.

Un voile sombre passa devant ses yeux, pendant qu'elle se laissait tomber dans un fauteuil.

M. Gautier s'était rapproché. D'un geste impérieux, il renvoya Jobic qui s'enfuit, et prenant la main de Berthe :

— Comprends-tu maintenant, dit-il, la sagesse de la résolution que je te conseillais? Nous espérons qu'il ne reviendrait pas ; qu'on ne le reverrait plus, et voilà qu'il est de retour... oubliant toute retenue, toute pudeur! Ecoute, il faut prendre un parti, le seul qui puisse couper court à tout! Le vicomte saura te défendre, lui, et tu n'as qu'un mot à dire. Voyons, m'autorises-tu à lui parler?

— Ne me pressez pas ainsi, balbutia Berthe.

— Tu refuses?

— Non.

— Tu préfères prolonger une situation qui n'est que trop intolérable. Mais songes-y donc... hier c'était le père, demain ce sera le fils. Notre inertie va doubler leur audace, et si tu hésites...

— Non! non! je n'hésite pas! interrompit Berthe. Mais si vous saviez... Epouser le vicomte...

— Toutes les jeunes filles te l'envieront.

— C'est possible... Mais moi, je ne l'aime pas.

— Il t'aura sauvée...



Le capitaine s'enfonça sous les arbres. (P. 861.)

— Mon Dieu!

— Ecoute encore. Ton cœur, qui a été si cruellement atteint, n'a pas eu le temps de se remettre; je comprends cela et j'aurais dû y penser plus tôt... Mais il y a un moyen.

— Un moyen?

— Paul Didier revient demain... Eh bien, demain, nous serons partis.

— Partis!... Où voulez-vous donc aller?

— A Paris, à Trouville, où tu voudras. Une fois absente de Morlaix, tu recouvreras la tranquillité et le calme, et tu n'auras plus à redouter la présence de Pierre Gilbert. Dis-moi que tu le veux bien. J'instruirai le vicomte des motifs de ton départ, et pour peu que tu m'y autorises je ne lui défendrai pas de venir nous retrouver. Tu ne réponds pas?

Berthe pressa son front de ses deux mains.

— Eh! que voulez-vous que je réponde? répliqua-t-elle; je suis sans force et sans volonté, et cet état si nouveau pour moi me cause un douloureux énervement!...

— Eh bien, je ne te presse plus; réfléchis... Nos préparatifs seront bientôt faits. Ce soir, tu verras le vicomte, et demain, si tu te décides, nous nous éloignerons pour quelques mois.

Berthe ne fit pas d'autre objection, et d'un pas lent elle regagna sa chambre.

Le soir, il vint beaucoup de monde au château.

La nouvelle du retour imminent de Paul Didier s'était déjà répandue dans la ville, et l'on n'était pas fâché de voir l'effet qu'elle avait produit à Lesquiffiou.

On ne serait pas digne d'habiter la province, si l'on n'était pas atteint de curiosité, et il est certain, en tout cas, que l'on s'y ennuerait cruellement.

Dès neuf heures, il y avait foule, et c'est avec un vif empressement que chacun se hâta d'aller saluer Berthe.

Elle fit bonne contenance.

Pourtant elle était profondément émue, mais elle se raidissait, ne voulant donner à aucun de ses hôtes le soupçon de sa défaillance.

Heureusement le vicomte vint lui apporter le secours de son autorité mondaine.

Il était arrivé l'un des premiers, contrairement à ses habitudes, et après avoir salué Berthe il prit place à ses côtés.

Tous les deux furent, pendant quelques minutes, un peu embarrassés.

Mais le vicomte surmonta bientôt cet embarras passager.

— J'ai vu M. Gautier cette après-midi, dit-il, et il m'a fait part du projet qu'il avait formé d'aller passer quelques mois loin de Morlaix.

— Il vous a dit cela? fit Berthe, avec un sourire contraint; comment avez-vous accueilli sa confiance?

— Faut-il être bien franc?

— J'ai toujours aimé qu'on le soit avec moi.

— En ce cas, ma réponse sera des plus simples; j'ai dissuadé M. Gautier de prendre un pareil parti.

— Pourquoi?

— Parce qu'il a bien voulu me faire connaître les véritables motifs de sa résolution.

— Cependant... objecta Berthe.

— Cependant, mademoiselle, interrompt le vicomte, ce départ ne serait pas une solution, et, dans la situation que cette malheureuse affaire vous a faite, il en faut une, pour votre père, pour vous-même; j'ajouterai : pour ceux qui vous aiment et qui seraient heureux de vous protéger et de vous défendre, fût-ce au péril de leur vie!

Berthe remercia d'un regard reconnaissant.

— Je n'ai jamais douté de votre dévouement, dit-elle, et je suis heureuse d'accueillir cette nouvelle preuve que vous m'en donnez. Sans voir bien clair dans cet événement dont j'ai été victime, je suis cependant de votre avis, et je crois qu'il ne convient pas à ma dignité de fuir un danger imaginaire. Mon père exagère les choses; je lui en reparlerai et je lui dirai, à lui aussi, combien j'ai été touchée des paroles généreuses que vous venez de prononcer. Mais j'aperçois la comtesse de Presles qui est, elle aussi, une bonne et sincère amie; je vais vous quitter. Seulement je vous reverrai avant que vous ne partiez, et j'aurai encore une fois le plaisir de vous serrer la main.

Sur ces mots, elle se leva, salua le vicomte et s'empessa au-devant de la comtesse qui venait à sa rencontre.

Le vicomte alla se mêler aux groupes qu'avaient formés quelques-uns de ses amis.

On s'entretenait, là comme ailleurs, de la nouvelle du jour; chacun la commentait à sa manière, et l'on n'y était pas tendre pour le jeune avocat.

— Vraiment, c'est trop d'impudence aussi! s'écria le jeune Caradec.

— On n'a jamais vu pareille effronterie, ajouta le petit Labadens; il mérite une leçon.

— Et je me charge de la lui donner, compléta Rosampoul.

Un ricanement se fit entendre à ce moment et chacun se retourna.

Le capitaine Bellegarde venait de s'approcher sans qu'on l'aperçût.

— Ça, dit-il s'adressant à Rosampoul, c'est une autre paire de manches; j'ai fait des armes avec celui dont vous parlez, et je ne crois pas que personne ici puisse se mieux comporter!

Et puis, continua-t-il d'un ton très ferme où il y avait comme une nuance de provocation, après tout, pourquoi tant d'acharnement contre ce pauvre garçon? Est-ce qu'il est coupable? A-t-il été au baigne? Voyons, il faut être juste, même envers les innocents; et n'est-il pas déjà assez malheureux?

— Mais il connaissait sa situation, quand il a osé demander la main de M^{lle} Gauthier.

— Il l'ignorait, protesta Bellegarde.

— Qui vous l'a dit?

Le capitaine regarda son interlocuteur de travers.

— Je suppose qu'il suffit que je m'en porte garant, répliqua-t-il sèchement; car jusqu'à présent je n'ai pas encore permis que l'on doutât de ma parole.

— Cependant...

— Cependant, cher monsieur, j'ai assez mal dormi la nuit dernière; et comme je n'ai voulu que faire acte d'apparition, maintenant que j'ai appris ce que je voulais savoir, vous voudrez bien me permettre d'aller me coucher.

Et, saluant ironiquement, il gagna la porte; il allait disparaître quand il sentit une petite main lui toucher le bras,

Il se retourna étonné et aperçut Berthe.

Elle souriait.

— Eh quoi! vous partez déjà? fit-elle sur un ton de reproche enjoué.

— Il faut m'excuser, répondit le capitaine; j'ai voyagé toute la nuit dernière et à mon âge, on se fatigue vite.

— Soit! soit! Je serais indiscrète en vous retenant davantage. C'est ce matin que vous êtes revenu?

— Ce matin, oui, mademoiselle, et le voyage ne m'aurait pas paru si long etsi ennuyeux, si mon compagnon ne m'avait abandonné en route... Vous savez, je suppose, en quelle compagnie j'étais parti, il y a deux mois.

— Oui, on me l'a dit

— Ce brave Paul! fit le capitaine; au moment de partir pour Montpellier, il m'a offert de m'emmener et, ma foi! je n'ai pas hésité.

— Vous êtes son ami?

— Je m'en vante!

— Tout à l'heure, vous l'avez bien défendu.

— Vous étiez là?

— J'ai tout entendu.

Le capitaine eut un geste énergique.

— C'est vrai aussi, reprit-il aussitôt d'une voix rude; ils sont là tous, comme une meute, acharnés après lui! Est-ce que c'est sa faute à ce malheureux garçon? est-ce qu'il est coupable? De quoi l'accuse-t-on, après tout? D'être né d'un père criminel?... Eh bien, si l'on s'était trompé cependant... si ce père condamné était innocent!... est-ce qu'il y a un honnête homme qui refuserait de lui donner la main? Ce serait une infamie!

— Capitaine!

— Eh! je ne dis pas cela pour vous! Vous, vous êtes une femme, et il ne faut pas vous demander plus que vous ne pouvez donner. Mais au fond je suis bien sûr que vous pensez comme moi.

— Que dites-vous?

— Je ne suis pas né d'hier ; j'ai ma petite expérience... et vous regretterez amèrement ce que vous avez fait quand vous apprendrez la vérité...

— La vérité ?

— Ah ! il n'a pas perdu son temps pendant notre séjour à Montpellier, et à cette heure il a en mains toutes les preuves de l'innocence de Pierre Gilbert !

— Que compte-il faire ?

— Réclamer la revision de son procès, en désignant à la justice le vrai coupable.

— Il le connaît donc ?

— Et bientôt vous le connaîtrez comme lui !... Mais pardon, mademoiselle je ne m'aperçois pas que j'abuse de votre bonté, et je ne veux pas priver plus longtemps vos hôtes de votre présence. .

Le capitaine salua alors avec beaucoup de bonne grâce et s'enfonça sous les arbres du parc.

LXIX

Le lendemain, vers huit heures et demie, Paul Didier arrivait par le train de Paris et gagnait à pas rapides la rue de Brest où il demeurait.

Sa vieille bonne l'attendait, et ne put réprimer un geste de douloureux étonnement en remarquant l'altération de ses traits.

— Monsieur n'a pas été malade ? dit-elle avec intérêt.

— Non. Yvonne, non, répondit le jeune avocat ; c'est la fatigue du voyage.

— Et monsieur est content ?

— Oui, très content, merci. Il n'est venu personne pendant mon absence ?

— Jobic seulement, une fois ou deux.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Toujours la même chose,

Un sourire amer contracta la lèvre de Paul Didier.

— Et ne dit-on pas que M^{lle} Gautier doit épouser le vicomte de Fontenette ? ajouta-t-il.

— Jobic prétend que ce n'est pas vrai.

— Qu'importe, du reste ! Maintenant tout est fini ! Et puis, j'ai un autre devoir à remplir, Va, va, laisse-moi !

La vieille bonne se retira et Paul resta seul.

Il était en proie à la plus horrible anxiété.

Il n'avait plus de doute sur l'innocence de son père. Sur ce point, la lumière était éclatante ; mais une certaine obscurité planait toujours sur

l'identité du criminel, et il restait à découvrir quel était ce Giral dont Germain avait laissé tomber le nom de ses lèvres mourantes.

Giral!... Qu'était-il devenu? où se cachait-il? Il était impossible qu'il ne parvint pas à le démasquer.

Il en était là, quand la porte s'ouvrit; Pierre Gilbert entra.

— Enfin, te voilà de retour! dit ce dernier en serrant avec effusion son fils dans ses bras; ah! comme j'avais hâte de revoir!

— Je suis accouru dès la réception de votre dépêche, répondit Paul.

— Et maintenant, tu es édifié?

— Je pensais bien que vous étiez innocent. Maintenant, j'en ai la preuve, et il ne me manque plus qu'une chose.

— Laquelle?

— Le nom du vrai coupable.

— Ne t'ai-je pas annoncé que je le connaissais?

— Sans doute. Et Germain lui-même m'avait laissé deviner..

— Quoi donc?

— Que le misérable s'appelait Giral.

— Ah! il le savait donc, lui aussi.

— Mais, ce Giral, où le chercher!

— C'est inutile... je l'ai vu.

— Vous!

— Il y a cinq jours.

— Où cela?

— Ici même.

— Mais je ne connais ici personne qui porte ce nom.

Pierre Gilbert se prit à ricaner.

— Aussi n'est-ce pas ainsi qu'il s'appelle, répliqua-t-il avec force; et c'est ce qui m'a trompé tout d'abord. Mais le hasard l'a mis un jour sur mon chemin et, quoique vingt longues années se soient écoulées depuis que nous ne nous étions vus, quand nous nous sommes rencontrés, un coup d'œil nous a suffi à l'un et à l'autre, et nous nous sommes reconnus tout de suite.

— Quel est donc cet homme?

— Autrefois il s'appelait Giral.

— Et aujourd'hui?

— Aujourd'hui il s'appelle Gautier!

Paul jeta un cri épouvanté et s'accrocha à la cheminée pour ne pas tomber.

Une pâleur mortelle avait envahi ses joues, un voile épais obscurcissait sa vue; sa poitrine se soulevait, près d'éclater.

Il passa ses deux mains affolées dans ses cheveux et resta quelques secondes atterré, sans voix, sans force, anéanti.

— Lui! lui! balbutia-t-il; ah! ce serait horrible. si c'était vrai.

— Tu en doutes?

— Non, mon père, non; je vous crois, je veux vous croire. Mais songez-y, avant d'accuser cet homme, il faut au moins que nous ayons...

— Des preuves! acheva Pierre Gilbert avec vivacité; mais elles abondent: son attitude pendant les débats, son hésitation, son embarras, son trouble! Il me savait innocent, lui... et il m'a laissé condamner. Si le vol dont il a été victime l'a ruiné, d'où vient qu'aujourd'hui il est plus riche qu'il ne l'a jamais été? d'où vient surtout qu'il a changé de nom, qu'il s'est réfugié dans un pays lointain, où il espérait que nul ne viendrait le reconnaître? Non! non! la vérité est là; il n'y a pas d'autre explication plausible de sa conduite, et je suis bien résolu à lui rendre tout le mal qu'il m'a fait.

Paul ne répondit pas et se laissa tomber sur le divan.

Il ne savait plus que dire: tout son être tressaillait encore au souvenir de la terrible révélation qui venait de lui être faite.

Il y eut un silence.

Pierre Gilbert se promenait avec agitation à travers la chambre, le front sévère, jetant par instants à son fils un regard où éclatait toute la haine amassée depuis vingt ans.

On sentait qu'une colère aveugle dominait tout autre sentiment; qu'il tenait enfin sa vengeance et qu'il ne voulait plus la laisser échapper.

Il s'arrêta tout à coup devant Paul, les bras croisés, la lèvre torve.

— Enfin... que comptes-tu faire? interrogea-t-il d'une voix au fond de laquelle vibrerait comme un accent de menace.

— Eh! le sais-je? repartit Paul.

— Tu hésites?

— Non! non! je n'hésite pas... et s'il n'y avait que M. Gautier!! Mais songez-y...

— C'est l'honneur pour nous.

— C'est aussi la honte pour elle!... Pauvre Berthe!

— Tu la plains!

— N'est-elle pas innocente?

— Tu la plains!... répéta Pierre Gilbert d'un ton de violence mal contenu; et cependant, comment t'a-t-elle traité toi-même?... ne t'a-t-elle pas condamné sans t'entendre, abandonné, repoussé avec mépris?...

— C'est vrai!

— Tu n'y penses plus déjà! tu t'es hâté d'oublier l'indigne outrage fait à ton père et les vingt années de honte qu'il a subies.

— Pardonnez-moi! balbutia Paul.

— Encore si elle t'avait aimé réellement, poursuivit Pierre Gilbert; si, au

lieu de t'accabler de son dédain, elle t'avait soutenu et consolé... peut-être moi-même aurais-je eu quelque compassion... Mais elle a été impitoyable; elle t'a chassé de sa présence; elle a affiché l'horreur que tu lui inspirais... si bien que demain elle ira à un autre amour, sans regret comme sans pudeur.

— Mon père...

— Tu veux la défendre?

— Écoutez-moi!

— Quelle excuse aurais-tu trouvée pour la justifier?

Paul releva le front.

— Je n'en ai pas cherché, répliqua-t-il d'un ton simple et ferme. J'avais mis en Berthe toute ma foi, tout mon amour, toute ma vie; elle m'a trahi, et j'ai été cruellement déçu! Qu'importe, d'ailleurs! ce n'est pas de moi qu'il s'agit, mais de vous; une réhabilitation vous est due, et je m'emploierai, soyez-en assuré, pour qu'elle soit éclatante... Seulement, ce devoir une fois accompli, vous ne m'en voudrez pas si vous surprenez parfois une larme dans mes yeux et un sanglot dans ma poitrine!...

— Cher enfant!

— Ah! ne me plaignez pas, mon père!...

— Tu souffres?...

— Je l'aimais tant!...

— Mais elle, elle?...

— Elle ne m'aime plus, répondit Paul avec un geste désespéré, et j'en suis arrivé à douter qu'elle m'ait jamais aimé... C'est horrible, n'est-ce pas? et je devrais la détester et la maudire!... Eh bien, non, je l'aime encore, je l'aime toujours!... Ah! je sens bien que c'est insensé; mais cet amour avait remplacé tout autre sentiment; je ne vivais que par lui!... et, dussé-je, en mourir, je bénirais encore le bonheur qu'il m'a donné et qui devait durer si peu...

Cependant, ne redoutez de moi aucune faiblesse! Je suis courageux, je serai fort, et vous verrez de quel cœur résolu je saurai accomplir mon devoir.

Pierre Gilbert remua tristement la tête.

— Soit, dit-il en oubliant un moment son regard sur le front pâle de son fils; je ne veux pas insister aujourd'hui; tu arrives, tu es fatigué de la route; je te laisse prendre le repos qui t'est nécessaire.

— Quand vous reverrai-je?

— Bientôt.

— Et d'ici là?...

— D'ici là, ne sors pas, ne te donne pas en spectacle aux curieux d'une petite ville; réfléchis mûrement; nous tenons la vérité, nous pouvons choisir notre moment pour la faire connaître.

Dès qu'il se vit seul, Paul Didier gagna sa chambre à coucher.



Elle restait là, le regard perdu. (P. 838.)

Il était tard et il avait besoin de repos.

Mais il était encore bien agité et ne put s'endormir tout de suite.

Alors il se prit à songer.

Pour lui, le seul parti auquel il eût voulu s'arrêter était la réhabilitation de son père... c'est-à-dire la revision de son procès et la production des preuves de son innocence.

Pour cela faire, il n'était pas besoin d'accuser M. Gautier; l'innocence de Pierre Gilbert une fois bien établie et proclamée, la réhabilitation du père et du fils était complète et il semblait que l'on dût s'en contenter.

Mais Pierre Gilbert voulait plus : il voulait se venger!

Et dans sa vengeance il allait confondre M. Gautier et Berthe.

Berthe!

Que deviendrait-elle quand la vérité lui serait révélée? Elle ne réfléchirait pas, elle; et son dédain se changerait en haine.

Paul ne pouvait y penser sans un affreux serrement de cœur.

Cependant, au milieu de son désordre, un espoir survivait, et il se demandait quelles preuves il produirait de la culpabilité de M. Gautier.

Les présomptions abondaient, mais cela ne suffisait pas. Devant la justice, il faudrait préciser, et jusqu'alors aucun fait certain ne s'élevait contre Giral.

Il passa une partie de la nuit dans ces perplexités et, quand il se réveilla le lendemain, il était tout aussi irrésolu que la veille.

Neuf heures sonnaient. Il se hâta de s'habiller et il se disposait à passer dans son cabinet quand sa vieille bonne entra et vint lui annoncer qu'une personne demandait à lui parler.

En même temps, elle lui remit une carte.

Et, dès qu'il y eut jeté les yeux, Paul fit un mouvement.

C'était le président du tribunal.

— C'est le ciel qui l'envoie, balbutia-t-il. A lui, je puis me confier sans réserve; il me donnera un bon conseil et m'aidera à sortir de cette douloureuse situation.

Et il passa aussitôt dans son cabinet.

Le président lui serra les mains avec effusion.

— Je suis heureux de vous revoir, dit-il, j'avais hâte d'apprendre que vous avez réussi, pour me réjouir avec vous de votre succès. Parlez donc bien vite, mon ami, et dites-moi si vous êtes enfin en possession des documents que vous recherchez... Ces preuves dont vous m'avez parlé...

— Je les ai toutes.

— En ce cas, il faut les communiquer à la justice.

— Sans doute.

— Qui vous retient?

— C'est que mon père ne se contente pas d'un résultat qui n'aboutirait qu'à le réhabiliter... il veut encore que le vrai coupable soit démasqué.

— Il a raison! C'est son honneur qu'il défend; la réparation doit être complète et vous ne devez pas avoir désormais d'autre but... Qui vous arrête?

— Un scrupule.

— Lequel?

— Je ne sais comment dire.

— A votre place, je n'aurais pas une seconde d'hésitation.

— Eh! je n'en ai pas non plus!... Seulement, quand je pense à ce malheureux qu'il faut accuser...

— Vous le connaissez?

— Oui! un homme aujourd'hui entouré de la considération de tous... qui a une enfant dont il est l'idole... laquelle mourra frappée d'un coup aussi épouvantable.

— Il y a longtemps que cela s'est passé?

— Vingt ans.

— A Paris?

— Non, à Montpellier.

— Enfin, ne me cachez rien, mon cher enfant; racontez-moi tout ce que vous savez et ne doutez pas de l'empressement que je mettrai à vous être utile; dès que vous m'aurez fait la confiance que je sollicite. Au surplus, et pour vous décider tout à fait, j'ajouterai qu'hier soir j'ai reçu une lettre de M^{lle} Gautier.

— De Berthe! s'écria Paul avec un frisson; elle vous a écrit!

— Oui.

— A quel propos?

— Elle ne le dit pas.

— Et vous irez?

— Aujourd'hui même, et peut-être n'est il pas indifférent qu'à tout hasard je connaisse bien exactement votre situation.

Paul approuva du geste.

— Vous avez raison, monsieur, et je ne saurais mieux reconnaître la bienveillance que vous me témoignez qu'en mettant en vous toute ma confiance. Je vous raconterai donc, dans tous ses détails, l'histoire de la condamnation de mon père, et quand je vous aurai fait connaître les armes terribles que nous avons entre les mains, vous me direz l'usage que nous devons en faire.

Et pendant une heure Paul Didier exposa les faits que le lecteur connaît, depuis la fuite de Pierre Gilbert jusqu'à la mort du jardinier Germain.

L X X

La veille, Berthe était rentrée dans sa chambre, plus émue qu'elle n'eût voulu le paraître, à la suite de sa conversation avec le capitaine.

Elle n'eût pu dire ce qui se passait en elle; mais jamais encore elle n'avait rien éprouvé de pareil.

C'était étrange!

Des pensées lui venaient maintenant qui ne lui étaient jamais venues.

Elle se sentait prise comme d'une langoureuse lassitude; la solitude lui pesait; autour d'elle, elle ne voyait plus personne à qui elle eût osé confier les troubles singuliers qu'elle ressentait.

Depuis quelques heures, l'image de Paul s'imposait à son souvenir, et, quand elle se présentait à elle, au fond de son cœur s'éveillait un bizarre sentiment qui ressemblait à un remords.

Un remords?

Qu'avait-elle à se reprocher?

Elle cherchait et ne trouvait rien.

D'où venait donc que maintenant elle ne repoussait plus le souvenir de cet amour que naguère encore elle écartait avec horreur?

Certes, elle ne voulait à aucun prix revenir à ce passé dont la seule pensée la faisait frissonner.

Mais elle n'apportait plus autant de fermeté dans ses résolutions.

Elle comprenait bien qu'une union avec Paul Didier était impossible. Mais, vaguement, elle en arrivait à regretter presque de s'être montrée si impitoyable.

Elle avait réfléchi.

La vérité commençait à se faire jour; peu à peu, le voile qui la lui avait cachée se déchirait; elle se repentait d'avoir obéi à un mauvais sentiment; elle s'était trop hâtée; elle eût voulu revenir en arrière, pour n'avoir pas un pareil reproche à s'adresser.

Après tout, de quoi était-il coupable?

Il ignorait qu'il fût le fils d'un père criminel: tout le monde le lui avait dit, et sa loyauté bien connue aurait dû la prémunir contre une telle suspicion.

Ses dents mordaient ses lèvres; elle tordait ses mains nerveuses et restait là de longues minutes, le regard perdu dans quelque sombre rêverie.

Et elle pensait alors que la situation eût été bien différente si elle eût agi autrement.

Elle l'eût reçu avec bonté, l'eût consolé dans le malheur qui le frappait.

De cette façon, il eût été moins malheureux, et elle-même eût emporté dans l'avenir la satisfaction d'une bonne action accomplie.

C'est sous l'empire de ces diverses pensées, encore incohérentes, qu'elle avait écrit au président du tribunal...

C'était un magistrat austère et bienveillant; il estimait Paul; c'est lui qui l'avait amené une nuit à Lesquillou; elle lui demanderait conseil et ferait ce qu'il lui dirait.

Une fois cette résolution prise, elle se sentit comme réconfortée, et la nuit qu'elle passa fut plus calme.

Seulement, le lendemain, quand approcha l'heure où elle supposait que le président devait venir, une grande agitation s'empara d'elle et, assise auprès de la fenêtre qui donnait sur le parc, elle ne quitta plus l'avenue par laquelle on accédait au château.

Elle attendit ainsi jusqu'à deux heures; et, à partir de ce moment, son agitation augmenta encore.

Qui pouvait le retenir? Pourquoi n'était-il pas là déjà? Que ferait-elle s'il ne venait pas?

Enfin un bruit de voiture se fit entendre au loin, et, presque aussitôt, un coupé s'engagea dans l'avenue; il vint peu après s'arrêter devant le perron de marbre du château.

La portière s'ouvrit et dans la personne qui descendit du coupé Berthe reconnut tout de suite celui qu'elle attendait.

C'était M. Desaubiers, le président du tribunal.

Quelques minutes après, il montait au premier étage, remettait sa carte à Jobic et était immédiatement introduit chez M^{lle} Gautier.

Celle-ci s'empressa à sa rencontre et lui présenta la main avec un gracieux abandon.

Puis elle lui indiqua un fauteuil et prit place à ses côtés.

— Combien je vous suis reconnaissante! dit-elle d'une voix qui tremblait.

— Et de quoi donc? fit M. Desaubiers; vous avez un conseil à me demander; je suis l'ami de votre famille; n'est-il pas naturel que je me rende à votre appel?

— Je ne dis pas non, monsieur; et je comptais bien que vous ne refuseriez pas de me rendre le service que je sollicitais de votre bienveillance... Mais, tout de même, je tiens à vous remercier du plus profond de mon cœur...

— De quoi s'agit-il donc, mon enfant?

— Ne vous en doutez-vous pas un peu?

— Peut-être. Mais j'ai quelque raison de désirer que vous vous expliquiez vous-même.

— Vous le voulez?

— Je vous en prie.

— Ah! c'est que je suis bien malheureuse!

— Vous!... Et à quel propos?

— Ignorez-vous ce qui s'est passé?

— La rupture de votre mariage avec M. Paul Didier...

— Vous en connaissez les causes?

— Je les connais en effet; mais il n'y a rien là qui puisse vous atteindre.

Vous avez repris votre liberté, et vous trouverez vingt partis qui vous consoleraient de la contrariété que vous avez éprouvée.

— C'est possible, si les choses s'étaient arrêtées là.

— Que pouvez-vous avoir à redouter?

— Vous n'ignorez pas cependant que ce Pierre Gilbert est au pays.

— Que vous importe?

— Avec son fils.

— Quoi de plus correct?

— Mais on prétend qu'il veut saisir la justice, soulever de nouveaux scandales, que sais-je?

— Eh! qui pourrait le trouver mauvais? C'est leur honneur à tous deux que Pierre Gilbert veut défendre, Paul Didier ne peut que s'associer à une œuvre de réhabilitation à laquelle il est si étroitement intéressé.

— Et si le bruit qu'ils vont faire ne tournait qu'à leur confusion?

— Cela ne regarderait qu'eux et les rares amis qui leur sont restés fidèles; mais nous n'en sommes pas là et je suis heureux de pouvoir vous rassurer tout au moins sur ce point, qui paraît vous inquiéter.

— Vous croyez à l'innocence de Pierre Gilbert?

— J'y crois.

— C'est M. Paul Didier qui vous l'a dit? Il vous a trompé.

— Tout au plus se serait-il trompé lui-même.

— Monsieur!

— Paul est la franchise et la loyauté mêmes!... Il n'aurait pas reparu à Morlaix, si les documents qu'il allait consulter lui avaient prouvé que son père était coupable.

— Qu'aurait-il fait?

— Il se serait tué!...

Il y eut un silence.

Berthe avait pris sa tête dans ses mains et un sanglot soulevait sa poitrine.

M. Desaubiers poursuivit :

— Du reste, je vous répète que vous n'avez plus rien à redouter de ce côté; car ce matin j'ai vu Paul Didier.

— Ah! fit Berthe en relevant le front.

— Je tenais à le voir avant de venir à Lesquiffiou.

— Que vous a-t-il dit?

— Paul n'a plus qu'une pensée, qu'un but : je vous l'ai fait connaître.

— Et il espère?...

— C'est mieux qu'une espérance, c'est une certitude.

— Oh! j'en serai heureuse.

— Il a bien souffert, le ciel lui doit cette réparation; quand elle viendra, il ne se plaindra pas qu'elle ait tardé si longtemps.

Berthe avait levé les yeux et, anxieuse, elle semblait vouloir interroger le magistrat.

— Mais enfin, dit-elle au bout d'un instant, comment cet épouvantable méprise a-t-elle pu se produire? De pareilles erreurs sont donc possibles?

— Malheureusement, répondit M. Desaubiers, la justice humaine n'est pas infaillible; et il est arrivé quelquefois qu'elle a frappé des innocents. Toutefois, dans le cas dont il s'agit, l'erreur était presque excusable: le prévenu avait fui; tout l'accusait, et aucune voix ne s'est élevée pour le défendre! Un homme seul aurait pu le sauver... et celui-là n'a rien dit.

— Pourquoi?

— On a tout lieu de supposer qu'il espérait ainsi détourner des soupçons qui se fussent portés sur lui-même.

— Cela est indigne; et je comprends que l'on se montre sans pitié pour un pareil misérable.

— N'est-ce pas?

— Et il y a longtemps que ce vol a été commis?

— Près de vingt ans.

— A Montpellier?

— Précisément.

— Et le nom? le nom du misérable?

— Il s'appelle Giral.

— Vous le connaissez?

— Non, pas encore. Mais les recherches se poursuivent avec activité; on est convaincu que cet homme a changé de nom, tout porte à croire qu'il habite la Bretagne et les investigations commencées ne peuvent manquer d'aboutir prochainement à la découverte du véritable coupable.

Berthe resta un moment silencieuse et pensive.

Puis, secouant le front, elle adressa un regard reconnaissant au magistrat.

— Je vous remercie encore une fois, monsieur, dit-elle, et croyez que je fais des vœux bien sincères pour que justice soit enfin rendue au malheureux qui a été si éprouvé.

— C'est de Pierre Gilbert que vous voulez parler?

— Sans doute.

— N'aurez-vous pas une bonne parole pour Paul Didier?

— Que puis-je autre chose?

— Un mot de vous suffirait à guérir la blessure que vous lui avez faite.

Berthe ne répondit pas; elle avait baissé les yeux et comprimait sa poitrine de ses deux mains.

M. Desaubiers insista.

— Vous m'avez appelé, dit-il, pour me demander conseil.

— C'est vrai.

— Eh bien! voulez-vous que je vous dise ce que je ferais, si j'étais à votre place?

— Que feriez-vous?

— Je vais revoir Paul... ce soir ou demain... Ne pouvez-vous pas m'autoriser à lui raconter notre entretien et à l'assurer que vous ne le repousseriez pas, s'il se présentait un jour à Lesquiffou?

— Ah! que me conseillez-vous... Moi! le recevoir!... Jamais!

— Vous refusez?

— Oui, monsieur... N'insistez pas, je vous en conjure... car entre lui et moi tout est fini désormais! Seulement j'ai été injuste, comme vous le disiez; j'ai cédé trop facilement à un premier emportement, j'ai blessé M. Paul Didier profondément et je tiens à ce qu'il sache que je me repens; que, mieux éclairée aujourd'hui, je sais faire à chacun sa part de responsabilité, et que, du fond du cœur, je lui pardonne le mal qu'il m'a fait!...

— Alors, c'est tout ce que vous voulez faire? dit M. Desaubiers en se levant.

— C'est tout, oui! répondit Berthe d'une voix faible.

— Eh bien! je le lui dirai.

— Merci.

Et Berthe tendit sa main au magistrat qui la garda quelques secondes.

— Chère enfant, ajouta-t-il d'un ton pénétrant, mon âge me permet de vous tenir un langage qui serait déplacé sur d'autres lèvres: vous êtes jeune; la vie vous réserve encore bien des surprises, peut-être même bien des épreuves... Vous avez tort de n'écouter que votre orgueil et de vous retenir sur la pente d'indulgence et de pardon où vous êtes engagée. Vous pourriez un jour vous repentir de cette attitude où je vois encore plus de fierté que de sincérité; et qui sait si alors il ne sera pas trop tard?

— Trop tard? fit Berthe en cherchant à comprendre.

— Je n'ai pas le droit de m'expliquer davantage et je vais me retirer. Mais en partant laissez-moi vous exprimer le regret que j'éprouve de n'avoir pas réussi à provoquer en vous un meilleur mouvement.

— Voilà que vous m'effrayez maintenant.

— Réfléchissez encore, et, croyez-moi, si vous devez prendre une résolution nouvelle, ne consultez que votre cœur, c'est le plus sage conseiller en qui vous puissiez avoir confiance.

Et, sur ces mots, M. Desaubiers s'éloigna à pas lents et comme à regret.

Berthe l'accompagna jusqu'à la porte, et quand il eut disparu elle alla s'accouder à la fenêtre.

Elle y resta dix minutes au moins, l'âme pleine de mystérieuses appréhensions, soucieuse, préoccupée, inquiète même des dernières paroles du magistrat, qui résonnaient encore à son oreille avec une intonation de paternelle menace.



Il s'appelait? — Giral! répondit Fontenette. (P. 830.)

Mais de quoi pouvait-elle être menacée?

Ce n'était donc pas fini?

Qu'avait-elle à craindre encore?

Malgré elle, sans savoir pourquoi, elle se prenait à frissonner.

Et comme, à ce moment, la porte de sa chambre s'ouvrit, elle se retourna vivement et courut se précipiter dans les bras de son père qu'elle aperçut sur le seuil.

— Mon père ! mon père ! s'écria-t-elle, venez, venez ! j'ai tant besoin de vous voir !

LXXI

M. Gautier serra tendrement sa fille contre sa poitrine et la contempla avec un triste sourire.

— Qu'as-tu donc, chère Berthe, répondit-il d'un ton caressant, et d'où te viennent ces nouvelles tortures ?

— Si vous saviez ! balbutia la pauvre enfant.

— Que se passe-t-il ?

— M. Desaubiers me quitte à l'instant.

— On me l'avait dit ; et je suis curieux d'apprendre le motif de sa visite.

— C'est moi qui l'avait prié de venir.

— Toi !

— Je voulais lui parler.

— A quel propos ?

— A propos de M. Paul Didier.

— Tu as eu tort.

— Non, mon père ; car à cette heure je sais la vérité, et je suis bien heureuse de la connaître.

— Que t'a donc appris M. Desaubiers ?

— Il m'a assuré que Pierre Gilbert est innocent.

— De qui le tient-il ?

— De Paul.

— Ce n'est pas la première fois qu'une pareille assertion se produit.

— Cette fois ils ont des preuves ; le crime imputé à Pierre Gilbert a été commis par un autre !

— Toujours le même mensonge !

— Cependant M. Desaubiers...

— Eh ! ce cher président porte un très vif intérêt au jeune avocat, nous ne l'ignorons pas ; son amitié le rend crédule.

— Vous croyez ?

— Vois ce qui se passe en toi-même : hier, tu ne voulais plus entendre parler de cette affaire maudite, et aujourd'hui te voilà redevenue confiante et faible. Ah ! ce Paul Didier est un habile personnage et il réussira à t'abuser comme il a abusé son président — Non ! non ! crois-moi, mon enfant, tout cela ne vaut pas qu'on s'y arrête, et, je le répète, il n'y a là qu'imposture et mensonge !

Berthe sembla approuver d'un signe de tête.

— Après tout, dit-elle, vous avez peut-être raison, et le plus sage est d'attendre. S'ils ont des preuves, il les produiront, et nous ne pouvons tarder à être fixés.

M. Gautier fit un mouvement.

— Que comptent-ils donc faire ? interrogea-t-il anxieux.

— Ils n'ont pas deux partis à prendre.

— Quel est celui qu'ils choisissent ?

— Celui que vous prendriez vous-même, si vous étiez à leur place. —

Pierre Gilbert a été condamné et, puisqu'il prétend qu'il est innocent, il va demander la revision de son procès.

— Soit ! repartit M. Gautier avec vivacité ; mais la satisfaction qu'il obtiendra ne pourra être qu'incomplète tant qu'il ne désignera pas le véritable coupable.

— Eh bien ! il le désignera.

— Il le connaît donc ?

— Tout au moins il connaît son nom.

— Ah !

— Le vol a été commis, il y a une vingtaine d'années, à Montpellier.

— Je sais cela ; mais le nom de celui qu'il accuse, on te l'a dit ?

— Sans doute.

— Et il s'appelait ?

— Giral !

M. Gautier eut comme un spasme à cette réponse, et porta ses deux mains à son front.

Il s'assit pour ne pas tomber.

— Qu'avez-vous ? s'écria Berthe épouvantée.

— Laisse-moi ! balbutia le malheureux.

— Votre main est glacée.

— Oui, toutes ces émotions me brisent. Si cette situation se prolonge, elle me tuera !

— Mon père !

— Il faut en finir.

— Que voulez-vous que je fasse ? Dites-le-moi et j'obéirai.

M. Gautier pressa ses tempes avec force et secoua la tête.

— Écoute, reprit-il presque aussitôt ; pour ton repos, pour le mien aussi, il n'y a plus qu'une issue possible à l'impasse où cette misérable aventure nous a acculés.

— Laquelle ?

— Il faut partir.

— Que dites-vous ?

— Nous éloigner, au moins pour quelque temps. Notre présence ici alimente

la malignité publique, et tant que nous resterons en Bretagne nous serons le point de mire de toutes les médisances et des plus odieuses calomnies.

— Où irons-nous?

— Où tu voudras... pour un temps que tu limiteras toi-même.

— Vous croyez que ce départ, qui ressemblera à une fuite, fera cesser les commentaires?

— J'en suis sûr! Quand nous reviendrons, tout sera apaisé; Pierre Gilbert aura quitté Morlaix avec son fils, et nul ne pensera plus à eux.

Berthe était devenue rêveuse... Depuis un moment, elle observait son père avec une poignante attention; elle était frappée de l'effrayante altération de ses traits. Elle en eut presque pitié.

— Je ferai ce que vous voudrez, répondit-elle d'une voix lente.

— Tu consens à partir?

— Je n'ai rien qui me retienne ici.

— Demain, alors?

— Demain, si vous le désirez.

— A la bonne heure! dit M. Gautier dont le visage s'illumina. Tu es ma fille adorée; et il me semble que jamais je ne t'ai tant aimée!... Ah! je vais être heureux, et tu seras heureuse aussi, toi, de te distraire des idées tristes au milieu desquelles tu vis depuis quelque temps. Ainsi, c'est convenu?

— Oui, cher père!

— Demain?

— Demain!...

M. Gautier ne se possédait pas de joie. Il baisa à plusieurs reprises les beaux yeux de Berthe, et il se dirigeait vers la porte, quand Jobic entra.

— Qu'y a-t-il? demanda Berthe.

— C'est M. de Fontenette, dit la petite sauvage.

— Que veut-il?

— Il demande à parler à monsieur.

M. Gautier se tourna vivement vers sa fille.

— Je ne veux pas le voir en ce moment, dit-il; reçois-le à ma place; excuse-moi près de lui; fais-lui part de la résolution que nous venons de prendre et annonce-lui qu'avant notre départ nous aurons à causer sérieusement

Et sans attendre la réponse de Berthe il s'éloigna à pas rapides.

Berthe resta un moment indécise.

Elle ne comprenait rien à l'agitation de son père... surtout à l'émotion qu'il avait éprouvée quand elle avait prononcé le nom de Giral!

Était-il possible qu'il le connût? Vaguement, elle se rappelait avoir entendu ce nom. Mais à quelle époque et en quelles circonstances? Elle ne s'en souvenait plus!

Son père avait dû habiter Montpellier. Il y avait bien longtemps de cela... puisqu'elle n'était pas née; et, chose bizarre, jamais son père ne parlait de son séjour dans cette ville.

Pourquoi?

Berthe n'avait pas connu sa mère, qui était morte en lui donnant le jour.

Dans son enfance, elle était fort gâtée par son père, et la tendre affection dont il l'entourait lui avait suffi... Elle-même ne parlait jamais de la pauvre mère qui n'était plus...

De sorte qu'elle était devenue une belle et grande jeune fille sans qu'elle eût songé à questionner son père sur le passé.

Seulement, ce qu'elle se rappelait, notamment depuis quelques mois, c'est que son père était souvent triste, sombre même...

Une fois ou deux, elle s'était inquiétée, et l'avait interrogé; toujours il évitait de répondre.

D'où venait cette réserve? A quelle cause mystérieuse attribuer la morne tristesse qui parfois assombrissait son front?

Tout à l'heure encore, quelle explication naturelle donner à l'attitude qu'il avait prise quand sa fille lui avait parlé de Montpellier et de Giral?

Cependant Jobic était restée debout près de la porte, et elle attendait que sa jeune maîtresse fût revenue à elle et qu'elle lui donnât un nouvel ordre.

Berthe n'y pensait déjà plus.

Quand elle l'aperçut, elle marcha vivement vers l'enfant.

— Ah! c'est toi? dit-elle, chassant les préoccupations qui l'obsédaient; eh bien, que veux-tu?

— C'est M. de Fontenette... répondit la petite Jobic.

— Il attend?

— Je l'ai fait entrer au salon.

— Eh bien, dis-lui que je vais aller le trouver; et je te ferai appeler dès que j'aurai besoin de toi.

Jobic s'éloigna sur cet ordre; et peu après Berthe se rendait au salon.

Elle était tout à fait remise.

Le vicomte s'était levé à sa vue; Berthe lui indiqua un siège, et ils s'assirent.

— Vous voulez voir mon père, dit la jeune fille d'un ton assuré; je le quitte à l'instant; il est fort occupé à cette heure; il m'a chargé de l'excuser.

Le vicomte s'inclina.

— Je bénis le hasard de cette bonne fortune, répondit-il en souriant; elle m'est d'autant plus précieuse que si je désirais parler à M. Gautier, c'est de vous qu'il devait être question, et que, en vérité, je préfère recevoir de vous-même les réponses aux questions que je comptais lui adresser.

— De quoi s'agit-il donc? demanda Berthe un peu hypocritement, car elle connaissait bien, et depuis longtemps, les intentions du jeune vicomte.

— Eh! de quelle préoccupation puis-je être tourmenté, répliqua-t-il, si ce n'est de l'état de votre esprit, et-de celui de votre cœur. Vous n'ignorez pas mademoiselle, l'amour que je vous ai voué; je n'ai jamais rêvé d'autre bonheur que celui de devenir votre époux; et je me suis assuré à plusieurs reprises que ma demande était agréée par votre père. Ce n'est pas la première fois non plus que je vous entretiens à ce sujet, et vous avez pu constater avec quelle discrétion résignée je me suis retiré, quand j'ai dû comprendre que vous vouliez être à un autre. Mais aujourd'hui la situation est bien modifiée, et puisque l'occasion se présente où je puis vous parler seule, permettez-moi d'en profiter pour vous demander, maintenant que vous avez repris possession de vous-même, si je dois espérer que vous me serez plus favorable et que vous ferez un meilleur accueil à ma recherche.

Berthe resta quelques secondes silencieuse; puis, relevant son regard un peu confus :

— Je sais que vous m'aimez, répondit-elle. et je n'ai pu qu'être flattée de la demande que vous avez adressée naguère à mon père. Mais à cette époque j'avais fait un autre rêve, et vous avez compris que mon cœur était à un autre! Depuis, il est vrai, de douloureux événements se sont accomplis, et j'ai dû renoncer au bonheur que je m'étais promis! j'en ai cruellement souffert; la blessure a été profonde, et je ne sais si elle se cicatrisera jamais. Un moment, j'ai été excessive et peut-être injuste; j'ai exagéré mon irritation jusqu'à la prendre pour de la haine. Cela n'a pas tenu; et aujourd'hui je crois qu'il me faudra bien du temps pour oublier! Voilà le véritable état de mon cœur, monsieur le vicomte, et dans cet aveu que je vous fais vous pouvez voir une preuve de la vive sympathie que m'inspire votre caractère.

— Mais vous me repoussez toujours! repartit Fontenette; vous me défendez d'espérer!

— Je n'ai pas dit cela.

— Eh! quel autre sens donner à vos paroles?

Berthe eut un triste sourire.

— Vous voulez que je m'engage, reprit-elle aussitôt; je n'ose pas le faire encore! Ne me pressez pas... Consentez à être mon ami; donnez à mon esprit le temps de s'apaiser... Soyez patient, et croyez que vous n'aurez pas à regretter de m'avoir donné ce nouveau témoignage de confiance.

— Vous le voulez?

— Je vous en prie.

— Ah! si vous saviez comme je vous aime!

— Je ne l'ignore pas.

— Et quels beaux rêves j'avais formés moi-même. Voulez-vous que je vous dise ce que j'ai fait déjà?

— Qu'est-ce donc?

— C'est insensé peut-être, mais cela m'a rendu si heureux!

— Expliquez-vous...

Le vicomte se rapprocha et, après avoir hésité et rougi :

— Oh! il y a quelque temps de cela, reprit-il; il n'était pas encore question de Paul Didier, et je pouvais espérer qu'un jour prochain je deviendrais votre époux.

— Eh bien?

— Je ne songeais plus à autre chose, je ne vivais plus que dans l'espoir de cette union, et je m'ingéniais à rechercher tout ce qui pourrait vous plaire et vous toucher. Alors...

— Qu'avez-vous fait?

— On m'avait appris qu'il y avait à vendre une propriété dans laquelle vous étiez née.

— Moi! fit Berthe étonnée... et où se trouve cette propriété?

— Près de Montpellier.

— Vous vous trompez!

— Oh! j'en suis sûr!

— Mon père me l'aurait dit... et il ne m'en a jamais parlé.

— Cela se comprend.

— Pourquoi?

— Il ne voulait pas vous rappeler une époque de sa vie où il a été très malheureux.

— Lui! A quel propos?

— J'ai peut-être tort de parler comme je le fais.

— Non, continuez, je vous en prie! je veux tout savoir. Pauvre père! il a été malheureux! et je l'ignorais! Ah! j'ai droit de tout connaître pour mieux apprécier ce que je lui dois! Que s'est-il donc passé.

— Un désastre?

— Mon Dieu!

— Une catastrophe à la suite de laquelle votre mère est morte en vous donnant le jour.

— Ma mère! Ah! je suis bien ingrate, tenez; car jamais je n'ai questionné mon père. J'étais si heureuse, on m'entourait de tant de soins et de tendresse, que je ne songeais qu'au présent. J'étais loin de me douter qu'il y eût un pareil malheur dans le passé.

— C'est ce qui a déterminé M. Gantier à agir ainsi qu'il l'a fait.

— En effet... Cela doit être.

— Il a voulu éloigner de vous ces cruels souvenirs, et même pour écarter plus sûrement des indiscretions qui vous auraient été pénibles depuis cette époque, il a changé de nom!

Berthe tressaillit et se sentit devenir pâle.

Elle enveloppa le vicomte d'un regard soupçonneux; un moment, elle crut qu'il cachait une arrière-pensée.

Mais elle se trompait: Fontenette était sincère; il ne voyait pas plus loin que ce qu'il disait et il n'avait aucune raison de dissimuler.

— Changé de nom! dit-elle au bout de quelques secondes; voilà qui est bizarre. Et il y a longtemps que la catastrophe dont vous parlez a eu lieu?

— Une vingtaine d'années environ, répondit le vicomte.

— Vingt ans! et vous avez bien dit, n'est-ce pas, que mon père habitait Montpellier?

— Parfaitement.

— Mais cette catastrophe, qu'était-ce donc?

— Un vol.

— Considérable?

— Un million.

— Mon père était banquier?

— Banquier, c'est cela.

— Enfin, quel nom portait-il à cette époque?

Le vicomte allait répondre, mais il venait de lever les yeux, et la parole resta suspendue à ses lèvres, tant il fut frappé de l'étrange attitude de Berthe.

Jamais il ne l'avait vue ainsi.

Elle était livide, ses deux mains comprimaient sa poitrine comme si elle eût eu peur qu'elle n'éclatât, et une flamme sinistre brûlait son regard.

— Ah! qu'avez-vous, de grâce! s'écria-t-il presque effrayé.

Berthe eut un sourire contraint.

— Eh! que voulez-vous que j'aie? répliqua-t-elle d'un ton nerveux: n'est-il pas naturel que je prenne un grand intérêt à ce que vous m'apprenez?

— Vous voilà toute pâle; si vous le vouliez, nous remettrions à demain cet entretien.

Berthe eut un mouvement d'impatience.

— Je le veux bien! répondit-elle; seulement, avant que vous vous éloigniez, j'attends que vous me disiez le nom que portait mon père quand il habitait Montpellier.

— C'est trop juste! dit le vicomte en se levant.

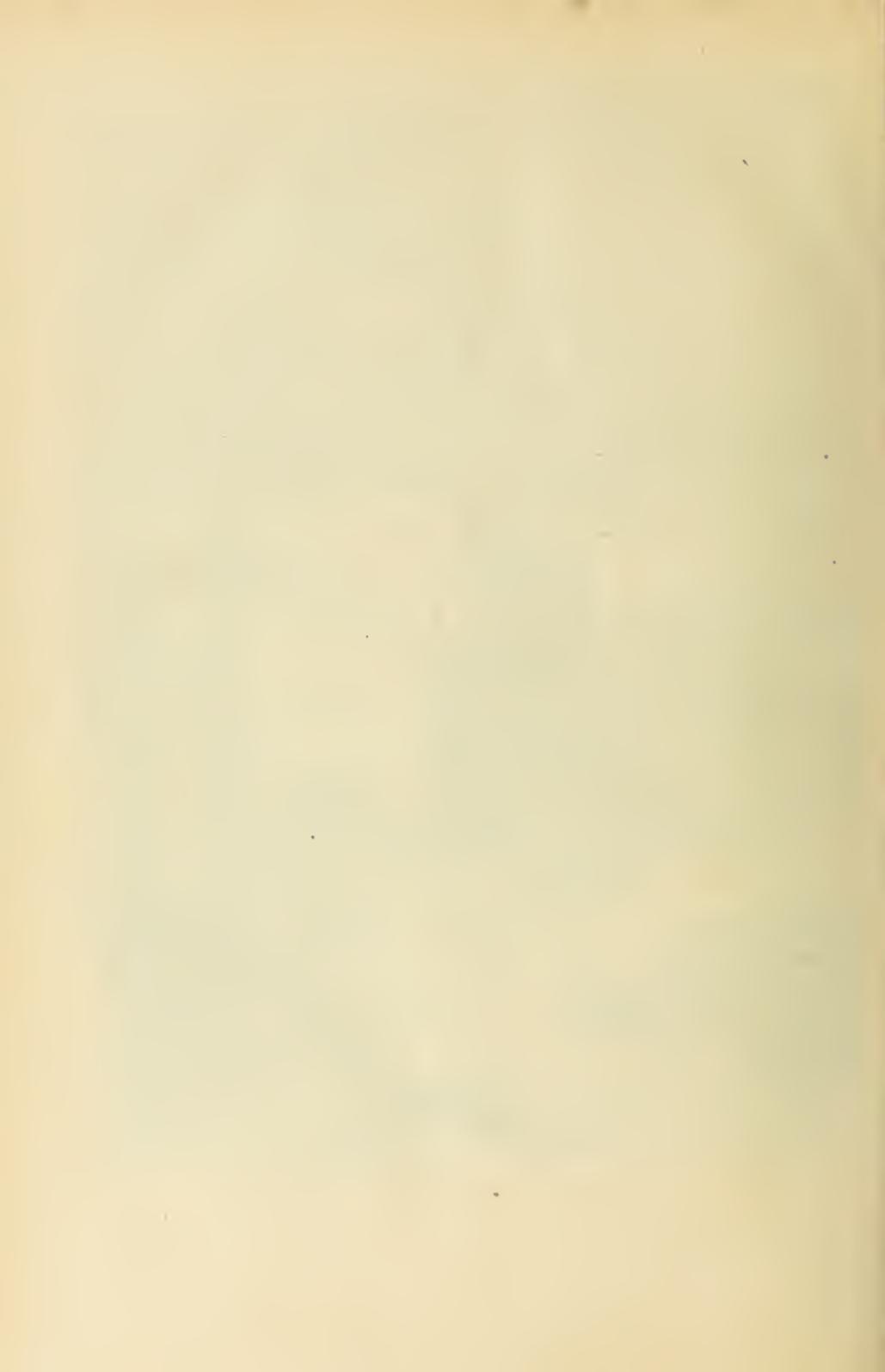
— Donc, à cette époque il s'appelait?...

— Giral! répondit Fontenette.

Et, saluant la jeune fille, il gagna la porte et disparut.



Le vent soufflait avec violence au détour des sentiers. (P. 386.)



LXXII

Le vicomte avait à peine disparu que Berthe rentra précipitamment dans sa chambre et alla se jeter éperdue sur sa chaise longue.

Un sentiment nouveau, puissant, inattendu, la prenait dans tout son être.

Que fallait-il croire et quelle foi ajouter à la révélation qui venait de lui être faite?

Giral! Son père avait habité Montpellier sous ce nom auquel s'attachait une épouvantable suspicion!

Qu'y avait-il de vrai dans ce qu'on lui avait dit, et comment faire la lumière sur ces effroyables ténèbres?

Elle ne savait plus où s'arrêter, ni que penser.

Et elle avait peur!

C'était quelque chose de vague et d'intense à la fois... Par moments, elle se demandait si elle n'allait pas devenir folle. Sa pensée lui échappait... elle avait comme un voile sur ses yeux et sur son esprit!

Son père!... Ce père excellent et tendre qu'elle avait toujours connu probe et austère, et qu'elle adorait du plus profond de son cœur!... Quel mystère y avait-il donc dans son passé, et pourquoi cachait-il son vrai nom sous celui de Gautier?

A qui demander la vérité? Comment prier Dieu pour qu'il l'éclairât

Elle resta une heure au moins dans cette attitude, en proie à un désordre inouï.

Enfin elle se leva.

Un bruit s'était fait entendre dans la pièce voisine; elle y courut.

Jobie était là, et Berthe eut un mouvement d'humeur en la voyant.

— Que fais-tu ici? dit-elle d'un accent brusque; je ne t'ai pas appelée cependant.

— Mais, mademoiselle... balbutia la petite sauvage.

— Va-t'en!

— Mademoiselle me renvoie?

— Oui.

— Mademoiselle est souffrante... Je l'ai entendue pleurer, et je suis venue...

Si vous voulez, je m'en irai.

Berthe ne répondit pas.

Elle avait marché vers la fenêtre qu'elle ouvrit, et l'air du dehors, en la frappant au visage, ramena un peu de calme dans son esprit.

Le crépuscule tombait, enveloppant le parc d'une buée transparente; quelques lourds nuages couraient dans le ciel; au fond, le disque rouge de la lune sortait lentement de l'horizon.

Berthe plongea son regard sous les arbres, et respira avec une sorte d'ivresse l'air tiède qui baisait ses lèvres.

Puis, saisie d'un désir nouveau, elle se tourna vers Jobic :

— Ma mante ! mon voile ! ordonna-t-elle d'un ton saccadé.

— Mademoiselle va sortir ? fit Jobic étonnée, tout en obéissant.

— Je sors... oui...

— Seule ?

— Non. Suis-moi.

— Où irons-nous ?

— Je ne sais... Viens !... L'atmosphère de cette chambre m'étouffe... J'ai besoin de respirer... partons !

Et, prenant les devants, elle descendit dans le parc.

Pendant les premières minutes, elle marcha d'un pas rapide et heurté, et eut bientôt atteint une petite porte pratiquée dans le mur de clôture.

Elle en poussa vivement le verrou, ouvrit la porte et se trouva presque aussitôt en pleine campagne.

— Mademoiselle ne craint pas d'avoir peur ? dit Jobic en voyant sa maîtresse s'aventurer à travers champs.

Berthe haussa les épaules.

— Est-ce que tu as peur, toi ? dit-elle d'un ton ironique.

— Oh ! moi, c'est bien différent ! répondit Jobic avec un ricanement ; j'ai passé ma vie dans les champs ; je connais tous les sentiers, et j'ai dormi bien des nuits comme les *mulons* de paille ! mais mademoiselle...

— Qu'ai-je à craindre ?

— On ne sait pas.

— Crois-tu donc qu'il y ait des voleurs dans le pays ?

Et Berthe mit à prononcer ces mots un accent qui frappa la petite sauvage.

Elle ne releva pas le propos.

Du reste sa maîtresse ne s'était pas arrêtée ; elle poursuivait sa route.

Cela dura près d'une demi-heure, au bout de laquelle elle suspendit enfin sa marche.

La nuit était venue peu à peu ; la lune était tout à fait sortie de l'horizon, et il régnait de toutes parts un calme qui invitait à la rêverie.

Berthe s'assit sur un tertre de gazon, et Jobic prit place à quelques pas derrière elle.

L'endroit où elles s'étaient arrêtées était particulièrement saisissant..

Devant elles, la campagne s'étendait, tantôt montueuse, tantôt plane,

baignée de brume, que déchirait de loin en loin la pointe aiguë de quelque clocher, et présentant des perspectives infinies où le regard s'oubliait émerveillé et comme fasciné.

Le silence était profond ; de temps à autre seulement, l'aboiement prolongé des chiens de ferme, ou le chant monotone et lent d'un pâtre attardé qui ramenait ses bestiaux à l'étable.

De pareils spectacles n'étaient pas familiers à Berthe ; elle en fut saisie plus qu'elle ne s'y attendait, et demeura longtemps délicieusement émue, remuée jusqu'au fond de l'âme par le charme qui se dégageait de ce tableau.

Il lui semblait que la tempête soulevée dans son cœur s'apaisait, et que le repos qu'elle goûtait lui venait de Dieu même.

— Ce serait le bonheur ! murmura-t-elle à un moment, répondant à un désir mystérieux qui s'emparait d'elle.

Et s'adressant à Jobic :

— C'est là que tu habites ? ajouta-t-elle.

Jobic indiqua une petite ferme flanquée d'un bouquet d'arbres, à quelque distance.

— De ce côté, mademoiselle, répondit-elle, là-bas où vous voyez une maison blanche ; la lune y donne précisément. A gauche, c'est le verger ; à droite, l'étable ; et, devant, cette place unie qui miroite, c'est l'aire où l'on bat le blé après la moisson.

— Tu as été élevée là ?

— J'y ai passé bien près de quinze années.

— Et tu ne regrettes pas la vie que tu y menais ?

— Je ne regretterai rien tant que mademoiselle voudra bien me garder.

— Mais je te garderai toujours.

— Alors je n'ai pas autre chose à désirer.

Il y eut un silence ; Jobic songeait ; elle reprit peu après :

— Ah ! ce n'est pas que la vie y soit toujours facile ; on travaillait dur, par le vent, la pluie, la neige aussi. On se levait avant le jour et l'on se couchait, le soir, avec un morceau de pain noir pour souper ; mais, c'est égal, on était heureux tout de même, et le moindre rayon de soleil faisait tout oublier. Et puis, aujourd'hui, mon frère aîné est au service, sur la *Sémillante*, et il délègue quinze francs par mois ; j'envoie, moi aussi, mes gages aux vieux parents, si bien que leur dernier enfant, qui va sur ses dix ans, songe déjà qu'un jour il pourra être curé ! Et puis il y a encore d'autres ressources.

— Lesquelles ? fit Berthe qui prenait plaisir à écouter la petite sauvage.

— Depuis quelque temps on a loué une des deux chambres du premier.

— A qui ?

— Je ne sais pas, mais c'est encore quelques écus tous les mois.

— En effet.

— Aussi la mère est bien contente.

— Tu ne m'avais pas parlé de cela.

— Je ne l'ai appris que d'hier. Demain je demanderai le nom et je le dirai à mademoiselle.

La conversation cessa; mais ce ne fut pas pour longtemps.

Presque aussitôt Jobic se leva.

Le temps s'était subitement converti, comme il arrive souvent sur la côte; quelques gouttes de pluie commençaient à tomber.

— Un grain! dit Jobic en regardant les nuages; nous allons être mouillés.

Berthe s'était levée aussitôt.

— Qu'allons-nous faire? interrogea-t-elle; retournons à Lesquiffiou.

— Oh! nous en sommes trop loin, et le grain vient vite... Tenez! sentez-vous cette risée de vent? C'est de l'orage.

— Cependant... dit Berthe.

— J'ai une idée, interrompit Jobic; nous sommes à un tout petit kilomètre de la ferme et le plus sage est, je crois, d'aller nous y réfugier. Nous pourrions y rester tant que nous voudrions, et le père nous reconduira, une fois le grain passé. Mademoiselle veut-elle?

— I le faut bien.

— Eh bien, hâtons-nous! ne perdons pas une minute, car nous serions trempées avant que d'arriver.

De larges gouttes de pluie tombaient maintenant avec un bruit sonore; Berthe serra sa mante contre sa taille et ramena son voile sur ses cheveux.

Elles partirent.

Le vent soufflait avec violence au détour des sentiers; l'obscurité était devenue épaisse, et Berthe n'eût pu faire dix pas, si Jobic ne l'avait guidée et soutenue.

Elle lui avait pris le bras, et toutes deux, l'une contre l'autre, elles se mirent à marcher précipitamment.

Heureusement, la ferme n'était pas fort éloignée; en moins de dix minutes elles l'eurent atteinte.

Il était temps.

Car à peine eurent-elles passé le seuil de la porte que le nuage creva et que la pluie, chassée par un coup de vent violent, vint frapper, avec un bruit de grêle, sur le toit et contre les vitres.

Berthe fut reçue par les braves gens de la ferme avec les marques de la reconnaissance la plus touchante, et le père et la mère de Jobic s'empressèrent autour d'elle.

Mais Jobic, qui vit bien tout de suite que ces témoignages, si sincères qu'ils

fassez. ne pouvaient que gêner sa jeune maîtresse, se hâta d'y couper court en lui proposant de monter au premier étage et d'aller prendre possession de sa propre chambre qui, depuis son départ, était restée inoccupée.

Berthe accepta et, immédiatement, elles quittèrent le rez-de-chaussée pour se réfugier dans la chambre de Jobie.

La tourmente continuait; mais sa violence même donnait lieu de présager qu'elle serait de courte durée.

Berthe s'assit près de la fenêtre et attendit.

C'était une diversion : elle l'acceptait avec joie et s'applaudissait d'échapper ainsi, au moins pour quelques instants, à l'horrible obsession dont elle était tourmentée.

Jobie s'était placée devant elle ; heureuse de voir sa maîtresse chez elle, dans sa petite chambre, elle la contemplant avec une tendre et respectueuse admiration.

Berthe se prit à sourire.

— Eh ! que fais-tu là ? dit-elle avec un doux enjurement ; il y a longtemps que tu n'avais vu tes parents ; ils te sauront gré d'aller les retrouver.

— Mademoiselle veut bien m'y autoriser ? dit Jobie.

— Mais certainement.

— Alors, je descends...

— Va, va ! et ne te presse pas trop de revenir... Je suis fort bien ici ; ton père nous accompagnera au château, dès que le grain sera passé ; nous n'avons donc rien à craindre et je puis attendre.

Jobie s'éloigna aussitôt, et Berthe resta seule.

Un bon quart d'heure se passa...

La pluie avait cessé ; le vent ne soufflait plus ; les nuages noirs s'étaient massés au fond de l'horizon, et le ciel avait repris toute sa sérénité...

Berthe ouvrit la fenêtre et présenta ses lèvres à l'air rafraîchi.

Maintenant rien ne la retenait plus et elle pouvait retourner à Lesquiffior.

Elle allait quitter la fenêtre et se disposait à la fermer, quand tout à coup un frisson la prit par tout le corps...

A cent pas environ, elle venait d'apercevoir un homme qui s'était arrêté et semblait hésiter à avancer.

La lune l'éclairait en plein corps, et elle ne fut pas dix secondes à le reconnaître.

C'était Paul Didier !

Que faisait-il là, à cette heure ?

Il l'avait donc suivie ? Que lui voulait-il encore ?

Toute sa colère se réveilla... et sa poitrine se souleva d'indignation.

Elle s'arracha de la fenêtre et appela Jobie.

Celle-ci accourut et, sans trop savoir ce qu'elle faisait, elle prit les mains de sa jeune maîtresse.

— Mademoiselle, dit-elle haletante, il faut partir à l'instant.

— Pourquoi? demanda Berthe surprise.

— Si vous saviez ce que je viens d'apprendre!

— Qu'est-ce donc?

— Ce locataire dont je vous ai parlé tout à l'heure...

— Eh bien?

— Je l'ai trouvé en bas.

— Qu'importe!

— Ah! c'est que vous ignorez qui il est!

— Qui est-il?

— Le père!...

— Pierre Gilbert?...

— Oui, lui! Comprenez-vous? il ne faut pas que vous le rencontriez!

— Tu as raison.

— Venez! venez! L'entendez-vous, il monte; il va entrer dans cette chambre qui est à côté et qui n'est séparée de celle où nous sommes que par une mince cloison.

— Tu crois?

— Oh! je connais cela. D'ailleurs, tout à l'heure, il a dit que son fils va venir... M. Paul... et tenez! écoutez... c'est lui... S'il vous savait ici...

— Il ne le saura pas.

— Ah! venez, je vous en conjure!

Berthe ne répondit pas, mais elle marcha rapidement vers la table où brûlait le maigre suif qui éclairait la chambre et éteignit la chandelle d'un souffle ardent et oppressé.

Puis saisissant le bras de Jobic :

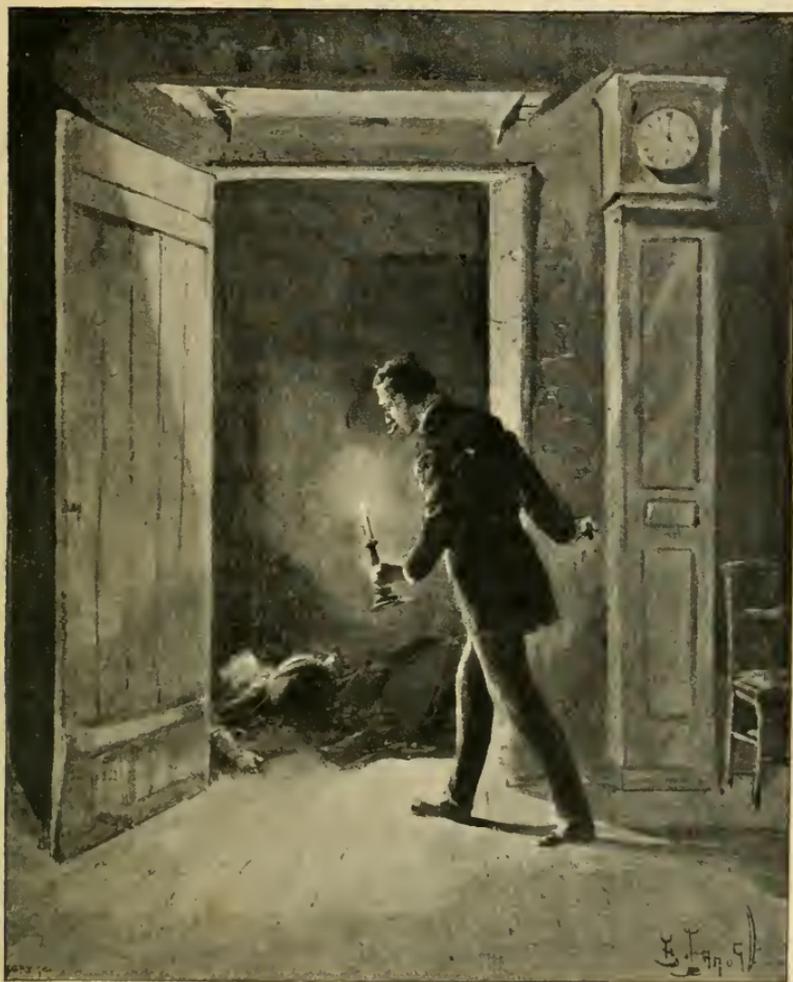
— Va! dit-elle à voix basse, je veux être seule... Quand Paul Didier se sera éloigné, tu viendras me retrouver, et nous partirons.

Jobic ne fit plus d'objection, et, doucement, sans bruit, elle gagna l'escalier et descendit au rez-de-chaussée.

LXXIII

Berthe était restée dans l'ombre : pendant un moment elle n'entendit et ne vit plus rien.

Mais peu à peu son regard s'habitua à l'obscurité qui l'enveloppait, et bientôt elle remarqua qu'un vif rayon de lumière filtrait à travers les ais mal joints de la cloison.



Il poussa la porte et entra dans la chambre. (P. 391.)

Elle se sentit alors saisie d'un désir fou de voir !

Et, s'approchant de la cloison, elle jeta un regard dans la chambre contiguë.
Tout d'abord elle reconnut Pierre Gilbert.

Il était assis à une table, le front dans la main, dans une attitude pensive et sombre.

A côté de lui, Paul se tenait debout, mélancolique et embarrassé, les yeux baissés, semblant attendre qu'on lui adressât la parole.

Les deux hommes se taisaient, également émus, chacun hésitant à parler le premier.

Berthe restait elle-même frappée de stupeur.

C'est à peine si elle reconnaissait Paul Didier, tant il était changé!

Ses traits portaient maintenant la mortelle empreinte d'un désespoir dont on devinait la profondeur, en dépit des efforts qu'il faisait pour le dissimuler; son front avait la pâleur des marbres funéraires; un rictus douloureux plissait sa lèvre contractée, et par instants, son œil se voilait de larmes qu'il se hâtait de dévorer.

C'était navrant. On sentait de quelle douleur son cœur devait être déchiré!

Berthe porta ses deux mains à sa bouche pour étouffer un sanglot, et pour la première fois depuis bien des semaines elle en vint à penser que c'était par elle que ce malheureux avait tant souffert, et que peut-être elle s'était trop hâtée de le mépriser et de le haïr.

Le haïr!

Était-il donc bien vrai qu'elle le haït tant que cela? et eût-elle juré qu'à ce moment même il ne s'éveillait pas au fond de son cœur quelque regret d'un passé perdu, mais inoubliable!

Tout à coup elle tressuillit.

Pierre Gilbert avait relevé la tête et il tendait la main vers son fils.

Ce dernier la saisit avec un cri de joie reconnaissante.

— Ah! mon père, mon père! dit-il, subitement transfiguré.

Pierre Gilbert eut un triste et doux sourire.

— Je t'ai parlé un peu durement ce matin, dit-il d'un ton grave, je te sais gré de ne m'en avoir pas gardé rancune et je te remercie d'être venu me trouver.

— Pardonnez-moi!

— Te pardonner? Et quoi donc?

— J'ai réfléchi depuis... Ce matin, la pensée que j'allais faire à Berthe l'horrible chagrin de dénoncer son père à la justice m'avait semblé monstrueuse et je la repoussais avec épouvante; mais j'ai réfléchi, je le répète; je sais maintenant où est le devoir, et je le remplirai jusqu'au bout avec courage et sans défaillance.

— Je le crois, mon enfant. Mais après la terrible épreuve que tu viens de traverser peut-être ce devoir sera-t-il au-dessus de tes forces.

— Je l'accomplirai cependant, et j'y suis résolu!

— Je n'en doute pas, car je connais ton cœur; mais n'as-tu pas déjà assez souffert, et ai-je le droit d'accepter un pareil sacrifice?

— Ne craignez rien.

— Tu en mourras!

— Qu'importe!... D'ailleurs, ne suis-je pas déjà mort pour elle?... Ne

m'a-t-elle pas montré comment on oublie, comment on devient indifférent ?

— Tu le veux ?

— Laissez-moi faire.

— Tu es résolu ?

— Je vous l'ai dit.

— Alors tu ne l'aimes plus ?

Paul fit un mouvement et porta ses deux mains à son cœur.

— Oh ! tu vois bien, s'écria Pierre Gilbert, tu ne réponds pas ! tu l'aimes toujours !...

Le jeune homme secoua la tête avec force.

— Eh bien ! oui ! oui ! répliqua-t-il d'un ton plein de tièvre, je l'aime encore ! cet amour qu'elle m'a inspiré, je le porterai en moi jusqu'à la mort !

— Pauvre enfant !

— S'il ne s'agissait que de mon honneur, je le lui aurais sacrifié sans regret, et elle n'aurait rien à redouter des révélations dont nos mains sont pleines. Mais c'est de votre honneur à vous qu'il est question : celui-là vous appartient tout entier, et j'y consacrerai tout ce qu'il me reste d'énergie et de force... Après?... Eh bien, Dieu fera de moi ce qu'il voudra, et nul ne me reprochera la résolution que je prendrai.

— Tu te tueras !

— Si c'est ce parti auquel je m'arrête, je suis sûr que vous-même vous m'approuverez !

Pierre Gilbert allait répondre. La parole resta suspendue sur ses lèvres.

Une plainte douloureuse venait de se faire entendre dans la chambre conjugue, ainsi qu'un bruit singulier ressemblant à la chute d'un corps.

Paul frissonna.

— Il y a quelqu'un là ! dit-il à voix rapide et basse.

— Qui cela peut-il être ? fit Pierre Gilbert.

— Ah ! je vais le savoir.

Il marcha vers la porte, mais, arrivé sur le seuil, il s'arrêta.

Une seconde plainte s'était élevée et une voix défaillante appelait Jobie.

Le flambeau que Paul tenait à la main faillit lui échapper.

Dans cet appel adressé à Jobie, il avait cru reconnaître la voix de Berthe.

Alors, sans plus réfléchir, il poussa la porte et entra dans la chambre.

En même temps, Jobie accourait effarée et se précipitait vers sa pauvre maîtresse, étendue sans mouvement sur le plancher.

— Mademoiselle ! chère et bonne mademoiselle ! balbutia-t-elle. Mon Dieu ! elle est évanouie ! Comment cela a-t-il pu arriver ? Vite ! Vite ! de l'eau fraîche, du vinaigre.

Et, soulevant Berthe dans ses bras habitués à porter de plus lourds fardeaux,

elle alla doucement la poser dans un fauteuil rustique près de la fenêtre ouverte.

— Mais par quelle coïncidence inouïe M^{lle} Gautier se trouve-t-elle ici? demanda Paul, pendant que Jobic prodiguait ses soins à Berthe.

— Oh! c'est bien simple, répondit la petite sauvage; nous étions au château; mademoiselle était souffrante, elle a voulu respirer, prendre l'air, et nous sommes sorties toutes les deux; seulement, au moment où nous nous y attendions le moins, l'orage est venu, et nous n'avons eu que le temps de nous réfugier dans cette ferme qui est tenue par mon père.

— Tout s'explique en effet. Mais d'où vient cet évanouissement? Qui a pu le provoquer?

— Vous, peut-être.

— Elle ne m'a pas vu.

— Eile vous a vu, au contraire; la cloison est vieille et a des jours! et puis vous avez parlé et elle aura reconnu votre voix... il n'en faut pas davantage.

Paul se tut et laissa l'enfant s'occuper de sa maîtresse.

Les dernières paroles de Jobic l'avaient particulièrement frappé, et un sentiment inattendu venait de le saisir tout à coup.

Berthe avait dû reconnaître sa voix; elle avait prêté l'oreille, et elle n'ignorait plus rien des projets de Pierre Gilbert et de la situation de M. Gautier!

Qu'allait-elle faire, quand elle reviendrait à elle? devait-il attendre qu'elle sortit de son évanouissement?

Il ne savait plus quel parti prendre.

Cependant, au bout de quelques minutes, Berthe se dégagait peu à peu de sa torpeur.

Le sang revint à ses joues; à deux ou trois reprises, elle tordit ses bras par un geste douloureux, et enfin elle ouvrit les yeux.

Dans le premier moment, elle ne vit rien, et son regard parcourut la chambre, encore chargée de ténèbres.

Un suprême étonnement la prenait; elle ne reconnaissait aucun des objets qui l'entouraient, et paraissait se demander ce qui était arrivé et comment elle se trouvait là, l'esprit plein de trouble et le corps brisé.

Elle pressa ses tempes de ses mains glacées et se tourna vers Jobic qui était elle-même en proie à une émotion indicible.

— Jobic! murmura-t-elle d'un ton doux comme une plainte.

— Chère mademoiselle... balbutia la petite sauvage.

— Qu'est-il arrivé?

— Je vous l'expliquerai.

— Où sommes-nous ici?

— A la ferme des *Hétraies*, chez mon père.

— Et pourquoi y sommes-nous venues? d'où vient...

Elle n'alla pas plus loin. La mémoire lui revenait ; maintenant elle se rappelait, et son regard ardent et fixe ne pouvait plus se détacher de la cloison.

— Ah ! je me souviens ! dit-elle d'une voix altérée. Là ! là !

Et elle indiquait la chambre contiguë d'un doigt impérieux.

— Il y avait deux hommes dans cette chambre ! continua-t-elle. L'un était Pierre Gilbert.

— Et l'autre... acheva Jobic.

— Tais-toi !

— C'était M. Paul !

— Tais-toi, te dis-je ! ne prononce jamais ce nom devant moi !

— Cependant...

— Viens ! viens ! partons ! ne restons pas une seconde de plus dans cette maison maudite !

En parlant ainsi, Berthe s'était dressée de son siège ; et, prenant le bras de Jobic, elle fit quelques pas pour sortir.

Seulement, comme elle allait atteindre la porte, elle s'arrêta brusquement et demeura immobile et droite, comme si elle eût été changée en statue de marbre.

Elle venait d'apercevoir Paul qui se dissimulait dans un angle obscur.

Un frémissement agita ses lèvres et un cri rauque lui échappa.

— Ah ! par grâce ! supplia Paul en étendant vers elle ses deux mains tremblantes.

Berthe ne répondit pas ; elle saisit le bras de Jobic et le serra de ses doigts crispés.

— Viens ! viens donc ! dit-elle alors.

Mais elle ne bougeait pas.

Une force supérieure à sa volonté même la retenait sur place ; elle restait, les yeux brûlés de lueurs farouches, le sein gonflé, la lèvre contractée.

— Berthe ! fit Paul, en un cri désespéré, je ne vous cherchais pas, puisque vous me l'aviez défendu ; mais Dieu a voulu que je vous rencontre une fois encore et vous ne partirez pas sans me dire que vous me pardonnez ! Tenez ! c'est la vie que je vous demande !

— La vie ! répéta Berthe frissonnante.

— Nous ne nous reverrons peut-être plus jamais.

— Ah ! pourquoi faut-il que nous nous soyons rencontrés ?

— Je ne puis cependant effacer le souvenir du passé où nous nous sommes connus, où nous nous sommes aimés !

— Taisez-vous !

— Mais je ne suis pas coupable, et vous le savez bien !

— Oui, je le sais, on me l'a dit et je le crois... Mais suis-je donc plus coupable que vous, et quelle existence l'avenir me réserve-t-il ? Oseriez-vous affirmer

que demain peut-être vous ne rejetterez pas sur mon père l'opprobre qu'une injuste condamnation a fait si longtemps peser sur le vôtre?

— Berthe!

— J'étais ici! j'ai tout entendu, et si j'ignore encore de quelles armes Pierre Gilbert compte faire usage et ce que je dois redouter des menaces qu'il a proférées, je sais, et cela suffit, qu'il n'entend pas abandonner ses projets de vengeance, et qu'il est résolu à rendre honte pour honte.

Berthe se tut un moment pour reprendre presque aussitôt :

— Vous le voyez, monsieur, poursuivit-elle, notre destinée est toute tracée, et nous sommes séparés dans le présent et pour l'avenir!... Cependant je ne reprocherais de mettre dans mes paroles plus de rigueur qu'il ne convient. Lors de la dernière entrevue que nous avons eue ensemble, je me suis montrée excessive, injuste; j'ai obéi à un mouvement irréfléchi d'irritation et de colère, et je vous ai tenu un langage que j'ai souvent regretté depuis. Eh bien, au moment de nous quitter pour toujours, je ne veux pas emporter le souvenir d'une mauvaise action, et j'entends que nous nous séparions sur une impression digne de vous et de moi.

— Ah! combien je vous bénis! dit Paul; si vous saviez quel bien me font vos généreuses paroles!

— Nous ne nous reverrons plus!

— Berthe!

— Mais, quel que soit l'avenir qui nous attend, il ne restera au moins dans notre esprit aucun souvenir pénible de notre passé commun, et rien n'altérera plus le sentiment d'estime réciproque que nous nous portons!...

— Ah! maintenant... je pourrai mourir!... s'écria Paul avec feu.

Berthe ferma douloureusement les yeux.

— Vous ne mourrez pas! interrompit-elle d'un accent brisé; vous êtes jeune, estimé de tous, vous serez aimé comme vous méritez de l'être... Et c'est moi qui veux que vous viviez.

— Vous!... Et que voulez-vous que je fasse désormais d'une vie deshéritée de toute joie? N'ai-je donc pas assez souffert, et à quel espoir pourrais-je me rattacher encore? Non, tout est fini, bien fini... j'ai fermé mon cœur pour ne le rouvrir jamais, et je mourrai comme j'ai vécu, fidèle au seul amour que j'avais rêvé!...

Berthe baissa le front.

On eût dit qu'elle n'avait plus la force de s'éloigner; elle n'osait regarder celui qui lui parlait.

Enfin elle fit un énergique effort sur elle-même, reprit le bras de Jobic qu'elle avait un moment abandonnée et fit un pas vers la porte.

— Adieu! dit-elle d'une voix tremblante et sourde.

— Non ! non ! ne partez pas ainsi... Berthe ! cria Paul Didier.

— Mais que voulez-vous donc ?

— Votre main, Berthe ! Songez que c'est un adieu éternel... Votre main !

Et en même temps, profitant d'un mouvement peut-être inconscient de la jeune fille, Paul saisit sa main glacée et la couvrit de baisers fous.

Cela dura le temps de le dire.

Berthe se retira précipitamment, et Paul qui s'était penché au dehors, pour la suivre le plus longtemps possible, l'entendit alors se répandre en sanglots sur le sein de la petite Jobic qui la consolait avec de douces paroles.

LXXIV

Quand Berthe arriva au château, elle trouva toute la domesticité sur pied et fort inquiète de ne pas la voir rentrée à cette heure de la nuit.

Elle courut se réfugier dans sa chambre où son père alarmé ne tarda pas à la rejoindre.

Elle s'était jetée sur une chaise longue et avait renvoyé tout le monde, à l'exception de Jobic.

— Que t'est-il donc arrivé ? interrogea M. Gautier. Pourquoi es-tu rentrée si tard ? Tu n'es pas souffrante, au moins ?

— Non, mon père, répondit Berthe qui était fort pâle et très émue des événements de la soirée ; nous étions sorties, Jobic et moi ; nous avons été surprises par l'orage et nous nous sommes réfugiées à la ferme des Hétraies en attendant une embellie.

— Et c'est tout ?

— C'est tout.

— Vous n'avez fait aucune rencontre ?

Berthe tressaillit et se dressa sur son séant.

— Pourquoi me demandez-vous cela ? dit-elle subitement intéressée.

— C'est que je te trouve bien troublée. Et puis ..

— Et puis ? Achevez ! ..

— Eh bien, tout à l'heure, ne te voyant pas revenir... et déjà bien tourmenté, je suis allé à ta rencontre ; et sur la route j'ai cru voir passer...

— Qui donc ?

— Paul Didier.

— Ah ! ..

— C'est une erreur, sans doute... je me serai trompé... la nuit, on ne distingue pas bien... D'ailleurs à cette heure, que serait-il venu faire ici ?

- Une chose fort naturelle, répliqua Berthe.
 — Comment?...
 — Puisque Pierre Gilbert demeure à la ferme des Hétraies.
 — Tu en es sûre?
 — Je viens de le voir.
 — Toi?
 — Avec Paul.
 — Tu lui as parlé?
 — Oui.
 — Que t'a-t-il dit?

Berthe se mordit les lèvres jusqu'au sang et son regard chargé d'effluves s'attacha avec une étrange insistance au visage de son père.

— Pierre Gilbert a à se venger de vingt années de honte, dit-elle d'un ton incisif; et rien ne doit plus l'arrêter désormais.

— Que fera-t-il?

— Que nous importe, et pourquoi s'en inquiéter? repartit Berthe. N'avons-nous pas pris ce matin une résolution définitive? Pierre Gilbert fera ce qu'il jugera opportun, et nous n'avons pas à nous préoccuper du résultat des démarches qu'il va tenter. N'est-ce pas votre avis?

— Sans doute, balbutia M. Gautier.

— Nous partirons donc demain.

— Le regretterais-tu?

— Moi!

— Avant de t'éloigner, ne penses-tu pas qu'il serait convenable de répondre à la demande que m'a faite le vicomte de Fontenette?

— C'est inutile! ou plutôt, si vous tenez à ce qu'il soit fixé sur son sort, vous pouvez lui dire que, tout en le remerciant de l'honneur qu'il me voulait faire, je me vois à regret obligée de lui répondre par un refus.

M. Gautier fit un mouvement.

— Est-ce possible! s'écria-t-il. Mais ce matin tu n'étais pas si résolue!

— J'ai changé d'idée.

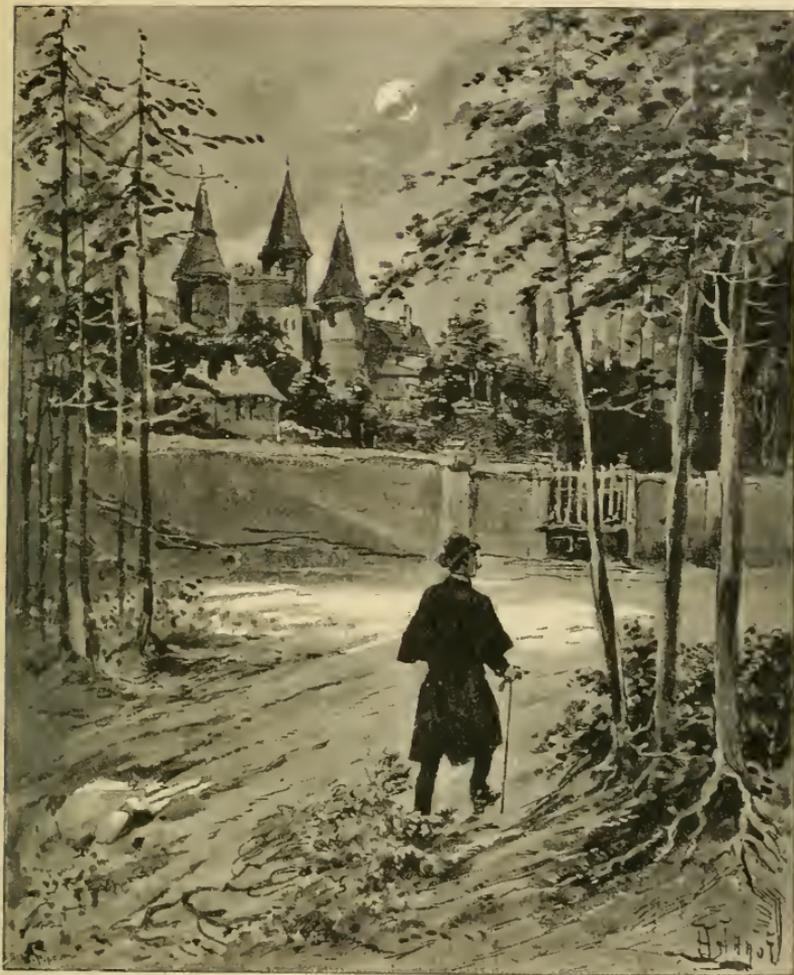
— Pourquoi?

— Parce que le vicomte est un honnête homme et que je ne veux pas le tromper!

— Que dis-tu?

— Je dis qu'avant un mois, peut-être, M. de Fontenette pourrait amèrement regretter d'avoir donné son nom à la fille du banquier Giral.

Et elle se roula éperdue et rougissante sur sa chaise longue, le visage voilé par ses longs cheveux dénoués.



Aux premières heures de la nuit, il se rendait à Lesquiffou. (P. 904.)

M. Gautier devint livide. Un moment, la stupeur étouffa la parole dans sa gorge.

- Malheureuse enfant ! balbutia-t-il enfin ; qui t'a dit cela ? Réponds.
- Je ne sais. Ne m'interrogez pas ! fit Berthe en sanglotant.
- C'est Pierre Gilbert ?
- Je ne lui ai pas parlé.

— Son fils, alors ?

— Non ! non ! pas lui !

— Mais qui... qui donc ? Je veux savoir.

Et comme Berthe se taisait, la tête dans ses mains :

— Ah ! ils savaient ce qu'ils faisaient, les misérables ! continua M. Gautier, la lèvre contractée et l'œil plein d'un feu sombre ; il ne me restait que ton amour et ils veulent me l'enlever, pour n'y laisser à la place que honte et mépris ! Pauvre Berthe, tu les as crus ! Toi que j'ai entourée de soins et de tendresse toujours ; toi que Dieu a fait naître en un jour de deuil et qui depuis as été mon orgueil et ma consolation ! Maintenant je n'aurai plus rien ; un jour viendra où tu n'oseras plus lever les yeux sur ton père !

— Ah ! ne croyez pas cela !

— Ne t'ai-je pas vue rougir tout à l'heure ? Et pourquoi as-tu prononcé le nom du banquier Giral ?

— Pardonnez-moi !

— Tu vois bien !

Berthe secoua violemment le front et, écartant d'un geste farouche ses cheveux qui l'aveuglaient, elle tendit ses deux mains suppliantes vers son père.

— Pardonnez-moi ! répéta-t-elle ; moi, je ne vois qu'une chose, c'est qu'au fond de mon cœur il n'y aura jamais pour vous que respect et vénération. Je vous aime, et aucune calomnie ne pourra altérer l'amour que je vous ai voué. Mais que dirai-je ? depuis deux mois, j'ai traversé des épreuves si terribles, mon cœur a tant souffert et saigné, que, bien souvent, je ne sais plus vraiment ni si je pense ni si je vis ! Tout à l'heure, à la ferme, j'ai surpris une conversation entre Pierre Gilbert et son fils. Je ne voulais pas écouter, et j'ai tout entendu. Pierre Gilbert parlait de vengeance et d'infamie. Paul, lui, se taisait ; il résistait, pensant sans doute à tout le chagrin que j'allais éprouver. Alors j'ai été effrayée ; sans me rendre compte, j'ai eu peur ; et c'est sous cette impression que je suis rentrée. Comprenez-vous ?

M. Gautier garda un moment le silence ; il serra les mains de Berthe dans les siennes et la contemplait d'un regard attendri et voilé de larmes.

— Pauvre chère ! murmura-t-il d'une voix brisée, tu souffres, je le vois bien ; et si ces émotions devaient se renouveler souvent, tu n'y résisterais pas. Il faut prendre un parti.

— Lequel ? interrogea Berthe suspendue aux lèvres de son père.

— Celui que j'aurais dû prendre depuis quelque temps.

— De quoi s'agit-il ?

— De ce qui s'est passé, il y a vingt ans, à Montpellier, dans la maison Giral et C^o.

— Ce nom de Giral... ?

- C'est celui que je portais alors.
- D'où vient que vous ne le portez plus aujourd'hui?
- Je t'expliquerai tout cela...
- Bientôt?
- Demain.

Berthe enveloppa son père d'un regard singulier; une question était sur ses lèvres, et elle n'osait la formuler; une curiosité s'était emparée d'elle; il y avait encore un point qui lui paraissait obscur, et elle voulait l'éclaircir.

Enfin elle prit son parti.

- Un mot seulement? dit-elle d'une voix qui tremblait.
- Qu'est-ce donc? demanda M. Gautier.
- Je suis curieuse; il ne faut pas m'en vouloir... et je me demande...
- Parle...
- Cette maison Giral...
- Eh bien?
- Elle avait un caissier?
- Sans doute!
- Et ce caissier s'appelait Pierre Gilbert?
- En effet.
- Vous l'avez connu?
- Pendant cinq années.
- Et vous, mon père, croyez-vous que cet homme soit coupable?
- Moi!...

M. Gautier allait répondre évasivement. Mais sous le regard de Berthe il revint aussitôt à un sentiment plus avouable.

— Comme la justice elle-même, répondit-il, j'ai pu me laisser égarer par les apparences; mais aujourd'hui...

- Aujourd'hui?
- J'affirmerais volontiers qu'il était innocent.
- On l'a condamné, cependant.
- Tout l'accusait.
- Et aucune voix ne s'est élevée pour le défendre.
- Il était absent.
- Le malheureux!

M. Gautier se tut; Berthe poursuivait son idée.

— Ne pensez-vous pas, mon père, dit-elle, que, dans ces circonstances, nous avons un devoir à remplir?

- Lequel? fit le banquier.
- Pierre Gilbert va demander la révision de son procès.
- On me l'a dit.

— Eh bien ! c'est à vous, puisque vous l'avez connu, qu'il appartient d'apporter à ce malheureux l'appui de l'autorité que vous donne la considération dont vous jouissez à juste titre.

— Eh quoi ! tu veux...

— Qui pourrait vous arrêter ?

— Mais, pour le servir utilement, il faudrait dénoncer le vrai coupable.

— Le connaissez-vous ?

— Moi !

— Il me semble que votre conduite est tout indiquée.

— Tu ne sais pas ce que tu me demandes.

— Je ne vous demande aucun acte devant lequel un honnête homme puisse hésiter.

— Berthe !...

Berthe ferma les yeux pour ne pas voir l'étrange confusion qu'elle remarquait sur les traits de son père.

Il y avait là un mystère ! Quel était-il ? Elle n'osait pousser plus loin ses questions... Et, pour la seconde fois, elle s'effrayait des étranges soupçons qui lui venaient.

Elle pressa ses tempes avec force et finit par s'accouder, accablée et défaillante.

— Tu souffres ? interrogea M. Gautier avec sollicitude.

— Oui, un peu, répondit-elle, mais ce ne sera rien.

— Tu as besoin de repos.

— C'est cela.

— Veux-tu que je te laisse ?

— Oui. Le sommeil me fera du bien ; je suis très fatigué.

— Alors, à demain !

— A demain, cher père, et, si vous le voulez bien, nous reprendrons cet entretien.

M. Gautier ne répondit pas ; il appela Jobic qui était dans une pièce voisine lui recommanda de ne pas quitter sa maîtresse, et s'éloigna soucieux de ce qui venait de se passer et visiblement inquiet de l'attitude nouvelle de Berthe.

Quant à Jobic, elle n'avait pas besoin de recevoir de recommandations : elle savait, elle, que sa maîtresse réclamait tous ses soins, et pour rien au monde elle n'eût voulu la quitter.

Elle s'installa donc pour la nuit et s'empressa autour de Berthe qui venait de gagner son lit.

Sérieusement, celle-ci était très souffrante ; jamais elle ne s'était sentie si lasse, ni si découragée.

Et puis, elle avait peur ! Ce mystère que lui cachait son père, et qu'elle ne

parvenait pas à pénétrer, ce mystère l'épouvantait, lui glaçait le sang dans les veines.

Des frissons intenses couraient sur sa peau ; par instants son pouls se prenait à battre avec une violence folle.

Toute la nuit, Jobic fut sur pied.

A chaque minute, elle se levait du fauteuil où elle était assise et courait à sa maîtresse qui l'avait appelée.

Elle la trouvait, le plus souvent, dormant d'un sommeil agité et lourd.

C'était la fièvre ; un peu de délire ; elle avait les joues enflammées, parfois l'œil grand ouvert.

Jobic n'était pas rassurée ; elle appelait le jour de toutes ses prières.

Enfin un pâle rayon, glissant sur les rideaux blancs des fenêtres, annonça l'aurore ; Jobic respira.

Elle se crut sauvée, et jugea qu'elle pouvait elle-même prendre quelque repos.

Elle se trompait.

Car à peine s'était-elle accotée dans son fauteuil qu'un appel déchirant se fit entendre et que Berthe se dressa sur son séant, appelant à son aide.

Jobic se précipita vers le lit.

Berthe était droite, les cheveux en désordre, les épaules nues, le regard dirigé vers un coin sombre de la chambre.

— Là ! là ! balbutiait-elle.

— Qu'y a-t-il ? interrogea Jobic.

— Mon père !

— Mais il n'y a personne, ma chère demoiselle ; c'est un rêve...

— Non ; regarde..

Berthe poussa un cri et jeta ses deux bras au-devant d'elle, par un geste d'horreur.

— Lui ! lui ! s'écria-t-elle ; c'est lui, à présent.

— Qui cela ?

— Paul !... et il le menace ! Paul, par grâce, si vous m'avez aimée, si vous m'aimez encore, ayez pitié !

La parole s'arrêta glacée sur ses lèvres et elle fit un mouvement pour se lever.

Jobic la retint.

Et alors, épuisée, haletante, elle s'affaissa sur elle-même et retomba lourdement la tête sur l'oreiller.

La vision avait disparu ; elle restait sans force, sans voix, les lèvres blanches, avec de petites perles de sueur aux tempes.

Elle ne bougeait plus. On eût dit qu'elle était morte.

Jobic s'empressa de sonner une femme de chambre.

— Vite! vite! dit-elle dès que celle-ci se présenta, qu'on aille chercher un médecin et que l'on prévienne M. Gautier.

Cependant le jour était venu, une teinte rose colorait maintenant les fenêtres et les rideaux s'éclairaient de quelques vifs rayons.

Berthe semblait dormir.

M. Gautier, la trouvant si calme, se rassura bien vite; toutefois il attendit l'arrivée du docteur, car il y avait évidemment dans l'état de Berthe un désordre sur lequel il fallait veiller.

Le docteur fut ramené par la voiture que l'on avait envoyée à la ville; M. Gautier l'introduisit dans la chambre de Berthe qui venait de se réveiller.

Elle fut tout étonnée de la présence du docteur.

Ce dernier se prit à sourire avec bonhomie.

— Ce n'est rien, répondit-il au regard de Berthe; vous avez eu, paraît-il, un peu d'agitation cette nuit. On s'est alarmé autour de vous, et l'on m'a fait appeler. On a eu raison: il ne faut pas laisser s'aggraver ces sortes de désordres et il est prudent de les combattre dès le début. Du reste, les prescriptions seront des plus simples: quelques potions anodines et, surtout, beaucoup de repos! Voilà tout. Je vais donc rédiger mon ordonnance; et je reviendrai dans la journée voir dans quel état vous vous trouverez.

Puis il passa dans le bureau de M. Gautier.

— Eh bien, docteur, dit ce dernier, comment trouvez-vous la chère enfant?

Le docteur remua la tête d'un air soucieux.

— J'espère que cela ne sera rien, répondit-il; mais elle est bien surexcitée.

— Enfin, ce n'est pas grave? insista M. Gautier.

Le docteur éluda de répondre.

— Cette après-midi, je la verrai, dit-il, et alors seulement je pourrai me prononcer.

LXXV

A la suite de ces divers incidents, Berthe fut très gravement malade.

Pendant les premiers jours, il ne se manifesta aucun symptôme alarmant; mais, vers la fin de la semaine, le docteur déclara qu'il ne voulait pas assumer l'entière responsabilité des soins à donner à la jeune malade, et il annonça à M. Gautier qu'il allait s'adjoindre un de ses confrères qui jouissait d'une grande réputation locale...

M. Gautier approuva le choix, mais il ressentit à cette déclaration une commotion terrible.

Il ne croyait encore qu'à une indisposition légère, un trouble passager; et, devant la gravité d'une situation qui lui était révélée d'une façon si inattendue, il resta accablé et sans force.

La vie de son enfant était donc en danger!... Il se pouvait faire que sa vie fût menacée!

Cette effroyable perspective lui fit tout oublier et, dès lors, il ne pensa plus à autre chose.

Quant à Berthe, elle n'avait pas même conscience de son état.

Elle ne souffrait pas; seulement, à certaines heures, la fièvre la dévorait.

Le soir surtout, aux approches de la nuit, quand le grand silence se faisait autour du château et que les premières ombres tombaient.

L'heure des fantômes! et il arrivait souvent que Berthe, prise tout à coup de délire, rejetait loin d'elle les draps qui la couvraient et voulait sauter à bas de son lit.

Mais Jobic veillait, et elle accourait pour la calmer par de douces paroles.

C'est à peine si sa jeune maîtresse l'entendait!...

Elle l'écoutait cependant. l'œil plein de fièvre, la gorge sifflante, les lèvres entr'ouvertes.

Alors quelquefois, comme par hasard, Jobic prononçait un nom tout bas :

— Paul!

Et ce nom, mystérieusement murmuré, provoquait aussitôt une sorte de détente chez la pauvre hallucinée; le désordre s'apaisait par enchantement et elle allait, éperdue, rouler sa tête dans son oreiller où elle pleurait et étouffait ses sanglots.

Jobic pleurait avec elle; les mains jointes, elle priait Dieu de la rendre au calme et à la santé.

En ville, on ne parlait guère que de Berthe, et chacun commentait sa maladie à sa manière.

Les uns en trouvaient la cause dans l'humiliation qu'elle avait éprouvée lors de sa rupture avec Paul Didier. Elle, si altière la veille encore, s'était vue sur le point d'épouser le fils d'un condamné! On n'aurait jamais osé souhaiter pareille honte à sa plus mortelle ennemie, et on pouvait être malade à moins.

Voilà ce que disaient la plupart de ses bonnes petites camarades, qui se vengeaient ainsi de ses dédains d'autrefois.

Mais elle avait aussi quelques amis sincères, et celles-là raisonnaient autrement; elles pensaient qu'il restait encore au fond de son cœur brisé l'amer et cuisant regret du bonheur perdu, de l'amour rêvé; qu'elle avait profondément aimé Paul Didier, et qu'elle pourrait bien mourir de la confusion qu'elle éprouvait

à l'aimer encore. Nous avons à peine besoin de dire que Paul connut un des premiers la gravité de la maladie de Berthe.

Si la voix publique ne l'avait averti, il aurait été mis au courant par Jobic.

Dès les symptômes alarmants, elle était allée le prévenir, et depuis, chaque matin, avant l'aube, et chaque soir, aux premières heures de la nuit, il se rendait à Lesquiffion pour prendre des nouvelles.

Jobic l'apercevait de la chambre de Berthe ; elle s'empressait d'aller échanger quelques mots avec lui et, toujours courant, revenait prendre sa place auprès de sa maîtresse.

Paul était dans un état qui peut se comprendre mieux qu'il ne s'explique.

Pour lui, il se persuadait facilement qu'il n'était pas sans responsabilité dans cette déplorable aventure. Il ne pouvait oublier que Berthe se trouvait à la ferme des Hêtraies, le soir où il s'y était rencontré lui-même avec Pierre Gilbert, et qu'elle avait entendu sa conversation avec son père.

Elle savait tout ! elle n'ignorait rien du danger qui menaçait M. Gautier, et elle l'avait entendu accuser avec violence par celui-là même qu'il avait autrefois laissé si lâchement condamner.

En fallait-il davantage, — et toute autre à la place de Berthe n'eût-elle pas été mortellement frappée par une aussi cruelle révélation ?

Ah ! comme son cœur se brisait à cette pensée ! Il eût donné tout son sang pour la revoir, lui demander pardon, lui dire que jamais, lui du moins, ne rentrerait rien qui pût amener un souci dans son esprit ou une larme dans ses yeux.

Au surplus, il s'en était expliqué avec son père et, sur ses instances, il avait été convenu que l'on suspendrait toute résolution jusqu'au jour où l'on n'aurait plus d'inquiétude sur la santé de Berthe.

Mais les semaines s'écoulaient sans que la moindre amélioration se produisit et chaque soir Paul rentrait à Morlaix plus découragé que la veille.

Jusqu'alors les deux docteurs s'étaient accordés pour rassurer M. Gautier qui se désolait ; mais depuis quelque temps ils causaient moins fréquemment avec lui et semblaient éluder de répondre.

Evidemment, la situation s'aggravait, et l'on ne parlait plus de Berthe qu'à voix basse et avec un visage composé.

Elle, cependant, ne proférait aucune plainte et ne semblait éprouver aucune inquiétude.

Seulement, on voyait bien qu'elle s'affaiblissait chaque jour davantage ; ses joues s'étaient creusées ; une rougeur de fièvre colorait ses pommettes saillantes, et un souffle de feu brûlait incessamment ses lèvres sèches.

Dans le jour, elle recevait peu de monde, pour obéir aux prescriptions du docteur.



Tout de suite, il avait reconnu Jobic. (P. 911.)

On n'avait fait d'exception que pour une seule personne, la comtesse de Presles, une femme des plus charmantes, presque aussi jeune que Berthe et qui lui portait une véritable amitié.

La comtesse de Presles!

Que de souvenirs ce nom ne doit-il pas rappeler aux lecteurs qui nous ont suivi, depuis le commencement de ce récit.

Raymonde ! Brunette ! devenue comtesse de Presles, et qu'un heureux hasard avait rapprochée de Berthe.

Elles s'étaient rencontrées une année, aux bains de mer, et depuis, elles s'étaient aimées tendrement.

Tous les ans, Raymonde venait passer quelque temps chez Berthe, ou Berthe allait, en Normandie, chez la jeune comtesse.

C'était une amitié sur laquelle aucun nuage n'avait jamais jeté son ombre, et la comtesse n'avait pas cessé de témoigner le plus vif intérêt à son amie, pendant les épreuves que celle-ci venait de traverser.

Depuis que Berthe était malade, elle la venait voir plusieurs fois par jour, et Berthe ne voulait recevoir qu'elle seule.

Raymonde la soignait, comme elle eût fait d'une enfant ou d'une sœur.

Elle ne laissait pas parler la jeune malade ; mais elle parlait pour elle, sans la fatiguer, ne songeant qu'à l'intéresser et à la distraire.

C'était pour Berthe la plus agréable compagnie ; chaque fois qu'on l'annonçait son visage s'éclairait d'un vif rayon de satisfaction, et on eût dit qu'elle se reprenait à la vie.

Une après-midi, M^{me} de Presles venait d'arriver, et elle était allée s'asseoir au chevet de la malade.

Elle lui avait pris les mains, et en la regardant avec attention elle avait été frappée du changement qui s'était opéré en elle depuis la veille.

Si rapide qu'eût été cette impression, Berthe la remarqua.

Elle sourit tristement.

— Vous me trouvez bien changée, n'est-ce pas ? dit-elle d'un ton dolent.

— Eh ! n'en croyez rien ! voulut répliquer la jeune femme.

— Ne vous en défendez pas ! continua Berthe ; je m'en doutais ; Jobic m'en a donné le soupçon. Ce matin, je lui ai demandé ma petite glace et la pauvre enfant a prétendu qu'elle l'avait égarée, et que, d'ailleurs, les médecins défendent toujours de mettre une glace entre les mains des malades. Il m'a fallu me fâcher ; enfin elle m'a obéi en tremblant et j'ai vu...

— Mais...

— Moi qui étais si fière de ma beauté, ma chère Raymonde ! un moment, j'en ai été toute peinée... Je suis donc bien malade !

— Bon ! fit la jeune comtesse, ce ne sera rien... les médecins l'assurent, et ils doivent s'y connaître.

Berthe remua la tête.

— Les médecins !... fit-elle d'un ton vague.

— Enfin, vous ne souffrez pas ?

— Non ; seulement tenez, il y a là, — elle porta la main à son cœur, — il y a là quelque chose qui pèse sur mon cœur jusqu'à l'étouffer.

— Qu'est-ce donc?

— Une pensée horrible!...

— Dites-la moi.

— Plus tard.

— Pourquoi pas aujourd'hui?

— Parce que l'on m'a recommandé le repos et que je veux éloigner cette pensée qui m'agite.

— Eh bien, n'en parlons plus.

— C'est cela! Racontez-moi ce qui se passe, ce qu'on dit, si l'on s'intéresse à moi.

— Ah! ne soyez pas injuste! se récria M^{me} de Presles; on ne parle guère que de vous, et le bulletin de votre santé fait chaque matin le tour de la ville.

— Vraiment?

— Il y a quelqu'un, surtout, qui est bien malheureux...

— Qui cela?

— Vous ne devinez pas?

— Non... dites.

— M. Didier

— Vous l'avez-vous vu?... Il vous a parlé?...

— Je ne lui ai pas parlé... mais je l'ai vu souvent.

— Où cela?

— Ici.

— A Lesquifou? Il vient ici?

— Tous les matins, et quand je vous quitte le soir, je suis certaine de le rencontrer à la corne du bois.

— Que fait-il là?

— Il attend des nouvelles, le pauvre garçon! Ah! j'ai été bien tentée souvent de faire arrêter et de le rassurer; mais j'ai craint de vous désobliger.

— Moi! fit Berthe d'une voix brisée.

M^{me} de Presles la regarda et vit deux grosses larmes qui coulaient le long de ses joues.

Berthe voulut les essuyer; la comtesse lui retint la main.

— Non! non! dit-elle; ces larmes font du bien; n'en ayez pas honte... D'ailleurs, avec moi, vous savez bien que vous pouvez avoir toute confiance.

— Je le sais! je le sais! dit Berthe en sanglotant; vous êtes ma meilleure et ma plus sincère amie.

— Mais vous l'aimez donc encore?

— Toujours! toujours!

— Pourquoi le lui cacher, alors? C'est vous rendre tous deux malheureux à plaisir. Voulez-vous que je le lui dise?

— Jamais ?

— Qui vous en empêche ?

— Ne m'interrogez pas !

M^{me} de Presles la prit dans ses bras et l'embrassa avec tendresse.

— Pauvre chère ! dit-elle ; mais qu'y a-t-il donc et quel est ce nouveau mystère ?

— Il me tuera ! balbutia Berthe.

— Pourquoi ne pas parler ?

— C'est assez de honte comme cela.

— Comme vous le rendriez heureux ?

— Non ! Ce n'est plus possible maintenant ! Ah ! M. Desaubrays le disait bien.

— Que disait-il ?

— Que je me repentirais et qu'il serait trop tard.

— Trop tard !

M^{me} de Presles se tut : elle n'y comprenait plus rien et n'osait interroger la pauvre malade.

Celle-ci était à bout et tout cela l'épuisait.

Il fallait attendre.

La comtesse parla d'autre chose, puis, au bout d'une heure, elle se leva pour se retirer.

— Vous me quittez, fit Berthe avec regret ; déjà ?

— Il le faut. J'ai mes enfants, mon mari, on me gronderait !...

— Ah ! vous êtes heureuse !

— Je ne l'ai pas toujours été. Je vous l'ai raconté. Le bonheur est une récompense... Il faut avoir souffert pour le mériter, et à votre tour, vous serez heureuse.

— Dieu vous entende !

— A demain.

— Sonnez donc Jobic pour qu'elle vous accompagne ?

— C'est inutile.

— Elle n'est donc pas là ?... Où peut-elle être ?

— Qu'importe ! Je n'ai pas besoin d'elle... ne vous tourmentez pas.

— A demain, alors.

— Oui, à demain, et d'ici là écoutez bien votre cœur et réfléchissez à ce qu'il vous dira !

Sur ces mots, la comtesse baisa tendrement Berthe et s'éloigna.

Quelques minutes après, Jobic rentra.

— Où étais-tu donc ? demanda Berthe sur un ton contrarié.

Jobic rougit.

— Que mademoiselle m'excuse, répondit-elle; j'étais allée...

— Où cela?

— Dans le parc.

— Qu'y faisais-tu? C'est ici, près de moi, que tu devrais être.

La petite sauvage demeura un moment confuse. Mais elle ne savait pas mentir, elle n'hésita pas longtemps.

— J'étais allée, dit-elle résolument, porter, à quelqu'un qui vient tous les jours, des nouvelles de votre santé.

— Tous les jours? fit Berthe.

— Et je n'ai pas besoin de dire son nom. Mademoiselle devine.

— Moi! Et pourquoi devinerais-je?

— Dame! parce qu'il n'y a qu'un homme qui s'intéresse autant à mademoiselle. Et si vous saviez! Tenez, mademoiselle se rappelle, n'est-ce pas? combien nous l'avions trouvé changé, la dernière fois que nous l'avons rencontré, à la ferme des Hétraies?

— Oui, oui, après? dit Berthe en frissonnant.

— Eh bien! maintenant, c'est effrayant! et on dirait que lui aussi a été bien malade.

Berthe ne répondit pas.

Jobic allait et venait à travers la chambre, préparant tout pour la nuit qui approchait, et Berthe, plongée dans ses rêveries sombres, ne lui prêtait plus qu'une attention distraite.

Ainsi, quoi qu'elle fit, le nom de Paul Didier revenait chaque jour, à chaque instant, se représenter à son esprit.

Tous ceux qu'elle aimait lui en parlaient pour le plaindre, et son cœur se fondait dans une défaillance tendre contre laquelle elle n'essayait même plus de réagir. Elle se sentait gagner par une lassitude sans nom, comme elle n'en avait jamais éprouvé, et qui s'emparait de tous ses sens.

Dans cette douloureuse prostration, elle avait parfois des troubles étranges; souvent elle se demandait quelle issue elle trouverait à cette situation qui lui était faite: et elle en arrivait à ne plus s'effrayer de perspectives que, naguère, elle n'eût pu envisager sans horreur.

Cet état était si nouveau, qu'elle finit par s'étudier elle-même, et que peu à peu le soupçon de la réalité le saisit.

Mourir! Est-ce qu'elle allait mourir?

A son âge, ce serait horrible!

Mais, après tout, la mort ne serait-elle pas préférable à la vie que l'avenir lui réservait?

Elle ne s'y attacha pas tout d'abord avec une grande insistance; seulement, elle y revint souvent, quand elle était seule; et la nuit, quand elle se réveillait,

au milieu de ce grand silence qui l'enveloppait comme un linceul, elle y pensait encore, sans que son cœur battît plus vite ou que la pâleur montât à son front.

Elle atteignit de la sorte les premiers jours d'octobre sans qu'aucun changement notable se fût produit ; mais elle ne recouvrait pas la santé et la pauvre enfant était si faible que la première crise un peu violente pouvait l'emporter.

Les médecins dissimulaient de leur mieux leurs appréhensions, et nul au château ne se doutait encore de la gravité de la situation ; seule, Jobic avait tout remarqué ou deviné d'instinct, et elle n'avait pas hésité à faire part à Paul de ses tristes impressions.

Paul en avait été atterré.

LXXVI

Il savait bien, lui, que l'on pouvait se fier aux remarques faites par la petite sauvage ; le dévouement qu'elle portait à sa maîtresse lui communiquait en quelque sorte le don de divination, et l'on pouvait s'en rapporter à elle

C'est ce qui l'épouvantait.

Aussi, à partir du jour où Jobic lui fit part de ses appréhensions, ne passa-t-il plus une heure sans s'inquiéter de la malade et souvent, dès lors, il prolongea ses visites du soir jusque fort avant dans la nuit.

L'automne était venu ; les arbres commençaient à se dépouiller de leurs feuilles ; un souffle plus frais se faisait sentir dans la campagne ; les nuits devenaient plus longues et plus froides.

Un soir, il arriva au château un peu plus tard que d'habitude, et quand il fut parvenu à l'endroit où il avait coutume de s'arrêter et d'attendre il remarqua tout de suite qu'un mouvement inusité animait le château.

Autour de la chambre de Berthe, les lumières allaient et venaient et, près du perron, il distingua deux lanternes qui jetaient jusqu'à lui de vifs rayons.

C'était le coupé de l'un des docteurs. On l'avait sans doute fait appeler.

Paul en fut peu étonné.

La veille, Berthe avait eu une syncope et toute la maison avait été sur pied. Un voile passa devant ses yeux.

Elle était donc plus mal, puisque le docteur était revenu !

Une douleur aiguë le pinça au cœur et il jeta vers le ciel un regard de révolte.

Il se pouvait donc qu'elle mourût, elle si jeune et qui aimait tant la vie !

Ah ! que ne lui demandait-on tout son sang, à lui ! Avec quelle ivresse il l'eût donné jusqu'à la dernière goutte !

Au surplus, son parti était bien pris depuis quelque temps : s'il devait

perdre la pauvre enfant, si un pareil malheur devait le frapper, il n'aurait pas une seconde d'hésitation... et se tuerait!

Seulement, tout son être se prenait à frissonner à la pensée qu'il ne la verrait pas et qu'elle allait mourir peut-être sans lui avoir laissé la suprême consolation de serrer une dernière fois ses deux mains dans les siennes.

Mais que faire? Et quel espoir conserver?

Il attendait impatient, fiévreux, marchant d'un pas heurté, comptant les minutes, les secondes, refoulant cent fois la pensée qui lui venait de courir au château, au risque d'en être honteusement repoussé.

Enfin quelque chose s'agita; les lumières cessèrent d'aller et de revenir; le coupé du docteur s'ébranla pour reprendre au grand trot le chemin de la ville et bientôt il ne vit plus dans l'ombre qu'un petit point lumineux indiquant l'emplacement occupé par la chambre de Berthe.

Il s'assit un peu calmé.

Autour de lui régnait un silence presque lugubre, mais il n'y prenait pas garde.

Il regardait le point lumineux et prêtait l'oreille.

Tout à coup il se releva comme galvanisé.

Des pas précipités accouraient de son côté, et tout de suite il avait reconnu Jobic!

Qu'allait-il apprendre?

Ce ne fut pas long.

Au bout de deux minutes, Jobic était près de lui, comprimant sa poitrine qui battait avec violence.

— Berthe! Berthe! interrogea avidement Paul en lui prenant la main.

— Elle est mieux, répondit Jobic; mais elle a été au plus mal.

— Mon Dieu!

— Seulement, tout danger n'est pas passé... Le médecin craint une nouvelle crise, et il a promis de revenir dans une heure.

— Ah! pauvre et chère Berthe!...

— Dans une heure... vous entendez, monsieur Paul?... de sorte que je vais rester auprès de mademoiselle et que je ne pourrai pas venir vous donner de ses nouvelles.

— Que vais-je devenir?

— J'y ai pensé.

— J'ai tant d'envie de la voir!... Songe donc... Si elle venait à mourir!

— Ce serait affreux!

— Il n'y a donc aucun moyen?

— Il y en a un!

— Que dis-tu?

— Seulement, je vais faire là une chose bien grave et que peut-être M. Gantier ne me pardonnera jamais ! Mais il me semble que j'obéis à mademoiselle et qu'elle, au moins, ne m'en voudra pas.

— Explique-toi !

— La nuit dernière, à plusieurs reprises, elle vous a appelé...

— Est-ce possible ?

— De sorte que si, cette nuit, le même fait se reproduit, je veux que vous soyez là !

— Et comment ?

— Venez, suivez-moi et je vous le dirai.

En même temps elle prit les devants, et d'un pas rapide elle marcha vers le château.

Paul s'était mis à la suivre et il allait à travers la nuit, guidant sa marche sur celle de Jobic.

Au bout de quelques minutes, celle-ci s'arrêta.

Ils n'avaient reconstré personne : le parc était désert.

Ils se trouvaient au seuil d'une petite porte vitrée donnant sur une serre qui communiquait avec le premier étage par un escalier intérieur.

Jobic poussa la porte et engagea Paul à entrer, ce qu'il fit.

Il obéissait, sans se préoccuper davantage de ce qui pouvait advenir.

— Et maintenant, dit Jobic, attendez-moi là. Je ne sais quand je reviendrai ; cela dépendra de ce qui va se passer ; si mademoiselle a une bonne nuit, vous vous retirerez sans m'attendre dès que le jour blanchira ; mais, si elle a les mêmes hallucinations qu'hier, je viendrai vous chercher. C'est bien entendu ?

— Oui, oui, je comprends.

— Je vous laisse donc.

— Et sois remerciée pour tout le dévouement que tu me témoignes.

Jobic était déjà loin. Paul restait seul.

Il y avait dans la serre quelques chaises de jardin. Il s'assit.

Peu à peu son regard s'était familiarisé avec l'ombre qui l'enveloppait ; et bientôt même la lune qui montait à l'horizon éclaira la serre jusque dans ses plus sombres profondeurs.

En toute autre circonstance, Paul eût été émerveillé du tableau que présentait la serre avec ses plantes rares, sa végétation luxuriante, où l'on avait réuni les spécimens les plus éclatants de toute la flore exotique.

Mais il était trop préoccupé pour y prêter attention, et son âme était tout entière absorbée par la pensée de la nuit qui avançait.

Plus d'une heure s'écoula sans amener aucun incident digne d'être relaté.

Il entendit alors une voiture s'arrêter devant le château.

Il était minuit : selon sa promesse, le docteur revenait.



Il fait son entrée dans toute la splendeur d'une cavalcade. (P. 919.)

La visite ne fut pas longue : une demi-heure au plus.
 Puis la voiture repartit et tout retomba dans le silence.
 Sans doute Berthe allait mieux, puisque le médecin avait jugé inutile de
 prolonger sa visite.

Paul attendit...

Certes il était heureux de constater que Berthe ne courait plus de danger

et qu'il n'y avait pas de crise à redouter pour le moment... Et pourtant... il eût tant voulu la voir!

Les heures passèrent de la sorte... et il entendit deux heures sonner à l'horloge d'un clocher voisin.

Le jour n'allait pas tarder à paraître... il songea avec tristesse qu'il faudrait bientôt partir.

Il importait, en effet, qu'il ne fût pas surpris sortant du pare la nuit, et fidèle à l'engagement qu'il avait consenti, il se dirigea à regret vers la porte.

Mais il n'eut pas fait vingt pas qu'il s'arrêta...

Un bruit venait de se faire entendre derrière lui, et aussitôt il aperçut une forme blanche qui s'avancait vers lui.

C'était Jobic...

— Monsieur Paul! vous êtes là? dit-elle d'un ton oppressé et bas.

— Me voici, répondit le jeune homme. Et Berthe?

— Elle est très mal... et elle vous appelle...

— Tu viens me chercher?

— Donnez-moi la main...

Paul ne fit pas d'objection; il se laissa prendre la main et marcha à travers l'ombre et, pour ainsi dire, à tâtons. Le trajet ne fut pas long.

En quelques enjambées, ils eurent gravi l'escalier; un épais tapis en recouvrait les marches et assourdissait le bruit de leurs pas; ils arrivèrent au premier étage en quelques secondes, traversèrent un boudoir, et pendant que Jobic pénétrait dans la chambre, Paul se tenait debout sur le seuil.

— Restez là, lui avait dit la petite sauvage.

Il obéissait.

Seulement, de la place qu'il occupait, il pouvait voir la chambre de Berthe, et il fut douloureusement frappé du spectacle qu'elle présentait.

Une veilleuse placée sur la cheminée jetait de doux rayons à travers le globe d'opale qui la voilait, et au fond on apercevait le lit blanc sur lequel la pauvre enfant était couchée.

Vue à cette distance, on eût dit d'une morte!

Paul eut froid au cœur; un flot de larmes monta à ses yeux.

Pendant Jobic s'était doucement approchée de sa maîtresse et s'était penchée sur le lit...

Berthe ne bougeait plus; elle respirait plus doucement. Jobic fit signe à Paul d'avancer, mais sans se montrer encore.

La crise était passée. Mais les membres conservaient encore de certains tressaillements qui annonçaient que tout n'était pas fini.

Paul retenait son souffle, comprimant sa poitrine, comme s'il eût eu peur que l'on en entendit les battements.

Tout à coup Jobic se retourna et mit un doigt impérieux sur ses lèvres.

Et, presque aussitôt, un cri strident s'éleva de l'alcôve, où Berthe se dressait sur son séant.

— Jobic, dit-elle d'une voix ardente, es-tu là ?

— Oui, mademoiselle, répondit Jobic.

— Je t'ai appelée tout à l'heure et tu ne m'as pas répondu. Où étais-tu ?

— Vous savez bien, j'étais allée...

— Où cela ?

— Dans la serre, où il attendait.

— Je ne veux pas le voir !

— Mademoiselle...

— Je ne veux pas le voir, te dis-je !

— Cependant... Rappelez-vous... Tout à l'heure, vous l'appelièz.

— Tu mens. Ce n'est pas vrai. Tu es d'accord avec lui pour me trahir. et c'est de vous deux que viendra la honte.

Jobic voulut protester, Berthe ne lui en laissa pas le temps.

— La honte, oui ! poursuivit-elle. Ah ! il se sera bien vengé. Mon Dieu ! j'étais si heureuse avant de le connaître ! Pourquoi est-il venu ? pourquoi ?

Un éclair traversa son regard, et sa lèvre se tordit.

— Et maintenant... reprit-elle aussitôt, maintenant il faut que je le haisse, il le faut, je le veux... et je ne le puis pas !... Mon Dieu ! je ne le puis pas !...

Elle roula sa tête dans ses mains... elle était comme folle ; ses doigts crispés déchiraient la fine batiste qui couvrait sa gorge et ses épaules, et elle pleurait et sanglotait, comme si tout son cœur se fût brisé.

À un moment, elle se tut brusquement, essuya les larmes dont son visage était inondé et fit un mouvement pour sortir de son lit.

— Que faites-vous ? dit Jobic en la retenant.

— Va-t'en ! laisse-moi ! je veux sortir !

— Mais c'est impossible... c'est insensé ! Ce serait la mort.

— Et si je veux mourir !...

— Je vous en conjure !

— Ah ! c'est assez de tyrannie, aussi. A moi ! à l'aide !

Elle ne se connaissait plus ; Jobic avait toutes les peines du monde à la contenir, et ne savait plus que faire ; Berthe n'écoutait plus rien.

— A moi ! répéta-t-elle. Paul ! Paul ! où est-il donc qu'il ne vient pas à mon secours ?...

Elle n'acheva pas, et la parole resta suspendue à ses lèvres.

Paul n'avait pu se maîtriser davantage ; il était accouru sur son dernier appel, et elle venait de l'apercevoir devant elle.

— Paul ! murmura-t-elle en retombant sur le lit.

— Berthe! Berthe! revenez à vous! dit le jeune homme en lui prenant les mains.

— Qui vous a amené ici?

— J'étais désespéré; je voulais vous voir; je n'ai pu résister au désir de venir... ne m'en veuillez pas; si vous l'ordonnez, je partirai.

Berthe remua doucement la tête.

— Moi, répondit-elle, je ne veux pas que vous partiez.

— Ah! vous êtes bonne.

— J'ai à vous parler.

— Dites... dites...

— Et je suis heureuse... bien heureuse de vous voir.

Berthe, depuis quelques secondes, n'était plus la même; sa voix avait maintenant des intonations caressantes et douces, et son regard, chargé de vagues effluves, s'attachait à Paul avec une ardente fixité.

Evidemment, elle se trouvait sous l'influence de quelque bizarre hallucination, et elle parlait et agissait comme en un rêve.

Elle indiqua à Paul un siège près de son chevet.

— Là, asseyez-vous là, dit-elle de la même voix pénétrante, et écoutez-moi... Vous voulez bien?

— Ah! parlez! parlez!

— D'ailleurs, c'est la dernière fois que nous nous voyons.

— Pourquoi donc?

— Je vais mourir.

— Ne dites pas cela.

— Il faut s'y résigner.

— Si vous mourez, Berthe, moi, je me tuerai.

— Ne prononcez pas de telles paroles! Je veux que vous me promettiez de vivre, au contraire. Nous avons fait un beau rêve tous les deux; nous nous aimions tant! Mais c'était là, paraît-il, un rêve irréalisable! J'ai été bien cruelle pour vous, mon pauvre ami; je suis altière, je ne vous aurais pas rendu heureux comme vous le méritez... Une autre femme vous donnera le bonheur que vous attendiez de moi, et je prierai Dieu pour que rien ne vienne le troubler jamais...

— Non! non! protesta Paul; je n'ai eu qu'un amour dans ma vie, le vôtre, et je ne veux pas en avoir d'autre! Et puis, écoutez, Berthe... moi, je suis sûr que vous ne mourrez pas.

— Quelle folie!

— C'est Dieu même qui nous a conduits l'un vers l'autre, et il ne séparera pas deux cœurs qu'il a manifestement voulu unir.

— Vous n'y songez pas!

— Est-ce que tout ce qui s'est passé depuis quelques mois a altéré l'amour

profond et fort que je vous ai voué? Est-ce que, vous-même, vous ne m'aimez pas comme au premier jour? Vous le niez en vain. Tenez! quand je serre ainsi vos deux mains dans les miennes, quand mon regard rencontre le vôtre, tout me dit que nous sommes indissolublement liés et que nous nous retrouverons fatalement toujours dans la vie comme dans la mort! Vous m'avez aimé, disiez-vous; eh bien! vous m'aimez encore! Je le vois, je le sens, Berthe; car, si cela n'était pas, je n'aurais pas survécu à notre séparation!

Berthe écoutait, l'œil ardent, la poitrine soulevée, mordant ses lèvres, plongeant avec une sorte d'ivresse pleine d'oubli son regard dans celui de Paul.

— Dites, poursuivit ce dernier, osez dire que vous ne m'aimez plus; que vous vous êtes reprise; que vous n'êtes plus à moi! O Berthe, ma Berthe bien-aimée, oubliez tout! ne songez qu'à vous, qu'à nous, et redevenez pour une seconde la maîtresse adorée, l'épouse chérie que j'avais rêvé de posséder.

— O Paul, laissez-moi! murmura Berthe avec un frisson où il y avait l'épouvante d'une sensation inconnue; retirez-vous, je vous en prie!

— Qu'avez-vous donc?

— Je ne sais! Voilà que je ne vous vois plus.

— Mais vous m'aimez?

— Taisez-vous!

— A mon tour, je vous en conjure.

— Par grâce... Paul, comprenez bien... Je suis sans force, sans volonté... Jamais je n'ai éprouvé rien de pareil... Soyez généreux...

— Mais vous m'aimez! insista Paul qui, lui-même, se sentait envahir par un désordre sans nom... Ne me désespérez pas!... Un mot, un seul mot... qui nous rende la vie à tous les deux!... qui nous fasse nous retrouver dans le sentiment supérieur d'un immuable amour! Ne le voulez-vous donc pas?

Berthe était à bout de forces... Sa volonté s'en allait dans une défaillance suprême où tous deux s'amollissaient; elle proféra un soupir doux comme une plainte, ferma les yeux et laissa tomber sa tête sur la poitrine de Paul.

Ce dernier la recueillit sur ses lèvres en jetant un cri enivré.

Puis, revenant tout à coup à la réalité de la situation, effrayé du vertige qui s'emparait de lui, il se redressa brusquement et recula de quelques pas.

— Paul! balbutia Berthe à demi évanouie.

— Vous m'aimez?... murmura le jeune homme en se penchant à son oreille.

— Oui! oui!... Eloignez-vous!

— Je pars... mais je vous reverrai?

— Bientôt!

— Demain?

— Peut-être.

— Eh bien, à demain, Berthe; et Dieu veuille sur vous qui êtes mon bonheur et ma vie!

LXXVII

Le 15 octobre est une date célèbre dans les annales de Morlaix...

C'est l'époque de la *foire haute*, une fête bien connue, à laquelle on accourt de tous les coins des cinq départements de la Bretagne.

Pendant trois jours, c'est une animation, une cohue indescriptible, la ville est envahie par les contingents des clans bretons les plus réfractaires à la civilisation, qui apportent pendant quelques heures, dans la jolie sous-préfecture si moderne, les bizarres éléments d'un état social disparu depuis plus d'un siècle : la mêlée des costumes est des plus pittoresques. Malheureusement ils se font plus rares d'année en année; on ne les voit reparaitre que dans les circonstances exceptionnelles, et l'on y retrouve de temps en temps quelque type remarquable de la vaillante race qui va s'abâtardissant et dont il ne reste plus beaucoup de spécimens à l'heure présente.

Ce sont les derniers descendants des anciens Celtes, chez lesquels on peut relever encore les qualités de force, de courage et souvent de fière et brutale indépendance qui leur ont été léguées par leurs sauvages ancêtres.

Dès le 6 octobre, le mouvement commence.

Ce sont d'abord les marchands forains qui viennent prendre possession de la *grande place*, aujourd'hui place Thiers, et de la place des *Jacobins*, pour y construire leurs baraquements. Bohémiens du commerce et de l'industrie, vivant au jour le jour, tantôt ici, tantôt là, la joue hâlée par le grand air et le soleil, formant une population à part, d'un type spécial, ne se mêlant jamais à la population autochtone. Ils s'en vont comme ils sont venus, sans laisser d'autre trace de leur séjour que les détritiques et les immondices qui marquent la place qu'ils ont occupée.

Ce sont ensuite les saltimbanques, bateleurs et autres, montreurs de phénomènes qui échappent à toute classification, et dont la clientèle se recrute surtout parmi les paysans naïfs, les militaires et les bonnes d'enfant.

Pendant les premiers jours, c'est un bruit assourdissant de coups de marteau, de grincements de scies, de cris, d'interpellations; c'est à qui arrivera premier dans la construction de sa baraque; les conversations vont leur train, ainsi que les appréciations sur la ville et ses habitants; tout cela dans une langue inconnue qui n'est pas encore le *volapuk*, mais qui pourrait lui servir d'échantillon.

Puis il y a le cirque traditionnel; et celui-là exerce une suzeraineté incontestée.

On l'attend un mois à l'avance ; on le promet en récompense aux enfants : et quand il fait son entrée dans la ville, c'est dans toute la splendeur d'une cavalcade qui défile en plein jour avec son cortège d'écuyers et d'écuyères, de clowns et de palefreniers vêtus d'habits brodés d'or.

C'est une véritable fête pour les curieux et une réclame des plus fructueuses pour le cirque auquel cette exhibition assure de nombreuses représentations.

La municipalité, du reste, ne se fait pas tirer l'oreille pour ajouter à l'éclat de la solennité.

La façade de la mairie, les deux quais sont splendidement illuminés par des cordons de gaz ; les navires du port se pavoisent, les monuments publics arborescent leurs drapeaux, et, le soir, la retraite aux flambeaux parcourt la ville, suivie d'une foule enthousiaste.

On était au 12 octobre.

Les étrangers commençaient à affluer ; les hôtels regorgeaient de voyageurs qui, le soir, se répandaient dans tous les cafés de la ville.

Inutile de dire que le café de Bretagne était le plus fréquenté : on savait que c'était là que l'on trouvait les principaux jeunes gens de la localité, et surtout que, le jour de la *foire haute* venue, on y jouait avec frénésie. Car il faut bien que nous ajoutions ce détail essentiel, c'est que, pendant trois jours, du 14 au 16 du mois d'octobre, grâce à la tolérance de la police, les cafés de Morlaix deviennent autant de petits Monte-Carlo !

Or, au *Café de Bretagne*, on jouait très gros jeu ; nul ne l'ignorait, et cela suffisait pour y attirer tous les gens en quête d'aventures et de hasard.

Donc on était au 12.

Tous les habitués du café se trouvaient à leur poste. Durocher, Gervois, Pontis, Fontenette, le capitaine, et la conversation ne tarissait pas sur le programme des attraits offerts à la curiosité publique ; depuis pas mal de temps déjà on ne parlait plus de Paul Didier ni de M^{lle} Gautier

Ceci avait fait oublier cela.

Il n'était question que du cirque qui avait fait son entrée la veille, au milieu d'un grand concours de populaire, et l'on discutait sur les avantages plastiques des écuyères les plus remarquées.

Fontenette lisait un journal et ne disait rien.

Quant au capitaine Bellegarde, il fumait en plaçant de temps à autre un mot pour affirmer ses préférences à propos du sexe dont on s'entretenait.

A ce moment, la porte s'ouvrit et le petit Labadens parut.

On se retourna.

Labadens souriait.

— Ah ! ah ! il y a du nouveau ? dit Gervois dont les yeux brillèrent.

— En effet ! dit Labadens d'un air de triomphe.

— Qu'est-ce donc? fit Durocher.

— Allons, ne nous fais pas languir, intervint le capitaine, et dis-nous de quoi il s'agit.

— Eh bien! répondit Labadens, je viens d'apprendre que, du 14 au 17, il va nous venir une troupe d'opérette.

— Pas possible! exclama Pontis. Qui t'a dit cela?

— Le secrétaire de la mairie, qui a reçu une lettre du directeur.

— Il annonce son arrivée?

— Pour ce soir, train de neuf heures.

— Et que jouera-t-il?

— *Giroflée-Girofla*.

— Enfin, que dit-on de la troupe et du directeur?

— Ça, c'est différent. Il paraît que la troupe est excellente. L'étoile, la Granier, la Judic, s'appelle Marta; elle a créé plusieurs rôles importants aux Folies et aux Variétés. On dit que c'est une fort jolie femme et que, dans chaque ville où elle s'arrête, elle fait de véritables passions. Quant au directeur, on assure qu'il a été, il y a vingt ans, le roi du Midi. Un baryton, *di primo cartello*, voix superbe, belle prestance; il y a joué la *Reine de Chypre*, *Charles VI*, la *Favorite* à faire échec à Faure lui-même.

— Et aujourd'hui?

— Ah! dame! aujourd'hui... ce n'est plus ça... la dégringolade est venue!... On n'a plus voulu de lui sur les grandes scènes où il avait obtenu d'énormes succès, et après avoir chanté encore dans les beuglants de Marseille, Lyon et Bordeaux, il a fini par se faire directeur de troupes ambulantes.

— Et comment s'appelle ce pauvre diable?

— Il a eu plusieurs noms; mais, au vrai, il s'appelle Caminade.

— Caminade! répéta le capitaine avec un mouvement de vif intérêt.

Labadens regarda le vieux soldat avec étonnement.

— Eh! sans doute, capitaine! répondit-il; est-ce que par hasard vous le connaissiez?

— Si c'est celui que je crois, dit Bellegarde, je l'ai connu à Montpellier, à l'époque de ses triomphes, et nous avons été fort bien ensemble.

— Vraiment!

— Même il a été mêlé à une affaire qui m'a beaucoup occupé alors.

— Laquelle?

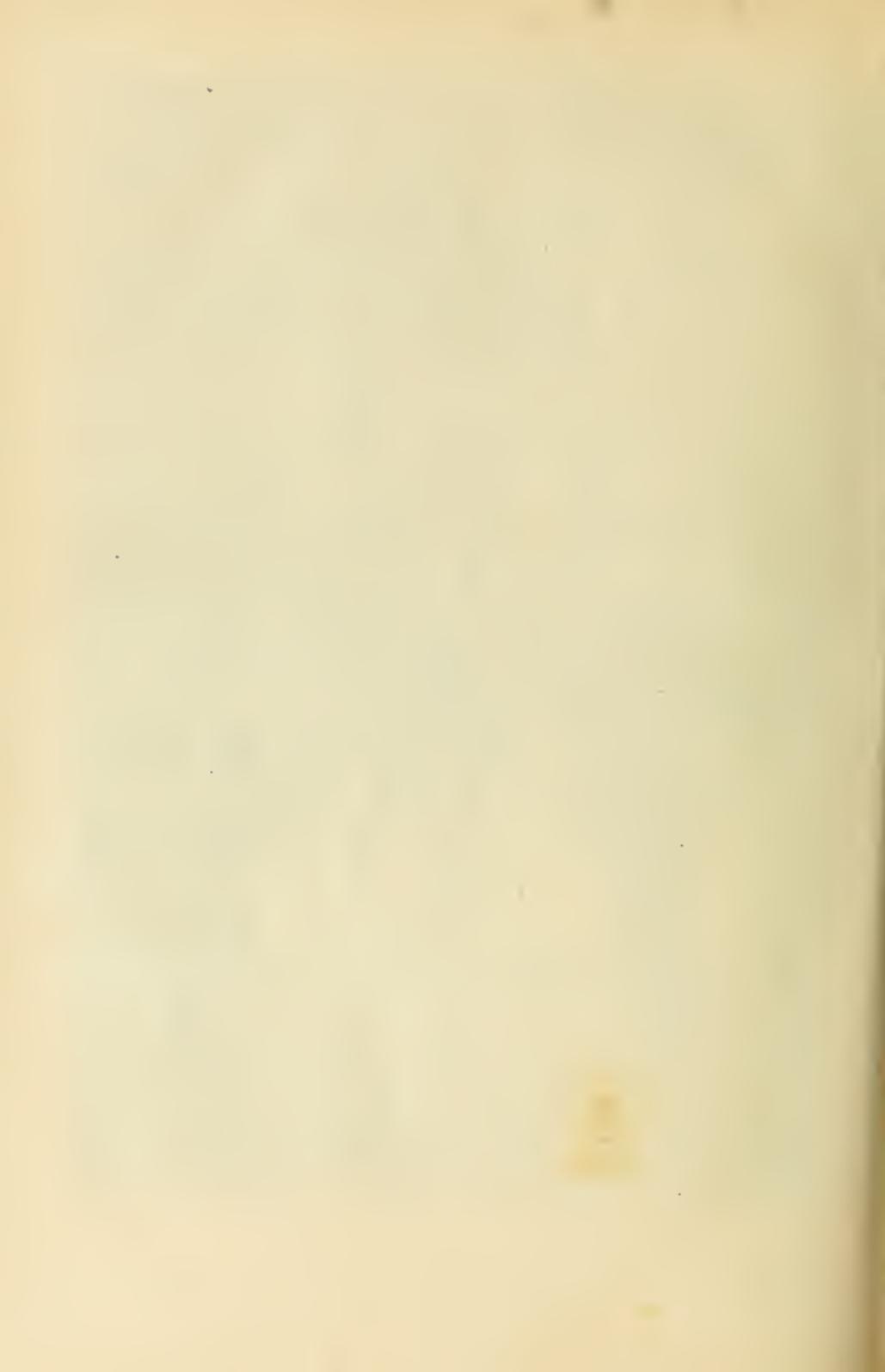
— Celle de mon soufflet.

— Ah! ah!

— J'étais jeune; je fréquentais les artistes, qui sont généralement de bons garçons, et les petites dugazons de Provence, qui sont assez sensibles à l'uniforme; de sorte que Caminade et moi, nous nous voyions souvent; si bien que,



Le capitaine, la pipe aux lèvres, se tenait debout, souriant. (P. 926.)



lorsque je lui appris dans quelles circonstances j'avais reçu un soufflet, il en fut presque aussi furieux que moi. Cela resserra encore les liens de l'amitié, et pendant quelque temps, après que j'eus quitté Montpellier, nous nous donnâmes réciproquement de nos nouvelles. Mais le pauvre diable tourna mal : l'absinthe, les femmes et le reste ; il dégingola, comme tu disais, et, au bout de quelques années, il cessa de m'écrire.

— Et vous ne l'avez plus revu ?

— Une fois, il y a quelque temps, à Montpellier.

— Eh bien ! je serais curieux de savoir si c'est lui.

— Je n'en doute pas !... Mais je le vérifierai dès ce soir.

— Comment cela ?

— En me rendant à la gare pour l'arrivée du train.

— Il est déjà neuf heures.

— Nous avons une demi-heure, le temps de nous y rendre. Viens-tu ?

— Je ne vous quitte pas, répondit Labadens.

Et tous deux quittèrent le café et allèrent prendre l'omnibus qui se rendait au-devant du train.

La nouvelle que venait d'apporter le petit Labadens était vraie.

Le matin, le secrétaire de la mairie avait reçu une lettre qui annonçait l'arrivée imminente d'une troupe d'opérette, laquelle se proposait de donner, pendant la *foire haute*, deux ou trois représentations de son répertoire. La lettre contenait en outre le tableau complet de la troupe, avec le concours de M^{lle} Marta premier sujet des théâtres de Paris, Variétés et Folies-Dramatiques, et celui de quelques artistes ayant appartenu aux principaux théâtres de province, Lagardère, Desrois, Lambert, etc., etc.

Et la lettre était signée, par Raymond Caminade, ex-baryton des théâtres de Bordeaux, Marseille, Lyon, etc., etc., présentement directeur d'une troupe de tournées, avec autorisation spéciale de la commission des auteurs dramatiques de Paris.

C'était bien le Caminade que le capitaine avait revu à Montpellier récemment.

Un moment, il avait rêvé la fortune, en prenant la direction du théâtre Beaumarchais.

Mais il n'avait pas réussi !

Alors, il s'était ingénié ; les tournées de province étaient à la mode, et il avait organisé une tournée de province.

Ça, c'était encore son affaire !

D'ailleurs, il avait de précieuses qualités pour ce métier.

Il était sans jalousie, ce qui est rare dans ce monde ; il ne manquait pas de fermeté, tout bon enfant qu'il fût, et l'alcoolisme n'avait pas encore complètement oblitéré en lui, le sens artistique.

Et puis, il avait une expérience du métier, une connaissance approfondie du cœur humain des artistes, qui devaient lui rendre facile une tâche qui ne laisse pas d'être hérissée de grandes difficultés.

Le personnel de ces troupes se compose, en effet, des éléments les plus difficiles à manier et à conduire.

Il y en a de deux sortes :

D'abord, les troupes sérieuses, qui se recrutent d'ordinaire parmi les artistes pour lesquels le théâtre est une affaire et les tournées de province une bonne aubaine; ils sont, le plus souvent, mieux payés qu'à Paris et trouvent l'occasion d'aborder des rôles qu'on ne leur confierait pas sur une scène parisienne. C'est une chance, et certains sont soutenus par l'espoir de revenir dans la capitale parés des lauriers conquis en province, et d'être accueillis, au retour, par des propositions d'engagements inattendus.

Ce sont les meilleures, et il est rare qu'aucun incident fâcheux vienne troubler le cours régulier de leur voyage. Peu d'imprévu, presque pas de pittoresque. — Ils partent, font peu parler d'eux et reviennent reprendre à Paris la modeste place qu'ils y occupaient avant le départ.

Il n'en est pas de même pour les autres.

Celles-ci rappellent, sur plus d'un point, les péripéties du *Roman comique* que tout le monde connaît, et l'on y retrouve, à peu de chose près, les types du temps passé.

Ce sont pour la plupart de pauvres acteurs sans emploi et sans talent. Vivant à Paris de privations et de misère, qui se laissent, un beau matin, embaucher par quelque ancien cabotin improvisé directeur.

Ils partent, au hasard, comptant sur la recette pour manger, rêvant de succès impossibles; râpés, faméliques, heureux cependant des quelques applaudissements dont on leur fait l'aumône à Carpentras ou à Béziers.

Au départ encore, cela va bien.

On a reçu une avance, on est vantard, bavard; on s'offre des bocks à chaque station; s'il fait beau, on chante et l'on se grise de sa propre gaieté.

Mais, à la première halte, l'impression se modifie et les plaintes commencent. C'est l'*impresario* qui paye la table et le gîte, et l'on ne se gêne pas pour trouver tout mauvais!

Et après les premières représentations, quels changements encore!

Le froid, la fatigue, les froissements d'amour-propre.

On devient grincheux. On est mécontent, moins parce que l'on n'a pas été applaudi que parce que les camarades l'ont été!

On comprend, sans qu'il soit besoin d'y insister, tout le mal que Caminade avait dû se donner pour maintenir ces éléments réfractaires et empêcher des défections qui l'eussent ruiné.

Il y avait réussi !

Et ce triomphe était dû à ses qualités personnelles, et aussi, peut-être, à la grande notoriété dont il avait joui autrefois et dont le souvenir exerçait encore un certain prestige sur les naïfs cabots qui l'accompagnaient.

Il avait d'ailleurs dans la troupe quelques vieux amis sur lesquels il pouvait compter.

Ce n'étaient guère que des comparses, mais ils lui étaient dévoués.

Un surtout, Lenglumé, ancien choriste qui avait roulé un peu partout, vivant avec une ancienne danseuse éreintée, laquelle avait fini par mourir en lui laissant une trentaine de mille francs gagnés par tous les moyens possibles.

Caminade avait connu le triste couple à l'époque où il était, lui, dans toute la splendeur de sa renommée ; et Langlumé lui avait voué une de ces admirations respectueuses qui devait résister à la dégringolade de l'ex-baryton.

De loin en loin, Caminade l'avait revu : dans les moments de *dèche*, il était toujours assuré de trouver le couvert et le gîte chez son ami, et les deux anciens copains éprouvaient toujours un vif plaisir à se rencontrer. Ils parlaient du bon temps d'autrefois et repassaient, attendris et souriants, les gais épisodes de cet éternel roman des comédiens en voyage.

Depuis, Langlumé avait mangé les trente mille francs de la danseuse, et Caminade reconnaissant lui avait offert un engagement que son vieil ami s'était empressé d'accepter.

Il tenait dans la troupe l'emploi d'*utilité* ; et, pour être juste, il faut dire qu'il le tenait bien.

De plus, il rendait à Caminade mille petits services qui ne figuraient pas sur son engagement.

Il était comme le coadjuteur du directeur, flattait les uns, surveillait les autres, et ramenait chacun, avec sa voix de basse profonde, à la concorde et à l'émulation.

En acceptant ce nouvel emploi, il avait cru devoir prendre un nom plus sonore, et avait choisi celui de Lagardère !

Il y avait encore dans la troupe, un autre artiste qui mériterait une mention spéciale.

Celui-là s'appelait Lambert ; le lecteur se le rappelle.

Caminade l'avait connu bien longtemps avant Lagardère.

Quand ils étaient jeunes encore, ils s'étaient rencontrés, à l'heure de l'absinthe, au café de la *Chartreuse*, et s'étaient fréquentés d'abord assidûment pour ne se revoir plus tard que de loin en loin.

Lambert n'avait jamais eu de profession bien définie.

C'était un nomade. Il paraissait et disparaissait, sans qu'on sût jamais où il allait ni d'où il revenait.

Du reste, Caminade ne s'en inquiétait pas, et il ne lui avait jamais adressé de questions indiscrettes à ce sujet.

Dans ce monde-là, c'est le plus prudent.

Vaguement, cependant, il soupçonnait bien quelque chose.

Mais quoi?

Quelques-uns assuraient qu'on l'avait trouvé dans certains quartiers, exerçant l'industrie de *camelot*; d'autres, allant plus loin, prétendaient qu'il pouvait bien avoir des relations avec la rue de Jérusalem.

Caminade n'avait pas creusé le sujet.

Il ne faut pas être exigeant, et, comme dit Mercadet, si l'on n'allait que chez les gens que l'on estime, il y a des jours où l'on ne rentrerait pas chez soi.

Caminade ne se sentait pas pur de toute souillure.

Au fond, chose bizarre, il avait un faible pour ce Lambert et cela venait d'un souvenir auquel ce malheureux se trouvait mêlé.

Nicette!

Lambert l'avait connue, lui aussi, et, quelque dégradé que fût son interlocuteur, Caminade trouvait un âpre plaisir à lui entendre parler du temps de ce bel amour de sa jeunesse!

Tel était donc Caminade, à l'époque où il vint à Morlaix à l'occasion de la *foire haute*.

Jusqu'alors, la tournée n'avait produit que des résultats médiocres; mais enfin on avait vivoté et c'était un point essentiel.

On comptait beaucoup sur la nouvelle étape; quand le train se fut arrêté, ce fut avec des hourras enthousiastes que les artistes saluèrent la ville si pittoresquement couchée au pied de son magnifique viaduc.

Caminade lui-même ne se montra pas insensible à ce spectacle inattendu, mais quand il eut jeté un coup d'œil sur le tableau, et qu'il eut reporté son regard sur les curieux qui se pressaient autour de l'omnibus, il resta muet de surprise et leva ses deux bras vers le ciel.

Le capitaine, la pipe aux lèvres, se tenait debout et souriant devant lui.

— Est-ce possible! s'écria Caminade, partagé entre la joie et le doute; vous, capitaine, ici!

— Tu ne t'attendais pas à celle-là! fit le capitaine, en lui tendant la main cordialement.

— Voilà qui est d'un bon augure! dit Caminade.

— Ça se pourrait bien.

— On a besoin de se refaire.

— Et ta troupe?...

— Toujours la même.

— M^{lle} Marta?

— L'étoile!

— Avec le même petit vieux?...

— Parbleu!

Le capitaine fronça le sourcil : Caminade s'épanouit en un franc sourire.

— Allons, dit-il avec enjouement, je vois décidément qu'il vous va peu.

— Dis qu'il ne me va pas du tout.

— Pourquoi?

— Je t'expliquerai cela... d'autant plus que j'ai à te parler de lui.

— A quel propos?

— Une aventure que je te raconterai.

— Est-ce que vous le connaissiez?

— Peut-être. Mais ce n'est pas le moment de nous étendre sur ce sujet : Combien de temps vas-tu rester ici?

— Ça dépendra... deux ou trois jours.

— Alors, je te quitte.

— Mais nous nous reverrons?

— Je te crois!... Tous les jours au *Café de Bretagne* et le soir au théâtre.

— A la bonne heure! Et, sur cette bonne parole, je vais rejoindre mes artistes qui, pour le moment, ne songent qu'à une chose...

— Laquelle?

— Eh donc! souper, capitaine... Allons, à demain! et croyez que je suis bien heureux de la rencontre.

Caminade alla aussitôt rejoindre l'omnibus qui n'attendait plus que lui; peu après, il se dirigeait vers la modeste auberge où toute la troupe allait demeurer pendant les trois jours qu'elle avait à passer à Morlaix.

LXXVIII

Le lendemain, le capitaine revit son ami Caminade, qu'il alla visiter à l'hôtel où il était descendu.

Dés groupes nombreux s'étaient formés autour de la maison, et les curieux stationnaient dans la rue, dans l'espoir d'entrevoir les artistes qu'ils devaient le lendemain retrouver sur le théâtre.

Quoiqu'il fût encore de bonne heure, l'hôtel était déjà plein de bruit et de mouvement, et de temps à autre, par les fenêtres ouvertes, s'échappaient de joyeux refrains d'opérette, lancés par une voix de ténor ou de soprano, ou encore, plus particulièrement, certains couplets de *Giroflée-Girofla*, dont les affiche

polychromes répandues dans la ville annonçaient, depuis le matin, la représentation :

Dans une famille,
Je le dis tout bas,
Une jeune fille
Est un embarras.
Quand on n'en a qu'une,
Certes, c'est affreux ;
Mais quelle infortune
Quand on en a deux !

Et quand Boléro d'Alcarazas avait ainsi commencé, la voix aiguë de Marasquin lui répondait aussitôt du haut des mansardes :

Mon père est un très gros banquier
Fort bien coté dans la finance ;
Il est connu du monde entier
Et possède un crédit immense...
Etc., etc.

On ne savait auquel entendre, et les groupes applaudissaient avec frénésie.

Le capitaine eut quelque peine à arriver jusqu'à la chambre occupée par Caminade, et quand il l'aperçut enfin, il fut frappé de son air soucieux et presque sombre.

Le capitaine l'interrogea à ce sujet.

— Est-ce que les affaires vont mal ? demanda-t-il avec intérêt.

— Ce n'est pas cela, répondit Caminade.

— Qu'est-ce donc ?

L'ex-baryton se pencha avec mystère.

— Vous vous rappelez, dit-il, le vieillard que je vous ai signalé comme l'amant de Marta ?

— Parfaitement, répondit le capitaine avec un frémissement ; y a-t-il longtemps qu'il est avec Marta ?

— Trois ans.

— Trois, six, neuf, un commencement de bail.

Caminade remua la tête.

- Je crains bien que le bail ne soit pas observé jusqu'au bout.

- Pourquoi cela ?

— Depuis quelque temps, il y a du tirage.

— Ah ! ah !

— Et, hier soir, ils se sont disputés.

— Le vieux n'a plus le sou ?



Tant bien que mal, je l'ai filé. (P. 930.)

— C'est vraisemblable.

— Qui est-il?

— Je n'en sais rien; dans le commencement de sa liaison avec Marta, ça allait comme sur des roulettes; il jetait l'or à pleines mains; Marta ne s'était jamais trouvée à pareille fête, et naïvement elle s'imaginait que cela ne finirait jamais! Mais ça ne pouvait pas durer toujours.

- Parbleu !
- De sorte qu'à un moment, le vieux étant ratissé, elle s'est engagée dans ma troupe.
- Mais pourquoi l'a-t-elle emmené ?
- C'est là qu'est le mystère.
- Quel mystère ?
- Hier donc, ainsi que je vous le disais, il y a eu du potin ; on s'est chamaillé jusqu'à onze heures. Mais faut croire qu'ils se sont raccommo-
dés, car vers minuit tout bruit avait cessé et il n'y eut plus d'autre incident jusqu'à ce
matin.
- Ce matin ? fit Bellegarde.
- Vers cinq heures.
- Que s'est-il passé ?
- Je ne dormais plus depuis longtemps, quand j'ai entendu s'ouvrir la
porte de la chambre de Marta, qui est contiguë à la mienne.
- C'était le vieux ?
- Lui-même.
- Il est matinal !
- Il avait ses raisons.
- Où allait-il ?
- C'est ce que j'ai voulu savoir, et, tant bien que mal, je l'ai filé.
- Qu'as-tu appris ?
- J'avais ouvert ma fenêtre sans bruit et, l'œil au guet, j'attendais qu'il
sortît pour voir quelle direction il prendrait.
- Eh bien ?
- Eh bien, dès qu'il fut dans la rue, il jeta un coup de sifflet, et aussitôt
son copain parut.
- Celui que tu appelles Lambert ?
- Vous y êtes.
- Et qu'ont-ils fait ?
- Ils ont échangé quelques mots rapides et se sont éloignés aussitôt par
la rue de Brest.
- Tu n'as rien entendu des paroles qu'ils ont prononcées ?
- Je n'en ai retenu qu'un nom, mais je le prononce si mal...
- Dis toujours !
- Eh bien, sauf erreur ou omission, je crois qu'ils ont parlé de Lesquiffiou.
- Lesquiffiou ! répéta le capitaine.
- Est-ce que vous connaissez ça ?
- Parbleu !... Mais quelle peut être leur intention ?
- Peut-être le saurez-vous avant peu.

— Comment?

— Je les ai fait suivre par un ami sûr, un débrouillard... Lagardère... et il jouera de malheur si...

— Voilà longtemps qu'il est parti?

— Deux heures.

— Et il n'est pas revenu?

— Écoutez!

Le capitaine prêta l'oreille. Des pas rapides montaient l'escalier, en même temps une voix de basse se fit entendre dans le corridor :

C'est moi, Mourzouk, bonjour, bonjour!
Allons au fait et sans détours;
Les bons discours sont les plus courts.
Bonjour, bonjour!

— C'était Lagardère qui s'annonçait par quelques phrases du rôle de Mourzouk qu'il jouait dans *Giroflée-Girofla*.

— C'est lui! fit Caminade en allant ouvrir.

Lagardère entra.

— Enfin! dit Caminade, te voilà! Qu'as-tu appris?

Lagardère ébaucha une grimace.

— Peuh! fit-il, ça n'en vaut pas la peine.

— Tu les a vus, cependant, tu les as suivis. Ils allaient bien à Lesquifitou?

— Un beau château!

— Qu'ont-ils fait?

— Presque rien; ils ont causé avec quelques larbins; le petit vieux a remis une lettre à l'un d'eux; puis ils ont tourné autour de l'habitation et finalement ont disparu sous bois.

— C'est tout?

— A peu près.

— Qu'y a-t-il encore?

Au lieu de répondre, Lagardère tourna son regard du côté de Bellegarde. Caminade le remarqua et comprit son hésitation.

— Oh! tu peux parler devant le capitaine, dit-il; c'est un vieil ami devant lequel il n'y a pas de cachotteries; vas-y donc de ta confiance, si tu en as à faire.

Lagardère approuva du geste.

— Pour lors, dit-il, je continue... Tu sais, pas vrai? que je suis musard... J'aime la nature et les fleurs qui me rappellent celles que l'on jetait autrefois à ma pauvre défunte quand elle dansait à Bordeaux et à Toulouse... Chère Séraphita!... Quel souvenir?..

— Ne t'attends pas!

— Tu as raison... Donc, après que Lambert et l'autre eurent disparu, je me suis mis à *verder* à droite, à gauche, si bien qu'une heure plus tard je me trouvais encore dans le verger, quand je vis le jardinier venir à ma rencontre... Je croyais qu'il allait me flanquer à la porte; mais, au contraire, il me salua avec beaucoup de politesse et me demanda si ce n'était pas moi qui avais fait remettre une lettre à M. Gautier quelques instants auparavant. Je lui dis que non... et comme il en parut contrarié, j'ajoutai que je connaissais la personne qu'il cherchait et que, s'il voulait, je me chargerais de lui transmettre la réponse de son maître... Cela arrangeait, paraît-il, fort bien les choses, car il se décida tout de suite et me remit l'enveloppe que voici...

Caminade échangea un regard avec Bellegarde.

— Que dites-vous de cela, capitaine? interrogea-t-il; et y comprenez-vous quelque chose?

— Je n'y comprends rien, répondit Bellegarde; et à cause de cela même...

— Ça vous intéresse?

— Je crois bien. D'autant plus que je connais M. Gautier et que...

— Vous seriez bien aise de savoir quelles relations peuvent exister entre lui et le petit vieux?

— Tu l'as dit.

Caminade eut un sourire énigmatique.

— Ça se simplifie, reprit-il après un court silence, en tournant entre ses doigts la lettre qu'il avait prise des mains de Lagardère. Laissez-moi faire et avant ce soir je vous dirai ce qu'il y a là-dedans.

— Comment t'y prendras-tu?

— C'est mon affaire. Ce soir, je vous trouverai au *Café de Bretagne* et je vous dirai ce que j'aurai fait.

— A ce soir, alors!

— A ce soir, capitaine!

Caminade était resté seul avec Lagardère. Ce dernier cligna de l'œil.

— Fant-il ouvrir? dit-il avec un rire cynique.

— Garde-t'en bien, répliqua Caminade; il y a mieux à faire.

— Quoi donc?

— Tu vas trouver Lambert... tu lui remettras ce billet et tu lui diras que, s'il peut me faire connaître ce qu'il contient, je lui promets de l'augmenter de dix francs.

— Dix francs! répéta Lagardère... Eh bien! en voilà un qui peut se vanter d'avoir de la veine... Ce n'est pas à moi que tu ferais de pareilles libéralités.

Caminade haussa les épaules.

— Grand enfant! répliqua-t-il d'un ton presque tendre, est-ce que nous

avons besoin de ça, nous autres? Nous sommes de vieux camaros, nous deux, et ce qui a fait notre amitié, c'est les épreuves que nous avons traversées ensemble... et dont nous ne pouvons parler avec d'autres! Toi, Séraphita... moi, Nicette... Ah! c'est loin, ce temps-là, pas vrai? Mais c'est égal, ça fait toujours plaisir de se le rappeler, les coudes sur la table, avec un ami sûr... Est-ce que je n'ai pas raison... voyons?

Lagardère ne répondit pas... il était ému; il se contenta d'essuyer du revers de sa main une larme qui descendait lentement le long de sa joue.

— Je vais l'attendre! dit-il en se levant pour secouer son émotion.

Et, précipitamment, il gagna le rez-de-chaussée, où il se trouva en présence de Lambert qui arrivait.

Ce qu'ils se dirent, nous l'ignorons; mais ce qui advint le soir même, nous pouvons le raconter.

On était à la veille de l'ouverture de la fête comme nous l'avons dit, les étrangers avaient déjà envahi la ville, et saltimbanques et bateleurs faisaient rage sur toutes les places publiques.

Les cafés regorgaient de monde: celui de la grande place, le café de Bretagne, était particulièrement fréquenté.

Tous les jeunes gens étaient là, et le capitaine Bellegarde, assis à une table bien en vue, le képi un peu sur l'oreille, la tunique serrée à la taille, sa croix d'honneur sur la poitrine, faisait spécialement l'admiration du public.

En France, on adore l'uniforme, et il est certain que le capitaine avait tout à fait bon air.

Il avait belle prestance, l'œil vif, et sa grosse moustache grisonnante, passée au cosmétique, inspirait le respect autant que la crainte; chacun pensait que cet homme devait faire une terrible besogne quand il donnait naguère à la tête de sa compagnie.

Lui, cependant, ne tenait pas grand compte de l'effet qu'il produisait, et, toujours fumant, il suivait la partie de *tric-trac* engagée entre Hervick et Durocher.

Les conversations étaient fort animées, dominant le bruit des parades foraines, et quand à un moment la porte s'ouvrit pour livrer passage à Caminade, c'est à peine si l'on y prit garde.

Caminade jeta un regard circulaire dans la salle et, ayant reconnu le capitaine, il marcha vivement vers lui.

Ce dernier l'avait déjà aperçu: il le salua d'un geste amical.

— Ah! ah! c'est toi? dit-il en lui indiquant un siège à côté de lui: tu prends un bock?

— Je veux bien.

— Alors, assieds-toi.

— Soit, mais pas pour longtemps.

— Pourquoi donc?

Caminade se pencha mystérieusement.

— Je sais ce qu'il y avait dans la lettre de M. Gautier, dit-il à voix rapide et basse.

— Ah! ah! Eh bien... qu'y avait-il? interrogea le capitaine.

— Un rendez-vous.

— Pour le petit vieux?

— Sans doute.

— Ils se connaissent donc?

— Faut croire.

— Voilà qui est bizarre!

— N'est-ce pas?

— Et ce rendez-vous, quand doit-il avoir lieu.

— Ce soir, à dix heures.

— Où cela?

— Au château de Lesquiffiou.

Le capitaine fit un mouvement.

— Est-ce que tu comptes y aller? demanda-t-il

— Certainement, répondit Caminade.

— En quoi cela t'intéresse-t-il?

— On ne peut pas savoir.

— Drôle d'idée!

— D'ailleurs, poursuivit Caminade, il y a autre chose.

— Fallait donc le dire tout de suite!

— Si vous voulez m'accompagner, je vous le dirai.

— C'est donc un mystère?

— C'en est un.

— Tu piques ma curiosité.

— Voyons, venez-vous?

— J'y vais, consentit le capitaine.

Il se leva et suivit l'ex-baryton.

Une fois sur la place, ils se dirigèrent vers la rue de Brest, et prirent le chemin qui mène à Lesquiffiou.

Il faisait un temps très doux; la lune montait éclatante à l'horizon.

Au bout de dix minutes, Bellegarde se tourna vers son compagnon.

— Nous voici seuls, dit-il; en rase de campagne; tu peux parler à ton aise. et j'espère que tu vas me dire...

— Rien n'est plus juste, répondit Caminade, je m'exécute.

Ils venaient de s'engager dans un sentier étroit et ombreux... Ils marchaient à pas lents; le capitaine s'appréta à écouter.

LXXIX

— Et d'abord, dit Caminade, il faut que je vous dise tout de suite que ce qui m'attire ce soir de ce côté, ce n'est pas seulement le petit vieux.

— Cependant.... ce matin....

— Ce matin, oui, je ne dis pas; j'avais flairé quelque mauvais coup, surtout après ces conciliabules avec Lambert, et je voulais savoir ce qu'ils manigancèrent tous les deux.

— Eh bien?

— Eh bien, depuis, il s'est passé quelque chose qui m'a donné d'autres idées.

— Alors, tu renonces au vieux?

— Pas tout à fait.

— Enfin, qui est-il, celui-là? que faisait-il avant d'être l'amant de Marta?

— Tout ce que je sais, c'est qu'il passe pour avoir été fort riche.

— Enfin, d'où vient-il?

— Je crois qu'il est de Montpellier.

— Hein! Montpellier: j'ai bien entendu?

— Sans doute.

— Et son nom? Il a un nom, ce paroissien-là!

— Il ne me l'a pas dit. — et je ne le lui ai pas demandé.

— Tu as eu tort. Mais ça peut se réparer... Il y a un moyen.

— Lequel?

— Marta doit le connaître.

— Vous avez raison... dès demain, je la questionnerai à ce sujet.

Le capitaine s'était arrêté.

— Puisque tu n'en sais pas plus long, je ne vois pas bien ce que nous sommes venus faire ici.

— Ça, c'est autre chose, répliqua Caminade; je vous disais tout à l'heure qu'il m'était venu quelque idée nouvelle... depuis ce matin. Voici pourquoi: figurez-vous, capitaine, qu'après dîner, comme j'allais me rendre au café de Bretagne, il est venu à l'hôtel un larbin qui a demandé à me parler.

— Que te voulait-il?

— Il était chargé de me remettre une lettre.

— Que contenait cette lettre?

— Un billet de cinq cents francs.

— Quelle plaisanterie!

Caminade prit dans sa poche une enveloppe de papier satiné, d'où il tira un billet de banque qu'il présenta à son interlocuteur.

— Voyez plutôt, dit-il; dans nos tournées de province, on n'en reçoit pas des flottes comme ça; et ça fait toujours de l'effet... Qu'en dites-vous!

Le capitaine tournait et retournait le billet en tout sens, à la vive clarté de la lune; il finit par le rendre à l'ex-baryton.

— Ah ça! dit-il d'un ton de sincère étonnement, quel est le bienfaiteur qui te fait de pareilles largesses?

— Une jeune femme, répondit Caminade; M^{me} de Presles!...

— La comtesse?

— Elle-même!

— Tu l'as connue?

— Il y a longtemps, quand elle était encore enfant; c'est toute une histoire. Moi je n'y pensais plus, sans l'avoir oubliée; et, vous voyez, elle s'est souvenue, elle.

— Et que dit la lettre?

Caminade serra l'enveloppe avec énergie.

— Ah! je la sais par cœur! dit-il, la voix émue; avant de sortir de l'hôtel, je l'avais relue dix fois... Pauvre chère enfant!... Si je pouvais lui dire...

— Quoi?

— Rien... rien... Je vous conterai cela plus tard. Tenez, écoutez plutôt; voici ce qu'elle contient, la bonne petite lettre :

« Monsieur Caminade,

J'apprends que vous venez d'arriver à Morlaix et je ne veux pas que vous vous éloigniez sans emporter un témoignage de ma vive reconnaissance. J'aurais été heureuse de vous recevoir, mais je suis auprès d'une amie qui est au plus mal et je ne puis la quitter. M. le comte de Presles ira certainement vous voir; mais en attendant, je vous envoie mon offrande pour les places que nous aurons le regret de ne pouvoir occuper. Croyez à ma sincère amitié.

« Comtesse DE PRESLES. »

— Ma foi! dit le capitaine quand Caminade se fut tu, cette fois, je donne ma langue aux chiens...

— Un bon cœur tout de même! fit Caminade; le cœur de sa mère, quoi!

— Tu as connu aussi sa mère?

L'ex-baryton poussa un soupir et leva la main au ciel.



Caminade et Bellegarde retenaient leur souffle. (P. 933.)

— Tu devrais me raconter ça? insista le capitaine.

— Pas aujourd'hui, repartit vivement Caminade.

— Ça doit être intéressant.

— Je vous crois!

— Et pour ce que nous faisons ici...

Caminade saisit le bras du vieux soldat et s'arrêta brusquement.

Ils avaient pénétré dans le parc et se trouvaient en ce moment dans une petite clairière, sorte de salon de verdure entouré de fourrés épais presque impénétrables.

— Qu'y a-t-il? interrogea le capitaine étonné du geste impératif de son compagnon.

Celui-ci mit un doigt sur ses lèvres.

— Ecoutez, dit-il en baissant le ton.

On entendait, à peu de distance, des pas d'homme qui se rapprochaient

— Ce sont nos paroissiens, fit le capitaine.

— Venez! venez! dit Caminade. Cachons-nous dans le fourré, et nous pourrons tout entendre sans être vus!

En même temps, il entraîna Bellegarde qui se laissa faire.

Un instant plus tard, ils avaient disparu, et de la retraite qu'ils avaient choisie ils pouvaient, comme le disait Caminade, tout entendre sans être vus.

Il était temps!

A peine s'étaient-ils retirés que deux hommes faisaient irruption dans la clairière.

Quelques rayons de lune, tamisés par les branches des arbres, y laissaient tomber une lumière qui, bien que douteuse, permettait de reconnaître les deux nouveaux venus.

L'un était le petit vieux, l'autre était M. Gautier : le capitaine ne pouvait s'y tromper.

Caminade et Bellegarde retenaient leur souffle, saisis d'une ardente curiosité.

Qu'allait-il se passer?

Ils n'attendirent pas longtemps.

Des deux hommes, M. Gautier était évidemment le plus agité ; ce fut lui, le premier, qui s'arrêta, et quand il se fut tourné vers celui qui l'accompagnait on put voir aisément une lueur fulgurante éclairer son regard.

— Arrêtons-nous! dit-il d'une voix dont on sentait bien qu'il cherchait à modérer les éclats.

— Pourquoi m'avoir entraîné jusqu'ici? répondit l'autre.

— Parce que nous y sommes seuls, et que nous pouvons nous expliquer sans contrainte.

— Qu'est-il besoin d'explication?

— Pourquoi es-tu venu à Morlaix? Qui t'a dit que j'y étais?

— Le hasard. Je ne m'attendais pas à te rencontrer... mais quand j'ai su que tu y vivais sous le nom de Gautier...

— Un nom qui me sert à cacher celui que tu as déshonoré!

— A quoi bon ces récriminations?

— Et tu viens quand le malheur est entré dans ma demeure ; quand je suis

meuacé moi-même; quand ma fille, ma pauvre Berthe adorée, sera peut-être morte demain!

— Je l'ignorais.

— Enfin, que veux-tu?

— Je te l'ai dit... de l'argent!

— Et si je refuse?

— Je suis à bout de ressources.

— Que feras-tu?

— J'irai dire à la justice qui je suis, et je lui raconterai l'affaire de Montpellier!

— Mais ce serait te perdre!

— Et que m'importe à moi! Ai-je aucune considération à garder? Qui pourrait m'arrêter?

— Ah! le misérable! le misérable!

Le petit vieux eut un ricanement.

— D'ailleurs, poursuivit-il d'un ton railleur, rien de ce que nous disons là n'est sérieux; ni ton refus ni mes menaces; je t'ai rencontré, je ne m'y attendais pas; tu es riche et je suis pauvre: il est impossible que tu me repousses.

— Je t'ai déjà plusieurs fois sauvé sans que tu aies tenté de te relever toi-même; et aujourd'hui, si je te sauve de nouveau, que feras-tu?

— Je partirai.

— Pour revenir!... toujours! Oh! comment sortir jamais de cette cruelle impasse?

Et le malheureux banquier eut un geste affolé.

Tout à coup il releva la tête.

— Non! non! dit-il d'un accent égaré. C'est trop de longanimité et il faut en finir; voilà trop longtemps que le remords hante mes nuits; je ne veux pas accepter davantage une complicité dont le souvenir trouble ma vie depuis vingt ans! C'est assez de lâcheté, il est temps que je rentre dans la droiture et dans l'honneur... Écoute!

Son étrange interlocuteur s'était redressé, et il regardait M. Gautier dont l'attitude nouvelle le frappait d'étonnement.

— Écoute! poursuivit ce dernier; vingt ans, comprends-le, voilà vingt ans que ce souvenir pèse sur mon cœur! Je savais bien, moi, qui avait volé la caisse du banquier... Germain avait découvert que, la nuit du crime, tu t'étais réfugié dans la *chambre rouge*, et comme si cette attestation ne devait pas suffire, il m'a remis un portefeuille, — le tien, — que dans ton désordre tu n'avais pas songé à emporter; les preuves étaient manifestes, terribles; tout t'accusait, et pourtant je n'ai rien dit, je me suis tu, ne voulant pas que le nom de Giral pût recevoir et garder à jamais cette tache d'infamie!

J'ai été plus criminel encore !

Il y avait chez moi un caissier, Pierre Gilbert, un honnête homme, celui-là ! qu'un fatal concours de circonstances pouvait permettre de soupçonner de vol accompli... et je l'ai laissé accuser, condamner, sans élever la voix, sans le défendre, redoutant qu'au cours des investigations on n'arrivât à découvrir le vrai coupable !

Voilà ce que j'ai fait !... pour toi !... pour que notre honneur restât intact, pour que nul ne vint apprendre un jour que le banquier Giral avait un frère et que celui-là était un voleur !

M. Gautier se tut un moment, comprimant sa poitrine de ses deux mains, la voix altérée, en proie au trouble le plus violent.

Mais il n'avait pas fini et reprit bientôt après :

— Oui, voilà ce que j'ai fait, et, pendant vingt années, j'ai porté cette honte, cherchant à oublier, mais poursuivi toujours par le remords auquel on n'échappe pas ! Toi, cependant, insouciant, sans pitié, tu t'abandonnais à tes fatales passions, dissipant au jeu le produit de ton vol. Si bien que, la ruine survenant, te voilà une fois encore, méditant, si je repousse ta demande, de forcer la caisse du banquier Gautier, comme tu as forcé celle du banquier Giral.

— Oh ! jamais !...

— Au surplus, mes mesures sont prises, et la démarche que tu tentes à cette heure m'a éclairé sur le parti que je dois prendre.

— Que veux-tu faire ?

— Une chose grave s'est passée.

— Laquelle ?

— Pierre Gilbert a reparu.

— Est-ce possible ?

— Il a réuni tous les documents qui peuvent servir à la révision de son procès. Cette révision ne peut lui être refusée, et, si elle a lieu, je serai certainement appelé.

— Que diras-tu ?

— La vérité !

— Mais c'est la honte que tu redoutais.

— Je la subirai comme une expiation.

— Et moi ? fit son interlocuteur sur un ton singulier.

M. Gautier secoua la tête.

— Toi, répondit-il avec fermeté, voici ce que tu vas faire.

— Parle !

— Es-tu disposé à obéir ?

— Cela dépend de ce que tu as à ordonner.

— Il faut que demain tu aies quitté Morlaix par le bateau qui part pour le Havre.

— Et qu'irais-je faire au Havre?

— T'embarquer pour l'Amérique.

— Mais on ne part pas ainsi à l'aventure quand on n'est pas plus riche que je ne le suis!

— J'y ai pensé.

— Voyons.

M. Gautier tira un portefeuille de sa poche et le tendit au petit vieux.

— Il y a dans ce portefeuille dix billets de mille francs, dit-il; avec cette somme, tu pourras te rendre à New-York.

— Sans doute. Mais après?

— Après? Une fois à New-York, tu t'adresseras à mon correspondant, auquel je vais télégraphier, et s'il est content de toi, il te servira une pension dont je lui fixerai le chiffre. Est-ce convenu?

Le petit vieux avait pris le portefeuille des mains de M. Gautier et l'avait fait disparaître dans sa poche par un geste trop précipité pour être reconnaissant.

— Soit? dit-il; on peut toujours essayer.

— Mais tu partiras, demain?

— Demain, c'est peut-être un peu court... Mais tout de même je ferai le possible. En tout cas, après-demain, je te promets d'avoir quitté Morlaix pour me rendre au Havre.

Les deux hommes se séparèrent sur ces mots, et après leur départ, Camina et le capitaine restèrent quelques minutes sans parler.

Ce fut l'ex-baryton qui rompit le premier le silence.

— Eh bien! pour une histoire... dit-il, en voilà une qui peut compter!... Qu'en dites-vous, capitaine?

— Moi! lit Bellegarde qui se secoua comme au sortir d'un cauchemar.

— Ça n'a pas l'air de vous avoir intéressé.

— Mais au contraire!...

— Ces deux frères, ce vol... et l'autre innocent!... Ça se voit quelquefois au théâtre dans les drames; mais en ville... c'est plus rare.

— Tu as raison.

— C'est ça qui ferait du potin, si on était bavard!

— Mais tu ne l'es pas.

— Quelquefois.

— Cependant, si je te priais de garder pour toi tout ce que tu viens d'apprendre?

— Est-ce que vraiment vous y tenez?

— Beaucoup.

— Alors, c'est sacré, et je serai muet comme une carpe.

— Merci.

Caminade regarda le capitaine et il le trouva sombre et pensif.

— Ah çà! dit-il, décidément vous n'êtes pas dans votre assiette.

— Peut-être! répondit le capitaine.

— Vous connaissez le banquier?

— Un peu.

— Et l'autre?

— L'autre!... fit Bellegarde.

Sa moustache se hérissa et il eut un frémissement par tout le corps.

— Oh! oh! murmura l'ex-baryton, il paraît que vous avez flairé quelque chose.

Le capitaine fouetta l'air de sa cravache et toussa fortement.

— Ça, dit-il, ça se pourrait bien; mais il faut voir.

— Quoi?

— J'ai attendu assez longtemps; je puis bien attendre encore vingt-quatre heures.

— Quelle est votre idée?

Le vieux soldat ne répondit pas.

Il s'était remis en marche; ils quittèrent la clairière, et bientôt reprirent le chemin de Morlaix, sans avoir l'air de se préoccuper davantage de l'incident.

LXXX

Au café de Bretagne, pendant la *foire haute*, on jouait un jeu d'enfer.

Dans le courant de l'année, les modestes clients se contentaient d'un humble piquet ou d'un bezigue à trois ou à quatre... A ce passe-temps, on perdait ou on gagnait sa consommation, et tout était dit.

Cela ne changeait pas le budget des petites bourses et l'on pouvait recommencer le lendemain.

C'était une distraction, et non une passion, et la vie n'en était pas autrement troublée.

Mais, quand arrivait le 14 octobre, c'était un changement complet.

On eût dit que la fièvre s'était tout à coup emparée de tous ces hommes d'ordinaire placides et doux; les physionomies s'animaient; à certaines heures le café prenait des airs de Monte-Carlo et, instinctivement, on y cherchait la table de *trente et quarante*.

Il n'y avait qu'une table de marbre, recouverte d'un tapis vert, sur laquelle on jouait simplement la partie d'écarté en cinq points.

Un bec de gaz projetait sa lumière sur le tapis et, autour, les parieurs se tenaient attentifs et émus, suivant la partie engagée et supputant les chances qui leur étaient réservées selon le jeu des deux adversaires.

Généralement, au début, les enjeux étaient enfantins.

On jouait cent sous, mollement, sans entrain, pour laisser à la galerie le temps d'arriver. Quelque chose comme, au théâtre, un lever de rideau devant les banquettes encore inoccupées.

Ce soir-là, ce fut Herwick, Durocher, Pontis, Jaonen qui essayèrent les plâtres. Et les pauvres diables y mettaient autant d'intérêt et d'action que s'il se fût agi d'une grosse somme.

Mais tout est relatif et, pour ces humbles fonctionnaires, la perte d'un louis ouvrait un trou dans leur bourse.

A peine pariait-on. On entendait au dehors le brouhaha de la foule qui se pressait autour de la retraite aux flambeaux; on savait bien que le jeu sérieux ne commencerait qu'après, et chacun se réservait.

Ce ne fut pas long.

En effet, dès que neuf heures eurent sonné à l'horloge de la mairie, le café fut subitement envahi par les clients attendus, et il ne se passa pas une demi-heure avant que la partie ne s'engageât, cette fois avec une intensité de fièvre qui promettait un spectacle vraiment curieux.

Le capitaine était à son poste, la pipe aux lèvres, et, comme les autres, il regardait.

Mais il était manifeste qu'il ne se trouvait pas dans son état de placidité ordinaire.

Depuis la veille, le vieux soldat était hanté par quelque vision bizarre.

Il avait mal dormi... une lourde inquiétude fronçait ses sourcils; il avait par moments, à la lèvre, des contractions nerveuses qui faisaient se hérissier sa moustache furieusement.

Et ce qu'il y avait peut-être de plus étrange, c'est que ce qu'il avait entendu la veille n'était pour rien dans sa sombre humeur.

Ce qu'il avait entendu... il l'avait raconté à Paul Didier et croyant n'avoir rien de plus à lui dire, il n'y avait plus pensé.

Ce qui le tourmentait, l'obsédait, pour mieux dire, c'était autre chose.

Un souvenir!...

Un fantôme plutôt qui, sortant tout à coup du passé, était venu se placer devant lui!

Le capitaine n'était pas homme à s'effrayer facilement... Mais, depuis la veille, il ne pouvait parvenir à retrouver le calme.

cette obsession l'irritait, et c'est par habitude bien plus que par curiosité qu'il était venu, ce soir-là, au café de Bretagne.

— Venez donc, ça vous amusera... lui avait dit Fontenette.

Et il s'était laissé faire et était venu s'asseoir à côté de la table.

Mais il était évident qu'il n'y prenait pas un plaisir extrême.

Et c'est machinalement qu'il suivait la partie.

Cependant cela commençait à devenir intéressant.

L'or s'annonçait ; la galerie se corsait ; les parieurs se rapprochaient, avides et anxieux.

C'était Georges Lagarde du Relec qui tenait les cartes, et il avait pour partenaire le jeune vicomte de Saint-Aignan. Il avait passé trois fois, et l'enjeu était au moins de cent louis.

Un joli chiffre déjà pour la province !

— Va pour cent louis ! avait dit Saint-Aignan, en prenant place en face de Lagarde.

Et la partie commença.

Elle ne fut pas longue.

En trois coups, le pauvre vicomte fut battu, sans avoir eu le temps de respirer.

— Il y a deux cents louis ! annonça Georges de Lagarde, dont la notoriété de beau joueur n'était plus à faire.

Un nouveau partenaire se présenta alors, et un murmure de sympathie accueillit et salua son entrée en scène.

C'était René de Keraho, jeune gentilhomme fort riche, généralement heureux au jeu, et qui, tous les ans, ne manquait jamais de quitter son château des environs de Lamballe pour venir à Morlaix gagner ou perdre quelques milliers de louis.

Les deux adversaires se saluèrent, et quand le jeune de Keraho eut déposé sur la table les quatre mille francs demandés, la partie recommença.

Nous n'avons pas besoin de dire quelle émotion saisit chaque spectateur et quel silence s'établit !

Sur la table, il y avait huit mille francs, et quoique la somme ne dépassât pas les limites ordinaires, cependant, au début de la soirée, il était permis de rouver cet enjeu considérable.

Les premiers coups furent favorables à Georges Lagarde, et en trois minutes il put marquer quatre points, sans que son adversaire en eût marqué un seul.

Mais la chance tourna tout à coup, et avec le même bonheur le jeune Keraho regagna les points perdus, de sorte qu'ils se trouvèrent peu après ayant chacun quatre points.

Il suffisait de tourner le roi ou de l'avoir dans ses cartes pour gagner.



Le capitaine, debout sur le seuil... (P. 921.)

L'attente ne dura pas longtemps ; c'est Keraho qui faisait, et de ses propres mains il donna le roi à son adversaire.

Il se leva et tout le monde respira, attendant ce que Georges allait faire. Allait-il se retirer ; continuerait-il la partie ?

On le savait beau joueur sans doute ; mais il y avait là huit mille francs qui étaient bons à garder.

— Retirez-vous!... Ne tentez pas d'avantage la chance, disaient quelques timides.

Georges ne bougea pas.

— Messieurs, dit-il d'un accent de belle humeur, il y a huit mille francs. Qui veut les tenir?

Personne ne répondit.

Georges attendit quelques secondes, regardant autour de lui, et déjà il ramassait or et billets, quand un homme que nul ne connaissait s'avança doucement vers la table et saluant Lagarde avec un fin sourire :

— Pardon, monsieur, lui dit-il d'une voix un peu émue, mais si vous voulez bien m'accepter...

— Vous connaissez l'enjeu? dit Georges.

— Huit mille francs... Je sais cela.

— Et vous les tenez?

— A moins que le chiffre ne vous paraisse trop élevé à vous-même.

— Asseyez-vous! asseyez-vous! repartit Lagarde; et procédons.

Le petit vieux s'assit ainsi qu'il y était invité.

C'était un homme qui pouvait avoir de quarante-cinq à cinquante ans, le visage fatigué et flétri, mais l'œil vif, ardent, et dont toute la physionomie attestait une nature exceptionnellement nerveuse et irritable.

Dès le premier moment, le capitaine s'était tourné vers lui, et dès lors il ne le quitta plus du regard.

Pour lui, il n'y avait pas de doute dans son esprit.

Cet homme était bien celui qu'il avait vu la veille en compagnie de M. Gautier, et un frisson lui passa sur tout le corps quand il se rappela que M. Gautier l'avait accusé d'avoir commis le vol de Montpellier.

Montpellier! Quel souvenir!

Que devait-il faire? Pouvait-il ne pas prévenir Lagarde?...

Il n'en eut pas le temps; la partie était engagée, et, après tout, qu'aurait-il dit?

C'eût été un scandale inutile, peut-être dangereux. Il s'abstint donc, mais il veilla.

Justement, le petit vieux s'était assis en face de lui, et il pouvait ne perdre aucun de ses mouvements.

Cependant le singulier personnage avait étalé sur la table huit billets de mille francs; on avait battu les cartes pendant que les paris s'engageaient dans la galerie et presque aussitôt la lutte s'ouvrit.

On aurait entendu voler une mouche. Rarement on avait vu un pareil spectacle, et le souvenir de cette nuit resta bien longtemps dans la mémoire des clients du café de Bretagne.

Les premiers coups furent pour ainsi dire insignifiants : chacun des deux adversaires avançait péniblement, marquant un point très disputé à chaque coup, et sans que rien pût donner lieu de supposer que la chance dût se prononcer en faveur de l'un ou de l'autre.

Cependant on faisait des vœux pour Georges Lagarde.

On le connaissait, lui ; tandis que l'autre, qui était-il ?

Tout à coup un frémissement parcourut la galerie et il y eut comme un soupir de soulagement.

Lagarde venait d'abattre son jeu !

Il n'avait pas gagné, il avait fait la *vole* et marquait quatre points quand le petit vieux n'en avait encore que deux.

L'issue ne parut dès lors douteuse pour personne.

Et ce fut avec un redoublement de fièvre que chacun se pencha vers la table.

Georges Lagarde donnait les cartes, et sa réputation de beau joueur n'était pas usurpée, car il était resté aussi calme que s'il se fût agi d'un autre ; pas un muscle de son visage ne s'était contracté, il conservait toujours son même sourire charmant, comme s'il n'eût eu aucun intérêt dans la partie.

Quant à son adversaire, c'était bien différent.

Ses petits yeux gris s'étaient allumés ; ses doigts avaient des mouvements nerveux qui faisaient trembler les cartes ; ses joues étaient pâles ; on devinait l'effort qu'il faisait pour se contenir.

Quand il releva son jeu et qu'il se mit à l'examiner, un éclair illumina son front et ses lèvres s'agitèrent en un tressaillement de triomphe.

Georges Lagarde attendait.

— *Je propose !* dit le petit vieux d'une voix qu'il essayait vainement de raffermir.

— J'accepte, répondit son partenaire.

Georges Lagarde s'inclina avec un geste superbe de dandysme, supérieur à toutes les émotions.

— Combien ? demanda-t-il.

— Deux !

— Vous avez beau jeu.

— Cela dépendra.

— Voici les deux cartes demandées.

Il s'écoula dix secondes d'un silence solennel.

Puis la voix du petit vieux s'éleva de nouveau, et voici ce qu'on entendit :

— Le roi ! disait la voix, et je le joue !... Puis la dame, le valet et deux cartes maîtresses ! c'est-à-dire que je marque trois points et que j'ai gagné.

Il y eut un moment de stupeur : on n'y pouvait croire. Mais quand on vit

Georges Lagarde se leveret le petit vieux ramener à sa gauche les seize mille francs qui étaient sur le tapis, il fallut bien se rendre à l'évidence.

Et pendant quelques minutes toute la galerie resta sous le coup d'une profonde émotion.

Cependant le vainqueur n'avait pas bougé, et il promenait son regard triomphant sur ceux qui l'entouraient.

— Messieurs, dit-il d'un ton sardonique, il y a seize mille francs : qui veut les tenir ?

Il y eut un long silence.

— Voyons ! dit encore le petit vieux, personne ne veut tenter l'aventure?... Alors, dix mille ! Non plus ? Cinq mille !

— Je tiens les dix mille, interrompit une voix.

Tout le monde se retourna.

C'était le vicomte de Fontenette qui avait parlé.

En même temps, il s'était levé et vint prendre la place de Georges Lagarde.

Il déposa sur la table les dix mille francs annoncés. On avait apporté de nouvelles cartes, et la partie recommença tout de suite.

Nous n'essayerons pas de décrire ce qui se passait en ce moment dans la salle du café de Bretagne. Le lecteur le comprend de reste ; mais celui qu'il était vraiment curieux d'observer à cette heure, c'était le capitaine Bellegarde.

Depuis quelques minutes, il avait pris une attitude bizarre.

Assis à la droite de Fontenette, en face du petit vieux, il ne quittait plus celui-ci du regard.

Un regard fixe, qu'éclairaient de temps à autre des lueurs fauves, avec des proncements de sourcils qui imprimaient à son visage une expression farouche et terrible.

Il ne remuait pas, cependant ; mais sa moustache se hérissait et ses ongles cherchaient à s'enfoncer dans le marbre de la table.

C'était à se demander si réellement il voyait bien ce qui l'entourait.

A deux ou trois reprises, son regard avait rencontré celui du petit vieux, et un grondement menaçant avait soulevé sa poitrine.

— Qu'avez-vous donc, capitaine ? dit Fontenette étonné.

— Moi ! Rien ! rien ! répondit Bellegarde ; seulement...

— Quoi ?

— Cet homme...

— Eh bien ?

Le capitaine se tut ; il était oppressé, inquiet, troublé ; quelque chose d'inouï se passait en lui.

Quelque chose de fantastique et de macabre.

Il n'eût pu dire s'il était éveillé ou s'il rêvait.

Devant ses yeux passaient des visions effroyables... il assistait au vol de Montpellier... à la condamnation de Pierre Gilbert... à la mort de Berthe Gautier... au suicide de Paul Didier... A des drames sans nom... à des aventures impossibles...

Et, dans chacune de ces visions, il voyait ricaner la hideuse figure du petit vieux qui lui faisait la nique!

Cette hallucination dura plus d'une demi-heure; plusieurs joueurs s'étaient succédé à ses côtés, et, quand il revint à lui, il aperçut le petit vieux tenant toujours les cartes et plongeant ses mains frémissantes dans l'or et les billets qu'il avait amoncelés à côté de lui.

Le capitaine revint à la réalité. Jamais pareille veine n'avait favorisé un joueur d'écarté.

On hésitait à se présenter, nul n'osait affronter cette chance redoutable. Le petit vieux jouissait avec impertinence de son insolent triomphe.

Cependant il ne pouvait attendre plus longtemps un adversaire, et déjà il se disposait à se retirer, quand Georges Lagarde vint s'asseoir à la table.

Le petit vieux reprit sa place.

— Vous désirez votre revanche? dit ce dernier avec une pointe d'ironie.

— Si vous voulez bien me l'accorder, répondit Lagarde.

— Combien jouons-nous?

— Vingt-mille francs.

— Diable!

— Cela vous effraye?

— Pas le moins du monde!

— Eh bien! voyons à qui fera et commençons.

Le capitaine était redevenu attentif et, cette fois, ce fut d'un œil plus lucide et plus ardent qu'il se mit à suivre les mouvements du petit vieux.

Jusqu'alors l'adversaire de Georges Lagarde n'avait accordé aucune attention à la persistance plus que singulière que le capitaine mettait à l'observer.

Il gagnait... il était heureux. En moins d'une heure, il avait vu l'or et les billets de banque s'accumuler sous sa main. Qu'eût-il demandé de plus?

Mais, à partir du moment où la nouvelle partie s'engagea, une sorte de pressentiment s'empara de lui et, sans qu'il pût se rendre compte de ce qu'il éprouvait, vaguement, il se sentit pris d'un trouble inexplicable.

Cependant, autour de lui, rien n'était changé.

Le même intérêt animait les spectateurs; le même silence s'établissait à chaque coup nouveau, et l'espèce de défiance qui avait tout d'abord accueilli la persistance de sa veine s'était dissipée à la longue quand on s'était convaincu que rien dans sa tenue ne pouvait être relevé comme suspect.

Qu'y avait-il donc?

Le regard du capitaine!

La première fois, il n'y avait pas pris garde... et il l'avait confondu avec ceux qui suivaient la partie avec une insistance fiévreuse.

Le capitaine faisait comme les autres : il regardait!

Mais non!...

Au bout d'un instant, il remarqua bien que le vieux soldat ne se préoccupait ni du jeu de son adversaire ni du sien... peu lui importait qui gagnait ou perdait... Ce qui l'intéressait, c'était le joueur! Pour le mieux observer, il avait laissé sa pipe s'éteindre!

C'est à lui qu'il en voulait... Et que lui voulait-il?

Il ne le connaissait pas.

Il y avait là une énigme qui s'imposa à son esprit et lui enleva une partie de son sang-froid.

C'était dangereux; il le comprit et laissa échapper un geste d'impatience. Georges Lagarde le vit et fit un mouvement.

— Que se passe-t-il? dit-il d'un ton courtois... Aurais-je fait quelque chose où vous ayez à reprendre?

— Eh! je ne dis pas cela! protesta son adversaire.

— Qu'est-ce donc alors?... insista Lagarde.

— C'est monsieur!... répondit le petit vieux en désignant Bellegarde.

— Le capitaine?

— Lui-même.

— Qu'a-t-il fait?

— Il me regarde.

— Ce n'est pas défendu, je suppose.

— Sans doute... mais cela me gêne, et puisque monsieur n'est pas de la partie...

Jusque-là, le capitaine avait laissé dire, sans prononcer une parole : sur la dernière observation, il se leva même de sa place et fit deux pas en arrière.

Puis, comme il vit bien que l'on restait comme frappé de stupéfaction devant un exemple de docilité si invraisemblable, il ébaucha le plus singulier sourire qui eût jamais plissé une lèvre humaine et se tourna vers Georges plus étonné encore que les autres.

— Et maintenant, mon cher Lagarde, lui dit-il; vas-y sans plus de distraction. Tu y es de tes vingt mille francs, et j'espère bien...

— Mais vous, capitaine...

— Oh! moi... j'ai le temps... sois tranquille, ceux qui sont curieux ne perdront rien pour attendre!

Et, pendant que les deux adversaires continuaient la partie, il se mit placidement à bourrer sa pipe et à l'allumer, le dos tourné à la table de jeu.

Fontenette était allé le trouver.

— J'espère au moins, lui dit-il, que vous n'allez pas vous faire une affaire.

— Ça, ça me regarde, répondit le capitaine en lâchant vers le plafond une épaisse bouffée de tabac.

— Mais vous ne connaissez pas cet homme.

— Qu'en sais-tu?

— Comment! vous l'auriez déjà rencontré quelque part?

— Peut-être bien.

— Où cela?

— C'est lui qui me le dira.

— Cependant...

Bellegarde fronça le sourcil.

— Cependant, mon petit Fontenette, répondit-il d'une voix un peu sèche, je ne suis pas arrivé à mon âge sans avoir appris comment je dois me comporter. Par conséquent, rengaine tes observations, laisse-moi me conduire à ma manière; j'ai idée que tout le monde s'en trouvera bien.

Le capitaine achevait à peine qu'un grand brouhaha s'éleva.

La partie venait de finir. Lagarde avait gagné!

L'incident avait été accueilli avec un vif sentiment de sympathie pour le vainqueur, et il s'en fallut de peu que l'on n'applaudit.

Le petit vieux s'était levé.

Devant cette manifestation, il avait pâli; mais son œil vif conservait néanmoins une profonde expression de satisfaction.

Il ne se retirait pas les mains vides; la soirée avait, après tout, été bonne, puisqu'il gagnait une trentaine de mille francs!

Il fit donc quelques pas, fendit la foule et marcha vers la porte.

Mais une fois là, il s'arrêta.

Il venait d'apercevoir le capitaine, debout sur le seuil, sa cravache à la main.

Pour sortir, il eût fallu l'écartier ou lui passer sur le corps.

Deux choses également difficiles et dangereuses.

Le petit vieux, qui n'était pas patient, eut un commencement d'irritation.

— Pardon, monsieur, dit-il en essayant de passer outre.

Le capitaine lui saisit le bras jusqu'à le broyer.

— Pardon vous-même, répliqua-t-il d'un ton mal contenu; mais ne vous semble-t-il pas que nous avons à causer?

— À quel propos?

— Ne vous êtes-vous pas plaint tout à l'heure que je vous aie regardé pendant la partie?

— Sans doute. Eh bien?

— Eh bien ! repartit le capitaine, rendez-moi la pareille, ne vous gênez pas, et, à votre tour, regardez-moi bien en face.

Et ces paroles furent prononcées d'une telle voix de stentor, que tout le monde se retourna et accourut pour faire cercle autour des deux adversaires.

Le petit vieux était acculé, mais il fit bonne contenance.

Il était évident qu'il était brave et qu'il n'avait pas peur.

— Ah çà ! dit-il, vous allez m'expliquer ce que signifie cette inqualifiable agression.

— J'expliquerai tout ce que vous voudrez

— Je ne vous connais pas.

— C'est possible ; mais moi, je vous connais !

— Vous ! C'est une plaisanterie, et elle n'a que trop duré ! Capitaine, voulez-vous me laisser passer ?

— Vous ne passerez pas.

— Prenez garde !

— A quoi donc ?

— C'est vous qui l'aurez voulu.

— Que dit-il ?

— Ne vous en prenez qu'à vous, puisque vous ne m'offrez pas d'autre moyen d'en sortir.

Et, levant la main qui restait libre, il souffleta le capitaine.

Le mouvement avait été si rapide que le vieux soldat n'avait pas eu le temps de le prévenir et qu'il avait reçu le soufflet en pleine joue gauche.

Il poussa un hurlement de bête fauve et sauta à la gorge de son agresseur avec une telle violence, qu'il l'eût certainement étranglé sur place, si on ne le lui eût arraché des mains.

— C'est lui ! criait le capitaine. Maintenant je le reconnais !

— Moi ! fit le petit vieux qu'on venait de délivrer.

— Je ne m'étais pas trompé ! poursuivit Bellegarde. C'est lui !

— Qui, lui ?

— Mon homme au soufflet !

— Quel soufflet ?

— Oui, misérable !... rappelle-toi

— Quoi ? balbutia son adversaire.

— Il y a vingt ans, à Montpellier.

— Montpellier ?

— Dans la ruelle du Peyrou...

— Qu'est-ce à dire ?

— Le 14 octobre !... tu fuyais... comme un voleur, entends-tu ? et cette



Elle s'était fait rouler dans sa chaise longue. (P. 969.)

fois déjà tu as porté la main sur moi. Mais c'est fini, et je réponds bien que désormais tu ne recommenceras plus !

— Que prétendez-vous donc ?

— Il le demande !

— Un duel ?

— Oui ! oui ! un duel, mon petit vieux ! un duel dont on ne rira pas et où l'un de nous deux restera ! Et si tu tentes de te dérober...

— Qui peut vous le faire supposer ?

— Je ne suppose rien ! D'ailleurs j'aurai l'œil sur toi. Je coucherai cette nuit à ton hôtel, et demain matin, à la première heure, j'irai te cueillir au saut du lit.

LXXXI

Le capitaine fit comme il l'avait dit, et, quelques minutes après le départ de son adversaire, il se rendait avec Fontenette au théâtre, racontait à Caminade ce qui venait de se passer et lui demandait d'être son second témoin, le vicomte ayant accepté d'être le premier.

Caminade y consentit avec empressement, et il se chargea de voir le petit vieux et de s'entendre avec ses témoins.

Quoique l'issue de ce duel le préoccupât bien un peu pour le capitaine, il n'en fut cependant pas trop soucieux.

D'ailleurs il était heureux.

La salle était comble, la représentation marchait à merveille et la location s'annonçait au mieux pour le lendemain.

Le séjour à Morlaix ne pouvait manquer d'être fructueux... et c'était un bonheur.

L'affaire du duel ne s'arrangea pas sans difficulté.

Le capitaine voulait se battre au sabre, mais les témoins de son adversaire repoussèrent cette arme; ils proposèrent l'épée, dont, à leur tour, les témoins de Bellegarde ne voulurent pas entendre parler.

Finalement on convint que la rencontre aurait lieu au pistolet, et que l'on se battrait à vingt-cinq pas, avec faculté d'avancer de cinq pas.

Enfin on devait se rencontrer le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, dans les bois de Lesquiffiou.

Toutes ces conventions une fois bien arrêtées, chacun rentra chez soi, et le capitaine regagna le domicile qu'il occupait dans la maison habitée par Paul Didier.

Il était près de minuit.

Comme il se disposait à entrer, il leva les yeux et aperçut de la lumière chez le jeune avocat.

Il n'était pas couché; l'idée lui vint d'aller le trouver pour lui conter son aventure, mais à ce moment même il entendit des pas pressés dans le couloir du rez-de-chaussée; la porte s'ouvrit et il en vit sortir Paul Didier.

Il eut un mouvement de surprise.

— Vous! dit-il, doutant de la réalité: vous sortez ?...

— Oui, répondit Paul Didier.

— Mais vous avez laissé de la lumière dans votre chambre

— En effet... je ne dois pas être longtemps absent.

— Où allez-vous donc?

— Chez le président.

— A cette heure!

— A mon retour de Lesquifliou, tout à l'heure, j'ai trouvé de lui un billet pressant.

— Que vous veut-il?

— Je l'ignore.

— C'est singulier.

— N'est-ce pas?

— A moins qu'il n'ait appris...

— Quoi?

Le capitaine secoua la tête.

— Rien, répondit-il en haussant les épaules; je ne veux pas vous retenir, et je remets à demain...

— Vous avez quelque chose à me dire? fit Paul Didier.

— C'est cela.

— Pourquoi ne me le dites-vous pas tout de suite?

— Parce que ce serait trop long à raconter.

— Alors, ce sera pour demain matin?

— Comme vous dites.

— Eh bien! à demain, capitaine, à demain!

Et il s'éloigna presque en courant.

Depuis la dernière entrevue qu'il avait eue avec Berthe, Paul Didier se trouvait dans un état d'esprit des plus singuliers.

Il était heureux comme il ne l'avait jamais été!

A l'âge où il était parvenu, il n'avait eu qu'un seul amour dans sa vie :

Berthe!

C'était la première femme qu'il eût aimée, le seul sentiment qui eût réussi à l'arracher à sa vie de travail, à la solitude dans laquelle il s'était volontairement enfermé.

Il voulait faire alors sa vie anstère; il savait qu'il y avait un mystère sur sa naissance, et il était bien résolu à ne faire partager à personne le fardeau de ce passé qu'il ne connaissait pas lui-même.

Mais Berthe lui était apparue; il l'avait aimée, et elle était, pour ainsi dire, venue au-devant de lui.

Il n'avait pas eu la force de résister.

Ça avait été une surprise du cœur et des sens, et il s'était abandonné sans réfléchir.

Puis était arrivé le terrible moment de la révélation.

Tout son bonheur s'était effondré ! Et Berthe ne lui avait caché ni son mépris ni sa haine.

Et il n'avait plus vu d'issue que dans la mort !

Épouvantable épreuve où il avait failli succomber !

A ce moment, il ne voyait plus aucun espoir... tout était perdu ! Jamais Berthe ne devait revenir à lui, et le roman de leurs amours était bien fini pour toujours.

Mais Dieu avait fait un miracle.

L'horizon s'était tout à coup éclairci, et maintenant ils s'étaient repris à s'aimer comme au premier jour où ils s'étaient rencontrés.

Qu'importait à Paul ce qu'il avait souffert ? Est-ce qu'il s'en souvenait seulement ?

Ce soir-là même, il revenait de Lesquiffiou ; il avait vu Berthe ; Berthe, calme, sans fièvre, qui lui avait répété ce qu'elle lui disait la veille... c'est-à-dire qu'elle n'avait aimé, qu'elle ne voulait aimer que lui ! Et il lui semblait que le ciel s'ouvrait et que Dieu lui-même approuvait son bonheur...

C'est alors qu'en rentrant il avait trouvé l'invitation pressante de M. Desaubrays.

Il en éprouva un frisson... Et, en dépit de l'heure avancée, il voulut savoir ce que le président avait à lui dire.

Que pouvait-il être arrivé?... Quelle communication l'attendait ?

Il était plus intrigué encore qu'inquiet.

Il fut chez M. Desaubrays en quelques minutes et le trouva encore debout.

Dès qu'il l'aperçut, son cœur se serra et il eut comme un triste pressentiment.

M. Desaubrays paraissait sombre. — Le jeune avocat ne l'avait jamais vu ainsi.

— J'espère, monsieur, dit-il aussitôt, que vous voudrez bien m'excuser ; je viens de trouver le billet que vous m'avez adressé, et je n'ai pas voulu remettre !

— Vous avez bien fait, répondit le président.

— De quoi s'agit-il donc ?

— Asseyez-vous.

Paul s'assit : sérieusement, il commençait à avoir peur ; mais il n'eut pas le temps de s'abandonner à ses appréhensions, car M. Desaubrays reprit aussitôt :

— Vous venez de Lesquiffiou ? dit-il d'un ton un peu ému.

— Oui, monsieur, répondit Paul.

- Vos affaires sont en meilleur état de ce côté ?
— En effet.
— On me l'a dit.
— Je vous l'aurais dit moi-même si je n'avais eu peur de voir encore une fois s'effondrer mon bonheur
— Enfin vous êtes heureux ?
— Elle m'aime, monsieur !... Et vous comprenez... après avoir désespéré..
— Je comprends ! Seulement je crains bien, mon pauvre ami, que vos épreuves ne soient pas encore finies.

Paul se leva effaré.

— Que voulez-vous dire, monsieur, s'écria-t-il, et de quel nouveau malheur suis-je menacé ?

— Il ne s'agit pas de vous.

— Et de qui donc ?

— De M^{lle} Gautier.

— Berthe ! Mais je la quitte à l'instant : le docteur a déclaré qu'elle était sauvée, et je ne vois pas...

— Ecoutez-moi.

— Ah ! par grâce, monsieur, parlez !

Il y eut un court silence ; puis M. Desaubrays reprit :

— Vous m'avez confié, je crois, dit-il, que votre père avait quitté Morlaix ?

— Sans doute.

— Et il est allé à Montpellier ?

— C'est cela.

— Quand il est parti, il ne vous a pas dit ce qu'il allait faire dans cette ville où il a été condamné ?

— J'ai pensé qu'il désirait se procurer quelques derniers documents, utiles à la revision de son procès.

— Ce désir était, en effet, de nature à le déterminer ; mais il en avait un autre.

— Lequel ?

— Vous ne devinez pas ?

— Je cherche.

— Ne cherchez pas, je vais vous le dire : le but de Pierre Gilbert, en se rendant à Montpellier, était de provoquer sans plus de retard cette revision qui lui tient à juste titre si fort au cœur.

— Et il l'a fait ?

— Depuis trois jours.

— Sans m'en prévenir.

— Il aura craint de nouvelles résistances; de plus, il ignorait la nouvelle situation dans laquelle vous vous trouvez, M^{lle} Gauthier et vous!

— Mais enfin?

— Enfin, mon cher ami, j'ai reçu par le courrier de ce soir une invitation d'avoir à prévenir M. Giral, dit *Gautier*, qu'il aurait à répondre à M. le juge d'instruction de ce qui s'est passé à Montpellier il y a vingt-cinq ans!

Paul retomba atterré.

Cette fois, c'était le coup de grâce!

— Ô Berthe! Berthe! murmura-t-il éperdu... Que va-t-elle penser de moi?

M. Desaubrays lui prit les mains.

— Calmez-vous, mon ami, lui dit-il; l'incident est douloureux sans doute, mais il devait se produire, et nul ne peut trouver mauvais que Pierre Gilbert veuille rentrer enfin dans la plénitude de son honneur.

— Oui, vous avez raison! balbutia Paul; mais elle, mon Dieu! ma pauvre Berthe?

— Je la verrai.

— Vous, monsieur!

— Demain.

— Ah! que de bontés!

— Je veux la préparer; elle a quelque confiance en moi... elle m'écouterait et j'espère qu'elle ne vous en voudra pas.

— Mais, cette fois, ce sera une séparation définitive.

— Peut-être.

— Quel espoir puis-je conserver?

— Ne vous hâtez pas de vous désespérer, et réfléchissez à ce qui s'est passé depuis quelques semaines. Il y a quinze jours à peine, tout était perdu. M^{lle} Gauthier vous haïssait, disiez-vous, et vous ne deviez plus la revoir, tandis qu'aujourd'hui vous l'avez revue, et vous savez qu'elle vous aime. Ne soyez pas exigeant; et par ce que Dieu a fait déjà pour vous, jugez de ce qu'il peut faire encore.

— C'est vrai!

— Et puis, qui sait? Jusqu'à présent, il n'est pas question d'accuser M. Gautier; il ne s'agit encore que d'une enquête; nous verrons ce qu'elle fera connaître. Moi, d'abord, j'ai toujours pensé, en dépit des présomptions redoutables qui s'élèvent contre lui, que M. Gautier n'est pas coupable.

— Mais ce changement de nom?...

— Qui vous dit qu'il ne lui était pas imposé par la nécessité de cacher quelque honte de famille?... Et, tenez! j'irai plus loin; et, puisque nous sommes entre nous et que je suis sûr de votre discrétion, je puis bien vous dire ce que j'ai appris ce matin

— Qu'est-ce donc ?

— Un fait bizarre.

— Qui concerne M. Gautier ?

— Précisément.

— Ah!... dites vite!

— Eh bien!... il est arrivé hier dans cette ville, avec la troupe des comédiens qui débute ce soir, un homme qui accompagne la première chanteuse et sur l'état civil duquel plane une obscurité suspecte.

— Un acteur ?

— Non!...

— En quoi vous intéresse-t-il ?

— On m'a assuré qu'il est allé plusieurs fois à Lesquiffou...

— Dans quel but ?

— Dans le but de voir M. Gautier.

— Est-ce possible !

— Le rapport que j'ai reçu est formel.

— Et il l'a vu ?

— La nuit dernière.

— Voilà qui, en effet, est étrange.

M. Desaubrays fronça le sourcil.

— Et ce qui l'est encore plus, ajouta-t-il, c'est que, parmi les noms divers que porte cet homme, il en est un qui m'a profondément frappé quand on me l'a fait connaître.

— Quel est donc ce nom?... Comment s'appelle cet homme ?

— Il s'appelle Giral.

Paul étouffa un cri.

— Giral! Vous avez bien dit Giral? balbutia-t-il, fortement troublé. On vous a trompé!

— On ne m'a pas trompé.

— Mais alors?...

— Alors, mon cher ami, dit M. Desaubrays, il faut attendre! Je vous ai confié tout ce que je pouvais; il se fait tard, et un plus long entretien ne nous éclairerait pas davantage... Rentrez chez vous; ne faites plus rien sans m'aviser et moi-même, de mon côté, j'aurai soin de vous tenir au courant de tout ce qui sera porté à ma connaissance.

— Je vous verrai demain ?

— Oui, et, qui sait? peut-être demain sera-t-il un jour heureux pour vous et pour M^{lle} Berthe.

Paul s'éloigna sur ces mots et se hâta de rentrer chez lui.

Il y avait longtemps déjà qu'une heure était sonnée.

Il y trouva sa lampe allumée, mais la vieille bonne s'était retirée.

Seulement, comme il allait se diriger vers sa chambre à coucher, en passant près de son bureau, il tressaillit et s'arrêta.

Sur le bureau il y avait une lettre qui ne s'y trouvait pas avant son départ.

Quelqu'un était donc venu pendant son absence ?

Qui cela pouvait-il être ?

Il prit la lettre d'un geste fébrile et en déchira l'enveloppe

Puis il courut à la signature et, un moment, il se demanda s'il était bien éveillé.

La lettre était signée de M. Gautier.

Que lui voulait-il ? Pourquoi lui écrire ?

Il y avait quatre pages d'une écriture serrée. Il s'assit à sa table et se mit à lire.

LXXII

Le lendemain, des événements bien inattendus se passèrent au château de Lesquiffou.

Depuis quelques jours, Berthe était entrée dans une phase d'apaisement.

Ainsi que Paul l'avait dit à M. Desaubrays, un mieux sensible s'était produit, et autour d'elle tous ceux qui l'aimaient espéraient maintenant qu'elle pourrait être sauvée.

Elle-même, d'ailleurs, se sentait mieux.

Elle renaissait en quelque sorte à la vie ; un bien-être inouï la pénétrait dans tous ses sens ; le sourire avait reparu sur ses lèvres naguère encore si pâles, et la veille le docteur lui avait permis de se lever.

Elle s'était fait rouler dans sa chaise longue jusqu'au près de la fenêtre, et pendant une heure elle était restée, le regard plongé dans les vertes allées du parc, respirant l'air vivifiant et pur qui lui apportait les senteurs saines des champs, perdue dans un rêve infini auquel elle s'abandonnait sans appréhensions, heureuse de se reprendre à la vie et d'espérer en l'avenir.

La Faculté était, il faut bien le reconnaître, complètement étrangère à ce résultat.

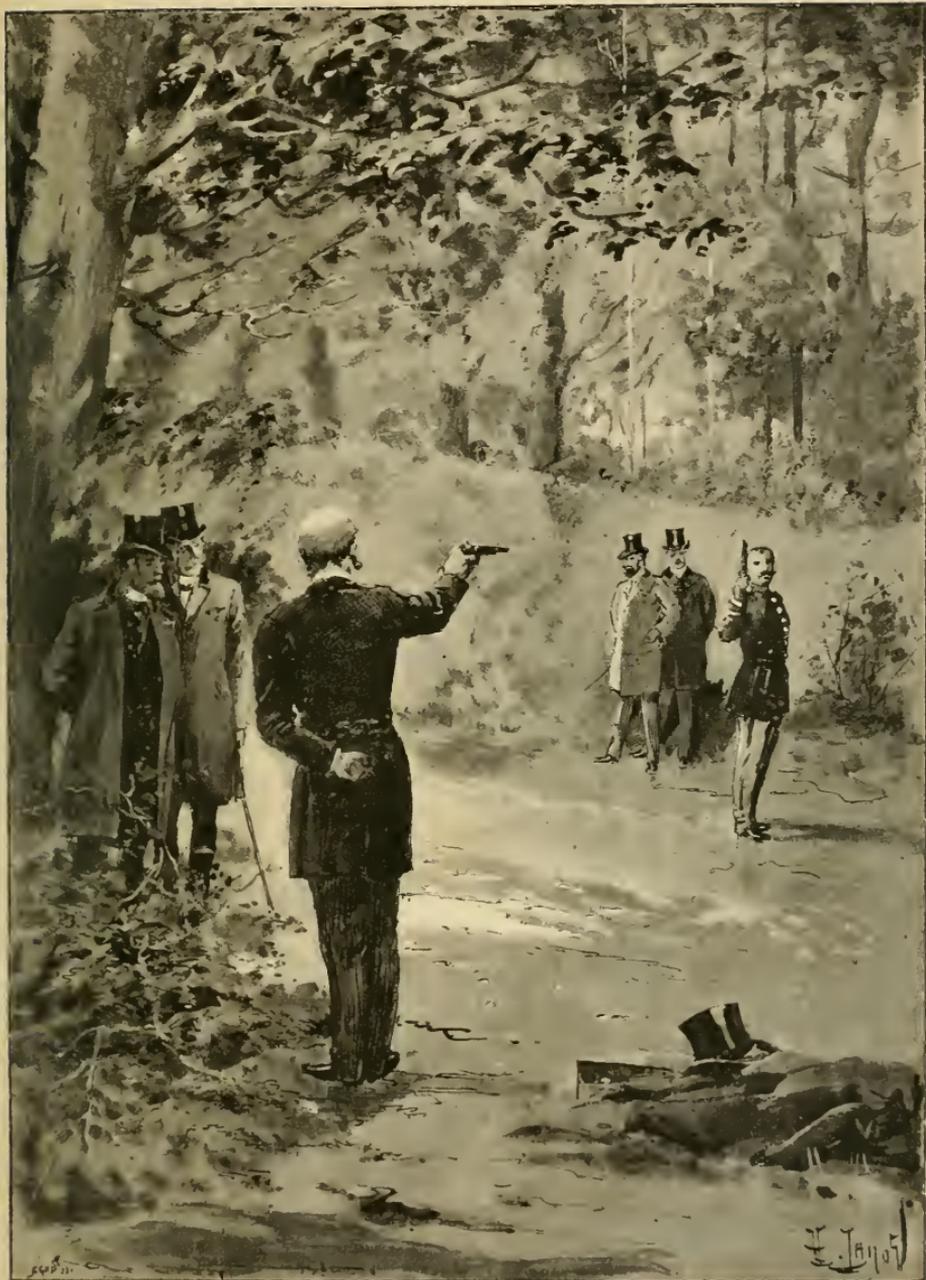
Mais qu'importait la cause, et qui se fût inquiété de la rechercher ?

Jobic ne se possédait pas de joie.

Elle avait eu bien peur, pendant quelques semaines.

Elle ne vivait plus, passant toutes ses nuits blanches, ne quittant plus d'une minute la pauvre malade.

Souvent même, la nuit, quand elle était bien sûre de n'être point vue, dans



Les deux adversaires purent se rencontrer. (P. 964.)

la petite chambre d'où elle veillait, elle se prenait à sangloter toute seule épouvantée des sombres idées qui lui venaient.

Elle ne doutait pas alors que sa maîtresse fût perdue, et elle priaît Dieu des faire un miracle.

Dieu l'entendit-il ?

Elle fut bien près de le croire le jour où Berthe, dégagée enfin des affaires de la mort, l'accueillit un matin de son regard calme et doux et de son bienveillant sourire d'autrefois !

C'était le miracle qu'elle demandait et bien qu'elle pensât que l'amour y était pour quelque chose elle en attribua tout l'honneur au bon Dieu que, selon sa naïve croyance, on ne prie jamais en vain.

Dès lors elle ne pensa plus à autre chose.

Sa chère maîtresse était sauvée : que lui importait le reste !

Cependant, malgré elle, elle ne put tout à fait se désintéresser de ce qui se passait au château.

Tout en allant et venant, elle retenait des lambeaux des conversations échangées entre les bonnes et valets de chambre, cochers et jardiniers.

Elle avait appris ainsi des choses qui l'avaient surprise :

Le trouble de M. Gautier, dont l'humeur s'était tout à coup assombrie ; les deux visites, qu'il avait reçues d'un inconnu ; son mystérieux entretien avec cet inconnu dans le parc ; enfin, les bruits alarmants, quoique vagues, recueillis en ville par les domestiques, et qui semblaient menacer M. Gautier.

Elle n'en avait rien dit à sa maîtresse ni à Paul Didier, mais elle s'en sentait tourmentée.

Le lendemain du jour où le jeune avocat avait reçu la confiance de M. Desaubrays, Jobic se leva un peu plus tard que de coutume.

Berthe ne s'était pas réveillée de toute la nuit, et Jobic, de son côté, avait dormi tout d'une traite.

Quand elle s'éveilla, il faisait grand jour et le soleil lui jetait ses rayons dans les yeux.

Elle sauta de son lit, presque aveuglée.

Il était huit heures !

Elle craignit un moment que Berthe ne l'eût déjà appelée... Mais elle se rassura bien vite.

Berthe dormait du sommeil le plus calme : elle s'empressa de tout préparer pour son réveil.

En descendant à l'office elle remarqua que le château avait un air particulier qu'elle ne lui connaissait pas.

Toute la domesticité était sur pied, et elle vit bien que l'on échangeait des signes en se parlant à voix basse :

Quelque chose s'était passé ; mais quoi ?

Elle interrogea Yvonne, une petite servante avec laquelle elle causait quelquefois.

Mais Yvonne ne put la renseigner qu'imparfaitement.

— Vous savez, moi, dit-elle, on ne me confie rien, même on se cache de moi... Tout ce que je sais, je le devine.

— Et qu'as-tu deviné ?

— Pas grand'chose. J'ai écouté, voilà tout.

— Et qu'as-tu entendu ?

— Voici. Et d'abord, on a parlé de monsieur...

— De M. Gantier ?

— C'est cela.

— A quel propos ?

— Jean, le cocher, qui a vu Tirard, le concierge du tribunal, assure qu'hier on a reçu une lettre qui a rapport à monsieur, et qu'il va avoir affaire à la justice.

— Quelle idée !

— Voilà ce qu'il a dit, mais ce n'est pas tout !

— Qu'y a-t-il encore ?

— Il paraît qu'il va y avoir un duel.

— Un duel !

— Aujourd'hui, dans les bois de Lesquiffiou.

— Qui a dit cela ?

— C'est Piriou le vacher, qui tous les jours va porter le lait au café de Bretagne et il a nommé ceux qui doivent se battre.

— Qui sont-ils ?

— D'abord, le capitaine. Vous savez, celui qui regarde tant les filles ?

— Et l'autre ? interrompit vivement Jobic.

— L'autre, dame ! c'est un étranger que l'on ne connaît pas, mais qui, à ce qu'il paraît, connaît beaucoup monsieur.

— Tu ne sais pas son nom ?

— On ne me l'a pas dit.

On se bat quelquefois à Morlaix ; mais enfin un duel y est chose rare, et on comprend que celui du capitaine y fit quelque bruit, surtout dans les circonstances où il se produisait.

Toutefois on fit le mystère, autant qu'on le put, autour de cet événement, et les deux adversaires purent se rencontrer, avant que l'heure et le lieu du rendez-vous eussent été readus publics.

Paul Didier, qui demeurait dans la même maison que le capitaine, ne l'apprit qu'imparfaitement, et d'ailleurs il était trop préoccupé par les graves

confidences que lui avait faites le président du tribunal pour se laisser détourner.

M. Desaubrays lui avait promis de voir M^{lle} Gautier, et c'est avec une impatience bien naturelle qu'il attendit le lendemain.

Il était fort inquiet.

Berthe était mieux sans doute, mais les événements qui se préparaient pouvaient compromettre encore une fois sa santé, et peut-être déterminer une terrible catastrophe.

Et puis, sur ces entrefaites, il avait reçu une lettre de M. Gautier.

Une lettre étrange, qui l'avait bouleversé.

Il n'y avait plus tenu.

Le lendemain, dès la première heure, il avait couru à Lesquifliou.

Ce jour-là, Berthe s'était éveillée bien portante et heureuse.

Elle se sentait toute réconfortée.

Il lui semblait qu'elle entraît dans une nouvelle phase de sa vie, où elle allait enfin être délivrée de tous les tourments, de toutes les tristesses du passé.

Elle n'avait plus aucune amertume dans le cœur, aucun nuage sur la pensée.

C'était comme une existence nouvelle qui commençait.

L'espoir lui était revenu, et, avec l'espoir, une vitalité jeune et forte.

Il faisait une matinée superbe d'automne.

Le soleil se levait radieux à l'horizon, incendiant les rideaux blancs de ses fenêtres, et de gais losanges de lumière tremblaient sur le tapis de la chambre.

Elle s'accouda sur son oreiller, les doigts enfoncés dans son opulente chevelure, et se prit à rêver.

A quoi pouvait-elle rêver, si ce n'est à son amour... à Paul Didier ?

Les beaux jours allaient revenir; ils s'aimeraient comme naguère, sans contrainte, en toute liberté.

Quel nouveau malheur pouvait les séparer désormais ?

Elle était bien résolue, cette fois, à défendre son bonheur s'il était encore menacé.

Pauvre et cher Paul !

Comme elle l'aimait, pour toutes les souffrances qu'il avait endurées pour elle, et que n'était-elle pas disposée à faire, pour lui faire oublier le cruel délai qu'elle lui avait témoigné !

Une heure se passa de la sorte, sans qu'elle songeât à autre chose.

Elle eût pu appeler Jobie, qui devait être dans une chambre voisine. — du moins elle le croyait, — mais elle aimait mieux être seule.

Au bout d'une heure cependant, un bruit inattendu la tira tout à coup de sa rêverie.

Elle écouta.

Jobie parlait non loin de là, et elle avait cru reconnaître la voix qui lui répondait.

C'était celle de Paul!

A cette heure, c'était au moins singulier.

Que se passait-il donc pour qu'il se fût cru autorisé à sortir de la réserve qu'il avait observée jusqu'à ce jour?

Elle appela Jobie qui accourut.

— Qui donc est là? interrogea-t-elle vivement.

— M. Paul! répondit Jobie.

— Que veut-il?

— Il demande à voir mademoiselle.

— Que se passe-t-il?

— Il ne me l'a pas dit.

— Eh bien! qu'il entre!... j'ai hâte de savoir... fais vite!

Un instant après, Paul était près d'elle.

Dès qu'elle l'aperçut, elle fut frappée de l'expression singulière de son visage; il était manifestement troublé, et, quand elle lui tendit les mains, il les prit vivement et les baisa avec un transport plein d'oubli.

— Berthe! Berthe! s'écria-t-il.

— Qu'avez-vous? demanda Berthe.

— Cette nuit, j'ai reçu une lettre de M. Gautier.

— Mon père vous a écrit! Que vous dit-il?

— Des choses graves.

— A quel propos?

— Tenez! lisez vous-même... vous verrez.

Berthe prit en tremblant la lettre que Paul lui tendait, et elle lut.

La lettre était longue; et, pendant qu'elle la lisait, Paul l'observait, suivait avec une poignante attention l'impression qui se peignait sur ses traits.

Dans cette lettre, M. Gautier racontait à Paul toute l'histoire du vol de Montpellier, et surtout le rôle qu'il avait joué lui-même dans cette affaire.

Ce récit, le lecteur le connaît, et nous n'avons pas besoin de le faire à nouveau.

M. Gauthier reconnaissait l'innocence de Pierre Gilbert, à laquelle il n'avait pas cru tout d'abord.

En dépit de la découverte de la *chambre rouge*, au début de l'affaire, il s'était obstiné à croire à la culpabilité du caissier. — L'opinion publique le servait trop bien d'ailleurs: le coupable semblait s'être désigné lui-même par sa disparition au lendemain du vol et le silence qu'il avait gardé pendant l'instruction de la justice.

Qui eût-on pu soupçonner? Pourquoi eût-on recherché un autre coupable?

M. Gautier ou Giral, seul. eût pu sur ce point éclairer les juges.

Il n'en avait pas eu le courage.

Pour sauver l'honneur de son nom, il avait laissé planer sur un innocent toute la honte du crime de son frère!

Son excuse, s'il en était une pour une pareille faute, c'est que l'accusé avait disparu, qu'il ne s'était pas présenté pour se défendre... qu'enfin il avait pu croire qu'il était mort!

Voilà ce que disait M. Gautier, et il ajoutait.

Que, du jour où il avait appris que Pierre Gilbert était vivant, il était revenu au devoir étroit et rigoureux et qu'après une dernière et suprême hésitation il se décidait à lui rendre l'honneur qu'il lui avait volé!

Et, en accomplissant ce devoir, M. Gautier s'abandonnait à la générosité de Paul Didier et le suppliait de ne pas oublier que Berthe devait surtout souffrir de la résolution qu'il prenait.

Berthe sanglotait en achevant cette cruelle lecture et son souffle oppressé soulevait sa poitrine.

Elle ne songeait même pas à essuyer les larmes qui inondaient ses joues. Paul couvrit ses mains de baisers.

— Berthe! dit-il, Berthe, pardonnez-moi!

Ne vous désespérez pas.

— Voilà donc pourquoi mon pauvre père était si triste! Et moi qui l'accusais parfois d'indifférence!... Mais comment tout cela finira-t-il? Songez donc, Paul! Si la justice s'en prenait aujourd'hui à mon père?...

— Y songez-vous?

— Je ne veux plus penser à autre chose. Ah! pourquoi ne suis-je pas morte?

— Ne dites pas cela!

— Qu'espérez-vous donc encore vous-même? Quelle confiance oseriez-vous me conseiller? Hier, c'était Pierre Gilbert. Aujourd'hui, ce sera M. Gautier. Oh! quelle honte, mon Dieu! Et tenez? écoutez! N'entendez-vous pas ce bruit

— Pourquoi vous effrayer?

— Je veux savoir... Appelez Jobic! Qu'elle vienne à l'instant... je veux me lever.

— Mais c'est affronter la mort! Berthe! ma bien-aimée!

— Non, retirez-vous... obéissez! Jobic! Jobic!

La petite sauvage accourut et, sur un geste de Berthe, moitié impératif, moitié suppliant, Paul gagna la porte et disparut.

Ce bruit qui effrayait si fort Berthe, il en avait deviné la cause.

Selon ce que lui avait annoncé M. Desaubrays, ce devait être le juge d'instruction.

Ce magistrat était depuis de longues années étroitement lié avec M. Gautier, et avant de l'interroger dans son cabinet il avait voulu le visiter lui-même, en ami, et en dehors de l'appareil ordinaire de la justice.

D'ailleurs la chose, jusqu'alors, était des plus simples et des moins suspectes.

Pierre Gilbert, en demandant la révision de son procès, avait désigné M. Giral, aujourd'hui M. Gautier, comme pouvant fournir de précieux renseignements à la justice ; et le parquet de Montpellier avait invité M. Bervin, le juge d'instruction, à provoquer des explications de la part du banquier ainsi mis en cause.

Il n'y avait pas autre chose jusqu'alors.

Toutefois M. Bervin s'était étonné de cette substitution de nom dont on ne lui avait jamais parlé, et il n'avait pas cru manquer à ses devoirs en se transportant lui-même au domicile de M. Gautier, son ami, avant de procéder à l'interrogatoire officiel.

Paul Didier rencontra M. Gautier que l'on venait de prévenir et qui accourait.

Le père de Berthe était fort ému ; ses lèvres tremblèrent.

— Vous avez lu ma lettre ? dit-il d'un ton bref à Paul.

— Oui, monsieur, répondit Paul, et j'ajouterai que je n'ai pas cru devoir la cacher à M^{me} Berthe.

— Ma fille... Alors elle sait tout ?

— Depuis quelques minutes.

— Pauvre enfant !

— Ai-je mal fait ?

M. Gautier redressa la tête.

— Non ! non ! dit-il avec force ; elle avait surpris déjà une partie de la vérité ; il est préférable qu'elle la connaisse tout entière. Vous savez que M. Bervin est là ?

— Je le sais.

— Eh bien, venez, monsieur... venez ! Il faut que l'expiation soit complète, et c'est devant vous que je veux parler à la justice ! Il y a longtemps que je porte ce remords ; cette torture me pèse ; il faut qu'elle finisse !

Et il l'entraîna vers le salon où l'on avait fait entrer le juge.

Ce dernier s'empressa à la rencontre de son ami... M. Gautier resta impassible et droit.

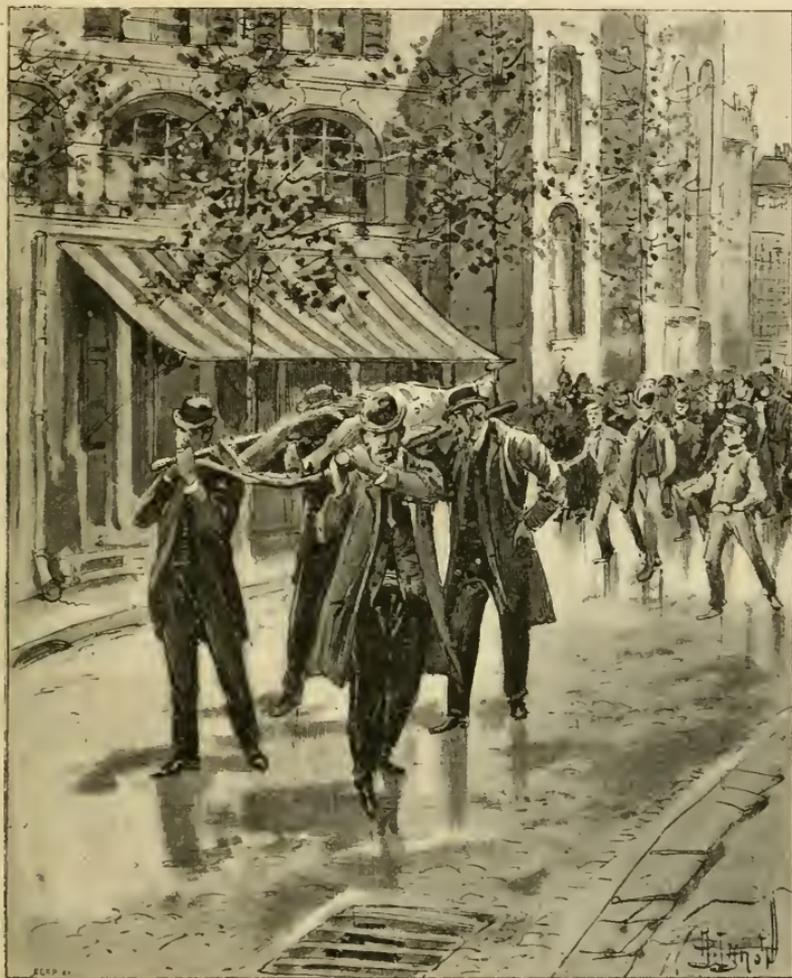
— Qu'avez-vous donc, dit M. Bervin surpris, et pourquoi cette contenance?...

— N'est-ce pas celle qui convient à un prévenu devant son juge ?

— Mais je ne suis pas le vôtre.

— Vous pouvez le devenir.

— Voilà de singulières paroles, dont j'ai lieu de m'étonner.



Quatre hommes, portant sur une civière... (P. 971.)

— N'avez-vous pas à m'interroger?

— En effet.

— Eh bien ! je suis prêt à vous répondre.

Le juge d'instruction réprima un geste d'impatience.

— Soit ! dit-il comme à regret. Apprenez donc que l'on m'a transmis du parquet l'ordre de solliciter de vous des renseignements sur un nommé Pierre

Gilbert qui a été, il y a vingt ans, accusé de vol et condamné par contumace à quinze années de travaux forcés.

— C'est bien cela !

— Vous le connaissez ?

— Parfaitement.

— Eh bien, cet homme prétend aujourd'hui qu'il a été condamné injustement.

— Il a raison.

— Que le vol a été commis par un misérable qui s'appelle Giral.

— C'est vrai.

— Qu'enfin vous portiez vous-même ce nom, à l'époque où vous habitiez Montpellier.

Un frisson glacé courut sur les épaules de M. Gautier ; toutefois il se contint.

— Ce nom était en effet le mien, dit-il avec effort.

— Et vous l'avez changé contre celui de Gautier ?

— Depuis vingt ans.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je ne pouvais plus le porter sans honte.

— Mais ce nom de Giral... c'est bien celui que portait le malheureux qui a commis le vol pour lequel Pierre Gilbert a été condamné ?

— Oui, monsieur le juge.

— Et cet homme... ce malheureux ?...

— C'était mon frère.

— Enfin, qu'est-il devenu ?

M. Gautier laissa tomber sa tête dans ses mains et garda le silence.

En dépit de ses résolutions, une hésitation suprême s'emparait de lui au moment de livrer le malheureux :

— Vous ne répondez pas ! insista le juge d'instruction.

M. Gautier secoua le front par un mouvement farouche et il allait parler enfin, quand la parole s'arrêta sur ses lèvres.

Un bruit inattendu venait de se faire entendre au dehors.

Une foule animée et bruyante avait envahi le parc et marchait en désordre vers le château, et au moment où M. Gautier se précipitait vers la fenêtre, pris d'une inquiète curiosité, la porte de la chambre s'ouvrit, et Berthe vint se jeter dans ses bras.

— Berthe ! s'écria-t-il ; quelle imprudence !

— Si vous saviez ! balbutia la jeune fille avec un frisson d'épouvante.

— Qu'as-tu vu ?

— Là ! là ! c'est horrible !

— Mais quoi donc ?

Berthe entraîna son père jusqu'à la fenêtre et lui indiqua le triste cortège qui s'avançait sous l'avenue.

M. Gautier jeta un cri terrifié.

A mesure que le cortège approchait du château, un ordre relatif s'était établi, et le lugubre et saisissant tableau qu'il présentait était bien fait pour frapper M. Gautier et sa fille.

Paul Didier lui-même, qui s'était précipité vers la fenêtre, ne put réprimer un geste d'horreur.

Quatre hommes, marchant à pas lents, précédaient la foule, portant sur une civière un homme étendu, sans mouvement, la poitrine trouée, et dont les membres avaient déjà la rigidité de la mort.

Ce malheureux, il l'avait reconnu tout de suite.

C'était son frère, le Giral criminel, qui venait de se battre avec le capitaine et qui avait reçu une balle en pleine poitrine.

— Lui ! lui ! balbutia M. Gautier d'une voix égarée.

Et, quittant brusquement la chambre, il courut au-devant du blessé.

Il arriva au rez-de-chaussée, en même temps que le sinistre cortège.

Comme on hésitait à pénétrer dans le vestibule, il alla lui-même en ouvrir la porte toute grande.

— Venez ! venez ! dit-il d'un ton fiévreux.

Et, apercevant le docteur que l'on avait envoyé chercher à l'issue du duel :

— Docteur ! supplia-t-il, c'est mon frère qui est là ! Il n'est pas mort, au moins ?

— Pas encore, répondit le docteur.

— Ah ! il n'y a donc plus d'espoir ?

— Il est perdu.

— Horrible ! C'est horrible !

Cependant, on avait introduit le moribond dans une des grandes salles du rez-de-chaussée et on l'avait déposé sur un lit improvisé.

Il n'avait pas encore repris ses sens ; il ne faisait pas un mouvement ; son visage avait la pâleur du marbre ; on eût dit un cadavre.

Pourtant il n'était pas mort.

Autour du lit sur lequel il était déposé, plusieurs personnes avaient pris place.

C'étaient d'abord le vicomte de Fontenette et Caminade, les deux témoins du combat ; c'étaient ensuite le docteur et Paul Didier, puis enfin M. Gautier qui s'était assis auprès du moribond, lui avait pris la main et, penché vers lui, épiait ses moindres mouvements, attendant, anxieux qu'il revint à la vie.

Il faisait peine à voir.

Un silence profond régnait dans la salle et tous les regards étaient fixés sur le docteur.

Tout à coup M. Gautier tressaillit et se tourna vers ce dernier :

— Docteur, voyez ! dit-il, sa lèvre a remué.

Le docteur répondit par un signe affirmatif.

— Il vit, alors ! Et vous le sauvez... interrogea encore M. Gautier.

— Dieu seul pourrait faire un pareil miracle...

— Et cela est-il vraiment bien à désirer ? murmura à son oreille le juge d'instruction qui venait d'entrer.

M. Gautier se voila la face de ses deux mains.

— Ah ! il a été bien coupable, sans doute ! balbutia-t-il ; mais à cette heure, et quand je le vois mourant...

Il n'acheva pas.

Cette fois, le moribond avait bougé ! Tout le monde devint attentif et grave.

Ce fut d'abord une sorte de tressaillement qui contracta ses lèvres et imprima une agitation nerveuse à ses mains.

Les doigts remuèrent, se crispant sous la couverture que l'on avait jetée sur lui, et sa poitrine se souleva, déchirée par un râle sinistre.

Puis, tout à coup, levant ses deux bras affolés, il se prit à battre l'air, comme s'il eût voulu repousser une vision terrible.

Il jeta un cri aigu et ouvrit démesurément les yeux.

C'était effrayant.

Le médecin se pencha... et alors, pendant quelques secondes, le moribond se mit à le regarder d'un air farouche.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il d'une voix forte.

— Je suis le docteur, monsieur ; on m'a fait appeler pour vous donner mes soins, et j'étais venu.

Il le repoussa de la main.

— Laissez-moi, dit-il, je n'ai plus besoin de personne. Mais avant de mourir...

Son regard venait de se porter vers M. Bervin qui, lui aussi, s'était approché, et la parole s'était arrêtée glacée sur ses lèvres.

— Quel est cet homme ? balbutia-t-il. Qui êtes-vous ? pourquoi êtes-vous ici ?

— Je suis le juge d'instruction, répondit le magistrat.

Le moribond se redressa comme galvanisé et son visage s'éclaira.

— Un juge ! dit-il, un juge ! C'est Dieu qui l'envoie, et je pourrai mourir sans remords !

Et saisissant le bras du magistrat avec autorité, il le força à s'approcher encore.

— Je veux parler ! il faut que je parle ! reprit-il aussitôt ; mais que personne

né s'éloigne; car c'est devant tous que doivent être dites les paroles que j'ai à faire entendre!... Ah! pourvu que la mort m'en laisse le temps!... écoutez! écoutez!

Un mouvement d'ardent intérêt et de profonde curiosité saisit tous les assistants à ces paroles étranges, et chacun retint son souffle pour ne rien perdre de ce qui allait être dit!

— Il y a longtemps de cela, poursuivit-il. A cette époque, une grande injustice a été commise: un malheureux qui s'appelait Pierre Gilbert, et qui était caissier de la maison Giral, fut un jour accusé de vol, et comme toutes les apparences le désignaient comme le seul auteur possible de ce vol, il fut condamné à quinze années de travaux forcés.

Eh bien la justice s'était trompée... car Pierre Gilbert était innocent.

— Innocent, dites-vous? interrompit le juge d'instruction; vous en êtes sûr? Peut-être connaissez-vous le coupable.

— Je le connais.

— Vous pouvez dire son nom?

— Il s'appelle Giral.

— Ah! nous allons le faire rechercher.

— C'est inutile.

— Cependant?...

— C'est inutile, vous dis-je, car ce Giral est devant vous et il va mourir!

Un frisson passa sur l'assistance, et au milieu du silence qui régnait, un sanglot s'entendit:

C'était M. Gautier.

Le moribond s'était tourné vers lui; il devint livide.

— Ah!... quel misérable j'ai fait! dit-il d'un ton déchirant. J'ai déshonoré le nom de celui qui m'aimait le plus au monde, et pendant vingt années j'ai voué à la honte un malheureux qui était innocent!... Dieu ait pitié de moi!

— Ainsi, interrompit le juge qui avait conservé tout son sang-froid au milieu de l'émotion générale, vous avouez que c'est vous qui avez commis le vol de Montpellier?

— Moi! moi seul!

— Vous faites cet aveu devant tous?

— Je voudrais le faire devant la justice même.

— La justice ne le recueillera pas de vos lèvres, mais il est un homme qui ne l'oubliera pas.

— Qui cela?

— Le fils de la victime.

— Paul Didier?

— Lui-même.

— Il est ici!... ici! Ah! qu'il vienne, qu'il approche.

Sur cette invitation, soulignée par un geste rapide du juge, Paul, qui s'était tenu jusque-là à l'écart, fit quelques pas et se rapprocha.

Le moribond, cependant, avait tenté un énergique effort, s'était dressé sur son lit de douleur et, aidé de l'un des porteurs, il essaya de se lever.

Mais la force l'abandonna et il retomba à genoux, malgré l'aide qu'on lui prêtait.

Alors il aperçut Paul qui était venu se placer près de lui, et son regard vitreux, brûlé d'une fièvre intense, s'attacha à lui avec la fixité de la folie.

Il joignit les mains et les tendit vers le jeune avocat :

— Vous! c'est vous! dit-il d'une voix qui, pour ainsi dire, n'avait plus rien d'humain.

Le râle sifflait dans sa gorge, une sueur glacée mouillait ses tempes; ses lèvres avaient des contractions convulsives.

— Reposez-vous!... voulut ordonner le médecin.

Mais il le repoussa en secouant brusquement la tête :

— Non! laissez-moi! je veux qu'on me laisse! Ne voyez-vous pas que je n'ai plus que quelques minutes à moi?

Et de nouveau tourné vers Paul :

— Par grâce! par pitié! ajouta-t-il, ne soyez pas implacable!...

— Que voulez-vous donc de moi? répondit Paul presque épouvanté de cette scène.

— Vous avez bien souffert par moi! Mais je vais mourir... et auparavant... ne me repoussez pas!

— Enfin que voulez-vous?

— Votre pardon.

— Mais ce n'est pas à moi qu'il appartient de le donner; c'est de Pierre Gilbert qu'il faut l'obtenir.

— Le père ne le refusera pas, quand le fils l'aura accordé!

— Cependant...

— Je vous en conjure à mains jointes!... au nom de votre amour pour Berthe.

Paul tressaillit.

— Berthe! murmura-t-il; vous parlez de Berthe!...

Il ne poursuivit pas.

A ce moment une petite main venait de prendre la sienne et l'avait serrée. C'était Berthe elle-même qui venait le supplier à son tour.

Il n'y tint plus.

— Soit! dit-il, en prenant résolument son parti; le nom que vous venez de prononcer n'aura pas été invoqué en vain!... Vous avez été bien compable, monsieur, mais je vous pardonne du plus sincère de mon cœur, et j'espère que

Pierre Gilbert vous pardonnera comme moi !... Est-ce bien là ce que vous vouliez ?

Le moribond ne répondit pas.

Les paroles qu'il venait d'entendre avaient fait monter une vive rougeur à ses joues ; il proféra un douloureux soupir, et deux grosses larmes coulèrent lentement de ses yeux fermés.

On eût dit qu'il n'avait attendu que ce pardon que Paul venait de lui donner.

Et, dès que le fils de Pierre Gilbert eut cessé de parler, le malheureux s'affaissa dans les bras de ceux qui le soutenaient et alla retomber sur son lit.

Presque aussitôt l'agonie commença.

Tout le monde s'était retiré, à l'exception de M. Gautier, de sa fille et de Paul.

Mais Berthe avait été déjà bien imprudente en quittant sa chambre, et le docteur lui commanda de ne pas rester plus longtemps dans cette pièce banale où le frère de son père allait mourir.

Elle obéit et s'éloigna, appuyée au bras de Paul Didier.

Ils étaient l'un et l'autre bien attristés par la scène à laquelle ils venaient d'assister ; mais au fond de leur cœur l'espoir était revenu ; et, cette fois, il semblait que le bonheur si longtemps rêvé ne pouvait plus leur échapper !

Cependant Caminade s'était éloigné en compagnie de Fontenette et tout en regagnant la ville, ils devisaient sur les événements qui venaient de s'accomplir.

LXXXIII

— Cette fois, dit Caminade quand ils eurent quitté le parc de Lesquifliou, je crois que rien ne s'opposera plus au mariage de M. Paul Didier avec M^{lle} Gautier.

— Il faudra bien s'y résigner, dit le vicomte dont le front se creusa d'un pli soucieux.

— Bah ! il y a toujours des ressources pour un homme de votre rang et de votre fortune.

— C'est vrai.

— Vous voyagerez.

— Excellent dérivatif.

— Et qui sait ? chemin faisant, vous trouverez peut-être une distraction inattendue.

— Quelle distraction ?

— Bon ! vous m'entendez bien !... Quelque jolie fille, parbleu !

— En effet.

— A Paris, et même en province !... Il y en a partout pour consoler les vicomtes et même les simples roturiers.

— Est-ce que M. Caminade en connaîtrait par hasard ?

Caminade se retourna vivement à cette question faite d'un ton singulier.

— Moi, fit-il en remarquant avec surprise que le vicomte souriait finement ; pourquoi monsieur le vicomte me parle-t-il ainsi ?

Fontenette haussa les épaules.

— Eh ! par la raison fort simple, répliqua-t-il que tout à l'heure je pensais que vous alliez vous trouver dans un grand embarras.

— A quel propos ?

— A propos de la mort violente de M. Giral...

— Qu'est-ce que ça peut me faire qu'il soit vivant ou qu'il soit mort ? Croyez-vous, par hasard, que je vais prendre le deuil ?

— Pas vous, sans doute... Et, sur ce point, j'admets votre indifférence ; mais il est d'autres personnes...

Caminade eut un haut-le-corps.

— Bien ! bien j'y suis, dit-il ; n'allez pas plus loin... C'est de Marta que vous voulez parler ?

— Et de qui donc ?

— Vous croyez peut-être que la mort du petit vieux va troubler son existence?...

— Je ne dis pas cela. Mais, si peu attachée qu'elle ait pu être à son amant, le coup ne lui en sera pas moins sensible.

— Vous pouvez avoir raison... Mais je la connais... elle jouera ce soir... comme s'il n'y avait pas eu d'accident... et ça, pour deux motifs excellents.

— Lesquels ?

— D'abord son engagement qui l'y oblige, sous peine d'une indemnité assez forte ; et ensuite, son amour-propre d'artiste.

— Je ne comprends pas... dit Fontenette.

— C'est que vous n'êtes pas de la partie. Voyez-vous... Ce duel a fait du bruit, et tous les jeunes gens qui connaissent ses relations avec le petit vieux voudront voir quelle contenance elle va faire... Ah ! je ne m'inquiète pas, allez... ja recette sera splendide.

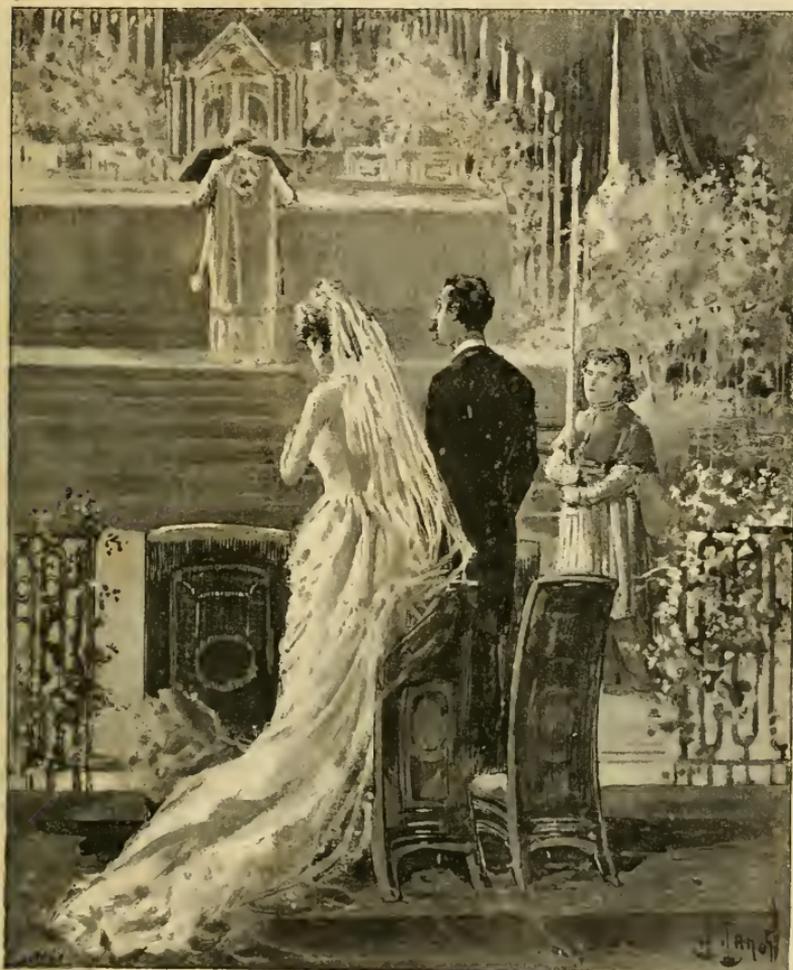
— Pauvre Marta !

— Vous la plaignez ?

— Et n'est-elle pas à plaindre, en effet, d'être contrainte de jouer en de pareilles circonstances ?

— C'est possible ! dit Caminade... mais c'est un moment à passer, et en tous cas, demain, au sortir de cette épreuve, si tant est qu'elle lui soit pénible, elle en sera largement récompensée !

— Récompensée ? demain... ? que voulez-vous dire ?



Paul Didier épousait M^{lle} Berthe Gautier. (P. 984.)

Caminade tira de sa poche une large enveloppe dont il lui mit la suscription sous les yeux.

Le vicomte lut :

« M^{lle} Marta, premier sujet de la troupe Caminade. »

— C'est une lettre de Giral? interrogea le vicomte.

— Précisément, répondit Caminade.

— Elle contient peut-être les adieux du malheureux.

— Elle contient ça, en effet, mais heureusement pour Marta, elle contient encore autre chose.

— Quoi donc ?

— Ce que le petit vieux a gagné hier, au café de Bretagne ! c'est-à-dire, qu'il y a là-dedans une trentaine de mille francs — une fortune, quoi ! et ça vous met tout de suite du baume sur une blessure... ça vaut mieux que du diachylum ou du sparadrap — qu'en dites-vous ?

Le vicomte s'inclina en souriant.

C'était la première fois qu'il se trouvait en contact avec un personnage du genre de Caminade, et il prenait un plaisir singulier à entendre cette langue des coulisses dans laquelle l'ex-baryton s'exprimait avec une aisance et une insouciance des conventions sociales qui ne manquaient ni de piquant ni de pittoresque.

D'ailleurs, il était, depuis quelque temps, dans une situation d'esprit qui le rendait particulièrement accessible à des distractions de ce genre.

Quand il avait aimé M^{me} Gautier, il n'avait eu d'autre idée que d'en faire sa femme.

La fortune du banquier, son honorabilité, n'admettaient pas une hésitation, et l'amour du jeune gentilhomme aidant, il ne s'était point autrement préoccupé d'entrer dans une famille dont l'origine ne remontait pas aux croisades.

Il lui suffisait qu'elle fût honorable, et il ne chercha pas plus loin.

C'est ainsi que beaucoup raisonnent aujourd'hui, et ils ont raison.

Le vicomte eût donc épousé Berthe, avec bonheur, si elle eût été libre au moment où il avait demandé sa main : le refus qu'il éprouva lui communiqua plus que du dépit ; presque du chagrin.

Et quand survint la rupture de Berthe avec le fils de Pierre Gilbert, un instant l'espoir lui revint, et il crut que la chance allait décidément le favoriser.

Mais on sait comment il fut encore une fois déçu.

Cependant, chose singulière, quand le rapprochement eut lieu, et vint de nouveau détruire ses espérances, il ne s'en sentit pas atteint comme il s'y attendait.

Cette fois, en effet, il s'était produit une chose grave.

Après Pierre Gilbert accusé de vol, et reconnu innocent, survenait un autre personnage, le vrai coupable, le voleur ! et celui-là s'appelait Giral, et était le propre frère de M. Gautier.

On n'en sortait pas !

Le jeune gentilhomme, habitué à voir droit dans toutes les affaires où il était question de loyauté et d'honneur, trouvait que la situation n'était pas précisément pure !

Certes, il n'eût jamais songé à faire peser une responsabilité quelconque sur M^{lle} Gautier ; il lui portait toujours le même respect que lorsqu'il avait demandé sa main, et il eût fait un mauvais parti à celui qui eût été assez mal avisé pour mal parler d'elle.

Mais enfin, au fond du cœur, il n'était pas précisément fâché du tour qu'avaient pris les événements, et il éprouvait un véritable frisson d'épouvante en songeant qu'il eût pu se trouver, à cette heure, le neveu par alliance d'un homme qui avait volé la caisse de son frère.

Il pensait que tout est bien qui finit bien.

Aussi, depuis quelques semaines déjà, s'était-il peu à peu détaché de cet amour qui l'avait un moment si fort absorbé, et s'il ne cherchait pas encore de distractions, c'est qu'il attendait qu'elles vissent le trouver.

Elles n'y manquèrent pas.

L'avant-veille, il avait vu M^{lle} Marta, l'étoile de la troupe de Caminade, et il avait été charmé de sa beauté, de sa grâce et même de son talent.

Marta n'était pas une cabotine ordinaire.

Seulement, elle était en puissance d'amant, et le petit vieux la gardait avec d'autant plus de jalousie, qu'il sentait bien que son règne tirait à sa fin.

Mais personne ne se doutait, certes, que le dénouement fût si proche.

Sans s'en réjouir, Fontenette l'avait salué comme une première faveur du hasard.

Il en voyait une seconde dans sa rencontre avec Caminade ; et voilà pourquoi il prenait un si vif plaisir à l'écouter et à lui donner la réplique.

— J'admets, dit-il au bout de quelques secondes, que M^{lle} Marta ne reste pas insensible à ce dernier souvenir de son amant, mais, quoi que vous en disiez, je pense qu'elle ne sera pas fâchée de quitter Morlaix.

— Ça, c'est bien possible.

— Quand comptez-vous partir ?

— Demain, après la représentation.

— Et vous allez ?

— A Saint-Brieuc.

Fontenette fit un mouvement.

— Ah ! pardieu, dit-il, voilà qui est drôle !

— Quoi donc ? interrogea l'ex-baryton.

— Une coïncidence.

— Vraiment ?

— On n'y croirait pas.

Caminade cligna de l'œil.

— Détrompez-vous, monsieur le vicomte, répondit-il gaiement, car, moi, je crois avoir deviné.

— Ce serait trop fort!

— Pas si fort que ça. Gageons que, vous aussi, vous allez à Saint-Brieuc?

— C'est cela.

— Et que vous y devez rester trois jours, juste le temps de donner nos deux représentations.

— Vous êtes devin, monsieur Caminade.

Caminade ébaucha une moue ironique.

— Pas tant que ça, répliqua-t-il; seulement on connaît les hommes — et même les vicomtes.

— Eh bien! dit Fontenette, pendant que vous y êtes, tirez-moi mon horoscope complet.

— Que voulez-vous savoir?

— Si je serai heureux.

Caminade se redressa avec importance.

— Vous êtes jeune, monsieur le vicomte, dit-il d'un ton légèrement emphatique, vous êtes bien fait de votre personne; les fées vous ont comblé de leurs dons les plus enviés; de sorte que, pour trouver une prima dona qui résiste à de pareils avantages, il faudrait la commander exprès, et, jusqu'à présent, je ne sais pas où on les fabrique.

— Alors, vous croyez que je puis espérer! dit Fontenette en riant.

— Mon art me permet de vous l'assurer!

Ils rentrèrent en ville; ils se séparèrent.

— Donc, sans adieu! fit Caminade au moment de s'éloigner.

— Nous nous reverrons, à Saint-Brieuc, répondit Fontenette; et j'irai prendre de vos nouvelles au théâtre.

— A bientôt, alors.

— A bientôt!...

Ce qu'il advint à la suite de cet entretien, le lecteur le devine sans peine, et nous pourrions ajouter à ce récit un chapitre que nous intitulerions : *les amours d'un vicomte et d'une étoile*.

Mais à quoi bon?

Ce chapitre a été souvent écrit, et ce que nous aurions à dire ne vaudrait pas ce qui a été raconté bien des fois.

Nous préférons revenir, en finissant, aux deux héros de notre histoire.

Ce qui nous reste à écrire est d'ailleurs des plus simples, et quelques lignes suffiraient.

Toutefois, le dénouement ne vint pas précisément tout seul, et un incident se produisit qui jeta Paul Didier dans des perplexités inattendues.

Il pensait bien que tout était fini, et l'on put croire un moment que tout allait être remis en question.

Voici dans quelles circonstances.

L'enterrement du malheureux Giral avait eu lieu, au lendemain même de son décès, et le clergé breton, malgré son entêtement et son intolérance traditionnels, avait cependant consenti à ce que le corps reposât en *terre sainte*. Peu de personnes l'avaient suivi jusqu'à sa dernière demeure.

Il n'est pas besoin de dire que Berthe n'y assistait pas.

Depuis la veille la comtesse de Presles était venue la chercher, et elle l'avait recueillie dans son château qui n'était, du reste, qu'à une petite distance de Lesquiffiou.

Berthe devait rester là quelques semaines, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'un temps moral se fût écoulé pour lui permettre d'épouser Paul Didier.

C'était désormais chose arrêtée ; mais M. Gautier avait demandé que l'on remit cette cérémonie jusqu'au jour où le procès de Pierre Gilbert serait terminé, et où la réhabilitation serait complète.

M. Gautier avait résolu de se rendre lui même à Montpellier, et d'apporter à la justice toutes les pièces, tous les documents qui établissaient manifestement l'innocence du condamné.

Paul Didier devait l'y accompagner, et c'est à leur retour seulement qu'il devait être sérieusement question de mariage.

Paul s'était repris de nouveau à l'espoir d'un bonheur prochain.

Quel événement pouvait, désormais, mettre obstacle à ces projets où il se complaisait ?

Aussi, c'est le cœur léger, l'esprit bercé des plus douces illusions, qu'il vint faire ses adieux à Berthe, la veille même de son départ.

M^{me} de Presles s'était retirée discrètement ; les deux amants se trouvaient seuls ; ils purent causer tout à leur aise.

Chose bizarre ! dès les premières paroles, Paul se sentit froid au cœur.

Il lui semblait que Berthe n'était plus la même !

A peine osait-elle lever les yeux sur Paul ; un voile de tristesse assombrissait son front : elle pâlisait et rougissait vingt fois en une minute.

Que se passait-il dans son cœur?... Il n'y comprenait rien.

— Berthe, lui disait-il, demain, je vais partir... avec votre père — nous serons un mois absent, et quand je reviendrai vous serez ma femme ! ma femme... ah ! si vous saviez quelle ivresse me pénètre à cette pensée ! Et vous Berthe, ma Berthe bien-aimée, ne voulez-vous pas me dire que vous aussi vous serez heureuse ?

— Oui, bien heureuse, répondit M^{me} Gautier d'une voix presque défaillante.

Paul serra ses deux mains, et elle répondit par une pression si faible que c'est à peine s'il la sentit.

Un nuage passa sur ses yeux.

— Pendant ce mois qui va me paraître bien long, reprit-il aussitôt, vous ne permettrez de vous écrire ?

— Oui, souvent.

— Et vous me répondrez ?

— Je vous le promets.

— Au moins, avant que je m'loi, ne, dites-moi, Berthe, vous n'avez rien qui vous inquiète ?

— Moi ! et quel sujet aurais-je de m'inquiéter, pourquoi me demandez-vous cela ?

— C'est que vous êtes si triste aujourd'hui !

— Cela ne dépend pas de moi, je vous jure

— Qu'avez-vous ?

— Je ne sais pas.

— Je ne vous ai jamais vue ainsi.

— Et moi, Paul, je n'ai jamais éprouvé rien de pareil à ce que je ressens.

— Voilà que vous m'effrayez.

— Vous avez tort ! Cela passera, nous serons heureux, mon ami, et Dieu nous doit bien cela, après les épreuves que nous venons de traverser.

Quand Paul Didier quitta Berthe, comme il descendait du premier étage, il rencontra au bas de l'escalier M^{me} de Presles qui l'attendait.

Elle lui tendit la main.

— Eh bien, lui dit-elle, vous avez vu Berthe, comment l'avez-vous trouvée ?

Paul hésita une seconde ; mais il était trop soucieux pour faire mystère de ses inquiétudes.

— Je serai franc avec vous qui êtes sa meilleure amie, répondit-il, et je vous avoue que je suis très troublé de l'entretien que je viens d'avoir avec Berthe.

— Que s'est-il passé ?

— Rien, pour ainsi dire ; mais moi qui l'aime tant et qui la connais si bien, son attitude, sa réserve m'ont frappé.

M^{me} de Presles eut un air mystérieux.

— Les événements qui viennent de s'accomplir, dit-elle, ont profondément touché la chère enfant, et il n'y a rien d'étonnant à ce que son esprit en ait été un peu ébranlé ; mais son cœur n'a pas changé pour cela, il est encore, et tout entier, à vous.

— Alors, pourquoi cette réserve?

— Elle vous l'expliquera elle-même.

— Pourquoi ne s'en est-elle pas expliquée tout de suite?

La vicomtesse eut un fin sourire.

— Vous allez partir, répondit-elle, — et pendant votre absence, je ne la quitterai pas. — Fiez-vous à moi, et, à votre retour, vous la trouverez comme vous la désirez, — surtout, écrivez-lui souvent.

— Et que lui dirai-je? puisque j'ignore de quels sentiments étranges elle est agitée.

— Écrivez-lui que vous l'aimez! Elle le sait déjà, et vous le lui avez dit, mais cela lui fera plaisir que vous le lui répétiez.

Paul Didier sera avec effusion les mains de M^{me} de Presles, la remercia d'un ton profondément ému, il s'éloigna un *peu rassuré*, mais toujours fort intrigué et perplexe.

Un mois se passa à la suite de ces incidents, et quand il fut écoulé, Pierre Gilbert avait été solennellement réhabilité.

Paul Didier s'empressa de revenir à Morlaix.

Pendant ce mois, il avait reçu plusieurs lettres de Berthe, et il y avait relevé avec bonheur les témoignages d'un amour que la charmante enfant ne cherchait pas à dissimuler.

Toutefois, de loin en loin, il y trouvait encore l'expression d'un embarras persistant dont il n'avait pu démêler la cause.

Berthe, évidemment, avait un secret — des scrupules, peut-être — qu'elle n'osait lui confier.

Qu'est-ce que cela pouvait être?

Une voiture attendait à la gare, quand il arriva.

Un valet de pied, à la livrée de la comtesse, vint à lui dès qu'il eut sauté sur le quai, et lui dit qu'il était chargé par sa maîtresse de le conduire au château.

Paul monta rapidement dans la calèche, qui partit au grand trot.

Vingt minutes après il arrivait à Lesquiffiou.

Et, dès qu'il eut monté le premier étage, une porte s'ouvrit devant lui.

Berthe était sur le seuil

Il poussa un cri, enivré, et courut la prendre dans ses bras.

— Berthe! ô Berthe! s'écria-t-il en la couvrant de baisers fous, vous c'est bien vous!

— Paul! Paul! balbutia Berthe en s'abandonnant.

Et, pendant quelques secondes, ce fut un doux murmure de cris d'ivresse, et de baisers donnés et rendus.

— Ah! maintenant, dit Paul avec un geste de triomphe, qui donc oserait vous arracher de mes bras? Berthe! ma Berthe adorée; dites, dites-moi bien que vous m'aimez, et que vous serez heureuse d'être ma femme!

Mais tout à coup Berthe devint grave, et sur son front pur passa un dernier voile de mélancolie qui disparut presque aussitôt.

— Heureuse! oui, je la suis, répondit-elle, et ce bonheur, ne le compromettons jamais, car il a été bien près de nous échapper.

— Qu'était-ce donc? auriez-vous douté de mon amour?

— Non, mon ami! ce n'est pas cela, et pourtant...

— Dites, ne me cachez rien!...

Berthe appuya sa tête sur sa poitrine et confondit ses regards dans les siens.

— Ce qui s'est passé est étrange, dit-elle comme en un rêve; moi qui vous aimais tant, j'avais été ingrate, et cruelle envers vous, et je vous avais répudié, faisant peser sur vous la responsabilité d'un crime commis par un des miens! Vous, cependant, vous avez généreusement oublié ce que j'avais fait, et quand le déshonneur est venu de moi, vous n'avez cessé ni de me protéger, ni de m'aimer. Eh bien, c'est cela — comment dire — c'est le remords qui m'a troublée et un moment, je me suis dit que je ne devais pas accepter un dévouement que vous regretteriez peut-être un jour!

— Mais vous n'y croyez plus, jamais une telle pensée ne vous reviendra.

— Je l'espère, au moins, car j'en ai bien souffert.

— Et puis, je vous aimerai tant, moi! le passé où nous avons souffert sera effacé à jamais, et nous nous réfugierons dans un avenir de bonheur que rien ne pourra plus menacer. C'est là ce que tu veux aussi, n'est-ce pas, Berthe! ma Berthe bien-aimée, réponds, m'entends-tu?

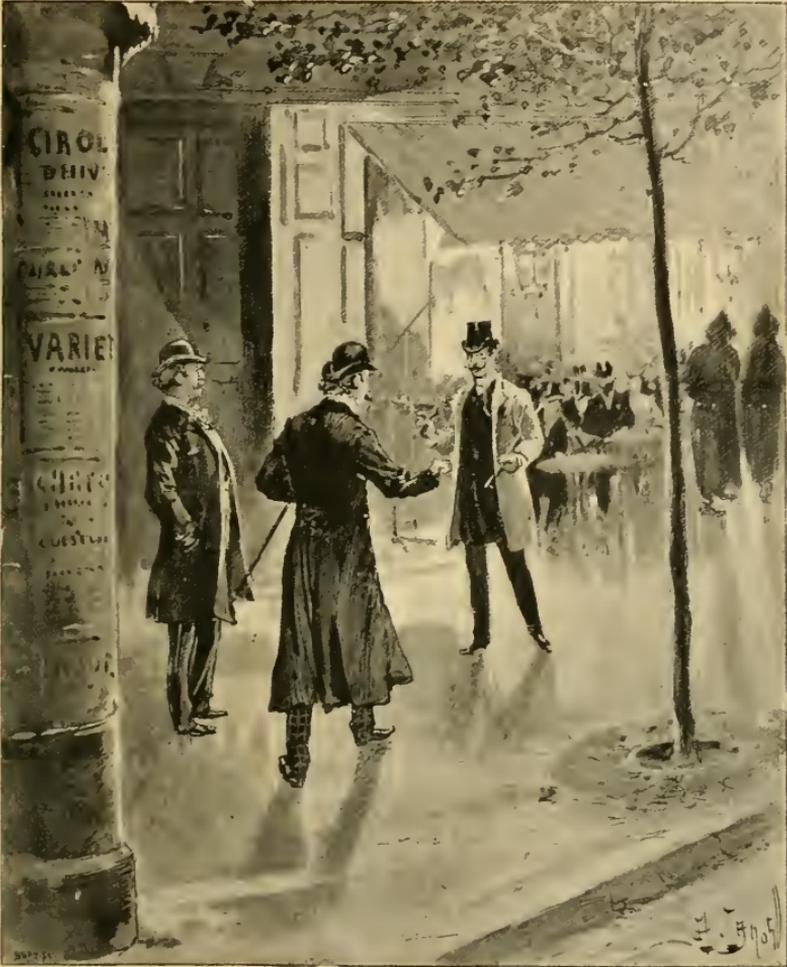
Berthe ne répondit pas, mais elle eut comme un frisson qui secoua ses épaules et ses lèvres ne se détournèrent pas quand celles de Paul vinrent les effleurer.

A quelques mois de là, Paul Didier épousait M^{lle} Berthe Gautier, et, au lendemain du mariage, ils parlaient tous les deux pour l'Italie.

Quand ils revinrent, M. Gautier était fort malade: il ne devait pas survivre à tant d'émotions, et un an ne s'était pas écoulé, qu'il mourait dans les bras de sa fille.

Cette mort fut un coup cruel pour Berthe. Mais Dieu lui réservait une bien douce consolation, car, peu de temps après, elle donnait le jour au plus beau bébé du monde.

Il semblerait que notre récit dût finir ici, mais l'histoire ne serait pas



Caminade! fit-il, en revenant vers l'ex-baryton. (P. 989.)

complète, si nous néglignons de mentionner l'aventure dramatique qui en est le dénouement.

C'est en quelque sorte l'épilogue de la *Fille des Camelots*, et nous ne pouvons passer sous silence la triste part qu'y a prise un des personnages les plus sympathiques de ce récit.

ÉPILOGUE

1

Près de deux années s'étaient écoulées, depuis que Camuade avait quitté Morlaix, pour reprendre le cours de ses tournées dramatiques.

Il n'y avait réussi que médiocrement.

Au bout de dix mois, il était rentré à Paris, très fatigué, et n'ayant réalisé que quelques modestes économies, là où il avait espéré rencontrer la fortune.

Mais il était philosophe, ne se laissait pas facilement abattre, et savait d'ailleurs se contenter de très peu.

A peine rentré à Paris, dès qu'il eut mis le pied sur l'asphalte des boulevards, il se remit à l'œuvre, et battit le pavé à la recherche d'une nouvelle position sociale.

Ce n'était pas commode, et comme il le dit lui-même, il revit alors cette belle maîtresse de ses années de jeunesse... la misère.

Il vivait très mal, et avec Langlumé ou Lagardère qui était plus pratique et plus économe, il passa une année sans trop souffrir.

Et puis il n'avait jamais désespéré.

Il comptait sur le hasard qui l'avait plus d'une fois sauvé de passes difficiles, et ne négligeait rien pour aider au retour de la veine.

Deux années cependant s'étaient écoulées, sans que rien se fût présenté.

Ses faibles économies étaient épuisées; il vivait sur celles de Langlumé et souvent dans leurs causeries du soir, les deux copains se demandaient avec appréhension, ce qu'ils deviendraient quand ils toucheraient au fond de leur bourse!

Et ils allaient y toucher.

On avait bien proposé plusieurs affaires à l'ex-baryton; mais aucune ne lui avait paru acceptable.

Une seule se présentait dans des conditions qui l'avait particulièrement séduit; et il y pensait bien souvent.

Il s'agissait d'une entreprise considérable, qui consistait à aller donner, avec une troupe de choix, des représentations d'opérettes dans les principales villes d'Europe et d'Amérique.

Quelle chose, comme le tour de la moitié du monde

C'était tentant, et Caminade y rêvait toutes les nuits...

C'eût été le couronnement de sa carrière, et presque certainement, la fortune.

Mais, selon ses propres expressions, il y avait un cheveu...

L'industriel qui avait eu l'idée de cette tournée exceptionnelle, ne voulait confier la direction de l'entreprise qu'à un homme qui mettrait lui-même, une certaine somme dans l'affaire.

Il était question de quelque chose comme trente mille francs.

Caminade n'en avait pas le premier sou.

Il fallait donc y renoncer... et vrai, c'était dommage!

C'était là le sujet habituel de la conversation des deux amis, et pendant un long mois, ils ne parlèrent pas d'autre chose.

Mais trente mille francs... où les trouver, à qui aller les demander?

Ils en étaient là, et ils devenaient plus perplexes à mesure que les jours passaient, sans leur apporter le moindre espoir.

Un soir, les deux amis étaient assis en face l'un de l'autre, à une table de la modeste crèmerie, où ils prenaient leurs repas.

Caminade était soucieux : un pli sombre creusait le front de Langlumé.

L'un et l'autre gardaient le silence.

Enfin, Langlumé releva la tête.

— Tout ça, dit-il, vois-tu, ce n'est pas une position... il faut en sortir.

— Et comment? fit Caminade, en regardant l'ex-choriste.

— Quand nous resterons là, à nous croiser les bras, crois-tu que ça avancera nos affaires.

— As-tu une idée?

— Parbleu.

— Que feras-tu?

— J'ai été maçon et je m'y remettrai.

— Toi! allons donc, tu es trop vieux.

— Bah! quand on a deux bras, et le cœur solide, on peut toujours gagner sa vie... on me payera peu, mais, en nous serrant le ventre, nous vivrons tous les deux, tant bien que mal.

— Bon Langlumé.

Ce dernier haussa les épaules.

— Tu verras, dit-il; cela te donnera le temps de chercher, et d'ailleurs, tu n'as pas autre chose à me proposer.

— Qui sait! fit Caminade.

— Aurais-tu du nouveau?

— Peut-être.

— Eh! que ne le disais-tu tout de suite... explique toi, et ne me fais pas anguir.

Caminade s'accouda sur la table.

— Ecoute, dit-il, il y a une heure, j'ai vu Dubochard.

— Le bailleur de fonds de l'entreprise?

— Lui-même.

— Que t'a-t-il dit?

— Rien de bon... il m'a demandé si j'étais prêt à verser les trente mille francs, et comme je lui ai répondu que je n'en avais pas le premier liard, il m'a déclaré qu'il ne pouvait attendre plus longtemps, et qu'il me donnait jusqu'à demain, midi, pour dernier délai... Après quoi, il romprait toute négociation avec moi, et verrait à s'adresser ailleurs.

— Eh bien, alors ! fit Langlumé ; c'est fini.

— A peu près.

— Qu'espères-tu encore ?

— On ne sait pas...

Langlumé eut un geste accablé... L'obstination de Caminade dans son rêve était bien près de lui apparaître comme un symptôme de ramollissement.

Toutefois, il ne voulut pas le brusquer.

— Allons, soit ! dit-il, après tout, c'est une nuit à passer, et demain, il fera jour... t'en viens-tu ?

Il s'était levé ; Caminade imita son exemple.

Et ils gagnèrent le boulevard.

Il faisait une soirée douce, invitant à la rêverie ; les deux amis se mirent à marcher chacun suivant son idée.

De temps à autre, Caminade s'arrêtait, et levait les yeux au ciel.

— Ah ! si j'avais les trente mille francs que demande Dubochard, disait-il, avec enthousiasme, ce serait la fortune ! Et puis, parcourir le monde, l'Europe, l'Afrique, l'Amérique... l'Amérique surtout... le pays des dollars !... Moi, qui aime tant les voyages... Comprends-tu ?

— Ça, c'est ta marotte... répartit Langlumé. Mais il faut avoir le sac, et tu ne l'as pas plus que moi ! Encore si Séraphita vivait. C'était une débrouillarde, et peut-être, qu'elle nous aurait trouvé ça... dans la dèche où nous voilà.

Caminade remua tristement la tête.

— Tu as raison... répondit-il... tu es un sage, toi, et tu ne t'emballer jamais ! Et pourtant !

— Oui, tu rêves toujours de gagner le gros lot, et tu as oublié de prendre un billet.

— Je ne sais quel espoir obstiné survit à toutes les dégringolades, et il me semble...

Il n'acheva pas...

Un homme venait de les croiser sur le boulevard.

Caminade jeta un cri qui le fit se retourner.

Et à son tour il poussa une exclamation de surprise.

— Caminade ! fit-il, en revenant vers l'ex-baryton.

— Monsieur Horace ! fit ce dernier, en serrant la main qu'on lui tendait.

C'était Horace, en effet... et l'un et l'autre paraissaient également enchantés de se revoir.

Il y avait si longtemps qu'ils ne s'étaient rencontrés, et ils avaient tant de souvenirs communs où ils aimaient à retrouver l'émotion des jours heureux où ils s'étaient connus.

Horace surtout parut ravi de ce hasard qui le mettait en présence de l'ami de la Cagnotte...

Il avait tant aimé la petite artiste ! Pendant plusieurs années, ils avaient vécu, l'un près de l'autre, enivrés et charmés.

Horace ne l'avait jamais oubliée, et il l'avait aimée longtemps après la séparation.

Car ce roman de leurs amours avait fini comme presque tout finit en ce monde...

Un jour, la Cagnotte, s'était toquée pour un de ses camarades de théâtre, un triste et lamentable cabotin.

Et elle avait disparu avec lui.

Où étaient-ils allés tous les deux ?

Horace n'en avait plus entendu parler, mais il y pensait encore quelquefois.

La rencontre de Caminade lui rappela brusquement tout le passé.

Il avait toujours éprouvé une très vive sympathie pour l'ex-baryton.

Il savait que c'était une nature honnête, quoique dévoyée, et il n'avait pu oublier comment il s'était comporté, lorsqu'il était devenu directeur du théâtre de Beaumarchais.

Horace l'avait alors commandité pour une somme assez considérable, et Caminade lui avait rendu fidèlement la somme avancée.

Il était cependant bien gêné à cette époque ; mais il n'avait pas hésité à remplir rigoureusement l'engagement d'honneur qu'il avait pris.

Ceci est assez rare pour qu'il lui en fût tenu compte, et ce trait avait encore augmenté la sympathie que Horace lui portait.

— Pardieu ! dit ce dernier, cela me fait bien plaisir de te revoir.

— Et à moi donc ! répartit Caminade.

— Il y a si longtemps que je ne t'ai vu... qu'es-tu devenu ?

— J'ai bouloté.

— Es-tu content des affaires ?

— Peuh !

— Enfin, que fais-tu ?

— Toujours le même métier qui consiste à tirer le diable par la queue, et à la fin, ça devient monotome.

— Pourquoi n'es-tu pas venu me voir ?

— Oh ! vous savez... il ne faut pas importuner ses amis... et vous avez bien voulu quelquefois me permettre de croire que j'étais des vôtres.

Horace eut un geste bienveillant.

— Tu as raison, mon cher Caminade, dit-il ; tu as été mêlé à une aventure de ma vie qui m'a autrefois fortement ému, et j'en garde toujours le souvenir... J'y pense souvent, et même... c'est bizarre.

— Quoi donc ?

— Il y a huit jours à peine... je parlais de toi.

— Avec qui ?

Un pli creusa le front d'Horace.

— Avec la comtesse de Presles... répondit-il gravement.

— Raymonde ! dit Caminade avec un cri.

Horace fit un geste affirmatif.

— Oui... ajouta-t-il ; j'arrive du château de Longueville... la comtesse s'y trouvait en compagnie d'une de ses amies, M^{me} Berthe Didier... et il a été question de Caminade.

— A quel propos ?

— A propos de ta dernière tournée.

— C'est vrai !... J'ai donné quelques représentations à Morlaix... où la comtesse était venue passer quelque temps.

— Elle n'a pas oublié le dévouement que tu lui as témoigné autrefois, et elle t'en garde une vive reconnaissance.

— Pauvre Raymonde ! soupira Caminade ; vous ne sauriez croire à quel point je suis heureux d'apprendre qu'elle se souvient encore.

— En doutais-tu ?

— Non... Mais vous savez... de mon passé, moi, je ne conserve qu'un souvenir.

— Nicette !

— Nicette, oui... le reste, je m'en fiche comme d'une guigne... mais elle, j'y pense toujours...

— La comtesse aime également à parler de ce passé avec les personnes qui ont connu la *Fille des Camelots*...

— Ah ! Brunette ! dit Caminade, avec une vive lueur dans les yeux ; chère petite... comme j'aurais voulu la revoir... comme je me suis tenu à quatre, pour ne pas aller la trouver.

— Tu as bien fait de ne pas céder à ton envie.

— Je le sais bien... mais tout de même, je ne mourrai pas sans l'avoir vue.

— Songes-tu donc à mourir? dit Horace, avec une pointe de gaieté.

— Pour ce qui est de ça, bien sûr que non... mais je songe à entreprendre un grand voyage.

— Une tournée?

— Précisément.

— Où ça?

— Partout.

— Quelle plaisanterie...

— Ce n'en est pas une... je suis en pourparler avec Dubochard.

— Pourquoi faire?

— Pour aller en Amérique, après avoir parcouru l'Europe.

— Diable!

— Vous comprenez... C'est un voyage de deux ans! et quand on part, on ne sait jamais si on reviendra.

— Enfin tu es décidé.

— Moi, oui; mais c'est Dubochard qui ne l'est pas.

— Pourquoi?

— Parce qu'il y a un retard.

— Que veux-tu dire?

Caminade haussa les épaules.

— C'est cependant bien simple, répliqua-t-il; l'affaire est importante; Dubochard y engage de gros capitaux, et il tient à avoir une garantie.

— Que tu ne peux lui fournir?

— Dame!... trente mille francs, ça ne se trouve pas sous le pied d'un baryton.

Horace se prit à sourire.

— Je comprends, dit-il; quand dois-tu partir?

— Dans un mois... mais il faut que je rende réponse à Dubochard pour demain midi.

— Et si tu manques cette affaire... que feras-tu?

Caminade eut un geste insouciant.

— Eh! donc; ce que j'ai fait jusqu'à présent... un peu plus, un peu moins de misère; on n'y regarde pas de si près.

— Cependant, à ton âge... il est bien temps que tu te reposes.

— Je ne demanderais pas mieux.

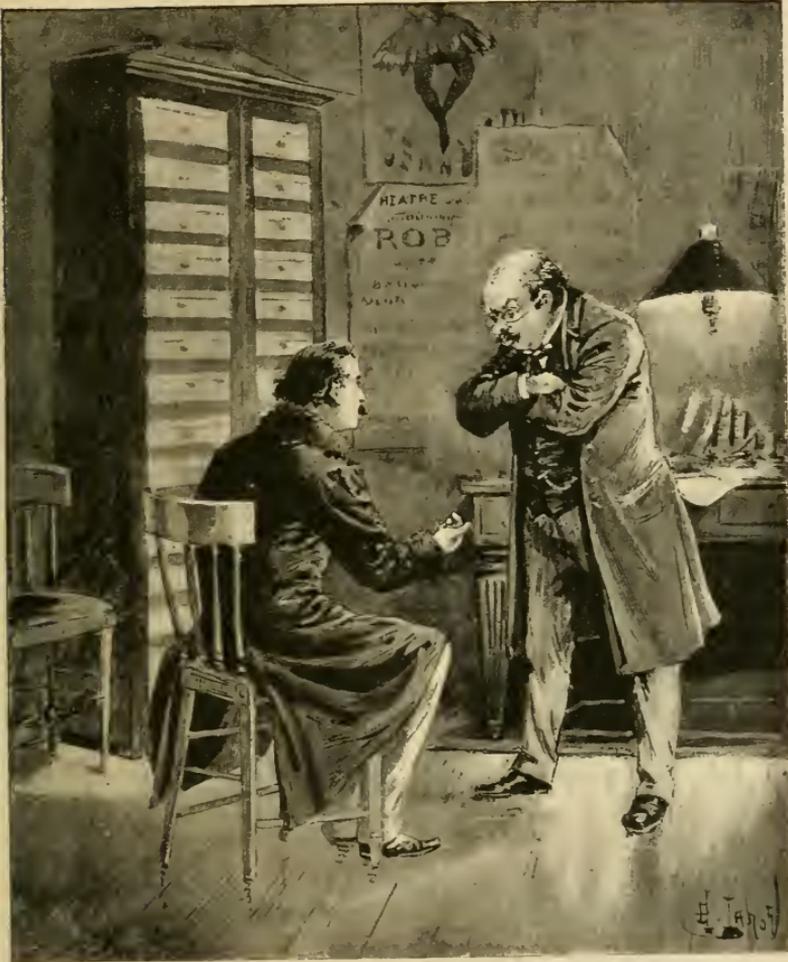
— Peut-être qu'avec de Presles et la comtesse, nous te trouverions quelque chose; veux-tu que je leur en parle?

— Oh! pour ça, non, interrompit vivement Caminade; chère Raymonde; il ne faut pas qu'elle sache jamais... j'ai trop attendu... maintenant, c'est trop tard.

- Mais si tu pars.
- C'est impossible.
- Enfin, si l'affaire s'arrangeait avec Dubochard.
- Ah! ça, ce serait différent, et avant de m'éloigner, je ne dis pas que je ne pousserais pas jusqu'à Longueville.
- Et si tu y vas, tu verras avec quel soin, quel amour!... on entretient là-bas, la tombe de ta chère Nicette...
- Caminade passa sa main rapide sur son front.
- Bah! c'est un rêve, dit-il; le mieux est de n'y pas penser...
- Où demeures-tu? interrogea Horace.
- Boulevard de Strasbourg, hôtel Brady; la porte à côté de celle de Dubochard.
- Et tu rentres chez toi?
- Je n'ai rien de mieux à faire.
- Eh bien... voici ma carte, et mon adresse... je te quitte; j'ai rendez-vous ce soir, avec de Presles...
- Le comte?
- Lui-même.
- Il est à Paris!
- Depuis deux jours... pour affaires; il vient de se rendre acquéreur d'une ferme importante qui touche au château de Longueville; et il avait besoin de s'entendre avec son banquier... je lui parlerai de toi... à bientôt.
- A bientôt, monsieur Horace, répondit Caminade... et soyez sûr que je suis bien heureux de vous avoir serré les mains.
- Ils se quittèrent sur ces mots, et chacun tira de son côté.
- Jusque-là, Langlumé avait suivi les deux interlocuteurs, sans se mêler à leur conversation, et quand Horace eut disparu, il continua de marcher avec son copain, sans préférer la moindre parole.
- Cela dura cinq minutes environ au bout desquelles, l'ex choriste s'arrêta tout à coup en relevant la tête :

ii

- Et allez donc! dit-il, en même temps, d'un ton moitié goguenard, et moitié sérieux; cette fois je crois que l'affaire est dans le sac.
- Caminade regarda curieusement son compagnon.
- Qu'entends-tu par ces paroles, riposta-t-il vivement; et de quelle affaire s'agit-il?
- Ne fais pas la bête...



Est-ce que par hasard, tu prétendrais faire poser bibi!... (P. 1000.)

— Enfin, explique-toi.

— Puisque tu le veux, j'y adhère; mais c'est bien pour te faire plaisir! Quand je prétends que l'affaire est dans le sac, je veux dire que demain, Dubochard recevra les trente mille balles qu'il demande.

— Deviens-tu fou?

— Deviens-tu idiot, toi-même...et ne comprends-tu plus ce que parler veut dire?

— Alors, tu crois...

— Je crois que M. Horace qui est riche, est disposé à te servir de caution, et Dubochard n'en aura pas eu souvent d'aussi solide.

— Ah! si tu disais vrai! balbutia Caminade, comme en un rêve, ce serait la fortune.

— Peut-être... en tout cas, ce serait toujours deux années d'assurées...

Caminade ne répondit pas... et continuait de marcher, escomptant d'avance les joies de la vie de directeur qu'il allait mener.

Langlumé le suivait un peu troublé lui-même par les mêmes perspectives.

Tout à coup, il poussa un cri d'étonnement, il prit le bras de Caminade.

Ce dernier l'interrogea du regard.

— Eh bien... de quoi! fit-il: qu'est-ce qu'il te prend?

— Là! à l'instant, répondit Langlumé; je viens de voir passer...

— Qui ça?

— Un ancien copain...

— Lequel?

— Lambert...

— Tu en es sûr?

— Quoi donc?

— Il nous aurait parlé.

— C'est selon... il a peut-être des raisons, pour ne pas être vu.

— A cause?

— Avec lui, on ne sait jamais.

— Mais il a disparu.

— Pas assez vite, pour que je ne l'aie pas vu entrer là.

Et Langlumé désigna un de ces établissements interlopes qui pullulent aujourd'hui dans Paris, et qui sont bien connus sous l'appellation de *brasseries à femmes*.

L'ex-choriste ajouta :

— Si du reste, tu désires t'en assurer, je puis t'y offrir un bock... C'est encore dans mes moyens...

— J'avoue que je ne serais pas fâché...

— Eh bien, entrons.

La brasserie donnait de plain-pied sur le boulevard — mais la façade était fermée par des vitres en tessons de bouteilles qui ne permettaient pas de voir ce qui se passait à l'intérieur.

Seulement, on voyait des bees de gaz brûler qui faisaient flamber la façade, et attiraient impérieusement le regard des passants.

Langlumé poussa la porte, et pénétra suivi de son compagnon, dans la salle commune.

La salle n'offrait rien de particulier.

Une dizaine de tables à dessus de chêne, étaient rangées à droite et gauche, occupées par de nombreux clients; et de distance en distance, des comptoirs en zinc étincelant où trônaient quelques jeunes femmes, la poitrine nue. L'œil provoquant, répondant avec effronterie aux lazzis grossiers des consommateurs.

Un pareil tableau n'était pas fait pour intimider Langlumé non plus que Caminade, et ils firent leur entrée, sans même être gênés par la fumée âcre et épaisse qui y régnait.

— Je n'aperçois pas le moindre Lambert, dit Caminade, dès qu'ils eurent fait quelques pas.

— Moi, je l'ai vu tout de suite, répartit Langlumé... n'aie pas l'air, et suis-moi.

Ils continuèrent d'avancer, et peu après, Caminade reconnaissait son ancien copain de tournée.

Il était accoudé au dernier comptoir, et paraissait absorbé dans une conversation des plus intéressantes avec une belle fille de vingt-cinq à trente ans qui était assise en face de lui.

Une belle fille, avec deux yeux noirs, les épaules opulentes, et un sourire vraiment attirant.

Lambert ne voyait qu'elle, et semblait sous l'influence d'une étrange et inexplicable fascination.

La belle fille avait en effet, la voix rude et sèche, et le regard qu'elle lançait parfois à son interlocuteur, empruntait une expression de dureté qui vous donnait presque le frisson.

Langlumé demanda deux bocks, et il alla s'asseoir à une table placée tout près du comptoir.

— Crois-tu qu'il nous ait vus? demanda Caminade à voix basse, en prenant place à ses côtés.

— Plus souvent! répartit l'ex-choriste; il a d'autres chats à foncter; il paraît que le torchon brûle.

— Écoutons, nous le saurons bien.

Et ils prêtèrent l'oreille.

— Ainsi, disait Lambert, continuant la conversation commencée; c'est bien fini alors?

— Oui, c'est fini, répondit la jeune femme; j'en ai assez de te nourrir, et de travailler pour que tu te ballades tout le temps, à rien faire... voilà trop longtemps que ça dure, et je suis bien décidée à chercher autre chose.

— Amanda! interrompit Lambert, avec un grognement de fauve.

— Oh! tu sais! répliqua-t-elle avec une sanglante ironie; il ne faut pas me la faire à la menace!... avec moi, ces manières-là ne prennent pas... je t'ai dit

que je ne voulais plus d'un fainéant, et c'est à toi de te retourner... Dieu merci, ce n'est pas les amants qui me manqueront quand je voudrai ; et le grand Poulard n'attend qu'un signe !

Les ongles de Lambert grincèrent sur le comptoir.

— Ah ! ne me parle pas de celui-là ! grommela-t-il les dents serrées ; vois-tu... tu me ferais faire un malheur.

— Des bêtises !...

— Je lui mangerai le nez à ton Poulard...

— Il en tomberait deux comme toi.

— Tais-toi !

— Crois-tu me faire peur !... Si j'ai envie de lui, après tout, est-ce que je ne suis pas libre, et qui m'en empêcherait?... qui oserait... ?

La pauvre femme s'arrêta court.

Une lueur sinistre avait tout à coup traversé le regard de Lambert... il avait plongé sa main frémissante dans la poche de son paletot, et le manche d'un couteau venait de luire entre ses doigts nerveux.

Elle pâlit.

Mais ce fut rapide comme l'éclair.

Presque aussitôt, Lambert revenu à lui, repoussa vivement le poignard, et prit sa tête dans ses deux mains affolées.

Amanda recouvra aussitôt tout son sang-froid.

— Décidément, tu es malade, reprit-elle d'un ton moins dur ; il faut soigner ça.

Lambert secoua le front, comme s'il eût voulu chasser les mauvaises pensées qui l'assaillaient.

— Malade ! oui, peut être bien, répondit-il ; mais, vois-tu ; il ne faut pas jouer avec ça !

— Tu es un grand enfant ! tu te montes tout de suite, et tu ne veux pas comprendre la raison.

— Pourquoi me dis-tu que c'est fini ?

— Je l'ai dit, et je le répète... parce ça ne peut pas durer, cette vie-là...

Mais j'aime encore mieux toi qu'un autre, et si tu veux te mettre à travailler...

Lambert se releva comme transfiguré.

— Dis-tu vrai ? s'écria-t-il avec force.

— Est-ce que j'ai jamais menti ?

— Eh bien, alors ; je ne te demande que quelques jours.

— Que veux-tu faire ?

— Qu'est-ce que ça te fait ?

— Cependant...

— Et si dans quelques jours je t'apporte de bons billets de mille...

— Où les prendras-tu?...

Lambert eut un hideux sourire.

— Ça, répliqua-t-il ; ça ne regarde que moi... il suffit que je sache où les trouver.

Amanda fit un geste insouciant qui voulait dire : au fait, il a raison, et ça m'est bien égal.

— Mais tu ne verras pas le Poulard... dit Lambert avec un dernier froncement de sourcils.

— Je te le promets.

— Eh bien... à la bonne heure... et dans huit jours, au plus, tu verras comme je tiens ma parole...

Et il quitta le comptoir.

Mais comme il allait s'éloigner, il aperçut Caminade et Langlumé qu'il n'avait pas jusque-là remarqués.

Il eut un mouvement de contrariété, qu'il réprima presque aussitôt.

— Tiens! c'est donc vous... dit-il, en s'approchant de la table; est-ce qu'il y a longtemps que vous êtes là?

— Un quart d'heure à peu près, répondit Caminade,

— Et vous ne m'avez rien dit.

— Tu étais occupé, continua Caminade, en clignant de l'œil.

— C'est Amanda...

— Une belle fille...

— N'est-ce pas?...

— Tu as l'air au mieux avec elle.

— Dame! fit Lambert avec un ton de fausse modestie ; tout le monde ne peut pas se payer des comtesses.

Caminade se prit à sourire.

— Veux-tu prendre un bock? dit-il, en lui offrant un siège.

— Non ; merci! répondit Lambert... on m'attend... mais nous nous reverrons...

— Espérons-le, mon Dieu!

— A bientôt, alors!

— A bientôt!

Lambert fit une fausse sortie ; puis, il revint sur ses pas.

— A propos, dit-il ; et ton affaire?

— Laquelle?

— Ta grande tournée avec Dubochard?

— Ça se corse.

— As-tu trouvé les trente mille balles qu'il te demande.

— A peu près...

— Je m'en doutais.

— Toi?

— Eh! sans doute.

— Qui a pu te donner cette idée?

— Ah! c'est rien malin! et ce n'est pas la première fois que je te rencontre aujourd'hui.

— Tu m'as déjà vu?

— Tantôt... sur le boulevard, et tu n'étais pas seul.

— J'étais avec Langlumé.

— Et avec une ancienne connaissance.

— Horace! lit Caminade, qui ne put retenir un cri de surprise.

— Précisément, dit Lambert, et j'ai pensé tout de suite, que tu avais trouvé le commanditaire que tu cherchais... Tu lui as rendu assez de services, à lui, et à son ami le comte de Presles pour que tous les deux se montrent reconnaissants.

Malgré lui, Caminade se sentit devenir son œur à ces paroles.

— Bon! dit-il, il y a beau temps que je n'ai vu le comte de Presles... il habite la Normandie...

— Il habite la Normandie, sans doute, répondit Lambert; mais il vient quelquefois à Paris.

— Qu'en sais-tu?

— Je l'ai rencontré.

— Récemment?

— Pas plus tard que ce matin.

Et comme Lambert remarquait que depuis quelques secondes, Caminade le regardait avec un singulière persistance.

— Du reste, s'empressa-t-il d'ajouter en souriant, depuis longtemps, nous ne nous saluons plus... et alors... Mais, je m'oublie, j'ai un rendez-vous; ça, c'est sacré... et il ne faut pas faire poser les camaros...

Puis, saluant légèrement de la main, il s'éloigna et gagna le boulevard.

Il eut à peine disparu, que Langlumé échangea avec Caminade un regard significatif.

— En voilà un, dit-il, qui manigance quelque mauvais coup.

— Peut-être bien... opina Caminade.

— Je n'ai jamais eu foi en ses reliques.

— Moi, non plus.

— Et j'aurais l'œil sur lui, si j'étais de la police.

— Mais tu n'en es pas, objecta l'ex baryton, et pour lors...

— Tu as raison; ça ne nous regarde pas, et nous n'avons rien à y voir.

D'ailleurs, poursuivit Caminade, nous avons d'autres chats à fouetter.

— Le Dubochard!

— Rentrons-nous?

— Quand tu voudras...

— Nous ne faisons pas la cour à Amanda... et j'estime que nous ferons bien d'aller nous coucher.

Ils se levèrent et sortirent.

Et lentement, ils se dirigèrent vers l'hôtel Brady, en continuant leur conversation.

Onze heures sonnaient; l'hôtel n'était qu'à quelques pas : ils ne tardèrent pas à y pénétrer ; déjà, ils avaient gagné l'escalier, et s'apprétaient à en gravir la première marche, quand Caminade s'entendit appeler.

Il se retourna vivement.

— Que voulez-vous? demanda Caminade au concierge qui avait quitté sa loge.

— Je veux vous dire... répondit l'humble fonctionnaire, qui avait connu le baryton dans tout l'éclat de sa gloire, et qui lui conservait un reste d'admiration ; c'est M. Dubochard.

— Dubochard! fit Caminade avec un frisson; il est rentré?

— Ah! il y a longtemps; et il m'a bien recommandé de vous dire qu'il vous attendait.

— Que peut-il me vouloir?

— Il a ajouté que c'était pressé...

— Ah! ah!

— Et qu'il ne se coucherait pas avant de vous avoir vu.

Caminade n'en entendit pas davantage.

Il remercia vivement, et se mit à monter lentement jusqu'au troisième étage où logeait Dubochard.

Et une fois sur le palier, il frappa à la porte

— Entrez! fit la voix sonore de Dubochard.

Caminade entra, suivi de près par Lauglume.

III

Dubochard était un homme d'une cinquantaine d'années, grand, robuste, l'air bon enfant, et qui était généralement aimé par tous ceux qui l'approchaient.

Il avait fait un peu de tous les métiers, et s'était mêlé à toutes les couches.

Mais c'est surtout de théâtre, qu'il s'était occupé.

Il avait débuté par être camelot, il avait commencé par vendre des billets, sur le trottoir, moins cher qu'au bureau.

Puis, il était devenu chef de claque dans les *bouis-bouis*.

Peu à peu, il s'était élevé.

Il était habile et retors.

Les directeurs n'avaient pas tardé à l'apprécier — et avaient traité avec lui.

Au bout de quelques années, il les aidait de sa bourse, moyennant l'abandon de billets à bas prix.

On connaît peu les multiples combinaisons de ce singulier et mystérieux métier, et bien des fortunes se sont édifiées sur ce trafic, qui est une des curiosités des commerces interlopes de la capitale.

Dubochard en connaissait tous les ressorts, et il les avait ait jouer avec une adresse à nulle autre pareille.

A l'heure présente, il commanditait quelques théâtres, et avait des fonds considérables engagés dans la plupart des entreprises dramatiques.

C'était presque un personnage...

Mais il était resté bon enfant, et il n'oubliait pas les artistes dégringolés qu'il avait connus dans leur splendeur.

Caminade était de ce nombre.

Il y avait bien longtemps qu'ils se connaissaient, et Caminade se souvenait toujours avec attendrissement des quelques services qu'il lui avait rendus.

De son côté, Dubochard continuait de le suivre avec intérêt, et se réjouissait sincèrement de toutes chances heureuses qui lui arrivaient.

Dès qu'il le vit, il lui tendit la main.

— Eh! arrive donc! dit-il, d'un ton de belle humeur; je croyais que tu ne rentrerais pas...

— Il y a donc du nouveau? interrogea avidement Caminade.

— Comment! s'il y en a.

— De quoi s'agit-il?

— Ah çà!... perds-tu la tête! de quoi peut-il être question, si ce n'est de la grande tournée.

— Ça tient toujours, alors...

Dubochard fronça le sourcil, et enveloppa son interlocuteur d'un regard défiant.

— Est-ce que par hasard, tu prétendrais faire poser bibi!... dit-il un peu sèchement... tu t'es levé trop tard, pour ça.

— Cependant... objecta Caminade.

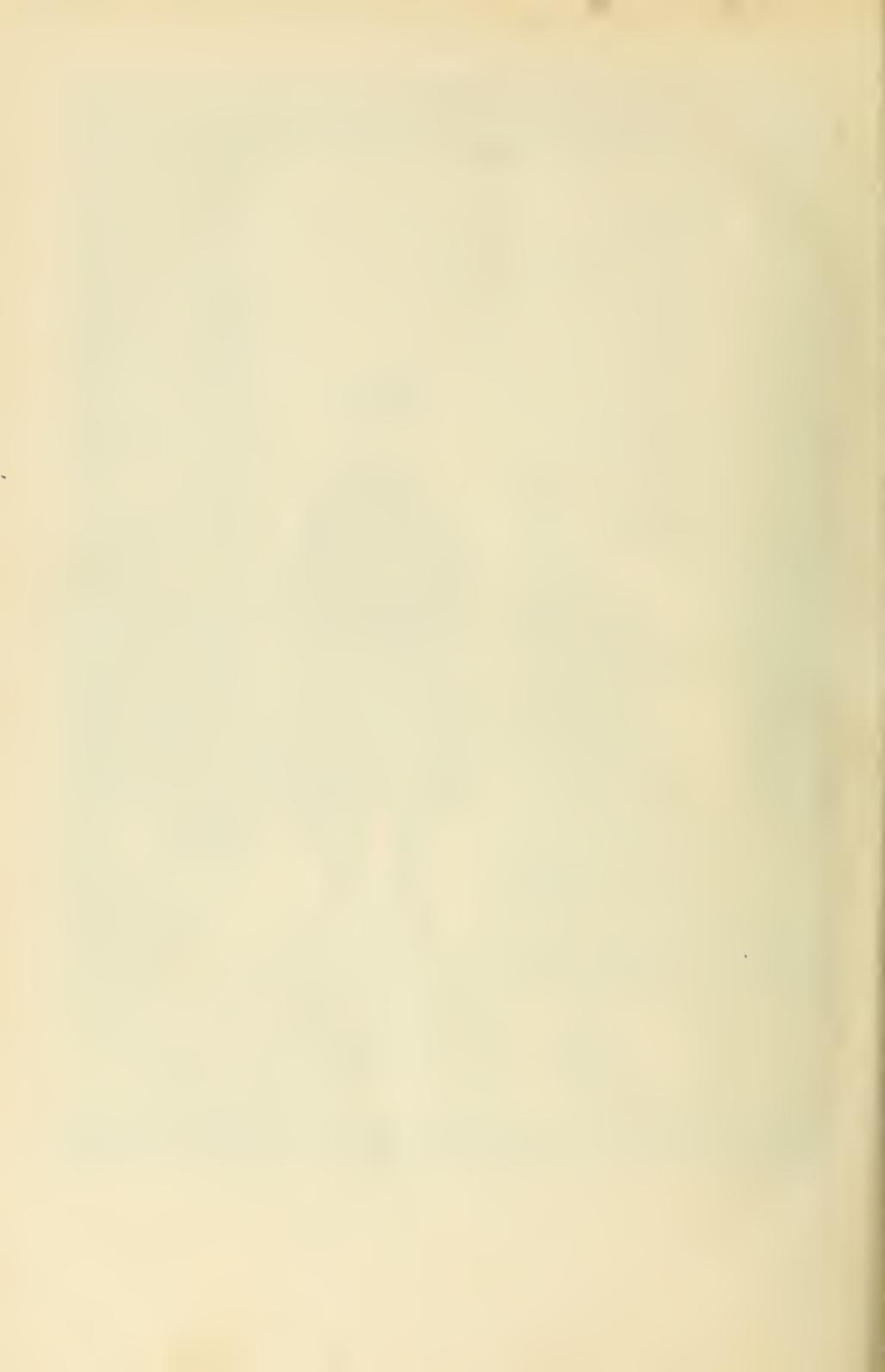
— Cependant... interrompit Dubochard, parlons... et parlons bien... n'as-tu pas rencontré quelqu'un, ce soir, sur le boulevard?

— En effet.

— M. Horace...



Tiens ! c'est vous ! dit-elle, sur un ton sympathique. (P. 1008.)



— M. Horace ; c'est cela... un vieil ami que j'ai connu du temps de la *Cagnotte*.

— Et qui est riche ?

— Très riche.

— De sorte que tu lui as parlé de ton affaire.

Caminade ébaucha un geste de protestation.

— Oh ! vous savez, répliqua-t-il ; j'en parlé à tout le monde, pour ainsi dire, malgré moi... et alors.

— Tu lui a conté la chose.

— Tout à fait en l'air...

— Eh bien, lui, l'a prise au sérieux.

— Vraiment !

— Pas plus tard que tout à l'heure, il est venu à l'hôtel Brady, et ne te trouvant pas, il a demandé à me parler.

— Et qu'a-t-il dit ?

— Il m'a dit qu'il te portait beaucoup d'intérêt, et que, comme il venait d'apprendre que tu te trouvais dans l'embarras, parce qu'il te manquait trente mille francs, il avait résolu de te venir en aide.

— Ah ! pour un brave cœur, c'est un brave cœur ! balbutia Caminade ému ; alors, il consent.

Dubochard fit un signe affirmatif.

— Je le crois, répondit-il.

— Comment ?

— Oh ! il m'a demandé des renseignements sur l'affaire et à l'entendre causer théâtre, on serait tenté de croire qu'il a été directeur.

— Il s'est intéressé souvent à des entreprises dans l'intérêt de jeunes personnes qu'il protégeait.

— Ça s'explique.

— Enfin, qu'a-t-il résolu ?

— Il doit partir très prochainement pour la Normandie ; il te prie, en conséquence, de passer demain à son hôtel ; il m'a donné de plus, un mot pour son notaire, que je dois aller voir dans la journée.

— Done, l'affaire est faite ! fit Caminade avec une immense satisfaction.

— Et tu peux, dès demain, t'occuper de la composition de ta troupe.

Caminade respira bruyamment, et s'étant levé, il se mit à marcher à travers la chambre. Dubochard l'observait avec intérêt.

— Te voilà encore une fois, le pied dans l'étrier, dit-il avec bienveillance, et tu peux revenir avec une fortune. Les dollars ne leur coûtent rien à ces Américains, et si tu manœuvres bien, tu te feras facilement un sac... C'est une dernière chance ; il faut tâcher d'en profiter.

Ils causèrent de la sorte, pendant une bonne heure encore ; puis, comme la nuit était déjà avancée, Caminade se retira dans sa chambre.

Mais il dormit fort mal ; on le conçoit du reste, et quand le jour vint, il était brisé de fatigue et d'émotion.

Toutefois, il se jeta résolument à bas de son lit.

Il était près de dix heures, et ne voulait pas faire attendre son *bailleur de fonds*.

Il se rendit aussitôt à l'hôtel d'Horace.

Mais au lieu de ce dernier, ce fut un valet qui le reçut.

Horace avait dû partir inopinément, et il laissait une lettre.

Caminade l'ouvrit avec un frisson.

Il avait cru un moment que l'affaire était manquée, et que Horace lui écrivait, n'osant le lui annoncer de vive voix.

Il fut vite rassuré.

La lettre ne contenait que quelques lignes, mais elle confirmait de tous points, ce que Dubochard avait dit.

Horace ajoutait qu'il le verrait avant son départ pour sa tournée, et même, il l'engageait vivement, dès que ses occupations de directeur le lui permettraient, à faire un tour à Longueville, où le comte et la comtesse de Presles seraient heureux de le voir.

Enfin, il joignait à sa lettre, un billet de cinq cents francs, pour lui faciliter le voyage qu'il lui conseillait.

Caminade avait les larmes aux yeux, quand il eut achevé la lecture de la lettre.

Ce conseil que lui donnait Horace était tout à fait conforme au vif désir qu'il nourrissait lui-même.

Longueville, Langrune, Sainte-Claire, Trémel !...

Que de souvenirs attachés à ces noms qui lui rappelaient les plus douces et les plus charmantes années de sa jeunesse.

Sainte-Claire surtout !... avec son triste et poétique cimetière... avec la tombe mélancolique de Nicette !

Nicette !

Il l'avait bien aimée... C'était le plus poignant souvenir de son passé ; celui auquel il devait rester attaché jusqu'à la mort.

Oui, il irait à Longueville, et essaierait de voir Raymonde avant de s'éloigner...

Il ne voulait pas mourir sans la revoir.

Sans qu'il eût pu dire ce qu'il éprouvait depuis quelque temps, il se sentait pris parfois d'une amère et profonde tristesse.

C'était comme un funeste pressentiment qui assombrissait sa pensée.

Cependant, le voyage qu'il projetait, n'offrait aucun danger sérieux... l'entreprise qu'il allait tenter se présentait maintenant avec les chances les plus favorables.

Que pouvait-il redouter ?

Ceux qu'il connaissait, étaient revenus de plus longues tournées : tout devait le rassurer, et éloigner de lui les moindres appréhensions.

Et malgré cela, une sourde inquiétude pesait sur son esprit.

Mais c'était une nature sur laquelle le découragement n'avait pas longtemps prise, et dès le lendemain, il reprenait énergiquement possession de lui-même.

Il n'avait pas de temps à perdre, il se mit aussitôt en campagne, et à parcourir les agences.

Il voulait n'emmener que des artistes sérieux et sûrs avec lesquels il n'eût pas d'aventures à courir, et c'était un choix difficile à faire.

Mais il était particulièrement expert en ces matières, et il avait Langlumé qui n'était pas moins habile, et connaissait à fond ce monde si étrange du théâtre.

Une huitaine de jours leur suffit à tous deux, pour mener l'affaire au point, et la troupe qu'ils composèrent, obtint l'approbation de Dubochard.

Il ne restait qu'à régler la date du départ, et le prix du transport du personnel sur un des paquebots effectuant les voyages entre le Havre et New-York.

Car Caminade sur les conseils de Dubochard, avait décidé de commencer par faire d'abord la tournée d'Amérique.

Un soir, il rentrait à l'hôtel Brady, où l'attendait Langlumé.

Dans la journée, il s'était entendu avec l'administration des paquebots transatlantiques, et il n'y avait plus rien à prévoir...

Il était désormais débarrassé de toutes ses préoccupations d'affaires, et pouvait s'occuper de son voyage à Longueville.

Il n'avait plus entendu parler de Horace.

Il s'était présenté plusieurs fois à son hôtel, et la même réponse lui avait été faite.

Horace était absent : on le croyait en Normandie ; il n'avait pas dit à quelle époque il devait revenir.

Caminade était résolu à se rendre à Langrune sans l'attendre davantage, persuadé d'ailleurs, ou qu'il le verrait à Longueville, ou qu'il le trouverait à son retour à Paris.

Comme il approchait de l'hôtel Brady, il se croisa avec Lambert qui fit un mouvement en l'apercevant.

— Parbleu ! dit-il en lui tendant la main, pour une chance, c'est une vraie chance.

— Quoi donc ! fit Caminade.

— Eh ! notre rencontre.

— Pourquoi ?

— J'allais te voir.

— A quel propos ?

— Je vais te conter ça... Veux-tu prendre un hock ?

— Je n'ai guère le temps... Langlumé m'attend.

— Bon ! il attendra... d'ailleurs, je n'ai que quelques mots à te dire.

— Eh bien, soit ! entrons.

Et ils pénétrèrent dans le caboulot, où nous avons déjà introduit le lecteur.

C'était la même clientèle ; au comptoir du fond trônait toujours la belle Amanda qui accueillit Lambert de son plus engageant sourire.

Les deux amis s'assirent à une table voisine.

Dès qu'on les eut servis, Lambert prit la parole.

— Voici ce dont il s'agit, dit-il ; j'ai appris il y a quelques jours, que tu l'occupais de recruter une troupe, avec laquelle tu comptes aller donner des représentations en Amérique.

— C'est vrai.

— Eh bien, s'il en est ainsi, je viens t'offrir mes services.

— Toi ?

— Et qui donc?... Oh ! sois tranquille ; je ne vise pas les ténors, ni les premiers rôles ; mais, comme *utilité*, je puis faire ton affaire.

— Je ne dis pas non.

— D'autant plus que j'amènerais avec moi un *clou* qui a bien sa valeur.

— Qui ça ?

— Amanda.

— Cette belle fille qui est là !

— Précisément...

— Que sait-elle faire ?

— Un peu de tout... elle a chanté la chansonnette dans un ou deux beuglants, et elle avait un succès bœuf.

— Dame, c'est à voir... et elle consentirait à quitter son comptoir ?

— Je le crois.

— Eh bien... je réfléchirai... ma troupe est à peu près au complet, mais tout de même...

— Quand pars-tu ?

— Dans huit jours.

— En ce cas, je te reverrai

— Quand tu voudras.

— Hôtel Brady

— Toujours...

— Quant aux appointements, tu sais... nous ne serons pas exigeants

— Nous causerons de tout cela... il faut que je rentre.

— C'est cela. J'espère que tu te décideras, et que nous reprendrons bientôt notre bonne vie d'autrefois.

Lambert appela le garçon, et jeta, pour payer les deux bocks, un vrai *louis* sur la table.

— Oh ! oh ! fit Caminade ; il paraît que tu es riche aujourd'hui.

— Il y a des jours comme ça.

— A la bonne heure ; je te quitte.

— Et à bientôt !

— Oui... à bientôt.

Caminade gagna la porte, et peu après, il rentra à l'hôtel Brady, où Langlumé l'attendait.

Il lui fit part de la rencontre qu'il venait de faire, et de la demande formulée par Lambert.

Langlumé fronça les sourcils.

— Et tu vas engager cet oiseau de malheur, dit-il, d'un ton rude.

— Il n'y a rien de fait... objecta Caminade.

— Et je t'engage à ne pas pousser l'affaire plus loin.

— Tu lui en veux.

— Peut-être bien... d'abord, je ne sais pas pourquoi, mais j'ai toujours pensé qu'il t'arriverait malheur avec lui.

— Quelle idée.

— C'est la mienne.

Caminade fit un geste insouciant.

— Au surplus, dit-il, c'est assez nous occuper de lui, et nous avons autre chose à faire... j'ai un projet.

— Lequel ?

— Demain, nous allons à Longueville.

— J'aime mieux ça.

— On ne sait ni qui vit, ni qui meurt... Avant de partir par là-bas, je veux dire adieu à la tombe de Nicette.

— C'est une bonne pensée.

— Tu m'accompagnes ?

— Parbleu !

— Eh bien ! il se fait tard : allons nous coucher... et demain, dès patron-minette... à la gare !

Et ils se séparèrent sur ces mots.

IV

Le lendemain, les deux copains étaient dans le train qui partait de Paris pour Cherbourg.

En passant devant la loge de l'hôtel Brady, Caminade avait reçu une lettre limbrée de Caen, et ayant reconnu l'écriture d'Horace, il s'était empressé de l'ouvrir.

Horace était au château de Longueville, attendant René de Presles qui devait y arriver sous quelques jours.

Il engageait Caminade à venir l'y trouver ; Raymonde l'attendait, et il répétait que René serait heureux de le voir.

Il comptait donc sur sa prochaine visite, et lui recommandait de ne pas tarder.

Tout était donc pour le mieux.

Caminade ne s'était jamais senti aussi heureux.

Aucun incident ne vint déranger les dispositions prises, et le même soir, ils débarquaient à l'hôtel Saint-Pierre.

C'était toujours la mère François qui tenait l'hôtel et quoiqu'elle fût bien vieille elle était toujours alerte et vive, et faisait marcher tout son personnel au doigt et à l'œil.

Elle reconnut tout de suite l'ex-baryton.

— Tiens ! c'est donc vous ! dit-elle, sur un ton sympathique ; ah ! voilà longtemps que vous n'étiez venu dans le pays.

— Vous m'avez reconnu tout de même, répartit Caminade, et ça c'est bien de votre part.

— Dame ! vous n'avez presque pas changé.

— Vous me flattez !

— Non... c'est la pure vérité... il y a bien par ci, par là, quelques poils gris dans la barbe et dans les cheveux... mais après tout, c'est la même bonne figure.

— Cette mère François !

— Ah ça ; êtes-vous toujours aussi gai ?

— A peu près.

— A la bonne heure... je me rappelle que vous mettiez tout le monde en joie ; et vous chantiez.

— C'était le bon temps.

— Bah ! il ne faut rien regretter ; et si le cœur est à la même place...

— Toujours.



Sa main se crispa sur la poignée de son revolver. (P. 1016.)

— C'est tout ce qu'on doit désirer... Vous nous restez quelques jours ?

— Oui, mon ami et moi.

— Eh bien, on va vous conduire à vos chambres; et dans un quart d'heure on vous fera prévenir pour le diner.

Quand ils se furent réconfortés, Caminade eut un moment la pensée de se rendre au château de Longueville.

Mais la nuit venait; une visite à pareille heure eût pu être indiscrete, et il la remit au lendemain.

Le lendemain, dès l'aube, il se levait, et, laissant Langlumé libre d'occuper sa journée, comme il l'entendrait, il allumait un cigare, et prenait la direction du cimetière.

La journée s'annonçait splendide.

Le ciel était pur; le soleil sortait étincelant des dernières brumes de l'horizon, un souffle frais venait de la mer calme.

Le cimetière de Sainte-Claire où reposait Nicette, n'était qu'à une faible distance de Langrune; il l'eut vite franchie, et bientôt il aperçut à quelques centaines de mètres les mélèzes et les ifs qui pointaient au-dessus du mur de clôture.

Son cœur se prit à battre: il jeta son cigare et ralentit le pas.

Mais son hésitation ne fut pas de longue durée, et peu après il franchit la grille du cimetière, et marcha d'un pas ferme jusqu'à la tombe de la chère morte.

Elle était là, à cinquante pas, et elle se distinguait tout de suite des autres tombes, en raison de l'entretien spécial dont elle était l'objet.

Littéralement, elle était enfoncée sous les fleurs... et on devinait vite qu'une main pieuse, filiale pouvait seule l'entretenir avec tant de sollicitude et d'amour. C'était Raymonde!

Depuis qu'elle habitait le pays, chaque matin la tombe était l'objet de ses soins, et, quand elle était absente, elle était visitée par une personne dévouée qui la remplaçait.

Caminade demeura quelques minutes dans un doux recueillement, sans chercher à retenir les larmes qui emplissaient ses yeux.

Il allait partir pour des pays lointains! Savait-il quand il reviendrait... ou même s'il devait jamais revenir.

C'était comme un adieu suprême qu'il adressait en ce moment, à la chère morte, et il ne cherchait pas à contenir son émotion.

Cela dura un quart d'heure environ, pendant lequel il resta abimé dans ses tristes réflexions.

Puis, tout à coup, il se redressa avec un frisson.

Le bruit d'une voiture venait de se faire entendre, et quelques minutes plus tard, un coupé s'arrêtait devant la grille du cimetière.

Il comprit tout de suite, et alla se réfugier dans un fourré, où, masqué par des arbustes touffus, il pouvait tout voir sans être vu.

Deux femmes étaient descendues du coupé, et venaient de pénétrer dans le champ du repos.

C'étaient Berthe et Raymonde.

Caminade n'eut plus d'yeux que pour celle-ci.

Elle était enveloppée d'un ample cache-poussière ; son voile relevé laissait apercevoir son visage charmant.

Elle alla droit à la tombe de Nicette, et, s'étant agenouillée, elle fit le signe de la croix, croisa les mains, et se mit à prier.

Berthe avait imité son exemple, et toutes deux restèrent ainsi, pendant un moment, priant pour la morte, qui, ce jour-là, dut saintement tressaillir sous sa tombe !

Raymonde serait restée longtemps sans doute, dans son attitude recueillie, mais son amie s'étant levée la première, elle lui toucha le bras, et lui dit quelques mots rapides à l'oreille.

La comtesse de Presles essuya à la hâte les larmes qui baignaient ses joues, consulta vivement sa montre, et gagna la sortie à pas précipités.

Puis, les deux femmes montèrent dans le coupé, qui s'éloigna aussitôt au trot allongé de ses deux chevaux.

Caminade ne tarda pas à s'éloigner à son tour.

Il avait hâte de voir Horace ; il devait être seul à Longueville ; l'occasion était favorable pour causer en toute liberté.

Il le trouva en effet, au château, et lui conta tout de suite qu'il venait de rencontrer Raymonde au cimetière Sainte-Claire.

— Elle s'y rend tous les matins, dit Horace ; mais aujourd'hui elle s'était levée de moi leure heure que d'habitude... car elle doit prendre le train de Caen, afin d'aller au-devant de son mari.

— Le comte n'est donc pas au pays ?

— Il y rentre ce soir... il avait des affaires d'intérêt à régler à Paris ; et il doit revenir à Longueville aujourd'hui même, soit le matin, soit par le train de nuit, la comtesse était un peu inquiète.

— Pourquoi ?

— René doit porter sur lui des valeurs considérables.

— Qu'importe !... nous ne sommes pas à Paris... le pays est sûr.

— Sans doute... mais les femmes s'effrayent facilement... enfin ce n'est pas de cela qu'il s'agit... te voilà à Langrune... tes affaires sont-elles en bonne voie ?

— Excellentes... et je ne sais comment vous remercier.

— Tu remercieras le comte de Presles qui a voulu se mettre de moitié dans la commandite.

— Le brave cœur ; mais sait-il ?

— Il sait tout !

— Et Raymonde ?

— Elle ne sait rien.

— Ah !... vous ne pouvez comprendre à quel point j'étais ému tout à l'heure

en la voyant agenouillée sur la tombe de Nicette... la chère et sainte enfant! je me suis retenu pour ne pas l'embrasser, et ne pas lui crier que j'étais son père.

— Il faut être prudent.

— Oh! je le serai...

— Nous verrons à la préparer, si c'est possible... quand pars-tu?

— Dans huit jours.

— Eh bien... demain, tu viendras me trouver... René sera là, et a nous deux, nous aviserons.

— Je m'abandonne à vous.

— A la bonne heure. Déjennes-tu avec moi ?

— Je ferai ce que vous voudrez.

— Eh bien! allons déjeuner.

Ils allaient rentrer au château, lorsque Horace vit déboucher au tournant, de la route, le facteur du télégraphe qui, dès qu'il l'aperçut, agita une enveloppe bleutée qu'il tenait à la main.

— Un télégramme pour moi? fit Horace.

— Oui, monsieur, répondit le facteur.

— D'où vient-il?

— De Paris.

— C'est René! dit Horace, quelque retard sans doute.

Et il s'empressa d'ouvrir l'enveloppe, et voici ce qu'il lut.

« Départ retardé — ne pas m'attendre — Prendrai voiture à Caen pour Longueville — ne sais quelle heure arriverai.

« DE PRESLES. »

— La comtesse va faire un voyage inutile, dit Horace, après avoir lu.

— Faites excuse, monsieur, dit le facteur. M^{me} la comtesse a reçu un télégramme comme monsieur, au moment de prendre le train.

— Et elle n'est pas partie?

— Non, monsieur.

— Cependant je n'ai pas vu rentrer le coupé.

— C'est que ces dames sont allées rendre visite à Sainte-Claire.

— Chez les Neubourg.

— Précisément.

— Alors, tout est pour le mieux.

Et se tournant vers Caminade.

— Puisqu'il en est ainsi, dit-il, rien ne nous retient plus et nous pouvons aller déjeuner sans remords.

Quand Caminade rentra vers cinq heures, à l'hôtel Saint-Pierre, il demanda

Langlumé, il apprit avec une certaine surprise que son ancien copain était sorti vers midi, et que depuis, on ne l'avait revu qu'un instant, vers quatre heures.

Il avait l'air tout drôle, assura la mère François, et avait paru très contrarié de ne pas rencontrer son ami.

— Que me voulait-il donc? insista Caminade.

— Il ne l'a pas dit, seulement, il a bien recommandé de vous prier de ne pas vous éloigner, qu'il avait des nouvelles graves à vous donner, et qu'il reviendrait à six heures, pour dîner.

Caminade demeura fort intrigué.

Langlumé n'était pas homme à s'émonvoir de choses indifférentes ou banales, il fallait un motif sérieux pour prendre cet air agité et drôle dont avait parlé la mère François.

Le mieux était d'attendre patiemment et c'est ce que fit Caminade.

Du reste, l'attente ne fut pas longue.

Comme six heures sonnaient, Langlumé parut dans la cour.

Dès qu'il aperçut Caminade, il marcha vivement à lui.

— Ah! ah! c'est toi, enfin, dit-il d'un ton ému, je t'attendais.

— Qu'y a-t-il donc? interrogea Caminade.

— Montons dans ta chambre.

— Pourquoi pas ici.

— Je t'expliquerai ça.

— Décidément, c'est donc grave.

— Viens! viens! nous dînerons après.

Caminade se laissa faire, et suivit l'ex-choriste.

Mais dès qu'ils furent dans sa chambre, il se retourna vers Langlumé et frappé de son étrange attitude :

— Ah ça, dit-il vivement; tu vas t'expliquer, j'espère, et me dire ce que signifie...

Langlumé lui prit le bras avec autorité.

— Sais-tu, répliqua-t-il, quel personnage, j'ai rencontré cet après midi, rôdant dans les environs

— Qui donc?

— Lambert!

— Lambert à Langrune! fit Caminade, en tressaillant malgré lui.

— Oui, à Langrune!

— Tu te seras trompé.

— Oh! j'ai l'œil américain... d'ailleurs, il m'a bien reconnu, lui aussi.

— Il t'a parlé?

— Ah! bien, oui... et je suis certain qu'il n'était pas enchanté de me trouver sur son chemin, car il a disparu, comme si le diable l'emportait.

— Que vient-il faire à Langrune ?

— Ça, je me le demande... Mais ce ne doit pas être quelque chose de propre.

— Peut-être, conduisit-il Amanda au Havre.

— Ce n'est guère le chemin.

— Enfin, que penses-tu de cela ?

Langlumé remua la tête.

— Rien de bon, répondit-il, en fronçant le sourcil, nous connaissons l'oiseau de longue date, toi et moi, et nous ne mettrions pas cinq centimes sur ses reliques.

— Ça, c'est vrai... repartit Caminade... mais à qui en voudrait-il ? à toi ? pour quel motif... Quant à moi... il m'a demandé un service, et il ne choisirait pas ce moment, pour me chercher affaire.

Langlumé ne répondit pas tout de suite... Il réfléchissait.

Tout à coup il secoua le front et un éclair passa dans ses yeux.

— Peut être, répondit-il... car il peut croire, lui, que le moment ne serait pas mal choisi ; au contraire.

— Quelle est donc ton idée ?

— Elle me vient à l'instant.

— Hâte-toi de m'en faire part.

— Eh bien, poursuivit Langlumé... suis mon raisonnement !... tu admetts n'est-ce pas, que Lambert a pu apprendre que tu avais pu trouver un commanditaire.

— Parbleu !

— Et que ce commanditaire est M. Horace ; et qu'il s'agit d'une somme de trente mille francs.

— Ça, va tout seul.

— Pour lors, en te voyant partir pour Longueville, il a dû croire que tu y allais pour toucher la somme en question.

— C'est possible.

— Et puisqu'il est ici, qu'il se cache de toi, il n'est pas déraisonnable de penser..

Caminade se frappa le front et se prit à pâlir.

— Non ! non ! dit-il d'un ton ému ; ce n'est pas cela ; mais ce que tu viens de dire m'a mis sur la voie de la vérité.

— Qu'est-ce donc ? fit Langlumé.

— Ce n'est pas la même chose, mais ça y ressemble.

— Explique toi.

— Ce soir, cette nuit, on ne sait au juste, le comte de Presles doit revenir au château de Longueville.

— Qu'importe !

— Il était allé à Paris, pour toucher une somme importante, et il rentrera au château, porteur d'une centaine de mille francs... Voilà, je crois, de quoi tenter un gredin comme Lambert.

— Tu as raison... ce doit être ça... mais alors, qu'est-ce que nous allons faire, nous autres?

— C'est à quoi, nous réfléchissons, en dinant... viens... nous avons deux bonnes heures devant nous... après dîner, je te dirai le rôle que chacun de nous aura à jouer.

Et, sur ces mots de Caminade, ils descendirent à la salle à manger.

V

Il est inutile de dire quelles préoccupations pesèrent pendant le repas, sur l'esprit des deux amis.

Ils dînèrent fort mal, et, après dîner, ils s'empressèrent de quitter la table.

Ils allumèrent un cigare, et gagnèrent la campagne.

Le ciel s'était assombri; de lourds nuages passaient, chassés par le vent qui venait de se lever; la nuit arrivait vite.

Les deux amis marchaient à pas lents, silencieux et mornes, également inquiets tous deux de la situation.

Quand ils eurent ainsi avancé pendant une-demi heure, dans la direction de Longueville, Caminade s'arrêta :

— J'ai bien réfléchi, dit-il, et voici, je crois, ce qu'il nous faut faire.

— Parle, dit Langlumé.

— Tu vas continuer ta route, jusqu'au château, qui est à trois kilomètres environ; là, tu demanderas mon ami Horace, et tu lui feras part des inquiétudes que nous avons conçues, en le priant de venir me rejoindre ici, pour que nous avisions ensemble.

— Le comte de Presles est peut-être de retour! objecta Langlumé.

— Ce n'est pas probable: le chemin que nous avons suivi est peu fréquenté, et je n'y ai remarqué que la trace des roues d'un coupe, celui de ce matin. Depuis, aucune voiture n'a passé par ici.

— Alors, tu vas rester seul?

— Qu'ai-je à craindre!

— Dame! avec Lambert.

Caminade tira de sa poche un bon et solide revolver.

— Je suis gardé à carreau, répliqua-t-il en montrant son arme; et je ne t'engage pas à t'y frotter. Donc tu vas te rendre au château; surtout ne donne

à personne le soupçon de ce qui va se passer; prends Horace à part, et dis-lui que je compte sur lui... il aura l'air d'aller au devant de son ami, et rien ne paraîtra plus naturel. Tu comprends.

— Parbleu!

— En ce cas, ne perds pas de temps... et reviens plus vite que ça.

Langlumé remua la tête.

— C'est égal! dit-il, d'un ton troublé; ça me fait quelque chose de te laisser; je ne suis pas tranquille

— *Pas de vaines alarmes!* fredonna l'ex-baryton; encore une fois, file vers le château et surtout, ne flâne pas en route.

— Allons soit! à tout à l'heure.

— A bientôt, c'est cela!

Et Langlumé s'éloigna sans plus faire d'objection.

Caminade restait seul.

Il fallait à son copain, cinq bons quarts d'heures pour aller au château et en revenir, en admettant qu'il ne se produisit aucun incident de nature à le retarder en route. Quand Caminade l'eut vu s'éloigner, il l'écouta marcher pendant quelques minutes; puis, quand il n'entendit plus rien, il se mit à faire les cent pas devenant plus impatient et plus nerveux, à mesure que l'heure s'écoulait.

La nuit était venue tout à fait, étendant son ombre comme un linceul sur tout ce qui l'entourait; on n'entendait plus rien, si ce n'est la brise de mer qui, de temps à autre, agitait les chênes rabougris qui avaient poussé le long des fossés.

Du reste, pas un voyageur... un silence profond; il était là, comme une sentinelle perdue dans un désert sinistre.

Caminade était brave, assurément; mais il se sentait gagner par une émotion bizarre, comme il n'en n'avait jamais éprouvé.

Son cigare était fini; il en alluma un autre, et se mit à marcher en frappant du pied avec force, comme si le bruit qu'il faisait lui-même, eût dû relever son courage.

Il en était là, et se félicitait déjà de ce dérivatif qu'il avait trouvé à son trouble passager, quand, brusquement, il s'arrêta au milieu de la route.

Vaguement il venait d'entendre comme un bruit de pas, dans le champ qu'il longeait depuis quelques moments.

Par un mouvement instinctif, sa main se crispa sur la poignée de son revolver, et s'étant penché il prêta l'oreille.

Il n'entendit plus rien.

Cependant il était bien certain de ne pas s'être trompé.

Il resta aux aguets, pendant dix minutes; tout s'était tu, il se remit à marcher.

Mais le doute était entré dans son esprit... évidemment, il y avait quelqu'un



Il s'élança à sa poursuite le revolver au poing. (P. 1018.)

dans le champ, quelqu'un qui attendait, et qui le surveillait lui-même prêt à tout, s'il tentait quelque chose.

Lambert peut-être ou son complice.

Que faire ?

Le mieux était d'attendre l'arrivée de Horace et de Langlumé ; il était fort perplexe, et faisait des vœux ardents pour que le comte de Presles ne survînt pas en un pareil moment.

Une demi-heure au moins s'était écoulée déjà, depuis le départ de Langlumé; il ne doutait pas qu'il ne fit diligence pour le retour; c'était encore au moins trois quarts d'heure d'attente.

Tout à coup il se prit à tressaillir.

Un coup de sifflet strident venait de déchirer l'air : coup de sifflet qui était parti du champ voisin.

Il n'y avait plus à hésiter.

Le guet-apens était flagrant... des misérables attendaient le passage du comte en cet endroit... il fallait à tout prix, empêcher un malheur.

D'un bond il escalada le fossé, et se précipita dans le champ, et s'il avait pu concevoir un dernier doute, il aurait été levé aussitôt.

En effet, à peine avait-il fait quelques pas, qu'il vit une ombre se dresser derrière un bouquet de genêts, et s'enfuir à l'extrémité du champ.

Il se lança à sa poursuite, le revolver au poing.

Mais déjà, l'ombre avait disparu, et d'ailleurs, un incident vint à ce moment détourner le cours de ses révolutions.

Le bruit d'une voiture, lancée au trot allongé de deux chevaux, était venu jusqu'à lui... le danger devenait imminent.

C'était le comte de Presles qui arrivait : il fallait parer au plus pressé.

Il sauta lestement sur la route et s'apprêta.

Déjà, on apercevait au loin, les deux lanternes de la voiture, qui rayaient l'ombre de deux éclairs métalliques; il importait de l'arrêter à temps, pour l'empêcher de donner dans le piège dressé par Lambert, qui, sans doute, l'attendait à quelque distance.

Le projet de Caminade était des plus simples.

Il comptait interpellier au passage le cocher du comte; se faire reconnaître de ce dernier, l'informer du danger qu'il courait, et de le prier d'attendre en cet endroit, l'arrivée d'Horace qui ne pouvait plus tarder de paraître en compagnie de Langlumé.

Seulement, un incident insignifiant vint déranger ce plan.

Le comte avait hâte, paraît-il, de rentrer au château de Longueville, et il avait fait à son cocher des recommandations expresses, à l'effet de brûler la route et d'arriver le plus vite possible.

Et, le cocher, auquel un généreux pourboire de cinq francs avait été promis, avait enlevé ses chevaux à la sortie de Langrune, si bien qu'ils étaient presque emballés, quand ils passèrent devant Caminade.

Ce dernier eut beau appeler et crier, la voiture disparut à l'angle du champ et le pauvre Caminade resta à son poste, comme cloué par la stupefaction.

Mais ce fut l'affaire de quelques secondes; immédiatement, le sentiment de la responsabilité qu'il encourait s'empara de lui avec une impérieuse autorité, et

la main toujours armée de son revolver, il se lança dans une course folle, à la suite du comte.

Un espoir lui restait.

A un kilomètre de distance, il y avait un raidillon que les chevaux ne pourraient monter sans ralentir leur allure ; il s'agissait donc d'y arriver en même temps, pour prévenir le comte, et le prémunir contre la rencontre des assassins.

Car il ne doutait plus que la perspective d'un crime à commettre pût arrêter Lambert.

Il se lança donc à la suite de la voiture.

Mais elle allait un train d'enfer, et à chaque pas il perdait du terrain.

Quand il atteignit le commencement du raidillon, elle était déjà au sommet.

Il redoubla de vitesse.

Il était à bout de force... la voiture venait de disparaître au versant opposé ; elle avait repris son trot rapide : il fallait renoncer à la rejoindre.

Il s'arrêta un moment pour souffler.

Une grande inquiétude s'était emparée de lui... il ne comptait plus que sur l'intervention d'Horace et de Langlumè.

Et il pensait au chagrin de Raymonde, si un malheur arrivait.

Il reprit sa marche, et quand il parvint au point culminant de la route, il vit la voiture qui n'était plus qu'à une centaine de mètres du fond de la vallée.

C'était un lieu bien connu dans le pays, et célèbre par les nombreux accidents qui y étaient arrivés.

C'était sinistre même en plein jour.

Un ruisseau fangeux y coulait lentement, à travers une forêt de roseaux sombres ; alentour, des steppes sablonneux où ne passait que quelques rares piétons : en général, on évitait de s'attarder dans ces parages maudits.

La nuit, on n'y rencontrait que les plus misérables vagabonds.

Caminade se secoua pour chasser l'impression lugubre qui l'avait saisi, et reprenant sa course, il se prit à descendre...

Mais il n'eut fait pas cinq cents pas, que deux coups de feu retentirent. e qu'il aperçut, au loin, les deux lanternes de la voiture, arrêtées au milieu de la route.

Le guet-apens était accompli.

Toute sa chair frissonna.

Il n'y avait pas de temps à perdre ; il recouvra presque instantanément son énergie, et, redoublant de célérité, il s'élança vers le lieu du guet-apens.

A tout hasard, il tira un coup de revolver, en le faisant suivre d'un appel sonore : il espérait opérer ainsi une diversion efficace, en effrayant les assassins par la pensée qu'un secours arrivait à la victime.

En moins de cinq minutes, il atteignit la voiture.

Le cocher avait été frappé le premier ; il était tombé de son siège, et gisait le long d'un fossé.

Quant au comte de Presles, il était debout, et se défendait vaillamment contre le complice de Lambert, qui lui avait sauté à la gorge.

Lambert, lui, s'était précipité dans la voiture, et en fouillait l'intérieur pour y découvrir les billets de banque, dont il savait que le comte devait être porteur.

La situation commandait ; il comprenait qu'il fallait en finir au plus vite, e. dès qu'il eut constaté que sa recherche était infructueuse, il sauta lestement de la voiture, et se précipita vers son compagnon qui était aux prises avec le comte.

Il était convaincu, maintenant, que ce dernier devait porter sur lui, la somme qu'il venait de toucher à Paris ; et il importait de l'en débarrasser avant qu'un secours remit tout en question, et empêchât les malfaiteurs de prendre la fuite.

Il alla donc vivement à son complice, mais, au moment où il s'en approchait, un nouveau coup de feu partit, et il le vit tomber à côté du cocher.

C'était Caminade qui venait de le frapper en pleine poitrine.

Lambert le reconnut à la lueur des lanternes, et proféra une horrible imprécation de rage.

— Ah ! misérable ! c'est toi ! toi ! cria-t-il ; attends... attends un peu.

Et, à son tour, il visa l'ex baryton, et fit feu.

Mais, à ce moment, plusieurs cris s'élevèrent à une faible distance, et presque aussitôt, Horace faisait son apparition, suivi par Langlumé et le médecin du pays qui avait diné, ce soir-là, au château de Longueville.

Lambert ne s'attarda pas davantage dans ces parages, et, sans se soucier de savoir s'il avait tué, ou blessé, ou manqué Caminade, il s'était empressé de disparaître.

Les nouveaux arrivants avaient autre chose à faire que de s'occuper de lui.

Horace, qui avait craint un moment pour les jours du comte, se précipita joyeux dans ses bras, dès qu'il le vit sain et sauf... le médecin était allé reconnaître l'état du cocher qui gisait à côté du complice de Lambert.

Ce dernier était dans le plus triste état... mais il ne valait pas cher, et Langlumé fit observer qu'on avait tout le temps de s'occuper d'un pareil misérable.

Ce qui l'inquiétait, lui, c'était Caminade.

— Qu'est devenu Caminade ? disait-il ; il ne peut pas avoir disparu... à moins que...

Il n'acheva pas.

Tout en cherchant sur le côté obscur de la route, il venait de heurter du pied le corps même de son ami...

Il poussa un cri lamentable qui fit accourir tout le monde.

Le médecin avait enlevé une des lanternes de la voiture, et au même instant on put voir Caminade étendu sans mouvement, la poitrine trouée d'une blessure, d'où le sang coulait en abondance.

— Ah! le malheureux! s'écria Horace, d'un accent déchirant; docteur! docteur! voyez s'il respire... et rassurez-nous, de grâce.

Le médecin avait passé la lanterne à Langlumé, et il s'était agenouillé auprès du corps inanimé.

Un grand silence s'était établi : chacun attendait anxieux et oppressé le résultat de l'examen auquel se livrait le docteur.

C'était solennel et grave.

Cela dura deux longues minutes.

Le docteur avait ouvert le vêtement du blessé ; déchiré le linge qui recouvrait la poitrine, et, penché sur la blessure, il resta ainsi un moment, sans prononcer une parole, consultant attentivement le pouls de l'ex-baryton.

Horace se contenait avec peine.

— Eh bien ? interrogea-t-il vivement.

Le docteur remua la tête lentement

— Il est évanoui... répondit-il.

— Mais la blessure ?

— Elle est grave.

— Cependant elle n'est pas mortelle ?

— Il est impossible de se prononcer...

— Pauvre Caminade !

— Vous le connaissez ?...

— Eh ! nous le connaissons tous, docteur ! et c'est bien la nature la plus aimable, l'homme le plus dévoué et le plus honnête que j'aie rencontré.

Un sanglot s'entendit à ce moment ; chacun se retourna vers Langlumé qui, les joues baignées de larmes, avait failli laissé tomber la lanterne de sa main tremblante.

Horace lui serra furtivement la main, et s'adressant de nouveau au médecin.

— Enfin, qu'allons-nous faire ?... demanda-t-il.

— Vous déciderez vous-même, répondit le docteur.

— Le blessé est-il transportable ?

— Avec des précautions, ce sera possible : nous l'installerons sur les coussins de la voiture ; je monterai à côté de lui, les chevaux iront au pas, et nous le transporterons où vous voudrez.

— Et quant à ceci, intervint le comte de Presles, je désire que ce malheureux reçoive les soins que son état réclame, au château même de Longueville.

— Ah! bien! bien! René, interrompit Horace; je n'attendais pas moins de votre cœur que je connais; et je vous remercie avec effusion.

Le comte de Presles eut un triste sourire.

— N'est-ce pas pour moi, dit-il, qu'il vient d'être frappé, peut-être mortellement!...

Et il ajouta à voix plus basse :

— Et puis, croyez-vous que j'aie pu oublier jamais, quel lien sacré m'unit à cet homme; s'il doit mourir, j'entends qu'il ne quitte pas la vie sans avoir revu et embrassé Raymonde.

Horace ne répondit pas.

Pour un rien, il eût éclaté tant il était ému.

Du reste, on s'occupait des aménagements destinés à faciliter le transport de Caminade... on avait envoyé Langlumé à une ferme située à deux ou trois cents mètres, et qui était tenue par des fermiers du comte de Presles, ils ne se firent pas prier, et se mirent aussitôt à la besogne.

On leur confia le complice de Lambert, et le cocher qui était moins grièvement blessé que Caminade, et quand on eut convenablement installé ce dernier dans la calèche, le triste cortège se mit en route.

Langlumé marchait devant, éclairant le chemin; Horace tenait les chevaux secondé par le comte de Presles... et quant au docteur, il avait pris place à côté de Caminade, dans la crainte de quelque accident imprévu.

Quand ils arrivèrent au château de Longueville, il était plus d'une heure.

VI

Or pendant que ces faits se passaient, Lambert avait fait du chemin.

On était allé au plus pressé, et l'on ne s'était pas occupé de lui.

Il en avait profité, pour prendre du champ.

Il comprenait que l'affaire était mauvaise, et qu'il n'y avait plus à flâner.

Toutefois, le trouble et le désordre qui avaient suivi le guet-apens devaient singulièrement le favoriser.

On l'avait pour ainsi dire oublié, pour ne songer qu'aux blessés, et ce ne fut que le lendemain matin, que Langlumé parla de lui à Horace, et que ce dernier envoya quelqu'un du château prévenir la gendarmerie, raconter la tentative criminelle de la nuit, et donner le signalement du fugitif.

Ce dernier était déjà loin.

Il avait été servi par le hasard, qui est aveugle.

En arrivant à Langrune, il avait aperçu un coupé qui stationnait à la porte

de l'hôtel Saint-Pierre: il apprit peu après, que la voiture venait d'amener un voyageur, et que le cocher, après avoir laissé souffler ses chevaux, comptait retourner à vide pour Caen.

Lambert faillit se trahir, tant la satisfaction qu'il éprouva fut profonde et vive.

Il se contint, entra dans la salle à manger de l'hôtel, et s'approcha du cocher qui soupait tranquillement d'un morceau de fromage arrosé d'un bol de cidre.

— Pardon, monsieur, dit-il, avec son plus invitant sourire; on vient de m'apprendre que vous alliez retourner à Caen.

— On vous a dit vrai, répondit le cocher.

— Devez-vous partir bientôt?

— Le temps de casser une croûte, et d'avalier cette *bólée*.

— Ma foi, voilà qui tombe à merveille.

— Pourquoi donc?

— Parce que j'ai besoin moi-même, d'être à Caen, pour le départ du premier train sur Paris, et comme on m'a dit que vous repartiez à vide...

— Vous voulez que je vous prenne?

— C'est cela.

— Combien donnerez-vous pour la course?

— Cent sous, si vous voulez.

Le cocher eut un sourire de satisfaction, et fit un signe de consentement.

— Va pour cent sous! dit-il d'un accent de belle humeur: mais vous y aouterez bien le café?...

— Le café et le pousse café!... acheva Lambert... est-ce dit?

— C'est dit! touchez là... et dès que nous aurons pris la *surrincette*, nous nous mettrons en route.

Lambert remit les cent sous promis, fit servir le café offert, et ayant trinqué avec le cocher, il gagna le coupé dans lequel il se hâta de prendre place.

Il lui tardait de se sentir sur la route de Caen, et craignait, à chaque instant, de voir apparaître, un valet du château de Longueville, accompagné de quelque gendarme de la brigade de Langrune.

Ses craintes ne se vérifièrent pas.

Aucun incident fâcheux ne vint retarder son départ, et un quart d'heure après, son cocher allumé par quelques verres d'eau-de-vie de cidre, brûlait la route de Caen.

Quand ils arrivèrent, le jour n'était pas encore venu.

Tout s'était passé sans encombre, il ne s'agissait plus que de gagner Paris.

Pendant le trajet, Lambert avait pu réfléchir tout à son aise.

L'affaire était manquée, et il était furieux de rentrer à Paris, sans pouvoir offrir à Amanda ce qu'il lui avait fait espérer.

Qu'allait-il lui dire, et comment l'accueillerait-elle ?

Il n'y pouvait penser sans frisson.

Amanda ne lui avait jamais témoigné qu'un intérêt médiocre, et il était évident qu'elle lui préférerait le Poulard...

Celui-là, à la bonne heure ! C'était un grand garçon bien découpé, fort, robuste, et toujours prêt à tout.

Toutes les filles de brasserie l'adoraient, et si Amanda avait bien voulu flirter quelquefois avec Lambert, c'est que celui-ci ne lui refusait rien, quand la fortune lui souriait.

Lambert, lui, l'aimait à la folie... et il était jaloux avec fureur

Jaloux de tous ceux qui approchaient la belle fille ; jaloux surtout de Poulard pour lequel, il sentait bien qu'Amanda avait un fort penchant.

Un moment, il avait espéré...

Averti que le comte de Presles devait rentrer au château de Longueville, avec une somme considérable, il n'avait pas hésité.

Il n'était pas homme à se laisser arrêter par des scrupules vulgaires.

Un meurtre n'était pas fait pour l'arrêter.

Il avait donc, avec l'aide d'un camarade, préparé un guet-apens.

Mais Caminade était venu se mettre en travers, et avait tout fait échouer.

Et un voile de sang passait devant ses yeux, quand il se demandait comment il se présenterait devant Amanda.

Il la connaissait.

Elle lui avait promis d'attendre son retour... Il y avait trois jours de cela, et il revenait sans un sou, et sans espoir de retrouver de longtemps une aussi belle occasion.

Il se mordait les poings, et sa poitrine se soulevait avec rage.

Que ferait la belle fille ?

Il n'y avait pas à chercher... elle irait à Poulard.

A chaque pensée, les doigts irrités de Lambert se crispaient sur la poignée de son revolver.

Ce Poulard !... comme il le haïssait !

Il ne pensait pas à lui-même, ni aux dangers qu'il pouvait courir.

Il ne songeait qu'à son rival abhorré.

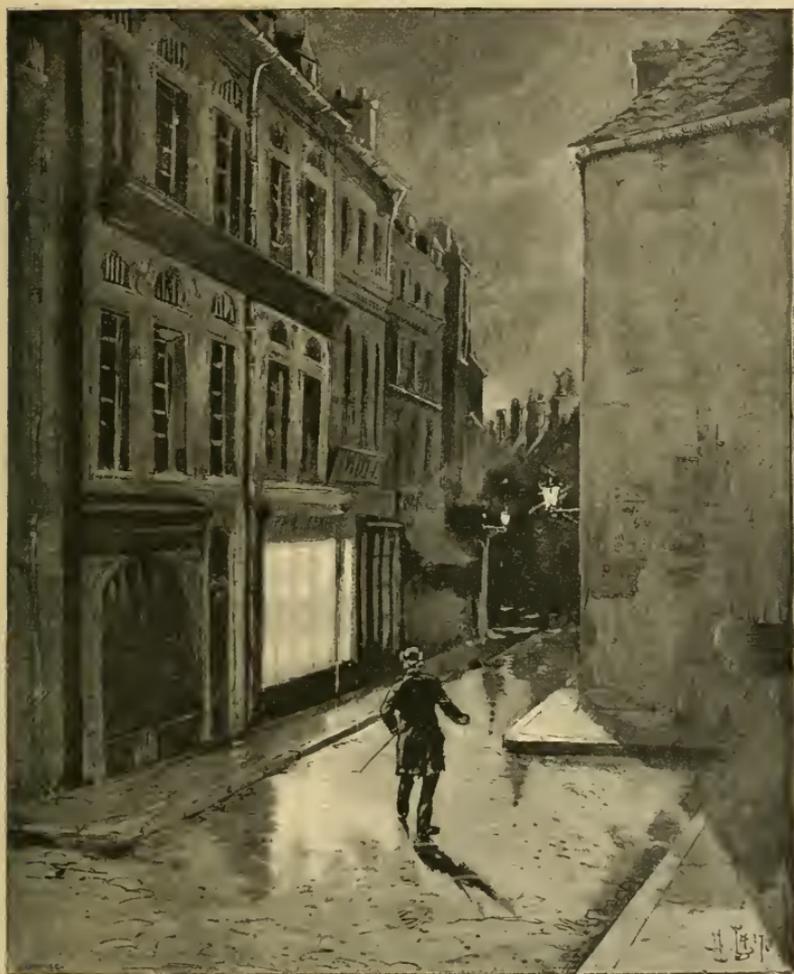
Quand il arriva à Caen, nous avons dit que le jour n'était pas venu.

Le train pour Paris ne devait partir que deux heures plus tard.

Il gagna un modeste restaurant des environs de la gare et s'y attabla.

L'impatience le prenait, et il commençait à avoir peur.

A chaque instant, il s'attendait à voir apparaître quelque gendarme de Langrune.



Le caboulot flamboyait à l'intérieur. (P. 1026.)

Il avait hâte d'être en wagon, et pendant deux heures, il fut en proie aux plus mortelles inquiétudes.

Enfin, il vit les voyageurs passer devant le caboulot, et se diriger vers la gare. Il se hâta de gagner les salles d'attente, et dès que le quai fut accessible, il s'élança au dehors, et alla prendre place dans un wagon de troisième classe déjà bondé de voyageurs.

Puis, cinq minutes plus tard, la locomotive s'ébranlait en sifflant, et le train se mettait en marche.

Le plus fort était fait.

Le reste, Lambert avait pris ses précautions : sur sa demande, il lui avait été délivré un ticket pour la dernière station avant Paris.

Le voyage s'effectua à merveille, on ne l'avait pas inquiété.

Il était évident que la police n'était pas encore informée.

Au surplus, Caminade était le seul qui eût pu donner son signalement, et il savait qu'il était hors d'état de s'occuper de lui.

Langlumé eût bien pu fournir quelques indications précieuses ; mais l'exchoriste devait être fort troublé, et plus préoccupé de Caminade blessé, que de Lambert en fuite.

Toutefois, quand il approcha de Paris, par un train du soir qu'il avait pris à la dernière station où il s'était arrêté, il n'était pas sans appréhension.

Peut-être, que de Caen, on avait télégraphié à la préfecture de police, et il était possible qu'on l'attendit à l'arrivée du train.

Une fois ce dernier danger conjuré, il aurait du répit, et pourrait chercher un lieu d'asile.

Il paya d'audace et présenta hardiment son billet aux hommes chargés de le recevoir. Alentour, il ne surprit rien de suspect, et gagna l'escalier.

C'est ainsi qu'il atteignit la cour.

Là, il respira fortement.

Aucun indice qui révélât la présence de la police.

Il prit sa course, et disparut par le passage du Havre.

Onze heures sonnaient.

Il n'avait plus qu'une idée : revoir Amanda.

Elle l'attendait, et il avait hâte, tout perplexe qu'il fût, de voir l'accueil qu'elle lui ferait.

Mais se rendre au caboulot du boulevard de Strasbourg, eût été bien imprudent, on connaissait ses mœurs et ses habitudes ; le premier soin de la police devait être d'y établir une souricière, dès qu'elle serait avisée.

Et elle ne pouvait tarder à l'être.

Il jugea bon d'attendre la fermeture du caboulot, et d'aller trouver la belle fille à son domicile, où elle rentrait vers une heure du matin.

Il ralentit le pas, et lorsqu'il arriva aux alentours de la brasserie, il était près de minuit.

Le caboulot flamboyait à l'intérieur.

De temps à autre, la porte s'ouvrait, pour laisser entrer ou sortir un client, et alors, Lambert plongeait au dedans son regard avide, cherchant à s'assurer qu'Amanda était bien là.

Il Paperçut !

Elle était assise trônant à son comptoir, splendide et plantureuse, riant aux lazzis plus que risqués qu'on lui adressait, et répondant effrontément aux provocations dont elle était l'objet.

Ce n'avait été qu'un éclair... mais Lambert était devenu pâle comme un suaire.

C'est qu'à côté d'Amanda, penché sur son épaule nue, à la toucher de ses lèvres, il avait reconnu son rival abhorré...

Poulard !

Un voile de sang avait passé devant ses yeux.

Pour un rien, il se fût élançé dans le caboulot, et eût pris son rival à la gorge.

Il se contint, cependant, et se mit à se promener sur le boulevard, la tête en feu, les ongles crispés sur sa poitrine.

Au bout de quelques minutes de ce manège, il s'arrêta brusquement.

La porte venait de s'ouvrir, et un homme était sorti.

Un frisson lui parcourut tous les membres.

C'était Poulard !

En dépit de la haine sauvage qu'il portait à cet homme, en ce moment, sa vue le soulagea.

Il quittait Amanda, et, probablement, rentrait chez lui.

Il avait craint un instant, que la fille de brasserie ne se fit reconduire par lui.

Il n'en était rien, et il se sentit soulagé.

Il le suivit pendant quelques secondes.

Les boutiques se fermaient; le boulevard devenait plus sombre; Poulard ne prenait garde à rien.

Les mains enfoncées dans ses poches, la casquette penchée sur l'oreille, il avançait d'un pied nonchalant.

Son ganni était à deux pas, *passage de l'Industrie*.

Lambert le suivit, et dès qu'il l'eut vu disparaître, il revint sur ses pas... et alors, il remarqua deux ou trois silhouettes qui lui parurent suspectes...

Lambert était physionomiste; il y avait longtemps qu'il connaissait tous les agents de la sûreté.

Ceux-ci en étaient... et c'est à lui qu'ils devaient en vouloir.

Mais jusqu'alors, ils ne l'avaient pas reconnu.

Il traversa le boulevard, choisit un bon poste d'observation et attendit.

Une demi-heure s'écoula de la sorte; puis le caboulot s'ouvrit, et dans le rayon de lumière qui jaillit de l'intérieur, il vit apparaître Amanda.

Son cœur battit à se rompre.

Elle était seule; elle allait se rendre *passage du Désir*; le moment était favorable pour la suivre.

Il n'y manqua pas.

Les agents avaient pénétré dans le caboulot; ils n'étaient plus à redouter: Lambert régla sa marche sur celle de la jeune femme.

Elle tenait le trottoir de droite; Lambert tenait celui de gauche.

Ils marchèrent ainsi parallèlement, pendant cent mètres environ.

Puis, à sa profonde stupéfaction, tout à coup, Lambert la vit s'arrêter.

Elle était à la hauteur du *passage de l'Industrie*; un homme l'y attendait, et elle lui avait pris le bras.

Lambert faillit tomber raide sur le boulevard.

Cet homme n'était autre que Poulard!

Lui! toujours lui!

Un cri de fauve lui déchira la poitrine, et pour la seconde fois, il vit rouge.

Cependant, il ne bougea pas.

Les agents étaient sortis du caboulot, et traversaient la chaussée.

Ils avaient fini leur service, et retournaient à la Préfecture.

Lambert attendit qu'ils eussent disparu, et quand il ne les vit plus, il bondit vers le passage.

Toutefois, malgré le désordre d'esprit où il se trouvait, il fut encore assez maître de lui, pour ne pas s'emballer tout à fait.

La grille du passage était fermée; il sonna et attendit.

Ce ne fut pas long.

Quelques secondes plus tard, le gardien sortait de la loge, et venait voir qui était là.

Dès qu'il aperçut Lambert, il se prit à l'examiner avec attention.

— Mais vous n'habitez pas ici, dit-il, d'un ton brusque.

— Ah! vous avez de l'œil, vous! répondit Lambert, en riant; vous connaissez donc tous vos locataires?

— Parbleu!

— Eh bien! si j'ai jamais un immeuble, je vous retiens...

— Enfin, que voulez-vous? insista le gardien.

— C'est simple comme bonjour!... continua Lambert; voilà ce que c'est... je pars demain, et avant de partir, j'ai besoin de voir un de mes *pays* qui doit me donner des commissions pour ses parents.

— Et quel est ce *pays*?

— Poulard! je l'ai manqué de cinq minutes au caboulot; on m'a dit qu'il venait de sortir, et je n'ai eu que le temps de pousser jusqu'ici! Vous connaissez bien Poulard?

— Certainement, que je le connais.

— Est-ce qu'il ne serait pas rentré?

— Il vient de passer au contraire.

— On ne m'a donc pas trompé!

Le gardien se consultait.

— Soit! soit! dit-il enfin; mais, vous savez... après minuit, c'est dix sous...

— Eh! fallait donc le dire! fit Lambert.

Il fouilla vivement sa poche, et fit passer une pièce de monnaie à travers la grille.

— En voilà vingt! dit-il... Ce bon Poulard; j'aurais été désolé de partir sans l'avoir vu.

La grille s'était ouverte, et il était entré.

— Numéro 13! indiqua alors le gardien; au deuxième, la porte à droite; mais faites vite; car il est une heure, et je vais fermer pour de bon... vous ne pourriez plus ressortir.

— Bon! ce n'est pas une affaire! Poulard me donnerait bien la moitié de son lit...

— Ça, je ne le crois pas! fit le gardien en clignant de l'œil.

Lambert eut un frisson.

— Pourquoi donc? balbutia-t-il.

— Dame... parce qu'il est déjà occupé... par sa connaissance.

— Amanda!

— Je vois que vous la connaissez... allons! faites vite; je vais vous attendre.

Lambert ne l'écoutait plus.

Il marchait d'un pas rapide, vers le numéro indiqué...

Il avait tout à coup frémi dans tout son être...

Amanda!

Elle était avec son amant; et ce n'est pas la première fois qu'elle rentrerait avec Poulard... puisque le gardien la connaissait si bien.

Il prit sa tête dans ses deux mains, par un geste fou.

Qu'allait-il faire?

Il n'en savait rien.

Il ne raisonnait plus... le sang affluait à son cœur, ses artères battaient avec une ardeur désordonnée.

Il se précipita dans l'entrée du numéro 13; mais après avoir gravi les premières marches, il s'arrêta.

Il voulait les surprendre!... et pour cela, il importait de ne pas leur donner l'éveil.

Il se déchaussa avec précaution, et peu après, il reprit l'ascension, pieds nus, le corps penché, une main collée sur sa bouche pour étouffer sa respiration haletante.

L'escalier était plongé dans les ténèbres ; et n'y voyant pas, il crut qu'il était devenu aveugle.

Il n'avancait plus qu'à tâtons

Quand il atteignit le deuxième étage, il respira profondément.

A droite était la porte qui lui avait été indiquée : porte mal close à travers les ais mal joints de laquelle filtrait un vif rayon de lumière.

Il essaya de voir à l'intérieur, par le trou de la serrure.

Ce fut en vain.

Il ne vit rien... mais il entendit!...

On marchait dans la chambre... on distinguait le pas lourd d'un homme ; puis, le pas léger et comme furtif d'une femme...

On allait et venait...

De temps à autre, un silence.

Puis un petit cri... doux et vif à la fois, qui finissait en un rire perlé.

La voix d'Amanda.

Lambert étouffait... s'il eût pu se voir, à ce moment, il eût été effrayé lui-même.

Ce qui se passait en lui, ne peut se décrire.

Il était comme pétrifié.

Et la haine farouche, implacable, une rage de tigre jaloux grandissait, soulevant sa poitrine par bonds furieux.

Qu'attendait-il?

Qui pourrait le dire... On eût pu penser que l'excès même de sa souffrance, l'avait rendu insensible.

Mais non.

Tout à coup, un frissonnement inouï secoua ses épaules, et il se dressa, agitant ses deux mains affolées.

A travers la porte, il avait entendu le bruit d'un baiser.

Et un rugissement lui était échappé.

La mesure était comble ! il ne pouvait en supporter davantage : le moment terrible était venu.

D'ailleurs, à ce rugissement qu'il venait de pousser, un cri effaré avait répondu de l'autre côté de la porte.

— As-tu entendu ? dit une voix qui était celle d'Amanda

— Quelque ivrogne qui rentre ! objecta Poulard.

— Non ! non ! c'est lui... j'en suis sûre.

— Qui ça ? Lambert ?

— Oui !

— Eh bien... qu'est-ce que ça nous fait... s'il vient, j'ai de quoi le recevoir...

Viens!...

Mais la parole resta suspendue à ses lèvres

Lambert venait de se ruer sur la porte, et d'un coup vigoureux d'épaule, il en avait ébranlé les gonds.

— Attends! attends! dit alors Poulard, hors de lui; ce ne sera pas long, et je vais te régler ton compte

Et il avançait vers la porte, quand la jeune femme se précipita vers lui.

— Poulard! Poulard! je t'en conjure, dit-elle; il est capable de tout! il te tuera...

— Lui! Eh bien... c'est ce que nous allons voir...

Et sans plus hésiter, il repoussa sa maîtresse, arma son revolver, et gagna la porte qu'il ouvrit brusquement.

Instantanément, deux coups de feu retentirent; l'un, tiré par Poulard, et l'autre par Lambert, et chacun des deux adversaires alla rouler sur le plancher.

Poulard était tué... Quant à Lambert, il avait reçu une balle en pleine poitrine.

La blessure était grave, mais elle pouvait n'être pas mortelle.

Cependant, aux cris poussés par Amanda, et surtout, au bruit des deux détonations, toute la maison fut sur pied, en quelques minutes.

La police elle-même ne tarda pas à arriver.

Les deux adversaires étaient fort intéressants : Poulard était un des plus dangereux souteneurs de la capitale, et il laissa peu de regrets.

Mais Lambert : c'était différent.

Il venait d'être signalé à la justice, comme coupable d'avoir commis un double meurtre, la nuit, sur la route de Langrune, au château de Longueville, et il fut l'objet des plus grands soins!

On espérait qu'il vivrait assez, pour dénoncer ses complices, si tant est qu'il en eût.

VII

Ainsi que nous l'avons dit, après le guet-apens, Caminade avait été transporté au château de Longueville.

Le trajet s'était effectué, sans qu'il reprit connaissance, et il ne revint à lui que lorsqu'il eût été déposé dans une chambre de rez-de-chaussée où un lit avait été disposé pour le recevoir.

Mais ce retour à la réalité ne fut que de quelques minutes.

A peine recouvra-t-il le sentiment de ce qui s'était passé.

Il ouvrit les yeux, chercha à reconnaître ceux qui l'entouraient, serra la

main de Langlumé, debout pâle et triste à ses côtés, et attira à lui Horace qui l'observait.

— Et le comte ? interrogea-t-il d'une voix à peine perceptible.

— Le comte n'est pas atteint, répondit Horace ; c'est toi qui l'as sauvé.

Caminade eut un geste satisfait, et un éclair de joie souveraine traversa son regard.

— Tout est bien, alors ! dit-il ; quant au reste, c'est peu de chose.

— Ah ! nous te sauverons aussi !... voulut dire encore Horace.

Mais le docteur s'interposa.

Caminade était retombé inerte et sans voix ; il ordonna que tout le monde se retirât, et bientôt il ne resta auprès du blessé que Langlumé, qui avait demandé à ne pas quitter son ami, et à qui on avait dressé un lit dans la chambre même.

Le docteur donna alors à Caminade, les soins dont il avait besoin ; puis, ayant fait à Langlumé les recommandations nécessaires, il se retira à son tour, et gagna la chambre qui lui avait été offerte.

Comme il allait l'atteindre, il vit la comtesse qui venait à lui.

Il s'empessa au-devant d'elle.

— Je vous attendais, monsieur, dit Raymonde, d'un ton oppressé ; devant le blessé, je n'aurais pu vous parler, et vous n'auriez pu me répondre, en toute liberté... pourtant, j'avais hâte de savoir...

Le docteur remua la tête.

— Je ne puis rien dire encore, répondit-il ; rien du moins qui soit de nature à vous rassurer ; la blessure est fort grave ; il faudra extraire la balle qu'il a reçue ; il peut d'ici là se produire des complications imprévues... dangereuses même ; et le jugement que je pourrais porter serait prématuré.

— Le malheureux !

— Vous lui portez un grand intérêt ?...

— C'est à lui que je dois d'avoir revu vivant le comte de Presles.

— Sans aucun doute.

— Et je ne serai tranquille que lorsque vous m'aurez rassurée.

— Il faut attendre encore

— Sera-ce long ?

— Je ne puis préciser.

— Au moins, vous ne le quitterez pas ?

— Nous ferons mieux, madame, si vous le voulez bien... demain matin, à la première heure, M. le comte de Presles télégraphiera à M. Desaubrays, qui est le médecin de votre famille, et avec un pareil maître, vous pouvez être certaine que le blessé recevra tous les soins que son état réclame.

Raymonde serra vivement la main du docteur.



— Il est donc bien mal? — Très mal! (P. 1039.)

— Merci, dit-elle; merci, je n'attendais pas moins de votre caractère; et voyez! déjà me voici plus calme.

Caminade resta deux jours, sans qu'il fût possible de rien tenter, et l'extraction de la balle dut être remise en raison de l'état de faiblesse où il se trouvait et de la fièvre intense dont il était dévoré.

Langlumé ne le quittait pas: Horace venait à chaque instant le visiter, dans l'espoir de trouver quelque amélioration... Quant aux médecins, ils s'étaient mis d'accord et se succédaient au chevet du patient.

La situation ne changeait pas.

Les nuits surtout étaient mauvaises... agitées.

On attendait.

Jusque-là, Caminade était resté insensible, pour ainsi dire inerte... Quand il ouvrait les yeux, on y surprenait des lueurs d'effarement, quelque chose qui rappelait les affres de la mort.

Un matin, vers dix heures, il parut se réveiller plus calme.

La nuit avait été meilleure; il avait dormi; quand il s'éveilla, son regard s'arrêta étonné sur le visage de Lanlumé.

Il sourit et lui tendit la main.

L'ex-choriste étouffa un sanglot de joie.

— Enfin! tu me reconnais! dit-il, les yeux gonflés de larmes.

— Ce bon vieux copain... balbutia Caminade.

— Alors, nous sommes mieux.

— Oui, beaucoup mieux...

— Ce n'est pas pour dire, mais tu nous as fait une rude peur.

— J'ai été bien mal?

— Très mal.

— Que s'est-il donc passé?

— Nous te raconterons tout cela... maintenant le plus fort est fait... et quand on t'aura débarrassé de ta balle.

— Une balle!... Que veux-tu dire?

Caminade pressa son front de ses deux mains et rappela ses souvenirs.

Ce ne fut pas long.

Presque aussitôt la mémoire lui revint.

— Je me souviens! dit-il avec émotion; le comte de Presles, M. Horace... Lambert... ah! le misérable... le comte est vivant, au moins.

— Oui! oui... très vivant...

— Et M. Horace?

— M. Horace aussi.

— Le ciel soit loué!... Pauvre Raymonde... Si un malheur était arrivé.

— Elle sait que c'est à toi, que son mari doit d'être encore de ce monde;

aussi, elle t'a voué une reconnaissance... à chaque instant, pendant le jour, souvent pendant la nuit, elle vient prendre elle-même de tes nouvelles... ah! c'est un bon petit cœur...

Caminade serra la main de Langlumé.

— Et toi, dit-il d'un ton attendri; tu parles de tout le monde, excepté de toi... je t'aimais bien déjà; que sera-ce désormais... pauvre vieux.

— Ne parlons pas de moi! fit Langlumé; est-ce que ce n'est pas naturel, ce que j'ai fait; et n'en aurais-tu pas fait autant à ma place?

— Ça, c'est vrai.

— Eh bien, alors?

— Tu as raison... ne parlons plus de ça... et si j'en reviens...

Langlumé eut un haut-le-cœur.

— Si tu en reviens! s'écria-t-il; ah! bien, il ne te manquerait plus que d'avoir de ces idées-là. Voyons! te voilà revenu à toi... l'œil est bon, la main est solide... qu'est-ce qu'il y a à craindre maintenant?

Caminade eut un triste et doux sourire.

— Ce qu'il y a à craindre, répondit-il; je n'en sais rien, et ça regarde les médecins; mais vois-tu, depuis quelques jours, j'ai fait de drôles de rêves.

— Des bêtises.

— J'ai revu Nicette, la chère enfant!

— Eh bien!

— Et elle me faisait signe, et elle m'appelait de sa voix si douce...

— Il n'y a pas de mal à cela.

— J'aurais voulu aller à elle.

— C'est l'effet de la fièvre...

— Possible... mais tout de même... tiens! regarde... c'est elle!

Et l'œil de Caminade devint fixe et son regard s'arrêta plein d'hallucination vers l'angle le plus obscur de la chambre.

Un reste de délire... il demeura quelques minutes, tourné vers la vision qui l'attirait, et ne pouvant en détacher son regard.

Pendant ce temps, Horace était entré dans la chambre; il demanda à Langlumé ce qui se passait.

Langlumé le lui expliqua, et pendant qu'il parlait à voix basse, peu à peu, Caminade se remettait de lui-même, et reconnaissait Horace.

Ce dernier s'approcha du lit.

— Je vois avec bonheur que cela va mieux, dit-il; le médecin s'est absenté ce matin, pour aller visiter quelques malades; il sera heureux à son retour, de constater cette amélioration.

Caminade remua la tête.

— Oui, dit-il vaguement; mais ce n'est pas encore ça, voyez-vous; c'est

un éclair ; la tête n'est pas solide, et j'ai toujours peur de retomber dans le délire... j'ai été fort mal à ce qu'il paraît.

— En effet, mais c'est fini.

— Non, monsieur Horace.

— Vas-tu t'abandonner à présent.

— Oh ! j'ai du courage ; et ce n'est pas la mort qui m'effraye.

— Qu'est-ce donc ?

— Une idée qui m'est venue.

— Laquelle ?

— Je vais vous le dire, monsieur Horace ; il faut profiter du moment où je suis décidé, plus tard, il ne serait plus temps, et d'ailleurs, ça me soulagera.

— Parle... parle... de quoi s'agit-il ?

Horace s'était assis près du lit.. il y eut un silence de quelques secondes.

— Voyez-vous, reprit Caminade peu après ; pendant mon délire, il s'est passé bien des choses dans mon esprit, il y en a beaucoup que je ne me rappelle pas, mais il est surtout une pensée qui est ici, toujours présente, et que je ne pourrais chasser, si tant est que je voulusse le faire... c'est Nicette !

— La pauvre enfant.

— Je ne l'ai jamais tant aimée... j'ai été bien coupable envers elle, et j'attends de vous un dernier service qui mettra le comble à vos bontés.

— Eh ! puis-je rien te refuser...

— Alors, vous me promettez ?

— Quoi ? quoi ? explique-toi.

Caminade se souleva à demi sur son coude.

— Eh bien, écoutez dit-il ; je sais, et vous me l'avez dit vous-même, que j'ai été fort mal, depuis que l'on m'a recueilli ici ; il y a eu des moments même, où l'on a désespéré de moi.

— Quelle idée.

— Langlumé me l'a dit.

— D'ailleurs, qu'importe, puisque te voilà mieux.

— Sans doute... mais le dernier mot n'est pas dit, je puis avoir une rechute, et alors, je serai bel et bien perdu... et dans ce cas...

— Dans ce cas ?

— Je voudrais que vous me fissiez une promesse... promesse sacrée, celle-là, que vous tiendrez... j'en suis sûr, et qui adoucira mes derniers moments.

— Explique-toi... voyons ! ne nous fais pas languir... encore une fois, de quoi s'agit-il ?

— Voilà !... vous ne savez peut-être pas... que Nicette est enterrée au cimetière de Sainte-Claire ?

— Je sais cela ; et j'ai pu m'assurer par moi-même que sa tombe est entretenue par les soins pieux de la comtesse de Presles.

— A la bonne heure ! approuva Caminade ; eh bien, si je meurs...

— Mais, tu ne mourras pas.

— Si je meurs, poursuivit l'ex-baryton ; promettez-moi, que vous me ferez inhumer au même cimetière, à côté de la chère enfant qui m'a tant aimé...

— N'est-ce que cela ?

— Vous me le promettez ?

— Eh ! oui, grand enfant que tu es... mais je te le répète... te voilà mieux ; les craintes que nous avons conçues sont maintenant dissipées ; et avant quinze jours, tu pourras recommencer à t'occuper des préparatifs de ta tournée.

Un vif éclair traversa le regard de Caminade, à ces dernières paroles.

— Ah ! Dieu vous entende ! balbutia-t-il ému ; oui, cette tournée... c'est ça qui me remettrait... mais il n'y faut pas songer de sitôt.

— Il faut y songer au contraire, repartit Horace ; partir, ce sera une distraction salutaire, ce sera la santé, et peut-être aussi la fortune.

Caminade eut un geste d'espoir, mais il ne répondit pas ; cette conversation l'avait fatigué : Horace jugea prudent de ne pas la prolonger davantage.

Il se retira.

A partir de ce moment, le blessé parut entrer dans une phase d'amélioration sensible, et ce fut pour tout le monde une satisfaction des plus vives.

On avait craint un dénouement cruel ; et on renaissait à l'espoir.

Toutefois, un fait inquiétant subsistait.

Les deux médecins continuaient à garder leur attitude sérieuse, et hésitaient à se prononcer.

Qu'y avait-il donc ? Que redoutaient-ils encore ?

Langlumé, qui les observait avec une anxieuse attention, fut le premier à s'inquiéter de ce silence soucieux des docteurs.

Il essaya de les faire parler, et n'y réussit qu'à demi.

— Notre pauvre malade n'est donc pas sauvé ? demanda-t-il, à bout de patience, au plus jeune des médecins.

— Pas encore... répondit ce dernier

— Vous craignez quelque complication...

— Il faut attendre.

— Quoi ?

— La fièvre peut le reprendre.

— Et ce serait mortel ?

— Je ne dis pas cela.

— Enfin, ce serait dangeureux ?

— Je le crois.

Langlumé eut un frisson et sortit.

Il comprit que pour que le médecin lui parlât de la sorte, il fallait que la situation fût jugée grave.

Au surplus, ce qui arriva la nuit suivante, justifia de tous points, les paroles du docteur.

Vers une heure du matin, la fièvre reprit avec une grande intensité, et de nouveau, le délire s'empara de l'esprit de Caminade.

Le jeune docteur, qui avait prévu l'incident, était resté au château, pour ne pas quitter le chevet du blessé.

Langlumé veillait à ses côtés, accablé et morne.

Le vieux choriste avait comme l'intuition de ce qui allait se passer, et il sentait son cœur se briser.

Une sueur froide lui perlait au front ; de grosses larmes lui brûlaient les yeux.

Il n'interrogeait plus le docteur... Il l'observait !

Son âme tout entière semblait avoir passé dans son regard.

Et sa poitrine oppressée sifflait comme celle de son malheureux copain !

Ah ! s'il avait pu donner sa vie, pour celle de Caminade...

Lui ! il n'avait plus rien au monde, depuis que Scraphita était partie, tandis que Caminade... avait une fille...

La nuit fut affreuse ; le délire ne céda pas une seconde ; et ce ne fut guère qu'aux premières lueurs du jour, que le patient entra dans un calme relatif.

Langlumé respira, et se penchant vers le docteur :

— Il me semble que ça va un peu mieux, monsieur, dit-il d'un ton timide.

— Oui, en effet, répondit le docteur.

— Cette accalmie ne vous donne t-elle pas quelque espoir ?

Le docteur mit un doigt sur ses lèvres.

— Attendons ! dit-il doucement.

— Mais il ne mourra pas : il n'est pas possible qu'il meure !

Le médecin s'éloigna à pas lents sans répondre ; et Langlumé se laissa retomber sur sa chaise.

La journée fut relativement bonne : Caminade dormit quelques heures sans trop d'oppression.

Mais vers le soir, les symptômes alarmants se renouvelèrent.

Les deux docteurs ne quittèrent pas le chevet du malheureux blessé ; Horace annonça qu'il ne se coucherait pas.

— Je crois que vous ferez bien... lui dit M. Desaubrays, avec un pli sombre au front.

— Il est donc bien mal ? interrogea Horace le cœur déchiré.

— Très mal.

— Ah! le pauvre ami... c'est affreux... que faire?

— Nous avons fait tout ce qui était possible... désormais, la science est impuissante.

La nouvelle se répandit bien vite dans le château, et Raymonde à qui on n'avait pas cru devoir le cacher, en reçut comme un coup mortel.

Elle aussi, résolut de veiller, pour être prête si la terrible catastrophe se produisait.

La nuit vint, et vers dix heures, les sinistres prédictions des médecins commençaient à se vérifier.

La fièvre était revenue.

D'abord bénigne, et ne se manifestant que par une vive coloration des joues, et un singulier éclat des yeux.

Puis, elle devint tout à coup plus intense.

La respiration oppressée s'engagea dans la gorge, qui eut alors des sifflements de râle, et Caminade se mit, par instants à agiter ses mains affolées dans le vide.

Cela dura un quart d'heure.

Horace et Langlumé se regardèrent terrifiés.

— Est-ce déjà la fin! balbutia Horace, en s'adressant au docteur.

— Non, pas encore... répondit celui-ci; cet état de délire se prolongera environ une heure; puis l'état comateux commencera, et c'est seulement après que son sort se décidera... malheureusement, quelque désir que j'en aie, il m'est impossible de vous laisser des illusions sur l'issue de la crise.

On fit silence, et les trois hommes attendirent mornes et sombres, pendant que Caminade continuait de repousser les visions d'outre-tombe qui l'effrayaient...

Ainsi que l'avait prédit le docteur, au bout d'une heure, il s'opéra une détente, et tout à coup, le patient retomba lourdement sur son lit; sa tête roula sur son oreiller, et il s'endormit brusquement d'un sommeil de plomb.

C'était l'état comateux qui commençait.

On attendit.

Deux heures s'écoulèrent alors sans qu'aucun nouvel incident se produisit.

Relativement, Caminade était calme; on pouvait s'y méprendre; on se reprenait à espérer.

Minuit avait sonné depuis longtemps.

Langlumé veillait: Horace s'était assoupi.

Tout à coup un cri retentit, et le patient se dressa sur son lit.

On accourut, et on le vit, droit, l'œil grand ouvert, essayant de quitter le lit.

Langlumé le maintint avec peine.

— Eh bien! eh bien! dit-il de sa bonne voix de basse profonde; est-ce qu'on ne reconnaît plus les anciens, à présent?



Tout à coup il se dressa sur son séant. (P. 1044.)

- Langlumé! fit Caminade avec force.
- A la bonne heure.
- Laisse-moi!
- Que veux-tu faire?
- Je veux la voir.
- Qui cela?

— Raymonde ! hâtez-vous... je la veux !

Horace intervint.

— On va la prévenir, dit-il, comme il eût parlé à un enfant ; mais il faut être raisonnable et nous donner le temps.

— Raymonde ! Raymonde ! dit encore le patient... je vous en conjure... je veux lui parler à elle... à elle, seule !...

Horace allait répliquer ; la parole resta suspendue à ses lèvres.

Une petite main venait de lui toucher l'épaule ; il s'était retourné, avait aperçu la comtesse de Presles, droite et pâle devant lui.

— Vous ! vous madame... s'écria-t-il.

— Je suis venue à son appel ! répondit la jeune femme... n'est-ce pas naturel ; et je ne fais que mon devoir.

— Que dites-vous ?

— Laissez-moi ! il veut me parler... il désire être seul... et c'est mon désir à moi aussi...

Horace ne fit pas d'autre objection.

Il se retira, emmenant Langlumé avec lui, dans une pièce voisine.

Raymonde restait seule avec Caminade.

Cependant ce dernier ne la quittait pas des yeux : on eût dit qu'il ne pouvait croire à ce qu'il voyait : toute son âme palpait dans son regard.

— Ah ! c'est un rêve ! balbutia-t-il, en cherchant à dissiper ses doutes.

— Non, ce n'est pas un rêve, répondit la jeune femme... c'est bien moi, Raymonde, qui est près de vous et qui vous parle.

— Mon Dieu !

— Vous m'appeliez !

— Oui, c'est cela !

— Eh bien, moi aussi, je désirais me trouver seule avec vous.

— C'est la plus douce consolation que le ciel pouvait m'envoyer c'est comme un pardon que vous m'apportez... avant que je meure !

— Ne parlez pas ainsi.

— A cette heure, je n'ai plus qu'une pensée dans l'esprit, qu'un nom sur tes lèvres.

— Et ce nom ?

— Il résume toute ma vie ; il emplit tout mon cœur.

— Nicette, n'est-ce pas ?..

— Si vous saviez comme elle m'a aimé !

— Mais vous l'aimiez aussi ..

— Oui ! oui ! pauvre chère amie... nous étions jeunes... nous aurions pu être si heureux. Ah ! quel remords ! comme j'ai été cruel... mais, je vous dis cela, vous ne pouvez me comprendre.

— Croyez-vous?

— On m'a dit que vous l'aviez connue... on m'a assuré que vous preniez un grand soin de sa tombe... et l'on a ajouté...

Un sanglot s'étouffa dans la gorge de Caminade; quelques gouttes de sueur partirent à ses tempes.

— Achevez! dit Raymonde, profondément émue et troublée.

Et, comme Caminade se taisait n'osant poursuivre:

— Ou plutôt, non! continua-t-elle; laissez-moi vous dire; oui, j'ai connu celle que vous appelez Nicette, et je l'ai aimée, comme on ne peut aimer que sa mère.

— Que dites-vous?

— J'étais bien jeune, quand elle mourut; mais je la vois encore comme si elle était là... elle m'avait élevée, adorée; elle était bonne et tendre, et jamais, je n'ai entendu tomber de ses lèvres ni un regret, ni un remords.

— Ah! misérable que je suis...

— J'ignorais alors la cause de son chagrin; je ne l'appris que plus tard.

— Qu'avez-vous appris?

— Qu'elle avait eu dans sa vie un amour profond, auquel elle avait donné tout son cœur et toute son âme... et que l'homme qui en était l'objet, elle l'a aimé jusqu'à la mort.

Caminade prit les mains de la jeune femme et l'attira à lui.

— Mais cet homme! dit-il à voix ardente; cet homme, vous le connaissez?

— Oui! oui!

— Et sans doute... vous le haïssez?

— Moi...

— Répondez... répondez... c'est un mourant qui vous implore.

Raymonde était à bout de forces, elle se pencha oubliée vers Caminade, et les lèvres près de son oreille.

— O mon père! mon père! murmura-t-elle, d'une voix oppressée et défaillante.

Caminade attendait cette parole avec une cruelle anxiété, un déchirement se fit en lui; il serra tendrement la jeune femme sur sa poitrine, et des larmes abondantes coulèrent le long de ses joues.

— Oh! sois bénie, chère et douce enfant, dit-il; maintenant, je puis mourir, puisque tu m'as pardonné!...

Puis il se tut.

Une pâleur livide s'était répandue sur ses traits, il avait épuisé ce qui lui restait d'énergie, et tout à coup, Raymonde le sentit glisser de ses bras pour aller retomber sur le lit.

Mors une peur sans nom la saisit; elle crut qu'il venait de mourir et elle jeta un cri d'épouvante.

— A moi ! à moi ! fit-elle éperdue et folle.

Horace et Langlumé se précipitèrent dans la chambre suivis de près par le docteur.

— Voyez ! voyez ! dit la jeune femme... tout est fini !

— Pas encore ! répondit le docteur. . mais retirez-vous, madame ; il est temps, vous n'avez déjà que trop abusé de vos forces.

— Mais dites-moi au moins...

— Soyez courageuse.

— Mon Dieu ! il est donc perdu ?...

— Avant une heure, il aura cessé de vivre.

Les derniers moments de Caminade furent relativement calmes.

C'est à peine, s'il eut encore quelques minutes de lucidité.

Horace avait des larmes plein les yeux ; Langlumé sanglotait comme un enfant ; tout le monde au château, était attendri et triste.

A un moment cependant, une chose bizarre se passa.

Le râle avait cessé ; le moribond s'était pris à respirer plus librement ; une expression de joie surhumaine éclairait son visage amaigri et pâle.

Tout à coup, il se dressa sur son séant.

On se regardait stupéfait.

Qu'allait-il faire...

On attendit.

Puis, sa poitrine se souleva avec effort, ses lèvres remuèrent, et d'une voix pleine et ronde, il entonna :

Triste exilé sur la terre étrangère

Ah ! que de fois, j'ai soupiré...

Un souvenir d'autrefois !

Souvenir rapide ; il avait retrouvé sa voix pour quelques secondes dans un suprême effort, et elle s'éteignit presque aussitôt, avec son dernier soupir...

Aujourd'hui, il repose dans le cimetière de Sainte-Claire, à côté de Nicette, ainsi qu'il l'a demandé, et sa fille entoure les deux tombes du même amour pieux.

